UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01301182 0

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/dictionnairehist02fell

10
I
455

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

B — CEU

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

Convenientia cuique. HOR. A. P.

TOME SECOND.

A LIÉGE,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE,
RUE SOUS-LA-TOUR.

1797.

UNIVERSITY OF TORONTO

CT
143
F45
1997
t. 2

DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

B

BAAL *ou* BEL, eſt, ſelon pluſieurs critiques, Nemrod, érigé en Dieu par les Aſſyriens. D'autres prétendent que ce mot, ſynonyme à *Moloch*, prince ou roi, eſt un nom du ſoleil. Quoi qu'il en ſoit, on ſacrifioit à Baal ou à Moloch des victimes humaines, des hommes faits ou des enfans, & ce culte impie, fut ſouvent imité par les Juifs, malgré la défenſe expreſſe que Dieu leur en avoit faite (*Deut.* 12). Jérémie leur reproche d'avoir brûlé leurs enfans en holocauſte à Baal (19), & de les avoir initiés à Moloch (32). Les Rabbins, pour diminuer l'horreur de ces ſacrifices impies, ſoutiennent que leurs ancêtres ne brûloient pas leurs enfans, mais qu'ils les faiſoient ſeulement paſſer par le feu à l'honneur de Moloch. Les expreſſions de Jérémie, comparées à la loi du Deutéronome, ſemblent témoigner le contraire. Si dans le culte de Baal il n'en coûtoit pas toujours la vie à quelqu'un, ſes autels du moins étoient ſouvent arroſés du ſang de ſes propres prêtres. On le voit par le ſacrifice ſur lequel Elie les défia de faire deſcendre le feu du ciel. « Ils ſe bleſſoient, ſe-» lon leur uſage, dit l'écrivain » ſacré, avec des couteaux » & des lancettes, juſqu'à ce » qu'ils fuſſent couverts de » ſang ». Joſias détruiſit les autels qu'Achaz lui avoit érigés ſur la terraſſe de ſon palais. Daniel renverſa la ſtatue & abattit le temple qu'il avoit à Babylone. On croit que l'idole de Baal a été le premier monument élevé par la ſuperſtition. *Voyez* BELUS.

BAAN, (Jean de) peintre de Harlem dans le XVIIe. ſiecle, ſe diſtingua par ſes portraits, faits dans le goût de ceux de Vandyck. Il mourut

à la Haye en 1702, âgé de 69 ans.

BAART, (Pierre) poëte latin & flamand, eſt auteur d'un poëme eſtimé, qui a pour titre : *La Pratique des Laboureurs de Friſe.* Il y décrit ce que la Friſe offre de plus agréable & de plus riant. Ce ſont des Géorgiques flamandes. Les gens de ſon pays l'ont comparé à Virgile ; mais les étrangers, ſans mépriſer Baart, l'ont mis un peu au-deſſous. On a encore de lui un poëme intitulé : *Le Triton de Friſe*, ou la Deſcription de la priſe de la ville d'Olinde au Bréſil. Il étoit auſſi médecin. Nous ignorons l'année de ſa mort.

BAASA, fils d'Ahias, uſurpa la couronne d'Iſraël, après avoir tué Nadab, fils de Jéroboam, ſon roi, & avoir exterminé toute la race de ce prince. Baaſa déclara enſuite la guerre à Aza, roi de Juda, & ſe livra à toutes ſortes de déréglemens. Dieu lui envoya le prophete Jehu, pour le menacer de ſes châtimens, s'il ne ſe corrigeoit pas ; mais ce roi ne répondit aux reproches du prophete, qu'en lui donnant la mort. Il mourut lui-même peu de tems après, & Dieu exécuta ſes menaces contre la poſtérité de cet impie, par le miniſtere de Zambri, qui en détruiſit toute la race. Ela ſon fils lui ſuccéda, l'an 930 avant Jeſus-Chriſt.

BABIN, (François) né à Angers d'un avocat, en 1657, chanoine, grand-vicaire & doyen de la faculté de théologie de cette ville, mort le 19 décembre 1734, à 83 ans, enſeigna avec célébrité la théologie pendant 20 ans, ſe diſtingua par ſes grandes lumieres & ſes vertus. Il eſt le rédacteur des 18 premiers vol. de l'édition en gros caractere des *Conférences du dioceſe d'Angers*, fort eſtimées & fort répandues. La ſuite n'eſt point de lui. Le ſtyle de Babin eſt tel qu'il le faut pour ces ſortes d'ouvrages, net, clair, méthodique, & ne ſentant point la barbarie de l'école. Ses continuateurs ne l'ont pas égalé ; ils n'ont ni ſa netteté, ni ſa préciſion. Les *Conférences d'Angers* renfermoient 28 vol. in-12., que l'on a réduits à 14, petit caractere, & auxquels on a ajouté depuis 5 volumes.

BABOLENUS (S.) *ou* BABOLEIN, fut le premier abbé de St. Maur-lès-Foſſés, monaſtere fondé en 638, par Blidégiſile, archidiacre de Paris, à deux lieues de cette ville, dans une péninſule formée par la Marne. S. Babolein y fit régner toutes les vertus religieuſes, qui le rendirent fort célebre. S'étant joint à Saint Furſi de Lagny, il rendit de grands ſervices à tout le dioceſe de Paris ; en quoi il fut merveilleuſement ſecondé par l'évêque Audebert & par Saint Landri ſon ſucceſſeur. Il fonda pluſieurs égliſes & pluſieurs hôpitaux. Dans ſa vieilleſſe il quitta le gouvernement de ſon monaſtere, pour paſſer le reſte de ſes jours dans la retraite. Il mourut dans le ſeptieme ſiecle. On l'honore à Paris, le 26 juin.

BABYLAS, (S.) évêque d'Antioche, fut mis dans les chaînes pour la foi de J. C., ſous l'empereur Dece. Il mourut dans ſa priſon, & voulut être

enterré avec ſes fers. C'étoit un prélat plein de zele. On dit qu'il défendit l'entrée de l'Egliſe à l'empereur Philippe, qui étoit monté ſur le trône par le meurtre de Gordien, ſon bienfaiteur & ſon pupille. Quelques critiques prétendent que l'empereur, auquel S. Babylas défendit l'entrée de l'Egliſe, étoit Dece; mais cela ne paroît guere vraiſemblable. Il mourut l'an 251 de J. C. Gallus Céſar fit tranſporter les reliques de ce Saint dans Daphné, fauxbourg d'Antioche, afin de mettre par ce ſacré dépôt un frein aux ſuperſtitions & au libertinage des Grecs. La choſe arriva comme Gallus Céſar l'avoit deſiré. L'idole d'Apollon, fameuſe par les oracles qu'elle rendoit, ceſſa tout-à-coup d'y donner des réponſes. Julien l'apoſtat ordonna dans la ſuite de reporter les reliques de Babylas dans la ville, afin que la langue de cet oracle ſe déliât. Il y réuſſit, mais ce ne fut que pour lui apprendre la vraie cauſe de ce ſilence, & immédiatement après, le feu du ciel écraſa cette idole & réduiſit le temple en cendres. C'eſt S. Jean-Chryſoſtome qui nous apprend ce fait dans ſon diſcours contre les Gentils, & dans la 4e. homélie ſur l'éloge de S. Paul. Il dit en avoir été témoin oculaire. Tous les anciens hiſtoriens Chrétiens en font mention. Ammien Marcellin, quoique Païen, n'oſe pas en diſconvenir (l. 22). Il y a ſeulement quelque différence dans ſa relation, qui marque plutôt ſon embarras que l'inexactitude des autres. Libanius, ce ſophiſte fameux & zélé Païen, ſe plaignoit, au rapport de St. Jean-Chryſoſtome, du ſilence d'Apollon à Daphné; mais il ajoutoit que Julien l'avoit délivré du voiſinage d'un mort, qui l'incommodoit. (*Voy.* BALTUS).

BACCALAR-Y-SANNA, (Don Vincent) marquis de St. Philippe, né dans l'iſle de Sardaigne, d'une ancienne famille originaire d'Eſpagne, s'eſt fait un nom dans la littérature par ſon érudition, & dans le monde par les emplois importans dont Charles II & Philippe V le chargerent en Sardaigne. Après la mort de Charles II, Don Vincent ſervit utilement le duc d'Anjou, ſon ſucceſſeur. Lorſque la Sardaigne ſe déclara contre ce prince, il ſe comporta en ſujet fidele & en homme habile. Philippe V le récompenſa, en le faiſant marquis de St. Philippe. Il mourut à Madrid en 1726, eſtimé & aimé du prince & des ſujets. Ses principaux ouvrages ſont: I. Une *Hiſtoire de la Monarchie des Hébreux*, traduite en françois, en 2 vol. in-4°., & en 4 vol. in-12. « Cet » ouvrage, dit un critique, » ſagement & profondément » écrit, a eu d'abord le plus » grand ſuccès; mais l'eſprit » du ſiecle s'étant tourné vers » des objets tout différens, & » l'Hiſtoire-Sainte ayant perdu » ſa conſidération ſous le regne » du philoſophiſme, ce ſuccès » n'a pas été durable ». II. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Philippe V, depuis 1699 juſqu'en 1725*, 4 vol. in-12, auſſi traduits en françois. On y trouve pluſieurs particularités curieuſes, que le marquis de St. Philippe raconte avec beau-

coup de vérité & d'exactitude.

BACCARELLES, (Gilles) d'Anvers, célebre payſagiſte, ainſi que Guillaume ſon frere. Leur famille a produit pluſieurs bons peintres.

BACCETI, (Nicolas) né à Florence, entra dans l'ordre de S. Bernard, devint abbé de Ste. Luce, & mourut en 1647, âgé de près de 80 ans. Nous avons de lui : I. *Hiſtoriæ Septimianæ, lib. VII, cum notis Malachiæ d'Imguimbert*, Rome, 1724, in-fol. C'eſt l'hiſtoire d'un célebre monaſtere de Toſcane, de l'ordre de Cîteaux. II. *Diſſertatio de jure hiſtorico*.

BACCHIARIUS, philoſophe Chrétien, floriſſoit au Ve. ſiecle. On a de lui une Lettre écrite à l'évêque Januarius, touchant l'incontinence d'un moine ; cette Lettre eſt très-bien écrite, & ſe trouve dans la *Bibliotheque des Peres*. On y voit autant de prudence que de zele, autant de ſévérité que de charité. Il y a pluſieurs applications heureuſes des cérémonies & hiſtoires de l'Ancien-Teſtament. On a encore de lui une Apologie dans les *Anecdota* de Muratori. Gennade rapporte que Bacchiarius changeoit ſouvent de demeure, pour être plus à Dieu & avoir moins d'attache pour ce monde, en réaliſant ſans ceſſe la ſentence de S. Paul : *Non enim habemus hîc manentem civitatem*. Eph. 13.

BACCHIDES, général des troupes de Démétrius Soter, & gouverneur de la Méſopotamie, fut d'abord envoyé en Judée pour établir Alcime grand-ſacrificateur, que l'Ecriture appelle l'*Impie*. Il revint quelque tems après en Judée avec l'élite de ſes troupes, pour combattre Judas Machabée qui venoit de remporter une grande victoire ſur Nicanor. Judas, abandonné de la plupart des ſiens, l'attaqua avec les huit cents hommes qui lui reſtoient ; mais en pourſuivant l'aile droite qu'il avoit rompue, il fut enveloppé & tué par l'ennemi, après avoir fait des prodiges de valeur. Jonathas fut élu général des Juifs à la place de ſon frere Judas, & s'oppoſa généreuſement à Bacchides, qui eſſaya pluſieurs fois de le faire ſaiſir & tuer en trahiſon. Bacchides ayant été obligé de lever le ſiege de Bethbeſſen, ſe retira à Antioche, après la mort d'Alcime, & laiſſa la Judée paiſible.

BACCHILLE, évêque de Corinthe, ſur la fin du IIe. ſiecle, écrivit un Traité touchant la célébration de la fête de Pâques, enſuite de la queſtion qui s'émut de ſon tems ſur ce ſujet : ce fut ſous le pontificat de St. Victor. Sa Lettre étoit écrite au nom des évêques d'Achaïe : ce qui a fait croire qu'il aſſembla un ſynode, pour l'éclairciſſement de cette controverſe.

BACCHINI, (Benoît) né dans le duché de Parme en 1651, entra dans la congrégation du Mont-Caſſin, & s'y diſtingua d'abord par ſes ſermons. Sa ſanté délicate ne lui permettant plus les travaux de la chaire, il s'adonna à ceux du cabinet. C'étoit un ſavant univerſel. Il mourut à Bologne, le premier ſeptembre 1721. On a de lui : I. *Journal de littérature*, en 9 tom. in-4°., depuis 1686 juſqu'en 1697, ſous le titre de

Giornal de letterati. Il eut beaucoup de cours en Italie, & même ailleurs. II. *De fistrorum figuris ac differentia*, Bologne, 1691, in-4°.; Utrecht, 1696, in-4°. avec les remarques de Tollius; & dans les Antiquités romaines de Grævius, tom. 6e. Le marquis Scipion Maffei se glorifioit d'être son disciple; mais il surpassa son maître.

BACCHUS, fils de Jupiter & de Sémélé. On raconte de lui, que Junon, toujours outrée contre les concubines de Jupiter, conseilla à Sémélé, pendant sa grossesse, d'exiger de son amant qu'il se fît voir à elle dans toute sa gloire. La majesté du dieu ayant mis le feu dans la maison, Sémélé périt dans les flammes. De crainte que Bacchus, dont elle étoit enceinte, ne fût brûlé avec elle, Jupiter le mit dans sa cuisse, où il le garda le reste des 9 mois. Dès que le tems de sa naissance fut accompli, on le mit secrétement entre les mains d'Ino, sa tante, qui en eut soin, avec le secours des Hyades, des Heures & des Nymphes. Quand il fut grand, il fit la conquête des Indes; il alla en Egypte, où il enseigna l'agriculture aux hommes, planta la vigne, & fut adoré comme le dieu du vin. Il punit sévérement Penthée, qui vouloit s'opposer à ses solemnités, triompha de tous ses ennemis, & de tous les dangers auxquels les persécutions de Junon l'exposoient continuellement. Bacchus se transforma en lion, pour dévorer les géans qui escaladoient le ciel, & fut regardé, après Jupiter, comme le plus puissant des dieux. On le représentoit avec les agrémens de la jeunesse & de la beauté; on mettoit Silene à sa suite, courbé sur un âne, & une troupe de Satyres & de Bacchantes. Quelquefois on couvroit sa tête de cornes, parce que dans ses voyages il s'étoit couvert de la peau d'un bouc, animal qu'on lui sacrifioit. On le peignoit encore tantôt assis sur un tonneau, tantôt sur un char traîné par des tigres, des lynx ou des pantheres; souvent aussi tenant une coupe d'une main, & de l'autre un thyrse, dont il s'étoit servi pour faire sortir des fontaines de vin. Le thyrse étoit une espece de petite lance ou bâton couvert de feuilles de vigne & de lierre mêlées ensemble, ayant au bout une pointe en forme de pomme de pin. On appelloit Bacchanales les fêtes qu'on faisoit à l'honneur de Bacchus. On les célébroit par toutes sortes de débauches. Les Bacchantes représentoient les femmes qui suivirent Bacchus à la conquête des Indes, faisant par-tout de grandes acclamations pour publier ses victoires. Pendant la cérémonie des Bacchanales & des Orgies, elles couroient vêtues de peaux de tigres, toutes échevelées, tenant des thyrses, des torches & des flambeaux, & poussant des hurlemens effroyables. Comme c'est une chose reconnue des savans, que la mythologie est en partie greffée sur la vérité de l'histoire, qu'elle a altérée & défigurée de toutes les manieres, quelques auteurs, parmi lesquels est le savant Bochard, prétendent que Bacchus est le Nemrod de l'Ecriture, parce

que Nemrod étoit fils de Chus, ce qui se rend en hébreu par *Bacchus*; mais les rapports avec Moïse sont plus justes, si on en croit Vossius, le P. Thomassin & M. Huet. *Voyez* LAVAUR.

BACCHYLIDE, poëte lyrique de l'isle de Céa, florissoit l'an 452 avant J. C. Il ne nous reste de ses poésies que très-peu de chose. Elles étoient remplies de morale. Une de ses maximes étoit : *Que la chasteté est le plus grand ornement d'une belle vie.* Julien l'apostat qui, à l'exemple de tous les anciens philosophes, aimoit les apophtegmes, faisoit un cas particulier des sentences morales de ce poëte. On dit qu'Hiéron, roi de Sicile, préféroit les poésies de Bacchylide à celles de Pindare, quoique celui-ci passât pour le chef des lyriques.

BACCIO, peintre connu sous le nom de frere Barthélemi de St. Marc, né dans la terre de Savignagno, près de Florence, en 1469, fut disciple de Léonard de Vinci & de Raphaël. Son dessin est correct, ses figures gracieuses, son coloris doux & agréable. A la fin d'un sermon qu'il entendit sur l'importance & la dignité des mœurs chrétiennes, il se détermina à faire jeter publiquement dans le feu tous les livres qui traitoient de l'amour profane; avec les sculptures, les peintures & les dessins, tant de lui que ceux qu'il possédoit des grands maîtres où il y avoit des nudités. Il entra dans l'ordre des dominicains à Prato, en 1500, résolu de ne plus s'occuper que de son salut; mais ses supérieurs l'obligerent à continuer l'exercice de ses talens & de son art. Il ne voulut pas être fait prêtre, par un sentiment d'humilité, & se contenta d'être diacre. Il mourut le 8 octobre, 1517, âgé de 48 ans.

BACCIO ou BACCIUS, (André) né à St. Elpidio dans la Marche d'Ancone, professeur de médecine à Rome, & premier médecin du pape Sixte V, se rendit célebre par ses talens. On a de lui : I. *De Thermis libri septem*, in-fol., Venise, 1571-1588, & Padoue, 1711, in-fol. II. *De conviviis antiquorum.* III. *De naturali vinorum historia*, Rome, 1596, in-fol., livre très-rare. IV. *De venenis & antidotis*, Rome, 1586, in-4°. V. *De gemmis ac lapidibus pretiosis, in S. Script. relatis*, Rome, 1587, in-8°. VI. *Tabula simplicium medicamentorum*, Rome, 1577, in-4°. VII. *Notizie dell' antica Cluna*, Macerata, 1716, in-4°. Ces ouvrages lui firent une grande réputation : on y trouve beaucoup de recherches, & une physique bien supérieure à celle que les savans de notre siecle ont coutume de supposer à celui de Baccius. Il mourut vers 1598. — Il ne faut pas le confondre avec Henri BACCIUS, qui a donné une *Description du royaume de Naples* en italien, Naples, 1629, in-8°.; ni avec Jacques BACCIUS, qui a donné la *Vie* de S. Philippe de Néri en latin, Rome, 1645, in-4°.

BACHAUMONT, (François le Coigneux de) né à Paris en 1624, d'un président à mortier au parlement, fut conseiller-clerc de la même compagnie. Il cabala comme plusieurs autres durant les trou-

bles de la Fronde, & le cardinal de Rétz s'en ſervit pluſieurs fois utilement. Bachaumont quitta le rôle d'intriguant, pour ſe livrer à une oiſiveté voluptueuſe, égayée par les vers, l'amour & le vin. Le fameux Chapelle tint le premier rang dans ſon cœur. C'eſt avec cet ami qu'il fit ce voyage célebre par la Relation heureuſe & facile qu'ils nous en ont laiſſée en vers & en proſe, in-12. Bachaumont eut beaucoup de part aux plus jolies tirades de cette deſcription. Il ne nous reſte de lui que cet ouvrage. Il avoit fait bien des chanſons & de petits vers de ſociété, que nous n'avons plus. Il mourut en 1702, âgé de 78 ans, dans des diſpoſitions très-chrétiennes. Sa vieilleſſe étoit auſſi réglée que ſa jeuneſſe avoit été diſſipée.

BACHELIER, (Nicolas) de Toulouſe, originaire de Lucques, étudia à Rome, ſous Michel-Ange, la ſculpture & l'architecture. De retour dans ſa patrie, il y fit régner le bon goût, & en bannit la maniere gothique qui y avoit été en uſage juſqu'alors. Ses ouvrages de ſculpture, qui ſubſiſtent encore dans pluſieurs égliſes de cette ville, ſe font toujours admirer, quoiqu'on les ait préſentement dorés pour la plupart; ce qui leur a ôté cette grace & cette délicateſſe, que cet habile homme leur avoit données. Il travailloit encore en 1553.

BACHERIUS *ou* BAKER, (Pierre) dominicain de Gand, profeſſeur de théologie à Louvain, mort en 1601, âgé de 64 ans, eſt auteur d'un ouvrage ſingulier, intitulé : *Jurgium conjugale contra reformatorum gentem*, 1585, in-4°.

BACHET. *Voy.* MEZIRIAC.

BACHOVIUS, (Reinier) né à Cologne en 1544, unit le négoce à l'étude des lettres, ſe fit luthérien & ſe retira à Leipſick. Il s'appliqua aux langues, à la juriſprudence & à la théologie, & compoſa quelques écrits dans ces deux derniers genres. Il fut obligé de quitter Leipſick pour avoir abandonné le luthéraniſme & embraſſé le calviniſme. Car il en eſt des ſectes comme des habits; quand on a quitté une fois la religion véritable, on ne ſait plus à laquelle ſe tenir. Bachovius ſe retira à Heidelberg, où il exerça divers emplois. Il mourut en cette ville en 1614. Son fils, profeſſeur de juriſprudence dans l'académie de cette ville, juſqu'à l'époque où le duc Maximilien de Baviere caſſa cette univerſité en 1622, fut enſuite long-tems ſans emploi; mais s'étant fait catholique par conviction en 1629, le duc, qui avoit rétabli l'univerſité, lui rendit ſa place de profeſſeur en droit. On a de lui : I. *Exercitationes de erroribus interpretum & de interpretibus juris*, 1624, in-fol. II. *De Pignoribus & Hypotecis*, 1627. III. *Commentaire ſur la Ire. partie des Pandectes*, 1629, en latin. IV. *Obſervationes ad Paponis Arreſta*, Francfort, 1628, in-fol. V. *Commentarii in libros Inſtitutionum*, Francfort, 1665, in-4°.

BACHUISEN. *Voyez* BAKHUISEN.

BACHUSIUS *ou* BACHUISEN, (Guillaume) long-tems lié, ainſi que Van Eſpen, avec

le parti d'Arnaud & de Queſnel, & revenu enſuite à la docilité que l'on doit aux déciſions de l'Egliſe, a laiſſé un Traité intéreſſant ſur Van Eſpen, Queſnel & Erkel, intitulé : *De Zegero Bernardo Van Eſpen*, &c. On voit dans ce Traité tout le mal que la nouvelle ſecte a fait dans la miſſion de Hollande. Bachuſius eſt mort chanoine de Bruges en 1779.

BACICI, (Jean-Baptiſte Gauli, ſurnommé le) peintre, né à Genes en 1639, paſſa à Rome dès l'âge de 14 ans. Il ſe mit chez un marchand de tableaux, où il eut occaſion de voir le Bernin, de qui il reçut des conſeils pour ſon art & des ſecours pour ſa fortune. Ses premiers coups d'eſſai furent des coups de maître. Bacici fut dès-lors employé à de très-grands ouvrages, entr'autres à la coupole du *Jeſus*, à Rome, grande machine, qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer. Le Bacici excelloit dans le portrait. Il fit celui d'un homme mort depuis 20 ans. Il crayonna d'abord une tête d'imagination; puis réformant peu-à-peu ſon ouvrage, ſuivant les avis de ceux qui avoient vu la perſonne vivante, il parvint à en faire un portrait des plus reſſemblans. Bacici peignoit avec une ſi grande facilité, que ſa main ſuivoit, en quelque ſorte, l'impétuoſité de ſon génie. Il avoit des idées grandes & hardies, quelquefois bizarres; ſes figures ont un relief étonnant. Il étoit bon coloriſte, & excelloit à rendre les raccourcis. Ses deſſins ſont pleins de feu, d'une touche légere & ſpirituelle, mais ſouvent incorrects; il manque quelquefois de goût dans ſes draperies; mais ſes ouvrages en général ſont très-eſtimés. Le Bacici étoit fort ſpirituel & enjoué dans la converſation; mais ſon caractere vif & emporté cauſa le malheur de ſa vie. Ayant un jour donné un ſoufflet à ſon fils en préſence de ſes camarades, le jeune-homme, outré de cet affront, alla ſe précipiter dans le Tibre. Cette perte rendit le pere inconſolable, & lui fit négliger, pendant quelque tems, l'exercice de ſon art. Il mourut en 1709.

BACIS, fameux devin de l'antiquité, dont le nom paſſa à pluſieurs de ceux qui, après lui, ſe mêlerent de prédire l'avenir.

BACKER, (Jacques) natif d'Harlingen en Friſe, cultiva la peinture à Amſterdam, & excella ſur-tout dans les portraits. Il mourut en 1641.

BACON, (Roger) franciſcain anglois, naquit en 1214, à Ilcheſter, dans la province de Sommerſet. Il fut appellé le *Docteur admirable*, à raiſon des grands progrès qu'il fit dans l'aſtronomie, la chymie & les mathématiques. Son général craignant qu'il ne fît un mauvais uſage de ſes talens, lui défendit d'écrire, & le fit enfermer quelque tems après. Mais Bacon diſſipa cette inquiétude prématurée, & convainquit ſes ſupérieurs de ſa prudence comme de ſon orthodoxie. Il propoſa, en 1267, la correction du calendrier au pape Clément IV; mais la difficulté de l'ouvrage, qui ne réuſſit qu'avec beaucoup de peine pluſieurs ſiecles après, empêcha le pape d'acquieſcer à

ce projet. Bacon fit de grands progrès dans la méchanique. On vit sortir de ses mains des miroirs ardens. Il proposa des idées qui mettoient sur la voie de la découverte des lunettes, des téleſcopes & des microſcopes ; mais il ne paroît pas qu'il ait connu ces instrumens, tels que nous les avons aujourd'hui. Quelques écrivains ont voulu lui faire honneur de l'invention de la poudre à canon. Il est constant que cette funeste découverte ne tarda pas à se faire ; mais on doute qu'il faille attribuer à Bacon ce nouveau fléau du genre humain. Il connoissoit les effets du salpêtre : mais le salpêtre seul ne compose pas la poudre (*Voyez* SCHWARTZ Berthold). Quoi qu'il en soit, Bacon méritoit le titre d'*Admirable*, & son nom peut être mis à côté de ceux de Newton & de Leibnitz ; surtout si l'on considere le tems où il a vécu, & les grands avantages que les savans plus modernes & plus bruyans ont eu sur lui. Avec un très-beau génie, il ne put se mettre au-dessus de quelques puérilités de son siecle : car tous les siecles ont les leurs. Il s'occupa de la pierre philosophale, de l'astrologie judiciaire, de la baguette divinatoire, & d'autres grands secrets de cette espece, comme nous nous passionnons pour le magnétisme animal, l'inoculation, les aérostats, &c. Quelques auteurs ont écrit que Bacon avoit fait une très-belle tête d'airain qui répondoit aux questions qu'on lui faisoit : ce qui à un certain point peut être vrai (*V.* ALBERT-LE-GRAND). (*) On a de lui : I. *Specula Mathematica & Perspectiva.* Il tâche d'y résoudre divers problêmes sur les foyers des verres & des miroirs sphériques. On y trouve des réflexions sur la réfraction de la lumiere des astres, sur la grandeur apparente des objets, &c. Ces réflexions ne contribuerent pas peu au progrès de l'optique ; les savans postérieurs, Newton sur-tout, en ont fait grand usage. II. *Speculum Alchemiæ.* III. *De mirabili potestate artis & naturæ.* IV. *Epistolæ cum notis.* V. *Opus majus*, in-fol. à Londres, 1733. Cet ouvrage renferme toutes les vues de Bacon sur les sciences, & on y trouve des idées très-heureuses. Il mourut à Oxford, en 1294. Naudé a pris la peine inutile de le justifier de l'accusation de magie, qui avoit été intentée contre lui par ses confreres, sans doute à raison de son alchymie & de son astrologie judiciaire, & de quel-

(*) Dans le moment que nous rédigeons cet article, on lit dans les Feuilles publiques l'annonce d'une tête d'airain qui prononce distinctement ces mots : *le Roi fait le bonheur de ses peuples, et le bonheur de ses peuples fait celui du Roi.* L'auteur de ce morceau curieux se flatte de porter ses recherches en ce genre au point de faire faire à plusieurs statues une conversation suivie entr'elles. La premiere difficulté, qui est de faire articuler des mots à un automate, étant une fois vaincue, il n'est pas plus étonnant d'en faire parler plusieurs qu'un seul. Quant à la conversation, il est inutile d'observer qu'elle ne sera suivie qu'en raison du magasin de paroles, monté et arrangé dans l'intérieur.

ques autres idées qui ſortoient des regles de la bonne phyſique.

BACON *ou* BACONTHROP, (Jean) provincial des Carmes, docteur de Sorbonne, naquit à Baconthrop dans la province de Norfolck en Angleterre, & mourut à Londres vers l'an 1346. On a de lui des *Commentaires ſur le Maître des Sentences*, Milan, 1611, in-fol., & un *Traité de la Regle des Carmes*. On l'appella le *Docteur réſolu*, à raiſon de la facilité & de la ſolidité avec leſquelles il décidoit les queſtions propoſées. C'étoit l'uſage dans ces ſiecles de diſtinguer les docteurs célebres par des noms de caractere. De-là le *docteur ſubtile*, le *docteur profond*, &c.

BACON, (Nicolas) né en Angleterre d'une famille illuſtre, fournit avec ſuccès la carriere des ſciences, & celle des affaires d'état. La reine Eliſabeth le fit ſecrétaire d'état, & enſuite chancelier d'Angleterre. Un jour que cette princeſſe alla dans ſa maiſon d'Hertford, elle lui dit en riant : *Voilà une maiſon bien petite pour un homme comme vous.* — *Madame*, répondit le chancelier, *c'eſt la faute de Votre Majeſté, qui m'a fait trop grand pour ma maiſon.* Bacon mourut en 1578, à l'âge de 69 ans.

BACON, (François) baron de Verulam, fils du précédent, naquit à Londres en 1560. Il annonça de bonne heure ce qu'il devoit être. A un génie actif, étendu & pénétrant, il joignit l'application à l'étude, & la fréquentation de tous les gens-de-lettres de ſon ſiecle. Son pere le fit voyager au ſortir du college. Il étoit à Paris en 1577; il s'y fit aimer & admirer. Paulet, ambaſſadeur d'Angleterre à la cour de France, en conçut une idée ſi avantageuſe, qu'il le chargea, auprès de la reine Eliſabeth, d'une commiſſion importante. Bacon, qui n'avoit pas alors 18 ans, la remplit comme un homme de 60, conſommé dans les affaires. La reine le nomma ſon avocat extraordinaire. Bacon, pour faire ſa cour à ſa bienfaitrice, juſtifia la condamnation du comte d'Eſſex, qu'il avoit flatté pendant ſa vie, & dont il avoit reçu toutes ſortes de bienfaits. Cette ingratitude fit autant abhorrer ſon caractere par le public, que les gens éclairés eſtimoient ſes talens : il manqua pluſieurs fois d'être aſſaſſiné. Dès que Jacques I eut la couronne d'Angleterre, le philoſophe Bacon fut un de ſes flatteurs, & il reçut pour prix de ſes adulations, le titre de chancelier, après avoir exercé la charge de procureur-général. Il n'y a point de baſſeſſes qu'il ne fit pour parvenir à cette place. Il careſſa le duc de Bukingham, il encenſa les autres miniſtres, il dénigra ſes concurrens. C'eſt par ces indignes manœuvres qu'il réunit les titres de chancelier & de garde-des-ſceaux en 1617, & ceux de baron de Verulam & de comte de S. Alban, quelques années après. Bacon, eſclave du roi & de ſon miniſtre, ſcella des édits qui ordonnoient des exactions exorbitantes. Le peuple cria contre des impôts ſi injuſtes & ſi réitérés. » Accuſé, dit l'auteur de ſa » *Vie*, par le parlement, de vé- » nalité & de corruption, il » ſe vit obligé de faire une ré-

» ponſe particuliere à tous les » chefs de l'accuſation intentée contre lui ; ce qu'il fit » le 1er. mai 1621, en confeſſant, dans les termes les moins » équivoques, le crime de corruption dont il étoit chargé, » en vingt-huit articles différens, en s'abandonnant entiérement à la merci des juges. Il fut condamné à une » amende de quarante mille livres ſterling ; à être enfermé » dans la tour, pour y reſter » à la volonté du roi ; déclaré » en outre, pour toujours, incapable de poſſéder aucune » charge ni aucun emploi dans » la république, avec défenſe » de ſiégerjamais au parlement, » & de reparoître de ſa vie » dans le reſſort de ſa cour. » Ainſi, il perdit le grand privilege de la Pairie ; ſévérité » qu'on n'éprouve jamais que » dans le cas de trahiſon ou » de corruption ». Après un court empriſonnement dans la tour, il obtint du roi Jacques ſa liberté, & fut déchargé de l'amende à laquelle le parlement l'avoit condamné. Le roi même lui accorda tout ce qu'il eſt au pouvoir d'un ſouverain d'accorder, la révocation entiere de ſa ſentence. Retiré dans une de ſes terres, mais point dénué de tous les biens de la fortune, comme on l'a dit, il ſe livra en entier à l'étude, & mourut en 1626, âgé de 66 ans. Il mit dans ſon teſtament, « qu'il laiſ» ſoit ſon nom & ſa mémoire » aux nations étrangeres » : *Car mes citoyens*, ajouta-t-il, *ne me connoîtront que dans quelque tems.* Cette propoſition inſérée dans une piece où l'on s'occupe naturellement de la mort & d'objets graves, a paru une vanité déplacée & peu digne de la vraie philoſophie. Bacon tenoit beaucoup de l'égoïſme & de l'inconſéquence des ſages du XVIIIe. ſiecle. On a donné une magnifique édition de ſes ouvrages, tant latins qu'anglois, à Londres, 1740, 4 vol. in-fol. Les principaux ſont : I. *De augmento ſcientiarum* : ouvrage ſupérieur, dans lequel on trouve des obſervations nouvelles & profondes, ornées des agrémens de l'imagination. C'eſt le plan d'une *Encyclopédie* raiſonnée, liée & dépendante dans toutes ſes parties, dont l'exécution ſeroit bien différente de la compilation alphabétique qu'on nous a donnée ſous ce nom, eſpece de *gouffre*, comme l'exprime M. Diderot lui-même, chef & directeur de cette entrepriſe, *où des chiffonniers jeterent pêle-mêle une infinité de choſes mal vues, mal digérées ; bonnes, mauvaiſes, déteſtables ; vraies, fauſſes, incertaines ; & toujours inconſéquentes & diſparates.* II. Son *Novum organum ſcientiarum*, qui peut être regardé comme une ſuite du premier ouvrage. Ce livre l'a fait appeller le *Pere de la Phyſique expérimentale.* C'eſt un recueil d'idées neuves & juſtes, ſur tout ce qui peut perfectionner la phyſique. III. Ses *Eſſais de Morale & de Politique* traduits en françois, 1734, in-12., offrent des maximes propres à tous les états, depuis le prince juſqu'au particulier. IV. La *Vie de Henri VII, roi d'Angleterre.* Cette hiſtoire, très-eſtimée d'ailleurs, n'eſt ſouvent qu'un panégyrique. Bacon n'a pas toujours la ſimplicité du ſtyle hiſtorique ; & il n'eſt pas

exempt des défauts que l'on reproche aux beaux-esprits de son siecle, l'enflure & le phébus. V. *Collection des actes & des faits arrivés au parlement d'Angleterre, sous le regne d'Elisabeth*, 2 vol. in-fol., en anglois. VI. Un petit traité *De justitia universali*, Paris, 1752, chez Vincent; in-16.; & plusieurs autres ouvrages. M. Deleyre a donné l'*Analyse de la philosophie de Bacon*, en 2 vol. in-12. Cet abrégé suffit pour donner une idée des qualités & des défauts de Bacon dans sa maniere d'écrire. M. Hume, en comparant Bacon avec Galilée, a donné la supériorité à celui-ci. Mais il faut avoir étrangement le goût des comparaisons, pour comparer Bacon avec un astronome, & chercher des rapports entre deux hommes, pour avoir le plaisir de dire qu'il n'y en a pas. M. Bertin a donné sa *Vie*, traduite de l'anglois; Paris, 1788, in-12. Quelque éloge qu'on y donne à Bacon; on n'y tait point ses vices; & il n'y a guere de lecture plus propre à prouver combien la philosophie est foible contre un caractere lâche & corrompu. A la fin de cette *Vie* on trouve un recueil des maximes de Bacon. La plus remarquable est » qu'une philosophie superfi» cielle peut engendrer l'athéis» me, mais qu'une philosophie » profonde conduit à la re» ligion ». *Leves gustus in philosophiâ movere posse ad atheismum, sed pleniores haustus ad religionem reducere.* De augm. Scient. l. 1.

BACOUE *ou* BACOVE, né à Casteljeloux en Gascogne; ayant reconnu les erreurs de la religion protestante, entra dans l'ordre de S. François, & en fut tiré pour être placé sur le siege de Glandeve, & ensuite sur celui de Pamiers, où il mourut en 1694, âgé de 94 ans. Son *Poëme sur l'éducation d'un Prince*, 1671, in-4°., lui a fait un nom parmi les poëtes latins. Il y a de très-beaux morceaux. Il le publia, en 1670, à Toulouse, sous ce titre: *Delphinus, seu de prima principis institutione lib. VI*, in-4°., réimprimé à Paris, en 1685, in-8°. avec des notes, & on y joignit quelques Odes du même auteur. On a encore de lui: *Carmen panegyricum*, Toulouse, 1667, in-4°., dédié au pape Clément IX. En 1635, il avoit donné une traduction in-fol., de la *Somme de théologie* du P. Villalobo, franciscain.

BACQUERRE (Benoît de). On a de ce médecin, dont on ne sait rien d'ailleurs, un ouvrage estimé, intitulé: *Senum Medicus*, imprimé à Cologne en 1673.

BACQUET, (Jean) avocat du roi en la chambre du Trésor, à Paris, savant dans le droit françois & dans les loix romaines, est auteur de plusieurs Traités commentés par Ferriere, dont la derniere édition a paru à Lyon en 1744; 2 vol. in-fol. Sa mort, arrivée en 1597, fut causée par le chagrin qu'il eut d'avoir vu rompre en place de Greve son gendre Charpentier, lecteur & médecin en l'université de Paris, fameux ligueur.

BADÊME, (S.) Persan, issu d'une famille noble & riche, fut arrêté durant la persécution de Sapor, & empriſonné avec

Nersan,

Nersan, prince d'Arie. Le courage de celui-ci s'étant démenti, on lui accorda la vie, à condition qu'il perceroit Badême d'un coup d'épée, ce qu'il exécuta; mais il ne tarda pas à ressentir les effets de la vengeance divine. Il fut disgracié au bout de quelque tems, & perdit la vie par une mort violente, accablé de malédictions. Le corps de S. Badême fut traîné hors de la ville par les infideles: mais les Chrétiens l'ayant enlevé secrétement, lui rendirent les honneurs de la sépulture. Quatre ans après, le Roi Sapor étant mort, ses disciples furent mis en liberté. S. Badême souffrit le martyre le 9 avril, l'an de J. C. 376, & le 67 du regne de Sapor. Les Grecs font sa fête le 10 avril. Ses actes, écrits en syriaque par S. Maturhas, ont été publiés par Assémani, Henschenius & Ruinart.

BADILLAC. *Voy.* COSME.

BADIUS, (Josse) surnommé *Ascensius*, parce qu'il étoit né à Asche, gros bourg entre Bruxelles & Alost, en 1462. Il étudia en Flandre & en Italie, & alla ensuite professer le grec à Lyon. Jean Treschel, imprimeur de cette ville, le fit correcteur de son imprimerie, & lui donna sa fille en mariage. Robert Gaguin, dont il avoit imprimé l'*Histoire de France* à Lyon, l'attira à Paris. C'est de sa presse qu'on a tant parlé, sous le nom de *Prælum Ascensianum*. Il publia plusieurs auteurs classiques, qu'il commentoit lui-même, entr'autres Horace, Virgile, Lucaie, Juvenal, Sallustе, Quintilien. Il mourut à Paris, en 1535, âgé de 73 ans, après avoir composé plusieurs ouvrages, outre ses Commentaires, tels sont: *Sylva moralis contra vitia. Psalterium B. Mariæ Virginis versibus. Epigrammata. Vita Thomæ a Kempis. De grammatica. De conscribendis epistolis. Navicula stultarum mulierum*, 1502, in-4°.

BADIUS, (Conrad) fils du précédent, se fit calviniste, & se retira à Geneve, où il se distingua comme imprimeur & comme auteur. Robert Etienne, son beau-frere, protestant comme lui, le suivit 3 ans après. Ils y publierent de concert plusieurs éditions fort recherchées. Il mourut vers l'an 1566. Badius traduisit en françois le 1er. vol. de l'*Alcoran des Cordeliers*, l'augmenta d'un 2e., & l'accompagna de notes, 1560, in-12., Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12. avec fig. de Bernard Picart. Ces notes sont courtes; mais fort vives, souvent outrées, au jugement même de Prosper Marchand, qui n'est pas lui-même un auteur fort modéré. *Voyez* ALBERT (Erasme) & ALBIZI.

BADUILLA. *Voy.* TOTILA.

BAENGIUS, (Pierre) né à Helsingborg en Suede, l'an 1633, enseigna la théologie à Abo, devint ensuite évêque de Wybourg, où il mourut en 1696. On a de ce prélat luthérien, I. un Commentaire sur l'épitre de S. Paul aux Hébreux, Abo, 1671, in-4°. II. *Vie de S. Anschaire*. III. *Historiæ Sueco-Gothicæ ecclesiasticæ*. IV. *Une chronologie sacrée*. V. Des ouvrages polémiques. Ils sont tous écrits en latin; mais remplis de préjugés de secte. On diroit que l'auteur a voulu faire la parodie

de tout ce qui a été dit ſur ces matieres par les Catholiques.

BAERT, (François) jéſuite, né à Ipres en 1651, fut envoyé à Anvers, en 1681, pour travailler aux *Acta Sanctorum*. Il donna les Actes de pluſieurs Saints de Bretagne qui étoient difficiles à débrouiller. Le commentaire qu'il donna ſur la Vie de S. Baſile-le-Grand, fait connoître ſon érudition. Il parcourut les bibliotheques d'Allemagne, & en rapporta des monumens utiles. Il mourut le 27 octobre 1719.

BAGLIVI, (George) né à Lecce dans le royaume de Naples, en 1668, docteur en médecine de Padoue, profeſſeur de chirurgie & d'anatomie à Rome, membre de la ſociété royale de Londres, s'étoit fait une grande réputation dans le monde ſavant, lorſque la mort l'enleva en 1706, à l'âge de 38 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages de médecine eſtimés, dont les meilleures éditions ſont celles de Paris, en 1711, in-4°., & de Lyon, 1765, in-4°. Bagliviavoit voyagé dans toute l'Italie. Il avoit fréquenté les hôpitaux & les académies. Les ſpéculations de la théorie ſont appuyées, chez lui, ſur les expériences de la pratique.

BAGNI, (Jean-François) d'une famille diſtinguée de Florence, naquit en 1565. Les papes Clément VIII, Grégoire XV & Urbain VIII, l'employerent dans pluſieurs affaires importantes. Il fut fait cardinal, & mourut en 1641, regretté de tous les gens-de-lettres dont il avoit été le protecteur. Naudé fut ſon bibliothécaire.

BAGNOLI, (Jules-Céſar) né à Bagna-Cavallo dans le Ferrarois, ſe diſtingua parmi les poëtes Italiens. Michel Perreti, prince de Venafre, neveu de Sixte V, le combla de bienfaits. Il mourut vers 1600. La *Tragédie des Aragonois*, & le *Jugement de Pâris*, ont encore quelques lecteurs en Italie. Le travail ſe fait trop ſentir dans ſes ouvrages.

BAGOAS, eunuque Egyptien, général & favori du roi de Perſe Artaxercès Ochus, empoiſonna ſon maître, pour venger la mort du bœuf Apis, dieu d'Egypte, que ce prince avoit fait apprêter par ſon cuiſinier. Après avoir fait périr Ochus par le poiſon, il donna ſon corps à manger à des chats, & fit faire de ſes os des manches de couteaux & des poignées d'épées. Il plaça ſur le trône Arſès, le plus jeune des fils du roi mort, qui ne voulant pas ſe laiſſer gouverner par ſon eunuque, fut aſſaſſiné comme ſon pere. Il mit enſuite la couronne ſur la tête de Darius Codoman, dont il voulut encore ſe défaire; mais ce roi le prévint en le faiſant mourir, vers l'an 336 avant J. C.

BAGOAS, eunuque Perſan, pour lequel Alexandre-le-Grand, qui ſe diſoit fils de Jupiter, eut le même attachement que ſon prétendu pere avoit pour Ganymede. Orſinès, ſeigneur perſan, deſcendu de Cyrus, oſa le traiter de concubine; l'eunuque, que le vainqueur de l'Aſie devenu efféminé, imbécille & cruel, laiſſoit régner ſous ſon nom, s'en vengea, en produiſant contre Orſinès de faux témoins, qui le firent condamner à la mort. Après

cela il n'y a pas tant de sujet à disputer, comme font les historiens sur la nature de l'attachement qu'avoit le héros Macédonien pour Ephestion.— Il est à propos de remarquer que *Bagoas* n'est pas tant un nom propre d'homme qu'un nom qui signifie un eunuque; c'est pour cela qu'on le trouve souvent dans les histoires de l'Orient.

BAGOT, (Jean) jésuite, né à Rennes en 1590, enseigna la philosophie & la théologie successivement, fut censeur des livres à Rome, ensuite supérieur de la maison professe à Paris, où il mourut le 22 Août 1664; il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Apologeticus fidei*, 2 vol. in-fol. Paris, 1645; livre savant, mais diffus.

BAHIER, (Jean) prêtre de l'oratoire, natif de Châtillon, mort secrétaire de sa congrégation en 1707, eut un nom parmi les poëtes latins. On peut voir un de ses morceaux dans les *Poésies diverses*, recueillies par Loménie de Brienne. Son poëme *Fuquetius in vinculis*, composé lorsque le sur-intendant Foucquet fut arrêté, eut du cours dans son tems.

BAIARD. *Voy* BAYARD.

BAJAZET I, empereur des Turcs, fils & successeur d'Amurat I en 1389, fut appellé l'*Eclair*, à cause de la rapidité de ses conquêtes. Prévoyant que ses grands desseins l'obligeroient de s'éloigner de sa capitale, & ne voulant point que ses sujets profitassent de son absence pour donner l'empire à un autre, il fit étrangler Jacob son frere aîné; traitement qui, suivant Chalcondile, étoit déja en usage parmi les princes de sa nation. Il enleva d'abord aux Chrétiens, en 1391-92 & 93, la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie; subjugua presque toutes les provinces des princes Asiatiques, & assiégea Constantinople, qu'il ne put emporter. Sigismond, roi de Hongrie, à qui l'empereur Manuel Paléologue avoit fait demander du secours, proposa une croisade contre Bajazet. La France se joignit à lui, & envoya Jean, comte de Nevers, cousin-germain du roi, avec 2000 gentilshommes. Mais cette armée chrétienne fut entiérement défaite l'an 1396, près de Nicopolis en Bulgarie. La plupart furent pris, tués ou noyés. Le comte de Nevers fut mené à Prusе chargé de fers. L'empereur Turc, enflé de ces avantages, alla s'opposer aux progrès du fameux Tamerlan. Ce héros lui envoya une ambassade, que le Turc reçut avec fierté. Tamerlan marcha contre lui, & le défit près d'Angoury ou Ancyre, l'an 1402. Mustapha, aîné de Bajazet, fut tué en combattant; Bajazet lui-même fut fait prisonnier. Son vainqueur lui demanda ce qu'il auroit fait de lui, supposé qu'il eût été vaincu? *Je t'aurois enfermé*, lui dit le Turc, *dans une cage de fer.* — *Je suis donc en droit*, reprit le Tartare, *de t'y mettre aussi*; & tout de suite il l'y fit enfermer. Bajazet, aussi fier dans sa cage qu'à la tête de ses armées, comptoit toujours que ses fils viendroient le délivrer; mais ses espérances étant frustrées, il se cassa la tête contre les barreaux de sa cage, en 1403. Petis de la

Croix, fondé ſur quelques auteurs Arabes & Perſans, le fait mourir d'apoplexie, dans le camp de Tamerlan, en 1397; outre que ce récit renferme un anacroniſme, il eſt contraire à tous les hiſtoriens grecs & latins. Voltaire s'eſt auſſi élevé contre la narration de la cage de fer, pour des raiſons que la ſaine critique regardera toujours comme des frivolités. *Voyez* TAMERLAN.

BAJAZET II, fils de Mahomet II, ſuccéda à ſon pere en 1481. Zizim, ſon frere cadet, favoriſé par la plupart des ſeigneurs, lui diſputoit la couronne; mais il le chaſſa de l'Aſie, l'obligea de ſe réfugier en Occident, où il mourut (dit-on) de poiſon en 1495. Bajazet enleva quelques terres aux Vénitiens; mais il fut moins heureux en Egypte. Les Janiſſaires, gagnés par ſon fils Sélim, l'obligerent de lui céder le trône. Ce fils dénaturé, pour s'aſſurer encore mieux de la couronne, fit empoiſonner ſon pere en 1512, par ſon médecin, qui étoit un Juif. Il avoit alors 60 ans. La réparation des murs de Conſtantinople, & des édifices ſuperbes, ſont des monumens de ſa magnificence. La lecture des livres d'Averroès le détourna des affaires, ſans lui inſpirer un caractere plus doux & plus humain; il eſt vrai qu'elle n'étoit guere propre à produire cet effet.

BAIER, (Jean-Jacques) célebre médecin, né à Iène en 1677, pratiqua ſon art dans différentes villes d'Allemagne, entr'autres dans Nuremberg, Ratisbonne & Altorf. Il fut profeſſeur dans cette derniere ville, membre de l'académie des curieux de la Nature, en 1720. Il en devint préſident l'an 1730, & mourut à Altorf le 14 juillet 1735. Il a donné: I. *Theſaurus Gemmarum affabrè ſculptarum collectus à J. M. ab Ebermayer*, Nuremberg, 1720, in-fol. II. *Horti medici Acad. Altorf. Hiſtoria*, Altorf, 1727, in-4°. III. Quantité de Diſſertations ou Theſes ſur des plantes particulieres, in-4°., depuis 1710 juſqu'en 1721.

BAIF, (Lazare de) abbé de Charroux & de Grénetiere, conſeiller au parlement de Paris, maître des requêtes, naquit dans la terre de Pins, proche de la Fleche, d'une famille noble, & mourut en 1547. François I l'envoya ambaſſadeur à Veniſe l'an 1530, & l'employa en diverſes autres occaſions. On a de lui: *De re veſtiaria*, & *De re navali*, imprimés à Bâle en 1541, in-4°.; ſavans écrits, mais ſans ordre & ſans choix.

BAIF, (Jean-Antoine de) fils naturel de l'abbé de Grénetiere, né à Veniſe en 1530 pendant l'ambaſſade de ſon pere, fit ſes études avec Ronſard. Ils s'adonnerent l'un & l'autre à la poéſie françoiſe; mais ils la défigurerent tous les deux par un mêlange barbare de mots tirés du grec & du latin. Baïf voulut introduire dans les vers françois, la cadence & la meſure des vers grecs & latins; mais ſes efforts furent inutiles. *Ce rimeur étoit un fort bon homme*, ſuivant le cardinal du Perron; *mais un fort mauvais poëte*. Sa verſification eſt dure, incorrecte & rampante. C'eſt le premier qui établit à Pa-

ris une espece d'académie de musique : Charles IX & Henri III s'y trouvoient très-souvent. Baïf mourut en 1592. Il y a de tout dans ses ouvrages, qui parurent à Paris en 1572, 2 vol. in-8°., du sérieux, du comique, du sacré, du profane, plus d'abondance & de variété que de jugement.

BAIL, (Louis) docteur de Sorbonne, & sous-pénitencier de Paris, né à Abbeville, est auteur de plusieurs ouvrages dont quelques-uns sont estimés. I. L'*Examen des Confesseurs*, livre inexact, 3 vol. in-12. II. Une *Bibliotheque des Prédicateurs*, en latin, sous ce titre : *Sapientia foris prædicans*, où il donne en abrégé la vie des plus célebres prédicateurs, & montre en quel genre ils ont excellé. III. *Summa Conciliorum*, Paris, 1672, 2 vol. in-fol. IV. *De beneficio crucis*, Paris, 1653, in-8°., où il combat victorieusement les erreurs de Jansenius. V. *Philosophie affective*, 1657, in-12.

BAILE, (Louis) prédicateur du roi Jacques Stuart, est connu parmi les Protestans d'Angleterre, par un livre intitulé : *Pratique de la piété ;* ouvrage sec & assez peu lu.

BAILE. *Voyez* BAYLE.

BAILLET, (Adrien) né en 1649 à la Neuville, village près de Beauvais, d'une famille obscure, fit ses premieres études dans un couvent de Cordeliers voisin de sa patrie. Il étudia ensuite au college de la ville de Beauvais, & y régenta les humanités. Quelque temps après il fut fait prêtre & curé ; mais il quitta sa cure, pour se livrer tout entier à l'étude. Lamoignon, à qui il fut recommandé par Hermant, le fit son bibliothécaire. Il mourut chez ce magistrat en 1706, à l'âge de 57 ans. Toute sa vie fut remplie par la lecture ou par la composition. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : I. *Jugemens des Savans sur les principaux ouvrages des auteurs*, qui parut en 9 vol. in-12., en 1685 & 1686. Il y a de très-bonnes regles de critique dans le premier volume ; mais l'auteur ne les suit pas toujours. Les 3 volumes suivans roulent sur les imprimeurs, les auteurs des dictionnaires, les traducteurs français & latins. Il publia ensuite 5 vol. sur les poëtes. Ménage, qu'il avoit critiqué assez vivement, lui opposa l'*Anti-Baillet* en 2 vol. in-12, à la Haye. Si on en croit l'auteur des *Trois Siecles*, le tort n'étoit pas du côté de Baillet. « Cette » compilation, dit ce critique, » lui attira beaucoup d'ennemis, comme s'il n'étoit pas » permis d'apprécier les productions des auteurs, quand » ils les soumettent au jugement du public par la voie de » l'impression. *Ménage* sur-tout » fut offensé de la liberté, ou, » pour mieux dire, de la justice avec laquelle il s'étoit » expliqué à son sujet ; mais » les lecteurs furent du parti » de Baillet, & seront toujours » de celui de quiconque, sans » humeur & sans partialité, » fera connoître les défauts de » chaque écrivain, sans lui rien » dérober de la gloire qu'il mérite pour ce qu'il a composé » de bon ». Baillet répliqua à Ménage par les *Anti* ou *les*

Satyres perſonnelles. Les *Auteurs déguiſés*, les *Enfans devenus célebres*, furent publiés à-peu-près dans le même tems. La Monnoie a raſſemblé tous ces différens morceaux dans ſon édition des *Jugemens*, Paris, 1722, 7 vol. in-4°., Amſterdam, 1725, 17 vol. in-12. L'éditeur a revu, corrigé & augmenté cet ouvrage, inexact dans beaucoup d'endroits, quoique plein par-tout d'une érudition profonde. Les critiques que Baillet eſſuya, l'empêcherent de continuer ſes *Jugemens*. Nous n'en avons que la 1ere. partie, & le 1er. article de la ſeconde. Il en avoit promis ſix, qu'il laiſſa en manuſcrit. II. *De la dévotion à la Ste. Vierge, & du culte qui lui eſt dû*, in-12. Ce livre excita quelque rumeur dans ſa naiſſance: il y déſapprouve bien des pratiques que l'égliſe ſemble autoriſer ou du moins tolérer; mais comme il peut y avoir dans cette matiere, comme dans toute autre, des abus & des excès, l'ouvrage de Baillet étoit à bien des égards propre à les corriger ou à les prévenir. On l'a peut-être jugé un peu trop ſévérement, ſans doute par la crainte que d'une extrêmité il n'entraînât dans une autre. III. *La Vie de Deſcartes*, in-4°., pleine de recherches minutieuſes. Il en publia un Abrégé, in-12., où il y avoit moins de ces bagatelles ſavantes, qu'il avoit entaſſées dans le grand ouvrage. IV. *Les Vies des Saints*, en 4 vol. in-fol., 10 vol. in-4°., ou 17 in-8°., un pour chaque mois, 2 pour les fêtes mobiles, un pour la chronologie des Saints, un pour la topographie, un pour les Saints de l'Ancien Teſtament. Ce livre écrit d'un ſtyle inégal, diffus & peu correct, mécontenta les dévots, & déplut à quelques égards à pluſieurs ſavans, qui trouverent que Baillet avoit pouſſé trop loin la guerre qu'il faiſoit aux Légendes. Les Bollandiſtes l'appellent un critique outré (*hypercriticus*); & l'on ne peut diſconvenir que pluſieurs de ſes obſervations n'aient un air de raffinement qui tient de la chicane. V. Les *Vies de Richer*; de *Godefroi Hermant*; de *Saint Etienne de Grammont*, chacune in-12. VI. L'*Hiſtoire des démêlés du pape Boniface VIII, avec Philippe-le-Bel, roi de France*, in-12., ſavante & curieuſe. VII. Le *Catalogue*, en 32 vol. in-fol. de la bibliotheque confiée à ſes ſoins: il n'a jamais été imprimé. VIII. *Relation curieuſe & nouvelle de Moſcovie*, in-12., Paris, 1698. IX. *Hiſtoire de Hollande*, depuis la treve de 1609, où finit Grotius, juſqu'à la paix de Nimegue, ſous le nom de *la Neuville*, en 4 vol. in-12., 1693. X. *De la conduite des ames*, 1695.

BAILLEUL, (Nicolas) marquis de Château-Gontier, préſident du parlement de Paris, fut ſurintendant des finances, qu'il connoiſſoit bien moins que la juriſprudence, depuis 1643 juſqu'en 1648. Il eut ſous lui pour contrôleur-général Emeri, connu par ſes dépréda-tions. Bailleul mourut en 1652.

BAILLI, (Roch) connu ſous le nom de *la Riviere*, premier médecin de Henri IV, naquit à Falaiſe, & mourut à Paris en 1605. On a de lui un

traité intitulé : *Demonſterion, ſive 300 Aphoriſmi continentes ſummam doctrinæ Paracelſicæ ;* & un *Traité de la Peſte*, en 1580. Ces ouvrages ſont peu connus, même par les gens de l'art. Son *Demonſterion*, contenant la doctrine du viſionnaire & empirique Paracelſe, fut traduit en françois, & imprimé à Rennes en 1578, in-4°. Cette traduction eſt rare.

BAILLI *ou* BALLY, (Philibert-Albert) provincial des Barnabites, & aſſiſtant du général, nommé enſuite à l'évêché d'Aoſt, avoit occupé, avant de quitter le monde, la place de ſecrétaire d'état du duc de Savoie, Victor Amédée I. Il ſe diſtingua par ſes talens pour la chaire & pour la controverſe. On a de lui des ouvrages dans ces deux genres; & un recueil de vers pieux, ſérieux & burleſques, qu'il intitula : *Le Poëte mêlé.* Les gens de goût n'ont guere été ſatisfaits de ce mêlange. Il mourut en 1691.

BAILLOU, (Guillaume de) médecin de Paris, né au Perche, vers 1538, & mort en 1616. Henri IV lui donna le titre de premier médecin du dauphin ſon fils. Il argumentoit avec tant de force, qu'on l'appelloit le *Fléau des Bacheliers.* La médecine lui eut de grandes obligations. C'eſt un des premiers qui l'aient réduite à ce qu'elle a d'utile. Nous avons de lui *Conſiliorum Medicinalium libri duo*, à Paris, 1635, in-4°. Ce recueil renferme un traité *De calculo*, qu'on conſulte encore. Ses Œuvres ont été réimprimées à Geneve en 1762, 4 vol. in-4°. Baillou étoit un vrai philoſophe, & il préféra toujours les douceurs de la vie privée aux honneurs dangereux de la cour.

BAILLY, (Sylvain) académicien de Paris, débuta dans le monde littéraire par ſon *Hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne*, Paris, 1776, in-4° : mauvais roman de phyſique, imaginé pour donner au monde une antiquité contraire à tous les monumens ſacrés & profanes, à la nature & à l'aſpect du globe. Il place tout bonnement la Sibérie ſous la zône torride pendant je ne ſais combien de ſiecles, & croit y trouver les reſtes d'un peuple nommé *Tſchuden*, pere de tous les arts. Il ne raiſonne pas mieux dans ſes *Lettres ſur l'origine des Sciences*, 1777, in-8°, & dans ſes *Lettres ſur l'Atlantide*, 1779, in-8°; & il ſe rendit plus ridicule encore par ſon *Hiſtoire de l'Aſtronomie Indienne*, 1786, in-4°. Ses creuſes imaginations, qu'on appelloit *les Féeries de M. Bailly*, firent l'objet des divertiſſemens & des plaiſanteries des gens ſenſés : peu d'écrivains les jugerent dignes d'être réfutées (*). Cependant l'auteur de l'*Hiſtoire de la révolution de France* (Montjoye), donne une autre raiſon du ſi-

(*) J'ai cru devoir faire une exception à ce mépris, raisonnable si l'on veut et certainement commode ; il est des gens crédules qui lisent machinalement, et pour lesquels tout est bon ; c'est pourquoi j'ai dans l'occasion relevé des erreurs dont les conséquences ne m'ont pas paru indifférentes. *Journ. hist. et littér.*, 1 juin 1776, pag. 171. — 15 juin 1777, pag. 260. — 15 avril 1779, pag. 562. — 15 mai 1780,

lence que les critiques ont gardé. « Comme il ne donnoit, » dit-il, ſes livres au public » qu'après en avoir long-tems » confié le manuſcrit à ceux » qui dirigeoient l'opinion, & » leur avoit laiſſé la liberté » d'y faire tous les changemens qu'ils jugeroient à propos; il arrivoit que, lorſque » ces livres paroiſſoient, chacun de ceux qui auroient pu » les critiquer, les regardant » comme ſa propre production, la ſatyre n'ôtoit rien » à la gloire de l'auteur ». Mais que penſer d'un auteur qui n'a point d'idée en propre, & qui abandonne ſes écrits aux caprices de ceux qui dirigent l'opinion? Le même hiſtorien en fait le portrait ſuivant. « L'extérieur de Bailly eſt l'image » de ſon caractere. Toutes les » parties de ſon viſage, toutes » les formes de ſon corps ſont » deſſinées avec roideur & à » longs traits. Sa chevelure » longue & touffue ſurcharge » plus qu'elle n'orne ſa tête; » ſon front ſe développe ſans » grace; ſes yeux noirs ſont » ſans feu, ſes joues ſans couleur, ſa bouche ſans expreſſion; & cet enſemble préſente une phyſionomie inanimée. Je ne doute point que » ſi le célebre phyſionomiſte » de ce ſiecle, ſi l'obſervateur » Lavater eût vu Bailly, il ne » ſe fût écrié : *Voilà l'image de* » *la ſtupidité* ». Rebuté de ſe voir la fable & le jouet des vrais ſavans, il voulut jouer un rôle ſur un autre théâtre, & intrigua ſi bien qu'il devint maire de Paris en 1789, au commencement de la révolution. Il préſida aux premiers maſſacres, & ſe conduiſit au milieu de ces ſcenes atroces avec une indifférence cérémonielle & un ton patelin, qui déceloit une ame froidement ſcélérate. S'étant enrichi des dépouilles des malheureux, au point d'acheter une terre de 600,000 livres, il attira l'attention des ſans-culottes. Arrêté au Mans, il fut conduit à Paris, où accuſé d'être entré dans quelques vues contraires à la république, il périt ſous la guillotine le 11 novembre 1793. Un poëte, qui peut-être croyoit à ſes féeries, lui a fait cette épitaphe:

De l'Atlantide il sut deviner les désastres,
Et prédire le sort au globe destiné;
Mais il ne sut pas lire, en consultant les astres,
Qu'il devoit être un jour guillotiné.

BAINES, (Rodolphe) évêque de Conventri & de Lichfield en Angleterre, du tems de la reine Marie, après avoir été profeſſeur de la langue hébraïque à Paris. La reine Éliſabeth le dépoſſéda de ſon évêché au commencement de ſon regne, & il mourut bientôt après en 1560. On a de lui: I. *Commentaire ſur les Proverbes*, 1555 in-fol. II. *Grammaire hébraïque*, Paris, 1550, in-4°.

BAIUS *ou* BAY, (Michel de) naquit à Melin dans le territoire d'Ath, en 1513. L'em-

pag. 125. — 15 ſeptembre 1787, pag. 95. — *Examen impartial des Époques*, n°. 67, 164, 178, 186: tout l'ouvrage renverſe le fondement de ſa phyſique romanciere.

pereur Charles-Quint le choisit pour professer l'Ecriture-Sainte dans l'université de Louvain en 1551. Il fut ensuite chancelier de ce corps, conservateur de ses privileges, & inquisiteur-général. L'université fit choix de lui, de concert avec le roi d'Espagne, pour le députer au concile de Trente, avec Jean Hessels, avec lequel il avoit lié une étroite amitié, cimentée par l'analogie de leur maniere de penser. Une partie de ses opuscules avoit déja été publiée. Dès 1552, Ruard Tapper, Josse Ravestein, Richtou, Cunner & d'autres docteurs de Louvain, s'éleverent contre Baïus & Hessels, qui répandoient les premieres semences de leurs opinions. En 1560, deux gardiens des Cordeliers de France en déférerent dix-huit articles à la faculté de théologie de Paris, qui les condamna par la censure du 27 juin de la même année. en 1567, parut la bulle de Pie V du premier octobre, portant condamnation de soixante-seize propositions qu'elle censuroit *in globo*, mais sans nommer Baïus. Le cardinal de Grandvelle, chargé de l'exécution de ce décret, l'envoya à Morillon, son vicaire-général, qui le présenta à l'université de Louvain, le 29 décembre 1567. La bulle fut reçue avec respect, & Baïus parut d'abord s'y soumettre; mais ensuite, il écrivit une longue apologie de sa doctrine, qu'il adressa au pape, avec une lettre du 8 janvier 1569. Pie V, après un mûr examen, confirma, le 13 mai suivant, son premier jugement, & écrivit un bref à Baïus, pour l'engager à se soumettre sans tergiversation. Baïus, à l'exemple de tous les novateurs, hésita quelque tems, & se soumit enfin, en donnant à Morillon une révocation des propositions condamnées. Ses principales erreurs étoient: « Que depuis la » chûte d'Adam, toutes les » œuvres des hommes faites » sans la grace, sont des péchés: » Que la liberté, selon l'Ecri- » ture-Sainte, est la délivrance » du péché; qu'elle est com- » patible avec la nécessité; que » les mouvemens de cupidité, » quoiqu'involontaires, sont » défendus par le précepte, & » qu'ils sont un péché dans les » baptisés, quand ils sont re- » tombés en état de péché: » Que le péché mortel n'est » point remis par une contri- » tion parfaite qui renferme le » vœu de recevoir le baptême » ou l'absolution, si l'on ne les » reçoit réellement: Qu'on » peut mériter la vie éternelle » avant d'être justifié, &c. ». Après la mort de Josse Ravestein, arrivée en 1570, Baïus & ses disciples remuerent de nouveau. Grégoire XIII, pour mettre fin à ces troubles, donna une bulle le 29 janvier 1579, en confirmation de celle de Pie V son prédécesseur, & choisit, pour la faire accepter par l'université de Louvain, François Tolet, jésuite, & depuis cardinal. Alors Baïus rétracta ses propositions, & de vive voix, & par un écrit signé de sa main, daté du 24 mars 1580. Dans les huit années suivantes, jusqu'à la mort de Baïus, les contestations se réveillerent, & ne furent assoupies que par un corps de doctrine dressé par les théologiens de Louvain, & adopté

par ceux de Douai. Jacques Janſon, profeſſeur de théologie à Louvain, voulut reſſuſciter les opinions de Baïus, & en chargea le fameux Cornélius Janſenius ſon éleve, qui dans ſon ouvrage intitulé *Auguſtinus*, a renouvellé les principes & la plupart des erreurs de Baïus. Queſnel a répété enſuite mot pour mot dans les *Réflexions morales*, un grand nombre de propoſitions condamnées par Pie V & Grégoire XIII. Baïus aimoit les opinions ſingulieres; car dans ſon *Traité ſur le péché originel*, il s'efforce de prouver que ſi, entre les hommes, les uns ont des paſſions plus fortes que les autres, c'eſt qu'en naiſſant ils ont participé davantage au péché originel: & l'on peut dire que tout l'enſemble de ſon ſyſtême prouve la ſingularité de ſon eſprit & ſon goût pour les paradoxes. » Car ce ſyſtême, comme » le remarque ſolidement un » théologien célebre, eſt un » compoſé bizarre de péla- » gianiſme, quant à ce qui re- » garde l'état de nature inno- » cente; de luthéraniſme & de » calviniſme, pour ce qui con- » cerne l'état de nature tom- » bée. Quand à l'état de na- » ture réparée, les ſentimens » de Baïus ſur la juſtification, » l'efficacité des ſacremens & » le mérite des bonnes œuvres, » ſont directement oppoſés à » la doctrine du Concile de » Trente; ils ne pouvoient évi- » ter les différentes cenſures » qu'ils ont eſſuyées ». Baïus mourut le 19 ſeptembre 1589. Il fonda un college par ſon teſtament, c'eſt-là ſon meilleur ouvrage. On a recueilli ſes œuvres en 1696, in-4°., à Cologne, c'eſt-à-dire, en Hollande. Queſnel & le P. Gerberon en furent les éditeurs. Ce receuil fut condamné à Rome, le 8 mai 1697. Son neveu (Jacques BAIUS) auſſi docteur de Louvain, & préſident du college de Savoie, mort en 1614, a laiſſé un *Traité de l'Euchariſtie*, imprimé en cette ville, in-8°., 1605, dédié à S. François de Sales; & un *Catéchiſme*, in-fol. Cologne, 1620. Il a fait auſſi l'éloge funebre de ſon oncle, où il aſſure que le défunt lui a apparu dans un état de gloire. *Voyez* l'Hiſtoire du Baïaniſme, par le P. du Cheſne.

BAIZE, (Noël-Plilippe) Prêtre de la Doctrine Chrétienne, naquit à Paris en 1672, & mourut en 1747, dans la maiſon de S. Charles, dont il étoit bibliothécaire. Les ſavans, & en particulier l'abbé Bignon, ont beaucoup loué l'ordre & l'exactitude du Catalogue de la bibliotheque confiée à ſes ſoins. On a de lui quelques autres petits écrits.

BAKAREEL. *Voyez* BACCARELLES.

BAKER, (Thomas) auteur de la *Clef Géométrique*, étoit anglois. Il menoit une vie ſtudieuſe & retirée, & mourut l'an 1690. Outre cet ouvrage, on a de lui d'autres livres qui ont rendu ſon nom reſpectable parmi les phyſiciens & les géometres les plus éclairés.

BAKER, (Richard) né dans le comté d'Oxford, dont il fut grand ſchérif en 1621, eſt auteur de l'*Hiſtoire d'Angleterre*, Londres, 1641, in-fol., en anglois. Elle s'étend juſqu'à la mort de Charles I. Elle a été

continuée ensuite jusqu'au regne de George I, Londres, 1730. Baker a aussi donné une Explication de l'Oraison Dominicale, estimée en Angleterre.

BAKUISEN, (Ludolf) peintre & graveur, né en 1631, dans la ville d'Embden, au cercle de Westphalie, mourut en 1709. Un goût naturel le guida dans ses premiers essais. Ses productions étoient dès-lors recherchées, quoiqu'il n'eût pas encore appris les élémens de son art. Il cultiva ses talens, & d'habiles maîtres le dirigerent dans ses études. Cet excellent artiste consultoit beaucoup la nature, & la rendoit avec précision dans ses ouvrages. Il a représenté des Marines, sur-tout des Tempêtes. Son coloris est suave & harmonieux, son dessin correct, ses compositions pleines de feu. On fait un cas infini des ses dessins; ils sont d'un effet piquant, & admirables par la propreté du lavis. Il a gravé, à l'eau-forte, quelques vues maritimes.

BALA *ou* BALAS. *Voyez* ALEXANDRE.

BALAAM, prophete, mais prévaricateur & infidele; selon d'autres, faux prophete, jongleur & magicien; fils de Beor ou Bosor, étoit, selon la plus commune opinion, de Pethor ou Pathura sur l'Euphrate; il suivit les ambassadeurs de Balac, roi des Moabites, qui l'avoit envoyé chercher pour maudire le peuple d'Israël. Un ange l'arrêta au milieu du chemin, tenant une épée nue. L'ânesse sur laquelle il étoit monté, ne voulut plus avancer, parla miraculeusement pour condamner la cruauté de son maître qui l'assommoit; & l'ange ordonna à Balaam de ne dire que ce que Dieu lui mettroit dans la bouche. Les incrédules ont fait des railleries insipides sur le langage de cette brute, qui n'est cependant pas bien difficile à expliquer. Celui qui donne le mouvement à toute la nature, l'imprima pour un instant à l'organe d'un animal, comme il eut pu l'imprimer à quelque être inanimé. On ne voit pas pourquoi il seroit plus indigne de Dieu de faire parler un animal, que de faire entendre une voix en l'air ou de se servir d'un autre signe pour intimer ses volontés. « Je ne sais, dit » un auteur, si ceux qui ont » plaisanté sur ce langage d'un » animal, ont réfléchi que nous » faisons parler tous les jours » les pies & les merles: ils » croient sans doute la divine » puissance moins efficace que » nos leçons ». L'apôtre Saint Pierre remarque que Dieu choisit ce moyen d'avertir Balaam, comme le plus propre à faire rentrer en lui-même ce prophete aveugle & insensé, confondu par l'organe d'une brute. *Correptionem habuit suæ vesaniæ: subjugale mutum animal, hominis voce loquens, prohibuit prophetæ insipientiam.* 2. Pet. 2. Si ce furieux n'en parut point effrayé, c'est que sa colere lui ôta l'usage de la réflexion. Ceux qui le font magicien, disent qu'apprivoisé avec les opérations de l'art qu'il professoit, il regarda d'abord cet événement comme l'effet de quelque puissance maligne évoquée par ses adversaires. Quoi qu'il en soit, Balaam étant ar-

rivé chez Balac, ne prononça sur les Hébreux que des bénédictions, au lieu des malédictions que celui-ci avoit demandées. Il prédit *qu'il sortiroit une étoile de Jacob & un rejeton d'Israël*, &c. Le roi, trompé dans son attente, renvoyoit le devin sans présens; lorsque cet homme avare lui conseilla d'engager les Israélites dans l'idolâtrie & l'impudicité, l'assurant qu'alors abandonnés des secours de Dieu, ils deviendroient la proie de leurs ennemis. Ce conseil ne fut que trop suivi. Les filles Moabites inviterent les Hébreux aux fêtes de Beelphegor, où livrés à tous les crimes, ils abandonnerent Dieu & en furent abandonnés. Dieu ordonna à Moïse d'en tirer vengeance; les Israélites prévaricateurs furent mis à mort par leurs propres freres qui étoient demeurés fideles, & Balaam fut enveloppé dans le carnage que l'on fit des Madianites, qui avoient été plus ardens que les Moabites à corrompre les Hébreux. Les savans ont pris occasion de l'histoire de Balaam, de traiter une question, qui est de savoir si Dieu peut se servir de personnages vicieux, même des infideles & des idolâtres, pour prédire l'avenir. Plusieurs exemples allégués dans l'Ecriture-Sainte, prouvent que Dieu l'a fait par d'autres que par Balaam. Le prophête Michée (c. 3,) accuse quelques-uns de ses confreres de prophétiser pour de l'argent; il ne dit pas néanmoins que c'étoient de faux prophetes. Dans le livre de Daniël (c. 2), nous voyons que Dieu envoye un songe prophétique, à Nabuchodonosor, prince idolâtre, quoiqu'il connût le vrai Dieu. Jesus-Christ (*Matt.* 7) dit qu'au jour du jugement il réprouvera des hommes qui se vanteront d'avoir prophétisé & fait des miracles en son nom. S. Jean (c. 11) nous apprend que Caïphe, en qualité de pontife, prophétisa que Jesus-Christ mourroit non-seulement pour sa nation, mais pour rassembler les enfans de Dieu: prédiction qu'il fit probablement sans le vouloir, & sans en comprendre le sens.

BALAC, le même dont on a parlé dans l'article précédent, fut tué par les Israélites, l'an 1461 avant J. C.

BALACE, préfet de l'empereur Constance, persécuta cruellement les Catholiques qui s'opposerent à Grégoire-le-Cappadocien, usurpateur du siege d'Alexandrie lors de l'expulsion de S. Athanase. On flagella les prélats qui eurent le courage de résister à l'héresie & au schisme, & on les chargea de chaînes. Le S. évêque Protamon, qui avoit perdu un œil pour la foi, sous la tyrannie des païens, fut si rudement frappé sur la tête, qu'il consomma son martyre peu de tems après. Les mêmes violences s'exercerent dans les monasteres de la Thébaïde; vierges & solitaires, tout fut traité sans humanité, comme sans pudeur. L'horreur du crime & l'esprit de Dieu saisirent S. Antoine: il écrivit à Balace d'un ton de prophête, qu'il voyoit la vengeance divine prête à s'appesantir sur sa tête sacrilege, s'il ne cessoit de persécuter les serviteurs de J. C.

L'impie fit un grand éclat de rire en lisant cette lettre, la jeta par terre, & cracha dessus, sans nul égard à la dignité de son propre rang. Puis s'adressant au porteur, il le chargea de dire au Saint, que puisqu'il prenoit tant d'intérêt aux monasteres, il alloit le visiter lui-même. Cinq jours n'étoient pas écoulés, que la vengeance divine éclata ; Balace se trouvoit à cheval, à côté du vicaire d'Egypte. Les deux chevaux commencerent à se jouer ensemble, & les maîtres s'en amusoient, loin d'en prendre aucune inquiétude. Tout-à-coup le cheval du vicaire se jeta sur Balace, le mordit à la cuisse, & la luidéchira avec acharnement. On l'enleva enfin à l'animal furieux, & on le reporta chez lui, où il mourut le troisieme jour.

BALADAN *ou* BALAD, (ou MERODACH-BALADAN) roi ou gouverneur de Babylone, est, selon Usserius & quelqu'autres critiques, le même que Bélésis ou Nabonassar, dont il est parlé dans l'Ecriture. Mais cette opinion, & toutes les autres qu'on forme sur ce prince, ne sont fondées que sur des conjectures. *Voyez* BÉLÉSIS & NABONASSAR.

BALAGNI. *Voy.* MONTLUC (Jean de).

BALAMI, (Ferdinand) Sicilien, fut médecin du pape Léon X, de qui il reçut de grandes marques d'estime. Il n'étoit pas moins instruit dans les belles-lettres, que dans la médecine, & il cultivoit la poésie & l'érudition grecque avec beaucoup de succès. Il florissoit à Rome vers l'an 1555. Il a traduit du grec en latin plusieurs *Opuscules de Gallien*, qui ont été imprimés séparément, & que l'on a réunis dans l'édition des Œuvres de cet ancien médecin, faite à Venise en 1586, in-fol.

BALBI *ou* DE BALBIS, (Jean) connu aussi sous le nom de *De Janua*, parce qu'il étoit de Gênes, dominicain, composa, dans le XIIIe. siecle, des Commentaires & quelques autres ouvrages. Il mourut en 1298. Son *Catholicon, seu Summa Gramaticalis*, fut imprimé à Mayence en 1460, in-fol., par Furst & Schoeffer. Cette espece d'Encyclopédie classique, contenant une Grammaire, une Rhétorique & un Dictionnaire, compilés çà & là, est un des premiers livres sur lequel on ait fait les essais de l'art de l'imprimerie. Il est très-cher & très-rare.

BALBIN, (Decimus-Cœlius-Balbinus) étoit d'une famille illustre. Le sénat l'élut empereur en 237, après avoir été deux fois consul, & avoir gouverné plusieurs provinces. Les soldats n'ayant point eu de part à cette élection, se souleverent, & le massacrerent un an après. Balbin étoit bon & populaire, & réussissoit dans la poésie & dans l'éloquence. Il avoit 60 ans lorsqu'il obtint la couronne impériale, & possédoit de grandes richesses, dont il ne fit pas toujours le meilleur usage possible. Son mérite lui avoit procuré les gouvernemens de l'Asie, de l'Afrique, & de quelques autres provinces, où il se fit aimer par sa douceur, son équité, & son attention à ne pas laisser accabler le peuple d'impôts.

BALBIN, (*Bohuslaus*) jé-

ſuite de Bohême, né à Koniſgratz en 1611, écrivain très-laborieux & bon littérateur, mort vers 1694, a donné : I. *Epitome hiſtorica rerum Bohemicarum*, Prague, 1677, in-fol. II. L'hiſtoire de ce royaume en latin, en 10 vol. in-fol., 1679-1687. Dans le premier, il traite de l'hiſtoire-naturelle; dans le ſecond, de ſes habitans; dans le 3e., de ſes limites; dans le 4e., des Vies des Saints de Bohême; dans le 5e., des paroiſſes; dans le 6e., des archevêques de Prague; dans le 7e., des rois & des ducs de Bohême; dans le 8e., il donne des documens; enfin, les 9me. & 10me. contiennent les généalogies de ce royaume. « Tout ce que Balbin, dit » Drouet, a fait ſur le royaume de Bohême, eſt très-» exact & très-recherché. Il » peut ſuffire lui ſeul pour étu-» dier l'hiſtoire de cette mo-» narchie ». On a encore de lui quelques ouvrages de poéſie.

BALBO, (Jérôme) évêque de Goritz, mort à Veniſe en 1535, eſt auteur des ouvrages ſuivans : *De rebus Turcicis*, Rome, 1526, in-4°. *De civili & bellica fortitudine*, 1526, in-4°. *De futuris Caroli V ſucceſſibus*, Bologne, 1529, in-4°. *Carmina* dans *Deliciæ Poëtarum Italorum*. *De Coronatione Principum*.

BALBOA, (Vaſco Nugnès de) Caſtillan, ſe fit connoître de bonne heure par ſes expéditions maritimes. Il fut ſi heureux dans ſes premieres guerres contre les Indiens, qu'il ne leur donna jamais la paix qu'au prix de l'or. Il avoit amaſſé une ſi grande quantité de ce métal précieux, qu'il en envoya 300 marcs au roi d'Eſpagne pour ſon quint. De nouvelles découvertes & de nouvelles conquêtes, mirent ſon nom à côté de ceux de Fernand Cortez & d'Americ Veſpuce. Il s'embarqua en 1513 dans l'eſpérance de découvrir la mer du Sud; & un mois après ſon départ il étoit en poſſeſſion de cette mer. Il donna le nom de St. Michel au golfe où il débarqua. Il s'y plongea juſqu'à la ceinture, ſon épée d'une main & ſon bouclier de l'autre, diſant aux Caſtillans & aux Indiens, qui bordoient le rivage : « Vous m'êtes » témoins que je prends poſ-» ſeſſion de cette mer pour la » couronne de Caſtille, & cette » épée lui en conſervera le do-» maine ». L'année d'après il retourna à Ste. Marie, chargé d'or & de perles. Un gouverneur Eſpagnol, arrivé dans cette ville, fut bien ſurpris d'y trouver Balboa avec une ſimple camiſole de coton ſur ſa chemiſe, un caleçon & des ſouliers de corde, faiſant couvrir de feuilles une aſſez méchante caſe, qui lui ſervoit de demeure ordinaire. Ce gouverneur, jaloux du crédit qu'il avoit dans la colonie, fit revivre un procès terminé depuis long-tems, accuſa Vaſco de félonie, & quoiqu'il ne pût le lui prouver, lui fit couper la tête en 1517, à l'âge de 42 ans. Ainſi périt, par le dernier ſupplice, un des plus grands capitaines de l'Eſpagne, digne d'un meilleur ſort. *Voyez* le P. Charlevoix, *Hiſt. de S. Domingue*.

BALBUENA, (Bernard de) né dans le dioceſe de Tolede,

docteur de Salamanque, & évêque de Porto-Rico en Amérique, mourut en 1627. Les Hollandois pillerent sa ville épiscopale en 1625, & enleverent sa bibliotheque, double sujet de chagrin pour un pasteur & pour un homme-de-lettres. Il laissa plusieurs pieces de poésie, Madrid, 1604 & années suivantes. Elles sont pleines d'imagination, de feu, d'esprit & de graces.

BALBUS, (Lucius Lucilius) juriconsulte Romain, disciple de Mucius Scevola un siecle avant J. C., se distingua par ses talens dans la jurisprudence. L'histoire romaine fournit plusieurs autres personnages du nom de Balbus : ils ne méritent pas un article séparé.

BALBUS, (Octavius) ayant été condamné à la mort par les Triumvirs, se déroba des mains des meurtriers qui le cherchoient dans sa maison, en sortant secrétement par une porte qui leur étoit inconnue. A peine fut-il dehors, qu'ayant appris par un murmure confus de ses voisins, que l'on assassinoit son fils à cause de lui, la tendresse paternelle le rappelle aussi-tôt à sa maison, pour défendre ce fils qu'il aimoit : ce bruit étoit faux ; mais les assassins se saisirent de ce pere infortuné, & lui ôterent la vie.

BALBUS, (Pierre) d'une des meilleures familles de Venise, évêque de Tropea, mourut à Rome, en 1479. Il s'est fait un nom en traduisant plusieurs ouvrages des Peres grecs en latin.

BALDE DE UBALDIS, (Pierre) de Pérouse, disciple & rival de Barthole, professa le droit à Pérouse, à Padoue & à Pavie. Arrivé dans cette derniere ville, on fut surpris de voir qu'un homme si célebre eût un extérieur qui l'annonçoit si peu. On s'écria, la premiere fois qu'il parut en public : *Minuit præsentia famam.* Mais Balde répondit ingénieusement, quoique peu modestement : *Augebit cætera virtus* ; & l'on oublia sa figure, pour ne faire attention qu'à ses talens. Il mourut de la morsure d'une chatte enragée vers 1400, après avoir recommandé qu'on l'enterrât en habit de cordelier. On voit son tombeau dans l'église de ces religieux à Pavie. On a beaucoup d'ouvrages de ce jurisconsulte, 6 tomes en 3 vol. in-fol. Ses deux fils, dont Zénobius, l'aîné, fut évêque de Tiferne, excellerent aussi dans la connoissance du droit.

BALDE, ou plutôt BALDI, (Bernardin) naquit à Urbin en 1553. Il fut abbé de Guastalle en 1586, sans avoir demandé cette abbaye. Il avoit d'abord travaillé sur les méchaniques d'Aristote, sur l'histoire. Il avoit fait des vers, mais dès qu'il fut abbé, il ne pensa plus qu'au droit canon, aux Peres, aux conciles & aux langues orientales. Il mourut en 1617. C'étoit un homme fort laborieux, qui possédoit seize langues, & qui s'étoit sur-tout appliqué aux orientales. On a de lui un grand nombre de Traité sur les Méchaniques, dont quelques-uns dans le *Vitruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol. *Versi e prose*, Venise, 1590, in-4°. Crescimbeni a mis ses Fables en vers italiens, Rome,

1702, in-12. *De tormentis bellicis*, 1582. *Novæ Gnomonices*, 1595. *Horographium universale. Paradoxa mathematica. Templi Ezechielis descriptio*, &c. Il avoit commencé une *Description historique & géographique du monde* dans toutes ses parties. Il n'eut pas le tems de finir ce grand ouvrage. Morhof, dans ses *Polihist.* tom. 1, l. 4, rapporte son éloge en ces termes : *Bernardinus Baldus, vir doctissimus fuit, multarum linguarum, multarum scientiarum. Scripsit & latina poëmata omnis generis, in singulis, præcipuos imitatus. Edidit quoque varia mathematica & theologica, omnium regionum historiam ac descriptionem aggressus, absolvere non potuit.* — Il ne faut par le confondre avec Bernardin Baldini. Celui-ci, qui étoit du bourg d'Istra dans le Milanois, fut aussi grand mathématicien, poëte & physicien, & mourut à Milan en 1601. On a de lui : I. Des *Traités de Mathématique* en italien. II. *De Deis fabulosis.* III. *Ars poëtica Aristotelis, versibus expressa.* IV. *Octo libri physicorum Aristotelis, versibus expressi.* V. *Appendix carminum*, Milan, 1600.

BALDE, (Jacques) né dans la Haute-Alsace, en 1603, enseigna & prêcha chez les jésuites. La cour de Baviere applaudit à ses sermons, & l'Allemagne à ses Poésies. On l'appella l'Horace de son pays. Il mourut à Neubourg en 1668. Les sénateurs se disputerent à qui seroit l'héritier de sa plume ; & celui auquel échut ce bijou, le fit mettre dans un étui d'argent. Ses Œuvres furent imprimées à Cologne, in-4°. & in-12., 1645 & 1660, en 4 vol. Il y a de tout dans ce recueil ; des Pieces de théâtre, des Traités de morale, des Odes, des Panégyriques, des Poëmes héroï-comiques. Balde étoit né avec le feu & le génie des bons poëtes : il possédoit toutes les richesses de la langue romaine, & les employoit avec autant de facilité que de choix. Il a l'élévation de Pindare, & en même-tems tout le désordre de l'enthousiasme lyrique. L'*Uranie victorieuse* ou le *Combat de l'Ame contre les cinq sens*, lui valut une médaille d'or de la part d'Alexandre VII. La *Batrachomiomachie d'Homere, entonnée avec la trompette romaine*, poëme héroï-comique, en 6 chants ; & *le Temple d'honneur, bâti par les Romains, ouvert par la vertu & le courage de Ferdinand III*, furent fort applaudis ; mais depuis que les langues anciennes sont tombées en discrédit, ces poëmes ne sont plus lus que de quelques savans.

BALDENSEL, (Guillaume) commandeur de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, écrivit en 1336 une relation d'un voyage de la Terre-Sainte, sous le titre de *Hodœporicon ad Terram Sanctam*, insérée dans le 5e. tom. d'*Ant. Lect.* de Canisius.

BALDERIC, évêque de Noyon, auteur de la *Chronique des Evêques d'Arras & de Cambrai* (que quelques-uns attribuent à Balderic, chanoine & chantre de l'église de Terouane), mourut en 1112.... Un autre Balderic, évêque de Dol, dans le même siecle, écrivit une *Histoire des Croisades*, qu'on

qu'on trouve dans le *Gesta Dei per Francos*, de Bongars, 1611, in-fol. On a aussi de lui la *Vie de Robert d'Arbrissel*, 1641, in-8°. Elle a été traduite en françois, 1647, in-8°. On croit qu'il mourut en 1131.

BALDI. *Voyez* BALDE (Bernardin).

BALDINUCCI, (Philippe) étoit de Florence. Ayant acquis de grandes connoissances dans la peinture & la sculpture, & fait beaucoup de découvertes en étudiant les ouvrages des meilleurs maîtres, il se trouva en état de satisfaire le cardinal Léopold de Toscane, qui souhaita d'avoir une *Histoire complette des Peintres*. Baldinucci la fit remonter jusqu'à Cimabué, le restaurateur de la peinture; & il avoit dessein de la poursuivre jusqu'aux peintres qui vivoient à la fin du dernier siecle. Son projet ne fut exécuté qu'en partie. Il donna 3 vol. de son vivant; & le reste, qui n'étoit presque qu'ébauché, & où il se trouve de grands vides, n'a été publié qu'après sa mort, en 1702 & en 1728, à Florence. On a encore de lui un *Traité de la Gravure sur cuivre*, avec la *Vie des principaux graveurs*, en italien, Florence, 1686, in-4°., ouvrage estimé. Ce qu'il a écrit est d'un style pur; & il y a de l'exactitude dans les faits qui regardent les peintres de son pays. Il étoit de l'académie de la Crusca, qui le perdit en 1696, à l'âge de 72 ans.

BALDRÉDE, (S.) vulgairement appellé *S. Baudré*, succéda immédiatement à S. Mungo, sur le siege épiscopal de Glascow. Il fonda plusieurs monasteres en Ecosse, & mourut vers l'an 608, dans la province de Laudon. Ses reliques étoient anciennement vénérées avec beaucoup de dévotion dans un grand nombre d'églises d'Ecosse.

BALDUIN *ou* BAUDOIN, (Fréderic) né à Dresde, luthérien, professeur de théologie à Wittemberg, commentateur des Epîtres de S. Paul & de plusieurs autres livres de la Bible, mourut en 1627.

BALDUIN RITHOVIUS, (Martin) natif du village de Rithove, dans le territoire de Bois-le-Duc, premier évêque d'Ypres, assista au concile de Trente en 1562, & présida à celui de Malines en 1570, en l'absence du cardinal de Grandvelle. Il tint un synode à Ypres, en 1577, dont il publia les ordonnances, & mourut de la peste à S. Omer, le 9 octobre 1583. Nous avons de lui un *Manuale Pastorum*. On regrette son *Commentaire sur le maître des sentences*, qui n'a pas été imprimé.

BALDWIN, surnommé *Devonius*, moine de Cîteaux, archevêque de Cantorbery, suivit le roi Richard I dans son expédition de la Terre-Sainte, & y mourut vers 1191. On a de lui: *De corpore & sanguine Domini.... De Sacramento altaris*, &c. Traités imprimés dans la Bibliotheque de Cîteaux du P. Tiffier.

BALECHOU, (Nicolas) né à Arles, d'un marchand boutonnier, en 1719, mort subitement à Avignon, dans le mois d'août 1765, s'est rendu célebre par ses gravures en taille-douce, qui lui mériterent une

place dans l'académie de peinture de Paris. Il s'étoit fait une maniere particuliere de graver, qui uniſſoit beaucoup de moëlleux à une fineſſe de burin ſinguliere. Quoiqu'on ait prétendu qu'il chargeoit trop de tailles, on voit par ſes ouvrages qu'il ſavoit joindre, quand il vouloit, au fini précieux d'Edelinck & de Nanteuil, les grands traits de Melan. Ses principales pieces ſont : I. Les belles Marines qu'il a gravées d'après M. Vernet, parmi leſquelles on doit diſtinguer la Tempête. II. Le Portrait de Fréderic-Auguſte, électeur de Saxe & roi de Pologne. Ce portrait, chef-d'œuvre de gravure, fut la cauſe de tous ſes malheurs, de ſon excluſion de l'académie, & de ſa retraite forcée à Avignon. Les gens de goût, après avoir admiré à la tête du *Recueil de la Galerie de Dreſde*, ce morceau inimitable, apprennent avec peine dans la préface de cette collection, que la probité de ce célebre artiſte n'étoit pas égale à ſes talens. III. La ſainte Genevieve. Le talent de Baléchou n'étoit pas borné à la gravure. Il avoit du goût & quelque talent pour la chymie, qu'il avoit étudiée juſqu'à un certain point. Il eſt même aſſez vraiſemblable qu'un remede chymique, qu'il prit en trop forte doſe ou à contre-tems, ne contribua pas peu à ſa mort ſubite & prématurée.

BALÉE, (Jean) prêtre anglois, diſciple de Wiclef, prêcha les erreurs de ſon maître, & y en ajouta de nouvelles. Il excitoit à la ſédition, en citant l'Evangile. Il comparoit les magiſtrats & la nobleſſe à l'ivraie, qu'il falloit arracher, de peur qu'elle n'étouffât le bon grain : enſeignant au peuple de commencer cette bonne œuvre par les plus conſidérables d'entr'eux. Ses ſectateurs, ſuivant trop fidélement les leçons de leur chef, maſſacrerent le chancelier, le grand-tréſorier, & réduiſirent le roi à leur propoſer une amniſtie. Balée, leur apôtre, fut enfin pris & exécuté en 1381.

BALÉE, (Robert) carme Anglois, mort en 1505, a donné les Annales de ſon ordre & la Vie de S. Simon Stock.

BALÉE, (Jean) Baleus, né à Covie en Angleterre, quitta l'ordre des carmes & la religion catholique, pour la ſecte des Calviniſtes & une femme. Edouard IV le nomma évêque d'Oſſeri ou Kilkenni en Irlande; mais ſous le regne de Marie, il fut obligé de prendre la fuite. Il revint ſous Eliſabeth, & il fut pourvu d'une prébende dans la cathédrale de Cantorbery. Il y mourut en 1563. C'étoit un génie turbulent & frivole. On a de lui 13 *Centuries des hommes illuſtres de la Grande-Bretagne*, Bâle, 1557, in-fol., copiées du livre de Jean Leland ſur cette même matiere; un *Traité ſur les Vies des Papes*, Leyde, 1613, in-8°.; un autre, intitulé : *Acta Romanorum Pontificum*; & pluſieurs comédies, dans leſquelles il jouoit les religieux, les catholiques & les ſaints. Tous ces ouvrages ſont marqués au coin du dernier emportement. Il déchire les papes, les évêques & les prêtres, d'une maniere ſi odieuſe, qu'elle dut déplaire aux gens ſenſés, même de ſa commu-

nion. Cependant Elisabeth, regardée aujourd'hui comme une sage, fut sa protectrice.

BALEN, (Mathias) né à Dordrecht en 1611, a fait sa principale étude des antiquités & de l'histoire de sa patrie. Le fruit de ses recherches & de son travail a paru sous ce titre dans la langue de son pays : *Description de la ville de Dordrecht, son origine, ses accroissemens & son état présent*, &c., 1677, in-4°., fort épais. Il est très-peu d'ouvrages de cette nature qui soient faits avec autant de soin. On ignore la date de sa mort.

BALLERINI, (Pierre & Jérôme) freres, nés à Verone, le 1er. en 1698, le second en 1702, étoient tous deux prêtres & très-savans, sur-tout dans l'histoire ecclésiastique. Unis par un goût commun pour les mêmes études, autant que par les liens du sang, ils étudioient le plus souvent en société, & se partageoient le travail suivant leur talent particulier. Les matieres purement théologiques & canoniques étoient du ressort de Pierre; les points d'histoire & de critique étoient la tâche de Jérôme. Ils moururent vers 1764, & non 1746. Outre quelques bons ouvrages, on doit à leurs soins des éditions estimées : I. De la *Somme Théologique de S. Antonin*, & de celle de *S. Raimond de Pegnafort;* II. des *Œuvres de S. Léon-le-Grand;* III. de celles de *Gibert, évêque de Verone;* IV. Une édition complette de tous les ouvrages du cardinal Noris, avec des notes, des dissertations, &c., imprimés à Verone en 1732, 4 vol. in-fol.; V. Un petit traité, intitulé: *Méthode d'étudier, tirée des ouvrages de S. Augustin*, traduit de l'italien par l'abbé Nicole de la Croix, Paris, 1760, in-12; VI. Une Vie du cardinal Noris.

BALLESTER, (Louis) Jésuite, né à Valence, enseigna dans sa société, la théologie & l'hébreu avec distinction, & mourut dans sa patrie l'an 1614, après avoir publié deux ouvrages savans : I. *Onomatographia, seu descriptio nominum varii & peregrini idiomatis, quæ in vulgata editione Bibliorum occurrunt*, Lyon, 1617. II. *Hierologia, seu de sacro sermone lib. IV.* 1617.

BALLI, (Joseph) né à Palerme en Sicile, mort à Padoue en 1640, chanoine de Bari dans le royaume de Naples, tient un rang parmi les théologiens scholastiques. On a de lui : *De fœcunditate Dei*, & *De morte corporum naturalium.*

BALLIN, (Claude) né à Paris en 1615, d'un pere orfevre, devint orfevre lui-même. Il commença à fleurir du tems du cardinal de Richelieu, qui acheta de lui quatre grands bassins d'argent, sur lesquels Ballin, âgé à peine de 19 ans, avoit représenté admirablement les âges du monde. Le cardinal, ne pouvant se lasser d'admirer ces chef-d'œuvres de ciselure, lui fit faire quatre vases à l'antique, pour assortir les bassins. Ballin porta son art au plus haut point. Il exécuta pour Louis XIV des tables d'argent, des guéridons, des canapés, des candelabres, des vases, &c. Mais ce prince se priva de tous ces ouvrages, pour fournir aux dépenses de la guerre qui finit par la paix de Riswick. Il reste

encore plusieurs morceaux de ce grand artiste à Paris, à S. Denis, à Pontoise, d'une beauté & d'une délicatesse uniques. Lorsqu'après la mort de Warin, il eut la direction du balancier des médailles & des jetons, il montra dans ces petits ouvrages le même goût qu'il avoit fait paroître dans les grands. Il joignoit à la beauté de l'antique, les graces du moderne. Il mourut en 1678, à l'âge de 63 ans.

BALLON, (Louise-Blanche-Thérèse de) née en 1591, dans le château de Vanchi, à 5 lieues de Geneve, d'une famille alliée à celle de S. François de Salles, prit l'habit des Bernardines, & travailla avec ce pieux évêque à réformer cet ordre. Le pape Urbain VIII accorda en 1628 à la nouvelle congrégation, un bref qui la mettoit sous la juridiction de l'ordinaire. Ces saintes filles prirent le nom de *Religieuses Bernardines réformées, de la Congrégation de la divine Providence.* La mere de Ballon mourut l'an 1668, en odeur de sainteté.

BALMONT, (Alberte-Barbe d'Ernecourt, connue sous le nom de madame de S.) naquit le 14 mai 1607, à Neuville en Verdunois, d'une famille aussi ancienne qu'illustre. Elle avoit reçu de la nature les dispositions les plus heureuses pour le métier de la guerre, un corps robuste, & propre à tous les exercices militaires, un courage intrépide, une imagination féconde en stratagêmes, une prudence singuliere, &c. Elle fit du lieu de sa naissance, qui n'étoit d'abord qu'un médiocre village, une place d'armes, où elle reçut & protégea contre les Cravates, espece de maraudeurs, qui ravageoient alors la Lorraine & la Champagne, une foule de laboureurs & d'artisans. Ces troupes indisciplinées, amenées du fond de la Hongrie, commettoient des excès atroces & inouis (même dans les Pays-Bas Autrichiens, soumis à l'allié de leur maître; la province de Luxembourg en fut presqu'entiérement dépeuplée). La *Vie* de cette femme célebre, en qui la piété relevoit l'éclat des vertus guerrieres, & qu'une maladie cruelle enleva le 22 mai 1660, fut d'abord publiée à Paris en 1678, sous le titre de l'*Amazonne Chrétienne*, par le P. Jean-Marie, religieux du tiers-ordre de S. François. Le P. Desbillons en a donné en 1773, une *histoire* mieux rédigée, mais tirée, quant aux principaux faits, de la premiere. Pour donner une idée de la bravoure de l'héroïne, nous rapporterons l'exploit suivant: « Le 1er. jour de mai » de l'année 1636, tems où » Mme. de St. Balmont n'étoit pas encore bien connue » des troupes françoises (elle » montra toujours pour elles » une prédilection particuliere), 100 cavaliers de la compagnie de Brissac & de celle » du baron de Guitaut, vinrent enlever son troupeau de » vaches. Aussi-tôt elle en est » avertie par une sentinelle, » postée au haut du clocher de » la paroisse; & la voilà en » campagne, à la tête de quelques gentilshommes & de » ceux de ses payfans qui com-

» poſoient ſon infanterie. Les » ennemis ſe préſentent au » nombre de 60, tandis que » les autres emmenent le trou- » peau. Elle vole à ces der- » niers, après avoir commandé » à ſon infanterie, de faire face » aux 60; mais cette infante- » rie, qui n'étoit pas encore » dreſſée, ſe reſſerre au lieu de » s'étendre, & ſe laiſſe enve- » lopper. L'amazonne s'en ap- » perçoit, & revole pour la » dégager. Elle ordonne à ſon » beau-frere, le chevalier d'A- » raucourt, & à un autre of- » ficier, de percer la cavalerie » ennemie : mais ils ſont faits » tous deux priſonniers. Alors » ſa vigueur & ſon courage re- » doublent; &, malgré 5 coups » de feu, dont un lui enleva » ſon chapeau (l'auteur remar- » que ailleurs qu'en tems de » paix même, elle avoit ſous » un habit de femme, un pour- » point, un baudrier & des » bottes), & les 4 autres por- » terent de façon qu'elle s'en » reſſentoit encore long-tems » après, elle pénetre juſqu'à „ ces pauvres fantaſſins, qui „ étoient prêts à mettre bas „ les armes. *Courage*, leur crie- „ t-elle, *ne craignez rien; nous „ ſommes plus forts que nos en- „ nemis, ils n'ont que des piſto- „ lets.* Ses ſoldats ranimés, „ elles les met en ordre, les „ range le long d'une haie, „ qui les couvre parfaitement, „ après qu'elle leur a fait met- „ tre un genou en terre; & „ dans cette poſture, elle leur „ défend de tirer, à moins que „ l'ennemi ne s'avance aſſez „ près pour qu'aucun coup ne „ ſoit perdu. En un moment, „ la ſcene change, & les 60 ca- „ valiers effrayés de la bonne „ contenance de ces payſans, „ ſe débandent, laiſſent leurs „ deux priſonniers, & pren- „ nent la fuite. Pendant ce „ tems-là, Manheuſe (habile „ & brave officier, qui avoit „ été long-tems capitaine dans „ le régiment du mari de Mme. „ de St. B.) ſecondé ſeulement „ de 15 fantaſſins, tenoit en „ reſpect les 40 autres cava- „ liers, chargés du ſoin d'em- „ mener les vaches : l'a- „ mazonne paroît : les vaches „ reſtent, & l'on ne voit plus „ d'ennemis. Perſonne ne pé- „ rit dans cette occaſion, & il „ n'y eut de bleſſés que notre „ héroïne, & un de ſes offi- „ ciers; mais les bleſſures n'é- „ toient pas dangereuſes „.

BALOUFEAU, (Jacques) fils d'un avocat de Bordeaux, parut dans le monde ſous le nom du *Baron de S. Angel.* Ses créanciers ayant contraint le baron gaſcon de prendre le bonnet-vert, il ſe fit délateur en crime d'uſure. Il courut enſuite différens pays, & épouſa dans chacun une femme. Arrêté après ſon 4e. mariage, il s'évada de la priſon de Dijon, vint à Paris, reçut 200 écus de récompenſe pour avoir dénoncé un Génois qui n'exiſtoit pas, comme auteur d'une conſpiration contre le roi; paſſa en Angleterre pour ſuivre le prétendu criminel, eſcamota 2000 livres au roi de la Grande-Bretagne, revint en France, fut reconnu pour un fourbe, & pendu en 1626.

BALSAMON, (Théodore) diacre, garde des chartres de l'égliſe de Conſtantinople, & enſuite patriarche d'Antioche

pour les Grecs; commenta le *Nomocanon* de Photius, Oxford, 1672, in-fol. avec des notes de Beveridge. Il fit un *Recueil d'Ordonnances ecclésiastiques*, Paris, 1661, in-fol. & *Réponses à plusieurs questions du Droit canon*, dans lesquels le patriarche grec s'emporte beaucoup contre l'église latine. Il mourut vers 1214. La *Bibliotheque du Droit canonique*, de Justel, renferme les deux premiers ouvrages; & le Droit grec & romain de Leunclavius (Francfort, 1596) contient le dernier.

BALTHAZAR, dernier roi des Babyloniens, fils d'Evilmerodach, & petit-fils de Nabuchodonosor, selon la plus commune & la plus vraisemblable des opinions, quoiqu'il soit nommé par Daniel fils de Nabuchodonosor, car on sait que l'usage de l'écriture est souvent de donner le nom de fils aux petits-fils. S'étant servi pour boire, lui & ses convives, des vases d'or & d'argent que son aïeul avoit enlevés du temple de Jérusalem, dans un festin qu'il donnoit à ses femmes, à ses concubines, & aux seigneurs de sa cour, il vit une main qui traçoit sur les murailles de la salle ces trois mots: *Mané*, *Thécel*, *Phares*. Balthazar, à cet aspect, fut saisi d'un grand trouble, jeta un grand cri, & fit venir tous les devins & les sages de Babylone pour lui expliquer ce qui venoit d'être écrit sur la muraille; mais les mages n'ayant pu les expliquer, le roi eut recours à Daniel, & lui promit la 3e. place dans son royaume; Daniel refusa les présens, & promit néanmoins d'expliquer ces énigmes. Il dit au prince qu'elles signifioient que ses jours étoient écoulés; que ses actions venoient d'être pesées; & que son royaume seroit divisé, & deviendroit la proie des Medes & des Perses. Balthazar fut tué la même nuit, & Darius le Mede mis sur son trône, l'an 538 avant J. C.

BALTHAZAR, (Christophe) avocat du roi au présidial d'Auxerre, se fit Calviniste à Charenton, & mourut vers 1670. Nous avons de lui le *Panégyrique de Fouquet* en latin, 1655, in-4°. & d'autres ouvrages. Son style est élégant & pur. Il avoit composé plusieurs dissertations contre Baronius; mais on ne sait ce qu'elles sont devenues.

BALTHAZAR CORDERIUS. *Voyez* CORDER.

BALTHAZAR. *V.* MAGES.

BALTHAZARINI, surnommé *Beaujoyeux*, célebre musicien Italien; vivoit sous le regne de Henri III, roi de France, regne de la frivolité & de la mollesse. Le maréchal de Brissac, envoya ce musicien au roi, avec toute la bande de violons dont il étoit le chef. La reine lui donna la charge de son valet-de-chambre, & Henri, à son exemple, lui accorda le même emploi dans sa maison. Balthazarini fit les délices d'une cour dissipée & corrompue, tant par son habileté à jouer du violon, que par ses inventions de ballet, de musique, de festins & de représentations. Ce fut lui qui composa, en 1581, le ballet des noces du duc de Joyeuse avec Mlle. de Vaudemont, sœur de

la reine ; ballet qui fut repréſenté avec une pompe extraordinaire. On l'a imprimé ſous le titre de *Ballet comique de la Reine, fait aux noces de M. le duc de Joyeuſe, & de Mlle. de Vaudemont.*

BALTUS, (Jean-François) né à Metz en 1667, entra chez les jéſuites. Cette ſociété l'eſtima & l'employa. Il mourut bibliothécaire de Rheims en 1743. On a de lui pluſieurs ouvrages. I. *La Réponſe à l'Hiſtoire des Oracles de Fontenelle*, Strasbourg, 1707 & 1708, in-8°. Il paroît que le jéſuite a profité de la réfutation de Van-Dale par Mæbius ; mais ſa *Réponſe* n'en eſt pas moins victorieuſe. Fontenelle prit le parti du ſilence, regardant ſon ouvrage comme une production de ſa jeuneſſe, qu'il convenoit d'oublier, & que le P. Baltus avoit foudroyée ; il dit même aſſez plaiſamment que *le diable avoit gagné ſa cauſe* (*voyez* FONTENELLE). Du reſte, il eſt conſtant que cette querelle n'intéreſſe point le chriſtianiſme, mais bien la vérité de l'hiſtoire ; on peut même dire en général que le fondement de toutes les hiſtoires ſe trouve ébranlé, ſi les preuves de fait, les témoignages multipliés des auteurs contemporains, ſages, inſtruits, judicieux, & à tous égards reſpectables, pouvoient être anéantis par les ſpéculations modernes. Le P. Baltus a donné une ſuite à cette *Réponſe*, où il donne à ſes preuves plus de développement & de force. Quant à la poſſibilité de ces oracles, *Voyez* DELRIO, BROWN Thomas, HAEN, MAFFÉE Scipion, MÉAD, SPÉ. Faits remarquables à l'art. S. BABYLAS. II. *Défenſe des SS. PP. accuſés de Platoniſme*, in-4°., 1711 ; livre ſavant. III. La *Religion chrétienne prouvée par l'accompliſſement des Prophéties*, in-4°., 1728 : traité moins parfait que celui de M. de Pompignan, archevêque de Vienne, ſur la même matiere ; mais qui eſt plus original, & qu'on peut regarder comme la matiere & la préparation de l'autre, &c. IV. *Défenſe des Prophéties de la Religion chrétienne*, in-12., 3 vol., 1737. Les deux premiers ſont contre Hugues Grotius, le 3e. contre Richard Simon. V. *Jugement des SS. Peres ſur la morale de la philoſophie païenne.* Strasbourg, 1719, in-4°. VI. Les *Actes* de S. Barlaam, traduits du grec en françois avec des remarques.

BALUE, (Jean) étoit d'une famille très-obſcure. Son pere étoit tailleur, ſuivant les uns ; cordonnier, ſelon d'autres. La plus commune opinion le fait naître en Poitou. C'étoit un homme qui, à un eſprit délié & artificieux, joignoit la hardieſſe & l'effronterie qu'il faut pour l'intrigue. Il fut attaché d'abord à Jean-Juvenal des Urſins, évêque de Poitiers ; il devint enſuite grand-vicaire de l'évêque d'Angers. Jean de Melun, favori de Louis XI, le préſenta au roi, qui lui donna la place d'aumônier, la charge d'intendant des finances, & enſuite l'évêché d'Evreux en 1465. Deux ans après, il fut tranſféré au ſiege d'Angers, après avoir fait dépoſer Jean de Beauveau, ſon bienfaiteur. Le pape Paul II, qui ne connoiſſoit pas encore ſes mauvaiſes qualités,

l'honora de la pourpre la même année, pour le récompenser de ce qu'il avoit fait abolir la *Pragmatique-Sanction*, que les parlemens & les universités conspiroient à conserver. Le crédit qu'il avoit sur l'esprit de Louis XI, étoit extrême. Balue se mêloit de tout; des affaires de l'église, de l'état, de la guerre, excepté de celles de son diocese. On le voyoit à la tête des troupes, les faire défiler devant lui, en camail & en rochet. C'est dans une de ces occasions que le comte de Dammartin dit à Louis XI, *de lui permettre d'aller à Evreux faire l'examen des ecclésiastiques, & leur donner les ordres: Car voilà*, ajouta-t-il, *l'évêque, qui passant en revue les gens de guerre, semble m'autoriser à aller faire des prêtres.* Quoique ce bon-mot couvrit de ridicule le prélat, il ne diminua point la faveur qu'il avoit auprès de son maître. Balue n'en fut pas plus reconnoissant: cet homme, né dans la boue, concerta diverses intrigues avec les ducs de Bourgogne & de Berri, contre le prince qui l'en avoit tiré. Quelques-unes de ses lettres furent interceptées, & Balue mis en prison. Louis XI dépêcha deux avocats à Rome, pour demander des commissaires qui lui fissent son procès en France; mais le pape répondit, qu'*un cardinal ne pouvoit être jugé qu'en plein consistoire.* La justice de Louis XI étoit devenue plus que suspecte à toute l'Europe. Après onze ans de prison, Balue obtint sa liberté en 1480, à la sollicitation du cardinal de la Rovere, légat du pape. Il alla intriguer à Rome, & acquit des honneurs & des biens qu'il ne méritoit pas. Sixte IV l'envoya légat *à latere* en France, l'an 1484; & Balue y fut mieux reçu qu'on ne l'eût cru; il paroît que le gros de la nation, & même le roi Charles VIII, ne le croyoient pas fort coupable. Ce légat, de retour à Rome fut fait évêque d'Albano, puis de Palestrine, par le Pape Innocent VIII. Il mourut à Ancone en 1491.

BALUZE, (Etienne) né à Tulles en 1631, fit imprimer, à l'âge de 22 ans, une *Critique de la Gallia Purpurata* de Frizon. Il fut invité en 1655 de venir à Paris, par de Marca, archevêque de Toulouse, digne d'être le protecteur de ce savant. Après la mort de cet illustre prélat, Colbert le fit son bibliothécaire. C'est à ses soins que la bibliotheque de ce ministre dut une partie de ses richesses. En 1670, le roi érigea, en sa faveur, une chaire de droit canon au college royal. Il fut ensuite inspecteur du même college, & obtint une pension. *L'Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*, faite à la priere du cardinal de Bouillon, l'enveloppa dans la disgrace de ce prélat, & lui fit perdre ses places & ses pensions. Il fut exilé successivement à Rouen, à Tours & à Orléans; & il ne put obtenir son rappel, qu'après la paix d'Utrecht. Il mourut à Paris en 1718, à 87 ans. Les gens de lettres regretterent en lui un savant profond, & ses amis un homme doux & bienfaisant. Il ne ressembloit point à ces érudits avares de leurs lumieres; il

communiquoit volontiers les ſiennes, & aidoit ceux qui s'adreſſoient à lui, de ſes conſeils & de ſa plume. Il étoit né avec la facilité d'eſprit & la mémoire qu'il falloit pour ſon travail. Peu de ſavans ont eu une connoiſſance plus étendue des manuſcrits & des livres. Nous avons de lui pluſieurs éditions, I. Du livre de ſon bienfaiteur de Marca, *De concordia Sacerdotii & Imperii*, 1704, in-fol., avec la Vie de l'auteur, un ſupplément & des notes, où l'on retrouve toute l'érudition de ce prélat; mais on lui reproche avec raiſon de n'avoir pas eu égard aux volontés de celui-ci, qui en mourant lui avoit recommandé divers changemens à faire dans ſon ouvrage. (*V.* MARCA). II. Des *Capitulaires des Rois de France*, rangés dans leur ordre, qu'il a augmentés des Collections d'Anſegiſe & de Benoît, diacre, avec de ſavantes notes, 2 vol. in-folio, à Paris, en 1677. III. Des *Lettres du pape Innocent III*, en 2 vol. in-fol., 1682. IV. De l'ouvrage de Marca, intitulé : *Marca Hiſpanica;* c'eſt-à-dire, la Marche ou les limites de l'Eſpagne, 1688, in-fol. V. Des *Vies des Papes d'Avignon*, depuis 1305 juſqu'en 1376, 2 vol. in-4°., 1693, mis à l'*Index* par un décret du 22 décembre 1600. Cette cenſure n'empêche pas que Baluze ne ſoit en général fort reſpectueux envers le S. ſiege. VI. De *Salvien;* de *Vincent de Lerins;* de *Loup de Ferriere;* d'*Agobard;* d'*Amolon;* de *Leidrade;* d'un *Traité de Flore*, diacre; de *XIV Homélies de St. Céſaire d'Arles; des Conciles de la Gaule Narbonnoiſe de Reginon;* de la *Correction de Gratien, par Antoine Auguſtin; de Marius Mercator*, &c. VII. Sept vol. in-8°. de *Mélanges*, 1678 à 1715. VIII. Un *Supplément aux Conciles du P. Labbe*, &c., 1683, in-fol. IX. *Hiſtoria Tutelenſis*, 1717, 2 vol. in-4°. Le latin des Notes & des Préfaces qui accompagnent ces ouvrages, eſt aſſez pur; on y reconnoît par-tout un homme qui poſſede l'hiſtoire eccléſiaſtique & profane, le droit canon ancien & moderne, & les Peres de tous les ſiecles.

BALZAC, (Jean-Louis Guez, ſeigneur de) naquit à Angoulême en 1594, d'un gentilhomme Languedocien. Il s'attacha d'abord au duc d'Epernon, & enſuite au cardinal de la Valette, qui le fit ſon agent à Rome, où il reſta pendant près de 2 ans. A ſon retour en France, ſon protecteur le produiſit à la cour. L'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, le goûta beaucoup. Dès qu'il fut miniſtre, il lui donna une penſion de 2000 liv. & le brevet de conſeiller d'état & hiſtoriographe du roi, que Balzac, ami de l'antitheſe, appelloit *de magnifiques bagatelles*. En 1624, on vit paroître le premier Recueil de ſes Lettres. Le public, qui dans ce tems-là avoit peu de bons livres, fit un accueil extraordinaire à cette production. Balzac étoit mis au-deſſus de tous les écrivains anciens & modernes pour l'éloquence. Il eut une foule d'admirateurs, & s'il parut des critiques, ce ne fut qu'après que le premier enthouſiaſme fut paſſé. Un jeune feuillant, ap-

pellé dom André de S. Denys, compara, dans une brochure contre Balzac, l'éloquence de cet écrivain, à celle des auteurs du tems passé & du tems présent, & le mit au-dessous des uns & des autres. L'abbé Ogier défendit Balzac contre le jeune critique. Le général des feuillans, nommé Goulu, plaida pour son confrere contre Ogier & contre Balzac, dans deux gros volumes de lettres écrites sous le nom de *Philarque*. De la critique du style, on passa à celle des mœurs, & Balzac, pour des lettres qui n'avoient d'autre vice que l'enflure & l'inutilité, fut attaqué comme si ses livres avoient été une école de libertinage. Le général Goulu, en critiquant les écrits, ne ménagea pas assez la personne (*Voyez* GOULU). Balzac, lassé d'essuyer des censures à Paris, se retira en province. Il se fixa à sa terre de Balzac, sur le bord de la Charente aux environs d'Angoulême, & y mourut en 1654, dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il voulut être enterré parmi les pauvres de l'hôpital d'Angoulême, auquel il avoit laissé 12000 liv. Il fonda par son testament un prix à l'académie françoise, dont il étoit membre. C'est cette médaille d'or qu'on distribue tous les ans; elle représente d'un côté St. Louis, & de l'autre une couronne de laurier, avec ce mot, *à l'immortalité*, qui est la devise de l'académie. On fit en 1665 un recueil de tous les ouvrages de Balzac, en 2 vol. in-fol., avec une savante préface de l'abbé de Cassagne, son admirateur & son ami. On trouve dans ce recueil : I. Ses *Lettres*. Balzac se donnoit beaucoup de peine pour écrire des riens (*Voyez* VOITURE). Il composoit ses lettres comme on compose un discours d'apparat. On peut, en imitant un bon mot de leur auteur, les appeller *de pompeuses bagatelles*. II. *Le Prince*. III. *Le Socrate chrétien*. IV. L'*Aristippe*, ouvrage de morale & de politique, écrit assez purement. V. Trois livres de vers latins, qui valent mieux que ses ouvrages françois. Son *Christ victorieux* & son *Amynte* sont encore lus par ceux qui aiment la bonne poésie. Le style de Balzac est en général plein, nombreux, arrondi; il y a même des pensées heureuses: mais on y trouve encore plus souvent des hyperboles, des pointes, & tout ce que l'on appelle l'écume du bel-esprit. » Balzac, dit un critique, a » enrichi la langue, il l'a ano- » blie, il l'a subjuguée; mais » la recherche déplacée de son » style le rend boursoufflé; la » magnificence de l'expression » le rend forcé & giganteſque; » la délicatesse des tours le » rend affecté; l'usage immo- » déré des figures le rend ri- » dicule; enfin son affectation » continue d'élégance & de no- » blesse, dans les choses qui » en exigent le moins, le rend » souvent absurde & pénible » à la lecture. Ce défaut de » goût l'a fait tomber dans une » espece de mépris, qu'on a » poussé toutefois un peu trop » loin. On doit lire avec plaisir » quelques-unes de ses Lettres, » plusieurs de ses Traités, & » sur-tout son *Aristippe*. Les

» réflexions excellentes répan-
» dues dans ce dernier ouvra-
» ge, les ſages préceptes de
» morale & de politique, les
» exemples bien choiſis y peu-
» vent faire oublier les fautes
» du ſtyle, & fournir des inſ-
» tructions à ceux qui vou-
» dront inſtruire les autres ».

BALZAC d'Entragues. *Voy.* VERNEUIL.

BALZAMON. *Voyez* BALSAMON.

BAMBA, ou plutôt WAMBA, roi des Viſigoths, en Eſpagne, l'an 672. C'eſt le premier, dit-on, qui ait été ſacré dans ce royaume. Il joignit une grande valeur à beaucoup de modeſtie, & à un grand attachement à la foi catholique. Affoibli par un poiſon lent qu'on lui avoit donné, il abdiqua la couronne, déſigna Ervige pour ſon ſucceſſeur, & mourut en 683, dans un monaſtere où il s'étoit retiré.

BAMBOCHE. *Voy.* LAER.

BANAYAS, capitaine des gardes de David, & l'un des plus braves de ſon armée, tua pluſieurs lions, & combattit, n'ayant qu'un bâton, un Egyptien d'une ſtature prodigieuſe & bien armé; & lui arracha ſa hache, & en fit l'inſtrument de ſa mort. Il fut un de ceux qui mirent Salomon en poſſeſſion du royaume d'Iſraël. Il tua Adonias, & coupa la tête à Joab par ordre de ce prince, vers l'an 1014 avant J. C.

BANCHI, (Séraphin) dominicain de Florence, & docteur en théologie, vint en France, d'abord pour faire ſes études; il y revint enſuite pour inſtruire Ferdinand I, grand duc de Toſcane, de tous les troubles funeſtes qui déſoloient alors la France. Banchi étant à Lyon en 1593, Pierre Barriere, jeune-homme de 27 ans, fanatique & imbécille, lui communiqua le deſſein qu'il avoit d'aſſaſſiner Henri IV. Ce dominicain en donna avis à Brancaleon, gentilhomme de la reine douairiere, qui ayant été trouver le roi à Melun, rencontra Barriere, prêt à commettre ſon parricide. Le roi récompenſa le zele du dominicain, en le nommant à l'évêché d'Angoulême; mais il s'en démit en 1608, pour vivre en ſimple religieux dans le couvent de St. Jacques de Paris, où il mourut en 1622. On a de lui quelques ouvrages, dans leſquels il ſe juſtifie d'avoir abuſé de la confeſſion de Pierre Barriere, qui ne s'étoit pas confeſſé. I. *Hiſtoire prodigieuſe du parricide de Barriere*, 1594, in-8°., 40 pag. II. *Apologie contre les jugemens téméraires de ceux qui ont penſé conſerver la Religion Catholique, en faiſant aſſaſſiner les Très-Chrétiens Rois de France*, Paris, 1596, in-8°. III. *Le Roſaire ſpirituel de la ſacrée Vierge Marie, &c.*, Paris, 1610, in-12.

BANCK, (Laurent) proteſtant Suédois, profeſſeur de droit à Norkoping ſa patrie, mourut en 1662. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages de juriſprudence. Le plus connu eſt *Taxa Cancellariæ Romanæ*, Franeker, 1652, in-8°. On a auſſi de lui un *Traité de la tyrannie du Pape*, 1669: ouvrage dicté par un eſprit nourri de préjugés.

BANDARRA, (Gonzalès) pauvre ſavetier Portugais, joua dans ſon pays le rôle que Noſ-

tradamus & Maître-Adam avoient joué en France. Il prophétisa, il versifia. Le St. Office, peu favorable à cette double manie, qui faisoit dire quelquefois à Bandarra des choses fort étranges, le fit paroître dans un *Autoda-fé* avec un *San-benito* en 1541, & le renvoya libre. Il mourut en 1556. Quelques-uns disent en 1560. Sa mémoire étoit éteinte en 1640, lorsque le duc de Bragance monta sur le trône : mais les politiques s'étant imaginés que cette révolution avoit été annoncée dans ses prophéties, la firent revivre. On les a imprimées à Nantes en 1644, sous le titre de *Trovas do Bandarra*.

BANDELLO *ou* BANDELLI, Vincent) général de l'ordre de S. Dominique en 1501, mourut en 1506, âgé de 70 ans, après avoir composé quelques ouvrages, entr'autres : I. *De Conceptione Jesu-Christi*, Bologne, 1481, in-4°., fort rare, réimprimé depuis, in-12. II. *De veritate Conceptionis Beatæ Mariæ*, Milan, 1475, in-4°. Dans l'un & dans l'autre, Bandello attaque la Conception immaculée de la Sainte Vierge.

BANDELLO, (Matthieu) dominicain, neveu du précédent, est auteur d'un *Recueil de nouvelles*, qui montrent qu'il n'avoit point l'esprit de son état, ni le goût des mœurs chrétiennes. Il naquit à Castelnovo, dans le Milanois, vers la fin du XVe. siecle. Lorsqu'après la bataille de Pavie, en 1525, les Espagnols se rendirent maîtres de Milan, les biens de sa famille, dévouée à la France furent confisqués, & sa maison paternelle brûlée. Contraint de prendre la fuite sous un habit déguisé, il erra quelque tems de ville en ville. Il s'attacha enfin à César Frégose, qu'il suivit en France, & qui lui donna un asyle dans une terre qu'il avoit près d'Agen. L'évêché de cette ville étant venu à vaquer en 1550, il y fut nommé par Henri II, en considération des services de la famille Frégose. Bandello, nourri des fruits peu substantiels des poëtes anciens & modernes, s'appliqua beaucoup plus à faire d'inutiles écrits, qu'au gouvernement de son diocese. On ignore la date précise de sa mort ; mais il est certain qu'il occupa le siege d'Agen pendant plusieurs années, & non pendant quelques mois, comme l'a écrit Joseph Scaliger. La meilleure édition des *Nouvelles* de Bandello est celle de Lucques, 1554, en 3 vol. in-4°. auxquels il faut joindre un IVe. tome, imprimé à Lyon en 1573, in-8°. Boisteau & Belleforest en ont traduit une partie en françois, Lyon, 1616 & suiv., 7 vol. in-16. Quelques-uns ont prétendu que ces *Nouvelles* n'étoient point de lui. On voudroit bien adopter cette opinion, pour sauver l'honneur d'un religieux & d'un évêque ; mais elle n'est guere vraisemblable. On a encore de lui un recueil de poésies intitulé : *Canti XI composti dal Bandello, delle lodi della Signora Lucrezia Gonzaga*, &c., imprimé à Agen en 1545, in-8°., qui est excessivement rare.

BANDINELLI, (Baccio)

né à Florence en 1487, y mourut en 1559. Il se distingua dans la sculpture, dans la peinture & dans le dessin. Ses tableaux manquoient de coloris, quoique les dessins fussent presque dignes de Michel-Ange. Son ciseau valoit mieux que son pinceau. On admire sur-tout sa copie du fameux Laocoon, qu'on voit dans le jardin de Médicis à Florence.

BANDINUS, un des plus anciens théologiens scholastiques. Ses Ouvrages ont été imprimés à Vienne en 1519, in-fol.; à Louvain, en 1555 & 1557, in-8°. La conformité de Bandinus avec Pierre Lombard, a fait agiter la question : Si Lombard étoit plagiaire de Bandinus, ou si celui-ci avoit copié l'autre ? Un manuscrit du XIII. siecle, conservé dans l'abbaye d'Ober-Altaich, a résolu cette question en faveur de tous les deux. Bandinus n'a prétendu qu'abréger l'ouvrage de Lombard, & ne doit pas être considéré comme plagiaire. Il porte en titre : *Abbreviatio magistri Bandini de libro Sacramentorum magistri Petri Parisiensis Episcopi, fideliter acta.* Il se trouve cependant encore des critiques persuadés que Bandinus est antérieur à Pierre Lombard.

BANDURI, (D. Anselme) bénédictin de la congrégation de Méléda, naquit à Raguse en Dalmatie. Il vint en France en 1702 pour y puiser le goût de la bonne critique. Le grand duc de Toscane, qui avoit dessein de le mettre à la tête de l'université de Pise, lui fournit tout ce qui lui étoit nécessaire. L'académie des inscriptions l'aggrégea en 1715, & le duc d'Orléans le choisit en 1724 pour son bibliothécaire. Il quitta pour lors l'abbaye de St. Germain-des-Prés, où il avoit logé depuis son arrivée en France. Il mourut en 1743, âgé de 72 ans. On a de lui : I. *Imperium Orientale, sive Antiquitates Constantinopolitanæ*, 1711, in-folio, 2 vol. avec fig. : ouvrage savant & vainement attaqué par l'apostat Casimir Oudin. Banduri lui a répondu d'une maniere à le couvrir de confusion, dans la préface de l'ouvrage suivant. II. *Numismata Imperatorum Romanorum, a Trajano Decio ad Palæologos Augustos.* Cette collection, imprimée en 1718, in-fol. 2 vol. & enrichie d'une bibliotheque numismatique, reparut à Hambourg en 1719, in-4°., par les soins de Jean-Albert Fabricius, avec un recueil de Dissertations de plusieurs savans sur les médailles. Banduri mérite d'être distingué de la foule des compilateurs. *Voyez* BARRE (Louis François).

BANIER. *Voyez* BANNIER.

BANIER, (Antoine) né à Clermont en Auvergne, vint à Paris de bonne heure. Il se chargea d'une éducation. Ses talens lui procurerent des ressources honorables. L'abbé Banier mourut à Paris en 1741, âgé de 69 ans. Constant dans le travail, & fidele aux devoirs de l'amitié, il mérita l'estime des savans & des gens de bien. On a de lui plusieurs ouvrages. I. L'*Explication historique des Fables*, 3 vol. in-12., qui lui mériterent en 1714 une place à l'académie des inscriptions. Il refondit cet ouvrage & le donna

sous ce titre : *La Mythologie & les Fables expliquées par l'Histoire*, 3 vol. in-4°., 1740, & 8 vol. in-12. Il y a peu de livres, sur cette matiere, qui offrent autant d'érudition, de recherches, d'idées neuves & ingénieuses. II. La *Traduction des Métamorphoses d'Ovide*, 3 vol. in-12., avec des remarques & des explications historiques, dans lesquelles on trouve le même fonds d'érudition que dans l'ouvrage précédent. Il y en a une magnifique édition latin & françois, 1732, in-fol. avec les figures de Picart. Elle a été affacée par celle de Paris, 1767, en 4 vol. in-4°., figures. III. Plusieurs dissertations dans les Mémoires de l'académie des inscriptions. IV. Une nouvelle édition des *Mélanges d'histoire & de littérature de Vigneul-Marville*, augmentés du tiers. V. Il a eu part à la nouvelle édition de l'*Histoire générale des Cérémonies des Peuples du Monde*, 1741, en 7 vol. in-fol., &c. *Voyez* PICART.

BANNES, (Dominique) jacobin Espagnol, professeur de théologie à Alcala, à Valladolid & à Salamanque, mourut à Médina del Campo en 1604, âgé de 77 ans. Il fut le confesseur de Ste. Thérese. On a de lui un long *Commentaire* en 6 gros vol. in-fol., *sur la somme de S. Thomas*, dont il défendit la doctrine avec chaleur. Il a aussi commenté Aristote. Il n'avoit pas l'art d'écrire avec précision & avec goût. C'étoit un homme très-pieux. On le regarde comme le Pere de la fameuse *prédétermination physique*, système fort accrédité chez les dominicains, pour allier la liberté de l'homme avec la grace & la préscience de Dieu.

BANNIER, (Jean) capitaine Suédois, eut le commandement de l'infanterie sous le roi Gustave. Il fut défait deux fois par le général Papenheim; mais devenu généralissime des armées suédoises après la mort de son maître, il vainquit deux fois les Saxons, battit les Impériaux, & mourut le 10 mai 1641, âgé de 40 ans, après avoir fait plusieurs conquêtes. Bannier fut le plus illustre des éleves de Gustave-Adolphe, & celui qui soutint le mieux après lui la gloire des armes Suédoises en Allemagne. Beauregard, ministre de France auprès de ce général, en a recueilli quelques maximes qui peuvent être utiles. Bannier parloit souvent, mais modestement, de ses faits de guerre. Il aimoit sur-tout à répéter, qu'*il n'avoit jamais rien hasardé, ni même formé une entreprise, sans y être obligé par une raison évidente.* Les volontaires de qualité ne lui étoient point agréables dans ses armées: » Ils veulent trop d'égards & » de ménagemens. Les exemp- » tions des devoirs de la dis- » cipline, qu'ils usurpent, ou » qu'on ne peut se dispenser » de leur accorder, sont d'un » pernicieux exemple & gâtent » tous les autres »,... Il avoit secoué toute dépendance de sa cour pour les opérations militaires, & auroit abandonné le commandement, plutôt que d'en attendre les ordres. *Pourquoi croyez-vous*, disoit-il à ses confidens, *que Galas & Piccolomini n'ont jamais pu rien faire contre moi? C'est qu'ils n'osoient*

rien entreprendre ſans le conſentement des miniſtres de l'empereur... C'étoit un de ſes principes, que les officiers ſubalternes devoient ſuccéder à ceux qui les précédoient, à moins qu'ils ne s'en fuſſent rendus tout-à-fait indignes. *Outre*, diſoit-il, *que rien n'anime plus à bien faire, les habitudes que les officiers ſe font dans leurs corps, les rendent capables d'y ſervir plus utilement que de nouveaux officiers plus habiles*.... Jamais il ne ſouffroit que ſes ſoldats s'enrichiſſent. *Ils ſe débanderoient incontinent*, diſoit-il, *& je n'aurois plus que de la canaille. Leur accorder le pillage des villes, c'eſt vouloir les perdre.* C'eſt pour cette raiſon qu'il ne voulut point prendre la capitale de la Bohême. Son ſyſtême étoit le même avec les officiers, qu'il croyoit ſuffiſamment récompenſés par les grades & les diſtinctions... Peu de généraux ont été plus avares du ſang de leurs troupes. Il blâmoit hautement ceux qui les ſacrifioient à leur réputation. Auſſi ne s'attachoit-il pas volontiers aux ſieges, & il les levoit ſans répugnance, quand il y trouvoit de trop grandes difficultés. Sans cette conduite, ſa patrie auroit été bientôt épuiſée d'hommes.... Il eſtimoit beaucoup les Allemands formés ſous ſa diſcipline, & les croyoit les meilleurs ſoldats du monde... Bannier fut fidele à ſes principes juſqu'à la mort de ſa femme. Elle le ſuivoit dans toutes ſes expéditions, & avoit le talent de modérer ſes paſſions, naturellement violentes. Son déſeſpoir fut extrême lorſqu'il la perdit. Cependant, en conduiſant à Erfort les cendres d'une perſonne ſi chérie, il prit une paſſion violente & déſordonnée pour une jeune princeſſe de Bade, qu'il vit par haſard. Dès cet inſtant, la guerre, la gloire, la patrie, tout ce qui avoit été l'objet de ſes vœux, lui fut indifférent. Il ne penſa qu'à ſa maîtreſſe; il expoſa témérairement ſa perſonne pour aller au château d'Arolt, où elle étoit. De retour au camp, il ne fit autre choſe que tenir table pour boire à la ſanté de la belle dont il étoit épris. Le jour qu'il reçut le conſentement du marquis de Bade, ſon futur beau-pere, il donna une fête magnifique, & fit tirer 200 coups de canon, dont le bruit ſe fit entendre juſqu'à Caſſel. On y crut ſi certainement les armées aux mains, que le peuple & les miniſtres coururent à l'égliſe ſe mettre en priere. Le mariage ſe fit. Bannier ne fut plus occupé que de ſes nouvelles amours, & laiſſa à ſes lieutenans le ſoin de conduire les opérations militaires. Il ne ſurvécut que quelques mois à des liens trop vifs pour ſon métier & ſon âge.

BAPTISTIN, (Jean-Baptiſte Struck, dit) muſicien, né à Florence, mort vers 1740. Il a donné trois opera, ſavoir: *Méléagre*, *Manto la Fée*, *Polydore*. Sa réputation eſt principalement fondée ſur les Cantates. Celle de *Démocrite & Héraclite* eſt admirable, par ſa muſique toute pittoreſque. C'eſt lui qui le premier a fait connoître en France le violoncelle, inſtrument dont il jouoit ſupérieurement.

BARABAS, inſigne voleur,

meurtrier & homme séditieux, que Pilate délivra à la priere des Juifs, préférablement à Jesus-Christ.

BARACH, 4e. juge des Hébreux, gouverna ce peuple avec le secours de Débora, vainquit Sisara vers l'an 1285 avant J. C., & délivra par-là Israël de la servitude de Jabin, roi des Chananéens.

BARACHIAS, pere du prophete Zacharie. C'est un nom commun à plusieurs autres Juifs.

BARADAT, (S.) solitaire du diocese de Cyr, dont Théodoret fait mention, vivoit dans une espece de cage, couverte de toutes parts, de sorte qu'il étoit exposé à toutes les intempéries de l'air : ses vêtemens étoient faits de peau de bêtes sauvages. La singularité de cette pénitence le fit soupçonner d'ostentation & d'orgueil, mais la promptitude avec laquelle il obéit au patriarche d'Antioche, qui lui ordonnoit de quitter sa demeure, prouve qu'il n'y tenoit pas par des motifs humains. *Voyez* S. PATRICE, S. SIMON Stylite, S. DOMINIQUE Loricat.

BARAHONA. *Voyez* VALDIVIESO.

BARANZANO, (Redemptus) religieux barnabite, né aux environs de Verceil dans le Piémont, en 1590, professeur de philosophie & de mathématiques à Anneci, vint à Paris, où il se distingua comme philosophe et comme prédicateur. C'est un des premiers qui eut le courage d'abondonner Aristote. Il mourut à Montargis en 1622. Nous avons de lui : I. *Campus philosophicus*, in-8°. II. *Uranoscopia, seu Universa Doctrina de Cœlo*, 1617, in-fol. III. *De novis Opinionibus Physicis*, in-8°.

BARATIER, (Jean-Philippe) naquit le 19 janvier 1721, dans le margraviat de Brandebourg-Anspach. Dès l'âge de 4 ans il parloit, dit-on, le latin, le françois & l'allemand. On ajoute qu'il apprit le grec à 6, & étoit si versé dans l'hébreu à 10, qu'il traduisoit la Bible hébraïque sans points, en latin ou en françois, à l'ouverture du livre. Il donna, en 1730, une notice de la grande *Bible rabbinique*, en 4 vol. in-fol. ; & trois ans après l'*Itinéraire du rabbin Benjamin*, 2 vol. in-8°., 1734. Il proposa à l'académie de Berlin un moyen pour trouver la longitude sur mer, qui ne fut pas goûté, & vint ensuite lui-même dans cette ville. Passant à Halle avec son pere en 1735, le chancelier Luduwig lui offrit de le faire recevoir *gratis* maître-ès-arts. Baratier, flatté de cette proposition, composa 14 theses, qu'il fit imprimer la même nuit, & les soutint le lendemain en public pendant 3 heures. L'académie l'agrégea solemnellement au nombre de ses membres. Il fut présenté au roi de Prusse, comme un prodige d'érudition. Ce prince, qui se prévenoit aisément contre les hommes à grand bruit, le regarda comme une jolie chose, & n'en fit pas plus de cas que du flûteur de Vaucanson ; il savoit que dans les opérations de ces savans précoces, il y avoit pour l'ordinaire beaucoup de charlatanerie de la part de ceux que leur célébrité intéresse, & beaucoup de crédulité de la part du public.

public. Ce qui prouve qu'il ne s'eſt pas trompé, c'eſt que tous les ouvrages qu'on lui attribue, & dont la lecture extaſioit, ſont tombés dans le plus profond oubli, et que peu de gens s'aviſent de citer le jeune *omniſcius*, ni en matiere d'érudition, ni en matiere de philoſophie, ni en matiere de mathématiques, ni en matiere d'aſtronomie, quoiqu'il ait écrit ſur toutes ces ſciences. Fréderic lui demanda s'il ſavoit le droit public ? Le jeune-homme étant obligé de convenir que non : *Allez l'étudier*, lui dit-il, *avant que de vous donner pour ſavant.* Baratier y travailla ſi fort, renonçant à toute autre étude, qu'il ſoutint une theſe ſur le droit public au bout de 15 mois. Mais il mourut peu de tems après à Halle, en 1740, âgé de 19 ans, 8 mois et 7 jours. *Voyez* HEINECKEN Chrétien ; CANDIAC. Le pere de Baratier fut paſteur de l'égliſe françoiſe de Schwabach, & enſuite de celle de Halle. Il étoit ſorti de France, pour avoir la liberté de profeſſer la religion de Calvin.

BARAXE, (Cyprien) jéſuite, célebre miſſionnaire des Moxes, peuples alors preſqu'inconnus de l'Amérique méridionale vers le 13e. degré de latitude. Ce zélé religieux ſe faiſant tout à tous, rendit toutes ſortes de ſervices à ces ſauvages pour les gagner à J. C. ; il commença par les raſſembler en ſociété, leur apprit à faire de la toile, & à exercer les arts les plus néceſſaires à la vie ; & pour pourvoir à leur ſubſiſtance ; il entreprit le voyage de Sainte-Croix de la Sierra, d'où il amena, aidé de quelques Indiens, deux cens vaches & taureaux. Il bâtit une égliſe, & en civiliſant cette nation, il lui enſeigna la ſcience du ſalut. Ses travaux apoſtoliques ne ſe bornerent pas à ces peuples, il en chercha d'autres inconnus ; il en trouva de ſi barbares qu'ils pourſuivoient les hommes, comme on pourſuit les bêtes fauves à la chaſſe : il parvint à les adoucir & à les ſoumettre au joug de J. C. Avançant toujours dans les terres par des travaux & des fatigues incroyables, à meſure qu'il faiſoit des conquêtes pour la religion, il trouva des ſauvages qui ſe jeterent ſur lui, le percerent de coups & lui fendirent la tête, le 16 ſeptembre 1702, après plus de 27 ans de travaux apoſtoliques. *Voyez* la relation de la vie & de la mort de ce miſſionnaire dans les *Lettres édif.* tom. 8, nouv. édit., & tom. 10, anc. édit.

BARBA, (Alvarès-Alonzo) curé de S. Bernard du Potoſi, au commencement du XVIIe. ſiecle, eſt auteur d'un livre fort rare, intitulé : *Arte de los Metalles*, Madrid, 1640, in-4°. Il a été réimprimé en 1729, in-4°., & l'on a joint à cette édition le traité d'*Alonzo-Carillo Laſſo, ſur les anciennes mines d'Eſpagne*, imprimé auparavant à Cordoue, en 1624, in-4°. Il y a un *Abrégé de Barba* en françois, 1 vol. in-12., 1730, auquel on a joint un Recueil d'ouvrages ſur la même matiere, auſſi in-12., qui le font rechercher.

BARBADILLO, (Alphonſe-Jerôme de Salas) né à Madrid, mort vers 1630, compoſa pluſieurs comédies très-applaudies en Eſpagne. Son

ſtyle pur & élégant contribua beaucoup à perfectionner la langue eſpagnole : il avoit quelque choſe de l'urbanité romaine. Ses Pieces de théâtre ſont pleines de morale & de gaîté. On a encore de lui : *Avanturas de D. Diego de Noche*, 1624, in-8°.

BARBARO, (François) noble Vénitien, né à Veniſe vers 1398, ne ſe diſtingua pas moins par ſon goût pour les belles-lettres, que par ſes talens pour la politique & les négociations. Il fut employé pluſieurs fois dans les affaires publiques de ſa patrie, à laquelle il rendit des ſervices ſignalés. Etant gouverneur de Breſſe, en 1438, lorſque cette ville fut aſſiégée par les troupes du duc de Milan, il la défendit avec tant de courage, qu'après un long ſiege les ennemis furent obligés de ſe retirer. Il fut fait procurateur de S. Marc en 1452, & mourut en 1454. Il poſſédoit fort bien les langues grecque & latine ; il avoit été diſciple, pour la premiere, du célebre Guarino Véroneſe, & non de Chryſoloras, comme l'a dit Fabricius. On a de cet homme illuſtre pluſieurs ouvrages en latin, dont le plus connu eſt un traité *De re uxoria*, Amſterdam, 1639, in-16 ; traduit en françois ſous le titre : *De l'état du Mariage*. C'eſt un écrit moral, qui renferme de très-bons avis. Il parle à la fin de l'éducation des enfans. On peut compter encore au nombre de ſes ouvrages, l'*Hiſtoire du Siege de Breſſe*, dont on vient de parler, laquelle, quoique ſous un autre nom, paſſe aſſez généralement pour avoir été écrite par lui-même. Elle fut imprimée pour la premiere fois à Breſſe en 1728 ; in-4°., ſous ce titre : *Evangeliſtæ Manelmi Vicentini Commentariolum de obſidione Brixiæ anni 1438*. Le cardinal Quirini a publié ſes *Lettres* & ſa *Vie*, ſous le titre de *Geſta & Epiſtolæ Franciſci Barbari*.

BARBARO, (Hermolaüs) petit-fils du précédent, naquit à Veniſe l'année de la mort de ſon grand-pere. Il fut auteur dans un âge où l'on eſt encore au college, à 18 ans. Les Vénitiens lui donnerent des commiſſions importantes auprès de l'empereur Fréderic & de Maximilien ſon fils. Il fut enſuite ambaſſadeur à Rome. Innocent VIII le nomma au patriarchat d'Aquilée ; mais le ſénat, irrité de ce qu'Hermolaüs avoit accepté cette dignité, contre la défenſe expreſſe faite à tous les miniſtres de la république, de recevoir aucun bénéfice, lui défendit de profiter de cette nomination, ſous peine de voir ſes biens confiſqués. Hermolaüs, qui ne vouloit pas renoncer à ſon patriarchat, mourut à Rome dans une eſpece d'exil en 1493. On a de lui des *Paraphraſes ſur Ariſtote ;* une *Traduction de Dioſcoride*, avec des notes ; & des *Exercitationes* ſur *Pomponius Mela* & ſur *Pline le naturaliſte*, dans leſquelles il corrigea, pour le premier, 300 paſſages, & près de 5000 pour le deuxieme ; mais en voulant trop corriger, il en corrompit pluſieurs, dont il avoit mal ſaiſi le ſens. Cet ouvrage eſt en 2 parties, Rome, 1492 & 1493, in-fol.

BARBARO, (Daniel) neveu d'Hermolaüs, & coadjuteur du patriarchat d'Aquilée,

né en 1513, se distingua par son savoir & par sa capacité dans les affaires publiques, qui le fit choisir, en 1548, par le sénat de Venise, pour être ambassadeur de la république en Angleterre, où il resta jusqu'en 1551. Il mourut en 1570, & laissa plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont: I. Un *Traité de l'Eloquence*, en forme de dialogues, imprimé à Venise en 1557, in-4°. II. *Pratica della Perspettiva*, Venise, 1568, in-fol. III. Une *Traduction italienne de Vitruve*, avec des commentaires, Venise, 1556, in-fol. avec figures en bois, très-belle édition. IV. Une *Edition de Vitruve*, avec des commentaires en latin, Venise, 1567, in-fol. avec figures, préférable à toutes les éditions italiennes. Bayle, & plusieurs autres lexicographes qui l'ont suivi, se sont trompés lourdement sur les époques de la naissance & de la mort de cet homme illustre, ainsi que sur ses ouvrages.

BARBAZAN, (Arnauld-Guillaume de) chambellan du roi Charles VII, & général de ses armées, honoré par son maître du beau titre de *Chevalier sans reproche*, vainquit le chevalier de l'Escale dans un combat singulier, donné en 1404, à la tête des armées de France & d'Angleterre. Charles VII lui fit présent d'un sabre après sa victoire, avec cette devise: *Ut casu graviore ruant.* Ce héros trop peu connu, défendit Melun contre les Anglois. Il mourut en 1432, des blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Belleville, près de Nanci. On l'enterra à S. Denis, auprès de nos rois, comme le connétable du Guesclin, dont il avoit eu la valeur. Charles VII lui permit de porter les trois fleurs-de lys de France sans brisure, & lui donna, dans des lettres-patentes, le titre de *Restaurateur du royaume & de la couronne de France.*

BARBAZAN, (Etienne) né à Saint-Fargeau, en Puisaye, diocese d'Auxerre, en 1696; passa toute sa vie à lire les anciens auteurs françois, & mourut en 1770, après avoir publié: I. *Contes & Fabliaux des anciens poëtes François du 12e. & 13e. siecles*, 1766, 3 vol. in-12. Ce recueil est précédé d'une dissertation sur les poëtes, dont il présente les ouvrages, & suivi d'un vocabulaire. II. *Ordene de Chevalerie*; c'est un recueil de plusieurs anciens contes, avec une dissertation sur la langue françoise, & un petit glossaire. III. Le *Castoyement* ou *Instruction d'un pere à son fils*, 1760, in-8°., précédé d'une dissertation sur la langue celtique. IV. *Observations sur les étymologies*, avec un vocabulaire à la fin. Il a été éditeur avec l'abbé de la Porte & Graville, du *Recueil alphabétique*, depuis la lettre C jusqu'à la fin de l'alphabet. Cet ouvrage, trop long de la moitié, avoit été commencé par l'abbé Perau; il est en 24 vol. in-12, 1745 & années suivantes. Il y a des pieces qu'on trouveroit difficilement ailleurs.

BARBE, (Ste.) vierge célebre par la fermeté de sa foi, étoit fille de Dioscor, un des plus furieux sectateurs du paganisme. Ce pere barbare n'ayant pu, ni par caresses, ni

par menaces, lui faire abandonner la foi de J. C., lui trancha lui-même la tête ; Métaphraſte croit que ce fut à Héliopolis, mais il y a apparence que ce fut à Nicomédie. Quelques auteurs ont cru que cette Sainte avoit ſouffert ſous l'empereur Maximien, d'autres ſous Maximin, qui ſuccéda à Alexandre-Sévere, vers l'an 240. En général les circonſtances de ce martyre ne ſont pas bien conſtatées, mais il eſt en lui-même inconteſtable ; le culte que l'Egliſe rend à cette Sainte, en eſt un monument ſubſiſtant. *Voy.* S. CATHERINE.

BARBERI, (Philippe) dominicain de Syracuſe, inquiſiteur en Sicile & dans les iſles de Malte & de Gozo, eſt auteur d'un *Recueil d'Obſervations ſur les endroits de l'Ecriture-Sainte, que St. Auguſtin & St. Jerôme ont expliqués différemment ;* & de quelques autres ouvrages, dont le plus intéreſſant eſt : *De animorum immortalitate.* Tous ſes ouvrages ont été imprimés en 1500. Il vivoit après le milieu du XVe. ſiecle.

BARBERINO, (François) naquit à Barberino en Toſcane, l'an 1264. C'eſt de lui que ſont deſcendus les Barberins, maiſon illuſtre d'Italie. François alla s'établir à Florence, où il acquit beaucoup de gloire par ſes talens pour la juriſprudence & pour la poéſie. Il y mourut en 1348. Nous avons de lui un poëme italien, intitulé : *Documenti d'amore*, imprimé à Rome, avec de belles figures, en 1640, in-4°. C'eſt un ouvrage moral, qui reſſemble par le titre à l'*Art d'aimer d'Ovide*, mais qui reſpire la ſageſſe & les bonnes mœurs.

BARBERINO. L'hiſtoire fait mention de pluſieurs hommes illuſtres dans cette famille. 1°. François BARBERINO, cardinal & neveu du pape Urbain VIII, légat en France & en Eſpagne, pere des pauvres & protecteur des ſavans, mort en 1679. 2°. Antoine, ſon frere, cardinal & camerlingue de l'Egliſe romaine, généraliſſime de l'armée papale contre les princes ligués, grand aumônier de France, où il s'étoit réfugié après l'élection d'Innocent X, ennemi des Barberins, mort archevêque de Rheims en 1671.

BARBEROUSSE I, (Aruch) originaire de Mitylene, ville de l'iſle de Lesbos ; Sicilien ſelon d'autres, ſe rendit maître d'Alger & ſe plaça ſur le trône. Il déclara enſuite la guerre au roi de Tremeçen, le vainquit en différentes occaſions ; mais il fut tué dans une embuſcade. Etant pourſuivi par les Eſpagnols, il employa, pour favoriſer ſa fuite, le même expédient dont ſe ſervit autrefois Mithridate, roi du Pont. Il fit ſemer dans le chemin ſon or, ſon argent, ſa vaiſſelle, pour amuſer les Chrétiens, & avoir le tems de ſe ſauver. Mais les Eſpagnols, mépriſant ces perfides richeſſes, le joignirent de près : il fut obligé de faire face ; & après avoir combattu avec furie, il fut tué l'an 1518. Barberouſſe exerça bien des brigandages ſur mer & ſur terre, & ſe fit redouter par-tout.

BARBEROUSSE II, (Chérédin) ſucceſſeur du précédent dans le royaume d'Alger, général des armées nava-

les de Soliman II, s'empara de Tunis en 1535, mais il en fut chaſſé par Charles-Quint, qui rétablit Mulei-Haſſen ; il dévaſta la Sicile, & ſe joignit à la flotte de France, pour aſſiéger Nice en 1543, & mourut à Conſtantinople en 1547, âgé de 80 ans. On a publié ſa *Vie*, Paris, 1781, in-12. On y voit un homme qui, né en France d'une famille diſtinguée (la famille d'Authon établie en Saintonge) oublie ce qu'il ſe doit à lui-même, ſe mêle parmi des corſaires, devient leur chef ; & pour faire perdre la trace de ſa naiſſance, change de nom & de religion. Les crimes & les forfaits ſont les nœuds par leſquels il s'attache ceux qui ſe ſont aſſociés à lui. Devenu amiral des Turcs, il montra de grands talens pour la guerre : ſes actions demanderoient qu'on le mît au nombre des hommes illuſtres ; mais les crimes que ſon caractere naturellement féroce lui fit commettre, révoltent la nature, & rendent ſa mémoire odieuſe. Il faiſoit périr les hommes ſans répugnance & ſans remords : il traitoit ſes eſclaves avec la derniere dureté. Avec cela, il étoit juſques dans l'extrême vieilleſſe, le plus luxurieux des hommes ; une multitude de femmes ne pouvoit lui ſuffire. Nouvelle preuve des rapports intimes de cette paſſion avec la cruauté ; elles ſe ſont preſque toujours réunies dans les monſtres qui ont déſolé l'humanité. La luxure conduit naturellement l'homme à ne regarder ſes ſemblables que comme de vils inſtrumens de ſes brutales jouiſſances, & éteint dans ſon ame corrompue tout germe de ſenſibilité. *Voy.* NÉRON.

BARBEROUSSE. *Voy.* FRÉDERIC.

BARBEYRAC, (Charles) naquit en 1629 à Céreſte en Provence, & mourut à Montpellier l'an 1699. Il étoit établi dans cette ville depuis ſa jeuneſſe. Il y avoit pris le bonnet de docteur en médecine dès 1649. Il ſe fit un nom dans le royaume & dans les pays étrangers. Quoiqu'il profeſſât la ſecte de Calvin, le cardinal de Bouillon lui donna le brevet de ſon médecin ordinaire, avec une penſion de mille liv. Il n'employoit que peu de remedes, & n'en guériſſoit que plus de malades. Le philoſophe Locke, ami de Sydenham & de Barbeyrac, qu'il avoit connu à Montpellier, diſoit qu'il n'avoit jamais vu deux hommes dont les manieres & la doctrine ſe reſſemblaſſent davantage.

BARBEYRAC, (Jean) neveu du précédent & fils d'un miniſtre Calviniſte de Beziers, né dans cette ville en 1674, fut nommé à la chaire de droit & d'hiſtoire de Lauſanne en 1710, & enſuite à celle du droit public & privé à Groningue en 1717. Il traduiſit & commenta le traité du *Droit de la nature & des gens :* celui des *Devoirs de l'homme & du citoyen, par Puffendorf* ; & l'ouvrage de Grotius ſur les *Droits de la guerre & de la paix.* Les notes dont il a enrichi ces traités, ſeroient auſſi eſtimées que la traduction, ſi on y remarquoit moins de prévention contre la religion catholique. On ne fait pas moins de cas de

la version du *Traité* latin *de Cumberland sur les Loix naturelles*, avec des notes, 1744, in 4°.: ouvrage excellent, mais qui demande d'être médité. Il a aussi traduit plusieurs Sermons de Tillotson, & a donné au public différens ouvrages de son propre fonds. Les principaux sont: I. L'*Histoire des anciens Traités* qui sont répandus dans les auteurs Grecs & Latins jusqu'à Charlemagne, in-fol., 2 part., 1739. II. Le *Traité du jeu*, en 3 vol. in 8°. III. *Traité de la morale des Peres*, in-4°., 1728, contre Dom Cellier, qui avoit réfuté ce que Barbeyrac en avoit dit dans sa préface sur Puffendorf. Il s'élevoit dans cette préface, avec trop peu de ménagement, contre les allégories que S. Augustin & d'autres Peres ont trouvées dans l'Ecriture (*voy.* S. GRÉGOIRE-le-Grand). Il n'est pas plus circonspect dans la défense qu'il en entreprit. Il y laisse paroître un si grand mépris pour les docteurs de l'Eglise; il parle avec tant de dédain de leur éloquence & de leur dialectique, que tout critique sensé en est révolté: Dom Cellier le réfuta pleinement dans son *Histoire générale des auteurs sacrés*. Il a encore été réfuté postérieurement par le Protestant Anglois, William Réeves. Il mourut vers l'année 1747. Son style manque de grace & de pureté, sa critique de justesse & d'équité. Son antipathie contre les Peres venoit de ce qu'il les trouvoit par-tout opposés aux dogmes des nouvelles sectes. Daillé, également embarrassé de cette opposition, a tâché aussi d'affoiblir leur autorité, mais il y a mis plus de modération & de décence. La maniere dont Barbeyrac a parlé d'Abraham, & d'autres hommes illustres, célébrés dans l'Ecriture-Sainte pour leurs vertus & leur foi, montre qu'il étoit plutôt déiste que protestant, & autant ennemi de toute religion que de la religion catholique.

BARBIER, (Louis) plus connu sous le nom d'*Abbé de la Riviere*, naquit à Monfort-l'Amauri, près de Paris, & y mourut en 1670. De professeur au college de Plessis, il parvint à la place d'aumônier de Gaston, duc d'Orléans, & ensuite à l'évêché de Langres. Le cardinal Mazarin l'en gratifia, pour le récompenser de ce qu'il lui découvroit les secrets de son maître. Barbier avoit obtenu une nomination au cardinalat; mais elle fut révoquée. On dit que c'est le premier ecclésiastique qui osa porter la perruque. Il laissa, par son testament, cent écus à celui qui feroit son épitaphe. La Monnoie lui fit celle-ci:

Ci-gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut
toujours fort sage.....
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

Barbier avoit gagné les bonnes graces de Gaston, duc d'Orléans, par des bassesses d'esclave, & par la répétition des bouffonneries de Rabelais, qu'il lisoit plus que son bréviaire.

BARBIER D'AUCOUR, (Jean) avocat au parlement de Paris, né à Langres, de parens pauvres, se tira de l'obs-

curité par ſes talens. Il fut d'abord répétiteur au college de Liſieux. Il s'adonna enſuite au barreau; mais la mémoire lui ayant manqué dès le commencement de ſon 1er. plaidoyer, il promit de ne plus plaider, quoiqu'il eût pu le faire avec ſuccès. Colbert le chargea de l'éducation d'un de ſes fils. Il fut reçu de l'académie françoiſe en 1683, & il mourut d'une inflammation de poitrine à 53 ans, en 1694, regardé comme un des meilleurs critiques de ſon ſiecle. Il n'étoit point ami des jéſuites; & la plupart de ſes ouvrages ſont contre cette ſociété, ou contre les écrivains de la ſociété. Celui qui lui a fait le plus d'honneur, eſt intitulé : *Sentimens de Cléanthe ſur les Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, par le P. Bouhours, jéſuite*, in-12. Ce livre a été ſouvent cité, & avec raiſon, comme un modele de la critique la plus juſte & la plus ingénieuſe. D'Aucour y ſeme les bons-mots & l'érudition, ſans pouſſer trop loin la raillerie & les citations. Le jéſuite Bouhours, quoique d'ailleurs homme d'eſprit & bon écrivain, ne put ſe relever du coup que lui porta ſon adverſaire. L'abbé Granet a donné, en 1730, une édition de cet ouvrage, à laquelle il a joint deux *Factums*, qui prouvent que Barbier auroit été auſſi bon avocat que bon critique. Les autres écrits d'Aucour ne ſont qu'un recueil de turlupinades : les *Gaudinettes*, *l'Onguent pour la brûlure*, contre les jéſuites; *Apollon vendeur de mithridate*, contre Racine; deux *Satyres* en mauvais vers. On ne comprend point comment il a pu railler ſi finement Bouhours, & ſi groſſiérement les autres. On dit que ſa haine contre les jéſuites venoit de ce que ſe trouvant un jour dans leur égliſe, où l'on avoit expoſé des tableaux énigmatiques pour être expliqués par les aſſiſtans, & donnant une explication qui paroiſſoit trop libre, un de ces peres lui dit de ſe ſouvenir que *locus eſſet ſacer*. D'Aucour répondit tout de ſuite : *Si locus eſt ſacrus, quare exponitis?* Cette épithete de *Sacrus* courut à l'inſtant de bouche en bouche. Les régens la répéterent, les écoliers la citerent, & le nom d'avocat *Sacrus* lui reſta.

BARBIER, (Marie-Anne) née à Orléans, cultiva la littérature & la poéſie, & vint ſe fixer à Paris, où elle publia pluſieurs tragédies & quelques opéra, en un vol. in-12. On a dit qu'elle n'étoit que le prêtenom de l'abbé Pellegrin; mais on s'eſt trompé. Mlle. Barbier avoit des talens & des lumieres, & l'abbé Pellegrin ne fut jamais que ſon conſeil & ſon cenſeur. Elle mourut en 1742. Sa poéſie eſt foible.

BARBIERI. *Voyez* GUERCHIN (François-Barbieri da Cento).

BARBOSA, (Arius) natif d'Aveiro en Portugal, paſſa en Italie, où Ange Politien lui donna des leçons de grec. Il enſeigna enſuite 20 ans à Salamanque avec ſuccès. Le roi de Portugal le nomma précepteur des princes Alfonſe & Henri. Nous avons de lui des *poéſies latines*, petit in-8°.; un *Commentaire ſur Arator*, & d'autres ouvrages. Il mourut dans un âge avancé, en 1540.

BARBOSA, (Pierre) né dans le diocese de Brague en Portugal, premier professeur de droit dans l'université de Coïmbre, quitta ses écoliers pour être chancelier du royaume. Il mourut vers 1596, après avoir publié un *Commentaire* sur le titre des Digestes : *Soluto matrimonio dos quemadmodùm petatur*, & autres traités de droit, en 3 vol. in-fol.

BARBOSA, (Emmanuel) avocat du roi de Portugal, mort en 1638, à 90 ans, est auteur du traité *De potestate Episcopi*, & de quelques autres livres.

BARBOSA, (Augustin) fils du précédent, égala son pere dans la connoissance du droit civil & canonique. Philippe IV lui donna l'évêché d'Ugento, dans la terre d'Otrante, en 1648. Il mourut l'année d'après. Nous avons de lui : I. *De officio Episcopi*. On croit que Barbosa ne fit que corriger ce livre. On ajoute, que son domestique lui apporta du poisson dans une feuille de papier manuscrit, que Barbosa courut tout de suite au marché pour acheter les cahiers d'où on avoit tiré cette feuille, & que ce manuscrit contenoit le livre *De officio Episcopi*. II. Le *Répertoire du Droit Civil & Canonique*. III. *Remissiones Doctorum super varia loca Concilii Tridentini, &c.* L'inquisition de Rome a trouvé dans ces deux ouvrages des endroits qui les ont fait mettre à l'*Index*. Il a publié un très-grand nombre d'autres ouvrages imprimés à Lyon, 1716, & années suivantes, 16 tom. in-fol.

BARBOU, (Hugues) fils de Jean Barbou, quitta la ville de Lyon, où son pere étoit imprimeur, pour se retirer à Limoges, où l'an 1580, il imprima, en très-beaux caracteres italiques, les Epîtres de Cicéron à Atticus, avec les corrections & les notes de Siméon du Bos, lieutenant-général de Limoges. Cette édition est estimée de l'abbé d'Olivet. L'emblême de Barbou étoit une main tenant une plume & un épi d'orge surmonté d'un croissant : leur devise étoit, *Meta laboris honor*. Leurs descendans, qui continuent encore aujourd'hui l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès à Limoges & à Paris, ont toujours conservé l'un & l'autre. Les Barbou établis à Paris ornent depuis 20 ans nos bibliotheques, par les éditions qu'ils publient des auteurs classiques.

BARCÉE. *Voyez* MAGON.

BARCEPHA. *Voy.* MOYSE BARCEPHA.

BARCHAUSEN, (Jean-Conrad) né à Horne dans le comté de la Lippe en 1666, s'appliqua à la chymie & à la pharmacie; parcourut une partie de l'Europe pour étendre ses connoissances, & fut choisi, en 1703, professeur de chymie à Utrecht, emploi qu'il remplit avec distinction, jusqu'à sa mort arrivée en 1723, après avoir légué à la bibliotheque publique de cette ville un choix de livres sur la botanique & sur différentes parties de l'histoire-naturelle. Ses écrits sont une preuve vivante de ses connoissances. Ce sont : I. *Synopsis pharmaceutica*, Utrecht, 1696, in-8°. II. *Elementa chemyæ*, Utrecht, 1703, in-8°. III. *De Medicinæ origine & progressu*,

1723, in-4°. IV. *Collecta medicinæ practicæ*, 1715.

BARCLAY, (Guillaume) naquit à Aberdéen en Ecoſſe. N'ayant pas pu s'avancer à la cour, il vint en France, & alla étudier à Bourges ſous Cujas. Le Pere Edmond Hay, jéſuite, le fit nommer profeſſeur en droit dans l'univerſité de Pont-à-Mouſſon. Le duc de Lorraine lui donna une charge de conſeiller d'état & de maître des requêtes; mais ayant été deſſervi auprès de ce prince par les jéſuites, à ce que dit Bayle, il repaſſa en Angleterre. Le roi Jacques I lui fit des offres conſidérables, à condition qu'il embraſſeroit la religion anglicane. Barclay aima mieux revenir en France l'an 1604. Il eut une chaire de profeſſeur de droit dans l'univerſité d'Angers, & y mourut l'année d'après. Son Traité *de poteſtate Papæ*, Rome, 1610, in-8°., traduit en françois, 1688, in-12; & celui *De regno & regali poteſtate*, Paris, 1600, in-4°., dédié à Henri IV, firent beaucoup de bruit dans le tems.

BARCLAY, (Jean) fils de Guillaume, & d'une demoiſelle de la maiſon de Mallevile, naquit à Pont-à-Mouſſon en 1582. Les jéſuites, chez leſquels il fit ſes études, voulurent l'agréger à leur ſociété; mais il aima mieux ſuivre ſon pere en Angleterre. Un poëme latin, intitulé *Euphormion*, qu'il publia ſur le couronnement du roi Jacques I, le mit en faveur auprès de ce prince. Guillaume ſon pere, craignant que le ſéjour d'Angleterre n'ébranlât la religion de ſon fils, le ramena en France. Le jeune Barclay l'ayant perdu quelque tems après, repaſſa à Londres, où Jacques I lui donna des emplois conſidérables. Il y fit imprimer la ſuite de ſon *Euphormion*, ſatyre latine en 2 livres, dans laquelle l'auteur déploie l'érudition & la morale. Les meilleures éditions de ce livre ſont celles d'Elzevir, 1627, in-12, & de Leyde, 1674, in-8°., *cum notis variorum*. Il publia vers le même tems le Traité de ſon pere, *De poteſtate Papæ*. Comme cet ouvrage, ainſi que celui ſur la *Puiſſance des Rois*, par le même auteur, attaquoient les ſentimens de pluſieurs théologiens, Bellarmin y répondit. Barclay lui répliqua, dans un écrit intitulé *Pietas*, in-4°. Jean Eudemon, jéſuite, répondit pour Bellarmin, mais avec peu de ſuccès. Il accuſa Barclay d'héréſie; mais celui-ci prouva qu'il avoit toujours été bon catholique, dans la cour d'Angleterre même. Ennuyé de demeurer en Angleterre, il repaſſa en France, & de-là il alla à Rome, ſous le pontificat de Paul V. Il y mourut dans l'aiſance en 1621, la même année que ſon adverſaire Bellarmin. Barclay étoit d'une mélancolie qui le rendoit ſingulier: paſſant tout le matin dans ſon cabinet, ſans voir perſonne, & le ſoir cultivant ſon jardin. On a de lui, outre les ouvrages dont nous venons de parler: I. *Paræneſis ad Sectarios*, Rome, 1617; Barclay, qui n'étoit pas théologien, n'y réuſſit pas trop bien. II. *Argenis*, Leyde, 1630, in-12, & *cum notis variorum*, 1664 & 1669, 2 vol. in-8°.: roman mêlé de proſe

& de vers, traduit par l'abbé Joſſe, chanoine de Chartres, 1732, 3 vol. in-12, & beaucoup mieux par M. Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage offre de l'étendue dans le plan, de la nobleſſe & de la variété dans les caracteres, de la vivacité dans les images, & eſt plus digne d'être lu que ſon *Euphormion*. Le ſtyle tient de celui de Pétrone, de Lucain & d'Apulée. C'eſt un tableau des vices & des révolutions des cours. La généroſité franche, héroïque & ſans détours, y eſt en contraſte avec la fourberie habile & la marche artificieuſe. III. Trois livres de Poéſies, in-4°., inférieures à ſa proſe; on y trouve de l'enflure & du phébus. IV. *Icon animorum*, Londres, 1612, in-8°., ouvrage qui réuſſit, quoiqu'il n'y ait pas aſſez de profondeur.

BARCLAY, (Robert) né à Edimbourg en 1648, d'une famille illuſtre, fut élevé à Paris, ſous les yeux d'un de ſes oncles, préſident du college écoſſois de cette ville. Il retourna en Ecoſſe avec ſon pere, qu'il perdit peu de tems après, en 1664. Les Quakers avoient répandu leurs erreurs dans ce royaume (*voyez* Fox, George) : Barclay ſe laiſſa ſéduire par ces fanatiques, & publia pluſieurs ouvrages pour leur défenſe. Non content de les ſervir par ſes écrits, il paſſa en Hollande & en Allemagne, pour y faire des proſélytes. Après avoir eſſuyé bien des fatigues, il revint l'an 1690 mourir en Ecoſſe, dans ſa 42e. année. Les hiſtoriens de ſa ſecte le peignent comme un homme de bien, ſupportant le travail & la peine avec plaiſir, d'une humeur gaie & d'un caractere conſtant. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes mœurs étoient régulieres, & qu'il joignoit à beaucoup d'érudition, un eſprit méthodique, des vues ſages, & autant de modération que peut en avoir un enthouſiaſte. On a de lui pluſieurs ouvrages, dans leſquels il réduit le quakériſme en ſyſtême. Les principaux ſont : I. *Catéchiſme* ou *Confeſſion de foi dreſſée & approuvée dans l'aſſemblée générale des patriarches & des apôtres, ſous la puiſſance de J. C. lui-même.* Il ſeroit trop long d'analyſer les principaux dogmes expoſés dans ce livre. Nous nous bornerons aux points les plus importans de la morale des Quakers. Il n'eſt pas permis, ſuivant eux, à un Chrétien : 1°. De donner aux hommes des titres flatteurs, comme *votre Sainteté*, *votre Majeſté*, *votre Eminence*, *votre Excellence*, *votre Grandeur*, *votre Seigneurie*, &c.; ni de ſe ſervir de ces diſcours flatteurs, appellés communément *Complimens*. 2°. De ſe mettre à genoux, ou de ſe proſterner eux-mêmes devant aucun homme; ou de courber le corps, ou de découvrir la tête devant eux. 3°. D'uſer de ſuperfluité dans ſes vêtemens, comme de gance au chapeau, & de boutons aux manches. 4°. De ſe ſervir de jeux, de paſſe-tems, de divertiſſemens, ou de comédies, ſous prétexte d'amuſemens néceſſaires. 5°. De jurer, non-ſeulement dans leurs diſcours ordinaires, mais même en jugement devant le magiſtrat.

6°. De réſiſter au mal, ou de faire la guerre, ou de combattre dans aucun cas. II. *Theologiæ veræ chriſtianæ apologia*, Amſterdam, 1676, in-4°. Baſnage de Beauval & le P. Niceron diſent qu'avant Gerard Croeſe, perſonne n'a donné un détail des dogmes des Quakers. Ils ſe trompent, puiſque cet ouvrage ſingulier, fait par un de la ſecte, les fait connoître parfaitement. Il a été traduit en pluſieurs langues, & particuliérement en françois, Londres, 1702, in-8°. L'épître dédicatoire à Charles II contient, non des complimens mercenaires & de baſſes adulations, mais des vérités hardies & des conſeils juſtes. « Tu as goûté » (dit-il à Charles, à la fin » de cette épître) de la douceur & de l'amertume, de la » proſpérité & des plus grands » malheurs. Tu as été chaſſé » du pays où tu regnes; tu as » ſenti le poids de l'oppreſſion, & tu dois ſavoir combien l'oppreſſeur eſt déteſtable devant Dieu & devant » les hommes. Que ſi, après » tant d'épreuves & de bénédictions, ton cœur s'endurciſſoit, & oublioit le Dieu » qui s'eſt ſouvenu de toi dans » tes diſgraces, ton crime en » ſeroit plus grand & ta condamnation plus terrible. Au» lieu donc d'écouter les flatteurs de ta cour, écoute la » voix de ta conſcience, qui » ne te flattera jamais. Je ſuis » ton fidele ami & ſujet ». III. *Epiſtola ad Legatos Noviomagi congreſſos*, 1678, in-4°.

BARCOCHEBAS, (c'eſt-à-dire, fils de l'Etoile) brigand fanatique, ſe diſoit l'Etoile prédite par Balaam; application que le docteur Akiba ne fit point difficulté de ratifier (*Voyez* AKIBA). Les Juifs, toujours prêts à cabaler, & qui, ſelon la parole de J. C., devoient être les dupes de pluſieurs faux meſſies (*voy.* ANDRÉ), le crurent la lumiere céleſte, le vrai Meſſie, & ſe ſouleverent, dans l'eſpérance que ce ſcélérat ſeroit leur libérateur. Le nouveau prophete fit rebâtir Jéruſalem, prit pluſieurs fortereſſes, & maſſacra beaucoup de Romains, & ſurtout de Chrétiens. L'empereur Adrien envoya, contre ces furieux, Julius Severus, gouverneur de la Grande-Bretagne. Ce général les ayant reſſerrés dans la ville de Bitter, s'en rendit maître, après 3 ans de ſiege. Cette guerre finit par la mort de Barcochebas & de ſes ſectateurs, & par le maſſacre de 580 mille Juifs, ſans compter ceux qui périrent de faim ou de maladie, l'an 134 de J. C. M. Boſſuet, dans ſon *Explication de l'Apocalypſe*, prouve, par les rapprochemens les plus ſatisfaiſans & un grouppe de traits hiſtoriques ſaiſis avec juſteſſe, que Barcochebas eſt l'*Etoile* dont il eſt parlé dans le chap. 8 de cette ſublime prophétie de S. Jean, & qui attira l'entiere ruine des Juifs. » Cette étoile, dit-il, eſt le » faux meſſie Barcochebas, la » ſeule cauſe du malheur que » S. Jean vient de décrire. Le » nom y convient, puiſque » le mot de *Cochebas* ſignifie » *Etoile;* mais la choſe y con» vient encore mieux, comme » il paroît par l'hiſtoire. Bar» cochebas ſe vantoit d'être

» un aſtre deſcendu du ciel » pour le ſecours de ſa na- » tion ».

BARCOS, (Martin de) né à Bayonne, étoit neveu par ſa mere du fameux abbé de S. Cyran, qui lui donna pour maître Janſenius, évêque d'Ypres, alors profeſſeur de théologie à Louvain. Il le tira enſuite de cette univerſité, pour lui confier l'éducation du fils d'Arnauld d'Andilly. Le ſecrétaire de l'abbé de S. Cyran étant mort, ſon neveu alla prendre ſa place auprès de ſon oncle. Après ſa mort, la reine-mere donna ſon abbaye de S. Cyran à Barcos, en 1644. Le roi informé de quelque diſpoſition du nouvel abbé pour dogmatiſer, lui envoya un ordre qui l'exiloit à Boulogne. L'abbé de Barcos aima mieux ſe cacher, que de ſe rendre à l'endroit de ſon exil. Il revint enſuite dans ſon abbaye, & y mourut en 1678, âgé de 78 ans. Ses liaiſons avec S. Cyran & avec le docteur Antoine Arnauld, lui firent jouer un rôle dans les diſputes du janſéniſme. Il enfanta pluſieurs ouvrages, qui ne lui ont guere ſurvécu. Les principaux ſont : I. *La grandeur de l'Egliſe romaine, établie ſur l'autorité de Saint Pierre & de Saint Paul*, in-4°. II. *Traité de l'autorité de Saint Pierre & Saint Paul, qui réſide dans le Pape, ſucceſſeur de ces deux Apôtres*, 1645, in-4°. III. *Eclairciſſemens de quelques objections que l'on a formées contre la Grandeur de l'Egliſe romaine*, 1646, in 4°. Ces trois gros volumes furent compoſés par l'abbé de Barcos, pour défendre cette propoſition, inſérée par lui dans la préface de *La fréquente Communion*, & cenſurée par la Sorbonne : *Saint Pierre & Saint Paul ſont deux chefs de l'Egliſe romaine, qui n'en font qu'un.* Propoſition qui, priſe même grammaticalement, eſt d'une fauſſeté évidente ; où trouvera-t-on que deux chefs n'en font qu'un ? Et qui tend d'ailleurs à détruire la primauté de S. Pierre, le grand fondement de l'union catholique, contre lequel toutes les ſectes viennent échouer. L'abbé de Barcos avoit aſſez de courage pour ſe ſoumettre aux regles de la plus auſtere pénitence, mais non aſſez de docilité pour rétracter une erreur. IV. Une *Cenſure du Prædeſtinatianiſmus du P. Sirmond.* V. *De la Foi, de l'Eſpérance & de la Charité*, 2 vol. in-12. VI. *Expoſition de la Foi de l'Egliſe romaine touchant la Grace & la Prédeſtination*, in 8°. ou in-12. Il avoit travaillé au *Petrus Aurelius* avec ſon oncle. *Voy.* S. CYRAN.

BARDANES, ſurnommé *le Turc*, général des troupes d'Irene, voulant monter ſur le trône, ſe fit proclamer empereur par l'armée qu'il commandoit. Nicéphore, intendant des finances, s'étant fait couronner en même-tems, & la ville de Conſtantinople refuſant d'entrer dans la révolte de Bardanes, il écrivit à ſon concurrent, qu'il mettoit bas les armes, & qu'il alloit ſe faire moine. Il obtint ſon pardon ; mais quelque tems après, Nicéphore lui fit crever les yeux en 803.

BARDAS, frere de l'impératrice Théodora, rétablit les ſciences dans l'empire, où elles étoient comme anéanties, depuis que le barbare Léon l'Is

saurien avoit fait brûler la bibliotheque de Constantinople. Bardas, nommé César, & voulant acquérir plus d'autorité, massacra, en 856, Théoctiste, général des troupes de l'empereur Michel, & fut mis à sa place. Il fit ensuite cloîtrer l'impératrice sa sœur; répudia sa femme, pour vivre avec sa belle-fille; fit chasser S. Ignace du siege patriarchal, qu'il donna à l'eunuque Photius, son neveu, en 858. Il eut ensuite des démêlés avec Basile le-Macédonien, depuis empereur. Photius engagea Basile & l'empereur Michel de se réconcilier avec Bardas, & leur fit sceller, par le sang de J. C., la promesse de ne pas lui nuire. Mais Basile ayant conçu des soupçons contre les desseins de Bardas, l'assassina en 866.

BARDESANES, hérétique du IIe. siecle, sectateur de Valentin, se dégoûta ensuite d'une partie des erreurs de son maître, & écrivit même pour les réfuter; mais il en garda toujours quelques-unes. Il nioit la résurrection des morts, & avoit répandu ses erreurs à Edesse, par le moyen de certains vers que le peuple avoit appris à chanter. S. Ephrem, pour remédier au mal, fit apprendre aux habitans de la ville & de la campagne d'autres vers qu'il avoit composés, & qui contenoient la doctrine catholique. Si l'on en croit S. Augustin, Bardesanes défendoit le fatalisme; mais il paroît par Eusebe qu'au contraire il combattoit cette erreur: peut-être la défendit il d'abord & la réfuta-t-il ensuite. Ses disciples porterent le nom de *Bardésianistes*.

BARDET, (Pierre) né à Montaguet en Bourbonnois, l'an 1591, mourut à Moulins en 1685, à 94 ans, avec la réputation d'un bon avocat. On a de lui un *Recueil d'Arrêts*, en 2 vol. in-fol., Paris, 1690, & Avignon, 1773, publiés par Berroyer son compatriote, qui l'accompagna de notes & de dissertations. L'auteur, très-assidu aux audiences, a dû faire un ouvrage exact.

BARDIN, (Pierre) né à Rouen, membre de l'académie françoise, se noya en 1637, en voulant sauver M. d'Humieres, dont il avoit été gouverneur. Chapelain, dans une épitaphe faite par ordre de l'académie, dit que *les vertus se noyerent avec lui*. Bardin laissa quelques ouvrages, écrits d'un style lâche & incorrect. Les principaux sont: I. *Le Grand-Chambelan de France*, 1623, in-fol. II. *Pensées morales sur l'Ecclésiaste*, 1629, in-8°. III. *Le Lycée*, ou *De l'honnête-homme*, 2 vol. in-8°.

BARDON, (François Dandré) peintre célebre, né à Aix en Provence, en 1700, est mort à Paris en 1783. Destiné à fréquenter le barreau, il fut envoyé par ses parens à Paris pour étudier le droit & s'y faire recevoir avocat. La peste qui désoloit alors sa patrie l'y retint plus long-tems qu'il ne l'avoit prévu, de sorte qu'il se trouva sans occupation. Doué d'un génie bouillant & plein de feu, il se sentit du goût pour le dessin. J. B. Vanloo, son compatriote, lui en donna les premieres leçons; il entra ensuite chez de Troy, le fils, & y apprit à peindre. L'habi-

tude qu'il contracta de jeter sur le papier tout ce que son imagination lui suggéroit, le rendit bientôt compositeur aussi fécond que facile. Après avoir donné en Provence des preuves éclatantes de ses talens, il vint à Paris, & ne tarda pas à y être avantageusement connu. La mort de Lepicié ayant fait vaquer la place de professeur d'histoire dans l'école des éleves, Bardon l'obtint aisément. Dès ce moment il se consacra tout entier à l'instruction de ses éleves; il abandonna le pinceau & ne quitta plus la plume. Ce qu'il crut leur être plus utile fut un cours complet des usages & coutumes des différens peuples, dont la connoissance est si nécessaire à ceux qui cultivent les beaux arts. Il voulut aussi leur apprendre à traiter convenablement chaque trait d'histoire, & l'ouvrage qu'il se proposoit de faire à ce sujet devoit avoir nombre de volumes; il n'a eu la satisfaction que d'en voir paroître trois qui n'ont point eu de suite. Il avoit publié auparavant un *Traité de peinture*, suivi d'un *Essai sur la sculpture*, pour servir d'introduction à une *Histoire universelle* relative à ces arts. Ces différens ouvrages auroient eu plus de succès, si l'auteur eût été moins prolixe, moins amoureux de ses propres idées, si son style eût été plus naturel & mieux préservé de la corruption générale, qui dans ce siecle de subversion ne fait pas plus de quartier au langage qu'aux choses. En 1770, après une attaque d'apoplexie, suivie d'une paralysie, il ne fit que végéter; on voit plusieurs de ses tableaux aux Capucins du Marais, aux Missions étrangeres & aux Filles de S. Thomas de Villeneuve.

BAR-JESU est le même qu'Elymas. *Voyez* ce nom.

BARLAAM, (S.) né dans un village près d'Antioche, fut occupé dans son enfance aux travaux de la vie champêtre; mais il les sanctifioit par la pratique des vertus les plus héroïques, & se préparoit ainsi à recevoir la couronne du martyre. Il n'avoit d'autres connoissances que celle des maximes de l'évangile, ce qui ne l'empêcha pas de confondre l'orgueil & la cruauté des maîtres du monde. Le zele avec lequel il confessoit le nom de J. C., le fit arrêter par les Païens. Il fut renfermé dans les prisons d'Antioche, où il resta longtems. Ayant été conduit devant le juge, celui-ci le railla sur son extérieur & son langage rustique: mais il fut étonné de la grandeur d'ame & de son inébranlable constance. Après divers tourmens, Barlaam fut tiré de la prison, & placé devant un autel, où étoient des charbons allumés pour brûler l'encens destiné au sacrifice. On lui étendit la main sur le feu, après l'avoir couverte d'encens & de charbons embrâsés; on imaginoit que la douleur lui feroit secouer la main, & que l'encens venant à tomber dans le feu qui étoit sur l'autel, on pourroit dire qu'il avoit sacrifié. Le généreux chrétien, qui craignoit de donner le moindre scandale, se laissa brûler la main sans vouloir la remuer. A la vue d'un tel courage, les railleries des Païens se changerent

en admiration. Barlaam mourut peu de tems après cette victoire ; on croit que ce fut sous Dioclétien. *Voyez* les panégyriques de S. Barlaam, par Saint Basile, t. 2, p. 138, & par Saint Chrysostome, t. 2, p. 681 ; les Actes grecs du Saint donnés par Lambécius, t. 8, p. 277, & dont le P. Baltus a publié une traduction latine à Dijon en 1720, in-12. *Voyez* aussi une Homélie de Severe, patriarche d'Antioche, qui se trouve dans un manuscrit chaldaïque, & qui est citée par M. Joseph Assémani, *Bibl., orient. t. 1, p. 571.*

BARLAAM, hermite, dont l'histoire, conjointement avec celle de Josaphat, fils d'un roi des Indes, a été écrite par Saint Jean Damascene; au moins porte-t-elle son nom, quoique les manuscrits l'attribuent à différens auteurs. On ne croit pas que cette *Histoire* soit vraie dans sa totalité, quoiqu'on ne puisse dire qu'elle soit absolument fausse. Voici le jugement qu'en porte M. Huet : « C'est un roman, mais spirituel : il traite » de l'amour, mais c'est de l'amour divin : l'on y voit beaucoup de sang répandu ; mais » c'est du sang des martyrs.... » Non que je veuille soutenir » que tout en soit supposé : » il y auroit de la témérité à » désavouer qu'il y ait jamais » eu de Barlaam, ni de Josaphat. Le témoignage du martyrologe romain qui les met » au nombre des saints, ne » permet pas d'en douter....Cet » ouvrage, soit pour la maniere dont il est écrit, soit » pour l'agrément de son invention, soit pour la piété, a » été si fort goûté des Chrétiens » d'Egypte, qu'il a été traduit » en langue cophte, & qu'il est » aujourd'hui assez commun » dans leurs bibliotheques ». *De l'origine des Romans, p. 87.* Paris, 1685.

BARLAAM, moine grec de l'ordre de S. Basile, né à Seminara dans la Calabre, se distingua au XIVe. siecle par son savoir dans la théologie, la philosophie, les mathématiques & l'astronomie. Etant passé en Orient pour y apprendre la langue grecque, il s'acquit les bonnes graces d'Andronic-le-Jeune, empereur de Constantinople, qui le fit abbé de S. Sauveur. Ce prince l'envoya en Occident pour proposer la réunion de l'église grecque avec la latine, & sur-tout pour implorer le secours des princes chrétiens contre les Mahométans, en 1339. Ses Lettres à ce sujet sont imprimées à Ingolstad, 1604, in 4°. Barlaam, de retour en Orient, eut de vives disputes avec Palamas, moine célebre du Mont-Athos ; c'étoit le chef d'une secte de Quiétistes, qui en appuyant leur barbe sur la poitrine, & fixant leurs regards vers le nombril, croyoient voir la lumiere éclatante qui parut aux Apôtres sur le Thabor. Ces visionnaires soutenoient qu'elle étoit incréée. Barlaam s'éleva contr'eux de vive voix & par écrit : mais ayant été condamné par les sectateurs de ces contemplatifs, il abandonna l'Orient, pour repasser en Occident. Etant à Constantinople, il avoit écrit contre les Latins. Mais il reconnut sa faute, & écrivit fortement contre le schisme : ce qui a donné lieu à quelques auteurs de distinguer

deux Barlaam. On trouve dans Canisius, les Traités de Barlaam pour prouver la procession du S. Esprit & la primauté de l'église de Rome. Il obtint l'évêché de Géraci, transféré aujourd'hui à Locri, par le crédit de Pétrarque, à qui, dans le tems de son ambassade à Avignon, il avoit montré un peu de grec. Barlaam mourut dans cet évêché, vers 1348.

BARLÆUS, (Gaspar) d'Anvers, d'abord ministre en Hollande, défendit Arminius, & fut privé de ses emplois par les Gomaristes. Il professa ensuite la philosophie à Amsterdam, où il mourut en 1648. « Par un effet de ses études excessives, dit M. Tissot (*De la santé des gens de lettres*), son cerveau s'affoiblit, & il avoit le délire de se croire de beurre, ce qui lui faisoit fuir le feu. Lassé de ses terreurs continuelles, il se précipita dans un puits ». On a de lui un volume de harangues estimées pour le style, mais où il n'y a rien à apprendre. Ses Poésies ont été imprimées à Leyde, en 1628 & 1631, in-8°. On y trouve plus de génie que d'art, & plus de feu que de correction. On a encore de lui des Lettres, Amsterdam, 1667, 2 vol. in-12.; & une *Histoire du Brésil*, Amsterdam, 1647, in-fol.

BARLÆUS, (Lambert) professeur de grec dans l'académie de Leyde, étoit frere du précédent. Il parloit, dit-on, le grec, comme l'idiôme maternel; ce qui lui mérita de la part des états de Hollande, la commission de traduire en cette langue, avec Jacques Revius, la Confession des Eglises réformées. Il mourut en 1655. On a de lui le *Timon de Lucien*, avec des notes utiles, & un bon *Commentaire sur la Théogonie d'Hésiode*.

BARLAND, (Adrien) natif de Barland, village de la Zélande, professeur d'éloquence à Louvain, mourut en 1542, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. Des *Notes sur Térence*, *sur Virgile*, *sur Pline le jeune*, *sur Ménandre*. II. Un *Abrégé sur l'Histoire universelle*, depuis J C. jusqu'en 1532, in-8°., 1603. III. La *Chronique des Ducs de Brabant*, traduite en françois, avec figures, 1603, in-fol. IV. *De litteratis Urbis Romæ principibus*, in-4°., & d'autres ouvrages.

BARLET *ou* BARLETTA, (Gabriel) religieux dominicain du XVe. siecle, se fit un si grand nom par ses sermons, qu'on disoit par maniere de proverbe: *Nescit prædicare, qui nescit Barletare*. Cependant ses sermons, tels qu'ils ont été donnés au public, sont si ridicules & si burlesques, le sacré est si indignement mêlé avec le profane, la bigarrure enfin dans tous les sens est si révoltante, que les savans doutent avec raison si le prédicateur dominicain a pu débiter en chaire tant de sottises; & il est apparent, comme l'a écrit Léandre Alberti, qu'un mauvais harangueur aura publié ces sermons sous le nom de Barletta pour leur donner de la vogue. On en a fait plus de 20 éditions, avec des remarques par D. Nicolas-Hugues Menard. Les protestans, qui au défaut de bonnes raisons, croient bien

défendre leur cause en racontant quelques sottises des catholiques, n'ont pas manqué d'appeller à leur secours les sermons de Barlet. Henri Etienne, sur-tout, a cru que cette découverte étoit un trésor pour son parti. Ce dominicain mourut vers 1470. Les uns disent que le nom de *Barletta* lui est venu de Barletta, ville du royaume de Naples où il étoit né : d'autres disent que c'étoit le nom de sa famille, & qu'il est né à Aquino.

BARLOW, (Thomas) professeur de théologie à Oxford, évêque de Lincoln sous Charles II, mourut en 1690. Il est auteur d'un ouvrage, traduit en françois, in-12., sur l'excommunication & la déposition des rois. Il y prouve ce qui n'a pas besoin d'être prouvé, & ce que des théologiens catholiques ont mieux prouvé que lui, que le pape ne peut pas déposer les rois, ni faire présent de leurs états à qui bon lui semble. Il a fait d'autres ouvrages contre les catholiques, où l'on trouve toutes les préventions de sa secte.

BARNABÉ, (S.) de la tribu de Lévi, naquit dans l'isle de Chypre. Ayant goûté la doctrine de J. C., il vendit une terre, & en donna le prix aux Apôtres. Il fut envoyé à Antioche, pour affermir les nouveaux disciples. Il alla ensuite à Tarse en Cilicie, pour amener S. Paul à Antioche, où ils furent déclarés tous deux *Apôtres des Gentils*. Ils annoncerent l'évangile ensemble en divers lieux, jusqu'à ce qu'il alla en Chypre, avec S. Marc, où les Juifs de Salamine le lapiderent, suivant la plus commune opinion. Nous avons une lettre sous le nom de cet Apôtre, publiée en 1645, in-4°., par Dom Luc d'Achery. Tillemont ne croît pas que cette *Lettre* soit de S. Barnabé, mais ses raisons ne paroissent pas convaincantes. Le savant Lardner est d'un avis contraire, & soutient qu'elle est de lui. S. Clément d'Alexandrie, Origene, Eusebe, S. Jerôme l'ont citée sous le nom de S. Barnabé. M. Bergier (*Encyclop. Méthod.*) répond aux raisons qu'on oppose à son authenticité. Cette Lettre se trouve encore, en grec & en latin, dans le *Recueil des Peres apostoliques de Cotelier*, réimprimé à Amsterdam, en 1724, par les soins de le Clerc.

BARNES, (Jean) né en Angleterre, se fit bénédictin à Douay, se retira ensuite à Paris vers l'an 1624, pour éviter les poursuites de l'Inquisition; mais ayant écrit avec peu de ménagement sur des matieres délicates, il fut mené à Rome en 1626, & mis dans la prison de ce tribunal. Il y mourut 30 ans après. On a de lui un *Traité contre les équivoques*, en latin, imprimé en 1625, in-8°., traduit la même année en françois; & un autre intitulé : *Catholico-Romanus pacificus*, qui fut cause de ses disgraces : on le trouve dans le *Fasciculus rerum expetendarum & fugiendarum* de Gratius.

BARNES, (Josué) professeur de grec à Cambridge, mort vers 1714, donna en 1710 une édition d'Homere. Il avoit une connoissance parfaite de la langue grecque, qu'il écrivoit & parloit avec facilité; mais il

ne put faire paſſer dans ſa traduction, les beautés & le ſublime du poëte qu'il publioit. On a de lui : I. L'*Hiſtoire d'Eſther*, en vers grecs, avec la verſion latine, Londres, 1679, in-8°. II. *Anacreon Chriſtianus*, Cambridge, 1705, in-12. III. *La Création du Monde & le Cantique des Cantiques*, en vers anglois, in-8°.

BARNEVELDT, (Jean d'Olden) avocat-général des états de Hollande, acquit l'eſtime de la république & des puiſſances étrangeres, dans ſes négociations & dans ſes ambaſſades. On peut le compter parmi les fondateurs de la république. Henri IV & la reine Eliſabeth faiſoient beaucoup de cas de cet habile négociateur. Barneveldt ayant voulu reſtreindre l'autorité de Maurice d'Orange, oppoſa les Arminiens aux Gomariſtes, partiſans de ce prince. Maurice, pour ſe venger, fit aſſembler un ſynode à Dordrecht, compoſé des députés de toutes les égliſes calviniſtes de l'Europe, excepté de celle de France, en 1618 & 1619. Cette aſſemblée condamna les Arminiens avec autant de ſévérité, que s'ils n'avoient pas été de la même communion, & comme ſi les réformés n'avoient point ôté à l'égliſe le droit de décider les controverſes. Barneveldt, jugé par 26 commiſſaires, eut la tête tranchée en 1619, ſous prétexte d'avoir voulu livrer ſa patrie à la monarchie eſpagnole, lui qui avoit travaillé avec tant d'ardeur pour ſouſtraire ſon pays à cette puiſſance. On prétend qu'il fut accuſé d'avoir reçu 12000 écus pour conclure la treve de 12 ans, mais cette treve étoit auſſi avantageuſe à la Hollande qu'à l'Eſpagne, & il n'a jamais été prouvé que Barneveldt eût reçu cet argent. On lui envoya le miniſtre Walacus, pour le préparer à la mort : Barneveldt s'entretint avec lui ſur quelques matieres de religion, & ne ceſſa de proteſter de ſon innocence. Il renouvella ſa proteſtation ſur l'échafaud, déclarant qu'*il ne mouroit point pour avoir été traître, mais pour avoir défendu les droits & la liberté du pays*. La France avoit inutilement ſollicité d'abord pour ſa liberté, enſuite pour ſa vie. — Ses deux fils, René & Guillaume, ayant formé le deſſein de venger la mort de leur pere, entrerent dans une conſpiration qui fut découverte. Guillaume prit la fuite ; René fut pris & condamné à mort. Son illuſtre mere demanda ſa grace au prince Maurice, qui lui répondit : *Il me paroît étrange que vous faſſiez pour votre fils, ce que vous avez refuſé de faire pour votre mari !* La dame, digne épouſe & bonne mere, lui repartit avec indignation : *Je n'ai pas demandé grace pour mon mari, parce qu'il étoit innocent ; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il eſt coupable.*

BARO, (Balthaſar) de l'académie françoiſe, né à Valence, mourut en 1649. Il acheva l'*Aſtrée de d'Urfé*. On a de lui quelques pieces de théâtre, qui ne ſont pas ſans mérite. On eſtime ſur-tout ſa *Parthénie*.

BAROCCIUS, (François) patricien de Veniſe & célebre mathématicien, vivoit dans le XVIe. ſiecle. On a de lui des ouvrages de mathématiques

& des traductions d'ouvrages grecs ſur ce même ſujet. Tels ſont I. *Heronis liber de machinis bellicis*, Veniſe, 1572, in-4°., avec des ſcholies & fig. II. *Procli in primum elementorum Euclidis libri quatuor*, Padoue, 1560, avec des ſcholies. III. Un Commentaire ſur Platon *de numero geometrico*, Boulogne, 1556, in-4°. IV. Une *Coſmographie*, Veniſe, 1585, in-4°.

BAROCHE, (Fréderic) peintre, né à Urbin en 1528, mort dans la même ville en 1612, trouva dans ſa famille le ſecours qu'il pouvoit déſirer pour ſon art. Son pere, ſculpteur, lui montra à modeler; & il apprit de ſon oncle, qui étoit architecte, la géométrie, l'architecture & la perſpective. Il repréſentoit ſa ſœur pour les têtes des Vierges, & ſon neveu pour les Jeſus. Le cardinal de la Rovere prit ſous ſa protection ce célebre artiſte, qui n'avoit pour lors que 20 ans, & l'occupa dans ſon palais. Ce peintre fut empoiſonné dans un repas, par un de ſes envieux. Les remedes qu'il prit auſſi-tôt, lui ſauverent la vie; mais il ne recouvra point entiérement ſa ſanté, qu'il traîna languiſſante juſqu'à l'âge de 84 ans. Il ne pouvoit travailler que deux heures par jour. Ses infirmités lui firent refuſer pluſieurs places honorables que lui préſenterent le grand-duc de Florence, l'empereur Rodolphe II, & Philippe II, roi d'Eſpagne. On rapporte qu'à Florence, le duc François I voulant ſavoir le jugement que Baroche porteroit des tableaux qui ornoient ſon palais, le conduiſit ſous l'habillement de ſon concierge: l'interrogeant & jouiſſant du plaiſir de pouvoir, par un dehors ſimple, mettre le peintre à ſon aiſe, & s'entretenir librement avec lui. Baroche a fait beaucoup de portraits & de tableaux d'hiſtoire; mais il a ſur-tout réuſſi dans les ſujets de dévotion. Son uſage étoit de modeler d'abord en cire les figures qu'il vouloit peindre, ou bien il faiſoit mettre ſes éleves dans les attitudes propres à ſon ſujet. Il a beaucoup approché de la douceur & des graces du Correge; il l'a même ſurpaſſé pour la correction du deſſin. Son coloris eſt frais; il a parfaitement entendu l'effet des lumieres; ſes airs de tête ſont d'un goût riant & gracieux. Il montroit beaucoup de jugement dans ſes compoſitions. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'eût pas outré les attitudes de ſes figures, & qu'il n'eût point trop prononcé les parties du corps. On a des deſſins de Baroche au paſtel, à la plume, à la pierre noire & à la ſanguine. L'on a gravé d'après ce grand maître; & lui-même a fait pluſieurs morceaux à l'eau-forte.

BARON, (Equinard) né à St. Pol-de-Léon, profeſſa le droit à Bourges, avec François Duaren ſon émule. Il mourut en 1550, âgé de 55 ans, & laiſſa quelques Ouvrages, Paris, 1562, in-fol.

BARON, (Vincent) dominicain du dioceſe de Rieux, eſt auteur d'une *Théologie morale*, en latin, 5 vol. in-8°.; à Paris, 1666. Il mourut en 1674, à l'âge de 70 ans, après avoir occupé la place de provincial, & celle de définiteur-général

au chapitre de 1656. Sa Théologie n'a guere eu de cours que parmi ſes confreres.

BARON, (François) né à Marſeille en 1620, conſul de France à Alep, rétablit le commerce du Levant, preſque entiérement ruiné. Le grand Colbert, inſtruit des biens qu'il avoit faits à Alep & dans toutes ſes dépendances, voulant procurer les mêmes avantages au commerce des Indes orientales, l'envoya à Surate en 1671; & pendant 12 ans d'adminiſtration, il fit fleurir le commerce de France, & le fit reſpecter des étrangers. Il y mourut en 1683, dans de grands ſentimens de religion, honoré comme un modele de droiture & de bienfaiſance, par les Gentils même & les Mahométans, qui prient ſur ſon tombeau. C'eſt de lui que Nicole tenoit toutes les pieces juſtificatives de la doctrine des égliſes ſyriennes ſur l'Euchariſtie, dont il a enrichi la *Perpétuité de la Foi.*

BARON, (Michel) fils d'un marchand d'Iſſoudun, qui ſe fit comédien, entra d'abord dans la troupe de la Raiſin, & quelque tems après dans celle de Moliere. Baron quitta le théâtre en 1691, par dégoût ou par religion, avec une penſion de mille écus que le roi lui faiſoit. Il y remonta en 1720, âgé de 68 ans, & il fut auſſi applaudi, malgré ſon grand âge, que dans ſa premiere jeuneſſe. On l'appella, d'une commune voix, le Roſcius de ſon ſiecle. Il diſoit lui-même dans un enthouſiaſme de vanité, digne d'un comédien, *que tous les cent ans on voyoit un Céſar; mais qu'il en falloit deux mille pour produire un Baron.* Il étoit ſi enivré de l'excellence de ſa condition, qu'il ne craignoit pas de dire qu'il falloit qu'*un acteur fût élevé ſur les genoux des Reines.* « Extravagance, » dit un auteur bien ſenſé, » que ſes confreres ne répetent » point, mais que la ſottiſe » publique ſemble autoriſer par » la maniere dont elle les ido» lâtre ». (*Voyez* GARRICK, ROSCIUS). Un jour ſon cocher & ſon laquais furent battus par ceux du marquis de Biran, avec lequel Baron vivoit dans cette familiarité, que de jeunes ſeigneurs permettent trop aiſément aux comédiens. *M. le marquis*, lui dit-il, *vos gens ont maltraité les miens; je vous en demande juſtice.* Il revint pluſieurs fois à la charge, ſe ſervant toujours du même terme *de vos gens & des miens.* M. de Biran, choqué du parallele, lui répondit: *Mon pauvre Baron, que veux-tu que je te diſe? pourquoi as-tu des gens?....* Preuve non équivoque du mépris qu'ont pour les comédiens & leur profeſſion ceux même qui s'en amuſent le plus. Il mourut en 1729, âgé de 77 ans. On a imprimé, en 1760, 3 vol. in-12. de pieces de théâtre, ſous le nom de ce comédien; mais on ne croit pas qu'elles ſoient toutes de lui.

BARON, (Hyacinthe-Théodore) ancien profeſſeur & doyen de la faculté de médecine de Paris, ſa patrie, mourut le 29 juillet 1758, âgé d'environ 72 ans. Il a eu beaucoup de part à la *Pharmacopée* de *Paris*, de l'année 1732, in-4°.; & a donné en 1739, une Diſſertation académique en latin,

ſur le chocolat : *An ſenibus chocolata potus ?* Elle a été imprimée pluſieurs fois.

BARON, (Théodore) fils du précédent, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, membre de l'académie des ſciences, marcha ſur les traces de ſon pere. Il naquit à Paris le 27 juin 1715, & mourut le 10 mars 1768. On a de lui : I. Une édition du *Cours de Chymie* de Lémery, augmentée. II. *Pharmacopœa Thomæ Fulleri, editio caſtigatior.* Il connoiſſoit la théorie & la pratique de la ſcience qu'il profeſſoit.

BARONIUS, (Céſar) naquit en 1538 à Sora, ville epiſcopale du royaume de Naples. Les troubles de cet état l'obligerent de ſuivre ſon pere à Rome, en 1557. S. Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire d'Italie, l'agrégea à ſa congrégation ; & s'étant démis de la charge de ſupérieur-général, il la lui fit donner. Il fut enſuite confeſſeur de Clément VIII, qui le fit cardinal en 1596, & bibliothécaire du Vatican. Dans le conclave où Léon XI fut élu, Baronius eut plus de 30 voix pour lui. Son mérite auroit dû les réunir toutes ; mais les Eſpagnols lui donnerent l'excluſion. Il mourut en 1607. Ses *Annales Eccleſiaſtici*, depuis J. C. juſqu'en 1198, ſont une grande preuve de ſa capacité & de ſon amour pour le travail. Elles parurent en 12 vol. in-folio, 1593 & années ſuivantes. Son but dans cet ouvrage, commencé dès l'âge de 30 ans, fut d'oppoſer à la compilation indigeſte des Centuriateurs de Magdebourg, un livre de même nature, dans lequel l'Egliſe catholique ſeroit vengée des imputations dont la chargeoient ces hérétiques. L'exécution, quoique en général heureuſe, ne répond pas toujours au zele de l'auteur. Baronius ne ſavoit qu'imparfaitement le grec ; & ſa critique n'étoit pas toujours aſſez ſévere. De-là ſes mépriſes dans l'hiſtoire des Grecs, & les faits apocryphes qu'il adopte. Il y a de la clarté & de l'ordre dans ſon ſtyle, mais ni pureté, ni élégance. Le P. Pagi, cordelier, Iſaac Caſaubon, le cardinal Noris, Tillemont, &c., ont relevé bien des fautes de cet annaliſte. On a réuni la plupart des remarques de ces ſavans, dans une édition donnée à Lucques en 1733 & années ſuivantes, formant 28 vol. in-fol. On ne peut nier, en la parcourant, que Baronius ne ſe ſoit ſouvent trompé ; mais quand on entre le premier dans une carriere immenſe & très-épineuſe, il eſt pardonnable de faire des faux pas. On a encore de ce ſavant cardinal des *Notes ſur le Martyrologe romain*, pleines d'érudition & d'une critique fort au-deſſus de ſon tems. On joint ordinairement à ſes *Annales*, la *Continuation*, par Rainaldi, Rome, 1646 & ſuiv., 10 vol. in-fol. ; l'Abrégé du même, Rome, 1667, in-fol. ; la *Continuation* de Laderchis, Rome, 1728, 3 vol. in-folio ; la *Critique* de Pagi, 4 vol. in-fol. 1705 ; & *Apparatus*, Lucques, 1740, in-fol. La *Continuation* de Spondé, 3 vol. in-fol., n'eſt pas eſtimée, ni celle de Bzovius en neuf. On a traduit en fran-

çois l'*Abrégé* de Baronius qu'a donné Sponde, 2 vol. in-fol.; & la *Continuation* de Sponde, en 3 vol. in-fol.

BAROZZIO. *Voyez.* VIGNOLE.

BARRADAS, (Sébaſtien) jéſuite de Lisbonne, né en 1542, prêcha avec tant de ſuccès, qu'on lui donna le titre d'*Apôtre de Portugal.* Il mourut en odeur de ſainteté, l'an 1615. Ses ouvrages, imprimés à Anvers 1617, & à Cologne en 1628, ſont en 4 vol. in-fol., parmi leſquels on diſtingue ſon *Itinerarium filiorum Iſraël ex Ægypto in terram repromiſſionis*, imprimé ſéparément à Paris, 1620, in-fol. Sa *Concordance des Évangiles* eſt auſſi très-eſtimée; elle eſt méthodique, claire, ſolide, pleine d'onction & bien écrite en latin; l'explication du ſens littéral y eſt ſuivie d'excellentes réflexions morales.

BARRAL, (l'abbé Pierre) né à Grenoble, alla de bonne heure à Paris, où il ſe chargea de quelques éducations, & mourut le 21 juillet 1772. » Pour tenir à quelque choſe » (dit dom Chaudon) il s'étoit » fait janſéniſte; & il étoit un » de ceux qui parloient & qui » écrivoient avec le plus de » violence contre les ennemis » du Port-Royal. Il développa » ſes ſentimens dans ſon *Dictionnaire hiſtorique, littéraire & critique des Hommes célebres*, 1759, 6 vol. in-8°. » L'enthouſiaſme & l'animoſité, ces deux paſſions ſi ridicules dans un homme de-lettres, ſi dangereuſes dans un » hiſtorien, ont dirigé l'auteur » & l'ont égaré. Les éloges les » plus outrés & les injures les » plus atroces, ſe préſentent » tour-à-tour à ſa plume. Dans » les articles des ennemis de » la bulle, il emploie toutes » les hyperboles des oraiſons » funebres. On a dit avec quelque raiſon, que ce livre étoit » le *Martyrologe du janſéniſme* » *fait par un Convulſionnaire* ». On peut voir une critique détaillée de ce Dictionnaire, dans l'avertiſſement du *Dictionnaire hiſtorique* de l'abbé Ladvocat, édition de Paris, 1764. A cette critique où regnent l'honnêteté & la modération, l'abbé Ladvocat a joint une liſte des fautes ou bévues de toute eſpece, dont fourmille le Dictionnaire de l'abbé Barral. Cette liſte eſt ſuivie d'une autre qui indique les articles des hommes illuſtres omis dans cet ouvrage. On a encore de lui: I. *Sevigniana*, 1756, in-12. C'eſt un recueil de penſées tirées des Lettres de Mde. de Sévigné, avec des notes calomnieuſes. II. *Dictionnaire portatif de la Bible*, Paris, 1779, 2 vol. in-12. Compilation ſuperficielle, pleine de fautes de tous les genres, qui ne donnera certainement pas une idée juſte des Livres ſaints. On diroit que l'auteur s'eſt attaché de préférence aux traits qui, dans un état iſolé, ſans nuance & ſans enſemble, peuvent alimenter l'eſprit de dériſion & de ſatyre. Un théologien appelle ce Dictionnaire, *le Perſiflage de l'Hiſtoire-Sainte.* « Gémiſſons, ajoute-t-il, de ce que des ouvrages de cette nature, dont » l'objet préſente tant d'attraits » à la piété & au zele, ſortent » ſi ſouvent des mains de gens » de parti, qui ne peuvent que

» differter ou narrer d'une ma-
» niere froide & aride, pour leſ-
» quels l'onction, le langage de
» conviction & de ſentiment,
» ſont des choſes étrangeres &
» ignorées, & qui n'ont d'ar-
» deur & d'induſtrie que pour
» les marottes de ſecte ». III. *Dictionnaire des Antiquités Romaines*, 1766, 3 vol. in-8°. C'eſt un abrégé du Dictionnaire de Pitiſcus, qui eſt eſtimé.

BARRE. (Pierre la) *Voy.* BARRIERE (Pierre).

BARRE, (François Poullain de la) naquit à Paris en 1647. Il s'adonna à la philoſophie, aux belles-lettres & à la théologie. Il joignit à ces études, celle de l'Ecriture-Sainte & de la tradition ; mais il n'en profita guere par ſa conduite, & perdit par le déréglement de ſes mœurs l'eſprit de ſon état, & même la vraie foi, qu'il abjura pour ſe marier à Geneve, après avoir quitté la cure de la Flamingrie, dans le dioceſe de Laon, à laquelle il avoit été nommé. Réduit à la miſere, il enſeigna la langue françoiſe aux jeunes étrangers, juſqu'à ce qu'il eût une claſſe dans le collége de Geneve. Il y mourut en 1723. On a de lui un traité *De l'égalité des deux Sexes*, in-12. 1673. Il publia enſuite un traité *De l'excellence des Hommes, contre l'égalité des ſexes*, in-12. Ce ſont des eſpeces de plaidoyers où il y a quelquefois des réflexions qui dégénerent en turlupinades, & d'ailleurs peu de choſes ſolides à recueillir. Il a donné encore un *Traité de l'éducation des Dames*, & le *Rapport de la langue latine avec la françoiſe*.

BARRE, (Louis-François-Joſeph de la) de l'académie des inſcriptions naquit à Tournai en 1688, & mourut à Paris, en 1738, après avoir publié pluſieurs ouvrages : I. *Imperium Orientale*, en 2 vol. in-fol., conjointement avec Dom Banduri, qui l'avoit pris pour ſon ſecond. II. Un *Recueil de Médailles des Empereurs*, depuis Dece juſqu'au dernier Paléologue; autre ouvrage auquel Dom Banduri eut beaucoup de part. III. Une nouvelle édition du *Spicilege de D. d'Acheri*, 1723, 3 vol. in fol; le 1er. renferme les traités dogmatiques, moraux & polémiques ; le 2e., les morceaux qui appartiennent à l'hiſtoire eccléſiaſtique, & le 3e., ceux qui regardent l'hiſtoire profane. On doit cet ordre à l'éditeur, de même que la correction de bien des fautes, & beaucoup de nouvelles pieces. IV. Une édition du *Dictionnaire de Moreri*, de 1725. V. un volume in-4°. de Mémoires, pour ſervir à l'Hiſtoire de France & à celle de Bourgogne, connu ſous le nom de *Journal de Charles VI*, 1730. Ces Mémoires ont été recueillis par D. des Salles, bénédictin, & publiés par de la Barre. VI. Une édition du *Secrétaire de la Cour*, & du *Secrétaire du cabinet*, 2 vol. in-12., qui prouvent que la Barre avoit plus d'érudition que de goût. Le diſcernement qu'il avoit acquis pour les vieux manuſcrits, ne lui ſervoit pas pour les ouvrages modernes.

BARRE, (Jean-François le Fevre de la) jeune gentilhomme d'Abbeville, s'étant gâté l'eſprit & le cœur par la lecture de divers ouvrages, écrits par

des philosophes modernes, & lié avec quelques amis infectés des mêmes erreurs, se porta avec eux aux excès les plus révoltans contre la religion de Jesus-Christ. Il fut condamné par arrêt du parlement de Paris du 4 juin 1766, à avoir la tête tranchée, après avoir fait amende honorable, portant cet écriteau : *impie, blasphémateur, & sacrilege abominable & exécrable*. Le parlement ordonna que le *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire, source principale de l'infortune de ce jeune-homme, fût jeté dans le même bûcher qui consuma le corps de ce malheureux. En 1775, le philosophe entreprit de justifier son disciple dans un mémoire intitulé le *Cri du sang innocent ;* mais les faits étoient trop récens & trop généralement connus, pour que le public n'apperçût pas les fausfetés, & ne s'indignât pas contre les imputations odieuses, dont cet écrit étoit rempli.

BARRE, (Joseph) chanoine-régulier de Ste. Genevieve, & chancelier de l'université de Paris, mort dans cette ville, le 23 juin 1764, âgé de 72 ans. Il entra jeune dans la congrégation, & y fit de grands progrès dans la piété, ainsi que dans les sciences ecclésiastiques & profanes. Plusieurs ouvrages, sortis de sa plume, ont rempli le cours de sa vie laborieuse. Les principaux sont I. *Vindiciæ Librorum Deutero-Canonicorum veteris Testamenti*, 1730, in-12. ; livre qui offre beaucoup d'érudition. II. *Histoire générale d'Allemagne*, 1748, en 11 vol. in-4°. Cette histoire, pleine de recherches, & cependant très-inexacte, est rarement élégante, & de plus, d'une partialité qui doit la rendre odieuse aux étrangers, surtout aux peuples qui ont eu quelque démêlé avec la France : elle prouve plus d'effort de mémoire que de génie, & cet effort même n'est pas toujours heureux, c'est l'effort d'une mémoire infidelle. « Il ne suffit » pas, dit un critique, pour » composer une bonne histoire » d'Allemagne, de compiler ce » qui se trouve dans nos auteurs modernes, & de le » mettre bout à bout, en y faisant quelques liaisons ; il faut » consulter les auteurs originaux, que les Allemands ont » recueillis avec soin. Mais cela » est encore à faire. Aussi n'avons-nous pas de bonne histoire de ce pays : car celle » de Heiss ne mérite guere » ce nom ; & celle de l'abbé » Schmidt, traduite de l'allemand en françois, est » moins l'histoire des Allemands, qu'un cadre où l'auteur a cherché à placer ses » systêmes ». III. *Vie du Maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12. Cette histoire est curieuse ; mais la diction n'en est pas assez pure, & les faits n'en sont pas toujours bien choisis. IV. *Histoire des Loix & des Tribunaux de Justice*, 1755, in-4°. C'est son meilleur ouvrage. V. Le Pere Barre a orné de notes l'édition des *Œuvres de Bernard Van-Espen*, donnée en 1753, 4 vol. in-fol.

BARREAUX, (Jacques Vallée, seigneur des) naquit à Paris en 1602, d'une famille de robe. Les liaisons qu'il eut avec Théophile Viaud, le je-

terent dans l'irréligion & le libertinage. On trouva parmi les papiers de ce poëte, des Lettres latines de des Barreaux, dans lesquelles l'impiété se montroit sans masque. Sa jeunesse lui épargna un châtiment exemplaire. Les plaisirs sensuels étoient sa seule occupation. Il quitta une charge de conseiller au parlement de Paris, pour goûter plus aisément les délices d'une vie voluptueuse : on raconte qu'étant chargé de rapporter un procès, & les parties pressant le jugement, il donna la somme contestée, plutôt que de se gêner en remplissant son devoir. Ses vers, ses chansons le faisoient rechercher dans toutes les compagnies, dont la licence n'étoit point bannie. Il porta le raffinement du plaisir jusqu'à changer de climat, suivant les saisons. En hiver, il alloit jouir du beau soleil de Provence; en été, il retournoit à Paris. Il devint plus sage sur la fin de ses jours, & il mourut en chrétien à Châlons-sur-Saône, le meilleur air de la France, à ce qu'il disoit, en 1673. On ne connoît de ce fameux épicurien, que le sonnet qu'il fit dans une maladie: *Grand Dieu*, &c. Voltaire prétend que ce sonnet, qu'il trouve fort médiocre, n'est pas de des Barreaux, mais de l'abbé de Laveau. Il paroît inconteſtable que des Barreaux en est le véritable auteur, & les gens-de-lettres y ont toujours trouvé beaucoup d'élévation & d'énergie. C'est une expression vive & rapide de ce sentiment profond que l'idée de Dieu, de sa justice & de sa miséricorde, fait naître dans le cœur de l'homme; sentiment que toute la fougue des passions, toute l'ivresse du libertinage, toutes les illusions d'une fausse philosophie, ne sauroient anéantir, & qui ne manque pas de renaître dans les momens d'une raison calme.

BARREIROS, (Gaspar) né à Viseu en Portugal, étoit neveu de l'historien Barros; il vécut pendant quelques années à Rome, où il s'acquit l'estime des cardinaux, Pierre Bembo & Jacques Sadolet. Il devint ensuite inquisiteur & chanoine d'Evora, où il mourut, en 1610, avec la réputation d'un savant judicieux. Il a donné en Portugais des Examens critiques sur les Fragmens des *Origines* de Caton; sur les livres attribués à Manethon, sur le livre de Q. Fabius Pictor : *De aureo sæculo & origine urbis Romæ.* Un traité en latin sur le pays d'Ophir dont il est parlé dans l'Ecriture, Anvers, 1600, in-8°. & au tom. 8 des grands Critiques d'Angleterre. Il a donné ce traité sous le nom de *Varrerius*, de même que la critique des livres attribués à Béroſe, qui se trouve dans l'édition de ces livres donnée à Anvers en 1599.

BARRELIER, (Jacques) dominicain, botaniste estimé. Après avoir fait de bonnes études, & pris le degré de licentié en médecine, il entra dans l'ordre des Freres prêcheurs en 1635. Ses talens & sa prudence le firent élire, en 1646, assistant du général, avec lequel il parcourut la France, l'Espagne & l'Italie. Au milieu des occupations de cet emploi, & sans négliger ses devoirs, il

trouva le moyen de s'appliquer à la botanique, pour laquelle il avoit un goût naturel. Il recueillit un grand nombre de coquillages & de plantes, & il en deſſina beaucoup qui n'étoient point connues, ou ne l'étoient qu'imparfaitement. Il avoit entrepris une Hiſtoire générale des plantes, qu'il devoit intituler *Hortus mundi*, ou *Orbis Botanicus*. Il y travailloit fortement, lorſqu'il fut étouffé d'un aſthme en 1673, à l'âge de 67 ans. Ce qu'on a pu recueillir de cet ouvrage, a été publié par Antoine de Juſſieu, ſous ce titre : *Plantæ per Galliam, Hiſpaniam & Italiam obſervatæ, & iconibus æneis exhibitæ*, Paris, 1714, in-fol.

BARRÊME, (François) mort à Paris en 1703, s'eſt acquis quelque célébrité, par des livres d'un uſage journalier. Tels ſont ſon *Arithmétique*, in-12.; ſes *Comptes faits;* ſes *Changes étrangers*, 2 vol. in 8°., &c.

BARRERE, (Pierre) médecin de Perpignan, mort en 1755, étoit bon pour la théorie & la pratique : il paſſoit pour un obſervateur exact. On a de lui : I. *Relation & Eſſai ſur l'Hiſtoire-Naturelle de la France équinoxiale*, 1748, in-12. II. *Diſſertation ſur la couleur des Negres*, 1741, in-4°. (*Voy.* PECHLIN.) III. *Obſervations ſur l'origine des pierres figurées*, 1746, in 8°.

BARRI *ou* BARRY, (Paul de) provincial des jéſuites de la province de Lyon, mort à Avignon en 1661, à l'âge de 74 ans, étant né en 1587, publia pluſieurs ouvrages de piété, où il y a plus de bonne morale que de bon goût; mais c'étoit le goût de ſon tems. La plupart furent traduits en latin, en italien, & en allemand; c'étoit l'uſage alors de donner aux livres des titres ſinguliers, & le P. Barri l'a ſcrupuleuſement ſuivi. Ses divers ouvrages ſont intitulés : *Les ſaints accords de Philagie avec le Fils de Dieu... La riche alliance de Philagie avec les Saints du Paradis... La Pédagogie céleſte... L'inſtruction de Philagie pour vivre à la mode des Saints... Les cent Illuſtres de la maiſon de Dieu.... Les deux illuſtres Amans de la Mere de Dieu... L'heureux trépas des cent Serviteurs de la Mere de Dieu... Le Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mere de Dieu, aiſées à pratiquer aux jours de ſes fêtes & octaves.... le Penſez-y bien?* Ce dernier & quelques autres ont été réimprimés avec les corrections néceſſaires faites au ſtyle ſuranné. Peut-être qu'on eût bien fait d'y changer auſſi quelques expreſſions outrées, & quelques paſſages que des théologiens ſolides ont trouvés n'être pas trop d'accord avec une dévotion ſolide.

BARRIERE, (Jean de la) né à St. Seré en Querci, fut nommé abbé des Feuillans, dans le dioceſe de Rieux. Sa premiere penſée fut de faire revivre l'eſprit de l'ordre de Cîteaux dans ſon monaſtere; mais il fut long-tems à chercher des hommes qui vouluſſent le ſeconder. Sixte V confirma ſon nouvel inſtitut en 1585; & l'année d'après, le roi Henri III l'appella à Paris. La ferveur de cette réforme croiſſoit tous les jours; on y pratiquoit les auſtérités les plus

ſingulieres. On dit que, pour ſe mortifier, ils ſe ſervoient de crânes humains dans les repas, au-lieu de gobelets & de taſſes. Barriere eut la douleur de voir un grand nombre de ſes religieux ſe déclarer pour la ligue & ſe ſoulever. Ils obtinrent de Sixte V la permiſſion de convoquer un chapitre général à Rome. Le pape y députa le procureur-général des Freres prêcheurs. Ce commiſſaire ſuſpendit Jean de la Barriere de l'adminiſtration de ſon abbaye, lui défendit de dire la meſſe, & lui donna la ville de Rome pour priſon. Clément VIII inſtruit par le cardinal Bellarmin du mérite de Barriere, & empreſſé d'ailleurs d'obliger Henri IV, fit abſoudre Barriere. Ce pontife voulut le retenir à Rome, où il mourut l'an 1600, en odeur de ſainteté, entre les bras du cardinal d'Oſſat ſon ami.

BARRIERE, (Pierre) dit *la Barre*, natif d'Orléans, de matelot devenu ſoldat, conçut l'abominable deſſein de tuer Henri IV. Barriere fut arrêté, tenaillé, & rompu vif, le 26 août 1593 (*Voyez* BANCHI). Varade, recteur des jéſuites de Paris, que l'on accuſa enſuite d'avoir conſeillé cet horrible attentat à Barriere, étoit à Paris lorſque le procès fut fait à ce ſcélérat : il y reſta même après qu'Henri IV ſe fut rendu maître de la capitale; il en partit quelque tems après avec la permiſſion du roi pour aller à Rome avec le légat. Ce ne fut qu'en 1595, deux ans après l'exécution de Barriere, que le parlement s'aviſa de faire le procès à Varade. Paſquier eſt le premier qui ait fait Varade complice de Barriere, ſans citer d'autres preuves que *je l'ai appris d'un mien ami qui eſt un autre moi-même.* Tous les hiſtoriens qui inculpent le P. Varade, n'apportent point d'autre garant que le Catéchiſme de Paſquier (2e. partie, pag. 52). Harlay, dans ſes remontrances à Henri IV, rappella la même accuſation. Mais Henri IV répondit qu'*il n'y avoit eu aucune charge à l'encontre de Varade, & ſi aucune étoit*, ajouta ce monarque judicieux, *pourquoi l'auriez-vous épargné? Quant à Barriere, tant s'en faut qu'un jéſuite l'ait confeſſé, comme vous dites, que je fus averti par un jéſuite de ſon entrepriſe, & un autre lui dit qu'il ſeroit damné s'il oſoit l'entreprendre.* Henri IV devoit être certainement mieux inſtruit de ce qui le regardoit perſonnellement, que Paſquier & Harlay, puiſqu'il s'agiſſoit de la vie même de ce monarque. On peut conſulter le Mercure françois de 1604, Matthieu hiſtoriographe & confident d'Henri IV, les Mémoires de Villeroi, miniſtre d'état, Dupleix, auteur contemporain & hiſtoriographe de France, le Plaidoyer de Montholon, l'Hiſtoire de l'univerſité de Paris, tom. IV, p. 884.

BARROIS, (Jacques-Marie) libraire de Paris, a pouſſé la connoiſſance des livres plus loin qu'aucun de ſes confreres; il en connoiſſoit non-ſeulement les éditions & le prix, mais il s'appliquoit à en ſaiſir le mérite, & à s'inſtruire dans les matieres qui y étoient traitées. Il a rédigé habilement les Catalogues de nombre de biblio-

theques de ſon tems. Il eſt mort en 1769.

BARROS *ou* DE BARROS, (Jean) né à Viſeu en 1496, fut élevé à la cour d'Emmanuel roi de Portugal, auprès des Infants. Il fit des progrès rapides dans les lettres grecques & latines. L'infant Jean, auquel il s'étoit attaché, & dont il étoit précepteur, ayant ſuccédé au roi ſon pere en 1521, de Barros eut une charge dans la maiſon de ce prince. Il devint en 1522 gouverneur de St. George de la Mine, ſur les côtes de Guinée en Afrique. Trois ans après, le roi l'ayant appellé à la cour, le fit tréſorier des Indes : cette charge lui inſpira la penſée d'en écrire l'hiſtoire ; pour l'achever, il ſe retira à Pombal, où il mourut en 1570, avec la réputation d'un ſavant eſtimable & d'un bon citoyen. De Barros a diviſé ſon *Hiſtoire de l'Aſie & des Indes* en 4 décades. Il publia la 1ere. en 1552, la 2e. en 1553, la 3e. en 1563. La 4e. ne vit le jour qu'en 1615, par les ordres du roi Philippe III, qui fit acheter le manuſcrit des héritiers de Jean de Barros. Cette hiſtoire eſt en portugais. Poſſevin & le préſident de Thou en font de grands éloges. La Boulaye-le-Goux, dont le ſuffrage eſt peu de choſe en comparaiſon des deux autres, dit que c'eſt plutôt du papier barbouillé, qu'un ouvrage digne d'être lu. Barros a ramaſſé bien des faits, que l'on chercheroit vainement ailleurs; & mérite une place parmi les bons hiſtoriens. Divers auteurs ont continué ſon ouvrage, & l'ont pouſſé juſqu'à la 13e. décade. Il y en a une nouvelle édition à Lisbonne, 1736, 3 vol. in-fol. Alphonſe Ulloa l'a traduit en eſpagnol. Barros eſt encore auteur de pluſieurs autres ouvrages ; entr'autres d'une *Grammaire de la langue Portugaiſe*, d'un traité *De la mauvaiſe honte*, d'un Dialogue moral, &c.

BARROW, (Iſaac) naquit à Londres en 1630. Il fit pluſieurs voyages en France, en Italie, à Conſtantinople. Il profeſſa enſuite le grec à Cambridge, & quelque tems après la géométrie. Tillotſon a donné une édition de ſes Œuvres en 4 vol. in-fol., 1683 & 1687. On y trouve des Sermons, des ouvrages de mathématiques & des Traités de théologie. Il mourut en 1677. Barrow avoit beaucoup de génie pour les mathématiques ; il fut le maître de Newton, & il ébaucha le calcul des infiniment-petits. Il trouva en 1666 une méthode de mener les tangentes, qui donna bientôt lieu à ce calcul. Malgré ſes ſuccès, il quitta l'étude aride de la géométrie, pour s'attacher à celle de la religion, mais y ayant porté les préjugés de ſa communion, il n'y trouva pas les reſſources qu'elle promet à ceux qui cherchent ſincérement la pureté de la foi. Ses ouvrages en ce genre n'eurent que peu de ſuccès, & ne ſont pas toujours honneur au jugement du théologien. Il eſt encore auteur, I. De l'*Abrégé chronologique*, ou *Hiſtoire des découvertes faites par les Européens dans les deux Indes*, traduit de l'anglois par R. Targe, 12 vol. in-12, Paris, 1766. II. De l'*Hiſtoire nouvelle & impartiale d'Angle-*

terre, traduite de l'anglais, Paris, 1771, 15 vol. in-12.

BARSABAS, surnommé *le Juste*, un des premiers disciples de Jesus-Christ, après l'Ascension du Sauveur, fut présenté avec Mathias, pour être mis à la place de Judas. On ne sait rien de particulier de sa vie, ni de sa mort. Barsabas est aussi le surnom de Jude, autre disciple dont il est parlé dans les Actes, qui fut envoyé avec quelques autres à Antioche pour y porter la lettre, où les Apôtres rendoient compte de ce qui avoit été décidé dans le concile de Jérusalem.

BARTAS, (Guillaume de Salluste du) naquit à Montfort en 1544, d'un trésorier de France, & non pas dans la terre de Bartas en Armagnac. Henri IV, qu'il servit de son épée, & qu'il chanta dans ses vers, l'envoya en Angleterre, en Danemarck & en Ecosse. Il eut le commandement d'une compagnie de cavalerie en Gascogne, sous le maréchal de Matignon. Il étoit calviniste, & mourut en 1590, à 46 ans. L'ouvrage qui a le plus contribué à rendre son nom célebre, est le poëme intitulé : *Semaine de la Création du Monde*, en VII livres; qui a été suivi de la *Seconde Semaine* ou *l'Enfance du Monde*. Pierre de l'Ostal dit (dans un mauvais sonnet adressé à Du Bartas, que ce seigneur a mis à la tête de son poëme) que ce livre *est plus grand que tout l'univers*. On prétendit aussi que Ronsard lui avoit fait présent d'une plume d'or en lui disant *qu'il avoit plus fait en une semaine que lui tout Ronsard qu'il est, en toute sa vie;* mais l'impérieux Ronsard refuta ce bruit en s'adressant à Dorat son ami & son ancien maître :

Ils ont menti, Dorat, ceux qui le veulent dire,
Que Ronsard, dont la plume a contenté les rois,
Soit moins que Du Bartas; et qu'il ait, par sa voix,
Rendu ce témoignage ennemi de sa lyre, etc.

Le style de Du Bartas est bas, lâche, incorrect & impropre; il emploie des images grotesques & des dénominations ridicules, comme lorsqu'il appelle le soleil, le *duc des chandelles;* les vents, les *postillons d'Eole;* le tonnerre, le *tambour des Dieux*. Quoiqu'on rie, aujourd'hui de ces expressions, on en trouve dans plusieurs écrivains à prétentions, qui leur ressemblent beaucoup; & si la dégénération de l'éloquence & la corruption du goût continuent d'aller en croissant, *la Semaine de la Création du Monde* pourra servir de modele à nos jeunes poëtes & même à nos orateurs. (Voyez le *Journ. hist. & littér.* 15 nov. 1785, p. 409). On a du seigneur Du Bartas plusieurs autres ouvrages. Le plus singulier est un petit poëme, dressé pour l'accueil de la reine de Navarre, faisant son entrée à Nérac. Ce sont trois nymphes qui se disputent l'honneur de saluer sa majesté. La 1re. débite ses complimens en vers latins, la 2e. en vers françois, & la 3e. en vers gascons. Du Bartas, quoiqu'assez mauvais poëte, étoit homme de bien. Son livre de *la Semaine* eut la fortune des meilleurs ou-

vrages. On en fit, dans cinq ou ſix ans, plus de 30 éditions. Il s'éleva de tous côtés des traducteurs & des commentateurs, des abréviateurs, des imitateurs & des adverſaires. Il faut avouer que malgré le ſtyle guindé de Du Bartas, ſes hyperboles & ſes metaphores ridicules, il ſe trouve çà & là des tirades de vers naturels & coulans; tels ſont les ſuivans, où il rejette le ſyſtême du mouvement de la terre, qui alors n'avoit pas la vogue qu'il a eu depuis :

Il se trouve entre nous des esprits frénétiques
Qui se perdent toujours dans des sentiers obliques,
Qui, sans cesse créant des systêmes nouveaux,
Prouvent que la raison gît loin de leurs cerveaux.
Tels sont, comme je crois, ces écrivains qui pensent
Que ce ne sont les cieux ou les astres qui dansent
A l'entour de la terre; ains que la terre fait
Chaque jour sur son axe un tour vraiment parfait;
Que nous semblons ceux-là qui, pour courir fortune,
Tentent le dos flottant de l'azuré Neptune,
Et nouveaux, cuident voir, quand ils quittent le port,
La nef demeurer ferme, et reculer le bord.

Ses Œuvres furent recueillies, en 1611, in-folio, à Paris, par Rigaud.

BARTH, (Jean) né à Dunkerque, d'un ſimple pêcheur, eſt plus connu que s'il avoit dû le jour à un Monarque. Dès 1675 il étoit célebre par pluſieurs actions auſſi ſingulieres que hardies. Il ſeroit trop long de les détailler toutes. Sa bravoure ayant éclaté en différentes occaſions, il eut le commandement, en 1692, de 7 frégates & d'un brûlot. Trente-deux vaiſſeaux de guerre, anglois & hollandois, bloquoient le port de Dunkerque. Il trouva le moyen de paſſer, & le lendemain il enleva 4 vaiſſeaux anglois, richement chargés, qui alloient en Moſcovie. Il alla brûler 86 bâtimens, tant navires qu'autres vaiſſeaux marchands. Il fit enſuite une deſcente vers Neucaſtel, y brûla environ 200 maiſons, & emmena à Dunkerque pour 500 mille écus de priſes. Sur la fin de la même année 1692, ayant été croiſer au Nord avec trois vaiſſeaux du roi, il rencontra une flotte hollandoiſe, chargée de bled. Elle étoit eſcortée par 3 navires de guerre: Barth les attaqua, en prit un, après avoir mis les autres en fuite, & ſe rendit maître de 16 vaiſſeaux de cette flotte. En 1693, il eut le commandement du vaiſſeau *le Glorieux*, de 66 canons, pour ſervir dans l'armée navale, commandée par Tourville, qui ſurprit la flotte de Smyrne. Barth s'étant trouvé ſéparé de l'armée, rencontra proche de Faro ſix navires hollandois, tous richement chargés: il les fit échouer & brûler. Le héros marin, actif, infatigable, partit quelques mois après avec 6 vaiſſeaux de guerre, pour amener en France, du port de Vlekeren, une flotte chargée de bled. Il la conduiſit heureuſement à Dunkerque, quoique les Anglois & les Hollandois euſſent envoyé de groſſes frégates pour l'empêcher. Au commencement de l'été de 1694, il

ſe mit en mer avec les mêmes vaiſſeaux, pour aller chercher une flotte chargée de bled pour le compte du roi, qui étoit reſtée dans différens ports du Nord. Cette flotte étoit déjà partie au nombre de plus de cent voiles, ſous l'eſcorte de 2 vaiſſeaux Danois & 1 Suédois. Elle fut rencontrée entre le Texel & le Vlie, par le contre-amiral de Friſe, nommé Hides-de-Vries, qui commandoit une eſcadre compoſée de 8 vaiſſeaux de guerre, & n'eut point de peine à s'emparer de la flotte. Mais le lendemain, Barth le rencontra à la hauteur du Texel, & quoiqu'inférieur en nombre & en artillerie, il lui enleva ſa conquête, prit le contre-amiral & 2 autres vaiſſeaux. Cette grande action lui valut des lettres de nobleſſe. Deux ans après, en 1696, Jean Barth cauſa encore une perte conſidérable aux Hollandois, en ſe rendant maître d'une partie de leur flotte, qu'il rencontra à ſix lieues du Vlie ou Vlieland, iſle voiſine du Texel. Son eſcadre étoit compoſée de 8 vaiſſeaux de guerre & de quelques armateurs, & la flotte Hollandoiſe de 106 vaiſſeaux marchands, eſcortée de quelques frégates: Barth l'attaqua avec vigueur, & aborda lui-même le commandant; prit 30 vaiſſeaux marchands, & 4 du convoi, ſans avoir ſouffert que très-peu de perte. Il ne put néanmoins profiter de ſa conquête. Ayant rencontré preſque auſſi-tôt 12 vaiſſeaux de guerre Hollandois, convoyant une flotte qui alloit au Nord, il fut contraint de mettre le feu à ſa priſe, pour l'empêcher de retomber entre les mains des ennemis. Il ne ſe ſauva lui-même qu'à force de voiles, de la pourſuite de quelques autres vaiſſeaux. Ce célebre marin mourut en 1702, à 51 ans, avec une grande réputation. Sans protecteurs & ſans autre appui que lui-même, il devint chef d'eſcadre, après avoir paſſé par tous les degrés de la marine. Il étoit de haute taille, robuſte, bien fait de corps, quoique d'un air groſſier. Il ne ſavoit ni lire, ni écrire, ayant ſeulement appris à mettre ſon nom. Il parloit peu & mal, ignorant les bienſéances, s'exprimant & ſe conduiſant par-tout en matelot. Le roi lui ayant dit: *Jean Barth, je viens de vous nommer chef d'eſcadre;* il lui répondit fiérement: *Vous avez bien fait, Sire.* Lorſque le chevalier de Forbin l'amena à la cour, en 1691, les plaiſans de Verſailles ſe diſoient: *Allons voir le chevalier de Forbin qui mene l'Ours.* Il ſe préſenta, dit-on, avec une culotte de drap d'or, doublée de drap d'argent; & la gêne que cette doublure produiſoit, lui donnoit une attitude aſſez plaiſante. Jean Barth n'étoit bon que ſur ſon navire. Il étoit très-propre pour une action hardie, mais incapable d'un projet un peu étendu. On a donné ſa *Vie*, en 1782, in-12.

BARTHE. *Voy.* THERMES.

BARTHELEMI, (S.) un des douze Apôtres, pénétra juſqu'à l'extrémité des Indes, au rapport d'Euſebe & de pluſieurs autres anciens écrivains. Par les Indes, ces auteurs entendent quelquefois, non-ſeulement l'Arabie & la Perſe, mais encore l'Inde proprement dite: en ef-

fet, ils parlent des Brachmanes de ces pays, fameux dans l'univers pour leur prétendue connoiſſance de la philoſophie, & pour leurs myſteres ſuperſtitieux. On lit dans Euſebe, que S. Pantene ayant été dans les Indes, au commencement du troiſieme ſiecle, pour réfuter les Brachmanes, y trouva des traces de chriſtianiſme, & qu'on lui montra une copie de l'évangile de S. Matthieu en hébreu, qu'on lui aſſura avoir été apportée dans ce pays par S. Barthélemi, quand il y avoit planté la foi. Le S. Apôtre revint dans les pays ſitués au Nord-Oueſt de l'Aſie, & rencontra S. Philippe à Hiérapolis en Phrygie. De-là il ſe rendit dans la Lycaonie, où S. Chryſoſtome aſſure qu'il inſtruiſit les peuples dans la religion chrétienne. Mais on ignore les noms de la plupart des contrées dans leſquelles il annonça la foi: & en général les détails de ſa vie, & de ſes ſaintes conquêtes, ainſi que les circonſtances de ſa mort, ne ſont pas connus d'une maniere authentique (*Voyez* la réflexion qui ſe trouve à la fin de l'article S. JACQUES *le Majeur*). Les hiſtoriens grecs modernes, diſent qu'il fut condamné à être crucifié par le gouverneur d'Albanopolis. D'autres prétendent qu'il fut écorché vif, ce qui n'exclut pas le crucifiement. La réunion de ce double ſupplice étoit en uſage, non-ſeulement en Egypte, mais encore chez les Perſes; & les Arméniens pouvoient avoir emprunté de ces derniers peuples leurs voiſins, un tel genre de barbarie. Il n'a rien laiſſé par écrit. Le faux évangile que quelques hérétiques avoient forgé ſous ſon nom, fut déclaré apocryphe par le pape Gelaſe. Théodore Lecteur rapporte que l'empereur Anaſtaſe ayant fait bâtir, en 508, la ville de Duras en Méſopotamie, il l'enrichit des reliques de S. Barthélemi. S. Grégoire de Tours aſſure qu'on les porta dans l'iſle de Lipari près de Sicile, avant la fin du dixieme ſiecle. On lit dans Anaſtaſe le bibliothécaire, qu'en 809 elles furent transférées de Lipari à Bénévent, & elles le furent de Bénévent à Rome, en 983, ſelon le cardinal Baronius. Depuis ce tems-là elles ſont reſtées dans un monument de porphyre, placé ſous le grand autel de la célebre égliſe qui porte à Rome le nom du Saint, & qui eſt dans l'iſle du Tibre. Un évêque de Bénévent envoya un bras du Saint Apôtre à S. Edouard-le-Confeſſeur, qui en fit préſent à la cathédrale de Cantorbéry. Il eſt vraiſemblable que S. Barthélemi eſt le même que NATHANAEL. *Voyez* ce mot.

BARTHELEMI DE PISE. *Voyez* ALBIZI *ou* DE ALBIZIS.

BARTHELEMI des Martyrs, dominicain, né à Liſbonne en 1514, enſeigna la théologie à Don Antonio, neveu de Jean III, roi de Portugal, que l'on deſtinoit à l'Egliſe. La reine Catherine lui donna l'archevêché de Brague, en 1559, par le conſeil de Louis de Grenade, ſon confeſſeur. Il parut avec éclat au concile de Trente; il combattit ceux qui, par une reſpect mal entendu, ne vouloient point qu'on fît des réglemens pour la réformation des cardinaux, & repréſenta fortement

fortement que plus une dignité ecclésiastique est éminente, plus il importe de mettre ceux qui en son revêtus, dans une sainte nécessité de mener une vie régulière. C'est dans cette occasion qu'il dit les paroles si connues: *Illustrissimi cardinales egent illustrissimâ reformatione.* Il soutint avec la même force, que la résidence dans les pasteurs est de droit divin, & conséquemment indispensable. « Où » en sommes-nous réduits, disoit-il, si ceux auxquels Dieu » a confié le soin de son Eglise » mettent en problême l'obligation qu'ils ont de demeurer avec elle? Souffriroit-on » un serviteur, qui, étant chargé des enfans de son maître, disputeroit s'il est tenu » d'être auprès d'eux? Que dirions-nous d'une mere qui » abandonneroit l'enfant qu'elle allaite, ou d'un berger qui » laisseroit son troupeau dans » les champs, à la merci des » loups? Quoi! nous douterons que nous soyons tenus » personnellement de veiller » sur ceux pour lesquels nous » sommes tenus de sacrifier nos » vies, quand leur salut l'exige! Nous leur devons plus » nos vies pour leurs besoins » spirituels, que nous ne nous » les devons à nous-mêmes » pour quelque avantage temporel que ce soit, &c. ». Il y avoit long-tems qu'il avoit fait connoître ses sentimens sur les devoirs des pasteurs. Faisant la visite de son diocese, il vit un jour dans les champs un jeune berger qui ne quittoit point son troupeau au milieu d'un violent orage; il eût pu se mettre à l'abri dans une caverne voisine: mais il ne voulut point s'éloigner, de peur que le loup ou les autres bêtes ne profitassent de son absence. Barthélemi des Martyrs fut singuliérement touché de ce qu'il voyoit. « Quelle le» çon, dit-il, pour un pasteur » des ames! Avec quel soin ne » doit-on pas veiller pour les » garantir des pieges du dé» mon »! S. Charles Borromée voyoit dans ce prélat un second lui-même, & lia une amitié très-étroite avec lui. L'Eglise perdit Barthélemi en 1590, dans le couvent de Viane, où il s'étoit retiré huit ans avant sa mort, après s'être démis de son archevêché. Il y fit beaucoup de bien, & dans tous les genres. Il disoit que sa vie n'étoit pas à lui, mais à son troupeau. *Je suis*, ajoutoit-il, *le premier médecin de 1400 hôpitaux, qui sont les paroisses de mon diocese.* On a de ce saint archevêque un livre intitulé: *Stimulus Pastorum*, & plusieurs autres ouvrages de piété, recueillis à Rome, en 2 vol. in-fol, 1744, par D. Malachie d'Inguimberti, depuis évêque de Carpentras. On y trouve d'excellentes regles pour la vie des pasteurs & des simples fideles. Dans la partie historique de ses ouvrages, on voit un auteur quelquefois plus pieux qu'éclairé; mais on est dédommagé par la solidité des réflexions & une onction rare. La crédulité d'ailleurs est un défaut si peu considérable en comparaison de ceux des écrivains de notre siecle, qu'on seroit presque tenté de la regarder comme une vertu. Ajoutons que la critique étoit encore foi-

ble, & n'avoit pas éclairci une infinité de choſes mieux connues depuis. Louis de Grenade a donné une Relation abrégée de ſes vertus & de ſes principales actions. Sa vie a été écrite par trois auteurs graves qui étoient tous contemporains. C'eſt d'après leur récit, joint à quelques autres mémoires, qu'a été compoſée la Vie françoiſe du ſaint archevêque de Brague, qui a été imprimée in-8°. & in-4°. Quelques auteurs ont attribué cet ouvrage aux dominicains: mais ils ſe ſont trompés; & l'on ne doute point qu'il ne ſoit d'Iſaac le maître, plus connu ſous le nom de *Sacy*. Au reſte, cette Vie de D. Barthélemi des Martyrs eſt très-eſtimée & mérite de l'être.

BARTHELEMI di San-Marco. *Voyez* BACCIO.

BARTHELEMI, (Nicolas) bénédictin du XVe. ſiecle, né à Loches, a fait des Poéſies latines, difficiles à trouver: *Epigrammata*, *Momia*, *Enneæ*, 3 vol. in-8°.: les 2 premiers ſans date; le troiſieme, de 1531, contient des pieces qui roulent ſur des ſujets de dévotion: *De vita activa & contemplativa*, 1523, in-8°., en proſe; *Chriſtus xylonicus*, tragédie en 4 actes, 1531, in-8°.

BARTHIUS, (Gaſpard) né à Cuſtrin en 1587, mourut à Leipſick en 1658. Il mérite une place parmi les enfans précoces. A 12 ans il traduiſit les *Pſaumes de David* en vers latins; à 16, il fit imprimer une Diſſertation ſur la maniere de lire les auteurs latins, depuis Ennius, juſqu'aux critiques de ſon tems. On a encore de lui: I. ſes *Adverſaria*, gros volume in-fol., diviſé en 60 livres, imprimé à Francfort en 1624 et 1648. C'eſt un recueil de notes ſur différens écrivains ſacrés & profanes, avec des éclairciſſemens ſur les coutumes & les loix. II. Un Commentaire in-4°., ſur Stace, 1660; & un autre ſur Claudien, Francfort, 1650, en un vol. in-4°. L'érudition n'y eſt pas diſpenſée avec diſcernement. Tous ces ſavans prematurés ont plus de mémoire que de jugement, & l'on ne doit pas être ſurpris de ce que leurs ouvrages ne leur ſurvivent pas. On peut juger du goût de Barthius, par la peine qu'il a prise de traduire une partie des ouvrages de l'Arétin.

BARTHOLE, juriſconſulte célebre, né à Saſſo-Ferrato, dans la Marche d'Ancone, en 1313, fut profeſſeur de droit dans pluſieurs univerſités d'Italie. Il mourut à Pérouſe en 1356, & laiſſa pluſieurs ouvrages, Lyon, 1545, 10 vol. in-fol. écrits du ſtyle de ſon tems, mais qui renferment des choſes qu'on ne trouveroit pas ailleurs. La ſanté de ce juriſconſulte étoit très-délicate, ſa taille petite; mais il avoit été dédommagé des défauts du corps, par les avantages de l'eſprit & du caractere: le ſien étoit plein de candeur. Il ſavoit cependant dans l'occaſion flatter les rois, & ajuſter la juriſprudence à la puiſſance; comme lorſqu'il ſe décida ſi plaiſamment pour la monarchie univerſelle des empereurs d'Allemagne. *Voy.* FRÉDERIC I.

BARTHOLIN, (Gaſpard) médecin & anatomiſte, natif de Malmoë, mort à Sora, en 1629 à 45 ans, a donné: I. une

Anatomie, Leyde, 1673, in-8°. II. *De lapide nephritico, de unicornu, de pygmæis, de ſtudio medico*, Coppenhague, 1663. III. *Enchiridion phyſicum*, 1625. IV. *Manuductio ad veram phyſiologiam ex ſacris Litteris.*

BARTHOLIN, (Thomas) médecin, fils du précédent, non moins ſavant que lui, mourut en 1680, à 64 ans. Il avoit des idées ſingulieres, & croyoit, par exemple, que les Chrétiens devoient s'abſtenir de la chair des animaux. Mais cela n'empêche pas que ce ne fût un très-habile médecin, & un très-ſavant homme. Il a fait des découvertes intéreſſantes ſur les veines lactées & ſur les vaiſſeaux lymphatiques. On a de lui un ouvrage publié en 1661, *ſur l'uſage de la neige.* II. *De morbis biblicis*, Francfort, 1672, in-8°. III. *Paralytici N. Teſtamenti*, Coppenhague, 1653, in-8°. IV. *Diſſertatio de Paſſione Chriſti*, Amſterdam, 1670, in-12. V. *Epiſtolæ Medicinales*, & *De inſolitis partûs viis*, la Haye, 1740, 5 vol. in-8°. VI. *De uſu flagrorum in re Venerea*, Francfort, 1670, in-12.

BARTHOLIN, (Thomas) fils du précédent, étudia la juriſprudence dans pluſieurs univerſités de l'Europe. De retour à Coppenhague, ſa patrie, il fut profeſſeur en hiſtoire & en droit, aſſeſſeur du conſiſtoire, ſecrétaire, antiquaire & archiviſte du roi, & il mourut en 1690. Nous avons de lui : I. *De Holgero Dano*, 1677, in-8°. II. *De Longobardis*, 1676, in-4°. III. *De origine Equeſtris ordinis Daneborgici*, in-folio. IV. *Antiquitates Danicæ*, 1689, in-4°.

BARTHOLIN, (Eraſme) oncle du précédent, & fils de Gaſpard, natif de Roſchild, après avoir profeſſé la médecine & la géometrie à Coppenhague, fut élevé à la dignité de conſeiller d'état, & mourut en 1698, à 73 ans. On a de lui : I. *Experimenta cryſtalli Iſlandici*, Coppenhague, 1670, in-4°.; ouvrage recherché des phyſiciens, où l'on trouve des obſervations intéreſſantes ſur les phénomenes que préſentent la glace, le givre & la neige. II. *De aëre Hafnienſi*, Francfort, 1679, in-8°. III. *Principia matheſeos univerſalis, ſeu introductio in geometriam Carteſii.* IV. *Heliodori Lariſſæi opticorum, lib. 2 gr. & lat.*, & d'autres ouvrages utiles & curieux.

BARTHOLOMÉ. *Voy.* BRÉENBERG.

BARTHOLET. *Voy.* BERTHOLET Flémale.

BARTIMÉE, c'eſt-à-dire, fils de Timée, aveugle de la ville de Jericho, étant aſſis ſur le chemin qui conduit de-là à Jéruſalem, pour demander l'aumône, entendit que J. C. paſſoit, ſuivi de ſes diſciples & d'une grande foule de peuple, & ſe mit à crier : *Jeſus, fils de David, ayez pitié de moi.* Ceux qui étoient préſens lui impoſoient ſilence ; mais il redoubla ſes cris. Alors Jeſus s'arrêta & le fit venir. Bartimée accourut, & Jeſus lui dit : *Que voulez vous que je vous faſſe ?* L'aveugle lui répondit : *Que je voie la lumiere.* Jeſus lui dit : *Allez, votre foi vous a ſauvé ;* & auſſi-tôt il vit & ſe mit à la ſuite du Sauveur. *Marc. 10.*

BARTOLI, (Daniel) ſa-

vant & laborieux jéſuite, né à Ferrare en 1608. Après avoir profeſſé la rhétorique, & enſuite exercé long-tems avec applaudiſſement le miniſtere de la prédication, ſes ſupérieurs le fixerent à Rome en 1650. Depuis cette époque juſqu'à ſa mort, il publia un grand nombre d'ouvrages, tant hiſtoriques que de divers genres, tous écrits en langue italienne. Le plus connu & le plus conſidérable eſt une Hiſtoire de ſa Compagnie, imprimée à Rome depuis 1650 juſqu'en 1673, en 6 vol. in-fol., traduite en latin par le P. Giannini, & imprimée à Lyon en 1666 & années ſuivantes, & à Rome; « mais, » dit un critique que l'on ne » ſoupçonnera pas d'être trop » favorable aux jéſuites, quel- » que bonne que ſoit une tra- » duction, elle n'approche ja- » mais d'un original auſſi beau » que l'ouvrage du P. Bartoli ». Tous ſes autres ouvrages, ceux d'hiſtoire exceptés, ont été raſſemblés & publiés à Veniſe en 1717, 3 vol. in-4°. Les uns & les autres ſont eſtimés, tant pour le fonds que pour la pureté, la préciſion & l'élévation du ſtyle; & ce jéſuite eſt regardé par ſes compatriotes comme un des premiers écrivains de la langue italienne. Il mourut à Rome en 1685, après s'être rendu auſſi recommandable par ſes vertus que par ſes talens.

BARTOLOCCI, (Jules) religieux de Cîteaux, né à Celano dans le royaume de Naples en 1613, profeſſeur de la langue hébraïque au collége des Néophytes & Tranſmarins à Rome, mourut en 1687. On a de lui une *Bibliotheque rabbinique*, en 4 vol. in-fol., 1675. Le feuillant Imbonati, ſon diſciple, ajouta un 5e. vol. à cet ouvrage auſſi curieux que ſavant. En voici le titre : *Bartoloccii de Celano (D. Julii) Congregatio Sti. Bernardi Ref. Ord. Ciſtercienſis, Bibliotheca magna Rabbinica de ſcriptoribus & ſcriptis Hebraïcis, ordine alphabetico hebraïcè & latinè digeſtis*, in-fol. 4 vol. Rome, 1675.

BARTON, (Eliſabeth) fille tourmentée par des convulſions, devenue célebre ſous le regne de Henri VIII, roi d'Angleterre, eſt conſidérée par quelques-uns comme une viſionnaire, & par d'autres comme une perſonne pieuſe, qui eut le don de prédire quelquefois l'avenir. Sanderus la repréſente ſous ce dernier point de vue, & aſſure qu'entr'autres choſes elle prédit que Marie régneroit avant Eliſabeth. D'autres prétendent qu'elle prédit à Henri VIII des malheurs qui ne lui arriverent pas. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ce prince, irrité de ſes diſcours contre ſon mariage avec Anne de Boulen, la fit mourir. Le célebre Morus & le vertueux Fisher, évêque de Rocheſter, furent enveloppés dans ſon malheur; & le ſort de ces grands hommes ne donnent point une idée favorable du tribunal qui condamna Barton.

BARUCH, prophete, d'une famille noble des Juifs, ſuivit Jérémie, ſon maître, en Egypte. Après la mort de ce ſaint homme, il alla à Babylone, faire part à ſes freres captifs, des prophéties qu'il avoit lui-

même compoſées. On ne ſait rien de bien certain ſur le reſte de la vie de Baruch. Son ſtyle a de la nobleſſe & de l'élévation, & reſſemble aſſez à celui de Jérémie, dont il étoit le diſciple & le ſecrétaire. Ses prophéties ſont contenues en ſix chapitres ; nous ne les avons plus en hébreu, mais on ne peut pas douter qu'il n'ait écrit en cette langue ; les fréquens hébraïſmes que l'on y trouve le font aſſez connoître. On en a deux verſions ſyriaques, mais le texte grec paroît plus ancien. Comme les Juifs n'ont voulu reconnoître pour livres ſacrés que ceux qu'ils avoient en hébreu, ils n'ont point compris dans leur canon la prophétie de Baruch ; par la même raiſon elle ne ſe trouve point dans les catalogues des livres ſacrés donnés par Origene, par Méliton, par S. Hilaire, par S. Grégoire de Nazianze, par S. Jerôme, par Rufin ; mais il eſt à préſumer que la plupart l'ont compriſe ſous le nom de Jérémie, comme ont fait les Peres latins. Le concile de Laodicée, S. Cyrille de Jéruſalem, S. Athanaſe & S. Epiphane nomment dans leurs catalogues *Jérémie* & *Baruch*. S. Auguſtin & pluſieurs autres Peres citent les prophéties de Baruch ſous le nom de Jérémie ; & dans l'égliſe latine, ce qu'on liſoit de Baruch dans l'office divin, étoit lu ſous le nom de Jérémie. C'eſt donc mal-à-propos que les Proteſtans ſe prévalent de l'opinion des Juifs & du ſilence de quelques Peres.

BASCHI, (Matthieu) naquit dans le duché d'Urbin en Italie, & prit l'habit de frere mineur au couvent de Montefalconi. Une voix qu'il crut entendre, & qui l'avertit d'obſerver la regle de S. François à la lettre, l'engagea de ſe revêtir d'un habit ſemblable à celui du ſpectre qui lui étoit apparu. Il partit peu de tems après pour Rome, parut ainſi vêtu devant Clément VIII, & dit à ce pape : " Saint Pere, » je ſuis un frere mineur, en- » fant de S. François. Je veux » obſerver la regle de mon ſé- » raphique pere, comme il l'ob- » ſervoit lui-même. Ce Saint » ne portoit qu'un habit ſim- » ple & groſſier, tel que celui » que vous me voyez ». Le pontife, après quelques difficultés, approuva ſa réforme. Matthieu Baſchi ſe fit des compagnons & des ennemis. Les freres mineurs le firent mettre en priſon ; mais ayant eu ſa liberté, il fut élu général du nouvel ordre. Il ſe démit de cette dignité deux mois après, & ne pouvant obéir après avoir commandé, il ſortit de ſon couvent, & continua de prêcher en divers endroits. Il mourut à Veniſe en 1552 (*voyez* OCHIN). L'ordre des capucins, dont il eſt le fondateur, eſt un des plus nombreux & des plus laborieux de l'Egliſe. Urbain VIII donna une bulle en 1627, par laquelle le titre de vrais enfans de S. François leur eſt aſſuré ; titre qui leur étoit diſputé par les cordeliers. Il y avoit eu un ſemblable procès du tems de Paul V, qui décida en 1608, que les capucins étoient véritablement freres mineurs, *quoiqu'ils n'aient point été établis du tems de S. François*. Ces

dernieres paroles rallumerent la querelle. Les adverſaires des capucins en concluoient, qu'ils ne venoient pas en droite ligne de ce ſaint fondateur. Urbain VIII la termina, en décidant : « Qu'il faut prendre le commencement de leur inſtitution de celui de la regle ſéraphique, qu'ils ont obſervée ſans aucune diſcontinuation ».

BASILE, (S.) ſurnommé *le Grand*, naquit, ſur la fin de 329, à Céſarée en Cappadoce, de Baſile, homme généralement eſtimé pour ſa vertu & pour ſon éloquence ; & d'Emilie appellée par Grégoire de Nazianze, la *Nourrice des pauvres*, laquelle eut dix enfans, dont trois furent élevés à l'épiſcopat, ſavoir : S. Baſile, S. Grégoire de Niſſe & S. Pierre de Sébaſte. S. Baſile ayant reçu de ſon pere les premiers élémens de la grammaire, alla continuer ſes études à Céſarée & à Conſtantinople, & de-là vint à Athenes, où il ſe lia d'une étroite amitié avec Saint Grégoire de Nazianze. Il revint enſuite à Céſarée, & y plaida quelques cauſes avec ſuccès. Dégoûté du barreau & du monde, il alla s'enſevelir dans un déſert de la province du Pont, où ſa ſœur Macrine & ſa mere Emilie, s'étoient déjà retirées. Cette ſainte ſociété mettoit ſa gloire à être inconnue, ſes plaiſirs à ſouffrir, & ſes richeſſes à mépriſer tous les biens. S. Grégoire de Nazianze, & pluſieurs autres, vinrent ſe former à la vertu dans cette ſolitude. Baſile leur écrivit, en divers tems, pluſieurs avis, que la plupart des moines ont pris pour leur regle, & où les fondateurs des monaſteres occidentaux ont puiſé bien des points de leurs conſtitutions. Après la mort de l'évêque de Céſarée, en 369, Baſile fut choiſi & élu contre ſa volonté pour lui ſuccéder. L'empereur Valens, partiſan fanatique des Ariens, voulut l'engager dans cette ſecte. Il lui envoya Modeſte, préfet d'Orient, pour le gagner par des promeſſes ou par des menaces ; mais rien ne put l'ébranler. Le préfet ſurpris & irrité, lui dit, qu'il devoit craindre qu'on ne lui ravît ſes biens, ſa liberté, ſa vie même : « Tout » cela ne me regarde point, » lui répondit Baſile, car celui » qui n'a rien, eſt à couvert de » la confiſcation : pour ce qui » eſt de l'exil, je n'en connois » point pour moi, toute la terre » eſt un exil, & le ciel ſeul » eſt ma patrie : quant aux tourmens, quel empire pourront-» ils avoir ſur moi, puiſque je » n'ai point de corps, pour » ainſi dire, pour les ſouffrir, » il n'y aura que le premier » coup qui trouve priſe : pour » ce qui eſt de la mort, je la » regarde comme une grace, » puiſqu'elle me menera plutôt » à Dieu pour qui ſeul je vis ». Modeſte encore plus étonné, s'écria, que perſonne n'avoit jamais oſé lui parler ſi hardiment. — *Peut-être auſſi*, lui répliqua Baſile, *n'avez-vous jamais rencontré d'évêque*. Réponſe pleine d'énergie, digne du caractere épiſcopal, que les paſteurs ne devroient jamais perdre de vue, & qui, ſi elle leur avoit toujours ſervi de regle dans des tems pénibles & difficiles, auroit préſervé l'Egliſe de tous les maux que la foi-

bleſſe, la puſillanimité, le reſpect humain, ont laiſſé accumuler ſans réſiſtance ſur cette ſainte épouſe de J. C. Les incrédules modernes lui ont fait un crime de cette réſiſtance aux ordres de l'empereur ; s'il y avoit obéi, ces mêmes cenſeurs l'accuſeroient de lâcheté (*Voy.* AMBROISE). La magnanimité de Baſile déſarma pour quelque tems Valens. Les Ariens voulurent le faire exiler. Ce prince foible y conſentit. Quand il fallut ſigner l'ordre, la plume ſe rompit entre ſes mains ; il en prit une ſeconde avec laquelle il ne put former une lettre ; il en eſſaya une troiſieme qui ſe rompit de même : alors la main lui trembla, & ſaiſi de frayeur, il déchira le papier, révoqua l'ordre & laiſſa S. Baſile en paix. Le ſaint évêque travailla enſuite à appaiſer les différends qui diviſoient les égliſes d'Orient & d'Occident, au ſujet de Mélece & de Paulin, tous deux évêques d'Antioche. Il mourut en 379. Il étoit fort grand & ſec ; & par ſes jeûnes il avoit réduit ſon corps, ſur-tout dans les dernieres années de ſa vie, à l'état d'un ſquelette. Il avoit un air penſif, & parloit très-lentement. Son zele étoit conduit par la prudence. Quelques cenſeurs emportés la traiterent quelquefois de foibleſſe ; mais les exemples que nous avons cités, ne ſont pas des preuves équivoques de ſa fermeté. Don Garnier & Don Prudent ont donné une très-belle édition de ſes Œuvres en 3 vol. in-fol., avec une traduction latine, 1721 & années ſuivantes. On y trouve des Homélies, des Lettres, traduites en françois par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1693, in-8°. ; des Commentaires, des Traités de morale. Son ſtyle eſt élevé & majeſtueux, ſes raiſonnemens profonds, ſon érudition vaſte. Ses écrits étoient lus de tout le monde, même des païens. On le comparoit aux plus célebres orateurs de l'antiquité, & on peut l'égaler aux Peres de l'Egliſe les plus éloquens. L'ordre de S. Baſile, le plus ancien des ordres religieux, tire, ſelon la plus commune opinion, ſon nom de ce ſaint docteur. M. Hermant a écrit ſa Vie, 2 vol. in-4°., 1674.

BASILE, (S.) prêtre de l'égliſe d'Ancyre, métropole de la Galatie, ſe ſignala par ſon attachement à la foi de Nicée. Les Ariens, qui le regardoient comme le plus dangereux ennemi de leur ſecte, lui défendirent, en 360, de tenir des aſſemblées : mais il n'eut aucun égard à cette injuſte défenſe, & continua toujours de combattre l'erreur, même en préſence de l'empereur Conſtance. Pendant que Julien l'apoſtat travailloit à rétablir l'idolâtrie ſur les ruines du Chriſtianiſme, Baſile couroit par toute la ville, afin d'exhorter les fideles à combattre courageuſement pour la cauſe de Dieu, & à ne point ſe ſouiller par les cérémonies abominables des païens. Saturnin & Frumentin, officiers de Julien lui firent ſouffrir des tourmens inouis. L'apoſtat ordonna lui-même *qu'on levât chaque jour ſept morceaux de ſa peau, juſqu'à ce qu'il n'en reſtât plus.* Telle étoit la doucereuſe philoſophie de ce prince ſi admiré par les apoſtats

modernes. Basile ne perdit rien de sa fermeté. « Julien, dit-il » à Frumentin, a renversé les » autels sous lesquels il trouva » la vie, lorsque Constance le » cherchoit pour le mettre à » mort, mais Dieu m'a décou- » vert que la tyrannie sera » bientôt éteinte avec son au- » teur ». N'étant pas mort des incisions qu'on lui avoit faites, on lui enfonça dans le dos des pointes de fer toutes rouges. Il consomma son martyre par ce supplice, le 29 juin l'an 362. *Voyez* les Actes publiés par Henschenius & D. Ruinart.

BASILE, pieux & savant évêque de Séleucie en Isaurie, fut dépose, l'an 451, dans le concile général de Chalcédoine, pour avoir eu la foiblesse de souscrire le faux concile d'Ephese, en faveur d'Eutychès; mais ayant bientôt reconnu sa faute, il fut rétabli & reçu à la communion des Catholiques. On a de lui 40 Homélies, imprimées avec les ouvrages de S. Grégoire Thaumaturge, en 1626, in-fol. & dans la Bibliotheque des Peres.

BASILE I, le *Macédonien*, empereur d'Orient, né à Andrinople de parens très-pauvres, porta les armes en qualité de simple soldat, & fut fait prisonnier par les Bulgares. Echappé de sa prison, il vint à Constantinople, n'ayant qu'une besace & un bâton. L'empereur Michel le fit son écuyer, puis son grand-chambellan, & l'associa à l'empire. Basile, de mendiant devenu empereur, voulut retirer Michel de ses désordres. Ce prince, ennuyé d'avoir un censeur dans un homme à qui il avoit donné la pourpre, résolut de le faire mourir. Basile le prévint, & jouit tout seul de l'empire en 867. Il donna ses premiers soins à fermer les plaies de l'Eglise & celles de l'état. Il remit sur le trône patriarchal Ignace, & en chassa Photius, génie inquiet & tortueux, qu'il rétablit un an après. Il se fit craindre des Sarrasins d'Orient, s'empara de Césarée, vainquit ceux qui oserent lui résister, & força les autres à lui demander la paix. Il avoit déjà réduit les Manichéens. Il mourut en 886. « Ce fut un malheur, » pour ce prince, dit l'auteur » de l'*Histoire du Bas-Empire*, » d'être né dans ces tems d'a- » trocité & de barbarie. Ses » grandes qualités, propres à » faire un héros, furent alté- » rées par la rouille de son » siecle. On peut cependant » conjecturer que s'il eût eu » des successeurs semblables à » lui, l'Empire eût réparé ses » pertes. Il n'eut que la gloire » d'en avoir retardé la chûte. » Aussi laborieux que vigilant, » il fut toujours à la tête du » gouvernement ou de ses ar- » mées. Il aimoit la vérité, » & n'espérant guere la trou- » ver dans la bouche de ses » courtisans, il la cherchoit » dans l'histoire. Il prenoit con- » seil des exemples qu'elle lui » présentoit. A ses yeux la » haute vertu tenoit lieu de » la plus éminente dignité; il » l'admettoit dans sa familia- » rité, il oublioit même la ma- » jesté impériale, pour aller » visiter ceux qui portoient ce » noble caractere. Plein de ten- » dresse pour ses sujets, il ap- » portoit la plus grande pré-

» caution à ne leur donner que » des gouverneurs & des ma- » giſtrats qui fuſſent les défen- » ſeurs de ceux dont il étoit » le pere ». Photius le ſéduiſit en lui dreſſant une généalogie, par laquelle il le faiſoit deſcendre de parens illuſtres. C'eſt ſous ce prince qu'on entendit les premieres cloches à Conſtantinople; c'étoit un préſent que les Vénitiens lui avoient fait en 872. Le chriſtianiſme a fait ſous le même regne de grands progrès en Ruſſie; Baſile fit accepter à ce peuple un évêque ordonné par le patriarche Ignace. On a de lui quelques Lettres dans la *Bibliotheque des Peres;* & des Avis à ſon fils Léon, dans l'*Imperium Orientale* du P. Banduri. M. l'abbé Cavoleau en a donné une traduction libre, Nantes, 1782, in-12. Il y a de très-bonnes maximes, telles que la ſuivante : « Croyez ſincérement à » la religion, & qu'elle ſoit » en tout tems la regle de vo- » tre vie. La foi eſt le premier » de tous les biens; c'eſt elle » qui épure nos actions, & » qui donne à la vertu le der- » nier degré de perfection ».

BASILE II, ſucceſſeur de Zimiſcès, l'an 976, dans l'empire d'Orient, étoit fils de l'empereur Romain-le-Jeune. Il naquit en 956. Il avoit de la valeur, de l'équité, de la vertu; mais il ſe livroit ſouvent aux attraits d'une gloire mal-entendue, & lui ſacrifioit des intérêts ſolides. Il défit les Sarraſins, repouſſa les Bulgares, en tua 5000 dans une bataille en 1014, & en fit 15000 priſonniers, qu'il traita avec une inhumanité ſinguliere. Les ayant partagés par bandes de cent, il fit crever les yeux à 99 de chacune, & n'en laiſſa qu'un au centieme, pour conduire les autres à leur roi, qui ne ſurvécut que 2 jours à ce cruel ſpectacle. Baſile mourut en 1025, à 70 ans; il en avoit régné 50. Il révoqua la loi de Nicéphore qui, pour borner les acquiſitions du clergé, défendoit de bâtir de nouveaux monaſteres, & de léguer des fonds aux égliſes.

BASILIDE, héréſiarque d'Alexandrie, mort ſous Adrien vers l'an 130, eut pour maître Simon-le-Magicien. On croit que c'eſt lui qui apporta de Perſe le Manichéiſme dans l'égliſe chrétienne.

BASILISQUE, frere de Vérine, femme de Léon I, empereur d'Orient, devint général d'armée, conſul & patrice. Il uſurpa l'empire ſous Zénon l'Iſaurien, à la fin de 475, & fut bien accueilli par le peuple inconſtant de Conſtantinople. Mais au-lieu de répondre à l'idée qu'on avoit de lui, il gouverna en tyran, favoriſant les Ariens, protégeant les Eutychéens, & perſécutant les Orthodoxes. Zénon, qui avoit été obligé de prendre la fuite, revint à Conſtantinople avec une armée, & donna bataille, en août 477, à Baſiliſque, qui fut vaincu, & n'eut d'autre aſyle qu'une égliſe des Catholiques qu'il avoit perſécutés. Zénon ſe fit livrer l'uſurpateur, avec ſa femme & ſes enfans, & les envoya renfermer dans une tour d'un château de Cappadoce, où la faim & le froid les firent périr l'hiver ſuivant : ils expirerent en s'embraſſant les

uns les autres. Pendant ſa courte adminiſtration, Baſiliſque ne fit uſage de ſa puiſſance, que pour piller les peuples & les accabler d'impôts. Il avoit pour principe cette maxime ſi propre à encourager la tyrannie & à effacer la honte des tyrans, qu'*un roi qui veut gouverner avec autorité, doit dévorer la haine que ſes injuſtices inſpirent.* Il fut aſſez infame pour ſouffrir qu'Hermate, ſon neveu, entretînt un commerce criminel avec Zénonide ſa femme. De ſon tems, une partie de Conſtantinople fut réduite en cendres, & l'on regretta ſur-tout la bibliotheque publique, qui renfermoit, dit-on, plus de 120 mille volumes.

BASILOWITZ, (Jean) affranchit ſa nation de la domination des Tartares, & jeta les fondemens du puiſſant empire de Ruſſie. Il fut le premier qui prit le titre de Czar, & régna depuis 1450 juſqu'en 1505. Il eut pour ſucceſſeur Baſile Iwanowitz.

BASINE, femme de Baſin, roi de Thuringe, quitta ſon mari pour venir en France épouſer le roi Childéric I... *Si j'avois cru*, dit-elle à ce prince, qui avoit été ſon amant, *trouver au-delà des mers un héros plus brave & plus galant que vous, j'aurois été l'y chercher.* Notre Taleſtris fut bien accueillie, & de leur union naquit Clovis I, l'an 465.

BASKERVILLE, (Jean) célebre imprimeur Anglois, mort en 1775 à Birmingham, dans la province de Warwick. Perſonne avant lui n'avoit porté ſi loin la perfection de ſon art. Les éditions ſorties de ſes preſſes ſont de toute beauté; celle ſur-tout de ſon Virgile, in-4°., qui eſt un chef-d'œuvre de typographie. On dit que cet imprimeur gravoit & fondoit lui-même ſes caracteres. Il a été auſſi l'inventeur d'une nouvelle maniere de fabriquer le papier, dont il n'a jamais voulu communiquer le ſecret : on l'a fort vantée, & peut-être trop.

BASMAISON, (Jean) avocat de Vic-le-Comte, mort vers 1600, a compoſé une bonne *Paraphraſe ſur la Coutume d'Auvergne*, & un *Traité ſur les Fiefs & Arriere-Fiefs.*

BASNAGE, (Benjamin) miniſtre Proteſtant à Carentan ſa patrie, né en 1580, fut conſidéré & employé dans ſa communion. On a de lui un *Traité de l'Egliſe*, eſtimé par ceux de ſon parti. Il mourut en 1652, âgé de 72 ans.

BASNAGE, (Antoine) fils aîné du précédent, miniſtre à Bayeux, puis à Zutphen en Hollande, où il ſe retira après la révocation de l'édit de Nantes, mourut en 1691, âgé de 81 ans. Son fils, Samuel BASNAGE de Flottemanville, fut également miniſtre à Bayeux & à Zutphen. Il a laiſſé des *Annales Eccléſiaſtiques* en latin, 1706, 3 vol. in-fol., beaucoup moins eſtimées que l'*Hiſtoire de l'Egliſe*, de ſon couſin, dont nous allons parler; & une *Critique des Annales de Baronius*, in-4°., pour ſervir de ſupplément à celle de Caſaubon. Ce ſavant, né à Bayeux, mourut en 1721.

BASNAGE DU FRAQUENAI, (Henri) fils puîné de Benjamin, naquit à Ste. Mere-Egliſe, au-deſſus de Caren-

tan, le 16 octobre 1615. Ayant embraſſé le parti du barreau, il s'établit à Rouen, & y acquit la réputation d'un des meilleurs avocats de ſon ſiecle. Il n'en acquit pas moins par ſon intelligence dans les commiſſions importantes où il fut employé. Il mourut le 20 octobre 1695, à Rouen, âgé de 80 ans. Il eſt auteur d'un *Traité des Hypotheques*, & d'un excellent *Commentaire ſur la Coutume de Normandie*, imprimés pluſieurs fois.

BASNAGE DE BEAUVAL, (Henri) né à Rouen l'an 1657, étoit fils du précédent. Il fut avocat au parlement de Normandie, comme ſon pere. Réfugié en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, il s'y étoit annoncé par un *Traité de la Tolérance*, 1684, in-12. Il mourut à la Haye en 1710, à 53 ans. Bayle ayant diſcontinué ſes *Nouvelles de la République des Lettres*, Baſnage leur fit ſuccéder l'*Hiſtoire des Ouvrages des Savans*. Ce journal, en 24 vol. in-12, fut commencé en ſeptembre 1687, & finit au mois de juin 1709. Il y a de très-bons extraits; mais le ſtyle en eſt ſouvent recherché. On a encore de lui une édition de Furetiere, en 3 vol. in-fol., 1701.

BASNAGE DE BEAUVAL, (Jacques) fils de Henri du Fraquenay, & frere du précédent, naquit en 1653. Il exerça le miniſtere à Rouen, ſa patrie, & enſuite en Hollande, où il s'étoit retiré pour le même ſujet que ſon frere. Baſnage, quoique réfugié dans les pays étrangers, fut toujours attaché à ſa patrie. Lorſque l'abbé Dubois, depuis cardinal, vint à la Haye en 1716, le duc d'Orléans lui conſeilla de ſe conduire en tout par les avis de Baſnage. Les ſervices qu'il rendit alors, lui valurent la reſtitution de tous les biens qu'il avoit laiſſés en France. On a de lui divers ouvrages: I. Une *Hiſtoire de l'Egliſe*, en françois, 2 vol. in-fol., à Roterdam, 1699, qui eſt peut-être la meilleure de toutes celles qu'on a faites pour les Proteſtans; elle eſt moins défigurée par les déclamations & les attributions odieuſes, dont l'eſprit de parti a coutume de remplir ces ſortes d'ouvrages; quoiqu'on y reconnoiſſe toujours le miniſtre de ſecte. L'*Hiſtoire des Egliſes réformées*, qui ſe trouve dans ce livre, a été donnée ſéparément, 1725, 2 vol. in-4°. II. L'*Hiſtoire des Juifs, depuis J. C. juſqu'à préſent*, ſeconde édit., à la Haye, 1716, 15 vol. in-12. Ce livre, plein d'érudition, fut ſi applaudi dans ſa naiſſance, que l'abbé Dupin ne fit pas difficulté de le faire imprimer à Paris, après y avoir fait quelques corrections. Les ſavans qui veulent s'inſtruire des dogmes, des cérémonies & de l'hiſtoire de la nation juive, la liſent encore avec plaiſir & avec fruit. III. La *République des Hébreux*, à Amſterdam, 1705, 3 vol. in-8°. IV. Les *Antiquités judaïques*, 1713, 2 vol. in-8°. V. *Diſſertation ſur les Duels & la Chevalerie*, 1720, in-8°., imprimée auſſi dans l'*Hiſtoire des Ordres de Chevalerie*, 1716, 4 vol. in-8°. VI. Les *Annales des Provinces-Unies, depuis la paix de Munſter*, en 2 vol. in-

fol., à la Haye, 1719 & 1726, assez bonnes, principalement pour la partie qui regarde les derniers tems de la république. C'est là apparemment l'ouvrage qui a donné occasion à cette antithese d'un écrivain célebre : *Que Basnage étoit plus propre à être ministre d'état, que d'une paroisse.* VII. Un *Traité de la Conscience*, 2 vol. in-8°. VIII. Des *Sermons*, moins lus que ses ouvrages historiques. Il mourut en 1723. On a encore de lui, l'*Histoire de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, avec des figures, par Romain de Hogues, à Amsterdam, 1705, in-folio. Son style manque de légéreté & d'élégance.

BASSAN, (Jacques DU PONT, ou le) naquit en 1510 à Bassano, ville des états de Venise. Il peignit des payſages & des animaux, avec beaucoup de vérité. Son pinceau n'est pas toujours noble. On voit plusieurs de ses tableaux dans le cabinet du roi de France, au palais royal, & à l'hôtel de Toulouse. Il mourut l'an 1592, laissant quatre fils, tous peintres. François & Léandre furent ceux qui approcherent le plus de leur pere ; mais ils hériterent aussi de la folie, dont leur mere étoit atteinte. Léandre s'imaginoit toujours qu'on vouloit l'empoisonner ; il mourut à Venise en 1623. Et l'autre s'étant persuadé qu'on ne cessoit de le poursuivre, crut un jour qu'on enfonçoit sa porte pour le saisir, se jeta par la fenêtre, & mourut en 1594.

BASSELIN, (Olivier) foulon de Vire en Normandie, fit beaucoup de chansons à boire, modeles de celles qu'on a faites depuis, & auxquelles on a donné, par corruption, le nom de *Vaudevilles*. Comme le chansonnier Normand chantoit ses vers au pied d'un côteau appellé *les Vaux*, sur la riviere de Vire, on les nomma *Vaux-de-Vire*. Ces chansons, composées dans le XVe. siecle, tenoient de la barbarie du style du tems, & de la grossiéreté de l'auteur. Jean le Houx les corrigea le siecle d'après, & les mit dans l'état où nous les avons à présent.

BASSI. *Voyez* POLITIEN.

BASSOMPIERRE, (François de) colonel-général des Suisses, & maréchal de France en 1622, naquit en Lorraine l'an 1579, d'une famille distinguée. Le cardinal de Richelieu, qui avoit à se plaindre de lui, & qui craignoit tous ceux qui pouvoient l'obscurcir, le fit mettre à la Bastille en 1631. Il passa le tems de sa prison à lire & à écrire. Il y fit ses Mémoires, imprimés à Cologne en 1665, 3 vol. Il y a, comme dans la plupart des livres de ce genre, quelques anecdotes singulieres, & beaucoup de minuties. Ils commencent en 1598, & finissent en 1631. Sa détention fut de 12 ans. Il n'eut sa liberté qu'après la mort de Richelieu. On a encore de lui une *Relation de ses Ambassades*, estimée, 1665 & 1668, 2 vol. in-12 ; & des *Remarques sur l'Histoire de Louis XIII*, par Dupleix, in-12 : ouvrage un peu trop satyrique, mais curieux. Bassompierre vécut jusqu'en 1646 ; on le trouva mort dans son lit. C'étoit un homme à bons mots, ou plutôt à mauvais mots. Le cardinal de Ri-

chelieu redoutoit ſa langue cauſtique. Quand il ſortit de la Baſtille, il étoit devenu extrêmement gros, faute d'exercice. La reine lui demanda : *Quand il accoucheroit? — Quand j'aurai trouvé une ſage-femme*, répondit-il. Quoiqu'il eût été employé pour des ambaſſades, la négociation n'étoit pas ſon principal talent; mais il avoit d'autres qualités qui le rendoient très-propre à la repréſentation. C'étoit un fort bel homme, d'un eſprit préſent, léger, vif & agréable, d'une politeſſe noble & d'une généroſité rare. Il parloit toutes les langues de l'Europe auſſi facilement que celle de ſon pays. Le jeu & les femmes étoient ſes deux paſſions dominantes. Averti ſecrétement qu'il alloit être arrêté, il ſe leva avant le jour, & brûla plus de 6000 lettres qu'il avoit reçues des dames de la ville & de la cour.

BASSUEL, (Pierre) né à Paris en 1706, fut élevé dans les lettres. Il fréquenta de bonne heure les écoles de chirurgie. Les hôpitaux ſont le champ de bataille du chirurgien; le jeune Baſſuel s'y exerça avec ſuccès. L'académie des ſciences & celle de chirurgie, eurent le plaiſir d'entendre la lecture de pluſieurs de ſes Mémoires, & quelques-uns ont été inſérés dans les leurs. Il mourut en 1757, à 51 ans. Il n'avoit pas l'art de ſe prôner; ſon mérite faiſoit toute ſa recommandation. Plein de franchiſe & de droiture, ſa converſation étoit aſſez contentieuſe, mais ſans ſortir des bornes de la politeſſe & de la modération.

BASSUS, (Ceſius) poëte latin ſous Néron, dont on a des fragmens dans le *Corpus Poëtarum*. C'eſt le même auquel Perſe adreſſe ſa 6e. ſatyre.

BASSUS. *Voyez* VENTIDIUS.

BASTA, (George) originaire d'Epire, naquit à la Rocca, près de Tarente. Le duc de Parme, ſous lequel il ſervit, fut très-content du ſuccès de toutes les affaires qu'il lui confia. En 1596, il fit entrer des vivres dans la Fere, dont Henri IV faiſoit le ſiege. Cette entrepriſe fut exécutée avec un ſecret & une célérité qui lui firent beaucoup d'honneur. L'empereur l'eut enſuite à ſon ſervice. Il ſe ſignala en Hongrie & en Tranſilvanie, vainquit les rebelles & les réduiſit. Il mourut vers 1607, & laiſſa deux Traités ſur la diſcipline militaire, qui ſont eſtimés; l'un intitulé : *Le Maître-de-camp général*, Veniſe, 1606. L'autre roule *ſur la maniere de conduire la Cavalerie légere*, Bruxelles, 1624, in-4°. Ces deux ouvrages ſont en italien.

BASTIANI, (N.) occupe une place parmi les hommes dont la deſtinée préſente des traits romaneſques & ſinguliers. Sorti, on ne ſait comment, de l'Italie, ſa patrie, il fut longtems dans la plus grande miſere, au point de prendre le parti d'eſſayer de manger de l'herbe. Après diverſes aventures, & une conduite qui ne fut pas conſtamment ſage, il s'engagea à Francfort-ſur-le-Mein à des enrôleurs Pruſſiens. On le mena à Breſlaw; heureuſement pour lui, le général qui devoit examiner les nouvelles recrues, étoit à dîner

chez l'évêque, lorſqu'elles arriverent. Le général ſortit de table pour voir les recrues. Il ne ſavoit ni l'italien, ni le françois, & Baſtiani ne ſavoit point l'allemand. Le général croyant qu'il parloit latin, pria l'évêque de lui ſervir d'interprete. Celui-ci ayant apprit ſes aventures, fut charmé de ſon eſprit, pria le général de le lui céder pour deux hommes qu'il lui donneroit à ſa place. Le général y conſentit, il fut ſecrétaire de l'évêque. Un jour le roi reçut de l'évêque un mémoire mieux fait que ne les faiſoit ordinairement le prélat. Il s'informa de l'auteur, il lui parla ſouvent, & pria l'évêque de l'avancer. Il fut fait chanoine de Breſlaw. Quelque tems après, le roi ayant beſoin d'envoyer quelqu'un au pape pour traiter quelques affaires, jeta les yeux ſur Baſtiani. Il s'acquitta de ſa négociation en homme d'eſprit, & revint comblé de la faveur & de la recommandation du ſaint-pere. C'eſt ainſi qu'il eſt parvenu, par degré, à être du petit nombre de ceux que Fréderic voyoit tous les jours, & avec leſquels il paſſoit ordinairement les ſoirées. Il mourut à Potzdam en 1787. Le vieux Fréderic lui fit faire des obſeques magnifiques dans l'égliſe catholique de cette ville, & y aſſiſta en perſonne. L'abbé Baſtiani avoit autant d'eſprit que de modeſtie. Il n'eut jamais d'ennemis dans une place ſi propre à en faire.

BATES, (Guillaume) docteur en théologie & prédicateur célebre parmi les preſbytériens Anglois, naquit en 1625. Il étoit paſteur à Duſtans dans la partie méridionale d'Angleterre, lorſqu'il fut deſtitué de ſon emploi par l'acte de conformité en 1699. Il ſe retira à Hackney, où il mourut la même année. Son ſtyle eſt net & coulant. Quoiqu'attaché aux ſentimens de Calvin, il étoit modéré dans la diſpute, & il l'eſt dans ſes ouvrages. Les principaux ſont : I. *Réflexions ſur l'exiſtence de Dieu, & ſur l'immortalité de l'ame, avec un diſcours ſur la divinité de J. C.* II. *L'harmonie des attributs divins dans la rédemption des hommes par J. C.* III. *Le ſouverain bonheur*, &c, recueillis en un vol. in-fol., à Londres. IV. *Vitæ ſelectæ eruditorum virorum*, Londres, 1681, in-4°.

BATHECOMBE, (Guillaume) Anglois, vivoit vers 1420, ſous le regne de Henri V, & fut un des plus habiles mathématiciens de ſon ſiecle, comme ſes ouvrages l'atteſtent. I. *De operatione aſtrolabii.* II. *De ſphera concava.* III. *De ſpheræ fabrica & uſu*, &c.

BATHELIER. *V.* AVIRON.

BATHILLE, pantomime d'Alexandrie, qui parut à Rome ſous Auguſte, fut affranchi de Mécene. Il s'étoit aſſocié avec un certain Pylade. Ils inventerent une nouvelle maniere de danſe, où l'on repréſentoit par des poſtures & par des geſtes, le tragique & le comique. Pylade réuſſiſſoit dans le premier genre, Bathille dans le ſecond.

BATHILDE, (Ste.) épouſe de Clovis II, eut trois fils, qui porterent ſucceſſivement la couronne; Clotaire III, Childéric II, & Thierri III. La mort lui ayant enlevé le roi,

ſon époux, en 655, elle demeura chargée de la régence du royaume, & de la tutelle de ſes fils, dont l'aîné n'avoit encore que cinq ans. Elle ſoutint ce double poids avec une capacité qui donna de l'admiration aux plus expérimentés d'entre les miniſtres. Sa rare prudence lui fit trouver le moyen de maintenir la paix dans l'état. Elle abolit l'uſage des eſclaves, qui ſubſiſtoit encore, travailla, de concert avec Saint Ouen, Saint Eloi & pluſieurs autres ſaints évêques, à bannir la ſimonie de l'égliſe de France, multiplia les hôpitaux, releva pluſieurs monaſteres, entr'autres, ceux de S. Martin, de S. Denis & de S. Médard; fonda deux célebres abbayes, l'une d'hommes à Corbie, & l'autre de femmes à Chelles. Elle mourut dans celui-ci en 680. *Voy.* ſa Vie traduite par Arnauld d'Andilly.

BATTAGLINI, (Marc) évêque de Nocera, & enſuite de Ceſene, mourut en 1717, à 71 ans. Il eſt auteur d'une *Hiſtoire univerſelle des Conciles*, 1686, in-fol.; & des *Annales du Sacerdoce & de l'empire du XVIIe. ſiecle*, 1701 à 1711, 4 vol. in-fol.

BATTEUX, (Charles) natif du dioceſe de Rheims, membre de l'académie françoiſe, de celle des inſcriptions & belles-lettres, eſt mort à Paris, le 14 ſeptembre 1780, laiſſant pluſieurs ouvrages eſtimés, tels que *Les beaux-arts réduits à un même principe*, 1 vol.; un *Cours de belles lettres, ou principes de littérature*, 5 vol. Le premier eſt ſans contredit le meilleur qui ſoit ſorti de la plume correcte, élégante de l'abbé Batteux; & l'on peut même dire que c'eſt ce que l'on a de mieux ſur cette matiere. Le ſecond n'en eſt que le développement. L'un & l'autre peuvent infiniment ſervir à former le goût des jeunes gens, & à les mettre en garde contre les maximes modernes du faux bel eſprit. On lui doit encore, I. *Les Quatre Poétiques*, d'Ariſtote, d'Horace, de Vida & de Boileau, avec la traduction des trois premieres, & des remarques très-eſtimées. II. *L'Hiſtoire des cauſes premieres, ou expoſition ſommaire des penſées des philoſophes ſur les principes des êtres*, 2 vol. in-8°., 1769. III. Une traduction d'*Horace*, un peu froide mais exacte, avec de courtes notes, 2 vol. IV. La *Morale d'Épicure tirée de ſes propres écrits*, 1 vol. in-8°., 1758. V. Une diſſertation *De guſtu veterum in ſtudiis litterarum retinendo*. VI. Les *Traductions* du grec en françois d'*Ocellus Lucanus*, & de *Timée* de Locres, préférables à celles du marquis d'Argens. VII. Un *Diſcours ſur la naiſſance de monſeigneur le duc de Bourgogne*. VIII. *In civitatem Rhemenſem*, Ode traduite en vers françois par M. de Saulx, 1739. Tous ces ouvrages reſpirent l'érudition, le bon goût & les bons principes. Cet académicien joignoit à des mœurs graves, mais ſans rudeſſe, à un caractere ferme, à une converſation ſolide & inſtructive, les lumieres d'un homme vieilli dans la lecture des auteurs grecs & latins. Il donnoit quelquefois, mais bien rarement, dans des

idées singulieres, comme lorsqu'il se déclara pour les inscriptions en langue françoise, sans songer qu'indépendamment du génie de la langue latine, son universalité & son immutabilité étoient des raisons qui la rendoient exclusivement propre à cet usage (*Voyez* le *Journ. hist. & litt.*, 15 sept. 1784, p. 95; mars 1787, p. 389).

BATTORI, (Etienne) d'une illustre famille de Transilvanie, fut élu, en 1575, prince de cet état. Il gouverna ses sujets avec autant de sagesse que de bonté. Lorsque Henri III quitta le trône de Pologne, la réputation d'Etienne lui fit donner le sceptre. Il soutint la guerre contre les Moscovites, sur lesquels il eut divers succès. Il auroit voulu donner une nouvelle face à la Pologne; mais il se plaignit vainement du gouvernement de son royaume, où il trouvoit un grand nombre de défauts. Il vécut trop peu pour les corriger, & mourut en 1586. La famille de Battori, qui a donné d'autres princes à la Transilvanie, s'éteignit, en 1613, par la mort de Gabriel Battori; & ses biens passerent à la maison de Ragotzki. *Voy.* BETLEM-GABOR.

BATTUS, fameux berger, qui fut témoin du vol des troupeaux que Mercure prit à Apollon. Mercure donna à Battus la plus belle vache de celles qu'il avoit prises, & tira parole de lui qu'il ne le déclareroit pas. Il feignit de se retirer, & vint peu après sous une autre forme & avec une autre voix, lui offrir un bœuf & une vache, s'il vouloit dire où étoit le bétail qu'on cherchoit. Le bon-homme se laissa gagner & découvrit tout. Mercure indigné le métamorphosa en pierre de touche, qui découvre de quelle nature est le métal qu'on lui fait toucher.

BATTUS, fils de Polymneste, tiroit son origine d'Euphême, l'un des Argonautes qui avoient accompagné Jason dans la Colchide. Battus fut ainsi nommé, parce qu'il étoit begue, ou qu'il affectoit de le paroître pour mieux couvrir ses desseins. Son véritable nom étoit Aristoteles. Par ordre de l'oracle de Delphes, il partit de l'isle de Thera sa patrie (aujourd'hui nommée Sanctorini) avec une colonie, & il se rendit en Libye, où il fonda la ville de Cyrene, dans l'endroit où étoit né Aristée, fils d'Apollon & de Cyrene.

BAUCIS, vieille femme, fort pauvre, vivoit avec son mari Philémon, presque aussi vieux qu'elle, dans une petite cabane. Jupiter sous la figure humaine, accompagné de Mercure, ayant voulu visiter la Phrygie, fut rebuté de tous les habitans du bourg auprès duquel demeuroient Philémon & Baucis, qui furent les seuls qui le reçurent. Pour les récompenser, ce dieu leur ordonna de le suivre au haut d'une montagne. Ils regarderent derriere eux, & ils virent tout le bourg & les environs submergés, excepté leur petite cabane, qui fut changée en un temple. Jupiter promit à ce couple fidele de leur accorder ce qu'ils demanderoient. Les deux époux souhaiterent seulement d'être les ministres de ce temple, & de ne point mourir l'un sans

l'autre. Leurs ſouhaits furent accomplis. Parvenus à la plus grande vieilleſſe, Philémon s'apperçut que Baucis devenoit tilleul, & Baucis fut étonnée de voir que Philémon devenoit chêne : ils ſe dirent alors tendrement les derniers adieux. Il eſt aiſé de reconnoître ici l'hiſtoire de Loth, qui reçut les deux anges, & fut préſervé du déluge de feu qui inonda la Pentapole.

BAUD, (Pierre Le) aumônier de la reine Anne de Bretagne, & doyen de S. Tugal de Laval, travailla à l'hiſtoire de Bretagne, & la reine Anne lui fit expédier des lettres pour avoir communication des archives des chapitres & abbayes du pays. Cet ouvrage ne parut qu'en 1638, in-fol., à Paris, par les ſoins de Pierre d'Hozier; elle s'etend juſqu'à l'an 1458. Le P. Lobineau qui a donné une bonne Hiſtoire de Bretagne, loue beaucoup celle de Le Baud; d'autres diſent que cet auteur n'eſt qu'un copiſte ſervile qui a ramaſſé ſans diſcernement toutes les fables qu'il a trouvées dans Geoffroy de Montmouth.

BAUDELE *ou* BAUDILE, (S.) martyr célebre, qu'on croit avoir ſouffert au IIIe. ou IVe. ſiecle, mais dont on ne ſait rien de précis. Son nom ſe trouve dans les plus anciens martyrologes, qui rendent témoignage à ſa foi & à ſa conſtance dans les tourmens. Grégoire de Tours dit, que de ſon tems il s'opéroit pluſieurs miracles au tombeau de S. Baudele, qui étoit à Nîmes. Son corps n'y eſt plus depuis long-tems, & pluſieurs égliſes prétendent le poſſéder, ſans qu'on puiſſe déterminer au juſte le lieu où il ſe garde préſentement. On croit qu'il y a une partie de ſon chef à Paris, dans l'abbaye de Sainte Genevieve. Il y a en France & en Eſpagne un grand nombre d'égliſes dédiées ſous l'invocation du S. Martyr. *Voyez* les *Acta Sanct.*, Tillemont & Baillet.

BAUDELOT DE DAIRVAL, (Charles-Céſar) né à Paris en 1648, fut reçu avocat au parlement. Il plaida quelque tems avec ſuccès. Un procès l'ayant obligé d'aller à Dijon, il parcourut, dans ſes momens de relâche, les bibliotheques & les cabinets des ſavans. Ce fut l'origine du traité *De l'utilité des Voyages*, 1727, 2 vol. in-12., dans lequel il montre une grande connoiſſance des monumens de l'antiquité. Il fut nommé, en 1705, à une place de l'académie des belles-lettres. On a de lui pluſieurs Diſſertations dans les Mémoires de cette compagnie. Il mourut en 1722, à 74 ans. C'étoit un homme doux, modeſte, bienfaiſant.

BAUDERON. *Voyez* SENEÇAI.

BAUDIER, (Michel) languedocien, hiſtoriographe de France ſous Louis XIII, étoit une des plus fécondes plumes de ſon ſiecle. Il laiſſa beaucoup d'ouvrages ſans ordre & ſans goût, mais dans leſquels on trouve des particularités qu'on chercheroit vainement ailleurs. I. *Hiſtoire générale de la Religion des Turcs, avec la Vie de leur prophete Mahomet & des IV premiers Califes*; plus, *le Livre & la Théologie de Maho-*

met, in-8°., 1636; ouvrage traduit de l'arabe, copié par ceux qui l'ont suivi, quoiqu'ils n'aient pas daigné le citer. II. *Histoire du Cardinal d'Amboise*, Paris, 1651, in-8°. Sirmond de l'académie françoise, un des flatteurs du cardinal de Richelieu, s'étoit proposé d'élever ce ministre aux dépens de ceux des siecles passés. Il attaqua d'abord d'Amboise, & ne manqua pas de le mettre au-dessous de Richelieu. Baudier, nullement courtisan, vengea sa mémoire, & obscurcit l'ouvrage de son détracteur. III. *Histoire du Maréchal de Toiras*, 1644, in-fol., 1666, 2 vol. in-12.: curieuse & nécessaire, quand on veut connoître à fond le regne de Louis XIII & de Louis XIV. « Ceux qui aiment le style précis & agréable, dit un critique équitable & judicieux, doivent bien » se garder de lire ses ouvrages; ceux qui savent démêler les traits d'érudition au » milieu du verbiage & de l'ennui des dissertations, pourront y trouver de quoi étendre leurs connoissances ».

BAUDIUS, (Dominique) professeur d'éloquence à Leyde, mourut dans cette ville en 1613. Il étoit né à Lille en 1561, & avoit été reçu avocat à La Haye en 1587, après avoir fait quelque séjour à Geneve, pour y professer en liberté le calvinisme que ses parens avoient embrassé. Il se distingua comme jurisconsulte & comme littérateur. Parmi les ouvrages latins en vers & en prose qu'il laissa, on distingue ses Poésies, & sur-tout ses vers iambes, 1607, in-8°. Il y a du feu & de la noblesse. Daniel Heinsius lui dit dans une *Epître*:

Baudi, quem proprio genius donavit iambo.

On a encore de lui des Harangues & des Epîtres, Leyde, 1650, in-12., où il montre beaucoup d'esprit & de vanité. L'amour & le vin ternirent sa réputation.

BAUDORI, (Joseph du) né à Vannes, d'une famille distinguée, en 1710, entra chez les jésuites en 1724, & mourut à Paris en 1749. Il fut nommé, à l'âge de 31 ans, pour occuper la place du P. Porée, & il eut le mérite de la remplir. On a de lui des *Œuvres diverses*, dont la derniere édition est de Paris, en 1772, in-12. On trouve dans ce recueil IV Discours latins & IV Plaidoyers françois. Les sujets des discours sont intéressans, les divisions nettes & simples. Sa latinité, quelquefois un peu dure, est en général très-bonne. On peut lui reprocher quelques pointes, quelques jeux de mots, qui gâtent presque toujours notre latinité moderne, & qui ont régné si long-tems dans le college de Louis-le-Grand; mais l'on doit avouer qu'il en a moins que ses prédécesseurs. Ses plaidoyers sont aussi ingénieux que bien choisis.

BAUDOT DE JUILLI, (Nicolas) né à Vendôme, en 1678, d'un receveur des tailles, s'établit à Sarlat, où il fut subdélégué de l'intendant. Les devoirs de son emploi, & les charmes de la littérature, remplirent le cours de sa vie. Il termina sa longue carriere, en 1759, à 81 ans. On a de

lui quelques ouvrages hiſtoriques, écrits avec art & méthode. I. L'*Hiſtoire de Catherine de France, reine d'Angleterre*, qu'il publia en 1696. L'auteur lui-même eſtimoit peu cet ouvrage, qui dans le fond n'eſt qu'un roman, imaginé d'après quelques événemens vrais. Ces productions éphémeres ſont recherchées un jour ou deux, pour tomber enſuite dans un oubli dont elles ne ſortent plus. II. *Germain de Foix*, nouvelle hiſtorique, qui parut en 1701. III. L'*Hiſtoire ſecrete du Connétable de Bourbon*, imprimée en 1706. IV. La *Relation hiſtorique & galante de l'invaſion d'Eſpagne, par les Maures*, imprimée en 1722, 4 vol. in 12. Ces trois ouvrages ſont à-peu-près du même genre que le premier, & ne ſont propres qu'à amuſer des eſprits frivoles; mais il y en a d'autres de lui plus ſolides; comme l'*Hiſtoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in-12.; l'*Hiſtoire de Philippe-Auguſte*, 1702, 2 vol. in-12.; & *celle de Charles VII*, 1697, 2 vol. in-12. L'ordre en fait le principal mérite; l'auteur n'avoit conſulté que les livres imprimés. On a encore de lui: l'*Hiſtoire des Hommes illuſtres, tirée de Brantôme*; l'*Hiſtoire de la vie & du regne de Charles VI*, en 9 vol. in-12., 1753; l'*Hiſtoire du regne de Louis XI*, 6 vol. in-12., 1756; l'*Hiſtoire des Révolutions de Naples*, 4 vol. in-12., 1757. Ces trois ouvrages ont paru ſous le nom de Mlle. de Luſſan. Le ſtyle en eſt un peu négligé, & il manque ſouvent de préciſion. *Voyez* LUSSAN (Marguerite).

BAUDOUIN I, comte de Flandre, s'étant croiſé pour aller à la Terre-Sainte, fut élu empereur de Conſtantinople, après la priſe de cette ville, par les François & les Vénitiens, réunis en 1204. On ne pouvoit faire un meilleur choix. Baudouin étoit pieux, chaſte, humain, prudent dans ſes entrepriſes, courageux dans l'exécution, & poſſédoit tous les talens militaires. Le nouvel empereur marcha vers Andrinople pour en faire le ſiege; mais l'ayant levé pour aller à la rencontre des Bulgares qui venoient la ſecourir, il fut vaincu & fait priſonnier. Joannice, roi de ces barbares, le fit mourir cruellement en 1206. On lui coupa les bras & les jambes, & on le jeta dans une foſſe où il vécut encore trois jours. Son cadavre fut abandonné aux bêtes féroces & aux oiſeaux de proie: une femme pieuſe en recueillit les reſtes & leur donna la ſépulture. Nous ſuivons ici le récit le plus probable, car les hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur toutes ces circonſtances. Ils s'accordent davantage à attribuer la défaite des latins aux excès, & ſur-tout aux ſacrileges commis à la priſe de Conſtantinople, où l'on n'épargna ni les monaſteres ni les égliſes. Le motif de ſa cruelle mort, tel que l'auteur de l'Hiſtoire du Bas-Empire le rapporte, préſente un grand & rare exemple de vertu. « Baudouin, dit-il, fut renfermé » dans un cachot, mourant » preſque de faim, & n'ayant » d'autre conſolation que les » viſites de la reine, plus im- » portunes à ce prince affligé,

» qu'une entiere ſolitude. Cette » princeſſe, Tartare de nation, » mais adroite & artificieuſe, » avoit obtenu de ſon mari, » dont elle étoit trop aimée, la » permiſſion d'aller, ſous pré- » texte de charité, porter quel- » que conſolation au malheu- » reux prince. Baudouin étoit » beau, & la reine portée à » l'amour : elle devint paſſion- » née pour ſon priſonnier ; & » s'entretenant avec lui, *vous* » *pouvez*, lui dit-elle, *ſans ran-* » *çon délivrer deux captifs. Et* » *qui ſont-ils?* dit Baudouin: » *Vous*, répondit-elle, *& moi*, » *que vous tirerez de la ſervi-* » *tude où je gémis ſous la ty-* » *rannie d'un mari barbare. Si* » *vous me prenez pour épouſe*, » *nous ſerons libres tous deux.* » *Laiſſons à Joannice ce miſé-* » *rable Empire de Conſtantino-* » *ple, qui ne peut plus ſubſiſ-* » *ter, & retournez avec moi dans* » *vos états. Je vous en procu-* » *rerai les moyens.* Baudouin » frémit à cette déclaration tar- » tare, & veut lui faire en- » tendre qu'un pareil mariage » ſeroit un adultere criminel. » Elle ſort furieuſe, le mena- » çant de la mort ; elle revient » le lendemain, & redouble » ſes menaces. Baudouin ne lui » rend que des remontrances. » Déſeſpérée, elle va trouver » Joannice ; elle accuſe Bau- » douin du crime dont elle » étoit coupable. Joannice na- » turellement cruel, devenu » encore plus féroce par la ja- » louſie, invite ſes courtiſans » à un feſtin ; il y fait amener » Baudouin, & le livre à leurs » inſultes, &c. ».

BAUDOUIN II, dernier empereur Latin de Conſtantinople, de la maiſon de Courtenai, fut élu en 1228. Aſſiégé par l'empereur Paléologue dans ſa ville impériale, il l'abandonna à ſon concurrent, & s'enfuit en Occident. Il céda ſes droits à Charles d'Anjou, & aux rois de Sicile ſes ſucceſſeurs. Il mourut en 1273. Il avoit de l'eſprit & de la valeur, mais il manquoit de la vigilance & de l'activité néceſſaires dans les circonſtances difficiles où il ſe trouvoit.

BAUDOUIN I, roi de Jéruſalem, ſuivit Godefroid de Bouillon, ſon frere, dans la Paleſtine, où il poſſéda la principauté d'Edeſſe. Il fut mis ſur le trône après ſon frere, l'an 1100. Il prit la ville d'Acre, l'an 1104, après un ſiege de vingt mois ; mais il fut lui-même aſſiégé peu après dans Rama, qui fut emportée, & il eut bien de la peine de s'échapper. Il mourut l'an 1118.

BAUDOUIN, (Benoît) théologien d'Amiens ſa patrie, ſe fit un nom parmi les érudits par ſon traité *De la chauſſure des anciens*, publié, en 1615, in-8°., ſous le titre de *Calceus antiquus & myſticus*. Cet ouvrage fit fauſſement imaginer qu'il étoit fils d'un cordonnier, qu'il l'avoit été lui-même, & qu'il vouloit faire honneur à ſon premier métier.

BAUDOUIN, (François) naquit à Arras, l'an 1520. Il fut profeſſeur de droit à Bourges, à Angers, à Paris, à Strasbourg, à Heidelberg. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qui lui avoit confié l'éducation d'un de ſes fils naturels, l'envoya au concile de Trente, pour être ſon orateur.

Henri III le fit conseiller d'état. Il mourut bon catholique, le 24 octobre en 1573. Le Pere Maldonat, jésuite, l'assista à la mort. Baudouin avoit été assez lié avec Calvin, & quelques-uns de ses écrits se ressentent de cette liaison; mais la lecture de George Cassander le dégoûta de la nouvelle secte. Il étoit versé dans les belles-lettres, dans la jurisprudence, qu'il a, l'un des premiers, traitée avec noblesse; & dans l'Histoire ecclésiastique, il est l'éditeur de deux excellens ouvrages : *S. Optati libri de schismate Donatistarum*, &c. *Victoris Uticensis de persecutione vandalica*, Paris, 1569. Il y démontre, dans une préface très-estimée, la conformité du schisme des Calvinistes avec celui des Donatistes. Les notes de Baudouin sur S. Optat ont passé, avec celles du savant Gabriel de l'Aubespine, dans l'édition des œuvres de ce Pere, publiée par Charles Paulin, jésuite, Paris, 1631, in-fol. Joseph de Buininck, conseiller de l'électeur Palatin, a publié la Préface de Baudouin, retouchée & augmentée, Dusseldorf, 1763.

BAUDOUIN *ou* BAUDOIN, (Jean) naquit à Pradelle en Vivarais. Il fut lecteur de la reine Marguerite, & eut une place à l'académie françoise. On a de lui de mauvaises versions de Tacite, de Suétone, de Lucien, de Salluste, de Dion Cassius, du Tasse, de Bacon, de Davila, & de beaucoup d'autres auteurs. Ces versions ne lui coûtoient guere. Lorsqu'il étoit pressé, il ne faisoit que retoucher celles qu'on avoit faites avant lui, sans se donner la peine de recourir à l'original. Il écrivit aussi une *Histoire de Malte*, 1659, 2 vol. in-fol., & publia quelques Romans. Tous ses ouvrages furent dictés par la faim, & sont par conséquent très-peu estimables. Le seul qui ne soit pas entiérement dédaigné, est son *Recueil d'emblêmes avec des Discours moraux qui servent d'explication*, Paris, 1638, in-8°., 3 vol., ornés de figures gravées par Briot. On recherche aussi son *Iconologie*, Paris, 1636, in-fol. & 1643, in-4°. Il mourut à Paris en 1650, à 66 ans.

BAUDOUIN. *Voyez* BALDUIN Martin.

BAUDRAND, (Michel-Antoine) prieur de Rouvres & de Neuf-Marché, naquit à Paris en 1633, & y mourut en 1700. Le Pere Briet, professeur de rhétorique au collége de Clermont, sous lequel il étudia, lui ayant fait corriger les épreuves de sa *Géographie ancienne & nouvelle*, le disciple prit le goût du maître. On lui doit l'édition du *Dictionnaire géographique*, en 2 vol. in-fol., par le Pere Philippe Ferrari, imprimé d'abord en latin, 1682, & en françois, 1705. Guillaume Sanson, un des premiers géographes de France, reprocha bien des méprises à l'abbé Baudrand, dans une critique qu'il fit de la 1ere. édition. Ces fautes ne disparurent point à la 2e., & on n'estime guere ni l'une ni l'autre. Le *Dictionnaire géographique* de Maty, 1712, in-4°., a été puisé en partie dans celui de l'abbé Baudrand; mais il est beaucoup plus exact.

BAUDRI, chantre de l'église

de Terouane dans le XIe. ſiecle, étoit natif de Cambrai. Il avoit été ſecrétaire ſous pluſieurs évêques de Cambrai. Il vivoit encore en 1095. Il étoit connu de ſon vivant pour un homme érudit, & ce qui nous reſte de ſes écrits juſtifie cette réputation. On a de lui : I. une *Vie* de S. Gaucher ou S. Géry, évêque de Cambrai. On la trouve dans les *Acta Sanctorum* du mois d'août. II. une *Chronique* de l'égliſe de Cambrai eſtimée. Elle a été publiée par Couvenier, docteur en théologie de Douai, 1615. On l'a ſouvent confondu avec BAUDRI, ſavant & pieux évêque de Noyon & de Tournai, deux évêchés long-tems unis ; mais qui furent ſéparés après ſa mort, à l'occaſion de l'interdit qu'il avoit jeté ſur celui de Tournai. Le chapitre cathédral de cette ville envoya des députés à Rome pour obtenir un évêque particulier, ce que le pape Paſcal II accorda, mais Baudri mourut avant le retour des députés, en 1113. On a de ce prélat quatre Lettres dans le 5e. tome des *Miſcellanea* de Baluze, & pluſieurs chartres en faveur des égliſes & des monaſteres dont il fut le bienfaiteur.

BAUDRI. *Voyez* BAULDRI.

BAUDRICOURT, (Jean de) maréchal de France, gouverneur de Bourgogne, ſe ſignala à la bataille de S. Aubin de Cormier, en 1488, & aida Charles VIII à conquérir le royaume de Naples, en 1495. Il mourut quelques années après. Son pere Robert de BAUDRICOURT avoit ſervi avec diſtinction : c'eſt lui qui envoya la Pucelle d'Orléans à Charles VII.

BAUGÉ, (Etienne de) dit d'*Autun*, parce qu'il fut fait évêque de cette ville en 1113, renonça dans un âge avancé à ſon évêché, pour ſe faire religieux dans l'abbaye de Cluni, où il mourut ſaintement entre les bras de Pierre *le Vénérable*, abbé de ce monaſtere. Il s'eſt fait connoître bien avantageuſement par un Traité ſur les ordres eccléſiaſtiques, les cérémonies de la meſſe & la réalité du S. Sacrement, qui ſe trouve dans la *Bibliotheque des Peres*. Jean Monteleon, chantre d'Autun, le publia l'an 1517, ſous ce titre : *Tractatus de Sacramento altaris, & iis quæ ad illud, varioſque eccleſiæ miniſtros pertinent.*

BAUHIN, (Jean) originaire d'Amiens, exerça la médecine à Bâle ſa patrie, avec réputation. Le duc de Wirtemberg-Montbelliard, le nomma, en 1570, ſon médecin. Il mourut à Montbelliard, en 1613, à 73 ans. On a de lui divers ouvrages de médecine & de botanique. Le plus connu eſt ſon *Hiſtoria Plantarum univerſalis*, réimprimée en 1650, in-fol., à Embrun, avec différentes additions. Son pere Jean BAUHIN s'étoit retiré à Bâle, pour y profeſſer plus librement le calviniſme.

BAUHIN, (Gaſpard) frere du précédent, né en 1560, fut premier médecin du duc de Wirtemberg. Il profeſſa la médecine & la botanique à Bâle, où il mourut, en 1624, âgé de 65 ans. C'étoit un homme ſavant, mais vain & préſomptueux. On a de lui : I. *Inſtitutiones Anatomicæ*, à Bâle, 1604, in-8°. II. *Theatrum Botanicum*, Bâle,

1663, in-fol. III. *Traité des Hermaphrodites*, en latin, 1614, in-8°., peu commun. IV. *Pinax Theatri Botanici*, Francfort, 1671, in-4°. V. D'autres ouvrages en latin, juſtement eſtimés de leur tems, & qui méritent encore de l'être aujourd'hui. On l'appelle dans ſon épitaphe, *le Phénix de ſon ſiecle*, pour l'anatomie & la botanique. Gaſpard laiſſa un fils nommé Jean-Gaſpard, qui marcha ſur ſes traces; il profeſſa à Bâle, fut conſulté d'une partie de l'Europe, & publia le Théâtre botanique de ſon pere.

BAULDRI, (Paul) profeſſeur en hiſtoire ſacrée à Utrecht, né à Rouen l'an 1639, étoit gendre de Henri Baſnage, pere du célebre Jacques Baſnage. Il a donné au public : I. Une édition du traité de Lactance : *De morte perſecutorum*, avec des notes ſavantes, Utrecht, 1692. Il y juſtifie plus d'une fois Lactance contre les vaines critiques de Jacques Tollius ; il admet l'arrivée de S. Pierre à Rome, atteſtée ici par Lactance, & conteſtée ſi peu judicieuſement par la plupart des Proteſtans. Tout ce que renferme l'édition de Bauldri a paſſé dans le 2e. volume de celle que Lenglet du Freſnoy a donnée à Paris en 1748, 2 vol. in-4°. II. Une nouvelle édition d'un petit ouvrage de Furetiere, intitulé : *Hiſtoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Eloquence*, Utrecht, 1703, in-12. III. *Syntagma kalendariorum*, &c. Utrecht, 1706, in-fol. : tout ce qui concerne les différens calendriers eſt ici rédigé en tables, par leſquelles on trouve facilement à quels jours ſont arrivés les événemens dont il eſt parlé dans l'hiſtoire. IV. Pluſieurs Diſſertations répandues dans différens Journaux. Il mourut en 1706.

BAULOT *ou* BEAULIEU, (Jacques) célebre lithotomiſte, naquit en 1651 dans un hameau, au bailliage de Lons-le-Saunier en Franche-Comté, de parens fort pauvres. Il les quitta de bonne heure, pour prendre parti dans un régiment de cavalerie. Il y ſervit quelques années, & fit connoiſſance avec un certain Pauloni, chirurgien empyrique, très-couru pour tailler les malades attaqués de la pierre. Après avoir pris 5 ou 6 années des leçons ſous ce charlatan, il ſe rendit en Provence. Ce fut là qu'il commença à porter une eſpece d'habit monacal, qui ne reſſembloit à aucun vêtement des ordres religieux ; & il ne fut plus connu depuis, que ſous le nom de frere Jacques. De Provence il paſſa en Languedoc, enſuite dans le Rouſſillon, & de-là dans les différentes provinces de la France. Il ſe montra enfin ſur le théatre de Paris, qu'il quitta bientôt pour continuer ſes courſes. Il parut à Geneve, à Aix-la-Chapelle, à Amſterdam, & opéra par-tout. Ses ſuccès furent aſſez variés ; non-ſeulement ſa méthode n'étoit pas uniforme, mais l'anatomie étoit inconnue à cet inciſeur téméraire. Il ne vouloit prendre aucun ſoin des malades après l'opération, diſant : *J'ai tiré la pierre, Dieu guérira la plaie.* L'expérience lui ayant appris depuis que les panſemens & le régime étoient néceſſaires, ſes traitemens furent conſtamment

plus heureux. A peine frere Jacques avoit quitté la Hollande, que sa méthode passa en Angleterre, & fut adoptée par Cheselden, qui la porta à sa derniere perfection : de-là vient qu'elle fut appellée l'*Opération angloise*, quoiqu'elle appartienne inconteſtablement aux François. En reconnoissance des cures nombreuses que cet opérateur avoit faites à Amsterdam, les magistrats de la ville firent graver son portrait, & frapper une médaille, sur la face de laquelle étoit son buste. Enfin après avoir paru à la cour de Vienne & à celle de Rome, il choisit une retraite auprès de Besançon, pour ne plus s'occuper que de la religion, & des vérités saintes dont il avoit toujours été pénétré. Il y mourut le 7 décembre 1714, dans les sentimens d'un homme de bien, dont la vie avoit été consacrée au soulagement de l'humanité. L'Histoire de cet hermite a été écrite par M. Vacher, chirurgien-major des armées du roi, & imprimée à Besançon en 1757, in-12.

BAUME, (Pierre de la) évêque de Geneve en 1523, fut chassé de son siege par les Calvinistes en 1535. Cet évêché fut transféré à Annecy par Paul III, qui fit la Baume cardinal. Il mourut archevêque de Besançon, en 1544.

BAUME, (Claude de la) neveu & successeur du précédent dans l'archevêché de Besançon, préserva son troupeau des erreurs de Calvin. Grégoire XIII le fit cardinal en 1578. Il mourut à Arbois en 1584. Les gens-de-lettres perdirent un protecteur.

BAUME, (Nicolas-Auguste de la) marquis de Montrevel, maréchal de France en 1703, étoit de la famille des deux précédens. Il fut envoyé contre les Camisards, qu'il battit en plusieurs occasions, sans pouvoir les réduire. Il mourut à Paris, en 1716. Cette maison, une des plus illustres du royaume, est originaire de Bresse. Elle a produit plusieurs hommes illustres.

BAUME, (Jacques-François de la) chanoine de la collégiale de S. Agricole d'Avignon, naquit à Carpentras dans le Comtat-Venaissin, en 1704. Son goût décidé pour les belles-lettres l'entraîna à Paris. Après y avoir fait quelque séjour, il fit paroître une petite brochure intitulée : *Eloge de la paix*, dédiée à l'académie françoise. C'est l'ouvrage d'un plat rhéteur. Il a la forme de sermon, d'ode & d'épopée, & n'a le mérite d'aucun de ces genres. Son peu de succès n'empêcha point cet écrivain de méditer un ouvrage de plus longue haleine. Il porta jusques dans sa province l'idée de son dessein, & c'est là où il l'acheva. La *Christiade*, dont nous voulons parler, occasionna à son auteur un second voyage à Paris. Il y retourna, pour faire imprimer ce Poëme en prose, en 6 vol. in-12, 1753. L'ouvrage, bien exécuté quant à la partie typographique, est écrit d'un style pompeux & figuré, qui, loin d'échauffer le lecteur, le refroidit. Il y a d'ailleurs de très-grandes indécences, & l'Ecriture-Sainte y est étrangement travestie : on y voit J. C. tenté par la Ma-

delene. Cette bizarre production fut flétrie par arrêt du parlement de Paris, & l'auteur condamné à une amende. Il mourut peu de tems après, en 1756, dans cette même ville. Il a fait quelques autres opuſcules, comme les *Saturnales françoiſes*, 1736, 2 vol. in-12, & il a travaillé pendant plus de dix ans au *Courier d'Avignon*. C'étoit un homme animé du feu des imaginations méridionales, mais ſans goût & ſans jugement.

BAUME. *Voyez* VALLIERE.

BAUMELLE. *Voyez* BEAUMELLE.

BAUNE, (Jacques de la) naquit à Paris en 1649. Il entra chez les jéſuites, où il profeſſa les humanités avec ſuccès. Il mourut en 1725. On a de lui des poéſies & des harangues en latin, un recueil des opuſcules du P. Sirmond, 5 vol. in-fol. Paris, 1696, Veniſe, 1729, qu'il enrichit de la vie de l'auteur. *Panegyrici veteres ad uſum Delphini*, Paris, 1676, in-4°., & d'autres écrits.

BAVON, (S.) nommé auſſi Allowin, iſſu d'une famille noble, dans cette partie du Brabant, connue ſous le nom de *Hasban* (aujourd'hui *Hesbaye*, partie du pays de Liege), mena dans ſes premieres années une vie fort déréglée; mais ayant perdu ſon épouſe, il réfléchit profondément ſur la conduite des choſes humaines, & fut épris des ſentimens de la plus vive pénitence. Il ſe retira dans le tronc d'un arbre creux. Il ſe fit enſuite une cellule dans la forêt de Malmedun près de Gand, & il ne s'y nourriſſoit que d'eau & d'herbes ſauvages. Au bout de quelque tems, il revint dans le monaſtere de S. Pierre de Gand. S. Floribert qui en étoit abbé, lui permit de ſe conſtruire une nouvelle cellule dans un bois du voiſinage. Bavon y vécut en Reclus, uniquement occupé des biens inviſibles. Il mourut le 1er. octobre, vers le milieu du ſeptieme ſiecle. Saint Amand, S. Floribert accompagné de ſes moines, & Domlin, prêtre de Turholt, aſſiſterent à ſa mort. Soixante gentilshommes, touchés de ſon exemple, ſe conſacrerent aux auſtérités de la pénitence. Ils firent bâtir à Gand l'égliſe de ſon nom, laquelle fut d'abord deſſervie par des chanoines, puis par des religieux de S. Benoît. Le pape Paul III ſéculariſa le monaſtere en 1537, à la priere de l'empereur Charles-Quint. Ce prince ayant fait conſtruire une citadelle en cet endroit, transféra le chapitre, trois ans après, dans l'égliſe de S. Jean, qui depuis ce tems-là poſſede les reliques & porte le nom de S. Bavon. Cette égliſe devint cathédrale, lorſqu'en 1559, Paul IV érigea un évêché à Gand, ſur la demande que lui en fit Philippe II, roi d'Eſpagne. S. Bavon eſt patron de cette ville. *Voy.* ſa Vie, écrite dans le huitieme ſiecle, *Ap. Mabil. ſec. 2. Ben.* Surius a donné une autre Vie, qui n'a pas la même autorité. Elle eſt de Thierri, abbé de St. Trond, qui floriſſoit dans le douzieme ſiecle. Nous avons auſſi une hiſtoire en trois livres, des miracles opérés ſur l'interceſſion du Saint. *Voyez* parmi les modernes, le Cointe, *ad an. 649.*

Pagi, *Crit. in Baron. ad an. 631, n. 13.* La *Batavia ſacra, p. 27.* Sanderus, *Rer. Gandav. c. 4, p. 241, & l. 5, p. 380*, où l'on trouve l'hiſtoire de l'égliſe de S. Bavon, aujourd'hui cathédrale. *Voyez* auſſi le P. Périer, l'un des continuateurs de Bollandus, *tom. 1, octob. a pag. 198 ad pag. 303.*

BAUR, (Jean-Guillaume) peintre & graveur de Strasbourg, mourut à Vienne en 1640, âgé de 30 ans. Il a excellé dans les payſages & dans les tableaux d'architecture. Ses ſujets ſont des vues, des proceſſions, des marchés, des places. On a de lui : I. Un recueil d'eſtampes ſous le titre d'*Iconographie*, Ausbourg, 1682. II. Des batailles, 1635. III. Des jardins, 1636. IV. Des métamorphoſes, Vienne, 1641, in-fol. On trouve dans ſes ouvrages du feu, de la force, de la vérité ; mais ſes figures ſont courtes.

BAUTH. *Voyez* BOTH.

BAUTRU, (Guillaume) comte de Serrant, bel-eſprit du XVIIe. ſiecle, & l'un des premiers membres de l'académie françoiſe, naquit à Paris, l'an 1588, & y mourut en 1665. Il fut, dit-on, les délices des miniſtres, des favoris, & généralement de tous les grands du royaume, & jamais leur flatteur. A en juger néanmoins par les différens traits qu'on rapporte de lui, c'étoit une eſpece de *Gorgibus*, un plaiſant de profeſſion. On cite pluſieurs de ſes bons mots, dont quelques-uns ſont très-mauvais. Bautru étant en Eſpagne, alla viſiter la fameuſe bibliotheque de l'Eſcurial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le roi d'Eſpagne l'interrogea ſur ce qu'il avoit remarqué. *Votre bibliotheque eſt très-belle*, lui dit Bautru ; *mais votre majeſté devroit donner à celui qui en a le ſoin, l'adminiſtration de ſes finances. — Et pourquoi ? — C'eſt*, repartit Bautru, *qu'il ne touche point au dépôt qui lui eſt confié.* Il diſoit d'un certain ſeigneur de la cour qui n'entretenoit les gens que de contes bas, qu'il étoit le *Plutarque des laquais.*

BAUVES, (Jacques de) avocat au parlement de Paris, dans le XVIIe. ſiecle, compoſa avec le célebre Antoine Deſpeiſſes un *Traité des ſucceſſions.* Ces deux amis ſe propoſerent d'écrire ſur toutes les matieres de droit ; mais Bauves, mort ſur ces entrefaites, laiſſa à ſon confrere le ſoin d'exécuter cet utile projet. Les Œuvres de Deſpeiſſes ont été imprimées pluſieurs fois. Il en a paru une édition à Toulouſe en 1777, 3 vol. in-4°., ſur celle de 1750, donnée par M. Guy du Rouſſeau de la Combe, & accommodée à la juriſprudence actuelle. *Voyez* DESPEISSES.

BAXTER, (Richard) théologien Anglois, non-conformiſte, chapelain du roi Charles II, refuſa l'évêché d'Héréford que ce prince lui offroit. Il mourut en 1691. Il a laiſſé des Sermons, une Paraphraſe ſur le Nouveau-Teſtament, & d'autres livres pleins de chaleur. Burnet l'eſtimoit beaucoup, mais l'on ſait que l'enthouſiaſme de ſecte étoit un grand mérite près de ce ſavant, qui en avoit lui-même beaucoup.

BAXTER, (Guillaume)

neveu du précédent, eſt auteur d'un *Gloſſaire d'Antiquités britanniques*, en latin, Londres, 1733, in-8°.; & d'un autre d'*Antiquités romaines*, 1726, in-8°. Il mourut en 1723.

BAYARD, (Pierre du Terrail de) né en Dauphiné, d'une famille noble, fut d'abord page du gouverneur de cette province. Le roi Charles VIII, appellé en Italie par Alexandre VI, mena le jeune guerrier en 1495 à la conquête du royaume de Naples. Il s'y diſtingua par-tout, mais principalement à la bataille de Fornoue. Charles VIII étant mort, Bayard ne fut pas moins utile à Louis XII. Il contribua beaucoup à la conquête de Milan. Dans une bataille qui ſe donna en 1501 dans le royaume de Naples, il ſoutint ſeul, comme Coclès, ſur un pont étroit, l'effort de 200 chevaliers qui l'attaquoient. A la priſe de la ville de Breſſe, il reçut une bleſſure dangereuſe, & fit un acte de vertu héroïque. Son hôte lui ayant fait remettre 2000 piſtoles, en reconnoiſſance de ce qu'il l'avoit garanti du pillage, il donna cette ſomme à ſes deux filles qui la lui apportoient. Le trait ſuivant eſt encore plus remarquable. La rare beauté d'une jeune perſonne du ſexe ayant fait ſur lui une vive impreſſion, il fit des propoſitions à la mere, qui étoit pauvre & qui les accepta. Conduite chez le chevalier, la fille ſe jete à ſes pieds, les arroſe de ſes larmes & lui dit : *Monſeigneur, vous ne déshonorerez pas une malheureuſe victime de la miſere, dont votre vertu devroit vous rendre le protecteur.* — *Levez-vous, ma fille*, lui répond Bayard, touché juſqu'au fond du cœur : *Vous ſortirez de ma maiſon auſſi ſage & plus heureuſe que vous n'y êtes entrée.* Il la dota & la maria. C'eſt ainſi, dit un hiſtorien, que le bon chevalier *changea de vice à vertu.* En 1514, il eut la lieutenance-générale du Dauphiné. A la bataille de Marignan contre les Suiſſes, il combattit à côté de François I. C'eſt à cette occaſion que ce roi voulut être fait chevalier de la main du héros, ſuivant les uſages de l'ancienne chevalerie. Bayard défendit enſuite pendant ſix ſemaines Mezieres, place mal fortifiée, contre une armée de 40,000 hommes & de 4000 chevaux. Le conſeil du roi avoit réſolu de brûler cette place, qui ne paroiſſoit pas être en état de ſoutenir un ſiege. Bayard s'y oppoſa, en diſant à François I : *Il n'y a point de place foible, là où il y a des gens de cœur pour la défendre.* L'amiral de Bonnivet s'étant rendu en Italie, le chevalier Bayard le ſuivit en 1523. L'année d'après il reçut, à la retraite de Rebec, un coup de mouſquet qui lui caſſa l'épine du dos. Ce héros, bleſſé à mort dans cette déroute, ordonna, après avoir fait quelques prieres & recommandé ſon ame à Dieu, qu'on le mît ſous un arbre, le viſage tourné vers l'ennemi : *Parce que*, dit-il, *n'ayant jamais tourné le dos, il ne vouloit pas commencer dans ſes derniers momens.* Il pria enſuite d'Alegre d'aller dire au roi, *que le ſeul regret qu'il avoit en quittant la vie, étoit de ne pouvoir pas le ſervir plus long-tems.* Le con-

nétable Charles de Bourbon, qui l'eſtimoit, l'ayant trouvé dans cet état, comme il pourſuivoit les François, lui témoigna combien il le plaignoit. Bayard lui répondit : *Ce n'eſt pas moi qu'il faut plaindre ; mais vous, qui portez les armes contre votre roi, votre patrie & votre ſerment.* Il expira peu de tems après, âgé de 48 ans. Nous avons la Vie de cet homme illuſtre par Symphorien Champier, Paris, 1525, in-4°.; par un de ſes ſecrétaires, 1619, in-4°., avec des notes de Thomas Godefroy; par Lazare Bocquillot, prieur de Lonval, 1702, in-12; & par Guyart de Berville, 1760, in-12. Le ſtyle des deux premiers a vieilli, & celui des deux autres manque un peu d'élégance. Quoique Bayard n'eût jamais commandé en chef, les troupes le regretterent, comme ſi elles avoient perdu le meilleur des généraux. Pluſieurs officiers & pluſieurs ſoldats allerent ſe rendre aux ennemis, pour avoir la conſolation de voir encore une fois le chevalier. L'ennemi, auſſi généreux qu'eux, ne voulut pas qu'ils fuſſent priſonniers. On remit ſon corps, après l'avoir embaumé, pour être porté à Grenoble, ſa patrie. Le duc de Savoye lui fit rendre les honneurs qu'on rend aux ſouverains, & le fit accompagner par la nobleſſe juſques ſur la frontiere. On avoit donné à ce grand homme le nom de *Chevalier ſans peur & ſans reproche*, & il le méritoit bien. Il avoit cette vertu naïve, & cet héroïſme plein de franchiſe, dont un ſiecle raffiné ne fournit plus d'exemple. Il ſavoit que la valeur ſans religion, n'étoit qu'une eſpece de fureur, dénuée des lumieres qui doivent la rendre humaine & utile ; il donnoit en toute occaſion des preuves publiques de ſon attachement à la foi chrétienne. Dès qu'il eut été bleſſé, ſon premier mouvement fut de baiſer la croix de ſon épée, n'ayant pas d'autre figure propre à retracer le ſigne de notre rédemption.

BAYER, (Théophile-Sigefroi) petit-fils de Jean Bayer, habile mathématicien, naquit en 1694. Son goût pour l'étude des langues anciennes & modernes, le porta à apprendre même le chinois. Il alla à Dantzick, à Berlin, à Halle, à Leipſick, & en pluſieurs autres villes d'Allemagne, & fit partout des connoiſſances utiles. De retour à Konigsberg en 1717, il en fut fait bibliothécaire. Il fut appellé en 1726 à Pétersbourg, où on le nomma profeſſeur des antiquités grecques & romaines. Il étoit ſur le point de retourner à Konigsberg, lorſqu'il mourut à Pétersbourg en 1738. On a de lui un grand nombre de Diſſertations ſavantes, principalement ſur des anciennes monnoies, & des inſcriptions curieuſes. Son *Muſæum Sinicum*, imprimé en 1730, 2 vol. in-8°., ouvrage d'une érudition ſinguliere, montre dans ſon auteur beaucoup de ſagacité. Son *Hiſtoria congregationis Cardinalium, de propaganda fide*, 1721, in-4°., décele contre l'égliſe catholique la haine pouſſée ſi loin, que les Proteſtans mêmes en furent indignés. Jean BAYER, ſon aïeul, né à Ausbourg, étoit un aſtronome habile. En 1603 il publia,

ſous le titre d'*Uranometria*, une deſcription des conſtellations, dans laquelle il indique chaque étoile par une lettre grecque ou latine ; méthode qui a été ſuivie depuis. Ce catalogue des étoiles a été ſucceſſivement perfectionné, ſans qu'on ait pu cependant ſavoir encore le nombre précis de ces flambeaux céleſtes. *Voyez* FLAMSTÉED.

BAYLE, (Pierre) naquit au Carlat, petite ville du comté de Foix, en 1647. Son pere lui ſervit de maître juſqu'à l'âge de 19 ans, & l'éleva dans le calviniſme. Il l'envoya enſuite à Puylaurens, où étoit une académie de ſa ſecte. Le curé de cette ville, aidé de quelques livres de controverſe que le jeune philoſophe avoit lus, lui fit abjurer le proteſtantiſme. Dix-ſept mois après il retourna à ſon ancienne communion. Un édit du roi, peu favorable aux relaps, l'obligea de ſortir de ſa patrie. Il ſe réfugia à Copet, petite ville de Suiſſe, près de Geneve, où il ſe chargea d'une éducation, & d'où il ſortit quelque tems après. La chaire de philoſophie de Sedan s'étant trouvée vacante en 1675, Bayle alla la diſputer, & l'emporta ſur ſes concurrens. Ses ſuccès dans ce poſte ne furent point équivoques ; mais l'académie de Sedan ayant été ſupprimée en 1681, Bayle ſe vit obligé de ſe retirer à Roterdam. On érigea en ſa faveur une chaire de profeſſeur de philoſophie & d'hiſtoire. Il en fut deſtitué en 1696, par les efforts de Jurieu, miniſtre proteſtant, aſſez connu par ſes prophéties & ſon fanatiſme. Cet enthouſiaſte avoit quelques ſujets de reſſentiment contre le philoſophe, & celui-ci avoit eu l'imprudence de lui donner les moyens de ſe venger ; car il n'étoit pas difficile de faire comprendre aux Réformés que Bayle étoit un ennemi de toutes les communions ; ſes écrits en fourniſſoient des preuves multipliées. On prétend cependant que ſans un motif politique qui intéreſſoit l'état, Jurieu n'auroit point réuſſi. Halwin, bourg-meſtre de Dordrecht, étoit entré dans une eſpece de négociation avec Amelot, ambaſſadeur de France en Suiſſe, pour faire la paix avec cette couronne à l'inſu de l'état. Il fut arrêté pour ce ſujet par l'ordre du roi d'Angleterre, qui ne vouloit que la guerre, & condamné à une priſon perpétuelle & à la confiſcation de tous ſes biens. Bayle fut ſoupçonné d'avoir, par ſes écrits, fait entrer bien des perſonnes dans les vues du bourg-meſtre, & les magiſtrats de Roterdam eurent ordre de lui ôter ſa charge de profeſſeur & ſa penſion : ils obéirent en cela au roi Guillaume, dont ils étoient créatures. Il s'éleva contre Bayle une nouvelle tempête, lorſque ſon Dictionnaire parut en 1697. Jurieu dénonça au conſiſtoire de l'égliſe wallone, ce qu'il y avoit de repréhenſible dans cet ouvrage ; c'en étoit une partie très-conſidérable. Bayle fut obligé de promettre qu'il corrigeroit les fautes qu'on lui reprochoit. Les preuves d'impiété que ce livre fourniſſoit contre lui, lui cauſerent beaucoup d'inquiétude. On dit qu'il devoit paſſer en France avec une penſion de 6000 liv. lorſqu'il mourut à Ro-

terdam, d'une maladie de poitrine, âgé de 59 ans, en 1706; mais il n'y a pas d'apparence que Louis XIV fût disposé à récompenser un écrivain, dont l'irréligion étoit manifeste. Il en convenoit lui-même sans détour; on sait la réponse qu'il fit à l'abbé de Polignac, depuis cardinal : *A laquelle des sectes qui regnent en Hollande, êtes-vous le plus attaché*, lui demandoit cet abbé ? -- *Je suis Protestant*, répondit Bayle. -- *Mais ce mot est bien vague*, reprit Polignac : *Êtes-vous Luthérien, Calviniste, Anglican ?* -- *Non*, répliqua Bayle : *Je suis Protestant, parce que je proteste contre tout ce qui se dit & ce qui se fait* (Eloge du cardinal de Polignac, par M. de Boze). Les ouvrages sortis de sa plume, sont : 1. *Pensées diverses sur la Comete qui parut en* 1680, 4 vol. in-12. Il avoit commencé cet ouvrage à Sedan, & le finit en Hollande. Il y soutient, parmi d'autres paradoxes, qu'il est moins dangereux de n'avoir point de religion, que d'en avoir une mauvaise. On jugea dès-lors que Bayle étoit un sophiste & un pyrrhonien. Après avoir sappé les fondemens de toutes les religions dans ce livre, il veut anéantir la chrétienne. Il ose avancer, que de véritables Chrétiens ne formeroient pas un état qui pût subsister. On a cru, qu'en soutenant ce paradoxe, il méconnoissoit l'esprit de la religion : il ne le méconnoissoit pas; mais il feignoit de le méconnoître. Bayle se formoit des phantômes pour les combattre : on ne le voit que trop dans cet ouvrage, à travers les digressions, les hors-d'œuvres & les passages dont il est parsemé. Il dessille les yeux sur l'influence des comètes; mais il mêle à cette vérité une infinité d'erreurs. Un de ses principaux artifices, est d'attaquer les vérités les plus capitales en tout genre, par les erreurs que l'ignorance y a mêlées. En montrant qu'on les a mal soutenues, il croit les avoir renversées. Les chûtes des savans font à ses yeux chanceler toutes les sciences : les méprises des uns sont des raisons, d'où il conclut l'incertitude des autres. Sur ce vain sophisme, il appuie les fondemens pour établir l'édifice de son pyrrhonisme. Son style, qui plaît d'abord par sa clarté & par le naturel qui le caractérise, déplaît à la fin, par une langueur, une molleſſe & une négligence poussées un peu trop loin; il en convenoit lui-même. *Mon style*, disoit-il, *est assez négligé : il n'est pas exempt de termes impropres & qui vieillissent, ni peut-être même de barbarismes. Je l'avoue; je suis là-dessus presque sans scrupule.* Il rendoit une exacte justice à ses ouvrages. Il dit dans une de ses lettres : « On m'écrit que » M. Despréaux goûte mon » ouvrage. J'en suis surpris & » flatté. Mon Dictionnaire me » paroît à son égard un vrai » voyage de caravane, où l'on » fait 20 ou 30 lieues, sans » trouver un arbre fruitier ou » une fontaine ». Bayle écrivoit aussi au P. de Tournemine : *Je ne suis que Jupiter Assemble-Nues. Mon talent est de former des doutes; mais ce ne sont pour moi que des doutes....* Il s'est

peint lui-même à l'article *Arcéſilas*, où il fait le portrait de ce philoſophe. A l'article *Euclide*, il ſe donne d'excellentes leçons dont il ne ſait faire uſage. Subtiliſant ſans ceſſe, il condamne les auteurs qui ſubtiliſent. Pouvoit-il ignorer qu'Iſocrate, dans le panégyrique d'Hélene, appelle ce talent, *un talent petit, médiocre & qui ſuppoſe peu de génie ?* II. *Les Nouvelles de la République des Lettres*, depuis le mois de mars 1684, juſqu'au même mois, 1687. Ce Journal eut un cours prodigieux. La critique en eſt ſaine dans bien des endroits, les réflexions juſtes, l'érudition variée. On eſt fâché d'y trouver quelquefois des plaiſanteries déplacées, & des obſcénités qui le ſont encore plus. Ce philoſophe tenoit ſouvent des diſcours très-libres, & dans des aſſemblées où le plus petit reſte de décence eût dû le décontenancer : il parloit des matieres les plus cachées de l'anatomie dans un cercle de femmes, comme les chirurgiens dans leurs écoles ; les femmes baiſſoient les yeux, ou détournoient la tête : il faiſoit ſemblant d'en être ſurpris, & demandoit tranquillement *s'il étoit tombé dans quelque indécence ?*... III. *Commentaire philoſophique ſur ces paroles de l'Evangile* CONTRAINS-LES D'ENTRER, 2 vol. in-12. C'eſt une eſpece de traité de la tolérance, qui intéreſſa vivement tous ceux qui en avoient beſoin. Il y a beaucoup de dialectique ; mais de celle qui fait des efforts pour confondre le faux avec le vrai, & pour obſcurcir un bon principe par des conſéquences mal tirées. IV. *Réponſes aux queſtions d'un provincial*, 5 vol. in-12. Ce ſont des mélanges de littérature, d'hiſtoire & de philoſophie. V. *Critique générale de l'hiſtoire du calviniſme*, du P. Maimbourg. VI. *Des Lettres*, en 5 vol. VII. *Dictionnaire hiſtorique & critique*, en 4 vol. in-fol., Roterdam, 1720. Bayle l'auroit réduit, de ſon propre aveu, à un ſeul, s'il n'avoit eu plus en vue ſon libraire que la poſtérité. Ce livre, d'un goût nouveau, eſt accompagné de grandes notes, dans leſquelles le compilateur a déchargé, avec plus de profuſion que de choix, tout ce qu'il avoit pu recueillir de bon & de mauvais. De-là une foule d'anecdotes haſardées, de citations fauſſes, de jugemens peu juſtes, de ſophiſmes évidens, d'ordures révoltantes. Bayle traite le *pour* & le *contre* de toutes les opinions. Il expoſe les raiſons qui les ſoutiennent, & celles qui les détruiſent; mais il appuie plus ſur les raiſonnemens qui peuvent accréditer une erreur, que ſur ceux dont on étaie une vérité. Un écrivain fameux, grand admirateur de Bayle, a dit : *Qu'il étoit l'avocat-général des philoſophes, mais qu'il ne donne point ſes concluſions.* Il les donne quelquefois. Cet avocat-général eſt ſouvent juge & partie, & lorſqu'il conclut, c'eſt ordinairement pour la mauvaiſe cauſe. C'eſt preſque toujours le doute qu'il s'efforce d'établir. Il eſt preſqu'incroyable à quel point il avoit porté le ſcepticiſme, au moins apparent ; car on ne peut croire que dans le fond de ſon ame il fût auſſi peu affirmatif.

Le Clerc nous apprend que dans ses vieux jours il vouloit même *ergoter contre les démonſtrations géométriques*. On ſait qu'à La Haye, dans une compagnie nombreuſe, il ſoutint que les François n'avoient point perdu la célebre bataille de Hochſtet, quoique toutes les gazettes l'euſſent annoncé, que les ſuites de cette bataille fuſſent viſibles, & qu'il ſe trouvât là-même préſens deux officiers qui y avoient été faits priſonniers. Après cela faut-il s'étonner ſi les myſteres de la religion lui ont paru des problêmes? M. Dubois de Launay, dans une excellente *Analyſe de Bayle*, Paris, 1782, 2 vol. in-12., montre par les paroles mêmes de Bayle que ſi ce ſceptique parle pour toutes les erreurs, il rend également hommage à toutes les vérités. Les meilleures éditions de ſon *Dictionnaire hiſtorique*, ſont celles de 1720 & 1740. Ses *Œuvres diverſes* ont été recueillies en 4 autres vol. in-fol. Des Maiſeaux a publié ſa Vie en 2 vol. in-12.; ouvrage qu'on auroit pu réduire à la moitié d'un, ſi l'hiſtorien s'étoit borné à l'utile. Ses principales erreurs ont été ſolidement réfutées par les auteurs de la *Religion vengée*, dans les ſix premiers volumes de cet ouvrage; & par le Pere le Fevre dans ſon *Examen critique* de Bayle. Ceux qui veulent raſſembler les portraits qu'on a fait de ce fameux pyrrhonien, peuvent conſulter Ramſay, le Clerc, Cruſaz, Saurin, le Pere Porée, &c.: nous nous contenterons de rapporter celui qu'en a tracé un célebre orateur de nos jours. « D'où vien- » nent, & comment ſe ſont formés parmi nous ces progrès » ſi rapides du libertinage & » de l'athéiſme? Il s'eſt trouvé » un homme d'un génie ſupé- » rieur & dominant, à qui de » tous les talens qui font les » grands hommes, il n'a man- » qué que le talent de n'en » pas abuſer; eſprit vaſte & » étendu, qui n'ignora preſque » rien de ce qu'on peut ſavoir, » qui ne voulut apprendre que » pour rendre douteux & in- » certain tout ce qu'on ſait; » eſprit habile à tourner la vé- » rité en problême, à étonner, » à confondre la raiſon par le » raiſonnement, à répandre du » jour & des graces ſur les ma- » tieres les plus ſombres & les » plus abſtraites, à couvrir de » nuages & de ténebres les » principes les plus purs & les » plus ſimples; eſprit unique- » ment appliqué à ſe jouer de » l'eſprit humain; tantôt occu- » pé à tirer de l'oubli & à ra- » jeunir les anciennes erreurs, » comme pour forcer le monde » chrétien à reprendre les ſon- » ges & les ſuperſtitions du » monde idolâtre: tantôt heu- » reux à ſapper les fondemens » des erreurs récentes, par une » égale facilité à ſoutenir & à » renverſer, il ne laiſſe rien » de vrai, parce qu'il donne » à tout les mêmes couleurs de » la vérité: toujours ennemi » de la religion, ſoit qu'il l'at- » taque, ſoit qu'il paroiſſe la » défendre, il ne développe » que pour embrouiller, il ne » réfute que pour obſcurcir, » il ne vante la foi que pour » dégrader la raiſon, il ne vante » la raiſon que pour combattre » la foi: ainſi, par des routes » différentes, il nous mene » imperceptiblement

» imperceptiblement au même » terme, à ne rien croire, & » à ne rien ſavoir, à mépriſer » l'autorité, & à méconnoître » la vérité; à ne conſulter que » la raiſon, & à ne point l'é- » couter ».

BAYLE, (François) né au dioceſe d'Auch, profeſſeur de médecine en l'univerſité de Toulouſe, mourut dans cette ville, en 1709, à 87 ans, avec la fermeté d'un philoſophe chrétien. C'étoit un homme modeſte, qui fermoit les yeux ſur ſon mérite, & qui n'en voyoit que mieux celui des autres. Nous avons de lui une Phyſique latine, publiée en 1700, 3 vol. in-4°., & quelques Traités de Médecine.

BAZIN. *Voyez* BEZONS.

BAZMAN & COBAD. C'eſt le nom de deux hommes fameux par un combat ſingulier, qui décida du ſort des Turcs & des Perſans. Bazman étoit Turc & ſujet d'Afraſiad, roi du Turqueſtan, qui avoit paſſé le Gihon avec une armée terrible pour envahir la Perſe. Cobad étoit Perſan, & combattit pour Naudhar, un des derniers rois de la 1ere. dynaſtie de Perſe. Il fut ſtipulé avant le combat, que celui des deux qui vaincroit ſon ennemi, donneroit la victoire à ſon prince & à ſa nation. La foi fut gardée par les deux partis: Cobad ayant terraſſé & tué Bazman, le roi du Turqueſtan repaſſa le Gihon, & laiſſa en paix celui de Perſe.

BÉ, Guillaume le) graveur & fondeur en caracteres d'imprimerie, naquit à Troyes, en 1525, de Guillaume le Bé, noble bourgeois, & de Madelaine de St. Aubin. Elevé à Paris dans la maiſon de Robert-Etienne, que ſon pere fourniſſoit de papier, il avoit eu part à la compoſition des caracteres de ſa célebre imprimerie. En 1545, il paſſa à Veniſe, & y grava pour Marc-Antoine Juſtiniani, qui avoit levé une imprimerie hébraïque des aſſortimens de caracteres hébraïques. De retour à Paris, il y exerça cet art juſqu'en 1598, époque de ſa mort. Caſaubon parle de lui avec éloge dans ſa préface, à la tête des *Opuſcules* de Scaliger... Henri LE BÉ, ſon fils, fut imprimeur à Paris, où il donna, en 1581, une édition in-4°. des *Inſtitutiones Clenardi in linguam Græcam.* Ce livre, qui a été très-utile aux auteurs de la *Méthode grecque* du Port-Royal, eſt un chef-d'œuvre d'impreſſion. Ses fils & ſes petits-fils ſe ſignalerent dans le même art. Le dernier mourut en 1685.

BEATOUN, cardinal, archevêque de S. André en Ecoſſe, fut aſſaſſiné par les ſatellites de la prétendue réformation, durant les troubles que les héréſies du XVIe. ſiecle cauſerent en Ecoſſe. Le fanatique Knox ne rougit pas de rapporter cet aſſaſſinat ſous le titre de *Joyeuſe narration.*

BÉATRIX, (Ste.) ſignala ſa charité dans les tems des perſécutions; elle retira les corps de S. Simplice & de S. Fauſtin, qui avoient été décapités à Rome en 303; & reſta enſuite cachée pendant ſept mois chez une femme vertueuſe, nommée *Lucile*, avec laquelle elle employoit la nuit & le jour à la priere & à la pratique de

toutes ſortes de bonnes œuvres. A la fin on la découvrit & on l'arrêta. Son accuſateur fut un païen de ſes parens, qui vouloit s'approprier ſes biens. Elle proteſta généreuſement devant le juge qu'elle n'adoreroit jamais des dieux de bois & de pierre. Sa confeſſion fut ſuivie d'une ſentence de mort ; on l'étrangla dans ſa priſon. Lucile l'enterra auprès de ſes freres, du côté du grand chemin de Porto dans le cimetiere appellé *ad urſum pileatum*. Le pape Léon tranſporta les reliques de ces ſaints dans une égliſe qu'il avoit fait bâtir à Rome ſous leur invocation ; elles ſont aujourd'hui dans celle de Sainte Marie-Majeure.

BÉATRIX, femme de Fréderic I, & fille de Renaud, comte de Bourgogne, fut mariée à cet empereur en 1156. Elle eut la curioſité d'aller à Milan, pour voir cette ville. A peine y fut-elle arrivée, que la douleur que le peuple avoit de ſe voir privé de ſon ancienne liberté, éclata contre ſa perſonne d'une maniere indigne. On ſavoit d'ailleurs que Fréderic l'avoit épouſée contre les regles en répudiant ſon épouſe légitime. Les mutins ayant pris cette princeſſe, la mirent ſur une âneſſe, le viſage tourné du côté de la queue, qu'ils lui donnerent en mains au-lieu de bride, & la promenerent en cet état par toute la ville. Une action ſi inſolente ne demeura pas long-tems impunie. L'empereur les ayant aſſiégés en 1162, prit & raſa leur ville juſqu'aux fondemens, à la réſerve des égliſes. Il la fit enſuite labourer comme un champ de terre, & par indignation, il y fit ſemer du ſel au-lieu de bled. Il y a même des auteurs qui ont écrit que ceux qui furent pris, ne purent ſauver leur vie qu'à une condition honteuſe : c'étoit de tirer avec les dents une figue, que l'on mettoit au derriere de l'âneſſe, ſur laquelle l'impératrice avoit été menée. Il y en eut, dit-on, qui aimerent mieux ſouffrir la mort, qu'une telle ignominie. On croit que c'eſt delà qu'eſt venue cette ſorte d'injure, qui eſt en uſage encore aujourd'hui parmi les Italiens, lorſqu'en ſe mettant un doigt entre deux autres, ils diſent par moquerie : *Voilà la figue.*

BEAU, (Jean-Baptiſte le) né dans le Comtat Venaiſſin, en 1602, ſe fit jéſuite, ſe diſtingua par ſon érudition, & mourut à Montpellier le 26 juillet 1670. On a de lui : I. Pluſieurs Diſſertations ſavantes, qui ont trouvé place dans les Antiquités Romaines de Grævius. II. *De veterum & recentium Gallorum ſtratagematibus*, Francfort, 1661. III. *Vie de François d'Eſtaing, évêque de Rhodez*, publiée en françois & en latin. IV. *Vie de Dom Barthelemi des Martyrs*, en latin. V. *Le modele des Evéques dans la Vie d'Alfonſe-Torribius, archevêque de Lima*, en latin.

BEAU, (Jean-Louis le) profeſſeur de rhétorique au college des Graſſins, de l'académie des inſcriptions, naquit à Paris le 8 mars 1721, & mourut le 12 mars 1766. Il remplit avec diſtinction les fonctions d'académicien & de profeſſeur. Il eſt auteur d'un Diſcours, dans lequel, après avoir fait voir com-

bien la pauvreté eſt nuiſible aux gens-de-lettres, & quels ſont les dangers qu'ils ont à redouter des richeſſes, il conclut que l'état d'une heureuſe médiocrité eſt à-peu-près celui qui leur convient. Il a donné une édition d'Homere, grecque & latine, en 2 vol. 1746; & les *Oraiſons de Cicéron*, en 3 vol. 1750. Il les a enrichies de notes.

BEAU, (Charles le) frere du précédent, d'abord profeſſeur de rhétorique au college des Graſſins, enſuite profeſſeur au college royal, ſecrétaire perpétuel & penſionnaire de l'académie des inſcriptions, mourut à Paris le 13 mars 1778, à 78 ans. Cet académicien, auſſi honnête que laborieux, eſt auteur d'une *Hiſtoire du Bas-Empire*, en 21 vol. in-12, qu'on peut regarder comme une ſuite de l'*Hiſtoire ancienne* de Rollin. Il y règne une critique judicieuſe, & un ſtyle ſoigné. Le rhéteur s'y fait quelquefois un peu trop ſentir; mais en général on la lit avec plaiſir & avec fruit. La maniere de M. le Beau n'a pas à la vérité autant d'intérêt que celle du célebre Recteur de l'univerſité; mais elle eſt en général plus correcte; elle ne manque que d'un peu de chaleur & de préciſion. L'ouvrage n'eſt pas achevé, mais l'auteur a laiſſé deux tomes tout prêts à être mis ſous preſſe, & des matériaux pour d'autres volumes. Cette Hiſtoire eſt continuée par M. Ameilhon. Les Mémoires de l'académie des belles-lettres ſont enrichis de pluſieurs diſſertations ſavantes du même auteur, & de divers éloges hiſtoriques, où le caractere des académiciens eſt ſaiſi avec juſteſſe & peint avec vérité. La ſageſſe des principes, la douceur des mœurs & la ſûreté du commerce de M. le Beau, ont inſpiré de vifs regrets à ſes amis & à ſes éleves. La ſcience n'avoit égaré ni ſon eſprit ni ſon cœur. Il reſpectoit la religion & en pratiquoit les devoirs avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. On a donné quatre vol. in-8°. de pieces latines de M. le Beau, Paris, 1782 à 1785. On n'y trouve point en général de grandes images, des penſées fortes, ni rien de ce qui annonce le ſublime: mais l'auteur excelle dans le gracieux. Ses vers ſont doux, faciles, élégans, harmonieux, & d'une latinité pure.

BEAUCAIRE DE PEGUILLON, (François) né dans le Bourbonnois en 1513, d'une famille ancienne, fut précepteur du cardinal Charles de Lorraine, qu'il accompagna à Rome, & qui lui céda l'évêché de Metz. Il le ſuivit encore au concile de Trente, & s'y diſtingua par ſon zele & ſon éloquence. Peguillon ſe retira dans le château de la Chreſſe en Bourbonnois, après s'être démis de ſon évêché. C'eſt là qu'il compoſa ſes *Rerum Gallicarum Commentaria*, *ab anno 1461*, *ad annum 1562*, Lyon, 1625, in-fol. On a encore de lui un *Traité des Enfans morts dans le ſein de leur mere*, 1567, in-8°. Il mourut en 1591, avec la réputation d'un prélat ſavant & vertueux. Son *Hiſtoire de France* ne parut qu'après ſa mort, comme il l'avoit deſiré. Elle eſt bien écrite, & elle renferme les événemens principaux. Il défend avec chaleur

les intérêts des Guises ; mais cela ne l'empêche pas d'être exact.

BEAUCHAMP, (Richard) comte de Warwick, né en 1381, & mort à Rouen l'an 1439, assista au concile de Constance, & remporta plusieurs victoires sur les François. Après sa mort, son corps fut transporté en Angleterre, & enterré dans la collégiale de Warwick.

BEAUCHAMPS, (Pierre-François Godard de) né à Paris, mourut dans cette ville en 1761, à 72 ans. On a de lui : I. *Les Amours d'Ismene & Isménias*, 1743, in-8°. C'est une traduction libre du roman grec d'Eustathius, grammairien, & auteur des fameux Commentaires grecs sur Homere. II. *Les Amours de Dorante & Dosiclès*, autre ouvrage grec de Théodore Prodrome, traduit en françois, 1746, in-12. III. *Recherches sur les Théâtres de France*, 1735, in-4°. Il y a plusieurs anecdotes qui peuvent paroître importantes à ceux qui s'intéressent aux affaires des histrions, quoique dans le fond très-indifférentes aux progrès des sciences utiles, & même étrangeres à l'histoire dont la dignité ne comporte pas ces sortes de récits. IV. *Lettres d'Héloïse & d'Abailard*, en vers françois, un peu prosaïques, 1737, in-8°. V. Plusieurs Pieces de théâtre.

BEAUCHATEAU, (François-Matthieu Châtelet de) naquit à Paris, d'un comédien, en 1645. Il fut mis dès l'âge de 8 ans au rang des poëtes. La reine, mere de Louis XIV, le cardinal Mazarin, le chancelier Séguier, & les premieres personnes de la cour, se faisoient un plaisir de converser avec cet enfant, & de mettre son esprit en exercice. Il n'avoit que 12 ans, lorsqu'il publia un recueil de ses poésies, in-4°., sous le titre de : *La Lyre du jeune Apollon, ou la Muse naissante du petit de Beauchateau*, avec les portraits en taille-douce des personnes qu'il y a célébrées. C'est très-peu de chose ; l'âge de l'auteur peut seul lui donner une espece de mérite. Environ 2 ans après, il passa en Angleterre avec un ecclésiastique apostat. Cromwel, & les personnes les plus considérables de cette isle, admirerent le jeune poëte. On dit que l'apostat, son compagnon, le mena ensuite en Perse, & que depuis ce tems, on n'a pu découvrir ce qu'il étoit devenu.

BEAUFORT, (Henri) frere de Henri IV, roi d'Angleterre, fut fait évêque de Lincoln, ensuite de Winchester, chancelier d'Angleterre, ambassadeur en France, cardinal en 1426, & légat en Allemagne. En 1431, le cardinal de Winchester couronna le jeune Henri IV, roi d'Angleterre, comme roi de France, dans l'église de Notre-Dame de Paris. Il mourut à Winchester en 1447, après y avoir fondé un hôpital.

BEAUFORT, (la duchesse de) *voyez* ESTRÉES (Gabriel).

BEAUFORT, (François de Vendôme, duc de) fils de César, duc de Vendôme, naquit à Paris au mois de janvier 1616. Il se distingua de bonne heure par son courage, & se trouva à la bataille d'Avein en 1635, aux sieges de Corbie en

1636, de Hesdin en 1639, & d'Arras en 1640. Il voulut jouer un rôle au commencement de la régence d'Anne d'Autriche. On l'accusa d'avoir attenté à la vie du cardinal Mazarin : il fut mis à Vincennes en 1643, & se sauva 5 ans après. C'étoit dans le tems de la guerre de la Fronde; il en fut le héros & le jouet. Les Frondeurs se servirent de lui pour soulever la populace dont il étoit adoré, & dont il parloit le langage : aussi fut-il appellé *le roi des Halles*. Il étoit grand, bien fait, adroit aux exercices, infatigable, rempli d'audace. Il paroissoit plein de franchise, parce qu'il affectoit des manieres grossieres; mais il étoit artificieux, & aussi fin que le peut être un homme d'un esprit borné. Le duc de Beaufort servit beaucoup les princes durant cette guerre civile, & se signala en diverses occasions. Lorsque les mécontens firent leur paix, il fit la sienne, & obtint la survivance de la charge d'amiral de France, que son pere avoit. Il passa ensuite en Afrique, où l'entreprise de Gigeri ne lui réussit pas; mais l'année d'après, 1665, il défit les vaisseaux des Turcs, près de Tunis & d'Alger. Ces infideles ayant assiégé Candie en 1669, le duc de Beaufort, nommé généralissime des troupes envoyées pour la défense de cette place, en retarda la prise de plus de 3 mois. Il périt dans une sortie le 25 juin, & on ne put retrouver son corps, dont les Turcs avoient coupé la tête. La Grange-Chancel prétend dans une lettre à l'auteur de l'*Année Littéraire*, que le duc de Beaufort ne fut point tué au siege de Candie, qu'il fut transféré aux isles de Lérins, & que c'est ce prisonnier si illustre & si ignoré, connu sous le nom de l'*Homme au masque de fer*. Ses preuves ne sont rien moins que démonstratives : il ne s'appuie que sur un ouï-dire de M. de la Motte-Guérin, commandant de Ste.-Marguerite. Il se peut que cet officier ait fait des conjectures, comme tous les autres; mais de l'aveu de tous ceux qui l'ont connu, il n'a jamais rien assuré; & comment auroit-il pu affirmer quelque chose sur un fait qu'il ne savoit, ni ne pouvoit savoir? La détention de cette victime de la politique, étoit un secret d'état; pourquoi l'auroit-on découvert à un homme qui ne l'avoit pas eu sous sa garde? Cet illustre infortuné fut conduit, on ne sait en quelle année, à Pignerol, où M. de Saint-Mars étoit commandant. Lorsqu'il fut nommé à la lieutenance-de-roi de Ste.-Marguerite, il emmena avec lui son captif, qui y resta jusqu'au tems où il fut fait gouverneur de la Bastille. On disoit alors que ce prisonnier inconnu étoit un homme d'environ 50 ans. C'est du moins ce que nous a assuré M. Audri, qui, de simple cadet, étoit devenu commandant des isles de Lérins, & qui l'étoit encore en 1743. Il n'avoit que 15 ans lorsque le *Masque de fer* fut conduit à Sainte-Marguerite, & il avoit souvent fait sentinelle à sa porte. Ce prisonnier n'avoit que 50 ans dans ce tems-là : ce ne pouvoit donc pas être le duc de Beaufort, qui en auroit eu plus

de So. *Voyez* MASQUE DE FER.

BEAUJEU, *voyez* QUIQUERAN.

BEAUJEU, (Pierre II de Bourbon, ſire de) pendant la vie de ſon frere Jean, connétable en France, qui mourut en 1488, & auquel il ſuccéda dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, qui finit en lui, fut régent ſous Charles VIII: mais dans le vrai, c'étoit ſon épouſe Anne, fille de Louis XI, qui avoit l'autorité. Pierre mourut en 1503, & Anne en 1522. Louis XII, n'étant que duc d'Orléans, eut beaucoup à ſouffrir d'elle, n'ayant pas voulu, dit-on, répondre à ſon amour.

BEAUJOYEUX, *voyez* BALTHAZARINI.

BEAULIEU, (Louis le Blanc, ſeigneur de) profeſſeur de théologie à Sedan, fit ſoutenir pluſieurs theſes de théologie dans l'académie des Proteſtans, qui furent publiées ſous ce titre: *Theſes Sedanenſes*, 1683, in-fol. Il examine dans ſes theſes les points controverſés entre les Catholiques & les Calviniſtes, & il conclut toujours que les uns & les autres ne ſont oppoſés que de nom. Si cela eſt, il faut que l'eſprit de ſecte ſoit un fléau bien terrible; puiſque ſans aucun fondement réel de diviſion, & préciſément pour une oppoſition de mots, il a inondé de ſang, non-ſeulement la France, mais tous les royaumes de l'Europe; ſi on en excepte le Portugal, l'Italie & l'Eſpagne, que l'Inquiſition, dont on dit tant de mal, a préſervé de ſes ravages. Beaulieu étoit né en 1611 au Pleſſis-Marli, & il mourut en 1675.

BEAULIEU, (Sébaſtien Pontault de) ingénieur & maréchal-de-camp, mort en 1674, deſſina & fit graver à grands frais, les ſieges, les batailles, & toutes les expéditions militaires du regne de Louis XIV, avec des diſcours très-inſtructifs, en 2 vol. in-fol.

BEAULIEU, (Jean-Baptiſte Allais de) l'un des plus célebres maîtres-écrivains de Paris, fit d'excellens éleves. Il publia l'*Art d'écrire*, gravé par Senault, & imprimé à Paris en 1681 & 1688, in-fol.

BEAULIEU, *voyez* BAULOT (Jacques).

BEAUMANOIR, (Philippe de) écrivit vers 1283 les *Coutumes de Beauvoiſis*, dont la Thaumaſſiere a donné une bonne édition, Bourges, 1690, in-fol.

BEAUMANOIR, (Jean de) connu ſous le nom de *Maréchal de Lavardin*, étoit d'une ancienne famille du Maine. Henri IV, auprès duquel il fut élevé, récompenſa ſa valeur & ſes ſervices, par le gouvernement du Maine, en 1595, le collier de ſes ordres, & le bâton de maréchal de France. En 1602, Lavardin commanda l'armée en Bourgogne, & fut ambaſſadeur extraordinaire en Angleterre, l'an 1612. Il mourut à Paris en 1614. Il y a eu dans cette famille d'autres hommes célebres, entr'autres Henri-Charles, ambaſſadeur à Rome en 1687, où il ſe comporta d'une maniere fort bruyante envers Innocent XI. On connoît l'anecdote ſcandaleuſe d'un prélat de ce nom, évêque du Mans. *Voyez* MASCARON.

BEAUMELLE, (Laurent Angliviel de la) né à Vallerauques, dans le dioceſe d'Alais, en 1727, mort à Paris en novembre 1773, fut de bonne heure au rang des écrivains diſtingués. Appellé en Danemarck pour être profeſſeur de belles-lettres françoiſes, il ouvrit ce cours de littérature par un Diſcours, qui fut imprimé en 1751 & bien accueilli. Mais ſon inconſtance ne lui permit pas de s'attacher à cet emploi. Il quitta le Danemarck, avec le titre de conſeiller & une penſion. S'étant arrêté à Berlin, il y vit Voltaire, & ayant oſé toucher à ſes lauriers, il ſe brouilla irréconciliablement avec lui. L'hiſtoire de ce démêlé qui occaſionna tant de perſonnalités & d'injures, ſe trouve, malheureuſement pour l'honneur des lettres, dans trop de livres. On ſait qu'une réflexion d'une brochure de la Beaumelle, intitulée : *Mes Penſées*, en fut la premiere origine. Cet ouvrage, fortement penſé, mais écrit avec trop de hardieſſe, & rempli de choſes répréhenſibles, armerent l'autorité contre lui; & en arrivant à Paris en 1753, il fut enfermé à la Baſtille. Il n'en ſortit que pour publier ſes *Mémoires de Maintenon*, qui lui attirerent une nouvelle détention dans cette priſon royale. La Beaumelle ayant obtenu ſa liberté, ſe retira en province, où il épouſa la fille de M. Lavayſſe, célebre avocat de Toulouſe. Une dame de la cour l'appella à Paris vers l'an 1772, & voulut l'y fixer en lui procurant une place à la bibliotheque du roi; mais il n'en jouit pas longtems : une fluxion de poitrine l'enleva à ſa famille & à la littérature. Il a laiſſé un fils & une fille. Ses ouvrages ſont : I. Une *Défenſe de l'Eſprit des Loix*, contre l'auteur des *Nouvelles eccléſiaſtiques*, qui ne vaut point celle que le préſident de Monteſquieu publia lui-même; ni l'une ni l'autre ne peuvent ſatisfaire ſur tous les points. II. *Mes Penſées, ou le qu'en dira-t-on?* in-12 : livre dont la réputation ne s'eſt pas ſoutenue, quoiqu'il y ait beaucoup d'eſprit; ſans doute parce qu'elle étoit principalement fondée ſur les maximes téméraires & pernicieuſes qu'il renfermoit, & que ces ſortes de réputations n'ont qu'un tems. III. Les *Mémoires de Mde. de Maintenon*, 6 vol. in-12, qui furent ſuivis de 9 vol. de Lettres (*voyez* MAINTENON). On y hazarde pluſieurs faits; on en défigure d'autres; on attribue à cette dame des propos parfaitement contradictoires à la maniere de penſer qu'elle a le plus conſtamment manifeſtée; le ſtyle n'a ni la décence, ni la dignité qui conviennent à l'hiſtoire. IV. *Lettres à M. de Voltaire*, 1761, in-12, pleines de ſel & d'eſprit. L'auteur avoit publié le *Siecle de Louis XIV* avec des notes, en 3 vol. in-12. Voltaire avoit combattu ces remarques dans une brochure intitulée : *Supplément au Siecle de Louis XIV*. La Beaumelle donna en 1754, une Réponſe à ce Supplément, qu'il reproduiſit en 1761, ſous le titre de *Lettres*. V. *Penſées de Séneque*, en latin & en françois, in-12, dans

le goût des Penſées de Cicéron, de l'abbé d'Olivet, qu'il a plutôt imité qu'égalé. VI. *Commentaires ſur la Henriade*, Paris, 1775, 2 vol. in-8vo. Il y a de la juſteſſe, du goût & trop de minuties. VII. Une traduction manuſcrite des Odes d'Horace. VIII. Des *Mélanges* auſſi manuſcrits, parmi leſquels on trouvera des choſes piquantes. L'auteur étoit naturellement porté à la ſatyre. Son caractere étoit franc, mais ardent & inquiet. Sa religion étoit ſi peu décidée, que quelques-uns le font proteſtant, & d'autres catholique. S'il fut un violent adverſaire de Voltaire, ce n'eſt pas qu'il eût des principes fort différens de ceux de ce poëte. On a entendu dire à la Beaumelle : *Perſonne n'écrit mieux que Voltaire.... D'où vient donc*, lui dit quelqu'un, *que vous le déchirez?... C'eſt*, répondit-il, *que mes ouvrages s'en vendent mieux, & qu'il ne m'épargne dans aucun des ſiens.* Réponſe qui exprime admirablement les deux grands mobiles de toutes les démarches de nos bruyans écrivains, l'intérêt & l'orgueil.

BEAUMONT des Adrets, *voyez* ADRETS.

BEAUMONT de Perefixe, *voyez* PEREFIXE.

BEAUMONT, (Geoffroi de) natif & chanoine de Bayeux, légat du ſaint ſiege en Lombardie, ſuivit, en qualité de chancelier, Charles d'Anjou, frere de S. Louis, au royaume de Naples. Nommé à ſon retour évêque de Laon, il fit les fonctions de pair l'an 1272, au couronnement de Philippe le Hardi, & mourut l'année d'après. C'étoit un prélat vertueux & de grand mérite.

BEAUMONT, (François) né dans le comté de Leiceſter en 1585, mourut à la fleur de ſon âge en 1615, & fit pluſieurs tragédies & comédies pour le théatre anglois ; elles furent applaudies. Fletcher, ſon ami, l'aidoit dans la compoſition de ſes pieces. Ces deux hommes furent rivaux, ſans être jaloux.. On a réuni leurs ouvrages dans une belle édition publiée en 1711, en 7 vol. in-8°.

BEAUMONT, (Guillaume-Robert-Philippe-Joſeph Gean de) curé de Saint Nicolas de Rouen, ſa patrie, mort au mois de ſeptembre 1761, fut regretté de ſes ouailles, qu'il édifioit & qu'il inſtruiſoit. On a de lui quelques ouvrages de piété, qui manquent quelquefois d'élévation, mais qui ne peuvent produire que des fruits de vertus. I. *De l'Imitation de la Sainte Vierge*, in-18. II. *Pratique de la dévotion du divin Cœur de Jeſus*, in-18. III. *Exercice du parfait Chrétien*, 1757, in-24. IV. *Vie des Saints*, en 2 vol. V. *Méditations pour tous les jours de l'Année*, &c.

BEAUMONT, (Chriſtophe de) né au château de la Roque, dans le dioceſe de Sarlat en 1703, d'une famille ancienne, contracta dès ſon enfance, par les ſoins de ſa mere, l'amour de l'ordre, une grande ſévérité de mœurs, & un reſpect profond pour tout ce qui tient à la religion. Ayant embraſſé l'état eccléſiaſtique, il devint chanoine & comte de Lyon,

évêque de Bayonne en 1741, & passa à l'archevêché de Vienne en 1745. Louis XV l'ayant nommé en 1746 au siege de Paris, lui écrivit deux fois vainement pour le faire acquiescer à cette nomination, & le prélat n'obéit qu'à des ordres précis, qu'il regarda comme l'expression de la volonté de Dieu. Tout le monde sait de quelle maniere il se conduisit dans ce poste délicat; par quel mêlange de douceur & de fermeté son zele s'opposa tantôt aux progrès alarmans de l'impiété, tantôt aux artifices d'une secte d'autant plus redoutable au repos de l'église, qu'elle s'opiniâtre à rester en apparence dans son sein, pour le déchirer d'une maniere plus sûre. Les principes qui dirigerent invariablement les démarches de M. de Beaumont dans ces tems pénibles, lui conserverent l'estime de ceux même auxquels il croyoit devoir opposer toute la résistance du ministere chrétien. Il acheva de la gagner par la tranquillité & l'égalité d'ame avec lesquelles il supporta les divers exils qui furent la suite de son zele & de son courage. Louis XV eut comstamment pour lui un attachement tendre & vif; les Anglois, malgré les préjugés du schisme & de l'hérésie, furent ses admirateurs; le roi de Prusse fit de sa fermeté les plus grands éloges. Après diverses tempêtes, rendu à son diocese, il s'occupa à maintenir la discipline ecclésiastique avec d'autant plus de vigueur que le relâchement devenoit plus général; à veiller sans cesse sur ses ouailles chéries, à les instruire, à les défendre contre ceux qui se parent si mal-à-propos du nom de philosophes; à combattre sans ménagement l'erreur, & la foudroyer par les instructions les plus lumineuses & les censures les plus vigoureuses. On vit à sa mort, arrivée le 12 décembre 1781, un spectacle bien touchant: celui de trois mille pauvres, assiégeant les portes de l'archevêché, demandant un pere, & dont les cris & les gémissemens annonçoient la grande perte que la capitale avoit faite. On trouva plus de mille ecclésiastiques, & plus de 500 personnes qui ne subsistoient que des bienfaits de ce digne prélat. C'est sur-tout à l'égard des vierges qu'un souffle contagieux alloit flétrir, qu'il prodiguoit des soins charitables pour mettre leur vertu en sûreté; à l'égard des jeunes gens, pour leur procurer une éducation chrétienne. Sa charité étoit si riche en ressources, que des gens qui le connoissoient peu, ont prétendu qu'il ne soulageoit tant d'infortunés qu'aux dépens de son exactitude à satisfaire ses propres créanciers; & l'on a vu un citoyen riche & vertueux, offrir la plus grande partie de sa fortune, pour payer, disoit-il, les dettes de son archevêque expirant, & pour préserver sa mémoire d'une tache qui auroit pu rejaillir sur la religion; mais il ne tarda pas à être détrompé. Le bon ordre qui régnoit dans les affaires domestiques du prélat, son économie, sa frugalité, ses privations personnelles, tout cela empêcha que le trésor où il puisoit sans cesse, ne fût épuisé. M. d'Aguin de Château-

Lion a tracé ſon portrait dans ces quatre vers :

Auſtere dans ſes mœurs, vrai dans tous ſes diſcours,
Plein de l'eſprit de Dieu, qui l'anime et l'embraſe,
Ou libre ou dans les fers, il ſut joindre toujours
La fermeté d'Ambroiſe à la foi d'Athanaſe.

On a de lui un grand nombre d'*Inſtructions paſtorales*, pleines d'onction & de force; on eſtime ſur-tout celles où le prélat attaque les erreurs dominantes, & s'éleve contre J. J. Rouſſeau (*voyez* ce mot), contre Voltaire, contre le *Béliſaire* de Marmontel, &c. On a donné le Recueil de ſes *Mandemens & Inſtructions paſtorales*, en un gros vol. in-4°. Recueil précieux, merveilleuſement propre à maintenir les bons principes, l'autorité de l'égliſe, l'orthodoxie, & à démaſquer les nouvelles erreurs. C'eſt dommage que l'on en ait retranché une des plus eſſentielles, où les droits de l'égliſe ſont ſupérieurement établis. M. Ferlet a fait ſon *Eloge funebre*, Paris, 1784.

BEAUMONT, (Mde. le prince de) née à Rouen le 26 avril 1711, morte à Paris en 1780, eſt avantageuſement connue par un grand nombre d'ouvrages deſtinés à l'éducation & à l'inſtruction de la jeuneſſe; tels que le *Magazin des Enfans*, le *Magazin des Adoleſcens*, le *Magazin des jeunes Dames*, le *Magazin des Pauvres*, les *Américaines*, *ou la Preuve de la Religion Chrétienne par les lumieres naturelles*, &c., &c. Ce dernier ouvrage (6 vol. in-12) contient des vues plus relevées & des obſervations plus ſérieuſes que les précédens; l'auteur s'y laiſſe quelquefois aller à des ſpéculations de ſyſtême, & ſemble ſe déplacer : mais en général ſes vues ſont ſaines, ſages & utiles. Il y a dans *la Dévotion éclairée, ou Magazin des Dévotes*, certaines choſes qui peuvent prêter à la critique, & qu'un peu plus de circonſpection auroit fait éviter.

BEAUNE, (Jacques de) baron de Samblançai, ſur-intendant des finances ſous François I, les adminiſtra à la ſatisfaction de ce prince, juſqu'à ce que Lautrec eût laiſſé perdre le duché de Milan, faute d'avoir touché les ſommes qui lui avoient été deſtinées. Le roi lui en faiſant de vifs reproches, il s'excuſa, en diſant que le même jour que les fonds pour le Milanès avoient été préparés, la reine-mere avoit été elle-même à l'épargne pour lui demander tout ce qui lui étoit dû de ſes penſions, & des revenus du Valois, de la Touraine & de l'Anjou, dont elle étoit douairiere : l'aſſurant qu'*elle avoit aſſez de crédit pour le ſauver, s'il la contentoit; & pour le perdre, s'il la déſobligeoit.* Le roi ayant fait appeller ſa mere, elle avoua qu'elle avoit reçu de l'argent; mais elle nia qu'on lui eût dit que c'étoit celui qui devoit paſſer à Milan. Samblançai fut la victime de ce menſonge. La reine-mere pourſuivit ſa mort avec tant d'ardeur, qu'il fut pendu en 1527 au gibet de Montfaucon, pour crime de péculat. Il fut longtems à l'échelle avant d'être exécuté, attendant toujours ſa grace; mais il l'eſpéra en vain.

Sa mémoire fut juſtifiée quelque tems après. L'abbé Gervaiſe, dans la *Vie de S. Martin de Tours*, remarque que ce fut Samblançai (qu'il appelle *Fournier* au-lieu de *Beaune*) qui conſeilla à François d'enlever le treillis qui fermoit le tombeau de S. Martin, & ajoute: » Cinq ans après, le même » jour que le treillis avoit été » enlevé, ſur une fauſſe accu» ſation, il fut condamné à » être pendu, & le fut en effet » quelques jours après à Mont» faucon, dans le fief du prieu» ré de S. Martin-des-Champs».

BEAUNE, (Renaud de) naquit à Tours en 1527. Il prit d'abord le parti de la robe; mais étant entré enſuite dans l'état eccléſiaſtique, il fut nommé à l'évêché de Mende, à l'archevêché de Bourges, & enſuite à celui de Sens en 1596. Clément VIII, irrité de ce que ce prélat avoit abſous Henri IV, ſans la participation du chef de l'égliſe, & de ce qu'il avoit propoſé de faire un patriarche en France, lui refuſa ſes bulles, & les lui accorda enſuite 6 ans après. De Beaune ſe diſtingua aux aſſemblées du clergé, aux états de Blois, où il préſida en 1588, & ſur-tout à la conférence de Surennes. Il joignoit à une mémoire prodigieuſe, beaucoup de pénétration dans l'eſprit, & de fermeté dans le caractere. Le marquis de Paulmy d'Argenſon (Mélanges tirés d'une grande bibliotheque, lettre T.) rapporte une ſingularité de la vie de ce prélat, digne d'être recueillie. « Il avoit, dit» il, l'appétit le plus extraordi» naire, étoit obligé de faire » ſix repas par jour, de quatre » heures en quatre heures, & » avoit été forcé de prendre » des diſpenſes pour dire la » Meſſe, moins à jeun que le » commun des prêtres. Loin » que cette quantité d'alimens » appeſantît ſon eſprit, il ne » ſe trouvoit jamais la tête pe» ſante que quand il avoit be» ſoin de manger. Il craignoit » de faire des exercices de » corps, parce qu'il augmen» toit ſon appétit; mais il » ſe livroit au travail de ca» binet le plus aſſidu, en ſor» tant de table ». Il mourut en 1606, grand-aumônier de France, & commandeur des ordres du roi, à 79 ans. On a de lui le *Pſeautier traduit en françois*, Paris, 1586, in-4°.

BEAUNE, (Florimont de) conſeiller au préſidial de Blois, de la même famille des précédens, fut fort lié avec Deſcartes. Il inventa des inſtrumens d'aſtronomie, & mourut en 1652. Ce mathématicien eſt célebre par un problême qui porte ſon nom: il conſiſte à conſtruire une courbe avec des conditions qui rendent cette conſtruction difficile. Deſcartes réſolut ce problême, & encouragea l'auteur par des éloges. Beaune, excité par ces louanges, découvrit un moyen de déterminer la nature des courbes, par les propriétés de leurs tangentes.

BEAURAIN, (Jean de) né le 17 janvier 1696, à Aix-en-Iſſart, dans le comté d'Artois, tiroit ſon origine des anciens châtelains de Beaurain, qui n'en eſt éloigné que de 3 quarts de lieue. Dès l'âge de 19 ans il vint à Paris, & s'appliqua à la géographie ſous le célebre Pierre

Moulart Sanſon, géographe du roi. Ses progrès furent ſi rapides, qu'à l'âge de 25 ans, il fut décoré du même titre. Un calendrier perpétuel qu'il inventa, & dont Louis XV s'eſt amuſé pendant une 20e. d'années, lui procura l'honneur d'être connu de S. M. pour qui il fit nombre de plans & de cartes, dont l'énumération ſeroit ici ſuperflue. Mais ce qui mit le ſceau à ſa réputation, fut la *Deſcription topographique & militaire des Campagnes de Luxembourg, depuis 1690 juſqu'en 1694*, Paris, 1756, 3 vol. in-folio. L'honneur qu'il eut de contribuer à l'éducation de M. le Dauphin, lui procura une penſion en 1756. Indépendamment de ſes talens dans la géographie, il en avoit pour les négociations. Le cardinal de Fleury & Amelot eurent plus d'une fois lieu de s'applaudir de l'avoir choiſi dans des occaſions délicates. Attaqué d'une rétention d'urine en 1761 à Verſailles, il fut ſi heureuſement ſecouru par les médecins & chirurgiens du roi, que ce monarque lui envoya, que cette premiere attaque ne lui fut pas funeſte; mais la cauſe du mal n'étoit pas détruite. Il en mourut à Paris le 11 février 1771. Son fils marche ſur ſes traces. Il a fait paroître *la Campagne du Grand Condé de 1674*, Paris, 1775, in fol. *L'Hiſtoire des quatre dernieres Campagnes de Turenne*, Paris, 1782, 1 vol. in-folio. Il tâche vainement dans ce dernier ouvrage de faire regarder pour des fables les horreurs exercées dans le Palatinat. *Voy.* le *Journal hiſtorique & littéraire*, 15 mars 1783, page 409.

BEAUREGARD, *voyez* BERIGARD.

BEAUSOBRE, (Iſaac de) né à Niort en 1659, d'une famille originaire de Provence, ſe réfugia en Hollande, pour éviter les pourſuites qu'on faiſoit contre lui, en exécution d'une ſentence qui le condamnoit à faire amende honorable. Son crime étoit d'avoir briſé les ſceaux du roi, appoſés à la porte d'un temple, après la défenſe de profeſſer publiquement la religion prétendue réformée. Il paſſa à Berlin en 1694. Il fut fait chapelain du roi de Pruſſe, & conſeiller du conſiſtoire royal. Il mourut en 1738, après avoir publié pluſieurs ouvrages: I. *Défenſe de la Doctrine des Réformés*. II. Une traduction du *Nouveau Teſtament*, accompagnée de notes en françois, faites avec Lenfant, à Amſterdam, 1718, & réimprimée en 1741, 2 vol. in-4°: elle eſt eſtimée dans ſon parti. III. *Diſſertation ſur les Adamites de Bohême*. Il y montre qu'il connoiſſoit peu cette ſecte, & fait de vains efforts pour la juſtifier des abominations que des gens mieux inſtruits lui ont reprochées. (*Voyez* PICARD & ZINZENDORF). IV. *Hiſtoire critique de Manichée* (Manès) *& du Manichéiſme*, en 2 vol. in-4°, 1734 & 1739. Il y a des recherches & de l'érudition, mais en même tems des vues fauſſes, des réflexions déplacées qui dérogent autant à l'exactitude du jugement, qu'à la ſageſſe des principes qui doivent diriger un hiſtorien, & enfin un eſprit de ſyſtême qui veut tout ramener à certaines idées. L'auteur trouve le manichéiſme

& les deux principes dans les écrits de ceux même qui n'y ont jamais ſongé. Il y a des reproches encore plus graves à lui faire. « Beauſobre, dit un » critique célebre, marque un » grand mépris pour les Peres » Grecs, & paroît ne vouloir » pas recevoir leur témoi- » gnage. Il ne ménage pas plus » S. Auguſtin. Mais comment » perſuadera-t-il qu'un docteur » ſi éclairé, qui a vécu huit » ans parmi les Manichéens, » n'a point entendu leur doc- » trine, & qu'il leur attribue » des erreurs qui n'étoient qu'à » lui ? L'hiſtorien du mani- » chéiſme ne peut aſſurément » manquer de plaire à ſes lec- » teurs; mais il faut le lire » avec précaution; & les eſ- » prits déſintéreſſés convien- » dront qu'il ſe ſeroit fait plus » d'honneur, s'il eût été plus » modéré dans ſa critique, & » s'il eût traité les Peres avec » plus de décence. L'ardeur de » ſon imagination lui a fait » commettre des fautes & » adopter des calomnies qu'on » ne lui reprocheroit pas, ſi, » comme il le pouvoit & le » devoit, il eût pris ſoin de » ſe mieux inſtruire ». V. Des *Sermons*, 4 vol. in-8°, Geneve: peu de profondeur, & une éloquence aſſez négligée. VI. Pluſieurs Diſſertations dans la Bibliotheque Germanique, à laquelle il a travaillé juſqu'à ſa mort. Il a continué avec Roques les *Diſcours hiſtoriques & critiques, ſur les événemens les plus remarquables de l'Ancien & du Nouveau Teſtament*, 6 vol. in-fol. Beauſobre écrivoit avec chaleur, prêchoit de même. Son cœur étoit généreux, humain, compatiſſant; mais par un défaut de prudence il ſe livroit à des vivacités & des emportemens, qui troubloient ſon repos & celui des autres. Les philoſophes l'ont regardé comme agrégé à leur ſecte; mais quoiqu'il ait dit bien des choſes qui ſemblent le prouver, il en a dit beaucoup d'autres qui peuvent être conſidérées comme une rétractation des premieres. *L'Eloge funebre du Prince d'Anhalt-Deſſau* eſt remplie de vues chrétiennes, & de maximes très-oppoſées à l'incrédulité.

BEAUSOBRE, (Louis de) conſeillé intime du roi de Pruſſe, directeur de la maiſon de charité à Berlin, membre de l'académie royale des ſciences de la même ville, mort le 3 décembre 1783, à la ſuite d'une attaque d'apoplexie, dans la 53e. année de ſon âge. Il étoit né à Berlin en 1730, & s'étoit fait un nom par divers ouvrages où il y a des vues bonnes & mauvaiſes, des maximes fauſſes & vraies; conformément au caractere d'inconſtance que le génie du ſiecle a imprimé à preſque tous les eſprits. I. Ses *Diſſertations philoſophiques ſur la nature du Feu*, 1753, in-12, préſentent des obſervations juſtes, & des idées ſyſtématiques hazardées. II. Le *Pyrrhoniſme du Sage*, 1754, in-12. III. *Diſſertatio de nonnullis ad jus hierarchicum pertinentibus*, 1750. Il y a de l'érudition; mais il ne faut pas s'attendre à y trouver la juſteſſe & l'exactitude d'une critique orthodoxe. IV. *Songes d'Epicure*, 1756, in-8°. V. *Introduction générale à l'étude de la politique, des finances & du*

commerce, Amſterdam 1763, 2 vol. in-8°; Berlin 1771, 3 vol. in-12; pleine de bonnes obſervations, de calculs aſſez exacts, de ſpéculations fauſſes & de préjugés.

BEAUSOLEIL, (Jean du Châtelet, baron de) Allemand, aſtrologue & philoſophe hermétique du 17e. ſiecle, épouſa Martine Berthereau, attaquée de la même folie que lui. Ils furent les premiers qui firent métier de trouver de l'eau avec des baguettes. Ils paſſerent de Hongrie en France, cherchant des mines, & annonçant des inſtrumens merveilleux pour connoître tout ce qu'il y a dans la terre; le grand compas, la bouſſole à 7 angles, l'aſtrolabe minéral, le rateau métallique, les ſept verges métalliques & hydrauliques, &c., &c. Martine Berthereau ne gagna, avec tous ces beaux ſecrets, que l'accuſation de ſortilege. En Bretagne, on fit ouvrir ſes coffres, & enlever des grimoires & diverſes baguettes préparées avec ſoin ſous les conſtellations requiſes. Le baron finit par être enfermé à la Baſtille, & la baronne à Vincennes, vers 1641.

BEAUTRU, *voy.* BAUTRU.

BEAUVAIS, (Vincent de) *voyez* VINCENT.

BEAUVAIS, (Guillaume) membre de l'académie de Cortone, né à Dunkerque en 1698, mort à Orléans le 29 ſeptembre 1773, s'appliqua toute ſa vie à la ſcience numiſmatique. Nous avons de lui: I. *Diſſertation ſur la marque & contremarque des Médailles des Empereurs Romains*, in-4°. II. *Maniere de diſcerner les Médailles antiques*, 1739, in-4°. III. *Hiſtoire abrégée des Empereurs Romains par les médailles*, 1767, 3 vol. in-12. On la recherche pour les détails que l'auteur donne ſur les médailles de chaque empereur, dont il fait connoître la rareté & le prix. IV. Pluſieurs *Diſſertations* ſur les médailles dans les journaux.

BEAUVAIS, (Jean-Baptiſte-Charles-Marie) né en Baſſe-Normandie en 1733, déploya de bonne heure les fruits d'une éducation chrétienne, de ſolides études & de ſes talens pour l'éloquence. Elevé à l'épiſcopat & placé ſur le ſiege de Senez, il fut le pere de ſon peuple, & ſe diſtingua dans toutes les occaſions où la cauſe de l'Egliſe eut beſoin de ſon intelligence & de ſa fermeté. Les plus connus de ſes Diſcours ſont des Eloges funebres, parmi leſquels on diſtingue celui de l'infant Dom Philippe, duc de Parme, celui du maréchal du Muy, & celui de Louis XV. Ce dernier, objet de la cenſure des courtiſans, eut l'approbation de tous les hommes qui deſirent dans les miniſtres de l'Evangile le langage de la franchiſe & de la fermeté. L'orateur y célebre les vertus du monarque ſans manquer à la vérité, & déplore ſes malheurs ſans manquer à ſa mémoire. « Viens-» je, dit-il, ne faire retentir » ici que des louanges? Viens-» je renouveller dans ce tem-» ple du Dieu de la vérité, ces » anciennes apothéoſes où Ro-» me idolâtre élevoit ſans diſ-» tinction tous ſes princes au » rang des dieux, ſitôt qu'ils » avoient ceſſé d'être hommes?

» Loin d'ici une profane adu-
» lation! N'eſt-ce donc pas aſ-
» ſez que la flatterie ait aſſiégé
» les princes pendant la vie,
» ſans qu'elle vienne encore ſe
» traîner à la ſuite de leurs fu-
» nérailles & ramper autour
» de leur tombeau ? Louons
» les hommes illuſtres, célé-
» brons la gloire des héros &
» des rois; mais oſons déplo-
» rer auſſi leurs malheurs pour
» l'honneur de la vérité &
» pour l'inſtruction des géné-
» rations qui leur ſurvivent ».
Toute la piece eſt conçue ſur ce ton : compoſition ſimple & fiere, tableaux vrais & touchans, diction noble & facile, qui dédaigne ce luxe de métaphores, & ces tours apprêtés qui ne ſéduiſent que les eſprits ſans goût (voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 octobre 1774, pag. 383. — 15 octobre, pag. 445.) On lui a reproché de prodiguer l'apoſtrophe & l'exclamation; mais le retour fréquent de ces figures, eſt chez lui un effet de cette heureuſe liberté qui conſerve aux traits de l'imagination toute leur rapidité, & fait diſparoître cette empreinte du travail, ſi contraire au pathétique. Cet illuſtre prélat a été une des victimes de la révolution qui a bouleverſé la France. Il n'avoit fait que languir depuis la ſcene que l'archevêque de Paris avoit éprouvée à Verſailles, & les autres ſymptômes qui annonçoient le prochain triomphe du philoſophiſme. Il mourut dans ſa ville épiſcopale le 5 avril 1790. Le public s'attend à voir paroître un Recueil complet de ſes Diſcours imprimés & non imprimés.

BEAUVILLIERS, (François de) duc de St.-Aignan, de l'académie françoiſe, né en 1607, remporta le prix fondé à Caen pour l'immaculée Conception. On a de lui quelques Pieces de poéſies détachées. Il mourut en 1687. Son fils ainé, Paul, duc de Beauvilliers, fut gouverneur de Mgr. le duc de Bourgogne, & mourut en 1714. Il inſpira à ſon éleve ſes ſentimens de probité & de juſtice, & un grand zele pour le bien public. A la cour, il fut vrai; il parla toujours en faveur des peuples : ſes vertus prenoient leur eſſor dans la religion qui étoit chez lui ſolide & ſincere.

BEAUXAMIS, (Thomas) Carme de Paris, docteur de Sorbonne, mourut en 1539. On ne ſait où Amelot de la Houſſaye a pris que ce Carme avoit eu la cure de S. Paul, & qu'il l'avoit perdue pour n'avoir pas voulu que les mignons de Henri III fuſſent inhumés dans ſon égliſe. On a de lui des *Commentaires ſur l'Harmonie évangélique*, Paris, 1650, 3 vol. in-fol.; & d'autres ouvrages.

BEAUZÉE, (Nicolas) de l'académie Françoiſe & de celle *della Cruſca*, de Rouen, de Metz & d'Arras, &c., ſecrétaire interprete de Mgr. comte d'Artois, né à Verdun le 9 mai 1717, eſt mort à Paris, le 25 janvier 1789. Les ouvrages auxquels il a conſacré ſes longs & conſtans travaux, lui font autant d'honneur par le choix du ſujet que par la maniere dont ils ſont exécutés. Sa *Grammaire générale*, ou *Expoſition raiſonnée des élémens néceſſaires du langage*, eſt le fruit d'un eſprit également profond & méthodique. Sa traduction des *Hiſtoires* de

Salluſte, auroit eu l'approbation de tous les gens de goût, ſans des innovations en fait d'orthographe, qui en rendent la lecture extrêmement déſagréable. Ce petit moyen de ſe faire remarquer, étoit au-deſſous de M. Beauzée, & l'on ne conçoit pas comment il a pu ſe réſoudre à l'employer. La traduction de *l'Optique de Newton*, publiée en 1786, a réuni tous les ſuffrages. Quoiqu'il paroiſſe qu'il n'en ſoit que l'éditeur, on ne peut guere douter qu'il n'ait eu grande part à cette traduction : tout le monde convient qu'elle eſt fort au-deſſus de l'original. Les libertés que le traducteur s'eſt données, étoient convenables & néceſſaires. La juſte indignation qu'il conçut contre un abbé Valart qui avoit défiguré & corrompu le précieux livre *de Imitatione Chriſti*, l'engagea à rétablir le texte primitif, & à en donner une très-belle & correcte édition en 1787, à Paris, chez Barbou. Son dernier ouvrage fut une nouvelle édition du *Dictionnaire des Synonymes François* du P. de Livoy. Il avoit donné dès 1770 une édition des *Synonymes François* de l'abbé Girard. On a encore de lui ; *Expoſition abrégée des preuves hiſtoriques de la Religion Chrétienne*, & pluſieurs articles de grammaire dans l'Encyclopédie.

BEBELE, (Henri) naquit à Juſting en Suabe, d'un laboureur. Il fut fait profeſſeur d'éloquence dans l'univerſité de Tubinge, & y répandit le goût de la bonne latinité. L'empereur Maximilien I, l'honora de la couronne de poëte en 1501. Nous avons de lui des poéſies ſous le titre d'*Opuſcula Bebeliana*, à Strasbourg, 1512 ; in-4°. Ses vers paroiſſent le fruit d'une imagination fleurie. On a encore de lui un traité *De Animarum ſtatu poſt ſolutionem a corpore* ; dans le recueil latin ſur cette matiere, Francfort, 1692, 2 vol. ; & un autre, *De Magiſtratibus Romanorum*, où il y a de l'érudition & des recherches. — Il ne faut pas le confondre avec Balthaſar BEBELLE, qui a donné I. *Diſſertationes* IV *de Theologia Gentili ex nummis illuſtrata*, Wittemberg, 1658, in-4°. II. *Eccleſia ante-diluviana vera & falſa, ex antiquitatibus moſaïcis eruta*, Strasbourg, 1706, in-4°. III. *Antiquitas* IV *ſæculorum Evangelicorum*, Strasbourg, 1669, 3 vol. in-4°. IV. *Antiquitates Germaniæ primæ ; & in hac Argentoratenſis Eccleſiæ evangelicæ*, Strasbourg, 1669, in-4°.

BECAN, (Martin) profeſſeur de philoſophie & de théologie chez les Jéſuites, confeſſeur de Ferdinand II, naquit à Hilverenbeck, dans le Brabant, & mourut à Vienne en 1624, âgé de 63 ans. On a de lui une *Somme de Théologie*, in-fol. ; des *Traités de Controverſes* ; une ſolide réfutation de l'ouvrage du ſchiſmatique de Dominis, & pluſieurs autres écrits. Celui qui eſt le plus lu & le plus généralement utile, eſt l'*Analogia Veteris & Novi Teſtamenti*, 1 vol. in-8°. Ouvrage où l'on montre les rapports de l'Evangile avec l'ancienne loi ; & cet enchaînement admirable, qui réunit toutes les vérités révélées dans un ſeul corps de doctrine,

doctrine, parfaitement d'accord & conſéquent dans toutes ſes parties. On a donné une collection de ſes Opuſcules à Paris, 1633, in-fol.

BECAN, (Jean) *voyez* GOROPIUS.

BECAN, (Guillaume) Jéſuite, né à Ypres en 1608, & mort à Louvain le 12 décembre 1683. On a de lui des Poéſies eſtimées; entr'autres, une *Deſcription de l'entrée du Prince Ferdinand, Infant d'Eſpagne, en Flandre*, ornée d'eſtampes magnifiques, deſſinées par Rubens, & exécutées par Corneille Galle, Anvers, 1636. Des *Idylles*, où l'on trouve cette naïveté ingénieuſe, qui fait le vrai caractere du poëme paſtoral, Anvers, 1655. On les a imprimées ſouvent avec les Poéſies de *Sidronius Hoſchius*.

BECCADELLI, (Louis) naquit à Bologne en 1502, d'une famille noble. Après avoir fait ſes études à Padoue, il ſe tourna du côté des affaires, ſans cependant abandonner les lettres. Il s'attacha au cardinal Polus qu'il ſuivit dans ſa légation d'Eſpagne, & il exerça bientôt lui-même celles de Veniſe & d'Ausbourg, après avoir aſſiſté au concile de Trente. L'archevêché de Raguſe fut la récompenſe de ſes travaux. Coſme I, grand-duc de Toſcane, l'ayant chargé en 1563 de l'éducation du prince Ferdinand ſon fils, il renonça à cet archevêché, ſur l'eſpérance qui lui fut donnée d'obtenir celui de Piſe; mais ſon attente ayant été trompée, il fut obligé de ſe contenter de la prévôté de la collégiale de Prato, où il finit ſes jours en 1572. Ses principaux ouvrages ſont: *La Vie*, en latin, *du Cardinal Polus*, que Maucroix a traduite en françois (*voyez* POLUS & PHILIPS); & celle *de Pétrarque*, en italien, plus exacte que toutes celles qui avoient paru juſqu'alors. Ce prélat étoit en relation avec preſque tous les ſavans de ſon tems, Sadolet, Bembo, les Manuces, Varchi, &c.

BECCAFUMI, (Dominique) nommé auparavant *Mecarino*, de Sienne, s'amuſoit, en gardant les moutons de ſon pere, à tracer des figures ſur le ſable. Un bourgeois de Sienne, qui s'appelloit Beccafumi, le tira de la bergerie, pour lui faire apprendre le deſſin. Ce peintre reconnoiſſant, quitta ſon nom de famille, pour prendre celui de ſon bienfaiteur, qu'il porta depuis. Il mourut en 1549 à Genes, âgé de 65 ans. Son S. Sébaſtien eſt un des plus beaux tableaux qui ſe voient dans le palais Borgheſe.

BECCARI, (Auguſtin) né à Ferrare, eſt le premier poëte d'Italie qui ait fait des Paſtorales. Baillet s'eſt trompé, en diſant que le Taſſe eſt l'inventeur de ce genre de poéſie. L'*Aminte* du Taſſe n'eſt que de 1573; & la paſtorale de Beccari: *Il ſacrificio, favola paſtorale*, parut en 1555, in-12. Ce poëte mourut en 1590.

BECCARIA, (Jean-Baptiſte) religieux des Ecoles-Pies, né à Mondovi, & mort à Turin le 22 mai 1781, profeſſa d'abord à Palerme, puis à Rome, la philoſophie & les mathématiques, & parvint par ſes expériences & ſes découvertes à jeter un grand jour ſur la ſcience naturelle, & ſur-tout ſur celle de l'électricité. Il fut enſuite

appellé à Turin, pour y être professeur de physique expérimentale. Devenu l'instituteur des princes, Benoît, duc de Chablais, & Victor-Amédée de Carignan, le séjour de la cour, ni l'attrait des plaisirs ne le détournerent en rien de l'étude, à laquelle il donnoit tout son tems. Comblé d'honneurs & de bienfaits, il n'épargnoit rien pour augmenter sa bibliotheque & se procurer les instrumens nécessaires à son genre de travail; il est auteur de plusieurs *Dissertations sur l'Electricité*, qui auroient été plus utiles s'il se fût moins fortement attaché à quelques systêmes particuliers, & sur-tout à celui de M. Franklin. On a encore de lui un *Essai sur la cause des Orages & des Tempêtes*, où l'on ne voit rien de plus satisfaisant que ce qui a paru dans d'autres ouvrages sur cette matiere; quelques *écrits sur le Méridien de Turin*, & d'autres objets astronomiques & physiques. Le P. Beccaria étoit aussi recommandable par ses vertus que par ses connoissances. Dans les contestations qu'il eut avec messieurs Cassini, Nollet, Wilson & autres, on reconnoît sans peine l'homme religieux & modeste, qu'une vaine science n'a point enflé, & qui est intimement persuadé que le dépit & la morgue, ces grands moyens des savans modernes, sont une ressource bien humiliante pour des gens-de-lettres.

BECCHER, (Jean-Joachim) né en 1645 à Spire, fut d'abord professeur de médecine, ensuite premier médecin de l'électeur de Mayence, puis de celui de Bavière. Il passa à Londres, où sa réputation l'avoit précédé, & y mourut en 1685. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivans: I. *Physica subterranea*, Francfort, 1669, in-8°, réimprimée à Leipsick, 1703, & en 1759, in-8°. II. *Experimentum Chymicum novum*, Francfort, 1671, in-8°. III. *Character pro notitia linguarum universali.* Il prétendoit y fournir une langue universelle, par le moyen de laquelle toutes les nations s'entendroient facilement. IV. *Institutiones Chymicæ, seu manuductio ad Philosophiam hermeticam*, Mayence, 1662, in-4°. V. *Institutiones Chymicæ prodromæ*, à Francfort, 1664, & Amsterdam, 1665, in-12. VI. *Experimentum novum ac curiosum de Minerâ arenariâ perpetuâ*, Francfort, 1680, in-8°. VII. *Epistolæ Chymicæ*, Amsterdam, 1673, in-8°. Becher étoit un homme d'un caractere vif, ardent & entêté, qui le jeta dans les rêveries de l'alchymie, & dans quelques autres spéculations creuses: ce qui ne l'empêcha pas d'être un excellent chymiste. Ses ouvrages sont recherchés & consultés par ceux qui s'adonnent à cette science.

BECHET, (Antoine) chanoine d'Usez, est auteur de l'*Histoire du Cardinal Martinusius*, publiée à Paris, in-12, 1715; ouvrage plein d'inexactitudes; souvent il ne fait que copier Fleury, qui lui-même a copié de Thou, qui a écrit sur de mauvais mémoires, presque tout ce qu'il rapporte de ce cardinal (*voy.* MARTINUSIUS). On a encore de Bechet une traduction des Lettres du baron

de Busbec. Il mourut en 1722, à 73 ans. Il étoit de Clermont en Auvergne.

BECK, (Jean, baron de) gouverneur du duché de Luxembourg, lieutenant-général du roi d'Espagne, se distingua à la bataille de Thionville, où Piccolomini défit les François en 1640 ; il prit ensuite la ville d'Aire, se trouva en 1642 à la bataille de Honnecourt, & en 1648 à celle de Lens. Il mourut d'une blessure qu'il y reçut, & que par un dépit guerrier il ne voulut pas laisser panser. Beck avant d'embrasser le parti des armes, avoit été postillon ; sa valeur & la sagesse de sa conduite l'élevèrent à une fortune qu'il méritoit d'autant mieux, qu'il n'en abusa point & ne se méconnut jamais. Son épitaphe, qu'on voit dans l'église des Récollets à Luxembourg, atteste que le fameux Walstein, ayant conjuré contre l'empereur Ferdinand II, fit tout au monde pour s'attacher le baron de Beck, mais que tous ses moyens échouerent contre la vertu de ce général.

BECKER, (Daniel) natif de Kœnigsberg, premier médecin de l'électeur de Brandebourg, mourut à Kœnigsberg en 1670, à 43 ans. Il a publié *Commentarius de Theriacâ : Medicus microcosmus*, Lond., 1660, in-8°. *De cultrivoro Prussinio*, Leyde, 1638, in-8°.

BECKER, *voyez* BEKKER.

BECQUET, *voyez* THOMAS DE CANTORBERY (S).

BECQUET, (Antoine) Célestin, bibliothécaire de la maison de Paris, mort en 1730 à 76 ans, publia l'*Histoire de la Congrégation des Célestins de France*, avec les éloges historiques des hommes illustres de son ordre, en latin, in-4°., 1721. Il savoit beaucoup d'anecdotes littéraires, & il les communiquoit avec plaisir.

BECTOZ, (Claude de) fille d'un gentilhomme du Dauphiné, abbesse de S. Honoré de Tarascon, fit de grands progrès dans la langue latine & les sciences, sous Denis Faucher, moine de Lerins & aumônier de son monastere. François I étoit si charmé des lettres de cette abbesse, qu'il les portoit, dit-on, avec lui, & les montroit aux dames de sa cour comme des modeles. Il passa d'Avignon à Tarascon avec la reine Marguerite de Navarre, pour converser avec cette savante. Elle mourut en 1547, après avoir publié plusieurs ouvrages, françois & latins, en vers & en prose.

BEDA, (Noël) principal du college de Montaigu & syndic de la faculté de théologie de Paris, naquit en Picardie. Il publia une critique des *Paraphrases d'Erasme*, 1526, in-fol. Ce savant lui fit une réponse aussi emportée que la critique, & lui reprocha d'avoir avancé 181 mensonges, 210 calomnies & 47 blasphêmes. Beda fit ensuite des extraits des ouvrages d'Erasme, les dénonça à la faculté, & vint à bout de les faire censurer. Ce fut lui qui empêcha la Sorbonne d'opiner en faveur du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre. Son opinion étoit la meilleure ; mais il y mit trop de véhémence ; & comme il lui échappa des expressions injurieuses au gouvernement, le parlement de Paris le condamna à faire amende-

honorable devant l'église de Notre-Dame, pour avoir parlé contre le roi & contre la vérité. Il fut ensuite exilé à l'abbaye du Mont Saint-Michel, où il mourut en 1537. Beda a écrit : I. Un traité *De unica Magdalena*, Paris, 1519, in-4°; assez bon ouvrage, où il soutient l'opinion la plus vraisemblable sur ce point de critique, contre l'écrit de Le Fevre d'Etaples, & de Josse Clicthoue (*voyez* MAGDELENE). II. Douze livres contre le Commentaire du premier, & plusieurs autres ouvrages, qui sont marqués au coin de la barbarie; on y remarque du zele & de bonnes intentions, mais trop d'aigreur. Son latin n'est ni pur ni correct.

BEDE, (le Vénérable) naquit en 673, dans le territoire d'un monastere, aux confins de l'Ecosse, dans lequel il fut élevé dès l'âge de 7 ans. Il s'adonna aux sciences & aux belles-lettres. Il apprit le grec, la versification latine, l'arithmétique, &c. Il fut ordonné prêtre à l'âge de 30 ans; & ce fut depuis qu'il s'appliqua à écrire, principalement sur l'Ecriture-Sainte. Il mourut étendu sur le pavé de sa cellule, en 735, âgé de 63 ans. On a imprimé ses ouvrages à Bâle & à Cologne, en 8 vol. in-fol., qui se relient ordinairement en 4. Ils sont rédigés avec un choix & une netteté, qu'on doit regarder comme un prodige pour son tems. Le plus connu est l'*Histoire Ecclésiastique des Anglois*, depuis l'entrée de Jules-César dans la Grande-Bretagne, jusqu'à l'an 731, imprimée séparément à Cambridge, 1644, in-fol. Ses autres ouvrages sont des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, qui le plus souvent ne sont que des passages des Peres, mais recueillis avec goût & avec beaucoup de méthode; *Martyrologium Heroïco Carmine*, dans le tome X du *Spicilege* de D. Dacheri, & avec les additions de Florus, dans le 2e. tome du mois de mars des *Acta Sanctorum*. Son livre *des six Ages du monde* lui suscita des tracasseries, parce qu'il avançoit que N.S. n'étoit pas venu au monde dans le 6e. âge. Bede daigna faire son apologie, & soutint que l'opinion qui bornoit la durée du monde au 6e. millenaire, n'étoit pas fondée. Le P. Petau, dans ses Notes sur S. Epiphane, a relevé plusieurs fautes chronologiques de Bede, & le Jésuite Purulich, dans une Dissertation imprimée à Tyrnau en Hongrie, a réfuté solidement son opinion touchant le jour de la mort de Jesus-Christ, qu'il plaçoit au 15 de la lune, un vendredi selon lui, & le lendemain de la Pâque; au-lieu que le vendredi tomboit cette année au 14, jour de la Pâque. Le style de Bede est peu éloquent & sans élévation, mais il est très-estimable pour le tems où il vécut. « On chercheroit en » vain dans ses livres, dit un » auteur, les ornemens de la » rhétorique; on y trouve en » récompense beaucoup de préci- » sion & de clarté; il y » regne une aimable simplicité, » avec un ton de franchise, de » piété & de zele qui intéressent le lecteur. La candeur & » l'amour de la vérité caractérisent ses livres historiques; » & si l'on dit qu'il a porté » quelquefois la crédulité trop

» loin, on doit au moins con-
» venir qu'aucune perſonne ju-
» dicieuſe ne révoquera jamais
» en doute ſa ſincérité. Dans
» ſes Commentaires, il s'eſt ſou-
» vent contenté d'abréger ou
» de ranger dans un ordre mé-
» thodique, ceux de S. Auguſ-
» tin, de S. Ambroiſe, de S. Je-
» rôme, de S. Baſile, &c., il n'en
» a point agi de la ſorte pour
» éviter le travail, ni par défaut
» de génie, comme l'ont pré-
» tendu quelques modernes.
» Son but étoit de s'attacher
» plus étroitement à la tradi-
» tion, en interprétant les livres
» ſaints. Dans ce que les Peres
» avoient laiſſé à faire, il ſuit
» toujours leurs principes, de
» peur de s'écarter de la tradi-
» tion dans la moindre choſe.
» Les meilleurs juges avouent
» que dans les morceaux qui
» ſont entiérement de lui, il
» ne le cede point en ſolidité
» & en jugement aux plus ha-
» biles d'entre les Peres ». Les *Commentaires* qu'il a faits ſur les Prophetes, ſont perdus. On lui attribue des ouvrages qui ne ſont pas de lui; tels que *Collectanea*, *Flores*, les Vies des SS. Arnould, Colomban & Patrice. — Il ne faut pas le confondre avec un autre BEDE plus ancien, qui étoit moine de Lindisfarne.

BEDFORT *ou* BETFORD, (Jean, duc de) 3e. fils de Henri VI, commanda en 1422 l'armée des Anglois contre Charles VII. Il fut nommé régent de France, la même année, pour ſon pupille, qu'il fit proclamer roi de France à Paris & à Londres. Il défit la flotte françoiſe près de Southampton, ſe rendit maître de Crotoi, entra dans Paris avec ſes troupes, battit le duc d'Alençon, & jeta l'épouvante dans tout le royaume. Il mourut à Rouen l'an 1435. On dit que quelques gentilshommes, de la ſuite de Charles VIII, lui ayant conſeillé de démolir ſon tombeau, ce roi leur répondit: *Laiſſons en paix un mort, qui pendant ſa vie faiſoit trembler tous les françois.*

BEDMAR, *voyez* CUEVA.

BEELZEBUD, c'eſt-à-dire, *Dieu Mouche*, *ou Dieu de la Mouche*, étoit le nom d'un dieu des Accaronites dont il eſt parlé au Livre des Rois, *Chap.* 1. Quelques auteurs ont cru que les Juifs lui avoient donné ce nom par dériſion, parce que dans le temple de Jéruſalem, on ne voyoit point de mouches ſur les victimes. Scaliger eſt de cette opinion. Mais il eſt bien plus probable que les Accaronites avoient eux-mêmes donné ce nom à leur dieu: ce qu'on peut prouver par les paroles d'Ochoſias, qui envoya conſulter ce dieu Beelzebud. Il n'y a aucune apparence qu'il eût voulu conſulter un dieu dont il ſe moquoit. Maldonat eſt de ce dernier ſentiment, dans ſon Commentaire ſur le chap. 10 de S. Matthieu. Il peut ſe faire cependant que le nom donné d'abord par dériſion, devint tellement en uſage, qu'on en perdit de vue l'origine. Quelques auteurs penſent que les Accaronites adoroient les mouches, & particuliérement le dieu des mouches ſous la figure de cet inſecte. — Il eſt dit dans l'Évangile, que les Juifs accuſerent Jeſus-Chriſt de chaſſer les démons par le pouvoir de

Beelzebud, prince des démons (Matth. 12, v. 24). Le Sauveur leur fit aiſément ſentir qu'il ne pouvoit avoir de colluſion avec l'ennemi du ſalut, qu'au contraire, il étoit venu pour le vaincre & lui enlever ſes dépouilles.

BEELZEPHON *ou* BAAL-TSEPHON, idole des Egyptiens. Ce nom eſt compoſé *de Beel*- Seigneur ou *Dieu*, & de *Tſephon*, *caché*, ou *le Septentrion*, comme qui diroit *le Dieu caché*, ou *le Dieu du Nord*. On donna auſſi ce nom au lieu où cette idole étoit placée ſur les confins de l'Egypte, vers la Mer-Rouge. Rabi-Abena-Ezra dit, que c'étoit un taliſman d'airain, que les magiciens de Pharaon avoient fait, pour empêcher que les Iſraélites ne s'enfuiſſent hors de l'Egypte. D'autres diſent que les Egyptiens dreſſoient de ces taliſmans en tous les endroits par où les ennemis pouvoient aiſément faire irruption dans l'Egypte, afin que leurs efforts fuſſent arrêtés par la force magique de ces idoles.

BEELPHEGOR, dieu des Moabites & des Madianites. En rapprochant du texte ſacré les conjectures des anciens & des modernes, il paroît que cette divinité étoit à-peu-près la même que le Priape des Latins, le dieu de la luxure, & qu'il étoit d'une figure très-obſcene. Il eſt dit dans le Livre des Nombres (c. 25) que les filles des Moabites inviterent les Iſraélites à leurs ſacrifices, qu'ils y allerent, qu'ils adorerent les dieux de ces filles, ſe firent initier au culte de *Béelphégor*, & ſe livrerent à la débauche avec elles. Dieu, irrité de ce crime, ordonna à Moïſe de faire pendre les principaux du peuple. Moïſe commanda aux juges de mettre à mort tous ceux qui étoient coupables d'idolâtrie. Phinées, petit-fils d'Aaron, tua publiquement un Iſraélite avec une proſtituée Madianite; il périt vingt-quatre mille hommes à cette occaſion. Dieu ordonna encore à Moïſe de traiter les Madianites en ennemis déclarés, & de les exterminer. Cet ordre fut exécuté quelque tems après (*Num. ch. 31*). Cet exemple de ſévérité n'a pas trouvé grace aux yeux des incrédules; ils ont accuſé Moïſe de cruauté, d'ingratitude envers les Madianites, chez leſquels il avoit trouvé un aſyle & avoit pris une épouſe; de barbarie, en mettant leur pays à feu & à ſang. Le légiſlateur des Hébreux ſera aiſément juſtifié, ſi l'on veut faire avec un ſavant théologien, les réflexions ſuivantes. « 1°. Dans la » république juive, & en vertu » de la loi que Dieu avoit portée, l'idolâtrie étoit un crime » de leſe-majeſté divine; vu » le penchant invincible des » Iſraélites à imiter leurs voiſins, & les déſordres dont » l'idolâtrie étoit toujours accompagnée, il n'y avoit point » d'autre moyen de la prévenir » & de l'extirper, que de mettre » à mort tous les coupables. 2°. » Les tribus de Madianites voiſines des Moabites n'étoient » point les mêmes que celles » qui étoient près de l'Egypte, » & chez leſquels Moïſe s'étoit » retiré: on voit, par l'exemple » de Jethro ſon beau-pere, que » celles-ci adoroient le vrai » Dieu; les premieres s'étoient » corrompues avec les Moa-

» bites, & honoroient *Béel-*
» *phégor.* 3°. La conduite de
» ces peuples étoit une per-
» fidie ; ils avoient ſuivi le
» conſeil déteſtable que Balaam
» leur avoit donné de ſéduire
» les Iſraélites, & de les por-
» ter au crime, afin d'exciter
» contre eux la colere de Dieu
» (*Num. c. 31, v. 16*). Ils étoient
» auſſi coupables que s'ils
» avoient envoyé la peſte dans
» le camp des Hébreux. 4°. Que
» les Iſraélites, les Moabites,
» les Madianites, & tous les
» coupables aient été punis
» par un ſupplice, par le fléau
» de la guerre, par une conta-
» gion, &c., cela eſt fort égal
» pour la juſtice divine; on ne
» peut pas l'accuſer plutôt de
» cruauté dans un de ces cas
» que dans l'autre ».

BEGAT, (Jean) avocat, conſeiller, & enſuite préſident au parlement de Dijon, mourut dans cette ville en 1572. On a de lui des *Remontrances à Charles IX ſur l'édit de* 1560, qui accordoit aux Proteſtans le libre exercice de leur religion; & des *Mémoires ſur l'hiſtoire de Bourgogne*, fort inexacts, &c. Ils ont été imprimés au-devant de la Coutume de Bourgogne, 1665, in-4°.

BEGER, (Laurent) naquit en 1653, d'un tanneur d'Heidelberg, & fut bibliothécaire de Fréderic-Guillaume, électeur de Brandebourg. Il ſe fit eſtimer des ſavans de ſon pays par pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont: I. *Theſaurus ex Theſauro Palatino ſelectus, ſeu Gemmæ*, in-fol., 1685. II. *Spicilegium antiquitatis*, in-fol., 1692. III. *Theſaurus ſive Gemmæ, Numiſmata*, &c., 3 vol. in-fol. 1696 & 1701. IV. *Regum & Imperatorum Romanorum Numiſmata, à Rubenio edita*, 1700, in-fol. V. *De nummis Cretenſium ſerpentiferis*, 1702, in-fol. VI. *Lucernæ ſepulchrales J. P. Bellorii*, 1702, in-fol. VII. *Numiſmata Pontificum Romanorum*, 1703, in-fol. VIII. *Excidium Trojanum*, Berlin, 1699, in-4°. &c. &c. Il mourut à Berlin, en 1705, membre de l'académie de cette ville. Beger avoit fait un ouvrage pour autoriſer la polygamie, à la priere de Charles-Louis, électeur Palatin, qui vouloit épouſer ſa maîtreſſe du vivant de ſa premiere femme; mais il le réfuta après la mort de ce prince. Cette réfutation n'a pas paru. Le livre qui y avoit donné occaſion, étoit intitulé : *Conſidération ſur le Mariage*, par Daphnæus Arcuarius, en allemand, in-4°.

BEGON, (Michel) naquit à Blois en 1638, d'une famille diſtinguée. Le marquis de Seignelai, ſon parent, l'ayant fait entrer dans la marine, il remplit ſucceſſivement les intendances des Iſles Françoiſes de l'Amérique, des Galeres, du Havre, du Canada; & réunit celles de Rochefort & de la Rochelle, juſqu'en 1710, année de ſa mort. Le peuple l'aimoit comme un intendant des plus déſintéreſſés, & les citoyens, comme un des plus zélés & des plus attentifs. Les ſavans ne lui donnerent pas moins d'éloges. Il les protégeoit, les aimoit, s'intéreſſoit à leurs ſuccès, leur ouvroit ſa bibliotheque. Le goût avoit préſidé au choix de ſes livres. Il avoit un riche cabinet de médailles, d'antiques, d'eſtampes, de coquillages, &

d'autres curiosités, rassemblées des quatre coins de l'univers. La plupart de ses livres portoient sur le frontispice, *Michaëlis Begon & amicorum*. Son bibliothécaire lui ayant représenté qu'en les communiquant à tout le monde, il s'en perdoit plusieurs : *J'aime beaucoup mieux*, répondit-il, *perdre mes livres, que de paroître me défier d'un honnête homme*. Il fit graver les portraits de plusieurs personnes célebres du 17e. siecle. Il rassembla des Mémoires sur leurs vies ; & c'est sur ces matériaux, que Perrault fit l'*Histoire des Hommes illustres de France*.

BEGUE, *voyez* LAMBERT.

BEHAIM, (Martin) né d'une famille noble de Nuremberg, s'étant appliqué à la cosmographie & à la navigation, conçut la premiere idée de la découverte de l'Amérique. Il partit de Flandres vers l'an 1460, & son voyage répondit à son attente ; il découvrit l'isle de Fayal, le Brésil, & poussa jusqu'au détroit de Magellan. Le roi de Portugal Jean II le créa chevalier en 1485. Ce récit a été traité de fable par des historiens mal-instruits. Les découvertes de Behaim furent négligées, & le peu d'usage qu'on en fit, ne prouve pas plus leur fausseté que celle des premiers rapports de Colomb ; auxquels bien des personnes refuserent d'ajouter foi. En 1492, Behaim retourna dans sa patrie, & y construisit un globe de 20 pouces de diametre, sur lequel il dessina ses nouvelles découvertes ; on le conserve à Nuremberg, de même que plusieurs de ses manuscrits. Doppelmayer a réduit ce globe en une mappemonde, qui se trouve à la fin de sa *Relation historique des Mathématiciens & des Artistes de Nuremberg*. Le célebre Riccioli assure que Christophe Colomb a fait usage des cartes marines de Martin Behaim ; Doppelmayer ajoute qu'elles ont servi à Magellan pour la découverte du détroit qui porte son nom. Enfin, plusieurs auteurs assurent qu'il est le premier qui a fait usage de la bousole dans la navigation. Il mourut à Lisbonne le 29 juillet 1506. On peut consulter Riccioli, *Geographia reform. lib. 3* ; Freher, *Rerum germanicarum scriptores* ; Cellarius, *Notitia orbis*, p. 213, &c. Il est certain que ce fait est mieux appuyé que tout ce que raconte M. Mallet du Pan, dans une Dissertation insérée en 1785, dans le *Mercure de France* (voyez le *Journal historique & littéraire*, 1 mai 1788, pag. 20). — Le pere de Behaim s'appelloit également *Martin*, étoit sénateur de Nuremberg, & mourut en 1474. Sa mere étoit Agnès Schopper.

BEHN, (Aphara ou Astrea) dame Angloise, naquit à Cantorbery. Son pere Johnson, nommé lieutenant-général dans les Indes, mena avec lui sa famille, & mourut dans le trajet. Sa fille, de retour à Londres, après un séjour de quelque tems en Amérique, épousa M. Behn, riche marchand, originaire de Hollande. Charles II, qui connoissoit l'esprit & le mérite de madame Behn, lui confia une négociation, au sujet de la guerre qu'il vouloit faire aux Hollandois. Elle s'en acquitta à la satisfaction du roi. La ja-

louſie qu'excitoit ſon crédit auprès de ce monarque, l'obligea de préférer les douceurs de la vie privée, au tumulte & aux écueils de la cour. Elle mourut en 1689, & fut enterrée dans le cloître de Weſtminſter, parmi les tombeaux des rois. Le tems qu'elle n'employa pas aux plaiſirs de la ſociété, fut conſacré à la compoſition de pluſieurs ouvrages. On a d'elle 4 vol. in-8°. de Pieces de théâtre, des Nouvelles hiſtoriques, des Poéſies diverſes, une traduction de la *Pluralité des mondes*. Son ouvrage le plus connu, eſt ſon *Oronoko* qu'elle lut à Charles II, & qui a été traduit en françois, par M. de la Place, in-12, 1756. Ce roman hiſtorique a fourni le ſujet d'une tragédie à un poëte Anglois. Oronoko, le héros de cette production, étoit fils d'un roi Africain, vendu aux Anglois de Surinam. Ce prince negre, devenu captif, & ne pouvant ſupporter cette humiliation, fit révolter ſes compagnons d'eſclavage, & fut mis à mort. Madame Behn, témoin de ſes infortunes, les écrivit dès qu'elle fut de retour en Angleterre.

BEIER, plus connu ſous le nom de *Hartmannus Beyerus*, né à Francfort-ſur-le-Mein en 1506, étudia à Wirtemberg, où il fut élevé dans les ſentimens de Luther qu'il connut particuliérement. On le choiſit pour être miniſtre dans ſon pays, où il mourut le 11 août 1577. C'étoit un homme ſimple, mais qui ne manquoit pas d'érudition. Il laiſſa entr'autres ouvrages, des *Commentaires* ſur la Bible, & *Quæſtiones Sphæricæ*.

BEK, ou plutôt BEEK, (David) de Delft, peintre du roi d'Angleterre, diſciple du chevalier Antoine Van-Dyck, égala ſon maître. Bien des ſouverains l'appellerent pour faire leurs portraits. Il peignoit avec tant de célérité, que Charles I lui dit un jour : *Je crois que vous peindriez un cheval qui courroit la poſte*. Ce prince lui avoit accordé ſes bonnes graces. Il mourut à La Haye en 1656, à l'âge de 35 ans.

BEKA, (Jean) chanoine de l'égliſe d'Utrecht, mort l'an 1346, eſt auteur d'une Chronique de cette égliſe, depuis S. Willibrod, ſon premier évêque, juſqu'à l'an 1345, continuée par Suffridus Petri, juſqu'à l'an 1574, publiée par Bernard Furmer, Utrecht, 1612, in-4°., Francfort, 1620, in-fol., & enſuite par Arnold Buchelius, Utrecht, 1643, in-fol.

BEKKER, (Balthazar) né à Warthuiſen, dans la province de Groningue, en 1634, fut miniſtre dans différentes égliſes, & mourut à Amſterdam en 1698. Son *Monde enchanté*, traduit du flamand en françois, 4 vol. in-12, 1694, le fit dépouiller de la place de miniſtre dans cette ville. Ce livre, diffus & ennuyeux, eſt fait pour prouver qu'il n'y a jamais eu ni poſſédé, ni ſorcier ; & que les diables ne ſe mêlent pas des affaires des hommes, & ne peuvent rien ſur leurs perſonnes. Benjamin Binet réfuta ſolidement cet ouvrage dans ſon *Traité des dieux du Paganiſme*, in-12, que l'on joint ſouvent à l'ouvrage de Bekker. On a encore de lui : I. Des

Recherches sur les Cometes, in-8°. II. *La sainte Théologie*. III. Une *Explication de la Prophétie de Daniel*, &c., &c. Bekker étoit horriblement laid; & quoiqu'il ne crût pas au diable, il lui ressembloit par la figure, & un peu aussi par un génie vif, inquiet, tracassier & quelquefois malfaisant.

BEL, (Jean-Jacques) conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, & membre de l'académie de cette ville, mourut à Paris en 1738, d'un excès de travail, à l'âge de 45 ans. Il avoit une très-belle bibliotheque, qu'il vouloit rendre publique avec des fonds pour l'entretien de deux bibliothécaires. On a de lui le *Dictionnaire néologique*, considérablement augmenté depuis par l'abbé des Fontaines. On y reprend, avec raison, beaucoup d'expressions nouvelles, des phrases alambiquées, des tours précieux; mais on a tort, en condamnant les termes inusités, d'en proscrire d'autres, accrédités par l'usage; ou dont l'indigence de la langue françoise autorise l'admission. Une telle délicatesse est bien réfutée par la raisonnable & commode regle d'Horace:

Ego, cur acquirere pauca
Si possum, invideor? cùm lingua Catonis et Enni
Sermonem patrium ditaverit, et nova rerum
Nomina protulerit? Licuit semperque licebit
Signatum præsente nota procudere nomen.

On a encore de Bel, des *Lettres critiques* sur la *Mariamne* de Voltaire. Son *Apologie* de Houdart de la Motte, en 4 lettres, est une satyre sous le masque de l'ironie.

BEL, (Le) ministre de l'ordre de la Trinité, du couvent de Fontainebleau, publia une *Relation du meurtre de Monaldeschi*, poignardé par ordre de Christine, reine de Suede, princesse qui se disoit philosophe. Cet écrit, imprimé avec plusieurs autres pieces curieuses, parut à Cologne en 1664, in-12. Le Bel assista ce malheureux à la mort.

BELAIR, *voyez* SAINT-HIACYNTHE (Thémiseuil).

BELELLI, (Fulgence) religieux Augustin, enseignoit avec réputation au commencement de ce siecle. On a de lui: *Mens Augustini de statu creaturæ rationalis ante peccatum*, Lucerne, 1711, réimprimé depuis à Anvers, in-8°. Quelques théologiens l'ont regardé comme favorable aux dernieres erreurs, parce qu'il nie la possibilité de l'état de pure nature, mais ils se trompent, ce sentiment étant réellement orthodoxe. Parmi ceux même qui sont d'une opinion contraire, la plupart ont cru que cet état n'étoit possible qu'en prenant pour regle la puissance absolue de Dieu, mais non pas sa puissance ordinaire, qui ne contrarie pas, sans de grandes raisons, la nature des choses & une destination fondée sur des attributs constitutifs: or, l'on sent que la dignité & même la nature d'un être spirituel & immortel, capable de la possession de Dieu, & ne pouvant trouver de bonheur qu'en lui, suppose une destination différente de l'état de pure nature. L'auteur se déclare d'ailleurs ou-

vertement contre Baïus & Janſenius. *Quoniàm autem Baïus & Janſenius Auguſtini mentem tueri & explicare conati ſunt, ſed infelici labore ; Auguſtini enim veritatibus varios ipſorum errores miſcuére, &c.*, pag. 199. L'ouvrage eſt dédié à Mgr. Jacques Caraccioli, nonce de Lucerne.

BELESIS, Chaldéen, le même, ſelon quelques auteurs, que Nabonaſſar & Baladan, fut le principal inſtrument de l'élévation d'Arbaces, roi des Medes, qui lui donna le gouvernement de Babylone l'an 770 avant J. C. Cet homme adroit, après que Sardanapale, roi d'Aſſyrie, s'étoit brûlé dans ſon palais avec ſon or & ſon argent, obtint la permiſſion d'en emporter les cendres, & enleva par ce moyen les tréſors de ce malheureux prince. Mais tous ces détails appartiennent peut-être avec plus de droit à la fable qu'à l'hiſtoire.

BELHOMME, (Dom Humbert) Bénédictin de la congrégation de S. Vannes & de S. Hidulphe, profeſſeur de philoſophie & de théologie, enſuite abbé de Moyen-Moutier, naquit à Bar-le-Duc en 1653, & mourut en 1727. Il fit rebâtir ſon abbaye, l'orna d'une bibliotheque choiſie avec goût, & en écrivit l'Hiſtoire en latin, 1 vol. in-4°.

BELIDOR, (Bernard Foreſt de) des académies des ſciences de Paris & de Berlin, ſe fit connoître de bonne heure par ſon talent pour les mathématiques. Nommé profeſſeur royal aux écoles d'artillerie de la Fere, il forma des éleves dignes de lui. Son zele lui valut la place de commiſſaire provincial d'artillerie; mais trop d'empreſſement pour s'avancer, lui enleva à la fois ces deux poſtes. Il fit quelques expériences ſur la charge des canons, & découvrit, ou crut avoir découvert, qu'au lieu de 12 liv. de poudre qu'on employoit ordinairement pour chaque coup, on pouvoit n'en mettre que 8, ſans diminuer l'effet. Comme le roi gagnoit à cette diminution, Belidor voulut faire ſa cour au cardinal de Fleury qui étoit premier miniſtre, en lui communiquant ſecrétement ſa découverte. Le cardinal accueilloit favorablement tous les projets d'économie : il reçut donc bien celui de Bélidor. Il en parla même au prince de Dombes, grand-maître de l'artillerie. Ce prince fut ſurpris d'apprendre, qu'un mathématicien qui travailloit ſous ſes ordres, & qu'il combloit journellement de ſes bienfaits, ne ſe fût point adreſſé à lui dans cette occaſion. Il lui fit connoître dans l'inſtant ſon mécontentement, en le dépouillant de ſes places, & l'obligea de quitter la Fere. M. de Valiere, lieutenant-général d'artillerie, juſtifia la conduite du prince de Dombes, par un Mémoire qui fut imprimé à l'imprimerie royale, dans lequel il attaqua le procédé & les expériences de Bélidor. Ce profeſſeur, né ſans fortune, ſe trouva ainſi dépourvu de tout. Le prince de Conti qui connoiſſoit ſon mérite, l'emmena avec lui en Italie, & ce voyage lui valut la croix de S. Louis. Cette faveur lui procura quelque conſidération à la cour. Le maréchal de Belle-Iſle ſe l'atta-

cha, & lorſqu'il fut miniſtre de la guerre, il le nomma inſpecteur de l'artillerie, & lui donna un beau logement à l'arſenal de Paris, où il mourut en 1761, âgé de près de 70 ans. C'étoit un homme extrêmement laborieux, & qui a beaucoup écrit. On lui doit : I. *Sommaire d'un Cours d'Architecture militaire, civile & hydraulique*, 1720, in-12. II. *Nouveau Cours de Mathématiques, à l'uſage de l'Artillerie*, 1757, in-8°. III. *La Science des Ingénieurs*, 1749, in-4°. IV. *Le Bombardier François*, 1734, in-4°. V. *Architecture hydraulique*, 1737, in-4°., 4 vol. VI. *Dictionnaire portatif de l'Ingénieur*, 1768, in-8°. VII. *Traité des Fortifications*, 2 vol. in-4°. La plupart de ces ouvrages rempliſſent leur objet, quoique l'auteur ne fût pas un mathématicien du premier ordre. Son ſtyle eſt clair, mais diffus.

BELISAIRE, général des armées de l'empereur Juſtinien, termina heureuſement la guerre contre Cabades, roi de Perſe, par un traité de paix conclu en 531. L'année d'après il conduit l'armée navale deſtinée à conquérir l'Afrique, emporte Carthage, marche contre Gilimer, uſurpateur du trône des Vandales, prend poſſeſſion de ſon royaume à Carthage, & ſe fait ſervir par les officiers de ce prince. Les Maures le reconnurent; & peu de tems après il défit le reſte des Vandales, prit Gilimer, & l'emmena à Conſtantinople. Ce malheureux prince fut un des ornemens de ſon triomphe. C'eſt en lui que finit la monarchie des Vandales ariens. Béliſaire ayant détruit ce royaume en Afrique, fut envoyé par Juſtinien pour détruire celui des Goths en Italie. Arrivé ſur les côtes de Sicile avec ſa flotte, il s'empara de Catane, de Syracuſe, de Palerme, & de pluſieurs autres villes, par force ou par compoſition. Il courut enſuite à Naples, la prit; de là il marcha vers Rome, & en envoya les clefs à l'empereur. Théodat, roi des Goths, ayant été aſſaſſiné, Vitigès ſon ſucceſſeur, vint aſſiéger Rome. Béliſaire le vainquit, l'obligea de ſe renfermer dans Ravenne, le prit & le mena à Conſtantinople, après avoir refuſé la couronne que les vaincus offroient à leur vainqueur. Tout le peuple de Conſtantinople avoit ſon nom dans la bouche, & ſes grandes actions dans la mémoire. On le regardoit comme le libérateur de l'empire. Il fut bientôt obligé de quitter cette capitale, pour aller combattre Choſroès I, roi de Perſe. Après l'avoir mis en fuite, il retourna en Italie contre Totila, élu roi des Goths, l'empêcha de détruire entiérement Rome, rentra dans la ville & la répara. Il reprit encore les armes dans ſa vieilleſſe contre les Huns, qui avoient fait une irruption dans l'empire en 558. Il les chaſſa & les fit rentrer dans leur pays. Les grands, jaloux de ſa gloire, l'accuſerent en 561 auprès de Juſtinien, d'avoir voulu s'emparer du trône. L'empereur, ombrageux comme tous les vieillards, lui ôta la dignité de patrice, lui retrancha ſes gardes, & l'accabla de mauvais traitemens, qui le conduiſirent peu après au tombeau. Cet homme digne

d'un meilleur ſort, après avoir été long-tems à la tête des affaires & des armées, & rendu des ſervices ſignalés à ſa patrie, fut obligé, ſuivant les hiſtoriens latins, de mendier ſon pain dans les rues de Conſtantinople. L'auteur de l'*Hiſtoire mélangée* écrit, que l'année ſuivante il fut rétabli dans ſes dignités; & Cédrene affirme qu'il mourut en paix dans Conſtantinople. Alciat eſt de ce ſentiment, contre Crinitus, Volaterran, Pontanus, & quelques autres. Quoi qu'il en ſoit, on montre encore à Conſtantinople une priſon, que l'on appelle la *Tour de Béliſaire*. Cette priſon eſt ſur le bord de la mer, en allant du château des Sept-Tours au ſerrail de Conſtantinople. Les gens du pays diſent, qu'il pendoit un petit ſac attaché au bout d'une corde, comme font les priſonniers, pour demander ſa vie aux paſſans, en leur criant : *Date obolum Beliſario quem fortuna evexit, invidia oculis privavit.* » Donnez une obole à Béli» ſaire, que la fortune avoit » élevé ſi haut, & que la ja» louſie a privé des yeux ». Ce triſte ſort fut, ſelon quelques auteurs, la juſte punition de ſa complaiſance ſacrilege pour l'impératrice Théodora qui l'engagea à chaſſer le pape S. Silvere, pour élever Vigile en ſa place. On croit que Béliſaire mourut en 565. On voit encore des médailles de Juſtinien, recevant Béliſaire triomphant de la guerre contre les Goths : de l'autre côté de la médaille, ſe trouve l'image de Béliſaire, avec ces mots : *Béliſaire, l'honneur du nom romain : BELISARIUS, GLORIA ROMANORUM.* M. Marmontel a donné le nom de ce célebre général à un très-froid roman philoſophique, digne de ſervir de pendant aux *Incas ;* & dans lequel il y a d'ailleurs des principes d'indifférentiſme, qui conduiſent au mépris de toute religion.

BELIUS, (Mathias) né à Otſova dans la haute Hongrie, en 1684, fit de bonnes études à Hall, & y apprit les langues ſavantes. De retour dans ſa patrie il fit fleurir les belles-lettres dans pluſieurs colleges des Proteſtans, & s'appliqua avec ſuccès à l'hiſtoire de Hongrie. Nicolas Palfi, vice-roi de ce pays, facilita ſes recherches en lui faiſant ouvrir diverſes archives. Il employa la plus grande partie de ſa vie à cette étude, & mourut l'an 1749. Les principaux de ſes ouvrages ſont : I. *De vetere litteratura Hunno-Scythica Exercitatio*, Leipſick, 1718, in-4°; ouvrage ſavant. II. *Hungariæ antiquæ & novæ Prodromus*, Nuremberg 1723, in-fol. Il y donne le plan d'un grand ouvrage qu'il préméditoit, & qu'il n'eut pas le loiſir de publier. III. *De peregrinatione linguæ Hungaricæ in Europam.* IV. *Adparatus ad Hiſtoriam Hungariæ, ſive collectio miſcella monumentorum ineditorum partim, partim editorum, ſed fugientium*, Preſbourg; en pluſieurs vol. in-fol. 1735-1746. Cette collection d'hiſtoriens de Hongrie eſt ornée de préfaces ſavantes & bien écrites. V. *Ampliſſimæ hiſtorico-criticæ præfationes in Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuinos*, 3 vol. in-

fol. VI. *Notitia Hungariæ Novæ Hiſtorico-Geographica*, Vienne 1735, & années ſuivantes, 4 vol. in-folio, avec des cartes géographiques; ouvrage vaſte & d'une grande exactitude.

BELLARMIN, (Robert) né à Monte-Pulciano en 1542, ſe fit jéſuite à l'âge de 18 ans. Sa Société le chargea d'enſeigner la théologie à Louvain. On dit qu'il prêchoit auſſi dans cette ville avec tant de ſuccès, que les Proteſtans venoient d'Angleterre & de Hollande pour l'entendre. Après 7 ans de ſéjour dans les Pays-Bas, il retourna en Italie. Grégoire XIII le choiſit pour faire des leçons de controverſe dans le college qu'il venoit de fonder. Sixte V le donna enſuite, en qualité de théologien, au légat qu'il envoya en France l'an 1590. Clément VIII le fit cardinal 9 ans après, & archevêque de Capoue le 21 avril 1602. Paul V, ayant voulu le retenir auprès de lui, Bellarmin ſe démit de ſon archevêché, & ſe dévoua aux affaires de la cour de Rome juſqu'en 1621. Il mourut la même année, au noviciat des Jéſuites, où il s'étoit retiré dès le commencement de ſa maladie. Grégoire XV alla viſiter le cardinal mourant qui lui adreſſa ces paroles : *Domine non ſum dignus, ut intres*, &c. Paroles qui marquent juſqu'à quel point le cardinal Bellarmin portoit ſon reſpect pour le Vicaire de J. C. Il n'y a point d'auteur qui ait défendu plus vivement la cauſe de l'égliſe, & les prérogatives de la cour de Rome. Cependant il n'avoit pas ſur le domaine temporel le ſentiment ordinaire des Ultramontains de ſon tems; il rejetoit abſolument le domaine direct, mais il ſoutenoit l'indirect, avec un zele qui lui faiſoit enviſager comme hérétiques, ceux qui ne l'admettoient pas. Ce ſavant cardinal a enrichi l'égliſe de pluſieurs ouvrages. Le plus répandu eſt ſon *Corps de Controverſes*. C'eſt l'arſenal où les théologiens catholiques ont puiſé leurs armes contre les hérétiques. De tous les controverſiſtes, il n'en eſt point qui ait fait autant de peine aux Proteſtans. La plupart des théologiens de cette communion lui ont répondu. Preſque tous ont avoué qu'il propoſoit leurs difficultés dans leur force; & quelques-uns, qu'il les détruiſoit mieux qu'aucun autre écrivain catholique. Son ſtyle n'eſt ni pur ni élégant; mais il eſt ſerré, clair, précis, ſans cette ſéchereſſe barbare qui défigure la plupart des ſcholaſtiques. S'il étoit venu de notre tems, ſa critique eût été plus ſûre; il n'auroit point cité d'auteurs apocryphes, & auroit un peu mieux diſtingué ce qui eſt véritablement dogme, d'avec ce qui peut être rangé parmi les opinions. La meilleure édition de ſes Controverſes, étoit celle de Paris, qu'on appelle *des Triadelphes*, en 4 vol. in-fol. avant qu'on eût celle de Prague, 1721, qui eſt auſſi en 4 vol. in-folio. Ses autres ouvrages ont été publiés à Cologne, en 1619, en 3 vol. in-fol. On y trouve ſon *Commentaire ſur les Pſeaumes*; ſes *Sermons*; un *Traité des Ecrivains Eccléſiaſtiques*, imprimé ſéparément en 1663, in-4°; un autre ſur

l'*Autorité temporelle du Pape*, contre Barclay, à Rome, en 1610, in-8°; trois livres *Du gémiſſement de la Colombe*, plein de l'onction, d'une morale perſuaſive & attendriſſante; *De aſcenſu mentis in Deum*, fruit d'une philoſophie ſolide & profonde: les écrivains les plus illuſtres de ce ſiecle, entr'autres M. de Buffon, en ont cité des paſſages intéreſſans; un écrit ſur les *Obligations des Evéques*, dans lequel il les fait trembler pour leur ſalut, d'après des paſſages de S. Chryſoſtome & de S. Auguſtin: & une *Grammaire hébraïque*. Il eſt auſſi auteur de quelques hymnes, parmi leſquelles on diſtingue celle que l'égliſe a adoptée pour la fête de Ste. Magdeleine: *Pater ſuperni luminis*, &c. On a un recueil de ſes Lettres in-8°. Nous avons ſa *Vie* traduite en françois, de l'italien de Jacques Fuligati, 1625, in-8°, & une en françois, Nanci, 1708, in-4°, par le P. Nicolas Frizon, Jéſuite, un peu diffuſe, mais écrite d'une maniere intéreſſante.

BELLAY, (Guillaume du) ſeigneur de Langey, d'une famille très-illuſtre, fut envoyé par François I en Piémont, en qualité de gouverneur. Il avoit déjà donné pluſieurs preuves de ſon courage & de ſa prudence. C'étoit le premier homme de ſon tems, pour découvrir ce qui ſe paſſoit dans les cours étrangeres. Il mourut à St.-Saphorin, entre Lyon & Roane, en 1543. Il a écrit des Mémoires, 1757, 7 vol. in-12, qui ſont une apologie continuelle de François I, & une ſatyre de l'empereur Charles-Quint. On a encore de Du Bellay, un *Epitome de l'Hiſtoire des Gaules*, imprimé avec ſes Opuſcules, 155°, in-4°. C'eſt un des premiers qui révoqua en doute le merveilleux de l'hiſtoire de Jeanne d'Arc. On lui fit cette épitaphe:

Ci-gît Langey, qui de plume et d'épée,
A ſurmonté Cicéron et Pompée.

Ses freres Jean & Martin du Bellay, lui firent élever un beau mauſolée dans l'égliſe cathédrale de S. Julien du Mans.

BELLAY, (Jean du) frere du précédent, fut ſucceſſivement évêque de pluſieurs égliſes, enſuite de celle de Paris en 1532. L'année d'après, Henri VIII, roi d'Angleterre, faiſant craindre un ſchiſme pour une femme coquette; du Bellay, qui lui fut envoyé, obtint de lui qu'il ne romproit pas encore avec Rome, pourvu qu'on lui donnât le tems de ſe défendre par procureur. Du Bellay partit ſur le champ pour demander un délai au pape Clément VII. Il l'obtint ſans peine, & envoya un courier au roi d'Angleterre pour avoir ſa procuration. Mais ce courier ne revenant pas, Clément VII fulmina l'excommunication contre Henri VIII, & l'interdit ſur ſes états. Ceux qui ont accuſé le pape de précipitation, ne ſont guere inſtruits des circonſtances de cette affaire (*voyez* CLÉMENT VII). Du Bellay fut fait cardinal en 1535, par Paul III, ſucceſſeur de Clément VII. Il remplit enſuite les ſieges de Limoges, de Bordeaux & du Mans. Après la mort de François I, du Bellay, perſécuté par les Guiſes,

se retira à Rome, & y mourut évêque d'Ostie en 1560. Les lettres lui durent beaucoup. Il se joignit à Budé, son ami, pour engager François I à fonder le college royal. Rabelais avoit été son médecin. On a de lui quelques Harangues, une Apologie pour François I, des Elégies, des Epigrammes, des Odes recueillies, in-8°, chez Robert Etienne, en 1546.

BELLAY, (Martin du) frere de Guillaume & de Jean, fut, comme ses freres, un grand capitaine, un bon négociateur & un protecteur des lettres. François I l'employa. Il nous reste de lui des *Mémoires historiques*, depuis 1513 jusqu'à l'an 1543, qui sont avec ceux de Guillaume son frere. Quelque plaisir que les curieux trouvent à la lecture de ces Mémoires, ils se plaignent de la longueur des descriptions que l'auteur fait des batailles & des sieges où il s'étoit trouvé. Cet homme, aussi sage qu'habile, mourut au Perche en 1559. Il étoit prince d'Yvetot, par son mariage avec Elisabeth Chenu, propriétaire de cette principauté.

BELLAY, (Joachim du) né vers 1524 à Liré, bourg à 8 lieues d'Angers, accompagna à Rome le cardinal du Bellay, son parent, qui vouloit, dit-on, se démettre, en sa faveur, de l'archevêché de Bordeaux. De retour à Paris, du Bellay fut fait chanoine de la cathédrale. Il mourut en janvier 1559 ou 1560. Ses Poésies françoises, imprimées à Paris en 1561, in 4°, & 1597, in-12, lui firent une réputation. Elles sont ingénieuses & naturelles. Il auroit été à souhaiter que l'auteur eût eu plus d'égard à la décence & aux convenances de son état, & qu'il eût imité les anciens dans ce qu'ils ont de bon & de sensé, & non dans les libertés qu'ils ont prises. Ses Poésies latines, publiées à Paris, 1569, en 2 parties in-4°, sont très-inférieures à ses vers françois. Il y célebre sa maîtresse Viole sous le nom d'Olive, qui est l'anagrame de Viole.

BELLE, (Etienne de la) dessinateur & graveur, naquit à Florence en 1610. Les estampes de Callot, sur lesquelles il se forma, firent connoître son talent. Sa gravure est moins fine, son dessin moins précis; mais sa pointe est légere & délicate. Il mourut à Florence, en 1664, comblé d'honneurs par le grand-duc.

BELLEAU, (Rémi) naquit à Nogent-le-Rotrou, dans le Perche, en 1528. Le marquis d'Elbeuf, général des galeres de France, le chargea de veiller à l'éducation de son fils. Il mourut à Paris en 1577. Ses Pastorales furent estimées par ses contemporains. Ronsard l'appelloit *le Peintre de la nature*. Il fut un des sept poëtes de la *Pléiade Françoise*. Son poëme *De la Nature & de la diversité des Pierres précieuses*, qui passoit alors pour un bon ouvrage, fit dire de lui, à quelqu'un qui aimoit apparemment les mauvaises pointes: *Que ce poëte s'étoit bâti un tombeau de pierres précieuses*. Sa traduction d'Anacréon est bien loin de l'original. Ses œuvres poétiques furent recueillies à Rouen en 1604, 2 vol. in-12.

BELLEFOREST,

BELLEFOREST, (François de) né au village de Sarzan, près de Samaten en Guienne; l'an 1530, mourut à Paris en 1583. Cet écrivain étoit si fécond, qu'on disoit qu'il avoit des moules à faire des livres; mais on ne disoit pas qu'il en eût à en faire de bons. Sa plume lui donna du pain. On a de lui une multitude d'ouvrages, dont plusieurs sont in-fol. I. L'*Histoire des neuf Rois de France qui ont eu le nom de Charles*, in-fol. II. Les *Histoires tragiques*, 1616 & suiv., en 7 vol. in-16. III. Les *Histoires prodigieuses*, à Lyon, 1598, 7 vol. in-16. IV. Les *Annales* ou l'*Histoire générale de France*, Paris, 1600, 2 vol. in-fol. Il y a des choses curieuses; mais le style en est embrouillé, & il faut avoir beaucoup de courage pour chercher une paillette d'or dans ce tas de sable. Belleforest a poussé son Histoire jusqu'en 1574; & Gabriel Chapuis l'a continuée jusqu'en 1590. Cette suite se trouve dans l'édition que nous avons indiquée.

BELLEGARDE, (Roger de St-Lary, seigneur de) fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. On l'envoya étudier à Avignon, où il tua un de ses compagnons d'étude. Le maréchal de Termes, son grand-oncle maternel, le reçut auprès de lui, & l'employa. Il se distingua dans plusieurs batailles. Henri III le fit maréchal de France en 1574, lui donna le marquisat de Saluces, & plus de 30 mille livres de rente, en biens d'église ou en pensions, & l'éleva aux honneurs qui pouvoient flatter un courtisan. Brantome dit qu'on ne l'appelloit à la cour que le *Torrent de la faveur*. Ce fut par le conseil de ce maréchal, vendu au duc de Savoie, que Henri III lui restitua Pignerol, Savillan & la Perouse. Bellegarde ayant perdu sa faveur, se retira en Piémont dans son gouvernement en 1579, avec le projet de s'y rendre indépendant: ce qu'il exécuta en effet, sans que le roi, occupé pour lors d'affaires plus essentielles, plongé d'ailleurs dans la molleſſe & les plaisirs, essayât de l'empêcher. Il étoit secrétement soutenu du roi d'Espagne & du duc de Savoie, qui lui fourniſſoient de l'argent. Il ne jouit pas long-tems de sa nouvelle souveraineté, étant mort à la fin de cette même année; non sans qu'on soupçonnât Catherine de Médicis de l'avoir fait empoisonner. Bellegarde avoit épousé la veuve du maréchal de Termes, son oncle.

BELLEGARDE, (Jean-Baptiste Morvan de) né en 1648, à Pihyriac, dans le diocese de Nantes, se fit jésuite, & le fut pendant 16 ou 17 ans. On prétend que son attachement pour le cartésianisme, dans un tems où il n'étoit pas encore à la mode, l'obligea de sortir de la Société. Depuis, il ne cessa d'enfanter volume sur volume. Il employoit le produit de ses ouvrages à son entretien & à des aumônes. Il mourut dans la communauté des Prêtres de S. François de Sales, en 1734. On a de lui plusieurs traductions des Peres, de S. Jean-Chrysostome, de S. Basile, de S. Grégoire de Na-

zianze, &c. Elles ne ſont point en général aſſez fidelles. Ses Verſions des auteurs profanes, d'Ovide & d'autres, ſont peu eſtimées. On a de lui encore divers ouvrages de morale. I. *Réflexions ſur ce qui peut plaire & déplaire dans le monde.* II. *Réflexions ſur le ridicule.* III. *Modeles de Converſations*, & d'autres écrits moraux, qui forment 14 petits vol. ils ſe ſentent de la précipitation avec laquelle l'auteur les compoſoit; cependant l'abbé de Bellegarde avoit de la facilité dans le ſtyle, & quelquefois de l'élégance.

BELLE-ISLE, *voyez* FOUCQUET.

BELLENGER, (François) docteur de Sorbonne, naquit dans le dioceſe de Liſieux, & mourut à Paris en 1749, à 61 ans. Il poſſédoit pluſieurs langues mortes & vivantes. On a de lui : I. Une traduction exacte de *Denys d'Halicarnaſſe*, 1723, 2 vol. in-4°. II. Une traduction de la *Suite des Vies de Plutarque*, par Rowe. III. Un *Eſſai de Critique* des ouvrages de Rollin, des traducteurs d'Hérodote, & du *Dictionnaire* de la Martiniere, in-8°, avec une ſuite. Cet ouvrage, quoiqu'écrit peſamment, eſt eſtimé. Il réſulte de la premiere partie, que Rollin n'entendoit que foiblement le grec, & qu'il s'approprioit ſouvent les auteurs François, ſans les citer. Les deux autres parties ſur les traducteurs d'Hérodote & ſur la Martiniere, ne ſont ni moins juſtes, ni moins ſavantes. Il a laiſſé en manuſcrit une Verſion françoiſe d'Hérodote, avec des notes pleines d'érudition.

BELLEROPHON, fils de Glaucus, roi d'Ephyre (c'eſt-à-dire, de Corinthe), tua ſon frere par mégarde. Stenobée, femme du roi d'Argos, chez qui il ſe retira après cet accident, devint éperduement amoureuſe de lui. Ce jeune prince n'ayant pas voulu s'attendrir, Stenobée s'en vengea, en l'accuſant auprès de ſon mari, d'avoir voulu lui faire violence. Prætus, ſon époux, envoya le héros accuſé à Iobates, roi de Lycie, pere de Stenobée, pour le faire périr. Bellerophon échappa à tous les dangers auxquels on l'expoſa, par ſa valeur & ſa prudence. Il tua la Chimere, monté ſur le cheval Pégaſe, gagna l'amitié d'Iobates par ſes belles actions, & épouſa ſa fille Philonoë. C'eſt l'hiſtoire de Joſeph, défigurée par les imaginations des mithologiſtes.

BELLIEVRE, famille originaire de Lyon, a produit : I. Un chancelier de France, ſous Henri IV, qui avoit ſervi ſous 5 rois, & mort en 1607. II. Un premier préſident au parlement de Paris, ſous Louis XIV, mort en 1657, ſans poſtérité. On lui doit l'établiſſement de l'hôpital-général de Paris. III. Deux prélats qui aimoient les lettres & les cultivoient, qui furent archevêques de Lyon.

BELLIN, (Gentil) peintre de Veniſe, fut demandé par Mahomet II à la république. Bellin fit pluſieurs tableaux pour cet empereur. On a parlé ſur-tout de celui de la Décollation de S. Jean-Baptiſte. On a raconté à ce ſujet une anecdote qu'on trouve dans preſque toutes les Hiſtoires des Peintres ; mais

qu'un auteur célebre a miſe, je ne ſais ſur quelle preuve, au rang des contes improbables; car certainement le fait ne ſort pas du caractere de Mahomet. Ce ſultan trouva, dit-on, ſon ouvrage fort beau; il lui parut ſeulement que les muſcles & la peau du cou, ſéparés de la tête, n'étoient point ſuivant l'effet de la nature. Il appella tout de ſuite un eſclave auquel il fit couper la tête, pour donner une leçon au peintre. D'autres diſent que Bellin empêcha cette barbarie, & qu'il dit au ſultan: *Seigneur, diſpenſez-moi d'imiter la nature en outrageant l'humanité.* On ajoute que Bellin demanda ſon congé, de peur que ſa tête ne ſervît de leçon un jour à quelque meilleur peintre que lui. Mahomet, que la cruauté n'empêchoit pas d'aimer les arts, lui fit préſent d'une couronne d'or de 3000 ducats, & le renvoya avec des lettres de recommandation pour ſa république, qui lui donna une penſion, & le fit chevalier de S. Marc. Il mourut à Veniſe en 1501, à 80 ans.

BELLIN, (Jean) frere du précédent, avoit un pinceau plus doux & plus correct que Gentil. Ils travailloient de concert à ces magnifiques tableaux qui ſont dans la ſalle du conſeil à Veniſe. Jean fut un des premiers qui peignit à l'huile. Il publia ce ſecret, après l'avoir volé à Antoine de Meſſine, qui le tenoit du célebre Van-Eick. Il mourut en 1512, à 90 ans.

BELLIN, (Nicolas) ingénieur-géographe de la marine, membre de la ſociété royale de Londres, né à Paris en 1703, eſt mort en 1772. Perſonne n'a mieux rempli les fonctions de ſon état. Il a mis au jour ſous le nom d'*Hydrographie françoiſe*, une ſuite de cartes marines, dont le nombre monte à 80; *Eſſais géographiques ſur les Iſles Britanniques*, in-4°. — *ſur la Guiane*, in-4°. *Le petit Atlas maritime*, 4 vol. in-4°. C'étoit un auteur très-laborieux.

BELLING, (Richard) Irlandois, fut pendant les troubles qui agiterent ſa patrie, ſous le regne de Charles I, un des officiers les plus diſtingués des catholiques, & ſe dévoua au ſervice de ſon ſouverain. Il fut envoyé à Rome par le conſeil des confédérés catholiques, établi à Kilkenni; il y obtint des ſecours d'argent & revint dans ſon pays, accompagnant le nonce Rinuccini, archevêque de Fermo. Mais la diviſion s'étant miſe parmi les confédérés, & voyant que Cromwel mettoit tout à feu & à ſang, Belling fut obligé de ſe retirer en France, où il vécut juſqu'au rétabliſſement de Charles II, qui le fit rentrer dans la poſſeſſion de ſes terres. Il mourut à Dublin en 1677. Durant ſon ſéjour en France il écrivit ſous le nom ſuppoſé de *Philopator Irenæus*, *Vindiciarum Catholicorum Hiberniæ, lib.* 2. C'eſt l'hiſtoire des affaires d'Irlande depuis 1641 juſqu'en 1649. Cet ouvrage ayant été critiqué, il en fit l'*Apologie*, Paris, 1654, in-8°.

BELLINI, (Laurent) né à Florence, mourut dans cette ville en 1703, âgé de 60 ans. Il profeſſa la médecine avec ſuccès. Ses ouvrages ont été imprimés en 2 vol. in-4°, à Veniſe, 1732. On a encore de lui: *Exer-*

citationes anatomicæ, Leyde, 1726, in-4°. *Opuſcula de motu cordis, &c.*, ibid. 1737, in-4°, fig.

BELLON, *voy.* BELON.

BELLOCQ, (Pierre) né à Paris, valet-de-chambre de Louis XIV, plaiſoit par ſon eſprit, par ſes ſaillies, par ſa phyſionomie. Il étoit ami de Moliere & de Racine. Il écrivit contre la *Satyre des Femmes* de Deſpréaux, mais il ſe réconcilia enſuite avec lui. Ses *Satyres des Petits-Maîtres & des Nouvelliſtes* eurent quelque ſuccès, de même que ſon *Poëme ſur l'Hôtel des Invalides*. Il mourut en 1704, à 59 ans.

BELLOI, (Pierre) avocat-général au parlement de Toulouſe, naquit à Montauban, d'une famille catholique. Son attachement au parti royaliſte dans le tems de la Ligue, le fit accuſer d'être un hérétique & un brouillon. Henri III, dont il ſoutenoit la cauſe dans ſon *Apologie catholique contre les Libelles publiés par les Ligués*, le fit mettre en priſon l'an 1587. Henri IV, plus juſte, le tira du préſidial où il n'étoit que conſeiller, pour lui donner la charge d'avocat-général du parlement. Il laiſſa pluſieurs ouvrages, peu connus aujourd'hui.

BELLOI, (Pierre-Laurent Buyrette du) de l'académie françoiſe, mort en 1775, s'eſt diſtingué dans la carriere dramatique. Le *Siege de Calais*, tragédie qui offre un des événemens les plus frappans de l'hiſtoire de France, produiſit une ſenſation très vive ſur les bons citoyens, & mérita des récompenſes à l'auteur. Le roi lui fit donner une médaille d'or du poids de 25 louis, & une gratification conſidérable. Les magiſtrats de Calais lui envoyerent des lettres de citoyen dans une boëte d'or ; & ſon portrait fut placé à l'hôtel-de-ville parmi ceux de leurs bienfaiteurs. Sa verſification eſt dure & incorrecte, & l'auteur de la *Décadence des Lettres & des Mœurs* en a porté un jugement ſévere. » Les vers de Chapelain & de » Pradon, dit-il, ne ſont rien » au prix de ceux de Belloi ; » cependant le malin vieillard » de Ferney lui écrivoit au ſujet » de *Zelmire : Vous aimez le* » *ſtyle de Racine, & vous avez* » *vos raiſons pour cela.... vous* » *joignez à la beauté des vers, le* » *mérite de l'action théâtrale.* La » beauté des vers de Du Belloi! » Oh ! comme il ſe moquoit! » Je ſuis ſûr que ce bon vieil- » lard pouffoit de rire, en » écrivant ſa lettre. Du Belloi » la rapporte avec confiance, » tant l'amour-propre eſt aveu- » gle ! comme un titre qui l'é- » gale à Racine. Pour moi je » ne reviens point de *la beauté* » *des vers* de Du Belloi ». Ses autres tragédies, *Titus*, *Zelmire*, *Gabrielle de Vergy*, *Gaſton & Bayard*, *Pierre le Cruel*, réuſſirent moins que le *Siege de Calais*, parce qu'avec les mêmes défauts, elles ſont moins animées par l'enthouſiaſme patriotique qui fit valoir celle-ci. Elles ont d'ailleurs, *Gabrielle de Vergy* ſur-tout (*voyez* FAÏEL), une teinte noire qui n'eſt pas du bon tragique, & qui a fait dire à l'auteur que nous venons de citer : « A quoi la ſcene fran- » çoiſe eſt-elle en effet réduite » aujourd'hui ? *La terreur & la* » *pitié* en ſont bannies ; mais la » ſombre *horreur* y regne. Il

» ſemble que les poëtes prennent à tâche de dénaturer le » genre tragique. Comme ils » ignorent l'art de remuer les » paſſions, de toucher, d'attendrir & d'intéreſſer, ils » ſe contentent de flétrir le » cœur, de noircir l'imagination, de forcer les ſpectateurs » à détourner les yeux des objets atroces qu'ils offrent à » leurs regards. On diroit que » les poëtes, à l'envi, ſe diſputent entr'eux à qui noircira » le plus la ſcene. Incapables » d'atteindre à la charmante & » ſublime ſimplicité de Racine, » ils n'ont que la miſérable » reſſource de franchir toutes » les regles, de multiplier les » coups de théâtre, d'augmenter la pompe du ſpectacle, » de frapper les yeux, de laiſſer l'eſprit vide, & le cœur » dans une angoiſſe inſupportable. On n'a pas ſenti, qu'en » admettant ce genre barbare, » on alloit changer les mœurs » de la nation. Comment les » femmes, dont la douceur eſt » le partage, qui treſſaillent à » toute émotion, dont les ſenſations ſont ſi vives & les » nerfs ſi délicats, ont-elles » pu s'accoutumer à toutes ces » horreurs tragiques qui ne ſont » rachetées ni par la beauté » des vers, ni par le charme » du ſtyle & la richeſſe de l'expreſſion, ni par la nobleſſe & » l'élévation des penſées? Quelques froides ſentences, des » maximes audacieuſes & hardies en font le ſeul mérite ». M. Gaillard, de l'académie françoiſe, a donné une édition de ſes Œuvres, en 6 vol. in-8°.

BELLORI, (Jean-Pierre) né à Rome, & mort en 1696, à 80 ans, tourna ſes études du côté des antiquités & de la peinture. Ses principaux ouvrages ſont : I. *L'Explication des Médaillons les plus rares du cabinet du Cardinal Carpegne*, auquel Bellori étoit attaché ; à Rome, 1697, in-4°, en italien. II. *Les Vies des Peintres, Architectes & Sculpteurs modernes ;* à Rome, 1672, in-4°, en italien. Cet ouvrage, que l'auteur n'acheva pas, eſt eſtimé, quoiqu'il ne ſoit pas toujours exact, & il eſt devenu rare. III. *Deſcription des Tableaux peints par Raphaël au Vatican ;* à Rome, 1695, in-fol. en italien ; livre curieux & recherché des peintres. IV. *L'Antiche Lucerne ſepolcrali*, avec figures, en italien, 1694, in-fol. V. *Gli Antichi Sepolcri*, 1699, in-fol. ou Leyde, 1728, in-fol. Ducker a traduit ces deux ouvrages en latin, Leyde, 1702, in-fol. VI. *Veteres Arcus Auguſtorum*, Leyde, 1690, in-fol. VII. *Admiranda Romæ antiquæ veſtigia*, Rome, 1693, in-fol. VIII. Seconde édition de l'*Hiſtoria Auguſta d'Angeloni*, Rome, 1685, in fol. IX. *Fragmenta veſtigii veteris Romæ*, 1673, in-fol. X. *La Colonna Antoniniana*, in-fol. XI. *Pitture del Sepolcro de Naſoni*, 1680, in-fol., traduit en latin, Rome, 1738, in-fol. Tous ces ouvrages ſont recherchés des antiquaires. La reine Chriſtine lui confia la garde de ſa bibliotheque & de ſon cabinet.

BELON, (Pierre) docteur en médecine de la faculté de Paris, naquit vers 1518, dans le Maine. Il voyagea en Judée, en Grece, en Egypte, en Arabie, & publia en 1555, in-4°, une Relation de ce qu'il avoit remarqué de

plus considérable dans ces pays, que Charles l'Ecluse a traduite en bon latin, Anvers, 1589. C'est un itinéraire fort curieux : l'auteur n'y décrit rien qu'il n'ait observé de ses yeux. A la description des lieux, des monumens & des mœurs des peuples, il a ajouté la description des plantes & des animaux. Il composa plusieurs autres ouvrages peu communs, & qui furent recherchés dans le tems, pour leur exactitude, & pour l'érudition dont ils sont remplis. Les principaux en latin sont : I. *De Arboribus coniferis*, Paris, 1553, in-4°, figures. II. *De admiranda veterum Fabricarum Structura.* III. *De Medicato Funere.* En françois. IV. *Histoire des Oiseaux*, 1555, in-fol. V. *Portraits d'Oiseaux*, 1557, in-4°, VI. *Histoire des Poissons*, 1551, in-4°, figures. VII. *De la nature & diversité des Poissons*, 1555, in-8°. Le même en latin, 1553, in-8°, &c. Il préparoit de nouveaux livres, lorsqu'un de ses ennemis l'assassina près de Paris, en 1564. Henri II & Charles IX lui avoient accordé leur estime, & le cardinal de Tournon son amitié.

BELOT, (Jean) de Blois, avocat au conseil-privé de Louis XIV, composa une *Apologie de la Langue Latine*, Paris, 1637, in-8°, dans laquelle il vouloit prouver qu'on ne devoit pas se servir de la françoise dans les ouvrages savans. Cet écrit de 80 pages est dédié à M. Séguier, chancelier de France. Le sentiment de Belot n'est pas à beaucoup près aussi ridicule que Ménage l'a prétendu. L'universalité & l'immutabilité de la langue latine suffisent pour le justifier : d'ailleurs, les anciens ouvrages sur les sciences ne sont pas écrits en françois, & il est évident que la multitude des modeles donnent de la facilité, la richesse, la variété & l'exactitude des expressions. Enfin, les ouvrages savans n'étant pas pour le peuple, il est déraisonnable de les écrire dans des langues populaires ; sur-tout dans des langues mobiles & inconstantes que le caprice change tous les jours, & qui d'un siecle à l'autre ne sont plus intelligibles.

BELSUNCE, (Henri-François-Xavier de) né au château de la Force en Périgord, le 4 décembre 1671, d'abord jésuite, ensuite évêque de Marseille en 1709, signala son zele & sa charité durant la peste qui désola cette ville en 1720 & 1721. Il couroit de rue en rue, pour porter les secours temporels & spirituels à ses ouailles. Ce nouveau Borromée sauva les tristes restes de ses diocésains par cette générosité héroïque. Il fit alors l'admiration de toute l'Europe : Pope l'a célébré dans son *Essai sur l'Homme :*

Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux
Portoit l'affreuse mort sur ses rapides ailes,
Pourquoi toujours en butte à ses flêches mortelles,
Un prélat s'exposant pour sauver son troupeau,
Marche-t-il sur les morts sans descendre au tombeau ?

Le roi l'ayant nommé en 1723, à l'évêché de Laon (duché-pairie), il refusa une église si honorable, pour ne pas abandonner celle

que le ſacrifice de ſa vie & de ſes biens lui avoit rendue chere. Il fut dédommagé de cette dignité, par le privilege de porter en premiere inſtance à la grand'chambre du parlement de Paris, toutes les cauſes qui regardoient les bénéfices de ſon dioceſe. Le pape l'honora du *pallium*. Il mourut ſaintement le 4 juin 1755, après avoir fondé à Marſeille le college qui porte ſon nom. On a de lui l'*Antiquité de l'Egliſe de Marſeille, & la ſucceſſion des évêques*; Marſeille, 1747-1751, 3 vol. in-4°.; des *Inſtructions paſtorales*, & des ouvrages de piété. Mais rien ne le peint mieux que la lettre écrite à l'évêque de Toulouſe, le 22 octobre 1720, au plus fort de la peſte. Cette lettre contient d'ailleurs des détails curieux ſur la morale, les Rigoriſtes, les Appellans, l'eſprit de la foi & de la charité; elle eſt ſur-tout propre à démaſquer une ſecte dont l'hypocriſie a fait tant de mal à l'égliſe. Voyez cette Lettre dans le *Journ. hiſt. & littér.*, 1 août, 1789, pag. 501.

BELUS, roi d'Aſſyrie, chaſſa les Arabes de Babylone, & y fixa le ſiege de ſon empire, l'an 1322 avant J. C. Ninus, ſon fils & ſon ſucceſſeur, fit rendre à ſon pere les honneurs divins. S. Cyrille prétend que Belus lui-même s'étoit fait bâtir des temples, dreſſer des autels, offrir des ſacrifices. Quelques auteurs croient que c'eſt le Bel ou Baal, dont il eſt parlé dans l'Ecriture (*voyez* BAAL.) D'autres ont pris Belus pour Nemrod, mais il paroît que celui-ci eſt fort antérieur.

BEMBO, (Pierre) noble Vénitien, naquit à Veniſe en 1470, de Bernard Bembo, gouverneur de Ravenne. Son pere ayant été nommé ambaſſadeur à Florence, fit venir auprès de lui le jeune Bembo, qui y acquit ce ſtyle élégant & pur qui caractériſe ſes ouvrages. Il alla enſuite en Sicile étudier la langue grecque, ſous Auguſtin Laſcaris. Il fit ſon cours de philoſophie à Ferrare, ſous Nicolas Leoniceno. Ce fut alors que ſes Poéſies commencerent à ſe répandre. On admira la douceur de ſes vers; mais on le blâma d'y avoir mis la licence qui déshonoroit ſa conduite. Il eut trois fils & une fille, d'une femme qui étoit alors ſa maîtreſſe. Dès que Léon X fut pape, il le tira de ſon cabinet pour le faire ſon ſecrétaire. Honoré de cette dignité, on le vit bientôt ſe livrer au tumulte des affaires, qu'il avoit fui juſqu'alors avec tant de ſoin, & ce genre d'occupation eut de bons effets ſur ſes mœurs. Après la mort de ce pontife, Bembo ſe retira à Veniſe, où il ſe partagea entre ſes livres & les gens-de-lettres. Paul III l'éleva au cardinalat en 1538; Bembo qui ne s'attendoit point à cet honneur, ne l'eût point accepté, ſi, lorſqu'étant entré dans l'égliſe pour y faire ſes dévotions & recommander cette affaire à Dieu, il n'eût pris garde qu'au moment où il s'approchoit de l'autel, le prêtre y liſoit ces paroles de Jeſus-Chriſt: *Pierre ſuivez-moi*; il crut que le Fils de Dieu lui parloit à lui-même, & ne s'oppoſa plus au deſſein du pape. Il n'étoit pas encore

lié aux ordres sacrés; car écrivant à un de ses parens, le 24 décembre 1539, *je serai sacré*, dit-il, *à ces fêtes de Noël, & prendrai l'ordre de prêtrise. Admirez le changement que Dieu a eu la bonté de faire en moi.* Le pape lui donna l'évêché d'Eugubio, puis celui de Bergame. Il se conduisit en digne pasteur. Il mourut à Rome en 1547, à 76 ans, & fut enterré à Ste. Marie de la Minerve. Jerôme Quirini son ami, fils de Smerio (*Ismerius*) Quirini, lui fit élever un beau monument à Padoue, dans la célebre église de S. Antoine, sur lequel on lit ces paroles:

Petri cardinalis Bembo *effigiem*
Hieronymus Ismerii filius
In publico poni curavit:
Ut cujus ingenii monumenta
Æterna sunt,
Ejus quoque corporis memoria
Ne a posteritate desideretur.

Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages en italien & en latin, en prose & en vers. I. Seize livres de *Lettres*, écrites pour Léon X. La manie qu'avoit le secrétaire de ne parler qu'en phrases de Cicéron, lui fit mettre dans la bouche du pere des chrétiens, des expressions qui n'auroient convenu que dans celle d'un prêtre de Rome idolâtre. Par un pédantisme puéril, il faisoit dire au pape, annonçant sa promotion aux rois & aux princes: *Qu'il avoit été créé pontife par les décrets des dieux immortels.* Il appelloit JESUS-CHRIST un Héros, & la Ste. Vierge une Déesse (DEA LAURETANA). Ce défaut se fait sentir dans tous ses ouvrages; & c'est sans doute ce singulier attachement aux locutions de l'ancienne Rome, qui a fait imaginer que Bembo n'avoit que du mépris pour les Epîtres de Saint Paul (*voyez* S. PAUL); imputation que Bayle lui-même a traitée de conte. II. L'*Histoire de Venise*, en XII livres, Venise, 1551, in-fol., écrite purement en latin. Bembo la commença où Sabellicus l'avoit finie, & la termina à la mort du pape Jules II, c'est-à-dire, depuis l'an 1480 jusqu'à l'an 1513. Paruta la continua jusqu'en 1552. III. Un *Poëme sur la mort de Charles son frere*, plein de sentiment, de douceur & de délicatesse, IV. Des *Harangues*, où l'on trouve de l'élégance, sans élévation. V. *De Guidono Ubaldo Feretrio, deque Elizabetha Gonzaga, Urbini ducibus*, Rome 1548, in-4°. On a recueilli toutes ses Œuvres, tant latines qu'italiennes, à Venise, 1729, en 4 vol. in-fol.

BENADAD I, roi de Syrie, appellé Adad par Josephe, étoit fils de Tabremon & petit-fils d'Hésion. Il envoya du secours à Asa, roi de Juda, contre Baasa, roi d'Israël, au prix des richesses du temple, & contraignit ce dernier à se retirer dans son royaume vers l'an 938 avant J. C., 3. *Reg.* 15.

BENADAD II, roi de Syrie, fils du précédent, régnoit l'an 945 avant J. C. Il fut redouté par les princes voisins. Il tua Achab dans une bataille. Après quelques autres expéditions, le roi de Syrie étant tombé malade, & sachant qu'Elisée étoit à Damas, lui envoya demander par Hazaël, s'il releveroit de sa ma-

ladie ? Le prophete prédit à ce dernier qu'il ſeroit roi, & qu'il feroit de grands maux aux Iſraélites. Hazaël de retour, aſſura Benadad qu'il guériroit de ſa maladie ; mais le lendemain il l'étrangla, & ſe fit déclarer ſouverain.

BENADAD III, ſuccéda à Hazaël ſon pere, l'an 836 avant J. C. Il fut vaincu trois fois par Joas. Les Syriens de Damas rendirent des honneurs divins à ce roi & à Hazaël ſon pere, parce qu'ils avoient orné leurs villes de temples magnifiques.

BENAVIDIO ou BENAVIDIUS, (Marcus Mantua) profeſſeur de juriſprudence à Padoue, ſa patrie. Il fut fait trois fois chevalier, en 1545 par l'empereur Charles V, en 1561 par Ferdinand I, & en 1564 par Pie IV. Ce juriſconſulte chevalier mourut le 28 mars 1582, à 93 ans. On a de lui : I. *Collectanea ſuper Jus Cæſareum*, Veniſe, 1584, in-folio. II. *Vitæ Virorum illuſtrium*, Paris, 1565, in-4°, & d'autres ouvrages qui prouvent beaucoup d'érudition.

BENCE, (Jean) un des premiers prêtres de la congrégation de l'Oratoire de France, de la maiſon & ſociété de Sorbonne, naquit à Rouen, & mourut à Lyon en 1642, à 74 ans. On a de lui : I. Un *Manuel ſur le Nouveau Teſtament*, en latin, à Lyon, 1699, en 4 tom. in-12. II. Un ouvrage ſemblable ſur les *Epîtres de S. Paul*, & les *Epîtres canoniques*, en latin. L'auteur avoit de la piété & du ſavoir.

BENCI, (François) jéſuite Italien, diſciple de Muret, orateur & poëte, mourut à Rome en 1594, âgé de 52 ans. On a de lui beaucoup d'ouvrages en vers & en proſe. Sa latinité eſt pure & riche.

BENDLOWES, (Edouard) gentilhomme Anglois fort riche, ſe ruina tellement par ſes libéralités indiſcretes envers des flatteurs & des poëtes, qu'il fut mis en priſon pour dettes, d'où il ſortit, & mourut le 15 décembre 1676, à 73 ans. On a de lui : I. *Théophile ou le Sacrifice de l'Amour*, en Anglois, Londres 1652, in-fol. II. *Sphinx theologica, ſeu muſica templi, ubi diſcordia concors*, Cambridge, 1626, in-8°. III. Beaucoup de pieces de poéſie.

BENEDETTE (le) ou BENOIT CASTIGLIONE, peintre, naquit à Gênes en 1616, & mourut à Mantoue en 1670. Il paſſa ſucceſſivement dans les écoles de Pagi, de Ferrari & de Van-Dyck. Le diſciple égala ſes maîtres. Rome, Naples, Florence, Parme & Veniſe poſſéderent tour-à-tour cet artiſte. Le duc de Mantoue le fixa auprès de lui par une forte penſion, & lui entretenoit un carroſſe. Benedette réuſſiſſoit également bien dans l'hiſtoire, le portrait & les payſages ; mais ſon talent particulier & ſon goût étoient de repréſenter des paſtorales, des marchés, des animaux. Sa touche eſt délicate, ſon deſſin élégant, ſon coloris pétillant. Peu de peintres ont mieux entendu que lui le clair-obſcur. Gênes poſſede ſes principaux tableaux. Le Benedette gravoit auſſi : on a de lui pluſieurs pieces à l'eau-forte, pleines d'eſprit & de goût.

BENEZET, (S.) berger

d'Avilar dans le Vivarais, né en 1165, se dit inspiré de Dieu à l'âge de 12 ans, pour bâtir le pont d'Avignon, dont l'usage devoit être de la plus grande utilité à tout le pays qui est sur les deux rives du Rhône, & prévenir la mort d'une multitude de personnes qui périssoient en voulant le passer : ouvrage d'une difficulté presque surhumaine, vu la rapidité de ce grand fleuve, & qui parut si inexécutable aux Romains, qu'ils prirent le parti de passer le Rhône à Tarascon, par le moyen d'un souterrain creusé sous son lit. Le pont fut achevé dans onze années. Il mourut en 1184, & fut enseveli dans une chapelle pratiquée sur un des éperons du pont qu'il avoit construit. Une grande partie de ce pont étant tombée en 1669, on l'en retira ; il fut trouvé sans aucune marque de corruption par le vicaire-général, qui en fit la visite l'année suivante, durant la vacance du siege. Les entrailles étoient parfaitement saines, & la prunelle des yeux avoit encore sa couleur, quoique les barres de fer qui entouroient le cercueil, fussent rongées par l'humidité. En 1674, le corps du Saint s'étant trouvé dans le même état, l'archevêque d'Avignon le transporta solemnellement dans l'Eglise des Célestins. Il fut accompagné dans cette cérémonie par l'évêque d'Orange, & par la plus grande partie de la noblesse du pays. (Voyez dans les Bollandistes, l'histoire de la translation des reliques du Saint ; & les remarques du P. Papebroch sur sa Vie). De dix-neuf arches qu'avoit ce fameux pont, il n'en subsiste plus que quatre entieres. Magnus Agricola a écrit sa *Vie*, Aix, 1708, in-12.

BENGORION, *voyez* JOSEPH BEN GORION.

BENI, (Paul) né dans l'isle de Candie vers 1552, & élevé à Gubio, dans le duché d'Urbin, fut choisi par la république de Venise, en 1599, pour professer les belles-lettres dans l'université de Padoue. Il mourut en 1625. Il étoit sorti des Jésuites, parce que ses supérieurs lui refuserent de faire imprimer un Commentaire licencieux sur le *Festin* de Platon. On a de lui : I. Une critique du Dictionnaire de l'académie de la Crusca de Florence, sous le titre d'*Anti-Crusca*, pleine d'impertinences & de verbiage : c'est un vol. in-4°. II. Des *Commentaires sur la Poétique d'Aristote*, sur sa *Rhétorique*, 1625, in-folio. III. Des notes sur les six premiers livres de l'Enéide. IV. — Sur Salluste. V. Deux ouvrages critiques sur l'Arioste & le Tasse, contre l'académie de la Crusca. Il met le premier à côté d'Homere, & le second à côté de Virgile. VI. Une Théologie tirée des écrits de Platon & d'Aristote, Paris, 1624, in-fol. VII. *De Historia, lib.* IV, Venise, 1607 & 1611, in-4°, & dans la Collection de ses ouvrages, Venise, 1622, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est peut-être pas aussi méprisable que l'a prétendu Naudé. L'auteur, quoique bilieux & bizarre, est cependant quelquefois judicieux. Les deux premiers livres traitent de la maniere d'écrire l'histoire. Le 3e. de la maniere de la lire ; & il donne un détail

des auteurs qu'il faut examiner pour l'hiſtoire grecque & romaine. Le 4e. traite de l'uſage de l'hiſtoire pour les autres ſciences.

BENJAMIN, douzieme & dernier fils de Jacob, naquit auprès de Bethléem, vers l'an 1738 avant J. C. Lorſque Joſeph, devenu miniſtre de Pharaon, vit ſes freres en Egypte, il leur ordonna de lui amener Benjamin. Il fut attendri en le voyant, & lui donna une portion 5 fois plus grande qu'à ſes autres freres. Benjamin fut chef de la tribu de ſon nom, qui fut preſqu'entiérement exterminée par les autres, pour venger la violence faite à la femme d'un Lévite, dans la ville de Gabaa. S. Paul étoit de cette tribu : & c'eſt à lui perſonnellement que S. Auguſtin applique ces paroles de la bénédiction & prophétie de Jacob mourant, en faiſant alluſion à la converſion de ce grand homme, & aux fruits de ſon apoſtolat : *Benjamin lupus rapax manè comedet prædam, & veſperè dividet ſpolia* (Gen. 49).

BENJAMIN, (S.) diacre, fut arrêté par les ordres de Vavarane, fils & ſucceſſeur d'Isdegerde, roi de Perſe, un des plus cruels perſécuteurs des chrétiens. Un an après ſa détention, l'ambaſſadeur des Romains qui vint en Perſe, demanda ſon élargiſſement ; il lui fut accordé, à condition que Benjamin n'inſtruiroit aucun mage dans la religion chrétienne. L'ambaſſadeur promit au roi que ſa volonté ſeroit exécutée, dans la perſuaſion où il étoit que le diacre ne le dédiroit pas. Il ſe trompa. Benjamin, qui ſe regardoit comme un miniſtre de l'Evangile, déclara qu'il ne retiendroit jamais la vérité captive, & qu'il ne s'attireroit point la condamnation de ce lâche ſerviteur qui avoit enfoui ſon talent. Il continua donc de répandre de toutes parts la lumiere de la foi. Le roi en ayant été informé, le fit ſaiſir, & entreprit de l'effrayer par des menaces ; mais Benjamin fut inébranlable, & déconcerta le prince par une queſtion, dont l'application étoit ſenſible. « Quelle idée, » dit-il, auriez-vous d'un de » vos ſujets, qui, renonçant à » la fidélité qu'il vous doit, ſe » rangeroit du côté de vos en» nemis » ? Le tyran tranſporté de fureur, après lui avoir fait ſouffrir des tourmens atroces, le condamna enſuite à être empalé, l'an 424. Le Martyrologe Romain le nomme le 31 mars.

BENJAMIN, naquit à Tudela dans la Navarre, & mourut en 1173. Il parcourut toutes les Synagogues du monde, pour connoître les mœurs & les cérémonies de chacune. Il donna une Relation de ſes voyages en hébreu, imprimée à Conſtantinople en 1543, in-8°. Renaudot regarde cette édition comme la moins fautive, & prétend que les Relations de ce rabbin ſont véritables : mais il ſe trompe groſſiérement. La Relation de Benjamin eſt d'autant plus ſuſpecte, qu'elle fourmille de fautes géographiques, de contes viſiblement fabuleux, & de bévues abſurdes ſur les objets les mieux connus. Ces peuplades de juifs indépendans, qu'il place dans des contrées très-éloignées pour en

éviter la vérification, ſont autant de fictions qui tendent à donner le démenti aux prophéties relatives au Meſſie & à l'état futur des juifs. Nous avons des *Voyages* de Benjamin, les verſions latines d'Arias Montanus, Anvers, 1575; & de Conſtantin l'empereur, Leyde, 1633, in-24. Jean-Philippe Baratier en a publié en 1734 une traduction françoiſe, en 2 vol. in-8°.

BENIGNE, (S.) apôtre de Bourgogne, fut, dit-on, diſciple de S. Polycarpe. Il vint en France ſous le regne de Marc-Aurele, & reçut la couronne du martyre à Dijon, par une mort des plus cruelles. Les Martyrologes portent qu'on lui ſcella les pieds avec du plomb fondu dans une pierre qu'on voyoit encore du tems de S. Grégoire de Tours; qu'en cet état on l'enferma avec des chiens furieux, qu'on le battit ſur le cou avec des barres de fer; & qu'enfin on le perça d'un coup de lance.

BENIVIENI, (Jerôme) gentilhomme & poëte Florentin, mort en 1542, à 89 ans, fut un des premiers à abandonner ce goût bas & trivial qui s'étoit emparé de la poéſie italienne dans le 15e. ſiecle, & qui caractériſe entr'autres le *Morgante* de Louis Pulci, & le *Ciriffo Calvaneo* de Luc Pulci ſon frere, pour ſe rapprocher du ſtyle & de la maniere du Dante & de Pétrarque. La plupart de ſes Poéſies traitent de l'amour divin. On fait beaucoup de cas de ſa *Canzone dell'Amor celeſte e divino*, où l'on trouve les idées les plus ſublimes de la philoſophie de Platon ſur l'amour. Cet ouvrage fut imprimé à Florence, en 1519, in-8°, avec d'autres Poéſies du même auteur. Il y avoit déjà eu une édition de ſes Œuvres, Florence, in-folio, 1500, qui eſt très-rare. On a de lui un autre ouvrage intitulé: *Commento di Hieronymo Benivieni, Cittadino Florentino, ſopra a piu ſue Canzone e Sonetti de lo Amore, e de la Belleza divina*, &c., imprimé à Florence en 1500, in-folio: édition recherchée des curieux. Benivieni, homme auſſi eſtimable par la pureté de ſes mœurs que par ſes talens, fut intimement lié avec le célebre Jean Pic de la Mirandole, & voulut être inhumé dans le même tombeau.

BENIZZI, *voyez* S. PHILIPPE BENIZZI.

BENNET, (Henri) comte d'Arlinghton, ſecrétaire d'état, chevalier, pair du royaume d'Angleterre, & grand-chambellan du roi Charles II, joignit la valeur à la connoiſſance des affaires. Il ſe diſtingua ſous Charles I, Charles II, & Jacques II. Ses Lettres à Guillaume Temple ont été traduites en françois, Utrecht, 1701, in-12. Il mourut en 1685, âgé de 67 ans.

BENNET, (Thomas) né à Salisbury en 1673, & mort à Londres en 1728, paſſe pour un bon théologien & un ſavant interprete de l'Ecriture-Sainte, dans la communion anglicane; mais les ſavans des autres pays n'en jugent pas de même. On a de lui beaucoup d'écrits de controverſe contre les non-Conformiſtes, les Quakers & les Catholiques. Les principaux ſont: 1. Un *Traité du Schiſme*,

1702, in-8°, & les écrits faits pour la défenſe de ce traité. II. *Réfutation du Quakériſme*, 1705, in-8°. III. *Hiſtoire abrégée de l'uſage public des Formulaires de prieres*, 1703, in-8°. IV. *Diſcours ſur les Prieres publiques ou communes*, imprimé la même année. V. *Les Droits du Clergé de l'Egliſe Chrétienne*, Londres, 1711, in-8°. VI. *Eſſai ſur les XXXIX Articles arrêtés en 1563, & revus en 1571*, Londres, 1715. VII. *Grammaire hébraïque*, 1726, in-8°.

BENNON, originaire de Suabe & parent de Raoul, roi de Bourgogne, étoit, ſuivant l'expreſſion du continuateur de Réginon, du nombre des *ordinaires* de l'Egliſe de Strasbourg, c'eſt-à-dire, du nombre des chanoines de la cathédrale. Dégoûté du monde, il quitta ſon canonicat vers l'an 906, & ſe retira dans la ſolitude d'Enſidlen en Suiſſe. Henri, roi de Germanie, l'en fit ſortir, & le plaça ſur le ſiege épiſcopal de Metz; mais il n'y reſta que deux ans. Des ſcélérats s'étant ſaiſis de lui en 927, lui creverent les yeux & le mutilerent cruellement. Le concile de Duisbourg excommunia les auteurs de l'attentat. Bennon ſe retira de nouveau à Enſidlen, où il mourut le 3 août 940. Eberhard l'enterra près de l'oratoire de la Sainte Vierge, conſtruit par S. Meinrad. Bennon eſt honoré dans quelques égliſes avec le titre de *Bienheureux* : quelques auteurs lui donnent même la qualité de *Saint*; mais tous s'accordent à lui déférer le titre de *Vénérable*.

BENOIT ou BENOIST, (S.) naquit en 480 au territoire de Nurſie, dans le duché de Spolette. Il fut élevé à Rome dès ſa plus tendre jeuneſſe, & s'y diſtingua par ſon eſprit & ſa vertu. A l'âge de 16 ans, il ſe retira du monde où ſa naiſſance lui promettoit de grands avantages. Une caverne affreuſe dans le déſert de Sublac, à 40 milles de Rome, fut ſa premiere demeure : il y reſta caché pendant trois ans. Ses auſtérités & ſes vertus l'ayant rendu célebre, une foule de gens de tout âge ſe rendit auprès de lui. Il bâtit juſqu'à 12 monaſteres. Ses ſuccès exciterent l'envie. Il quitta cette retraite, & vint à Caſſin, petite ville ſur le penchant d'une haute montagne. Les payſans de ce lieu étoient idolâtres : à la vue de Benoît, ils devinrent chrétiens. Leur temple, conſacré à Apollon, fut changé en égliſe. On y vit bientôt s'élever un monaſtere, devenu le berceau de l'ordre bénédictin. Son nom ſe répandit dans toute l'Europe. Totila, roi des Goths, paſſant dans la Campanie, voulut le voir; & pour éprouver s'il avoit le don de prophétie, comme on le diſoit, il lui envoya un de ſes officiers, nommé Riggon, qu'il avoit fait revêtir de ſes habits royaux, & auquel il avoit donné pour l'accompagner trois des principaux ſeigneurs de ſa cour, avec un nombreux cortege. Le Saint qui étoit pour lors aſſis, ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il lui cria : *Quittez, mon fils, l'habit que vous portez, il n'eſt pas à vous.* Riggon, ſaiſi de crainte, & confus d'avoir voulu jouer ce grand homme, ſe jeta à ſes pieds, avec tous ceux qui l'ac-

compagnoient. Lorſqu'il fut de retour, il raconta au roi ce qui lui étoit arrivé. Totila vint alors viſiter lui-même le ſerviteur de Dieu. Dès qu'il le vit, il ſe proſterna par terre, & y reſta juſqu'à ce que Benoît l'eût relevé. Il fut bien plus étonné quand le Saint lui parla de la ſorte : « Vous faites beaucoup » de mal, & je prévois que » vous en ferez encore davan- » tage. Vous prendrez Rome ; » vous paſſerez la mer, & » regnerez neuf ans : mais vous » mourrez dans la dixieme an- » née, & ſerez cité au tribunal » du juſte Juge, pour lui rendre » compte de toutes vos œu- » vres ». Toutes les parties de cette prédiction furent vérifiées par l'événement. Totila qui en avoit été effrayé, ſe recommanda aux prieres du Saint, & fut moins cruel. Et lorſque peu de tems après il eut pris la ville de Naples, il traita les priſonniers avec une humanité qu'on ne devoit pas attendre d'un barbare. Benoît mourut un an après, en 543, ſuivant le P. Mabillon, & quelques années plus tard, ſuivant d'autres. Sa regle a été adoptée preſque par tous les cénobites d'Occident. Sa Vie a été écrite par S. Grégoire le Grand dans le ſecond livre de ſes Dialogues. Paul Diacre, moine du Mont-Caſſin en a parlé auſſi fort amplement dans l'*Hiſtoire des Lombards*. Son ordre a été, ſans contredit, un des plus étendus, des plus illuſtres, des plus riches. Il fut long-tems, dit un écrivain célebre, un aſyle ouvert à tous ceux qui vouloient fuir les oppreſſions du gouvernement Goth & Vandale. Le peu de connoiſſances qui reſtoient chez les barbares, fut perpétué dans les cloîtres. Les Bénédictins tranſcrivirent beaucoup d'auteurs ſacrés & profanes. Nous leur devons en partie les plus précieux reſtes de l'antiquité, ainſi que beaucoup d'inventions modernes. On a reproché à cet ordre célebre ſes grandes richeſſes ; mais on ne fait pas attention que c'eſt en défrichant avec beaucoup de peine des forêts incultes & des terres ingrates, qu'ils ſe les ſont procurées. Telle ville qui eſt aujourd'hui floriſſante, n'étoit autrefois qu'un rocher nu, ou un terrein en friche, devenu fertile ſous des mains ſaintes & laborieuſes. « De quoi, dit un » critique judicieux & équita- » ble, auroient vécu des trou- » pes de ſolitaires, s'ils n'a- » voient pas été très-laborieux? » On ne leur donnoit ni des » terres cultivées ni des colons » pour les faire valoir, puiſ- » qu'ils ſe plaçoient tous dans » des déſerts. Mais les cenſeurs » de la vie monaſtique deman- » dent, pourquoi renoncer aux » affaires de la ſociété, pour » aller paſſer la vie dans la ſo- » litude? pourquoi?.... Pour ſe » ſouſtraire au brigandage des » tyrans & des guerriers qui » ravageoient tout, qui ce- » pendant reſpectoient encore » les moines, dont la vie les » étonnoit & dont les vertus » leur impoſoient ». Quant aux richeſſes qu'ils poſſedent aujourd'hui, & qui ſont le fruit de leur travail & de leur ſage & judicieuſe économie ; quel uſage en font-ils ? On peut bien dire qu'ils ne les ont que pour les répandre : que ſobres &

économes pour ce qui les regarde, ils ne ſont magnifiques que l'orſqu'il s'agit d'orner la maiſon de Dieu, d'enrichir des bibliotheques, de concourir à des établiſſemens utiles, de porter des ſecours aux pauvres & aux affligés. (La juſtice veut qu'on étende cette obſervation à tous les religieux qui ont conſervé l'eſprit de leur état.) L'ordre de S. Benoît a produit une multitude de grands hommes dans tous les genres; ſans que pour cela il ſoit vrai de dire qu'il a eu dans ſon ſein 40 papes, 200 cardinaux, 50 patriarches, 1600 archevêques, 4600 évêques, 4 empereurs, 12 impératrices, 4 reines, & 3600 ſaints canoniſés. Ce détail, puiſé dans la Chronique de l'ordre de S. Benoît, ne peut partir que d'un zele outré & mal-adroit. C'eſt ne ſavoir pas louer, que d'avoir recours à l'exagération. Dom Baſtide, bénédictin de S. Maur, fâché de ce que Mabillon, ſon confrere, avoit retranché quelques ſaints dans le grand Recueil des Actes des Saints de l'ordre de S. Benoît, préſenta contre lui une requête au chapitre général de 1677; mais ceux qui compoſoient cette aſſemblée, n'y eurent aucun égard. *Voyez* CAJETAN (Conſtantin). Depuis l'an 900, l'ordre de S. Benoît s'eſt diviſé en pluſieurs branches. C'eſt delà que ſont ſortis les Camaldules, les Ciſterciens, les Gilbertins, les Sylveſtrins, les moines de Fontevrault. Toutes ces obſervances ne ſont que des réformes de l'ordre de S. Benoît, qui ont ajouté quelques conſtitutions particulieres à la regle primitive. On compte parmi les Bénédictins pluſieurs congrégations, telles que celle de Cluny, de Sainte Juſtine, de Savigny, de Tiron, de Burſfeld, de Saint Maur, &c.

BENOIT, (S.) abbé d'Aniane, dans le dioceſe de Montpellier, étoit fils d'Aigulfe, comte de Maguelone. Après avoir ſervi avec diſtinction dans la maiſon & dans les armées de Pepin & de Charlemagne, il s'enferma dans un monaſtere, dont il devint abbé; il ſe retira enſuite dans une terre de ſon patrimoine, où il fonda l'abbaye d'Aniane. Ses réformes & ſon zele lui firent un nom dans la France. Louis le Débonnaire l'établit chef & ſupérieur général de tous les monaſteres de ſon empire. Benoît mourut l'an 821. Il fut, en France & en Allemagne, ce que S. Benoît avoit été en Italie: donnant des leçons & des exemples, labourant & moiſſonnant avec ſes freres. On a de lui *Codex Regularum*, avec une Concorde des regles, qui montre ce que la regle de S. Benoît a de commun avec celles des autres fondateurs. Sa Vie, écrite par Ardon Smaragdus, ſe trouve à la tête de la *Concorde des Regles* du même S. Benoît, que Dom Hugues Menard fit imprimer avec des notes en 1638, in-4°.

BENOIT BISCOP, (S.) né dans le Northumberland en Angleterre, l'an 628, d'une famille diſtinguée; après avoir porté les armes, entra dans l'ordre de S. Benoît, & fit ſon noviciat dans le célebre monaſtere de Lerins en Provence. De retour dans ſa patrie, il travailla avec zele au progrès de la Religion: il y établit le chant

grégorien & toutes les cérémonies romaines, persuadé que la Mere Eglise devoit servir de regle & de modele à toutes les autres. Il mourut en 703, après avoir fait quatre fois le voyage de Rome.

BENOIT I, surnommé *Bonose*, successeur de Jean III dans la chaire de S. Pierre en 574, consola Rome, affligée par deux fléaux, la famine & les Lombards. Il mourut le 30 juillet 578, après avoir tenu le saint-siege 4 ans & deux mois. Pélage II lui succéda.

BENOIT II, (Saint) prêtre de l'église de Rome, pape en 684, après Léon II. Constantin Pogonat respecta tant sa vertu, qu'il permit au clergé d'élire les papes, sans l'intervention de l'exarque ou de l'empereur. Il mourut en 685, n'ayant occupé la chaire pontificale que dix mois & 12 jours.

BENOIT III, Romain, pape malgré lui en 855, après Léon IV, endura sans murmurer les mauvais traitemens de l'antipape Anastase. Il mourut en 858. On a de lui deux Lettres, une à Hincmar, archevêque de Rheims; & l'autre aux évêques du royaume de Charles le Chauve, contre Hubert, diacre, accusé de grands crimes. Tous les auteurs du tems en parlent comme d'un homme simple, humble & animé d'une véritable piété. Nicolas I lui succéda. C'est entre Léon IV & Benoît III que d'anciens chroniqueurs & quelques protestans modernes placent la prétendue papesse Jeanne, sous le nom de Jean VIII (*voy.* ce dernier mot & LÉON IV). C'étoit, selon ces bonnes gens, une fille déguisée en garçon, qui étant parvenue à la tiare, s'avisa d'accoucher en habits pontificaux, dans une procession au Colisée de Rome. Cette fable, racontée comme une vérité par 70 auteurs orthodoxes, entre lesquels il y a plusieurs religieux & des saints canonisés, n'est plus aujourd'hui adoptée de personne. Les Calvinistes l'ont opposée long-tems aux Catholiques; mais à présent ils rougissent de la citer. Bayle & Blondel leur ont ôté tous les moyens de la maintenir. Il est démontré que Benoît III succéda immédiatement à Léon IV, & que le siege ne fut vacant que quatre jours. Il est certain encore que du tems de Hugues de Fleury qui florissoit sous le regne de Louis VI, surnommé *le Gros*, mort l'an 1137, la fable de la Papesse n'étoit pas encore inventée; car voici ce qu'il dit des papes qui ont siégé immédiatement après la mort de Louis le Débonnaire, à laquelle il finit sa Chronique, imprimée à Munster en 1638, in-4°.: *In Romana verò Cathedra memorato papæ Gregorio IV, Sergius II successit, & Sergio Leo IV, & Leoni Benedictus III, & Benedicto Nicolaus I.* Il est vrai que quelques manuscrits des *Vies des Papes* d'Anastase le bibliothécaire, qui vivoit avant & après cette époque, & par conséquent plus ancien d'environ 250 ans que Hugues, rapportent cette prétendue histoire; mais si l'on y fait attention, l'interpolation est manifeste: car Anastase, parlant de l'élection de Benoît III, dit expressément qu'elle se fit d'abord après la mort de Léon: *Leo quidem ubi*

hac

hac luce ſubtractus Præſul occubuit ; mox omnis clerus iſtius Romanæ protectæ ſedis, univerſique proceres, cunctuſque ſenatus ac populus congregati ſunt.... Divinitus igitur æthereo tunc lumine inflammati, uno conſenſu, unoque cum conamine Benedictum, pro tantis quibus pollebat ſacris operibus, pontificem promulgaverunt eligere. Et dans la Vie de Nicolas I : *Leone ſcilicet papa defuncto, Benedictus, miræ beatitudinis vir & ſacratiſſimus pontifex, ſuperno protectus auxilio, Romanæ præponitur ſedi* (*Anaſt. Biblioth., Hiſt. de Vitis Rom. Pont.* édit. du Louvre, 1649, in-fol., p. 200 & 208). Martin le Polonois, qui vivoit plus de 4 ſiecles après lui, eſt regardé par la plupart des auteurs, comme le premier qui ait accrédité cette fable ; mais on peut aſſurer qu'elle eſt encore plus récente que la Chronique de Martin. Nous avons ſous les yeux un beau manuſcrit en parchemin de cet auteur, écrit de ſon tems, dans lequel ce paſſage eſt ajouté en marge par une main beaucoup plus récente. Fabricius, quoique proteſtant, inſinue (*Bibl. med. & infim. latinit. T. 5, p. 42*) qu'il manque dans les manuſcrits les plus anciens.

BENOIT IV, Romain, élevé au pontificat après Jean IX, au mois de décembre 900, ſage dans un tems de corruption, & pere des pauvres, mourut au commencement d'octobre 903, après avoir ſiégé 3 ans & environ 2 mois. Il avoit couronné empereur à Rome Louis III, dit *l'aveugle*, que le cruel Bérenger traita ſi indignement dans la ſuite.

BENOIT V, ſouverain pontife après la mort de Jean XII, en 964, durant le ſchiſme de Léon VIII. Les Romains qui l'avoient élu, & qui avoient promis de le défendre contre l'antipape & l'empereur, furent contraints de l'abandonner à Othon qui le conduiſit à Hambourg en Allemagne, où il mourut en 965. Son corps fut ramené à Rome. C'étoit un pontife ſavant & vertueux, d'une douceur & d'une patience égales à ſes malheurs.

BENOIT VI, Romain, fut élevé ſur la chaire de S. Pierre en 972, après Jean XIII. Boniface, ſurnommé *Francon*, cardinal-diacre, le fit étrangler l'an 974 dans la priſon où il avoit été enfermé par Creſcentius, & ſe mit en ſa place ſur le ſiege pontifical.

BENOIT VII, ſucceſſeur de Donus II, en 975. Il mourut le 10 juillet 983, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus paſtorales, & gouverné ſagement l'égliſe dans des tems malheureux.

BENOIT VIII, évêque de Porto, ſuccéda à Sergius IV, en 1012. La tyrannie de l'antipape Grégoire l'obligea d'aller en Allemagne, pour implorer le ſecours de l'empereur Henri II. Ce prince le fit rentrer à Rome, & vint s'y faire couronner avec Cunegonde ſon épouſe. Le moine Glaber rapporte, que Benoît donna à Henri une pomme d'or enrichie de deux cercles de pierreries croiſés, & ſurmontés d'une croix d'or. La pomme repréſentoit le monde ; la croix, la religion ; & les pierreries, les vertus. En 1016, les Sar-

razins venus par mer en Italie, menacerent les domaines du pape. Benoît, à la tête des troupes animées par sa présence & par le desir de défendre l'église, les attaqua & les mit en fuite. Il battit aussi les Grecs qui étoient venus ravager la Pouille. Ce pontife politique & guerrier mourut en 1024, après avoir gouverné l'église environ douze ans. Il tint un concile à Pavie, où il publia VIII décrets. Il a écrit diverses Epîtres qui nous sont presque toutes inconnues, si nous exceptons celles qu'il écrivit en faveur du monastere du Mont-Cassin.

BENOIT IX, successeur de Jean XIX, monta sur le trône pontifical, à l'âge de 12 ans, en 1033. Son pere Albéric, comte de Tusculum, le lui avoit procuré à prix d'or. Le peuple Romain, lasse de ses infamies, le chassa de Rome. Il y rentra quelque tems après. Désespérant de s'y maintenir, il vendit le pontificat comme il l'avoit acheté. Il reprit la tiare pour la 3e. fois; mais au bout de quelques mois, il y renonça pour toujours. Il mourut dans le monastere de la Grotte-Ferrée, en 1054, où il s'étoit retiré pour pleurer ses débauches & ses crimes. Durant ce pontificat scandaleux, l'église jouit de la paix, & le respect que l'univers chrétien portoit au siege de Pierre, ne souffrit aucune atteinte. « Il est remarquable, » dit un historien, que sous » quelques pontifes vicieux, » ou ineptes, il n'y ait eu ni » troubles ni hérésie, & que » l'église ait joui d'une tran» quillité qu'elle n'eut point » sous les pontifes les plus » sages. Dieu veilloit alors par» ticuliérement sur son ou» vrage, & suppléoit en quel» que sorte aux soins & aux » qualités de celui auquel il » étoit confié». Autres réfl. art. ALEXANDRE VI, JEAN XII.

BENOIT X, nommé *Jean*, fils de Gui Mincius, & évêque de Velitri, mis sur le siege de Rome, le 30 mars 1058, par une faction puissante, fut chassé quelques mois après par les Romains qui élurent Nicolas II. Il mourut le 18 janvier 1059. Il est communément considéré comme anti-pape: mais puisque son nom est resté dans la liste des pontifes, il faut que l'illégalité de son élection n'ait pas été généralement reconnue; & comme il mourut quelques mois après, & que par là Nicolas II resta dans la paisible & légale possession du siege, rien n'empêche qu'on ne les regarde tous les deux pour vrais papes.

BENOIT XI, (Nicolas Bocasin général de l'ordre des freres Prêcheurs, fils d'un berger, ou selon d'autres, d'un greffier de Trévise, fut fait pape en 1303, après Boniface VIII. Il annulla les bulles de son prédécesseur contre Philippe le Bel, & rétablit les Colonnes. Il fut empoisonné en 1304 par quelques cardinaux mécontens, si l'on en croit les bruits qui coururent alors. Benoît XI étoit sage & modéré. On raconte que sa mere étant venue le voir avec des habits superbes, il ne voulut jamais la recevoir, qu'elle n'eût repris les habits de son premier état. Il a commenté quelques livres de l'E-

criture-Sainte, & a été béatifié en 1733.

BENOIT XII, appellé *Jacques de Nouveau*, ſurnommé *Fournier*, peut-être parce que, dit-on, ſon pere étoit boulanger (ce qui paroît néanmoins très-incertain), naquit à Saverdun, au comté de Foix. Il étoit docteur de Paris, cardinal-prêtre du titre de S. Priſque. On l'appelloit *le Cardinal Blanc*, parce qu'il avoit été religieux de Cîteaux, & qu'il en portoit l'habit. Il fut élu unanimement l'an 1334, après Jean XXII. Comme ſa naiſſance n'étoit pas bien illuſtre, les cardinaux furent tous ſurpris de ce choix unanime, & le nouveau pape lui-même, autant que les autres : *Vous avez choiſi un âne*, leur dit-il. Il étoit profond dans la théologie & la juriſprudence. Il laiſſa ſubſiſter les anathêmes de ſon prédéceſſeur contre Louis de Baviere, & excommunia les Fratricelli. Il publia une bulle pour la réforme de l'ordre de Cîteaux, voulant que les abbés ne fuſſent habillés que de brun & de blanc, & n'euſſent point avec eux des *damoiſeaux*, c'eſt-à-dire, de jeunes gentilshommes qu'ils avoient à leur ſuite comme les autres ſeigneurs. Il révoqua toutes les commandes données par ſes prédéceſſeurs, excepte celles des cardinaux & des patriarches, & toutes les expectatives dont Jean XXII avoit ſurchargé les collateurs des bénéfices. S'il remédia aux maux que l'avidité de Jean XXII avoit cauſés dans l'égliſe, il ne négligea pas non plus de réparer le ſcandale qu'avoit occaſionné ſon opinion ſur la viſion béatifique. Il définit, que *les ames des bienheureux ſont dans le Paradis, avant la réunion à leurs corps & le jugement général*, & qu'*elles voient Dieu face à face*. Ce ſaint pape mourut en 1342 à Avignon, où il jeta les fondemens d'un palais qui ſubſiſte encore. Il penſoit que *les papes devoient être comme Melchiſédech, ſans connoître leurs parens*. On a de lui quelques ouvrages.

BENOIT XIII, né à Rome en 1649, de la famille illuſtre des Urſins, prit en 1667 l'habit de S. Dominique à Veniſe; fut cardinal en 1672, archevêque de Manfrédonia, puis de Céſene, enſuite de Bénévent; enfin pape en 1724, le 29 mai. Il aſſembla un concile à Rome l'année d'après, pour confirmer la bulle *Unigenitus*. On lit dans le Dictionnaire de Ladvocat, qu'*il approuva la doctrine des Thomiſtes ſur la grace & la prédeſtination*; mais le Bref ne dit autre choſe, ſinon que l'école des Thomiſtes ſe glorifie avec une ardeur louable (*laudabili ſtudio gloriatur*), d'enſeigner une doctrine tranſmiſe par S. Auguſtin & S. Thomas, conforme à la parole de Dieu, aux conciles, &c., (*ſe ſuam doctrinam ab Auguſtino & Thomâ accepiſſe, eam verbo Dei, ſummorum pontificum & conciliorum decretis & patrum dictis conſonam eſſe*). Benoît mourut le 21 février 1730. Sa mémoire eſt en bénédiction à Rome, qu'il édifia par ſes exemples, & qu'il ſoulagea par ſes bienfaits. Sa bonté pour le peuple parut en toute occaſion, & il ne perdit aucun moyen de

diminuer le poids des subsides. Sortant un jour de Rome, il apperçut qu'un paysan payoit avec chagrin un droit d'entrée; il voulut savoir quel étoit ce droit, & non content d'en exempter le paysan, il le supprima tout-à-fait, en avouant *qu'on n'avoit pas tort de s'en plaindre.* Tous ses décrets ne respirent que la religion, la piété & le bon ordre. Sa *Vie* a été écrite par Alexandre Borgia, archevêque de Fermo, en latin, Rome, 1741, in-4°.

BENOÎT XIV, naquit à Bologne en 1675, de l'illustre famille de Lambertini. Après s'être distingué dans ses études, il fut fait successivement chanoine de la basilique de S. Pierre, consulteur du saint-office, votant de la signature de grace; promoteur de la foi, avocat consistorial, secrétaire de la congrégation du concile, canoniste de la sacrée pénitencerie, archevêque titulaire de Théodosie en 1724, enfin cardinal en 1728. Clément XII le nomma à l'archevêché de Bologne en 1731. Après la mort de ce pontife en 1740, Lambertini eut 44 voix pour lui, & fut élu pape sous le nom de Benoît XIV. Chaque année de son pontificat a été marquée par quelque bulle pour réformer des abus, ou pour introduire des usages utiles. Il avoit cultivé les lettres avant de monter sur le trône pontifical; il les protégea dès qu'il y fut monté. Il fonda des académies à Rome; il envoya des gratifications à celle de Bologne; orna Rome de plusieurs monumens; honora de ses lettres divers savans, les encouragea, les récompensa; abolit divers impôts, supprima le papier timbré, remit le tabac dans le commerce, & se distingua par un grand désintéressement. En 1748, il fit déterrer le fameux obélisque Horaire, dont parle Pline (*Hist. nat.*, ch. 9, 10 & 11), qui servoit de méridienne pour marquer les ombres du soleil à midi, en divers tems de l'année, & par conséquent les différentes longueurs des jours qui dépendent de la longueur des ombres. Le mauvais état où se trouvoit cet obélisque, ne permit pas de l'élever dans sa hauteur qui étoit de 67 pieds. Il étoit rompu en 9 endroits. Ces morceaux précieux furent placés dans une cour qui est derriere S. Lorenzo in Lucinâ, & sur le lieu où l'obélisque avoit été découvert on mit une inscription qui consacre la mémoire de cette opération intéressante. On y lit entr'autres choses: *Obeliscum hyeroglyphicis notis eleganter inscriptum, ex strato lapide reguliscque ex ære incisis ad deprehendendas solis umbras, dierumque ac noctium magnitudinem, in Campo Martio erectum, ac Soli dicatum, temporis & barbarorum injuriâ confractum jacentemque terrâ, ac ædificiis obrutum, magnâ impensâ ac artificio eruit, publicoque rei litterariæ bono, propinquum in hortum transtulit.* Il mourut en 1758, & eut pour successeur Clément XIII. Les ouvrages de Benoît XIV sont en 16 vol. in-fol. Les 5 premiers ne traitent que de béatification & canonisation des saints. La matiere y est épuisée, & on en a donné un abrégé en françois l'an 1759, in-12. Le 6e. contient les actes des saints qu'il a canonisés. Les

deux tomes ſuivans renferment des ſupplémens & des remarques ſur les volumes précédens. Le 9e. eſt un traité du ſacrifice de la meſſe. Le 10e. traite des fêtes inſtituées en l'honneur de J. C. & de la Ste. Vierge. Le 11e. renferme les inſtructions & les mandemens qu'il avoit donnés avant que d'être pape. Le 12e. eſt un traité ſur le Synode; c'eſt le plus répandu des ouvrages de ce pontife, & un des meilleurs livres qu'on ait ſur la diſcipline de l'Egliſe, & ſur-tout une excellente réfutation des nouveautés entrepriſes dans ces derniers tems par quelques prélats inquiets ou courtiſans. Les 4 derniers ſont un recueil de ſes brefs & de ſes bulles. L'on remarque dans tous ſes écrits une vaſte érudition, & une profonde connoiſſance du droit civil & canonique, de l'hiſtoire ſacrée & profane. On a encore de lui un *Martyrologe*, & quelques autres ouvrages. A ſon introniſation, il eut un projet qui ne réuſſit point: c'étoit de faire ſigner un corps de doctrine, où, ſans parler de Baïus, de Janſenius & de Queſnel, telle vérité ſeroit preſcrite, & telle erreur condamnée. Il croyoit que par ce moyen le janſéniſme s'anéantiroit ſans réſiſtance; mais il eſt plus qu'apparent que la ſecte voyant ſes erreurs réprouvées, n'auroit pas été plus docile pour voir épargner les noms de ſes fondateurs. Benoît ne tarda pas à en être convaincu par les nouveaux troubles qu'elle excita en France; & dans un bref aux évêques de ce royaume, il décida qu'il falloit refuſer les ſacremens à quiconque ſeroit reconnu oppoſant à la conſtitution *Unigenitus*. La modération, l'équité, l'eſprit de paix ont été l'ame de ſon gouvernement. Son pontificat fut heureux & généralement reſpecté. On a cru néanmoins que ſon humeur accommodante avoit quelquefois trop accordé à la complaiſance ou à des conſidérations paſſageres, & que la facilité de ſon caractere l'avoit empêché de ſe roidir contre des ſyſtêmes naiſſans, dont ſes ſucceſſeurs ont vu mûrir les fruits amers. M. de Caraccioli a donné ſa *Vie*, Paris, 1783, 1 vol. in-12; elle eſt intéreſſante, mais mal digérée, & contient quelques faits hazardés.

BENOIT, antipape, appellé Pierre de Lune, s'adonna d'abord à la juriſprudence civile & canonique. Il quitta cette étude pour porter les armes, la reprit enſuite, & enſeigna le droit dans l'univerſité de Montpellier. Grégoire XI le fit cardinal, & Clément VII, légat en Eſpagne, ſa patrie. Après la mort de ce pontife, les cardinaux d'Avignon élurent Pierre de Lune pour lui ſuccéder, en 1394. Il prit le nom de Benoît XIII. Le cardinal avant ſon élection avoit promis de ſe démettre, ſi on l'exigeoit, pour mettre fin au ſchiſme; mais le pape oublia ſa promeſſe. Il amuſa pendant quelque tems Charles VI, le clergé de France, l'univerſité de Paris, & divers princes de l'Europe, & finit par déclarer qu'il n'en vouloit rien faire. Les rois, dont il s'étoit joué, réſolurent de l'obliger par force à céder la tiare. Charles VI le fit enfermer dans Avignon. Benoît trouva le moyen

de s'échapper, & se retira à Château-Renard. Cet inflexible Aragonois fut déclaré schismatique aux conciles de Pise & de Constance, & comme tel déposé de la papauté. C'est de lui que Gerson dit, dans le style de son tems, qu'*il n'y avoit que l'éclipse de cette lune fatale, qui pût donner la paix à l'Eglise...* Benoît, anathématisé par les Peres des deux conciles, les anathématisa à son tour. Il se retira dans une petite ville du royaume de Valence, nommée *Penifcola*, & de ce trou il lançoit ses foudres sur toute la terre. Il mourut en 1424, dans son obstination, à l'âge de 90 ans. Il obligea deux cardinaux qui lui restoient, à élire Gilles Mugnos, Aragonois, chanoine de Barcelone, qui se crut pape sous le nom de Clément VIII.

BENOIT, (Jean-Baptiste) célebre mathématicien, natif de Florence, vivoit vers 1490. C'est lui, selon de Thou, qui a rétabli la gnomonique en Europe.

BENOIT, (Guillaume) professeur en droit à Cahors, conseiller au parlement de Bordeaux, ensuite à celui de Toulouse, a laissé un Traité sur les Testamens, 1582, in-fol. Il mourut en 1520.

BENOIT, (Jean) né à Verneuil en 1483, docteur en théologie de la maison de Navarre, mourut curé des SS. Innocens en 1573; il a fait des notes marginales en latin sur la Bible, Paris, 1541, in-fol. On appelle cette Bible *de Benedicti*; elle a été souvent réimprimée. Il a fini les *Scholies* de Jean de Gagny sur les Évangiles & les Actes des Apôtres, 1563, in-8°.

BENOIT, (René) Angevin, doyen de la faculté de théologie de Paris, curé de S. Eustache, confesseur de Marie, reine d'Ecosse, & ensuite professeur de théologie au college de Navarre, fut choisi pour confesseur de Henri-le-Grand, à la conversion duquel il avoit beaucoup contribué. Il fut nommé à l'évêché de Troyes; mais sa traduction de la Bible, publiée en 1566, in-fol. & 1568, 2 vol. in-4°, lui fit refuser les bulles par le pape. Cette version fut supprimée par la Sorbonne en 1567, & condamnée par Grégoire XIII en 1575. Elle avoit bien de la ressemblance avec celle de Geneve, sur-tout dans les notes. Le docteur refusa quelque tems d'acquiescer à sa condamnation. Il y souscrivit enfin en 1598. Sa mort arriva dix ans après à Paris, le 10 mars 1608. On a de lui plusieurs autres ouvrages; des Sermons, des Catéchismes, des livres de piété, &c.

BENOIT, (Elie) ministre réformé, né à Paris l'an 1640, & réfugié en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut pasteur de l'église de Delft, & mourut en 1728. On a de lui plusieurs écrits estimés des Protestans: I. *Histoire & Apologie de la retraite des Pasteurs*, 1688, in-12. Cette retraite avoit effectivement besoin d'apologie; car il est singulier que les ministres aient été les premiers à se mettre en sûreté, au-lieu de consoler & d'encourager leur troupeau. Plus de 600 prirent la fuite au moment que l'édit parut. L'ouvrage de Benoît n'a point justifié une lâcheté propre à persuader que les ministres eux-mêmes ne tenoient point

sincérement à la secte, à laquelle ils attachoient les autres. II. *Histoire de l'Edit de Nantes*, en 5 vol. in-4°, Delft, 1693, pleine d'exagérations, de calomnies, & de ces fausses tournures que l'esprit de parti ne manque pas de donner aux relations qu'il inspire. III. *Mélanges de remarques critiques, historiques, &c.*, sur deux Dissertations de Toland, 1712, in-8°. Benoit, obligé de quitter sa patrie, ne fut pas plus heureux en Hollande. Comme il accordoit son amitié sans jugement & sans choix, il eut de prétendus amis qui abusèrent de sa facilité. Sa femme lui donna aussi beaucoup d'occupation, suivant ce qu'il en dit dans ses Mémoires manuscrits : *Vitiis omnibus quæ conjugi pacem amanti gravia esse possunt, implicita : avara, procax, jurgiosa, inconstans & varia ; indefessâ contradicendi libidine, per annos quadraginta septem miserum conjugem omnibus diris affecit.*

BENOIT, (Pierre) savant Maronite, naquit à Gusta, ville de Phénicie, en 1663, d'une famille noble. Dès l'âge de 9 ans il fut envoyé à Rome dans le college des Maronites, où, pendant 13 années consécutives, il s'appliqua avec les plus grands succès aux belles-lettres, aux langues orientales & à la théologie. Il retourna ensuite dans son pays, d'où il fut envoyé à Rome par les Maronites d'Antioche, en qualité de député de leur église. Cosme III, grand-duc de Toscane, l'appella à Florence, le combla de ses graces, & lui donna la place de professeur d'hébreu à Pise. A l'âge de 44 ans, Benoît se fit jésuite. Au sortir du noviciat, Clément XI le mit au nombre de ceux à qui il avoit confié le soin de corriger les livres sacrés écrits en grec. Il mourut en 1742, âgé de près de 80 ans, regretté par les savans, par ses confreres & par ses amis. On a de lui les 2 premiers vol. de l'édition de S. Ephrem, continuée & achevée par le savant Assemanni. Le cardinal Quirini qui lui devoit la connoissance des langues orientales, & une partie de son érudition, l'avoit engagé à entreprendre cet ouvrage.

BENOIT GENTIEN, Bénédictin de S. Denis, parut avec éclat au concile de Constance, & passe pour être l'auteur d'une *Histoire* anonyme de Charles VI, roi de France.

BENOIT DE TOUL, *voyez* PICARD BENOIT.

BENSERADE, (Isaac de) naquit en 1612, à Lions, petite ville de la haute Normandie. Il n'avoit que 8 ans lorsque l'évêque qui lui donnoit la confirmation, lui demanda s'il ne vouloit pas changer son nom hébreu d'Isaac, pour un nom chrétien? — *De tout mon cœur*, répondit cet enfant, *pourvu que je ne perde rien au change.* Le prélat charmé de cette saillie, dit : *Il faut le lui laisser, il le rendra illustre.* Le cardinal de Richelieu, dont il se disoit parent, lui donna une pension de 600 liv. au sortir de ses études, qu'il perdit après la mort du ministre, par un mauvais bon mot. Le cardinal Mazarin lui en fit une de 2000 livres, & lui donna ensuite plusieurs autres pensions sur des bénéfices. On croit qu'elles montoient à plus de 12,000 liv.; revenu qui cer-

tainement ne fut jamais deſtiné à payer des vers galans. Benſerade plaiſoit beaucoup à la cour par ſa converſation, aſſaiſonnée d'une plaiſanterie fine, & qui flattoit ceux même ſur leſquels il l'exerçoit. Il excella ſur-tout dans les vers des ballets qu'il fit pour la cour, avant que l'opéra fût à la mode. Il avoit un talent particulier pour ces pieces galantes. Il faiſoit entrer dans le rôle des perſonnages de l'antiquité, ou de la fable, des peintures vives & piquantes du caractere, des inclinations & des aventures de ceux qui les repréſentoient. Toute la cour fut partagée, en 1651, ſur le ſonnet de Job, par Benſerade, & ſur celui d'Uranie, par Voiture. Il y eut deux partis, les *Jobelins* & les *Uranins*. Le prince de Conti fut à la tête du premier; & ſa ſœur Mlle. de Longueville, pour l'autre. Ces deux ſonnets firent beaucoup de bruit alors, & ſans cela on n'en parleroit pas à préſent. Au commencement de l'inclination de Louis XIV pour la Valliere, cette demoiſelle chargea Benſerade d'écrire pour elle à ſon amant. Il mit auſſi en rondeaux les Métamorphoſes d'Ovide : travail qui ne lui fit honneur que parce qu'il fut entrepris par ordre du roi & pour l'uſage de M. le Dauphin. Les ordres des princes peuvent inſpirer du zele, mais ne donnent pas les talens. Cet ouvrage en eſt la preuve. Rien ne fut négligé pour le décorer de tout le luxe typographique. Il fut imprimé au Louvre ſur le plus beau papier, & orné de figures magnifiques. Tant de ſoins ne purent le garantir de l'épigramme. Chapelle répondit à l'auteur qui lui avoit envoyé un exemplaire, par un rondeau qu'il finit ainſi ;

De ces rondeaux, un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;
Mais quant à moi, je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractere,
Hormis les vers, qu'il falloit laisser faire
A La Fontaine.

Benſerade paſſa les dernieres années de ſa vie dans des exercices de piété : ſon ſeul amuſement étoit d'orner & de cultiver ſon jardin. Il mourut d'une ſaignée, parce que le chirurgien lui piqua l'artere, en 1691, âgé de 78 ans. Il étoit de l'académie françoiſe depuis 1674. Boileau diſoit à ſes amis, que ſon goût pour les pointes ne l'abandonna pas même dans ſes derniers momens. Quelques heures avant ſa mort, ſon médecin lui ayant ordonné une poule bouillie : *Pourquoi du bouilli*, répondit-il, *puiſque je ſuis frit?* « Benſerade, dit un critique moderne, « pour » avoir eu pendant ſa vie, » une réputation au-deſſus de » ſon mérite, ce poëte eſt aujourd'hui beaucoup moins eſtimé qu'il ne vaut. La poſtérité devient toujours ſévere » à l'égard des auteurs, dont les » contemporains ont été trop » légérement enthouſiaſtes. On » ne peut refuſer à Benſerade » une facilité ſinguliere pour » compoſer des vers ſur toutes » ſortes de ſujets ». Ses Poéſies ont été recueillies en 2 vol. in-12, 1697.

BENSON, (Georges) docteur Presbytérien, né à Gréat-Salkeld dans la province de Cumberland, en 1699, mourut en 1763, après avoir beaucoup écrit contre les philosophistes. On a de lui en anglois : I. Des *Commentaires sur les Epîtres de S. Paul.* II. Des *Sermons.* III. La *Vie de Jesus-Christ.* IV. *La Religion Chrétienne conforme à la raison*, 2 vol. in-8°. V. L'*Etablissement du Christianisme*, 1735, 2 vol. in-4°.

BENTIVOGLIO, (Annibal) se rendit maître de Bologne, où il commanda jusques vers l'an 1445, qu'il fut assassiné dans l'église de S. Jean par les Cannetules & les Gisteri, qui l'avoient nommé parrain d'une fille de leur maison, après une feinte réconciliation. Jean BENTIVOGLIO son fils, lui succéda & se maintint par une cruelle politique. Il fit mourir plusieurs des Malvezzi, & chassa les Marescotti, parce que les uns & les autres tâchoient de lui ravir le gouvernement. A cela près, il fut un des plus grands hommes de son tems, bon soldat, sage capitaine, intrépide dans le péril, & l'ami du monde le plus fidele. Il fit une ligue avec le pape Sixte IV, & avec Hercule, duc de Ferrare, contre les Vénitiens; battit Jerôme Riario, & ensuite s'opposa généreusement à César Borgia, duc de Valentinois, fils du pape Alexandre VI. Vers l'année 1506, le pape Jules II étant venu à Bologne, en chassa Jean Bentivoglio, & toute sa famille. On y massacra quelques-uns de ses enfans, on pilla ses biens, sa maison même fut démolie par le peuple, & tout cela s'exécuta barbarement, contre la parole qu'on lui avoit donnée. Il se ritira à Milan, d'autres disent à Busseto, dans le Parmesan, où il mourut en 1508, âgé de près de 70 ans.

BENTIVOGLIO, (Hercule) né vers 1507 à Bologne, d'une illustre famille long-tems souveraine de cette ville, & neveu par sa mere d'Alphonse I, duc de Ferrare, occupa non-seulement un des premiers rangs parmi les poëtes Italiens du 16e. siecle; mais fut un des cavaliers les plus accomplis de son tems. Il excelloit dans tous les exercices du corps, la musique & les instrumens. Le duc de Ferrare l'employa en plusieurs négociations importantes, dans lesquelles ses talens ne brillerent pas moins que dans la poésie. Il mourut à Venise en 1573, âgé d'environ 66 ans. Ses Poésies, imprimées plusieurs fois, furent recueillies à Paris, en 1719, in-12. On y trouve des Satyres, des Sonnets, des Comédies, &c.

BENTIVOGLIO, (Gui) né à Ferrare en 1579, de la même famille que le précédent, nonce en Flandre & en France, fut fait cardinal par Paul V en 1621. De retour à Rome, Louis XIII le chargea de veiller aux intérêts de sa couronne, sous le titre de protecteur des affaires de France auprès du saint-siege. Sa probité, sa douceur, sa vertu l'auroient fait pape, après Urbain VIII son ami, s'il n'étoit mort pendant la tenue du conclave, le 7 septembre 1644. On a de lui : I. *Histoire des Guerres de Flandre*, en italien, 3 vol. in-12, Cologne, 1635-36-40, & à Paris, de l'imprimerie royale. Les Protestans sont d'ac-

cord avec les Catholiques, que cette hiſtoire eſt une des meilleures qu'on ait écrites ſur cet objet. M. l'abbé Loiſeau, chanoine d'Orléans, en a donné une traduction avec des changemens & des notes, où l'eſprit national déroge quelquefois à l'impartialité de l'auteur italien, 4 vol. in-12, Paris, 1770. II. Ses *Mémoires*, traduits par l'abbé de Vayrac, Paris, 1713 & 1722, 2 vol. in-12. Ils contiennent les principaux événemens arrivés pendant ſa nonciature aux Pays-Bas & en France. III. *Lettres* traduites par Veneroni, in-12, Paris, 1672 & 1751; elles ſont eſtimées. IV. *Relatione de gli Ugonoti di Francia*, qui ſe trouve dans la collection de ſes Œuvres, Paris, 1645, in-fol. Peu de modernes ont mieux mérité d'être comparés aux hiſtoriens de l'antiquité que Bentivoglio. Son ſtyle eſt aiſé, naturel & pur. Ses réflexions marquent une connoiſſance profonde de la politique & du cœur humain. Il peint avec vérité & avec feu. « Bentivoglio, dit ſon traducteur, « a fait éclater les talens de l'homme de » lettres & de l'homme d'état. » C'eſt à ces deux titres qu'il » a illuſtré ſon ſiecle. Ils ſont » d'autant plus inconteſtables, » que l'un & l'autre ſont évidemment conſignés dans ſes » écrits. On peut prendre une » juſte idée de l'étude qu'il » avoit faite, & des connoiſ- » ſances qu'il avoit acquiſes des » regles de l'hiſtoire & des » meilleurs hiſtoriens de l'an- » tiquité, ſur les traces deſ- » quels il a marché avec tant » de gloire, par le jugement » qu'il porte de l'Hiſtoire du » jéſuite Strada, ſon contem- » porain & ſon ami ».

BENTLEY, (Richard) né dans le comté d'Yorck en 1662, fut bibliothécaire du roi en 1693, après le ſavant Juſtel, & en 1700, directeur du college de la Trinité à Cambridge. Il mourut en 1742, après avoir publié pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont: I. Des Sermons contre les incrédules, traduits en pluſieurs langues. Bentley fut le premier qui eut les 50 liv. ſterlings, que Boyle légua par ſon teſtament au théologien qui, dans huit ſermons prononcés dans le cours d'une année, défendroit la religion naturelle & révélée. II. Une excellente Réfutation, ſous le nom ſuppoſé de *Philéleuthere* de Leipſig, du trop fameux Diſcours de Collins ſur la liberté de penſer. On a traduit ce bon ouvrage ſous le titre peu convenable de *fripponnerie laïque*, 1738, in-8°. III. Pluſieurs ſavantes éditions d'auteurs grecs & latins, qu'il a enrichies de notes.

BENTZERADT, (Charles-Henri) né dans le Luxembourg, ſe fit Ciſtercien à Orval, à l'âge de 21 ans. Il en fut abbé pendant 39, & ſignala le tems de ſon gouvernement par le rétabliſſement de l'auſtere régularité que D. Bernard de Montgaillard, appellé communément *le Petit Feuillant*, y avoit introduite. Il mourut en 1707.

BENYOWSKI, (Maurice-Auguſte, comte de) né en 1741 en Hongrie, d'une famille Polonoiſe, embraſſa le parti des armes, ſuivit la confédération Polonoiſe contre la Ruſſie en 1768, fut fait priſonnier, & relégué à Kamtſchatka. Ayant

trouvé moyen de s'évader, il visita divers pays, & périt le 23 mai 1786, dans l'isle de Madagascar, où il travailloit à former un établissement au nom de la cour de France. Les *Voyages & Mémoires* publiés sous son nom à Paris en 1791, 2 vol. in-8°., ne sont à beaucoup d'égards qu'un roman, où il est difficile de distinguer les faits réels de ce qui est purement le fruit de l'imagination.

BENZELIUS, (Eric) docteur en théologie, archevêque d'Upsal, & sous-chancelier de l'université, mourut en 1709, à 67 ans. Il étoit né d'une famille fort obscure. Il dut sa fortune à ses talens & à son mérite. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture-Sainte, l'histoire ecclésiastique & la théologie : le plus considérable est une traduction suédoise de la Bible, Stockholm, 1703, in-fol. C'est dommage que l'hérésie de Luther se fasse remarquer dans tout cela.

BEOLCO, (Ange) surnommé *Ruzantes*, naquit à Padoue, & mourut en 1542. Il étudia de bonne heure l'air, le geste, & le langage des villageois, & en prit tout ce qu'il y avoit de naïf, de plaisant & de grotesque. C'étoit le Vadé des Italiens. Ses *Farces rustiques*, quoiqu'écrites d'un style bas & populaire, plaisent aux gens d'esprit, par la vérité avec laquelle les campagnards y sont représentés, & par les bons mots piquans dont elles sont assaisonnées. Il aima mieux être le premier dans ce genre, que le second dans un genre plus élevé. Ses principales pieces sont : La *Vaccaria*, l'*Anconitana*, la *Moschetta*, la *Fiorina*, la *Piovana*, &c. Elles furent imprimées avec d'autres Poésies du même genre en 1584, in-12, sous le titre : *Tutte le Opere del famosissimo Ruzantes.*

BERAUD, (Laurent) jésuite, né à Lyon le 5 mars 1702, mort dans la même ville le 26 juin 1777, professeur des mathématiques à Avignon, est auteur de diverses dissertations estimées. I. *Dissertation sur la cause de l'augmentation des poids que certaines matieres acquierent dans leur calcination*, 1747, 1 vol. in-4°. II. — *Sur le rapport qui se trouve entre la cause des effets de l'aiman & celle des phénomenes de l'électricité*, 1748, 1 vol. in-4°. III. — Sur cette question : *Les animaux & les métaux ne deviennent-ils électriques que par communication ?* Piece qui a remporté le prix à Angers, 1749. Le P. Beraud réunissoit aux talens les plus variés, à la science la plus profonde, au mérite rare de développer & d'exprimer avec clarté les idées les plus abstraites, la simplicité du cœur & la modestie de l'esprit.

BERAULD, (Nicolas) *Beraldus*, natif d'Orléans, se distinguadans les premieres années du 16e. siecle, en l'université de Paris, par sa connoissance des belles-lettres & des mathématiques. Il fut précepteur de l'amiral de Coligni & de ses deux freres. Il ne vécut pas beaucoup au-delà de 1539. Il ne pouvoit donc être en 1571 principal du college de Montargis, comme l'ont dit quelques lexicographes : cette place étoit alors occupée par François Berauld son fils, qui se fit calviniste. On a de Nicolas Berauld une édition des

Œuvres de Guillaume, évêque de Paris, 1516, in-fol.; une de l'*Hiſtoire naturelle de Pline*, & d'autres ouvrages. Sa vertu & ſes talens lui concilierent l'amitié & l'eſtime d'Eraſme, & de pluſieurs autres perſonnages illuſtres.

BERAULT, (Joſias) avocat au parlement de Rouen, ſe diſtingua par ſon ſavoir, ſous le regne de Henri III. On a de lui un Commentaire fort eſtimé ſur la Coutume de Normandie. La 5e. édition en 1650, & la 6e. donnée en 1660, in-fol., ſont les meilleures. Les libraires de Rouen ont réuni, en 1684, les Commentaires de Berault, de Godefroi & d'Aviron, en 2 vol. in-fol.

BERCHEM, *voyez* BERGHEM.

BERCHOIRE ou BERCHEUR ou BERTHEUR, (Pierre) *Berchorius* ou *Berthorius*, Bénédictin de ſaint Pierre-du-Chemin, village à 3 lieues de Poitiers, fut prieur de S. Eloi à Paris, & mourut en 1362. C'eſt lui qui fit, par ordre du roi Jean, la traduction françoiſe de Tite-Live, Paris 1486, in-fol., dont il y a un beau manuſcrit en Sorbonne. Il eſt encore auteur du *Réductoire moral*; du *Répertoire*, ou Dictionnaire moral de la Bible, Deventer, 1477, in-fol. & Cologne, 1650: ouvrages aſſez mal exécutés. Il a compoſé le *Répertoire* dans une tour où il avoit été mis à cauſe de ſes ſentimens peu orthodoxes. On dit que cette rigueur le corrigea.

BERENGER I, fils d'Ebérard, duc de Frioul, & de Giſle, fille de l'empereur Louis, dit *le Débonnaire*, qui vivoit dans le 9e. ſiecle, étoit un prince ambitieux, cruel & emporté. Vers l'an 893 il ſe fit déclarer roi d'Italie, contre Gui, duc de Spolette, qui le défit dans deux batailles rangées. Bérenger implora le ſecours de l'empereur Arnould qui paſſa en Italie, où il ſoumit pluſieurs villes en 894 & 896. En 898, les Italiens ſe ſouleverent contre Bérenger, que ſon orgueil & ſa cruauté rendoient inſupportable. Ils appellerent Louis Bozon, roi d'Arles & de Bourgogne, qui s'étant engagé témérairement dans le pays ennemi, ſe vit ſurpris par Bérenger, auquel il demanda par grace de lui permettre de retourner en ſon pays. L'année ſuivante, Bozon repaſſa les Alpes, à la tête d'une puiſſante armée, à laquelle tout céda; il s'avança juſques à Rome, où il ſe fit couronner empereur, & régna quatre ou cinq ans avec aſſez de bonheur: mais Bérenger le ſurprit à Vérone, & lui fit crever les yeux l'an 904; après quoi Bérenger ſe fit couronner empereur par le pape Jean IX la même année, & par le pape Jean X en 915. L'année d'après, il joignit ſes troupes à celles de ce pape & des autres princes, & défit les Sarrazins qui faiſoient de grands déſordres en Italie. Mais aveuglé par ſes ſuccès, il irrita contre lui les grands, qui appellerent Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Bérenger, quoique ſurpris, ne négligea pas le ſoin de ſa défenſe, & fit venir à ſon ſecours les Hongrois qui ravageoient alors l'Allemagne, & qui l'avoient

remplie de carnage & d'incendies ; ils ne commirent pas moins d'excès en Italie, & Bérenger qui les y avoit attirés, y devint plus odieux que ces barbares mêmes. Tout le monde s'y ligua contre lui, il perdit une bataille le 28 juin de de l'an 922, près de Plaisance, contre Rodolphe. Il ne lui resta plus que Vérone où il s'enferma, & où il fut assassiné en l'an 924, par la trahison de Flambert. Il ne laissa qu'une fille unique, Gisle ou Giselette, mere de Bérenger II, dit *le Jeune*.

BERENGER II, dit *le Jeune*, fils d'Albert, marquis d'Ivrée, & de Gisle, fille de Bérenger I, se souleva vers l'an 939 contre Hugues, roi d'Italie & d'Arles ; mais il fut obligé de se sauver en Allemagne, vers l'empereur Othon, auquel il alla demander du secours. Depuis, étant revenu dans le tems que les Italiens avoient abandonné Hugues en 945, il se rendit maître d'une partie de l'Italie, & prit le titre de roi en 950, après la mort de Lothaire, fils du même Hugues. Le dessein de se maintenir lui avoit fait envoyer l'historien Luitprand à Constantin VIII, empereur des Grecs ; mais ce fut inutilement. Il exerça une tyrannie si violente sur ses sujets, qu'ils furent contraints d'appeller Othon à leur secours. Adelaïs, veuve de Lothaire, que Bérenger vouloit obliger d'épouser son fils Adelberg, fut encore un motif du voyage de l'empereur Othon en Italie. Il y prit l'an 964 Bérenger, qu'il envoya en Allemagne ; & ce prince y mourut deux ans après à Bamberg, ville de Franconie.

BERENGER, archidiacre d'Angers, trésorier & écolâtre de S. Martin de Tours, sa patrie, fut condamné dans un concile de Rome en 1050. Il renouvelloit les erreurs de Jean Scot, surnommé Erigene, & soutenues ensuite, plusieurs siecles après, par les Sacramentaires, quoiqu'avec moins d'égarement que plusieurs d'entr'eux, & en s'éloignant moins de la doctrine de l'Eglise. « Il » enseigna, dit l'abbé Pluquet (*Dict. des Hérésies*, art. *Bérenger*) « que le pain & le vin » ne se changeoient point au » corps & au sang de JESUS-» CHRIST ; mais il n'attaqua » point la présence réelle. Il » connoissoit que l'Ecriture & » la Tradition ne permettoient » pas de douter que l'Eucha-» ristie ne contînt vraiment » & réellement le corps & le » sang de J. C., & qu'elle ne » fût même son vrai corps. » Mais il croyoit que le Verbe » s'unissoit au pain & au vin, » & que c'étoit par cette union » qu'ils devenoient le corps & » le sang de J. C., sans chan-» ger leur nature ou leur es-» sence physique, & sans ces-» ser d'être du pain & du » vin ». Cette héresie avoit déja bien des fauteurs, parmi lesquels on comptoit Brunon, évêque d'Angers. Henri I, roi de France, se joignit au pape, & fit condamner l'héréfiarque dans un concile, où ce prince assista lui-même, avec les plus considérables du clergé & de la noblesse. Le roi en qualité d'abbé de S. Martin de Tours, donna ordre de ne point payer

à Bérenger les revenus du canonicat qu'il poſſédoit dans cette égliſe. Bérenger ſe rétracta au concile de Tours en 1054; mais après le concile, il dogmatiſa comme auparavant. Nicolas II aſſembla à Rome, en 1059, un concile de 113 évêques; Bérenger y ſouſcrivit une nouvelle abjuration, & une profeſſion de foi dreſſée par le cardinal Humbert, dans laquelle il reconnoiſſoit, *que le pain & le vin, après la conſécration, étoient le vrai corps & le vrai ſang de J. C.* Il brûla ſes écrits, & le livre de Jean Scot; mais à peine fut-il hors du concile, qu'il écrivit contre ſa formule de foi, & accabla d'injures le cardinal qui l'avoit rédigée. Il ne laiſſa pas de condamner encore ſes erreurs au concile de Rouen, en 1063; & en 1075 à celui de Poitiers, où il manqua d'être tué. Grégoire VII le cita à Rome en 1078, à un concile qu'il célébroit alors: il y prononça encore ſa rétractation. Deux ans après, il renonça de nouveau à ſes erreurs dans un concile célébré à Bordeaux; il mourut en 1088, dans ſon opinion, ſuivant les uns; & dans le repentir, ſuivant les autres. Nous avons de lui pluſieurs ouvrages relatifs à ces diſputes. Tels ſont une Lettre à Aſcelin, une autre à Richard, trois Profeſſions de foi, & une partie de ſon Traité contre la ſeconde profeſſion de foi qu'on l'avoit obligé de faire, dans le *Theſaurus anecdotorum* de Martenne, & dans les Œuvres de Lanfranc. Bérenger vilipendoit les Peres, parce qu'il les trouvoit contraires à ſa doctrine, & qu'ils avoient établi clairement & unanimement ce qu'il lui prenoit la fantaiſie de nier. La maniere dont Mosheim (*Hiſt. Eccléſ. du 10e. ſiecle*) a parlé de Bérenger, montre à quel point un homme, d'ailleurs inſtruit, peut porter l'aveuglement ſyſtématique. Il dit que Bérenger étoit renommé pour ſon ſavoir & pour la ſainteté exemplaire de ſes mœurs; il n'a pas cru pouvoir ſe diſpenſer de donner quelques grains d'encens à un hérétique. Mais le ſavoir de Bérenger eſt fort mal prouvé par ce qui reſte de ſes écrits, & ſa ſainteté encore plus mal par trois parjures conſécutifs.

BERENGER, (Pierre) Poitevin, diſciple d'Abailard, publia une Apologie violente pour ſon maître, contre Saint Bernard qui l'avoit fait condamner. Elle ſe trouve avec les Œuvres d'Abailard; l'on y remarque le zele inconſidéré d'un diſciple ſéduit, plutôt que le langage de la vérité & de la raiſon.

BERENICE, *voyez* CALLIPATIRA, femme célebre d'Athenes.

BERENICE, fille de Ptolomée *Philadelphe*, & d'Arſinoé, épouſa ſon frere Ptolomée *Evergetes*, 246 ans avant Jeſus-Chriſt. La même année, ce roi étant ſur le point de faire la guerre à Séleucus, roi de Syrie, Bérénice, pour obtenir que ſon mari retournât bientôt victorieux, voua ſa chevelure à Vénus. A ſon retour, elle coupa ſes cheveux, & les offrit dans un temple; mais comme on ne les y trouva pas le lendemain, un mathématicien, nommé *Conon*,

assura qu'ils avoient été enlevés au ciel, & mis entre les astres. Effectivement, ils occupent encore aujourd'hui une place dans le ciel astronomique, sous le nom de *Coma Berenices*. Catulle les a célébrés par un poëme.

BERENICE, autre fille de Ptolomée *Philadelphe*, fut mariée par son pere à Antiochus *le Dieu*, roi de Syrie, 25[illegible] ans avant J. C. Ce dernier avoit alors une autre femme, nommée *Laodice*, & il en avoit eu Séleucus, dit *Callinicus*, & Antiochus qu'on surnomma l'*Epervier*. Sept ou huit ans après, l'an 246 avant J. C., Antiochus rappella Laodice, laquelle craignant l'esprit volage de ce prince, l'empoisonna, & fit assiéger Bérénice qui s'étoit retirée avec son fils, dans l'asyle de Daphné, au faubourg d'Antioche. Ptolomée Evergetes, son frere, se mit en campagne pour la secourir; mais avant son arrivée, le fils de Bérénice tomba entre les mains de Cénée, émissaire de Laodice, & fut massacré. Sa mere monta sur un chariot, poursuivit l'assassin, le tua d'un coup de pierre, & se renferma dans Antioche, où elle fut prise & étranglée.

BERENICE, fille de Ptolomée Auletes fit étrangler son mari Séleucus, pour épouser Archelaüs, qui fut tué dans un combat. Ptolomée rétabli sur son trône, d'où ses sujets l'avoient chassé, la punit de mort l'an 55 avant J. C.

BERENICE de Chio, l'une des femmes de Mithridate Eupator. Ce prince vaincu par Lucullus, craignant que le vainqueur ne prît un château où ses femmes étoient retirées, & ne les violât, leur envoya un ennuque pour les faire mourir. Bérenice donna à sa mere une partie du poison que l'eunuque lui offroit, & en ayant pris trop peu pour mourir assez tôt, ce barbare l'étrangla l'an 71 avant J. C. « Cette horrible » action de Mithridate, dit un » historien, passeroit encore au- » jourd'hui, chez les Orientaux, » pour un trait héroïque; chez » nous, ce n'est qu'une abomi- » nation, le fruit horrible de » trois passions réunies, la lubri- » cité, la jalousie & la cruauté».

BERENICE, fille de Costobare & de Salomé, sœur d'Hérode le Grand, épousa Aristobule, fils de ce prince. Elle vécut mal avec lui, & contribua à sa mort par ses plaintes & par ses intrigues. Elle se maria à Theudion, oncle d'Antipater, fils d'Hérode, après la mort duquel elle alla à Rome. Antonia, femme de Drusus, lui témoigna beaucoup d'amitié. Bérénice mourut quelque tems après. Son fils du premier lit, Agrippa, fit un voyage à Rome, l'an 36 de J. C., où il reçut de grands services d'Antonia.

BERENICE, fille d'Agrippa l'ancien, & sœur aînée d'Agrippa le jeune, rois des Juifs, fut mariée à Hérode son oncle, à qui Claude donna le royaume de Chalcide; c'est elle dont il est parlé au chapitre 25 des Actes des Apôtres, qui vit Paul dans les fers & entendit la défense de ce grand homme. Elle demeura quelque tems veuve après la mort d'Hérode; mais pour étouffer le bruit très-

bien fondé qu'elle avoit un commerce inceſtueux avec ſon frere, elle épouſa Polémon, roi de Cilicie, après l'avoir engagé à ſe faire circoncire. Elle le quitta enſuite pour ſon ancien amant. C'eſt elle qui conſeilla aux Juifs de ſe ſoumettre aux Romains; mais n'ayant pu rien gagner ſur ce peuple indocile, elle ſe rangea du côté de Titus, & s'en fit aimer. On dit que cet empereur qui, malgré tout le bien qu'on en dit, avoit les paſſions très-violentes, voulut l'épouſer, & la faire déclarer impératrice; mais que la crainte des murmures du peuple Romain l'obligea de la renvoyer, malgré lui & malgré elle, dès les premiers jours de ſon empire. Cette ſéparation de deux amans paſſionnés a été miſe ſur le théatre françois, par Corneille & Racine, à la priere d'une princeſſe qui ſe repaiſſoit trop volontiers d'aventures amoureuſes & romaneſques.

BERENICIUS, homme inconnu, qui parut en Hollande l'an 1670. On crut que c'étoit quelque religieux apoſtat. Il gagnoit ſa vie à ramonner des cheminées & à aiguiſer des couteaux. Il mourut dans un marais, étouffé par un excès de vin. Ses talens, ſi l'on en croit quelques hiſtoriens, étoient extraordinaires. Il verſifioit avec une telle facilité, qu'il récitoit ſoudain en aſſez bons vers, ce qu'on lui diſoit en proſe. On l'a vu traduire du flamand, en vers grecs ou latins, les gazettes, en ſe tenant debout ſur un pied. C'étoit une eſpece d'improviſateur. Et d'après tout ce que l'on en raconte, on eſt porté à croire qu'il y a autant de charlatanerie d'un côté que d'exagération & de crédulité de l'autre. On lui attribue la Satyre ou Poëme héroïco-burleſque, intitulé *Georgarchoniomachia*.

BERETIN, (Pierre) né à Cortone dans la Toſcane, en 1596, montra d'abord peu de talent pour la peinture; mais ſes diſpoſitions s'étant développées tout-à-coup, il étonna ceux de ſes compagnons qui s'étoient moqués de lui. Rome, Florence le poſſédèrent ſucceſſivement. Alexandre VII le créa chevalier de l'éperon d'or. Le grand-duc Ferdinand II lui donna auſſi pluſieurs marques de ſon eſtime. Un jour ce prince admirant un enfant qu'il avoit peint pleurant, il ne fit que donner un coup de pinceau, & il parut rire; puis avec une autre touche, il le remit dans ſon premier état: *Prince*, lui dit Beretin, *vous voyez avec quelle facilité les enfans pleurent & rient*. Il mourut de la goutte en 1669. Son commerce étoit aimable, ſes mœurs pures, ſon naturel doux, ſon cœur ſenſible à l'amitié. Son génie étoit vaſte, & demandoit de grands ſujets à traiter. Il mettoit une grace ſinguliere dans ſes airs de tête, du brillant & de la fraîcheur dans ſon coloris, de la nobleſſe dans ſes idées; mais ſon deſſin étoit peu correct, ſes draperies peu régulieres, & ſes figures quelquefois lourdes. Beretin, connu auſſi ſous le nom de *Pierre de Cortone*, ne réuſſit pas moins dans l'architecture.

BERGAME, *voyez* FORESTI.

BERGERAC,

BERGERAC, *voyez* CYRANO.

BERGHEM, (Nicolas) peintre, excellent payſagiſte, né à Amſterdam en 1624, montra dès ſon enfance les plus grandes diſpoſitions pour la peinture. Le château de Benthem, où il demeura long-tems, lui offroit des vues agréables & variées, qu'il deſſina d'après nature. Ses tableaux ſont remarquables par la richeſſe & la variété de ſes deſſins, par un coloris plein de graces & de vérité. Le roi de France en poſſede deux. Ce peintre mourut en 1683. La douceur & la timidité formoient ſon caractère, & l'avarice celui de ſa femme. C'étoit à la fois une harpie & une mégere. Elle s'emparoit de ſon argent, & le laiſſoit à peine reſpirer; elle étoit dans une chambre au-deſſous de ſon attelier, pour frapper au plancher toutes les fois qu'elle s'imaginoit que ſon mari alloit s'endormir. Le ſeul plaiſir de Berghem étoit de peindre. Il diſoit en badinant que *l'argent étoit inutile à qui ſait s'occuper.*

BERGIER, (Nicolas) naquit à Rheims en 1557. Il fut profeſſeur dans l'univerſité de cette ville. Il s'adonna enſuite au barreau, & s'y fit un nom. Les habitans de Rheims l'envoyerent ſouvent à Paris, en qualité de député, pour les affaires de leur ville. Le préſident de Bellievre lui procura une penſion de 200 écus, & un brevet d'hiſtoriographe. Il mourut en 1623. On a de lui : I. Les *Antiquités de Rheims*, 1635, in-4°. II. L'*Hiſtoire des grands chemins de l'Empire Romain*, traduite en pluſieurs langues, & réimprimée à Bruxelles, en 2 vol. in-4°, 1729. Elle réunit tout ce qu'on pouvoit dire de plus curieux ſur cette matiere. Les ſavans l'eſtiment beaucoup & avec raiſon. On trouve cet ouvrage en latin dans le 10e. vol. des Antiquités Romaines de Grævius.

BERGIER, *voyez* GEOFFROI (Etienne-François).

BERGIER, (Nicolas-Silveſtre, docteur en théologie, curé de Flange-Bouche, diocèſe de Beſançon, chanoine de la métropole de Paris, né à Darnay en Lorraine, le 31 décembre 1718, s'eſt fait connoître par un grand nombre d'écrits utiles & ſavans. Après avoir préludé dans la carriere des lettres par quelques ouvrages légers, & remporté deux fois le prix d'éloquence à l'académie de Beſançon, il s'élança dans un champ plus vaſte, & fit bientôt ſervir ſa plume à un objet plus noble & plus glorieux, celui de défendre la Religion chrétienne contre les attaques multipliées des incrédules, qui plus acharnés que jamais à ſa deſtruction, ſe flattoient déjà d'aſſeoir l'impiété ſur ſes ruines. *Le Déiſme réfuté par lui-même*, imprimé en 1765, fut le premier ouvrage que Bergier publia en ſa faveur. Il y attaque particuliérement J. J. Rouſſeau; il l'attaque avec ſes propres armes & ne lui oppoſe pour l'ordinaire que ſes propres ſentimens, établis dans quelqu'autre endroit de ſes ouvrages. C'eſt là qu'il manie heureuſement la comparaiſon de l'aveugle-né, pour expliquer le rapport de notre raiſon avec la nature & les ouvrages de Dieu;

qu'il prouve la néceſſité & l'exiſtence de la révélation, la voie dont Dieu veut ſe ſervir pour nous la faire connoître; qu'il combat la tolérance, & juſtifie pleinement la Religion des maux qu'on lui attribue; qu'il démontre l'inutilité & les faux principes du nouveau plan d'éducation, tracé dans l'*Emile*, allie le Chriſtianiſme avec la politique, réfute enfin d'une maniere victorieuſe l'Apologie de Rouſſeau contre le Mandement de l'archevêque de Paris, &c. Cet ouvrage fut bientôt ſuivi d'un autre. La *Certitude des preuves du Chriſtianiſme* parut en 1767. L'auteur l'oppoſa à l'*Examen critique des apologiſtes de la Religion Chrétienne* : ouvrage inſidieux, long-tems connu en manuſcrit, & qui avoit fourni les matériaux à un grand nombre de livres impies, avant que Freret le mît au jour. L'abbé Bergier dévoile la paſſion & la mauvaiſe foi de cet incrédule, que le maſque de la modération pouvoit déguiſer, & ſans s'étonner de ce groupe énorme de raiſonnemens ſpécieux, il les attaque en détail, fait voir l'illuſion de chacun en particulier, & renverſe ainſi l'édifice entier. Il donna en 1769 ſon *Apologie de la Religion Chrétienne* : ouvrage plus étendu que les deux précédens; mais où l'on trouve la même préciſion, la même clarté, la même modération. L'auteur y combat Boulanger, auteur du *Deſpotiſme Oriental*, de l'*Antiquité dévoilée*, & du *Chriſtianiſme dévoilé*. La *Suite* de cette *Apologie ou Réfutation des principaux articles du Dictionnaire philoſophique* préſente une préciſion, une énergie, un laconiſme admirable. L'abbé Bergier en revenant pluſieurs fois aux mêmes objets où ſes adverſaires qui ſe répetent ſans ceſſe, le rappellent, paroît toujours armé de nouvelles raiſons & de nouvelles autorités; & quoiqu'il ſatisfaſſe toujours, il ne s'épuiſe jamais, & oppoſe à la monotonie des philoſophes une fécondité & une variété qui forment un contraſte peu avantageux au génie ou plutôt à la cauſe de ces meſſieurs. Le *Syſtême de la Nature* faiſoit beaucoup de ravages. Bergier lui oppoſa en 1771 ſon *Examen du Matérialiſme*. C'eſt dans cet ouvrage que le célebre apologiſte de la Religion fait l'anatomie de la monſtrueuſe production qu'il réfute avec une exactitude qui tient du ſcrupule, mais qui le met à l'abri du reproche que quelques philoſophes avoient oſé faire à d'autres, d'avoir paſſé ſous ſilence des objections eſſencielles. Dans le premier volume il détruit le matérialiſme, & dans le ſecond il juſtifie la Religion, & traite de la Divinité, des preuves de ſon exiſtence, de ſes attributs, de la maniere dont elle influe ſur le bonheur des hommes, &c. Dans ſa *Réponſe aux conſeils raiſonnables* qu'il donna en 1772, il réfute quelques ſophiſmes & ſarcaſmes de Voltaire. En 1780 parut ſon *Traité hiſtorique & dogmatique*, &c. : ouvrage plein de choſes, riche en obſervations de tous les genres; hiſtoire, phyſique, géographie, politique, morale, philoſophie, érudition ſacrée, tout ſe réunit ſous la plume du ſavant, éloquent & judicieux auteur, pour

faire un tableau ſimple par ſon objet principal, quoiqu'infiniment compoſé par la diverſité de ſes rapports & la multitude des parties qui concourent à former ce précieux enſemble. En 1788 & ſuiv., il publia ſon *Encyclopédie méthodique. Théologie*, où l'on retrouve en général la vaſte érudition, la logique rigoureuſe, le ſtyle coulant, rapide, aiſé de ſes autres productions; mais çà & là, ainſi que dans l'ouvrage précédent, un peu trop d'indulgence ou de complaiſance envers les gens d'une ſecte qui ne dédaignoit point ſes talens, une eſpece d'égards pour des erreurs accréditées & de compoſition avec quelques préjugés dominans. » Je crois quelquefois, a dit » un critique, entendre la Re- » ligion qu'il a ſi ſavamment » défendue, lui dire avec un » ton de tendreſſe & de plainte: » *Tu quoque, Brute*»! Des hommes reſpectables ont témoigné leurs regrets ſur ſon aſſociation à une tourbe d'écrivailleurs, que le chef lui-même appelloit *une race déteſtable de travailleurs, qui ne ſachant rien, & qui ſe piquant de ſavoir tout, chercherent à ſe diſtinguer par une univerſalité déſeſpérante, ſe jetterent ſur tout, brouillerent tout, gâterent tout, mettant leur énorme faucille dans la moiſſon des autres.* Il eſt certain que cette aſſociation a infiniment contribué à répandre un ouvrage pernicieux, vaſte magaſin d'erreurs de tous les genres; dont les lecteurs chrétiens avoient la plus grande averſion, & qui depuis qu'il fut décoré du nom d'un auteur ſi ſage & ſi religieux, trouva place dans les bibliotheques les plus ſcrupuleuſement compoſées. Mais cette démarche imprudente où ſon zele peut lui avoir fait illuſion, n'empêchera pas qu'il ne ſoit conſidéré à juſte titre, pour un des plus zélés apologiſtes modernes du Chriſtianiſme. Ce qui diſtingue particuliérement l'abbé Bergier, ce qui fait le caractere excluſif de ſes ouvrages parmi les apologies de la Religion, c'eſt une logique d'une préciſion & d'une vigueur étonnantes, qui ſe montrant dans une ſeule & même matiere ſous des formes abſolument différentes, attaque le ſophiſme en tant de manieres à la fois, le frappe ſi rudement ſur les endroits où ſa réſiſtance paroiſſoit la mieux aſſurée, que la victoire ſe décide toujours par cette lumiere pleine & brillante qui ne laiſſe ſubſiſter aucun nuage de l'erreur. Je ne ſais s'il eſt poſſible d'avoir plus de connoiſſances en tant de genres divers, mais particuliérement dans l'hiſtoire, la théologie, la critique, & ſur-tout dans cette immenſité de brochures & de compilations de toutes les eſpeces, que les Encelades de ce ſiecle ont entaſſées comme des monts pour abattre, ſi ce triſte exploit pouvoit être l'ouvrage des mortels, le trône de l'Eternel. Perſonne ne connoît & ne confond mieux les ruſes & les détours de ces eſprits faux & tortueux, ces petits artifices que le menſonge emploie avec un art qui lui eſt honteuſement propre, ces fruits odieux de la mauvaiſe foi, ces tours de malice noire, cette impiété maligne, comme parle l'Ecriture, qui dirige les attaques de l'en-

nemi contre le Lieu-Saint. (*Quanta malignatus eſt inimicus in Sancto!* Pſal. 73). Tout cela s'évanouit comme une fumée devant les regards de l'éternelle & invincible vérité, préſentée avec ſes traits naturels par cet homme de zele & de génie (*Ad nihilum deductus eſt in conſpectu ejus malignus.* Pſ. 14). C'eſt ſur-tout dans ce genre d'argument qu'on appelle *rétorſion*, que M. Bergier excelle, c'eſt par lui ordinairement qu'il conſomme ſon triomphe. A peine a-t-il repouſſé les attaques des adverſaires du Chriſtianiſme, qu'il les attaque lui-même avec leurs propres armes, tournées contre eux avec une célérité & une adreſſe qui étonne le lecteur, qui mettant, pour ainſi dire, la Religion hors de l'arene, y place le philoſophiſme & l'accable de mille traits. Nous ne parlerons pas de ſon Traité ſur l'*Origine des Dieux du Paganiſme*, ouvrage où l'on ne trouve ni ſa logique, ni la marche judicieuſe de ſa vaſte érudition : il le répudia en quelque ſorte lui-même par l'éloge qu'il fait pluſieurs fois de l'*Hiſtoire des Tems fabuleux*, dont le réſultat lui étoit tout-à-fait contraire. « Il étoit, dit l'abbé » Barruel, du petit nombre de » ceux qui pouvoient le juger; » mais je puis aſſurer que je » n'ai point vu d'admirateur » plus ſincere & plus éclairé » de cette eſtimable production de M. du Rocher, que » l'abbé Bergier lui-même : il » la louoit, la préconiſoit par- » tout, & diſoit hautement *que* » *le ſyſtême de la fable expliquée* » *par l'hiſtoire, étoit mieux* » *prouvé que le ſien, & me-* » *ritoit la préférence à tout* » *égard* » (*).

BERGLER, (Etienne) ſavant du 18e. ſiecle, mena une vie aſſez errante à Leipſick, à Amſterdam, à Hambourg, & fut preſque toujours aux gages des libraires. Une traduction qu'il fit du Traité des Offices du célebre Maurocordato, deſpote de Moldavie & de Valachie, lui concilia la bienveillance de ce prince. Il quitta Leipſick pour ſe rendre à ſa cour; mais ayant trouvé le deſpote mort, il paſſa en Turquie, où il vécut & mourut miſérablement, après avoir abjuré la religion chrétienne. C'étoit un homme verſé dans les langues grecque & latine; mais d'un caractere dur, peu ſociable & inquiet. Il fournit pluſieurs articles aux Journaux de Leipſick; mais il eſt principalement connu par des Verſions & par des Commentaires, dont les uns ont été publiés ſous ſon nom, & les autres ſont anonymes. Nous ne poſ-

(*) Quel témoignage et quelle nouvelle preuve en faveur de l'immortelle et unique *Histoire des Tems fabuleux!* Cela n'empêche pas que M. Court de Gebellin ne fût enthousiasmé de l'ouvrage de M. Bergier, et ne regardât en toute pitié celui de M. Guerin du Rocher : parce que l'empirique docteur, mort au baquet de Mesmer, étoit aveuglé par un creux système de son invention, qu'il croyoit pouvoir étayer de quelques idées de M. Bergier; tandis que M. Bergier, ne cherchant que la vérité, étoit aussi charmé de la trouver chez un autre que chez lui-même.

ſédons que ſes Notes ſur Ariſtophane, inſérées dans l'*Ariſtophanis Comediæ undecim, græcè & latinè*, in-4°., à Leyde, 1760. C'eſt à M. Burmann qu'on doit cette édition.

BERGMAN, (Torbern) chevalier de l'ordre-royal de Vaſa, profeſſeur de chymie à Upſal, membre de l'académie des ſciences de la même ville, aſſocié à celles de Paris, de Londres, de Berlin, de Stockholm, &c., né en 1735 à Catharineberg en Weſtrogothie, ſe diſtingua d'abord comme phyſicien & naturaliſte, & fut diſciple de Linné. La chaire de chymie & de minéralogie que rempliſſoit Wallerius, ſe trouvant vacante par ſa retraite, Bergman ſe mit au nombre des concurrens, & ſans avoir juſqu'alors annoncé aucun travail en chymie, il publia un *Mémoire ſur la préparation de l'Alun*, qui fut vivement attaqué dans les Journaux, & Wallerius lui-même le critiqua. Le prince Guſtave, aujourd'hui roi de Suede, ſon protecteur, parvint à le faire approuver par un comité de l'univerſité d'Upſal. Ce *Mémoire* fut ſuivi d'un grand nombre d'autres, où l'auteur traite ſouvent des matieres utiles, mais où il s'abandonne auſſi à des hypotheſes & des plans de création, dans leſquels il n'eſt pas plus heureux, que les confians ſpéculateurs qui ont couru la même carriere. Le principal de ſes ouvrages eſt ſa *Sciagraphia mineralis*, qui a été traduite en françois, in-8°. Il mourut à Upſal en 1776. L'univerſité a rendu à ſa mémoire les honneurs les plus diſtingués, & l'académie de Stockholm lui a conſacré une médaille.

BERIGARD, (Claude) né à Moulins en 1578, enſeigna la philoſophie avec réputation à Piſe & à Padoue, où il mourut en 1663, à 85 ans. On a de lui: I. *Circulus Piſanus*, imprimé en 1641 à Florence, in-4°.: ouvrage qui l'a fait accuſer de pyrrhoniſme & de matérialiſme avec aſſez de fondement. II. *Dubitationes in Dialogum Galilæi pro Terræ immobilitate*, 1632, in-4°. Le vrai nom de ce philoſophe eſt Claude Guillemet de Beauregard.

BERING, (Vitus) profeſſeur en poéſie à Copenhague, & hiſtoriographe du roi, vers le milieu du dernier ſiecle, a laiſſé un grand nombre de Poéſies latines dans tous les genres. On a recueilli pluſieurs de ſes pieces dans le tome II des *Délices des Poëtes Danois*.

BERKEN ou BERQUEM, (Louis) natif de Bruges, étoit encore jeune, lorſqu'il trouva l'art de tailler les diamans vers l'an 1476. S'étant apperçu que le diamant frotté contre un autre, l'entamoit, il trouva moyen d'en réduire en poudre, & avec cette poudre il parvint à polir les autres; mais cet art eſt bien perfectionné depuis.

BERKENHEAD, (Jean) Anglois, eſt auteur du *Cabinet de la Cour*, qui commença en janvier 1642, lorſque la cour étoit retirée à Oxford pendant les troubles. Ce Journal aſſaiſonné de plaiſanteries & de beaucoup d'eſprit, occaſionna des déſagrémens à ſon auteur; quand le parti des parlemens l'eut emporté, il fut mis en priſon, d'où il ſortit, lorſque

la tranquillité fut rétablie, pour être député au parlement. Il mourut le 4 décembre 1679.

BERKLEI ou BERKLAY, (George) né en Irlande, le 12 mars 1684, fut doyen de Derry, & enſuite évêque de Cloyne ou Méath en 1733. Il commença à être connu en France, par le livre intitulé: *Alciphron, ou le petit Philoſophe, en VII Dialogues*, contenant une apologie de la religion chrétienne, contre ceux qu'on nomme eſprits-forts. Cet écrit parut en françois l'an 1734, à Paris, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans tous les autres ouvrages de l'auteur, des opinions ſingulieres. Les objections contre les vérités fondamentales de la religion, y ſont pouſſées avec une force capable de faire illuſion; & l'on a beſoin de méditer les réponſes pour en ſentir la ſolidité. La *Théorie de la viſion*, qui termine l'ouvrage, eſt fort eſtimée. Ses *Dialogues entre Hylas & Philonoüs*, traduits en françois par l'abbé de Gua, 1751, in-12, firent du bruit. Il y ſoutient qu'il n'y a que des eſprits & point de corps, & appuyoit ce paradoxe particuliérement ſur ce ſophiſme. » Le même objet vu par un » verre, me paroît quatre fois » plus grand qu'à l'œil, & » quatre fois plus petit par un » autre verre. Or, un objet » ne peut avoir 16, 4 & 1 » pied. Ma vue ne m'apprend » donc rien de l'étendue de » cet objet, & je puis croire » qu'il n'a pas d'étendue ». Voltaire a entrepris la réfutation de ce ſophiſme d'une maniere à faire triompher Berklei. M. Bergier a été plus heureux. (Voyez la ſuite de l'Apol. de la Rel., art. *Corps*). On a encore de lui un Traité ſur l'eau de goudron, qu'on lit avec plaiſir, malgré la ſéchereſſe du ſujet, & qui vaut mieux que toutes ſes ſpéculations métaphyſiques. Cantwel en a donné une bonne traduction en françois, in-12. Le ſtyle de Berklei eſt méthodique, élégant & clair. Cet écrivain eſt mort le 14 janvier 1753.

BERNARD, roi d'Italie, *voyez* LOUIS le Débonnaire.

BERNARD DE MENTON, (Saint) né dans un château de ce nom en Genevois, au mois de juin 923, d'une des plus illuſtres maiſons de Savoie, montra dès ſon enfance beaucoup de goût pour les lettres & la vertu. Il ſe conſacra, malgré ſes parens, à l'état eccléſiaſtique. Pour ſe dérober à leurs ſollicitations, il ſe retira à Aouſte en Piémont, & y reçut les ordres ſacrés. Nommé archidiacre de cette égliſe, il fit des miſſions dans les montagnes voiſines. Les habitans de ces déſerts ſauvages, attachés à d'anciennes ſuperſtitions, conſervoient encore des monumens du Paganiſme. Bernard, animé d'un ſaint zele, les renverſa. Son cœur non moins compatiſſant que ſon eſprit étoit éclairé, fut vivement touché des maux que les pélerins Allemands & François avoient à ſouffrir, en allant à Rome pour rendre leurs pieux hommages aux tombeaux des Sts Apôtres. Il fonda pour eux deux hôpitaux, tous deux dans les Alpes; l'un ſur le mont-Joïen, nommé auſſi mont-Jou (*Mons-Jovis*), montagne ainſi appellée, parce

qu'il y avoit un temple de Jupiter qu'il fit abattre ; l'autre sur la colonne Joïenne, ou *Columna Jovis*, ainsi nommée, à cause d'une colonne de Jupiter qui fut pareillement renversée. Ces deux hôpitaux, dits de son nom *le grand* & *le petit S. Bernard*, furent desservis avec autant d'exactitude que de générosité par des chanoines réguliers de S. Augustin. Bernard fut leur premier prévôt, c'est le nom qu'ils donnoient à leur supérieur. Le saint fondateur ayant assuré des secours aux pélerins, alla porter la lumiere de la foi aux peuples de Lombardie qui sont au levant du Mont-Joïen. Il en convertit un grand nombre, & après les avoir arrachés aux ténebres de l'idolâtrie, il passa à Rome, où il obtint la confirmation de son institut. Les privileges que le pape lui accorda, ont été renouvellés par Jean XXII, Martin V, Jean XXIII, Eugene IV, &c. S. Bernard de retour en Lombardie, cultiva les fruits du christianisme qu'il y avoit fait naître, & mourut à Novarre le 28 mai 1008, âgé de 85 ans. Ses vertus éminentes & ses miracles le firent canoniser l'année suivante. Les sectaires & les philosophes du jour s'accordent à faire l'éloge de cet homme zélé & charitable, ainsi que de ses disciples, qui ont conservé l'esprit primitif de leur institut, & exercent envers les pélerins & les passans une charité aussi constante que désintéressée. « Quelques-uns » de ces sublimes solitaires, » dit un voyageur témoin de » leur travaux, gravissoient » les pyramides de granit qui » bordent le chemin, pour y » découvrir un convoi dans la » détresse, & pour répondre » au cri de secours ; d'autres » frayoient le sentier enseveli » sous la neige fraîchement » tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices ; tous, bravant le » froid, les avalanches, le » danger de s'égarer, presqu'aveuglés par les tourbillons de neige, & prêtant une » oreille attentive au moindre » bruit qui leur rappelloit la » voix humaine. Leur intrépidité égale leur vigilance. Aucun malheureux ne les appelle inutilement ; ils le raniment agonisant de froid & de terreur ; ils le transportent » sur leurs bras, tandis que » leurs pieds glissent sur la glace » ou s'enfoncent dans les neiges ; la nuit & le jour voilà » leur ministere ; leur sollicitude veille sur l'humanité » dans ces lieux maudits de la » nature, où ils présentent le » spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais » chanté par nos flatteurs. De » grands chiens sont les compagnons intelligens des courses de leurs maîtres ; ces » dogues bienfaisans vont à la » piste des malheureux ; ils » devancent les guides, & le » sont eux-mêmes : à la voix » de ces auxiliaires, le voyageur transi reprend de l'espérance ; il suit leurs vestiges » toujours sûrs : lorsque les » chûtes de neige aussi promptes que l'éclair, engloutissent » un passager, les dogues de S. » Bernard le découvrent sous » l'abyme ; ils y conduisent les » religieux qui retirent le ca-

» davre, ou portent, s'il en eſt » encore tems, des ſecours à » ce malheureux ». Cet eſtimable inſtitut avoit autrefois pluſieurs maiſons, & des biens conſidérables en différentes provinces, & ſur-tout en Savoie. En conſéquence d'une difficulté ſurvenue entre les Suiſſes & les ducs de Savoie, pour la nomination du prévôt, le pape Benoît XII donna en 1752 une bulle, qui accordoit aux Religieux la liberté de ſe choiſir un prévôt; mais ils furent en même tems dépouillés de tous les biens qu'ils poſſédoient en Savoie, & qui furent transférés à l'ordre hoſpitalier de S. Maurice & de S. Lazare.

BERNARD, (Saint) né en 1091, dans le village de Fontaine en Bourgogne, d'une famille noble, ſe fit moine à l'âge de 22 ans à Cîteaux, avec 30 de ſes compagnons. Son éloquence énergique & touchante leur avoit perſuadé de renoncer au monde. Clairvaux ayant été fondé en 1115, Bernard, quoiqu'à peine ſorti du noviciat, en fut nommé le premier abbé. Cette maiſon, ſi opulente à préſent par une ſuite du travail de ſes premiers religieux, étoit ſi pauvre alors, que les moines faiſoient ſouvent leur potage de feuilles de hêtre, & mêloient dans leur pain de l'orge, du millet & de la veſce. Le nom de Bernard ſe répandit bientôt par-tout. Il eut juſqu'à 700 novices. Le pape Eugene III, des cardinaux, une foule d'évêques, furent tirés de ſon monaſtere. On s'adreſſoit à lui de toute l'Europe. En 1128, on le chargea de dreſſer une regle pour les Templiers, comme le ſeul homme capable de la leur donner. En 1130, un concile aſſemblé à la réquiſition de Louis le Gros, s'en rapporta à lui pour examiner lequel d'Innocent II ou d'Anaclet, élus tous les deux papes, étoit le pontife légitime. Bernard ſe déclara pour Innocent, & toute l'aſſemblée y ſouſcrivit. Quelque tems après il fut envoyé à Milan avec deux cardinaux, pour réconcilier cette égliſe qui s'étoit jetée dans le parti de l'antipape Anaclet. La foule fut ſi grande à ſa porte, tout le tems qu'il reſta dans cette ville, que ſon tempérament délicat ne pouvant réſiſter aux empreſſemens du peuple, il fut obligé de ne ſe montrer plus qu'aux fenêtres, & de donner delà ſa bénédiction aux Milanois. On voulut en vain l'engager à accepter cet archevêché; il aima mieux retourner en France. Il aſſiſta au concile de Sens en 1140, & y fit condamner pluſieurs propoſitions d'Abailard, théologien bel-eſprit, qui ſe flattoit d'être ſon rival. Eugene III, ſon diſciple, lui donna bientôt une commiſſion plus importante. Il écrivit à ſon maître de prêcher la croiſade. Cet homme zélé & éloquent perſuada d'abord Louis le Jeune, roi de France. Il l'engagea d'aller combattre en Aſie des Barbares qui menaçoient l'Europe, de leur enlever les belles provinces qu'ils avoient envahies, & de ſecourir des chrétiens qui gémiſſoient ſous un joug auſſi cruel qu'injuſte. Ce projet d'une ſage politique, fruit naturel de la religion & de la charité, fut combattu un moment par l'abbé Suger,

à raiſon des circonſtances qui ſembloient s'oppoſer au départ du roi ; car ce miniſtre, qui a formé auſſi le plan d'une croiſade, ne déſapprouvoit point l'expédition en elle-même (*voy.* SUGER). Le ſentiment de S. Bernard prévalut. Ses conſeils étoient des oracles pour les princes & pour le peuple. On dreſſa un échafaud en pleine campagne, à Vezelai en Bourgogne, ſur lequel l'humble cénobite parut avec le roi. Il prêcha avec tant de ſuccès, que tout le monde voulut être croiſé. Quoiqu'il eût fait une grande proviſion de croix, il fut obligé de mettre ſon habit en pieces, pour ſuppléer à l'étoffe qui manquoit. L'enthouſiaſme que ſon éloquence inſpira, fut ſi véhément, que Bernard écrivit au pape Eugene : *Vous avez ordonné, j'ai obéi : & votre autorité a rendu mon obéiſſance fructueuſe. Les villes & les châteaux deviennent déſerts, & l'on voit par-tout des veuves dont les maris ſont vivans.* On voulut charger le prédicateur de la croiſade, d'en être le chef; mais ſoit humilité, ſoit horreur pour le tumulte des armes, il refuſa une dignité dangereuſe & pénible, que l'hermite Pierre n'avoit pas craint d'accepter. De France il paſſa en Allemagne, détermina l'empereur Conrad III à prendre la croix, & promit de la part de Dieu, les plus grands ſuccès. On marche de tous les côtés de l'Europe vers l'Aſie, & on envoie une quenouille & un fuſeau à tous les princes qui refuſoient de s'engager dans cette entrepriſe. Saint Bernard reſté en Occident, tandis que tant de guerriers alloient chercher la victoire ou la mort en Orient, s'occupa à réfuter les erreurs de Pierre de Bruys, du moine Raoul qui exhortoit les peuples, au nom de Dieu, d'aller maſſacrer tous les Juifs; à confondre Gilbert de la Porée, Eon de l'Etoile, & les ſectateurs d'Arnaud de Breſſe. Quelque tems avant ſa mort, il publia ſon *Apologie pour la Croiſade* qu'il avoit prêchée; car il ſe trouva des eſprits peu juſtes qui vouloient le rendre reſponſable du mauvais ſuccès qu'elle avoit eu. S. Bernard rejeta ce malheur ſur les déréglemens des ſoldats & des généraux qui la compoſoient. Fleury obſerve que la premiere croiſade avoit eu plus de ſuccès, quoique les Croiſés euſſent été auſſi peu réglés ; Saint Bernard ne s'appercevoit pas, ajoute-t-il, qu'une preuve qui n'eſt pas toujours concluante, ne l'eſt jamais. Mais cette réflexion eſt bien peu digne de ce judicieux hiſtorien. De ce que Dieu ne punit pas toujours, s'enſuit-il qu'il ne punit jamais ? s'il puniſſoit toujours, il auroit bientôt détruit le genre-humain : s'il ne puniſſoit jamais, la marche de ſa providence s'obſcurciroit trop à notre égard. Fleury ne pouvoit ignorer que les Iſraélites avoient été quelquefois heureux, dans des tems où ils étoient plus coupables que lorſque Dieu les puniſſoit. Son argument eſt d'ailleurs celui que Fabius Maximus appelloit *eventus ſtultorum magiſter*. Quoi qu'il en ſoit, S. Bernard appuyoit ſon Apologie par l'exemple de Moïſe, qui après avoir tiré d'Egypte les

Iſraélites, ne fit point entrer ces incrédules & ces rebelles dans la terre qu'il leur avoit promiſe. Il parle enſuite avec beaucoup de modeſtie, des miracles qui avoient autoriſé ſes prédications & ſes promeſſes. On voit par les relations de ces voyages, que les armées des Croiſés étoient non-ſeulement comme les autres armées, mais encore pires; & que toutes ſortes de vices y régnoient, tant ceux qu'ils avoient apportés de leurs pays, que ceux qu'ils avoient pris dans les pays étrangers. Grand nombre d'eccléſiaſtiques & de moines ſe croiſoient; quelques-uns pouſſés d'un véritable zele, d'autres par l'amour de l'indépendance; tous ſe croyoient autoriſés à porter les armes contre les infideles. Ces grandes entrepriſes ne furent ni bien concertées, ni bien conduites. L'indulgence-pléniere & les grands privileges que l'on accordoit aux Croiſés, attiroient une infinité de perſonnes. Ils étoient ſous la protection de l'égliſe, à couvert des pourſuites de leurs créanciers qui ne pouvoient leur rien demander juſqu'à leur retour. Ils étoient déchargés des uſures ou intérêts des ſommes qu'ils devoient. Il y avoit excommunication de plein droit, contre quiconque les attaquoit en leurs perſonnes & en leurs biens. Mais comment faire obſerver une diſcipline exacte à tous ces Croiſés, raſſemblés de différentes nations, & conduits par des chefs indépendans les uns des autres, ſans qu'aucun eût le commandement général? Il eſt vrai que le pape y envoyoit un légat. Mais un eccléſiaſtique étoit-il capable de contenir de telles troupes? Ce fut cependant ce défaut de diſcipline qui aliéna totalement les Grecs, & les rendit les plus dangereux ennemis des Croiſés. On étoit d'ailleurs ſi mal inſtruit de l'état des pays qu'on alloit attaquer, que les Croiſés étoient obligés de prendre des guides ſur les lieux, c'eſt-à-dire, de ſe mettre à la merci de leurs ennemis, qui ſouvent les égaroient exprès & les faiſoient périr ſans combat, comme il arriva à la ſeconde croiſade. (*Voyez* GODEFROI DE BOUILLON, PIERRE l'Hermite, & l'*Hiſtoire littéraire de S. Bernard*, Paris, 1773, page 37 & ſuiv.). S. Bernard mourut en 1153, après avoir fondé, ou aggrégé à ſon ordre, 72 monaſteres, en France, en Eſpagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Irlande, en Savoie, en Italie, en Allemagne, en Suede, en Hongrie, en Danemarck, &c.; & s'il faut y comprendre les fondations faites de ſon tems par les abbayes dépendantes de Clairvaux, on doit en compter 160 & plus. » Il avoit été donné à cet » homme extraordinaire, dit » un auteur célebre, de domi- » ner les eſprits. On le voyoit, » d'un moment à l'autre, paſ- » ſer du fond de ſon déſert au » milieu des cours, jamais dé- » placé; ſans titre, ſans carac- » tere, jouiſſant de cette con- » ſidération perſonnelle qui eſt » au-deſſus de l'autorité; ſim- » ple moine de Clairvaux, » plus puiſſant que l'abbé Suger » premier miniſtre de France; » & conſervant ſur le pape

» Eugene III qui avoit été » ſon diſciple, un aſcendant » qui les honoroit également » l'un & l'autre ». Le grand reproche que l'on fait à S. Bernard eſt de s'être exprimé trop durement au ſujet d'Abailard, dans les Lettres qu'il écrivit à Rome, & aux évêques de France à ce ſujet; mais ce ne fut qu'après le refus que fit Abailard de s'expliquer & de ſe rétracter. Cette conduite dut perſuader au ſaint abbé que ce novateur étoit un hérétique obſtiné. Mosheim & Brucker diſent que S. Bernard n'entendoit rien aux ſubtilités de la dialectique de ſon adverſaire; mais celui-ci s'entendoit-il lui-même? On voit par les ouvrages du premier, qu'il étoit meilleur théologien que ſon antagoniſte, & qu'Abailard auroit pu le prendre pour maître ou pour juge, ſans ſe dégrader. Toujours eſt-il vrai que les ſoi-diſant philoſophes qui reprochent à l'abbé de Clairvaux la haine, la jalouſie, la violence, l'injuſtice contre l'innocence perſécutée, ſe rendent eux-mêmes coupables de tous ces vices. Lorſque Pierre le Vénérable, abbé de Cluni, eut donné à Abailard une retraite, & l'eût converti, S. Bernard ſe réconcilia de bonne foi avec lui, & ne chercha point à troubler ſon repos; il n'avoit donc point de haine contre lui. Mais aux yeux des incrédules, les hérétiques ont toujours raiſon; les Peres de l'égliſe ont toujours eu tort... De toutes les éditions que nous avons des ouvrages de Saint Bernard, la ſeule qui ſoit conſultée par les ſavans, eſt celle de D. Mabillon, 1690, en 2 vol. in-fol. réimprimée en 1719. Cette ſeconde édition eſt moins eſtimée que la premiere. L'une & l'autre ſont enrichies de préfaces & de notes. Le Ier. volume renferme tous les ouvrages qui appartiennent véritablement à S. Bernard. Il eſt diviſé en 4 parties: la 1ere., pour les Lettres; la 2e., pour les Traités; la 3e., pour les Sermons ſur différentes matieres; la 4e., pour les Sermons ſur le Cantique des Cantiques. Le IIe. volume contient les ouvrages attribués à S. Bernard, & pluſieurs pieces curieuſes ſur ſa vie & ſes miracles. Il y a une autre édition du Louvre, en 1642, 6 vol. in-fol. Dom Ant. de St.-Gabriel, Feuillant, a traduit tout S. Bernard en françois, Paris, 1678, 13 vol. in-8°. La vivacité, la nobleſſe, l'énergie & la douceur caractériſent le ſtyle de S. Bernard. Il eſt plein de force, d'onction & d'agrément. Son imagination féconde lui fourniſſoit ſans effort les allégories & les antitheſes dont ſes ouvrages ſont ſemés. Quoique né dans le ſiecle des ſcholaſtiques, il n'en prit ni la méthode ni la ſechereſſe. Eraſme, bon juge en matiere de ſtyle, admiroit l'éloquence & les agrémens de celui de S. Bernard, autant que ſa vaſte & modeſte érudition. *Bernardus & Chriſtianè doctus, & ſanctè facundus, & piè feſtivus* (Eraſm. in cap. 1. Rom.). Très-poſtérieur aux ſiecles des Peres, il eſt néanmoins conſidéré comme tenant une place parmi eux (*voyez* le *Journal hiſt. & littér.* 1 août 1786, p. 178). Les proteſtans, quoiqu'oppoſés à ſa doctrine, lui ont

cependant rendu plus de justice que plusieurs des écrivains catholiques de notre siecle. Luther dit, par une espece d'exagération, qu'il l'emporte sur tous les docteurs de l'église; Bucer le nomme un homme de Dieu; Œcolampade le loue comme un théologien, dont le jugement étoit plus exact que celui de tous les écrivains de son tems; Calvin l'appelle un pieux & saint écrivain, par la bouche duquel la vérité elle-même semble parler. « Au milieu des ténébres, dit Morton, Bernard » brille tout à-la-fois par la lumiere de ses exemples & de » sa science ». « Plût à Dieu, dit Carleton, parmi beaucoup d'invectives contre le saint, » que nous en vissions aujourd'hui plusieurs, & même » un tel qu'il est certain qu'a » été Bernard ». Le beau & touchant Cantique *Ave maris Stella*, est de sa composition. Nous avons sa Vie par le Maître, Paris, 1649, in-8°., & par Villefore, 1704, in-4°. Celle-ci est la meilleure. On voit à la tête son portrait gravé d'après un ancien tableau qui le représente, & qui fut fait un an avant sa mort.

BERNARD, roi d'Italie, fils de Pepin. *Voy.* Louis le Débonnaire.

BERNARD, (le bienheureux) margrave de Bade, fils de Jacques de Bade, qu'Æneas Sylvius, depuis pape sous le nom de *Pie II*, assure avoir été un des plus sages princes de son tems, naquit vers 1438, & ne tarda pas à donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Il avoit été fiancé, du vivant de son pere, à Madelone, fille de Charles VII, roi de France; mais son amour pour la retraite & la chasteté lui fit refuser cette alliance honorable; & céda même à Charles son frere en 1455 la partie du margraviat qui lui étoit échue. Il parcourut ensuite les différentes cours des princes de l'Europe, pour les engager à entreprendre une nouvelle croisade contre les Turcs qui venoient de s'emparer de l'empire d'Orient. L'empereur Fréderic IV qui avoit donné en mariage Catherine d'Autriche sa sœur à Charles de Bade, frere de Bernard, mit ce dernier à la tête de l'entreprise. Bernard se rendit d'abord à la cour de Charles VII, roi de France, puis à celle de Louis, duc de Savoie. Il fut très-bien reçu par ces deux princes. Il partit de Turin au commencement de juillet de l'année 1458, pour aller à Rome trouver le pape Calixte II. Il tomba malade en route à Montiscalier, ville située sur le Pô, près de Turin. On le transporta dans le couvent des Franciscains, où il mourut en odeur de sainteté le 25 de juillet, & il fut enterré dans la collégiale de Sainte-Marie de cette ville. Le pape Sixte IV nomma le 23 de décembre de la même année des commissaires pour informer sur la vie de Bernard & les choses merveilleuses qu'on en rapportoit. Il choisit de nouveau le 4 août 1479, les évêques de Turin & de Carpentras pour continuer la procédure. Enfin le même pape publia en 1481 le décret de la béatification du serviteur de Dieu, laquelle fut célébrée du vivant de la mere de Bernard & d'une partie de

ſes freres. Chriſtophe, margrave de Bade, fils de Charles, fit frapper dans les années 1501, 1512, 1513 & 1519, différentes médailles d'or & d'argent, où le bienheureux Bernard eſt repréſenté en caſque & en cuiraſſe, la tête environnée d'une auréole, tenant d'une main l'étendard de Bade, & de l'autre l'écu de ſa maiſon, avec cette inſcription : *Beatus Bernardus Marchio.* Clément XIV confirma la bulle de béatification de Sixte IV, & déclara le B. Bernard patron du margraviat.

BERNARD, Ptolomée, (S.) inſtituteur des Olivetains, d'une des premieres maiſons de Sienne, naquit en 1272. Il remplit avec tout le zele & l'intégrité poſſibles les premieres places de ſa patrie ; mais le danger des honneurs lui fit abandonner les dignités. Il vendit ſes biens, en diſtribua le prix aux pauvres, ſe retira dans un déſert à dix milles de Sienne, & y pratiqua des auſtérités incroyables. Quelques perſonnes s'étant jointes à lui, le pape lui conſeilla de choiſir le genre de vie de quelque ordre religieux approuvé dans l'égliſe. Il adopta la regle de S. Benoît & l'habit blanc. Gui, évêque d'Arezzo, dans le dioceſe duquel il étoit, confirma ſon choix, ainſi que ſes conſtitutions, en 1319 ; & ſon ordre connu ſous le titre de *Congrégation de la Vierge Marie du Mont-Olivet*, fut ſucceſſivement approuvé par pluſieurs papes. Le ſaint fondateur avoit l'eſprit de piété dans un degré éminent. Il mourut le 20 août 1348. La congrégation des Olivetains eſt nombreuſe en Italie ; leur principale maiſon eſt celle de Ste. Françoiſe à Rome. Il y a auſſi des religieuſes du même ordre.

BERNARD DE THURINGE, annonça vers la fin du dixieme ſiecle que la fin du monde étoit prochaine. Il portoit un habit d'hermite, & menoit une vie auſtere. Il jeta l'alarme dans tous les eſprits ; & une éclipſe de ſoleil étant arrivée dans ce tems-là, beaucoup de monde alla ſe cacher dans des creux de rocher, dans des antres & des cavernes. Le retour de la lumiere ne calma pas les eſprits. Il fallut que Gerberge, femme de Louis d'Outremer, engageât les théologiens à éclaircir cette matiere. Ils déciderent que rien ne prouvoit la fin prochaine du monde, & que, ſelon toute apparence, le tems de l'antechriſt étoit encore éloigné ; le monde ſubſiſta, & les rêveries de l'hermite Bernard ſe diſſiperent. Quelques ignorans n'ont pas rougi de prêter les ſonges de cet enthouſiaſte à S. Bernard, abbé de Cîteaux.

BERNARD DE BRUXELLES, eſt connu par ſes *Chaſſes*, où il peignit d'après nature l'empereur Charles V, ſon protecteur, & les principaux ſeigneurs de ſa cour. On a encore de lui, à Anvers, un tableau du Jugement dernier, dont il dora le champ avant d'y mettre les couleurs, afin que l'éclat de l'or rendit l'embrâſement du ciel plus au naturel. On ne ſait ni le tems de ſa naiſſance, ni celui de ſa mort.

BERNARD, (Dom) de Montgaillard, *voyez* MONTGAILLARD.

BERNARD, (Claude) appellé communément *le pauvre*

Prêtre ou *le Pere Bernard*, naquit à Dijon d'une famille noble, en 1588. Pierre le Camus, évêque de Bellai, voulut lui persuader d'entrer dans l'état ecclésiastique. Bernard lui répondit : « Je suis un cadet qui n'ai » rien ; il n'y a presque point » de bénéfices en cette pro- » vince qui soient à la nomi- » nation du roi : pauvre pour » pauvre, j'aime mieux être » pauvre gentilhomme, que » pauvre prêtre ». Il ne laissa pourtant pas de suivre le conseil de l'évêque de Bellai. Il vécut quelque tems en ecclésiastique mondain ; mais Dieu l'ayant touché, il renonça au monde, résigna le seul bénéfice qu'il eût, & se consacra à la pauvreté & au service des pauvres. Il se dépouilla pour eux d'un héritage de près de 400 mille livres, qui lui échut sans qu'il s'y attendît. Le cardinal de Richelieu l'ayant nommé à une abbaye du diocese de Soissons, il ne voulut pas l'accepter. *Quelle apparence*, écrivit-il à ce cardinal, *que j'ôte le pain de la bouche des pauvres de Soissons, pour le donner à ceux de Paris ?* Le cardinal le pressant de lui demander une grace quelconque : « Monsei- » gneur, dit Bernard, je prie » votre Eminence d'ordonner » que l'on mette de meilleures » planches au tombereau dans » lequel je conduis les crimi- » nels au lieu du supplice, afin » que la crainte de tomber dans » la rue ne les empêche pas » de se recommander à Dieu » avec attention ». Il prêchoit souvent plusieurs fois la semaine ; & ses discours produisoient des fruits admirables, quoiqu'il parlât sans préparation. Il mourut en odeur de sainteté, le 23 mars 1641, & fut enterré dans l'église de l'hôpital de la charité. La cour & le clergé de France ont souvent sollicité sa béatification. C'est le P. Bernard qui a établi le séminaire *des Trente-Trois* à Paris. Sa vie a été écrite par M. Gauffre, par le P. Giry, Minime, & par le P. Lempereur, Jésuite.

BERNARD, (Etienne) né à Dijon en 1553, avocat en 1574, fut député de sa province pour le tiers-état aux états de Blois en 1588, & y brilla par son éloquence. Il fut fait conseiller au parlement de Dijon en 1594. Il suivit le parti de la Ligue, & fut très-utile au duc de Mayenne ; mais il s'attacha ensuite à Henri IV, qui le choisit pour négocier la réduction de Marseille à son obéissance. Le roi, satisfait de sa négociation, le fit en 1590 lieutenant-général du bailliage de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1609.

BERNARD, (Catherine) de l'académie de *Ricovrati* de Padoue, naquit à Rouen, & mourut à Paris en 1712. L'académie françoise & celle des jeux Floraux, la couronnerent plusieurs fois. Le théâtre françois représenta deux de ses tragédies, *Brutus* (en 1691), in-12, & *Laodamie*. On croit qu'elle composa ces pieces conjointement avec Fontenelle, son ami & son compatriote. On a d'elle quelques autres ouvrages en vers, où il y a de la légéreté, & quelquefois de la délicatesse. On distingue son *Placet à Louis XI* pour demander les 200 écus dont ce prince la gratifioit annuellement ; il se trouve dans

le recueil des *vers choisis* du P. Bouhours. Elle cessa de travailler pour le théâtre, à la sollicitation de madame la chanceliere de Pont-Chartrain, qui lui faisoit une pension. Elle supprima même plusieurs petites pieces, qui auroient pu donner de mauvaises impressions sur ses mœurs & sur la religion. On lui connoît aussi deux romans; *le Comte d'Amboise*, in-12, & *Inès de Cordoue*, in-12. Quelques littérateurs ont attribué à Mlle. Bernard la *Relation de l'Isle de Borneo*; mais l'on convient aujourd'hui qu'elle est de Fontenelle, & il paroît que c'est sans raison que l'abbé Trublet a voulu en douter. Cet écrit est d'ailleurs dans le genre de Fontenelle, & répond parfaitement à d'autres ouvrages de la même espece, dont on ne trouve ni modele ni pendant dans ceux de Mlle. Bernard.

BERNARD, (Jacques) naquit à Nions en Dauphiné, l'an 1658, d'un ministre protestant. Il exerça successivement le ministere en France, à Geneve, à Lausanne, à Tergow & à Leyde, où il professa la philosophie. Il prêchoit & parloit avec force, mais sans pureté de style, & se servoit souvent des expressions les plus basses. Devenu journaliste en 1699, il continua *Les Nouvelles de la République des Lettres*, par Bayle, jusqu'à la fin de 1710, & depuis 1716 jusqu'en 1718, année de sa mort. On a encore de lui : I. Une partie du 20e. jusqu'aux 25e. volumes de la *Bibliotheque universelle* de le Clerc. II. Un *Supplément au Moréri*, Amst., 1716, 2 vol. in-fol. C'est une augmentation du supplément imprimé à Paris en 1714. Cet ouvrage de Bernard n'est qu'un recueil de bévues énormes; & c'est avec raison qu'on a dit dans le tome 15e. de l'*Histoire critique de la République des Lettres*, que « la littérature, » l'antiquité, l'érudition, la » critique étoient pour Bernard » un pays inconnu, & qu'il » n'avoit pas même de goût » pour les belles-lettres ». M. de Saas a prouvé ces assertions par des exemples multipliés, tirés de la seule lettre A. Ill. l'*Excellence de la Religion Chrétienne*, 2 vol. in-8°., 1714, remplie d'injures contre les catholiques; de même que son *Traité de la Tolérance*, Goude, 1689, où il exhorte les souverains de permettre à tous les sectaires, déistes, idolâtres, mahométans, sociniens, &c., de s'établir dans leurs états; & les avertit en même tems de ne point accorder la même liberté à une société d'athées, ni à une église de papistes. IV. Le *Traité de la Repentance tardive*, 1712, in-8°. V. Un *Recueil de Traités de Paix*, La Haye, 1700, 4 vol. in-fol., &c. Tout ce qu'a fait Bernard est mal écrit, son style ne vaut pas mieux que sa logique, & son jugement est aussi foible que son érudition est bornée.

BERNARD, (Edouard) né à Towcester en Northampton-Shire, le 2 mai 1638, professeur d'astronomie à Oxford en 1673, étoit un homme profond dans les mathématiques, la chronologie & la littérature ancienne. Il publia quelques ouvrages sur les sciences qu'il enseignoit & sur la critique : I. *De Mensuris & Ponderibus*, à Ox-

ford, 1688, in-8°. II. *Litteratura à caractere Samaritano deducta.* III. Des Notes sur Joſephe, inſérées dans l'édition qu'il a donnée en latin & en grec à Oxford, 1687 & 1700, in-fol. IV. Quelques livres d'Aſtronomie, qui ſont eſtimés. Il mourut le 12 janvier 1696, après 6 ans de mariage. Smith a écrit ſa Vie, à la fin de laquelle on voit le catalogue de ſes ouvrages.

BERNARD, (Samuel) mort à Paris, ſa patrie, en 1687, âgé de 72 ans, profeſſeur de l'académie royale de peinture à Paris, s'eſt diſtingué principalement par ſes ouvrages en miniature, & dans la maniere que les Italiens nomment *a guazze.* On a de ſon pinceau grand nombre de tableaux d'hiſtoire & de payſages, qu'il copioit avec goût & exactitude d'après ceux des grands maîtres. Il a gravé l'hiſtoire d'Attila, peinte au Vatican par Raphaël, & quelques autres pieces qui ne lui font pas moins d'honneur que ſes peintures. Cet artiſte étoit pere de Samuel BERNARD, comte de Coubert, qu'on pourroit appeller le *Lucullus de ſon ſiecle* pour ſes richeſſes immenſes : il brilla dans les finances ſous Louis XIV, & mourut à 88 ans, en 1739.

BERNARD, (Pierre-Joſeph) ſecrétaire-général des dragons, & bibliothécaire du cabinet du roi de France au château de Choiſi, naquit l'an 1708 d'un ſculpteur, à Grenoble en Dauphiné. Envoyé au college des Jéſuites à Lyon, il y fit des progrès rapides. Attiré à Paris par l'envie de paroître, & de faire briller le talent dont la nature l'avoit favoriſé pour la poéſie, il fut obligé de tenir la plume pendant deux ans chez un notaire en qualité de clerc. Les Poéſies légeres qu'il donna par intervalle, le dégoûterent de la pratique. Le marquis de Pezay l'emmena avec lui en 1734 pour la campagne d'Italie. Bernard ſe trouva aux batailles de Parme & de Guaſtalla, & quoique poëte, il s'en tira mieux qu'Horace. Ce fut là l'époque de ſa fortune. Préſenté au maréchal de Coigni qui y commandoit, il ſut lui plaire par ſon eſprit & ſon caractere agréable. Ce guerrier le prit pour ſon ſecrétaire, l'admit dans ſa plus grande familiarité, & lui procura quelque tems après la place de ſecrétaire-général des dragons. La reconnoiſſance l'attacha à ſon Mécene, juſqu'en 1759, que la mort le lui ravit. En 1771, ſa mémoire, en s'aliénant tout-à-coup, mit fin à ſon bonheur. Il traîna depuis, dans la démence, une ombre de vie pire que la mort, & mourut dans cet état en 1776. Bernard aima les femmes avec excès, & quoique volage & peu libéral, il s'en fit aimer par ce vernis voluptueux, cet épicuréiſme ſéduiſant que reſpiroient ſes vers & ſes chanſons, qui le fit appeller le *gentil Bernard.* Ses Poéſies ont été raſſemblées en 1776, en 1 vol. in-8°. On y reconnoît un talent décidé pour la poéſie légere ; mais il eſt fâcheux que l'uſage qu'il en fit, s'accorde ſi peu avec les mœurs & la décence.

BERNARDI, (Jean) graveur, né à Caſtel-Bologneſe, mourut à Faënza en 1555. Cet artiſte

artiſte travailla beaucoup à de grands ſujets, ſur des cryſtaux, qu'on enchâſſoit enſuite dans des ouvrages d'orfevrerie. On a comparé ſes productions à ce que les anciens ont fait de mieux. Pluſieurs princes, & en particulier le cardinal Alexandre Farneſe, le protégerent. Il excella auſſi dans l'architecture.

BERNARDIN, (S.) naquit en 1380, à Maſſa-Carrara, d'une famille diſtinguée. Après ſes études de philoſophie, il entra dans une confrérie de l'hôpital de la Scala, à Sienne. Son courage & ſa charité éclaterent pendant la contagion de 1400. Deux ans après il prit l'habit de S. François, réforma l'étroite obſervance, & fonda près de 300 monaſteres. Son humilité lui fit refuſer les évêchés de Sienne, de Ferrare & d'Urbin. Il fut envoyé pour être gardien du couvent de Bethléem. Les beſoins de l'Europe le rappellerent bientôt. Les diſſentions des Guelphes & des Gibelins ne trouverent pas de pacificateur plus ingénieux ni plus heureux. L'empereur Sigiſmond eut pour lui le plus grand reſpect, & voulut qu'il aſſiſtât à ſon ſacre. Après une vie remplie de travaux & de vertus, il mourut à Aquila, en 1444. Nicolas V le mit au nombre des Saints en 1450, c'eſt-à-dire, 6 ans après. Son corps, renfermé dans une double chaſſe, dont l'une eſt d'argent & l'autre de cryſtal, ſe garde chez les Franciſcains d'Aquila. Le P. Jean de la Haye donna en 1636 une édition de ſes ouvrages en 2 vol. in-fol. On y trouve des Sermons (que quelques critiques prétendent n'être pas de lui), des Traités de ſpiritualité, des Commentaires ſur l'Apocalypſe, la Vie du Saint & les divers éloges qu'il a mérités. On a donné une nouvelle édition à Veniſe en 1745.

BERNARDIN, (le Bienheureux) de Feltri, de l'ordre des Freres-Mineurs, perſuada aux habitans de Padoue d'établir un mont de piété, pour s'affranchir des uſures que les Juifs exerçoient, en prêtant à vingt pour cent par année. Cet établiſſement eſt de l'année 1491. Les réglemens de ce mont de piété furent réformés & perfectionnés en 1520. Le fondateur étoit un homme également illuſtre par ſa ſcience & par ſa piété. Une ſimplicité aimable lui gagnoit les cœurs. Il prêchoit avec applaudiſſement, & dirigeoit de même. On a longtems diſputé ſi les monts de piété n'étoit pas ſujets au reproche d'uſure à cauſe de l'eſpece d'intérêt qu'on y paie; mais il eſt évident que ce n'eſt qu'une taxe légere, néceſſaire au maintien de l'établiſſement, qui bien adminiſtré, ne peut être que de la plus grande utilité. Un des plus beaux d'Italie eſt celui de Ferrare, fondé en 1761, dont l'inſcription exprime parfaitement la deſtination & le but charitable :

Pauperibus sublevandis;
Servandisque depositis.

BERNARDIN DE PEQUIGNY, (*Bernardinus a Piconio*) capucin, né à Pequigny en 1633, mort à Paris en 1709, a donné un bon *Commentaire ſur les Evangiles*, in-fol. en latin, & une *Triple*

explication auſſi en latin, des *Epîtres de S. Paul*, qui mérita les éloges du pape Clément XI, Paris, 1703, in-fol. La traduction françoiſe, 1714, 4 vol. in-12, n'eſt pas recherchée.

BERNARDIN DE CARPENTRAS, (le Pere) capucin, naquit dans cette ville d'une famille diſtinguée, ſous le nom d'*André*. Sa piété & ſon érudition lui firent un nom dans ſon ordre. Il mourut à Orange en 1714. Nous avons de lui un ouvrage de philoſophie, intitulé : *Antiqua priſcorum hominum philoſophia*, imprimé à Lyon en 1694. L'auteur aſſure dans ſa préface, qu'il a ſecoué le joug de l'école, pour ne jurer ſur la parole d'aucun maître. Sa phyſique eſt aſſez bonne pour le tems, & il y eſt, à certains égards, inventeur.

BERNAZZANO, de Milan, excellent payſagiſte, réuſſiſſoit à peindre les animaux; mais comme il ne pouvoit jamais venir à bout de deſſiner la figure, il s'aſſocia un deſſinateur qui pût le ſeconder dans ſon travail. Ayant peint à freſque des fraiſes ſur une muraille, des paons vinrent ſi ſouvent les becqueter, qu'ils en rompirent l'enduit. Il vivoit dans le 16e. ſiecle.

BERNI ou BERNIA, (François) chanoine de Florence, né à Lamporecchio en Toſcane, d'une famille noble, mais pauvre, originaire de Florence, mourut dans cette ville en 1543. Il a donné ſon nom à une eſpece de burleſque, qu'on appelle *Berneſque* en Italie. Il excelloit dans ce genre : c'étoit le Scarron des Italiens. Il avoit encore le dangereux talent de la ſatyre. Quelques auteurs l'ont mis à la tête des poëtes burleſques italiens. En 1548, on recueillit ſes Poéſies italiennes, avec celles du Varchi, du Mauro, du Dolce, &c., in 8°., 2 vol. réimprimées à Londres, 1721 & 1724, ſur l'édition de Veniſe. Ce recueil eſt recherché. Son *Orlando inamorato rifatto*, poëme fort eſtimé des Italiens pour la pureté & la richeſſe de la langue, eſt l'ouvrage du Boiardo, refait ou traveſti en vers burleſques. La meilleure édition eſt celle de Veniſe, 1545, in-4°. On en a une autre très-jolie, Paris, 1768, 4 vol. in-12. On a recueilli ſes Poéſies latines avec celles du Segni, du Varchi, &c., à Florence, 1562, in-8°.

BERNIER, (François) natif d'Angers, médecin du grand-Mogol pendant 12 ans, revint en France en 1670, paſſa en Angleterre en 1685, & mourut à Paris en 1688. St.-Evremont diſoit, qu'il n'avoit point connu de plus joli philoſophe. *Joli philoſophe*, ajoutoit-il, *ne ſe dit guere ; mais ſa figure, ſa taille, ſa converſation l'ont rendu digne de cette épithete.* On a de lui : I. Ses *Voyages*, en 2 vol. in-12, Amſterdam, 1699, qui ont un rang diſtingué parmi les relations des voyageurs, par pluſieurs particularités curieuſes; mais il ne faut pas croire tout ce qu'il y raconte, il aime trop à parler de lui-même, pour qu'il puiſſe dire conſtamment la vérité. II. Un *Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi*, ſon maître, en 7 vol. La prédilection qu'il avoit pour le ſyſtême des atomes, ne l'empêchoit pas d'être bon métaphy-

ſicien, de raiſonner juſte ſur l'ame, & de détruire les creuſes ſpéculations des matérialiſtes. » Quelque effort que nous puiſ- » ſions faire ſur notre eſprit, dit-il, en écrivant à ſon ami Chapelle, « nous ne ſaurions » jamais concevoir comme quoi » des corpuſcules inſenſibles » (*dénués de ſenſibilité*), il en » puiſſe jamais rien réſulter de » ſenſible (*doué de ſenſibilité*), » & qu'avec tous leurs atomes, » quelque petits & quelque mo- » biles qu'ils les faſſent, en quel- » que mouvement & quelque » ordre, mélange & diſpoſi- » tion qu'ils nous les puiſſent » faire voir, & même quel- » qu'induſtrieuſe main qui les » conduiſe, ils ne ſauroient » jamais nous faire imaginer » comment il en puiſſe réſul- » ter un compoſé, je ne dis » pas, qui ſoit raiſonnable com- » me l'homme, mais qui ſoit » ſeulement ſenſitif comme le » pourroit être le plus vil & » le plus imparfait vermiſſeau » de terre qui ſe trouve ». III. *Traité du Libre & du Volontaire*, Amſterdam, 1685, in-12. Il a eu auſſi quelque part à l'*Arrêt* de Boileau, donné *pour le maintien de la doctrine d'Ariſtote.*

BERNIER, (Jean) médecin à Blois, ſa patrie, & enſuite à Paris, eut le titre de médecin de Madame. Nous avons de lui : I. *Hiſtoire de Blois*, Paris, 1682, in-4°. II. *Eſſais de Médecine*, 1689, in-4°. III. *Anti-Menagiana*, 1693, in-12. IV. *Jugement ſur les Œuvres de Rabelais*, Paris, 1697, in-12. Sa qualité de médecin de Madame ne le tira pas de la pauvreté. Sa mauvaiſe fortune lui inſpira une humeur chagrine qui perce dans tous ſes ouvrages. Son érudition étoit fort ſuperficielle, & Ménage l'appelle *vir levis armaturæ*. Il mourut en 1698, dans un âge avancé.

BERNIER, (Nicolas) maître de muſique de la Ste. Chapelle, & enſuite de la chapelle du roi, naquit à Mantes-ſur-Seine en 1664. Le duc d'Orléans, régent du royaume, eſtimoit ſes ouvrages & protégeoit l'auteur. Bernier mourut à Paris en 1734. Ses 5 livres de Cantates, à une & deux voix, dont les paroles ſont en partie de Rouſſeau & de Fuſelier, lui acquirent une grande réputation. On a auſſi de lui les Nuits de Sceaux, & beaucoup de motets qu'on exécute encore.

BERNINI ou BERNIN, (Jean-Laurent) appellé vulgairement *le Cavalier Bernin*, peintre, ſculpteur & architecte, excella également dans ces trois genres. Il naquit à Naples en 1598. Ses premiers ouvrages parurent ſous Paul V, qui prédit ce qu'il ſeroit un jour. Grégoire XV l'honora du titre de chevalier. Urbain VIII, Alexandre VII & Clément IX, lui donnerent des marques de leur eſtime. La reine Chriſtine lui rendit quelques viſites. Louis XIV l'appella de Rome à Paris en 1665, pour travailler au deſſin du Louvre. Ce prince magnifique lui fit fournir des équipages pour ſon voyage, & lui donna, outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y reſta, un préſent de 50 mille écus, avec une penſion de 2000 écus, & une de 500 pour ſon

fils. Ses deſſins ne furent pas exécutés. On préféra ceux de Claude Perrault, ſi injuſtement & ſi vainement ridiculiſé par Deſpréaux. On aſſure que Bernin voyant les ouvrages de cet habile architecte, eut la modeſtie de dire, que *quand on avoit de tels hommes chez ſoi, il n'en falloit pas aller chercher ailleurs.* L'auteur des *Eſſais hiſtoriques ſur Paris* ne convient pas de cette anecdote. Selon lui, le cavalier Bernin, plus plein d'amour-propre qu'un autre, loin d'admirer les deſſins de Perrault, marqua le plus grand empreſſement pour faire exécuter le ſien par préférence. Il ajoute qu'on lui promit 3000 louis par an, s'il vouloit reſter; ce qu'il refuſa, aimant mieux aller mourir dans ſa patrie : que la veille de ſon départ on lui porta cette ſomme, avec un brevet de 12,000 livres de penſion, & qu'il reçut le tout aſſez froidement. Quoi qu'il en ſoit de ces rapports, dont on croit pouvoir douter (comme de beaucoup d'autres choſes rapportées par cet auteur) le roi voulut avoir ſon portrait de la main de ce célebre artiſte, & lui en fit préſent d'un enrichi de diamans. Il mourut à Rome en 1680. Ses mœurs étoient auſteres, & ſon caractere bruſque. Rome compte parmi ſes chef-d'œuvres les ouvrages de ce grand maître. Les principaux ſont : la Fontaine de la place Navonne; l'Extaſe de Ste. Théreſe, ouvrage ſupérieur pour l'expreſſion; la Statue équeſtre de Conſtantin; le Maître-Autel, le Tabernacle, la Chaire de S. Pierre, & la Colonnade qui environne la place de cette égliſe. On lui a reproché d'avoir affoibli la coupole, en pratiquant des eſcaliers dans les quatre gros maſſifs qui la ſoutiennent; mais l'abbé May l'a bien juſtifié, & M. Patte encore mieux (*voyez* MADERNO). Verſailles admirera toujours le Buſte de Louis XIV, où le caractere de ce grand prince eſt auſſi bien marqué, que les traits de ſon viſage; & la Statue équeſtre de Marcus Curtius, qui mérite d'être comparée aux plus beaux ouvrages de l'antiquité, &c., &c. Cette ſtatue étoit deſtinée à repréſenter Louis XIV; mais comme elle étoit peu reſſemblante, on lui donna le nom de *Marcus Curtius*. C'étoit un monument que la reconnoiſſance de Bernin deſtinoit à ce prince; il y travailla pendant 15 ans.

BERNON, noble Bourguignon, fut le premier abbé de Cluny, & le réformateur de pluſieurs autres monaſteres. S. Hugues, moine de S. Martin d'Autun, maiſon alors très-réguliere, travailla avec lui à rétablir la diſcipline monaſtique. Bernon donna ſa démiſſion en 926, & partagea les abbayes qu'il gouvernoit, entre Vidon ſon parent, & Odon ſon diſciple. Ce dernier a été proprement le premier fondateur de l'ordre de Cluny. Il mourut en 927, après avoir fait un Teſtament que nous avons encore.

BERNOULLI, (Jacques) né à Bâle en 1654, fut d'abord deſtiné à être miniſtre; mais la nature l'avoit fait mathématicien. Son pere s'oppoſoit fortement à ſon goût; mais

ſes progrès furent ſi rapides, quoique ſecrets, qu'il paſſa bientôt de la géométrie à l'aſtronomie. Pour célébrer cette eſpece de triomphe, il fit un médaillon, dans lequel il repréſenta Phaëton conduiſant le char du ſoleil, avec cette légende: *Je ſuis parmi les aſtres malgré mon pere.* Le ſymbole n'étoit pas judicieuſement choiſi, puiſqu'il annonçoit une chute que Bernoulli eût été bien fâché de voir arriver. Mais on ſait que chez les géometres, le jugement eſt ſouvent en raiſon inverſe de la ſcience des calculs (*voy.* WOLFF). Dès l'âge de 18 ans, il réſolut un problême chronologique qui auroit embarraſſé un vieux ſavant. A 22, étant à Geneve, il apprit à écrire par un moyen nouveau, à une fille qui avoit perdu la vue 2 mois après ſa naiſſance; elle s'appelloit Elizabeth Walkirch. Il publia en 1682 un nouveau *Syſtême des Cometes*, & une excellente *Diſſertation ſur la peſanteur de l'air.* Ce fut environ vers le même tems, que Leibnitz fit paroître, dans les Journaux de Leipſick, quelques eſſais du nouveau calcul différentiel, ou des infiniment-petits, dont il cachoit la méthode. Jacques Bernoulli & Jean ſon frere, auſſi grand géometre que lui, devinerent ſon ſecret. Cette méthode fut tellement perfectionnée ſous leurs mains, que l'inventeur, aſſez grand homme pour être modeſte, avoua qu'elle leur appartenoit autant qu'à lui. Sa patrie voulant s'attacher un citoyen qui l'illuſtroit, le nomma profeſſeur de mathématiques. L'académie des ſciences de Paris ſe l'aggrégea en 1699, & celle de Berlin en 1701. Il mourut en 1705, à 51 ans. Son tempérament étoit bilieux & mélancolique; ſa marche dans les ſciences, lente, mais ſûre. Il ne donna rien au public, qu'après l'avoir revu & examiné pluſieurs fois. Son traité *De Arte conjectandi*, ouvrage poſthume, imprimé dans le recueil de ceux de ſon frere, & ſéparément en 1713, in-4°, & celui *des infinis*, répandirent ſon nom dans toute l'Europe. Bernoulli voulut que l'on mît ſur ſon tombeau une ſpirale logarithmique, avec ces mots: *Eadem mutata reſurgo*, & exprima ainſi dans le langage de ſa ſcience favorite, la foi de la réſurrection. Bernoulli joignit l'amour de la poéſie à celui des mathématiques; il s'exerça à faire des vers allemands, latins & françois, mais il y réuſſit fort mal. Les mathématiques ne ſont point, pour l'ordinaire, le champ où s'élancent les grands poëtes (*voyez* LEIBNITZ). Ses *Œuvres*, en y comprenant le *Traité de l'art de conjecturer*, forment 3 vol. in-4°.

BERNOULLI, (Jean) frere du précédent, profeſſeur de mathématiques à Bâle, & membre des académies des ſciences de Paris, de Londres, de Berlin & de Pétersbourg, naquit à Bâle l'an 1667, & y mourut en 1748. Il courut la même carriere que ſon frere, & ne s'y diſtingua pas moins. On a publié, en 1742, à Lauſanne, le recueil de tous les ouvrages de Bernoulli, en 4 vol. in 4°. M. d'Alembert avoue qu'il leur doit preſqu'entiérement les progrès qu'il a faits dans la géo-

métrie. A l'âge de 18 ans, il imagina le calcul différentiel, ou des infiniment-petits, d'après des idées vagues que Leibnitz avoit données de ce calcul, & trouva les premiers principes du calcul intégral (*voyez* l'article précédent). Cette découverte le mit en état de résoudre les problêmes les plus difficiles, & de faire les plus grandes choses. En 1690, cet habile homme vint à Paris, pour y voir les savans. Il fit connoissance avec Malebranche, Cassini, la Hire, Varignon, & le marquis de l'Hôpital. Ce seigneur fut si charmé de l'entendre raisonner sur la géométrie, qu'il voulut le posséder tout seul. Il l'emmena dans sa terre, & résolut avec lui les problêmes les plus difficiles de la géométrie. C'est dans cette solitude, que Bernoulli inventa le calcul exponentiel. De retour il proposa différens problêmes aux mathématiciens, & décerna les couronnes à Newton, à Leibnitz, & au marquis de l'Hôpital, c'est-à-dire, aux plus grands géometres du siecle. Son frere concourut à ces prix, & lui demanda à son tour des solutions. C'étoit une espece de défi, qui fit naître une querelle fort vive entre ces deux illustres savans. Elle ne fut terminée que par la mort de Jacques Bernoulli. Jean soutint aussi avec Hartsoeker, physicien célebre, une guerre sur le barometre; & vengea Leibnitz de l'espece d'insulte que quelques Anglois, provoqués par Kheil, lui firent au sujet du calcul différentiel. Bernoulli écrivit sur la manœuvre des vaisseaux, & sur toutes les parties des mathématiques, & il les enrichit de grandes vues & de nouvelles découvertes. Son sentiment sur les forces vives, adopté aujourd'hui par une partie des géometres, eut beaucoup de contradictions à essuyer. Ce mathématicien faisoit quelquefois, comme son frere, des vers latins, peut-être aussi mal, dit un homme d'esprit, qu'un homme né à Pekin feroit des vers françois. Il avoit soutenu à l'âge de 18 ans, une these en vers grecs sur cette question : *Que le prince est pour les sujets ;* matiere plus intéressante pour les peuples, que toutes les spéculations de géométrie. Bernoulli laissa des enfans dignes d'un tel pere. Nicolas BERNOULLI, appellé par le czar Pierre, pour remplir une chaire de professeur en mathématiques dans l'académie naissante de Pétersbourg, mourut 8 mois après d'une fievre lente, en 1726; la czarine Catherine fit les frais de son enterrement. Daniel & Jean, deux autres de ses fils, n'ont pas moins honoré leur patrie. Daniel, mort en 1782, après avoir composé des dissertations savantes sur la construction des clepsidres, sur l'inclinaison mutuelle des orbites des planetes, sur la construction des ancres, de la bousole, sur le flux & reflux de la mer, &c., s'est encore fait connoître par son *Hidrodynamique* ou *Commentaire sur la force & le mouvement des Fluides*, Strasbourg, 1738.

BEROALD ou BEROALDE, (Matthieu) né à Paris, & mort en 1584, est connu par une Chronologie qu'il donna en

latin, 1575, in-fol. De catholique il se fit protestant, & gouverna une église calviniste à Geneve. Il avoit été précepteur de Théodore-Agrippa d'Aubigné.

BEROALD DE VERVILLE, (François) fils du précédent, de protestant devenu catholique, & chanoine de St-Gatien de Tours, chercha la pierre philosophale, & déposa ses folies dans ses *Appréhensions spirituelles, Poëmes & autres Œuvres philosophiques, avec les Recherches de la Pierre philosophale*, 1584, in-12. L'auteur y paroît aussi mauvais poëte que mauvais philosophe. Il est plus connu par son *Moyen de parvenir*, dans lequel il s'efforce de tourner en ridicule tout le genre humain. C'est un recueil d'inutilités, de puérilités & d'ordures, mêlées de quelques traits naïfs. Un savant oisif & de mauvais goût a bien voulu prendre la peine de donner une édition de cet ouvrage pitoyable, en 1732, 2 vol. in-16, réimprimé en 1754 avec des tables alphabétiques & des notes marginales. Ce livre a été aussi imprimé avec ce titre : *Le Salmigondis*, Liege, 1698, in-12; *Le coupe-cu de la mélancolie*, Parme, 1698, in-12 : c'est la même édition sous deux titres. Il y en a une autre in-24 de 439 pages, sans date, que le P. Niceron croit être d'Elzévir. Quelques-uns prétendent que cet ouvrage n'est pas de Béroald, & que celui-ci ayant fait un livre de morale, intitulé *De la sagesse & du moyen de parvenir*, un libertin en prit occasion de faire un recueil de contes libres & obscenes, sous le titre : *Moyens de parvenir*, qu'il mit sur le compte de Béroald ; c'est le sentiment de M. le marquis de Paulmy dans ses *Mélanges tirés d'une grande bibliotheque*. Béroald né à Paris en 1558, mourut vers l'an 1612. C'étoit un vrai original. Il affectoit d'être instruit des secrets les plus cachés de la nature, comme de la pierre philosophale, du mouvement perpétuel, de la quadrature du cercle, des effets de la sympathie, &c., &c.

BEROALDE, (Philippe) né à Bologne d'une famille noble en 1453, mort en 1505, professa les belles-lettres dans sa patrie, & fut un homme très-érudit pour son tems, & l'un de ceux qui contribuerent le plus à purger la langue latine de la rouille & de la barbarie des siecles d'ignorance, quoique sa latinité cependant ne soit pas un modele. Il composa plusieurs ouvrages en prose, de divers genres, & quelques-uns en vers ; mais il s'appliqua principalement à publier d'anciens auteurs grecs & latins avec des commentaires. On a de lui : I. Des *Commentaires sur Apulée*, Venise, 1501, in-fol. & sur d'autres écrivains. II. *Le Recueil de ses Œuvres*, 1507 & 1513, 2 vol. in-4°. Sa Vie a été donnée en latin par Jean Pins, Bologne, 1505, in-4°. Blanchini en a donné une autre à la tête du Suétone de Béroalde, à Lyon, 1548, in-folio.

BEROALDE, (Philippe) neveu du précédent, mort en 1518, fut bibliothécaire du Vatican, sous Léon X. Il publia plusieurs pieces de vers esti-

mées en ſon tems, dans les *Deliciæ Poetarum Italorum.*

BEROÉ, vieille femme d'Épidaure, dont Junon prit la figure, pour tromper Sémelé.

BEROSE, prêtre du temple de Bélus à Babylone, auteur d'une *Hiſtoire de Chaldée*, citée par les anciens, & dont on trouve quelques fragmens dans Joſephe. Annius de Viterbe a publié, ſous le nom de cet hiſtorien, un roman rempli de contes, auxquels Béroſe n'a pas ſongé. On ne ſait ſi la perte de l'hiſtoire de Béroſe eſt un grand malheur. En compoſant cet ouvrage, il n'avoit pas oublié qu'il étoit Babylonien. C'étoit alors la folie de tous les peuples, comme ce l'eſt encore aujourd'hui des Chinois & des Indous, de vouloir être regardés comme les plus anciens de la terre. Il fabriqua des Antiquités merveilleuſes pour ſa patrie, & étaya ſes impoſtures comme il put. D'un autre côté, on trouve dans ce qui nous reſte de ſon Hiſtoire, des paſſages admirablement conformes à l'Écriture-Sainte. C'eſt ainſi qu'il parle en termes exprès de l'arche qui s'arrêta vers la fin du déluge, ſur une montagne de l'Arménie. Béroſe étoit aſtrologue. Ses prédictions enchanterent les Athéniens, au point qu'ils lui firent élever, dans leur gymnaſe, une ſtatue avec une langue dorée. Sa fille, prophéteſſe comme lui, fut ſibylle à Cumes. Il étoit contemporain d'Alexandre-le-Grand. On a imprimé ſous ſon nom 5 livres d'Antiquités, à Anvers, 1545, in-8°. Barreiros, ſavant Portugais, en a fait une critique qui ſe trouve à la fin de l'édition qu'on en a donnée à Anvers en 1599.

BERQUEM, *voyez* BERKEN.

BERQUIN, gentilhomme Artéſien du 16e. ſiecle, fut accuſé de donner dans les opinions de Luther, qui ſe répandoient alors, & dénoncé au parlement de Paris. Ce tribunal ordonna que ſes aſſertions ſeroient communiquées à la faculté de théologie pour avoir ſon avis. Celle-ci les cenſura en 1523. On ſaiſit ſa bibliotheque; on y trouva le livre *de abroganda Miſſa*, divers écrits de Luther & de Mélanchthon. Le parlement fit jeter au feu les ouvrages de Berquin, & le condamna à une abjuration publique; le coupable ne voulant point obéir, fut condamné à garder la priſon de l'officialité. François I qui aimoit beaucoup Berquin, le fit ſortir de ſa priſon; mais ce fanatique perſiſtant toujours dans ſon erreur, ſes juges le condamnerent au feu. La ſentence fut exécutée en place de Grêve, le 12 avril 1529. Il avoit traduit pluſieurs ouvrages d'Eraſme, dans leſquels il avoit gliſſé ſes erreurs.

BERQUIN, (Arnauld) né à Bordeaux, mort à Paris dans le mois de février 1792, s'eſt fait connoître par divers ouvrages, parmi leſquels on diſtingue: I. *Idylles*, Paris, 1774, 2 vol. in-8°. Elles ſont au nombre de douze, dont ſix ſont imitées de Geſner; une d'un autre poëte Allemand; une d'un auteur Italien; quatre ſont de ſon invention. Il y en a qu'on lit avec plaiſir: c'eſt le vrai ton des paſtorales; le ſimple,

le naturel, le tendre, le délicat caractériſent la plume du Théocrite François; s'il avoit été par-tout également ſage, & qu'il n'eût pas mêlé aux plaiſirs innocens de la vie champêtre, des images alarmantes pour les mœurs, on auroit la ſatisfaction de pouvoir l'admirer ſans réſerve. Il a donné en 1775 un ſecond recueil d'*Idylles*, dont on doit porter le même jugement. La plupart ſont priſes de Wieland, Geſner & Métaſtaſe: l'imitateur outre quelquefois les traits de ſes modeles, & ce n'eſt pas en faveur de la vertu. II. *Choix de Tableaux, tirés de diverſes galeries Angloiſes*, Paris, 1775, 1 vol. in-8°. Ces Tableaux n'exiſtent que dans le cerveau de M. Berquin: s'il s'eſt perſuadé qu'ils pouvoient paroître *tirés des galeries Angloiſes*, c'eſt qu'il a cru l'imagination des Anglois plus déréglée que celle des autres peuples. Les contes qu'il lui a plu d'appeller *Tableaux*, ſont froids, puérils, indécens & vraiment dignes de pitié. III. L'*Ami des Enfans*, Paris, 1782; ouvrage périodique, écrit avec un naturel & une naïveté qui en rendent la lecture agréable aux enfans. L'auteur leur préſente toutes ſortes de leçons ſous la forme de Contes, & cette maniere d'enſeigner fait toujours ſur le premier âge les impreſſions les plus ſûres. Cependant parmi ces Contes, il en eſt qui ne ſont pas également bien choiſis; il s'en trouve même quelques-uns dont la morale n'eſt pas exacte, d'autres où les leçons ſont un peu verbiageuſes & noyées dans des détails inutiles, d'autres enfin qui ſemblent manquer de juſteſſe, & dont la concluſion ne ſe préſente pas d'une maniere aſſez ſenſible. On a encore de M. Berquin deux *Recueils de Romances*, une *Idylle ſur les Impôts*, & une ſcene lyrique de J. J. Rouſſeau, miſe en vers.

BERRETINI, *voyez* BERETIN (Pierre).

BERROYER, (Claude) avocat au parlement de Paris, mort en 1735, a donné: I. Les *Arrêts de Bardet*, Paris, 2 vol. in-fol. II. La *Coutume de Paris*, de Dupleſſis, Paris, 1709, in-fol. III. La *Bibliotheque des Coutumes* avec Lauriere, Paris, 1699, in-4°. Ce recueil eſt curieux. On y trouve, entr'autres choſes, un catalogue hiſtorique des Coutumiers généraux, & une liſte alphabétique des textes & commentaires des Coutumes. Le rédacteur, homme ſavant, fut fort employé à la conſultation, & obtint la confiance du public & l'eſtime des magiſtrats.

BERRUYER, (Philippe) archevêque de Bourges, depuis l'an 1236, juſqu'à l'an 1260, qu'il mourut en odeur de ſainteté. De Nangis lui attribue pluſieurs miracles. On trouve le détail de ſes éminentes vertus dans les auteurs du *Gallia Chriſtiana nova*, tom. 2, p. 67. Dom Martene a publié ſa Vie, écrite par un auteur contemporain, *Anecdot.*, tom. 3, pag. 1927.

BERRUYER, (Joſeph-Iſaac) né en 1681, d'une famille noble de Rouen, prit l'habit de jéſuite & l'honora par ſes talens. Après avoir profeſſé long-tems les humanités, il ſe retira à la maiſon profeſſe de

Paris, & y mourut en 1758. Il étoit connu depuis 1728 par ſon *Hiſtoire du Peuple de Dieu, tirée des ſeuls livres ſaints*, réimprimée avec des corrections en 1733, en 8 vol. in-4°, & en 10 vol. in-12. Cette Hiſtoire fit beaucoup de bruit dès le moment de ſa naiſſance. Le texte ſacré y eſt revêtu de toutes les couleurs des romans modernes. Berruyer ſe promettoit que ſon Hiſtoire paroîtroit un ouvrage neuf. Elle le parut effectivement, par les fleurs d'une imagination qui veut briller par-tout, dans les endroits même où les livres ſaints ont le plus de ſimplicité. Le rhéteur fait parler Moïſe aux Hébreux dans les déſerts de l'Arabie, comme parleroient de raffinés politiques dans le 18e. ſiecle. La prolixité du ſtyle fatigue autant que les vains ornemens dont il eſt chargé. Cependant ſon Hiſtoire, mêlée de traits ſinguliers & brillans, écrite avec chaleur & avec élégance, tiſſue avec art, ſemée de réflexions très-judicieuſes, eſt une preuve non équivoque qu'il étoit né avec beaucoup d'eſprit, & un eſprit facile. Rome le cenſura en 1734 & en 1757. La ſeconde partie parut long-tems après la premiere, en 1753, 4 vol. in-4°, & 8 in-12. Elle lui reſſemble pour le plan; mais elle lui eſt à quelques égards inférieure pour les graces, l'élégance & la chaleur du ſtyle. Benoit XIV la condamna par un bref du 17 février 1758, & Clément XIII par un autre bref du 2 décembre ſuivant. Ce bref condamne en même tems la *Troiſieme partie de l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, ou Paraphraſe littérale des Epîtres des Apôtres*, en 2 vol. in-4°, & 5 vol. in-12. Cette derniere partie eſt remplie, comme les autres, d'idées ſingulieres & condamnables. L'auteur les avoit puiſées à l'école de ſon confrere Hardouin, homme très-érudit, mais d'un jugement foible; écrivain paradoxal, s'il en fut jamais. « La principale » de ſes erreurs, dit un théologien profond, eſt d'avoir ſéparé l'humanité de J. C. de ſa divinité; en conſidérant cette humanité du Sauveur directement & en elle-même, *in ſe directè, in recto*; en prétendant qu'en elle-même & directement, elle devoit être adorée : ce qui eſt expreſſément contraire au concile d'Epheſe, anath. 8; contraire au fameux diſcours par où Théodote, archevêque d'Ancyre, prouva dans ce même concile qu'on ne peut pas diviſer, *même par la penſée*, l'humanité du Chriſt de la divinité, pour en faire un objet de notre adoration; contraire au cinquieme concile général, qui eſt le ſecond de Conſtantinople, *coll. 8, can. 9*; contraire enfin aux paroles de S. Jean, qui déclare que la diviſion de J. C. eſt réſervée à l'antechriſt; *& omnis ſpiritus qui ſolvit Jeſum ex Deo non eſt, & hic eſt antichriſtus.* I. Joan. IV, 3 ». On voit par cette critique auſſi juſte qu'impartiale, dans quel ſens on a pu accuſer le P. Berruyer de favoriſer le neſtorianiſme, héréſie dont il étoit d'ailleurs auſſi éloigné dans ſes principes que dans la diſpoſition de ſon cœur. Les

Jéſuites déſavouerent publiquement le livre de leur confrere, & obtinrent de lui un acte de ſoumiſſion, lu en Sorbonne en 1754. Le ſavant P. Tournemine, ſon confrere, eſt un de ceux qui combattirent ſes paradoxes avec le plus de zele (*voyez* ſon article). Le parlement de Paris, 2 ans après, manda Berruyer pour être entendu ſur pluſieurs propoſitions de ſon hiſtoire. Mais l'auteur s'étant trouvé malade, la cour envoya un commiſſaire, à qui l'hiſtorien remit une déclaration en forme de rétractation, qui fut dépoſée au greffe. Berruyer fit imprimer différentes Apologies, où ſans ceſſer de reſpecter ſa condamnation, il juſtifioit ſes intentions, & défendoit ſur-tout ſon attachement à la doctrine de l'égliſe catholique; elles ont cependant été miſes à l'*index*. L'abbé Janſon, connu par pluſieurs ouvrages où la piété & l'exacte orthodoxie ſont unies à l'érudition, a propoſé en 1789 une eſpece de triage des ouvrages de Berruyer. « Quoiqu'à beaucoup » d'égards condamnable, dit-il, » & très-juſtement condamné, » l'ouvrage n'eſt pas repréhenſible dans tous ſes points. » Auſſi ce que nous y avons » trouvé en accord avec les » ſages regles, ſoit au ſujet » de l'ordre & de la diſtribution des parties dont il eſt » compoſé, ſoit au regard de » l'explication du texte, ſoit » par rapport à la diction, nous » nous ſommes fait un devoir » de le conſerver. Mais auſſi » tout ce qui nous a paru oppoſé à la tradition, à la doctrine des ſaints Peres, au ſentiment des interpretes les » plus ſuivis, à l'ordre des » tems, à la ſimplicité & à » la décence des expreſſions, » nous nous ſommes appliqués, autant qu'il a été en » nous, à le rectifier ». Voyez le *Journal hiſtor. & littér.*, 15 juin 1789, pag. 259. — *L'Ancien Teſtament* a été traduit en allemand par le P. Weimer, à Luxembourg, en 1753, avec une approbation du fameux Febronius, où on lit ces paroles : *Pater Berruyer S. J. ſacerdos acceptiſſimâ atque hactenus intentatâ methodo ſacrarum litterarum textum non ſolùm perpetuâ hacce paraphraſi, gallico idiomate conceptâ intellectu facilem, lectu verò pergratum reddidit; alii etiam ejuſdem ſocietatis preſbyteri utiliſſimum hoc opus pro plurium commoditate germanico idiomate donaverunt; hinc non poſſumus non egregiam utrorumque operam, ab aliis jam probatam, iterùm laudare, & preſbyteris, hujus archidiœceſis, ſedulò legendam commendare.*

BERRY, *voyez* JEAN DE FRANCE, duc de Berry.

BERRYAT, (Jean médecin ordinaire du roi, intendant des eaux minérales de France, correſpondant de l'académie des ſciences, & membre de l'académie d'Auxerre, mort en 1754, a publié : I. Les 2 premiers vol. de la *Collection académique*, Dijon, 1754, in-4°: compilation avantageuſement connue. II. Des *Obſervations phyſiques & médicinales* ſur les eaux minérales d'Epoigny, aux environs d'Auxerre, 1752, in-12.

BERSABÉE, *voyez* BETHSABÉE.

BERSMAN, (George) Alle-

mand, naquit en 1538 à Annaberg, petite ville de Miſnie, près de la riviere de Schop, & du côté de la Bohême. On l'éleva avec ſoin, & il fit de grands progrès dans les ſciences. Il cultiva la médecine, la phyſique, les belles-lettres & les langues ſavantes. Il entendoit très-bien la latine & la grecque, & il voyagea en France & en Italie, pour y connoître ceux qui avoient le plus de réputation parmi les gens-de-lettres. De retour dans ſon pays, il y enſeigna en divers endroits juſqu'à ſa mort, arrivée le 5 octobre de l'an 1611, qui étoit la 73e. de ſon âge. Berſman mit les Pſeaumes de David en vers, & il fit des notes ſur Virgile, Ovide, Horace, Lucain, Cicéron, & ſur d'autres auteurs anciens. Il eut 14 fils & 6 filles de ſon mariage avec une fille de Pierre Helleborn.

BERTANO, (Jean-Baptiſte) architecte du duc de Mantoue Guillaume III, dans le 16e. ſiecle, eut la direction des édifices publics ſous ce prince. On admire encore la conſtruction de l'Egliſe de Ste. Barbe & de ſon haut clocher, décoré de 4 ordres d'architecture. Il a publié : *Gli oſcuri e difficili paſſi dell' opera Ionica di Vitruvio alla chiara intelligenza tradotti*, Mantoue, 1558, in-fol.

BERTAUD, (Jean) premier aumônier de la reine Catherine de Médicis, ſecrétaire de cabinet & lecteur de Henri III, conſeiller d'état, abbé d'Aulnai, & enfin évêque de Seèz ; naquit, non à Condé-ſur-Noireau, mais à Caen, ſuivant M. Huet, l'an 1522, & mourut en 1611. Il eut beaucoup de part à la converſion de Henri IV. Bertaud, ami & contemporain de Ronſard & de Deſportes, les laiſſa bien loin derriere. Quelques-unes de ſes Stances ont de la facilité & de l'élégance. On a de lui des Poéſies chrétiennes & profanes, des Cantiques, des Chanſons, des Sonnets, des Pſeaumes. Elles offrent quelques réflexions heureuſes, mais tournées en pointe: il avoit pris ce goût dans Séneque. Ses mœurs parurent très-réglées, dès qu'il fut élevé à l'épiſcopat ; & l'évêque rougit des productions du courtiſan. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées en 1620, in-8°. Il a laiſſé auſſi une traduction de quelques livres de S. Ambroiſe, des Traités imparfaits de controverſe, des Sermons ſur les principales fêtes de l'année, & une *Oraiſon funebre de Henri IV*. C'étoit l'oncle de Madame de Motteville. *Voyez* ce mot.

BERTELS, (Jean) religieux Bénédictin, natif de Louvain, fut d'abord abbé de Munſter, à Luxembourg, enſuite d'Echternach. Il eut le malheur de voir piller ſon abbaye d'Echternach par les Hollandois l'an 1596, & lui-même fut mené priſonnier en Hollande, d'où il ne retourna qu'après avoir payé 16,000 écus de rançon pour lui & ſes religieux. Il eſt connu par ſa petite *Hiſtoire du Duché de Luxembourg*. Le P. Bertholet dit que cette Hiſtoire *n'eſt qu'un tiſſu de fables*, jugement outré & peu équitable. Le ſtyle de Bertels eſt diffus & incorrect.

BERTERA, (Barthélemi) Italien, établi à Paris où il

avoit le titre d'interprete du roi, mourut en 1782, après avoir publié : I. *Méthode pour apprendre la Langue Italienne*, , in-12. II. .... *l'Eſpagnole*, in-12. III. .... *la Françoiſe*, 1773.

BERTHAULT, (Pierre) natif de Sens, prêtre de l'Oratoire, & profeſſeur de rhétorique dans ſa congrégation ; auteur du *Florus Gallicus*, in-12, & du *Florus Francicus*, in-12, qui ne valent point le *Florus Romanus ;* mourut en 1681, chanoine & archidiacre de Chartres. Son traité *de Ara*, imprimé à Nantes en 1681, eſt ſavant & recherché.

BERTHE, *voyez* ETHELBERT.

BERTHELET, (Grégoire) Bénédictin, né à Berain dans le duché de Bar-le-Duc en 1680, mort l'an 1754, étoit verſé dans les antiquités eccléſiaſtiques. Il a donné un *Traité hiſtorique & morale de l'abſtinence*, 1731, in-4°., & pluſieurs autres ouvrages ſur les rits, &c. *Voyez* Dom Calmet, *Bibliotheque de Lorraine*.

BERTHET, (Jean) né à Taraſcon en Provence, l'an 1622, mort en 1692, ſe rendit célebre par la connoiſſance des langues anciennes & modernes. Il entra dans la compagnie de Jeſus, où il profeſſa quelque tems les humanités. Enſuite il enſeigna les ſciences abſtraites; raſſemblant, à l'aide d'une mémoire immenſe, & d'un génie ſouple & actif, pluſieurs connoiſſances. On a de lui des Diſſertations ſavantes ſur différens ſujets ; des Odes ; des Sonnets italiens, françois, eſpagnols ; des Chanſons provençales ; des Vers libres ; des Epigrammes, Madrigaux, & autres petites pieces en pluſieurs langues.

BERTHIER, (Guillaume-François) né à Iſſoudun en Berry, le 7 avril 1704, entra dans la ſociété des Jéſuites en 1722, & s'y diſtingua par ſes vertus & ſa ſcience. En 1745, on lui confia la rédaction du *Journal de Trévoux*, qu'il dirigea juſqu'à la diſſolution de ſa Compagnie en France, à la ſatisfaction du public & des véritables gens-de-lettres. « Jamais, dit l'auteur » des *Trois Siecles*, ce journal » n'a été plus intéreſſant & plus » utile que quand le P. Berthier » y a travaillé. Sa pénétration » à démêler les pieges de l'in- » crédulité, ſon courage à les » mettre au grand jour, ſon » habileté à en parer les coups, » lui ont attiré les ſarcaſmes de » ces eſprits forts contre tout, » excepté ce qui bleſſe leur » amour-propre ; mais il a fait » voir par ſes lumieres, autant » que par ſa modération, com- » bien il eſt facile d'être ſupé- » rieur à leurs maneges, à leurs » attaques & à leurs inſultes ». Sur la fin de 1762, il fut nommé garde de la bibliotheque royale, & adjoint à l'éducation de Louis XVI & de Monſieur ; deux ans après il ſe conſacra à la retraite, & ne s'occupa plus que de l'étude & des exercices de la religion. Il mourut à Bourges le 15 décembre 1782. Le chapitre de la métropole rendit un hommage public à ſes vertus & à ſes talens, en lui donnant une ſépulture diſtinguée dans ſon égliſe. Le clergé de France venoit de le gratifier d'une penſion à ſon inſu ; ſans doute pour le récompenſer de ſa Continuation de l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gal-*

licane, commencée par le Pere Langueval. On lui doit les ſix derniers volumes de cet ouvrage, écrits avec une critique, une modération, une netteté de ſtyle & une élégance peu communes. Tout y eſt déduit & diſcuté avec une noble aiſance qui, en faiſant diſparoître la gêne du travail, annonce les connoiſſances les plus étendues & la plume la mieux exercée. L'abbé de Voiſenon lui a rendu ce témoignage, lorſque la Société fut proſcrite dans le reſſort du parlement de Paris : » L'auteur étoit ſavant, modeſte, point intrigant, bon » prêtre & honnête homme. Le » Journal de Trévoux perdit » en lui un bon littérateur, & » Paris un homme de bien. Il » n'y a que les encyclopédiſtes » qui gagnent à ſon expulſion » un puiſſant adverſaire de » moins ». Après ſa mort on a publié les *Pſeaumes* & *Iſaie*, *traduits en françois avec des Réflexions & des notes* : le premier en 8 vol, in-12, Paris, 1785 ; réimprimé en 1788 en 5 vol. ſans notes : le ſecond, Paris, 1788, 5 vol. in 12 ; les Réflexions regardent ſur-tout la morale ; elles ſont pleines d'onction & pénetrent un cœur droit. Les Notes expliquent le ſens littéral du texte : l'auteur y étale une érudition peu commune, ſe montre l'égal des plus habiles commentateurs. Comme il poſſédoit parfaitement l'hébreu, il entre dans de ſavantes diſcuſſions, & il applanit beaucoup de difficultés ; de maniere qu'il fait très-bien entendre le ſens du texte. Le P. Berthier eſt clair, & ſur-tout précis ; ce qui eſt la preuve d'un bon eſprit. Le ſeul reproche qu'on puiſſe lui faire, c'eſt celui d'être un peu trop *houbigantiſte*, & d'avoir dans les idées de ce hébraïſant, une confiance qu'elles ne méritent pas toujours. Peut-être jugera-t-on auſſi qu'il s'arrête quelquefois trop à des diſcuſſions où le doute & l'ignorance valent mieux qu'une déciſion.

BERTHOLDE le Noir, *voyez* SCHWART.

BERTHOLDE, BERNOLDE ou BERNALD, prêtre de Conſtance dans le 11e. ſiecle, continua la *Chronique d'Hermannus Contractus*, moine de Reichenau, depuis l'an 1054 juſqu'en 1064. Il y ajouta l'hiſtoire de ſon tems juſqu'à l'année 1066, qu'on croit être celle de ſa mort. Cette Chronique ſe trouve avec les additions, dans le Ier. tome des *Anciennes Leçons* de Caniſius. Il nous reſte encore de Bertholde, des Opuſcules en faveur de Grégoire VII, dont il étoit grand partiſan, & la vie *d'Hermannus Contractus* en manuſcrit, dans l'abbaye de Muri en Suiſſe.

BERTHOLET, (Barthélemi) FLEMALE, né à Liege en 1614, peignit avec ſuccès. On lui donna une place d'académicien & de profeſſeur à Paris : les Grands-Auguſtins de cette ville ont de lui une Adoration des Mages ; mais la plupart de ſes tableaux ſont à Liege : on admire ſur-tout la Converſion de S. Paul qui eſt dans la collégiale de ce nom, dont Bertholet étoit chanoine ; une Aſſomption de la Vierge dans l'égliſe des Dominicains ; une Réſurrection de Lazare à la cathédrale, &c. Il mourut à Liege en 1675. *Voy.* DAMERY.

BERTHOLET, (Jean) Jéſuite, né à Salm dans le duché de Luxembourg, mort à Liege en 1755, eſt auteur d'une *Hiſtoire de l'inſtitution de la Fête-Dieu*, Liege, 1746, 1 vol. in-4°, où l'on déſireroit un peu plus de critique; & d'une *Hiſtoire eccléſiaſtique & civile du duché de Luxembourg & comté de Chiny*, en 8 vol. in-4°; ouvrage prolixe, écrit ſans beaucoup de méthode; mais où l'on trouve de l'érudition & des choſes intéreſſantes qu'on chercheroit en vain ailleurs. Cette Hiſtoire eſt aujourd'hui beaucoup plus recherchée, qu'elle ne l'étoit au tems de l'impreſſion, 1742.

BERTI, (Jean-Laurent) né le 28 mai 1696 à Serravezza, village de la Toſcane, dans le capitanat de Pietra-Sancta, entra dans l'ordre des Auguſtins. Il fut envoyé à Rome, & devint aſſiſtant général d'Italie. Il y fit imprimer ſon *Cours complet de Théologie* en 8 vol. in-4°, qu'il dédia au pape Benoît XIV. Comme il y ſoutient l'impoſſibilité de l'état de pure nature, quelques évêques de France, entre leſquels M. Languet, archevêque de Sens, condamnerent ſa doctrine, mais Benoît XIV, l'abſolva d'héréſie & avec raiſon (*voyez* BELELLI). Berti fit *l'Apologie* de ſa doctrine en 2 vol. in-4°. L'empereur François I, grand-duc de Toſcane, lui donna une chaire de profeſſeur dans l'univerſité de Piſe, avec une penſion conſidérable. Ce fut dans cette ville que le P. Berti mourut le 26 mai 1766, après avoir publié: I. *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, 7 vol. in-4°. II. Un *Abrégé* de la même Hiſtoire, deux tomes en un vol. in-8°. Pauvre compilation, ſans ordre, ſans choix, remplie de minuties, de fauſſetés, de partialité. Dans les premieres éditions, entr'autres dans celle de 1748, on trouve dans la *Préface* de la 2e. partie, une eſpece de rétractation de ce qu'il avoit dit dans la 1ere., touchant la ſecte janſénienne. L'auteur eſſaie de réparer ſes prétendus torts par un verbiage indigne d'un eſprit ſolide & conſéquent. Il exalte juſqu'au ciel les chefs & les promoteurs du parti, & ravale dans la boue ceux qui l'ont combattu. Il a cru que par ce moyen il tireroit ſon livre de la foule, & qu'il ſeroit préconiſé par tous les adeptes de la ſecte; en quoi il ne s'eſt pas trompé. *Cherchez-vous de la réputation*, dit un orateur célebre, *attachez-vous à quelque faction, & après cela ne vous inquiétez de rien.* III. Des *Diſſertations*, des *Dialogues*, des *Réponſes*, des *Diſcours académiques*, &c. Tous ſes ouvrages ont été recueillis dans une édition in-folio à Veniſe.

BERTIER, (Joſeph-Etienne) né en 1710 à Aix en Provence, entra dans la congrégation de l'Oratoire, profeſſa la philoſophie avec diſtinction, & ſe retira accablé d'infirmités dans la maiſon de ſon ordre, rue St.-Honoré à Paris, où il mourut le 15 novembre 1783. Grand partiſan du ſyſtême de Deſcartes, il ſe faiſoit une regle de ne pas s'en écarter. Ses ouvrages ſont: I. *Diſſertation, où l'on examine ſi l'air paſſe dans le ſang*, 1739. II. *Phyſique des Cometes*, 1760, in-12. III. *Phyſique des Corps animés*, 1755, in-12.

BERTIN, (S.) né dans le territoire de Conſtance ſur le Haut-Rhin, étoit neveu de St.-Omer, évêque de Térouanne. Il aida ſon oncle à défricher les terres de cet évêché, qui étoient des déſerts. Un gentilhomme de ce pays, nommé Adroalde, s'étant converti, donna ſa terre de Sithieu pour y fonder un monaſtere. Bientôt il fut peuplé d'un nombre infini de religieux qui, ſous la conduite de S. Bertin, menoient une vie angélique. Il fut leur abbé & leur modele. Quelque tems avant ſa mort, arrivée en 706, il ſe retira dans un petit hermitage, où il finit ſa vie ſainte dans de grands ſentimens de piété, âgé de plus de cent ans. Si ceux qui envient aux monaſteres les terres qu'ils poſſedent, avoient eu la charge de les défricher de leurs propres mains, comme les religieux de S. Bertin, nos plus belles campagnes ſeroient encore des bruyeres. L'abbaye & l'égliſe de l'iſle de Sithieu, qui ſont un des plus beaux ornemens de la ville de Saint-Omer, ont porté pendant plus de quatre cents ans le nom du prince des apôtres; mais il y en a plus de cinq cents qu'elles portent celui de S. Bertin, à cauſe des reliques de ce Saint, que l'on vient viſiter de toutes parts. L'égliſe eſt un des plus beaux édifices dans le goût gothique, qu'il y ait en France. Le tréſor qui eſt fort riche, eſt dû à la libéralité de Charlemagne, des autres empereurs, & d'un grand nombre de princes & de prélats célebres.

BERTIN, (Nicolas) peintre & diſciple de Jouvenet & de Boullongne l'aîné, naquit à Paris en 1664. Son pere étoit ſculpteur. L'académie de peinture lui adjugea le premier prix à l'âge de 18 ans, & ſe l'aſſocia enſuite. Le ſéjour de Rome perfectionna ſes talens. De retour en France, il fut nommé directeur de l'école romaine; mais une aventure galante, qui auroit eu des ſuites, s'il fût retourné à Rome, l'empêcha d'accepter cette place. Louis XIV, l'électeur de Mayence, celui de Baviere, l'employerent ſucceſſivement à divers ouvrages. Ce dernier voulut ſe l'attacher par de fortes penſions; mais Bertin ne put jamais conſentir à quitter ſa patrie. Il mourut à Paris en 1736, dans de grands ſentimens de religion. Sa maniere étoit pleine de force & de grace; il excelloit dans les petits tableaux. On a de lui pluſieurs ouvrages à Paris dans l'égliſe de S. Luc, à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, & dans les ſalles de l'académie.

BERTIN, (Exupere-Joſeph) médecin, né à Tremblai, diocèſe de Rennes, ſe diſtingua dans ſa profeſſion à Rennes & à Paris. Il fut appellé en Valachie, pour y être médecin de l'hoſpodar; ce deſpote l'y força d'aſſiſter à un ſupplice ſanglant, ce qui le fit déſerter de cette cour; il revint en France; mais il en avoit été tellement affecté, que ſes facultés intellectuelles ſe dérangerent. Il guérit, & ſe retira à Rennes, où il mourut en 1781. Il a compoſé un *Cours complet d'Anatomie*, dont il a publié l'*Oſtéologie*, 1753, 4 vol. in-12.

BERTIUS, (Pierre) né à Beveren, petit village de Flandre, en 1565, profeſſeur de philoſophie à Leyde, fut dépouillé

pouillé de ſon emploi, pour avoir pris le parti des Arminiens. Il ſe rendit à Paris, où il abjura le proteſtantiſme en 1620; & fut revêtu de la charge de coſmographe du roi, de la place de profeſſeur-royal ſurnuméraire en mathématiques, & du titre d'hiſtoriographe de France. Il mourut en 1629, à 64 ans. Ses ouvrages de géographie ſont plus eſtimés, que tout ce qu'il a publié ſur les Gomariſtes & les Arminiens. On a de lui: I. *Commentariorum rerum Germanicarum libri tres*, in-12, Amſterdam, 1635. Il y a dans cet abrégé une aſſez bonne deſcription de l'Allemagne, & une carte de l'empire de Charlemagne. II. *Theatrum Geographiæ veteris*, Amſterdam, 1618 — 1619, 2 vol. in-fol. Ce recueil qui renferme preſque tous les anciens géographes, éclaircis par de ſavantes notes, eſt rare & recherché. Il en a donné un abrégé, Paris, 1630, in-4°. III. *Orbis terrarum ex mente Pomponii Melæ delineatus*, Paris, in-fol. IV. *Tabularum geographicarum contractarum, lib. VII*, Amſterdam, 1618, in-4°. longo. V. *Veteris geographiæ tabulæ*, Paris, 1628, in-fol. VI. *Notitia Epiſcopatuum Galliæ*, Paris, 1025, in-fol. VII. *De Aggeribus & Pontibus*, Paris, 1629, in-8°.: traité fait à l'occaſion de la digue de la Rochelle. VIII. *Introductio in univerſam Geographiam*, in-12. Tous ces ouvrages ſont conſultés par ceux qui cultivent la géographie, & qui écrivent ſur cette ſcience. Il eſt auteur de la Préface qui ſe trouve à la tête de quelques éditions du livre de Boëce, *De conſolatione Philoſophiæ*, Leyde, 1633, in-24.

BERTRADE, fille de Simon, comte de Montfort, épouſa d'abord Foulques, comte d'Anjou, vieillard avare, fantaſque & cruel. Elle ſe fit enlever en 1092 par Philippe I, roi de France. Yves de Chartres ſe récria fortement contre ce déſordre; mais il ne put arrêter ni l'ambition de cette femme, ni la paſſion du roi. Quelques prélats oublierent leur devoir juſqu'à les marier, en 1093. Le pape Urbain II en fut ſi irrité, qu'il lança enfin l'excommunication qu'il avoit ſuſpendue juſques-là. Bertrade devint reine après la mort de Berthe, & finit par ſe retirer dans un couvent.

BERTRAM, (Corneille-Bonaventure) miniſtre & profeſſeur d'hébreu à Geneve & à Lauſanne, naquit à Thouars en Poitou, l'an 1531, & mourut à Lauſanne en 1594. Nous avons de lui: I. *Reſpublica Hæbreorum*, à Geneve, 1580, puis à Leyde, 1641, in-12, avec des Commentaires de Conſtantin l'Empereur, & dans les *Critici Sacri* de Londres, tom. 8. II. Une *Réviſion de la Bible françoiſe* de Geneve, faite ſur le texte hébreu, Geneve, 1588. Il corrigea cette verſion en bien des endroits; mais dans d'autres il a trop ſuivi l'autorité des rabbins, & pas aſſez celle des anciens interpretes. III. Une nouvelle édition du *Tréſor de la Langue ſainte*, de Pagnin, &c.

BERTRAME, *voyez* RATRAMNE.

BERTRAND, (S.) fils d'Aton Raymond, comte de l'Iſle, renonça aux eſpérances que le

monde lui offroit, & ſe conſacra à Dieu dans l'état eccléſiaſtique. Otger, évêque de Cominges, étant mort en 1073, il fut élu pour lui ſuccéder. Son zele fit bientôt changer de face à ſon dioceſe; ſes diſcours & ſes exemples corrigerent les abus, & ramenerent la vertu & la piété. Non content d'avoir rétabli ſon égliſe, il répara auſſi la ville & l'agrandit; en ſorte qu'il en fut regardé comme le ſecond fondateur. Il fit faire un cloître pour les clercs, & les aſſujettit à la vie commune. Il mourut le 15 ou le 16 octobre, vers l'an 1123, après avoir paſſé cinquante ans dans l'épiſcopat. Il fut canoniſé, ſur-tout à la ſollicitation de Guillaume, archevêque d'Auch, ſon neveu. Sa Vie a été écrite par Vital, protonotaire d'Alexandre III, qui étoit du même pays, & qui vivoit à-peu-près dans le même temps. Elle fut écrite par ordre du cardinal Hyacinthe, & de Guillaume, archevêque d'Auch. On peut voir auſſi Baillet, ſous le 15 octobre, & la *Gallia Chriſtiana*, tom. I, p. 1094.

BERTRAND, (Pierre) né en Vivarez, profeſſeur de juriſprudence à Avignon, à Montpellier, à Orléans & à Paris, enſuite évêque de Nevers, puis d'Autun, enfin cardinal en 1331; plaida ſi bien pour le clergé contre Pierre de Cugnieres, que le roi Philippe de Valois prononça en ſa faveur en 1329. Il étoit queſtion d'établir juſqu'où devoit s'étendre l'autorité du roi ſur les choſes ſpirituelles, & celle du clergé ſur les choſes temporelles. Son ouvrage eſt imprimé à Paris en 1495, in-4°, & dans *les Libertés de l'Égliſe Gallicane*, Lyon, 1770, 5 vol. in-4°. Il mourut à Avignon le 24 juin 1349. On trouve dans la Bibliotheque des Peres un traité de ce cardinal: *De origine & uſu Juriſdictionum*; il a été imprimé ſéparément à Veniſe en 1584, in-fol. Il fonda à Paris le college d'Autun.

BERTRAND, (Jean) ſieur de Catourze, premier préſident au parlement de Toulouſe, s'eſt fait un nom par ſon livre *Bünomicon ſive de vitis juriſperitorum*, que ſon fils François Bertrand donna au public en 1618, in-4°, avec la Vie du préſident ſon pere. Il mourut le premier de novembre 1594. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas BERTRAND, de la même famille, avocat au parlement de Toulouſe, mort en 1527, qui a donné au public: *De Toloſanorum geſtis ab urbe condita*, Toulouſe, 1515, in-fol., & enſuite en françois ſous le titre de *Geſtes des Toulouſains*, Toulouſe, 1517, in-4°. Il y montre très-peu de critique, & on s'apperçoit facilement qu'il a profité des recherches de Guillaume de Puy-Laurent, & de Bernard de la Guionie, évêque de Lodeve.

BERTRAND, (François-Séraphique), avocat, né à Nantes en 1702, mourut dans cette ville en 1752. On a de lui des Poéſies diverſes, imprimées à Nantes en 1749, ſous le titre de Leyde. Il y a d'aſſez jolis vers dans ce recueil; l'auteur imite aſſez heureuſement pluſieurs Odes d'Horace. Il a rédigé auſſi le *Ruris de-*

liciæ, 1756, in-12. Collection de vers latins & françois qui ſont d'un mérite fort inégal.

BERTRAND, (Jean-Baptiſte) médecin, & de l'académie de Marſeille, né à Martigues le 12 juillet 1670, mourut le 10 ſeptembre 1752. Il étoit bon praticien, & ne négligeoit point la théorie. Sa *Relation hiſtorique de la peſte de Marſeille*, in-12, 1721, n'eſt pas le ſeul ouvrage de ce ſavant médecin. On a encore de lui des *Lettres à M. Deidier ſur le mouvement des muſcles*, 1732, in-12; & des *Diſſertations ſur l'air maritime*, 1724, in-4°, où l'on trouve de bonnes obſervations.

BERTRAND DU GUESCLIN, *voyez* GUESCLIN (du).

BERVILLE, *voy.* GUYARD DE BERVILLE.

BERULLE, (Pierre) né en 1575 au château de Serilly, près de Troyes en Champagne, ſe diſtingua dans la fameuſe conférence de Fontainebleau, où du Perron combattit du Pleſſis-Mornay qu'on nommoit *le pape des huguenots*. Il fut envoyé par Henri IV, dont il étoit aumônier, en Eſpagne, pour amener quelques Carmelites à Paris. Ce fut par ſes ſoins que cet ordre fleurit en France. Quelque tems après il fonda la congrégation de l'Oratoire de France, dont il fut le premier général. Cet inſtitut, quoique ſemblable pour le fond à celui de S. Philippe de Néri, en eſt néanmoins diſtingué par des différences qui en font une congrégation particuliere. Elle fut approuvée par une bulle de Paul V en 1613, & produiſit un grand nombre d'hommes illuſtres par la ſcience & la vertu. Durant les diſputes qu'un parti puiſſant ſuſcita dans le monde chrétien, pluſieurs de ſes membres ne ſurent pas aſſez ſe défendre contre la nouveauté; mais la généralité de la congrégation reſta toujours attachée à la doctrine de l'égliſe, & aux décrets de ſes pontifes. Urbain VIII récompenſa le mérite de Berulle d'un chapeau de cardinal. Henri IV & Louis XIII avoient voulu, inutilement, lui faire accepter des évêchés conſidérables. L'autorité qu'il avoit dans l'égliſe & l'état, ne lui fit point abandonner ſon premier plan de vie. La ſimplicité, la modeſtie, la pauvreté, la tempérance furent toujours ſes vertus favorites. Il ne paſſoit aucun jour ſans offrir le ſaint ſacrifice. Il mourut d'apoplexie à l'autel, juſtement avant la conſécration, le 2 octobre 1629, à l'âge de 55 ans. S. François de Sales, Céſar de Bus, le cardinal Bentivoglio, &c., avoient été ſes amis, & les admirateurs de ſes vertus. On a une édition de ſes Œuvres, publiée en 1644, in-fol., réimprimée en 1657, par les PP. Bourgoing & Gibieuf. On y trouve le zele & l'onction, l'eſprit de renoncement & d'humilité, & une tendre dévotion. M. Habert de Ceriſi a écrit ſa *Vie*, Paris 1646, in-4°. Il y en a une plus récente par l'abbé Goujet, 1767, in-12; cette derniere qui devroit être la meilleure, eſt beaucoup inférieure à l'autre, & ſe reſſent de l'eſprit du parti auquel l'auteur s'étoit voué.

BERWICK, *voyez* FITZ-JAMES.

BERYLLE, évêque de Boſtres en Arabie vers 240, après avoir gouverné quelque tems ſon égliſe avec beaucoup de réputation, tomba dans l'erreur. Il crut que JESUS-CHRIST n'avoit point exiſté avant l'Incarnation, & qu'il n'avoit été Dieu, que parce que le Pere demeuroit en lui, comme dans les prophetes. Pluſieurs évêques zélés s'aſſemblerent en concile, afin de prévenir les ſuites d'un pareil ſcandale. Ils diſputerent contre Berylle, & ne purent le réduire. On appella Origene qui ne réfuta pas ſeulement les erreurs de l'évêque Arabe, mais accompagna ſes raiſonnemens d'une douceur & d'une charité ſi admirable, qu'il lui fit reconnoître la vérité, & profeſſer avec un éclat nouveau, la foi pure qu'il avoit abandonnée.

BESELÉEL, fils d'Uri ou de Hur, & de Marie, ſœur de Moïſe, avoit reçu de Dieu un talent extraordinaire pour travailler toutes ſortes de métaux; & il fut employé par le légiſlateur hébreu aux travaux du tabernacle avec Ooliab.

BESLER, (Baſile) apothicaire de Nuremberg, né en 1561, a donné au public : I. *Hortus Eyſtettenſis*, 1613, in-fol., avec figures : la réimpreſſion de 1640 eſt moins belle; celle de 1750 encore pire. Il y a 366 planches. II. *Icones Florum & herbarum*, 1616, in-4°; & la continuation, 1622, in-fol. Le *Gazophylacium rerum naturalium*, Nuremberg, 1642, in-fol., eſt de Michel-Rupert BESLER, fils de Baſile, mort docteur en médecine l'an 1661. Ce livre a été réimprimé en 1716; mais moins eſtimé de cette édition que de la précédente. Lochner a donné la *Deſcription du Cabinet de Baſile & de M. R. Beſler*, 1716, qui eſt recherchée.

BESLY, (Jean) avocat du roi à Fontenay-le-Comte en Poitou, né à Coulonges-les-Royaux, mourut en 1644, à 72 ans. On a de lui : I. *Hiſtoire de Poitou*, Paris, 1647, in-fol. eſtimée. II. *Les Evêques de Poitiers*, 1647, in-4°. III. *Ad Petri Theudebodi hiſtoriam Præfatio.* C'étoit un homme verſé dans les antiquités de France; écrivain incorrect, mais hiſtorien exact & profond.

BESOGNE ou BESOIGNE, (Jerôme) docteur de Sorbonne, mort en 1763, à 77 ans, ſe diſtingua par ſon ſavoir. On a de lui : I. *Hiſtoire de Port-Royal*, 1752, 6 vol. in-12; trois pour les Religieuſes, trois pour les Meſſieurs : remplie de détails très-peu intéreſſans pour quiconque *n'a d'autre parti*, comme s'exprime M. de Rancé, *que celui de J. C.* II. *Vies des quatre Evêques engagés dans la cauſe de Port-Royal*, 1756, 2 vol. in-12. III. *Principes de la perfection chrétienne*, 1748, in-12. IV. *Principes de la pénitence & de la converſion, ou Vie des Pénitens*, 1762, in-12. V. *Principes de la Juſtice chrétienne, ou Vies des Juſtes*, 1762, in-12. VI. *Concorde des Livres de la Sageſſe*, 1737, in-12; bon livre, & qui ſe reſſent peu des préventions ſur leſquelles l'auteur régloit ſa maniere d'écrire. VII. Pluſieurs ouvrages ſur les affaires du tems, dans leſquelles il étoit entré avec une ardeur qui tenoit du fanatiſme.

BESOLDE, (Chriſtophe) né à Tubinge en 1577, y fut profeſſeur de droit. Il abjura la religion proteſtante en 1635, & mourut en 1638. Sa femme abjura auſſi après ſa mort. On a de lui : I. *Diſſertationes philologicæ*, 1642, in-4°. II. *Documenta Monaſteriorum ducatûs Wirtembergæ*, 1636, in-4°. III. *Virginum ſacrarum monumenta*, Wirtemberg, 1636, in-4°. IV. *Synopſis rerum ab orbe condito geſtarum*, Franeker, 1698, in-8°. V. *Hiſtoria Conſtantinopolitano-Turcica, poſt avulſum a Carolo M. Occidentem, ad hoc uſque ævum deducta*, Strasbourg, 1634, 2 vol. in-8°. Quoique ces ouvrages ſoient ſavans, ils ne ſont guere répandus au-delà de l'Allemagne.

BESOMBES DE St-GENIÉS, conſeiller de la cour des aides de Montauban, mort à Cahors en odeur de ſainteté, le 20 octobre 1783, dans la 65e. année de ſon âge, fut pendant quelque tems égaré par la philoſophie anti-chrétienne; mais ſon cœur n'étoit pas fait pour en goûter la doctrine & la morale. Il ouvrit les yeux à la vérité, & conſigna ſa converſion dans un ouvrage plein d'onction & de lumieres, intitulé : *Tranſitus animæ revertentis ad jugum ſanctum Chriſti Jeſu*, traduit en françois par l'abbé de Caſſagne-Peyronene, ſous le titre de *Sentimens d'une ame pénitente, revenue des erreurs de la philoſophie moderne au joug de la Religion*, Paris, 1787, in-12. M. de St-Geniés ſe délaſſoit des travaux de ſon état en étudiant la Bible; auſſi chaque ligne de cette production annonce qu'il en étoit pénétré. Le traducteur compare cet ouvrage à celui de l'*Imitation de Jeſus-Chriſt*, & eſſaie même de lui donner la préférence; mais certainement le pieux auteur en portoit un jugement plus modeſte & plus vrai. L'*Imitation* peut être toujours le premier livre de piété, ſans que l'ouvrage de M. de St-Geniés en ſoit moins eſtimable. Outre que le ſecond rang ſeroit encore beau à occuper, les rangs ne ſont rien en un pareil ſujet. Il ne faut pas confondre ce livre avec un autre qui a pour titre : *Sentimens d'une ame pénitente, ſur le Pſeaume* Miſerere meî, Deus; & *le retour d'une ame à Dieu, ſur le Pſeaume* Benedic, anima mea. Ce dernier eſt l'ouvrage d'une dame illuſtre, connue par ſa piété & ſa longue pénitence. *Voyez* VALLIERE.

BESSARION, patriarche titulaire de Conſtantinople, & archevêque de Nicée, naquit à Trébiſonde, vers l'an 1393. Il ſouhaita, avec beaucoup d'ardeur, la réunion de l'égliſe grecque avec la latine, & engagea l'empereur Jean Paléologue à travailler à la conſommation de cet ouvrage. Il paſſa en Italie, parut au concile de Ferrare, depuis transféré à Florence, harangua les Peres, & s'en fit admirer autant par ſes talens que par ſa modeſtie. Les Grecs ſchiſmatiques conçurent une ſi grande averſion pour lui, qu'il fut obligé de reſter en Italie, où Eugene IV l'honora de la pourpre en 1439. Il fixa ſon ſéjour à Rome. Son mérite l'auroit placé ſur le ſiege pontifical, ſi le cardinal Alain, Breton, ne ſe fût oppoſé à l'élection de l'illuſtre Grec, comme injurieuſe

à l'égliſe latine. Il fut employé dans différentes légations; mais celle de France lui fut déſagréable. On dit que le légat ayant écrit ſur l'objet de ſa légation au duc de Bourgogne, avant que de faire ſa viſite à Louis XI, ce roi ombrageux & violent l'accueillit très-mal; & lui dit, en lui mettant la main ſur ſa grande barbe : *Barbara græca genus retinent quod habere ſolebant.* Cet affront, dit-on, cauſa tant de chagrin à ce cardinal, qu'il en mourut à ſon retour, en paſſant par Ravenne en 1472, à 77 ans. Ce récit eſt de Pierre Matthieu; mais d'autres hiſtoriens croient que Beſſarion avoit déplu au roi, par la demande qu'il lui avoit faite de la grace du cardinal Balue. Il eſt apparent que ce grand cardinal n'a pas eu la foibleſſe de mourir de chagrin, pour avoir eſſuyé l'humeur d'un prince tel que Louis XI. Son corps fut porté à Rome, & enterré dans une chapelle de l'Égliſe de S. Pierre, où il avoit préparé ſon tombeau, ſur lequel on voit cette épitaphe :

Bessarion Episcopus Tusculanus,
S. R. ecclesiæ cardinalis,
Patriarcha Constantinopolitanus,
Nobili græciâ ortus oriundusque
Sibi vivens posuit.

Beſſarion aimoit les gens-de-lettres, & les protégeoit. Argyrophile, Théodore de Gaza, le Pogge, Laurent Valla, Platine, &c., formoient dans ſa maiſon une eſpece d'académie. Sa bibliotheque étoit nombreuſe & choiſie. Le ſénat de Veniſe, auquel il en fit préſent, la conſerve encore aujourd'hui avec ſoin. Ce cardinal a laiſſé pluſieurs ouvrages, qui tiennent un rang parmi ceux que produiſit la renaiſſance des lettres. Les principaux ſont : I. *Défenſe de la Doctrine de Platon*, dont l'édition ſans date, mais de 1470, in-fol. eſt rare. II. Des Lettres, imprimées en Sorbonne, in-4°. III. *Oratione contra il Turcho*, 1471, in-4°, & d'autres ouvrages dans la Bibliotheque des Peres.

BESSET, (Henri de) ſieur de la Chapelle-Milon, inſpecteur des beaux-arts ſous le marquis de Villacerf & contrôleur des bâtimens, lorſque le grand Colbert fut nommé en 1683 ſurintendant des bâtimens. Il joignit à cette place celle de ſecrétaire de l'académie des inſcriptions & des médailles. On a de lui une *Relation des Campagnes de Rocroi & de Fribourg*, en 1644 & 1645, in-12, écrite avec une ſimplicité élégante : c'eſt un modele en ce genre. Il mourut en 1693.

BESSIN, (Dom Guillaume) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, naquit à Glos-la-Ferriere au dioceſe d'Evreux, & mourut à Rouen en 1726. On a de lui une édition des *Conciles de Normandie*, 1717, in-fol. Il a eu part à la nouvelle édition des *Œuvres de S. Grégoire le Grand*, donnée par les PP. de Ste Marthe.

BESSON, (Jacques) ingénieur & mathématicien, natif du Dauphiné dans le ſeizieme ſiecle, eſt l'inventeur de pluſieurs machines, dont Paſcalis a publié la deſcription ſous le titre de *Theatrum machinarum*, Lyon, 1582, in-fol. Beſſon

avoit publié lui-même : I. *De ratione extrahendi olea & aquas è medicamentis ſimplicibus*, Zurich, 1559, in-8°. II. *Le Coſmolabe*, Paris, 1567, in 4°. III. *Uſage du compas d'Euclide*, Paris, 1571, in-4°.

BETFORD, *voy.* BEDFORT.

BETHENCOURT, (Jean de) gentilhomme Normand, découvrit le premier les iſles Canaries, l'an 1402 ; il en conquit cinq avec le ſecours de Henri III, roi de Caſtille, qui lui en confirma la ſouveraineté avec le titre de roi, ſous la condition d'hommage envers la couronne de Caſtille. Pierre de Bethencourt, un de ſes deſcendans, mort l'an 1667, fonda dans les Indes occidentales une congrégation de religieux hoſpitaliers, ſous le nom de *Béthléemites*.

BETHSABÉE, femme d'Urie, fut une occaſion de péché pour David qui, après avoir fait périr ſon mari, l'épouſa, & en eut Salomon.

BETHUNE, *voyez* SULLY.

BETHUNE, (Philippe de) comte de Selles, lieutenant-général de Bretagne & gouverneur de Rennes, mort en 1649 à 88 ans, acquit beaucoup de gloire & de réputation par ſes ambaſſades dans les cours d'Ecoſſe, de Rome, de Savoie & d'Allemagne. Il étoit frere puîné du célebre Maximilien de Béthune, duc de Sully. Son *Ambaſſade en Allemagne* a été imprimée à Paris, 1667 ; in-fol. par les ſoins de ſon petit-fils Henri, comte de Béthune.

BETIS, gouverneur de Gaza pour Darius, défendit cette place avec valeur contre Alexandre le Grand. Ce prince ayant été bleſſé au premier aſſaut, fit mourir cruellement Bétis après la priſe de la ville, vers l'an 332 avant J. C. Plus de dix mille hommes furent paſſés au fil de l'épée, & l'on punit lâchement un courage digne des plus grands éloges. Bétis fut attaché par les talons au char du héros Macédonien, & périt miſérablement. Ce trait ſeul ſuffit pour rendre odieuſe la mémoire de ce conquérant.

BETLEM-GABOR, c'eſt-à-dire, *Gabriel Betlem*, prince de Tranſylvanie, d'une maiſon auſſi ancienne que pauvre, gagna les bonnes graces de Gabriel Battori, prince de Tranſylvanie. Ayant quitté cette cour pour paſſer à celle de Conſtantinople, il profita du crédit qu'il s'acquit chez les Turcs, pour faire déclarer la guerre à ſon ancien bienfaiteur. Battori, abandonné de ſes ſujets & de l'empereur, fut vaincu en 1613. Betlem-Gabor prit pluſieurs places en Hongrie, ſe fit inveſtir de la Tranſylvanie par un pacha, & déclarer roi de Hongrie. L'empereur fit marcher des troupes contre lui en 1620. Le comte Bucquoi, un de ſes généraux, fut tué. Gabor, vainqueur, demanda la paix, & l'obtint à condition qu'il renonceroit au titre de roi de Hongrie, & qu'il ſe borneroit à celui de prince de l'empire. Ferdinand aſſura cette paix, en le reconnoiſſant ſouverain de la Tranſylvanie, & en lui cédant ſept comtés qui contenoient environ 50 lieues. Cet homme inquiet ayant voulu faire revivre ſes droits ſur la Hongrie, Walſtein le vainquit, & cette guerre finit par un traité qui aſſuroit

la Transylvanie & les terrains adjacens, à la maison d'Autriche, après la mort de Gabor; elle arriva en 1629. Il y a encore en Transylvanie plusieurs comtes de Betlem, qui se disent de cette famille.

BETON, (David) évêque de Mirepoix, puis archevêque de S. André en Ecosse, & cardinal, respectable par ses lumieres & ses vertus pastorales, massacré par les Calvinistes en 1546, est nommé par les Ecossois par corruption, BEATOUN, *voyez* ce mot.

BETULÉE, (Sixte) grammairien, poëte & philosophe, naquit à Memmingen en 1500. Son vrai nom étoit Birck. Il enseigna les belles-lettres & la philosophie avec réputation, & devint principal du college d'Ausbourg, où il mourut en 1554. On a de lui divers ouvrages en vers & en prose. Ses pieces dramatiques de *Susanne*, de *Judith* & de *Joseph*, ont été assez estimées autrefois, quoiqu'elles soient bien éloignées de la perfection. On les trouve dans *Dramata sacra*, à Bâle, 1547, 2 vol. in-8°.

BEUCKELTS ou BEUKELINS, (Guillaume) fameux pêcheur Hollandois, trouva vers l'an 1416, la méthode de saler les harengs & de les encaquer pour les rendre transportables. Il est mort à Biervliet en 1447. Les Hollandois éleverent un monument sur son tombeau, que Charles-Quint, étant venu à Biervliet, eut la curiosité d'aller voir. Quelques auteurs néanmoins prétendent que cette méthode étoit connue antérieurement, et que deux Dieppois la mirent en pratique dès le 14e. siecle. Il est bien vrai que la maniere de saler les harengs étoit connue avant Beuckelts, mais sa méthode l'emporta sur toutes les autres, et fut généralement adoptée. Voyez l'*Histoire* du commerce par Anderson, traduite de l'anglois, tom. 2, pag. 256-332-426-555.

BEVERIDGE, (Guillaume) *Beveregius*, évêque de S. Asaph en Angleterre, mort en 1708 à 71 ans, mérite l'estime des savans de sa patrie & des pays étrangers. Bossuet étoit en commerce de lettres avec lui. Ses principaux ouvrages sont : I. *Pandectæ Canonum Apostolorum & Conciliorum*, 1672, 2 vol. in-fol. Ce livre, qui n'est pas commun, est enrichi de remarques fort estimées. II. *Codex canonum Ecclesiæ primitivæ vindicatus*, Londres, 1678, in-4°. III. *Réflexions sur la Religion*, Amsterdam, 1731, in-12. IV. Des *Institutions chronologiques*, en latin, Londres, 1669 & 1705, in-4°. Ces ouvrages sont pleins d'érudition; le style en est noble, & l'auteur y fait paroître beaucoup de modestie. Il est à regretter qu'avec tant de lumieres l'auteur n'ait pas eu celle de la vraie foi, qui les affermit toutes; & que ce défaut l'ait entraîné dans des inconséquences & des préventions contre les Catholiques.

BEVERLAND, (Adrien) disciple de Vossius, & docteur en droit, naquit à Middelbourg en Zélande, & mourut l'an 1712. Il s'annonça dans l'Europe littéraire par des infamies. Il fit paroître en 1680 son traité *De stolatæ Virginitatis jure*, à Leyde, in 8°. Il travailloit en même tems à un ouvrage encore plus

licentieux, intitulé : *De proſtibulis veterum.* Il auroit eu le front de le publier, ſans les conſeils de ſes amis, qui l'empêcherent de le faire. Voſſius, ſon ami, en fit entrer une partie dans ſes notes ſur Catulle. Le traité de Beverland : *De peccato originali philologicè elucubrato*, 1678, in-12, 1679, in-8°., traduit en françois, 1714, in-12, dans lequel il renouvelloit l'opinion d'Agrippa, lui mérita la priſon (*voyez* AGRIPPA Corneille, RYSSEN). Ayant acheté chérement ſa liberté, il ſe déchaîna contre les magiſtrats & les profeſſeurs de Leyde, dans un mauvais libelle, & paſſa enſuite en Angleterre, où il employoit tout ſon argent à des peintures obſcenes. On dit qu'il revint de ſes égaremens ; du moins ſon livre *De fornicatione cavenda*, à Londres, 1697, in-8°., dans lequel il y a pourtant encore bien des traits lubriques, l'a fait penſer. Il mourut en enfance, après avoir vécu en fou & en libertin. Sa folie étoit de croire qu'il étoit pourſuivi par deux cents hommes qui avoient conjuré ſa perte.

BEVERWYCK, (Jean de) *Beverovicius*, né à Dordrecht en 1594, d'une famille noble. Elevé dès ſon enfance ſous les yeux de Gerard-Jean Voſſius, il parcourut différentes univerſités pour ſe perfectionner dans l'étude de la médecine, & ſe fit recevoir docteur à Padoue. Il exerça cette profeſſion dans ſa patrie, où il remplit auſſi pluſieurs emplois avec diſtinction. Il mourut en 1647, dans la 53e. année de ſon âge. Ses principaux ouvrages ſont : I. *De termino vitæ, fatali an mobili?* Roterdam, 1644, in-8°., & Leyde, 1651, in4-°. *De excellentiâ ſexûs fœminei*, Dordrecht, 1639, in-8°. III. *De calculo*, Leyde, 1638-1641, in-8°.

BEUF, *voyez* BŒUF.

BEURRIER, (Louis) né à Chartres, entra chez les Céleſtins de Paris en 1613, & mourut le 8 avril 1645, après avoir conſacré ſes loiſirs aux études analogues à ſon état. On lui doit : I. Une bonne *Hiſtoire du monaſtere des Céleſtins de Paris*, 1634, in-4°. II. *Vies des Fondateurs d'Ordres*, Paris, 1635, in-4°. : ouvrage médiocre, qui ne brille guere du côté de la critique. III. Pluſieurs Livres de piété.

BEUVE, *voyez* SAINTE-BEUVE.

BEUVELET, (Matthieu) prêtre du ſéminaire de S. Nicolas du Chardonnet, y fit fleurir la ſcience & la piété. Il eſt connu particuliérement : I. *Par des Méditations*, in-4°., ſur les principales vérités chrétiennes & eccléſiaſtiques, pour les Dimanches, Fêtes, & autres jours de l'année. II. Par un *Manuel pour les Eccléſiaſtiques.* Il laiſſa un autre ouvrage, donné au public après ſa mort ; c'eſt le *Symbole des Apôtres, expliqué & diviſé en Prônes*, Paris, George Joſſe, 1668, in-8°. Il eſt écrit d'un ſtyle ſimple, familier, mais bas & incorrect.

BEXON, (Scipion) né à Rémiremont en 1748, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & ſe fit connoître par deux ouvrages, l'un intitulé : le *Syſtême de la Fertiliſation*, Nancy, 1773 ; l'autre, *Catéchiſme d'Agricul-*

ture, Paris, 1777. M. de Buffon qui le regardoit assez gratuitement pour un habile naturaliste, l'associa à ses travaux. Il est aussi auteur d'une *Histoire de Lorraine*, dont il n'a paru que le premier volume, Paris, 1777, in-8°. Il l'avoit dédiée à la reine, qui en reconnoissance lui procura la place de grand-chantre à la Ste.-Chapelle à Paris, où il mourut le 15 février 1784. Si on en croit l'auteur d'une Lettre insérée dans les *Aff. & Ann.* n°. 20, 1784, M. l'abbé Bexon a bien fait de ne pas achever cet *Abrégé de l'Histoire de Lorraine*. » Il affecte, dit ce critique, de » prendre par-tout un ton tranchant, décidé, ridiculement » triomphant & pédantesque. » Si on vouloit le croire, avant » lui il n'avoit encore paru rien » de bon sur l'histoire de Lorraine; & il lui étoit réservé » d'en donner une qui renfermât tout ce qu'on peut désirer sur cet objet. On auroit » été enchanté qu'il eût tenu » parole. Mais qu'est-il arrivé? » que sa production est tombée » dès le moment qu'elle a paru, » & qu'on a proscrit son auteur » pour avoir abusé de la facilité » de mal faire un ouvrage qu'il » est si difficile de bien faire ». Cette critique a paru un peu sévere; l'ouvrage est jugé avec plus d'indulgence dans le *Journal historique & littéraire*, 15 mai 1777, p. 81. On a encore du même, *Oraison funebre de la Princesse Charlotte de Lorraine, abbesse de Rémiremont.*

BEYERLINK, (Laurent) archidiacre d'Anvers, sa patrie, & directeur du séminaire, mourut en 1627, à 49 ans. Il publia une nouvelle édition du *Magnum Theatrum vitæ humanæ* de Zwinghez, avec des augmentations considérables, en 7 vol. in-fol. On a encore de lui: *Biblia sacra variorum translatorum*, 3 vol. in-fol., à Anvers; & d'autres ouvrages.

BEYERUS, *voyez* BEIER.

BEYS, (Gilles) imprimeur de Paris au 16e. siecle, employa le premier les consonnes *j* & *v*, que Ramus avoit distinguées, dans sa grammaire, de l'*i* & de l'*u* voyelles. Il mourut en 1595. Il avoit épousé une fille du célebre imprimeur Plantin.

BEYS, (Charles de) poëte François, contemporain de Scarron & son ami. Cet auteur burlesque ayant été encensé par Beys, le comparoit sans façon à Malherbe. Il y a aussi loin de l'un à l'autre, que du *Virgile travesti* à *l'Eneïde*. On a de lui plusieurs Pieces de théâtre, dont aucune n'est restée sur la scene. Il mourut en 1659. Ses *Œuvres poétiques* parurent en 1651, in-4°.

BEZE, (Théodore de) naquit à Vézelai en Bourgogne, l'an 1519. Il fit ses premieres études à Paris auprès d'un de ses oncles, conseiller au parlement. On l'envoya ensuite à Orléans, puis à Bourges, où Melchior Wolmar lui apprit du grec & du latin, & lui communiqua son goût pour les nouvelles erreurs. De retour à Paris, il s'y fit rechercher par les agrémens de sa figure & de son esprit, & par ses talens pour la poésie. Ses épigrammes & ses pieces latines lui firent un nom parmi les jeunes libertins. Il chanta la volupté avec la licence de Pétrone. Ses poésies étoient l'image de ses mœurs.

S'étant défait de ſon prieuré de Long-Jumeau, qu'il poſſéda quelque tems malgré ſes liaiſons publiques avec une femme, il ſe retira à Geneve & enſuite à Lauſanne, pour y profeſſer le grec. Neuf ans après, Calvin ſon maître le rappella à Geneve, & l'employa dans le miniſtere. En 1561, il ſe trouva, à la tête de 13 miniſtres de la Réforme, au colloque de Poiſſi. Ce fut lui qui porta la parole dans cette aſſemblée où Charles IX, la reine-mere & les princes du ſang ſe trouvoient; mais ayant avancé « que J. C. » étoit auſſi éloigné de l'Eu» chariſtie, que le ciel l'eſt de » la terre », ces paroles ſcandaliſerent l'auditoire & irriterent la cour. Beze eut honte de ſon peu de retenue, & adoucit ſes expreſſions dans une lettre qu'il adreſſa à la reine. La guerre civile n'ayant pas été éteinte par ce colloque, Beze s'arrêta auprès du prince de Condé, & ſe trouva avec lui à la bataille de Dreux en 1562. L'année d'après il ſe retira à Geneve, & fut le chef de cette égliſe, après la mort de Calvin, dont il avoit été le coadjuteur le plus zélé & le diſciple le plus fidele. La qualité de chef de parti enfla ſon orgueil & aigrit ſon caractere. Il traita les rois, comme il traitoit les controverſiſtes: Antoine de Bourbon, roi de Navarre, étoit un *Julien;* Marie Stuart, une *Médée*, &c. Il fut la trompette de la diſcorde durant les guerres civiles. De Geneve, il animoit tous ſes diſciples répandus dans l'Europe. On l'accuſa d'avoir ſuſcité la Renaudie, pour former la conſpiration d'Amboiſe, en 1560, d'avoir ſollicité Poltrot à tuer le duc de Guiſe, en 1563, &c. Il tâcha de ſe défendre de ces accuſations; mais ſes raiſons ne purent le juſtifier. En 1569, il vint en France pour pervertir une de ſes ſœurs qui étoit religieuſe; mais elle lui reprocha ſes impiétés, & refuſa de l'écouter. Il avoit travaillé auſſi inutilement auprès de ſon pere, auquel il avoit envoyé ſa confeſſion de foi en françois. Il fut appellé pluſieurs fois, pour aſſiſter à des conférences à Berne & ailleurs. En 1571, il préſida à un ſynode tenu à la Rochelle. Il mourut à Geneve en 1605, à l'âge de 86 ans, regardé comme un poëte licentieux & un théologien emporté. Il épouſa dans ſa veilleſſe une jeune fille, & ſe trouva dans une telle pauvreté, qu'il ne ſubſiſtoit que des libéralités qu'on lui faiſoit en ſecret. Il a achevé la traduction des *Pſeaumes*, que Marot avoit entrepriſe; mais le continuateur eſt moins heureux dans le tour & dans l'expreſſion. Ses poéſies latines furent publiées ſous le titre de *Juvenilia Bezæ*, 1548, in-4°, dont Barbou a donné une nouvelle édition, in-12, 1757, avec les Poéſies de Muret & de Jean Second. Dans un âge plus avancé, il en ſupprima pluſieurs endroits licentieux, & publia ſes Poéſies ſous le titre de *Poëmata varia*, dont la meilleure édition eſt de Henri Etienne, 1597, in-4°. Ce trait peut faire penſer que ſes mœurs ne furent pas toujours dépravées, ou du moins qu'il ceſſa de vouloir dépraver celles des autres. Ses principaux ouvrages en

proſe ſont : I. Une traduction latine du *Nouveau Teſtament*, avec des notes. II. Un *Traité du droit que les Magiſtrats ont de punir les hérétiques*, traduit en françois par Colladon, Geneve, 1560, in-8°. Ce livre, fait au ſujet du ſupplice de Servet, eſt plus rare en françois qu'en latin : III. *Confeſſio chriſtianæ fidei*, 1560, in-8°. IV. La *Mappemonde papiſtique*, 1567, in-4°. V. *Hiſtoire des Egliſes réformées*, 1580, 3 vol. in-8°. VI. Le *Réveille-matin des François*, 1574, in-8°. VII. *Icones virorum illuſtrium*, 1580, in-4°. VIII. *Vie de Calvin*, Geneve, 1563, année de la mort de cet héréſiarque. On a de lui en vers françois, très-inférieurs à ſes poéſies latines, la comédie du *Pape malade*, la tragédie du *Sacrifice d'Abraham*, *Caton le Cenſeur*, &c.

BEZONS, (Jacques Bazin, comte de) maréchal de France, fils d'un conſeiller d'état, commença à ſervir en Portugal, ſous le comte de Schomberg, en 1667. Il ſe ſignala enſuite dans grand nombre de ſieges & de combats, juſqu'à l'an 1709, qu'il obtint le bâton de maréchal de France. Il prit Landau en 1713, & fut conſeiller au conſeil de la régence, après la mort de Louis XIV. Le maréchal de Bezons mourut en 1733, à 88 ans, regardé comme un homme également propre à paroître à la cour & à la tête des armées.

BEZONS, (Armand Bazin de) frere du précédent, docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, s'éleva par ſon mérite, & ſur-tout par le crédit de ſon frere à différentes places. Il fut agent-général du clergé de France, puis évêque d'Aire, enſuite archevêque de Bourdeaux, de Rouen, membre du conſeil de la régence, & chargé de la direction des œconomats après la mort de Louis XIV. Il mourut à Gaillon en 1721, à 66 ans.

BEZOUT, (N.) cenſeur royal, de l'académie des ſciences, mort en 1783, eſt auteur I. d'un *Cours de Mathématiques à l'uſage des marins*, 6 vol. in-8°. II. *Cours de Mathématiques à l'uſage de l'artillerie*, 4 vol. in-8°. III. *Théorie des Equations algébriques*, 1779, in-4°.

BIANCHI, (Pierre) naquit à Rome en 1694. Ce peintre réuſſit également dans l'hiſtoire, les payſages, les portraits, les marines & les animaux. Ses ouvrages ſont à Rome, où il mourut le 12 mars 1740. Il ſe diſtingua par la correction de ſon deſſin, & par la vigueur de ſon coloris. Il perfectionna beaucoup les figures d'anatomie en cire colorée.

BIANCHINI, (François) né à Vérone en 1662 d'une famille diſtinguée, s'illuſtra dès ſa jeuneſſe par l'établiſſement de l'académie des *Aletofili*, c'eſt-à-dire, des Amateurs de la vérité. Cette compagnie, ſpécialement conſacrée aux matieres de mathématiques & de phyſique, recevoit des lumieres de ſon fondateur. Le cardinal Ottoboni, depuis pape ſous le nom d'Alexandre VIII, le fit ſon bibliothécaire. Il eut enſuite un canonicat dans l'égliſe de Ste. Marie de la Rotonde, & puis dans celle de Saint Laurent *in Damaſo*. Il fut ſecrétaire des conférences ſur la réforme du calendrier : Clément XI, qui

connoiſſoit tout ſon mérîte, le nomma à cette place. Innocent XIII & Benoît XIII lui donnerent des marques publiques de leur eſtime. En 1705, le ſénat l'aggrégea à la nobleſſe Romaine; honneur qu'il étendit à tous ceux de ſa famille, & à leurs deſcendans. Ce ſavant mourut en 1729, membre de pluſieurs académies. Il y avoit 8 ans qu'il s'occupoit à faire des obſervations qui puſſent le conduire à tracer une méridienne pour l'Italie. Les citoyens de Vérone lui firent ériger après ſa mort, un buſte dans la cathédrale, diſtinction qu'ils avoient déjà rendue à la mémoire du cardinal Noris. On a de Bianchini: I. *Palazzo di Ceſari*, Vérone, 1738, in-fol. figures. II. *Inscrizioni Sepolcrali della caſa di Auguſto*, Rome, 1727, in-fol. Ces deux ouvrages prouvent qu'il connoiſſoit bien les antiquités. III. Une édition d'Anaſtaſe le Bibliothécaire: *De Vitis Romanorum Pontificum*, 1718-1723, en 4 vol. in-fol. avec des notes, des diſſertations, des préfaces, des prolégomenes & des variantes. L'érudition y eſt répandue avec profuſion; mais le livre eſt plein de fautes typographiques. IV. Des Pieces de poéſie & d'éloquence. V. Une *Hiſtoire univerſelle*, en italien, imprimée à Rome, in-4°, 1697, avec figures. Quoiqu'elle contienne quelques ſentimens particuliers, elle eſt recherchée, parce que l'auteur s'appuie ſur les monumens de l'antiquité. VI. *De Calendario & cyclo Cæſaris, ac de Paſchali canone S. Hyppoliti martyris, diſſertationes duæ*, Rome, 1703, in-fol., ouvrage ſavant & généralement eſtimé. VII. *De tribus generibus inſtrumentorum muſicæ veterum organicæ*, Rome, 1743. C'étoit un ſavant univerſel. — Il ne faut pas le confondre avec Joſeph BIANCHINI, auſſi Véronois, oratorien de Rome, qui a écrit contre le *Bellum Papale* de Thomas James (*voy.* ce mot & BUKENTOP). Sa réponſe ſe trouve dans le recueil intitulé: *Vindiciæ canonicarum Scripturarum vulgatæ edit.* Rome, 1740, in-fol. Il a auſſi publié un Recueil de *Diſcours* qui retracent ce que la maiſon de Médicis a fait en faveur des ſciences & des arts. Veniſe, 1741, in-fol. en italien, orné de fig.

BIARD, (Pierre) célebre ſculpteur, mort à Paris, ſa patrie, en 1609, âgé de 50 ans. Il avoit fait le voyage de Rome, pour s'inſtruire dans ſon art d'après les grands modeles qu'offre cette ville fameuſe; il revint à Paris avec de riches connoiſſances. Le chef-d'œuvre de cet artiſte eſt la Statue équeſtre de Henri IV, qu'on voit en bas-relief ſur la grande porte qui eſt au milieu de la façade de l'hôtel-de-ville. La figure de ce roi eſt ſi bien placée, ſon viſage eſt ſi reſſemblant & ſi majeſtueux, que, ſelon bien des connoiſſeurs, c'eſt le meilleur portrait que nous en ayons.

BIAS, natif de Priene, ville de Carie, l'un des *Sept Sages* de la Grece, & ſuivant quelques anciens, *le plus Sage*, ce qui cependant n'eſt pas beaucoup dire, floriſſoit vers l'an 608 avant J. C. Il commença à ſe faire connoître par le rachat de quelques filles captives. On lui attribue pluſieurs bons mots. Quelqu'un lui ayant demandé

ce qu'il y avoit de plus difficile à faire ? il dit que *c'étoit de supporter un revers de fortune*..... S'étant trouvé au milieu d'une tempête furieuse, il entendit des impies qui prioient les dieux : *Taisez-vous*, leur dit-il, *de peur qu'ils ne s'apperçoivent que vous êtes sur ce vaisseau*.... Il avoit coutume de dire, qu'*un homme qui ne pouvoit supporter l'infortune, étoit véritablement malheureux*.... Une autre de ses sentences étoit celle-ci : *Puisque le monde est plein de méchanceté, il faut aimer les hommes comme si on devoit les haïr un jour*.... On rapporte que durant le siege de sa patrie, il répondit à quelqu'un qui lui demandoit, pourquoi il étoit le seul qui se retiroit de la ville sans rien emporter ? *Je porte tout avec moi*... Diogene Laërce assure qu'il composa plus de deux mille vers sur l'Ionie, & qu'il expira entre les bras d'un fils de sa fille, en plaidant pour un de ses amis. Ses concitoyens, que ses leçons n'avoient pas rendu sages, eurent l'extravagance de lui consacrer un temple. — Il ne faut pas le confondre avec BIAS, fils d'Amythaon, roi d'Elide, qui accompagna son frere Melampus, lorsqu'il alla trouver Prœtus, roi d'Argos, pour guérir ses filles qui étoient furieuses, & épousa une de ces princesses nommée *Iphianasse*.

BIBIANE, (Ste.) vierge Romaine, illustre par sa foi & ses vertus, souffrit, à ce que l'on croit, sous Julien l'apostat. Ammien Marcellin nous apprend que cet empereur établit Apronien, gouverneur de Rome, en 363, & qu'Apronien étant en route pour venir dans cette ville, eut le malheur de perdre un œil. Cet officier aussi superstitieux que son maître, attribua cet accident au pouvoir de la magie ; & dans cette folle persuasion, il résolut d'exterminer les magiciens, sous quel nom on entendoit les Chrétiens (nouvelle preuve que les païens ne méconnoissoient pas les prodiges qu'ils opéroient). On compte Ste. Bibiane parmi les martyrs qui souffrirent alors. Les Chrétiens érigerent une chapelle sur son tombeau, lorsqu'ils eurent la liberté de professer leur religion. En 465, le pape Simplice y fit construire une belle église, laquelle fut appellée *Olympina*, du nom d'une dame pieuse qui avoit payé les fraix de la construction. Honorius III la fit depuis réparer. Comme elle tomboit en ruines, dans la suite des tems, on l'unit à Sainte Marie-Majeure. Urbain VIII la fit rebâtir en 1628, & y plaça les reliques des Saintes Bibiane, Démétrie & Dafrose. Elles avoient été découvertes dans le lieu qu'on a quelquefois appellé *Cimetiere de Sainte Bibiane*.

BIBIENA, (Bernard) cardinal, mort à Rome en 1520, est compté parmi les restaurateurs du théâtre ; ce qui à tous égards fait très-peu d'honneur à un homme de son état. Sa comédie, intitulée *Calandra*, imprimée à Rome en 1524, in-12, est la premiere qui ait été faite en prose italienne. L'auteur la composa pour amuser dans le carnaval Isabelle d'Est, marquise de Mantoue, dont la cour étoit le séjour des plaisirs, qu'un cardinal eût pu se dispen-

ſer de nourrir ou de partager.

BIBIENA, (Ferdinand Galli) peintre, architecte, naquit à Bologne en 1657. Il étudia les principes de ſon art ſous Cignani, artiſte diſtingué. Le maître produiſit ſon diſciple dans le monde. Ses talens pour l'architecture, pour les décorations de théâtre, & pour la perſpective, l'y firent bien recevoir. Le duc de Parme & l'empereur lui donnerent le titre de leur premier peintre, & le comblerent de bienfaits. On éleva, ſur ſes deſſins, pluſieurs édifices magnifiques. Ses morceaux de perſpective ſont pleins de goût. Il mourut aveugle en 1743, laiſſant des fils dignes de lui. Il eſt auteur de 2 livres d'architecture.

BIBIENA, (François) frere du précédent, né à Bologne en 1659, mort en 1739, fut comme lui peintre & architecte. Il dirigea conjointement avec le marquis Maffei, la conſtruction du théâtre de Vérone, qui eſt plus beau que celui qu'il conſtruiſit depuis à Rome. Il enſeigna à Bologne les regles de l'architecture.

BIBLIANDER, (Théodore) né à Biſchops-Zell, profeſſeur de théologie à Zurich, y mourut de la peſte en 1564, âgé d'environ 65 ans, après avoir publié pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont : I. Une nouvelle édition de l'Alcoran, avec des notes marginales, à Roſtock, 1638, in-4°. II. Un *Recueil d'anciens écrits ſur le Mahométiſme*, in-folio, 1543. Ce recueil eſt curieux, & renferme beaucoup de pieces ſur la doctrine de l'impoſteur de la Mecque. Il eſt devenu rare. III. Une édition de la *Bible de Léon de Juda*, Zurich, 1543, in-fol. IV. Des Commentaires ſur pluſieurs livres de l'Ecriture-Sainte, &c. V. *De ratione communi linguarum & litterarum omnium*, Zurich, 1548, in-4°, où il fait des efforts pour montrer qu'il y a de l'analogie entre toutes les langues & toutes les lettres en uſage dans le monde. Il étoit habile dans les langues orientales.

BIBLIS, fille de Milet & de la nymphe Cyanée. N'ayant pu toucher le cœur de ſon frere Caune, qu'elle aimoit inſenſément, elle pleura tant, qu'elle fut changée en fontaine.

BICLARE, (Jean) *voyez* VICTOR de Tunones.

BIDAL D'ASFELD, *voyez* ASFELD.

BIDELL, (Jean) fameux anti-trinitaire Anglois, né dans le comté de Gloceſter, maître d'école en cette ville, fut mis en priſon à cauſe de ſes écrits impies. Cromwell l'en tira; mais Charles II voyant qu'il continuoit à répandre les mêmes erreurs, l'y fit remettre, & il y mourut en 1662. Il nioit la divinité de J. C., & ſoutenoit que le St.-Eſprit n'étoit que le premier des anges.

BIDLOO, (Godefroy) poëte & médecin, profeſſeur d'anatomie à La Haye, & médecin de Guillaume III, roi d'Angleterre, naquit à Amſterdam en 1649, & mourut à Leyde en 1713. Il occupoit dans cette ville la chaire d'anatomie & de chirurgie. Ses *Poéſies hollandoiſes* ont été publiées à Leyde en 1719. Parmi ſes autres ouvrages, le plus eſtimé eſt ſon *Anatomia humani corporis*, in-fol., avec de très-belles figures

de Laireſſe, à Amſterdam, 1635. Ce livre eſt d'une exécution admirable; mais il faut donner la préférence à la premiere édition : celles de 1739 & 1750 ne ſont pas ſi belles, quoique plus complettes.

BIEL, (Gabriel) un des grands ſcholaſtiques de ſon ſiecle, eſt né, ſelon les uns, en Suiſſe, ſelon les autres, à Spire ou à Tubinge. Il enſeigna longtems la philoſophie & la théologie à Tubinge, où il mourut vers l'an 1495. On a de lui des *Commentaires ſur les Livres des Sentences*, une *Expoſition du Canon de la Meſſe*, &c., Haguenau, 1519. — Il ne faut pas le confondre avec Louis de BIEL, profeſſeur de philoſophie à Vienne, dont on a *Utilitas rei nummariæ*, Vienne, 1733, 1 vol. in-8°, avec fig.

BIELFELD, (Jacques-Frédéric, baron de) né à Hambourg, le 31 mars 1717, accompagna en qualité de ſecrétaire de légation, le comte de Truchſès, ambaſſadeur du roi de Pruſſe à la cour de Londres. En 1745, le roi de Pruſſe le nomma précepteur du prince Ferdinand ſon frere, curateur des univerſités en 1747, & l'année d'après baron & conſeiller-privé. Il ſe retira enſuite dans une de ſes terres dans le pays d'Altembourg, où il paſſa le reſte de ſes jours, partageant ſon tems entre l'étude & les ſoins de ſa famille. Durant ſa derniere maladie il ſe fit tranſporter à Altembourg, où il mourut le 5 avril 1770. Nous avons de lui pluſieurs ouvrages qui ne ſont pas de la premiere claſſe. I. *Inſtitutions politiques*, Liege, 1774, 3 volumes in-8°. » S'il n'en eſt pas le créateur (dit l'auteur de ſon éloge) » il n'en eſt pas auſſi le ſimple » compilateur ». On y trouve une deſcription géographique de l'Europe, mêlée de réflexions politiques : il eſt facile de voir en liſant les articles qui concernent l'Eſpagne, le Portugal, l'Italie, &c., qu'il écrit en bon proteſtant. On y lit des choſes d'une fauſſeté évidente, que la paſſion ſeule lui a dictées. P. E., tom. 3, page 16; il dit que *les Juifs de Portugal, que l'on y découvre, ſont brûlés, & que leurs biens confiſqués paſſent à Rome.* Sa haine contre le clergé catholique va juſqu'à exclure les évêques, ces paſteurs des peuples, des aſſemblées nationales : opinion ſolidement réfutée par M. Necker, dans ſon traité *de l'Adminiſtration des Finances.* « Dans les na- » tions Européennes, dit ce » miniſtre, le clergé que les » donations des ſouverains & » des peuples ont rendu pro- » priétaires de grands biens, » & qui par-là forme un corps » de citoyens opulens & puiſ- » ſans, ſemble dès-lors avoir » un droit acquis de parler » ou de ſe faire repréſenter » dans les aſſemblées nationa- » les. D'ailleurs, la confiance » des peuples les met à portée » de voir de près leurs beſoins » & de connoître leurs vœux ». Bielfeld convient cependant que Luther & ſur-tout Calvin ont porté de trop fortes atteintes aux revenus & aux honneurs du clergé. On remarque auſſi dans cet ouvrage des maximes qui flattent le deſpotiſme, & qui ne peuvent que tendre à l'aſſerviſſement des nations. II.

Progrès des Allemands dans les Belles-Lettres, 1 volume in-8°: mauvaise compilation, où le fanatisme protestant tient souvent lieu de critique. Si on devoit juger des *progrès* des Allemands par la maniere dont son livre est rédigé, il n'y auroit point de nation en Europe moins avancée. III. *Amusemens dramatiques*, qui n'amuserent que lui. IV. *Lettres familieres* qui furent un enfant de son loisir, mais un enfant gâté & beaucoup trop familier. V. *Traits d'érudition universelle;* ce ne sont que des *traits;* l'ensemble manque. VI. Une Feuille périodique en allemand, intitulée: l'*Hermite;* ouvrage qui s'est soutenu pendant 3 ans. C'est beaucoup pour ce genre d'ouvrage qui n'a pas la vie longue quand il est foible. Un de ses intimes amis a lu son éloge dans une assemblée publique de l'académie de Berlin, en 1770: on comprend bien que l'auteur & ses ouvrages n'y sont pas sévérement jugés.

BIENNÉ, (Jean) célebre imprimeur de Paris, fut l'émule des Morel & des Turnebe, qu'il égala par la beauté de ses caracteres, la correction de ses livres & la bonté des ouvrages qui sont sortis de sa presse. Maittaire ne l'a point oublié dans ses Vies des plus célebres imprimeurs de Paris; il prétend que ses impressions grecques & latines ne le cedent point à celles d'aucun des meilleurs typographes. *Voyez* dans cet auteur le catalogue des impressions les plus renommées de Jean Bienné. Cet imprimeur mourut à Paris en 1588.

BIEZ, (Oudard de) d'une illustre maison, originaire d'Artois. Après avoir servi avec distinction en Italie & ailleurs, il obtint en 1542 le bâton de maréchal de France. Mais ayant en 1544 rendu la ville de Boulogne aux Anglois qui l'assiégeoient, on lui fit son procès, & il fut condamné avec son gendre Jacques de Coucy-Vervins à perdre la tête: ce qui fut exécuté à l'égard de son gendre; & quant à lui, le roi Henri II lui ayant fait grace de la vie, il fut enfermé dans le château de Loches. Quelques années après il obtint sa liberté & revint à Paris, où il mourut accablé de chagrins en 1553. Sa mémoire, ainsi que celle de Jacques de Coucy, fut rétablie en 1575.

BIGNE, (Gace de la) & non de la Vigne, comme l'appellent presque tous les bibliographes; né d'une famille noble du diocese de Bayeux, fut chapelain de la chapelle du roi Jean, & suivit ce prince en Angleterre, après la malheureuse journée de Poitiers. Etant à Rochefort en 1359, il commença un poëme de la chasse, intitulé le *Roman des Oyseaulx*, qu'il finit à son retour en France. Le roi le fit faire pour l'instruction de Philippe son fils, duc de Bourgogne. L'abbé Goujet attribue ce poëme à Gaston de Foix, parce qu'il est imprimé à la fin du *Miroir de la Chasse* par ce prince; mais bien différent des manuscrits. On croit que Gace vécut au moins jusqu'en 1374.

BIGNE, (Marguerin de la) issu de la même famille du précédent, docteur de Sorbonne, & grand-doyen de l'église du Mans, naquit en 1546 à Bayeux,

& vivoit encore en 1591. Il publia, en 1575, une *Bibliotheque des Peres*, en 8 vol. in-fol. qu'il fit réimprimer l'an 1589 en 9 vol. C'eſt le premier qui ait entrepris un ouvrage de ce genre. La plus ample édition que nous en ayons, eſt en 27 vol. in-fol. à Lyon, 1677. Il y en a une en 16 vol. in-fol. de 1644, qui eſt eſtimée, parce qu'elle renferme les petits Peres Grecs. On en mit au jour une autre à Cologne en 1694. Le P. Philippe de Saint-Jacques a donné un abrégé de cette collection en 2 vol. in-fol., 1719. On joint ordinairement à la Bibliotheque des PP. *Index locorum Scripturæ Sacræ*, Genes, 1707, in-fol., & *l'Apparat* de Nourry, Paris, 1703 & 1715, 2 vol. in-fol. Telle eſt l'édition la plus complette. La Bigne ſe diſtingua auſſi par ſes Harangues & par ſes Sermons. Il donna un *Recueil de Statuts Synodaux*, en 1578, in-8°, & une édition d'Iſidore de Séville en 1580, in-fol.

BIGNON, (Jerôme) naquit à Paris en 1590, d'une famille féconde en hommes illuſtres. Son pere fut ſon maître. Ses progrès furent rapides; dès l'âge de dix ans, il étoit auprès du jeune prince de Condé, pour lui donner de l'émulation, & publia une aſſez bonne *Deſcription de la Terre-Sainte*, 1600. Trois ans après, c'eſt-à-dire, à 13 ans, il compoſa pour le jeune duc de Vendôme, auprès duquel Henri IV l'avoit mis, un *Traité des Antiquités Romaines*, 1604, in-8°; & à 14, ſon livre *De l'élection des Papes*, 1605, in-8°: matiere neuve qu'il traita avec une érudition qui ſurprit les ſavans de ſon tems. Scaliger, Caſaubon Grotius, Pithou, de Thou, du Perron, Sirmond, &c., témoignerent de l'eſtime pour ce jeune auteur. Henri IV, qui avoit goûté ſa converſation, le plaça en qualité d'enfant d'honneur auprès du dauphin, depuis Louis XIII. Il allia dans cette place les manieres aiſées d'un courtiſan, à l'étude des ſciences néceſſaires à un bon citoyen. Un auteur Eſpagnol ayant établi, dans un gros in-fol., la préſéance des rois d'Eſpagne ſur les autres ſouverains, il le réfuta dans ſon traité *de l'Excellence des Rois & du Royaume de France*, dédié à Henri IV, 1610, in-8°. Il n'étoit alors que dans ſa 19e. année. Après la mort funeſte de ce prince, il quitta la cour, & entreprit enſuite le voyage d'Italie. Paul V lui donna les marques les plus diſtinguées de ſon eſtime. Le fameux Fra-Paolo, enchanté de ſa converſation & de ſes ouvrages, le retint quelque tems à Veniſe. Bignon, de retour en France, devint avocat-général du grand-conſeil en 1620, conſeiller d'état & avocat-général du parlement de Paris en 1626, bibliothécaire du roi en 1642: place que ſes deſcendans ont occupée avec autant d'honneur que d'intelligence. Il avoit cédé ſa charge d'avocat-général, peu de tems auparavant, à Etienne Briquet ſon gendre; mais celui-ci étant mort en 1645, il la reprit, & l'exerça avec la même intégrité & le même zele. La reine Anne d'Autriche l'appella pendant ſa régence aux conſeils les plus importans. Il mourut en 1656, dans de grands ſen-

timens de religion. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il a donné une édition des *Formules de Marculphe*, avec des notes pleines d'érudition, 1666, in-4°. Il a auſſi rédigé avec ſoin *les Voyages de François Pyrard de Laval, aux Indes orientales, aux Moluques*, Paris, 1619, 2 vol. in-8°. Nous avons une Vie de ce grand magiſtrat, in-12, en 1757, par l'abbé Perau.

BIGNON, (Jean-Paul) petit-fils du précédent, abbé de St-Quentin, bibliothécaire du roi, l'un des 40 de l'académie françoiſe, & honoraire de celles des ſciences, des inſcriptions & belles-lettres, mort à l'Iſle-Belle ſous Meulan en 1743, à 81 ans, embraſſa tous les genres de connoiſſances, & protégea tous les gens-de-lettres. On a de lui : I. *Vie du Pere François Levêque*, prêtre de l'Oratoire, Paris, 1684, in-12. II. *Abdalla, fils d'Hanif ;* roman qu'il n'acheva pas, & qui néanmoins fut publié en un vol. Un nouvel éditeur vient de l'achever, & de le publier en 2 vol.

BIGOT, (Emery) né à Rouen l'an 1626, d'une famille de robe, ne s'occupa que de recherches d'érudition. Il mourut en 1689, à 64 ans, avec la réputation d'un des plus ſavans hommes de ſon ſiecle, quoiqu'il n'ait publié que la Vie de S. Chryſoſtome, par Pallade, 1680, in-4°, en grec & en latin. Ses mœurs étoient celles d'un homme entiérement conſacré à l'étude. Il avoit amaſſé une riche bibliothèque, vendue en 1706, & dont le Catalogue, imprimé cette même année in-12, eſt recherché. L'abbé de Louvois en acheta les manuſcrits pour la bibliotheque du roi.

BILDERBEK, (Chriſtophe-Laurent) juriſconſulte Hanovrien, & conſeiller à Zell, traduiſit en allemand l'excellent *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, par Abbadie, avec des additions conſidérables. L'ouvrage d'Abbadie, juſtement eſtimé pour la force du raiſonnement, a été accueilli en Allemagne comme dans le reſte de l'Europe. Bilderbek mourut en 1749. On a auſſi de lui des ouvrages de juriſprudence.

BILFINGER, (George-Bernard) né à Canſtadt en 1693, profeſſeur de philoſophie à Pétersbourg & de théologie à Tubinge, mourut en 1750. On dit que toutes les perſonnes de ſa famille naiſſent avec 12 doigts & 12 orteils. Ce n'eſt pas ce qui diſtingua le plus Bilfinger. Ses écrits lui firent un nom en Allemagne. Le plus recherché eſt celui qui a pour titre : *Dilucidationes philoſophicæ de Deo, animâ humanâ, mundo, & generalibus rerum affectionibus.* Il étoit partiſan de Leibnitz. Les académies de Pétersbourg & de Berlin ſe l'aſſocierent.

BILLARD, (Pierre) né dans le Maine en 1653, entra dans l'Oratoire en 1671, & mourut en 1726. On a de lui un ouvrage contre les Jéſuites, intitulé : *La bête à ſept têtes.* Les extravagances de toute eſpece contenues dans ce libelle, le firent conduire à la Baſtille, de là à S. Lazare, & enſuite à S. Victor. Il finit ſes jours à Charenton, avec la réputation

d'un homme dont la tête n'étoit pas bien saine.

BILLAUT, (Adam) connu sous le nom de *Maître Adam*, menuisier de Nevers, sous la fin du regne de Louis XIII, & au commencement de celui de Louis XIV, fut appellé par les poëtes de son tems *le Virgile au rabot*. Il versifia au milieu de ses outils & de ses bouteilles. Le cardinal de Richelieu, & le duc d'Orléans, lui firent des pensions. Ses *Chevilles*, in-4°, son *Villebrequin*, son *Rabot*, in-12, &c., eurent beaucoup de cours. On y trouve, parmi un grand nombre de platitudes, quelques vers heureux. Il mourut en 1662 à Nevers, qu'il n'avoit pas voulu quitter pour le séjour de Versailles; il pensoit sainement sur les grandeurs.

BILLI, (Jacques de) né à Guise en 1534, dont son pere étoit gouverneur, mourut à Paris, chez Genebrard son ami, en 1581, à 47 ans. Il possédoit deux abbayes. On a de lui plusieurs écrits en vers & en prose; & sur-tout des traductions des Peres Grecs en latin. Les plus estimées sont celles de Saint Grégoire de Nazianze, de S. Isidore de Péluse, & de Saint Jean-Damascene. Peu de savans ont mieux possédé la langue grecque. Il se distingua dans d'autres genres. Il composa quelques Poésies françoises, 1576, in-8°, & donna de savantes *Observationes sacræ*, 1585, in-fol. Sa vie a été écrite en latin par Chatard, Paris, 1582, in-4°. On la trouve aussi à la fin des Œuvres de S. Grégoire de Nazianze, de l'édition de 1583.

BILLI, (Jacques de) Jésuite, né à Compiegne en 1602, mort à Dijon en 1679, à 77 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages de mathématiques, dont l'*Opus Astronomicon*, Paris, 1661, in-4°, est le plus connu.

BILLICK, (Everard) né au village de ce nom, dans l'évêché de Munster, vers la fin du 15e. siecle, entra dans l'ordre des Carmes, fut professeur en théologie à Cologne, & provincial dans son ordre. Il résista avec courage aux efforts que fit l'archevêque Herman de Weyden, pour introduire le luthéranisme dans son diocese. Il réfuta le livre *De la réformation* de Mélanchthon, &c. Il fut député à l'empereur au nom du clergé & de l'université de Cologne, pour représenter les désordres qui régnoient dans cette ville; il parla avec tant de force, que l'empereur déclara l'archevêque apostat, déchu de la dignité électorale. Ce même prince l'employa en différentes conférences tenues à Worms, à Ausbourg & à Ratisbonne. Le nouvel archevêque de Cologne, Adolphe de Schauwenburg, allant au concile de Trente en 1551, le prit pour son théologien; il y parut avec distinction. De retour dans son pays, il employa son crédit auprès de la régence de Cologne pour y faire admettre les Jésuites, qui y vinrent à propos pour s'opposer aux progrès de l'hérésie. Le nouvel archevêque le fit son vicaire-général & son suffragant. Il mourut avant de prendre possession de cette dignité en 1557. On a de lui quelques ouvrages de controverse, & une oraison sur la circoncision

de Notre-Seigneur, qu'il prononça au concile de Trente, & qui se trouve dans les conciles du P. Labbe, tome 14e. Il avoit fait une *Histoire du Concile de Trente*, qui est restée manuscrite chez les PP. Carmes à Cologne. Ce sont des mémoires de ce qui s'étoit passé sous ses yeux au concile : ils méritent de voir le jour.

BILLON, (François de) vivoit à Rome dans le 16e. siecle, avec la qualité de secrétaire d'un cardinal François. On écrivoit beaucoup de son tems pour & contre le beau-sexe. Billon prit sa défense dans un ouvrage allégorique, intitulé : *La forteresse inexpugnable de l'honneur & vertu des Dames, divisée en quatre bastions.* Il s'est fait plusieurs éditions de cette production originale, l'une des plus extravagantes qu'ait enfanté l'esprit humain, & qui par cela même a valu à son auteur une espece de célébrité que personne sans doute ne sera jaloux de lui ravir.

BILLUART, (Charles-René) né le 8 janvier 1685, à Revin, petite ville sur la Meuse, à 3 lieues de Rocroi, entra dans l'ordre des Dominicains, où il enseigna avec réputation la théologie, & fut trois fois provincial. Il mourut à Revin le 20 janvier 1757. On a de lui un *Cours de Théologie*, Liege, 1746-1751, 19 vol. in-8° ; elle a été réimprimée à Venise & à Wurtzbourg en 3 vol. in-fol. Le P. Billuart s'attache plus à la théologie scholastique & à la morale, qu'à la théologie dogmatique ; il y défend avec vivacité les différens sentimens de son ordre. Sa théologie auroit été plus généralement utile, s'il avoit suivi le conseil d'un de ses plus savans confreres, de Melchior Canus (*De Locis Theol. lib. 8, cap. 5*). *Pro fide, etiam cum vitæ discrimine, pugna sit : pro his, quæ fidei non sunt, sit pugna, si ita placet, sed incruenta sit tamen.* Cette Théologie est devenue excessivement volumineuse par les theses sur l'Ecriture-Sainte & l'histoire ecclésiastique, qu'il y a insérées & qu'il a empruntées en grand nombre du pere Alexandre son confrere. Ces theses sont omises dans l'*Abrégé* qu'il a donné de son *Cours de Théologie*, Liege, 1754, 6 vol. in-8°. Le pere Billuart a encore donné différentes dissertations, la plupart relatives aux opinions scholastiques.

BILSON, (Thomas) évêque de Wincheſter, estimé du roi Jacques I, qui le chargea de la traduction de la *Bible* en anglois, Londres, 1612, in-fol. Il mourut en 1616.

BINER, (Joseph) Jésuite Allemand, mort vers l'an 1778, a donné un ouvrage excellent, intitulé : *Apparatus Eruditionis ad jurisprudentiam præsertim ecclesiasticam, partes XIII.* La cinquieme édition en a été faite à Ausbourg, 1766-1767, en 7 vol. in-4°. Ce sont des annales pleines de recherches, & de faits qu'on ne trouve pas ailleurs, au moins rassemblés comme dans cet ouvrage.

BINET, (Etienne) Jésuite, natif de Dijon, mort à Paris en 1639, à 71 ans, publia des *Vies des Saints*, & d'autres ouvrages écrits d'un style diffus & incorrect. Son *Essai sur les*

merveilles de la Nature, in-4°, publié ſous le nom de *René François*, eſt plus eſtimé.

BINET, (François) diſciple de S. François de Paule, mort à Rome en 1520, imita les vertus de ſon maître.

BING, (Jean) amiral Anglois, célebre par ſes malheurs, étoit fils du malheureux amiral Bing, mort en 1733, à 70 ans, dont on a imprimé l'*Expédition en Sicile*, dans les années 1718, 19 & 20, petit vol. in-12. Il ſe montra digne de ſon pere dans pluſieurs courſes maritimes. Parvenu aux premiers grades de la marine militaire, il fut envoyé en 1756 contre l'eſcadre de France, commandée par la Galliſſoniere, pour empêcher la priſe de Mahon. Il y eut un combat le 20 mai. Le chef de la flotte Angloiſe fut obligé de ſe retirer, & dès qu'il fut arrivé à Londres, on demanda ſa tête au conſeil de guerre, qui le condamna unanimement à être arquebuſé. La ſentence confirmée par le conſeil du roi, fut exécutée le 14 mars 1757. On lui reprochoit d'avoir relâché en Portugal pour vendre différentes marchandiſes d'Angleterre, dont ſes vaiſſeaux étoient chargés, de n'avoir canonné que de loin, & de ne s'être pas aſſez approché du vaiſſeau-amiral de France.

BINGHAM, (Joſeph) ſavant Anglois, dont nous avons un ouvrage ſous ce titre: *Origines eccléſiaſtiques*, en anglois, 9 vol. in-8°. Il a été traduit en latin, Hall, 1724 & années ſuivantes, 11 tomes en 6 vol. in-4°. Cet ouvrage eſt plein de recherches, mais auſſi plein de préjugés & de mauvaiſes critiques contre les dogmes, la liturgie & la diſcipline de l'égliſe catholique. Comme on avoit déjà répondu à la plupart de ſes critiques, & qu'elles ſont d'ailleurs de la plus mince conſidération, il eſt difficile de ne pas ſoupçonner l'auteur de quelque mauvaiſe foi. Il mourut le 17 août 1723. On a encore de lui quelques autres ouvrages en anglois: I. *Apologies des Réformés de France*, in-8°. II. *Pratique de l'Egliſe dans le Sacrement de Baptême*, 1712. III. *Sermons ſur la miſéricorde de Dieu envers les Pénitens.*

BINI, (Severin) *Binius*, chanoine de Cologne, mort le 14 février 1641, donna en 1606 une édition des Conciles, en 4 vol. in-fol.; puis en 1618, une autre en 9; & une 3e. en 1638, 10 vol. Elle a été effacée entiérement par celles qui ont paru après. *Voyez* LABBE.

BINSFELD, (Pierre) chanoine, évêque titulaire d'Azot & ſuffragant de Treves; après avoir édifié l'égliſe par la régularité de ſes mœurs, par ſon zele & ſes travaux, mourut à Treves le 24 novembre 1598. Il a compoſé: I. *Enchiridion Theologiæ paſtoralis*, Douai, 1617; ouvrage peu recherché aujourd'hui, parce qu'il en a paru de meilleurs depuis ſur cette matiere. II. *Commentarius de Simonia*, Treves, 1605, in-12, eſtimé. III. *Tractatus de confeſſionibus maleficorum & ſagarum*, Cologne, 1623: ouvrage entrepris dans un tems où l'on parloit beaucoup de ſorciers; il n'y manque point de critique pour un ſiecle où l'on étoit

trop crédule ſur les maléfices; mais il n'en auroit pas aſſez aujourd'hui que l'on eſt peut-être trop incrédule ſur cette matiere (*voyez* BRUN, (le) HAEN, SPE &c). IV. Un traité *De Tentationibus*, plein d'avis ſages, utiles & conſolans, fruit de l'expérience & de l'étude des cœurs.

BIŒRNSTAHL, (Jacob Jonas) né à Rotarbo en Sudermanie, lutta contre l'indigence pour faire ſes études, s'appliqua particuliérement aux langues orientales, & ſe fit connoître en 1763 par la premiere partie de ſon *Dialogus hebraïcus ex arabica dialecto illuſtratus*. Il entra enſuite en qualité de précepteur chez le baron de Rudbeck, maréchal de la cour de Suede, parcourut un partie de l'Europe avec ſes éleves, & à ſon retour fut nommé profeſſeur adjoint des langues orientales à Upſal, profeſſeur de philoſophie en 1776, & profeſſeur des langues orientales & grecque en 1779, à Lunden. Ayant entrepris par ordre du roi un voyage en Turquie, il mourut à Salonique le 12 juillet 1779. On a de lui des *Lettres écrites durant le cours de ſes voyages*, en ſuédois, traduites en allemand par M. Groskurd, Leipſick, 1779, in-8°; & *Suite* de ces *Lettres*, 1781, in-8°. Les premieres préſentent des choſes intéreſſantes, & des jugemens impartiaux. On y trouve des anecdotes curieuſes touchant Voltaire, qu'il avoit vu à Ferney: la *Suite*, publiée après ſa mort, mérite peu d'être lue: ſoit que les éditeurs aient altéré ces écrits *Poſthumes*, comme il n'arrive que trop ſouvent; ſoit que le voyageur ſe ſoit laſſé d'être ſage & équitable: ſes dernieres relations ſont remplies de jugemens faux, ſatyriques, calomnieux, dictés ſurtout par l'eſprit de ſecte, & de préventions auſſi ridicules qu'injuſtes contre les Catholiques. Rien n'égale la légéreté avec laquelle le rapide voyageur (car il ne fait qu'arriver, regarder tout & partir) prononce pour ou contre un livre, pour ou contre un ouvrage de l'art. On peut en juger par la ſurpriſe qu'il témoigna de voir *à Cologne, dans l'égliſe de S. Pierre, le Chriſt peint la tête en bas, chef-d'œuvre de Rubens.* Il faut être bien ſuperficiel ou bien étourdi pour ignorer que c'eſt *S. Pierre* qui eſt peint dans cette attitude, & que c'eſt ainſi que ſon martyre eſt toujours repréſenté.

BION, de Smyrne, poëte Grec, ſous Ptolomée Philadelphe, floriſſoit l'an 288 avant J. C. Moſchus, ſon diſciple, dit qu'il mourut de poiſon. Ses *Idylles*, traduites par Longepierre, offrent des images champêtres, rendues avec beaucoup de délicateſſe, une poéſie douce & facile, un ſtyle pur & élégant. L'édition de cet auteur par Longepierre, avec la traduction françoiſe, 1680, in-12, eſt peu commune, & contient d'excellentes remarques. Celle de Commelin, 1604, in-4°, eſt eſtimée.

BION, de Boryſthene, diſciple de Cratès, puis cynique, s'adonna à la poéſie & à la muſique, & prononça un grand nombre de ſentences, les unes ingénieuſes, les autres vides de ſens, comme tous ces mora-

listes de fantaisie, qui prêchent sans sanction & sans principes bien affermis. Quelqu'un lui ayant demandé quel étoit de tous les hommes le plus inquiet? — *Celui qui veut être le plus heureux & le plus tranquille*... Il disoit en parlant du mariage : Qu'*une femme laide étoit un supplice pour son mari*, & que *si une belle étoit un sujet de plaisir, c'étoit moins pour lui que pour ses voisins*.... Un envieux lui paroissant avoir l'air triste & rêveur, il lui demanda : *Si sa tristesse venoit de ses propres malheurs, ou du bonheur des autres?*.... « L'impiété étoit, » selon lui, une mauvaise com» pagne de la sécurité, parce » qu'elle la trahissoit presque » toujours ». C'est peut-être la plus sensée de ses maximes; il la vérifia, dit-on, à sa mort. Etant sur mer avec des pirates qui disoient qu'ils étoient perdus, si on les reconnoissoit : — *Et moi aussi*, leur répondit-il, *si on ne me connoît pas*. Il n'y a presque pas une seule sentence de ces anciens sages où il n'y ait quelque trait de vanité & d'orgueil.... Une maxime utile & pratique, mais que la philosophie profane ne réalisera jamais, étoit celle qu'il donnoit à ses disciples : *Quand vous écouterez avec la même indifférence les injures & les complimens, vous pourrez croire que vous avez fait des progrès dans la vertu*.... Il trouvoit quelque chose de contradictoire dans les funérailles : *On brûle les gens*, disoit-il, *comme s'ils étoient insensibles, & on les pleure comme s'ils étoient sensibles*. Sophisme ou calambour peu digne d'un sage.... Il quitta le manteau & la besace de cynique, pour suivre les leçons de Théodore, surnommé l'*Athée*, & enfin de Théophraste : métamorphoses qui n'ont rien d'étonnant pour qui connoît la capricieuse mobilité de ces prétendus sages. On dit qu'à la mort il reconnut ses impiétés, & en demanda pardon à Dieu. Il recherchoit les applaudissemens par les plus puériles extravagances. On rapporte qu'étant à Rhodes, il fit habiller des matelots en écoliers, & se donna en spectacle avec cette brillante suite. Bion florissoit l'an 276 avant J. C. — Il ne faut pas le confondre avec un autre BION, de la secte de Démocrite, & mathématicien d'Abdere. Celui-ci est le premier qui conjectura qu'il existoit certaines régions où les jours & les nuits duroient six mois.

BION, (Nicolas) mécanicien & ingénieur pour la construction des instrumens de mathématiques & des globes, mourut à Paris en 1731, à 81 ans. On a de lui : I. *De la construction & des usages des Instrumens de Mathématiques*, Paris, 1752, in-4°. II. *De l'usage des Globes & des Spheres*, Paris, 1751, in-8°; deux bons traités publiés par son fils.

BIONDO, *voyez* BLONDUS.

BIRAGUE, (Clément) graveur en pierres fines, passe pour le premier qui ait trouvé le moyen de graver sur le diamant. Cet artiste étoit Milanois. Il vécut long-tems à la cour de Philippe II, roi d'Espagne.

BIRAGUE, (René de) né à Milan d'une maison noble & ancienne, se retira en France, où François I le fit conseiller

au parlement de Paris, puis surintendant de la juſtice. Charles IX lui donna la charge de garde-des-ſceaux en 1570, & celle de chancelier de France en 1573. Grégoire XIII honora Birague du chapeau de cardinal, à la priere de Henri III, qui le déchargea des ſceaux. Il avoit été marié avant ſon entrée dans l'état eccléſiaſtique. Il diſoit ordinairement : Qu'*il étoit cardinal ſans titre, prêtre ſans bénéfice, & chancelier ſans ſceaux ;* mais en cela il n'y avoit qu'un jeu de mots ; car il n'étoit point prêtre ſans bénéfice, puiſqu'il étoit évêque de Lavaur, abbé de Flavigni, de St. Pierre de Sens. Ce cardinal mourut en 1583.

BIRCH, (Thomas) né à Londres le 23 novembre 1705, de parens Quakers, docteur en théologie à Aberdéen en 1753, paſteur de Debden dans la province d'Eſſex, mourut le 9 janvier 1766. Il eſt particuliérement connu par ſon *Dictionnaire hiſtorique & critique*, en anglois, 10 vol. in-folio. 1734-1741. Compilation dont on peut dire comme de tous les ouvrages de ce genre, *ſunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala multa.* On a encore de lui : I. *Vie de Boyle*, 1744, in-8°. II. *Portraits des perſonnes illuſtres de la Grande-Bretagne*, gravés par Houbraken, avec leurs Vies, 1747-1752, 2 vol. in-fol. III. *Mémoires ſur le regne de la reine Eliſabeth*, 1754, 2 vol. in-4°. IV. *Hiſtoire de la Société Royale de Londres*, dont il avoit été ſecrétaire, 1756, 4 volumes in-4°.

BIRCK, *voyez* BETULÉE.

BIRGITTE *voy.* BRIGITTE.

BIROAT, (Jacques) né à Bordeaux, entra dans la compagnie de Jeſus, & paſſa enſuite dans l'ordre de Cluni. Son talent pour la chaire lui fit une réputation étendue. Il devint prieur de Beuſſan, conſeiller & prédicateur du roi, & mourut vers l'an 1666. Nous avons de lui des Sermons & des Panégyriques en pluſieurs vol. in-8°.

BIRON, (Armand de Gonrault, baron de) maréchal de France en 1577, avoit mérité par ſa valeur en divers ſieges & combats la charge de grand-maître de l'artillerie en 1569. Après la mort funeſte de Henri III, il fut un des premiers qui reconnut Henri IV. Il le ſervit utilement aux journées d'Arques, d'Ivri, &c., & lui ſoumit une partie de la Normandie. Il fut tué au ſiege d'Epernai en Champagne, d'un coup de canon, en 1592. Ce général avoit compoſé des Commentaires, dont M. de Thou regrette la perte. Il étoit fort zélé pour la religion catholique. Ce fut lui qui diſſuada Henri IV de ſe retirer en Angleterre ou à la Rochelle, & qui lui perſuada de tenir tête au duc de Mayenne. Il fut le parrein du cardinal de Richelieu, & lui donna ſon nom d'Armand. Il ſe glorifioit d'avoir paſſé par tous les grades, depuis celui de ſoldat juſqu'à celui de général : il diſoit que c'étoit ainſi qu'il falloit devenir maréchal de France... La ſévérité eſt l'ame de la diſcipline. Le maréchal de Biron ne pardonnoit jamais les fautes militaires, quoiqu'il diſſimulât toutes les autres ; mais ce genre de ſévérité alloit ſouvent trop loin. Durant les guerres

de religion, Biron voulut faire brûler une maiſon ; l'officier qu'il en chargeoit, craignant d'être un jour recherché, demanda qu'on lui donnât l'ordre par écrit. *Ah corbleu!* dit Biron, *êtes-vous de ces gens qui craignent tant la juſtice? Je vous caſſe ; jamais vous ne me ſervirez : car tout homme de guerre qui craint une plume, craint bien une épée.* Fauſſe & mauvaiſe maxime ; on peut craindre les ſuites d'une injuſtice ou d'une violence, ſans craindre une épée.

BIRON, (Charles de Gontault, duc de) fils du précédent, pair, amiral & maréchal de France, fut confident & favori de Henri IV. Ce monarque érigea en ſa faveur la baronnie de Biron en duché-pairie. Il ſe diſtingua dans toutes les occaſions, à Ivri, aux ſieges de Paris & de Rouen, & au combat d'Aumale en 1594. Il fut bleſſé la même année au combat de Fontaine-Françoiſe. Le roi le dégagea lui-même, dans cette journée, du milieu des arquebuſades, le trouvant tout percé de coups d'épée. Il ſe ſignala encore contre l'Eſpagne aux ſieges d'Amiens, de Bourg-en-Breſſe. Il fut ambaſſadeur en Angleterre, à Bruxelles & en Suiſſe. Le roi le combla de bienfaits, mais le maréchal eut la lâcheté de conſpirer contre ſon maître. Il ſe ligua avec la Savoie & l'Eſpagne. Son deſſein fut découvert par un gentilhomme nommé Lafin, qui le déféra. Dès que le maréchal fut arrêté, il déſavoua les projets qu'on lui prêtoit ; & s'en déclara coupable enſuite, avec une foibleſſe qui ne répondoit guere au courage qu'il avoit montré. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, & cet arrêt fut exécuté le 31 juillet 1602. Sa paſſion pour le jeu étoit extrême. Il y perdit, dans une année, plus de 500 mille écus. Jamais homme ne fut plus vain. Il ne ceſſoit de dire du bien de lui-même & du mal des autres. Il n'héſitoit pas de ſe préférer aux plus grands capitaines de l'antiquité. Henri IV diſoit des deux maréchaux de Biron, qu'*il avoit eu beaucoup à ſouffrir de l'ivrognerie du pere, & des incartades du fils.* Celui-ci parloit du roi ſans aucun ménagement. Il diſoit devant tous les courtiſans, » qu'il étoit d'une ava-» rice épouvantable pour les » choſes néceſſaires, & d'une » prodigalité ſans exemple pour » ſes amours ». Au ſiege d'A-» miens, Biron lui dit tout haut, » qu'il avoit grand tort d'y » avoir amené ſa maîtreſſe, & » que ce ſcandale faiſoit mur-» murer les ſoldats, & les ren-» doit moins ardens à le ſervir». Il eſt à regretter qu'un homme qui avoit une franchiſe ſi rare & ſi reſpectable dans un homme de cour, n'eût pas dans un degré égal les autres vertus, dont l'enſemble fait les grands hommes.

BIRON, (Louis-Antoine de Gontault, duc de) pair & premier maréchal de France, chevalier des ordres du roi, colonel-général du régiment des gardes Françoiſes, gouverneur & lieutenant-général pour le roi de la province de Languedoc, &c., né à Paris le 2 février 1701, s'eſt diſtingué dans la carriere des armes, & plus encore dans

l'ordre des qualités morales & chrétiennes. Quand il fut nommé, en 1745, colonel des gardes Françoises, ce régiment n'étoit composé que de gens sans discipline & sans mœurs; les gardes Françoises étoient la terreur de tout Paris; on ne craignoit rien tant que leur rencontre dans la nuit. M. de Biron entreprit de porter la réforme dans ce corps; il y réussit si bien, qu'il en forma un des corps les plus rangés & les plus sages. Aussi, Fréderic II, roi de Prusse, disoit-il qu'*il ne connoissoit que deux corps bien rangés à Paris, celui des curés & celui des gardes Françoises.* Il mourut le 29 octobre 1788, laissant de vifs regrets aux bons citoyens, & aux militaires un de ces derniers exemples, autrefois si fréquens, aujourd'hui si rares, où le courage guerrier brilloit à côté de la religion & de la piété. L'auteur d'un excellent ouvrage en a parlé en ces termes : « Un homme qui étant » par sa sagesse & par sa valeur, » le soutien du trône, le conseil du prince, le protecteur » d'une des plus considérables » provinces du royaume qui se » félicitera à jamais de son sage » gouvernement, met sa gloire » à honorer la religion, à la » justifier, à la consoler par » l'éclat de ses vertus; qui au » milieu des grandeurs, n'en » connoît de véritable que » celle de craindre Dieu; qui » ne voyant dans son élévation » que la main qui l'y a placé, » & les devoirs qu'elle y attache, partage ses occupations » entre ce qu'il doit à son roi » & ce qu'il doit au souverain » Maître des rois; n'est-il pas » le triomphe de la religion & » l'encouragement de la piété » dans ce siecle vainement subtil, où les fausses maximes » cherchent à prévaloir, où » l'on voudroit s'égarer avec » méthode, faillir avec raison, » & trouver un calme à la » conscience par le naufrage de » la foi ou le dépérissement de » la morale » ?

BISSY, *voyez* THIARD.

BITON, mathématicien, qui vivoit vers 335 avant J. C., a composé un *Traité des machines de guerre*, que l'on trouve dans les *Mathematici Veteres*, Paris 1593, in-fol.

BIZOT, (Pierre) chanoine de St-Sauveur d'Herisson, dans le diocese de Bourges, est auteur de l'*Histoire métallique de la république de Hollande*, imprimée in-folio, à Paris, en 1687, & réimprimée par Pierre Mortier, à Amsterdam, 1688, en 3 vol. in-8°. Cette édition est très-belle. L'Histoire de Bizot la méritoit; elle est curieuse & intéressante. Mais celle de Vanloon, 1732, 5 vol. in-fol. est beaucoup plus complette. Il mourut en 1696, âgé de 66 ans.

BLACKALL, (Offspring) théologien, né à Londres en 1654, fut évêque d'Exceter, & se fit estimer par sa candeur & sa probité. Il mourut dans son évêché en 1716. Il passe pour un des bons prédicateurs d'Angleterre. Ses Sermons ont été imprimés en 2 vol. in-fol.

BLACKSTONE, (Guillaume) né à Londres en 1723, fut nommé professeur en droit à Oxford où ses leçons lui attirerent tant d'applaudissemens, qu'il fut invité à en faire la lecture au prince de Galles (depuis Georges III); mais comme son

auditoire étoit très-nombreux, il crut ne pas pouvoir déférer à cette demande, & se contenta d'envoyer des copies de plusieurs de ses leçons au prince qui, loin de se formaliser d'un refus dont le motif étoit si louable, fit remettre à Blackstone une récompense pour ces copies. Il mourut le 24 février 1780, laissant une veuve & une nombreuse famille qui se ressentirent de la générosité & des bienfaits du roi. La célébrité de ce jurisconsulte est particuliérement due à un grand *Commentaire sur les Loix Angloises*, 1765, & années suiv., 4 vol. in-8°; traduit en françois sur la 4e. édition angloise d'Oxford, Bruxelles, 1774, 6 vol. in-8°. Quelques auteurs ont comparé cet ouvrage à l'*Esprit des Loix*, mais ils n'avoient pas le talent de saisir l'exactitude d'un parallele; les deux objets sont trop disparates pour se réunir sous quelque point de vue: « Jamais ouvrages, dit un avocat célebre, ne » se sont moins ressemblés que » l'*Esprit des Loix*, & le *Commentaire sur les Loix Angloises*. Le premier est un amas » d'idées incohérentes, d'interprétations fausses, de traits » d'imagination, d'erreurs, de » méprises dans les faits & dans » les raisonnemens; un recueil » qui n'apprend rien, sinon » que l'auteur avoit beaucoup » d'esprit, & lisoit fort légérement (*jugement un peu sévere*). » La seconde est une compilation toute positive, toute » usuelle, qui comprend en » effet, mais sous une forme » très-massive, la véritable » constitution britannique ». On a encore de Blackstone: *Rapports des Cas jugés en différentes Cours de Westminster-Hall, depuis 1746 jusqu'en 1779*, Londres, 1781, 2 vol. in-fol.

BLACKWEL, (Alexandre) savant médecin Ecossois d'Aberdéen, disciple de Boerhaave, exerça sa profession en Suede. Il y conçut le dessein de *saigner* des marais; par une espece d'équivoque assez plaisante, son projet fut approuvé, & on lui en confia l'exécution; ce qu'il fit avec succès. Mais ayant été convaincu d'avoir trempé dans la conjuration du comte de Tessin, il fut décapité le 9 août 1748. On a de lui l'*Herbier curieux*, orné de figures gravées d'après nature par Elizabeth BLACKWEL, habile dessinatrice, 1739, 2 vol. in-fol., dont elle a enluminé quelques exemplaires, qui sont fort recherchés.

BLACKWEL, (Thomas) savant Ecossois, principal de l'université d'Aberdéen, mort le 8 mars 1757, a donné: I. Les *Mémoires de la Cour d'Auguste*, 1751-1764, 3 vol. in-4°., dont le 1 vol. a été traduit par Palissot; tout l'ouvrage l'a été par Feutri, 3 vol. in-12, 1781. Il y a des réflexions profondes, de bonnes maximes, & en même tems quelques vues fausses sur la constitution du gouvernement de l'ancienne Rome. II. *Recherches sur la vie & les ouvrages d'Homere*, 1737, in-8°. III. *Lettres sur la Mythologie*, 1748, in-8°.

BLAEU, que quelques-uns appellent aussi JANSON, (Guillaume) disciple & ami de Tyco-Brahé, s'est fait un nom par ses ouvrages géographiques & ses impressions. On a de lui un atlas, ou *Théâtre du Monde*,

en 3 vol. in-fol. Amſterdam, 1638; un *Traité des Globes*; &c. Cet excellent imprimeur mourut à Amſterdam, ſa patrie, en 1638, âgé de 67 ans. Ses deux fils Jean & Corneille ont donné une nouvelle édition de l'Atlas de leur pere; l'eſpagnol en 10 vol. in-fol.; le flamand en 9; en latin en 11; & le françois en 12. Cette collection ſe vend fort cher, ſur-tout l'Atlas françois, lorſqu'il eſt complet. Un incendie où Blaeu perdit tout ſon fonds de librairie le 25 février 1672, a rendu ce livre extrêmement rare. Le 10e. volume de l'Atlas eſpagnol ne ſe trouve preſque plus. Jean Blaeu eſt auteur des deſſins du *Nouveau Théâtre d'Italie*, Amſterdam, 1704, 4 vol. in-fol. avec figures. Quelques bibliographes prétendent que Jean Blaeu & Jean Janſon ſont deux imprimeurs différens & rivaux. On peut conſulter la *Bibliotheque curieuſe* de David Clément, tome 3, p. 208.

BLAGRAVE, (Jean) célebre mathématicien Anglois, mort le 9 août 1611; eſt auteur de divers ouvrages qui prouvent qu'il a excellé dans le genre d'étude auquel il s'étoit dévoué. Tels ſont: I. *Aſtrolabium uranicum generale*, 1596, in-4to. II. *Bijou Mathématique*, 1582, in-4to. III. *Gnomonique*, 1609, 2 vol. in-4°.

BLAISE, (S.) fut, à ce qu'on croit, évêque de Sébaſte, où il ſouffrit le martyre vers 316. On ne ſait rien de certain ſur ce martyr. Il eſt patron titulaire de la république de Raguſe.

BLAKE, (Robert) né à Bridgewater, dans la province de Sommerſet, en 1598, fut amiral d'Angleterre pour les parlementaires en 1649, après le comte de Warwick, et ſe ſignala pluſieurs fois contre les Hollandois. Il battit enſuite Tunis à coups de canon en 1655, brûla 9 vaiſſeaux turcs qui y étoient en rade, & ayant débarqué avec 1200 hommes, il tailla en pieces 3000 Tuniſiens. Il s'avança enſuite vers Alger & Tripoli, & fit donner la liberté à tous les eſclaves anglois. Il mourut en 1657, après avoir battu la flotte eſpagnole, ſur qui il prit les ſeuls tréſors avec leſquels les Eſpagnols eſpéroient de ſoutenir la guerre. Il étoit ſi déſintéreſſé, que malgré les occaſions qu'il eut de s'enrichir, il ne laiſſa pas en mourant 500 livres ſterlings de plus qu'il n'avoit hérité de ſon pere.

BLAMPIN, (Thomas) né l'an 1640 à Noyon en Picardie, Bénédictin de S. Maur en 1665, viſiteur de la province de Bourgogne en 1708, mourut à St-Benoît ſur Loire en 1710. C'eſt à lui qu'on doit la belle édition des *Œuvres de S. Auguſtin*. Voyez l'article de ce Pere.

BLANC, *voyez* BEAULIEU.

BLANC, (Jean) bourgeois noble de Perpignan, ſe trouva premier conſul, lorſque les François en firent le ſiege en 1474. Son fils unique ayant été pris dans une ſortie, les généraux ennemis lui firent dire, » que s'il ne rendoit la place, » ils le feroient maſſacrer à ſes » yeux ». Il leur fit répondre: » Que ſa fidélité pour ſon maî» tre étoit ſupérieure à ſa ten» dreſſe pour ſon fils ». Jean Blanc perdit, par cette généroſité ſon fils unique. Le roi

d'Aragon Jean II, lui ayant permis d'ouvrir les portes de la place, plutôt que de l'expoſer aux dernieres extrémités de la guerre ; il ne ſe rendit pourtant que 8 mois après. On ſouffrit, dans ce ſiege, tout ce que la faim a de plus cruel : les chevaux, les chiens, les rats, les cuirs, &c., ſervirent de nourriture aux aſſiégés. Cette défenſe immortaliſa Jean Blanc, & mérita à Perpignan le titre de *très-fidele*.

BLANC, (Thomas le) pieux & ſavant Jéſuite de Vitri en Champagne, mort à Rheims en 1669, après avoir été provincial. Nous avons de lui pluſieurs ouvrages aſcétiques, proportionnés à l'intelligence, & aſſortis aux devoirs de toutes les claſſes de citoyens, & par-là d'une utilité ſûre & générale : le *Bon Valet ;* la *Bonne Servante ;* le *Bon Vigneron ;* le *Bon Laboureur ;* le *Bon Artiſan ;* le *Bon Riche ;* le *Bon Pauvre ;* le *Bon Ecolier ;* le *Soldat généreux*, &c. Mais le livre qui lui a fait le plus de réputation, eſt un grand commentaire ſur les Pſeaumes, ſous ce titre : *Analyſis Pſalmorum Davidicorum*, Lyon, 1665, 6 vol. in-folio, Cologne, 1681. L'auteur ne ſe borne pas au ſens littéral ; il diſcute auſſi amplement le ſens myſtique.

BLANC, (François le) gentilhomme de Dauphiné, plein de feu & d'eſprit, mais d'un caractere très-mélancolique, mort à Verſailles en 1698, eſt connu par un *Traité des monnoies de France*, Paris 1690, in-4°, fig., qui eſt recherché. On y joint ordinairement la *Diſſertation ſur les monnoies de Charlemagne, & de ſes ſucceſſeurs, frappées dans Rome*, qu'il avoit fait paroître l'année précédente. L'un & l'autre ont été réimprimés à Amſterdam, 1692, in-4°. Cette édition eſt moins eſtimée que celle de Paris. Les connoiſſances de le Blanc l'avoient fait choiſir pour enſeigner l'hiſtoire aux enfans de France ; mais il mourut avant que d'avoir rempli cet emploi.

BLANC, (Jean-Bernard le) né à Dijon en 1707, hiſtoriographe des bâtimens du roi de France, membre de pluſieurs académies, mort en 1781, eſt auteur : I. Des *Lettres d'un François ſur les Anglois*, 1758, 3 vol. in-12. II. *Dialogues ſur les mœurs des Anglois*, 1765. III. *Poëme ſur les Gens-de-Lettres de Bourgogne*, 1726, in-8°. IV. *Obſervations ſur les Ouvrages de Peinture & de Sculpture de l'Académie*, 1753, in-12. Tous ces ouvrages & pluſieurs autres, tel que ſa tragédie *Aben-Saïd*, qui ne lui ont point ſurvécu, prouvent par le fait qu'il n'eſt qu'un auteur médiocre.

BLANC, (Mademoiſelle le) eſt le nom donné à une fille ſauvage, trouvée près du village de Sogny, à quatre lieues de Châlons, au mois de ſeptembre 1731, âgée d'environ dix ans, puiſque le curé qui la baptiſa, en 1732, marqua ſur le regiſtre, avoir baptiſé *une fille d'environ onze ans, dont le pere & la mere nous ſont inconnus comme à elle*. Cependant le *Mercure de France*, décembre 1731, lui donne 17 à 18 ans. Les phyſiologiſtes s'épuiſerent en conjectures ſur l'origine de cette fille ; mais il eſt indubitable que c'é-

toit une enfant abandonnée par quelque naufragé, ſur les côtes de France, & qui de forêt en forêt ſera arrivée à l'endroit où elle a été priſe; ou bien une enfant du pays, que des parens déſeſpérés auront expoſée dans les forêts, & qui aura trouvé moyen d'y ſubſiſter. Car il eſt reconnu que jamais il n'y a eu d'hommes ſauvages (c'eſt-à-dire, errans, iſolés, à la maniere des brutes); *la nature de l'homme ne comportant pas cet état* (*voyez* le Catéch. philoſ., n°. 153, édit. de 1787). On a rapporté des choſes étonnantes de la force & de l'agilité qu'elle avoit acquiſes par une vie dure & une lutte continuelle contre les élémens & la faim. « La maniere, dit Racine » le fils, dont elle couroit après » les lievres, eſt ſurprenante; » elle nous a donné des exemples de ſa façon de courir. Il » ne paroiſſoit preſque point de » mouvement dans ſes pieds, » & aucun dans ſon corps, ce » n'étoit point courir, mais » gliſſer; ſa courſe renverſe les » raiſonnemens de notre philoſophie à paradoxes, qui » veut faire marcher les hommes à quatre pattes ». Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut la facilité qu'on trouva à l'inſtruire dans les matieres du chriſtianiſme, facilité qui juſtifie la définition qu'un ancien philoſophe a donnée de l'homme, en diſant que c'étoit un *être religieux*. « Que ceux, dit Racine, qui ont tant de mépris pour l'homme, expliquent cette différence entre » l'homme & les autres animaux. Voici une fille qui, » élevée parmi eux, & long-tems privée comme eux de » la parole, n'a eu d'autre objet que de chercher la nourriture de ſon corps; ſi-tôt » qu'elle entend des hommes » ſe parler, elle a bientôt appris la maniere d'exprimer » comme eux ſes penſées; ſi-tôt qu'on lui parle de choſes » ſpirituelles, elle les conçoit». » -- C'eſt parce que nous ſommes capables de les entendre, » *divinorum capaces*, dit Juvenal, que notre raiſon vient » du Ciel. Ceux qui ſe chargerent de l'inſtruction de » cette fille, n'eurent point affaire à un enfant qui ne fait » uſage que de ſa mémoire » pour répéter ſon catéchiſme, » mais à une perſonne qui fait » uſage de ſa raiſon, pour oppoſer les difficultés qu'elle » lui ſuggere, à ce qu'on lui » dit qu'il faut croire.... Ce » fut pendant qu'elle étoit chez » les nouvelles Catholiques, » que feu M. le duc d'Orléans » l'alla voir, l'interrogea ſur » la religion, & parut très-» content de ſes réponſes: elle » lui témoigna avoir deſſein » d'être religieuſe, ce qui fut » cauſe qu'on la fit paſſer dans » un couvent à Chaillot; ſon » peu de ſanté l'empêcha d'exécuter ſa réſolution.... Elle-» même ſe plaît à raconter ſon » premier état, & ne le raconte » jamais ſans rendre hommage » à la miſéricorde de Dieu, » qui l'en a fait ſortir; & lorſ-» qu'à la mort de M. le duc » d'Orléans, qui la comprenoit » parmi ſes penſionnaires, on » lui demandoit ſi elle ne craignoit pas de perdre ſa pen-» ſion, elle répondoit avec une » confiance admirable: *Dieu*

» *qui m'a tirée du milieu des* » *bêtes farouches, pour me faire* » *chrétienne, m'abandonnera-t-il* » *quand je le ſuis, & me laiſ-* » *ſera-t-il mourir de faim ? C'eſt* » *mon Pere, il aura ſoin de moi*». Elle vivoit encore en 1754.

BLANCHARD, (François) avocat Pariſien, verſé dans l'hiſtoire & les généalogies, donna au public les *Eloges des premiers Préſidens-à-Mortier, & des Conſeillers au Parlement de Paris*, 1645, in-fol. Il publia auſſi les *Maîtres des Requêtes* en 1645, in-fol. Ce livre n'a pas été fini. L'auteur mourut après l'an 1650.

BLANCHARD, (Guillaume) fils du précédent, célebre avocat au parlement de Paris, connu par 2 vol. in-fol., intitulés : *Compilation chronologique, contenant un recueil des ordonnances, édits, déclarations & lettres-patentes des rois de France, qui concernent la juſtice, la police & les finances, depuis l'an 897 juſqu'à préſent*, Paris, 1715, 2 vol. in-fol. Ce recueil utile lui coûta beaucoup de recherches. Il mourut en 1724, avec la réputation d'un homme ſavant & laborieux.

BLANCHARD, (Elie) né à Langres le 8 juillet 1672. Les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, dont il étoit membre, renferment pluſieurs de ſes Diſſertations, qui font honneur à ſon ſavoir. En 1711, Dacier le prit pour ſon éleve. Il devint aſſocié en 1714; & en 1727, il ſuccéda, dans la place de penſionnaire, à Boivin le cadet. Il mourut en 1755.

BLANCHART, (Jacques) peintre, né à Paris en 1600, diſciple de Nicolas Bolery, peintre du roi, alla perfectionner ſes talens à Rome & à Veniſe. L'étude aſſidue des chef-d'œuvres du Titien, du Tintoret & de Paul Véroneſe, formerent ſon génie. De retour à Paris, il l'embellit de pluſieurs de ſes tableaux. Les Bacchanales du ſallon de M. Morin, & ſurtout le tableau de la Deſcente du Saint-Eſprit, qu'on voit à Notre-Dame, l'ont mis à côté des plus grands peintres. L'ordonnance de ce dernier tableau eſt admirable. La lumiere y eſt ſi vive & ſi bien répandue de tout côté, qu'on s'imagine être dans le moment où l'Eſprit-Saint deſcendit ſur les Apôtres. Sa maniere de colorier a un brillant & une fraîcheur, qui l'ont fait nommer par quelques-uns le Giorgion moderne & le Titien françois. Il mourut en 1638.

BLANCHE, de Caſtille, née en 1185, d'Alfonſe IX, roi de Caſtille, & d'Eléonore d'Angleterre, fut mariée en 1200, à Louis, fils aîné de Philippe-Auguſte roi de France; celui-ci étant mort le 14 juillet 1223, l'époux de Blanche monta ſur le trône, ſous le nom de Louis VIII, & fut couronné avec elle à Rheims, au mois d'août de la même année. En 1226, Louis VIII mourut à ſon tour, &, ſuivant le témoignage de quelques évêques préſens à ſa mort, attribua à la reine la tutelle de ſon fils (depuis Louis IX, ou Saint Louis), & la régence du royaume. En conſéquence, Blanche prit en main les rênes de l'état, qu'elle ſut gouverner avec autant de prudence que de fermeté. Elle déconcerta & diſſipa les li-

gues

gues formées contre l'autorité royale, par les grands vaſſaux de la couronne, les maintint dans le reſpect, en uſant ſelon les circonſtances, tantôt des voies de la politique, tantôt de celles des armes. Elle continua la guerre contre les Albigeois, commencée ſous Louis VIII, & fit en 1228 un traité avec Raimond, comte de Toulouſe; qui procura la réunion des terres de la maiſon de Toulouſe à la couronne de France. En 1229, elle fit aſſiéger au plus fort d'un hiver rude, Belleſme dans le Perche, ſe trouva au ſiege en perſonne à côté de ſon fils, pour animer les troupes, prit cette place, & contraignit le duc de Bretagne, ainſi que les autres rebelles, à rentrer dans le devoir. Tandis que cette grande reine établiſſoit un ſi bon ordre dans les états de ſon fils, elle ne négligeoit rien pour le rendre lui-même un grand roi; & pour imprimer profondément dans ſon ame les principes de la religion, elle lui diſoit ſouvent: *Mon fils, j'aimerois mieux vous voir mort que ſouillé d'un péché mortel.* Auſſi ayant atteint ſa majorité, conſerva-t-il toujours pour ſa mere le reſpect qui lui étoit dû, & ne fit rien ſans ſon aveu. En 1248, lorſqu'il entreprit le voyage de la terre-ſainte, Blanche fut nommée par lui régente du royaume, & elle s'acquitta des fonctions attachées à ce poſte éminent avec le plus grand ſuccès. Elle mourut l'an 1252, & fut enterrée à Maubuiſſon, abbaye qu'elle avoit fondée en 1242. L'abbeſſe lui donna, avant ſa mort, l'habit monaſtique. Les cenſeurs de la reine Blanche lui ont reproché des manieres hautaines avec les grands, de l'humeur avec ſa belle-fille, trop d'art pour conſerver ſon aſcendant ſur ſon fils; mais ils lui ont accordé, avec ſes admirateurs, beaucoup de courage & de dextérité. C'eſt, ſans contredit, une des plus illuſtres reines; ame intrépide, eſprit auſſi ſolide que brillant, beauté parfaite. Quoiqu'elle eût plus de 40 ans, quand Thibaud, comte de Champagne, en devint amoureux, il l'aima juſqu'à la folie. La médiſance attaqua ſa réputation, parce qu'elle ſouffrit, par intérêt & pour des raiſons d'état, les indiſcrétions de ce prince, & les aſſiduités du cardinal Romain, homme poli & bien fait, & d'un ſi bon conſeil, qu'elle avoit une entiere confiance en lui; mais les motifs de cette conduite la juſtifient pleinement, & l'idée de ſa vertu ne fut point affoiblie dans l'eſprit des gens équitables.

BLANCHE, femme d'un citoyen de Padoue, nommé Porta, peut être miſe au rang des victimes de la chaſteté. Son mari ayant été tué à la priſe de Baſſano dont il étoit gouverneur, cette héroïne, après des efforts redoublés de courage pour défendre la place, tomba au pouvoir du tyran Acciolin qui l'aſſiégeoit. Les graces & l'air majeſtueux de la priſonniere firent une ſi vive impreſſion ſur le brutal vainqueur, qu'il voulut la forcer de ſatisfaire ſes déſirs. Elle ne s'en garantit, qu'en ſe jetant par une fenêtre. Le tems qu'exigea la guériſon de ſes bleſſures cau-

sées par la chûte, n'éteignit point les feux impurs du tyran. Ayant épuisé toutes les ressources de la séduction, il la fit lier sur un lit pour assouvir sa passion effrénée. Cette femme outragée dissimula son désespoir, & demanda la liberté de revoir le corps de son mari. A peine le sépulcre est-il ouvert, qu'elle s'y précipite; & par un effort extraordinaire, elle attire sur soi la pierre qui couvroit le tombeau, dont elle fut écrasée. Ce tragique événement arriva l'an 1233. Qu'est-ce que la foible & inconséquente Lucrece, en comparaison de cette trop fidelle épouse?

BLANCHET, (Thomas) peintre, né à Paris en 1617, disciple & ami de Pouſſin & de l'Albane, fut nommé professeur de peinture par l'académie de Paris, quoiqu'absent, ce qui étoit contre l'usage; mais Blanchet méritoit qu'on s'écartât des regles établies. Le Brun présenta son tableau de réception, représentant Cadmus qui tue un dragon. Il passa une partie de sa vie à Lyon, & y mourut en 1689. Un Plafond de l'hôtel de cette ville, dans lequel Blanchet avoit déployé tous ses talens, fut consumé par un incendie. Ce peintre excella dans l'histoire & au portrait. Sa touche est hardie, agréable & facile, son dessin correct, son coloris excellent. On voit de ses tableaux à Paris & à Lyon.

BLANCHINI, *voyez* BIANCHINI.

BLARU, (Pierre de) *Petrus de Blarrorivo*, né à Blaru en 1427, chanoine de St-Dié, savant canoniste & poëte médiocre, mais bon latiniste, mourut en 1505. Nous avons de lui un Poëme sur la guerre de Nancy & la mort du duc de Bourgogne, en 6 livres, composé sur les Mémoires de René, duc de Lorraine. Il est intitulé *Nanceidos opus, in pago S. Nicolai de Portu*, 1518, in-fol., figures en bois, rare.

BLASCO-NUNNÈS, seigneur Espagnol, qui, ayant plusieurs fois reconnu les côtes des pays de Faria & d'Arien, dans l'Amérique méridionale, découvrit proche le golfe d'Uraba, un isthme long de dix lieues qui sépare les deux grandes mers. Pour profiter de la commodité de ce passage, il fit bâtir 4 fortereſſes, après avoir gagné par présens quelques-uns des princes de ce pays, & vaincu les autres par la force des armes. Ce succès augmenta son ambition. Il fut accusé & convaincu d'avoir voulu usurper la souveraineté dans les terres qu'il avoit conquises. On lui fit son procès, & il eut la tête tranchée par ordre du roi d'Espagne. Sans cette perfidie, il eût mérité une gloire immortelle pour avoir frayé le chemin du Pérou à François Pizarre & à Diego d'Almagro, qui y entrerent en 1525.

BLASTARES, (Matthieu) moine Grec de l'ordre de Saint Basile, au 14*e*. siecle, est auteur d'un *Recueil de Constitutions ecclésiastiques*, qui peut servir pour connoître la discipline de son tems. Il a été imprimé à Oxford, en grec & en latin, in fol.

BLAURER, (Ambroise) né à Constance en 1492, embrassa les erreurs de Luther, & les prêcha dans sa ville natale.

Il travailla enſuite, avec Œcolampade & Bucer, à introduire cette ſecte dans la ville d'Ulm; & enfin avec Brentius & deux autres Proteſtans, pour l'introduire dans le duché de Wirtemberg. Il mourut en 1567. On a de lui des ouvrages de piété, peu lus, même par ceux de ſon parti.

BLESSEBOIS, *voyez* CORNEILLE BLESSEBOIS.

BLETTERIE, (Jean-Philippe-René de la) né à Rennes le 26 février 1696, entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, & y profeſſa avec diſtinction. Le réglement contre les perruques, fut l'occaſion qu'il prit pour en ſortir; mais il conſerva l'amitié & l'eſtime de ſes anciens confreres. Il vint à Paris, & ſes talens lui procurerent une chaire d'éloquence au college royal & une place à l'académie des belles-lettres. Il publia divers ouvrages bien accueillis du public: I. *Hiſtoire de Julien l'apoſtat*, Paris, 1735, in-12 : ouvrage curieux, bien écrit, & où regnent à la fois l'impartialité, la préciſion, l'élégance & le jugement.... L'on ne doit tenir aucun compte de la critique qu'en ont faite Voltaire & M. de Condorcet « qui, dit » un écrivain judicieux, n'ont » pu ſans doute lui pardonner » de n'avoir pas fait grace aux » bizarreries de cet empereur » apoſtat, en rendant d'ailleurs juſtice aux bonnes qualités qu'il avoit. Les auteurs auroient-ils donc voulu qu'en faveur de la philoſophie, M. l'abbé de la Bletterie eût érigé en héros accompli, un prince qui pouſſa la pédanterie philoſophique au dernier degré du ridicule? Les philoſophes qui ſont ſi habiles à rechercher, & ſi impitoyables à condamner les moindres fautes des empereurs chrétiens, prétendent-ils qu'on ferme les yeux ſur des extravagances choquantes, parce qu'il leur plaît de déclarer qu'un tel prince eſt de leur ſecte, & par conſéquent abſous de tout ce que la raiſon & le bon ſens peuvent lui reprocher? Ont-ils oublié ce qu'ils ont dit tant de fois, qu'un bon hiſtorien ne doit être d'aucune ſecte, d'aucun parti; qu'il faut qu'il ſoit exempt de tout préjugé, de toute paſſion, & qu'il n'ait d'autre but que la vérité »? II. *Hiſtoire de l'empereur Jovien*, & *Traduction de quelques ouvrages de l'empereur Julien*, 1748, Paris, in-12, 2 vol. : livre non moins eſtimable que le précédent, par l'art qu'a eu l'auteur de choiſir, d'arranger & de fondre les faits; par la tournure libre & variée du traducteur, & par la ſageſſe & l'équité avec leſquelles il juſtifie l'empereur Jovien calomnié par les philoſophes modernes, à cauſe de ſon attachement au chriſtianiſme. III. *Traduction de quelques ouvrages de Tacite*, Paris, 1755, 2 vol. in-12. Les *Mœurs des Germains*, & la *Vie d'Agricola*, ſont les deux morceaux que comprend cette verſion, auſſi élégante que fidelle. Ils ſont précédés d'une Vie de Tacite, digne de cet écrivain, par la force des penſées & la fermeté du ſtyle. IV. *Tibere, ou les VI premiers Livres des Annales de Tacite, traduits en*

françois, Paris, 1768, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a eſſuyé des critiques méritées. Il eſt écrit d'un ſtyle bourgeois & maniéré, & l'on n'y reconnoît que fort rarement l'élégant hiſtorien de Julien. Cette traduction eſt d'ailleurs aſſez exacte. V. *Lettres au ſujet de la relation du Quiétiſme de M. Phelippeaux*, 1733, in-12. Cette brochure, qui eſt rare & aſſez bien faite, renferme une juſtification des mœurs de madame Guyon. VI. Quelques Diſſertations dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, très-eſtimées... L'abbé de la Bletterie mourut en 1772, dans un âge avancé. C'étoit un ſavant attaché à la religion, & dont les mœurs ne démentoient point les principes. Il avoit des connoiſſances ſolides & variées, & c'eſt inconteſtablement un des meilleurs hiſtoriens des derniers tems : il excelle dans l'art de tracer les portraits ; celui de S. Athanaſe dans la *Vie de Jovien* eſt un chef-d'œuvre.

BLEVILLE, (Jean-Baptiſte) né à Abbeville en 1692, mort le 2 juillet 1783, s'eſt fait connoître par différens ouvrages ; tels ſont : I. *Traité du Toiſé*, 1758, in-12. II. Le *Banquier* ou *le Négociant univerſel*, 1760, 2 vol. in-4°. III. *Traité des Changes en comptes-faits*, 1754, in-8°.

BLOEMAERT, (Abraham) né à Gorcum en 1567, réuſſit dans tous les genres de peinture, mais ſur-tout dans le payſage. Son génie étoit facile, ſa touche libre, ſes compoſitions riches ; on lui reproche ſeulement de s'être éloigné quelquefois de la nature. Il mourut à Utrecht en 1647. Il étoit pere de Corneille & Fréderic BLOEMAERT, l'un & l'autre graveurs célebres.

BLOIS, *voyez* BLOSIUS & PIERRE DE BLOIS.

BLOND, (Jean le) ſeigneur de Branville, natif d'Evreux, fit de la poéſie ſon amuſement. Il en publia un recueil ſous ce titre : *Le Printems de l'humble eſpérant*, Paris, 1536, in-16. Les regles de la décence & de l'honnêteté n'y ſont pas rigoureuſement obſervées. La célébrité de Marot dont il étoit contemporain, excita ſa bile. Il ſe déclara un de ſes adverſaires ; mais la poſtérité a ſu mettre une grande différence entre ces deux poëtes.

BLOND, (Jean-Baptiſte) célebre architecte, né à Paris en 1679, travailla long-tems en Ruſſie avec un ſuccès diſtingué, & mourut en 1719 de chagrin, pour avoir reçu un ſoufflet de Pierre-le-Grand, dans un de ces accès d'humeur brutale, qui n'étoient que trop fréquens chez ce prince. On a de lui : *Théorie & pratique du Jardinage, relativement à la décoration*, in-4°.

BLOND, (Guillaume le) né à Paris en 1704, s'adonna à l'étude des mathématiques, & parvint par ſa ſcience en 1751 à être maître de mathématiques des enfans de France, après l'avoir été des pages de la cour. Il mourut le 24 mai 1781. On a un grand nombre d'ouvrages de lui : I. L'*Arithmétique & la Géométrie de l'Officier*, 2 vol. in-8°. II. *Elémens de Fortifications*, in-8°. III. *Elémens de la Guerre, des Sieges*, 3 volumes. IV. L'*Artillerie raiſonnée*. V.

L'*Attaque des Places*, & plusieurs autres sur la géométrie militaire.

BLONDEAU, (Claude) avocat au parlement de Paris, commença en 1672, avec Gueret son confrere, le *Journal du Palais*, qui va jusqu'en 1700, 12 vol. in-4°; & dont la derniere édition est de 1755, 2 vol. in-fol. Il avoit donné en 1689, sous le nom de *Bibliotheque canonique*, la *Somme bénéficiale de Bouchel*, enrichie de beaucoup de notes & d'arrêts. Il mourut au commencement du 18e. siecle. *Voyez* GUERET.

BLONDEL, (David) né à Châlons-sur-Marne, l'an 1591, ministre protestant en 1614, professeur d'histoire à Amsterdam en 1650. L'air de cette ville, joint à son application, lui firent perdre la vue. Il mourut en 1655. Peu de savans ont été plus profonds dans la connoissance des langues, de la théologie, de l'histoire civile & ecclésiastique. Sa mémoire étoit un prodige: aucun fait, aucune date ne lui échappoit. Blondel étoit un excellent critique; mais un écrivain très-plat & très-lourd. On peut lui appliquer ce que Fontenelle dit de Van-Dale: « Qu'il » ne fait aucune difficulté d'in- » terrompre le fil de son dis- » cours, pour y faire entrer » quelqu'autre chose qui se pré- » sente; & dans cette paren- » these-là, il y enchasse une » autre parenthese, qui même » n'est peut-être pas la der- » niere ». Les principaux ouvrages de Blondel sont: I. *Pseudo-Isidorus & Turrianus vapulantes*, à Geneve, in-4°. Il y prouve la fausseté, ou plutôt l'altération de plusieurs Décrétales recueillies par Isidorus Mercator: toutes les réflexions qu'il fait à ce sujet sont fausses & déplacées (*voyez* ISIDORUS MERCATOR). II. *Assertio Genealogiæ Franciæ*, 1655, in-fol. contre Chifflet, qui faisoit descendre nos rois de la 2e. & 3e. race d'Ambert qui s'étoit marié, selon lui, à Blitilde, fille de Clotaire I. On s'imaginoit trouver dans cette fable le renversement de la *Loi Salique*, qui exclut les femmes de la couronne. III. *Apologia pro sententia S. Hieronymi de Presbyteris & Episcopis*, in-4°. IV. *De la primauté de l'Eglise*, Geneve, 1641, in-fol. On doit bien sentir comme cette primauté de l'église (il auroit parlé plus exactement s'il avoit dit *du chef de l'Eglise*) est traitée par un protestant; il parcourt tous les siecles pour trouver des faits contre l'autorité du souverain pontife. V. Un *Traité sur les Sibylles*, Charenton, 1649, in-4°. VI. Un autre *contre la Fable de la Papesse Jeanne*, Amsterdam, 1647, in-8°; ouvrage d'une critique lumineuse & impartiale, qui souleva contre lui les fanatiques de sa communion. VII. Des Ecrits de controverse.

BLONDEL, (François) professeur royal de mathématiques & d'architecture, membre de l'académie des sciences, directeur de celle d'architecture, maréchal-de-camp & conseiller-d'état, mourut à Paris en 1686, à 68 ans. Il fut employé dans quelques négociations. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'architecture & les mathématiques, qui ont été utiles. Les principaux sont

I. *Notes sur l'Architecture de Savot.* II. Un *Cours d'Architecture* en 3 parties, 1698, in-fol. III. *L'Art de jeter les Bombes*, 1690, in-12. IV. *Résolution des IV principaux Problêmes d'Architecture*, au Louvre, 1673, in fol. V. *Maniere de fortifier les Places*, 1683, in-4°. VI. *Histoire du Calendrier Romain*, Paris, 1682, in-4°, où l'on trouve les principes de la chronologie assez bien expliqués. Les portes de S. Denis & de S. Antoine, ont été élevées sur les desseins de ce célebre architecte. Blondel étoit presqu'aussi bon littérateur que bon mathématicien. On connoît sa *Comparaison de Pindare & d'Horace.*

BLONDEL, (Pierre-Jacques) Parisien, est auteur d'un livre qui a pour titre : *Les Vérités de la Religion Chrétienne, enseignees par principes ;* & d'un *Mémoire* in-fol. *contre les Imprimeurs & leurs gains excessifs.* Il mourut en 1730.

BLONDEL, (Laurent) parent du précédent, naquit à Paris, & fut lié de bonne heure avec les solitaires de Port-Royal. Après avoir élevé quelques jeunes gens, il se chargea de la direction de l'imprimerie de M. Desprès, chez lequel il commença à demeurer en 1715. Il ne se contenta pas de revoir les manuscrits de cet imprimeur, il travailla à une nouvelle *Vie des Saints*, qui parut en 1722, à Paris, chez Desprès & Desessarts, in-fol. Il mourut en 1740, après avoir publié divers ouvrages de piété.

BLONDEL, (Jean-François) naquit à Rouen en 1705, d'une famille distinguée dans l'architecture. Il se disposa à courir la même carriere, par la connoissance des belles-lettres, des mathématiques & du dessin. Instruit dans la pratique de cet art par son oncle, il fut en état d'en donner des leçons dès l'âge de 35 ans ; & il est le premier qui en ait ouvert une école publique à Paris : associé l'an 1755 à l'académie d'architecture, il fut choisi ensuite pour professeur à Paris. Il mourut le 9 janvier 1774, à la 69e. année de son âge. On a de lui : I. *Cours d'Architecture, ou Traité de la décoration, distribution, & construction des Bâtimens*, 6 vol. in-8°, 1771-1773. Il ne mit au jour que les 4 premiers vol. de Discours, avec 2 de figures. M. Patte a donné en 1777 les 5e. & 6e. vol. de Discours, avec un vol. de figures, d'après les manuscrits de Blondel. II. *De la décoration des Edifices*, 1738, 2 vol. in-4°. III. *Discours sur l'Architecture*, in-12. C'est lui qui a fourni tous les articles relatifs à l'architecture, qu'on trouve dans l'Encyclopédie.

BLONDET, médecin à Pithiviers, & intendant des eaux minérales de Segrai, mourut en 1759, avec la réputation d'un homme habile dans son art. On a de lui deux dissertations : l'une *sur la nature & les qualités des Eaux minérales* de son département, 1749, in-12 ; l'autre, *sur la maladie épidémique des Bestiaux*, 1748, in-12.

BLONDEVILLE, *voy.* BRIGGS (Henri).

BLONDIN, (Pierre) Picard, né en 1682, mourut en 1713. Il avoit été reçu de l'académie des sciences un an auparavant. Tournefort, démonstrateur de

botanique au jardin royal, connut les talens de Blondin. Il se reposoit sur lui du soin de remplir sa place, lorsqu'il étoit malade. Le disciple travailla à égaler son maître. Il fit beaucoup de découvertes sur la botanique, & laissa à ses héritiers des Herbiers fort exacts, & des Mémoires curieux.

BLONDUS, (Flavius) natif de Forli, secrétaire d'Eugene IV, & de quelques autres papes, mourut à Rome en 1463, à 75 ans. Quoiqu'il eût été à portée de faire une fortune considérable, il n'amassa pas de grands biens, & vécut toujours en philosophe. On a de lui : I. *Italia illustrata*, Rome, 1474, in-fol. II. *Historiarum ab inclinatione Romani imperii ad annum 1440*, *Decades III*, à Venise, 1484, in-fol. Ces deux ouvrages se trouvent aussi dans le recueil de ses Œuvres, Bâle, 1531, in-fol. « Il ne faut pas, » dit le P. Niceron, se fier trop » à ce Blondus. Il a souvent » suivi des guides trompeurs, » & il avoit plus en vue de » ramasser beaucoup de choses, que d'examiner si elles » étoient véritables ». Son nom de famille étoit *Biondo*.

BLOSIUS ou DE BLOIS, (Louis) de la maison de Blois & de Châtillon, né en 1506, au château de Don-Etienne, dans la principauté de Liege, près de Baumont en Hainaut, passa ses premieres années à la cour de Charles-Quint, & fut page de ce prince. Agé de 14 ans il entra chez les Bénédictins de l'abbaye de Liessies, près d'Avesnes en Hainaut, & se fit admirer par sa sagesse. Devenu abbé en 1530, il établit la réforme dans sa maison, y fit fleurir les sciences & toutes les vertus, & mourut saintement en 1566, à 59 ans, après avoir refusé l'archevêché de Cambrai. Son disciple Jacques Frojus publia ses ouvrages de piété, en 1571, in-fol. avec sa Vie, qui fut un modele de toutes les vertus. Le principal est son *Speculum Religiosorum*. On a donné en 1741 une traduction de ses *Entretiens*, Valenciennes, in-12. Tous ces ouvrages sont écrits avec autant de jugement que de piété, ils sont remplis de cette onction sainte qui agit sur le cœur en même tems que l'esprit s'ouvre à la conviction. Philippe II les choisit de préférence pour se préparer durant sa longue maladie à une mort chrétienne. En 1631, son corps fut tiré du tombeau, & placé dans un monument élevé à l'entrée du chœur avec cette inscription :

R. D. Ludovico Blosio
Hujus monasterii abbati XXXIV,
Nobili Blesensium sanguine,
Religiosâ vitâ.
Asceticis libris,
Monasticæ disciplinæ restauratione
Domi forisque clarissimo.

BLOTLING ou BLOETLING, un des plus célebres artistes de Hollande, grava avec succès au burin & en maniere noire.

BLOUNT, (Thomas) habile jurisconsulte, mourut à Orleton en 1679, à 61 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Académie d'éloquence, contenant une Rhétorique angloise complette*. II. *Glossographia*, ou *Dictionnaire des mots difficiles*, hébreux, grecs, latins, italiens, &c., à présent en usage dans la langue

angloise. III. *Dictionnaire juridique, où l'on explique les termes obscurs & difficiles, qu'on trouve dans nos loix anciennes & modernes*, dont la meilleure édition est de 1691, in-fol.

BLOUNT, (Henri) chevalier, né à Tittenhanger, dans le comté d'Hertford en Angleterre, l'an 1602, se distingua par sa vertu & par ses talens, & eut diverses commissions importantes. Il hérita d'un bien considérable par la mort de son frere aîné (Thomas-Pope Blount, écuyer) & fut grand-sherif du comté de Hertford. Il mourut le 9 octobre 1682, à 80 ans moins deux mois. On a de lui une *Relation de son voyage au Levant*, en anglois, 1636, in-4°, & quelques autres ouvrages. Deux de ses fils sont connus dans la république des lettres. Nous en parlons dans les articles suivans.

BLOUNT, (Thomas-Pope) fils aîné & héritier de Henri Blount, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Upper-Halloway, dans la province de Midlesex. Il fut créé baronet du vivant de son pere, & fut plusieurs fois député au parlement. Pendant les trois dernieres années de sa vie, la chambre des Communes le nomma commissaire des comptes. Il mourut à Tittenhanger, en 1697, laissant une nombreuse postérité. Ses ouvrages ne sont que des recueils de passages mal liés. Le principal est : *Censura celebriorum Auctorum, sive Tractatus, in quo varia virorum doctorum de clarissimis cujusque sæculi Scriptoribus judicia reddunter*, Londres, 1690, in-fol. Dans les éditions de Venise, on a traduit en latin les passages des auteurs que le chevalier Blount avoit donnés dans les langues modernes, dans lesquelles ils étoient écrits. On a encore de Thomas-Pope Blount une *Histoire naturelle*, Londres, 1692, in-4°, & des *Essais sur différens sujets*, in-8°.

BLOUNT, (Charles) frere du précédent, fameux déiste, né à Upper-Halloway en 1654, s'annonça d'une maniere peu favorable à sa réputation par la traduction des 2 premiers livres de la *Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate*, imprimée en 1680, in-fol. Les notes sont encore plus extravagantes que l'ouvrage traduit. Elles ne tendent qu'à défigurer la religion & tourner en ridicule les livres saints. Ce commentaire, déja infamant par lui-même, devint une double source d'ignominie quand on sut que c'étoit un plagiat; car ces notes que Blount donnoit comme le fruit de son profond savoir, sont presque toutes tirées des manuscrits du baron Herbert, qui avoit la même religion que lui; c'est-à-dire, qui n'en avoit aucune. Son livre, traduit depuis en françois, Berlin, 1774, 4 vol. in-12, fut proscrit en Angleterre même en 1693. Cette même année Blount étant devenu amoureux de la veuve de son frere, & n'espérant pas de pouvoir obtenir une dispense pour l'épouser, se tira d'embarras en se donnant la mort : fin naturelle d'un homme qui ne connoissoit d'autre bien que la volupté, & qui se le voit enlever sans retour. On a encore de Blount les ouvrages suivans, où les égaremens de la raison & les basses

reſſources du menſonge ſont pouſſés auſſi loin que dans ſes notes ſur Philoſtrate. I. *Anima mundi*, ou *Hiſtoire des opinions des Anciens, touchant l'état des ames après la mort*, Londres, 1679, in-8°. II. *La grande Diane des Ephéſiens*, ou *l'origine de l'idolâtrie, avec l'inſtitution politique des ſacrifices du Paganiſme*, 1680, in-8°. III. *Janua ſcientiarum*, ou *Introduction abrégée à la géographie, la chronologie, la politique, l'hiſtoire, la philoſophie, & toutes ſortes de belles-lettres*, Londres, 1684, in-8°. IV. Il eſt le principal auteur du livre intitulé: *Les Oracles de la raiſon*, Londres, 1693, in-8°; réimprimé en 1695, avec pluſieurs autres pieces, ſous le titre d'*Œuvres diverſes de Charles Blount, écuyer*. Charles Gildon, éditeur de ces différentes pieces, réfuta depuis les opinions pyrrhoniennes qu'elles renferment, par un livre qu'il publia à Londres en 1705, ſous ce titre: *Manuel des Déiſtes*, ou *Recherches raiſonnables ſur la Religion Chrétienne*. V. *Religio Laici*, Londres, 1683, in-12.

BLUTEAU, (Dom Raphaël) Théatin, né à Londres, de parens François, en 1638, paſſa en France, & ſe diſtingua à Paris comme ſavant & comme prédicateur. Il ſe rendit enſuite à Lisbonne, où il mourut en 1734, à 96 ans. On a de lui un *Dictionnaire portugais & latin*, en 8 vol. in-fol. Coimbre, 1712 à 1721; avec un ſupplément, Lisbonne, 1727 & 1728, 2 vol. in-fol. Deux docteurs de l'académie des Appliqués, firent chacun un diſcours pour diſcuter ce problême: *S'il étoit plus glorieux à l'Angleterre d'avoir donné naiſſance à ce ſavant, ou au Portugal de l'avoir poſſédé?*

BOAISTUAU ou BOISTUAU, (Pierre) natif de Nantes, mourut à Paris en 1566. Il eſt un des premiers écrivains qui ſe ſoient plaints de ce que les meres n'allaitoient pas leurs enfans. Outre une traduction de l'italien des *Contes de Blandello* avec Belleforêt, Lyon, 1616, 7 vol. in-16; il a compoſé quelques romans de peu de mérite, ainſi que l'*Hiſtoire de Chelidonius*, mauvais ouvrage ſur la politique. Mais on lui doit une autre production que la ſingularité des faits rend très-intéreſſante; c'eſt *le Théâtre du Monde, où il eſt fait ample diſcours des miſeres humaines*, Paris, 1584 & 1598, 6 vol. in-16. Il y rapporte, mais ſans indiquer les procédés, que le fameux peintre Léonard de Vinci avoit trouvé le ſecret de voler dans les airs.

BOATE, (Richard) médecin & botaniſte d'Irlande, publia en 1656 l'*Hiſtoire naturelle* de ce royaume, traduite de l'anglois en françois. Il y a des recherches & des obſervations vraies; quoiqu'il parle de ſon pays & des habitans en panégyriſte.

BOCACE, (Jean) naquit à Certaldo en Toſcane, l'an 1313, d'un payſan qui le mit chez un marchand Florentin. Le jeune homme, peu propre au négoce, paſſa à l'étude du droit, & de celle-ci à la poéſie, pour laquelle il avoit un goût particulier. Pétrarque fut ſon maître, & le diſciple eut ſouvent beſoin de recourir à ſa généroſité. La république de Florence lui donna

le droit de bourgeoisie, & le députa vers Pétrarque, pour l'engager à venir à Florence. Pétrarque, instruit des factions qui divisoient cette ville, persuada à Bocace de la quitter. Il se mit alors à parcourir l'Italie, s'arrêta à la cour de Naples, y fut bien accueilli du roi Robert, & devint amoureux d'une bâtarde de ce prince. Il se rendit delà en Sicile, où la reine Jeanne le goûta beaucoup. Bocace, de retour de ses courses, alla s'enfermer à Certaldo, & y mourut en 1375, à 62 ans. Cet écrivain fut un des premiers qui donnerent à la langue italienne les graces, la douceur & l'élégance qui la distinguent de toutes les autres langues vivantes. Sa prose est le modele que se proposent les auteurs de son pays. Ses vers valent beaucoup moins. Bocace ne put jamais égaler les poésies de Pétrarque; & celui-ci à son tour ne put égaler sa prose, l'italienne du moins: car pour la latine, il l'a surpassée. On a beaucoup d'ouvrages de Bocace. I. La *Généalogie des Dieux*: mythologie pleine d'érudition, & dans laquelle Bocace cite beaucoup de livres que nous n'avons plus. L'édition la plus rare de ce livre est celle de Venise, 1472, in-fol. II. Un *Traité des Fleuves, des Montagnes & des Lacs*, Venise, 1473, in-fol. Il y a des choses curieuses, mais plusieurs aussi où l'auteur manque de discernement, & ne parle que sur la foi des contes populaires. III. Un *Abrégé de l'Histoire de Rome*, jusqu'à l'an 924 de sa fondation, in-8°. IV. *Le Philocope*. V. *La Fiammette*. VI. *Le Labyrinthe d'amour*. VII. *Opera jucundissima cioe l'Urbano*. VIII. *La Théseide*. Les plus anciennes éditions de ces romans sont les plus recherchées, uniquement pour leur ancienneté; celles qui ont été données dans le 16e. siecle, sont aussi amples. IX. La *Vie du Dante*, en italien, Rome, 1544, in-8°; réimprimée à Florence en 1576, in-8°. X. *De claris hominibus*, Ulm, 1473, in-fol. XI. Son *Décaméron*. C'est un recueil de cent nouvelles galantes, pleines d'aventures romanesques & d'images obscenes, qui contrastent avec la beauté & la pureté du langage, & qui rappellent ce mot, appliqué à Pétrone: *Auctor purissimæ impuritatis*. C'est dans ce bourbier revêtu d'élégans dehors, que la Fontaine a puisé plusieurs de ses contes. On avoit commencé à Florence, en 1723, une collection des *Œuvres de Bocace*, en 6 vol. in-4°., qui n'a pas été achevée. On voit à Certaldo son tombeau de marbre & son épitaphe.

BOCCALINI, (Trajan) Romain, singe de l'Arétin pour la satyre. Les cardinaux Borgheſe & Gaëtan le protégerent. Boccalini, se fiant sur le crédit de ses protecteurs, publia ses *Ragguagli di Parnasso*, Amsterdam, 1659, 2 vol. in-12; & *la Secretaria di Apollo*, Amsterdam, 1653, in-12: ouvrage dans lequel l'auteur feint qu'Apollon, tenant sa cour sur le Parnasse, entend les plaintes de tout l'univers, & rend à chacun justice, selon l'exigence des cas. Il fit imprimer ensuite sa *Pietra di Parragone*, 1664, contre l'Espagne. Le satyrique craignant le ressentiment de cette cour, se retira à Venise, où il se crut plus en sûreté qu'ailleurs, & y

mourut en 1613. La plupart des écrivains qui ont parlé de lui, prétendent que ce ne fut pas de mort naturelle, & que quatre hommes armés s'étant un jour introduits en sa maison, dans un moment où il se trouvoit seul, le firent périr à coups de sachets remplis de sable. Cependant le registre mortuaire de la paroisse de Ste. Marie-Formose de Venise, où il habitoit, atteste qu'il mourut le 16 novembre 1613, âgé d'environ 57 ans, de colique accompagnée de fievre, *da dolori colici e da febre*. On a encore de lui: *La Bilancia politica di tutte le Opere di Tacito*, Castellana, 1678, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est assez peu de chose; Amelot de la Houssaye qui l'avoit lu en manuscrit, en parle de la sorte: « J'y trouve si peu ce que je cherchois, » que je n'ai pu me résoudre à » le relire imprimé, de peur de » mettre ma lecture à fonds » perdu. Je me souviens que le » jugement que j'en faisois, » étoit qu'il commenta Tacite » en orateur, plutôt qu'en po» litique; & qu'au-lieu que Ta» cite dit beaucoup de choses » en peu de mots, Boccalini dit » très-peu de choses en beau» coup de paroles ». Sur la réputation que sa *Pietra di Parangone* lui avoit faite, Paul V lui conféra la police d'une petite ville; Boccalini la gouverna si mal, qu'il fallut le rappeller au bout de trois mois d'administration.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, ligué avec Jugurtha, son gendre, contre les Romains, fut vaincu deux fois par Marius. Il rechercha ensuite l'amitié de ses vainqueurs, & livra le malheureux Jugurtha à Sylla. Le traître eut une partie du royaume de ce prince infortuné, vers l'an 100 avant J. C.

BOCCONI, (Paul) né à Palerme en 1633, d'une famille noble. Son goût décidé pour l'histoire naturelle le porta à parcourir pendant plusieurs années les principales parties de l'Europe, pour y observer par lui-même la scene variée de la nature. Il publia successivement divers ouvrages, particuliérement sur la botanique, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Après avoir été quelque tems botaniste de Ferdinand II, grand-duc de Toscane, il quitta le monde, & prit à Florence en 1682 l'habit de l'ordre de Cîteaux, où son nom de baptême Paul, fut changé en celui de Silvio; & c'est par cette raison qu'une partie de ses ouvrages se trouvent publiés sous le premier nom, & d'autres sous celui de Silvio. Quelques écrivains l'ont taxé de plagiat, & entr'autres M. de Jussieu; mais cette accusation n'est pas prouvée. Outre plusieurs ouvrages imprimés, devenus rares, il en a laissé quelques-uns en manuscrit, du nombre desquels est une *Histoire naturelle de l'Isle de Corse*. Ce savant naturaliste mourut à Palerme, sa patrie, en 1704. Ses livres imprimés sont: I. Des *Observations naturelles*, traduites en françois, Amsterdam, 1674, in-12. II. *Museo di Fisica*, Venise, 1697, in-4°, fig. III. *Icones Plantarum*, Oxfort, 1664, in-4°., fig. IV. *Museo di Piante*, Venise, 1697, in-4°.

BOCCORIS, roi d'Egypte. Trogue-Pompée & Tacite racontent que ce prince ayant con-

fulté l'oracle d'Hammon ſur la ladrerie qui infectoit l'Egypte, il chaſſa, par l'avis de cet oracle, les Juifs de ſon pays, comme une multitude inutile & odieuſe à la Divinité. Moyſe détruit cette fable. Il nous apprend, d'une maniere certaine, pourquoi & comment les Juifs ſortirent de l'Egypte. Ce que l'on peut inférer des témoignages des hiſtoriens profanes, c'eſt que Boccoris eſt le Pharaon dont il eſt parlé dans le Pentateuque, & que les plaies multipliées, dont l'Egypte fut frappée ſous ſon regne, ont donné lieu au conte de la ladrerie. On ſait d'ailleurs que l'ancienne hiſtoire profane d'Egypte n'eſt qu'une corruption de l'hiſtoire ſainte. Voyez l'ouvrage intitulé : *Hérodote, hiſtorien du peuple Hébreu ſans le ſavoir*, Liege, 1790, 1 vol. in-12.

BOCH ou BOCHIUS, (Jean) naquit à Bruxelles en 1555, & ſe diſtingua de bonne heure par ſes Poéſies, imprimées à Cologne en 1615. Il parcourut l'Italie, la Pologne & la Ruſſie. En allant à Moſcou, il eut les pieds gelés de froid, & on délibéroit ſi on lui feroit l'amputation. Le quartier des Livoniens où demeuroit Boch, ayant été ſurpris, la peur lui rendit les pieds. Il mourut en 1609. On a de lui des ouvrages en proſe & en vers. Ces derniers l'ont fait appeller par Valere André, le *Virgile Belgique*. Il faut avouer que Boch étoit un des bons poëtes de ſon ſiecle, & que ſes vers approchent beaucoup des beautés poétiques grecques & romaines. Son fils, Jean Aſcagne, s'eſt deſtingué auſſi dans la poéſie. François Swert a raſſemblé les poéſies des Boch pere & fils, & en a donné une édition à Cologne, 1615.

BOCHARD, (Samuel) miniſtre proteſtant, naquit à Rouen l'an 1599, d'une famille diſtinguée. Il fit paroître beaucoup de diſpoſitions pour les langues. Il apprit avec une égale facilité l'hébreu, le ſyriaque, le chaldéen, l'arabe, l'éthiopien, &c. Chriſtine, reine de Suede, qui ſouhaitoit de le voir, l'engagea en 1652 à faire le voyage de Stockholm : Bochard y reçut tous les témoignages d'eſtime que méritoit ſon érudition. De retour à Caen, dont il étoit miniſtre, il y mourut ſubitement, en diſputant contre Huet dans l'académie de cette ville, en 1667, à l'âge de 68 ans, avec la réputation d'un ſavant conſommé dans tous les genres d'érudition. Ses principaux ouvrages ſont : I. Son *Phaleg* & ſon *Canaan* : livre dans lequel il jette de grandes lumieres ſur la géographie ſacrée, mais plein d'étymologies chimériques & d'origines imaginaires. On en a une édition de Caen ſous le titre de *Geographia ſacra*, 1646, in-fol., une de Francfort in-4°., 1694, & dans la collection de ſes Œuvres, Amſterdam, 1692, 3 vol. in-fol. où cette Géographie eſt augmentée de pluſieurs diſſertations curieuſes & utiles. L'édition de Leyde, 1712, eſt réellement la même que celle d'Amſterdam, mais décorée d'un nouveau frontiſpice. II. Son *Hierozoïcon*, ou Hiſtoire des animaux de l'Ecriture, eſt une collection de tout ce que les ſavans ont dit ſur cette matiere. III. Un *Traité des minéraux, des plantes, des pierreries dont*

la Bible fait mention. On y trouve le même fonds d'érudition que dans les précédens. IV. Un *Traité du Paradis Terreſtre*, &c. Ces deux derniers écrits ſont perdus, à quelques fragmens près, dont on a enrichi l'édition des ſes Œuvres. On a encore de ce ſavant une Diſſertation, à la tête de la traduction de l'Eneïde de Segrais, dans laquelle il ſoutient qu'Enée ne vint jamais en Italie. Denis d'Halicarnaſſe cite pluſieurs auteurs qui aſſurent la même choſe.

BOCHEL ou BOUCHEL, (Laurent) avocat au parlement de Paris, mort dans un âge avancé en 1629, étoit de Crepy en Valois. On a de lui pluſieurs ouvrages pleins d'érudition. I. *Les Décrets de l'Egliſe Gallicane*, à Paris, 1609, in-fol. II. *Bibliotheque du Droit françois*, *Paris*, 1671, en 3 vol. in-fol. III. *Bibliotheque canonique*, Paris, 1689, 2 vol. in-folio. Ces ouvrages ſont dirigés par les bons principes, & bien éloignés des fauſſes maximes qui depuis ſe ſont introduites dans le droit civil & canonique. IV. *Coutume de Senlis*, 1703, in-4°. V. *Curioſités, où ſont contenues les réſolutions de pluſieurs belles queſtions, touchant la création du Monde juſqu'au Jugement*, in-12.

BOCQUILLOT, (Lazare-André) né à Avalon de parens obſcurs, ſuivit en 1670 Nointel, ambaſſadeur à Conſtantinople. Revenu en France, il ſe fit recevoir avocat à Dijon, & ſe livra avec une égale ardeur au plaiſir & à l'étude. Ayant pris goût pour l'état eccléſiaſtique, il fut curé de Châtelux, & enſuite chanoine d'Avalon. Il y mourut en 1728, âgé de 80 ans. Il avoit vécu quelque tems à port-Royal, où il s'étoit exercé dans la littérature & l'étude de la religion. On a de lui: I. Pluſieurs volumes d'Homélies, & d'autres ouvrages de piété. Bocquillot en fit préſent aux imprimeurs, & il fixa lui-même le prix de chaque exemplaire, afin que les pauvres puſſent ſe les procurer. II. Un *Traité ſur la Liturgie*, in-8°, imprimé à Paris en 1701: livre ſavant, curieux & intéreſſant pour les amateurs des antiquités eccléſiaſtiques. III. L'*Hiſtoire du chevalier Bayard*, in-12. IV. Des Lettres, in-12, & d'autres Diſſertations. *Voyez* ſa Vie par M. le Tors, lieutenant civil & criminel d'Avalon, 1755, in-12.

BODENSTEIN, (André Rodolphe) *voy.* CARLOSTAD.

BODERIE, *voyez* FEVRE (le) Gui & Antoine.

BODESTEN, (Adam) médecin natif de Carloſtadt, mort à Bâle en 1577, fut grand partiſan de la doctrine de Paracelſe, qu'il traduiſit, & ſur laquelle il fit des Commentaires. Ils ont été eſtimés des médecins de ſa ſecte; mais comme cette ſecte eſt très-peu nombreuſe à préſent, ils le ſont beaucoup moins par les médecins de nos jours.

BODIN, (Jean) Angevin, né l'an 1530, avocat au parlement de Paris, acquit les bonnes graces du roi Henri III. Ce prince fit mettre en priſon Michel de la Serre, pour un libelle qu'il avoit fait contre Bodin, & lui fit défendre, ſous peine de la vie, de le publier. Bodin ayant perdu ſon crédit auprès de Henri, ſuivit le duc d'Alen-

çon en Angleterre en 1579 & en 1582. On enseignoit alors publiquement dans l'université de Cambridge, ses livres *De la République*, imprimés à Paris en 1576, in-fol., & mis en latin par lui-même, comme le porte le titre de l'édition de Cologne de 1603, *Joan. Bodini, de Republicâ, Lib. VI, ab ipso in latinum conversi*, in-fol. Bodin, dans cet ouvrage, appuie ses principes par des exemples tirés des histoires de tous les peuples. L'érudition y est amenée avec moins d'art, que dans l'*Esprit des Loix*, auquel on l'a comparé, & qui lui doit peut-être sa naissance. On y trouve beaucoup de choses dangereuses, fausses & injurieuses au christianisme. Coret, Michel de la Serre, Augier Ferrier, le P. Possevin & plusieurs autres l'ont réfuté. On a encore de lui d'autres ouvrages: I. *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, Paris, 1566, in-4°. Cette méthode n'est rien moins que méthodique, suivant le savant la Monnoie. A travers l'érudition dont il l'a surchargée, érudition souvent empruntée d'ailleurs, on trouve des ignorances grossieres. On y voit le germe des principes exposés dans sa *République*. Le Système des climats, du président de Montesquieu, a été pris dans ce livre. II. *Heptaplomeres de abditis rerum sublimium arcanis*, nommé autrement *le Naturalisme de Bodin*: livre manuscrit, dans lequel il fait plaider la religion naturelle & la juive, contre la chrétienne. Son aversion pour cette derniere, qui lui faisoit rejeter les dogmes les mieux établis, ne l'empêchoit pas d'adopter une foule d'erreurs superstitieuses; son *Naturalisme* en est rempli. M. Huet, dans sa *Démonstration Evangélique*, a donné des preuves inconteſtables de l'ignorance & de la mauvaise foi qui regnent dans ce traité de Bodin. III. *La Démonomanie, ou Traité des Sorciers*, Paris, 1581, in-4°; on y voit que cet homme si incrédule à l'égard des vérités religieuses, ne doutoit cependant pas de l'existence des demons, ni du commerce que des hommes aveuglés & corrompus pouvoient avoir avec eux; il cite même deux exemples pour prouver que le démon s'efforce de persuader, qu'il n'y a ni sortilege ni sorcier ni aucun effet magique; & ajoute que c'est un de ses plus spécieux moyens de propager son empire (*voyez* BROWN Thomas). IV. *Theatrum Naturæ*, à Lyon, 1556, in-8°, qui fut supprimé & qui n'est pas commun. Il a été traduit par de Fougerolles, Lyon, 1597, in-8°. Il mourut en 1596 de la peste à Laon, où il étoit procureur du roi, âgé de 66 ans. Bodin étoit vif, hardi, entreprenant, tantôt zélé défenseur de la monarchie, & tantôt républicain outré. Ses connoissances n'étoient ni profondes ni solides. Il favorisa ouvertement les huguenots. Quelques écrivains ont soutenu qu'il étoit juif, parce que dans un *Dialogue sur les religions*, qui n'a point été imprimé, il donne l'avantage à la religion juive, & que dans sa *République*, il n'a pas nommé une seule fois Jesus-Christ; dans le fond il n'avoit point de religion, & ce n'est pas sans sujet qu'on l'a accusé d'athéisme.

BODLEY, (Thomas) gentilhomme Anglois, fut chargé par la reine Elizabeth de pluſieurs négociations importantes, auprès des princes d'Allemagne & des états de Hollande. Il ſe déroba enſuite au tumulte des affaires, pour s'adonner uniquement aux arts & aux ſciences. Il mourut en 1612, après avoir légué à l'univerſité d'Oxford, la bibliotheque que l'on nomme encore *Bodleyenne*. Hydde en a publié le Catalogue en 1674, in-fol.

BODORI, *voy.* BAUDORI.

BODREAU, (Julien) avocat du Mans, donna, en 1645, un Commentaire ſur la Coutume de ſa province, in-fol.; en 1656, un *Sommaire des Coutumes du pays du Maine*, in 12; & en 1658, des Illuſtrations & des Remarques ſur la même Coutume, 2 vol. in-12 : c'eſt ſon meilleur ouvrage.

BOECE, (*Anicius, Manlius Torquatus, Severinus Boëtius*) de la famille des Anices, une des plus illuſtres de Rome, naquit, ſuivant l'opinion la plus probable, en 455. Il fut conſul en 487, & miniſtre de Théodoric, roi des Oſtrogoths, dont il avoit prononcé le panégyrique à ſon entrée dans Rome. Son zele pour la félicité publique égala celui qu'il avoit pour la religion, & l'état fut heureux tandis que ſes conſeils furent écoutés. Trigille & Conigaſte, favoris de Théodoric, irrités de ce que Boëce s'oppoſoit à leurs concuſſions, réſolurent ſa ruine. Sur un frivole ſoupçon que le ſénat de Rome entretenoit des intelligences ſecrettes avec l'empereur Juſtin, le roi Goth fit mettre en priſon Boëce & Symmaque ſon beau-pere, les plus diſtingués de ce corps. On le conduiſit à Pavie, où après avoir enduré divers genres de ſupplices, il eut la tête tranchée le 23 octobre l'an 524. Les Catholiques enleverent ſon corps & l'enterrerent à Pavie. Deux cents ans après, il fut tranſporté dans l'égliſe de Saint Auguſtin de la même ville, par l'ordre de Luitprand, roi des Lombards, qui lui fit dreſſer un mauſolée magnifique, que l'on voit encore aujourd'hui. L'empereur Othon III lui en fit élever un autre ſur lequel on grava des inſcriptions très-honorables. C'eſt dans ſa priſon qu'il compoſa ſon beau livre *De la conſolation de la Philoſophie*. Il y parle de la Providence, de la préſcience de Dieu, d'une maniere digne de l'Être éternel : la philoſophie de Boëce étoit religieuſe, et bien différente du vain verbiage des Stoïciens. On a encore de cet auteur, un *Traité des deux natures en J. C.*, et un *de la Trinité*, dans lequel il emploie beaucoup de termes tirés de la philoſophie d'Ariſtote. On prétend qu'il eſt le premier des Latins qui ait appliqué à la théologie la doctrine de ce philoſophe Grec. Ces traités au reſte ſont très-orthodoxes, & des monumens précieux de la foi et du zele de ce philoſophe, grand homme et humble chrétien. Les vers de Boëce ſont ſentencieux & élégans, autant qu'ils pouvoient l'être dans un ſiecle où la barbarie commençoit à ſe répandre ſur tous les arts. Les éditions de Boëce les plus recherchées, ſont : la premiere à

Nuremberg, 1476, in-fol.; celle de Bâle, 1570, in-fol.; celle de Leyde, avec les notes *Variorum*, 1671, in-8°; celle de Paris, *ad usum Delphini*, 1680, in-4°: cette derniere est rare, & elle ne contient que le *Traité de la consolation*. Il a été traduit en françois par M. de Francheville, Paris, 1744, 2 vol. in-12; par Morabin, 1753, et par un nouveau traducteur en 1771, in-12. La traduction de René Cériziers vaut mieux que toutes celles-là pour la fidélité, & un style assorti à la chose & à l'esprit de l'auteur; mais elle est un peu surannée pour le langage. On prétend que c'est d'après lui & non d'après le texte de Boëce, que les trois traducteurs modernes ont travaillé. L'abbé Gervaise, prévôt de S. Martin de Tours, & mort évêque d'Horen, donna à Paris en 1715, la *Vie* de Boëce, avec l'analyse de ses ouvrages, des notes et des dissertations qui sont d'une grande utilité pour l'intelligence du texte de cet auteur. *Voyez* encore la Bibliotheque Latine de Fabricius, tom. 3; D. Ceillier, tome 15; & la *Vie* de Boëce par Richard Granam, vicomte Preston, à la tête de la traduction angloise des livres de la *Consolation de la Philosophie*, que ce seigneur a publiée avec de bonnes notes. — Le P. Papebroch donne à Boëce le titre de *Saint*, et joint sa *Vie* à celle du pape Jean. Il dit que son nom a été inséré dans le Calendrier de Ferrarius, & dans ceux de quelques églises particulieres d'Italie, sous le 23 d'octobre, jour auquel on fait mémoire de lui à S. Pierre de Pavie. *Voyez* les *Acta Sanctorum*, *t. 6*, *maii*, p. 707.

BOECE, *voyez* BOETIUS EPO.

BOECLER, (Jean-Henri) conseiller de l'empereur & de l'électeur de Mayence, historiographe de Suede, et professeur en histoire à Strasbourg, naquit dans la Franconie en 1611, & mourut l'an 1692. Plusieurs princes le pensionnerent; entr'autres, Louis XIV, & la reine Christine qui l'avoit appellé en Suede. Ses principaux ouvrages sont: I. *Commentationes Plinianæ*. II. *Timur, vulgò Tamerlanus*, 1657, in-4°. III. *Notitia sancti Romani Imperii*, 1681, in-8°. C'est plutôt une table des matieres & des auteurs, qu'un traité de droit public. IV. *Historia Scholæ Principum*, pleine de bonnes réflexions, mais trop abrégée. V. *Bibliographia critica*, 1715, in-8°. VI. Des *Dissertations*, en 3 vol. in-4°., Rostoch, 1710. VII. *Commentatio in Grotii librum de Jure belli & pacis*, Strasbourg, 1712, in-4°. Il prodigue à son auteur des éloges excessifs; il y regne un enthousiasme pour Grotius qui va jusqu'au ridicule, & l'ouvrage ne donne pas la meilleure idée du jugement du commentateur.

BOEHM, (Jacob) a donné son nom à la secte des *Boehmistes*. Il naquit en 1575, en Lusace, d'un payson qui le fit cordonnier. Il mourut en 1624, après avoir affecté d'avoir de fréquentes extases, genre d'imposture qui lui procuroit des sectateurs parmi les imbécilles. On a de lui plusieurs ouvrages, qu'on peut placer avec les rêves

des

des autres enthousiastes ; entr'autres le livre intitulé l'*Aurore*, qu'il composa en 1612 : elle n'est rien moins que lumineuse.

BOEHMER, (Justin) né à Hanovre en 1674, fut chancelier de l'université de Halle & doyen de la faculté de droit. On a de lui : I. un Corps de Droit avec des variantes, des notes, &c., Halle, 1747. Boehmer, protestant, mais plus modéré, plus juste envers les catholiques que la plupart des auteurs de sa communion, dédia son ouvrage à Benoît XIV, qui le reçut avec bonté. II. *Jus Ecclesiasticum Protestantium*, 4 vol., 1736; où il donne plus d'essor aux préjugés de sa secte, & où l'on trouve ces petits artifices que l'esprit de parti ne manque jamais de mettre en usage, quand il en trouve l'occasion favorable. III. *Jus parochiale*, in-4°. Boehmer est mort en 1748.

BOERHAAVE, (Herman) naquit en 1668, à Voorhout, près de Leyde. Son pere, pasteur de cette ville, fut son premier maître. Il le perdit à l'âge de 15 ans. Destiné au ministere comme lui, il apprit l'hébreu & le chaldéen, pour l'intelligence des livres saints, lut plusieurs auteurs ecclésiastiques, & s'occupa en même tems de la médecine. Il fut reçu docteur dans cette science, en 1693, à l'âge de 25 ans, & eut bientôt trois places considérables dans l'université de Leyde; il fut à la fois professeur en médecine, en chymie et en botanique. Les étrangers vinrent en foule prendre ses leçons; toute l'Europe lui envoya des disciples. Il les instruisit, les encouragea, les consola dans leurs peines, & les guérit de leurs maladies. L'académie des sciences de Paris, et celle de Londres, se l'associerent. Il fit part à l'une et à l'autre, de ses découvertes sur la chymie. L'Europe jouissoit déjà de la plupart de ses ouvrages de médecine. Il réunit dans tous, et sur-tout dans ses *Aphorismes*, la théorie à la pratique. Les praticiens de cet art ne croient pas pouvoir se passer de ses livres. Les principaux sont : I. *Institutiones Medicæ*, Leyde, 1713, in-8°., traduites dans toutes les langues, en arabe même. II. *Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis*, in-12, Leyde, 1715. La Mettrie les a traduits en françois avec des notes, en 10 vol. in-12. Van-Swieten les a commentés en 5 vol. in-4°. III. *Praxis Medica, sive Commentarius in Aphorismos*, 5 vol. in-12. IV. *Methodus discendi medicinam*, Londres, 1726, in-8°. V. *De viribus Medicamentorum*, 1740, in-12, traduit en françois par de Vaux, in-12. VI. *Elementa Chymiæ*, Paris, 1733, 2 vol. in-4°. VII. *De morbis nervorum*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8°. VIII. *De morbis oculorum*, Paris, 1748, in-12. IX. *De lue venerea*, Franeker, 1751, in-12. X. *Historia plantarum horti Lugduni Batavorum*, 1727, in-12. Tous ces ouvrages ont été imprimés à La Haye, 1738, & à Venise, 1766, in-4°. Il mourut en 1738, & laissa à une fille unique quatre millions de notre monnoie, lui qui avoit été long-tems obligé de donner des leçons de mathématiques pour subsister. On a élevé à Leyde, dans l'église de S. Pierre, un monument à la

gloire de cet Hippocrate moderne. La noble ſimplicité qui diſtinguoit ce grand homme, brille dans ce monument, au bas duquel on lit ces mots, qui ont un petit air de paganiſme : *Salutari Borhavii genio ſacrum.* Sa réputation étoit ſi étendue, qu'un mandarin de la Chine lui écrivit, avec cette ſeule adreſſe: *A l'illuſtre Boerhaave, médecin en Europe*; & la lettre lui fut rendue. Cependant dans ces dernieres années le mérite de Boerhaave a eſſuyé des critiques impoſantes. Parmi ſes adverſaires il s'eſt trouvé un homme diſtingué dans la médecine, & dont la maniere de voir s'eſt trouvée juſte à bien des égards; joignant à une grande connoiſſance de ſon art, un ſtyle pur, noble, éloquent, & très-propre à ſe concilier au moins l'attention. « Boerhaave, dit M. Rouſſel (*Syſtême phyſique & moral de la femme, Paris 1775*) « a » jeté à la hâte les fondemens » d'une réputation qui devoit » reſſembler à ces fortunes » prodigieuſes acquiſes par le » commerce, & qu'un événement contraire vient renverſer un inſtant après. Les Hollandois la ſecondoient & la ſoutenoient, comme un » fonds qu'ils étoient intéreſſés » à faire valoir; & ſi des marchands qui portoient le nom » de Boerhaave juſqu'aux extrémités du monde, étoient » les inſtrumens les plus propres à étendre ſa célébrité, on » conviendra du moins qu'elle » auroit pu avoir des garans » plus ſolides & moins ſuſpects. » Maintenant il n'y a plus d'illuſion; les avantages d'un » ſtyle précis & éloquent ne » peuvent plus racheter, dans » les ouvrages de Boerhaave, » les erreurs auxquelles ils ont » pendant quelque tems ſervi » de voile. La raiſon, délivrée » du preſtige qui lui en avoit » impoſé, n'y découvre aucun grand principe; tout y » porte ſur de petits reſſorts » déſunis ou mal aſſemblés; » c'eſt un édifice formé de cailloutage, que la moindre ſecouſſe ébranle. La faculté de » médecine de Montpellier, » qui voit, depuis quelques » années, combien ſes fondemens ſont ruineux, tâche » d'en éloigner ſes candidats, » avec le ſoin charitable qu'on » auroit pour des paſſans en » danger d'être écraſés par une » maiſon près de s'écrouler ».

BOETIE, (Etienne de la) de Sarlat en Périgord, conſeiller au parlement de Bordeaux, cultiva la poéſie latine & françoiſe. Il fut auteur dès l'âge de 16 ans, & mourut à 32 en 1563, à Germignan, 2 lieues proche Bordeaux. Montagne, ſon ami, à qui il laiſſa ſa bibliotheque, recueillit ſes Œuvres in-8°., en 1571. On y trouve des traductions de divers ouvrages de Xénophon & de Plutarque, des Diſcours politiques, des Poéſies, &c. C'eſt très-peu de choſe.

BOETIUS EPO, célebre juriſconſulte des Pays-Bas, naquit à Roorda en Friſe, en 1529, & mourut à Douai en 1599, où il étoit profeſſeur dans l'univerſité nouvellement érigée par Philippe II. On a de lui pluſieurs ouvrages ſur le droit & ſur d'autres matieres.

BOETIUS, (Hector) Ecoſſois, né à Dundée, d'une fa-

mille noble, au 16e. ſiecle, ſe fit aimer & eſtimer des ſavans de ſon tems. Eraſme en parle avec éloge. On a de lui des ouvrages hiſtoriques. Le principal eſt *Hiſtoria Scotorum*, Paris, 1575, in-fol.

BŒUF, (Jean le) né à Auxerre en 1687, fut aſſocié à l'académie des inſcriptions & belles-lettres de Paris en 1750. Il mourut en 1760. On a de lui pluſieurs ouvrages. Les plus connus ſont : I. *Recueil de divers écrits, ſervant à l'éclairciſſement de l'Hiſtoire de France*, 2 vol. in-12, 1738. II. *Diſſertations ſur l'Hiſtoire eccléſiaſtique & civile de Paris*, ſuivies de pluſieurs éclairciſſemens ſur l'Hiſtoire de France, 3 vol. in 12. III. *Traité hiſtorique & pratique ſur le chant eccléſiaſtique*, 1741, in-8°. Il le dédia à Vintimille, archevêque de Paris, qui l'avoit employé à la compoſition du chant du nouveau Bréviaire & du nouveau Miſſel de ſon égliſe. IV. *Mémoires ſur l'Hiſtoire d'Auxerre*, 2 vol. in-4°., 1743. V. *Hiſtoire de la Ville & de tout le Dioceſe de Paris*, en 15 vol. in-12. VI. Pluſieurs *Diſſertations* répandues dans les Journaux, & dans les *Mémoires* de l'académie dont il étoit membre. On lui doit auſſi beaucoup de pieces originales qu'il a déterrées, & qu'il a communiquées a différens ſavans. L'abbé le Bœuf étoit un prodige d'érudition. Elle éclate dans tous ſes ouvrages; mais elle y eſt ſouvent mal digérée. Il ne ceſſa juſqu'au dernier de ſes jours, de faire les recherches les plus laborieuſes. Il entreprit pluſieurs voyages, pour aller examiner, dans diverſes provinces de France, les monumens de l'antiquité.

BOFFRAND, (Germain) architecte, fils d'un ſculpteur, & d'une ſœur du célebre Quinault, né à Nantes en Bretagne l'an 1667, mourut à Paris en 1755. Eleve de Hardouin Manſard, qui lui confioit la conduite de ſes plus grands ouvrages; il ſe montra digne de ſon maître. Ses talens le firent recevoir de l'académie d'architecture, en 1709. Pluſieurs ſouverains d'Allemagne le choiſirent pour leur architecte, & firent élever beaucoup d'édifices conſidérables ſur ſes plans. Sa maniere de bâtir approche de celle de Palladio. Il mettoit beaucoup de nobleſſe dans ſes productions. Ingénieur & inſpecteur-général des ponts & chauſſées, il fit conſtruire un grand nombre de canaux, d'écluſes, de ponts, & une infinité d'ouvrages méchaniques. On a de cet illuſtre architecte un ouvrage curieux & utile, intitulé : *Livre d'Architecture*, Paris, 1745, in-fol. avec figures. L'auteur expoſe les principes de ſon art, & donne les plans, profils & élévations des principaux bâtimens civils, hydrauliques, & méchaniques, qu'il a fait exécuter en France & dans les pays étrangers. On peut citer avec éloge les Palais de Nancy, de Luneville, de la Malgrange en Lorraine; les Hôtels de Craon, de Montmorency, d'Argenſon; les Décorations intérieures de l'Hôtel de Soubiſe, à Paris : les Portes du petit Luxembourg & de l'Hôtel de Villars; le Portail de la Mercy; le Puits de Bicêtre; les Ponts de Sens & de Mon

tereau ; le grand Bâtiment des Enfans-Trouvés, rue neuve Notre-Dame, &c. On trouve dans le même livre un Mémoire estimé, qui contient la *Description de ce qui a été pratiqué pour fondre d'un seul jet la figure équestre de Louis XIV.* Cet écrit avoit été imprimé séparément en 1743.

BOGORIS, premier roi chrétien des Bulgares, déclara la guerre à Théodora par ses ambassadeurs. Cette princesse gouvernoit alors l'empire Grec, pour Michel son fils. Elle leur fit une réponse digne d'une éternelle mémoire : « Votre roi, » leur dit-elle, se trompe, » s'il s'imagine que l'enfance » de l'empereur, & la régence » d'une femme, lui fournissent » une occasion favorable d'aug- » menter ses états & sa gloire. » Je me mettrai moi-même à » la tête des troupes ; & s'il » est vainqueur, quelle gloire » retirera-t-il de son triomphe » sur une femme ? mais quelle » honte ne sera-ce pas pour lui, » s'il est vaincu » ? Bogoris sentit toute la force de cette réponse, & renouvella son traité de paix avec l'impératrice. Théodora lui renvoya sa sœur, faite prisonniere sur les frontieres. Bogoris embrassa le christianisme en 865, & l'année d'après envoya son fils à Rome, demander des évêques & des prêtres au souverain pontife. Sa conversion est due, à ce que l'on assure, à un tableau du jugement dernier, que lui présenta un pieux solitaire, nommé *Methodius*.

BOHNIUS, (Jean) naquit à Leipzick en 1640, fut fait professeur de médecine dans cette ville en 1679, & y mourut en 1718. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés, entr'autres d'un excellent traité : *De Alcido & Alkali*. Il est bien raisonné, & l'auteur jette beaucoup de lumiere sur son sujet.

BOIARDO, (Matteo-Maria) comte de Scandiano, fief relevant du duché de Ferrare, gouverneur de la ville & citadelle de Reggio, s'appliqua à la poésie italienne & latine. Son ouvrage le plus connu, & qui lui a fait un grand nom parmi les poëtes Italiens, est le poëme l'*Orlando inamorato* ; le fonds est tiré de la *Chronique fabuleuse* de l'archevêque Turpin ; il le composa à l'imitation de l'Iliade ; mais il l'imite de fort loin, & son poëme est une fort mauvaise copie. L'*Orlando furioso* de l'Arioste, n'est en quelque sorte que la continuation de l'*Orlando inamorato*, que son auteur laissa imparfait. Mêmes héros dans les deux poëmes ; leurs aventures, commencées par le Boiardo, sont terminées par l'Arioste, en sorte que la lecture de l'un est absolument nécessaire pour la parfaite intelligence de l'autre. On ne peut refuser au Boiardo l'imagination la plus vive & la plus brillante ; & à ce titre, il doit être regardé comme un des plus grands poëtes que l'Italie ait produits. Si l'Arioste lui est supérieur du côté du style & du coloris, il ne le cede en rien à l'Arioste pour l'invention & la variété des épisodes. Dans l'un & dans l'autre on souhaiteroit plus de sagesse & de décence. Boiardo est encore auteur d'*Eglogues* latines estimées, & imprimées à Reggio,

1500, in-4°., & de Sonnets qui ne le ſont pas moins, Veniſe, 1501, in-4° ; d'une comédie intitulée *Timon*, Veniſe, 1517, in-8°, très-rare, & la premiere piece de ce genre qui ait été, dit-on, compoſée en vers italiens; de quelques autres Poéſies italiennes, & de pluſieurs traductions d'auteurs Grecs & Latins, tels qu'Hérodote & Apulée. Il mourut à Reggio, le 20 février 1494. La meilleure édition du texte original de l'*Orlando inamorato* eſt celle de Veniſe, par les freres Nicolini de Sabio, en 1544, in-4° ; je dis le texte original, parce que ce poëme a été enſuite refait par le Berni. *Voyez* BERNI.

BOIER, *voyez* BOYER.

BOILE, *voyez* BOYLE.

BOILEAU, (Gilles) frere aîné de Deſpréaux, & fils de Gilles Boileau, greffier de la grand'-chambre du parlement de Paris, s'eſt fait un nom par ſes poéſies ; mais ſes vers ſont foibles & négligés. Sa traduction du 4e livre de l'Eneïde en vers, en offre quelques-uns d'aſſez bons. Ses meilleurs ouvrages ſont en proſe. Les principaux ſont : I. *La Vie & la Traduction* d'Epictete & de Cèbes, 1657, in-12. II. Celle de Diogene-Laërce, 1668, 2 vol. in-12. III. Deux diſſertations contre Ménage, 1656, in-4° ; & Coſtat, 1659, in-4°. IV. *Œuvres poſthumes*, 1670, in-12, &c. Il étoit de l'académie françoiſe. Il mourut en 1669, âgé de 38 ans. Boileau avoit de la littérature & de l'eſprit : il écrivoit facilement en vers & en proſe ; mais il ne ſe défioit pas aſſez de ſa facilité. -- Il y a encore un autre Gilles BOILEAU, dont les poéſies, avec celles de Jacques de Boulogne, poëte Liégeois, furent imprimées à Anvers, 1555, & qui eſt auteur d'un *Traité des cauſes criminelles*, petit in-12, imprimé à Lyon, 1557. Cet ouvrage eſt dédié au mayeur & aux échevins de Liege, & cette dédicace nous apprend que ſes ancêtres étoient Liégeois.

BOILEAU, (Jacques) frere du précédent, docteur de Sorbonne, doyen & grand-vicaire de Sens ſous de Gondrin, enſuite chanoine de la Ste-Chapelle, naquit à Paris en 1635 & y mourut en 1716, doyen de la faculté de théologie. Il avoit, comme ſon frere, l'eſprit porté à la ſatyre & à la plaiſanterie. Deſpréaux diſoit de lui, que *s'il n'avoit été docteur de Sorbonne, il auroit été docteur de la Comédie Italienne.* Ses ouvrages roulent ſur des matieres ſingulieres, qu'il rend encore plus piquantes par un ſtyle dur & mordant, & par mille traits curieux. Il les écrivoit toujours en latin, *de crainte*, diſoit-il aſſez mal-à-propos, *que les évêques ne les cenſuraſſent.* Les principaux ſont : I. *De antiquo jure Presbyterorum in regimine eccleſiaſtico*, 1678, in-8°, ſous le nom ſuppoſé de *Fontaius*. II. *De antiquis & majoribus Epiſcoporum cauſis*, 1678, in-4°. III. Le traité de Ratramme : *De corpore & ſanguine Domini*, avec des notes, 1712, in-12. Il en avoit donné une verſion françoiſe en 1686, in-12. IV. *De ſanguine corporis Chriſti poſt reſurrectionem*, 1681, in-8°., contre le miniſtre Alix. V. *Hiſtoria confeſſionis auricularis*, 1683, in-8°. VI. *Marcelli Ancyrani diſquiſitiones de reſidentia*

canonicorum, avec un traité *de tactibus impudicis prohibendis*, Paris, 1695, in-8°. VII. *Historia Flagellantium*, contre l'usage des disciplines volontaires. Dans ce traité historique, imprimé à Paris, in-12, en 1700, traduit en françois, 1701, in-12; il y a des détails qu'on eût soufferts à peine dans un livre de chirurgie. Du Cerceau & Thiers le critiquerent avec raison. On en publia une traduction encore plus indécente que l'original; mais l'abbé Granet l'a réformée, en la réimprimant en 1732. VIII. *Disquisitio historica de re vestiaria hominis sacri, vitam communem more civili traducentis*, 1704, in-12. Ce traité fut fait pour prouver qu'il n'est pas moins défendu aux ecclésiastiques de porter des habits trop longs, que trop courts. On a vu cet abbé dans ses derniers jours aller dans Paris avec un habit qui tenoit le milieu entre la soutane & l'habit court. IX. *De re beneficiaria*, 1710, in 8°. X. *Traité des empêchemens du mariage*, à Sens, sous le titre de Cologne, 1691, in-12; l'auteur, pour de bonnes raisons ayant déguisé le lieu d'impression. Il y a bien des choses fausses ou hasardées, qui sont réfutées à l'article LAUNOY. XI. *De librorum circa res theologicas approbatione*, 1708, in-16. On a recueilli ses bons mots & ses singularités. Dans le tems des disputes excitées au sujet des cérémonies chinoises, il prononça un discours en Sorbonne, dans lequel il dit, que *l'Eloge des Chinois avoit ébranlé son cerveau chrétien.* Il faut convenir que ce cerveau étoit souvent ébranlé, & qu'il ne falloit pas même des causes bien fortes pour produire cet effet. Jacques Boileau étoit partisan du richerisme (*voy.* RICHER), ce qui paroît sur-tout dans le traité *de antiquo jure Presbyterorum*. Dans l'*Historia confessionis auricularis*, il établit des paradoxes révoltans, tels que cette proposition: *Maintenant que l'église est sur son déclin, & qu'elle vieillit, il arrive rarement que les mauvaises pensées soient des péchés mortels.* Après de telles assertions on ne doit pas être surpris de la morale qui se trouve dans son *Histoire des Flagellans* & le traité *de tactibus impudicis*. Qu'il sied bien à de tels docteurs d'afficher le rigorisme!

BOILEAU, (Nicolas) sieur Despréaux, naquit à Crône, près de Paris, en 1636, de Gilles Boileau, pere des précédens. Son enfance fut fort laborieuse; un coq-d'inde le mutila, si l'on en croit l'auteur de l'Année Littéraire. A l'âge de 8 ans il fallut le tailler. Sa mere étant morte, & son pere absorbé dans ses affaires, il fut abandonné à une vieille servante qui le traitoit avec dureté. On rapporte que son pere, quelques jours avant de mourir, disoit de ses enfans, en examinant leur caractere: « Gillot » est un glorieux, Jacquot un » débauché, Colin un bon gar» çon; *il n'a point d'esprit, il* » *ne dira du mal de personne* ». L'humeur taciturne du petit Nicolas fit porter ce jugement. On ne tarda pas de le trouver mal fondé. Il n'étoit encore qu'en quatrieme, lorsque son talent pour la poésie se développa. Une lecture assidue, que le tems des repas interrompoit à peine,

annonçoit qu'il étoit né pour quelque choſe de plus que ſon pere n'avoit penſé. Dès qu'il eut fini ſon cours de philoſophie, il ſe fit recevoir avocat. Du droit, il paſſa à la théologie ſcholaſtique. Dégoûté de ces deux ſciences, il ſe livra à ſon inclination. Ses premieres Satyres parurent en 1666. Elles furent recherchées avec empreſſement par les gens de goût & par les malins, & déchirées avec fureur par les auteurs que le jeune poëte avoit critiqués. Boileau répondit à tous leurs reproches, dans ſa 9e. Satyre à ſon eſprit. L'auteur cache la ſatyre ſous le maſque de l'ironie, & enfonce ſes dards en feignant de badiner. Cette piece a été miſe au-deſſus de toutes celles qui l'avoient précédée : la plaiſanterie y eſt plus fine, plus légere & plus ſoutenue, mais auſſi ſouvent pouſſée trop loin. En attaquant les défauts des écrivains, Boileau le ſatyrique n'épargna pas toujours leurs perſonnes. On eſt fâché d'y trouver que *Colletet, crotté juſqu'à l'échine, alloit mendier ſon pain de cuiſine en cuiſine ;* que *S. Amand n'eut pour tout héritage que l'habit qu'il avoit ſur lui, &c.* : perſonnalités blâmables, & qui dérogent au mérite de la critique la mieux fondée. L'on peut même dire que quant aux jugemens littéraires, ſes Satyres n'étoient pas exemptes de préjugés, de partialité & de malignité. Son *Art poétique* ſuivit de près ſes *Satyres*. Ce poëme renferme les principes fondamentaux de l'art des vers & de tous les différens genres de poéſie, reſſerrés dans des vers énergiques & pleins de choſes. La poétique d'Horace a moins d'ordre & d'art, mais elle fait le fondement de l'autre, & en a fourni preſque toutes les idées. *Le Lutrin* fut publié en 1674, à l'occaſion d'un différend entre le tréſorier & le chantre de la Ste-Chapelle. Ce fut le premier-préſident de Lamoignon qui propoſa à Deſpréaux de le mettre en vers. Un ſujet ſi petit en apparence, acquit de la fécondité ſous la plume du poëte. Cependant les perſonnages ne ſont pas nobles, l'action n'eſt pas importante, le ſujet eſt frivole. Qu'y apprend-on ? Quel fruit pourront tirer les jeunes gens qui liront ce poëme ? Ils apprendront à parler ſans reſpect de ceux qu'ils devroient s'accoutumer à reſpecter. Un prélat devenu tréſorier de la Ste-Chapelle, eſt peint comme un homme efféminé, aſſis mollement ſur des couſſins, ou couché ſur un lit de plumes, & plus occupé du ſoin d'aller à table que d'aller à l'égliſe. Des chanoines vermeils, pieux fainéans, & brillans de ſanté, s'engraiſſent dans une ſainte oiſiveté, couchés dans des lits enchanteurs, & qui depuis trente ans n'ont jamais vu l'aurore. Les Cordeliers, les Auguſtins, les Mineurs, ont chacun leur coup de pinceau. Cîteaux eſt le ſéjour de la volupté, de la molleſſe & des plaiſirs nonchalans. Tous les religieux en général ſont accuſés d'être immortifiés, les chanoines d'être indolens, les prélats de briguer d'amples revenus pour en abuſer. On dira que Boileau a ſoin d'avertir dans la préface, que les chanoines qu'il traite ſi mal, ſont d'un caractere oppoſé à ce qu'il

en dit dans ses vers. Mais pourquoi en parler mal, s'ils méritent qu'on en parle bien ? Louis XIV choisit Boileau pour écrire son histoire conjointement avec Racine. L'académie françoise lui ouvrit ses portes. Il fut aussi un des membres de l'académie naissante des inscriptions & belles-lettres. Il méritoit une place dans cette derniere compagnie, par la traduction du *Traité du sublime* de Longin, une des meilleures que nous ayons. Boileau, que son titre d'historiographe appelloit souvent à la cour, y parut avec toute la franchise de son caractere ; franchise qui tenoit un peu de la brusquerie. Mais après la mort de son ami Racine, Boileau ne parut plus qu'une seule fois à la cour, pour prendre les ordres du roi sur son histoire. *Souvenez-vous*, lui dit ce prince en regardant sa montre, *que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner, quand vous voudrez venir.* Il passa le reste de ses jours dans la retraite, tantôt à la ville, tantôt à la campagne. Dégoûté du monde, il ne faisoit plus de visites, & n'en recevoit que de ses amis. Il n'exigeoit pas d'eux des flatteries ; *il aimoit mieux*, disoit-il, *être lu, qu'être loué.* Sa conversation étoit traînante ; mais agréable par quelques saillies, & utile par des jugemens ordinairement exacts sur les écrivains. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il s'y prépara en chrétien qui connoissoit ses devoirs. Il mourut en 1711, à l'âge de 75 ans. La religion, qui éclaira ses derniers momens, ne l'avoit jamais quitté, & les écarts de sa conduite, ou de ses écrits, n'avoient point affoibli son attachement au christianisme. Ayant joui pendant 8 au 9 ans d'un prieuré simple, il le remit au collateur pour y nommer un autre, & distribua aux pauvres tout ce qu'il en avoit retiré. Son zele pour ses amis égaloit sa religion. Le célebre Patru se voyant obligé de vendre sa bibliotheque, Despréaux la lui acheta un tiers de plus qu'on ne lui en offroit, & lui en laissa la jouissance jusqu'à sa mort... Parmi nombre d'éditions qu'on a publiées des ouvrages de Boileau, on distingue celle de Geneve en 2 vol. in-4°, 1716, avec des éclaircissemens historiques par Brossette, de l'académie de Lyon : celle de La Haye en 2 vol. in-fol. avec des notes, des figures de Picart, 1718 ; & 1722, 4 vol. in-12, avec des figures du même graveur : de la veuve Alix, en 2 vol. in-4°, 1740, avec des figures de Cochin, qui jointes à la beauté des caracteres, lui font tenir un rang parmi les raretés typographiques : celle de Durand, 1747, 5 vol. in-8°, avec figures & des éclaircissemens par M. de St-Marc. On y trouve : I. Douze *Satyres*. Les meilleures sont la 2e, la 7e, la 8e, la 9e & la 10e ; & la moins bonne la 12e, sur l'équivoque. II. Douze *Epîtres*, pleines de vers bien frappés, de peintures vraies, de maximes de morale bien rendues ; mais on voudroit qu'il n'eût pas mêlé les petites choses aux grandes ; par exemple, le nom de Cotin avec celui de Louis XIV. On lui reproche encore des idées superficielles, des plaisanteries monotones, des vues courtes

& de petits deſſins. Chapelle ſon ami, à qui il avoit demandé ce qu'il penſoit de ſon ſtyle, lui répondit : *Tu es un bœuf qui fait bien ſon ſillon.* III. L'*Art poétique* en quatre chants. IV. *Le Lutrin* en ſix : deux *Odes*, l'une contre les Anglois faite dans ſa jeuneſſe ; l'autre ſur la priſe de Namur ; ouvrage d'un âge plus avancé, mais qui n'en vaut pas mieux ; deux *Sonnets ;* des *Stances* à Moliere, un peu foibles ; 56 *Epigrammes*, fort inférieures à celles de Rouſſeau ; un *Dialogue de la Poéſie & de la Muſique ;* une *Parodie ;* trois petites pieces latines ; un *Dialogue ſur les Héros des Romans ;* la traduction du *Traité du ſublime de Longin ;* des *Réflexions critiques* ſur cet auteur, &c., &c., &c. Le plus grand mérite de Deſpréaux, eſt de rendre ſes idées d'une maniere ſerrée, vive & énergique, de donner à ſes vers ce qu'on appelle l'harmonie imitative, de ſe ſervir preſque toujours du mot propre. Il eſt grand verſificateur, quelquefois poëte & bon poëte : par exemple, dans ſon épître ſur le paſſage du Rhin, dans quelques deſcriptions de ſon Lutrin, & dans d'autres endroits de ſes ouvrages ; mais il ne l'a pas toujours été dans quelques-unes de ſes Satyres & de ſes Epîtres, ſur-tout dans les premieres & dans les dernieres. Il a paru créateur en copiant : mais on lui reproche (& il en convenoit lui-même) de n'avoir point aſſez varié le tour de ſes ouvrages en vers & en proſe. On le blâme encore, non pas de s'être élevé contre la morale voluptueuſe de Quinault, mais de n'avoir pas rendu juſtice aux talens de ce poëte, auxquels il ne manquoit que d'être mieux employés. On a mis à la tête de l'édition de ſes Œuvres de 1740 un *Bolæana*, ou Entretiens de M. de Monchefnay avec l'auteur. Boileau y paroît ſouvent dur & tranchant. Fontenelle a relevé quelques articles, dans leſquels on trouve des déciſions un peu hardies. Depuis que les petits poëtes modernes ſe croient bien ſupérieurs à tout ce qu'a produit le ſiecle de Louis XIV, ils ſe ſont ligués contre la réputation de Boileau, qui n'en ſera pas moins le poëte des gens de goût, des eſprits mâles & ſolides. En 1786, l'académie de Niſmes propoſa cette queſtion : *Quelle a été l'influence de Boileau ſur la Littérature Françoiſe*, queſtion diverſement réſolue par les différens concurrens, mais dont le réſultat eſt naturellement en faveur de Boileau.

BOILEAU, (Charles) abbé de Beaulieu, de l'académie françoiſe, s'adonna de bonne heure à la chaire. Il prêcha devant Louis XIV, qui répandit ſur lui ſes bienfaits. Cet orateur mourut en 1700. Il eſt connu par des Homélies & des Sermons ſur les Evangiles du Carême, qui ont été donnés au public après ſa mort par Richard, en 2 vol. in-12, à Paris, chez Louis Guérin, 1712. On a encore de lui des Panégyriques in-4°. & in-12, qu'on entendit avec plaiſir dans le tems, mais qu'on ne lit plus guere.

BOILEAU, (Jean-Jacques) chanoine de l'égliſe de S. Honoré à Paris, étoit du dioceſe d'Agen, dans lequel il poſſéda

une cure. La délicateſſe de ſa complexion l'ayant obligé de la quitter, il ſe rendit à Paris. Le cardinal de Noailles lui donna des témoignages de ſon eſtime. Il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui : I. des *Lettres ſur différens ſujets de morale & de piété*, 2 vol. in-12. II. La *Vie de madame la Ducheſſe de Liancour, & celle de madame Combé*, inſtitutrice de la maiſon du Bon-Paſteur. Tous ces ouvrages, écrits d'un ſtyle trop oratoire, annoncent un fonds d'eſprit & de bonne morale, mais quelquefois un peu de prévention.

BOINDIN, (Nicolas) né à Paris en 1676, d'un procureur du roi au bureau des finances, entra dans les mouſquetaires en 1696. La foibleſſe de ſon tempérament ne pouvant réſiſter à la fatigue du ſervice, il quitta les armes pour goûter le repos du cabinet. Il fut reçu en 1706 de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, & l'auroit été de l'académie françoiſe, ſi la profeſſion publique qu'il faiſoit d'être athée, ne lui eût donné l'excluſion. Il fut incommodé ſur la fin de ſes jours d'une fiſtule, qui l'emporta le 30 novembre 1751. On lui refuſa avec raiſon les honneurs de la ſépulture. M. Parfait l'aîné, héritier des ouvrages de Boindin, les donna au public en 1753, en 2 vol. in-12. A la tête du premier, où l'on trouve 4 comédies en proſe, eſt un mémoire ſur ſa vie & ſes ouvrages, compoſé par lui-même. Cet homme, qui ſe piquoit d'être philoſophe, s'y donne, ſans héſiter, tous les éloges qu'un fade panégyriſte auroit eu quelque peine à lui accorder : moyen de célébrité devenu général parmi les philoſophes modernes & tous nos ſages à bruyantes prétentions. On a encore de lui un *Mémoire* dans lequel il accuſe la Mothe, Saurin & Malaffaire négociant, d'avoir comploté la manœuvre qui fit condamner le célebre & malheureux Rouſſeau. Ce Mémoire qui n'a été publié qu'après ſa mort, & qui n'eſt pas foiblement écrit, n'a pas peu contribué à lui concilier les ſuffrages des philoſophes, peu favorablement diſpoſés en faveur de J. B. Rouſſeau. A une philoſophie mordante & irréligieuſe, Boindin joignoit la préſomption, & l'opiniâtreté qui en eſt la ſuite, une humeur bizarre & un caractere inſociable. Voici ce qu'un critique très-connu a dit à ſon ſujet : « Quoi-» que tout ce qu'il a écrit, ne » le diſtingue pas des auteurs » médiocres, il eſt cependant » un des quatre génies, pri-» vilégiés du ſiecle de Louis » XIV, qui, ſelon M. Dide-» rot, auroient été ſeuls ca-» pables de fournir quelques » articles à l'Encyclopédie. » *Credite piſones* ».

BOIS, *voy.* SYLVIUS (François).

BOIS, (Jean du) *Joannes à Boſco*, né à Paris, fut d'abord Céleſtin; mais ayant obtenu la permiſſion de ſortir du cloître, il prit le parti des armes, & s'y diſtingua tellement, que Henri III ne l'appelloit que *l'Empereur des Moines*. Après l'extinction de la Ligue, il rentra dans ſon ordre, devint prédicateur ordinaire d'Henri IV, & mérita la bienveillance du cardinal Olivier, qui lui per-

mit de porter ſon nom & ſes armes, & lui procura l'abbaye de Beaulieu en Argone. Après la mort d'Henri IV, il ſe déchaîna dans ſes ſermons contre les Jéſuites, qu'il accuſa d'en être les auteurs; mais étant allé à Rome en 1612, il fut regardé comme une tête dérangée ou comme un homme dangereux, & renfermé dans le château St-Ange, où il mourut en 1626. Il fit imprimer *Bibliotheca Floricenſis*, Lyon 1605, in-8°. Ce ſont de petits traités d'anciens auteurs eccléſiaſtiques, tirés des manuſcrits de la bibliotheque du monaſtere de Fleuri-ſur-Loire. La 3e partie, ſeulement, contient quelques Opuſcules de l'auteur. *Le Portrait royal d'Henri IV* (c'eſt ſon Oraiſon funebre), 1610, in-8°; celle du cardinal Olivier, ſon bienfaiteur, Rome, 1610, in-4°, & des Lettres.

BOIS, (Philippe Goibaud, ſieur du) né à Poitiers, membre de l'académie françoiſe, maître à danſer, enſuite gouverneur de Louis-Joſeph de Lorraine, duc de Guiſe, a traduit beaucoup d'ouvrages de S. Auguſtin & de Cicéron, deux génies fort différens, auxquels il prête le même ſtyle. Il mourut à Paris en 1694, âgé de 68 ans. Ses traductions ſont enrichies de notes ſavantes & curieuſes. Celles qui accompagnent les Lettres de S. Auguſtin, lui furent fournies par Tillemont. La longue préface qu'il mit à la tête des Sermons du même Saint, eſt aſſez bien écrite, mais très-mal penſée, ſuivant l'abbé Trublet. Le docteur Antoine Arnauld en fit une critique judicieuſe.

BOIS, (Gérard du) prêtre de l'Oratoire, natif d'Orléans, mort en 1696, compoſa, à la priere de Harlai, archevêque de Paris, l'*Hiſtoire* de cette égliſe, 1690, 2 vol. in-fol. Le 2e ne parut que 8 ans après ſa mort, par les ſoins du P. de la Ripe & du P. Deſmolets de l'Oratoire.

BOIS D'ANNEMETS, (Daniel du) gentilhomme Normand, premier maréchal des logis de Gaſton de France, fut tué en duel à Veniſe, par Juvigni, autre gentilhomme François, en 1627. On a de lui des *Mémoires d'un Favori du Duc d'Orléans*, in-12, où l'on trouve quelques particularités curieuſes.

BOIS, (Philippe du) né au dioceſe de Bayeux, docteur de Sorbonne, bibliothécaire de le Tellier, archevêque de Rheims, mourut en 1703. On a de lui: I. Un Catalogue de la bibliotheque confiée à ſes ſoins, 1693, au Louvre, in-fol. II. Une édition de Tibulle, Catulle & Properce, en 2 vol. in-4°, *ad uſum Delphini*, 1685. III. Une édition des Œuvres théologiques de Maldonat, in-fol., Paris, 1677. L'épître dédicatoire & la préface, dans leſquelles il fait l'éloge des mœurs & de la doctrine de ce Jéſuite, ne ſe trouvent pas dans pluſieurs exemplaires.

BOIS, (Nicolas du) né à Marche, dans le pays de Luxembourg, profeſſeur d'Ecriture-Sainte, & préſident du college du roi, à Louvain, s'eſt diſtingué par divers ouvrages contre le janſéniſme, & a mis autant d'habileté à démaſquer l'hypocriſie de cette ſecte naiſſante, que de ſolidité dans la réfutation de ſes erreurs. Il mourut en 1696.

BOIS, (Guillaume du) ou plutôt DUBOIS, cardinal, archevêque de Cambrai, principal & premier miniſtre d'état, naquit à Brive-la-Gaillarde dans le Bas-Limouſin, d'un apothicaire. Il fut d'abord lecteur, enſuite précepteur du duc de Chartres. Il obtint ſa confiance en ſervant ſes plaiſirs. L'abbé du Bois eut l'abbaye de S. Juſte en 1693, pour récompenſe de ce qu'il avoit perſuadé à ſon éleve d'épouſer Mlle. de Blois. L'auteur des *Mémoires de Maintenon* dit, que Louis XIV l'ayant propoſé au P. de la Chaiſe, ce Jéſuite lui repréſenta que du Bois étoit adonné aux femmes, au vin & au jeu : *Cela peut être*, répondit le roi ; *mais il ne s'attache, il ne s'enivre, & il ne perd jamais.* Ces paroles peuvent caractériſer l'abbé du Bois ; mais on n'y reconnoît certainement pas Louis XIV ; & c'eſt, ſans doute, une de ces anecdotes factices dont l'infidele auteur a rempli ſes *Mémoires*. Le même auteur fait dire à du Bois : *Le jour où je ſerai prêtre, ſera le jour de ma premiere communion.* Voici ce qui peut avoir donné lieu à ce bruit. Pendant l'abſence que l'abbé du Bois avoit faite pour ſon ordination en 1720, on demanda à un plaiſant de la cour, où il étoit allé ? Il répondit : *Qu'il étoit allé faire ſa premiere communion à Chanteloup, proche Triel.* On a blâmé le célebre Maſſillon de lui avoir donné un témoignage pour être prêtre, & plus encore de l'avoir conſacré évêque (conjointement avec l'évêque de Nantes). Du Bois parvint aux poſtes les plus importans. Il fut conſeiller d'état, ambaſſadeur ordinaire & plénipotentiaire du roi en Angleterre l'an 1715 ; archevêque de Cambrai en 1720, cardinal en 1721, & premier miniſtre d'état en 1722. La même année il fut reçu de l'académie françoiſe, honoraire de celle des ſciences & de celle des belles-lettres. Il eut beaucoup de part à toutes les révolutions de la régence. Ce fut lui qui porta le duc d'Orléans à ne point ſe ſoumettre à un conſeil de régence, à exiler le duc de Villeroi, &c. Il mourut le 10 avril 1723, des ſuites de ſes débauches. « La fortune, dit le duc de Saint-Simon dans ſes *Mémoires*, » s'étoit bien jouée de lui, & » s'étoit fait acheter longue- » ment & chérement par toutes » ſortes de peines, de ſoins, » de projets, de menées, d'in- » quiétudes, de travaux, de » tourmens d'eſprit, & elle ſe » déploya enfin ſur lui par des » torrens précipités de gran- » deur, de puiſſance, de ri- » cheſſes démeſurées, pour ne » l'en laiſſer jouir que quatre » ans, dont je mets l'époque à » ſa charge de ſecrétaire-d'état ; » & deux ſeulement, ſi on la » met à ſon cardinalat ou à ſon » premier miniſtere, pour lui » tout arracher au plus riant, » & au plus complet de ſa jouiſ- » ſance, à 66 ans ». Si on en croit les *Mémoires* du même auteur, ce cardinal-archevêque étoit marié avant de recevoir les ordres, & ſa femme lui ſurvécut : mais ſans s'arrêter à ce que cette anecdote a de romaneſque, l'on convient généralement que le duc de S. Simon accueilloit ſans choix & quelquefois ſans jugement, tous les contes populaires. Du reſte,

il ne faudroit plus que ce trait pour combler les horreurs dont la vie de ce miniſtre eſt ſouillée. On a publié en 1689 une *Vie privée du cardinal du Bois*, qui eſt à quelques égards une caricature romaneſque, mais qui dans le fond n'eſt que trop conforme au ſcandale de ſes mœurs.

BOIS DE LA PIERRE, (Louiſe-Marie du) née en 1663, au château de Courteilles en Normandie, morte le 14 ſeptembre 1730, avoit du talent pour la poéſie: ſon ſtyle en proſe eſt élégant & digne des bons écrivains. Elle a compoſé l'*Hiſtoire du Monaſtere de la Chaiſe-Dieu*, & celle *de la Maiſon de l'Aigle*. Elle a auſſi ramaſſé des Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Normandie.

BOISARD, *voyez* BOIZARD.

BOIS GUILLEBERT, *voy.* PESANT (le).

BOISMONT, (Nicolas Thyrel de) abbé de Greſtain, ancien prieur-commendataire de Lihons en Santerre, ancien vicaire général du dioceſe d'Amiens, chanoine honoraire de l'égliſe métropolitaine de Rouen, prédicateur ordinaire du roi, docteur en théologie de la maiſon de Navarre, &c, eſt mort à Paris le 19 décembre 1786, âgé de 71 ans. On a de lui un *Panégyrique de S. Louis*, & des *Oraiſons funebres*, de monſeigneur le dauphin, & de la reine, de Louis XV, de l'impératrice Marie-Thereſe. Il a auſſi laiſſé quelques Sermons. On ne peut refuſer à l'abbé de Boiſmont un ton qui décele un homme d'eſprit, mais on ſait auſſi que ce n'eſt pas là ce qui doit caractériſer un orateur chrétien, ou plutôt ce qui doit ſe faire remarquer préférablement à une marche grave & mâle, à une vigoureuſe logique, à un langage d'onction & de cœur qui, exprimant la conviction de l'orateur, la fait paſſer dans l'ame des auditeurs. Il y a cependant dans ſes Sermons d'excellens paſſages & parfaitement aſſortis aux vérités chrétiennes, tel que celui qui regarde l'efficace de la religion dans le ſoulagement du prochain & l'impuiſſance de la philoſophie profane, qu'on lit dans ſon ſermon *ſur les aſſemblées de charité*; mais en général, il avoit plus de talent pour l'éloquence académique que pour celle de la chaire. On s'en étoit apperçu dès ſon diſcours de réception à l'académie, dans lequel il vengea ſi bien l'imagination, cette brillante qualité de l'être ſpirituel, contre ſes froids détracteurs qui voudroient tout réduire à des ſyllogiſmes & à d'ennuyans calculs. « C'eſt l'imagination, » diſoit-il, qui rend redoutable » tout ce qu'il faut craindre, » ſenſible tout ce qu'on doit » aimer, pathétique tout ce » qu'il faut ſentir. Elle ſeule » met en action les maximes & » les préceptes, donne aux objets le ton des circonſtances, » les peint des couleurs propres à l'effet qu'ils doivent » produire, les décompoſe, » les diviſe, les réunit, & par » le mêlange heureux des impreſſions douces ou terribles, » forme ce précieux intérêt, » qui pénetre & qui ſaiſit, » paſſe à travers les ſens, qu'elle » entraîne, &c. ».

BOISMORAND, (l'abbé Chiron de) né à Quimper vers 1680, fut long-tems jéſuite,

& mourut à Paris en 1740. Il avoit beaucoup d'esprit, & une imagination vive, forte & féconde. Nous avons de lui plusieurs Mémoires pour des affaires épineuses & célebres. Il y en a trois ou quatre, que l'on compare à ce que Démosthene a fait de plus éloquent.

BOISROBERT, (François le Metel de) de l'académie françoise, abbé de Châtillon-sur-Seine, naquit à Caen l'an 1592, & mourut en 1662. Sa conversation étoit enjouée. Citois, premier médecin du cardinal de Richelieu, avoit coutume de dire à ce ministre : *Monseigneur, toutes nos drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez une dragme de Boisrobert.* Le cardinal ne pouvoit se passer de ses plaisanteries. C'étoit son bel-esprit & son bouffon. Boisrobert ayant été disgracié, eut recours à Citois, qui mit au bas du mémoire, comme par ordonnance de médecine : *Recipe Boisrobert.* Cette turlupinade le fit rappeller. Dans sa derniere maladie, comme on le pressoit de faire venir un confesseur : *Oui, je le veux bien,* dit-il, *qu'on m'en aille quérir un, mais sur-tout qu'on ne m'amene point de janséniste...* On a de Boisrobert : I. Diverses Poésies : la 1re partie, 1647, in-4°, la 2e. 1659, in-8°. II. Des Lettres dans le Recueil de Faret, in-8°. III. Des Tragédies, des Comédies, qui portent le nom de son frere Antoine le Metel, sieur d'Ouville. IV. *Histoire indienne d'Anaxandre & d'Orasie*, 1629, in-8°. V. *Nouvelles héroïques*, 1627, in-8°. Ses Pieces de théâtre, applaudies par le cardinal de Richelieu, & par quelques-uns de ses flatteurs, sont ensevelies dans une poudreuse obscurité.

BOISSARD, (Jean-Jacques) né à Besançon en 1528, mourut à Metz en 1602. Il parcourut l'Italie, la Grece, l'Allemagne pour recueillir les anciens monumens épars dans ces différens pays. Ses principaux ouvrages sont : I. *Theatrum vitæ humanæ*, 1592-1598, 4 parties in-4°. Il a rassemblé, sous ce titre singulier, les Vies de 198 personnes illustres, ou qu'il croit telles, avec leurs portraits en taille-douce. II. *De divinatione & magicis præstigiis*, in-fol., Oppenheim, ouvrage posthume. III. *Emblemata*, à Francfort, 1593, in-4°, avec des figures par Théodore de Bry. IV. *Topographia urbis Romæ.* Les 3 premieres parties en 1597 ; la 4e. en 1598 ; la 5e. en 1600, & la 6e. en 1602, in-fol., enrichie d'estampes, gravées par Théodore de Bry, & par ses deux fils. Il y a dans tous ces écrits des choses rares & curieuses. V. Des Poésies latines, in-8°.

BOISSAT, (Pierre de) de Vienne en Dauphiné, appellé dans son pays *Boissat l'Esprit*, prit successivement le collet & l'épée, & quitta l'un & l'autre. Des coups de bâton qu'il reçut, pour avoir tenu des propos libres à la comtesse de Sault, lui causerent des chagrins vifs, quoiqu'il en eût obtenu réparation. Boissat chercha des ressources contre les disgraces humaines dans le sein de la religion, & il en trouva dans l'exercice d'une piété solide, dont on l'accuse néanmoins d'avoir quelquefois poussé à l'excès les signes extérieurs. Il négligea ses cheveux, laissa croître sa barbe,

s'habilla groſſiérement, catéchiſa dans les carrefours, & fit des pélerinages. S'étant préſenté dans cet accoutrement à la reine Chriſtine de Suede, lorſqu'elle paſſa à Vienne en 1656, & lui ayant fait un ſermon ſur le jugement de Dieu, Chriſtine dit: *Ce n'eſt point-là ce Boiſſat que je connois, c'eſt un prêcheur qui emprunte ſon nom;* & elle ne voulut plus le voir. Quelques auteurs ont voulu delà ſuſpecter la ſincérité de la converſion de Chriſtine; mais il paroît qu'on peut être bon catholique ſans ſe plaire aux ſingularités & au bizarre coſtume d'un harangueur inattendu. Boiſſat mourut en 1662, âgé de 68 ans. Il étoit de l'académie françoiſe. On a de lui l'*Hiſtoire négréponſtique, ou les Amours d'Alexandre Caſtriot*, 1631, in-8°, roman traduit de l'italien, que quelques littérateurs eſtiment, pour les aventures, les ſituations & les ſentimens; mais qu'on ne lit plus avec plaiſir à raiſon du ſtyle ſuranné. On a encore de lui des Pieces en proſe & en vers, imprimées ſur des feuilles volantes, dont on a réuni quelques exemplaires en un vol. in-fol. Leur rareté fait leur ſeul mérite. L'abbé d'Artigni vante beaucoup ces productions. L'auteur en avoit fait tirer 1200 exemplaires, qu'il ne voulut point faire paroître. Il les légua par ſon teſtament à l'Hôtel-Dieu de Vienne. Mlle. de Boiſſat, ſa fille, les fit mutiler. En 1720 on en vendit 150 exemplaires, & le reſte fut livré aux épiciers, pour leſquels Boiſſat avoit quelquefois travaillé. Il a donné l'*Hiſtoire de Malte* faite par ſon pere, dont la meilleure édition eſt de 1659, in-fol. Quelques défauts qu'elle ait, bien des gens la préferent à celle de l'abbé Vertot, & plus encore à la philoſophique production qui a paru en 1789 ſous le titre de *Faſtes de l'Ordre de Malte.*

BOISSIERE, (Joſeph de la Fontaine de la) prêtre de l'Oratoire, né à Dieppe, & mort à Paris en 1732, eſt connu par des Sermons, où l'on trouve une éloquence agréable, & quelquefois trop fleurie. Ils parurent à Paris, en 1730 & 1731, en 6 vol. in-12.

BOISSIEU, (Denis de Salvaing de) premier préſident de la chambre des comptes de Dauphiné, orateur de Louis XIII, dans l'ambaſſade du maréchal de Créqui à Rome en 1633, mourut en 1683, âgé de 83 ans. On a de lui un *Traité de l'uſage des Fiefs, & autres Droits ſeigneuriaux dans le Dauphiné*, Grenoble, 1731, in-fol. Divers ouvrages en vers & en proſe, recueillis à Lyon, 1662, in-8°, ſous le titre de *Miſcella.*

BOISSY, (Louis de) naquit à Vic en Auvergne l'an 1694. Après avoir porté quelque tems le petit collet, il s'adonna au théâtre françois & italien. L'académie françoiſe ſe l'aſſocia en 1751; & 4 ans après, il eut le privilege du Mercure de France. Il mourut en 1758. Son Théâtre eſt en 9 vol. in-8°, Paris. Les plans de ſes Pieces ſont agréables & variés; le ſtyle en eſt aiſé & correct, mais elles manquent de cette force comique, & de cette vivacité dans le dialogue qui caractériſent Moliere. On a encore de lui trois petits romans ſatyriques & obſcenes, qui ne méritent pas

d'être tirés de l'oubli. Le Mercure de France fut assez recherché, dans le tems qu'il en eut la direction. Il le mit dans un ordre nouveau; & quoique porté naturellement à la satyre, il loua tout sans distinction, comme le font aujourd'hui presque tous les journalistes, à moins que l'esprit de parti ou quelque haine particuliere ne leur fasse tenir un langage différent. Par-là ils assurent leur repos, & sont bien certains que l'amour-propre des auteurs ne les sommera point de justifier leurs jugemens.

BOISTEAU *ou* BOISTUAU, *voyez* BOAISTUAU.

BOIVIN, (François de) baron du Villars, fut secrétaire du maréchal de Brissac, & l'accompagna dans le Piémont sous Henri II. Nous avons de lui l'*Histoire des guerres de Piémont, depuis 1550 jusqu'en 1561*, Paris, 2 vol. in-8°. Cet historien n'est ni poli, ni exact; mais il est bon à consulter sur les exploits dont il a été témoin. Il mourut en 1618, fort âgé. La continuation de son Histoire par Claude Malingre, parut en 1630.

BOIVIN, (Jean) professeur en grec au college royal, naquit à Montreuil l'Argilé. Son frere aîné, Louis Boivin, membre de l'académie des belles-lettres, l'appella à Paris. Le cadet fit bientôt de grands progrès dans la littérature, dans les langues, & sur-tout dans la connoissance de la langue grecque. Il mourut en 1726, à 64 ans, membre de l'académie françoise, de celle des belles-lettres, & garde de la bibliotheque du roi. Il profita de ce trésor littéraire, & y puisa des connoissances fort étendues. Il avoit toutes les qualités qu'on désire dans un savant, des mœurs douces, & une simplicité qu'on aime dans les gens d'esprit, encore plus que dans les autres; mais qu'ils ne possedent pas toujours. On a de lui: I. L'*Apologie d'Homere*, & *le Bouclier d'Achille*, in-12. II. La traduction de la *Batrachomiomachie d'Homere*, ou *le Combat des rats & des grenouilles*, en vers françois, sous son nom latinisé en *Biberimero*. III. L'*Œdipe de Sophocle*, & les *Oiseaux d'Aristophane*, traduits en françois, in-12. IV. Des Poésies grecques, dont on a admiré la délicatesse, la douceur & les graces. V. L'édition des *Mathematici Veteres*, 1693, in-fol. VI. Une traduction de l'*Histoire Byzantine* de Nicéphore Gregoras, exacte, élégante, & enrichie d'une préface curieuse & de notes pleines d'érudition.

BOIZARD, (Jean) conseiller en la cour des monnoies de Paris, fut chargé en 1663 & en 1664 de juger des monnoies. Il composa un bon traité sur cette matiere, en 2 vol. in-12, dont la réimpression a été défendue, parce qu'il contient un traité *de l'Alliage*, dont on a voulu soustraire la connoissance au public. Ce livre, imprimé à Paris en 1711, n'est pas commun. Il y a des exemplaires avec la date de 1714; mais c'est la même édition. L'auteur mourut à la fin du siecle dernier.

BOL, (Jean) peintre Flamand, natif de Malines, mort en 1593, à 60 ans, réussit particulierement en détrempe, en miniature & aux payságes.

BOLESLAS, premier roi de

de Pologne, succéda en 999 à son pere Micislas. L'empereur Othon III lui donna le titre de roi, & affranchit en 1001, son pays de la dépendance de l'empire. Boleslas avoit de grandes qualités. Il n'avoit en vue que la religion & le bien de ses états. La Providence récompensa ses vertus par des succès éclatans. Il se fit payer tribut par les Prussiens, les Russiens & les Moraves ; châtia la révolte de ces derniers, & rétablit Stopocus, duc de Russie, que son frere Jaroslaüs avoit détrôné. Son pere lui avoit fait épouser Judith, fille de Geiza, duc de Hongrie, de laquelle il eut Nicolas II, qui lui succéda, & qu'il maria à Rixa, fille de Rainfroi, Palatin du Rhin. Il mourut en 1025. Il y a eu plusieurs autres princes de ce nom. *Voyez* STANISLAS, évêque de Cracovie ; DRAHOMIRE, WENCESLAS (Saint).

BOLLANDUS, (Jean) naquit à Julémont dans le pays de Limbourg, à une lieue de Herve, en 1596. La compagnie de Jesus, dans laquelle il avoit pris l'habit, le choisit pour exécuter le dessein que Rosweide avoit eu de recueillir les monumens qui pouvoient constater les Vies des Saints, sous le titre d'*Acta Sanctorum*. Bollandus avoit la sagacité, l'érudition & le zele qu'il falloit pour cette entreprise. En 1643, on vit paroître les Saints du mois de janvier, en 2 vol. in-fol. En 1658, ceux de février en 3 vol. Il avoit commencé le mois de mars, lorsqu'il mourut le 12 septembre 1665. Le P. Henschenius, son associé, fut son continuateur. On lui donna pour second le P. Papebrock, un des plus dignes successeurs de Bollandus. Cet ouvrage immense a été comparé à un *filet qui prend toutes sortes de poissons* (Sagenæ ex omni genere piscium congreganti. Matth. 13). On y trouve toutes les légendes, vraies, douteuses & fausses. Les savans collecteurs discutent la plupart des faits, & dégagent l'histoire des Saints, des fables dont l'ignorance, ou une piété mal-entendue, l'avoit chargée. On y trouve, outre l'objet direct de leurs travaux, un grand nombre de traits qui intéressent non-seulement l'histoire ecclésiastique, mais encore l'histoire civile, la chronologie, la géographie, les droits & les prétentions des souverains & des peuples ; tous les volumes sont accompagnés de tables exactes & très-commodes. Bollandus, le pere de cette compilation, étoit moins bon critique que ses continuateurs. On les appelle, de son nom, *Bollandistes*. Ce grand ouvrage, interrompu après la suppression de la société, a été repris en 1779 par ordre de l'impératrice-reine, à la grande satisfaction des savans chrétiens. Depuis qu'il est reconnu d'après les vaines tentatives des philosophes, qu'on ne peut former des hommes de bien, de bons citoyens, des sujets fideles, sans les grandes maximes de la religion ; l'histoire des Saints si riche en exemples, si propre à donner des leçons pratiques à tous les ordres de la société, doit nous être plus précieuse que jamais. Le philosophisme faisant toujours de plus grands progrès sur l'esprit des gouvernemens,

celui de Bruxelles supprima l'ouvrage & détruisit la société des Bollandistes en 1788, le jour de la Toussaint (époque choisie par dérision & la morgue philosophique) : « Cet érudit & édifiant ouvrage, a dit quelqu'un à cette occasion, « leur a » paru *inutile*. Effectivement, » cet ouvrage est la vie des » Saints (*Acta Sanctorum*) : or, » conformément à ce qui est » dit au livre de la sagesse, » chap. 2 : *Dissimilis est aliis* » *vita illius*..... *INUTILIS est* » *nobis & contrarius operibus* » *nostris* ». La révolution arrivée en 1789, a rétabli cette association célebre, & l'ouvrage se continue aujourd'hui à l'abbaye de Tongerloo en Brabant. Le 4e vol. du mois d'octobre a paru en 1781, dédié à l'archiduc Maximilien d'Autriche. Les auteurs long-tems fixés à Anvers, étoient alors à Bruxelles. Les Vénitiens réimpriment successivement cet ouvrage, à mesure que les volumes paroissent; mais cette édition est très-inférieure à celle des Pays-Bas.

BOLOGNE, (Jean de) né à Douai vers 1524, disciple de Michel-Ange, orna la place de Florence d'un beau grouppe, représentant l'Enlevement d'une Sabine. On a encore de lui le Cheval d'Henri-le-Grand, qu'on voit sur le Pont-Neuf à Paris. Il mourut à Florence, âgé de 84 ans.

BOLOGNESE, (Le) *voyez* GRIMALDI & JEAN DE CASTEL.

BOLSEC, (Jérôme-Hermès) de Paris, médecin à Lyon, fut d'abord Carme; mais ayant laissé entrevoir un penchant pour les nouvelles erreurs, il essuya quelques reproches qui, bien loin de lui ouvrir les yeux, furent le prétexte de son apostasie; il suivit ensuite Calvin à Geneve; mais s'étant brouillé avec lui, il rentra dans le sein de l'église. Nous avons de lui *les Vies de Calvin*, Paris, 1577, & de Beze, Paris, 1582; l'une & l'autre in-8°. Il y a bien des choses intéressantes, mais dont les prétendus-réformés ont été fort mécontens. Bolsec prenoit les titres de théologien & de médecin; il n'étoit ni l'un ni l'autre dans un degré supérieur. Il vivoit encore en 1580.

BOLSWERD, (Scheldt) né à Bolswerd en Frise, a beaucoup gravé au burin, d'après les ouvrages de Rubens, Van-Dyck & Jordans, & a parfaitement imité le goût de ces grands-maîtres. Boëce BOLSWERD, son frere, excellent graveur, n'a pourtant pas égalé Scheldt. Leur pere étoit Adam Bolswerd, qu'on place mal-à-propos parmi les graveurs.

BOLYNGBROCKE, (Pawlet de St-Jean, vicomte de) secrétaire d'état sous la reine Anne, eut beaucoup de part aux affaires & aux révolutions arrivées dans les dernieres années du regne de cette princesse; il fut envoyé à Paris, pour consommer la négociation de la paix entre l'Angleterre & la France. Après la mort de la reine Anne, Bolyngbrocke se retira de la cour, partageant son tems entre l'étude & les plaisirs. Cependant comme il craignoit de succomber aux poursuites de ses ennemis qui l'avoient fait exclure du parlement, il passa en France, où il se choisit une habitation char-

mante à une lieue d'Orléans. Il se remaria avec mademoiselle de Villette, niece de madame de Maintenon. Enfin il repassa en Angleterre, & fut bien accueilli. Son caractere étoit emporté; mais sa conversation étoit intéressante & assaisonnée de bons mots. Il mourut sans enfans, à Betterſea, patrimoine de ses ancêtres, le 25 novembre 1751, âgé de 79 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de politique, des Mémoires, des Lettres, &c. On y découvre des connoissances historiques, une éloquence mâle & républicaine; mais on lui reproche de l'obscurité, du verbiage, des jugemens faux & des pensées mal rendues. La passion l'entraîne quelquefois trop loin, comme quand il dit dans ses Lettres sur l'histoire, que *le gouvernement de son pays est composé d'un Roi sans éclat, de Nobles sans indépendance, & de Communes sans liberté.* Son ambition étoit de dire des choses extraordinaires & paradoxales, & de se distinguer par la singularité de ses opinions; en quoi il a non-seulement nui au succès de ses écrits, mais ébranlé encore les maximes qui devoient diriger sa conduite personnelle. » De tels novateurs, dit un » sage critique, retardent plus » qu'ils ne hâtent les progrès » des sciences. La nouveauté » de leurs maximes & leur sin- » gularité peuvent être plus » agréables à certain ordre de » lecteurs, que les maximes an- » ciennes qui, pour être con- » nues & triviales, n'en sont » pas moins les seules qui soient » vraies. On convient que les » novateurs ont d'abord un » très-grand succès; mais à la » longue on vient à reconnoî- » tre & à mépriser leurs er- » reurs. Ils voient eux-mêmes, » mais trop tard, qu'ils se sont li- » vrés à des recherches pure- » ment spéculatives, & sou- » vent chimériques; ils sentent, » mais sans qu'ils aient la liberté » de se corriger, que pendant » qu'ils se sont abandonnés à » l'art perfide de douter, ils » ont perdu tout principe as- » suré qui eût pu contribuer » à établir la certitude & la » solidité de leur conduite pri- » vée ». M. Mallet donna, en 1754, une édition de ses différens ouvrages, en 5 vol. in-4°. & en 9 vol. in-8°. Ses Lettres, 2 vol. in-8°, & ses Mémoires in-8°, ont été traduits en françois. Maurice, prince d'Isenbourg, a traduit son traité *sur l'exil*, où il y a de bonnes choses que l'auteur n'a pas eu le courage de réaliser, ayant presque toujours substitué aux leçons qu'il y donne, l'humeur que lui inspiroit sa situation. On a publié sous son nom un *Examen important de la Religion Chrétienne*, in-8°: écrit violent contre le christianisme. Quoique milord Bolyngbrocke fût incrédule, c'est à tort qu'on a voulu déshonorer sa mémoire en lui attribuant un pareil livre; on sait aujourd'hui qu'il doit son existence à Voltaire.

BOLZANI, *voyez* PIERIUS VALERIANUS.

BOMBELLES, *voyez* BONBELLES.

BOMBERG, (Daniel) célebre imprimeur, né à Anvers & établi à Venise, mort en 1549, se fit un nom par ses édi-

tions hébraïques de la Bible & des rabbins. Il dépensa tout son fonds pour ces grands ouvrages. Il entretenoit près d'une centaine de Juifs, pour les corriger ou les traduire. Quelques-unes de ces Bibles sont également estimées par les Juifs & par les Chrétiens. La première parut en 1517; elle porte le nom de son éditeur, *Felix Præenni*; c'est la moins exacte. La seconde fut publiée en 1526. On y joignit les points des Masorètes, les Commentaires de divers rabbins, & une préface du R. Jacob Ben-Chajim. En 1548, le même Bomberg imprima la Bible in-fol. de ce dernier rabbin; c'est la meilleure & la plus parfaite de toutes. Elle est distinguée de la première Bible du même éditeur, en ce qu'elle contient le Commentaire de David Kimchi sur les Chroniques ou Paralipomènes, qui n'est par dans l'autre. C'est à lui qu'on doit l'édition du *Talmud*, en 11 vol. in-fol. On assure qu'il imprima des livres pour 4 millions d'or.

BOMILCAR, général Carthaginois, & premier magistrat de la république, croyant avoir trouvé l'occasion favorable de s'emparer de la souveraine autorité, entra dans la ville & massacra tous ceux qu'il trouva sur son passage. La jeunesse de Carthage ayant marché contre les révoltés, ils se rendirent, & leur chef fut attaché à une croix, vers l'an 308 avant J. C.

BON DE SAINT-HILAIRE, (François-Xavier) premier président honoraire de la chambre-des-comptes de Montpellier, joignit aux connoissances d'un magistrat, celles d'un homme de lettres. L'académie des inscriptions, & les sociétés royales de Londres & de Montpellier, instruites de son mérite, lui accorderent une place dans leur corps. Ce savant mourut en 1761, après avoir publié quelques ouvrages. I. *Mémoire sur les Marons-d'Inde*, in-12. II. *Dissertation sur l'utilité de la soie des araignées.*

BONA, (Jean) né à Mondovi en Piémont l'an 1609, général des Feuillans en 1651, fut honoré de la pourpre, en 1669, par Clément IX. Après la mort de ce pontife, bien des gens le désignerent pour son successeur; ce qui donna lieu à cette mauvaise pasquinade: *Papa Bona sarebbe un soleciſmo.* Le P. Daugieres répondit à Pasquin par l'épigramme suivante:

Grammaticæ leges plerùnque Ecclesia spernit:
Fòrs erit ut liceat dicere Papa Bona.
Vana solæcismi ne te conturbet imago:
Esset Papa bonus, si Bona Papa foret.

Bona, digne de la tiare, ne l'eut pourtant pas. Il mourut à Rome en 1674, dans sa 65e année. Il joignoit à une profonde érudition, & à une connoissance vaste de l'antiquité sacrée & ecclésiastique, une piété tendre & éclairée. On a de lui plusieurs écrits, recueillis à Turin en 1747-1753, 4 vol. in-fol. Les principaux sont: I. *De rebus Liturgicis*, plein de recherches curieuses & intéressantes sur les rites, les prieres & les cérémonies de la messe. II. *Manuductio ad cœlum*, traduit en françois en 1771. III. *Horologium asceticum.* IV. *De principiis vitæ*

Chriſtianæ, traduit en françois par le préſident Couſin & par l'abbé Goujet. V. *Pſallentis Eccleſiæ harmonia.* VI. *De ſacra Pſalmodia;* & pluſieurs autres bons ouvrages de piété, qui vont également à l'eſprit & au cœur. Ses Œuvres complettes (*Opera omnia*) ont été publiées à Turin, avec des notes, de Robert Sala. Le cardinal Bona étoit en commerce de lettres avec la plupart des ſavans de l'Europe. Ses *Lettres*, & celles qui lui ont été adreſſées, ont été imprimées à Lucques, 1759, in-4°. Quelques-unes de ſes liaiſons peuvent n'avoir pas répondu à la pureté de ſes vues : quelques partiſans des nouveautés théologiques ont paru avoir dans quelques occaſions ſurpris ſa confiance.

BONACINA, (Martin) canoniſte de Milan, mort en 1631 eſt auteur d'une *Théologie morale* (dont Goffart, docteur en théologie à Louvain, a donné un *Compendium* par ordre alphabétique), d'un *Traité de l'élection des Papes*, & d'un autre *des Bénéfices.* Ces différens ouvrages ont été imprimés à Veniſe en 1754, 3 vol in-fol.

BONAERT, (Nicolas) né à Bruxelles en 1563, entra chez les Jéſuites, enſeigna la philoſophie à Douai, & la théologie à Louvain. Etant paſſé en Eſpagne, il mourut à Valladolid le 9 mars 1610. C'étoit un homme d'un grand génie & d'un grand ſavoir. Il avoit conçu le deſſein de pluſieurs ouvrages, & en a laiſſé quelques-uns, parmi leſquels on diſtingue un traité contre le *Mare liberum* de Grotius; il l'avoit intitulé : *Mare non liberum, ſive demonſtratio juris Luſitanici ad oceanum & commercium Indicum.* Cet ouvrage eſt reſté en manuſcrit, l'auteur n'ayant pas eu le tems de l'achever.

BONAMICI, *voyez* BUONAMICI.

BONAMY, (Pierre-Nicolas) né à Louvre en Pariſis, ſous-bibliothécaire de S. Victor, puis hiſtoriographe & bibliothécaire de la ville de Paris, mourut en cette capitale en 1770, à 76 ans. C'étoit un homme plein de candeur & de probité; ſincérement attaché à la religion, parce que ſon cœur ne lui fourniſſoit aucun motif de ne la pas aimer. L'académie des inſcriptions le comptoit au nombre de ſes membres. Il a enrichi les Mémoires de cette compagnie de pluſieurs Diſſertations. Une érudition variée & choiſie; une diction ſimple, mais correcte; une critique ſolide & judicieuſe, caractériſent les morceaux ſortis de ſa plume. Chargé depuis 1749 de la rédaction du Journal de Verdun, il en écarta tout ce qui pouvoit porter la plus légere atteinte aux mœurs & à la religion; mais le deſir de ménager l'amour-propre des auteurs a ſouvent dérogé à la juſteſſe & à la ſage ſévérité de ſa critique.

BONANNI *ou* BUONANI, (Jacques) noble de Syracuſe en Sicile, & duc de Mont-Albano, mort en 1636, publia en 1624, in-4°, les Antiquités de ſa patrie, ſous le titre de *Syracuſa illuſtrata*, que D. François Bonanni, duc de Mont-Albano, fit réimprimer magnifiquement à Palerme en 1717,

en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage eſt recherché par les amateurs d'antiquités.

BONANNI, (Philippe) ſavant Jéſuite, mort à Rome en 1725, à 87 ans, après avoir rempli avec diſtinction différens emplois dans ſon ordre. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages de divers genres, dont la plupart ſont ſur l'hiſtoire naturelle, pour laquelle il avoit un goût dominant. Il fut chargé en 1698, de mettre en ordre le célebre cabinet du P. Kircher, dépendant du college Romain; & il continua d'y donner ſes ſoins juſqu'à ſa mort, uniquement occupé à l'embellir & l'augmenter. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Recreatio mentis & oculi in obſervatione animalium teſtaceorum*, Rome, 1684, in-4°., avec près de 500 figures. Il avoit d'abord compoſé ce livre en italien, & il fut imprimé en cette langue en 1681, in-4°. Il le traduiſit en latin, en faveur des étrangers. II. *Hiſtoire de l'Egliſe du Vatican, avec les plans anciens & nouveaux*, Rome, 1696, in-fol. en latin. III. *Recueil des Médailles des Papes, depuis Martin V juſqu'à Innocent XII*, Rome, 1699, 2 vol. in-fol. en latin. IV. *Catalogue des Ordres tant religieux que militaires & de chevalerie, avec des figures qui repréſentent leurs habillemens*, en latin & en italien, Rome, 1706, 1707, 1710 & 1711, 4 vol. in-4°. Les figures ſur-tout rendent ce dernier ouvrage très-intéreſſant, & le font rechercher. V. *Obſervationes circa viventia*, Rome, 1691, in-4°. VI. *Muſæum Collegii Romani*, Rome, 1709, in-fol. VII. Un *Traité des Vernis*, traduit de l'italien, Paris, 1723, in-12. VIII. *Gabinetto armonico*, 1723, in-4°. « C'étoit, dit un homme particuliérement inſtruit de ſon mérite, » un de ces ſavans modeſtes & » laborieux qui n'attachent à » leurs travaux d'autre prix » que celui de l'utilité & de la » vérité. Le plaiſir d'avoir fait » une découverte, d'avoir débrouillé quelqu'obſcurité hiſ» torique ou phyſique, le dé» dommageoit amplement de » ſes peines. Il avoit des rap» ports marqués avec le cé» lebre Kircher, dont les ou» vrages lui avoient été fort » utiles : venu plus tard que » lui, il a pu ſe garantir de » quelques erreurs qui, dans le » ſiecle de Kircher, n'ont pu » être évitées par les ſavans » même les plus diſtingués ».

BONARDI, (Jean-Baptiſte) ſavant docteur de Sorbonne, né à Aix en Provence, & mort à Paris en 1756, ſe diſtingua par ſon érudition bibliographique. On a de lui en manuſcrit : I. L'*Hiſtoire des Ecrivains de la Faculté de Théologie de Paris*. II. La *Bibliotheque des Ecrivains de Provence*. III. Un *Dictionnaire des Ecrivains anonymes & pſeudonymes*, ſavant & curieux. L'auteur promettoit de publier ce dernier ouvrage, qui auroit été bien accueilli des littérateurs. L'abbé Bonardi étoit lié avec beaucoup de ſavans & de gens d'eſprit, & poſſédoit leur amitié & leur eſtime.

BONARELLI, (Gui-Ubaldo) comte Italien, naquit à Urbin en 1563. Il perfectionna ſes talens en Italie & en France. Le duc de Ferrare le chargea

de plusieurs négociations, dans lesquelles il fit éclater son génie pour la politique. Ses dispositions pour la poésie ne se déclarerent que tard. Mais son premier essai, sa *Philis de Scire* (dont la plus jolie édition est celle d'Elzevir, 1678, in-24, figures de le Clerc, ou celle de Glascow, 1763, in-8°.) fut comparée au *Pastor fido* & à l'*Amynte*. Il y a peu de pastorales écrites avec plus de finesse & de délicatesse; mais cette délicatesse l'éloigne du naturel, & la finesse le fait tomber dans le raffinement. Ses bergers sont des courtisans, ses bergeres quelquefois des précieuses; & leurs entretiens, des discours de ruelle. Bonarelli mourut à Fano en 1608. On a encore de lui des Discours académiques.

BONAROTA *ou* BUONAROTI, surnommé *Michel-Ange*, vit le jour en 1474, à Chiusi en Toscane, d'une famille ancienne. Sa nourrice fut la femme d'un sculpteur. Il naquit peintre. Ses parens furent obligés par le grand-duc, Laurent de Médicis, de lui donner un maître, ou plutôt de lui laisser celui qu'il s'étoit donné, & qui fut bientôt surpassé par son disciple. A l'âge de 16 ans, il faisoit des ouvrages qu'on comparoit à ceux de l'antiquité. Jules II, Léon X, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV, François I, Charles V, Côme de Médicis, la république de Venise, Soliman même, empereur des Turcs, l'employerent & l'admirerent. Il réforma le dessin de l'église de S. Pierre, tracé par Bramante, & exécuté en partie. Il mourut à Rome en 1564. Côme de Médicis fit enlever son corps la nuit pour le porter à Florence. Les beaux-esprits, les savans & les artistes de cette ville, travaillerent à l'envi à lui faire des obseques magnifiques. Ses plus beaux ouvrages sont le Jugement universel, peint à fresque avec tant de force & d'énergie, qu'on croit ressentir la terreur qui animera ce jour terrible; mais on lui reproche avec raison d'y avoir mêlé les imaginations du paganisme. II. Un Cupidon en marbre, grand comme nature; différent de celui à qui il cassa un bras & qu'il enterra dans une vigne pour faire illusion aux amateurs de l'antiquité (anecdote qui a été rejetée par le dernier historien de sa Vie). III. Sa Statue de Bacchus, qui par son extrême beauté trompa Raphaël, qui la donna sans hésiter à Phidias ou à Praxiteles. IV. Une excellente Statue de la Vierge de Pitié. Cette Vierge est assise sur une pierre au pied de la croix, & tient son fils mort entre ses bras. Elle est d'une beauté si touchante, qu'on ne peut la contempler sans être attendri. Un critique lui ayant reproché d'avoir peint cette Vierge trop jeune, il se justifia d'une maniere bien sensée & de plus très-propre à renforcer le prix d'une vertu dont la corruption du siecle a presqu'effacé les traces. *Ne sais-tu pas*, lui dit-il, *que les femmes chastes se conservent bien plus fraîches & bien plus belles que celles qui ont goûté le plaisir?* Son pinceau étoit fier, terrible & sublime. Il rend la nature dans tout son éclat. Quelques critiques ont trouvé trop de fierté dans ses airs de tête, trop de tristesse dans son

coloris, & quelquefois trop de bizarrerie dans ſes compoſitions; il n'y a que le dernier reproche qui ſoit fondé. On ne réfute plus le conte, qu'*il avoit attaché un homme en croix*, pour mieux repréſenter les traits du Chriſt mourant; comme ſi la tête d'un homme qui meurt déſeſpéré, pouvoit bien exprimer un Dieu s'immolant volontairement pour les hommes! Michel-Ange n'avoit pas beſoin de cette reſſource; elle eſt d'ailleurs entiérement oppoſée à ce qu'on rapporte de ſon caractere & de ſes mœurs. La plus grande partie de ſes chef-d'œuvres de ſculpture & de peinture eſt à Rome; le reſte eſt répandu à Florence, à Bologne, à Veniſe & ailleurs. Le roi de France poſſede quelques-uns de ſes tableaux; on en trouve auſſi pluſieurs au palais-royal. Aſcanio Condivi, ſon éleve, a donné ſa *Vie* en italien, dont la derniere édition eſt de Florence, 1746, in fol., figures; M. Hauchecorne en a donné une autre en françois, Paris, 1783, 1 vol. in-12; à quelques endroits près, elle eſt bien & ſagement écrite. Ce qu'on a gravé d'après cet artiſte, eſt fort recherché. — Il y a eu deux autres BUONAROTI, de la même famille, qui ſe ſont fait un nom: l'un (Michel-Ange) par ſes poéſies, & l'autre (Philippe) par ſes ouvrages ſur les antiquités. Comme ils ſont fort eſtimés & rares, même en Italie, nous avons cru devoir en donner les titres. I. *Oſſervazioni iſtoriche ſopra alcuni Medaglioni*, ſans nom d'auteur, Rome, 1698, in-4°. II. *Oſſervazioni ſopra alcuni frammenti di Vaſi antichi di vetro*, &c., Florence, 1716, in-4°.

BONAVENTURE, (S.) né l'an 1221 à Bagnarea en Toſcane, entra dans l'ordre des Freres Mineurs, & en fut un des plus grands ornemens. « Sa » vocation, dit l'abbé Berault, » quoique dans un autre goût » que celle de S. Thomas, » n'eſt pas moins remarquable. » Etant tombé dangereuſe- » ment malade dès l'âge de » quatre ans, ſa mere le re- » commanda aux prieres de » S. François qui vivoit en- » core; & elle promit, s'il gué- » riſſoit, de le mettre ſous ſa » conduite. Le Saint pria pour » l'enfant, & le voyant auſſi- » tôt guéri, il s'écria: O bonne » aventure! nom qui lui de- » meura, au-lieu de celui de » Jean, qu'il avoit reçu au » baptême ». En 1243, Bonaventure, âgé de vingt-deux ans, accomplit le vœu de ſa mere, en prenant l'habit de ſon bienfaiteur. On l'envoya étudier à Paris, ainſi que S. Thomas; & comme lui, il eut encore un maître célebre, dans la perſonne d'Alexandre de Halès, qui touché de la beauté du naturel de ſon diſciple, & de l'innocence de ſes mœurs, diſoit de lui, qu'il ſembloit n'avoir point participé au péché de notre premier Pere. Son ordre le fit ſucceſſivement profeſſeur de philoſophie, de théologie, & enfin général en 1256. L'archevêché d'Yorck étant vaquant, Clément IV l'offrit à Bonaventure, & le Saint le refuſa; mais le pape voulant maintenir ſa nomination, lui enjoignit, en vertu de la ſainte obéiſſance, d'acquieſcer à la volonté divine

en acceptant cet archevêché. Tels ſont les termes de la Bulle qui fut donnée à ce ſujet le 24 novembre 1265, & qui n'eut point d'exécution. L'humilité de Bonaventure fut ſi ingénieuſe, & il prit ſi bien le Saint-Pere, toute inébranlable que paroiſſoit ſa réſolution, qu'il ne fut pas contraint d'accepter cette dignité. Après la mort de ce pontife, les cardinaux s'engagerent d'élire celui que Bonaventure nommeroit; ce fut Grégoire X ſur lequel il jeta les yeux. Ce pape l'honora de la pourpre romaine, & lui donna l'évêché d'Albano. Le nouveau cardinal ſuivit Grégoire au concile de Lyon en 1274, & y mourut des fatigues qu'il s'étoit données pour préparer les matieres qu'on devoit y traiter. « Ce Saint, dit un » hiſtorien, emporta les re» grets de tout le monde, non» ſeulement pour ſa doctrine, » ſa tendre éloquence, ſa haute » vertu; mais pour la douceur » de ſon caractere & de ſes » manieres, qui lui tenoient, » pour ainſi dire, enchaînés » les cœurs de tous ceux qui » l'avoient connu ». La cour pontificale & tout le concile aſſiſterent à ſes funérailles, les plus brillantes tout enſemble & les plus attendriſſantes qu'on ait jamais faites, même à aucun ſouverain. Pierre de Tarentaiſe, qui d'archevêque de Lyon venoit d'être fait cardinal-évêque d'Oſtie, & qui ſuccéda au pape Grégoire ſous le nom d'Innocent V, fit l'oraiſon funebre, où il exprima ſa douleur d'une maniere ſi touchante, qu'il tira des torrens de larmes de l'aſſemblée, toute pénétrée de la perte que l'Egliſe venoit de faire. On a recueilli ſes ouvrages à Rome en 1588, 7 tom. en 6 vol. in-fol. & réimprimés à Veniſe, 1751 à 1756, 14 vol. in-4°. Les 2 premiers renferment des Commentaires ſur l'Ecriture. Le 3e., ſes Sermons. Le 4e. & le 5e., ſes Commentaires ſur le Maître des Sentences. Le 6e. & le 7e., des Opuſcules moraux. Le 8e., les Opuſcules qui regardent les religieux. Ses Méditations ſur la Vie de J. C. ſont pleines de circonſtances qu'on ne trouve point dans l'Evangile, & qui ne ſont pas toujours propres à nourrir une piété ſolide & éclairée. Si le *Pſeautier de la Vierge*, qu'on lui attribue peut-être fauſſement, eſt réellement de lui, on ne peut diſconvenir que le ſaint Docteur n'ait perdu beaucoup de tems à dégrader les beautés ſimples & majeſtueuſes des Pſeaumes. L'idée d'attribuer à une pure créature ce qui a été dit de Dieu, a été depuis formellement proſcrite dans le Catéchiſme du concile de Trente; comme elle doit l'être, à raiſon de l'abſurdité manifeſte de toute eſpece de parallele, entre le Créateur & les êtres qui tiennent de lui ſeul le mouvement & la vie. Du reſte, les ouvrages aſcétiques de S. Bonaventure, portent l'empreinte d'une piété affectueuſe, qui ſaiſit encore plus le cœur que l'eſprit, & ont fait paſſer juſtement l'auteur pour un des plus grands maîtres de la vie ſpirituelle. Quant à ſes ouvrages théologiques, on y remarque outre la ſolidité & la plus exacte orthodoxie, une préférence marquée pour les ſentimens modé-

rés, encourageans, propres à produire la paix & la consolation des ames. On lui a donné le surnom de *Docteur séraphique*. On a encore une de ses Lettres, écrite 30 ans seulement après la mort de S. François, où l'on trouve des plaintes ameres contre le relâchement des Freres Mineurs; mais on auroit tort de se prévaloir de ces plaintes pour déroger à la dignité de l'état religieux. Des fautes qui paroissent capitales dans les hommes dévoués au service de Dieu, seroient à peine apperçues dans des hommes du monde. « Il est certain, dit » Voltaire, que la vie sécu» liere a toujours été plus vi» cieuse, & que les plus grands » crimes n'ont pas été commis » dans les monasteres; mais » les désordres ont été plus » remarqués par leur contraste » avec la regle ». S. Bonaventure est au rang des docteurs de l'Eglise; quoiqu'il ne soit pas au rang des *Peres*, ce nom n'étant donné qu'aux docteurs des 6 premiers siecles, & par une exception particuliere, à S. Bernard (*voyez* ce mot). Le P. Boule a écrit sa *Vie*.

BONBELLES, (Henri-François, comte de) commissaire des guerres, ensuite lieutenant-général des armées du roi de France, commandant sur la frontiere de la Lorraine allemande, mort en 1760 à 80 ans, étoit regardé comme un officier plein de courage, & un homme intelligent. On a de lui deux ouvrages estimés: I. *Mémoires pour le service journalier de l'Infanterie*, 1719, 2 vol. in-12. II. *Traité des évolutions militaires*, in-8°.

BOND, (Jean) critique & commentateur, naquit dans le comté de Sommerset en 1550, fut maître d'école pendant plusieurs années, & exerça la médecine à la fin de sa vie. Il mourut en 1612. Son ouvrage le plus connu, est un *Commentaire* sur Horace, estimé. La plus belle édition est celle d'Elzevir, 1676; on en a donné une autre depuis à Orléans, qui a son mérite.

BONDELMONT, chevalier Florentin, promit d'épouser une demoiselle de la famille des Amidées. Une dame de la maison des Donati, l'ayant dissuadé, lui donna sa fille en mariage. Les Amidées poignarderent Bondelmont le jour de Pâques, comme il alloit à l'église. Cet assassinat divisa la ville & la noblesse de Florence en deux factions, l'an 1215: l'une attachée aux Bondelmont, s'appella les *Guelfes*: & l'autre, les *Gibelins*; ceux-ci tenoient pour les Amidées. Mais il ne paroît pas que ce soit-là l'origine de ces noms, quoiqu'ils puissent avoir été ceux des deux factions. *Voyez* CONRAD III.

BONET, (Théophile) médecin de Geneve, né en 1620, & mort en 1689. Il fit part au public des réflexions qu'il avoit faites sur son art, pendant plus de 40 années de pratique. Ses principaux ouvrages sont: I. *Thesaurus medicinæ practicæ*, 3 vol. in-folio, 1691. C'est une bibliotheque complette de médecine. II. *Medicina septentrionalis*, 1684 & 1686, 2 vol. in-fol. Collection de raisonnemens & d'expériences faites dans les parties septentrionales de l'Europe. III. *Mercurius compitalitius*, Geneve, 1682,

in-fol. IV. *Sepulchretum*, ou *Anatomia practica*, Geneve, 1679, en 3 vol. in-folio, & Lyon, 1700, avec des additions par Manget. Quoique le titre de ces livres ſoit bizarre, & que le format ne promette pas beaucoup de préciſion, ils ont été recherchés avant que Boërhaave eût trouvé l'art de réduire la médecine en aphoriſmes. On les conſulte encore.

BONFADIO, (Jacques) né à Sale, près du lac de Garde, ſecrétaire de quelques cardinaux, donna des leçons de politique & de rhétorique à Genes, avec ſuccès. La république le nomma pour écrire ſon hiſtoire. L'hiſtorien offenſa pluſieurs familles, mécontentes de ce qu'il diſoit vrai, & indignées de ce qu'il le diſoit d'une maniere ſatyrique. On chercha à s'en venger; on l'accuſa d'un crime qui méritoit la peine du feu. Il alloit être brûlé vif, lorſque ſes amis obtinrent qu'on ſe contenteroit de lui couper la tête; ce qui fut exécuté en 1560. On a de Bonfadio : I. Son *Hiſtoire de Genes*, dont nous avons parlé, & dans laquelle il raconte l'état de cette république fort exactement depuis 1528 juſqu'en 1550, en un vol. in-4°., Pavie, 1586. Elle eſt en latin; mais Barthélemi Paſcheti la traduiſit en italien: cette verſion, imprimée à Geneve en 1586, in-4°., n'eſt pas commune. II. Des Lettres & des Poéſies italiennes, publiées, les premieres en 1746 à Breſſe, avec ſa Vie; les autres en 1747, in-8°.

BONFINIUS, (Antoine) natif d'Aſcoli, fut appellé en Hongrie par Mathias Corvin. Il écrivit l'Hiſtoire de ce royaume, & la pouſſa juſqu'en 1445, en XLV livres. Sambuc, qui l'a continuée, en publia une édition exacte en 1568. Il y en a une autre de 1606, in-fol.; elle eſt très-eſtimée & mérite de l'être, tant pour le ſtyle que pour la ſageſſe & l'exactitude de l'auteur.

BONFRERIUS, (Jacques) Jéſuite, naquit en 1573 à Dinant, ville de la principauté de Liége, & ſe fit Jéſuite en 1592. Il enſeigna la philoſophie & la théologie à Douai, fut profeſſeur de l'Ecriture & de la langue hébraïque dans la même ville, emploi qu'il remplit avec diſtinction pendant un grand nombre d'années. Il mourut à Tournai le 9 mai 1643. On voit par ſes écrits qu'il étoit très-verſé dans la chronologie & dans la critique, & conſommé dans la géographie ſacrée. Swertius le peint en ces termes : *Non vulgari doctrinâ inſtructus, & raris virtutum ornamentis inſignitus, induſtriâ mirabili, incredibili in rebus agendis prudentiâ, accerrimi ingenii, ſolidiſſimi judicii.* Valere André le qualifie de *multiplicis vir eruditionis, ingenii ſagacitate, judicii maturitate, ſtyli facilitate ac nitore, memoriæ denique tenacitate inprimis excellens.* A ces témoignages on peut ajouter celui de M. Dupin, qui ne doit point être ſuſpect. « De tous » les commentateurs jéſuites » de l'Ecriture-Sainte, il n'y » en a point à mon avis, qui » ait ſuivi une meilleure mé- » thode, & qui ait plus de » ſcience & de juſteſſe dans » ſes explications que Jacques » Bonfrerius. Ses prolégome- » nes ſur l'Ecriture ſont d'une

» utilité & d'une netteté mer-
» veilleuſe. Il en a retranché la
» plupart des queſtions de con-
» troverſe, que Serarius avoit
» traitées dans ſes prolégo-
» menes, pour ſe renfermer
» dans ce qui regarde l'Ecri-
» ture-Sainte, & rapporte en
» abrégé tout ce qu'il eſt néceſ-
» ſaire de ſavoir ſur cette ma-
» tiere. Ses Commentaires ſont
» excellens. Il y explique les
» termes & le ſens de ſon texte
» avec une étendue raiſonna-
» ble; & évitant la trop grande
» briéveté de quelques-uns, &
» la longueur démeſurée des
» autres, ne fait aucune digreſ-
» ſion qui ne vienne à ſon ſu-
» jet ». On a de ce commenta-teur: I. *Præloquia in totam Scripturam Sacram*, Anvers, 1625, in-fol. II. *Onomaſticon urbium & locorum ſacræ ſcripturæ*, Paris, 1631, in-fol. Le Clerc en a donné une belle édition à Amſterdam en 1707, in-fol. Ces deux ouvrages ont été inſérés dans l'édition de Menochius, par le P. Tournemine. III. *Pentateuchus Moyſis commentario illuſtratus*, Anvers, 1625, in-fol. IV. *Joſue, Judices & Ruth, commentario illuſtrati*, Paris, 1631, in-fol. Bonfrerius a encore fait des Commentaires ſur les livres des Rois, & les Paralipomenes, ſur les livres d'Eſdras, de Tobie, de Judith, d'Eſther & des Machabées; ſur les quatre Evangiles, les Actes des Apôtres, & ſur les Epîtres de S. Paul. Il avoit entrepris de commenter le Pſeautier, & il en étoit au Pſeaume XXXIXe., lorſque la mort l'enleva; mais ces commentaires n'ont pas été imprimés.

BONGARS, (Jacques) calviniſte, né à Orléans, conſeiller de Henri IV, s'acquitta avec ardeur des négociations que ce prince lui confia. Sixte V ayant fulminé, en 1585, une bulle contre le roi de Navarre & le prince de Condé; Bongars, qui étoit alors à Rome, y fit une réponſe & l'afficha lui-même au champ de Flore. Il mourut à Paris en 1612, à 58 ans. Ses ouvrages ſont: I. Une édition de Juſtin, avec de ſavantes notes. II. Un Recueil de Lettres latines, qui apprennent peu de choſes. MM. de Port-Royal en publierent une traduction ſous le nom de *Brianville*; en 1695, 2 vol. in-12. III. Le Recueil des Hiſtoriens des Croiſades, ſous le titre de *Geſta Dei per Francos*, 2 vol. in-fol. 1611. IV. *Les variantes* des Mélanges hiſtoriques de Paul Diacre. V. *Collectio Hungaricarum rerum Scriptorum*, Francfort, 1600, in-fol. C'eſt une collection curieuſe des hiſtoriens originaux de Hongrie.

BONHOMO, (Jean-François) né à Verceil, ſe diſtingua par ſes lumieres & ſon zele pour la foi catholique. Etroitement lié par l'identité des principes & des vues avec S. Charles Borromée, il fut un des plus intimes amis du ſaint prélat, qui l'envoya à Rome en 1569 pour obtenir du pape la confirmation des canons du ſecond concile provincial de Milan; & le conſacra évêque de Verceil, en 1572. Le pape Grégoire XIII l'envoya en Suiſſe, où il fut le premier nonce permanent, & produiſit par ſes travaux & ſa vigilance paſtorale des fruits précieux dans des tems difficiles & critiques, où les nou-

veaux ſectaires faiſoient dans la vigne du Seigneur d'étranges ravages. Quelque tems après, il fut envoyé vers l'empereur, qu'il engagea à faire publier dans ſes états, les décrets du concile de Trente. Nommé à la nonciature de Cologne, il fut l'ame de tout ce qui ſe fit dans ce temps très-critique, tant dans cet électorat que dans les provinces voiſines pour le maintien de l'ancienne religion, pour la réforme du clergé, pour la ſuppreſſion des abus, & tout ce qui intéreſſe l'Egliſe catholique. La nonciature dont il fut en quelque ſorte le fondateur, a depuis continué ſans interruption, avec le meilleur effet pour la religion & le clergé catholique d'Allemagne. Son ſucceſſeur eſt aujourd'hui M. Barthélemi Pacca, dont les travaux pour le maintien des nonciatures & de l'autorité pontificale contre les innovations des métropolitains, ſont aſſez connus. Bonhomo mourut à Liége, dans l'abbaye de S. Jacques (alors l'aſile de la piété & de la ſcience, aujourd'hui ſéculariſée) le 25 février 1587. On a de lui *Reformationis Eccleſiaſticæ decreta generalia*, Cologne, 1585, 1 vol. in-8°. Le pape Benoît XIV cite ſouvent avec éloge cet ouvrage, dans ſon Traité *de Synodo Diœceſanâ*.

BONICHON, (François) prêtre de l'Oratoire, enſuite curé à Angers, mort en 1662, eſt auteur d'un ouvrage intitulé : *Pompa Epiſcopalis*. Ce livre fut compoſé lorſque Henri Arnauld fut fait évêque d'Angers. On a encore de lui un gros in-4°., intitulé : *L'autorité épiſcopale, défendue contre les nouvelles entrepriſes de quelques Réguliers mendians*, à Angers, 1658.

BONIFACE, comte de l'empire, plus connu par ſon amitié pour S. Auguſtin, que par ſes actions, fut chaſſé d'Afrique par les Vandales, & mourut en 432, d'une bleſſure qu'il reçut dans un combat contre Aëtius.

BONIFACE, (Saint) nommé d'abord Winfrid, apôtre de l'Allemagne, naquit en Angleterre vers l'an 680. Il embraſſa l'état monaſtique, fut fait prêtre en 710, & envoyé par Grégoire II en 719 pour travailler à la converſion des Infideles du Nord. Il remplit ſa miſſion dans la Thuringe, le pays de Heſſe, la Friſe & la Saxe, & y convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape ayant appris ces ſuccès, l'appella à Rome, le ſacra évêque le jour de S. André en 723, & le renvoya en Allemagne. Les progrès de la foi furent encore plus rapides à ſon retour. Il convertit les peuples de Baviere, & remplit le Nord du bruit de ſon nom & de ſes travaux apoſtoliques. Grégoire III lui accorda le *Pallium* & le titre d'archevêque, avec permiſſion d'ériger des évêchés dans les pays nouvellement conquis à la religion. Juſqu'alors Boniface n'avoit été fixé à aucune égliſe particuliere ; vers l'an 747 le pape Zacharie le plaça ſur le ſiege de Mayence, qui vaquoit par la dépoſition de Gervode. Tous ces faits confondent d'une maniere évidente & ſenſible les prétentions que les métropolitains d'Allemagne ont formées contre le ſiege de Rome, dont ils tenoient tout, & l'on peut dire que l'exiſtence même de

l'Égliſe d'Allemagne eſt l'effet non-ſeulement du zele, mais du pouvoir & de l'autorité hiérarchique de l'Égliſe Romaine. » Ignorez-vous, ingrats (dit un auteur connu à cette occaſion) » que ſans elle la Germanie ne ſeroit encore que » le repaire de quelques hordes » barbares, que les ours & les » aurocks habiteroient encore » les lieux où ſont aujourd'hui » vos floriſſantes cités; que le » ſang humain couleroit encore ſur les autels dreſſés à » des monſtres, là où le paiſible Agneau eſt immolé avec » une pompe ſainte dans de » magnifiques temples? Et depuis cette heureuſe révolution, due préciſément au » chriſtianiſme, dont Rome » vous a fait le don ineſtimable, que ne doit pas la » Germanie & ſon clergé ſurtout, à tant de pontifes, » dont les ſoins affectueux & » paternels ont conſtamment » employé l'impreſſion de l'autorité ſainte, pour en aſſurer la liberté contre l'oppreſſion & la violence, pour » maintenir dans cette grande » région la pureté de la foi » contre des ſectaires nombreux & puiſſans »? Boniface termina ſa vie par le martyre: un jour qu'il étoit en chemin pour donner la confirmation à quelques chrétiens, il fut percé d'une épée par les païens de la Friſe, dans la plaine de Dockum, près de la riviere de Bordne, le 5 juin 755. Cinquante-deux de ſes compagnons, ſoit miſſionnaires, ſoit chrétiens, furent maſſacrés avec lui; leur ſang fut une ſemence qui produiſit d'autres apôtres. Il s'étoit démis de l'archevêché de Mayence en faveur de Lulle ſon diſciple. On a de cet apôtre, des Lettres, recueillies par Serarius, 1629, in-4°, & des Sermons dans la Collection de D. Martenne. On y voit ſon zele, ſa ſincérité & ſes autres vertus, mais point de pureté ni de délicateſſe dans le ſtyle. Quant au différend qu'il eut avec Virgile de Salzbourg, dont les proteſtans & les philoſophes ont fait tant de faux rapports, *voyez* VIRGILE.

BONIFACE I, (Saint) ſucceſſeur du pape Zozime en 418, fut maintenu dans la chaire pontificale par l'empereur Honorius, contre l'archidiacre Eulalius qui s'étoit emparé de l'égliſe de Latran. C'eſt à ce pontife que S. Auguſtin dédia ſes IV livres contre les erreurs des Pélagiens. Il mourut en ſeptembre 422.

BONIFACE II, ſuccéda à Félix IV en 530. Il étoit Romain; mais ſon pere étoit Goth. Il avoit forcé les évêques aſſemblés en concile dans la baſilique de S. Pierre, à l'autoriſer dans le choix d'un ſucceſſeur. Il déſigna le diacre Vigile; mais ces prélats caſſerent peu de tems après, dans un autre concile, ce qui s'étoit fait dans le premier contre les canons & les uſages. On a de lui une Lettre à S. Ceſaire d'Arles dans les *Epiſtolæ Romanorum Pontificum* de D. Conſtant. Il mourut en 532.

BONIFACE III, Romain, monta ſur le ſaint-ſiege en 606, après la mort du pape Sabinien. Il convoqua un concile de 72 évêques, dans lequel on anathématiſa ceux qui parleroient

de désigner des successeurs aux papes & aux évêques pendant leur vie. Il mourut le 12 novembre de la même année. Il obtint de l'empereur Phocas, que le patriarche de Constantinople ne prendroit plus le titre d'*Evêque universel*.

BONIFACE IV, fils d'un médecin de Valeria au pays des Marses, succéda au précédent en 607. L'empereur Phocas lui céda le Panthéon, temple bâti par Marcus Agrippa à l'honneur de Jupiter Vengeur & des autres divinités du paganisme. Le pontife le changea en une église dédiée au vrai Dieu, en l'honneur de la Ste Vierge & de tous les Saints. C'est-là l'époque de la fête de tous les Saints le *1er* jour de novembre. Cette église subsiste encore, & fait l'admiration des voyageurs, sous le nom de *Notre-Dame de la Rotonde*. Il mourut en 614. On lui attribue quelques ouvrages qui ne sont pas de lui.

BONIFACE V, Napolitain, successeur de Dieu-Donné en 617, mourut en 625. Il défendit aux juges de poursuivre ceux qui auroient recours aux asiles des églises.

BONIFACE VI, Romain, pape après Formose en 896, ne tint le saint-siege que 15 jours. Comme il fut élu par une faction populaire, & qu'il avoit été dépose de la prêtrise avant d'avoir la tiare, il fut regardé comme antipape.

BONIFACE VII, surnommé *Francon*, antipape, meurtrier de Benoît VI & de Jean XIV, se fit reconnoître pontife en 984, le 20 août, & mourut subitement au mois de décembre suivant. Cet objet de l'exécration publique & de celle de la postérité, fut ignominieusement traité. On perça son cadavre à coups de lance, on le traîna par les pieds, & on le laissa nu dans la place, devant la statue de Constantin.

BONIFACE VIII, (Benoît Caïetan) d'abord avocat consistorial, protonotaire apostolique, chanoine de Lyon & de Paris, ensuite créé cardinal par Martin II, fut élevé sur le trône pontifical, après l'abdication de S. Célestin, en 1294. On a dit sans fondement, qu'il le menaça de l'enfer, s'il ne se démettoit de la papauté, pour en laisser revêtir un homme plus actif & plus ferme que lui; mais il est certain que Célestin n'abdiqua qu'à raison de son âge, de la connoissance de son inexpérience & de son goût pour la solitude & la retraite. Boniface craignant qu'il ne changeât de résolution & ne causât un schisme, le fit garder dans une espece de prison honnête, commode & respectée, jusqu'à sa mort. Les Colonne, une des plus puissantes maisons de Rome, troublerent les commencemens de son pontificat; ils étoient du parti des Gibelins, attachés aux empereurs & ennemis des papes, & eurent la hardiesse d'afficher un écrit, dans lequel ils protestoient contre l'élection de Boniface, & en appelloient au concile général, des procédures qu'on pourroit faire contre eux. Boniface les excommunia, leva des troupes pour soutenir son excommunication, & prêcha la croisade contre eux; ce qui produisit un accommodement. Mais le zele trop ardent de Boniface pour

rétablir la paix entre les princes chrétiens, le jeta dans de nouveaux embarras. Il réuſſit à la faire conclure entre la France & l'Arragon, mais il ne put l'établir entre la France & l'Angleterre; le guerrier & violent Philippe le Bel s'y refuſa hautement, & le pape ſe crut en droit de lui défendre la guerre : ce qui, joint à d'autres ſujets d'un mécontentement réciproque, alluma entr'eux une querelle longue & opiniâtre. Boniface donna pluſieurs bulles où il ſoumettoit la puiſſance temporelle à la ſpirituelle, prétention aujourd'hui univerſellement rejetée, mais qui, comme nous aurons lieu de le remarquer plus d'une fois, étoit alors reconnue par les princes même qui ſe bornoient à en reſtreindre les conſéquences ou en éviter l'application. C'étoit la juriſprudence générale du tems. Boniface finit par mettre le royaume en interdit. Philippe fait arrêter, dans l'aſſemblée des trois-états du royaume, qu'on en appellera au futur concile. Nogaret paſſe en Italie, ſous le prétexte de ſignifier l'appel; mais réellement pour enlever le pape. On le ſurprit dans Anagni, ville de ſon domaine, où il étoit né. Nogaret s'étoit joint à Sciarra Colonne, qui eut la brutalité de donner un ſoufflet au pape avec ſon gantelet. Nogaret lui donna des gardes, voulant l'emmener à Lyon où devoit ſe tenir le concile. Boniface mourut un mois après de chagrin, en 1303, à Rome où il étoit allé, après que les habitans d'Anagni l'eurent délivré des mains des François. Trois cents ans après, ſous Paul V, le onze octobre, jour même de ſa mort, on ouvrit ſon tombeau, placé dans la chapelle qu'il avoit conſtruite à l'entrée de l'égliſe de S. Pierre; on trouva ſes habits pontificaux en entier, & ſon corps ſans corruption, à la réſerve du nez & des levres; M. Sponde en parle comme témoin oculaire, s'étant trouvé à Rome dans ce tems-là. C'étoit en 1605. « On lit pourtant (ajoute un des judicieux auteurs de l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane*, d'où nous tranſcrivons ces détails) « que Boniface mourut » en furieux, ſe rongeant les » mains & les bras, ce qui fait » voir combien la partialité » altere quelquefois l'hiſtoire » dans les points les plus im- » portans ». Ce fut lui qui canoniſa S. Louis; qui inſtitua, en 1300, le Jubilé pour chaque centieme année; qui ceignit la tiare d'une ſeconde couronne; & qui recueillit en 1298 le 6e. livre des Décrétales, appellé le *Sexte*, dont l'édition la plus rare eſt celle de Mayence, 1465, in-fol. On a encore de lui quelques ouvrages. Il étoit ſavant pour ſon tems. Il ne faut pas juger de ſon caractere par ce que les auteurs françois en ont écrit. Pluſieurs de ſes démarches ſont blâmables ſans doute; mais celles de Philippe le Bel ne le ſont pas moins; elles ſont même beaucoup plus injuſtes & plus violentes, & font en quelque ſorte diſparoître les torts de Boniface. On regarde aſſez communément ce pape comme auteur de la fameuſe bulle *in Cœnâ*, quoiqu'elle n'ait guere été connue de ſon tems, & qu'on y trouve pluſieurs additions d'une date poſtérieure. Elle renferme

ferme des vues vaſtes, & la plupart utiles au bonheur des états & au ſoulagement des peuples; mais comme le pontife y prenoit un ton de commandement & employoit l'excommunication dans des matieres temporelles, elle a paru déroger au pouvoir des rois & à leur indépendance dans l'adminiſtration de leurs états. C'eſt pourquoi les papes Clément XIV & Pie VI en ont interrompu la publication qui ſe faiſoit tous les ans le jour du jeudi ſaint, & depuis cette époque elle eſt regardée comme non avenue. Cependant un philoſophe moderne, un politique ſage, modéré & ami des hommes, a paru la regretter: « Pourquoi, dit-il, diſ» puter au ſouverain pontife » un droit qui ſeul rendroit la » religion utile & reſpectable » aux ſociétés; celui de re» prendre les pécheurs ſcan» daleux, les infracteurs pu» blics du droit naturel, les » ſcélérats qui ſe jouent de » toutes les loix? La religion » n'eſt-elle pas faite pour les » puiſſans encore plus que pour » les foibles? Saint Ambroiſe » eut-il donc ſi grand tort de » chaſſer hors de l'égliſe le » meurtrier de Theſſalonique? » Eſt-ce un ſi grand mal que » l'Egliſe oſe réprimer des ty» rans qui ſe ſont encenſer » comme des dieux, qui ſe » croient les maîtres du genre» humain, & qui pour ſujets » n'ont plus que des ſatellites » gagés ou des eſclaves timides? » Un prince qui, pour nourrir » des chevaux, pour entretenir » des meſſalines & enrichir des » favoris, pour donner des » fêtes & élever des palais, » pour nourrir dix mille valets » & ſoudoyer quatre cent mille » bouchers, ne ceſſe d'établir » des impôts, des droits de » toute eſpece, juſqu'à ce qu'il » ait ſoutiré à ſon peuple la » derniere goutte de ſang; un » tel prince n'eſt-il pas infini» ment plus impie, plus odieux, » plus criminel, que tous ceux » que l'Egliſe a coutume d'ex» communier? Pourquoi donc » ne ſeroit-il pas ſoumis à l'ana» thême? Faut-il avoir plus » d'égards, plus de condeſcen» dance pour lui, à proportion » de ce que ſes forfaits ſont » plus noirs, plus affreux, plus » abominables? Eſt-ce un abus » qu'il y ait une égliſe qui parle » au nom du grand Dieu; au » nom de ce Dieu, *qui dicit* » *regi, Apoſtata; qui vocat du*» *ces impios; qui non accipit* » *perſonas principum; nec cog*» *novit tyrannum cùm diſcepta*» *ret contra pauperem?* Job. 34 ». Voyez PIE V. Jean Rubeus a écrit ſa *Vie* en latin, Rome, 1651, in-4°.

BONIFACE IX, Napolitain, d'une famille noble, mais réduite à la derniere miſere, fut fait cardinal en 1381, & pape en 1389, après la mort d'Urbain VI, pendant le ſchiſme d'Occident. Ses hiſtoriens louent ſa chaſteté, & lui reprochent le népotiſme. Il eſt certain qu'il avoit des vertus, & Thierri de Niem a chargé le tableau de ſes défauts. Il mourut en 1404. Ce pontife inſtitua les annates perpétuelles.

BONIFACE, (Hyacinthe) célebre avocat au parlement d'Aix, né à Forcalquier en Provence l'an 1612, mort en 1695, eſt connu par une com-

pilation recherchée des juriſconſultes. Elle eſt intitulée : *Arrêts notables du Parlement de Provence*, Lyon, 1708, 8 vol. in-folio.

BONIFACIO, (Balthaſar) ſavant Vénitien, archiprêtre de Rovigo, archidiacre de Tréviſe, enfin évêque de Capo-d'Iſtria, avoit d'abord profeſſé le droit à Padoue avec diſtinction. On lui eſt redevable de l'inſtitution des académies établies à Padoue & à Tréviſe pour la jeune nobleſſe. Ce prélat, mort en 1659 à 75 ans, a laiſſé pluſieurs ouvrages en vers & en proſe : I. Des Poéſies latines, 1619, in-16. II. *Hiſtoria Trevigiana*, in-4°. III. *Hiſtoria ludicra*, 1656, in-4°. IV. *De majoribus comitiis & judiciis capitalibus*, dans le *Theſaurus antiq.* de Burman. V. *Elogia Contarena*, Veniſe, 1623, in-4°. : c'eſt l'éloge de la famille de Contarini de Veniſe. On trouve dans ces hiſtoires une érudition variée & intéreſſante.

BONJOUR, (Guillaume) Auguſtin, né à Toulouſe en 1670, fut appellé à Rome par ſon confrere le cardinal Noris, en 1695. Clément XI l'honora de ſon eſtime, & l'employa dans pluſieurs occaſions. Ce pape avoit formé une congrégation, pour ſoumettre à un examen ſévere le Calendrier grégorien. Le P. Bonjour fournit d'excellens Mémoires à cette ſociété. Ce ſavant religieux mourut en 1714, à la Chine, où ſon zele pour la propagation de la foi l'avoit conduit. Il étoit profondément verſé dans les langues orientales, & ſur-tout dans celle des Cophtes. On a de lui : I. Des *Diſſertations ſur l'Ecriture-Sainte.* II. — *Sur les Monumens Cophtes de la Bibliotheque du Vatican*, &c. III. *Calendarium Romanum, cum gemino Epactarum diſpoſitu, ad novilunia civilia invenienda*, Rome, 1701, in-fol.

BONNAUD, (Jean-Baptiſte) après avoir fait de bonnes études, entra dans la ſociété des Jéſuites, où il reſta juſqu'à leur deſtruction. Après la mort de Montazet, archevêque de Lyon, il devint grand-vicaire de ce dioceſe ſous M. de Marbœuf, ſon ſucceſſeur, dont il eut toute la confiance. Il ſe diſtingua avant & durant la révolution par pluſieurs bons ouvrages, dont un *Diſcours ſur l'état civil des Proteſtans*, 1788, in-8°., qui auroit ſauvé l'Etat, s'il avoit été ſuivi. C'eſt particuliérement cet écrit qui anima contre lui ceux qui lui décernerent la palme du martyre dans l'égliſe des Carmes, le 2 ſeptembre 1792. Son érudition vaſte & variée égaloit ſon éloquence & ſa vigoureuſe logique. C'eſt lui qui mit au grand jour la fourberie des *Lettres*, que Caraccioli fabriqua ſous le nom de Clément XIV, dans ſon *Tartuffe épiſtolaire*, où il dévoile les petites vues d'une philoſophie hypocrite, que le fauſſaire y avoit déployées ; tâche que le P. Richard, dans ſon *Préſervatif contre les Lettres*, &c., & d'autres écrivains, avoient déjà remplie, mais avec moins de développement & d'étendue. On lui doit auſſi *Réclamation pour l'Egliſe Gallicane* contre l'invaſion des biens eccléſiaſtiques & l'abolition de la dîme, décrétées par l'aſſem-

blée prétendue nationale, Paris, 1792, in-8°.; ouvrage savant : & *Hérodote, Hiſtorien du peuple Hébreu ſans le ſavoir*, Liege, 1790, in-12. Eſpece de ſupplément à l'ouvrage de M. Guérin du Rocher, & rédigé ſur quelques papiers de celui-ci. Il y a des points de vue parfaitement dignes de l'*Hiſtoire des tems fabuleux*. Voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 déc. 1790, page 518, & l'art. GUÉRIN.

BONNE, payſanne de la Valteline, paiſſoit ſes brebis, lorſqu'elle fut rencontrée par Pierre Brunoro, illuſtre guerrier Parméſan. Cet officier ayant remarqué de la vivacité & de la fierté dans cette jeune fille, la prit, l'emmena avec lui, la fit habiller en homme, pour monter à cheval & l'accompagner à la chaſſe; & Bonne s'acquitta admirablement bien de cet exercice. Elle étoit avec Brunoro, lorſqu'il prit le parti du comte François Sforce, contre Alfonſe, roi de Naples, & elle le ſuivit, quand il rentra au ſervice du roi Alfonſe, ſon premier maître. Bonne ſut ménager enſuite pour ſon amant, auprès du ſénat de Veniſe, la conduite des troupes de cette république, avec 20 mille ducats d'appointemens. Brunoro, touché de tant de ſervices, épouſa ſa bienfaitrice. Bonne, après ſon mariage, fit de plus en plus paroître la grandeur de ſon courage. Cette héroïne ſe ſignala ſur-tout dans la guerre des Vénitiens, contre François Sforce, duc de Milan. Elle força les ennemis de rendre le château de Pavano, près de Breſſe, après y avoir fait donner un aſſaut, dans lequel elle parut en tête, les armes à la main. Le ſénat de Veniſe, plein de confiance pour les qualités guerrieres des deux époux, les envoya à la défenſe de Négrepont contre les Turcs. Ils défendirent ſi vigoureuſement cette iſle, que pendant tout le tems qu'ils y demeurèrent, les Turcs ne purent la ſubjuguer. Brunoro mourut à Négrepont, où il fut enterré fort honorablement. Bonne s'en revenant à Veniſe, mourut en chemin, l'an 1466, dans une ville de la Morée, laiſſant deux enfans de ſon mariage.

BONNEAU, *voy.* MIRAMION.

BONNECORSE, poëte françois & latin, de Marſeille; conſul de la nation Françoiſe au Grand-Caire & à Seyde, mourut en 1706. On a de lui des Poéſies, Leyde, 1716, in-12. Boileau plaça un de ſes ouvrages, mêlé de proſe & de vers (*la Montre d'Amour*), dans ſon *Lutrin*, parmi les livres mépriſables. Bonnecorſe s'en vengea par un poëme en dix chants, intitulé : *Le Lutrigot*, parodie plate du Lutrin.

BONNEFONS, (Jean) poëte latin, naquit en 1554 à Clermont en Auvergne, & exerça la charge de lieutenant-général de Bar-ſur-Seine. Sa *Pancharis* & ſes vers phaleuques, dans le goût de Catulle, ſont peut-être, de tous les ouvrages modernes, ceux qui approchent le plus du pinceau facile de cet ancien. La Bergerie a traduit la *Pancharis* en vers françois, fort inférieurs aux vers latins. Les Poéſies de Bonnefons ſont à la ſuite de celles de Beze, dans l'édi-

tion de cet auteur, donnée à Paris par Barbou, 1757, in-12. On en a auſſi une édition de Londres, 1720 & 1727, in-12. Bonnefons mourut en 1614, laiſſant un fils qui cultiva auſſi avec ſuccès la poéſie latine.

BONNEFONS, (Amable) Jéſuite, natif de Riom, eſt auteur de pluſieurs livres de piété, qui eurent cours dans leur tems; les principaux ſont: I. L'*Année chrétienne*, 2 vol. in-12. II. *La Vie des Saints*, 2 vol. in-8°., &c. Son ſtyle eſt lâche & incorrect. Il mourut à Paris en 1653.

BONNEVAL, (Claude-Alexandre, comte de) d'une ancienne famille de Limouſin, porta les armes de bonne heure, & ſervit avec diſtinction en Italie ſous Catinat & Vendôme. Il ſeroit parvenu aux premiers grades militaires, ſi quelques mécontentemens ne l'avoient engagé à quitter ſa patrie en 1706, pour ſe mettre au ſervice de l'empereur. Le miniſtre Chamillart le fit condamner à avoir la tête tranchée le 24 janvier 1707. L'empereur ayant déclaré en 1716 la guerre au grand ſeigneur, le comte de Bonneval partagea les ſuccès qu'eut le prince Eugene contre les Turcs. Il donna des preuves de valeur à la bataille de Peterwaradin. Il étoit alors major-général de l'armée. N'ayant autour de lui qu'environ 200 hommes de ſon régiment, il ſe trouva enveloppé par un corps nombreux de Janiſſaires, contre leſquels il ſe battit avec la plus étonnante intrépidité. Enfin, renverſé de ſon cheval & bleſſé d'un coup de lance, il eſt foulé aux pieds des chevaux. Ses ſoldats à l'inſtant lui font un rempart de leurs corps, écartent les plus audacieux, & font fuir les autres. Preſque tous y périſſent. Dix ſeulement, échappés à la mort, enlevent leur général, & le portent en triomphe à l'armée victorieuſe. Il fut fait lieutenant feld-maréchal. En 1720, ayant tenu des diſcours peu meſurés ſur le prince Eugene, & ſur la marquiſe de Prié, épouſe du commandant-général des Pays-Bas, il perdit tous ſes emplois, & fut condamné à un an de priſon. Dès qu'il eut été mis en liberté, il paſſa en Turquie, dans l'eſpérance de ſe venger un jour de la maiſon d'Autriche. Il ſe fit muſulman, & fut créé bacha à trois queues de Romélie, général d'artillerie, & enfin topigibachi. Il mourut en 1747, à 75 ans, haï & mépriſé, malgré ſes dignités, des partiſans de la ſecte qu'il avoit embraſſée. Dans la guerre de 1737, il ne put jamais parvenir à obtenir un commandement; la défiance ottomane le tint toujours dans des grades ſubalternes; il s'en plaint amérement dans ſes *Mémoires*. Il laiſſa un fils, d'une de ſes femmes turques, appellé d'abord le comte de la Tour, & depuis Soliman, qui lui ſuccéda dans la place de topigibachi. Le comte de Bonneval avoit du génie, de l'intelligence & du courage; mais il étoit ſatyrique dans ſes propos, bizarre dans ſa conduite & ſingulier dans ſes goûts. Sa vie fut un enchaînement de circonſtances extraordinaires. Proſcrit en France, il ne laiſſa pas de venir ſe marier publiquement à Paris. Quoiqu'il ſe fût fait muſulman,

il ne tenoit pas plus au mahométiſme qu'au chriſtianiſme. Il diſoit qu'*il n'avoit fait que changer ſon bonnet de nuit pour un turban*. Sa femme, de la maiſon de Biron, eſt morte en France en 1741, ſans enfans. Ses *Mémoires véritables*, & ſes nouveaux *Mémoires romaneſques* ont été imprimés à Londres en 1755, 5 vol. in-12.

BONNEVAL, (René de) né au Mans, mort au mois de janvier 1760, eſt dans la liſte des écrivains ſubalternes & des poëtes médiocres. On a de lui pluſieurs ouvrages en vers & en proſe. I. *Momus au cercle des Dieux*. II. *Réponſe aux Paradoxes de l'abbé des Fontaines*. III. *Critique du Poëme de la Henriade*. IV. *Critique des Lettres philoſophiques*. V. *Elémens d'éducation*.

BONNIVET, *voyez* GOUFIER.

BONOMO, *voyez* BONHOMO.

BONOSE, (Quintus Bonoſius) fils d'un rheteur, naquit en Eſpagne. Ayant perdu ſon pere, il s'enrôla & parvint à la place de lieutenant de l'empereur Probus dans les Gaules. Il ſe fit proclamer Céſar dans ſon département en 280, tandis que Procule prenoit le même titre en Germanie. Bonoſe fut pris & pendu en 281. Probus, qui diſoit de cet uſurpateur adonné au vin, qu'il étoit né pour boire plutôt que pour vivre, dit, en voyant ſon cadavre : *Ce n'eſt point un homme pendu, mais c'eſt une bouteille*... Procule eſſuya la même peine. Il étoit auſſi paſſionné pour les femmes, que Bonoſe pour le vin.

BONOSE, capitaine Romain, fut condamné à être décapité, par ordre de l'empereur Julien, ſous prétexte de rebellion ; mais en effet pour n'avoir pas voulu ôter du *Labarum*, la croix que Conſtantin y avoit fait peindre. La politique cruelle de ce prince diſſimulé, lui faiſoit toujours ſubſtituer des raiſons imaginaires dans les ſupplices ordonnés contre les chrétiens.

BONOSE, évêque de Naïſſe en Myſie, attaquoit, comme Jovinien, la virginité perpétuelle de la Ste Vierge. Il prétendoit qu'elle avoit eu d'autres enfans après J. C., dont il nioit même la divinité, comme Photin; en ſorte que les Photiniens furent nommés depuis *Bonoſiaques*. Il fut condamné dans le concile de Capoue, aſſemblé en 391 pour éteindre le ſchiſme d'Antioche.

BONOSE, *voy.* BENOIT I, pape.

BONRECUEIL, (Joſeph Duranti de) prêtre de l'Oratoire, fils d'un conſeiller au parlement d'Aix, ſa patrie, mort à Paris en 1756, à 93 ans, a traduit les Lettres de S. Ambroiſe, 3 vol. in-12, avec les Pſeaumes expliqués par Théodoret, S. Baſile & S. Jean-Chryſoſtome, en 7 vol. in-12, 1741. Ses verſions ſont exactes, & ſon ſtyle eſt aſſez pur.

BONTEKOE, (Corneille) Hollandois, médecin de l'électeur de Brandebourg, & profeſſeur à Francfort-ſur-l'Oder, mort en 1685, à l'âge de 35 ans, laiſſa un *Traité ſur le thé*, & un autre *ſur l'année climactérique*. On les traduiſit en françois en 1699, 2 vol. in-12. Ses

Œuvres furent publiées à Amsterdam, 1689, in-4°.

BONTEMS, (Madame) née à Paris en 1718, morte dans la même ville en 1768, avoit reçu de la nature un esprit plein de graces. Une excellente éducation en développa le germe. Elle possédoit les langues étrangeres, & connoissoit toutes les finesses de la sienne. C'est à elle que nous devons la traduction du poëme anglois des *Saisons*, 1759, in-12. Cette version est aussi exacte qu'élégante.

BONTIUS, (Gérard) professeur en médecine dans l'université de Leyde, sur la fin du 16e. siecle, étoit un homme d'une profonde érudition, & très-versé dans la langue grecque. Il vit le jour à Ryswick, petit village dans le pays de Gueldre. Il mourut à Leyde le 15 septembre 1599, âgé de 63 ans. Bontius est auteur d'une composition de pilules, qui, de son nom, sont appellées *Pilulæ tartaræ Bontii.* Les Hollandois nous en ont long-tems caché la description; ils s'étoient même fait une loi de ne pas la rendre publique, si l'industrie de quelques médecins ne leur avoit arraché ce qu'un intérêt mal-entendu leur avoit fait receler jusqu'alors.

BOODT, (Anselme Boece de) médecin à Bruges, mort vers l'an 1660, s'est fait un nom par un traité peu commun, intitulé: *De Gemmis & lapidibus*, Leyde, 1636 & 1647, in-8°; traduit en françois sous ce titre: *Le parfait Jouaillier, ou Histoire des Pierreries, composée en latin par Boodt, avec des figures d'André Toll, & traduite en françois par Bachou*, Lyon, 1644, in-8°.

BOONAERT, *voyez* BONAERT.

BOONAERTS, (Olivier) ou *BONARTIUS*, Jésuite, né à Ypres en 1570, mort dans la même ville le 23 octobre 1655. Nous avons de lui: I. De l'*Institution des Heures Canoniques*, Douai, 1625 & 1634, in-8°. Il y a une proposition condamnée par Alexandre VII. II. *Accord de la Science & de la Foi*, La Haye, 1665, in-4°. III. *Commentaire sur l'Ecclésiastique*, Anvers, 1634, in-fol. IV. *Commentaire sur Esther*, Cologne, 1647, in-fol. Ces livres sont estimés. Ils sont écrits en latin, d'un style assez pur.

BOOT, (Arnold) calviniste, né en Hollande vers 1606, s'appliqua à l'étude des langues savantes, & à la médecine qu'il exerça en Angleterre & en Irlande. En 1644, il se retira à Paris, où il se donna entiérement aux travaux littéraires, & mourut en 1653; il fit plusieurs ouvrages pour défendre l'intégrité du texte hébreu moderne, attaqué par le P. Morin & Jean Cappel, mais ils leur firent peu de tort. Le P. Le Long a relevé, dans sa *Bibliotheque sacrée* (p. 290), plusieurs bévues échappées à Boot, dans ses *Animadversiones ad Textum hebraïcum*, Londres, 1644. Nous avons encore de lui *Observationes medicæ*, Helmstad, 1664, in-4°. Il a eu part à la *Philosophie naturelle réformée*, Dublin, 1641, in-4°, publiée par son frere Gerard Boot, mort à Dublin l'an 1650. C'est une critique de la philosophie d'Aristote.

BOOZ, fils de Salmon, pere d'Obed, épousa Ruth, vers

l'an 1175 avant J. C. Il en eut Obed, aïeul de David.

BORCHOLTEN, (Jean) né à Lunebourg en 1537, d'une famille noble, professa le droit romain à Rostoc, à Helmstad. On estime beaucoup son *Commentaire des Institutes de Justinien*. On a encore de lui plusieurs traités sur divers points de droit, entr'autres sur les *matieres féodales*. Il mourut en 1594, âgé de 57 ans.

BORDE, (Vivien la) prêtre de l'Oratoire, né à Toulouse en 1680, supérieur de la maison de S. Magloire à Paris, mourut dans cette ville en 1748. Il avoit été envoyé à Rome avec l'abbé Chevalier, par le cardinal de Noailles, pour les affaires de la Constitution. On a de lui plusieurs écrits fort estimés par les anti-constitutionnaires : I. *Témoignage de la vérité dans l'Eglise*, 1714, in-12. L'auteur fit, dit-on, en trois jours cet ouvrage, où il y a beaucoup d'imagination. Il le désavoua depuis, en adhérant à la Constitution. II. *Principes sur la distinction des deux Puissances*, 1753, in-12. Cet ouvrage condamné par le clergé de France, renferme des principes pernicieux & destructifs de la juriſdiction ecclésiastique. III. *Retraite de dix jours*, 1755, in-12. IV. *Conférence sur la Pénitence*, in-12, petit format : ouvrage d'une morale rigide & sévere. V. *Mémoires sur l'assemblée prochaine de la Congrégation de l'Oratoire*, 1733, in-4°.

BORDE, (Charles) né à Lyon en 1711, & mort dans la même ville en 1781, s'est fait connoître par un Discours *sur les avantages des sciences & des arts*, 1752, in-8°; par des tragédies, des comédies, des odes & autres pieces légeres. On y trouve quelquefois des tableaux instructifs & d'une vérité attachante, tel que celui de l'âge de nos peres dans le *Retour de Paris*.

On croyoit aux vertus, aux loix, à la patrie,
A l'amitié qui seule embellit notre vie,
Et l'on n'écrivoit pas sans raison, sans propos,
Pour faire un peu de bruit, pour subjuguer des sots.
On ne parcouroit point chaque art, chaque science,
Pour en savoir les mots et jouer l'importance.
Nos ancêtres n'étoient ni savans ni subtils;
L'esprit borné, mais sain, peut-être ignoroient-ils
Ce mot d'*humanité* dont l'abus nous impose;
On se passoit du terme, et l'on avoit la chose;
Les sottises pour eux avoient bien moins d'appas,
Et si l'on en faisoit, on n'en imprimoit pas.

On a publié ses *Œuvres diverses*, Paris, 1783, 4 vol. in-8°.

BORDELON, (Laurent) né à Bourges en 1653, mourut à Paris en 1730, chez le président de Lubert dont il avoit été précepteur. Il étoit docteur en théologie à Bourges; il n'en travailla pas moins pour le théâtre de Paris. On a de lui plusieurs pieces, entiérement oubliées : *Misogine*, ou *la Comédie sans femmes*... Scenes du *Clàm* & du *Coràm*... *M. de Mort-en-Trousse*, &c., &c., &c. Le théâtre convenant peu à son état, il se jeta dans la morale, & la traita comme il avoit fait la comédie : écrivant, d'un

ſtyle plat & bizarre, des choſes extraordinaires. De tous ſes ouvrages, on ne connoît plus ni ſon *Mital*, ni ſon *Voyage forcé de Becafort hypocondriaque ;* ni ſon *Gomgam*, ou *l'Homme prodigieux tranſporté en l'air, ſur la terre & ſur les eaux ;* ni ſon *Titetutefnoſy ;* ni le *Supplément de Taſſe-Rouſſi Friou-Titave*, &c. Il ne reſte plus que ſon *Hiſtoire des imaginations de M. Ouffle, ſervant de préſervatif contre la lecture des Livres qui traitent de la Magie, des Démoniaques, des Sorciers*, &c. On l'a réimprimée en 1754. Cet *Ouffle* eſt un homme à qui la lecture des démonographes a fait perdre la tête. Bordelon ne raconte pas ſes extravagances avec le même eſprit que Cervantes a mis dans le récit de celles de Dom Quichotte ; ſon ſtyle eſt ſi diffus & ſi aſſommant, que les compilateurs les plus lourds trouveroient de quoi s'y ennuyer. A des imaginations vraiment ridicules, il aſſocie des faits dont l'exiſtence, ou du moins la poſſibilité, paroît être bien conſtatée. Bordelon diſoit qu'*il écrivoit pour ſon plaiſir ;* mais il ne travailloit guere pour celui de ſes lecteurs. Ayant dit un jour, *que ſes ouvrages étoient ſes péchés mortels ;* un plaiſant lui répliqua, *que le public en faiſoit pénitence.* Ses *Dialogues des Vivans*, Paris, 1717, ſont recherchés par quelques curieux, tout inſipides qu'ils ſont, parce qu'ils furent ſupprimés dans le tems ſur les plaintes de quelques perſonnes qu'on y faiſoit parler.

BORDEU, (Théophile de) naquit le 22 février 1722 à Iſeſte en Béarn, d'Antoine de Bordeu, médecin du roi à Barege, homme diſtingué dans ſon art. Le fils fut digne du pere. A l'âge de 20 ans, pour parvenir au grade de bachelier dans l'univerſité de Montpellier où il étudioit alors, il ſoutint une theſe *De ſenſu genericè conſiderato*, qui renferme le germe de tous les ouvrages qu'il publia depuis. Des connoiſſances ſi précoces déterminerent ſes profeſſeurs à le diſpenſer de pluſieurs actes par leſquels on parvient à la licence. En 1746, le jeune médecin ſe rendit à Paris, où il s'acquit la plus grande réputation, & gagna particuliérement la confiance des dames, dont il ſut captiver les bonnes graces. Ayant pris ſes licences dans cette ville en 1755, il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité. Il mourut ſubitement la nuit du 23 au 24 novembre 1776. Une mélancolie profonde, produite, à ce que l'on prétend, par une goutte vague, précéda ſes derniers jours ; on le trouva mort dans ſon lit. La facilité avec laquelle il exerçoit ſa profeſſion, ſon éloignement pour les remedes, & ſa confiance dans la nature, lui ont quelquefois attiré le reproche de ne pas croire beaucoup à la médecine. Mais ſes doutes étoient d'autant moins blâmables, qu'il s'occupa ſans ceſſe à rendre les reſſources de ſon art plus certaines. Ses ouvrages ſont : I. *Lettres ſur les Eaux minérales de Béarn*, 1746, & 1748, in-12. II. *Recherches anatomiques ſur la poſition des glandes*, 1751, in-12. III. *Diſſertation ſur les écrouelles*, 1751, in-12. IV. *Diſſertation ſur les criſes*, 1755, in-12. V. *Recherches ſur le pouls*

par rapport aux criſes, 1772, 4 vol. in-12 : cet ouvrage qui montre beaucoup de ſagacité, a été traduit en anglois. VI. *Recherches ſur quelques points de l'Hiſtoire de la Médecine*, 1764, 2 vol. in-12. VII. *Recherches ſur le tiſſu muqueux ou l'organe cellulaire, & ſur quelques maladies de poitrine*, 1766, in-12. VIII. *Traité des maladies chroniques*, tome premier, in-8°., 1776. *Voyez* ſon *Eloge*, par M. Gardanne, docteur en médecine de Paris, 1777, & par M. Rouſſel 1778.

BORDINGIUS, (André) fameux poëte Danois. Ses Poéſies ont été imprimées à Copenhague en 1736; & elles ſont d'autant plus eſtimées en Danemarck, que les verſificateurs y ſont fort rares : ce qui prévient beaucoup en faveur du génie national.

BORDONE, (Paris) peintre, né vers 1520 à Tréviſe en Italie, d'une famille noble, diſciple du Titien, vint en France en 1538. Il y peignit François I, & pluſieurs dames de ſa cour. Les récompenſes furent proportionnées à ſes talens. Il ſe retira à Veniſe, & s'y procura une vie heureuſe par ſes richeſſes & ſon goût pour tous les beaux-arts. Il y a au palais-royal de Paris une Sainte-Famille de Bordone. Son tableau le plus eſtimé eſt celui de l'Aventure du Pêcheur, qu'il peignit pour les confreres de l'école de S. Marc. Il revint à Paris, où il mourut l'an 1587.

BORE, (Catherine de) fille d'un ſimple gentilhomme, étoit religieuſe du couvent de Nimptſchen en Allemagne, à 2 lieues de Wittemberg, lorſqu'elle quitta le voile avec huit autres, pendant les troubles ſuſcités dans l'Egliſe par Luther. On prétend que ce fut Léonard Cope, ſénateur de Torgaw, qui les porta à prendre cette réſolution. Elles exécuterent ce projet un jour de vendredi ſaint. Luther prit la défenſe de ces religieuſes & de Léonard Cope, & publia une Apologie pour juſtifier leur apoſtaſie. Catherine de Bore, retirée à Wittemberg, y vécut, dit-on, aſſez librement avec des étudians de cette univerſité. Luther, paſſionnément amoureux de cette religieuſe, l'épouſa deux ans après, en 1526, fort bruſquement: ſoit pour faire dépit aux catholiques, ſoit plutôt pour ſatisfaire ſa paſſion & pour étouffer les cris du public. Catherine n'avoit alors que 26 ans. Elle joignit aux agrémens de la figure, une coquetterie amuſante. Le réformateur, beaucoup plus vieux qu'elle, en fut aimé, comme s'il eût été dans ſon printems. Son caractere étoit cependant peu propre à faire des heureux. Hautaine, ambitieuſe, magnifique au-dehors, avare dans ſon domeſtique, elle avoit l'orgueil de la nobleſſe Allemande, & les petiteſſes de ſon ſexe. Elle mourut en 1552, âgée d'environ 53 ans. Frédéric Meyer a donné ſa *Vie* en 1 vol. in-4°, dans laquelle, malgré les efforts de l'auteur panégyriſte, on démêle ſans peine les vices de cette moniale, & de l'héréſiarque, ſon prétendu époux.

BORÉE, fils d'Aſtrée & d'Héribée, l'un des quatre principaux vents, enleva Orithye, fille d'Erecthée. Il en eut deux

fils, Calaüs & Zéthès. La fable raconte, que s'étant transformé en cheval, il procura à Dardanus, par cette métamorphose, douze poulains d'une telle légéreté, qu'ils couroient sur les épis sans les rompre, & sur la surface de la mer sans enfoncer. Les poëtes le peignent en enfant ailé, avec des brodequins, & le visage couvert d'un manteau. C'étoit le vent du septentrion.

BOREL, *voy.* BORREL.

BOREL, (Pierre) né à Castres, en 1620, médecin ordinaire du roi, associé de l'académie des sciences pour la chymie, mourut en 1689, & selon d'autres en 1678. On a de lui : I. *De vero Telescopii inventore*, à La Haye, 1651, in-4°. II. *Les Antiquités de Castres*, imprimées dans cette ville en 1649, in-8°: ce livre est rare. III. *Trésor des recherches & des antiquités gauloises*, Paris, 1655, in-4°. Ce répertoire des vieux mots & des vieilles phrases de la langue françoise, est estimé & consulté. On le trouve à la fin de la derniere édition du *Dictionnaire étymologique* de Ménage. IV. *Historiarum & observationum Medico-Physicarum Centuriæ quinque*, Paris, 1676, in-8°. V. *Bibliotheca Chymica*, Paris, 1654, in-12.

BORELLI, (Jean-Alfonse) Napolitain, né en 1608, professeur de philosophie & de mathématiques à Florence & à Pise, mort à Rome en 1679, est auteur d'un traité estimé *de motu animalium*, Rome, 1680 & 1681, 2 vol. in-4°., & d'un autre, *de vi percussionis*, Leyde, 1686, in-4°. où l'on trouve des observations curieuses & des vues neuves. Il fut peut-être le premier qui tenta, mais avec très-peu de succès, de réduire à une démonstration exacte, les théorêmes de la physiologie, sur laquelle est fondée la médecine. Du reste, il y a dans ces deux ouvrages d'excellentes observations, dont les physiciens de ce siecle ont profité très-souvent sans citer la source : genre d'ingratitude qui accommode si bien la vanité, & qui honore si peu la science. Quoiqu'il eût part aux bienfaits de la reine Christine qui l'avoit appellé à Rome, il mourut assez pauvre; & il augmenta la longue liste des savans, auxquels la fortune a manqué, ou qui n'ont pas eu le talent de bien user de ses dons.

BORGHESE, (Paul Guidotto) peintre & poëte italien, né à Lucques, avoit 14 talens ou métiers. Il n'en mourut pas moins dans une extrême misere, en 1626, à 60 ans. L'envie le tourmentoit autant que l'indigence. Jaloux du Tasse, il crut faire tomber sa *Jérusalem délivrée*, en composant un autre poëme, où il prenoit le genre, la mesure, le nombre des vers, enfin les rimes mêmes de son rival. Il ne lui manquoit plus que le génie. Il intitula son ouvrage, qui est, dit-on, resté manuscrit : *La Jérusalem ruinée*. Il n'eut pas plus de succès que le *Lutrigot;* parodie du *Lutrin* de Boileau, par Bonnecorse.

BORGHINI, (Vincent) né à Florence en 1515, d'une famille noble, se fit bénédictin en 1531. Il fut un des réviseurs choisis pour la correction du *Décameron* de Bocace, ordonnée par la congrégation de l'*Index*, & exécutée dans l'édition

de Florence, 1573, in-8°. Mais son ouvrage le plus connu, & qui lui a fait le plus d'honneur, eſt celui qui a pour titre : *Diſcorſi iſtorici di M. Vincenzo Borghini*, imprimé à Florence, 1584 & 1585, en 2 vol. in-4°, & réimprimé dans la même ville en 1755, avec des remarques. Il y traite de l'origine de Florence, & de pluſieurs points intéreſſans de ſon hiſtoire, de ſes familles, de ſes monnoies, &c. Borghini mourut en 1580, après avoir refuſé par humilité, l'archevêché de Piſe, qui lui fut offert quelque tems avant ſa mort. — Il ne faut pas le confondre avec un autre écrivain, de même nom, & probablement de la même famille (*Raſaëllo* BORGHINI), auteur de pluſieurs Comédies, & d'un traité ſur la peinture & la ſculpture, aſſez eſtimé, ſous le titre de *Ripoſo della Pittura, e della Scultura*, publié à Florence en 1584, in-8°, & 1730, in-4°.

BORGIA, (Céſar) ſecond fils naturel d'Alexandre VI, fut élevé par ſon pere à la dignité d'archevêque de Valence, & à celle de cardinal. Il ſe montra digne de lui, par ſa paſſion pour Lucrece ſa ſœur, & par le meurtre de ſon aîné Jean Borgia, devenu ſon rival, qu'on trouva percé de 9 coups d'épée en 1497. Céſar paſſa, après ces forfaits, de l'état eccléſiaſtique au ſéculier. Louis XII, qui s'étoit ligué avec ce ſcélérat pour la conquête du Milanez, le fit duc de Valentinois, & lui donna en mariage Charlotte d'Albret, qu'il épouſa malgré ſa qualité de diacre, ſur la diſpenſe que lui en donna ſon pere. Borgia ſoutenu par les troupes du roi de France, ſe rendit maître des meilleures places de la Romandiole, prit Imola, Forli, Faënza, Pezaro & Rimini, s'empara du duché d'Urbin & de la principauté de Camérino. Les principaux ſeigneurs Italiens s'unirent contre cet uſurpateur. Céſar ne pouvant les réduire par la force, employa la perfidie. Il feint de faire la paix avec eux, les attire à Sinigaglia, les enferme dans cette place, & ſe ſaiſit de leurs perſonnes. Vitelli Oliverotto da Fermo, Jean des Urſins & le duc de Gravina, furent étranglés. Le cardinal des Urſins, partiſan de ces infortunés, eſt conduit au château Saint-Ange. On l'y oblige de ſigner un ordre, pour faire livrer au duc de Valentinois toutes les places de la maiſon des Urſins ; il n'en mourut pas moins par le poiſon. Un autre cardinal qu'Alexandre avoit fait paſſer par toutes les charges les plus lucratives de la cour de Rome, fut trouvé mort dans ſon lit ; & Borgia recueillit ſa ſucceſſion qui montoit à plus de 80 mille écus d'or. Après la mort de ſon pere, Céſar perdit la plupart des places qu'il avoit conquiſes par ſa valeur & par ſa perfidie. Ses ennemis manquerent de le maſſacrer ſous Pie III ; la protection du roi de France lui ſauva la vie. Le duc de Valentinois l'en remercia en quittant ſon parti. Jules II, ſucceſſeur de Pie, le fit mettre en priſon à Oſtie, juſqu'à ce qu'il eût rendu les places qui lui reſtoient encore. Il lui permit enſuite de ſe rendre auprès de Gonſalve de Cordoue, qui l'envoya en Eſpagne,

où on l'enferma. César s'étant évadé de sa prison, se réfugia vers Jean d'Albret, roi de Navarre, son beau-frere. Il se mit à la tête de son armée, contre le connétable de Castille. Il alla mettre le siege devant le château de Viane, & y fut tué le 12 mars 1507 (*voyez* ALEXANDRE VI). Ce scélérat avoit de la bravoure, de la souplesse & de l'intrigue; mais un seul de ses attentats suffiroit pour flétrir la mémoire du plus grand homme. Il avoit pris pour devise: *Aut Cæsar, aut nihil.* Ce qui donna lieu à un poëte de faire ce distique:

Borgia Cæsar erat, factis et nomine Cæsar;
Aut nihil aut Cæsar, *dixit: utrumque fuit.*

BORGIA, (Saint François de) *voyez* FRANÇOIS.

BORIS-GUDENOU, grand écuyer de Moscovie, & beau-frere du grand-duc, fut régent de l'état pendant le regne de Fædor. Voulant s'emparer de la couronne, il fit tuer Démétrius, frere de Fædor, à Uglitz, où on l'élevoit. Pour cacher son meurtre, il fit perdre la vie au gentilhomme à qui il avoit confié le soin de l'exécuter; il envoya des soldats pour raser le château d'Uglitz, & chasser les habitans, comme s'ils eussent favorisé l'assassinat. On croit qu'ensuite il empoisonna le jeune Fædor, pour se rendre maître absolu de l'empire. Il feignit de refuser la dignité suprême; mais il employa secrétement toutes sortes de moyens pour l'obtenir par l'élection des grands. Il obtint ce qu'il souhaitoit: mais son bonheur fut traversé par l'imposture de Griska, qui parut sous le nom de Démétrius, & qui obtint la protection du vaivode de Sandomir. Il persuada à celui-ci que l'assassin envoyé par Boris avoit tué un jeune garçon qui lui ressembloit, & que ses amis l'avoient fait évader. Ce vaivode leva une armée, entra en Moscovie, & déclara la guerre au grand-duc. Il prit d'abord plusieurs villes, & attira à son parti plusieurs officiers de Boris, qui en mourut de chagrin en 1605. Les Boyards couronnerent Fædor-Bonitowits, fils de Boris, qui étoit fort jeune; mais la prospérité des armes du faux Démétrius les engagea ensuite à le reconnoître pour leur prince. Le peuple, gagné par eux, courut promptement au château, & arrêta prisonnier le jeune grand-duc avec sa mere. En même tems on envoya supplier Démétrius de venir prendre possession de son royaume. Le nouveau roi fit tuer la mere & le fils le 10 juin 1605, & c'est ainsi que finit cette tragédie.

BORLACE, (Edmond) docteur en médecine, Anglois, exerça avec succès sa profession à Chester, & s'adonna à l'étude de l'histoire dans ses momens de loisir. Il mourut en 1682, après avoir publié: I. *Histoire de la réunion de l'Irlande à l'Angleterre*, Londres, 1675, in-8°. II. *Histoire de la rébellion d'Irlande en 1641*, Londres, 1680, in-fol., en Anglois.

BORLASE, (Guillaume) né à Pendéen en Cornouailles l'an 1696, fut successivement ministre à Ludgvan & à S. Just. Sa science le fit admettre dans

la société royale de Londres, & il mourut le 31 août 1772, après avoir donné au public : I. *Observations sur l'Etat ancien & présent des Isles de Scilly*, Oxfort, 1756, in-4°. II. *Histoire naturelle de Cornouailles*, Oxfort, 1758, in-fol. III. *Antiquités de Cornouailles*, Londres, 1769, in-fol.

BORNIER, (Philippe de) lieutenant-particulier au présidial de Montpellier, naquit dans cette ville en 1634, & y mourut en 1711. On l'employa dans différentes affaires importantes. On a de lui : I. *Conférences des nouvelles ordonnances du roi Louis XIV, avec celles de ses prédécesseurs*, 1755, 2 vol. in-4°. II. *Commentaires sur les conclusions de Ranchin*. Ces deux ouvrages, & sur-tout le premier, sont des sources dans lesquelles les jurisconsultes François ne cessent de puiser.

BORREL, (Jean) connu sous le nom de *Buteo*, chanoine régulier de S. Antoine, se distingua de son tems dans les sciences abstraites. Il naquit à Charpey en Dauphiné, l'an 1492, & mourut à Cénar, bourg voisin de Romans, en 1572. Il donna en 1554 à Lyon, in-4°, le Recueil de ses ouvrages géométriques. On y trouve d'excellentes Dissertations, où l'auteur unit la solidité du jugement à l'exactitude de la géométrie, entr'autres une Dissertation sur l'arche de Noé, très-estimée des savans. Il y démontre que la capacité de ce vaisseau étoit parfaitement proportionnelle à son objet. Jean Pelletier a trouvé quelques difficultés dans son plan d'architecture, qu'il a fait disparoître par le moyen des changemens qu'il propose. Kircher, Lami, Cumberland, Budée, Wilkins se sont exercés sur le même sujet. Quelques incrédules qui n'ont pu opposer rien de solide à leur géométrie, se sont bornés à la tourner en ridicule. C'est leur derniere ressource. Mais quoique les divers systêmes sur la structure de l'arche ne soient que des conjectures, elles démontrent cependant que les commentateurs qui ont travaillé à éclaircir la narration des Livres Saints, ont eu en général plus de capacité, de lumieres, d'érudition, de jugement que ceux qui font profession de mépriser les anciens monumens, sans pouvoir en donner aucune raison.

BORRI, (Joseph François) né à Milan le 4 mai 1627, enthousiaste, chymiste, hérésiarque & prophete, s'attacha d'abord à la cour de Rome; mais ayant ensuite déclamé contre elle, & rempli la ville du bruit de ses révélations, il fut obligé de la quitter. Retiré à Milan, sa patrie, il contrefit l'inspiré, dans la vue, dit-on, de s'en rendre le maître par les mains de ceux auxquels il communiquoit son enthousiasme. Il commençoit par exiger d'eux le vœu de pauvreté; & pour le leur faire mieux exécuter, il leur enlevoit leur argent; il leur faisoit jurer ensuite de contribuer, autant qu'il seroit en eux, à la propagation du regne de Dieu, qui devoit bientôt s'étendre par tout le monde, réduit à une seule bergerie, par les armes d'une milice dont il devoit être le général & l'apôtre. Ses desseins ayant été

découverts, il prit la fuite ; l'inquiſition lui fit ſon procès, & l'abandonna à la juſtice ſéculiere qui le condamna comme hérétique à perdre la vie, ce qu'il méritoit d'ailleurs comme ſéditieux & perturbateur du repos public : ſon effigie fut brûlée avec ſes écrits à Rome en 1660. Borri ſe réfugia à Strasbourg, & delà à Amſterdam, où il prit le titre modeſte de *Médecin univerſel*. Une banqueroute l'ayant chaſſé de la Hollande, il paſſa à Hambourg, où la reine Chriſtine perdit beaucoup d'argent à lui faire chercher la pierre philoſophale. Le roi de Danemarck imita Chriſtine, & ne réuſſit pas mieux. Borri ſe ſauva en Hongrie. Le nonce du pape, qui étoit alors à la cour de Vienne, le réclama. L'empereur le rendit, mais avec parole du pape de ne point le faire mourir. Conduit à Rome, il y fut condamné à faire amende honorable & à une priſon perpétuelle. Il mourut en 1695, à 68 ans, au château Saint-Ange, dans lequel il avoit été transféré à la priere du duc d'Eſtrées, qu'il avoit guéri d'une maladie déſeſpérée. On a de lui de mauvais ouvrages ſur l'alchymie. Son livre intitulé : *La Chiave del Gabinetto*, Cologne, 1681, in-12, eſt rare & ſe vend cher.

BORRICHIUS, (Olaüs) profeſſeur de médecine à Copenhague, naquit en 1626, & mourut de la pierre en 1690. Il laiſſa une ſomme conſidérable pour l'entretien des pauvres étudians. Il ne voulut jamais ſe marier, ne croyant pas que ſes études & ſa philoſophie puſſent ſe concilier avec les embarras du mariage ; & perſuadé que le génie perd toujours quelque choſe de ſon élévation & de ſa force dans la ſociété de la femme. On a de lui beaucoup d'ouvrages. I. *De Poetis Græcis & Latinis*. II. *Antiquæ Romæ imago*. III. *De ſomno & ſomniferis*, 1680, in-4°. IV. *De uſu plantarum indigenarum*, 1688, in-8°., &c.

BORROMÉE, (S. Charles) naquit en 1538 dans le château d'Arone, du comte Gibert Borromée, & de Marguerite de Médicis. Charles s'adonna de bonne heure à la retraite & aux lettres. Son oncle maternel, Pie IV, l'appella auprès de lui ; le fit cardinal & archevêque de Milan. Charles n'avoit alors que 22 ans. Il conduiſit les affaires de l'Egliſe, comme un homme qui l'auroit gouvernée pendant long-tems ; il forma une académie, compoſée d'eccléſiaſtiques & de ſéculiers, que ſon exemple & ſes libéralités animoient à l'étude & à la vertu. Le jeune cardinal, au milieu d'une cour faſtueuſe, ſe laiſſa entraîner au torrent, ſe donna des appartemens, des meubles & des équipages magnifiques. Sa table étoit ſervie ſomptueuſement, ſa maiſon ne déſempliſſoit point de gentilshommes & de gens-de-lettres. Son oncle, charmé de cette magnificence, lui donna de quoi la ſoutenir. On le vit dans peu de tems grand-pénitencier de Rome, archiprêtre de Ste.-Marie-Majeure ; profeſſeur de pluſieurs couronnes, & de divers ordres religieux & militaires ; légat de Bologne, de la Romagne & de la Marche d'Ancone. C'étoit dans ce tems-là que ſe tenoit

le concile de Trente. On parloit beaucoup de la réformation du clergé. Charles, après l'avoir conseillée aux autres, l'exécuta sur lui-même. Il réforma tout d'un coup jusqu'à 80 domestiques de marque, quitta la soie dans ses habits, s'imposa chaque semaine un jeûne au pain & à l'eau. Il se prescrivit bientôt des choses bien plus importantes. Il tint des conciles, pour confirmer les décrets de celui de Trente, terminé en partie par ses soins. Il fit de sa maison un séminaire d'évêques; il établit des colleges, des communautés; renouvella son clergé & les monasteres; forma des asyles pour les pauvres & les orphelins, pour les filles exposées à se perdre, ou qui vouloient revenir à Dieu après s'être égarées. Mais de tous ces établissemens, celui qui produisit les fruits les plus précieux & les plus étendus, ce fut les séminaires épiscopaux, dont les réglemens servirent de modele à tous ceux qui furent fondés dans la suite, & dont l'Eglise tira de si grands avantages, que lorsque l'empereur Joseph II entreprit de détruire dans ses états la religion catholique, il ne crut pouvoir employer à ce dessein un moyen plus sûr, que de les abolir, en les remplaçant par une école profane & hétérodoxe, sous le nom de *séminaire-général*, que les catholiques appellerent *nouvelle Babylone*. Le zele de Charles enchanta les gens de bien, & irrita les méchans. L'ordre des Humiliés, qu'il voulut réformer, excita contre lui un frere Farina, membre détestable de cette congrégation. « Ce malheureux (dit un auteur qui a écrit la Vie de S. Charles avec autant d'exactitude que d'intérêt) » se » posta à l'entrée de la chapelle » du palais archiépiscopal, le » 26 octobre 1569, dans le tems » où le Saint faisoit la priere » du soir avec sa maison. On » chantoit alors une antienne, » & on étoit à ces mots : *Non* » *turbetur cor vestrum, neque* » *formidet.* Le prélat étoit alors » à genoux devant l'autel. L'as- » sassin, éloigné seulement de » cinq à six pas, tire sur lui un » coup d'arquebuse chargée à » balle. Au bruit de l'instru- » ment meurtrier, le chant » cesse, & la consternation de- » vint générale. Charles, sans » changer de place, fait signe » à tous de se remettre à ge- » noux, & finit sa priere avec » autant de tranquillité que s'il » ne fût rien arrivé. Le Saint qui » se croit blessé mortellement, » leve les mains & les yeux au » ciel, pour offrir à Dieu le sa- » crifice de sa vie; mais, s'étant » levé après la priere, il trouva » que la balle qu'on lui avoit ti- » rée dans le dos, étoit tombée » à ses pieds, après avoir noirci » son rochet ». Charles demanda la grace de son meurtrier qui, ayant été arrêté quelque tems après ce forfait, fut puni de mort, malgré ses sollicitations, & dont l'ordre fut supprimé. Ces contradictions n'affoiblirent point l'ardeur du saint archevêque. Il visita les extrémités abandonnées de son diocese, abolit les excès du carnaval, distribua le pain de la parole à son peuple, & s'en montra le pasteur & le pere. Dans les ravages que fit une peste cruelle, il assista les pau-

vres par ſes eccléſiaſtiques & par lui-même; vendit ſes meubles pour ſoulager les malades ; & déſarma la Divinité par des proceſſions, auxquelles il aſſiſta pieds nus & la corde au cou. Il finit ſaintement ſa carriere en 1584, à 47 ans. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages ſur des matieres dogmatiques & morales. On les a imprimés en 5 vol. in-fol. en 1747 à Milan. La bibliotheque du ſaint Sépulcre de cette ville conſerve précieuſement 31 volumes manuſcrits de Lettres du ſaint prélat. Le clergé de France a fait réimprimer à ſes dépens, les inſtructions qu'il avoit dreſſées pour les confeſſeurs. Ses *Acta Eccleſiæ Mediolanenſis*, Milan, 1599, in-fol., ſont recherchés. Paul V le canoniſa en 1610. Le P. Touron a écrit ſa *Vie* en 3 vol. in-12, Paris, 1761 : ouvrage écrit d'un ſtyle lâche & diffus, mais exact & édifiant. Il y en a une plus ancienne traduite de l'italien, & imprimée à Lyon en 1675, in-4°., miſe en latin & publiée avec beaucoup de notes, à Milan & à Ausbourg, 1758, in-fol. On peut conſulter encore *de Vita & rebus geſtis Caroli S.R.E. Cardinalis, libri ſeptem*, Milan, 1592, & Breſſe, 1602, in-4°. *Voyez* l'article SAXI.

BORROMÉE, (Fréderic) cardinal & archevêque de Milan, héritier de la ſcience & de la piété de Charles ſon couſin-germain, naquit à Milan le 18 août 1564, & mourut le 21 ſeptembre 1631. Il profeſſa les humanités à Pavie ; & fut toujours depuis le protecteur des gens-de-lettres; c'eſt lui qui a fondé la célebre bibliotheque ambroſienne. On a de lui : *Sacra colloquia ; Sermones Synodales ; Meditamenta litteraria ; Ragionamenti ſynodali ;* Milan, 1632, 3 vol. in-4°.

BORROMINI, (François) architecte, né à Biſſone au dioceſe de Côme, en 1599, mort en 1647, ſe fit une grande réputation à Rome, où il fut plus employé qu'aucun architecte de ſon tems. On voit grand nombre de ſes ouvrages en cette ville, dont la plupart ne ſont pas un modele pour les jeunes artiſtes. On y trouve beaucoup d'écarts & de ſingularités ; mais en même tems, on ne peut s'empêcher d'y reconnoître un talent ſupérieur & l'empreinte du génie. Cet architecte en avoit beaucoup. Ce fut en s'efforçant de ſurpaſſer le Bernin, dont il envioit la gloire, qu'il s'éloigna de la ſimplicité, qui eſt la vraie baſe du beau, pour donner dans ce goût d'ornemens extravagans, qui ont fait comparer ſon ſtyle en architecture, au ſtyle littéraire de Séneque & de Lucain.

BORZONI, (Luciano) peintre, naquit à Genes en 1590. Il réuſſit dans le portrait & dans l'hiſtoire. Son génie étoit vif & fécond, ſon deſſin précis, ſon pinceau moëlleux. Il mourut à Milan en 1645. Ses trois fils, Jean-Baptiſte, Carlo & François-Marie, ſe diſtinguerent dans l'art que leur pere avoit cultivé. Les deux premiers moururent fort jeunes, vers 1657. Le dernier excella dans les payſages, les marines & les tempêtes. On dit qu'il s'expoſoit aux injures du tems & à la fureur des flots, pour repréſenter avec plus de vérité

les accidens de la nature. Il mourut en 1679, à Genes ſa patrie.

BOS, (Lambert) profeſſeur en grec dans l'univerſité de Franeker, né à Workum dans les Pays-Bas en 1670, eſt connu par une édition de la verſion grecque des Septante, à Francker, 1709, en 2 vol. in-4°., avec des variantes & des prolégomenes. Il mourut en 1717. Il a compoſé d'autres ouvrages, parmi leſquels on diſtingue ſes *Obſervationes in N. Teſtamentum*, 1707, in-8°. — *In quoſdam Auctores Græcos*, 1715, in-8°., & ſa nouvelle édition de la *Grammaire Grecque de Vellerus*, avec des additions.

BOS, *voyez* DUBOS.

BOSC, (Jacques du) Normand, auteur de l'*Honnête femme* & de la *Femme héroïque*, étoit Cordelier. D'Ablancourt, ami de du Boſc, honora l'*Honnête femme* d'une préface. Le ſecond ouvrage n'eut pas la même vogue. Du Boſc, après avoir exercé ſa plume ſur les femmes, ſe mêla de controverſe. Il écrivit contre les ſolitaires de Port-Royal; mais après quelques eſcarmouches, il ſe retira du combat.

BOSC, (Pierre du) né à Bayeux en 1623, devint miniſtre de l'égliſe de Caen, puis de celle de Roterdam, après la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui 7 vol. de Sermons, qui tiroient leur principal mérite de ſon action & de ſa bonne mine. Il eut de la réputation dans ſon parti. *Voyez* ſa *Vie* par le Gendre, 1716, in-8°.

BOSCAGER, (Jean) juriſconſulte de Beziers, mort en 1687, à 87 ans, enſeigna le droit à Paris avec ſuccès. Il laiſſa une *Inſtitution au Droit François & au Droit Romain*, avec des notes, 1686, in-4°. Dans un voyage qu'il fit à Padoue, l'univerſité de cette ville applaudit à ſon mérite. La deviſe qu'il fit ſur le nom qu'elle portoit d'*Academia del bove*, en faiſant alluſion à Iſis, *ex bove facta dea eſt*, fut trouvée ſi belle, qu'on la fit graver ſur la porte en lettres d'or. Il y prononça ſur ce ſujet un diſcours, partie moral, partie mythologique, ou après avoir prouvé la néceſſité du travail dont le bœuf eſt le ſymbole, il montra que le travail élevoit l'homme au-deſſus de ſa condition & le rendoit égal aux immortels; ce qui étoit figuré par le changement d'Iſis en déeſſe. La mort de Boſcager fut bien triſte. Un ſoir qu'il ſe promenoit ſeul, dans une campagne à 6 lieues de Paris, il tomba dans un foſſé, & n'en fut retiré que le lendemain, preſque ſans ſentiment & ſans vie.

BOSCAN, (Jean) de Barcelone, fut emmené à Veniſe par André Navagero, ambaſſadeur de la république auprès de Charles V. C'eſt dans cette ville qu'il apprit à tranſporter la rime de la poéſie italienne, à l'eſpagnole. Garcilaſſo & lui ſont regardés comme les premiers qui aient tiré du chaos cette poéſie. Son ſtyle eſt majeſtueux, ſes expreſſions élégantes, ſes penſées nobles, ſes vers faciles, ſes ſujets variés. Ses principales pieces ſont: *Medina*, 1544, in-4°.; *Salamanca*, 1547, in-8°. Boſcan réuſſiſſoit mieux dans les Sonnets que dans les autres genres. Il mourut vers 1543.

BOSCHAERTS, (Thomas Willebrord) peintre Flamand, naquit à Berg en 1613, & mourut à Anvers en 1656. Le crayon & le pinceau furent les amuſemens de ſon enfance. A 12 ans il fit ſon portrait. Le prince d'Orange, admirateur de ſes tableaux, les enleva tous, & appella l'artiſte à La Haye, où il l'occupa à embellir ſon palais. Ce peintre ſe diſtinguoit dans l'allégorie & par le coloris.

BOSCHIUS, (Jean) ſavant médecin du 16e. ſiecle, né dans le pays de Liege, fut appellé en 1556 à l'univerſité d'Ingolſtadt, où il fit un beau diſcours ſur les qualités d'un bon médecin & ſur différens auteurs qui ont écrit en ce genre, inſéré dans le premier tome des Diſcours de cette univerſité; on a de cet auteur différens autres ouvrages en latin : I. Une traduction de l'*Achilles* d'Ocellus Lucanus, avec des notes, Louvain, 1554. II. *Tractatus de peſte*, Ingolſtadt, 1562. III. *Concordia medicorum & philoſophorum de humano conceptu, fœtûs corporatura, animatione. De centauris, ſatyris*, &c., ibid. 1576 & 1583, in-4°. Deuſingius, Stengelius, Cornelius Gemma ont traité la même matiere avec plus ou moins d'étendue, d'une maniere également ſage. Il ne faut pas le confondre avec Pierre BOSCHIUS, Jéſuite & agiographe, connu par ſon érudition & ſes travaux dans la grande collection des *Acta Sanctorum*, né à Bruxelles, & mort à Anvers le 14 novembre 1736, à l'âge de 50 ans.

BOSCO, (*Joannes à Boſco*) *voyez* BOIS (Jean du)... *Voyez* auſſi SACROBOSCO.

BOSCOWICH, (Joſeph-Roger), directeur de l'obſervatoire de Milan, membre de la ſociété royale de Londres, &c., né à Raguſe le 18 mai 1711, d'une famille diſtinguée, entra chez les Jéſuites à Rome, le 1 octobre 1725, étant en rhétorique, à l'âge de 14 ans, & ſe fit remarquer par un génie vif, pénétrant, capable de méditations arides & profondes. Liſant un jour les élégantes poéſies du P. Noceti, il s'arrêta à ces vers :

Quare agite, ô juvenes, magnarum ſemina rerum
In vobis fortaſſe latent;

il ſe perſuada avec raiſon que ce germe exiſtoit chez lui, & s'appliqua avec une ardeur toute particuliere à la philoſophie & aux mathématiques. Devenu profeſſeur de philoſophie & de mathématiques au college Romain, il embraſſa avec feu les ſyſtêmes de Newton, approfondit ſes calculs & ſes combinaiſons, modifia & réforma ſes idées pour les affranchir des objections & des embarras qui en rendoient la défenſe difficile; & c'eſt dans cet état de réforme que la *Philoſophie* de cet Anglois parut à Vienne ſous le titre de *Traité de l'Attraction, conſidérée comme loi univerſelle*, en 1758, & à Veniſe en 1763. Cet ouvrage a ſervi de modele & de regle à la plupart des Newtoniens modernes; Charles Benvenuti à Rome, Paul Mako & Charles Scherffer à Vienne, Léopold Biwald à Gratz, J. Baptiſte Horwath à Tirnau, en ont fait la baſe de leurs *Inſtitutions* imprimées dans ces différentes villes. En

1763, il fut demandé par l'université de Pavie, que l'on venoit de rétablir, & à laquelle on vouloit donner de l'éclat, & il y professa pendant 6 ans. On le plaça ensuite à Milan, où il fut pendant trois ans professeur d'astronomie & d'optique aux écoles palatines. En 1773, lors de la suppression des Jésuites en Italie, M. de la Borde, Mde. de Sivrac, M. de Durfort, M. de Boynes, M. de Vergennes, qui avoient eu occasion de le connoître, l'engagerent à venir à Paris, & lui procurerent le titre de directeur de l'optique de la marine, avec une pension de 8000 liv. Des désagrémens qu'il essuya dans ce poste, l'engagerent à se retirer à Milan, où il mourut le 12 février 1787, âgé de 76 ans. Outre sa *Philosophie Newtonienne*, le P. Boscowich a donné un grand nombre d'ouvrages sur la géométrie, la physique, l'optique, &c. I. *Elementa universæ Matheseos*; Rome, 1754, 3 vol. in-8°., avec fig. II. *Philosophiæ naturalis theoria, redacta ad unicam legem virium in naturâ existentium*, Vienne, 1759, in-4°, avec fig. III. *Traité sur les téleſcopes dioptriques perfectionnés*, Vienne, 1765, in-8°, en allemand. IV. *Dissertatio physica de lumine*, Vienne, 1765, in-8°., avec fig. V. *De lunæ athmosphæra*, Vienne, 1766, in-4°., avec fig. VI. *Dissertationes ad dioptricam*, Vienne, 1767, in-4°. *Item* des notes sur le *Poëme philosophique de Benoît-Stay*. VII. *Voyage astronomique dans l'État de l'Eglise*, traduit en françois, Paris, 1770, in-4°. C'est le résultat de la mesure de deux dégrés du méridien en Italie, qu'il fit par ordre du cardinal Valenti, en 1750. VIII. Un *Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne*, &c., &c. Mais ce qui lui assure un nom distingué parmi les gens de lettres autant que parmi les savans, c'est son beau poëme *De solis ac lunæ defectibus*, Venise, 1761; traduit en françois, Paris, chez Jombert, 1764; ouvrage où les ornemens de la poésie marchent à côté des sciences exactes, & qui peut encore servir d'exception à la stérilité, que l'opiniâtre étude des mathématiques répand pour l'ordinaire sur l'imagination. Parmi des poésies moins considérables, mais pleines de graces tendres & ingénues, on distingue son *Desiderium Patriæ*, composé à Rome, & dont voici le début :

Illyrici colles, altæque antiquæ Ragusæ
Mœnia, vagitûs conscia terra mei!
Quando erit ut vestras redeam vetus exul ad oras?...

Il n'avoit pas l'air abstrait, aimoit assez la société, conversoit volontiers & agréablement; il se citoit souvent, & dans l'enthousiasme poétique qui le saisissoit quelquefois, il récitoit de longues tirades de ses vers; mais cela ne formalisoit personne, parce qu'on savoit que cette espece d'originalité ne tenoit rien de la vanité & de l'esprit de prétention. Il jouissoit de la considération, non-seulement de tous les savans de l'Europe, mais encore de celle de plusieurs souverains; il a fait une multitude de voyages relatifs à des observations utiles ou brillantes, & a laissé des titres

multipliés à une réputation que peu d'hommes de ce siecle sont à même d'égaler.

BOSIO, (Jacques) *Bosius*, natif de Milan, & frere-servant de l'ordre de Malte. Ce religieux étant retenu à Rome auprès du cardinal Petrochini, son patron, pour les affaires de son ordre, dont il étoit agent, il profita de ce séjour pour y composer l'Histoire qui porte son nom, sous le titre : *Dell Istoria della sacra Religione, dell illustrissima militia di S. Gio Gierosolimitano.* Cet ouvrage, qui contient 40 livres, est partagé en 3 vol. in-fol., imprimés à Rome en 1621, 1629 & 1684. Quelques bibliographes ont écrit que Bosio avoit remis ses Mémoires à deux Cordeliers de la Grand-Manche, appellés en Italie les *Grands-Freres*, & que ces deux religieux ont mis son livre dans la forme qu'il a aujourd'hui. Cet ouvrage est moins recherché pour le style, que pour la multitude & la rareté des faits dont il est rempli. Cette histoire va jusqu'à l'an 1571 ; elle a été continuée par Barthélemi Pozzo en italien, jusqu'à l'an 1688, Venise, 1740, 2 vol. in-4°. On a encore de Bosio *la Corona del cavalier Gierosolimitano*, Rome, 1588, in-4°. ; & *le Imagini de Beati è Santi della sacra religione di S. Giovanni Gierosolimitano ;* Palerme, 1633, in-4°., & Naples, 1653, in-8°. La plupart des historiens nationaux, qui depuis Bosio ont voulu donner l'Histoire de Malte en leur langue, n'ont été que ses copistes ou ses abréviateurs.

BOSIO, (Antoine) de Milan, agent de l'ordre de Malte, étoit neveu du précédent. Son recueil intitulé *Roma Sotterranea*, Rome, 1632, in-fol., renferme la description des tombeaux & épitaphes des premiers chrétiens, qu'on trouve dans les catacombes de cette capitale de la catholicité. Il passoit, dans les souterrains, quelquefois cinq ou six jours de suite. Un prêtre de l'Oratoire de Rome (le P. Paul Aringhi) traduisit son livre d'italien en latin, en 2 vol. in-fol., 1651. Les amateurs des antiquités ecclésiastiques font grand cas de cette version, plus ample que l'ouvrage. L'un & l'autre manquent quelquefois de critique ; mais ils sont très-propres à faire connoître les cérémonies des premiers chrétiens de Rome, & l'histoire de cette capitale.

BOSON, *voyez* ENGELBERGE.

BOSQUET, (François) évêque de Lodeve, puis de Montpellier, naquit à Narbonne en 1605, & mourut en 1676. Il avoit été d'abord juge-royal de sa patrie, ensuite de Guienne, & puis du Languedoc. On a de lui : I. Les *Epîtres d'Innocent III*, avec des remarques curieuses. II. Les *Vies des Papes d'Avignon*, in-8°, 1632, dont Baluze a donné une nouvelle édition, 1693, 2 vol. in-4°. III. *Historia Ecclesiæ Gallicanæ, a J. C. Evangelio in Galliis usque ad datam a Constantino Imp. Ecclesiæ pacem*, in-4°, 1636. Elle est recherchée. On lit dans son épitaphe : *Gregem verbo & exemplo sedulò pavit, largus erga pauperes, sibi parcissimus, omnibus benignus*, &c.

BOSQUIER, (Philippe)

Récollet, né à Mons en 1561, s'appliqua beaucoup à la prédication, à traduire quelques ouvrages en latin, & à les enrichir de notes. La plupart de ſes ouvrages, d'abord imprimés ſéparément, ont été réunis en trois volumes in-folio, à Cologne, 1621. On trouve dans ſes Sermons, comme dans preſque tous ceux de ſon tems, des paſſages de l'Ecriture-Sainte, des Peres, des rabbins, des controverſiſtes, des poëtes, & de preſque tous les auteurs grecs & latins. Il mourut l'an 1636.

BOSSE, (Abraham) graveur, natif de Tours, donna ſes premieres leçons de perſpective dans l'académie de peinture de Paris. Il connoiſſoit très-bien cette partie, ainſi que l'architecture. On a de lui; I. trois bons *Traités*, *ſur la maniere de deſſiner les Ordres d'Architecture*, 1684, in-fol.; *ſur la Gravure* 1645, in-8°; *ſur la Perſpective*, 1653, in-8°. II. *Repréſentations de diverſes figures humaines, avec leurs meſures, priſes ſur divers antiques*, Paris, 1656, petit format. Ses eſtampes, gravées à l'eau-forte, mais d'une maniere particuliere, ſont agréables. L'ouvrage de Boſſe ſur la gravure a été redonné au public depuis quelques années, avec les remarques & les augmentations de M. Cochin fils. Boſſe mourut dans ſa patrie en 1678.

BOSSU, (René le) religieux Génovéfain, naquit à Paris en 1631, d'un avocat-général, à la cour des aides. Il mourut ſous-prieur de l'abbaye de S. Jean de Chartres, en 1680. Il contribua beaucoup à former la bibliotheque de Ste. Geneviève de Paris. On a de lui: I. Un *Parallele de la Philoſophie de Deſcartes & d'Ariſtote*, Paris, 1674, in-12, qu'il vouloit concilier. *Il ne ſavoit pas*, dit un bel-eſprit, *qu'il falloit les abandonner l'un & l'autre.* Boſſu étoit plus capable de raiſonner ſur les chimeres anciennes & modernes, que de les détruire. II. Un *Traité du Poëme épique*, La Haye, 1714, in-12, dans lequel on trouve des regles utiles. Le P. le Boſſu ſe diſtinguoit autant par les qualités du cœur, que par celles de l'eſprit.

BOSSUET, (Jacques-Benigne) vit le jour à Dijon en 1627, d'une famille de robe, noble & ancienne. Il laiſſa voir dès ſon enfance tout ce qui devoit lui attirer dans la ſuite l'admiration publique. Il fut, dit-on, d'abord deſtiné au barreau & au mariage. Ceux qui tirent vanité de ſavoir les ſecrets des familles, aſſurent qu'il y eut un contrat entre lui & Mlle. Deſvieux, fille d'eſprit & de mérite, & ſon amie dans tous les tems; mais ce contrat n'a jamais exiſté. Boſſuet, après ſes premieres études, vint à Paris en 1642, & reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1652. De retour à Metz où il étoit chanoine, il s'attacha à former ſon eſprit & ſon cœur. Il s'appliqua à l'inſtruction des Proteſtans, & en ramena pluſieurs à la religion catholique. Ses ſuccès eurent de l'éclat. On l'appella à Paris, pour remplir les chaires les plus brillantes. La reine-mere, Anne d'Autriche, ſon admiratrice, lui fit donner, à l'âge de 34 ans, l'Avent de la cour en 1661,

& le Carême en 1662. Le roi fut si enchanté du jeune prédicateur, qu'il fit écrire en son nom à son pere, intendant de Soissons, pour le féliciter d'avoir un fils qui l'immortaliseroit. Son Carême de 1666, son Avent de 1668, prêché pour confirmer les nouveaux convertis, & particuliérement le maréchal de Turenne, lui valurent l'évêché de Condom. Le roi lui confia bientôt l'éducation de Mgr. le Dauphin; il prêta le serment accoutumé le 23 septembre 1670. Un an après il se démit de l'évêché de Condom, ne croyant point pouvoir garder une épouse avec laquelle il ne vivoit pas. Ce fut vers ce tems qu'il prononça l'Oraison funebre de madame Henriette d'Angleterre, morte subitement, au milieu d'une cour brillante, dont elle étoit les délices. C'est dans ce genre d'éloquence que l'illustre orateur, profitant de l'autorité de son ministere, a fait servir les tristes trophées de la mort, à l'utile instruction des vivans. Son éloquence étonne l'esprit, ravit d'admiration, arrache les larmes du sentiment; on le voit, on l'entend déployer toute la force, toute la hauteur de son ame & de son génie; sa parole captive, maîtrise tous les esprits; elle confond par des accens terribles la vanité des grandeurs humaines. Quel tableau de la mort dans l'éloge de la princesse dont nous venons de parler! Après avoir rapporté le passage de l'Ecriture, *omnes morimur & quasi aquæ dilabimur in terram* (2 Reg. 14), il continue: « En » effet, nous ressemblons tous » à des eaux courantes. De » quelque superbe distinction » que se flattent les hommes, » ils ont tous une même origine, & cette origine est petite. Leurs années se poussent » successivement comme des » flots: ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin après avoir » fait un peu plus de bruit & » traversé un peu plus de pays » les uns que les autres, ils vont » tous ensemble se confondre » dans un abîme, où l'on ne » reconnoît plus ni princes, » ni rois, ni toutes ces autres » qualités superbes qui distinguent les hommes; de » même que ces fleuves tant » vantés demeurent sans nom » & sans gloire, mêlés dans » l'océan avec les rivieres les » plus inconnues ». Dans la derniere qu'il prononça, qui fut celle du grand Condé, comme il intéresse personnellement en parlant de son âge & de ses devoirs sans petitesse & sans égoïsme! « La véritable victoire, celle qui met sous mes » pieds le monde entier, c'est » notre foi (*Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*). Jouissez, prince, de » cette victoire, jouissez-en » éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. » Agréez ces derniers efforts » d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous » ces discours. Au-lieu de déplorer la mort des autres, » grand prince, dorénavant je » veux apprendre de vous à » rendre la mienne sainte. Heureux, si averti par ces cheveux blancs du compte que » je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de

» la parole de vie, les reſtes » d'une voix qui tombe & » d'une ardeur qui s'éteint ». Cette mâle vigueur de ſes Oraiſons funebres, il la tranſporta dans ſon *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*, compoſé pour ſon éleve. On ne peut ſe laſſer d'admirer la rapidité avec laquelle il décrit l'élévation & la chûte des empires, les cauſes de leur progrès & celles de leur décadence, les deſſeins ſecrets de la Providence ſur les hommes, les reſſorts cachés qu'elle fait jouer dans le cours des choſes humaines. C'eſt un ſpectacle des plus grands, des plus magnifiques & des plus variés, que l'éloquence ait donné à la religion & à la philoſophie. Cet ouvrage eſt compoſé de trois parties: la premiere, qui eſt chronologique, renferme le ſyſtême d'Uſſérius; la ſeconde contient des réflexions ſur l'état & la vérité de la religion; la troiſieme, qui eſt hiſtorique, comprend des remarques très-ſolides ſur la viciſſitude des monarchies anciennes & modernes. L'édition in-4°. de 1681 à Paris eſt la plus belle. On y a joint une continuation par M. de la Barre, qui n'a rien de ce qui a fait eſtimer l'ouvrage de Boſſuet. Emmanuel de Parthenay, aumônier de la ducheſſe de Berry, en a donné une Traduction latine en 1718, in-12, ſous ce titre: *Commentarii univerſam complectentes Hiſtoriam ab orbe condito ad Carolum magnum; quibus accedunt ſeries Religionis & imperiorum vices.* On trouve la même profondeur de vues dans la *Politique tirée des paroles de l'Ecriture-Sainte.* Le but de l'auteur eſt de renfermer dans cet ouvrage les principes d'une politique qui eût toute la majeſté & toute la grandeur que doit avoir la morale de ceux qui gouvernent le monde, ſans avoir rien de ſa corruption ordinaire. Il chercha ſans ſortir de l'Evangile de quoi former un grand prince; & on peut, ſelon les principes de ce prélat, être un excellent politique & un véritable chrétien. Les ſoins que Boſſuet s'étoit donnés pour l'éducation du Dauphin, furent récompenſés par la charge de premier aumônier de madame la Dauphine en 1680, & par l'évêché de Meaux en 1681. Il fut honoré, en 1697, d'une charge de conſeiller d'état; & l'année d'après, de celle de premier aumônier de madame la ducheſſe de Bourgogne. Une affaire d'éclat, à laquelle il eut beaucoup de part, fixoit alors les yeux du public ſur lui. Fénelon, archevêque de Cambrai, venoit de publier ſon livre de l'*Explication des maximes des Saints, ſur la vie intérieure.* Boſſuet, qui crut voir dans cet ouvrage des reſtes du molinoſiſme, s'éleva contre lui dans des écrits réitérés. Ses ennemis attribuerent ces productions à la jalouſie que lui inſpiroit Fénelon; & ſes amis, à ſon zele contre les nouveautés. Quelques motifs qu'il eût, il fut vainqueur; mais ſi ſa victoire ſur l'archevêque de Cambrai lui fut glorieuſe, celle que Fenelon remporta ſur lui-même, le fut davantage. On peut juger de la vivacité avec laquelle il ſe montra dans cette querelle, par ce trait: *Qu'auriez-vous fait, ſi j'avois protégé M. de Cambrai?* lui demanda

un jour Louis XIV. — *Sire*, répondit Boſſuet, *j'aurois crié vingt fois plus haut : quand on défend la vérité, on eſt aſſuré de triompher tôt ou tard*... Il répondit au même prince, qui lui demandoit ſon ſentiment ſur les ſpectacles : *Il y a de grands exemples pour, & des raiſonnemens invincibles contre*... Il fut auſſi zélé pour l'exactitude de la morale, que pour la pureté de la foi. Le docteur Arnauld ayant fait l'apologie de la Satyre ſur les femmes de Deſpréaux, ſon ami & ſon panégyriſte, l'évêque de Meaux décida, ſans héſiter, que le docteur n'avoit pas pouſſé la sévérité aſſez loin. Il condamna la Satyre en général, comme incompatible avec la religion chrétienne, & celle des femmes en particulier. Il déclara nettement que celle-ci étoit contraire aux bonnes mœurs, & tendoit à détourner du mariage, par les peintures qu'on y fait de la corruption de cet état... Ses mœurs étoient auſſi ſéveres que ſa morale. Tout ſon tems étoit abſorbé par l'étude, ou par les travaux de ſon miniſtere, prêchant, catéchiſant, confeſſant. Il ne ſe permettoit que des délaſſemens fort courts. Il ne ſe promenoit que rarement, même dans ſon jardin. Son jardinier lui dit un jour : *Si je plantois des S. Auguſtin & des S. Chryſoſtome, vous le viendriez voir ; mais pour vos arbres, vous ne vous en ſouciez guere*... On l'a accuſé de n'avoir point eu aſſez d'art dans les controverſes, pour cacher ſa ſupériorité aux autres. Il étoit impétueux dans la diſpute ; mais il n'étoit point bleſſé qu'on y mît la même chaleur que lui. Ce grand homme fut enlevé à ſon dioceſe, à la France & à l'Egliſe, en 1704, à l'âge de 77 ans... On commença à donner en 1743, une *Collection des ouvrages de Boſſuet*, en 12 vol. in-4°. Les Bénédictins de S. Maur en ont donné une autre, dont 13 volumes avoient déja paru en 1780, infectés de cet eſprit de ſecte & de parti qui dénature tout ce qu'il touche. Le clergé de France, dans ſon aſſemblée de la même année, blâma & rejeta cette édition (*voyez* les Actes de l'Aſſemblée, ſéances 107 & 109 ; ou le *Journ. hiſt. & litt.* 1 juin 1785, pag. 196). Voici ce qu'on trouve dans l'édition de 1743. Les II premiers volumes ſont conſacrés à ce qu'il a écrit ſur l'Ecriture-Sainte ; on y trouve auſſi le Catéchiſme de ſon dioceſe ; des Prieres, &c. Le IIIe. renferme l'*Expoſition de la Doctrine Catholique* ; ouvrage qui opéra la converſion du grand Turenne, avec l'avertiſſement & les approbations données à ce livre ; & l'*Hiſtoire des Variations des Egliſes Proteſtantes*, un des écrits de controverſe, auquel les Luthériens & les Calviniſtes ont eu le plus de peine à répondre, & auquel il étoit impoſſible de rien oppoſer de ſatisfaiſant. Le IVe. contient la *Défenſe de l'Hiſtoire des Variations* ; & VI *Avertiſſemens aux Proteſtans*, la *Conférence avec le miniſtre Claude*, &c. Le Ve. offre le *Traité de la Communion ſous les deux eſpeces*, la *Réfutation du Catéchiſme de Paul Ferri*, les *Statuts & Ordonnances ſynodales*, les *Inſtructions paſtorales*, &c. Le VIe.

& le VIIe. ſont preſqu'entiérement remplis par les *Ecrits ſur le Quiétiſme*. Le VIIIe., par le *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*, & les *Oraiſons funebres*. Le IXe. & le Xe. préſentent différens ouvrages de piété. On trouve dans le XIe., des écrits dans le même genre, & le commencement de ſon *Abrégé de l'Hiſtoire de France*, dont la ſuite eſt renfermée dans le tome XIIe. On a donné une ſuite à cette édition, en 5 vol. in-4°., renfermant la *Défenſe de la déclaration du Clergé de France, ſur la puiſſance eccléſiaſtique*, en latin, avec une traduction en françois, par l'abbé le Roy, ci-devant de l'Oratoire. Soardi (*voyez* ce mot) prouve aſſez bien que cette *Défenſe*, telle que nous l'avons, n'eſt pas de Boſſuet, quoiqu'il ſoit vrai qu'il a fait un ouvrage ſur ce ſujet, revu & beaucoup changé quelque tems avant ſa mort. Il y avoit, comme l'aſſure M. d'Agueſſeau, une péroraiſon, où le livre étoit dédié à Louis XIV, & qui ne ſe trouve pas dans ce que le neveu du célebre prélat nous a donné comme l'ouvrage de ſon oncle, (*voyez* le QUEUX, SOARDI). En général on ne peut regarder comme étant réellement & totalement de Boſſuet, que les ouvrages imprimés de ſon vivant; parce que les papiers de ce grand homme ont paſſé par les mains des Bénédictins Janſéniſtes des Blancs-Manteaux, qui les tenoient de l'évêque de Troyes, dévoué à la ſecte. L'abbé le Roy, ex-oratorien, a publié en 1753, trois vol. d'Œuvres poſthumes. Le premier renferme le *Projet de réunion des Egliſes Luthériennes de la confeſſion d'Ausbourg, avec l'Egliſe Catholique*; projet traverſé par le philoſophe Leibnitz, qui ſe mêla de cette controverſe. Boſſuet, inébranlable ſur le dogme, promettoit de la part de l'Egliſe, que ſur les articles de diſcipline, elle uſeroit envers les Proteſtans réunis, de toutes les condeſcendances que des enfans infirmes, mais ſoumis, peuvent eſpérer d'une mere tendre. On trouve dans le 2e., les *Traités contre Simon, du Pin*, & autres; & dans le 3e., divers écrits de controverſe, de morale & de théologie myſtique. Pluſieurs ſavans doutent que ces ouvrages ſoient ſortis de la plume de Boſſuet, abſolument tels qu'on les préſente dans ce recueil. On a raſſemblé différens Opuſcules de Boſſuet en 5 vol. in-12, 1751. Le ſtyle de Boſſuet, ſans être toujours châtié & poli, eſt plein de force & d'énergie. Il ne marche point ſur des fleurs, mais il va rapidement au ſublime dans les ſujets qui l'exigent. Les ouvrages latins de cet auteur ſont écrits d'un ſtyle aſſez dur; mais les françois ne le cedent à aucun de nos meilleurs écrivains. L'académie françoiſe le compte parmi ſes membres qui l'ont le plus illuſtrée. M. de Burigny, de l'académie des belles-lettres, a publié en 1761 la *Vie* de Boſſuet, in-12. D. de Foris, Bénédictin des Blancs-Manteaux, qui a la principale part à la nouvelle édition in-4°., en prépare une autre, remplie ſans doute des mêmes vues qui ont fait proſcrire cette édition par le clergé de France. Maſſillon, dans l'*Eloge de Mgr. le Dauphin*,

a fait de Boſſuet le portrait ſuivant : « L'homme d'un génie » vaſte & heureux, d'une candeur qui caractériſe toujours » les grandes ames & les eſprits » du premier ordre ; l'ornement de l'épiſcopat, & dont » le clergé de France ſe fera » honneur dans tous les ſiecles ; un évêque au milieu de » la cour ; l'homme de tous les » talens & de toutes les ſciences ; le docteur de toutes les » Egliſes ; la terreur de toutes » les ſectes ; le pere du dix-» ſeptieme ſiecle, & à qui il » n'a manqué que d'être né » dans les premiers tems, pour » avoir été la lumiere des Conciles, l'ame des Peres aſſemblés, dicté des Canons, & » préſidé à Nicée & à Epheſe». L'auteur de la *Vie de Mad. de Maintenon* en parle en ces termes : « Conduit juſques dans le » ſanctuaire par ſa ſcience & » par ſa vertu, il en fut l'ornement & l'oracle. On le vit » tout-à-la-fois controverſiſte, » orateur, hiſtorien, précepteur du grand Dauphin, déployer toute la profondeur » & l'élévation du génie dont » l'homme le plus ſublime eſt » capable. Tantôt parcourant » la terre entiere, il en raſſemble l'or & les fleurs dont » il pare ſes écrits ; tantôt ſe » répandant juſques dans l'immenſité des cieux, il paroît » s'aſſocier aux ſuprêmes intelligences : trop grand pour » avoir de l'ambition, il ne » recherche que la vérité, & » le bonheur de ſervir les gens » à talens ; trop riche de ſa » propre gloire, il n'a beſoin, » pour s'illuſtrer, ni des honneurs du miniſtere, ni de » la pourpre romaine. Il anéantit les hétérodoxes qu'il combat ; il rend la vie aux morts » qu'il célebre ; & donnant encore plus d'extenſion à ſon » génie lorſqu'il le reſſerre que » lorſqu'il l'étend, il renferme » l'hiſtoire de l'univers dans un » diſcours de quelques pages, » où la majeſté du ſtyle répond » à toute la grandeur du ſujet ». On ſent bien que la calomnie n'a pas plus épargné cet illuſtre prélat que tant d'autres hommes diſtingués par leur religion, leurs vertus, & ſurtout par leur zele contre les vices & les erreurs. Voyez SAINT-HYACINTE, & *les Grands Hommes vengés*.

BOSSUS *ou* BOSSIO, (Martin) chanoine régulier de S. Jean-de-Latran, & abbé de Fiéſoli en Toſcane, né à Vérone, s'acquit une grande réputation par ſa ſcience & par ſa vertu. Le pape Sixte IV, & Laurent de Médicis le chargerent de pluſieurs commiſſions dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Padoue en 1502, à 75 ans. Il publia pluſieurs ouvrages qui roulent tous ſur des points de morale. I. *Recuperationes Feſulanæ*, Bologne, 1493, in-fol. II. *Epiſtolæ*, Mantoue, 1498, in-fol. III. *Epiſtolæ*, différentes des précédentes, avec ſix Diſcours, Veniſe, 1502, in-4°. IV. *Œuvres diverſes*, Strasbourg, 1509, in-4°., Bologne, 1627, in-fol., &c.

BOTAL, (Léonard) né à Aſti, fut médecin de Henri III. Il introduiſit à Paris la méthode de la fréquente ſaignée, pratique qui fut condamnée par la faculté de médecine. On a une aſſez bonne édition de ſes

Œuvres, Leyde, 1660, in-8°.

BOTEREUS, *voyez* BOUTHRAYS.

BOTERO, (Jean) surnommé *Benisius*, parce qu'il étoit né à Bene en Piémont, fut secrétaire de S. Charles-Borromée, & précepteur des enfans de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il mourut l'an 1608. Il a publié un recueil de Lettres qu'il avoit écrites au nom de S. Charles, Paris, 1586, in-12. On a encore de lui quelques écrits de politique: I. *Della ragione di Stato*, in-8°. II. *Principi*, in-8°. III. *Relationi universali*, Vicence, 1595, in-4°; Venise, 1640, in-4°. Ce livre traite de géographie, des forces que chaque état avoit de son tems.

BOTH, (Jean & André) peintres Flamands, tous deux morts en 1650, eurent pour maître Bloëmaert. L'union de ces deux freres fut si étroite, qu'ils firent non-seulement leurs études & leurs voyages ensemble, mais même leurs tableaux. Jean saisit la maniere du Lorrain, & André celle du Bamboche. Le premier faisoit le payſage, & le second les figures & les animaux; mais leurs ouvrages, quoique faits par des mains différentes, paroissent sortis de la même. Ils étoient fort recherchés, & on les payoit chérement. Ces artistes se distinguoient principalement par une touche facile, un pinceau moëlleux, & un coloris plein de fraîcheur.

BOTHWEL, *voy.* HESBURN.

BOTICELLI, (Alexandre) peintre & graveur, né à Florence en 1437, fut employé & récompensé libéralement par le pape Sixte IV: ce qui ne l'empêcha pas de mourir de misere en 1515. Il a gravé une partie des figures de l'*Enfer* de Dante, qui se trouvent dans l'édition de Florence, 1481, in-fol.

BOTT, (Jean de) architecte, né en France l'an 1670 de parens réformés, quitta sa patrie de bonne heure, & passa au service de Guillaume d'Orange, depuis roi d'Angleterre. Après la mort de ce prince, il s'attacha à l'électeur de Brandebourg, qui lui donna une place de capitaine dans ses gardes. Il ne cessa pas pourtant de faire les fonctions d'architecte. Son premier édifice fut l'arsenal de Berlin. Il se signala ensuite par divers monumens de son art. Fréderic I étant mort, Bott se concilia la bienveillance de Fréderic-Guillaume, qui l'éleva au rang de major-général. Les fortifications de Wésel, dont il étoit commandant, sont un de ses ouvrages. En 1728, il passa au service du roi de Pologne, électeur de Saxe, en qualité de lieutenant-général & de chef des ingénieurs. Il y a divers édifices de lui à Dresde, où il mourut en 1745, avec une grande réputation de probité, d'intelligence & de valeur.

BOVADILLA, (Don François de) commandeur de l'ordre de Calatrava, fut nommé en 1500 gouverneur-général dans les Indes par Ferdinand, roi d'Espagne. Ce prince eut à se repentir de son choix. Bovadilla, élevé tout-à-coup du sein de la misere au faîte des honneurs, oublia bientôt son premier état. A peine fut-il arrivé à St-Domingue, qu'il traita tout

le monde avec une hauteur révoltante. Il ſomma D. Diégo Colomb, frere de Chriſtophe, de lui céder la citadelle de St-Domingue, dont il avoit la garde. Celui-ci l'ayant refuſé, il s'en empara à force ouverte. Chriſtophe Colomb accourut, à cette nouvelle, au ſecours de ſon frere. Bovadilla, ſans avoir égard à ſa qualité & à ſes ſervices, lui fit mettre les fers aux pieds, de même qu'à D. Diégo, & à D. Barthélemi Colomb, freres de Chriſtophe. Il les renvoya en Eſpagne avec les pieces de leur procès. Ferdinand & Iſabelle, indignés de ce procédé, donnerent des ordres ſûrs pour mettre ces illuſtres priſonniers en liberté. Ils leur firent tenir mille écus pour ſe rendre à Grenade, où la cour ſe trouvoit alors; ils les y accueillirent avec des marques de diſtinction extraordinaires. Ils annullerent tout ce qui avoit été fait contre eux, & promirent de les dédommager & de les venger. Bovadilla fut rappellé, & la flotte ſur laquelle il étoit monté ayant fait naufrage, il y périt avec pluſieurs autres, en 1502.

BOUCHARD, (David) vicomte d'Aubeterre, d'une illuſtre famille de France, naquit à Geneve, où ſon pere & ſa mere s'étoient retirés, après avoir embraſſé la religion réformée. Leurs fonds de terre furent confiſqués; & on en fit préſent au maréchal de St-André. Mais la mere de David d'Aubeterre en obtint la reſtitution. Son fils étant revenu en France, fit profeſſion de la religion catholique, & obtint du roi Henri IV le gouvernement du Périgord. En 1598, il fut inquiété dans ſon gouvernement par Montpeſat, un des généraux de la Ligue, qui avoit quelques troupes dans le Quercy & dans l'Agenois. D'Aubeterre l'attaqua dans un bourg nommé Cournil, le défit entiérement, & ne fit pas moins éclater ſa généroſité envers les priſonniers, qu'il avoit fait paroître ſa valeur dans le combat. Peu de tems après (au mois de juillet de la même année), il fut bleſſé d'un coup de mouſquet, en aſſiégeant une petite place du Périgord, nommée Liſle. Il en mourut le 9e. jour, avec la réputation d'un habile capitaine.

BOUCHARD, (Alain) avocat au parlement de Paris, dans le ſeizieme ſiecle, renonça à ſa profeſſion pour rédiger les *Chroniques annales des pays d'Angleterre & de Bretagne, depuis Brutus juſqu'à l'an 1531*, Paris, 1531, in-fol.; ouvrage farci de fables tirées de Géoffroy de Montmouth, & de l'Hiſtoire du roi Artus.

BOUCHARDON, (Edme) ſculpteur du roi de France, naquit en 1698, à Chaumont en Baſſigni, d'un pere qui profeſſoit la ſculpture & l'architecture dans ſa patrie. Il fut entraîné par un penchant invincible vers ces deux arts; mais il ſe borna dans la ſuite au premier. Après avoir paſſé quelque tems à Paris ſous Couſtou le cadet, & remporté un prix à l'académie en 1722, il fut envoyé à Rome comme éleve payé par le roi. A ſon retour d'Italie, où ſes talens avoient acquis un nouveau degré de perfection, il orna Paris de ſes ouvrages. Une place à l'académie en 1744, & une

autre de professeur en 1746, furent le prix de ses travaux. La mort les termina en 1762, & ce fut une véritable perte pour les arts & pour l'humanité. Modeste dans ses habits & dans son domestique, Bouchardon conserva toujours des mœurs simples, & l'esprit, non de ce siecle frivole, mais celui des siecles passés. Il ne connut jamais l'intrigue. Les grands ouvrages vinrent, pour ainsi dire, le chercher. Son jugement étoit excellent, & il avoit le sens juste, ainsi que le coup-d'œil. Il s'énonçoit avec clarté, & s'exprimoit avec chaleur. La musique étoit sa récréation; elle auroit été son talent, s'il n'avoit eu des dons supérieurs à celui-là. On peut voir la liste de ses nombreuses productions dans l'*Abrégé de sa Vie*, publié à Paris en 1762, in-12, par M. le comte de Caylus.

BOUCHE, (Honoré) docteur en théologie, prévôt de S. Jacques-les-Barême, puis prieur de Charvadon, au diocese de Sénez, naquit à Aix en 1598, & mourut en 1671. On a de lui: *La Chorographie, ou Description de la Provence, & l'Histoire chronologique* du même pays, 2 vol. in-folio, 1664. Cette Histoire finit à l'an 1661. Bouche étoit un homme de bon sens, & il étoit fort assidu au travail. Il avoit presque achevé son Histoire en latin, lorsqu'on lui conseilla de la donner en françois. Cet ouvrage a été imprimé aux dépens de la Provence. La *Chorographie* est la partie la mieux soignée. Il n'avoit épargné ni travail, ni dépense, pour voir sur les lieux tous les restes d'antiquités dont il donne la description. L'*Histoire* est une compilation mal digérée de l'Histoire Romaine & de celle des rois de France, surchargée d'érudition. En fait de chronologie, il lui est échappé des fautes, qu'il n'a pas eu la patience de corriger sur les avis que lui en avoit donnés le P. Pagi. Cependant l'*Histoire* composée par Bouche est pleine de bonnes choses, & peut encore être utile même après celle que nous a donnée l'abbé Papon: elle vaut infiniment mieux que ce qu'un autre BOUCHE, philosophiste moderne, a publié sur la Provence. On a encore de lui: *La Défense de la foi & de la piété de Provence, pour les Saints Lazare & Maximin, Marthe & Magdeleine, contre Launoy*, Aix, 1663, in-4°. C'est la traduction un peu amplifiée du livre latin du même auteur, intitulé: *Vindiciæ fidei & pietatis, &c., adv. Launoy*, Aix, 1644, in-4°.

BOUCHEL, *voy.* BOCHEL.

BOUCHER, (Jean) Parisien, naquit vers l'an 1550. Successivement recteur de l'université de Paris, prieur de Sorbonne, docteur & curé de S. Benoît, il fut un des plus ardens promoteurs de la Ligue. Ce fut dans sa chambre que se tint la premiere assemblée de cette association, en 1585. Son traité *de justa Henrici III abdicatione*, 1589, in-8°., est plein d'imputations atroces. Il va jusqu'à dire, « que la haine » de Henri III pour le cardinal » de Guise, venoit des refus » qu'il en avoit essuyés dans sa » jeunesse ». Il ne pouvoit se persuader que la conversion de Henri IV étoit sincere. Ses Sermons prêchés contre ce prince

dans l'égliſe de S. Meri, ſont intitulés : *Sermons de la ſimulée converſion, & nullité de la prétendue abſolution de Henri de Bourbon, Prince de Béarn*, en 1594, in-8°. Ils furent brûlés. Quand Henri IV ſe fut rendu maître de Paris, Boucher s'évada le même jour, ſe retira en Flandres, & mourut en 1644, chanoine & doyen de Tournai, où il regretta, dit-on, ſa patrie, & ſe repentit des excès qui l'avoient obligé de la quitter. Il devoit d'ailleurs avoir reconnu alors qu'il s'étoit trompé à l'égard de Henri IV, & que ce prince étoit bien ſincérement catholique. On a encore de lui (ſous le nom de *François de Vérone*) l'*Apologie de Jean Châtel*, in-8°., en 1595 & 1620, & quelques autres ouvrages condamnables. Une réflexion cependant que la juſtice ſuggere à tout lecteur raiſonnable, c'eſt qu'il ne faut pas ſévérement juger les perſonnes qui ont vécu dans des tems de fermentation, de querelles & de déſordre, où l'on croyoit en danger des intérêts chers & reſpectables, pour leſquels on ſe paſſionne aiſément. Dans des tems calmes où les idées & les ſentimens n'éprouvent aucune commotion inſolite, on conçoit quelquefois une indignation exceſſive contre des perſonnes placées dans des circonſtances différentes, où peut-être l'on ne ſe ſeroit pas conduit avec plus de ſageſſe. Il ne faut pas mettre au nombre de ſes ouvrages repréhenſibles, la ſage Critique qu'il a faite de l'ouvrage : *De poteſtate eccleſiaſtica*, de Richer.

BOUCHER D'ARGIS, (Antoine-Gaſpard) né à Paris en 1708, fut reçu avocat en 1727, & conſeiller au conſeil-ſouverain de Dombes en 1753. Il a fait des Notes ſur tous les ouvrages de juriſprudence, dont il a été l'éditeur. Il a donné : I. Un *Traité des gains nuptiaux*, Lyon, 1738, in-4°. II. *Traité de la criée des meubles*, 1741, in-12. III. *Regles pour former un avocat*, 1753, in-12, & compoſa pluſieurs articles de juriſprudence pour cette compilation indigeſte, qu'on appelle *Encyclopédie* (*voyez* BACON François).

BOUCHER, (François) premier peintre du roi, & directeur de l'académie de peinture, naquit à Paris en 1704. Eleve de l'illuſtre le Moine, il remporta, âgé de 19 ans, le 1er. prix de l'académie. Après avoir étudié à Rome les grands modeles, il vint à Paris, & fut appellé par le public, *le Peintre des Graces*. Il fut l'Albane de la France. Il eut, comme lui, la facilité du travail, la correction, la légéreté d'une touche ſpirituelle et fine, une compoſition brillante & riche, des airs de tête d'un goût & d'une expreſſion ſupérieurs. Dans les derniers tems de ſa vie, ſes couleurs tiroient trop vers le pourpre, & ſes carnations paroiſſoient comme ſi elles euſſent éprouvé le reflet d'un rideau rouge. Après la mort du célebre Carl Vanloo, Boucher obtint la place de premier peintre du roi; mais foible depuis long-tems, & tourmenté d'un aſthme dangereux, il mourut en 1770, âgé de 64 ans. Ses tableaux ſont ſi nombreux, qu'il ſeroit trop long d'en donner la

liſte. Il encourageoit les jeunes artiſtes ; il abandonnoit à ſes amis, ceux de ſes ouvrages qu'ils paroiſſoient deſirer. Lorſqu'il s'agiſſoit d'éclairer un éleve, il aimoit mieux l'inſtruire par l'exemple, que par l'étalage des regles. *Je ne ſais conſeiller*, diſoit-il, *que le pinceau à la main ;* & alors prenant le tableau ſoumis à ſa critique, il le corrigeoit en quatre coups, & y ajoutoit ces agrémens qui n'appartiennent qu'à lui.

BOUCHERAT, (Louis) chancelier de France & garde des ſceaux en 1685, ſuccéda dans ces deux places au chancelier le Tellier. Il mourut comblé d'honneurs en 1699, à 83 ans. Il étoit fils de Jean Boucherat, maître des comptes, d'une famille originaire de Troyes. Ils ſe diſtinguerent l'un & l'autre dans leurs emplois. Il avoit été du nombre des maîtres des requêtes, que le roi avoit appellés au conſeil formé pour la réformation de la juſtice : conſeil d'où ſont ſorties des ordonnances pleines de diſcernement & de ſageſſe.

BOUCHET, (Jean) procureur de Poitiers, ſa patrie, né en 1476, mort en 1550, s'eſt fait connoître par les *Annales d'Aquitaine*, qui finiſſent à l'an 1535, Paris, 1537, in-fol., continuées par Abraham Mounin, Poitiers, 1644, in-fol. Cette hiſtoire doit être plutôt conſidérée comme une hiſtoire de France, que comme une hiſtoire particuliere d'Aquitaine ; elle renferme quelques pieces rares. Il eſt connu auſſi par quelques pieces de poéſies morales ; la plus ſinguliere eſt intitulée : *Le Chapelet des Princes*, dans ſes Opuſcules, 1525, in-4°. Il eſt formé de 5 dixaines de rondeaux, & d'une ballade à la fin de chaque dixaine. L'auteur y marque les vertus dont les princes doivent être ornés ; & les défauts qu'ils ont à éviter. Ce Chapelet eſt dédié à Charles de la Trimouille. Les 19 premiers vers commencent par une des lettres du nom de ce ſeigneur. On a encore de lui : I. *Les Regnards traverſant les voies périlleuſes*, Paris, in-fol. ſans date. II. *Hiſtoire chronique de Clotaire I & de Ste. Radegonde, ſon épouſe*, Poitiers, 1527, in-4°. III. *Epîtres familieres du Traverſeur, ſous Louis XII & François I*, Poitiers, 1545, in-fol. Ces lettres en vers ſont peu communes, & ſont cependant curieuſes. IV. *Hiſtoire de Louis de la Trimouille, dit le Chevalier ſans peur*, Paris, 1527, in-4°. V. *Les anciennes & modernes généalogies des Rois de France, leurs épitaphes & effigies, avec les ſommaires de leurs geſtes*, Paris, 1541, in-fol. VI. *Les Triomphes de la noble & amoureuſe Dame*, 1537, in-8°, &c.

BOUCHET, (Guillaume) ſieur de Brocourt, fut créé juge-conſul à Poitiers en 1584 ; ce qui lui donna occaſion de dédier aux marchands de cette ville ſon 1er tome des *Serées*, diſcours remplis de plaiſanteries & de quolibets, qu'il ſuppoſe tenus par des perſonnes qui paſſoient le ſoir enſemble. Quand le 3e tome de ſes *Serées* parut en 1607, il étoit mort. Elles ont été réimprimées à Paris, 1608, 3 vol. in-12.

BOUCHET, (Jean du) che-

valier, conseiller, maître d'hôtel du roi de France, historien & généalogiste, mort en 1684, âgé de 85 ans, a laissé quelques ouvrages pleins de recherches. Tels sont : I. *La véritable Origine de la seconde & 3e lignées de la maison de France*, Paris, 1646, in-fol. Cet ouvrage est divisé en deux parties. La 1ere traite de la postérité de Ferreolus & du mariage d'Ansbert & de Blitilde. Elle a été combattue par Louis Chantereau Le Fevre. La 2e traite de la postérité de Childebrand, duc & comte, fils de Pepin I, duc d'Austrasie, frere de Charles-Martel, jusqu'au roi Louis XIV. II. *Histoire généalogique de la maison de Courtenay*, Paris, 1660, in-fol. III. *Table généalogique des Comtes d'Auvergne*, Paris, 1665, in-fol. IV. *Table généalogique des Comtes de la Marche*, Paris, 1682, in-fol.

BOUCHEUL, (Jean-Joseph) avocat au Dorat dans la Basse-Marche, mort vers 1720, est auteur d'un bon *Commentaire* sur la Coutume de Poitou, 1727, 2 vol. in-fol.; & d'un *Traité des conventions de succéder*, in-4°.

BOUCICAUT *ou* JEAN LE MEINGRE, maréchal de France, comte de Beaufort & vicomte de Turenne, par son mariage avec Antoinette, fille unique & héritiere de Raimond de Beaufort, vicomte de Turenne, prit le parti des armes à l'âge de 10 ans. Il combattit à côté de Charles VI, dont il étoit enfant d'honneur à la bataille de Rosbec, en 1382. Ce prince le fit chevalier la veille de cette journée. Les Génois ayant voulu se soustraire au joug de Jean-Galeas Visconti, seigneur de Milan; le roi Charles VI, dont ils implorerent le secours, leur envoya Boucicaut, qui ne les traita pas mieux. Ce général outra la sévérité envers les partisans de Visconti, & fit bâtir deux citadelles pour contenir une ville qu'il regardoit comme une conquête. Genes se souleva contre ses prétendus libérateurs, & le marquis de Montferrat ayant été mis à la tête de la république, Boucicaut fut obligé de repasser en France. Il se signala ensuite contre les Turcs, les Vénitiens & les Anglois. Il fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt l'an 1415; mené en Angleterre, il y mourut en 1421. Il aima les poëtes, & cultiva la poésie.

BOUDART, (Jacques) né en 1622 à Binche en Hainaut, chanoine-théologal de S. Pierre à Lille, a donné une Théologie imprimée à Louvain, 1706, 6 vol. in-8°, & à Lille, 1710, 2 vol. in-4°, aujourd'hui peu estimée. Il y a quelques propositions qui semblent approcher des erreurs condamnées. Il mourut à Lille le 4 novembre 1702.

BOUDEWINS, (Michel) docteur en médecine, natif d'Anvers, s'acquit beaucoup de réputation dans sa patrie. Il fut médecin pensionnaire de la ville & de l'hôpital de Ste Elisabeth, président du college des médecins. Il est auteur de *Ventilabrum medico-theologicum*, Anvers, 1666, in-4°. Il est divisé en deux parties. La premiere regarde les devoirs des médecins, la seconde concerne les malades. Les matieres y sont traitées suivant les principes de la théologie & de la médecine.

cine. Entr'autres queſtions aſſez ſingulieres, on y examine ſérieuſement : Si les médecins peuvent demander à Dieu qu'il y ait beaucoup de malades? Cet ouvrage eſt chargé de beaucoup d'érudition, mais ſouvent étrangere à la matiere dont il eſt queſtion. Boudewins a eu part à la *Pharmacia Antverpienſis*, 1660, in-4°. Il mourut à Anvers le 29 octobre 1681.

BOUDIER, (René) naquit à Trelly, près de Coutances, où eſt ſituée la terre de la Jouſſeliniere, dont il portoit le ſurnom. Il y vécut en libertin, & ne voulut jamais ſe marier, par une ſuite de ſon penchant pour le déſordre. Il mourut à Mantes-ſur-Seine en novembre 1723. Ce fut un de ces génies prématurés, qui d'abord paroiſſent tout ſavoir, & qui ne ſavent jamais rien à fond. A l'âge de 15 ans, il ſavoit du latin, du grec, de l'eſpagnol, & faiſoit des vers françois. Il acquit peu-à-peu toutes ſortes de connoiſſances ébauchées. Il touchoit du luth, deſſinoit, peignoit, cultivoit l'hiſtoire, la grammaire, la géographie, & écrivoit ſur les médailles. On a de lui une *Hiſtoire Romaine ;* un *Traité ſur les Médailles ;* un *Abrégé de l'Hiſtoire de France*, &c. Il n'y a que ſon Hiſtoire Romaine qui ſoit imprimée. On peut juger de ſes vers par ſon épitaphe, faite par lui-même la derniere année de ſa vie ; & dont la fin exprime parfaitement le matérialiſme groſſier dans lequel il avoit vécu.

J'étois gentilhomme normand,
D'une antique et pauvre nobleſſe,
Vivant de peu tranquillement
Dans une honorable pareſſe.
Sans ceſſe le livre à la main,
J'étois plus ſérieux que triſte ;
Moins françois que grec et romain ;
Antiquaire, archimédailliſte ;
J'étois poëte, hiſtorien....
et maintenant je ne ſuis rien.

BOUDON, (Henri-Marie) grand-archidiacre d'Evreux, docteur de Bourges, naquit en 1624 à la Fere, & mourut en 1702. Il ſe fit un nom par pluſieurs ouvrages de piété. Les principaux ſont : I. *Dieu préſent par-tout*, in-24. II. *De la profanation, & du reſpect qu'on doit avoir aux Egliſes*, in-24. III. *La ſainteté de l'Etat Eccléſiaſtique*, in-12. IV. *La dévotion à la très-ſainte Trinité*, in-24. V. *La gloire de Dieu dans les Ames du Purgatoire*, in-24. VI. *Dieu ſeul, ou le ſaint eſclavage de la Mere de Dieu*, in-12. VII. *Le Chrétien inconnu, ou Idée de la grandeur du Chrétien*, in-12. M. Collet a publié ſa *Vie* en 1754, & en 1762, 2 vol. in-12. Cet auteur lui fait faire des miracles ; mais ſans examiner l'authenticité de ceux qu'il rapporte, on peut dire que Boudon eut une vertu qui ne ſe démentit jamais ; & c'eſt aſſurément une eſpece de miracle. On lui reproche quelques propoſitions qui ſentent le Quiétiſme. Il avoit écrit, avant la condamnation de Molinos ; & l'on ſait d'ailleurs que dans les ouvrages myſtiques, il eſt en général difficile de ſaiſir toujours le vrai ſens d'un auteur, parce que ſon objet étant purement ſpirituel, échappe aiſément à ceux qui n'ont pas exactement les mêmes principes ou la même expérience. *Voyez* TAULERE, RUSBROK, &c.

BOUDOT, (Jean) libraire

célebre, imprimeur du roi de France, de l'académie des sciences, mort en 1706, s'est fait un nom dans la république des Lettres par son petit *Dictionnaire latin-françois*, dont la premiere édition parut en 1701. C'est le plus usité dans les colleges, & c'est à juste titre. Il est tiré d'un grand *dictionnaire* en 14 vol. in-4°, dont il est auſſi l'auteur, & qui est resté manuscrit. — Son fils, Jean BOUDOT, également libraire célebre & imprimeur éclairé, né à Paris en 1685, mourut dans la même ville en 1754. Ses connoissances bibliographiques le firent rechercher par les savans, qui s'appliquoient à cette utile partie de la littérature. Il a dressé des catalogues raisonnés de livres qui lui font honneur.

BOVERICK, célebre horloger d'Angleterre dans le 17e siecle, se distingua par des chef-d'œuvres de méchanique. Il fit une chaise d'ivoire à quatre roues, avec toutes ses appartenances, dans laquelle un homme étoit assis : elle étoit si petite & si légere, qu'une mouche la traînoit aisément. La chaise & la mouche ne pesoient qu'un grain. Le même ouvrier construisit une table à quadrille avec son tiroir, une table à manger, un buffet, un miroir, douze chaises à dossier, six plats, une douzaine de couteaux, autant de fourchettes & de cuillers, deux salieres, avec un cavalier, une dame & un laquais : & tout cela étoit si petit, qu'il entroit dans un noyau de cerise. On peut consulter le *Microscope à la portée de tout le monde*, par Baker, savant respectable, qui rapporte ces faits d'après le témoignage de ses yeux. Ce genre d'ouvrages n'étoit pas inconnu aux anciens. Pline parle d'un Théodore de Samos, qui avoit fait en bronze sa propre statue, parfaitement ressemblante, qui tenoit de la main droite un livre, & de la gauche un char à quatre chevaux, le tout couvert d'une mouche de bronze, faite par le même sculpteur. *Voyez* ALUMNO.

BOVERIUS, (Zacharie) Capucin, né à Saluces, & mort à Genes en 1638, à 70 ans, est auteur de quelques ouvrages de controverse, & de l'*Histoire des Capucins*, en latin, 1632 & 1639, 2 vol. in-fol. traduite en françois, par le P. Antoine Caluze, 1675, in-fol. Il y en a un 3e. vol. par le P. Marcellin de Pise, 1676, in-fol. L'auteur y montre un peu trop de crédulité ; & il a mieux aimé écrire des choses édifiantes, que d'examiner toujours si elles étoient vraies. Quelque reproche qu'on puisse lui faire, son intention est louable, & le défaut de critique dont il n'est pas difficile de le convaincre, ne produira certainement aucun mal dans le monde moral. On a encore de lui : I. *Demonstrationes undecim de verâ habitûs formâ, à seraphico, patre Francisco institutâ*, Cologne, 1655. Il y prétend prouver que l'habit des Capucins est celui de S. François. II. *Demonstrationes symbolorum veræ & falsæ religionis, adversùs præcipuos ac vigentes catholicæ religionis hostes*, &c., Lyon, 1617, 1 vol. in-fol. III. *Paræneſis catholica ad Marcum Ant. de Dominis*, in-4°, Lyon, 1618 ; c'est une réfuta-

tion des assertions insérées dans la *Republica Xana & Ecclesiastica* de l'apostat de Dominis. Boverius a encore réfuté d'autres productions du même auteur. IV. *Orthodoxa consultatio de ratione veræ fidei & religionis amplectendæ.* L'auteur composa cet ouvrage en 1623, à Madrid, dans la vue d'engager Charles Stuart, prince de Galles, qui s'y trouvoit alors, d'embrasser la religion catholique.

BOUETTE DE BLEMUR, (Jacqueline) née en 1618 d'une famille noble, prit l'habit de Bénédictine à l'âge de 11 ans, dans l'abbaye de la Ste. Trinité de Caen. La duchesse de Mecklembourg, ayant projeté de faire à Châtillon un établissement de Bénédictines du saint Sacrement, demanda la mere Bouette. Cette sainte religieuse, de prieure qu'elle étoit à la Trinité, se réduisit à être novice à Châtillon. Elle étoit alors âgée de 60 ans. Les abbayes qu'on lui offrit, ne purent lui faire quitter sa nouvelle demeure. Elle y mourut saintement en 1696. On a d'elle : I. L'*Année bénédictine*, 7 vol. in-4°. II. *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété des derniers siecles*, 2 vol. in-4°. III. *Vies des Saints*, 2 vol. in-fol. Il y a quelques fables, pardonnables à une femme & à une religieuse ; mais ces ouvrages sont écrits d'ailleurs avec plus de pureté & d'élégance, qu'on n'auroit dû en attendre d'une fille qui avoit passé toute sa vie dans des exercices de piété.

BOUFLERS, (Louis-François, duc de) pair & maréchal de France, d'une famille illustre de Picardie, naquit en 1644. Ses dispositions pour l'art de la guerre s'étant développées de bonne heure, il fut choisi en 1669 pour être colonel d'un régiment de dragons. Il se distingua à la tête de ce corps, sous le maréchal de Créqui & sous Turenne. Il reçut une blessure dangereuse au combat de Voërden ; il en reçut une seconde à la bataille d'Ensheim, au gain de laquelle il contribua beaucoup, de l'aveu de Turenne. Après plusieurs belles actions, il s'immortalisa par la défense de Lille en 1708. Le siege dura pendant plus de 3 mois. Le roi le récompensa, comme s'il eût gagné une bataille. Il fut fait pair de France ; il eut les grandes entrées de premier gentilhomme, & la survivance du gouvernement de Flandres pour son fils aîné. A la bataille de Malplaquet, en 1709, il fit la retraite en si bon ordre, qu'il ne laissa ni canon ni prisonnier. Le maréchal de Boufflers joignoit à l'activité d'un général, l'ame d'un bon citoyen ; servant son maître comme les anciens Romains servoient leur république ; ne comptant sa vie pour rien, dès qu'il étoit question du salut de sa patrie. Le roi lui ayant ordonné d'aller secourir Lille, & l'ayant laissé maître du choix de ses lieutenans ; il partit à l'instant, sans régler ses affaires, sans dire adieu à sa famille, & choisit pour ses officiers un disgracié & un prisonnier de la Bastille. Sa magnificence égaloit son amour pour son pays & pour son prince. Lorsque Louis XIV forma le camp de Compiegne, pour servir de leçon à son petit-fils le duc de Bourgogne, & de spec-

tacle à toute la cour; Bouflers y vécut si splendidement, que le roi dit à Livri, son maître-d'hôtel : « Il ne faut pas que le » duc de Bourgogne tienne de » table, nous ne saurions mieux » faire que le maréchal; le duc » de Bourgogne ira dîner avec » lui, quand il ira au camp ». Ce général mourut à Fontainebleau en 1711, âgé de 68 ans. » En lui (écrivoit madame de » Maintenon) le cœur est mort » le dernier ». On lit dans la continuation de l'Histoire d'Angleterre, par Rapin de Thoiras, un trait trop honorable à la mémoire de ce grand homme, pour l'oublier. Le roi Guillaume ayant pris Namur en 1695, arrêta Bouflers prisonnier, contre la foi des conventions qu'on venoit de faire. Surpris de ce procédé, le maréchal en demanda la cause. On lui répondit qu'on en agissoit ainsi par représailles de la garnison de Dixmude & de Deynse, que les François avoient retenue malgré les capitulations, ce qui étoit vrai. *Si cela est*, dit Bouflers, *on doit arrêter ma garnison, & non moi.* — *Monsieur*, lui répondit-on, *l'on vous estime plus que dix mille hommes.* Son fils, Joseph-Marie, duc de Bouflers, mourut à Genes, maréchal de France, en 1747, le jour même que les Autrichiens leverent le siege de cette ville.

BOUGAINVILLE, (Jean-Pierre de) né à Paris, fut élevé avec beaucoup de soin. Ses talens perfectionnés par l'éducation, lui firent de bonne heure un nom célebre, & lui procurerent les places qui flattent le plus les gens-de-lettres de Paris. Il devint pensionnaire & secrétaire de l'académie royale des inscriptions, membre de l'académie françoise, & de quelques autres compagnies étrangeres, censeur royal, garde de la salle des antiques du Louvre, & l'un des secrétaires ordinaires du duc d'Orléans. Le travail altéra sa santé, & il fut vieux avant le tems. Il mourut au château de Loches en 1763, dans la 41e. année de son âge. Les qualités de son ame lui avoient fait des protecteurs ardens & des amis tendres. Dans ses écrits, comme dans ses mœurs, tout fut louable, & rien n'annonçoit le vain desir d'être loué. Avec les talens qui rendent célebre, il n'aspira qu'à l'honneur d'être utile. L'art détestable de la satyre, de l'intrigue, de la tracasserie (aujourd'hui si commun parmi les gens-de-lettres) lui étoit inconnu. On a de lui : I. Une traduction de l'*Anti-Lucrece* du cardinal de Polignac, en 2 vol. in-8°., & en un vol. in-12, précédé d'un discours préliminaire, plein d'esprit & de raison. Sa version respire par-tout l'élégance & la force, quoiqu'elle paroisse manquer quelquefois de ce ton poétique qui doit caractériser les traductions de poëmes. II. *Parallele de l'expédition de Thamas-Koulikan dans les Indes, avec celle d'Alexandre* : rempli de savoir, d'idées, d'imagination & d'éloquence; mais quelquefois un peu boursoufflé. III. *Droits des Métropoles Grecques sur les Colonies, & les devoirs des Colonies envers leurs Métropoles*, Paris, 1745, in-16. Bougainville a publié les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, depuis le

tome 17e jusqu'au 24e. Ils contiennent un grand nombre de dissertations savantes dont il est auteur.

BOUGEANT, (Guillaume-Hyacinthe) né à Quimper en 1690, Jésuite en 1706, mourut à Paris en 1743. Après avoir professé les humanités à Caen & à Nevers, il vint au college de Louis-le-Grand à Paris, & n'en sortit que dans son court exil à la Fleche, occasionné par son *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*. Ce livre, adressé à une dame, est plein de graces & de saillies. Ce que le Jésuite n'a présenté que comme un badinage (que les démons animent les brutes), a été adopté comme un système vrai par Ramsay dans ses *Philosophical principes*, imprimés à Glascou en 1749; un savant professeur Allemand lui donne la préférence sur celui de Descartes (*Philos. eclec. a Rel. Monast. divi Ettonis, procurante P. Gallo Cartier. Aug. Vindel. 1756*). Le P. Bougeant connoissoit aussi le langage du pays de Romancie, dont il publia le Voyage, sous le nom de *Fanférédin*. Il connoissoit mieux encore celui de la société & de l'amitié, & il fut autant recherché pour l'enjouement de son caractere, que pour ses lumieres. Les travaux & les chagrins qu'il essuya, hâterent sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont rendu sa mémoire illustre. I. *Histoire des guerres & des négociations qui précéderent le traité de Westphalie, sous les ministères de Richelieu & de Mazarin*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage rempli de faits curieux, est écrit avec élégance & avec noblesse. Il paroît que l'auteur étoit né avec des talens pour la politique, du discernement, de la pénétration & du goût. II. *Histoire du traité de Westphalie*, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-12, 1744. La sagesse des réflexions, les recherches curieuses & intéressantes, le développement des caracteres & des ruses des négociateurs, l'élégante précision du style, pur sans affectation, & agréable sans antitheses, lui ont fait donner un rang distingué parmi les meilleures Histoires. Le prince Eugene ne pouvoit comprendre qu'un religieux qui n'avoit jamais été employé dans aucune affaire publique, & qui devoit ignorer ce que c'étoit que la guerre, eût pu parler si bien de cet art & de la politique. Cet ouvrage & le précédent ont été réunis & réimprimés en 6 vol. in-12, 1751. III. *Exposition de la Doctrine Chrétienne par demandes & par réponses, divisée en trois Catéchismes, l'historique, le dogmatique, & le pratique*, in-4°, & en 4 vol. in-12: un des meilleurs Catéchismes raisonnés que nous ayons en françois, & peut-être le meilleur en ce genre, si on excepte celui de Bourges & celui de Montpellier. Il y a cependant des endroits négligés, l'auteur n'ayant pu y mettre la derniere main. Les Allemands en ont donné une bonne traduction en 1780. IV. *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, 1 vol. in-12, dont nous avons parlé ci-dessus. C'est une débauche d'imagination, qui lui causa bien des chagrins. L'auteur se rétracta dans une Lettre à l'abbé Savalette, conseiller au grand conseil; elle

ſe trouve dans l'édition de Paris, 1783, avec une critique des *Amuſemens*, où il y a de bonnes réflexions, & un peu trop de ſatyre perſonnelle. V. *Recueil d'obſervations phyſiques, tirées des meilleurs écrivains*, 4 vol. in-12; le 2e & le 3e ſont du P. Grozellier, prêtre de l'Oratoire; le 4e, d'une autre main, n'a paru qu'en 1771. VI. Trois Comédies en proſe : la *Femme docteur, ou la Théologie en quenouille*; le *Saint déniché*; les *Quakers François, ou les nouveaux Trembleurs*. Il y a du ſel dans pluſieurs ſcenes; mais on eſſuie quelqu'ennui dans d'autres. VII. *Traité ſur la forme de l'Euchariſtie*, 2 vol. in-12. VIII. *Anacréon & Sapho*, dialogue en vers grecs, Caen, 1712, in-8°., &c.

BOUGEREL, (Joſeph) prêtre de l'Oratoire d'Aix, mort à Paris en 1753, s'eſt fait connoître par ſa *Vie de Gaſſendi*, Paris, 1737, in-12; curieuſe, mais trop prolixe. On a encore de lui: I. Des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes illuſtres de Provence*, où l'on trouve une érudition recherchée, & un ſtyle plat & lourd. Il n'a publié qu'un vol. in-12 de cet ouvrage, qui devoit former 4 vol. in-4°. II. *Idée géographique de la France*, 1747, 2 vol. in-12; ouvrage peu recherché.

BOUGOUINC, (Simon) poëte François, & valet-de-chambre de Louis XII, eſt auteur de la moralité de l'*Homme juſte* & de *l'Homme pécheur*, Paris, 1508, in-4°; de *l'Epinette du jeune Prince*, Paris, 1508 & 1514, in-fol.

BOUGUER, (Pierre) naquit au Croiſic, d'un profeſſeur royal d'hydrographie, qui perfectionna ſes diſpoſitions naiſſantes pour les hautes ſciences. L'académie des ſciences de Paris couronna, en 1727, ſon *Mémoire ſur la mâture des vaiſſeaux*, & ſe l'aſſocia en 1731. Il fut choiſi en 1736, avec meſſieurs Godin & de la Condamine, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre; voyage qui ne répondit point aux eſpérances que l'on en avoit conçues. Il travailla pendant 3 ans au Journal des Savans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages recherchés par les géometres. La Relation de ſon Voyage au Pérou ſe trouve dans les mémoires de l'Académie des Sciences, de l'année 1744. Elle eſt écrite avec moins d'élégance que celle de M. de la Condamine, mais elle peut paroître à quelques égards plus exacte. Bouguer travailloit beaucoup & avec peine: auſſi ſes ouvrages lui étoient ſi chers, que leur réputation formoit preſque ſon exiſtence. Cette ſenſibilité extrême de ſon amour-propre lui cauſa une foule de maux, auxquels il ſuccomba, à l'âge de 63 ans, en 1758. Cet académicien ayant paſſé une partie de ſa vie en province, avoit contracté dans la ſolitude, une inflexibilité, une rudeſſe de caractere, que la ſociété ne put adoucir. Le peu de connoiſſance qu'il avoit des hommes, le rendoit inquiet & défiant. Il étoit porté à regarder ceux qui s'occupoient des mêmes objets que lui, comme des ennemis qui vouloient lui enlever une partie de ſa gloire. Il eut des diſputes avec M. de la Condamine, qui répandirent l'amertume ſur

ſa vie, parce que cet académicien, plus inſinuant que lui, ſut mettre un certain public de ſon côté. Egaré dans les ſentiers d'une fauſſe philoſophie, Bouguer eut le bonheur d'en être ramené par un ſavant & zélé religieux, & d'avoir une fin très-chrétienne (voyez la *Relation de la converſion & de la mort de M. Bouguer, par le P. Laberthonie, Dominicain*, Paris, 1784, in-12). Nous avons de Bouguer pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont : I. *La conſtruction du Navire*, 1746, in-4°. II. *La figure de la Terre*, 1749, in-4°. III. *Traité d'Optique*, 1760, in-4°. IV. *La manœuvre des Vaiſſeaux*, 1757, in-4°. V. *Traité de la Navigation*, 1753, in-4°, donné depuis par M. de la Caille, 1761, in-8°, &c.

BOUHIER, (Jean) préſident-à-mortier au parlement de Dijon, naquit dans cette ville le 17 mars 1673. Ses talens pour les lettres, les langues & la juriſprudence, ſe développerent de bonne heure. L'académie françoiſe lui ouvrit ſes portes en 1727. Il mourut à Dijon en 1746, entre les bras du P. Oudin, Jéſuite, ſon ami, dans les ſentimens de religion qu'il avoit eut toute ſa vie. Le préſident Bouhier s'adonna à la poéſie dès ſa jeuneſſe. Ce fut d'abord pour égayer les occupations de ſon état, enſuite pour avoir un ſoulagement contre les douleurs de la goutte. On a de lui : I. La traduction en vers du poëme de Pétrone ſur la guerre civile, & de quelques morceaux d'Ovide & de Virgile. Ses vers ne manquent pas d'une certaine élégance ; mais ils ſont quelquefois négligés. Les remarques dont il a accompagné ſes verſions, ſont du ſavant le plus profond. II. La traduction des *Tuſculanes de Cicéron*, avec l'abbé d'Olivet. Les morceaux du préſident Bouhier ſont fideles ; mais on y deſireroit quelquefois plus de préciſion. III. Des Lettres ſur les Thérapeutes, 1712, in-12. IV. Des Diſſertations ſur Hérodote, avec des Mémoires ſur la Vie de l'auteur, & un catalogue de ſes ouvrages imprimés, par le P. Oudin, Jéſuite, Dijon, 1746, in-4°. D'habiles critiques trouvent que ces recherches, fruits des premieres études de l'auteur, ne ſont qu'un recueil de remarques que l'on avoit faites avant lui. V. *Diſſertation ſur le grand Pontificat des Empereurs Romains*, Paris, 1742, in-4°. VI. *Explication de quelques marbres antiques*, Paris, 1733, in-4°. VII. Des ouvrages de juriſprudence, &c., &c. Sa *Coutume de Bourgogne*, Dijon 1747, 2 vol. in-fol., eſt le plus recherché. On fait cas auſſi de ſa *Diſſolution du mariage, pour cauſe d'impuiſſance*, in-8°. Tous ces écrits reſpirent l'érudition. M. Joly de Bevy a donné une édition complette de ſes *Œuvres de Juriſprudence*, Paris, 1787, in-fol. Le P. Oudin a fait ſon *Eloge* en latin.

BOUHOURS, (Dominique) né à Paris en 1628, Jéſuite à l'âge de 16 ans, fut chargé, après avoir profeſſé les humanités, de veiller à l'éducation des deux jeunes princes de Longueville, & enſuite à celle du marquis de Seignelai, fils du grand Colbert. Il mourut à Paris en 1702. C'étoit un homme poli, dit l'abbé de Longuerue, ne condamnant perſonne, &

cherchant à excuſer tout le monde. On a de lui : I. Les *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, in-12, 1671. Cet ouvrage eut beaucoup de cours dans ſa naiſſance, malgré le ſtyle affecté qui s'y montre à chaque page. On y voit un bel-eſprit, mais qui veut trop le paroître. La nation Allemande fut fort choquée de ce qu'il avoit oſé mettre en queſtion dans ce livre : *Si un Allemand peut être un bel eſprit ?* Il eſt ſûr que cette queſtion dut paroître, au premier coup-d'œil, une injure. Mais ſi l'on fait attention que les Allemands ne s'occupoient guere alors que d'ouvrages laborieux & pénibles, qui ne permettoient pas qu'on y ſemât les fleurs du bel eſprit, on ne doit pas trouver mauvais que l'écrivain Jéſuite ait fait entendre, d'après le cardinal du Perron, que les Allemands ne prétendoient pas à l'eſprit. Barbier d'Aucour en publia dans le tems une critique, dans laquelle il répandit également les plaiſanteries & les réflexions. II. *Remarques & doutes ſur la Langue Françoiſe*, 3 vol. in-12. Il y en a quelques-unes de juſtes, & d'autres puériles. On a placé l'auteur, dans le *Temple du goût*, derriere les grands hommes, marquant ſur des tablettes toutes les négligences qui échappent au génie. III. *La maniere de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit*, in-12. On publia contre ce livre, *les ſentimens de Cléarque*, fort inférieurs à ceux *de Cléanthe*, par Barbier d'Aucour. Cette critique n'empêcha point que l'ouvrage ne fût eſtimé, comme un des meilleurs guides pour conduire les jeunes gens dans la littérature. Il peſe ordinairement avec équité les écrivains anciens & modernes. Les *Concetti* du Taſſe, & de quelques auteurs italiens, ſont jugés ſévérement à ce tribunal. Le ſtyle en eſt auſſi élégant que celui des *Entretiens d'Ariſte*, mais moins recherché & plus pur. IV. *Penſées ingénieuſes des anciens & des modernes*, in-12. Ce ſont les débris des matériaux qu'il avoit amaſſés pour l'ouvrage précédent. V. *Penſées ingénieuſes des Peres de l'Égliſe*, in-12. L'auteur l'entreprit, pour faire tomber ce que diſoient ſes adverſaires. Ils l'accuſoient de ne lire que Voiture, Sarraſin, Moliere, &c., & de rechercher les dames, pour recueillir les pointes qui leur échappoient, & en orner ſes livres. Le peu de ſuccès qu'eurent les *Penſées des Peres de l'Egliſe*, contribua à confirmer ces idées, au-lieu de les détruire. On penſa que l'auteur ne devoit pas les avoir beaucoup lus, puiſqu'il avoit trouvé chez eux ſi peu de penſées ingénieuſes. VI. L'*Hiſtoire du grand-maître d'Aubuſſon*, in-4°, 1676, écrite purement. VII. Les *Vies de S. Ignace*, in-12, & de *S. François Xavier*, in-4°, & 2 vol. in-12, écrites d'une maniere intéreſſante, propre à nourrir les ſentimens de piété & le zele pour la religion. VIII. *Relation de la mort de Henri II, duc de Longueville*, Paris, 1663, in-4°. IX. Une traduction françoiſe du *Nouveau Teſtament*, qui a le mérite de la fidélité & d'un langage pur, 2 vol. in-12, 1697-1703. Le P. Lallemant a adopté cette verſion dans ſes *Réflexions ſur le Nouveau Teſtament*.

BOUILLART, (D. Jacques) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né en 1669, à Meulan, au diocese de Chartres, mort à St. Germain-des-Prés en 1726, étoit aussi connu par la solidité de son esprit, que par la pureté de ses mœurs. On a de cet auteur une savante édition du *Martyrologe d'Usuard*, copié sur l'original même de l'auteur, Paris, 1718, in-4°. On a encore de lui l'*Histoire de l'abbaye de St. Germain-des-Prés*, Paris, 1724, in-fol.: ouvrage plein de recherches.

BOUILLAUD (Ismaël) *ou* BOUILLEAU, naquit à Loudun en 1605, de parens protestans. Il quitta cette religion à l'âge de 25 ans, & entra aussi-tôt dans l'état ecclésiastique. Les belles-lettres, l'histoire, les mathématiques, le droit & la théologie l'occuperent tour-à-tour. Il se retira dans ses derniers jours à l'abbaye de St. Victor à Paris, & y mourut en 1694, à l'âge de 89 ans, emportant les regrets de tous les savans. Il étoit en commerce de lettres avec ceux d'Italie, d'Allemagne, de Pologne & du Levant, qu'il avoit connus dans les voyages qu'il avoit faits dans ces différens pays. On a de lui: I. *Opus novum ad arithmeticam infinitorum*, en 6 livres, 1682, 1 vol. in-fol. II. *Astronomia Philolaïca*, où le mouvement des planetes est bien expliqué. III. *Discours sur la réformation des quatre Ordres religieux mendians, & la réduction de leurs couvens à un nombre déterminé*: ouvrage composé par ordre de M. de Lionne. IV. Une édition de l'*Histoire de Ducas*, en grec, avec une version latine & des notes, &c.

BOUILLE, (Théodose) Carme-chaussé, bachelier de la faculté de Sorbonne, mort à Liege en 1743, est connu par une *Histoire de la ville & pays de Liege*, 3 vol. in-fol., Liege, 1725-1732. Cette Histoire écrite d'un style fort négligé, manque de critique; il y a de grandes lacunes, & les faits sont peu développés. Ce sont plutôt des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Liege*. On les lit cependant avec plaisir, à raison de la candeur & de la bonhomie qui y regnent, & qui concilient tout autrement l'attention & la confiance, que les pantalonades, le style amphigourique & les petits artifices des historiens modernes.

BOUILLET, (Jean) savant médecin, né à Servian en 1690, exerça sa profession à Béziers, où il mourut en 1777, après avoir publié différentes Dissertations qui font honneur à ses lumieres & à son application: I.... *Sur la cause de la pesanteur & la multiplication des fermens.* II.... *Sur le traitement de la petite vérole.* III.... *Sur l'huile de pétrole.* IV. *Des Elémens de médecine pratique*, 1744 & 1746, 2 vol. in-4°. V. *Observations sur l'Anasarque*, 1765, in-8°.

BOUILLON, *voy.* MARCK, GODEFROI, & Fréderic-Maurice de la TOUR.

BOUILLON, (Emmanuel-Théodose de la Tour, cardinal de) naquit en 1643 de Fréderic-Maurice de la Tour, premier du nom, duc de Bouillon & prince de Sedan. Sa naissance & ses talens lui frayerent la route des dignités. Le maréchal de Turenne, son oncle, demanda pour lui au roi le chapeau de

cardinal, & il lui fut accordé. Il s'appelloit alors l'Abbé, duc d'Albret, & avoit à peine 25 ans. Il obtint enſuite les abbayes de Cheni, de St. Ouen de Rouen, de St. Vaaſt d'Arras, & la place de grand-aumônier de France. Il avoit mérité ces bienfaits du roi par des ſervices. Il étoit ambaſſadeur de France à Rome en 1698; & ce poſte fut la premiere cauſe d'une longue diſgrace. Louis XIV crut qu'il n'avoit pas agi avec aſſez de chaleur dans l'affaire de la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, & dans la ſollicitation d'un bref d'éligibilité à l'évêché de Strasbourg pour l'abbé de Soubiſe. A ſon retour en France en 1700, il fut exilé à ſon abbaye de Tournus. Ayant ſollicité vainement ſon rappel, il ſe retira en 1706 dans les Pays-Bas, & delà à Rome, où il vécut content, quoique privé par arrêt du parlement de tous les revenus qu'il avoit en France. Il mourut dans cette capitale du monde chrétien, le 2 mars 1715, à 72 ans.

BOULAINVILLIERS, (Henri de) comte de Saint-Saire, &c., naquit à St. Saire en 1658, d'une famille très-ancienne. Après avoir fait ſes études dans l'académie de Juilli, confiée aux Peres de l'Oratoire, où ſon goût pour l'hiſtoire commença à ſe développer, il prit le parti des armes. Il le quitta enſuite pour régler les affaires de ſa famille, fort dérangées. Il ſe livra alors entiérement à l'hiſtoire de France; mais il n'en voyoit les événemens qu'à travers les couleurs de ſon imagination. Il ne l'étudioit, diſoit-il, que pour l'apprendre à ſes enfans: en ce cas, il devoit encore plus ſe défier de ſes idées. Quelques-uns de ſes écrits ſur des matieres plus délicates, montrerent qu'il pouſſoit trop loin la liberté de penſer. En même tems qu'il faiſoit l'eſprit-fort ſur des matieres graves, il avoit le foible de l'aſtrologie judiciaire. Le cardinal de Fleury diſoit de lui, qu'*il ne connoiſſoit ni l'avenir, ni le paſſé, ni le préſent.* Il eſt ſûr que ſes ſyſtêmes l'égaroient quelquefois dans la connoiſſance du paſſé, & ſon imagination dans celle du préſent. Il mourut en 1722, entre les bras du P. la Borde de l'Oratoire, qui rendit un compte édifiant de ſes dernieres diſpoſitions. On a de lui: I. Une *Hiſtoire de France*, juſqu'à Charles VIII, 3 vol. in-12. II. *Mémoires hiſtoriques ſur l'ancien Gouvernement de France*, juſqu'à Hugues Capet, 3 vol. in-12. Il y appelle le gouvernement féodal, *le chef-d'œuvre de l'eſprit-humain*: l'expreſſion eſt forte, & n'eſt pas juſte; mais il n'en eſt pas moins vrai que le gouvernement féodal ne mérite pas tous les reproches qu'on lui a faits dans ce ſiecle acéphale & anarchique, mécontent de toute eſpece de gouvernement. Il eſt certain que la féodalité étoit bien plus loyale & plus favorable au peuple, que le deſpotiſme qui en a pris la place; & dès que l'on commença à ſe plaindre des abus du pouvoir monarchique, on regretta les loix de la féodalité (voyez le *Journal hiſt. & litter. 15 juin 1790, p. 287*). III. *Hiſtoire de la Pairie de France*, in-12. IV. *Diſſertations*

ſur la Nobleſſe de France, in-12. V. *Etat de la France*, *6 vol.* in-12. Il y a de bonnes choſes, & quelques inexactitudes. VI. *Hiſtoire des Arabes & de Mahomet*, in-12 : ouvrage que la mort l'empêcha de finir. Cette Hiſtoire eſt écrite dans le ſtyle oriental, & avec très-peu d'exactitude. L'auteur n'eſt qu'un copiſte ſervile des écrivains Arabes dont il n'entendoit pas la langue, & dont il n'a pas apperçu les bévues. Il eſſaie en vain de faire paſſer Mahomet pour un grand homme, ſuſcité par la Providence pour punir les chrétiens, & pour changer la face du monde. Un critique, plus zélé que poli, lui a donné les titres de *Mahométan François*, & de *Déſerteur du Chriſtianiſme*. M. Bergier s'étonne, *que par zele pour le déiſme, il ne ſoit pas allé ſe faire circoncire, & prendre le turban.* VII. *Mémoire ſur l'adminiſtration des Finances*, 2 vol. in-12 : bonnes vues, la plupart impraticables. On a attribué à cet hiſtorien ſyſtématique beaucoup d'autres ouvrages, & particuliérement des ſatyres contre la religion, qui ne ſont pas de lui. Après s'être égaré ſur les principes de l'hiſtoire, il a bien pu avoir des idées fauſſes ſur le chriſtianiſme, mais il eſt avéré qu'il n'a jamais pouſſé le délire juſqu'au point d'enfanter des horreurs, telles que celles qu'on lit dans le *Dîner* qui porte ſon nom. Tous les écrits du comte de Boulainvilliers ſur l'Hiſtoire de France, ont été recueillis en 3 vol. in-fol.

BOULANGER *ou* BOULENGER, plus connu ſous le nom de *Petit-Pere André*, Auguſtin-réformé, né à Paris, & mort dans cette ville en 1657, à 80 ans, ſe fit un nom par ſa maniere de prêcher. Il mêloit ordinairement la plaiſanterie à la morale, & les comparaiſons les plus baſſes aux plus grandes vérités du chriſtianiſme. Il compara, dit-on, dans un de ſes ſermons, les quatre docteurs de l'égliſe latine, aux quatre rois du jeu des cartes. « S. Auguſtin » étoit, ſelon lui, le roi de cœur, » par ſa grande charité ; S. Ambroiſe, le roi de trefle, par les » fleurs de ſon éloquence ; S. Jerôme, le roi de pique, par ſon » ſtyle mordant ; & S. Grégoire, » le roi de carreau, par ſon peu » d'élévation ». Mais il ne faut pas adopter légérement tous les contes populaires qu'on a débités ſur cet orateur. C'eſt une eſpece de caricature plus propre à nourrir la converſation des oiſifs, qu'à donner une idée juſte des diſcours du *Petit-Pere André*.

BOULANGER *ou* BOULLANGER, (Nicolas-Antoine) né à Paris d'un marchand en 1722, mort dans la même ville en 1759, ſortit du college de Beauvais, à-peu-près auſſi ignorant qu'il y étoit entré. Cependant, ayant lutté opiniâtrément contre ſon peu d'aptitude, il le vainquit. A 17 ans, il commença à étudier les mathématiques & l'architecture. Trois ou quatre ans d'étude dans ces deux ſciences lui ſuffirent pour devenir utile au baron de Thiers, qu'il accompagna à l'armée en qualité de ſon ingénieur. Il entra enſuite dans les ponts & chauſſées, & exécuta dans la Champagne, la Bourgogne, la Lorraine, différens ouvrages pu-

blics. Ce fut, pour ainſi dire, ſur les grands chemins confiés à ſes ſoins, que ſe développa le germe d'un funeſte talent qu'il ne ſe ſoupçonnoit pas, & qu'il portoit en lui. Il y apprit par malheur à *penſer philoſophiquement*. En coupant des montagnes, en conduiſant des rivieres, en creuſant & retournant des terreins, il vit une multitude de ſubſtances diverſes que la terre récele, qu'il regarda comme une preuve de ſon extrême ancienneté, & des révolutions multipliées qu'elle avoit eſſuyées dans des ſiecles imaginaires. Tandis que d'autres philoſophes ont de la peine à reconnoître un *déluge*, Boulanger en reconnoît *une multitude innombrable*, qui ſon autant de *criſes* que la nature emploie *pour renouveller le genre-humain, & pour ſe renouveller elle-même*. Des bouleverſemens du globe, il paſſa aux changemens arrivés dans les mœurs, les ſociétés, les gouvernemens & la religion. Il forma à cet égard différentes conjectures. Pour s'aſſurer de leur ſolidité, il voulut ſavoir ce qu'on avoit dit là-deſſus. Il apprit le latin & enſuite le grec, quelque choſe auſſi des langues hébraïque, ſyriaque & arabe; & ſe crut par-là bien fourni d'argumens pour établir ſes extravagantes hypotheſes. L'aſpect d'une mort prochaine lui deſſilla les yeux; il déteſta ſes égaremens, & déclara qu'ils étoient le fruit de la vanité bien plus que du raiſonnement; que *les pompeux éloges donnés à ſes productions manuſcrites dans les ſociétés philoſophiques, l'avoient plus enivré, plus ſéduit que tout le reſte*. La conſéquence la plus légitime d'un pareil aveu étoit que tous ces manuſcrits, ſource de ſes remords, de ſes rétractations, devoient être livrés aux flammes; mais les ſociétés ſophiſtiques s'en étoient emparées; ils étoient bien impies, ils démentoient bien hautement nos livres ſaints, il tendoient bien directement à l'athéiſme; c'en étoit aſſez pour les rendre précieux aux yeux de nos faux ſages. Ils furent imprimés, & toutes les paſſions ſe réſerverent le ſoin de les faire accueillir avec avidité. Tout chamarrés qu'ils ſont de grec, de latin & d'étymologies, nos femmes philoſophes, qui ne pourroient ſouffrir un mot de vieux langage dans un ouvrage écrit pour la religion, & ſur-tout pour les mœurs, dévorerent ceux-ci; les trouverent bien forts de choſes, bien raiſonnés, bien convaincans, & ſans réplique. Les ſuffrages de d'Alembert, de Diderot, d'Helvétius, avoient fortifié cette opinion. On vit donc paroître: I. *Traité du Deſpotiſme oriental*, in-12; ouvrage romaneſque & pernicieux, mais moins mauvais encore que celui qui ſuit, dont il n'a fait que le dernier chapitre. II. L'*Antiquité dévoilée*, ouvrage poſthume, Amſterdam, 1766, 3 vol. in-12. III. Le *Chriſtianiſme dévoilé*, 2 vol. in-12, auſſi poſthume: diatribe remplie d'imprécations & de raiſonnemens auſſi abſurdes que rebutans contre la religion de J. C. On y prêche la tolérance, d'un ton d'intolérance que le fanatiſme n'a jamais porté ſi loin. M. Bergier, dans ſon *Apologie de la Religion Chrétienne*, l'a victo-

rieuſement réfuté. IV. *Diſſertation ſur Elie & Enoch*, in-12. V. Quelques articles mauvais & informes, fournis à la compilation encyclopédique. VI. Un Dictionnaire en manuſcrit, qu'on peut regarder comme une concordance mal combinée des langues anciennes & modernes. On a encore de lui : *Les Anecdotes de la Nature*, en manuſcrit. M. de Buffon en a tiré beaucoup de choſes pour les *Epoques de la Nature ;* le célebre naturaliſte s'eſt preſque entiérement approprié les ſpéculations de *l'Ingénieur des chauſſées ;* comme on l'apprend dans l'*Examen impartial des Epoques*, p. 178 : ouvrage qui préſente une réfutation détaillée de ces délires géographiques & phyſiques. On remarque dans les écrits de Boulanger, une imagination ſombre & malheureuſe. Il en a paru une *Analyſe, par un Solitaire*, Paris, 1788, 1 vol. in-8°. Cette *Analyſe*, très-bien faite, réfute ſolidement les abſurdités du jeune philoſophiſte, en les préſentant iſolées & ſans cet entourage qui en impoſe aux lecteurs ignorans ou crédules.

BOULANGER, *ou plutôt* BOULLANGER, (Claude-François-Félix) ſeigneur de Rivery, membre de l'académie d'Amiens, ſa patrie, & lieutenant-civil au bailliage de cette ville, naquit en 1724. Il exerça pendant quelque tems la profeſſion d'avocat à Paris : mais ſa paſſion dominante étoit l'étude des belles-lettres & de la philoſophie. Il ne put les cultiver longtems ; la mort l'enleva en 1758, à 34 ans. Son ame étoit noble, ſon cœur ſenſible, ſon caractere enjoué, ſa conduite décente. Réſervé vis-à-vis les perſonnes qu'il connoiſſoit peu, il s'ouvroit volontiers à ſes amis. Il avoit la figure agréable, l'uſage du monde, l'eſprit vif & pénétrant, une mémoire prodigieuſe, & une ambition ardente d'acquérir toutes les connoiſſances humaines, comme d'occuper les premieres places. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Traité de la cauſe & des phénomenes de l'Electricité*, en 2 parties, in-8°. II. *Recherches hiſtoriques & critiques ſur quelques anciens ſpectacles, & particuliérement ſur les mimes & les pantomimes ;* brochure in-12, curieuſe. III. *Fables & Contes en vers françois*, in-12. Quelques-uns de ces Contes & de ces Fables ſont de ſon invention, & les autres ſont empruntés de Phedre, de Gay & de Gellert. Production foible, où les lettres & les mœurs n'ont rien à gagner.

BOULAY, (Edmond du) héraut-d'armes des ducs de Lorraine, vivoit au milieu du 16e. ſiecle. C'étoit un écrivain fécond : on ne ſait pas en quelle année il mourut. Nous avons de lui : I. Une moralité en vers, ſous ce titre : *Le Combat de la chair & de l'eſprit*, Paris, 1549, in-8°. II. *La Généalogie des Ducs de Lorraine*, Metz, 1547 ; il les fait deſcendre des Troyens. III. *La Vie & le Trépas des Ducs de Lorraine, Antoine & François*, Metz, 1547, in-4°. IV. *Le Voyage du Duc Antoine vers l'Empereur Charles V* en 1543, pour traiter de la paix avec François I, in-8°. : ce dernier livre eſt en vers, &c.

BOULAY, (Céſar-Egaſſe

du) natif du Maine, fut successivement professeur d'humanités au college de Navarre, greffier, recteur & historiographe de l'université de Paris: il mourut en 1678. On a de lui: I. *De Patronis quatuor Nationum universitatis*, in-8°.; ouvrage qui contient des faits curieux. II. L'*Histoire de l'Université de Paris*, en latin, 6 vol. in-fol. L'énormité de l'ouvrage n'empêcha point la faculté de théologie de le censurer; cette censure peut avoir eu des motifs peu louables, mais l'ouvrage n'en vaut pas mieux. « Cet » historien, dit un auteur mo» derne, auroit dû avant toutes » choses, acquérir plus de ju» gement, de critique & de » véracité. Avec cette précau» tion, il ne se seroit point ex» posé à perdre en quelque » sorte le mérite des recher» ches utiles qu'on lui doit, par » l'énorme quantité de fables & » de mensonges qu'il débite ». III. *Remarques sur la censure de cette histoire*, en latin, Paris, 1667, in-4°. IV. *Fondation de l'Université de Paris*, Paris, 1675, in-4°. V. *Privileges de l'Université de Paris*, 1674, in-4°. VI. *De Decanatu Nationis Gallicanæ in Academia Parisiensi*, 1662, in-8°. VII. *Trésor des Antiquités Romaines, où sont contenues & décrites par ordre toutes les cérémonies des Romains*, Paris, in-folio, 1651, avec fig. Ce livre, que quelques savans ont dépriſé, est assez bon. C'est une espece de traduction des Antiquités Romaines de Rosin; mais l'auteur n'a pas tout traduit, & son livre est moins complet. Du Boulay faisoit aussi des vers latins. On a de lui une Elegie contre un de ses envieux, où il y a de la chaleur & de la latinité.

BOULEN, BOLLEYN, *ou* BULLEN, (Anne de) fille d'un gentilhomme d'Angleterre, passa en France avec Marie, femme de Louis XII. Elle fut ensuite fille d'honneur de la reine Claude, qui la donna à la duchesse d'Alençon, depuis reine de Navarre. De retour en Angleterre, elle y porta un goût vif pour les plaisirs & pour la coquetterie; une conversation légere, soutenue par beaucoup d'enjouement; & des manieres libres, qui cachoient une dissimulation & une ambition profondes. Ce n'étoit rien moins qu'une beauté, mais la passion embellit tout, & l'insatiable luxure dont la soif augmente, comme l'avarice, à mesure qu'elle possede, finit par ne mettre plus de choix dans ses jouissances. On rapporte qu'elle avoit six doigts à la main droite, une tumeur à la gorge, & une sur-dent. Henri VIII la vit, & ne s'en apperçut pas. Il lui déclara ses sentimens. Anne en parut d'abord plus offensée que flattée. Cette réserve, à laquelle le prince ne s'attendoit pas, irrita sa passion. Il pensa dès-lors à répudier sa femme, pour épouser sa maîtresse. Clément VII ayant refusé, comme il devoit, une sentence de divorce, le prétendu mariage se fit secrétement le 14 novembre 1532. Rouland Lée, récemment élevé à l'évêché de Conventry (à qui Henri insinua que le pape lui avoit permis d'abandonner Catherine d'Aragon, & de prendre une autre femme, pourvu que ce fût sans scan-

dale), leur donna la bénédiction nuptiale, en présence de quelques témoins affidés. Anne, devenue enceinte, fut déclarée femme & reine en 1533. Son entrée à Londres fut magnifique. La galanterie qu'elle avoit puisée dans la cour de France, ne l'abandonna point sur le trône d'Angleterre. On l'accusa d'avoir des commerces criminels avec plusieurs de ses domestiques, avec le lord Rochefort son frere, & même avec un de ses musiciens. Henri VIII, qui aimoit alors Jeanne de Seymour, n'eut pas de peine à la croire coupable. On l'interrogea : toutes ses réponses se bornerent à dire qu'elle s'étoit échappée en paroles libres & en airs familiers ; mais que sa conduite avoit toujours été innocente. Ceux qu'on lui donnoit pour amans, firent les mêmes réponses, à l'exception du musicien Smeton, qui, frappé par la crainte, ou entraîné par la force de la vérité, avoua qu'il avoit souillé le lit de son souverain. Ils furent tous condamnés à la mort : Rochefort décapité, & le musicien pendu. Henri, voulant ôter à son épouse la consolation de mourir reine, fit prononcer une sentence de divorce, sous le vain prétexte qu'elle avoit épousé mylord Percy, avant que de lui avoir donné la main. Cette malheureuse en convint, dans l'espérance que cet aveu la sauveroit du supplice du feu auquel on la destinoit, & qu'elle n'auroit que la tête tranchée. Le jour de cette tragédie, elle se consola, sur ce qu'on lui dit que le bourreau étoit fort habile, & par la pensée qu'ayant le cou petit, elle souffriroit moins. Avant de monter sur l'échafaud, elle écrivit une lettre extravagante à Henri VIII. *Vous m'avez toujours élevée par degrés*, lui disoit-elle ; *de simple demoiselle, vous me fites marquise* (de Pembrock) ; *de marquise, reine ; & de reine, vous voulez aujourd'hui me faire sainte.* Ceci se passa en 1536. L'amour l'avoit mise sur le trône ; l'amour l'en chassa. Ces catastrophes sont les suites inévitables des passions violentes & insensées. La plupart des historiens l'ont couverte d'opprobres. Sanderus prétend que Henri VIII étoit son pere. On ajoute que quand ce prince la prit pour maîtresse, François I. avoit déja eu ses faveurs, ainsi que plusieurs de ses courtisans ; & qu'on l'appelloit en France *la mule du roi*, & *la haquenée d'Angleterre* : anecdotes dignes de cette prostituée & de ses amans. *Voyez* HENRI VIII.

BOULENGER, *voyez* BOULANGER.

BOULENGER, (Jules-César) *Bulengerus*, né à Loudun, se fit jésuite & quitta la société pour prendre soin de ses neveux. Il y rentra ensuite, & mourut à Cahors en 1628, après avoir donné en latin, une *Histoire de son tems*, Lyon, 1619, in-fol. ; elle commence à l'an 1559, & finit en 1680 ; & un grand nombre de savans ouvrages, entr'autres : I. *De Imperatore & Imperio Romano*, Lyon, 1618, in-fol. II. Onze volumes d'Opuscules, contenant des Dissertations : *De Oraculis & vatibus ; de templis Ethnicorum, de festis græcorum ; de triumphis, spoliis bellicis*,

trophæis, arcubus triumphalibus & pompa triumphi ; de ſortibus, de auguriis & auſpiciis, de ominibus, de prodigiis, de terræ motu & fulminibus ; de tributis & vectigalibus populi Romani ; de circo Romano, ludiſque circenſibus ; de theatro, ludiſque ſcenicis ; de conviviis ; de ludis privatis ac domeſticis veterum. Tous ces ouvrages ſe trouvent auſſi, les uns dans les *Antiquités Grecques*, les autres, dans les *Antiquités Romaines*. III. On a encore de lui des traités *De Picturâ, plaſtice ſtatuariâ, lib. 2*, Lyon, 1627, in-8°. IV. Une Diſſertation contre Caſaubon en faveur du cardinal Baronius, ſous ce titre : *Diatribæ in Caſauboni Exercitationes de rebus Sacris*, Lyon, 1617, in-fol. V. *Eclogæ ad Arnobium*, Toulouſe, 1612, in-8°. VI. *De inſignibus gentilitiis ducum Lotharingorum*, Piſe, 1617, in-4°.

BOULLENOIS, (Louis) avocat au parlement de Paris, ſa patrie, mort en 1762, à 84 ans, eſt connu : I. Par des *Queſtions ſur les démiſſions des biens*, 1747, in-8°. II. Par des *Diſſertations ſur des queſtions qui naiſſent de la contrariété des loix*, 1734, in-4°. III. Par un *Traité de la perſonnalité & de la rivalité des loix, coutumes & ſtatuts*, Paris, 1766, 2 vol. in-4°. Ce livre intéreſſant fait bien ſentir l'utilité & la néceſſité d'un code de loix claires & uniformes. La Vie de l'auteur eſt à la tête.

BOULLIER, (David Renaud) miniſtre à Amſterdam, enſuite à Londres, originaire d'Auvergne, né à Utrecht le 24 mars 1699, mort le 24 décembre 1759, ſignala ſon zele & ſes talens pour la cauſe de la religion, trop ſouvent attaquée par les nouveaux philoſophes. Il la défendit avec autant d'ardeur, que de force & de logique. C'eſt dommage que ſon ſtyle, preſque toujours exact, ſouvent éloquent, ſe reſſente quelquefois du pays qu'il habitoit. Ce défaut n'empêche pas que ſes ouvrages ne ſoient un recueil d'excellens préſervatifs contre le poiſon de l'impiété. Les principaux ſont : I. *Diſſertatio de exiſtentia Dei*, 1716. II. *Eſſai philoſophique ſur l'ame des bêtes*, 1728, in-12 ; & 1737, 2 vol. in-8°. III. *Expoſition de la Doctrine orthodoxe de la Trinité*, 1734, in-12. IV. *Lettres ſur les vrais principes de la Religion*, où l'on examine le livre de *la Religion eſſentielle à l'homme*, 1741, 2 vol. in-12. V. *Recherches ſur les vertus de l'eau de goudron*, traduites de Berklei, 1745, in-12. VI. *Sermons*, 1748, in-8°. VII. *Diſſertationum ſacrarum Sylloge*, 1750, in-8°. VIII. *Court examen de la Theſe de l'abbé de Prades, & Obſervations ſur ſon Apologie*, 1753. IX. *Lettres critiques ſur les Lettres philoſophiques* de Voltaire, 1754, in-12. X. *Le Pyrrhoniſme de l'Egliſe Romaine, ou Lettres du P. Hayer, avec les Réponſes*, 1757, in-8°. XI. *Obſervationes miſcellaneæ in librum Jobi*, 1758, in-8°. XII. *Pieces & Penſées philoſophiques & littéraires*, 1759, 2 vol. in-12. Boullier étoit proteſtant, & dans ſes écrits contre l'Egliſe Romaine, il a tous les préjugés de ſa ſecte.

BOULLONGNE, (Bon) fils & éleve de Louis Boullongne, peintre du roi, naquit à Paris en 1649. Un tableau

que

que ſon pere préſenta à Colbert, le fit mettre ſur la liſte des penſionnaires du roi à Rome. Il y fut cinq ans en cette qualité, & s'y forma par l'étude des grands maîtres. On dit qu'il ſaiſiſſoit ſi habilement leur maniere, que Monſieur, frere de Louis XIV, acheta un de ſes tableaux dans le goût du Guide, comme un ouvrage de cet artiſte. Mignard, ſon premier peintre, y fut trompé; & lorſqu'on eut découvert l'auteur, il dit: *Qu'il faſſe toujours des Guides, & non des Boullongnes.* Ce jeune-homme, de retour en France, fut profeſſeur de l'académie de peinture, eut une penſion de Louis XIV, & fut employé par ce prince dans l'égliſe des Invalides, au palais & à la chapelle de Verſailles, à Trianon, &c. Il mourut en 1717. Il excelloit dans le deſſin & dans le coloris. Il réuſſiſſoit également dans l'hiſtoire & dans le portrait. Il étoit fort laborieux; un eſprit vif, enjoué, plein de ſaillies, le ſoutenoit dans le travail. Ses deux ſœurs, Genevieve & Magdelene, mortes en 1710, dignes de leur frere, furent de l'académie de peinture.

BOULLONGNE, (Louis) frere cadet du précédent, naquit à Paris en 1654, & fut comme lui élevé par ſon pere. Un prix remporté à l'âge de 18 ans, lui valut la penſion du roi. Il ſe forma à Rome ſur les tableaux des grands maîtres, & ſur-tout ſur ceux de Raphaël. A ſon retour en France, il entra à l'académie de peinture, & en devint le directeur. Louis XIV le nomma ſon premier peintre, lui donna des lettres de nobleſſe, le fit chevalier de S. Michel, & ajouta à ces honneurs pluſieurs penſions. Il mourut en 1733, auſſi regretté pour ſes talens, que pour ſa douceur & ſa politeſſe. Son pinceau eſt gracieux & noble. Ses tableaux ſe vendent moins cher que ceux de ſon frere, dont il étoit l'ami & l'émule; mais émule quelquefois inférieur. Il laiſſa 4 enfans, 2 filles & 2 fils, dont l'aîné a été contrôleur-général.

BOULMIERS, *voyez* DES-BOULMIERS.

BOUQUET, (Dom Martin) Bénédictin de S. Maur, né en 1685 à Amiens, mourut à Paris en 1754. L'académie de ſa patrie l'avoit mis au nombre de ſes membres. Il eut part aux compilations de Dom de Montfaucon. On a de lui la *Collection des Hiſtoriens de France*, juſqu'au 8e. volume, Paris, 1738 & ſuiv., in-fol. Il en a paru pluſieurs nouveaux depuis ſa mort. Il exécuta cette entrepriſe que le miniſtre lui avoit confiée, & pour laquelle il avoit une penſion ſur le tréſor royal, avec l'exactitude d'un homme laborieux. Il avoit plus d'amour pour le travail, que d'eſprit & de diſcernement. C'étoit d'ailleurs un religieux animé de l'eſprit de ſon état, & plein de charité pour les pauvres.

BOURBON, (Robert de France, ſeigneur de) 6e. fils de S. Louis & de Marguerite de Provence, né en 1256, épouſa Béatrix de Bourgogne, fille d'Agnès, héritiere de Bourbon. Il mourut en 1317. Il eſt la tige de la famille régnante en France, en Eſpagne, à Naples & à Parme. La baronnie de Bour-

bon fut érigée en duché-pairie en faveur de Louis son aîné, l'an 1327. On trouve dans les lettres d'érection, des termes dignes de remarque, & qui ont l'air, dit le président Hénault, d'une prédiction. *J'espere*, dit le roi Charles le Bel, *que les descendans du nouveau duc contribueront par leur valeur à maintenir la dignité de la couronne.*

BOURBON, *voy.* CHARLES, CONTI.

BOURBON, (Nicolas) poëte latin, né en 1503, à Vandeuvres, près de Langres, d'un riche maître de forges, vivoit encore en 1550. Marguerite de Valois, sœur de François I, le chargea de veiller à l'éducation de Jeanne d'Albret sa fille, mere de Henri IV. Il se retira de la cour quelques années après, & alla goûter dans la ville de Cande, où il avoit un petit bénéfice, les douceurs de la retraite. On a de lui 8 livres d'Epigrammes : il les appelloit *Nugæ*, des bagatelles. On trouve dans ce recueil son Poëme de la forge (*Ferraria*), composé à l'âge de 15 ans, & qu'Erasme a paru estimer, en considérant la grande jeunesse de l'auteur; mais Scaliger ne jugeant que l'ouvrage en lui-même, dit que Bourbon est un poëte de nul nom, de nulle considération. Ce poëme offre cependant quelques détails sur les travaux de ce métier & sur les ouvriers qui l'exercent. Les *Nugæ* de ce poëte furent imprimées à Lyon, in-8°, en 1533. Dans le grand nombre de ses Epigrammes, il n'y en a pas six de bonnes. Joachim du Bellay fit cette épigramme sur ce recueil :

Paule, tuum scribis Nugarum nomine librum;
In toto libro nil melius titulo.

On a encore de lui des distiques moraux : *De puerorum moribus*, in-4°, 1536.

BOURBON, (Nicolas) petit-neveu du précédent, de l'académie françoise, professeur d'éloquence grecque au college-royal, & chanoine de Langres, mourut à Paris en 1644, à 70 ans, dans la maison des Peres de l'Oratoire de S. Honoré, où il s'étoit retiré. La France le compte parmi les plus grands poëtes latins qui l'ont illustrée, depuis la renaissance des Lettres. Ses pensées sont pleines d'élévation & de noblesse, ses expressions de force & d'énergie, sa poésie de ce feu qui anime ceux qui sont nés poëtes. On peut citer, pour un échantillon de ses pieces, ces deux vers en l'honneur de Henri IV, placés sur la porte de l'arsenal de Paris :

Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat,
Tela Giganteos debellatura furores.

Ses Poésies furent imprimées à Paris en 1651, in-12. Son *Imprécation contre le parricide de Henri IV* passe, avec raison, pour son chef-d'œuvre. Il écrivoit aussi bien en prose qu'en vers. Bourbon étoit un homme grand, sec, vif & ardent. Il aimoit beaucoup le bon vin, & il disoit ordinairement, *que lorsqu'il lisoit des vers françois, il lui sembloit qu'il buvoit de l'eau.* Grand approbateur des ouvrages d'autrui en présence de leurs auteurs, il les déchiroit quelquefois en secret. On

lui trouva après sa mort une quinzaine de mille livres dans un coffre fort; il craignoit cependant de mourir dans l'indigence. Sa mémoire étoit très-heureuse, & il possédoit l'histoire civile & littéraire de son tems.

BOURCHENU DE VALBONAIS, (Jean-Pierre) né à Grenoble en 1651 d'un conseiller au parlement, voyagea en Italie, en Hollande & en Angleterre. S'étant trouvé sur la flotte angloise à la bataille de Solbaye, il fut tellement frappé de ce spectacle, qu'il résolut de finir ses courses, pour embrasser la magistrature. De conseiller au parlement, il devint premier président de la chambre-des-comptes de Grenoble, & conseiller d'état honoraire en 1696. Il mourut en 1730, regretté de tous les savans & des gens de bien. Il étoit aveugle depuis long-tems. Cet accident ne l'empêcha point de donner l'*Histoire du Dauphiné* en 2 vol. in-fol. 1722; & plusieurs Dissertations & Mémoires, répandus dans différens Journaux. Ils prouvent une grande connoissance de l'histoire & des antiquités. Il avoit fait de profondes recherches sur son pays. On a encore de lui en manuscrit, un *Nobiliaire du Dauphiné.*

BOURCHIER, (Thomas) cardinal, archevêque de Cantorberi, & frere de Henri comte d'Essex, couronna Edouard IV, Richard III & Henri VII, rois d'Angleterre, tint plusieurs conciles, condamna les Wiclésites, & mourut à Cantorbery en 1486. Ce prélat avoit beaucoup de zele & de lumieres. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Thomas BOURCHIER, qui a écrit l'*Histoire du martyre des Peres Récollets*, qui ont été mis à mort pour la foi, en Angleterre, dans la Belgique & l'Irlande, depuis l'an 1536, jusqu'à l'an 1582; Paris, 1582, in-8°., en latin.

BOURCIER DE MONTUREUX (Jean-Louis) né à Luxembourg le 12 mai 1687, s'appliqua avec succès au droit, & parvint par sa science & sa probité, à la charge de procureur-général au conseil de Nancy. Il mourut le 14 mars 1751, après avoir donné au public: I. *Recueil des Ordonnances du Duc Léopold*, 1733, 4 vol. in-4°. II. *Instruction pour mon fils qui prend le parti des armes*, 1740, in-4°.

BOURDALOUE, (Louis) né à Bourges en 1632, prit l'habit de jésuite en 1648. Ses heureuses dispositions pour l'éloquence, engagerent ses supérieurs à le faire passer de la province à la capitale. Les chaires de Paris retentirent de ses sermons. Son nom pénétra bientôt à la cour. Louis XIV ayant voulu l'entendre, il débuta par l'Avent de 1670. Il prêcha avec tant de succès, qu'on le redemanda pour le Carême de 1672, -- 74, -- 75, -- 80 & -- 82; & pour les Avens de 1684, -- 86, -- 89, -- 91 & -- 93. On l'appelloit: *Le roi des prédicateurs & le prédicateur des rois.* Louis XIV voulut l'entendre tous les deux ans, *aimant mieux ses redites, que les choses nouvelles d'un autre.* Ses succès furent les mêmes en province qu'à Paris & à la Cour. A Montpellier, où le roi l'envoya en 1686, pour faire goû-

ter la religion catholique par ſes ſermons & ſes exemples, il eut les ſuffrages des catholiques & des nouveaux convertis. Sur la fin de ſes jours il abandonna la chaire, & ſe voua aux aſſemblées de charité, aux priſons; ſe faiſant petit avec le peuple, autant qu'il étoit ſublime avec les grands. Il avoit un talent particulier pour aſſiſter & conſoler les malades. On le vit ſouvent paſſer de la chaire au lit d'un moribond. Il mourut le 13 mai 1704, admiré de ſon ſiecle, & reſpecté même des ennemis des Jéſuites. Sa conduite, dit un auteur eſtimé, étoit la meilleure réfutation des *Lettres provinciales*. Le P. Bretonneau, ſon confrere, donna deux éditions de ſes ouvrages, commencées en 1707, par Rigaud, directeur de l'imprimerie royale. La premiere, en 16 vol. in 8°., eſt la meilleure & la plus recherchée des amateurs de la belle typographie. La ſeconde eſt en 18 vol. in-12. C'eſt ſur cette derniere, que les imprimeurs de Lyon, Rouen, Toulouſe & Amſterdam ont contrefait Bourdaloue. Voici la diſtribution de cette édition : Avent, 1 vol. Carême, 3 vol. Dominicales, 4 vol. Exhortations, 2 vol. Myſteres, 2 vol. Panégyriques, 2 vol. Retraite, 1 vol. Penſées, 3 vol. Dans l'édition in-8°., les Exhortations & la Retraite ne font que 2 vol. & les Penſées, 2 vol. Il n'y a peut-être pas d'ouvrage plus fort de choſes que ces *Penſées* : on y trouve un fonds inépuiſable de morale, de théologie, & de véritable philoſophie, préſenté avec une ſimplicité, & une dignité de langage qui n'a point trouvé d'imitateurs. Son portrait qu'on voit dans les premieres éditions de ſes Sermons, n'a été tiré qu'après ſa mort. On y lit ce paſſage du Pſeaume 118: *Loquebar de teſtimoniis tuis in conſpectu regum & non confundebar;* qui exprime ſon miniſtere, ainſi que la maniere dont il s'en acquitta. Il en ſoutint toujours la liberté, & n'en avilit jamais la dignité. Nulle conſidération ne fut capable d'altérer ſa franchiſe & ſa ſincérité. Ses manieres étoient ſimples, modeſtes & prévenantes: mais ſon ame étoit pleine de force & de vigueur. « Tantôt élevé, tantôt ſimple, (dit l'auteur *de la Décadence des Lettres & des Mœurs*), » toujours noble & » jamais familier, il ſe met à la » portée de l'eſprit de tous les » hommes : ſes idées ſe développent, ſe ſuccedent rapidement & avec netteté : d'une » vérité qu'il établit, naiſſent » mille autres vérités nouvelles qui ſe ſoutiennent, & » ſe fortifient mutuellement : » il s'abandonne à ces grands » mouvemens qui ſurprennent, » agitent, remuent l'auditeur : » concis, ſerré, ſans ſéchereſſe, profond ſans obſcurité, il raiſonne, il diſcute, » il prouve : comme c'eſt l'eſprit qu'il veut ſubjuguer, il » l'attaque, le combat, le ſuit » dans tous ſes détours, ſaiſit » ſes ſubtilités, détruit ſes ſophiſmes & ſes erreurs, le » preſſe, le force enfin à ſe » rendre à l'évidence. Nourri » de la lecture des Peres de l'Egliſe, on voit que ſon goût » naturel, plus que la néceſſité, l'a porté à s'enrichir de

» leurs tréſors : ſon éloquence » eſt celle des Chryſoſtome, des » Auguſtin ; il en a l'ame, le » génie, l'abondance ; ſon ſtyle » ſévere n'a rien de recherché, » ni d'affecté ; il eſt nerveux » & plein de force ; les orne- » mens, les fleurs, les graces » du langage s'y trouvent pla- » cés naturellement. Bourda- » loue, en un mot, eſt de tous » les orateurs ſacrés le modele » le plus accompli, & le créa- » teur de l'éloquence de la » chaire ». On l'a ſouvent mis en parallele avec Maſſillon. L'un & l'autre ſont très-éloquens ; mais ils le ſont d'une maniere différente. Beaucoup de gens, ceux ſur-tout qui s'attachent à la force & à l'empire de la raiſon avant de ſe livrer à l'enthouſiaſme du ſentiment, aiment mieux l'éloquence du P. Bourdaloue. Tout étant balancé de part & d'autre, la premiere place, dit l'abbé Trublet, demeure au P. Bourdaloue. « Ce » qui me plaît, ce que j'admire » principalement dans Bourda- » loue (dit l'abbé Maury, dans les *Réflexions ſur l'éloquence* qu'on voit à la tête de ſes Diſcours), » c'eſt qu'il ſe fait » oublier lui-même ; c'eſt que » dans un genre trop ſouvent » livré à la déclamation, il » n'exagere jamais les devoirs » du chriſtianiſme, ne change » point en préceptes les ſim- » ples conſeils, & que ſa morale » peut toujours être réduite » en pratique ; c'eſt la fécon- » dité inépuiſable de ſes plans, » qui ne ſe reſſemblent jamais, » & l'heureux talent de diſpo- » ſer ſes raiſonnemens avec cet » ordre dont parle Quinti- » lien, lorſqu'il compare le mé- » rite d'un orateur à l'habileté » d'un général qui commande » une armée, *velut imperatoria* » *virtus* ; c'eſt cette logique » exacte & preſſante qui exclut » les ſophiſmes, les contradic- » tions, les paradoxes ; c'eſt l'art » avec lequel il fonde nos de- » voirs ſur nos intérêts, & ce » ſecret précieux que je ne vois » guere que dans ſes Sermons, » de convertir les détails des » mœurs en preuves de ſon ſu- » jet ; c'eſt cette abondance de » génie qui ne laiſſe rien à ima- » giner au-delà de chacun de » ſes Diſcours, quoiqu'il en ait » compoſé au moins deux, ſou- » vent trois, quelquefois même » quatre ſur la même matiere, » & qu'on ne ſache après les » avoir lus auquel de ces Ser- » mons donner la préférence ; » c'eſt la ſimplicité d'un ſtyle » nerveux & touchant, naturel » & noble, la connoiſſance la » plus profonde de la religion, » l'uſage admirable qu'il fait de » l'Ecriture & des Peres ; enfin » je ne penſe jamais à ce grand » homme, ſans me dire à moi- » même : Voilà donc juſqu'où » le génie peut s'élever quand » il eſt ſoutenu par le travail ». M. Thomas (*Eſſai ſur les Eloges*) ne donne à Bourdaloue que la ſeconde place dans l'art des panégyriques, il le place après Fléchier & Boſſuet. Mais il faut que Boſſuet n'ait pas connu ſi bien que M. Thomas, le vrai goût des *Eloges* ; puiſqu'après avoir entendu l'Oraiſon funebre du grand Condé, il s'écria, en parlant de l'orateur : *Cet homme ſera éternellement notre maître en tout.* M. Thomas reproche à Bourdaloue de n'avoir pas aſſez imité la maniere de Boſſuet.

Le génie crée & n'imite pas, il marche seul & ne se traîne pas sur des traces.

BOURDEILLES, (Pierre de) connu sous le nom de *Brantôme*, dont il étoit abbé, joignit à ce titre ceux de seigneur & baron de Richemont, de chevalier de l'ordre, de gentilhomme de la chambre des rois Charles IX & Henri III, & de chambellan du duc d'Alençon. Il avoit eu dessein de se faire chevalier de Malte, dans un voyage qu'il fit en cette isle au tems du siege, l'an 1565. Il revint en France, où on l'amusa par de vaines espérances; mais il ne reçut d'autre fortune, dit-il, que d'être bien venu des rois ses maîtres, des grands seigneurs, des princes, d'autres rois, des reines, des princesses. Il mourut en 1614, à 87 ans. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 10 & en 15 vol. in-12: 4 des Capitaines François, 2 des Capitaines étrangers; 2 des Femmes galantes; 1 des Femmes illustres; 1 des Duels. Ils sont nécessaires à ceux qui veulent savoir l'histoire secrette de Charles IX, de Henri III & de Henri IV. L'homme y est encore plus représenté que le prince. Le plaisir de voir ces rois dans leur particulier & hors du théâtre, joint à la naïveté du style de Brantôme, rend la lecture de ses *Mémoires* fort agréable, quoique plusieurs de ses anecdotes paroissent hazardées, que les faits publics qu'il raconte, soient souvent défigurés par des contes populaires, & que le portrait de la même personne présente quelquefois des contradictions. Il rapporte des discours, & des faits absolument opposés au caractere, & à l'histoire de ceux auxquels il les attribue. Les écrivains protestans du dernier siecle ne lui rendent pas justice, lorsqu'ils le traitent de controversiste passionné, que la prévention aveugle. Ils savent bien se prévaloir de son témoignage l'orsqu'il leur est favorable. D'ailleurs Brantôme ne paroît pas prendre un intérêt assez vif aux avantages de la religion qu'il professoit, ni à la gloire des princes Lorrains, pour être soupçonné d'avoir altéré des faits dont il a été témoin. Il est vrai qu'il a gémi, comme tous les bons citoyens, sur les malheurs de la France durant les guerres suscitées par les sectaires, & qu'il les a quelquefois bien peints; mais il n'en a rien dit qui ne soit conforme à ce qu'en rapportent tous les historiens du tems. Ses *Mémoires* avec la Vie de l'auteur & quelques Opuscules, ont été réimprimés en 1787, sous le titre d'*Œuvres de Brantôme*, Paris, 8 vol. in-8°.

BOURDEILLES, (Claude de) petit-neveu du précédent, comte de Montrésor, attaché à Gaston d'Orléans dans sa faveur & dans ses disgraces, perdit plusieurs fois sa liberté pour servir ce prince. Ennuyé du tumulte & des tracasseries de la cour, il prit le parti de goûter les douceurs d'une vie privée. Il mourut à Paris en 1663. Il a laissé des *Mémoires*, connus sous le nom de *Montrésor*, 2 vol. in-12, qui sont curieux. Il y a plusieurs pieces sur l'histoire de son tems. Montrésor ne craint point de raconter les projets formés par lui contre la vie du cardinal de Richelieu.

BOURDELOT, (Jean) maître des requêtes de la reine Marie de Médicis, savant dans les langues & la jurisprudence, auteur des Notes sur Lucien, sur Héliodore & sur Pétrone, mourut en 1638. Ses Commentaires sont estimés des savans, mais assez peu consultés.

BOURDELOT, (l'Abbé, dont le vrai nom étoit *Pierre Michon*) neveu du précédent, & fils d'un chirurgien de Sens, retiré à Geneve, naquit dans cette ville en 1610. Il s'appliqua à la médecine, & fut médecin du grand Condé. Christine, reine de Suede, l'appella en 1651 auprès d'elle, & obtint ensuite pour lui l'abbaye de Massay. Il mourut à Paris en 1685. Un valet inconsidéré mit un morceau d'opium dans un purgatif qu'on devoit lui donner: ce poison le jeta dans un assoupissement. On voulut l'éveiller, on le brûla, la gangrene se mit à sa plaie, & il en mourut. On a de lui plusieurs traités: *De la Vipere*, 1651, in-12; *Du Mont-Etna*, &c. Le pape lui avoit permis d'exercer la médecine gratuitement. Il laissa en manuscrit un *Catalogue* de livres de médecine avec des notices sur les vies des auteurs & la critique de leurs ouvrages.

BOURDIGNÉ, (Charles) prêtre, natif d'Angers, y vivoit en 1531. Il est auteur de la *Légende de Pierre Faifeu*, en vers, Angers, 1532, in-4°; Paris, 1723, in-12. C'est un récit de toutes les espiégleries que Faifeu, jeune débauché, met en usage pour parvenir à ses fins. Cet ouvrage, divisé en 49 chapitres, est fait avec esprit. — Charles avoit un frere (Jean BOURDIGNÉ) chanoine d'Angers, mort en 1555, dont on a l'*Histoire d'Anjou & du Maine*, Angers, 1529, in-folio, dans laquelle il y a bien des fables.

BOURDIN, (Maurice) anti-pape en 1118, sous le nom de *Grégoire VIII*, étoit auparavant archevêque de Brague. Excommunié au concile de Rheims l'an 1119, il se retira à Sutri. Calixte II envoya une armée commandée par un cardinal, pour former le siege de cette ville. Les habitans de Sutri, voyant battre leurs murailles pour un misérable anti-pape, le livrerent aux soldats, qui l'amenerent à Rome sur un chameau à rebours, tenant en main la queue au-lieu de bride, & couvert d'une peau de mouton toute sanglante, en guise de chape d'écarlate. Bourdin mourut en prison, la même année, vers 1121. Ses ordinations furent déclarées nulles au premier concile général de Latran l'an 1123: ce qu'il ne faut cependant entendre que relativement à l'exercice & aux fonctions légitimes du sacerdoce & de l'épiscopat, & enfin au rang & aux honneurs attachés à ces dignités.

BOURDOISE, (Adrien) prêtre, natif du Perche, instituteur du séminaire de St. Nicolas du Chardonnet à Paris, mourut en odeur de sainteté en 1655, à 71 ans. Catéchismes, missions, conférences, il se portoit à tout avec une égale vivacité. Les gens du monde lui ont quelquefois trouvé du ridicule; mais les regles de l'usage & des bienséances reçues, ne sont pas toujours celles

de la charité & du zele. Un écrivain protestant n'a pu s'empêcher de convenir que dans sa vie, « on découvre un homme » d'une simplicité originale, » d'une droiture chrétienne, » d'une piété édifiante, & en » qui des mœurs antiques & » un fonds de probité tenoient » lieu d'études & de lumieres ». La premiere édition de sa *Vie*, qui parut en 1714, in-4°, péchoit par une trop grande exactitude de détails quelquefois minutieux, qu'on a retranchés dans celle qui a paru en 1784, in-12; où l'on a cependant très-bien fait de conserver certains traits, peu importans en eux-mêmes, mais très-propres à donner une idée juste de ce zélé & respectable ecclésiastique. Telle est l'anecdote suivante. « Un jour » madame la duchesse d'Aiguillon, niece du cardinal de » Richelieu, vint entendre la » Messe à St. Nicolas; ses officiers placerent son carreau » dans le sanctuaire : M. Bourdoise le prit aussi-tôt & le » porta hors du chœur, en se » présentant d'une maniere respectueuse à cette duchesse, » que la nef étoit la place des » laïques. M. le cardinal de » Richelieu qui le sut, fut choqué de ce qu'on avoit ainsi » traité sa niece, & fit appeller » le saint prêtre. M. Bourdoise » refusa d'abord d'y aller, en » disant qu'il n'avoit point » l'honneur d'être connu de » son éminence, & qu'assurément on le prenoit pour un » autre. On l'avertit une seconde fois, & on lui envoya » même le carrosse, dont il ne » voulut pas se servir; il partit » sur le champ à pied, & on » le fit entrer dans le moment » même qu'il parut. Comme » il saluoit profondément son » éminence : *Est-ce donc vous*, » lui dit-elle, *qui avez chassé* » *ma niece du chœur de votre* » *église?* — *Non, monseigneur.* » — *Ne vous appellez-vous pas* » *BOURDOISE?* — *Oui, mon-* » *seigneur.* — *Eh! c'est vous-* » *même qui lui avez fait cet* » *affront.* — *Pardonnez-moi*, » *monseigneur.* — *Et qui est-ce* » *donc?* — *C'est votre émi-* » *nence, ce sont tous les prélats* » *assemblés en concile, qui ont* » *défendu aux laïques, & sur-* » *tout aux femmes d'entrer dans* » *le chœur, afin que les eccléi-* » *siastiques y puissent faire libre-* » *ment leurs fonctions.* Ce grand » ministre fut surpris de cette » réponse, quoiqu'il n'en parût » pas fort content; mais ma- » dame la duchesse d'Aiguillon » profita de l'avis du serviteur » de Dieu, & elle lui en fut » si bon gré, qu'elle vint plus » souvent à St. Nicolas : pen- » dant sa vie elle ne cessa de » répandre ses bienfaits sur le » séminaire, & elle ne l'oublia » pas dans son testament ».

BOURDON, (Sébastien) peintre & graveur, naquit à Montpellier en 1616. Son pere, peintre sur le verre, fut son premier maître. Après avoir servi quelque tems, il voyagea en Italie, & y saisit la maniere de Claude le Lorrain, de Caravage & du Bamboche, prenant toutes les formes avec une facilité égale. De retour en France, à l'âge de 27 ans, il se fit un nom célebre par son tableau du Martyre de S. Pierre, qu'on voit à Notre-Dame de Paris. Il entreprit ensuite le voyage de

Suede. Il y fut bien accueilli par Chriſtine ; mais bientôt après, entraîné en France par ſon inquiétude & ſon inconſtance, il y fit pluſieurs tableaux, dans leſquels on remarque une imagination fougueuſe & bouillante, une touche légere, un coloris frais, un goût extraordinaire & quelquefois bizarre. Son pinceau étoit peu correct, mais facile. Il paria qu'*il peindroit, dans un jour, douze têtes d'après nature, de grandeur naturelle*, & il gagna ſon pari : ces têtes ne ſont pas les moindres de ſes ouvrages. Il finiſſoit peu; mais le feu & la liberté qu'il mettoit dans tous ſes tableaux, font plus rechercher ſes productions les moins finies, que les chef-dœuvres d'un peintre d'un génie médiocre. Il réuſſiſſoit dans tout les genres, ſurtout dans le payſage. Ses tableaux ornent pluſieurs égliſes de Paris, & différentes maiſons particulieres. Ce maître travailloit pour Louis XIV, dans l'appartement bas des Tuileries, lorſque la mort l'enleva en 1662. Il étoit directeur de l'académie de peinture, où ſa mémoire à été long-tems chere, autant par ſes talens que par ſes mœurs.

BOURDON, (Amé) fils d'un ingénieur du roi d'Eſpagne, naquit à Cambrai en 1638, & mourut dans cette ville en 1706. A l'âge de 36 ans, & pere de 12 enfans vivans, il ſe détermina à prendre ſes degrés en médecine dans l'univerſité de Douai en 1673. Il fit paroître en 1678, pour l'inſtruction d'un fils qu'il deſtinoit à cette profeſſion, ſes *Tables anatomiques* in-fol., avec ſa *Deſcription anatomique du Corps humain*, in-12, qui a été ſouvent réimprimée, parce que c'étoit alors un des ouvrages les plus parfaits dans ce genre.

BOURDONNAYE, (Bernard-François Mahé de la) né à St-Malo en 1699, fut à la fois négociant & guerrier. Chargé de bonne heure des affaires de la compagnie des Indes, il lui fut utile dans plus d'un voyage, qu'il entreprit pour favoriſer les intérêts de cette compagnie, & pour augmenter ſa propre fortune. Le roi le nomma gouverneur-général des iſles de France & de Bourbon, & elles devinrent floriſſantes ſous ſon adminiſtration. C'étoit dans le tems de la guerre malheureuſe de 1741. Les Anglois dominoient dans l'Inde. Une eſcadre angloiſe croiſoit dans les mers, gênoit le commerce des François & faiſoit beaucoup de priſes. La Bourdonnaye prend la réſolution d'armer une petite flotte. Il ſort de l'iſle de Bourbon avec 9 vaiſſeaux de guerre, attaque l'eſcadre ennemie, la diſperſe, & va mettre le ſiege devant Madras. Cette ville capitula en ſeptembre 1746; & les vaincus ſe racheterent pour environ neuf millions. Les richeſſes que la Bourdonnaye avoit acquiſes ayant excité l'envie, on peignit le vainqueur de Madras comme un prévaricateur qui avoit exigé une rançon trop foible, & qui s'étoit laiſſé corrompre par des préſens. Les directeurs de la compagnie des Indes, & pluſieurs actionnaires, porterent leurs plaintes au miniſtere; & la Bourdonnaye, en arrivant en France, fut enfermé à la Baſtille. Son procès dura 3 ans &

demi. Enfin les commiſſaires du conſeil, qu'on lui donna pour juges, le déclarerent innocent. Il fut remis en liberté, & rétabli dans tous ſes honneurs. Il mourut bientôt après, en 1754, d'une maladie cruelle, que le chagrin & ſa longue détention lui avoient cauſée. C'étoit un homme comparable à du Guai-Trouin, & auſſi intelligent dans le commerce qu'habile dans la marine. Il avoit d'ailleurs beaucoup d'eſprit. Un des directeurs de la compagnie des Indes lui demandant un jour, « comment » il s'y étoit pris pour faire bien » mieux ſes affaires que celles » de ſa compagnie » ? *C'eſt* répondit-il, *parce que j'ai ſuivi vos inſtructions dans tout ce qui vous regardoit, & que je ne me ſuis conſulté que moi-même dans ce qui concernoit mes intérêts.*

BOURDOT DE RICHEBOURG, (Charles-Antoine) avocat à Paris en 1689, mourut dans cette ville le 11 décembre 1735. Il a donné un *Coutumier général*, avec des notes, Paris, 1724, 4 vol. in-folio. C'étoit un homme qui, à beaucoup de littérature, joignoit un grand fonds de religion.

BOURG, (Anne du) de Riom, conſeiller-clerc au parlement de Paris, ſe fit connoître par un attachement fanatique à la religion de Calvin. Ayant parlé avec une eſpece de fureur pour les partiſans de cette doctrine dans une aſſemblée du parlement, Henri II le fit arrêter. On lui fit ſon procès ; il fut déclaré hérétique, dégradé de l'ordre de prêtriſe, pendu & brûlé en greve en 1559, à 38 ans. On le ſoupçonna d'avoir eu part à l'aſſaſſinat du préſident Minart, un de ſes juges : ce meurtre hâta ſon ſupplice & celui de pluſieurs Calviniſtes. Ces ſectaires s'en vengerent par la conſpiration d'Amboiſe, & les guerres qui la ſuivirent. Du Bourg étoit un des plus dangereux émiſſaires du Calviniſme, dont il auroit propagé les erreurs, s'il l'avoit pu, ſur les ruines de la religion & de l'état. On voit par-là, combien les proteſtans ſe ſont donné de ridicule, en mettant au nombre des martyrs, un fanatique opiniâtre & ſéditieux.

BOURG, (Éléonor-Marie du Maine, comte du) né en 1655, ſervit avec diſtinction ſous Louis XIV, commanda en chef l'armée du Rhin en 1709, gagna la bataille de Rumerſheim ſur les troupes impériales, fut fait maréchal de France en 1724, & mourut en 1739.

BOURGELAT, (Claude) directeur & inſpecteur-général des écoles vétérinaires en France, qui lui doivent leur inſtitution, mourut le 3 janvier 1779, dans un âge avancé, après avoir dirigé ces écoles par lui-même & par ſes ouvrages, tels que : I. *Elémens d'Hippiatrique*, 1750, 3 vol. in-8°. II. *Le nouveau Newcaſtle, ou Traité de Cavalerie*, 1747, in-12. III. *Matiere médicale raiſonnée, à l'uſage des Ecoles Vétérinaires*, 1771, in-8°. IV. *Eſſai ſur la Ferrure* in-8°.

BOURGEOIS, (Louis) *voyez* BURGENSIS.

BOURGEOIS, (Louis le) abbé de Chante-Merle, né à Heauville au dioceſe de Coutances, mort doyen de l'égliſe d'Avranches en 1680, conſacra ſa verve poétique à des ſujets

chrétiens. On a de lui : I. Le *Catéchiſme en forme de Cantiques*, à l'uſage du Dauphin, 1669 & 1684. II. L'*Hiſtoire des Myſteres de J. C. & de la Vierge*. III. Les *Pſeaumes pénitenciaux*. La poéſie de ces trois ouvrages eſt facile, mais foible & ſans images.

BOURG-FONTAINE, *voy.* FILLEAU.

BOURGOING, (Edmond) prieur des Jacobins de Paris pendant la Ligue, pris à l'aſſaut d'un des fauxbourgs de Paris, armé en ſoldat, fut conduit à Tours, convaincu d'avoir été, dans ſes ſermons, le panégyriſte de ſon confrere Jacques Clément, & tiré à quatre chevaux en 1590.

BOURGOING, (François) 3e. général de l'Oratoire, ſucceſſeur du P. Gondren, naquit à Paris en 1585, & mourut en 1662. Il publia les ouvrages du cardinal de Berulle, dont il avoit été un des coopérateurs, avec un abrégé de la Vie de ce grand homme, & quelques autres écrits aſcétiques de ſa compoſition. Boſſuet prononça ſon oraiſon funebre.—Il ne faut pas le confondre avec un autre François BOURGOING, auteur proteſtant qui a donné une *Hiſtoire Eccléſiaſtique, recueillie principalement des Docteurs de Magdebourg*, Geneve, 1653-1655, 2 vol. in-fol. Quand on connoît les *Centuriateurs de Magdebourg* qui lui ont ſervi de modele, l'on juge facilement du mérite de l'ouvrage ; auſſi n'a-t-il pas fait fortune, encore moins celle de l'imprimeur.

BOURGUET, (Louis) né à Niſmes en 1678, ſe fit un nom par ſes connoiſſances dans l'hiſtoire naturelle. La révocation de l'édit de Nantes, engagea ſa famille attachée aux erreurs de Calvin, d'aller chercher une retraite à Zurich en Suiſſe. Le jeune Bourguet y fit ſes études ; il ſe maria à Berne, & alla s'établir à Neuchâtel, où il devint profeſſeur de philoſophie & de mathématiques. Il mourut le 31 décembre 1742. On a de lui : I. *Lettre ſur la formation des ſels & des cryſtaux*, Amſterdam, 1729, in-12. II. *La Bibliotheque italique*, 16 vol. in-8°. Ce Journal, commencé à Geneve en 1728, renferme des choſes utiles, mais dites ſans intérêt & ſans élégance ; auſſi ne ſongea-t-on pas à le continuer.

BOURGUEVILLE, (Charles de) connu ſous le nom de *Sr. de Bras* ; lieutenant-général de Caen, mort en 1593, eſt auteur des *Recherches & antiquités de la Neuſtrie* & de ſa ville, Caen, 1588, in-4° & in-8°. « Ce livre tout défec-» tueux qu'il eſt, dit l'abbé Len-» glet, eſt un tréſor qui nous a » conſervé une infinité de cho-» ſes curieuſes de ce pays, qui » ſeroient demeurées dans l'ou-» bli. Il auroit eu beſoin d'un » peu plus de ſel, pour corriger » quelques naïvetés dans leſ-» quelles l'auteur eſt tombé, » par le défaut de ſon grand » âge ; car il couroit ſa 85e. an-» née ». *Voyez* Méthode pour étudier l'Hiſtoire, tome XIII, page 71.

BOURGUIGNON, *voyez* COURTOIS.

BOURIGNON, (Antoinette) naquit à Lille en Flandre l'an 1616. Parvenue à l'âge de ſe marier, elle s'enfuit dans le déſert, habillée en hermite. L'archevêque de Cambrai lui

accorda une ſolitude, où elle forma une petite communauté, ſans autre vœu & ſans autre regle que l'amour de Dieu & l'Evangile. Cette ſingularité la fit renvoyer. Elle alla ſe renfermer alors dans une chambre à Lille, où elle vécut ſeule pendant 4 ans. Elle courut enſuite dans diverſes villes, à Gand, à Malines, à Amſterdam, à Franeker, où elle mourut l'an 1680. Cette fille s'imagina être deſtinée à répandre de nouvelles lumieres ſur la pratique de la perfection chrétienne. On a d'elle 21 vol. in-8°, imprimés à Amſterdam en 1686. Poiret, ſon diſciple, a augmenté ce recueil de la vie de cette myſtique. On la conſidere ordinairement comme une perſonne aliénée, ou comme atteinte du fanatiſme des Quiétiſtes. Peut-être ſes erreurs ſont-elles plus dans les mots que dans les choſes; peut-être auſſi ſa principale erreur eſt-elle d'avoir voulu faire une théorie ſuivie & raiſonnée des voies ſecretes, par leſquelles Dieu conduit quelques ames privilégiées; voies dont le plan n'a point été révélé aux hommes, dont la publication ne peut avoir d'effets utiles, & qui, ſi on entreprenoit de les généraliſer, porteroient le déſordre dans la morale (*voyez* ARMELLE, S. JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, TAULERE). Il faut convenir que l'hiſtoire de ſa vie, ſes liaiſons, & différentes anecdotes, donnent au moins des doutes fondés ſur l'état de ſa tête. *Voyez* POIRET.

BOURLIE, (Antoine de Guiſchard, plus connu ſous le nom d'abbé de la) naquit en 1658, d'une ancienne famille de Périgord. Ayant vainement tenté de ſoulever les Calviniſtes du Rouergue, dans le tems que ceux des Cévennes s'étoient révoltés, il paſſa en Hollande, & enſuite en Angleterre, où il obtint de la reine Anne, une penſion de 500 liv. ſterlings. Ce bienfait ne l'empêcha pas de trahir la reine Anne, ſa bienfaitrice, comme il avoit trahi ſa patrie. On l'arrêta en 1711; on le conduiſit devant le ſecrétaire d'état Saint-Jean, depuis vicomte de Bolyngbrocke, en préſence de quelques membres du conſeil-privé. On l'examina ſur une correſpondance criminelle, qu'on l'accuſoit d'entretenir avec la France. Il nia tout; mais le grand-tréſorier Harlei lui ayant montré ſes lettres, la Bourlie prit un canif qui étoit ſur la table, & lui en donna deux coups: il vouloit en donner un 3e. au duc de Buckingham, que ce ſeigneur para. On ſe ſaiſit de ſa perſonne, on l'envoya dans les priſons de Newgate. Il échappa au ſupplice, en ſe donnant lui-même la mort.

BOURNE, (Vincent) poëte Anglois, eſtimé par l'aménité de ſes poéſies. Les lexicographes le peignent comme un homme d'une conſcience timorée. Il mourut le 2 décembre 1747. La meilleure édition de ſes poéſies eſt celle de 1772, in-4°.

BOUROTTE, (D. François Nicolas) né à Paris en 1710, entra chez les Bénédictins de la Congrégation de S. Maur en 1727, & mourut le 12 juin 1784. Il étoit chargé de continuer l'*Hiſtoire de Languedoc* de D. Vaiſſette; il n'en a préparé

que le 6e. volume, mais cela lui a donné l'occaſion de publier : I. *Mémoire ſur la Deſcription du Languedoc*, 1759, in-4°. II. *Droit public de Languedoc, en matiere de nobilité & de roture, & déciſions ſur la propriété du Rhône*, 1765, in-4°. La Provence & le Languedoc ſe diſputoient alors la propriété de ce fleuve.

BOURRÉE, (Edme-Bernard) prêtre de la congrégation de l'Oratoire, né en 1652, ſe conſacra à la prédication & à la théologie, qu'il profeſſa à Langres & à Châlons-ſur-Saône. Il mourut à Dijon, ſa patrie, en 1722, à 70 ans. Nous avons de lui : I. *Conférences eccléſiaſtiques du dioceſe de Langres*, 2 vol. in-12, Lyon, 1684. II. *L'Explication des Epîtres & Evangiles de tous les Dimanches de l'Année*, à l'uſage du dioceſe de Châlons, 5 vol. in-8°., Lyon, 1697. III. Des Sermons en 16 vol. in-12, ſolidement écrits, mais peu éloquens.

BOURRET, (Jean) prêtre de l'Oratoire, de Riez en Provence, mourut à Montpellier en 1726. Il s'eſt fait connoître par quelques écrits contre la bulle *Unigenitus*.

BOURSAULT, (Edme) naquit à Muſſi-l'Evêque en Bourgogne, l'an 1638. Il ne fit point d'études, & ne ſut jamais le latin. Il ne parloit que le patois bourguignon, lorſqu'il vint à Paris en 1651. La lecture des bons livres, & des diſpoſitions heureuſes, le mirent bientôt en état de parler & d'écrire élégamment en françois. Ayant fait, par ordre de Louis XIV, un livre aſſez médiocre, intitulé : *De la véritable étude des Souverains*, 1671, in-12 ; le roi en fut ſi content, qu'il l'auroit nommé ſous-précepteur de Monſeigneur, ſi Bourſault eût poſſédé la langue latine. La ducheſſe d'Angoulême, veuve d'un fils-naturel du roi Charles IX, l'ayant pris pour ſon ſecrétaire, on l'engagea à faire en vers, tous les 8 jours, une gazette, qui lui mérita une penſion de 2000 livres. Louis XIV & ſa cour s'en amuſoient beaucoup ; mais ayant voulu fort mal-à-propos faire le bel-eſprit en ridiculiſant l'ordre de S. François, on lui impoſa ſilence. Le confeſſeur de la reine, cordelier Eſpagnol, fit ſupprimer la gazette & la penſion, & l'auroit fait mettre à la Baſtille ſans le crédit de ſes protecteurs. Bourſault mourut à Montluçon, en 1701. On a de lui pluſieurs pieces de théâtre, & d'autres ouvrages. Les principales ſont : I. *Eſope à la cour ; Eſope à la ville ;* conſervées au théâtre, & applaudies encore. II. *Le Mercure galant ou la Comédie ſans titre*, dans laquelle il ridiculiſe ingénieuſement la manie de demander une place dans le Mercure galant. III. *La Satyre des Satyres*, en un acte. Un trait que Deſpréaux lâcha contre Bourſault, pour venger Moliere, avec lequel il avoit eu un démêlé, donna occaſion à cette piece, que le crédit de Boileau, dont ce timide ſatyrique abuſoit ſouvent, empêcha d'être jouée. Boileau étant allé quelques années après aux Eaux de Bourbon, Bourſault, alors receveur des gabelles à Montluçon, s'y rendit pour lui offrir ſa bourſe & ſes ſervices. Cette

généroſité toucha Boileau, & ils ſe promirent une amitié mutuelle. On a encore de lui : I. Quelques romans : le *Marquis de Chavigny*, le *Prince de Condé*, qui ne manquent pas de chaleur ; *Artémiſe & Polianthe ; Ne pas croire ce qu'on voit.* II. Des *Lettres de reſpect, d'obligation & d'amour*, connues ſous le nom de *Lettres à Babet*, lues encore par quelques provinciaux, & mépriſées par tous les gens de goût. III. *De nouvelles Lettres, accompagnées de fables, de contes, d'épigrammes, de remarques, de bons-mots*, en 3 vol. in-12 ; réimprimées pluſieurs fois, & dont quelques-unes ſont aſſez agréables. On a une édition du *Théâtre de Bourſault*, en 3 vol. in-12, 1746.

BOURSIER, (Laurent-François) prêtre, docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, naquit à Ecouen, dans le dioceſe de Paris, en 1679. Il fut obligé de ſortir de Sorbonne, par ſon oppoſition aux décrets de l'Egliſe, en 1721. Il ſe retira dans ſa patrie, & y étoit en 1735, lorſqu'il fut obligé de s'enfuir, pour éviter les pourſuites du miniſtere attentif à des démarches qui pouvoient devenir inquiétantes pour la religion & l'état. Il ſe cacha depuis, & ne ſe montra qu'à quelques amis ſûrs. Il mourut à Paris, le 17 février, en 1748. On a de lui : I. *L'Action de Dieu ſur les créatures*, Paris, 1713, 2 vol. in-4°., ou 6 vol. in-12 ; ſupprimé par arrêt du conſeil le 27 août 1714. Il parut en 1716 une réfutation intitulée : *Le Philoſophe extravagant dans le traité de l'Action de Dieu ſur les créatures.* « Les queſtions agitées » dans ces ſortes d'ouvrages, dit l'auteur des *Trois Siecles*, » ne ſauroient l'être qu'avec » de grands inconvéniens. On » inſtruira beaucoup plus utilement les hommes, & on » remplira plus certainement » les vues de la religion, en » leur apprenant à réprimer » l'eſprit de diſpute, à reſpecter les dogmes, à pratiquer » la morale évangélique, qu'en » employant toutes les reſſources de la logique à établir des ſyſtêmes qui peuvent bien rendre les hommes » pointilleux, mais rarement » meilleurs ». II. *Mémoire préſenté à Pierre-le-Grand* par les docteurs de Sorbonne, pour la réunion de l'égliſe de Ruſſie à l'Egliſe latine. Lorſque le Czar vint en Sorbonne, Bourſier lui parla de ce qui fait l'objet de ce Mémoire. Le prince lui dit d'abord, qu'*il n'étoit qu'un ſoldat.* Bourſier lui répondit qu'*il étoit un héros, & qu'en cette qualité de prince, il étoit protecteur de la religion.* — *Cette réunion n'eſt pas une choſe ſi aiſée*, reprit le Czar ; *il y a trois points qui nous diviſent : le Pape, la Proceſſion du Saint-Eſprit.....* Comme il oublioit le 3e. point, qui eſt les azymes & la coupe, Bourſier le lui rappella. *Pour cet article*, dit l'empereur, *nous n'aurons pas de peine à être d'accord enſemble.* Cette converſation finit, de la part du monarque Ruſſe, par demander un Mémoire. On le lui donna, & il ne ſervit de rien. III. Une foule de brochures contre les décrets des papes dans les matieres de la grace. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe BOURSIER, né à Paris, en 1693,

diacre également dévoué à la secte qui a causé tant de maux à l'Eglise, & mort le 3 janvier 1768. Celui-ci est un des premiers auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*, où tous ceux qui tiennent à la catholicité sont calomniés de la maniere la plus infame; il a aussi rédigé les *Discours* qui précedent chaque année ce salmigondis des Convulsionnaires. *Voyez* BOCHES Jacques.

BOURZÉIS, (Amable de) abbé de St. Martin-de-Cores, & l'un des 40 de l'académie françoise, né à Volvic, près de Riom, en 1616, se fit un nom sous le cardinal de Richelieu par son savoir. Il possédoit les langues, la politique, la controverse. Le ministere employa sa plume dans les affaires des droits de la reine Marie-Thérese d'Autriche, sur divers états de la monarchie d'Espagne, principalement sur les Pays-Bas; ses recherches grossirent le *Traité* que publia sur ce sujet, Antoine Bilain, avocat, mort en 1672; mais il n'en résulta rien de solide, puisque la reine avoit renoncé à tous ces droits, & que cette renonciation faisoit l'ame du contrat de mariage. En 1666, il fit le voyage de Portugal, sous prétexte de travailler à la conversion du comte de Schomberg, depuis maréchal de France; mais en effet, pour traiter des affaires d'état. Bourzéis mourut à Paris en 1672. Il entra d'abord avec beaucoup de chaleur dans les disputes du Janséniſme; mais en 1661, revenu de cet enthousiasme, il signa le Formulaire. On a de lui plusieurs ouvrages, 2 vol. in-8°, sur les matieres de la Grace. Le grand ministre Colbert l'avoit fait chef d'une assemblée de théologiens célebres, qui se tenoit dans la bibliotheque du roi, pour réfuter les incrédules. Il présidoit aussi à une assemblée de gens-de-lettres, dans l'hôtel de ce sur-intendant, qu'on appelloit la *Petite Académie*. Voltaire lui attribue le *Testament du cardinal de Richelieu*, mais sans fondement; il est aujourd'hui reconnu que ce Testament est l'ouvrage de celui dont il porte le nom. *Voyez* RICHELIEU Armand.

BOUSSARD, (Géofroid) docteur en théologie, doyen de la faculté de Paris, & chancelier de l'université, fit briller son éloquence & la solidité de ses raisonnemens dans plusieurs occasions d'éclat. Vers 1518, il permuta sa chancellerie pour un bénéfice dans le Maine; il se retira alors au Mans, d'où il étoit originaire & où il mourut vers 1520. On a de lui un traité assez rare: *De continentia Sacerdotum*, Paris, 1505, & Rouen, 1513, in-4°; & quelques ouvrages de théologie & de morale.

BOUSSEAU, (Jacques) né à Poitou en 1681, professeur de l'académie de peinture & sculpture, sculpteur en chef de Philippe V, roi d'Espagne, mourut à Madrid en 1740. Son caractere le fit estimer autant que ses talens. On admire surtout son Tombeau de M. d'Argenson à la Magdelene de Frenes, & un Bas-Relief dans la chapelle de la maison de Noailles à Notre-Dame, à Paris.

BOUSSET, (Jean-Baptiste du) natif de Dijon, mort en

1725, âgé de 63 ans, maître de muſique de la chapelle du Louvre, donna pendant l'eſpace de 34 ans, chaque année, un livre d'*Airs ſérieux & à boire*, à une, deux & trois voix. Il regne, dans la plupart, de la variété, des graces & du naturel; ils ont cet avantage eſtimable, qu'ils nourriſſent la gaieté ſans offenſer les mœurs.

BOUSSET, (René Drouard du) organiſte de St. André-des-Arcs, né à Paris en 1703, mort dans la même ville en 1760, marchoit immédiatement après les célebres d'Aquin & Calviere. Cet habile compoſiteur donnoit tous les ans des preuves de ſon génie, par un motet qu'il faiſoit exécuter à l'Oratoire pour meſſieurs de l'académie des ſciences.

BOUSSONET, peintre, *voyez* STELLA Antoine.

BOUTARD, (François) né à Troyes, de l'académie des belles-lettres, prieur de Châteaurenard, & abbé du Bois-Groland, ſe fit connoître au grand Boſſuet, par une Ode dont il accompagna un pâté que mademoiſelle Mauléon, amie de ce prélat, lui envoyoit le jour de ſa fête. Boſſuet lui obtint de Louis XIV une penſion de mille livres. Boutard s'appella depuis *le Poëte de la famille royale*. Il chargea de ſes vers, toutes les ſtatues & les monumens érigés en l'honneur de Louis XIV. Il mourut en 1729, âgé de 75 ans. On a de lui une grande quantité de Poéſies françoiſes & latines, dont celles-ci ſont les plus ſupportables. Son Ode, intitulée : *Deſcription de Trianon*, eſt une de ſes meilleures pieces : elle a été traduite aſſez heureuſement en vers françois par Mlle. Cheron.

BOUTARIC, (François de) profeſſeur du droit françois dans l'univerſité de Toulouſe, naquit à Figeac au Querci en 1671. Il mourut en 1733 à Toulouſe, où il avoit été capitoul & chef du conſiſtoire. On a de lui pluſieurs ouvrages, que leur netteté, leur préciſion & leur juſteſſe ont fait beaucoup rechercher. I. Les *Inſtitutes de Juſtinien, conférés avec le Droit françois*, 1740, 1 vol. in-4°, avec une excellente préface. II. *Traité des Droits ſeigneuriaux & des matieres féodales*, in-8°, & réimprimé in-4°, en 1751, avec des augmentations & des corrections. III. *Explications de l'Ordonnance de Blois, du Concordat, & Inſtitutions du Droit canonique*, in-4°. IV. *Explications des Ordonnances ſur les matieres civiles, criminelles, & de commerce*, 2 vol. in-4°.

BOUTAULD, (Michel) Jéſuite Pariſien, né en 1607, exerça pendant 15 ou 16 ans le miniſtere de la prédication, & mourut à Pontoiſe en 1688. On a de lui pluſieurs ouvrages eſtimés. Les principaux ſont : I. *Les Conſeils de la Sageſſe*, réimprimés en 1749, à Paris, in-12. II. *Le Théologien dans les converſations avec les Sages & les Grands du monde*, à Paris & à Lyon, in-4°, & in-12 : ouvrage très-ſolide & généralement eſtimé. C'eſt un recueil de diverſes réponſes que le P. Pierre Cotton a faites aux incrédules, dont les doutes & les erreurs ſont à-peu-près les mêmes dans tous les ſiecles. Henri IV étoit ſi ſatisfait de

ces

ces réponſes, qu'il engagea le P. Cotton à les mettre par écrit, & c'eſt ſur cette eſpece de mémoire que le P. Boutauld a travaillé. III. *Méthode pour converſer avec Dieu*, Paris, 1684, in-16. Ce petit ouvrage eſt plein d'onction.

BOUTEROUE, (Claude) ſavant antiquaire, né à Paris. Il a donné au public un livre rempli d'érudition, & fort eſtimé ſous ce titre : *Recherches curieuſes des monnoies de France, depuis le commencement de la monarchie*, Paris, in-fol., 1666. Il eſt plein de ſavantes recherches ſur l'hiſtoire des monnoies de la premiere race des rois de France, qui ſemblent avoir négligé de faire écrire l'hiſtoire de leur regne, & s'être contentés d'en faire graver les événemens les plus remarquables ſur leurs monnoies. Perſonne n'avoit encore donné au public un recueil de ces monnoies, qui ſont en quelque maniere des témoins de l'hiſtoire. L'auteur avoit promis trois autres volumes qui auroient contenu les monnoies de la ſeconde & troiſieme race. Il mourut en 1690, avant de les avoir publiés.

BOUTHILLIER, *voyez* RANCÉ.

BOUTON, (François) Jéſuite, mort en 1638, s'eſt fait connoître par une bonne *Relation de l'établiſſement des François dans l'Iſle de la Martinique, depuis l'an 1635*, Paris, 1640, in-8°.

BOUTRAYE, (Raoul) en latin, *Botereïus*, né à Châteaudun en 1552, fut avocat au grand-conſeil, & mourut en 1630. Ses ouvrages ſont : I. *Recueil d'Arrêts du Grand-Conſeil*, en latin, Paris, 1606, in-8°. II. *De rebus in Gallia geſtis ab anno 1594 ad 1610*, 2 vol. in-8°, Paris, 1610. III. *Henrici magni Vita*, en vers, in-8°, Paris, 1611 & 1612. IV. *Urbis gentiſque Carnutum Hiſtoria*, Paris, 1624, in-8°. V. *Panégyrique de la ville d'Orléans*, 1615, in-8°. VI.... *de Châteaudun*, 1627, in-8°, auſſi en vers latins. VII. *Muſa Pontificia*, 1618, in-4°, &c.

BOUTTEVILLE, *voyez* LUXEMBOURG.

BOUVIER, (Gilles le) dit *Berri*, fut peut-être ainſi appellé du pays où il naquit en 1386. Il fut héraut-d'armes de Charles VI & de Charles VII, dont il nous a laiſſé la *Chronique*, qui commence en 1402, & finit en 1461. Godefroi l'a publiée dans les *Hiſtoires de Charles VI & de Charles VII*, en 1653 & en 1661, in-fol. Du Cheſne avoit d'abord attribué cette Chronique à Alain Chartier ; mais il a reconnu depuis ſur la foi des manuſcrits originaux, qu'elle étoit de le Bouvier. Selon M. le Gendre, il eſt encore auteur d'un *Traité des Hérauts-d'armes*, d'une *Chronique de Normandie*, depuis Rollon le premier duc, juſqu'en 1220, de l'Hiſtoire du recouvrement de ce pays, & du reſte de la Guyenne, en 1448, par Charles VII. Le P. Labbe a donné dans le premier vol. de ſes Mélanges quelques extraits de ſon livre d'*Armoiries ;* & une *Deſcription de la France*, du même auteur, dans le premier tome de ſon *Abrégé de l'alliance chronologique de l'Hiſtoire ſacrée & profane.*

BOUVOT, (Jean) avocat

de Châlons-sur-Saône, sa patrie, né vers l'an 1558, & mort en 1636, étoit protestant. On a de lui un recueil d'*Arrêts du Parlement de Bourgogne*, in-4°, 2 vol., Geneve, 1623 & 1628; peu commun; & des *Commentaires* sur la Coutume de Bourgogne.

BOUX, (Guillaume le) né dans la paroisse de Souzé en Anjou, le 30 juin 1621, entra dans la congrégation des Oratoriens, se distingua par son talent pour la chaire; prêcha avec distinction un carême en présence de Louis XIV, qui le nomma à l'évêché d'Acqs en 1658, & puis à celui de Périgueux en 1668. Il mourut en 1693. On a de lui: I. Les *Conférences de Périgueux*, 3 vol. in-12. II. Des *Sermons*, Rouen, 1766, 2 vol. in-12.

BOWYER, (Guillaume) célebre imprimeur Anglois, né à Londres le 17 décembre 1699, s'acquit un nom, tant par ses belles éditions que par sa science dans les belles-lettres. Il mourut le 18 novembre 1777. Il étoit membre de la société des antiquaires, imprimeur de la société royale & de la chambre des pairs. Il a enrichi de *Préfaces* plusieurs des livres qu'il a imprimés, & a donné une *Histoire de l'origine de l'Imprimerie*, en anglois, 1774. On estime son édition des *Œuvres* de Selden, 3 vol. in-fol., 1722-1726, & du *Nouveau Testament Grec*, 1763, 2 vol. in-12.

BOXHORN, (Marc-Zuerius) professeur d'éloquence à Leyde, & ensuite de politique & d'histoire, naquit à Berg-op-Zoom en 1612, & mourut en 1653. On a de lui: I. *Historia universalis*, Leipsick, 1675, in-4°. II. *Obsidio Bredana*, 1640, in-fol. III. *Virorum illustrium Monumenta & Elogia*, Amsterdam, 1638, in-fol. IV. *Chronologia sacra*, Bautzen, 1677, in-fol. V. *Poëmata*, 1629, in-12. VI. *Theatrum urbium Hollandiæ*, 1632, in-fol. Ce n'est guere qu'une compilation de Guichardin & de Valere André. VII. *Historiæ Romanæ, & Augusta Scriptores minores Latini, cum animadversionibus*, Leyde, 1632, 4 vol. in-12. C'est une édition de Florus, d'Aurelius-Victor, de Velleius-Paterculus, de Suétone, d'Ammien-Marcellin, &c. VIII. *Poetæ Satyrici minores, cum commentis*, 1632, in-8°. IX. Des Notes sur Justin, sur Tacite, sur Jules-César. X. *De republica Leodiensi*, Amsterdam, 1632, in-24. XI. *Originum Gallicarum liber*, Amsterdam, 1654, in-4°; ouvrage estimé & peu commun. XII. *Metamorphosis Anglorum*, 1653, in-12. C'est un abrégé des révolutions d'Angleterre. XIII. *Quæstiones Romanæ*, Leyde, 1637, in-4°. Ce sont des dissertations sur les us sacrés & profanes des Romains. On a encore de Boxhorn d'autres ouvrages, dont l'énumération seroit trop longue à faire.

BOYD, (Marc-Alexandre) Ecossois, né à Galloway en 1562, s'appliqua à l'étude du barreau, mais trouvant peu de goût dans des matieres abstraites & contentieuses, il l'abandonna pour cultiver la poésie latine, & mourut en 1601. On trouve de ses poésies dans les *Deliciæ Poëtarum Scotorum*, Amsterdam, 1637.

BOYER, (Nicolas) *Boe-*

rius, d'abord avocat à Bordeaux, puis conſeiller au grand-conſeil, enfin préſident au parlement de la même ville, a laiſſé des *Commentaires ſur les Coutumes de Tours, Berri & Orléans*, Francfort, 1598, in-fol. Ses Déciſions imprimées à Lyon, auſſi in-fol. 1560, furent de ſon tems fort répandues. L'auteur mourut en 1539, à 70 ans.

BOYER, (Claude) de l'académie françoiſe, naquit à Alby en 1618, & mourut à Paris en 1698. On a de lui 22 Pieces dramatiques, pleines d'enflure, & produites ſans aucune connoiſſance du théâtre. Sa *Judith* eut d'abord un ſuccès éclatant. Cette piece, applaudie pendant un carême entier, fut ſifflée à la rentrée d'après Pâques. La Champmeſlé ayant demandé la raiſon de l'inconſtance du parterre, un plaiſant lui répondit : *Les ſifflets étoient à Verſailles aux Sermons de l'abbé Boileau.* Boyer, fatigué de ſes mauvais ſuccès, fit jouer en 1680 ſa tragédie d'*Agamemnon*, ſous le nom d'un de ſes amis. Racine, ſon plus grand fléau, applaudit à cette piece. Boyer ne put s'empêcher de s'écrier en plein parterre : *Elle eſt pourtant de Boyer, malgré monſieur Racine.* Ce mot lui coûta cher : ſa tragédie fut ſifflée le ſurlendemain. Peut-on après cela s'occuper ſérieuſement du ſuccès ou de la chûte des productions dramatiques, dont le deſtin ſe regle ſur les paſſions ou l'humeur des ſpectateurs, bien plus que ſur le mérite même de la piece ?

BOYER, (Abel) né à Caſtres en 1664, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, & ſe retira d'abord à Geneve, à Franeker, & enſuite en Angleterre, l'an 1689. Il mourut à Chelſey, en 1729, dans ſa 65e. année. Il aimoit également le plaiſir & l'étude. On a de lui pluſieurs ouvrages. I. Un *Dictionnaire anglois & françois*, en 2 vol. in-4°., Londres, 1774, eſtimé. II. Une *Grammaire anglaiſe*, in-12, qui ne l'eſt pas moins. « Cependant, » dit un critique françois, ſi » ces deux ouvrages n'avoient » ſervi qu'à faire paſſer dans » notre langue les ſages maximes & les beautés des écrivains Anglois, l'auteur auroit » de plus grands droits aux » éloges du public reconnoiſſant ; mais la connoiſſance » de la langue angloiſe nous a » attiré le débordement de tant » d'extravagances, que les eſprits ſages ſont peu tentés » d'applaudir à ſes travaux. En » effet, la lecture des productions angloiſes n'a guere ſervi » qu'à introduire parmi nous » des bizarreries & des maximes qui n'étant analogues » ni au caractere ni au gouvernement de la nation, n'ont » produit que de très-pitoyables effets, comme l'expérience le prouve tous les » jours. L'anglomanie a paſſé de » nos livres dans nos mœurs, & » y a cauſé les mêmes ravages ; » en ſorte qu'on peut dire que » ceux qui ont cru nous enrichir par des productions » étrangeres, ne nous ont procuré que des maux étrangers ». III. L'*Etat politique*, ouvrage périodique qui embraſſoit tous les états de l'Europe, publié depuis 1710 juſqu'en

1729. Il fut très-bien reçu dans sa naissance, & on le recherche encore à présent pour plusieurs pieces curieuses qui y sont insérées. IV. *Histoire de Guillaume III*, Londres, 1702, 3 vol. in-8°., en anglois. V. *Histoire de la Reine Anne*, Londres, 1722, in-fol. en anglois.

BOYER, (Jean-François) ancien évêque de Mirepoix, avoit été d'abord théatin. Le succès de ses Sermons le fit choisir pour précepteur de Mgr. le Dauphin. L'académie des inscriptions ayant perdu le cardinal de Polignac, le remplaça en 1741 par la nomination de l'évêque de Mirepoix. Il avoit été reçu à l'académie françoise dès 1736, & deux ans après il le fut à l'académie des sciences. Il mourut en 1755. Ses vertus, son amour pour la retraite, son aversion pour les louanges, la simplicité de ses mœurs, mériterent qu'on lui confiât l'unique espérance du royaume, & ensuite le détail des affaires qui concernent la nomination aux bénéfices. Il faut bien se garder de juger ce prélat par ce qu'en ont dit, & ce qu'en disent encore les partisans des erreurs de Jansénius. On sait que les sectaires ne jugent du mérite des hommes que par l'esprit qui les anime eux-mêmes. Le plus grand crime, & le seul à leurs yeux, est de n'être pas de leur avis.

BOYER, (Pierre) prêtre de l'Oratoire, né à Arlanc le 12 octobre 1677, mort le 18 janvier 1755, s'est distingué par son fanatisme pour les saltimbanques de S. Médard, qui lui procura d'abord un interdit en 1729, puis d'être relégué au Mont Saint-Michel, enfin une détention à Vincennes pendant 14 ans. Les fruits de son fanatisme sont consignés dans : I. *Le quatrieme gémissement sur la destruction de Port-Royal*, 1714, in-12. II. *Parallele de la doctrine des Païens, & de celle des Jésuites*, in-8°. III. *La Vie de M. Pâris*, in-12, & dans d'autres ouvrages de parti.

BOYER, (Jean-Baptiste-Nicolas) chevalier de l'ordre de S. Michel, & médecin ordinaire du roi, naquit en 1693. Marseille fut sa patrie. La peste qui désola cette ville en 1720, lui fournit une occasion de signaler son zele & ses talens, & lui valut une pension sur le trésor royal. Appellé à Paris pour ses succès, il en sortit plusieurs fois pour aller en Espagne, en Allemagne, & dans différentes provinces de France, traiter des maladies contagieuses ou désespérées. Il fut le plus heureux dans ses cures. La faculté de médecine l'élut en 1756 pour son doyen ; & ce fut pendant le tems de son décanat, qu'il donna une nouvelle édition du *Codex Medicamentarius, seu Pharmacopœa Parisiensis*, in-4°.: ouvrage aussi utile que bien fait. Cet estimable médecin mourut en 1768, avec la réputation de bon citoyen, de parent tendre & d'ami officieux.

BOYER D'AGUILLE, (Jean-Baptiste, marquis de) s'étoit composé un cabinet précieux de tableaux, que son fils, Pierre-Jean, procureur-général au parlement de Provence, fit graver par Jacques Coëlmans d'Anvers. Cet ouvrage fut fini en 1709, & contient 118 planches ; mais il n'a paru qu'en

1744, in-fol. Ces deux seigneurs unissoient aux connoissances propres à leur état, les lumieres que donne l'étude des belles-lettres, & l'anthousiasme pour les beaux arts. Le marquis d'Argens étoit fils du dernier (*voyez* ARGENS). Le nom de son frere, président au parlement d'Aix, est *d'Aiguille* ou *d'Eguille ;* mais ses aïeux prenoient le nom d'*Aguille ;* la table généalogique qui est à la tête des *Tableaux* dont nous venons de parler, porte constamment d'Aguille : c'est Pierre-Jean qui changea le premier le nom d'*Aguille* en *Eguille*, & qui cessa de porter le nom de *Malherbe*, le poëte, dont son trisaïeul, Vincent de Boyer, avoit hérité à condition d'en porter le nom & les armes. — Alexandre-Jean-Baptiste de Boyer, connu sous le nom de *Président d'Equille*, dont nous venons de parler, célebre par les différends qu'il eut avec sa compagnie, & les disgraces qui ont agité sa vie, est mort le 8 octobre 1783, pleuré de ses vassaux, regretté de ses amis, & emportant les éloges de ceux même que sa fermeté & son inviolable attachement à la justice, avoient rendus pour quelque tems ses adversaires.

BOYLE, (Robert) naquit en 1627, à Lismore en Irlande. Après avoir appris le françois & le latin dans sa patrie, il voyagea à Geneve, en France & en Italie, pour se perfectionner dans la physique & les mathématiques. De retour en Angleterre, aidé par Hook, son associé dans les opérations chymiques, il perfectionna la pompe pneumatique, inventée par Othon de Guerike, bourgmestre de Magdebourg (*voyez* ce mot). Le roi Charles II & ses successeurs Jacques II & Guillaume III l'honorerent successivement de leur commerce & de leur estime. C'est à lui principalement qu'on doit l'établissement de la société royale de Londres, en 1663. On l'en nomma président en 1680 ; mais il voulut toujours se borner au titre de conseiller. Son zele pour la religion chrétienne se signala dans toutes les occasions. Il donna durant sa vie 300 liv. sterlings par an, pour la propagation de la foi en Amérique, & cent pour les Indes. Il laissa, en mourant, un fonds considérable, pour un certain nombre de Sermons qu'on doit prêcher toutes les années, sur la vérité de la religion chrétienne en général, sans entrer dans les disputes particulieres qui divisent les Chrétiens : il sentoit que la secte qu'il professoit, ne gagneroit rien à cette discussion. On a de lui plusieurs écrits sur la théologie, la physique & les mathématiques, recueillis en 1744, à Londres, en 5 vol. in-fol., avec la Vie de l'auteur. Les principaux sont : I. Les *Nouvelles expériences physico-méchaniques sur le ressort de l'Air.* Il y décrit la machine du vide, & pousse la modestie jusqu'à reconnoître qu'il en doit l'idée à Othon Guerike. II. *Considérations sur l'utilité de la Physique expérimentale.* III. *Histoire générale de l'Air.* IV. *Expériences & observations sur le froid, les couleurs, les crystaux, la respiration, la salure de la mer, les exhalaisons, la flamme, le vif-argent*, dans différens

traités séparés. V. Le *Chymiste sceptique*. VI. *Essai sur l'Ecriture-Sainte*. VII. Le *Chrétien naturaliste* : ouvrage dans lequel il prouve que la physique expérimentale mene au christianisme, loin d'en éloigner. VIII. *Considérations pour concilier la raison & la religion*. IX. *Discours sur la profonde vénération que l'esprit humain doit à Dieu* : très-estimé. X. *Recueil d'écrits sur l'excellence de la théologie, comparée avec la philosophie naturelle*. L'auteur ne prise celle-ci, qu'autant qu'elle a du rapport à la religion. Il mourut à Londres en 1691, à 64 ans. Tout étoit simple chez lui, & conforme au caractere d'un vrai philosophe. Il étoit plein de franchise, de politesse & de douceur. Quoique détaché de toutes les subtilités dont les hommes ont fait des choses importantes, il observoit les bienséances. Il ne savoit ni mentir, ni déguiser ; mais il savoit se taire. Il jugeoit très-sainement des hommes & des affaires : aussi quitta-t-il la cour de bonne heure. Ses idées sur les moyens de rendre le genre-humain meilleur & plus heureux, étoient très-étendues ; mais l'exécution des idées les plus saines est toujours très-difficile.

BOYLE, (Roger) comte d'Orrery, frere du précédent, naquit à Lismore en 1621. Ayant pris le parti des armes, il servit sous Cromwel, contre Charles I ; & après la mort de l'usurpateur, il soutint la cause de Charles II. Dès que ce roi fut sur le trône, il lui donna une place de conseiller dans son conseil-privé d'Angleterre & d'Irlande. Il mourut en 1679, âgé de 59 ans, regardé comme un homme d'un esprit plus délié que son frere, mais moins solide, & moins ami de la vertu, de la droiture & de la religion. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose, bien écrits en anglois. I. La *Parthénice*, roman en 3 vol. in-4° & in-folio, qu'on a comparé à ceux de Scuderi & de Calprenede. II. *Histoire de Henri V*. III. *Le Prince Noir ; Mustapha ; Triphon* : tragédies applaudies dans le tems. IV. *L'Art de la guerre, &c.* V. *Recueil de Lettres d'état* de Boyle, publiées avec sa *Vie*, par Thomas Morice, Londres, 1743, in-fol. en anglois.

BOYLE, (Charles) petit-fils du précédent, & comte d'Orrery comme lui, né en 1676, éleve du docteur Atterbury, fut mis à la tour de Londres en 1722 ; on l'accusoit d'être entré dans les complots contre l'état. On ne put jamais le lui prouver. Il mourut en 1731, d'une maladie de langueur contractée dans sa prison. L'instrument astronomique, appellé l'*Orrery*, est de son invention ; c'est un planétaire très-composé, où l'on voit tous les mouvemens célestes à la fois ; il est d'une grande cherté. M. Brisson dans son *Dictionnaire de Physique*, dit que le planétaire de M. Nollet est préférable par sa plus grande simplicité. On a encore de lui une traduction latine des Epîtres de Phalaris, avec des notes, in-8°, 1695 ; une comédie ; des pieces de vers, & des harangues.

BOYLE, (Jean) comte de Corck & d'Orrery, fils du précédent, né le 2 janvier 1707,

de la société royale, fit ses délices, à l'exemple de ses ancêtres, de l'étude des belles-lettres, voyagea en Italie, où il demeura long-tems, & mourut le 16 novembre 1762, après avoir été marié deux fois. Nous avons de lui : I. Une Traduction en anglois des *Lettres de Pline*, *avec sa Vie & des remarques*, 1751, 2 vol. in-4°. II. *Lettres sur l'Italie.* III. *Lettres historiques & philologiques* sur la Vie de Swift, 1753, in-12; ouvrage traduit en françois par Lacombe d'Avignon. Il a aussi travaillé à plusieurs ouvrages périodiques.

BOYLESVE, (Etienne) chevalier, prévôt de Paris sous le regne de S. Louis, mit un ordre dans la police de cette ville. Les impôts sur les denrées étoient exorbitans, les prévôts fermiers avoient tout vendu, sans en excepter la liberté de commercer : il remédia à ces deux abus. Il divisa ensuite les marchands & les artisans en différens corps de communautés, leur donna des statuts & des réglemens, faits avec tant d'équité & de sagesse, qu'on s'en est servi depuis pour régler les anciennes communautés, ou pour en former de nouvelles. Il ne fut pas moins attentif à veiller à la sûreté publique, & à punir ceux qui pouvoient la troubler. Ce bon magistrat mourut vers 1269.

BOYSE, (Samuel) Anglois, né en 1708 avec un génie poétique qui lui procura des amis; mais ces amis, bien loin d'être ses mécenes, lui mangerent son bien, & le réduisirent à une grande pauvreté, dans laquelle il mourut en 1749. La collection de ses Poésies devoit avoir six volumes; il n'en a paru que deux. Son poëme *de la Divinité* a été plusieurs fois réimprimé. Une des bonnes éditions est celle de 1752, in-8°. On estime l'Ode qu'il fit paroître en 1743 sur la bataille de Dettingen, intitulée : *Le Triomphe d'Albion.* On a encore de lui *Histoire des transactions de l'Europe, depuis le commencement de la guerre d'Espagne en 1739, jusqu'à l'insurrection de l'Ecosse en 1745* : 1747, 2 vol. in-8°. — Son pere, Joseph BOYSE, ministre Anglois, non conformiste, né à Léeds en Yorckshire en 1660, mort en 1728, s'est acquis de la réputation par ses *Sermons* qui ont été publiés en 2 vol in-fol.

BOZE, (Claude Gros de) naquit à Lyon en 1680, de parens qui perfectionnerent ses talens par une excellente éducation. Il se livra d'abord à la jurisprudence; mais les antiquités & les médailles l'occuperent bientôt tout entier. Le chancelier de Pontchartrain, l'abbé Bignon, Vaillant, Hardouin le chérirent comme un savant profond & aimable. Quelques Dissertations ingénieuses sur des médailles & d'autres monumens, lui ouvrirent la porte de l'académie des inscriptions & des belles-lettres, en 1705. Il fut reçu sous le titre d'éleve, & l'année d'après il en devint le secrétaire perpétuel. L'académie françoise se l'associa aussi en 1715. La garde du cabinet des médailles du roi lui fut confiée en 1719. Il partit l'année d'après pour la Hollande, dans le dessein d'augmenter les trésors qu'on avoit mis entre ses mains. De re-

tour à Paris, il consacra tout son tems à l'académie des belles-lettres & au cabinet des médailles. Il eut l'inspection de la librairie en 1745, pendant la maladie de M. Maboul. Il s'étoit démis, 3 ans auparavant, de la place de secrétaire de l'académie des belles-lettres. Cette compagnie le perdit entiérement le 10 septembre 1753, année de sa mort. Il étoit aussi estimable par la douceur de ses mœurs, que par son savoir. Il n'avoit rien de cette rudesse de caractere, qu'on trouve quelquefois dans les savans. On a de lui plusieurs ouvrages : I. L'édition des 15 premiers volumes des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*. Les Eloges historiques qui ornent ces Mémoires, ont été imprimés séparément, en 2 vol in-12. Ils sont écrits avec autant d'esprit que d'agrément. Il est panégyriste sans fadeur, & historien sans verbiage. On y trouve moins de ces traits fins, dont les Eloges de Fontenelle sont parsemés; mais peut-être plus d'élégance & de goût. Les premiers Eloges sont bien inférieurs aux derniers; & c'est à ceux-ci principalement qu'il faut appliquer le jugement que nous en portons. II. La seconde édition de l'*Histoire métallique de Louis XIV*, continuée jusqu'à la mort de ce prince, 1723, in-fol. Il donna les dessins & les devises de plusieurs de ces médailles. III. L'*Histoire de l'Empereur Tetricus*, éclaircie par les médailles. IV. Plusieurs Dissertations sur les médailles antiques, répandues pour la plupart dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Il a publié le Catalogue de sa bibliotheque, 1745, in-folio; elle étoit bien choisie, & pleine de livres rares & curieux. Ce Catalogue est recherché, par les bibliographes, & se vend fort cher. On en a donné un autre après sa mort, Paris, 1753, in-8°.

BOZIUS *ou* BOZIO, (Thomas) né à Eugubio ou Gubio dans le duché d'Urbin, prêtre de l'Oratoire à Rome, florissoit au commencement du dix-septieme siecle, & s'attacha particuliérement à l'histoire. On a de lui : *De signis Ecclesiæ*, qu'il fit imprimer en 1591. II. *De ruinis gentium & regnorum*. III. *De antiquo & novo Italiæ statu*, contre Machivel. IV. *De Imperio virtutum*. V. *De robore bellico*, &c. Il préparoit 10 vol. sous le titre d'*Annales antiquitatum*; mais il n'en avoit publié que deux, lorsque la mort l'enleva en 1610, dans un âge peu avancé. — François Bozius, son frere, également prêtre de l'Oratoire, mort en 1635, a laissé plusieurs ouvrages tels que ceux-ci : *De temporali Ecclesiæ monarchiâ*; *Annales mundi*, *vita Beati Petri*, &c.

BRACCIOLINI *delle Api*, (François) poëte Italien, né à Pistoye d'une famille noble en 1566, avoit près de 40 ans lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique pour posséder un canonicat dans sa patrie. Le cardinal Maffeo Barberini, dont il avoit été secrétaire pendant sa nonciature en France, étant parvenu à la tiare sous le nom d'Urbain VIII; Bracciolini se rendit à Rome auprès du nouveau pontife, qui aimoit les gens-de-lettres, & qui l'affec-

tionnoit particuliérement. Il le plaça, en qualité de ſecrétaire, auprès de ſon frere le cardinal Antoine Barberin. Après la mort d'Urbain VIII, il ſe retira dans ſa patrie, & y mourut en 1645. Ce fut à l'occaſion d'un Poëme en XXIII chants qu'il avoit compoſé ſur l'élection de ce pape, que celui-ci, pour lui marquer ſa ſatisfaction, voulut qu'il ajoutât à ſon nom, le ſurnom *delle Api*, & à ſes armes trois abeilles, qui forment celles des Barberins. Ce littérateur a compoſé beaucoup de Poéſies de divers genres. I. *La Croce riacquiſtata*, Paris, 1605, in-12 : poëme héroïque en XV chants, que les Italiens ne font point de difficulté de placer immédiatement après la *Jéruſalem* du Taſſe. II. *Lo Scherno degli Dei*, poëme héroï-comique, Rome, 1626, in-12, où il ridiculiſe fort ingénieuſement les divinités du paganiſme. Ce poëme, vraiment original, va de pair avec la *Secchia rapita de Taſſoni*. III. Des Tragédies, des Comédies, des Paſtorales. Bracciolini s'exerça auſſi daus la poéſie lyrique, & dans le genre burleſque, auquel le Berni a donné ſon nom ; mais ces derniers ouvrages ſont très-médiocres. L'auteur qui aimoit l'argent, travailloit fort à la hâte.

BRACCIOLINI, *voyez* POGGIO.

BRACHET DE LA MILLETIERE, *voyez* MILLETIERE.

BRACTON, juriſconſulte Anglois, fut mis par Henri II, en 1244, au nombre des juges ambulans. Il a laiſſé un traité *de conſuetudinibus Angliæ*, 1569, in-fol. & 1640, in-4°., très-utile pour l'hiſtoire de ſon tems.

BRADLEY, (Jacques) aſtronome du roi d'Angleterre, naquit à Schireborn, dans le comté de Gloceſter, en 1692. Deſtiné à l'état eccléſiaſtique, il obtint pluſieurs bénéfices, qu'il réſigna enſuite, pour ſe livrer uniquement à l'étude des mathématiques. En 1721, il remplaça le célebre Keill, dans la chaire d'aſtronomie de Savill, à Oxford. L'an 1727, il publia ſa *Théorie de l'aberration des étoiles*, & crut avoir trouvé dans cette aberration, une meſure préciſe de la vîteſſe de la lumiere. Cette obſervation ne fut pas d'abord généralement goûtée : les calculs de Roemer & de Caſſini ne lui étoient pas favorables ; aujourd'hui elle eſt reçue comme une vérité aſtronomique : mais il reſte toujours vrai qu'elle eſt établie ſur des calculs & des ſuppoſitions, dont l'exactitude n'eſt peut-être pas aſſez conſtatée. La réflexion que le célebre Graveſante faiſoit ſur ces ſortes de découvertes, ne ſauroit être trop méditée. *Ejus conditionis res eſt, ut non detegatur niſi cenſerendo computationem cum obſervationibus : ſed computatio tabulas eum in finem conſtructas pro fundamento habet, & has ſatis accuratas eſſe ad quæſtionem ſolvendam quis affirmabit ?* Elem. phyſ. 2632. Bradley ayant ſuccédé à M. Halley dans la place d'aſtronome royal à l'obſervatoire de Grenwich, il obtint du roi une penſion de 250 livres ſterl., & un don de mille livres ſterl. pour de nouveaux inſtrumens. Muni de ces ſecours, il commença une nouvelle ſuite d'Obſervations ſur toutes les parties de l'aſtronomie : obſervations qui

n'ont pas peu ſervi à mettre les tables de la lune au degré de perfection où elles ſont. Les Mémoires & les Obſervations imprimés de Bradley, ne ſont pas les ſeules choſes dont il ait enrichi l'aſtronomie ; il étoit très-communicatif. Sa méthode pour calculer les élémens d'une comete par trois obſervations : ſa nouvelle regle pour le calcul des réfractions, ſe ſont répandues parmi les aſtronomes, ſans qu'il les eût publiées. Il faiſoit très-peu imprimer. Sa modeſtie ou ſa nonchalance nous a privés de beaucoup de Mémoires intéreſſans qu'il auroit pu donner. Il mourut le 12 juillet 1762, à 70 ans, à Chalford, dans le comté de Gloceſter. Son humeur étoit égale, ſon caractere doux, ſon cœur compatiſſant & généreux. Quoiqu'il parlât bien, il étoit naturellement ami du ſilence.

BRADWARDIN, (Thomas) Anglois, ſurnommé le *Docteur profond*, confeſſeur du roi Edouard III, archevêque de Cantorbery, mourut l'an 1348, 40 jours après ſa conſécration. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages de théologie & de phyſique ; mais celui qui a fait le plus de bruit, eſt intitulé : *De cauſâ Dei contra Pelagianos*, Londres, 1618, in-folio, où il ſemble approcher quelquefois des ſentimens qu'ont eus depuis les Calviniſtes.

BRADY, (Nicolas) docteur en théologie, & miniſtre en Angleterre, né à Bandon, dans le comté de Corck, en 1659, ſe diſtingua beaucoup dans la révolution qui détrôna Jacques II, & mourut le 20 mai 1726, après avoir exercé l'emploi de miniſtre dans différens endroits, & publié une *Traduction* de l'*Enéide* de Virgile, & des *Sermons*, en 3 vol. in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec Robert BRADY, qui a donné une *Hiſtoire d'Angleterre*, Londres, 1685, in-fol., en anglois. Il y prouve que le royaume a toujours été héréditaire. Il la termine au regne de Henri III.

BRAGADIN, Marc-Antoine) noble Vénitien, gouverneur de Famagouſte en 1570, ne rendit cette ville à Muſtapha, général des Turcs qui l'aſſiégeoient, qu'après s'être vu réduit à la derniere extrémité. La capitulation fut honorable, mais le Muſulman en viola les conditions. Après avoir fait maſſacrer devant lui pluſieurs officiers & pluſieurs chrétiens qui avoient défendu la place, il lui fit couper le nez & les oreilles, le fit traîner dans la place publique, lié par les pieds & par les mains, & écorcher tout vif, en 1571. Le barbare fit remplir ſa peau de foin, après l'avoir fait ſaler, & l'attacha au haut de ſa capitane, pour en faire parade le long des côtes d'Egypte & de Syrie. L'*Art de vérifier les dates*, place la mort de Bragadin en 1570 ; mais ſon épitaphe qu'on voit dans les *Délices de l'Italie*, tome I, p. 125, porte le 18 août 1571. De Thou dit que Muſtapha ne fit mourir Bragadin & les autres capitaines chrétiens, que parce qu'ils ne purent repréſenter les priſonniers turcs, qu'ils avoient fait égorger, quand ils virent qu'ils ſeroient obligés de ſe rendre. C'eſt ce qui ne paroît guere vraiſemblable, & ce qui eſt d'ailleurs

en opposition avec le récit des meilleurs auteurs contemporains.

BRAHÉ, *voyez* TYCHO-BRAHÉ.

BRAILLIER, (Pierre) apothicaire de Lyon, dédia à Claude de Gouffier, comte de Maulevrier, grand-écuyer de France, en 1557, un livre curieux: *Des abus & ignorances des Médecins*, contre l'auteur pseudonyme d'un traité *des abus & tromperies des Apothicaires*, déguisé sous le nom de *Licet Benancio*, imprimé à Lyon.

BRAMA, dieu des Indes & du Mogol. C'est par le moyen de Brama, que l'Etre-Suprême créa le monde, suivant la mythologie indienne, dans laquelle on reconnoît souvent des restes informes des vérités saintes, que le christianisme avoit fait connoître dans ces régions. Il partagea son peuple en 4 castes ou tribus : la 1re. des Brachmanes, ou gens de loi; la 2e. des Rageputes, ou des gens de guerre; la 3e. des Banianes, ou des négocians; & la 4e. des artisans, ou des laboureurs. Les principales loix que Brama donna à ses tribus, sont qu'une caste ne s'allieroit point avec une autre; qu'un même homme n'exerceroit pas deux professions différentes, ni ne passeroit pas de l'une à l'autre; qu'on doit regarder comme des crimes la fornication, l'adultere, le vol, le mensonge & l'homicide. Ils ne devoient se nourrir que d'herbes, de légumes & de fruits; s'abstenant de toucher à la vie des animaux, dans la persuasion où ils étoient, que les ames des hommes passoient dans les corps des brutes, surtout dans ceux des bœufs: de là vient leur grande vénération pour les vaches. La caste des Brachmanes est la plus considérée. Ils sont regardés comme les philosophes des Indiens. Mais ces philosophes, comme ceux des autres pays, sont souvent plus extravagans que les gens du peuple.

BRAMANTE D'URBIN, (Lazzari) célebre architecte, naquit à Castel-Duranti, au territoire d'Urbin, vers l'an 1444. Il s'appliqua d'abord à la peinture; mais ses talens & son goût étant plus marqués pour l'architecture, il s'y adonna avec un succès étonnant. Le couvent *della Pace* qu'il fit bâtir à Naples, lui ayant acquis de la réputation, Alexandre VI le nomma son architecte. Jules II le fit ensuite intendant de ses bâtimens. Ce fut par l'ordre de ce pontife qu'il exécuta le magnifique projet de joindre le Belvéder au palais du Vatican : ouvrage digne d'admiration, s'il n'avoit pas été gâté par divers changemens qu'on y a faits depuis. Bramante détermina Jules à son tour à démolir l'église de S. Pierre, pour en bâtir une plus magnifique, & qui (s'il se pouvoit) n'eût point son égale dans le monde. Son plan ayant été adopté, l'on commença l'an 1506 à jeter les fondemens de cette nouvelle basilique, qui fut élevée jusqu'à l'entablement avec une diligence incroyable; mais il n'eut pas la satisfaction de voir son ouvrage entièrement exécuté, étant mort en 1514, à 70 ans. Cet édifice fut continué par différens architectes, principalement par Michel-Ange, qui

réforma son plan, & y fit des changemens qui ne contribuerent pas peu à la perfection de ce temple (*voyez* SANGALLO). On peut consulter sur ce sujet *Les Temples anciens & modernes* de l'abbé May, p. 221, & la *Vie de Michel-Ange*, par l'abbé Hauchecorne. Bramante, aussi estimable par les qualités du cœur & de l'esprit, que par ses talens, joignoit au génie de l'architecture, le goût pour la musique & la poésie. Ses Œuvres, dans ce dernier genre, ont été imprimées à Milan en 1756.

BRAMHAL, (Jean) archevêque d'Armach, primat d'Irlande, naquit en 1593 à Pontefract, dans le comté d'Yorck, d'une famille ancienne, & mourut sous le regne de Charles II, en 1663. Ses ennemis lui suscitèrent des traverses; mais il confondit leurs impostures, & déconcerta leurs projets. Ce prélat étoit éloquent, plein de force dans le raisonnement, habile dans la controverse & dans la politique, & avoit un courage proportionné à son caractere & à ses principes. Il se rendit célebre par sa distinction entre les articles de paix & les articles de foi: distinction vaine & sans autorité dans une communion où l'on ne reconnoît point d'autorité infaillible, où personne n'a droit de décider ce qui est de foi & ce qui ne l'est pas. Ses ouvrages ont été imprimés in-fol. avec sa Vie à la tête; les Anglois en font cas. On distingue celui qui a pour titre: *Pro rege & populo Anglicano apologia*, Anvers, 1651, in-12. Il avoit été nommé à l'archevêché d'Armach, le 18 janvier 1661.

BRANCACIO, (François-Marie de) d'une illustre maison originaire de Naples, successivement évêque de Viterbe, de Porto, de Capacio, ensuite cardinal sous Urbain VIII en 1674, mourut en 1675. Le meurtre du gouverneur de Capacio l'ayant brouillé avec les Espagnols, il eut une exclusion de la part de cette nation, lorsqu'on le proposa pour être placé sur la chaire pontificale, après la mort de Clément IX. On a de lui un *Traité sur le chocolat*, Rome, 1666, in-4°., dans lequel il soutient que cette boisson ne rompt pas le jeûne. Brancacio ajouta au mérite de cultiver les lettres, celui de les protéger. Il composa d'autres ouvrages, & le recueil en parut à Rome en 1672, in-folio.

BRANCAS DE VILLARS, *voyez* VILLARS-BRANCAS.

BRANCAS, (Louis de) marquis de Cereste, issu de l'illustre famille Italienne de Brancacio, servit avec distinction par mer & par terre, sous Louis XIV & Louis XV, & fut employé dans plusieurs ambassades. Ce dernier prince, pour prix de ses services, l'honora du bâton de maréchal. Il mourut en 1750, âgé de 79 ans.

BRANCAS-VILLENEUVE, (André-François) abbé d'Aulnay, né dans le Comtat-Venaissin, mort le 11 avril 1758, est connu par plusieurs ouvrages sur la physique & l'astronomie. L'abondance des paroles, les répétitions fréquentes, le grand nombre d'idées inutiles, en ont presqu'entiérement dé-

goûté le public. La forme a fait tort au fonds, qui offre quelquefois de bonnes choſes. Les principaux ſont : I. *Lettres ſur la Coſmographie*, in-4°. II. *Syſtême moderne de Coſmographie & de Phyſique générale*, 1747, in-4°. III. *Explication du flux & reflux de la Mer*, 1739, in-4°. IV. *Ephémérides coſmographiques*, 1750, in-12. *Hiſtoire du royaume de Gala*, traduite de l'anglois, 1754, in-12.

BRANCATI, *voy.* LAURIA.

BRANDAMO, *voy.* BRITO.

BRANDI, (Hyacinthe) peintre, naquit à Poli, aux environs de Rome, en 1633. Il ſe perfectionna dans l'école de Lanfranc. La plupart des égliſes & des palais de Rome furent embellis par ſon pinceau. Une imagination pleine de feu, une grande facilité, un coloris foible, un deſſin incorrect, caractériſent ſes ouvrages. Il travailloit avec beaucoup de rapidité, préférant les plaiſirs & l'argent à la gloire. Il mourut à Rome en 1691, prince de l'académie de St. Luc, & chevalier de l'ordre de Chriſt.

BRANDMULLER, (Jean) partiſan d'Œcolampade, miniſtre & profeſſeur d'hébreu à Bâle, naquit à Biberac, & mourut en 1596, à 63 ans. On a de lui 400 Oraiſons funebres, tirées de l'Ancien-Teſtament, & 80 puiſées dans le Nouveau; des Sermons pour des mariages, & des Dialogues en allemand.

BRANDMULLER, (Jacques) fils du précédent, mort en 1629, ſe fit connoître par 3 vol. in-4°, intitulés : *Analyſis Typica librorum Veteris & Novi Teſtamenti*, Bâle, 1620 & 1621.

BRANDMULLER, (Jacques) petit-fils de Jean, profeſſeur de juriſprudence à Bâle, mort en 1677, eſt auteur de pluſieurs ouvrages de droit, aſſez eſtimés; & de quelques pieces de poéſie, faciles, mais médiocres.

BRANDT, (Sébaſtien) né à Strasbourg en 1458, enſeigna publiquement la juriſprudence à Bâle & à Strasbourg, devint conſeiller & chancelier de cette derniere ville, & mourut le 2 mai 1521. Il eſt auteur d'un poëme, intitulé : *Navis ſtultifera mortalium, impreſſa per Jacobum Zachoni de Romano, 1488, in-4°*. On prétend que c'eſt une fauſſe date, & que cette édition eſt de 1497. On en a fait une plus belle à Paris, en 1498; in-4°. L'original de cet ouvrage eſt en allemand, & a été publié en 1494, in-4° : c'eſt Jean Locher qui l'a traduit en latin. Il y en a une traduction en vers françois par Pierre Riviere, Paris, 1497, in fol., & une autre par Jean Droyn, Lyon, 1498, qui probablement ont été faites ſur l'original allemand. — Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec la *Nef des Folles* de Joſſe Badius, ni même avec ſa *Nef des Foux;* comme a fait Bayle & d'autres lexicographes. On peut conſulter la *Bibliotheque Françoiſe* de du Verdier & de la Croix du Maine, édition de M. de Juvigny, tome 5, page 467.

BRANDT, (Gérard) théologien proteſtant, né à Amſterdam en 1626, fut ſucceſſivement miniſtre à Neukoop, à Hoorn & à Amſterdam. Il mourut à Roterdam le 11 octobre 1685. Ses principaux ouvrages

sont : I. *Histoire de la réformation des Pays-Bas*, en 4 vol. in-4°, en flamand ; le premier volume parut à Amsterdam en 1671 ; le second en 1674 ; les deux autres ne virent le jour qu'après la mort de l'auteur, Roterdam, 1704. Richard Cumberland, évêque de Péterborough, la traduisit en anglois, Londres, 1720-1723, 3 vol. in-fol. Elle est abrégée en françois en 3 vol. in-12, 1730. Cette Histoire fut vivement attaquée par Henri Ruleus, ministre d'Amsterdam. Le grand pensionnaire Fagel dit un jour à l'evêque Burnet, que cette Histoire méritoit qu'on apprît le flamand; mais peu de personnes voudront profiter de ce conseil. On y trouve des déclamations violentes, écrites contre les Espagnols, l'apologie de la révolte, & tous les fruits de l'esprit de secte. II. *La Vie de l'amiral Ruyter*, traduite en françois par Aubin, Amsterdam, 1698, in-fol. III. *Histoire de Barneveld*, Roterdam, 1723, in-4°, en hollandois. IV. Un *Journal*, où il a marqué les dates de la naissance & de la mort des héros, des savans & des artistes, Amst., 1689, in-4°. V. Des Poëmes publiés par Borremans, Roterdam, 1649, in-8°. On a encore quelques écrits de Brandt en faveur des Remontrans. Il laissa deux fils, Gaspar & Gérard, qui, comme leur pere, cultiverent les lettres, & publierent plusieurs ouvrages.

BRANDT, (Jean) secrétaire & ensuite sénateur de la ville d'Anvers, où il étoit né en 1559, mort le 28 août 1639, laissa : I. Un ouvrage intitulé : *Elogia Ciceroniana Romanorum domi militiæque illustrium*, Anvers, 1612, in-4°. Il y a ramassé tous les traits historiques, répandus dans les différens ouvrages de Cicéron, sur la vie des hommes illustres dans le gouvernement & dans la guerre. II. *C. Julii Cæsaris opera*, enrichis de notes politiques & critiques, Francfort, 1606, in-4°; édition très-estimée. III. *Spicilegium criticum in omnia Apuleii opera*, dans l'édition d'Apulée, par G. Elmenhorst, Francfort, 1621. IV. *De perfecti & veri senatoris officio*, Anvers, 1633, in-4°; & quelques autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés. Brandt étoit savant, modeste, passionné pour les belles-lettres, & toujours disposé à servir ceux qui les cultivoient.

BRANDT, (Sébastien) chymiste Allemand, fort entêté du grand-œuvre. S'étant imaginé de pouvoir trouver la pierre philosophale dans la préparation de l'urine, il travailla une grande partie de sa vie sur cette liqueur, sans rien découvrir. Enfin, en 1669, après une forte distillation d'urine, il trouva dans son récipient une matiere luisante, qu'on a appellée depuis *Phosphore*. Brandt fit voir cette matiere à Kunckel, chymiste de l'électeur de Saxe, & à plusieurs autres personnes; mais il en cacha la préparation. Après sa mort, Kunckel devina quel étoit le sujet du phosphore.

BRANDT, (Enevold, comte de) favori du roi de Danemarck, fut décapité avec le comte Fréderic Struensée, comme coupable de lese-ma-

jesté, le 28 avril 1772. Le tems où nous écrivons cet article, est trop voisin de cet événement, pour que nous puissions en donner des détails circonstanciés: nous dirons seulement que Brandt paroît aujourd'hui moins coupable qu'à la date de son exécution, & que bien des anecdotes connues postérieurement, semblent ne pas justifier la rigueur de cette sentence. *Voyez* STRUENSÉE.

BRANKER, (Thomas) mathématicien Anglois, fut ministre, puis régent à Maclesfield, où il mourut l'an 1676. On a de lui: I. *Doctrinæ Sphericæ adumbratio, & usus globorum artificialium*, Oxford, 1662. in-fol. II. Une Traduction de l'allemand en anglois de l'*Algebre*, de Rhonius, Londres, 1668, in-4°.

BRANTOME, *voy.* BOURDEILLES.

BRAS (de), *voyez* BOURGUEVILLE.

BRASAVOLA, (Antoine Musa) célebre médecin, né à Ferrare en 1500, d'une famille noble de cette ville. Son savoir ne se bornoit pas à la médecine. Ce fut après avoir soutenu à Paris pendant trois jours consécutifs des theses *De omni scibili*, genre d'épreuve qui tient toujours de la charlatanerie, que le surnom de *Musa* lui fut donné par la bouche même de François I. Il fut médecin consultant de ce prince qui le fit chevalier de l'ordre de saint Michel; de l'empereur Charles V, qui lui conféra le titre de comte Palatin; & de Henri VIII, roi d'Angleterre. Il ne fut pas en moindre considération dans sa patrie: successivement premier médecin des papes Clément VII, Paul III & Jules III; chéri & favorisé de tous les autres princes d'Italie, & particuliérement des ducs de Ferrare. Il mourut à Ferrare en 1555, après y avoir professé long-tems la médecine avec un applaudissement universel; il laissa un grand nombre d'ouvrages, principalement sur cette science, & entr'autres: I. *Des Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate & de Galien*, imprimés à Bâle en 1542, in-fol. II. *Index refertissimus in Galeni libros*, Venise, 1625, in-folio, que Castro (*Biblioth. med.*) appelle *opus indefessæ elucubrationis & utilitatis inexplicabilis.* III. *Examen medicamentorum*, 5 vol., 1538-1555.

BRASIDAS, général Lacédémonien, vers l'an 424 avant J. C., vainquit les Athéniens sur mer & sur terre, leur prit plusieurs villes, & en fit entrer plusieurs autres dans l'alliance de Sparte. S'étant enfermé dans Amphipolis, à l'approche de Cléon, général Athénien vain & impétueux, il prit un moment favorable pour faire une sortie, l'attaqua, & remporta une victoire complette. Brasidas mourut quelque tems après, d'une blessure qu'il avoit reçue à un bras. Comme on louoit devant sa mere ses grandes actions, & qu'on le mettoit au-dessus de tous ses compatriotes: *Vous vous trompez*, dit cette femme vraiment Spartiate, *mon fils avoit de la bravoure, mais Sparte a plusieurs citoyens qui en ont encore plus que lui.* Cette grandeur d'ame d'une femme qui préféroit la gloire de l'état à celle de son fils reconnu pour

un héros, ne fut point sans récompense. Les Lacédémoniens rendirent des honneurs publics à la mere & au fils, & firent élever, à l'honneur de leur libérateur, un mausolée au milieu de la place publique.

BRAULION *ou* BRAULE, (S.) évêque de Saragosse, aida beaucoup S. Isidore de Seville à établir une exacte discipline dans l'Eglise d'Espagne. Cette Eglise a toujours reconnu que le zele, la science & les travaux de ce saint pasteur lui avoient été infiniment utiles. Il mourut en 646, dans la 20e année de son épiscopat. On a de lui deux Lettres de S. Isidore; un Eloge de ce même saint avec le catalogue de ses ouvrages; une Hymne en vers iambes, en l'honneur de S. Emilien, avec la Vie de ce serviteur de Dieu, publiée à Madrid, 1632, in-4°. André Schott a publié avec des notes, *B. Isidori de claris Hispaniæ scriptoribus, cum appendicibus Braulionis*, Tolete, 1592, in-fol., Saragosse 1619, in-4°. On lui attribue une continuation d'une Chronique de Dexter, imprimée à Madrid, 1651, in-fol.; mais cette Chronique, de même que la continuation, sont des ouvrages supposés.

BRAUN, (Georges) archidiacre de Dortmund, & doyen de Notre-Dame *in gradibus* à Cologne, florissoit dans le 16e siecle, & mourut le 10 mars 1622. Il est principalement connu par son *Theatrum urbium*, en plusieurs vol. in-fol. On a encore de lui un *Traité de controverse* contre les Luthériens, Cologne, 1605, in-folio; dans lequel il développe les ruses dont ils se sont servis pour répandre leur religion. Il les compare à *un coin, dont la partie la plus déliée, une fois entrée dans le bois, sert à introduire les parties plus épaisses.*

BRAUNBOM, (Fréderic) protestant d'Allemagne, s'avisa de publier, en 1613, un livre in-4°, sous ce titre : *Florum Flaminiorum Romanensium Papalium decas.* Il y fixe chaque période du regne de l'Ante-Christ, sa naissance, sa jeunesse, son adolescence, &c. Il trouve fort finement l'Ante-Christ dans le pape, & prouve admirablement bien, *que le monde devoit finir en 1711.* L'accomplissement de sa prophétie est une preuve du cas qu'il faut faire de l'esprit qui l'inspiroit.

BRAUNIUS, (Jean) ministre protestant, né à Kaiserslauter dans le bas-Palatinat, en 1628, fut ministre à Nimegue, & professeur en théologie, & de la langue hébraïque à Groningue, où il mourut en 1708. Le livre qui lui a fait une grande réputation, est *Vestitus sacerdotum Hebræorum*, &c., Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4°; qui n'est qu'une partie d'un plus grand traité qu'il avoit dessein de publier sous le titre : *De sacerdotio Hebræorum.* Il ne traite pas seulement des habits sacerdotaux, mais aussi des antiquités hébraïques. M. Huet, dans une lettre qu'il lui écrivit, dit, en parlant de cet ouvrage : *Sic habeto tamdiu fore id in pretio, quoad litteris sacris suus honor, sua dignitas constabunt. Tantum enim iis intulisti lucis hac scriptione, quantum a nullo illatum est, qui hanc partem illustrare sit aggressus.* On a encore de lui : I. *Doctrina fœderum*, Amsterdam,

dam, 1688, in-4°. Il y traite des alliances de Dieu avec l'homme. C'eſt un ſyſtême complet de théologie cocceïenne. II. *La véritable religion des Hollandois contre Stoup*, Amſterdam, 1675, in-12. III. *Selecta ſacra*, Amſterdam, 1700, in-4°. IV. *Commentarius in epiſtolam ad Hæbræos*, 1705, in-4°; & pluſieurs autres écrits apologétiques de ſes ſentimens théologiques, attaqués par ſon confrere Jean de Marck. Braunius étoit très-habile dans la philologie ſacrée, dans le rabbiniſme, dans les antiquités judaïques, & dans celles de Rome & de la Grece. Il vante trop l'utilité du Talmud pour l'intelligence de l'Ecriture. Preſque tous ſes ouvrages ſe reſſentent des imaginations des Cocceïens. *Voyez* COCCEÏUS.

BRAWER, BRAUR *ou* BROWER, (Adrien) peintre Flamand, naquit à Oudenarde en 1608. Il commença, dans ſon enfance, à repréſenter ſur de la toile des fleurs & des oiſeaux, que ſa mere vendoit aux femmes de la campagne, & finit par des ouvrages groteſques & des figures en petit, que l'on achetoit au poids de l'or. Son attelier étoit ordinairement dans quelque taverne. Il entroit dans toutes les querelles des ivrognes, après s'être ſoûlé avec eux. Arrêté à Anvers comme eſpion, il demanda qu'on le laiſſât travailler. Il ſe mit à peindre des ſoldats Eſpagnols occupés à jouer, & les repréſenta avec tant de feu & de vérité, que Rubens offrit 600 florins de ce tableau, & obtint ſa liberté en ſe rendant ſa caution. La crapule altéra ſa ſanté. Il mourut à Anvers en 1640, âgé de 32 ans ſeulement, ſi pauvre qu'il fallut quêter pour le faire enterrer. L'enjouement ne le quitta jamais au milieu de la miſere. Tous ſes tableaux repréſentent des ſcenes réjouiſſantes. On y voit des querelles de cabaret, des filoux jouant aux cartes, des fumeurs, des ivrognes, des ſoldats, des noces de village. La nature y eſt rendue avec beaucoup de vérité. Sa touche eſt fort légere, ſes couleurs très-bien entendues; & ſes figures ont beaucoup d'expreſſion. Ses ouvrages ſe vendent fort cher & ſont très-rares.

BREBEUF, (Jean de) Jéſuite, naquit à Bayeux en 1593, d'une famille noble. Après avoir profeſſé avec diſtinction dans pluſieurs colleges de ſon ordre, il fut envoyé l'an 1625 aux miſſions du Canada, où il convertit à la foi plus de 7000 habitans. Comme il étoit chez les Hurons, ennemis des Iroquois, ceux-ci, qui étoient en guerre avec eux, le prirent, avec le P. Lallemant, leur jeterent de l'eau bouillante ſur la tête en dériſion du baptême, les brûlerent tous deux enſuite à petit feu, l'an 1649. Leur patience dans ce cruel ſupplice toucha pluſieurs de ces barbares qui ſe convertirent.

BREBEUF, (Georges de) neveu du précédent, né à Torigni en Baſſe-Normandie, l'an 1618, cultiva de bonne heure la poéſie. Il débuta par une traduction du 7e. livre de l'*Enéide* en vers burleſques; & quelque tems après, il publia une autre verſion burleſque du premier livre de Lucain. On trouve dans celle-ci une ſatyre ingénieuſe & enjouée contre la vanité de ces

grands seigneurs, qui ne peuvent un moment oublier leur grandeur & leurs titres ; & contre la bassesse de ces ames foibles & viles qui les flattent comme des dieux, dans l'espérance de parvenir à la fortune. On dit que Brebeuf dans sa jeunesse n'avoit de goût que pour Horace, & qu'un de ses amis, qui n'aimoit que Lucain, le lui fit goûter & l'engagea à le traduire. Sa *Pharsale* parut en 1658, in-12; cette traduction fournit d'abord matiere à la louange & à la critique. Elle eut également des apologistes trop outrés, & des censeurs trop séveres. Boileau fut un de ces derniers. On ne peut cependant se dissimuler que malgré les hyperboles excessives, le style enflé, les antitheses multipliées, les faux-brillans, les pensées gigantesques, les descriptions pompeuses, mais peu naturelles, cette traduction ne soit supérieure à beaucoup d'autres de ce genre, par le coloris brillant, la bonne poésie, & le génie qui se fait sentir dans plusieurs morceaux. Lucain d'ailleurs est très-difficile à traduire d'une maniere intéressante, parce qu'il n'a pas pris soin de se rendre intéressant lui-même. Son poëme est plutôt une histoire décharnée, parsemée de quelques traits de morale & de philosophie, qu'un véritable poëme. Voilà pourquoi les traductions qu'on en a faites même en prose n'ont pas réussi. « On » doit donc savoir gré à M. » Brebeuf, dit un auteur mo» derne, d'avoir semé dans la » sienne des vers heureux, des » pensées sublimes, des mor» ceaux d'une élégance & d'une » précision que nos meilleurs » poëtes ne désavoueroient » pas, & qu'ils ont même » imités. S'il est défectueux en » beaucoup d'endroits, ce n'est » que pour s'être trop asservi » au devoir rigoureux du tra» ducteur; on ne connoissoit » pas de son tems les traduc» tions libres, mises depuis si » utilement en usage ». Après la mort de Mazarin qui lui avoit fait de grandes promesses, Brebeuf se retira à Venoix, près de Caen, & y mourut en 1661, à 43 ans. Les dernieres années de sa vie furent remplies par des exercices de piété. Son caractere étoit doux & modeste. La conversation de ses amis étoit le seul soulagement des longues maladies dont il fut affligé. Une fievre opiniâtre le tourmenta plus de vingt années, & c'est dans ses accès qu'il composa sa *Pharsale*. On a encore de lui: I. *Les Entretiens solitaires*, in-12 : poésies chrétiennes, fort inférieures à ses productions profanes, mais qui ne sont pas à dédaigner. La piété, la morale, les pensées énergiques qui s'y trouvent, font éprouver au lecteur des sentimens aussi favorables à l'esprit du poëte, qu'à ses bonnes mœurs & à sa religion. II. Un *Recueil d'Œuvres diverses*, 2 vol. in-12, où l'on rencontre quelquefois de jolis vers. III. Des *Eloges poétiques*, &c., in-12. IV. *Défense de l'Eglise Romaine*, in-12, 1671.

BRECOURT, (Guillaume Martoureau, sieur de) poëte françois, auteur & acteur, représentoit avec plus de succès qu'il ne composoit. Ses pieces dramatiques furent la plupart sifflées. L'*Ombre de Moliere*, en

un acte & en proſe, eſt de lui; ainſi que la *Mort de Jodelet*, la *Noce de village*, le *Jaloux inviſible;* pieces où l'on trouve des plaiſanteries groſſieres & peu de génie. Il ſe rompit une veine en jouant ſa comédie de *Timon*, & mourut de cet accident en 1685.

BREDENBACH, (Mathias) né à Kersp, village du duché de Bergues, vers l'an 1489, fut principal du college d'Emmerick, où il fit fleurir les belles-lettres. Il mourut le 5 juin 1559, laiſſant trois fils qui cultiverent les lettres. Bredenbach le pere étoit verſé dans la littérature, bon théologien, & ſavant controverſiſte. On a de lui: I. *Introductio in græcas litteras*, Cologne, 1534. II. *De diſſidiis in religione componendis*, &c., 1557. III. Une apologie de ce livre qui fut attaqué par des Luthériens, intitulée: *Hyperaſpiſtes*, 1560. IV. *In 69 Pſalmos priores & in Evangelium ſecundùm Mattheum Commentaria*, 1560, in-4°. Ces Commentaires ſont écrits d'une maniere noble & polie.

BREDENBACH, (Tilleman) fils du précédent, chanoine de Cologne, mort l'an 1593, a laiſſé quelques ouvrages de controverſe, & *Hiſtoria belli Livonici*, inſérée dans la collection intitulée: *Rerum Moſcoviticarum auctores*, Francfort, 1600.

BREDERODE, (Henri de) jeune ſeigneur deſcendant des anciens comtes de Hollande, & un des chefs de la conjuration qui ſe forma aux Pays-Bas en 1566. Il étoit tel qu'il le falloit pour un rôle ſemblable; un courage impétueux & ennemi de la ſubordination le rendoit agréable aux ſéditieux. C'eſt lui qui, à la tête & au nom des conjurés, preſenta une requête pleine de menaces à Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas. Le comte de Berlaimont, pour raſſurer Marguerite, lui ayant dit à l'oreille qu'*il n'y avoit rien à craindre, que ce n'étoit qu'une bande de gueux;* Brederode, qui avoit entendu ce propos, donna à la faction le nom de *gueux* qu'elle conſerva. Les conjurés lui donnerent commiſſion de lever des troupes, avec leſquelles il ſe retira en Hollande, dont il ambitionnoit la ſouveraineté. La gouvernante ayant exigé un nouveau ſerment des magiſtrats & des principaux ſeigneurs du pays, Brederode le refuſa & ſe démit de ſes charges. Les chefs de la conjuration s'étant déſunis, & quelques-uns même expatriés, Brederode reſta ferme dans l'eſpérance de conquérir la Hollande; mais il ſe trouva bientôt obligé d'en ſortir pour ſe retirer en Allemagne, où il tâchoit de lever quelques troupes, lorſqu'il tomba malade, & mourut dans des furies qui lui ôterent la raiſon avant de lui ôter la vie en 1568. — Renaud de BREDERODE, pere de Henri dont il eſt queſtion dans cet article, mort en 1556, a eu un autre fils nommé *Renaud*, comme lui, chef de la branche catholique, dont eſt iſſu HENRI-LOUIS-PIERRE, comte de Brederode, ſeigneur diſtingué par ſa religion & ſes vertus, vivant actuellement (1790) à Bruxelles. La branche proteſtante, poſtérité de Henri, eſt éteinte.

BRÉENBERG, (Bartho-

lomé) né à Utrecht en 1620, peintre & graveur fameux, excelloit sur-tout dans les payſages & les animaux. Il gravoit à l'eau-forte ſes deſſins. On voit dans la collection du roi, & dans celle de M. le duc d'Orléans, quelques tableaux de ce maître. Il mourut en 1660.

BREGY, (Charlotte Saumaiſe de Chazan, comteſſe de) nièce du ſavant Saumaiſe, fut une des dames d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Elle ſe diſtingua dans cette cour par ſon eſprit & par ſa beauté. On a d'elle un *Recueil de lettres & de vers*, 1688, in-12, qui fut eſtimé de ſon tems, & dans lequel on trouve quelques penſées ingénieuſes. Elle mourut en 1693, à 74 ans.

BREITINGER, (Jean-Jacques) né à Zurich le 15 mars 1701, chanoine du Grand-Moutier ou *Groſſ-Munſter*, s'appliqua à l'étude des langues ſavantes, des belles-lettres, & de l'antiquité. Il fut profeſſeur en hébreu, & mourut à Zurich le 15 décembre 1776. Ses principaux ouvrages en allemand, ſont des traités ſur la poéſie, ſur la peinture & ſur les antiquités de Zurich. Sa *Poétique* brille par la fineſſe du goût & par la ſageſſe des regles. Il a donné auſſi une bonne édition des Poéſies de Martin Opitius, & de l'*Ancien-Teſtament* de la verſion des Septante, 1730-1732, 4 vol. in-4°.

BREMOND, (Antonin) Dominicain, né à Caſſis en Provence, ſavant laborieux, parvint par ſon mérite au généralat de ſon ordre, & mourut le 11 juin 1755, à 64 ans, après avoir publié : I. *Bullarium ordinis Dominicanorum*, 1729, 8 vol. in-fol. II. *De Stirpe S. Dominici*, 1740, in-4°.

BREMONT, (François de) naquit à Paris en 1713 d'un avocat, & y mourut en 1742, dans ſa 29e. année. L'académie des ſciences ſe l'aſſocia, & la ſociété royale de Londres lui accorda le titre de ſecrétaire. Sa traduction des *Tranſactions philoſophiques* de ce corps, lui valut cet honneur. Il en publia 4 vol. in-4°, qui comprennent les années 1731, juſqu'à 1736, incluſivement. Bremont accompagna ſon ouvrage de notes; les unes hiſtoriques, qui remontent à l'hiſtoire des différentes opinions; les autres critiques, qui corrigent ce que ſes originaux peuvent avoir de défectueux. Il y ajouta une table des *Tranſactions*, depuis 1665 juſqu'à 1730, 1 vol. in-4°. On a encore de lui : I. Un *Recueil de tous les écrits publiés en Angleterre ſur le remede contre la pierre de Mlle. Stephens*. II. Une *Traduction des expériences phyſiques de Halès*, ſur la maniere de deſſaler l'eau de la mer & de la rendre potable, in-12. III. *Une Traduction poſthume des expériences phyſico-méchaniques d'Haucksbée*, 2 vol. in-12, ornée d'une Hiſtoire complette de celles de l'électricité.

BRENIUS, (Daniel) Socinien & Arminien, diſciple d'Epiſcopius, né à Harlem en 1594, & mort en 1664, a laiſſé des Commentaires ſur l'Ecriture & quelqu'autres ouvrages infectés de ſes erreurs. La plupart ont paru ſous ce titre : *Dan. Brenii opera theologica*, Amſterdam, 1664, in-fol. Ces ouvrages compoſent auſſi un volume de

la Bibliotheque des Freres Polonois.

BRENNUS, général Gaulois, passa à la tête de 152 mille hommes de pied & 20 mille chevaux dans l'Orient, pénétra dans la Macédoine, tua Sosthene, général de cette nation, saccagea la Thessalie & la Grece, & s'avançoit vers le temple de Delphes, pour en enlever les trésors, lorsqu'il fut repoussé. Brennus, au désespoir de voir son armée en déroute, se donna la mort, après s'y être préparé par un excès de vin, vers l'an 278 avant J. C. Les poëtes Grecs ne manquerent pas d'attribuer à leurs dieux sa défaite. Apollon, suivant eux, défendit lui-même son temple contre les barbares, fit trembler la terre sous leurs pieds, & rouler des rochers sur leurs têtes. Enfin le dieu Pan frappa les Gaulois d'une terreur si subite, qu'ils se tuoient les uns les autres : c'est delà qu'est venu le nom de *Terreur panique*. Du reste, il est très-vrai que Dieu a souvent puni les sacrileges & l'irréligion, même sous le regne du paganisme. Dans celui qui ne connoît pas le vrai Dieu, le mépris d'une divinité quelconque est une impiété détestable, une disposition d'esprit & de cœur qui renferme toute la scélératesse de l'athéisme.

BRENNUS, autre général des Gaulois, s'étant ouvert un passage par les Alpes, fondit sur la Lombardie, assiégea Clusium en Toscane, vainquit les Romains près de la riviere d'Allia, marcha vers Rome, s'en rendit maître, & livra la ville au pillage & aux flammes. Le tribun Sulpitius, au-lieu de le chasser avec le fer, promit de payer mille livres d'or, s'il vouloit lever le blocus du Capitole, & sortir des terres de la république. Les Gaulois accepterent l'offre ; mais dès qu'on eut apporté l'or pour le peser, Brennus mit en usage mille supercheries pour que la somme fût plus considérable. Il jeta son épée & son baudrier dans le bassin de la balance, opposé à celui où étoit l'or, ne répondant aux plaintes que par ces mots dignes d'un barbare : *Malheur aux vaincus!*.. Camille survenu dans l'instant, annulla ce traité honteux, livra bataille aux ennemis sur les ruines de sa patrie, & les contraignit de s'enfuir, vers l'an 388 ou 390 avant J. C.

BRENTIUS *ou* BRENTZEN, (Jean) né en 1499 à Weil en Souabe, chanoine de Wirtemberg, embrassa le luthéranisme à la persuasion du chef de cette secte. De son disciple il devint bientôt son apôtre, sans pourtant adopter en tout sa doctrine. Il soutenoit « que le corps de » J. C. étoit dans l'Eucharistie, » non-seulement avec le pain, » mais par-tout, comme sa di» vinité, depuis l'Ascension ». Ceux qui le suivirent, furent nommés *Ubiquitaires*. Après la mort de son maître, Brentius lui succéda dans le gouvernement du parti luthérien, & dans la faveur du duc de Wirtemberg, qui l'admit en son conseil le plus intime, & le combla de bienfaits. Il fut un des principaux acteurs dans les affaires de la religion qui troublerent toute l'Europe, & mourut en 1570 à Tubinge, où il professoit la théo-

logie. Il étoit tourmenté depuis sa jeunesse d'une insomnie, qu'il devoit à sa trop grande application. On a de lui 8 vol. in-fol. de disputes en faveur du luthéranisme, remede assuré contre la maladie de l'auteur.

BREREWOOD, (Edouard) professeur d'humanités à Londres, est auteur d'un ouvrage curieux & savant, traduit de l'anglois en françois, sous ce titre : I. *Recherches sur la diversité des langues & des religions dans les principales parties du monde*, par Jean de la Montagne, Paris, 1663, in-8°. On a encore de lui : II. *De ponderibus & pretiis Nummorum*, 1614, in-4°. III. *Logica*, Oxford, 1614, in-8°. IV. *Ethica Aristotelis*, 1640, in-4°. V. *Traité du Sabat*, 1632, in-4°. Il étoit né à Chester en 1565, & mourut à Londres en 1613. On le consultoit de toutes parts, comme un des oracles des mathématiques, & il ne laissoit aucune lettre sans réponse.

BRESILLAC, (Jean-François de) Bénédictin de S. Maur, né à Fanjaux, dans le haut Languedoc, le 12 avril 1710, mort à Paris le 11 juin 1780, a travaillé avec son oncle D. Jacques-Martin à l'*Histoire des Gaulois*, dont il a mis au jour deux volumes in-4°., Paris, 1754. On lui doit aussi, conjointement avec D. Pernety, la traduction du *Cours de Mathématiques* de Wolff, Paris, 1747, 3 vol. in-8°. : l'ouvrage de Wolff y est abrégé, & en même tems augmenté de plusieurs observations intéressantes.

BRET, (Cardin le) seigneur de Flaçourt, avocat-général du parlement de Paris, mort doyen des conseillers d'état en 1655, à 97 ans, fut chargé de plusieurs commissions importantes. Il régla les limites entre la France & la Lorraine, & établit le parlement de Metz, dont il fut premier président. On a un recueil de ses Œuvres, in-folio, dans lequel on distingue son *Traité de la souveraineté du Roi*, imprimé séparément, Paris, 1632, in-4°.

BRETAGNE, (les ducs de) *cherchez* par les noms propres : ARTUS, ANNE, JEAN, &c.

BRETEUIL, *voy.* CHASTELET, Gabrielle-Emilie, marquise du).

BRETON, (François le) avocat, né à Poitiers, est auteur d'une satyre contre Henri III, intitulée le *Salutaire*, 1586, in-8°. Il y accusoit le roi d'hypocrisie, se plaignoit du peu de justice qui se rendoit sous son regne, & lui reprochoit son peu d'autorité. Le mou, mais vindicatif monarque, le fit pendre le 22 novembre 1586. Le livre qui n'étoit pas encore entiérement imprimé, fut brûlé par les mains du bourreau.

BRETON, *voyez* GUILLAUME LE BRETON.

BRETONNEAU, (François) né à Tours en 1660, jésuite en 1675, mourut à Paris l'an 1741, après avoir passé par tous les emplois de sa Compagnie. Il fut reviseur & éditeur des Sermons de ses confreres, Bourdaloue, Cheminais & Giroust. Le P. La Rue lui appliquoit à cette occasion ces paroles de l'éloge que l'église fait de saint Martin, & l'appelloit *Trium mortuorum suscitator magnificus*.

Il a revu auſſi les *Œuvres ſpirituelles* du P. Valois, & une partie des Sermons du P. La Rue. On doit rendre juſtice à chacune des préfaces qu'il a miſes à la tête de ces éditions. Les analyſes qu'il a faites des Diſcours dont il eſt l'éditeur, ſont exactes, claires, préciſes, & très-propres à donner aux jeunes orateurs chrétiens, l'idée d'un plan bien concerté & bien rempli par l'enchaînement des preuves. Bretonneau étoit prédicateur lui-même. Ses Sermons en 7 vol. in-12, publiés en 1743 par le P. Berruyer, reſpirent une éloquence chrétienne. Les graces de l'action lui manquoient; mais il avoit toutes les autres parties de l'orateur ſacré. Ses vertus furent l'appui de ſes Sermons. On a encore de Bretonneau des *Réflexions chrétiennes pour les jeunes gens qui entrent dans le monde*, in-12, & l'*Abrégé de la Vie de Jacques II*, in-12, tirée d'un écrit de ſon confeſſeur.

BRETONNIER, (Barthélemi-Joſeph) avocat au parlement de Paris, plaida & écrivit avec ſuccès. Il naquit à Montrotier, près de Lyon, en 1656, d'un médecin, & mourut à Paris en 1727. On a de lui: I. Une édition des *Œuvres de Claude Henrys*, avec des obſervations qui ont beaucoup perfectionné cet ouvrage. II. *Recueil par ordre alphabétique des principales queſtions de droit, qui ſe jugent diverſement dans différens tribunaux du royaume*, 1 vol. in-12, réimprimé avec des additions en 1756, en 2 vol. Boucher d'Argis en a donné une édition avec des remarques, Paris, 1785, in-4°. Le chancelier d'Agueſſeau, qui avoit toujours penſé à rendre la juriſprudence uniforme, l'avoit engagé à ce travail: Bretonnier l'exécuta d'une maniere digne des vues de ce grand magiſtrat. Tous les principes du droit écrit & des coutumes, y ſont renfermés avec autant de netteté que de préciſion. La préface ſeule vaut un gros ouvrage. Ce juriſconſulte a laiſſé encore des Mémoires ſur des affaires importantes dont il avoit été chargé. Ils ſont moins eſtimés que ſes autres productions.

BRETTEVILLE, (Etienne du Bois de) né en 1650 à Bretteville-ſur-Bordel en Normandie, ſe fit jéſuite en 1667, & abandonna cet état en 1678. Il s'appliqua depuis avec ſuccès à l'inſtruction des jeunes eccléſiaſtiques, qui ſe deſtinoient au miniſtere de la prédication; mais ſes travaux ne furent pas longs, étant mort en 1688. Il avoit donné, 3 ans auparavant, des *Eſſais de Sermons* en 4 vol. in-8°, où il y a ſix différens deſſins pour chaque jour, avec des ſentences choiſies de l'Ecriture-Sainte. Son ſtyle n'eſt ni pur ni élégant; mais le choix des ſermons eſt aſſez bien fait. L'abbé du Jarri y a donné une ſuite en 5 vol. in-8°, qui ne peut être comparée à l'ouvrage du premier auteur. On a encore de l'abbé de Bretteville, des *Eſſais de Panégyriques*, in-8°; & l'*Eloquence de la Chaire & du Barreau*, Paris, 1689, in-12; plus eſtimée pour les exemples qu'il donne, que pour les regles qu'il preſcrit.

BREVAL, (Jean-Durant de) originaire François, fit ſes

études à Cambridge ; s'attacha au service du duc Marleborough, qui lui donna le rang de capitaine, & l'employa en diverses négociations en Allemagne. Il mourut le 9 janvier 1738. On a de lui : I. Des *Voyages*, 4 vol., qui ont paru successivement en 1723, 1725 & 1738. II. Des *Poésies*, & quelques pieces de théâtre.

BREUGHEL, (Pierre) surnommé *Breughel le vieux*, naquit à Breughel en Hollande, l'an 1565. Ce peintre excella dans les représentations des fêtes champêtres. Les caracteres, les manieres, les gestes des payſans y sont rendus avec beaucoup de vérité. On a encore de lui des marches d'armée, des attaques de coche, &c. On estime sur-tout les payſages dont il a orné ses différens tableaux. Quelques-uns se voient à Paris, au palais royal. On ignore l'année de sa mort.

BREUGHEL, (Jean) fils aîné du précédent, surnommé *Breughel de velours*, parce qu'il s'habilloit ordinairement de cette étoffe, peignit d'abord des fleurs & des fruits, & ensuite des vues de mer, ornées de petites figures & de payſages extrêmement gracieux. Rubens l'employa dans quelques-uns de ses tableaux pour peindre cette partie. Sa touche étoit légere & ses figures correctes. Il mourut en 1642, à 67 ans.

BREUGHEL, (Pierre) connu sous le nom de *Breughel le jeune*, autre fils de *Breughel le vieux* ; excella à représenter des incendies, des feux, des sieges, des tours de magiciens & de diables : ce qui le fit appeller *Breughel d'enfer*.

BREUIL, (Jean du) jésuite, né à Paris & mort à Dijon le 27 avril 1670, est auteur d'une *Perſpective pratique, néceſſaire aux peintres, graveurs, ſculpteurs, architectes*, Paris, 1642-1649, 3 vol. in-4°. Elle est recherchée des curieux.

BREUL, (Jacques du) né à Paris en 1528, Bénédictin de S. Germain-des-Prés en 1549, mourut en 1614. On a de lui : I. Le *Théâtre des antiquités de Paris*, in-4°., 1612. C'est le répertoire de la plupart des fondations de la ville de Paris : on y remarque des particularités intéressantes parmi un amas assez indigeste d'époques & de recherches. L'auteur des *Eſſais ſur Paris*, a su depuis écarter les épines de l'érudition du P. du Breul ; mais il les a remplacées par beaucoup de fausſetés & de petits artifices de philosophie. II. *Supplementum antiquitatum Pariſienſium*, in-4°, Paris, 1614 ; ouvrage peu commun, qui renferme plusieurs auteurs anciens qui ont parlé de Paris, & qui a les mêmes avantages & les mêmes défauts que le précédent. III. Les *Faſtes de Paris par Pierre Bonfons, augmentés*, in-8° : curieux. IV. La *Vie du cardinal Charles de Bourbon* (oncle de Henri IV), 1512, in-4°. V. La *Chronique des abbés de S. Germain*, avec l'*Hiſtoire d'Aimoin*, qu'il fit imprimer en 1603.

BREYER, (Remi) docteur de Sorbonne, & chanoine de l'égliſe de Troyes en Champagne, naquit dans cette ville en 1669, & y mourut en 1749. On a de lui une *Diſſertation ſur les paroles de la Conſécration*, in-8°, où il tâche de prouver contre le P. le Brun, que les Grecs & les

Latins avoient renfermé, dans tous les tems, la forme de la conſécration dans ces paroles: *Hoc eſt*, &c. Il a eu beaucoup de part au Miſſel de Troyes. Ce ſavant répandoit de l'érudition dans ſes ouvrages, mais très-peu d'agrément.

BREYNIUS, (Jacques) de Dantzick, originaire des Pays-Bas, mort en 1697, âgé de 60 ans, a donné : *Plantarum exoticarum centuria I*, Dantzick, 1678, in-fol., fig. *Faſciculus I & II Plantarum rariarum*, 1680 & 1689, in-4° : ouvrages peu communs.

BREZÉ, *voyez* MAILLÉ.

BRIANVILLE, (Oronce Finée de) abbé de S. Benoît de Quincy, mort en 1675, a donné : I. *Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France*, 1664, in-12, dont les têtes des rois ſont joliment gravées. II. Une *Hiſtoire ſacrée*, 3 vol. in-12, avec des figures de le Clerc ; le tome 1er. eſt de 1670, le 2e. de 1671, & le 3e. de 1675. La réimpreſſion de 1693 eſt moins eſtimée. Ces deux ouvrages ne ſont recherchés que pour les eſtampes ; car l'abbé de Brianville étoit un écrivain fort médiocre. On a encore de lui une *Traduction* en françois des *Lettres* de Bongars, Paris, 1668, 2 vol. in-fol.

BRIARD, (Jean) vice-chancelier de l'univerſité de Louvain, étoit du village de Bel-Œil, près d'Ath, dans le Hainaut. Il fut fort lié avec Eraſme, & mourut en 1520. On a de lui pluſieurs traités en latin ; un *ſur la Loterie ;* un autre *ſur la cauſe des Indulgences*, &c., Leipſick, 1510. — Il ne faut pas le confondre avec Lambert BRIARD, préſident de Malines & auteur de quelques ouvrages de droit, mort le 10 octobre 1557.

BRIARÉE, *voyez* ÉGEON.

BRICE, (Saint) évêque de Tours, ſucceſſeur de S. Martin, accuſé par ſes ennemis d'avoir eu un enfant d'une religieuſe, fut chaſſé de ſon ſiege. S'étant lavé de cette calomnie, il retourna dans ſon dioceſe, & y mourut en 444. Son culte étoit autrefois très-célebre en France, & les proteſtans eux-mêmes ont laiſſé ſon nom dans leur calendrier.

BRICE, (Germain) né à Paris en 1653, mort en 1727, eſt principalement connu par ſa *Deſcription de la ville de Paris*, & de tout ce qu'elle contient de remarquable. La meilleure édition de cet ouvrage, mal écrit, inexact, mais curieux, eſt celle de 1752, en 4 vol. in-12. L'auteur a farci ſon livre d'épitaphes, mais il n'a pas mis les meilleures. C'eſt l'abbé Perau qui dirigea l'édition de 1752.

BRICE, (D. Etienne-Gabriel) né à Paris en 1697, étoit neveu du précédent. Il mourut en 1755, dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés, où il étoit chargé, depuis l'an 1731, de diriger la continuation du nouveau *Gallia Chriſtiana*, 12 vol. in-fol. La congrégation de S. Maur a eu peu d'hommes auſſi ſavans.

BRIÇONNET, (Guillaume) dit le *Cardinal de S. Malo*, ſucceſſivement évêque de Niſmes, de S. Malo, archevêque de Rheims & de Narbonne, fut honoré de la pourpre romaine par Alexandre VI, en 1495, en préſence de Charles VIII, qui

ſe trouva alors au conſiſtoire. Ce prince l'aimoit beaucoup, & ce fut, dit-on, à ſa perſuaſion, qu'il entreprit la conquête du royaume de Naples. L'ardeur avec laquelle ce cardinal parla contre Jules II dans le conciliabule de Piſe, le fit priver de ſa dignité ; mais Léon X la lui rendit enſuite. Il mourut en 1514, laiſſant deux fils héritiers de ſes vertus, qui lui ſervirent un jour à une meſſe célébrée pontificalement, l'un de diacre & l'autre de ſoudiacre. Il avoit été marié, avant de s'engager dans les ordres. Les hiſtoriens le louent comme un prélat qui avoit l'eſprit des affaires, joint à beaucoup de zele pour la gloire de la patrie, & à beaucoup d'amour pour les lettres & pour ceux qui les cultivoient. Son fils Guillaume, évêque de Meaux, ſe laiſſa ſurprendre par les Calviniſtes, mais il reconnut ſa faute, & la pleura.

BRIDAULT, (Jean-Pierre) maître de penſion à Paris, mort le 24 octobre 1761, avoit du goût & de la littérature. On a de lui deux ouvrages utiles: I. *Phraſes & Sentences tirées des Comédies de Térence*, 1745, in-12. II. *Mœurs & Coutumes des Romains*, 1753, 2 vol. in-12. Cet ouvrage offre un tableau général des uſages les plus curieux & les plus ſinguliers de l'ancienne Rome. Ce n'eſt ni un abrégé, ni une répétition des grandes hiſtoires Romaines ; c'eſt préciſément un Recueil de tout ce qu'on n'y trouve pas.

BRIE, (Germain de) *Brixius*, natif d'Auxerre, ſavant dans les langues, & ſur-tout dans la grecque, mourut près de Chartres en 1538. Il fut ſucceſſivement chanoine d'Albi, d'Auxerre & de Paris. On a de lui un *Recueil de Lettres & de Poéſies*, in-4°, 1531 ; une traduction du traité *du Sacerdoce*, de Saint Jean-Chryſoſtome, &c.

BRIENNE, (Gautier de) d'une illuſtre famille qui tiroit ſon nom de la ville de Brienne-ſur-Aube en Champagne, ſignala ſon courage à la défenſe de la ville d'Acre contre les Sarraſins, en 1188. Il fut enſuite roi de Sicile & duc de la Pouille, par ſon mariage avec Marie-Alberie, & mourut d'une bleſſure qu'il avoit reçue en défendant les droits de ſa femme l'an 1205. Gautier-le-Grand, ſon fils, fut comte de Brienne & de Japhe. Il paſſa dans la Terre-Sainte, où il ſe diſtingua contre les Sarraſins; mais ceux-ci l'ayant fait priſonnier, ils le firent mourir cruellement en 1251.

BRIENNE, (Jean de) fut fait roi de Jéruſalem en 1210. Ce titre illuſtroit les familles, ſans les enrichir. L'empereur Fréderic II épouſa la fille du nouveau roi, avec le royaume de Jéruſalem pour dot ; c'eſt-à-dire, avec très-peu de choſe de réel, & de grandes prétentions. Le beau-pere fut obligé de céder tous ſes droits à ſon gendre, qui dédaigna de les exercer. Jean de Brienne eut bientôt un autre empire, celui de Conſtantinople, auquel il fut élevé par les barons François en 1229. Il défendit ſa capitale contre les Grecs & les Bulgares, ruina leur flotte, les défit une ſeconde fois, & les épouvanta tellement qu'ils n'oſerent plus

reparoître. Il mourut en 1237. Son avarice hâta la ruine de l'empire, & ternit ſes autres qualités, ſa bravoure & ſa prudence. Son *Hiſtoire* a été publiée à Paris, en 1727, in-12.

BRIENNE, (Gautier de) arriere-petit-fils de Gautier-le-Grand, étoit fils de Gautier & de Jeanne de Châtillon. Il fut élevé avec ſoin à la cour de Robert-le-Bon, roi de Naples. Le prince Charles, fils de Robert, l'envoya à Florence en 1326, en qualité de ſon lieutenant-général. Brienne tenta enſuite de reprendre le duché d'Athenes; mais cette entrepriſe n'ayant pas été heureuſe, il vint en France, & fut très-utile au roi Philippe de Valois dans la guerre contre les Anglois en 1340. Ses ſervices lui mériterent la charge de connétable, que le roi Jean lui donna en mai 1356. Il fut tué le 19 ſeptembre ſuivant, à la bataille de Poitiers, ſans laiſſer de poſtérité. La maiſon de Brienne a produit deux autres connétables, & pluſieurs grands officiers de la couronne.

BRIENNE, *voy.* BRYENNE & LOMENIE.

BRIET, (Philippe) né à Abbeville en 1601, jéſuite en 1619, mourut en 1668, bibliothécaire du college de Paris. On a de lui: I. *Parallela Geographiæ veteris & novæ*, 3 vol. in-4°., 1648 & 49. Cette géographie eſt très-méthodique, très-exacte & ornée de cartes bien deſſinées. Ces trois volumes ne renferment que l'Europe, ſes maladies l'ayant empêché de mettre la derniere main aux autres parties. II. *Annales mundi, ſive Chronicon ab orbe condito ad annum Chriſti 1663*, Paris, 1663, 7 vol. in-12; Mayence, 1682, un vol. in fol., & Veniſe, 1693, 7 vol. in-12; c'eſt l'édition la plus complette. L'auteur marche ſur les traces de Petau, pour la chronologie. III. *Philippi Labbe & Philippi Brietti Concordia chronologica*, Paris, 1670, 5 vol. in-fol. Le P. Briet eſt auteur du 5e. vol. IV. *Theatrum Geographicum Europæ veteris*, 1653, in-fol. Briet a mieux réuſſi dans la géographie, que dans la partie chronologique.

BRIEUC, (S.) *Briocus*, natif d'Irlande, & diſciple de S. Germain, évêque dans ce royaume, bâtit un monaſtere en Bretagne où il s'étoit retiré. Cette maiſon devint ſi célebre, qu'on y vit bientôt une ville qui porta ſon nom, érigée depuis en évêché. Il en eſt regardé comme le premier évêque, quoiqu'il n'y eût peut-être exercé aucune fonction épiſcopale. Mais il y avoit alors des évêques régionnaires qui, ſans avoir aucune égliſe particuliere, travailloient par-tout où l'on avoit beſoin de leur miniſtere. S. Brieuc mourut âgé de plus de 90 ans, vers l'an 502. *Voy.* les *Vies des Saints de Bretagne*, par D. Lobineau, qui a retrouvé une grande partie des actes de ce Saint.

BRIEUX, (Jacques-Moiſant de) natif de Caen, conſeiller au parlement de Metz, mourut en 1674, à 60 ans. Caen lui eſt redevable du premier établiſſement de ſon académie. On a de lui des Poéſies latines, 2 vol. in-12, 1641 & 1669, qui, à l'exception de ſon *Poëme ſur le coq*, & de quelques épigram-

mes, ne ſont guere au-deſſus du médiocre. On a encore de lui un petit ouvrage intitulé : *Mes Divertiſſemens*, in-12. C'eſt un recueil de lettres & de vers françois & latins, en 2 vol. Il y a quelques réflexions judicieuſes, & quelques vers heureux, mais en petit nombre.

BRIGGS, (Henri) profeſſeur de mathématiques à Londres, dans le college de Gresham, & enſuite de géométrie à Oxford, né dans la paroiſſe de Halifax, mourut ſeptuagénaire en cette ville, l'an 1631. C'étoit un homme de bien, d'un accès facile à tout le monde, ſans envie, ſans orgueil & ſans ambition : toujours gai, mépriſant les richeſſes, content de ſon ſort, préférant l'étude & la retraite aux poſtes les plus brillans & les plus honorables. On a de lui : I. Un *Traité du paſſage dans la Mer-Pacifique, par le Nord-Oueſt du continent de la Virginie*, dans le 3e. vol. des *Voyages de Purchas*. II. Une édition des 6 premiers livres d'Euclide. III. *Arithmetica Logarithmica*, in-fol., 1624. Neper de Marcheſton, inventeur de la méthode des logarithmes, perfectionnée par Briggs, étoit ami de ce mathématicien. Ils étoient dignes l'un de l'autre. IV. Une Table qu'il publia en 1602, à la fin du livre de Thomas Blondeville, qui traite *de la conſtruction, de la deſcription, & de l'uſage de deux inſtrumens inventés par M. Gilbert*, pour trouver la latitude de quelque lieu que ce ſoit, dans la nuit la plus obſcure, par la ſeule déclinaiſon de l'aiguille de la bouſſole ; méthode dont le ſuccès ne répondit pas à ſes eſpérances. La Table de Briggs eſt fondée uniquement ſur la doctrine des triangles, pour déterminer la hauteur du pôle par le moyen de la même déclinaiſon.

BRIGGS, (Guillaume) membre de la ſociété royale de Londres, médecin ordinaire de Guillaume III, mort en 1704, à 63 ans, ſe fit un nom par ſa connoiſſance des maladies de l'œil. Il laiſſa deux Traités ſur cette matiere, très-eſtimés. Le premier, intitulé *Ophthalmographia*, in-4°, 1685 ; & le ſecond, *Nova Theoria viſionis*, imprimé à la ſuite du premier. Newton les eſtimoit beaucoup. Briggs eſt un des premiers qui ait bien développé ce qui regarde le nerf optique, la rétine, les conduits lymphatiques.

BRIGIDE, (Ste) née à Fochau en Ultonie, au commencement du 6e. ſiecle, reçut fort jeune encore le voile des mains de S. Mel, neveu & diſciple de S. Patrice. S'étant conſtruit ſous un gros chêne une cellule qui fut depuis appellée, *kill dara*, ou *cellule du chêne*, pluſieurs perſonnes de ſon ſexe vinrent ſe ranger ſous ſa conduite ; elle les réunit enſuite en corps de communauté. Cette maiſon devint bientôt une pépiniere ſainte qui donna naiſſance à pluſieurs monaſteres d'Irlande, leſquels reconnurent tous Ste Brigide pour mere & pour fondatrice. Il n'y a guere que les miracles de cette Sainte qui nous ſoient connus ; les cinq auteurs qui ont écrit ſa *Vie* n'ayant donné preſqu'aucun détail ſur ſes vertus. Son nom ſe trouve dans le Martyrologe de Bede, & dans tous ceux qui ont été compoſés depuis. Il eſt auſſi

dans les plus anciens manuſcrits du Martyrologe de S. Jerôme, & ſa fête eſt marquée dans les anciens Bréviaires d'Allemagne, des iſles Britanniques, & dans la plupart de ceux de France. Elle a été célébrée à Paris juſqu'en 1607. Son corps trouvé en 1185, avec ceux de S. Patrice & de S. Colomb, dans une triple voûte de la ville de Down-Patrick, fut porté dans la cathédrale de la même ville. Sous le regne de Henri VIII, le tombeau où il étoit renfermé, fut détruit. Le chef de Ste. Brigide eſt aujourd'hui à Lisbonne, dans une des égliſes qui appartenoient aux Jéſuites.

BRIGITTE *ou* BIRGITTE, née en 1302, étoit princeſſe de Suede, & épouſe d'un ſeigneur nommé Ulfon. Après avoir eu huit enfans, les deux époux firent vœu de continence. Ulfon ſe fit Ciſtercien, & Brigitte établit l'ordre de S. Sauveur, compoſé de religieux & de religieuſes, comme celui de Fontevrault. Leur égliſe étoit commune. Les religieuſes faiſoient l'office en haut, & les religieux en bas. L'abbeſſe avoit l'autorité ſuprême. Cette regle fut confirmée par Urbain V en 1370. Son ordre ſubſiſte encore en Allemagne, en Italie & en Portugal, & ce qui eſt très-remarquable, en Suede, où le monaſtere de Vaſtene dans la Gothie orientale a été conſervé après l'introduction du luthéraniſme. Brigitte partit enſuite pour Jéruſalem, ſur une viſion qu'elle eut à l'âge de 69 ans. Elle viſita les lieux-ſaints. De retour en Occident, elle écrivit à Grégoire XI, pour l'engager à revenir à Rome. Elle mourut peu de tems après dans cette ville, en 1373. On a d'elle un vol. de Révélations, Nuremberg, in-fol., 1521, ou plutôt 1500, par Antoine Koburger; en voici la ſouſcription, *Anno* M. CCCCC. XXI. *menſis ſeptembris;* les uns en joignant XXI aux premiers chiffres, en ont fait 1521, & ils ſe ſont trompés; car il eſt évident que XXI ſe rapporte à *menſis ſeptembris*, qui eſt au génitif; d'ailleurs Antoine Koburger eſt mort en 1513. Il y a une autre édition de ces Révélations, par Jean Koburger, en 1517, & une à Rome, 1557. Ces révélations furent déférées au concile de Bâle. Gerſon & d'autres théologiens vouloient qu'on les cenſurât; mais Jean de Turrecremata en donna des explications favorables, & les approuva comme utiles pour l'inſtruction des fideles. Le concile regarda cette approbation comme ſuffiſante. Il n'en réſultoit cependant autre choſe, ſinon que le livre dont il s'agit, ne renferme rien de contraire à la foi, & que les révélations étant appuyées ſur une probabilité hiſtorique, on peut les croire pieuſement. Benoit XIV s'exprime de la maniere ſuivante ſur le même ſujet: « L'approbation de ſemblables révélations n'emporte » autre choſe, ſinon qu'après » un mûr examen, il eſt permis » de les publier pour l'utilité » des fideles.... Quoiqu'elles ne » méritent pas la même croyance que les vérités de la religion, on peut cependant les » croire d'une foi humaine, » conformément aux regles de » la prudence, ſelon leſquelles » elles ſont probables; & ap-

» puyées sur des motifs suffi-
» sans, pour qu'on les croie
» pieusement ». *Voyez* Ste. CATHERINE de Sienne, & la réflexion qui se trouve à la fin de l'article ARMELLE.

BRIGNON, (Jean) Jésuite, est auteur d'une traduction du *Combat spirituel*, ouvrage justement estimé & singuliérement propre à conduire les chrétiens à la perfection où leur foi les appelle. On n'en connoît point l'auteur. Quelques écrivains l'attribuent au P. Laurent Scupoli, Théatin (*voyez* ce mot), d'autres à Jean Castinisa, Bénédictin Espagnol : Théophile Raynauld le donne au Jésuite Achille Gagliardo. La traduction du P. Brignon a fait oublier celle du P. Olympe Mazorti, Paris, 1672. On a encore du P. Brignon les *Pensées consolantes ;* une traduction de l'*Imitation de J. C. ; du Pédagogue chrétien* du P. Philippe d'Oultreman, & des Méditations du P. Dupont. Il est mort vers 1725.

BRILL, (Matthieu) naquit à Anvers, & mourut à Rome en 1584. Il excella dans le payſage. Grégoire XIII l'employa au Vatican, & lui donna une pension qui passa à son frere Paul Brill, héritier de ses talens. Le cadet continua les ouvrages de son aîné. Il se distingua comme lui, par la vérité & l'agrément de ses payſages. Il mourut à Rome en 1626, à 72 ans. On voit de ses tableaux au Palais-royal de Paris, & au cabinet du roi de France.

BRILLON, (Pierre-Jacques) conseiller au conseil-souverain de Dombes, substitut du procureur-général du grand-conseil, & échevin de Paris, naquit dans cette ville en 1671, & y mourut en 1736. Ce jurisconsulte cultiva d'abord la littérature. On vit éclore de sa plume les *Portraits sérieux, galans & critiques ;* le *Théophraste moderne :* mauvaises imitations d'un bon livre, & qui ne furent bien reçues, que parce qu'on aimoit alors les ouvrages écrits dans le goût de la Bruyere. » Mais il ne suffit pas, dit un » critique, de traiter les mêmes » sujets, pour mériter les mê- » mes honneurs. Celui-ci est à » son modele, ce qu'un peintre » d'enseignes est à Rubens ». Son *Dictionnaire des Arrêts, ou la Jurisprudence universelle des Parlemens de France*, en 6 vol. in-fol., 1727, est beaucoup plus estimable. Cette compilation n'a pu être faite que par un homme laborieux & savant. Brillon ne se fit pas moins d'honneur dans le barreau du grand-conseil, où il plaida avec succès.

BRINVILLIERS, (Marguerite d'Aubrai, épouse de N. Gobelin, marquis de) étoit fille de d'Aubrai, lieutenant-civil de Paris. Mariée jeune en 1651, & très-répandue dans le monde, elle ne parut d'abord aimer que son époux. Mais le marquis de Brinvilliers, qui étoit mestre-de-camp du régiment de Normandie, ayant introduit dans sa maison un officier Gascon d'origine, nommé Godin de Ste.-Croix, la marquise conçut pour lui la plus violente passion. Son pere, le lieutenant-civil, fit enfermer cet aventurier à la Bastille, où il demeura près d'un an. Il sortit de prison, & continua de voir secrétement sa maîtresse. Celle-ci changea de

maniere de vivre au-dehors, ſans réformer ſes diſpoſitions intérieures. Elle fréquentoit les hôpitaux, & donnoit publiquement dans pluſieurs autres pratiques extérieures de piété, qui lui acquirent la réputation de dévote. Tandis qu'elle croyoit tromper ainſi Dieu & les hommes, elle méditoit avec ſon amant des projets de vengeance. Pendant le ſéjour que Sainte-Croix avoit fait à la Baſtille, il avoit appris d'un Italien, nommé *Exili*, l'art funeſte de compoſer des poiſons. Le pere de la marquiſe & ſes freres furent empoiſonnés en 1670. On ignora l'auteur de ces crimes; la mort de Sainte-Croix les découvrit. En travaillant un jour à un poiſon violent & prompt, il laiſſa tomber un maſque de verre dont il ſe ſervoit pour ſe garantir du venin, & mourut ſur le champ. Tous ſes effets ayant d'abord été mis ſous le ſcellé (car il n'avoit point de parens à Paris, ni perſonne qui prétendît à ſa ſucceſſion), la marquiſe de Brinvilliers eut l'imprudence de réclamer une caſſette, & témoigna beaucoup d'empreſſement à la ravoir. La Juſtice en ordonna l'ouverture, & l'on trouva qu'elle étoit pleine de petits paquets de poiſon étiquetés, avec l'effet qu'ils devoient produire. Dès que madame de Brinvilliers eut avis de ce qui ſe paſſoit, elle ſe ſauva en Angleterre, & delà à Liege. Elle y fut arrêtée & conduite à Paris, où elle fut brûlée le 17 juillet 1676, après avoir eu la tête tranchée; convaincue d'avoir empoiſonné ſon pere, ſes deux freres & ſa ſœur. « Comme elle vouloit » épouſer Sainte-Croix, dit » madame de Sévigné, elle em- » poiſonnoit fort ſouvent ſon » mari; Sainte-Croix qui ne » vouloit point d'une femme » auſſi méchante que lui, don- » noit du contre-poiſon à » ce pauvre mari; de ſorte » qu'ayant été balotté cinq ou » ſix fois de cette ſorte, tantôt » empoiſonné, tantôt déſem- » poiſonné, il eſt demeuré en » vie ». Lorſqu'on l'arrêta dans Liege, on trouva une confeſſion générale écrite de ſa main, qui ſervit, non pas de preuve contre elle, mais de préſomption. La ſituation de ſon ame étoit un conflit de principes de vertu & de religion, dans leſquels elle avoit été élevée, & dont elle n'avoit pu effacer l'impreſſion, avec la luxure, l'avarice, & autres vices qui germent facilement dans les cœurs diſpoſés à la corruption. Il n'eſt pas aſſez prouvé qu'elle eût eſſayé ſes poiſons dans les hôpitaux, comme le diſent Reboulet, Pitaval & d'autres; mais il eſt vrai qu'elle eut des liaiſons ſecretes avec des perſonnes accuſées depuis de ce crime. Ce fut à cette occaſion que la chambre ardente fut établie à l'Arſenal, près de la Baſtille, en 1680. « Le célebre le Brun, dit l'auteur des *Cauſes célebres*, « ſe plaça ſur ſon paſ- » ſage, dans un endroit où il » pût la conſidérer attentive- » ment, quand on la mena en » Grêve; afin de pouvoir ſaiſir » l'expreſſion d'une criminelle » pénétrée de l'horreur du der- » nier ſupplice qu'elle va ſouf- » frir. Elle rencontra ſur ſon » paſſage pluſieurs dames de » diſtinction, que la curioſité

» de la voir avoit raſſemblées ; » elle les regarda avec beau- » coup de fermeté, en leur di- » ſant : *Voilà un beau ſpecta- » cle à voir* ».

BRION, *voyez* CHABOT (Philippe).

BRIOT, (Nicolas) tailleur général des monnoies, ſous Louis XII, à qui on eſt redevable du Balancier. Cette invention fut approuvée en Angleterre, comme elle le méritoit ; mais en France, il fallut que Seguier employât toute ſon autorité pour la faire recevoir.

BRIQUEVILLE, (François de) baron de Coulombieres, né à Coulombieres en Baſſe-Normandie, d'une noble & ancienne maiſon, ſervit avec diſtinction ſous François I, Henri II, François II & Charles IX. Il embraſſa les opinions & le parti des Calviniſtes, par complaiſance pour la princeſſe de Condé, dont il étoit parent. Il étoit à la tête des Normands avec le comte de Montgommeri, au rendez-vous général des huguenots de France à la Rochelle. Il mourut ſur la breche de St.-Lo en 1574, ayant ſes deux fils à ſes côtés, *pour ſacrifier*, diſoit-il, *tout ſon ſang à la vérité évangélique*. Son nom & celui de Montgommeri ſeront long-tems fameux dans l'Hiſtoire de Normandie, par les meurtres & les brigandages que leurs troupes y commirent impunément ſous leurs yeux.

BRIRWOOD, (Edouard) né à Cheſter en Angleterre, fit ſes études à Oxford en 1581, devint profeſſeur en aſtronomie au college de Gresham à Londres en 1596, & y mourut en 1613. Son goût pour la ſolitude étoit ſi grand, que rien n'étoit capable de l'en détourner, ni de le détacher de ſes méditations mathématiques, ni de ſes recherches dans les antiquités. On attribue à ſa modeſtie le refus conſtant qu'il donna de faire imprimer un ſeul de ſes ouvrages. Robert Brirwood, ſon neveu, en publia pluſieurs après ſa mort, tels que ceux-ci : I. *De ponderibus & pretiis veterum nummorum.* II. *Recherches ſur la variété des langages & des cultes dans les principales parties du monde*, Londres, 1622. On a encore de cet auteur des *Elémens de Logique*, des *Commentaires ſur la Philoſophie d'Ariſtote*, & quelqu'autres ouvrages.

BRISEIS, (qu'on appelle auſſi Hippodamie) fille de Briſéis, prêtre de Jupiter, & captive d'Achille qui l'aima. Agamemnon, éperdument amoureux de cette beauté, la fit enlever. Achille en fureur ne voulut plus prendre les armes contre les Troyens, juſqu'à la mort de Patrocle. Son amante lui ayant été rendue, il combattit de nouveau pour les Grecs.

BRISIEUX, (Charles-Etienne) architecte, mort en 1754, eſt auteur de deux bons livres ſur ſon art. I. L'*Architecture moderne*, 1728, 2 vol. in-4°. II. L'*Art de bâtir les maiſons de campagne*, 1743, 4 vol. in-4°., figures.

BRISSAC, *voyez* COSSÉ.

BRISSON, (Barnabé) élevé par Henri III, en 1580, aux charges d'avocat-général, de conſeiller-d'état & de préſident-à-mortier, fut envoyé ambaſſadeur en Angleterre. A ſon retour, ce prince le chargea de recueillir ſes ordonnances & celles

celles de ſon prédéceſſeur. Henri diſoit ordinairement : » Qu'il n'y avoit aucun prince » dans le monde qui pût ſe flat- » ter d'avoir un homme d'une » érudition auſſi étendue que » Briſſon ». Après la mort de ce monarque, Briſſon s'étant déclaré pour Henri IV, la faction des Seize le fit conduire au Petit-Châtelet, où il fut pendu à une poutre de la chambre du conſeil en 1591. Les chefs des Ligueurs déſapprouverent cette exécution, & par leur ordre quatre des principaux auteurs de la mort de Briſſon finirent la vie par les mains du bourreau. On a de lui pluſieurs ouvrages : I. *De jure Connubiorum liber ſingularis*, Paris, 1564, in-8°. Il dédia cet ouvrage au fameux l'Hôpital, chancelier de France. II. *De verborum quæ ad Jus pertinent ſignificatione*, Leipſick, 1721, in-fol. III. *De formulis & ſolemnibus populi Romani verbis*, en 8 livres, plein d'érudition, in-fol., 1583. IV. *De regio Perſarum principatu*, réimprimé à Strasbourg en 1710, in-8°, avec les notes de Sylburge & de Lederlin. Les uſages des anciens Perſes dans la religion, dans la vie civile, & dans l'art militaire, y ſont décrits fort ſavamment, mais avec peu d'ordre. V. *Opera varia*, 1606, in-4°. VI. *Recueil des Ordonnances de Henri III*, in-fol. On a parlé très-différemment du caractere de Briſſon. Les uns le peignent comme un bon citoyen : les autres diſent qu'il n'avoit que des vues ambitieuſes dont il fut la victime ; car ayant voulu demeurer à Paris en 1589, tandis que le parlement en ſortoit, dans l'eſpérance, dit-on, de devenir premier préſident à la place d'Achille de Harlay, alors priſonnier à la Baſtille, il obtint effectivement cette place, qui fut cauſe en partie de ſa fin tragique. — Son frere, Pierre BRISSON, a donné l'*Hiſtoire au vrai des guerres civiles ès pays de Poitou, Aunis*, &c., *depuis l'an 1574 juſqu'en 1576* ; Paris, 1578, in-8°.

BRISSOT, (Pierre) médecin, fils d'un avocat, naquit à Fontenai-le-Comte en Poitou, en 1478. Il fut reçu docteur de la faculté de médecine de Paris en 1514. Il mourut en 1522, dans la ville d'Evora en Portugal, où le deſir d'aller herboriſer, même juſqu'au Nouveau-Monde, l'avoit conduit. Il prit le parti d'Hippocrate, de Galien, & des autres anciens, contre les médecins Arabes, & les charlatans modernes. La pratique des docteurs de ſon tems dans la pleuréſie, étoit de ſaigner du côté oppoſé au mal. Il écrivit contre cet abus dans ſon *Traité de la ſaignée dans la pleuréſie*, Paris, 1622, in-8°, où il juſtifie la méthode ſalutaire qu'il avoit miſe en uſage.

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claude & de Meſſaline, fut exclu de l'empire par les artifices d'Agrippine, ſeconde femme de Claude & mere de Néron, ſur lequel elle vouloit le faire tomber. Ce prince fit empoiſonner Britannicus dans un repas. Il fut enterré la nuit d'après, en ſimple particulier. Une groſſe pluie, ſurvenue lorſqu'on le portoit au tombeau, effaça le blanc dont Néron avoit fait maſquer ſon viſage, pour cacher l'effet du

poiſon qui l'avoit extrêmement noirci, l'an 55 de J. C.

BRITANNICUS, (Jean) profeſſeur de belles-lettres à Palazzola, ſa patrie, dans le territoire de Breſſe, laiſſa des notes eſtimées ſur Juvenal, ſur Perſe, Stace, Ovide. Il mourut en 1520.

BRITO, (Bernard de) ciſtercien, hiſtoriographe du royaume de Portugal, naquit dans la ville d'Almeida, en 1569, & mourut en 1617. On a de lui : I. *Monarchia Luſitana*, 8 vol. in-fol., Lisbonne, 1597 à 1683. C'eſt une hiſtoire de Portugal qui remonte fort haut. Elle eſt écrite avec élégance, quoique par différentes mains. Les Peres Antoine & François Brandamo, ſes confreres, l'ont pouſſée juſqu'à l'an 1325; enfin elle a été continuée juſqu'à l'an 1356, par le P. Raphaël de Jeſus. Brito n'eſt auteur que des deux premiers volumes. II. *Eloges des Rois de Portugal, avec leurs portraits*, 1603, in-4°. III. *Géographie ancienne du Portugal.* IV. *La Chronique de l'ordre de Cîteaux*, Lisbonne, 1602, in-folio. V. *Guerra Braſilica*, Lisbonne, 1675, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Diégo de BRITO, né auſſi à Almeida, dont nous avons un livre intitulé : *Commentaria in rub. & titul. de Locato & Conducto; de Emphiteuſi tractatus*, Lisbonne, 1619, in fol.; ni avec le P. Jean de BRITTO, jéſuite, mis à mort aux Indes, dans le Maduré, en haine de la foi, dont le P. de Beauvais a donné la *Vie*, Paris, 1746, in-12.

BROCARD, (Bonaventure) Jacobin du treizieme ſiecle, s'eſt fait un nom par une ſavante deſcription de la Terre-Sainte en latin, Cologne, 1724, in-8°. Le Clerc l'a réimprimée à la fin de ſon édition de l'*Onomaſticon* de Bonfrerius, Amſterdam, 1707, in-fol.

BROCARD, (Jacques) né à Veniſe au ſeizieme ſiecle, embraſſa le calviniſme, tâcha de prouver que les principaux événemens de ſon tems ſe trouvoient prédits dans les Saintes-Ecritures, & en fit des applications à la reine Eliſabeth, à Philippe II, au prince d'Orange, qui ſont conſignées dans l'ouvrage qui a pour titre : *Myſtica & prophetica interpretatio Geneſeos*, Leyde, 1584, in-4°.... *Levitici*, in-8°. Mais cette liberté fut condamnée par ceux même de ſa communion, en 1581. Il fut enſuite obligé de quitter ſucceſſivement ſa patrie & la France, où il fut accuſé d'exciter des troubles, & ſe retira à Nuremberg, où il mourut. Bongars parle de lui dans ſes Lettres.

BRODEAU, (Jean) chanoine de Tours, ſa patrie, y mourut en 1563. Sadolet, Bembo, Manuce, Danès, & pluſieurs autres ſavans, lui donnerent leur amitié & leur eſtime. Son principal ouvrage eſt un recueil d'obſervations & de corrections de beaucoup d'endroits de différens auteurs anciens. Ce recueil, publié ſous le titre de *Miſcellanea*, 1609, in-8°, 2 parties, ſe trouve dans le *Tréſor de Grutter*. Brodeau joignoit l'étude des mathématiques à celle des belles-lettres.

BRODEAU, (Julien) avocat au parlement de Paris, étoit originaire de Tours. On a de lui des Notes ſur les Arrêts de

Louet, la Vie de Charles du Moulin, & des Commentaires ſur la Coutume de Paris, 1669, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1653.

BRODERICUS, (Etienne) Eſclavon d'origine, & évêque de Watzen, ſe rendit fort utile à Louis II, roi de Hongrie, qui trop jeune & trop foible pour s'oppoſer aux Turcs, qui menaçoient de fondre ſur ſon royaume, étoit en danger de voir tout ſon pays au pouvoir de ces barbares. Brodericus fut envoyé à Rome pour y demander du ſecours, & fut chargé en même tems de ſe rendre auprès de François I, detenu alors priſonnier, pour lui porter de la part de Louis II des motifs de conſolation, & lui offrir tous les ſervices dont il étoit capable. De retour dans ſa patrie, il fut nommé chancelier, & ſe trouva enſuite à la bataille de Mohatz avec le roi, qu'il ne quitta pas, & qui y périt. Après la mort de Louis II, Brodericus ſuivit le parti de Jean Zapol (*voyez* ce mot), & prêta ſon miniſtere à ſon inauguration. Il mourut en 1540. C'étoit un prélat auſſi recommandable par ſon génie & ſes connoiſſances, que par le talent ſupérieur qu'il avoit à concilier les intérêts des princes & à les ramener à la concorde. On a de lui une *Hiſtoire de la Bataille de Mohatz*, ſous ce titre: *De Clade Ludovici II Regis Hungariæ*, dans laquelle périt la principale nobleſſe de Hongrie. Sambuc l'a donnée en entier au public à la ſuite de l'Hiſtoire de Bonfinius; Francfort, 1581; Hanovre, 1606. Elle ſe trouve auſſi dans le ſecond tome de la Collection des Ecrivains de l'Hiſtoire d'Allemagne de Schardius, Bâle, 1574. Les ſavans de ce tems-là ont parlé de Brodericus avec éloge, & Nicolas Olahus a orné ſon tombeau de l'élégie ſuivante:

Hic jacet inclusus gelidâ Brodericus in urnâ,
Cui decus, et nomen pulchra corona dedit.
Phœbus in æthereo donec clarescet olympo,
Dum tenebras densas Cynthia clara fugat,
Semper erit Stephani virtus, doctrina perennis,
Sancta fides, probitas et pietatis amor.
Pontificis vixit sacro decoratus honore,
Cujus in officio sedulus usque fuit.
O felix claros patriæ qui vidit honores,
Illius ast cladem cernere non voluit!
Dum nullam potuit nostris adhibere medelam,
Hisce malis subitò migrat ad astra poli.

BROGLIE, (Victor-Maurice, comte de) d'une famille originaire de Piémont, & diſtinguée dès le 12e. ſiecle, ſervit avec gloire dans toutes les guerres de Louis XIV, & obtint le bâton de maréchal de France en 1724. Il mourut le 4 août 1727, à 80 ans.

BROGLIE, (François-Marie) fils du précédent, auſſi maréchal de France, mérita cet honneur par l'intelligence & la bravoure qu'il montra en Italie dans les campagnes de 1733 & 1734. Ce fut cette derniere année qu'il reçut le bâton. Le roi érigea en ſa faveur la baronnie de Ferrieres en Normandie, en duché, ſous le nom de Broglie.

Il eſt mort le 20 mai 1745. — M. le maréchal de Broglie, ſon fils, Victor-François, né le 19 octobre 1718, le vainqueur de Bergen, a hérité des talens de ſon pere & de ſon grand-pere, & leur a donné un nouvel éclat.

BROGNY, (Jean de) né en Savoie, dans le village de Brogny, près d'Annecy, d'un gardien de pourceaux, fut d'abord chartreux. Il s'éleva par ſon mérite, devint cardinal & chancelier de l'Egliſe Romaine, parut avec diſtinction aux conciles de Piſe & de Conſtance, & mourut à Rome en 1426, après avoir été ſucceſſivement évêque de Viviers, d'Oſtie, archevêque d'Arles & évêque de Geneve : laiſſant pluſieurs fondations pieuſes & utiles. Les talens & les vertus de Brogny voilerent la baſſeſſe de ſon extraction aux yeux du monde. Brogny fut le ſeul qui ne l'oublia pas, & qui voulut la rappeller aux autres. Il fit graver ſur les ſieges de la *chapelle des Machabées*, qu'il fonda dans Geneve, de même que dans la maiſon qu'il habita, un monument de ſa naiſſance, qui devint celui de ſa modeſtie & de ſa grandeur ; on y voit un homme conduiſant un cochon. Ce monument ſubſiſte encore dans la bibliotheque de Geneve, où il éterniſe la vertu du cardinal. Son nom étoit Jean Allermet.

BROKESBY, (François), né à Slocke, fut paſteur à Rowley, & mourut vers l'an 1716, après avoir publié : I. *Vie de J. C.* II. *Hiſtoire du gouvernement de la primitive Egliſe, pendant les trois premiers ſiecles*, Londres, 1712, in-8°. III. *De l'Education, avec une Grammaire à l'uſage des univerſités*, 1710, in-8°. IV. *Vie de Henri Dodwel*, 1715, 2 vol. in-12. Ces ouvrages ſont eſtimés en Angleterre.

BRONCHORST, (Everard) né à Deventer en 1554, profeſſeur de juriſprudence à Wittemberg, à Erford & à Leyde, mourut dans cette derniere ville en 1627, à 73 ans. C'étoit un homme ſavant & poli. On a de lui des ouvrages de droit. Le plus connu eſt intitulé : *Controverſiarum juris centuriæ*, Leyde, 1621, in-4°. L'auteur ſe propoſe de concilier pluſieurs opinions contraires ſur les matieres de droit.

BRONCHORST, *voyez* NOVIOMAGUS.

BRONTÈS, cyclope, fils du Ciel & de la Terre, forgeoit les foudres de Jupiter, & faiſoit un bruit épouvantable ſur ſon enclume.

BRONZINO, (Agnolo) qu'on nomme communément le *Bronzin*, natif des états de Toſcane, réuſſit dans le portrait. On voit la plupart de ſes ouvrages à Piſe & à Florence. Il mourut dans cette derniere ville, vers 1570, âgé de 69 ans.

BROSIUS, (Jean-Thomas) vice-chancelier de l'électeur Palatin & ſyndic de l'ordre Teutonique, eſt auteur des *Annales des Duchés de Juliers & de Berg*, en latin ; ouvrage eſtimé & plein de bonne critique, publié après la mort de l'auteur, à Cologne, 1731, in-fol., par les ſoins d'Ad. Michel Mappius, ſon gendre. Il mourut vers le milieu du 17e. ſiecle.

BROSSARD, (Sébaſtien de) chanoine de l'égliſe de Meaux, mort en 1730, âgé

d'environ 70 ans, excella dans la théorie de la muſique. Les écrits qu'il nous a laiſſés ſur cet art, ont été accueillis dans le tems. Les principaux ſont : I. Un *Dictionnaire de muſique*, in-8° ; nomenclature très-inférieure à celle que nous devons à Jean-Jacques Rouſſeau ; mais qui a été d'une grande utilité à ce dernier, puiſqu'il y a trouvé les matieres raſſemblées, & aſſez bien développées. C'eſt auſſi à Broſſard que Rameau doit preſque toutes ſes idées ſur l'harmonie. II. Une Diſſertation ſur la nouvelle maniere d'écrire le plain chant & la muſique. III. Deux livres de Motets. IV. Neuf leçons de ténebres. V. Un recueil d'airs à chanter. Il ne poſſédoit pas ſeulement les regles, mais il les mettoit en pratique. Il avoit une nombreuſe bibliotheque de muſique, qu'il donna au roi. Il eut une penſion de 1200 liv. ſur un bénéfice.

BROSSE, (Jean de) chambellan & maréchal de France, rendit de grands ſervices au roi Charles VII. Il ſe diſtingua au ſiege d'Orléans & à la bataille de Patay en 1429, & mourut en 1433. Il étoit ſeigneur de Bouſſac, & deſcendoit d'une noble & ancienne famille.

BROSSE, (Jacques de) architecte de Marie de Médicis, bâtit le Luxembourg à Paris, par les ordres de cette reine, en 1615. L'Aqueduc d'Arcueil, & le Portail de S. Gervais, ſont encore de lui.

BROSSE, (Gui de la) médecin ordinaire de Louis XIII, obtint de ce roi, en 1626, des lettres-patentes pour l'établiſſement du jardin royal des plantes médicinales, dont il fut le premier intendant. Il s'appliqua d'abord à préparer le terrain ; il le peupla enſuite de plus de 2000 plantes. On peut en voir le catalogue dans ſa *Deſcription du jardin-royal*, in-4°, 1636. Richelieu, Seguier & Bullion ſurintendant des finances, contribuerent à enrichir, par leurs libéralités, le dépôt confié à la Broſſe. On a de lui un *Traité des vertus des Plantes*, 1628, in-8°. Il mourut en 1641.

BROSSE, (Joſeph de la) *voyez* JOSEPH (Ange de S.).

BROSSES, (Charles de) premier préſident du parlement de Bourgogne, membre de l'académie de Dijon, ſa patrie, aſſocié libre de l'académie des ſciences & belles-lettres, naquit en 1709, & eſt mort à Paris le 7 mai 1777. Il joignit les travaux littéraires aux fatigues de la magiſtrature ; & ſes études étendirent ſes connoiſſances, fortifierent ſa raiſon, & lui donnerent de la réputation. S'il en faut croire M. de Buffon, c'étoit » un de ces hommes qui peuvent, ſuivant les circonſtances, devenir les premiers » des hommes en tout genre, & » qui, également capables de » comparer des idées, de les » généraliſer, d'en former de » nouvelles combinaiſons, manifeſtent leur génie par des » productions nouvelles, toujours différentes de celles des » autres, & ſouvent plus parfaites ». On a de lui : I. *Lettres ſur la découverte de la ville d'Herculanum*, 1750, in-8° ; curieuſes. II. *Hiſtoire des navigations aux Terres Auſtrales*, 1756, 2 vol. in-4°. III. *Du culte des Dieux Fétiches, ou Parallele de l'ancienne Idolâ-*

trie avec celle des peuples de Nigritie, 1760, in-12 : écrit léger & peu digne de l'auteur; il y a des assertions qui l'ont fait attribuer à Voltaire; si l'on s'est trompé, il est à souhaiter qu'on se trompe également en l'attribuant à cet illustre président. IV. *Traité de la formation méchanique des Langues*, 1765, 2 vol. in-12 ; ouvrage plein de sagacité & d'observations plus ou moins prouvées sur l'origine & les principes du langage. L'auteur fait voir que tous les hommes ont parlé & parlent encore la même langue, & qu'il est possible de la reconnoître dans tous les langages, quelque différens qu'ils soient. V. *Histoire de la République Romaine dans le cours du 7e siecle, par Salluste* : en partie traduite du latin sur l'original, en partie rétablie & composée sur les fragmens qui sont restés de ses livres perdus. On trouve dans cet ouvrage imprimé en 1777, en 4 vol. in-4°, une profonde connoissance de l'histoire, des écrivains & des mœurs de Rome. Mais dans la version de Salluste, & dans le supplément, il y a trop de termes bas & populaires, qui déparent la noblesse du style historique. VI. Divers Mémoires, dans ceux de l'académie des belles-lettres.

BROSSETTE, (Claude) né à Lyon en 1671, de l'académie de cette ville, & bibliothécaire de la bibliotheque publique, d'abord jésuite, ensuite avocat, mourut en sa patrie, l'an 1746. On a de lui : I. *L'Histoire abrégée de la ville de Lyon*, écrite avec une élégante précision. II. *Nouvel éloge historique de la ville de Lyon*, in 4°, 1711 ; ouvrage imprimé, comme le précédent, par ordre du corps consulaire, & digne des mêmes éloges. III. *Eclaircissemens historiques sur les Satyres & autres Œuvres de Boileau Despréaux*, 2 vol. in-4°, 1716, & réimprimés ensuite en différens formats. Il a épuré le texte des fautes qui s'y étoient glissées dans les éditions précédentes. Il a indiqué les passages que l'Horace moderne avoit imités des anciens. Il a assaisonné ses notes de plusieurs anecdotes utiles & curieuses. On lui reproche seulement d'en avoir mis quelques-unes peu nécessaires pour l'intelligence du texte, quelques autres puériles ; il n'a point usé assez sobrement des recueils qu'il avoit faits. IV. *Commentaire sur les Satyres & autres Œuvres de Regnier*, in-8°, 1729, qui a les mêmes qualités & les mêmes défauts que ses Eclaircissemens sur Boileau. Brossette étoit ami de beaucoup de gens-de-lettres, & en commerce épistolaire avec plusieurs.

BROSSIER, (Marthe) fille d'un tisserand de Romorantin, attaquée d'une maladie étrange à l'âge de 20 ans, se fit exorciser comme possédée. Son pere courut le monde avec elle, pour partager l'argent que le peuple lui donnoit. Le parlement la fit ramener à Romorantin, avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle. Cependant quelques médecins attesterent qu'elle étoit possédée. Ue abbé de S. Martin, du nom de la Rochefoucault, la conduisit de Romorantin à Rome ; mais le pape les renvoya l'un & l'autre en

1599, sans vouloir discuter la réalité de cette possession.

BROTHERTON, *voyez* BETTERTON.

BROTIER, (Gabriel) prêtre du diocese de Nevers, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, né à Tanay, petite ville du Nivernois, le 5 septembre 1723, mort à Paris le 12 février 1789, âgé de 67 ans, montra dès sa jeunesse la plus forte inclination pour l'étude. Il entra chez les Jésuites, & acquit par un travail assidu, autant que par la facilité de son génie, une immense & prodigieuse variété de connoissances. A l'exception des mathématiques auxquelles il s'étoit peu appliqué, il savoit de tout, l'histoire naturelle, la chymie, la médecine même. Tous les ans il lisoit dans l'original Hippocrate, & les livres de Salomon: c'étoient, disoit-il, les meilleurs ouvrages qu'il y eût pour guérir les maladies de l'esprit & du corps. Mais ce qu'il possédoit le mieux, c'étoit l'érudition. Il savoit toutes les langues mortes, le latin sur-tout parfaitement, ainsi que les principales langues de l'Europe. Ces connoissances, quelque étendues qu'elles fussent, n'étoient en quelque sorte, que des accessoires pour l'histoire ancienne & moderne, sacrée & profane, la chronologie, les monnoies, les médailles, les inscriptions, les usages de l'antiquité, qui avoient toujours fait l'objet de ses études, & dans lesquels il étoit si versé. Après la destruction de la société, il ne perdit rien de l'esprit de retraite & d'application, qui avoit eu pour lui tant d'attraits, & c'est dans la solitude qu'il se choisit, qu'il a publié ces grands & magnifiques ouvrages qui immortaliseront son nom; l'édition de *Tacite*, ornée non-seulement de notes & de dissertations savantes, mais encore de supplémens, font douter quelquefois si l'écrivain moderne n'est pas l'heureux rival de l'ancien (*voyez* TACITE). « Cette édi» tion de Tacite, dit l'auteur des *Trois siecles de la Littérature Françoise*, « est la meil» leure réfutation du sentiment » de ceux qui prétendent qu'on » ne sauroit bien écrire dans » une langue morte; non-seu» lement elle offre la connois» sance la plus profonde de » la langue latine, mais encore » l'imitation la plus heureuse » du meilleur historien qu'aient » eu les Romains. L'accueil » unanime qu'elle a reçu de » tous les savans de l'Europe, » sera tout à la fois un ana» thême prononcé contre les » auteurs du paradoxe, & le » triomphe de l'érudition par» mi nous ». L'édition de *Pline* le naturaliste, n'est qu'un très-court abrégé de celle qu'il avoit préparée pour corriger & augmenter l'édition d'Hardouin, & pour donner la suite & l'histoire de toutes les nouvelles découvertes faites depuis environ le commencement de ce siecle; travail immense & qui suppose les connoissances les plus vastes. Par quelle fatalité est-il arrivé que le public n'en ait pas encore joui? Mais si les grandes entreprises en librairie peuvent encore avoir lieu en France, ne désespérons pas d'avoir un jour cet ouvrage. A ces deux éditions qui ont fait époque

dans la littérature, & qui ont mérité à l'abbé Brotier les éloges de l'Europe savante, il en a joint quelques autres qui sont moins considérables : une édition charmante de *Phedre*, & une édition des *Jardins* de Rapin, à la suite desquels il a mis une histoire des jardins, écrite en latin avec une élégance admirable & remplie de tableaux délicieux. On a encore de lui : *Vita clarissimi viri de la Caille*. Il a travaillé aussi à la nouvelle édition des *Lettres édifiantes*. L'abbé Brotier rappelloit le souvenir de ces écrivains laborieux, de ces savans distingués, les Pétau, les Sirmond, les Labbe, les Cossart, les Hardouin, les Souciet, &c., qui avoient si fort illustré le college de Louis-le-Grand, dans lequel il avoit été élevé lui-même, & où il avoit vécu plusieurs années avec le titre de bibliothécaire. Faut-il faire un aveu bien amer, mais qui n'est peut-être que trop vrai ? Hélas ! il ferme la chaîne de tous ces hommes célebres qui s'étoient succédés sans interruption pendant près de deux siecles. — Il laisse un neveu, ecclésiastique, & du même nom que le sien, qui marche sur ses traces dans le genre de l'érudition, & qui en a donné des preuves dans une édition des *Œuvres* de Plutarque, dont il a déjà donné plusieurs volumes, en société avec son oncle & quelques autres savans. — Après sa mort, il a paru une brochure sous le titre de *Réforme du Clergé à proposer aux Etats généraux, par l'abbé Brotier*. L'attribution de ce libelle à ce respectable savant, est le plus sanglant outrage que l'imposture ait pu faire à sa mémoire. On s'est emparé de son nom, pour accréditer une brochure infame. » L'impiété, dit M. Seguier, » ne craint pas de violer la » cendre des morts, de calomnier leur esprit, & croit peut-» être encore honorer leur mémoire. Elle les ressuscite pour » tirer des noms connus qu'elle » usurpe, l'ascendant dont elle » a besoin ; elle annonce sa doctrine comme l'ouvrage d'un » auteur décédé depuis quelques années. Par-là, elle met » le tombeau pour barriere, » entr'elle & les poursuites » qu'elle redoute, & jouit ainsi » à la fois, du ciel qu'elle outrage, & de la patrie qu'elle » corrompt ».

BROUE, (Pierre de la) évêque de Mirepoix, natif de Toulouse, de l'académie de cette ville, se joignit aux évêques de Montpellier, de Sénez & de Boulogne, pour former l'acte d'appel qu'ils interjeterent de la bulle *Unigenitus* en 1717. Il mourut à Bellestat, village de son diocese, en 1720, à 77 ans. On a de lui : *La Défense de la grace efficace par elle-même*, in-12, contre le P. Daniel, jésuite, & Fénelon, archevêque de Cambrai. Il nous reste encore de lui *Trois Lettres pastorales aux nouveaux réunis de son diocese, sur l'Eucharistie*. C'est un des meilleurs écrits qui aient paru sur cette matiere. Le grand Bossuet avoit été beaucoup lié avec l'évêque de Mirepoix.

BROUGHTON, (Hugues) écrivain Anglois, mourut en 1612, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages en sa

langue, Londres, 1662, 4 vol. in-fol. Il étoit ennemi déclaré des Presbytériens, & de Théodore de Beze.

BROUGHTON, (Thomas) né à Londres d'un miniſtre, le 5 juillet 1704, exerça le même emploi que ſon pere, & s'appliqua avec beaucoup de ſuccès au genre d'étude, analogue à ſa charge. Il mourut le 21 décembre 1774, après avoir donné au public : I. *Bibliotheca hiſtorica ſacra*, 1756, 2 vol. in-fol. C'eſt une eſpece de dictionnaire hiſtorique de la religion. II. Des *Sermons*. III. *Biographia Britannica*.

BROUKHUSIUS, (*Janus*) né à Amſterdam en 1649, poëte latin & capitaine de vaiſſeau, mourut en 1707. On a donné une magnifique édition de ſes Poéſies, à Amſterdam, en 1711, in-4°. On a encore de lui les éditions de Properce & Tibulle, l'une & l'autre avec des notes, in-4°; la 1re. en 1702, la 2e. en 1708.

BROUSSON, (Claude) naquit à Niſmes en 1647. Il fut reçu avocat, & ſe diſtingua à Caſtres & à Toulouſe par ſes plaidoyers. Ce fut chez lui que ſe tint (en 1683) l'aſſemblée des députés des égliſes réformées, dans laquelle on réſolut de continuer à s'aſſembler, quoiqu'on vînt à démolir les temples. L'exécution de ce projet occaſionna des ſéditions, des combats, des exécutions violentes, qui finirent par une amniſtie de la part de Louis XIV. Brouſſon retiré alors à Niſmes, & craignant avec raiſon d'être arrêté avec les principaux auteurs du projet (qu'on ne comprit pas apparemment dans l'amniſtie), ſe réfugia à Geneve, & delà à Lauſanne. Il courut enſuite de ville en ville, de royaume en royaume, tâchant d'armer contre ſa patrie des princes proteſtans. De retour en France, il parcourut pluſieurs provinces, la Champagne, la Picardie, l'Iſle-de-France, l'Orléanois, la Bourgogne; exerça quelque tems le miniſtere dans les Cévennes, parut à Orange, paſſa dans le Béarn pour échapper à ceux qui le cherchoient, & fut arrêté à Oléron en 1698. On le transféra à Montpellier, où il fut convaincu d'avoir eu des intelligences avec les ennemis de l'état, d'avoir excité des révoltes, & d'avoir ſollicité des puiſſances étrangeres à porter le fer & le feu dans ſa patrie. On lui montra un projet écrit de ſa main, & adreſſé au duc de Schomberg, pour introduire des troupes Angloiſes & Savoyardes dans le Languedoc. Il fut condamné à être rompu vif. On a de Brouſſon un grand nombre d'écrits furieux en faveur de ſa ſecte. I. *L'Etat des Réformés de France*, La Haye, 1685. II. Des *Lettres au Clergé de France*, publiées la même année. III. Des *Lettres des Proteſtans de France à tous les autres Proteſtans*, imprimées aux dépens de l'électeur de Brandebourg, en 1686. On les fit répandre dans les cours proteſtantes de l'Europe. IV. *Remarques ſur la Traduction du Nouveau-Teſtament d'Amelotte*: gros volume in-12, 1697, où il traite par occaſion des matieres controverſées. « Les philoſophes de ce ſiecle, dit un » auteur moderne, ont voulu » faire de Brouſſon, un pen-

» dant aux martyrs de la foi ; » mais jamais la religion n'a » compté au nombre de ses » témoins & de ses défenseurs, » les séditieux & les traîtres ; » les protestans même n'ont vu » dans Brousson, qu'un en- » thousiaste brouillon & vé- » nal ». Les Hollandois, qui attendoient l'occasion de profiter des troubles que Brousson s'efforçoit d'exciter en France, accorderent à sa veuve une pension de 600 florins, outre celle de 400 qu'ils faisoient déjà à ce fanatique.

BROUWER, (Christophe) né à Arnheim, vers l'an 1560, jésuite, mort à Treves le 2 juin 1617, laissa : I. *Fuldensium antiquitatum libri IV*, Anvers, 1612, in-4°. Ces Annales civiles & ecclésiastiques de Fulde sont écrites fort méthodiquement, & vont jusqu'en 1606. II. *Antiquitates annalium Trevirensium, & episcoporum Metensium, Tullensium & Verdunensium*, Cologne, 1626, in-fol. Le manuscrit de cet ouvrage fut examiné par des conseillers de l'électeur, qui, plus zélés pour les intérêts de leur maître que pour ceux de la vérité, firent des changemens considérables, & c'est dans cet état que parut l'édition de 1626, qui, malgré cela, fut supprimée quelque tems après. Cette édition est rare. Le P. Masenius en donna une seconde édition, & ajouta trois livres aux vingt-deux du P. Brouwer ; mais elle passa encore par les mains des conseillers qui y firent de nouveaux changemens. Cette édition parut à Liege, en 2 vol. in-fol., 1670. On estime sur-tout les préliminaires du P. Brouwer ; ils contiennent une infinité de recherches savantes sur tout ce qui a rapport aux antiquités & aux usages des peuples qui ont habité le pays dont il écrit l'histoire. Le savant Jean Eccard après s'être plaint sur le peu de bonnes histoires que l'on a des évêchés d'Allemagne, ajoute : *Unus Browerus vir pius, probus & doctissimus, supra vulgus caput extulit, & Annales Trevirenses adornavit, qui licèt ab invidis, & veritatis atque eruditionis solidioris osoribus diù pressi & fermè oppressi fuerint, tandem tamen à Masenio continuatore, aliquantulùm licèt immutati & castrati in publicum emissi sunt, & metropolis Trevirensis Historiam eâ in luce posuerunt, ut auctori suo æternas illa gratias debeat.* M. de Hontheim, suffragant de Treves, a donné une nouvelle histoire de cet archevêché en latin, 3 vol. in-fol., Ausbourg, 1750. III. *Venantii H. C. Fortunati opera*, avec des supplémens & des notes, Mayence, 1630, in-4°. IV. Vies de quelques Saints d'Allemagne, tirées d'anciens manuscrits, Mayence, 1616, in-4°. Le P. Brouwer étoit très-savant : Baronius en parle avec éloge dans ses Annales, tom. 10.

BROWER, *voy.* BRAWER.

BROWN, (Robert) né vers la fin du 16e. siecle, d'une assez bonne famille de Rutlandshire, & allié au lord-trésorier Burleigh, chef de la secte qui porte son nom, fit ses études à Cambridge, & commença à publier ses opinions & à déclamer contre le gouvernement ecclésiastique à Norwich, en 1580. Il attaqua également les épiscopaux & les

presbytériens, & voulut établir un gouvernement ecclésiastique purement démocratique. Il s'attira bientôt l'animadversion des évêques. Il se glorifioit lui-même d'avoir été pour cette cause mis en trente-deux prisons différentes. Par la suite, il sortit du royaume avec ses sectateurs, & se retira à Middelbourg en Zélande, où lui & les siens obtinrent des Etats la permission de bâtir une église, & d'y servir Dieu à leur maniere. Peu de tems après, la division se mit parmi eux: plusieurs se séparerent, ce qui dégoûta tellement Brown, qu'il se démit de son office, retourna en Angleterre en 1589, y abjura quelques erreurs, sans cesser d'être fanatique, & fut nommé à la place de recteur dans une église de Northamptonshire, où il mourut en 1630. On a de lui un livre anglois intitulé : *Différence des mœurs des Chrétiens, d'avec celles des Turcs, des Papistes, & Païens*, Middelbourg, 1 vol. in-4°.

BROWN, (Thomas) médecin & antiquaire de Londres, né le 10 octobre 1605, voyagea en France & en Italie, prit le degré de docteur en médecine à Leyde & à Oxford, fut créé chevalier par Charles II en 1671. Il mourut le 19 octobre à Norwich, en 1682. On a recueilli ses ouvrages à Londres en 1686, en 1 vol. in-fol., divisé en 4 parties. La 1re. renferme un traité, traduit en françois par l'abbé Souchai, sous ce titre : *Essai sur les erreurs populaires, ou Examen de plusieurs opinions reçues comme vraies, qui sont fausses ou douteuses*, 2 vol. in-12, Paris, 1733 & 1742, plein de recherches & de bonne critique. On trouve dans la 2e partie le fameux ouvrage, traduit en tant de langues, intitulé : *Religio Medici*, imprimé séparément à Leyde, en 1644, in-12. Quoique ce traité ait fait soupçonner Brown d'avoir un symbole réduit à très-peu d'articles, on assure pourtant qu'il étoit zélé pour la religion anglicane. Il est certain qu'il ne peut être agrégé aux philosophes de ce siecle; on peut en juger par ces passages remarquables des *Erreurs populaires* : « Pour entraîner » plus sûrement dans l'erreur, » le démon a persuadé aux hommes qu'il étoit un être imaginaire, & par-là il endort » l'homme dans une fausse sécurité, & lui fait concevoir » des doutes sur les peines & » sur les récompenses futures... » Il ébranle l'opinion même de » l'immortalité de l'ame; car » ceux qui prétendent qu'il n'y » a pas de substances purement » spirituelles, croiront encore » moins que leurs ames doivent » exister, après qu'elles seront » séparées de leurs corps » (*voy.* DELRIO, MEAD, OPHIONÉE, SPÉ, &c.). Les traités qui occupent les deux autres parties, roulent sur les plantes dont il est parlé dans l'Ecriture; sur les poissons que J. C. mangea après sa résurrection, avec les Apôtres; sur les guirlandes des anciens; sur des urnes sépulcrales trouvées en Angleterre, &c.—Son fils EDOUARD BROWN s'appliqua à la même profession que son pere, voyagea en Allemagne, en Hongrie & en Turquie: de retour dans

sa patrie, il fut fait médecin de Charles II, de l'hôpital de S. Barthelemi, & mourut en 1708. On a de lui : I. *Voyage en Hongrie, Bulgarie, Autriche*, &c., *avec des observations physiques, politiques*, Londres, 1673, in-4°. en anglois ; traduit en françois, Paris, 1674, in-4°. II. Traduction angloise des *Vies de Plutarque*.

BROWN, (Edouard) théologien Anglois, parent du précédent, vivoit dans le 17e siecle. Nous lui devons un ouvrage peu commun, imprimé en 1690, à Londres, en 2 vol. in-folio, sous ce titre : *Fasciculus rerum expetendarum & fugiendarum*. Cet ouvrage est un recueil de pieces concernant le concile de Bâle, de lettres, & d'opuscules relatifs au même objet ; le tout recueilli par Ortuin Gratius. Brown, en donnant la nouvelle édition que nous citons, l'a enrichie de notes, & d'un appendice d'anciens auteurs qui ont écrit sur la même matiere. Il a encore donné quelques autres ouvrages, trop peu connus pour en faire mention.

BROWN, (Pierre) natif d'Irlande, d'abord prévôt du college du la Trinité, ensuite évêque de Corck, mourut dans son palais épiscopal en 1735, après avoir publié plusieurs ouvrages en anglois. Les Principaux sont : I. Une *Réfutation du Christianisme non mystérieux de Toland*, Dublin, 1697, in-8°. Ce traité fut l'origine de sa fortune ; ce qui faisoit dire à l'impie, que *c'étoit lui qui l'avoit fait évêque de Corck*. II. Plusieurs écrits contre la coutume de boire en mémoire des morts, 1713, in-12. III. *Le progrès, l'étendue & les limites de l'entendement humain*, qui est comme un supplément à son écrit contre Toland, 1728, in-8°. IV. Plusieurs Sermons. Ce prélat avoit beaucoup contribué à épurer le goût des orateurs de son pays, qui se jetoient la plupart dans les pointes, l'enflure & les faux-brillans.

BROWN, (Ulysse-Maximilien de) célebre général du 18e siecle, étoit fils d'Ulysse, baron de Brown, colonel d'un régiment de cuirassiers au service de l'empereur, d'une des plus nobles & des plus anciennes maisons d'Irlande. Il naquit à Bâle le 24 octobre 1705 ; & après avoir fait ses premieres études à Limerick en Irlande, fut appellé en Hongrie à l'âge de 10 ans, par le comte George de Brown son oncle, colonel d'un régiment d'infanterie. Il fut présent au fameux siege de Belgrade en 1717. Sur la fin de 1723, il devint capitaine dans le régiment de son oncle, puis lieutenant-colonel en 1725. Il passa dans l'isle de Corse en 1730, avec un bataillon de son régiment, & contribua beaucoup à la prise de Callansara, où il reçut à la cuisse une blessure considérable. Il fut nommé chambellan de l'empereur en 1732, & colonel en 1734. Il se distingua dans la guerre d'Italie, sur-tout aux batailles de Parme & de Guastalla, & brûla, en présence de l'armée Françoise, le pont que le maréchal de Noailles avait fait jeter sur l'Adige. Nommé général de bataille en 1736, il favorisa l'année suivante la retraite par une savante manœuvre, & sauva tous les bagages à la malheu-

reuſe journée de Banjaluca en Boſnie, du 3 août 1737. Cette belle action lui valut un ſecond régiment d'infanterie, vacant par la mort du comte François de Wallis. De retour à Vienne en 1739, l'empereur Charles VI l'éleva à la dignité de général-feld-maréchal lieutenant, & le fit conſeiller dans le conſeil-aulique de guerre. Après la mort de ce prince, le roi de Pruſſe étant entré en Siléſie, le comte de Brown, avec un petit corps de troupes, fut lui diſputer le terrain pied-à-pied. Il commandoit, en 1741, l'infanterie de l'aile droite de l'armée Autrichienne à la bataille de Molwitz, & quoique bleſſé, il fit une belle retraite. Il paſſa enſuite en Baviere, où il commanda l'avant-garde de la même armée, s'empara de Deckendorf & de beaucoup de bagages, & obligea les François d'abandonner les bords du Danube, que l'armée Autrichienne paſſa enſuite en toute ſûreté. La reine de Hongrie l'envoya la même année à Worms, en qualité de ſon plénipotentiaire, auprès du roi d'Angleterre : il y mit la derniere main au traité d'alliance entre les cours de Vienne, de Londres & de Turin. En 1743, la même princeſſe le déclara ſon conſeiller-intime actuel, à ſon couronnement de Bohême. Le comte de Brown ſuivit en 1744 le prince Lobkowitz en Italie, prit la ville de Veletri le 4 août, malgré la ſupériorité du nombre des ennemis, pénétra dans leur camp, y renverſa pluſieurs régimens, & y fit beaucoup de priſonniers. Rappellé en Baviere, il s'y ſignala, & retourna en Italie l'an 1746. Il chaſſa les Eſpagnols du Milanez, & s'étant joint à l'armée du prince de Lichtenſtein, il commanda l'aile gauche de l'armée Autrichienne à la bataille de Plaiſance, le 16 juin 1746, & défit l'aile droite de l'armée ennemie, commandée par le maréchal de Maillebois. Après cette célebre bataille, dont le gain lui fut dû, il commanda en chef l'armée deſtinée contre les Génois, s'empara du paſſage de la Bochetta, quoique défendu par 4000 hommes, & ſe rendit maître de la ville de Genes. Le comte de Brown ſe joignit enſuite aux troupes du roi de Sardaigne, & prit conjointement avec lui le Mont-Alban & le comté de Nice. Il paſſa le Var le 30 novembre, malgré les troupes Françoiſes, entra en Provence, y prit les iſles de Sainte-Marguerite & de Saint-Honorat. Il penſoit à ſe rendre maître d'une plus grande partie de la Provence, lorſque la révolution de Genes, & l'armée du maréchal de Belle-Iſle, l'obligerent de faire cette belle retraite qui lui attira l'eſtime de tous les connoiſſeurs. Il employa le reſte de l'année 1747 à défendre les états de la maiſon d'Autriche en Italie. L'impératrice-reine de Hongrie, pour récompenſer ſes belles campagnes d'Italie, le fit gouverneur de Tranſilvanie en 1749. Il eut en 1752 le gouvernement de la ville de Prague, avec le commandement général des troupes dans ce royaume; & le roi de Pologne, électeur de Saxe, l'honora en 1753 de l'ordre de l'Aigle-Blanc. Le roi de Pruſſe ayant envahi la Saxe en 1756,

& attaqué la Bohême, le comte de Brown marcha contre lui; il repouſſa ce prince à la bataille de Loboſitz, le 1er. octobre, quoiqu'il n'eût que 26,800 hommes, & que le roi de Pruſſe en eût au moins 40,000. Sept jours après ce conflit, il entreprit cette fameuſe marche en Saxe, pour y délivrer les troupes Saxonnes enfermées entre Pirna & Konigſtein : action digne des plus grands capitaines anciens & modernes. Il obligea enſuite les Pruſſiens à ſe retirer de la Bohême; ce qui lui valut le collier de la toiſon-d'or, dont l'empereur l'honora le 6 mars 1757. Peu de tems après, le comte de Brown paſſa en Bohême, où il ramaſſa des troupes à la hâte, pour réſiſter au roi de Pruſſe, qui y avoit pénétré de nouveau à la tête de toutes ſes forces. Le 6 mai, ſe donna la fameuſe bataille de Potſchernitz ou de Prague, dans laquelle le comte de Brown fut dangereuſement bleſſé. Obligé de ſe retirer à Prague, il y mourut de ſes bleſſures, le 26 juin 1757, à 52 ans. Le comte de Brown n'étoit pas ſeulement grand général; il étoit auſſi habile négociateur, & très-verſé dans la politique. La *Vie* de cet illuſtre général a été écrite dans deux brochures, l'une en allemand, & l'autre en françois, imprimées à Prague en 1757.

BROWN, (Guillaume) poëte Anglois, né à Tavitoſck en Devonshire, vers 1590, mort vers l'an 1645, ſe fit un nom par ſes Paſtorales. Elles ont été recueillies en 2 vol. in-8°., à Londres, en 1625. On a encore de lui 7 Eglogues, publiées ſous ce titre: *La Flûte du Berger*, Londres, 1614, in-8°. On a donné une nouvelle édition de ſes poéſies, en 1772, 3 pet. vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume BROWN, médecin, mort en 1754, à 82 ans, qui a auſſi donné des *Poéſies*, & en outre, *Opuſcula varia medicorum*, 1765, in-4°., avec un *Appendice*, qui a paru en 1768.

BROWN, (Iſaac-Hawkins) Anglois, né à Burton le 21 janvier 1706, mort le 14 février 1760, s'eſt fait un nom dans ſa patrie par ſes *Poéſies* imprimées en 1768, in-8°., & ſurtout par ſon traité: *De Animæ immortalitate*, en 2 liv. 1754.

BROWN, (Jean) écrivain Anglois, né à Rothbury le 5 novembre 1715, chanoine de Carliſle, docteur en théologie, ſervit en qualité de volontaire pendant les troubles de ſa patrie, en 1745, & mourut le 23 ſeptembre 1766. On a de lui: I. *Eſſai ſur les Mœurs, ou Caractere de Shaftesbury*; ouvrage qui fut fort goûté, & qu'on réimprima pour la 5e. fois en 1764, in-8°. II. *Eſſai ſur la Muſique*, 1751. III. *Hiſtoire de l'origine & des progrès de la Poéſie dans ſes différens genres*, 1764, in-8°., traduite de l'anglois par Eidous, Paris, 1768, in-8°. Excellent ouvrage où la ſagacité, le ſens & la raiſon vont de pair avec l'érudition. IV. Des *Sermons*, des pieces de théâtre. Il n'eſt pas ſurprenant de voir en Angleterre allier le mimiſme avec la chaire; n'ayant point de principes fixes de morale, les miniſtres Anglois croient que ce ſont deux manieres d'inſtruire.

BROWNCKER, (Guillaume) ſavant Irlandois, né en

1620, fut un des premiers membres de la ſociété royale de Londres, qu'il préſida pendant 15 ans. Il mourut le 5 avril 1684, après avoir publié ſa correſpondance avec Jean Wallis ſur les mathématiques, ſous le titre de *Commercium epiſtolicum*, Oxford, 1658, in-4°. Il y a beaucoup de Mémoires de lui dans les Tranſactions Philoſophiques.

BRUCIOLI, (Antoine) laborieux écrivain, naquit à Florence vers la fin du 15e. ſiecle. Ayant trempé en 1522 dans la conjuration de quelques citoyens Florentins contre le cardinal Jules de Médicis, depuis pape ſous le nom de Clément VII, il fut obligé de s'expatrier & paſſa en France. Les Médicis ayant été chaſſés de Florence en 1527, cette révolution le ramena dans ſa patrie. Mais la liberté avec laquelle il ſe mit à parler contre les religieux & les prêtres, le fit ſoupçonner d'être attaché aux nouvelles opinions. Il fut empriſonné; convaincu d'héréſie & de projets contraires au repos de l'état, il n'auroit point échappé à la corde, ſi les bons offices de ſes amis n'euſſent fait réduire ſon châtiment à un banniſſement de deux ans. Il ſe retira alors à Veniſe avec ſes freres qui étoient imprimeurs & libraires, & ſe ſervit de leurs preſſes pour publier la plupart de ſes ouvrages, dont le plus connu & le plus recherché eſt la *Bible entiere traduite en langue italienne*, avec des commentaires. Dans cette Bible, Brucioli dévoile ſon attachement aux erreurs de Luther & de Calvin: les réformateurs s'en accommoderent & en procurerent pluſieurs éditions. Mais la plus ample & la plus rare eſt celle de Veniſe, 1546 & 1548, 7 tom. en 3 vol. in-fol. Brucioli prétend avoir fait ſa traduction ſur le texte hébreu; mais la vérité eſt que, très-médiocrement verſé dans cette langue, il s'eſt ſervi de la verſion latine de Sanctès Pagnini, que même il n'a pas toujours entendue: ſon ſtyle d'ailleurs eſt auſſi barbare que le latin qui lui a ſervi d'original. Ses autres ouvrages ſont: I. Des traductions italiennes de l'Hiſtoire naturelle de Pline, & de pluſieurs traités d'Ariſtote & de Cicéron. II. Des éditions de Pétrarque & de Bocace, avec des notes. III. Des Dialogues, Veniſe, 1526, in-fol. On ne ſait point l'année de ſa mort; mais on ſait qu'il vivoit encore en 1554.

BRUERE, (Charles le Clerc de la) ſecrétaire d'ambaſſade à Rome pour M. le duc de Nivernois, eut le privilege du *Mercure* depuis 1744 juſqu'à ſa mort, arrivée en 1754, à l'âge de 39 ans. Il avoit du génie pour le genre lyrique. Il eſt auteur de pluſieurs opéra: *Les voyages de l'Amour; Dardanus; le Prince de-Noiſi*.... d'une comédie intitulée: *Les Mécontens*; & d'une *Hiſtoire de Charlemagne*, 2 vol. in-12, écrite avec élégance & avec plus de vérité & de ſageſſe que celle que M. Gaillard en a donnée en 1782.

BRUÉYS, (David-Auguſtin) naquit à Aix en 1640. Il fut élevé dans le Calviniſme & dans la controverſe. Ayant écrit contre l'*Expoſition de la Foi par Boſſuet*, ce prélat ne répondit

à cet ouvrage qu'en convertiſſant l'auteur. Bruéys, devenu catholique, combattit contre les miniſtres proteſtans, entr'autres contre Jurieu, Lenfant & la Roque; mais ſon génie enjoué lui fit quitter la théologie pour le théâtre. Il compoſa pluſieurs Comédies, conjointement avec Palaprat ſon intime ami, qui y eut pourtant la moindre part. Les Tragédies de Bruéys ont auſſi illuſtré la ſcene françoiſe. Toutes les pieces dramatiques de cet auteur ont été recueillies en 1735, en 3 vol. in-8°. Il y a répandu le même caractere qu'il avoit dans la ſociété : il avoit l'imagination vive, les mœurs ſimples, & beaucoup de naïveté. On a encore de lui une Paraphraſe en proſe de l'*Art poétique d'Horace*, qui n'eſt proprement qu'un commentaire ſuivi ; une *Hiſtoire du Fanatiſme ou des Cévennes*, 1713, 3 vol. in-12 ; & divers écrits contre les Calviniſtes, publiés avant qu'il eût travaillé pour le théâtre, & après qu'il eut renoncé à ce genre. Il mourut à Montpellier en 1723, à 83 ans.

BRUGES, (Jean de) ainſi nommé, parce qu'il a vécu long-tems dans cette ville, né à Maſeick, dans la principauté de Liege, frere & diſciple de Hubert Eick (*voy.* EICK), eſt l'inventeur de la maniere de peindre à l'huile. Cet artiſte cultivoit la chymie en même tems que la peinture. Un jour qu'il cherchoit un vernis pour donner du brillant, il trouva que l'huile de lin ou de noix, mêlée avec les couleurs, faiſoit un corps ſolide & éclatant, qui n'avoit pas beſoin de vernis. Il ſe ſervit de ce ſecret, qui paſſa en Italie, & de là dans toute l'Europe. Le premier tableau peint de cette maniere, fut préſenté à Alfonſe I, roi de Naples, qui admira ce nouveau ſecret. Un autre eſt celui de l'Agneau de l'Apocalypſe, peint pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Jean de Bruges floriſſoit au commencement du 15e. ſiecle. Les ſavans & les artiſtes affirment de concert que la peinture à l'huile eſt une invention moderne, & ne ſont pas moins d'accord à prétendre que Jean de Bruges en fut l'inventeur. On ne peut récuſer les témoignages de Vaſari & de Van-Mander, celui-là même qui porta en Italie le ſecret de Van-Eyck. Il n'eſt aſſurément pas à préſumer que Vaſari ait tiré de ſa tête tout ce qu'il raconte de cette découverte ; que Van-Mander, homme très-inſtruit & très à même de l'être ſur tout ce qui regardoit l'état de la peinture, ait répété un conte réfuté, ſelon Leſſing, par des faits plus anciens de trois ou quatre ſiecles ; qu'on ait placé enfin la découverte de peindre à l'huile comme très-moderne dans l'épitaphe d'Antonello, ſans qu'aucun peintre, aucun ſavant ait réclamé contre une attribution ſi évidemment fauſſe. Quel intérêt Vaſari pouvoit-il avoir à attribuer cette découverte plutôt à Jean Van-Eyck qu'à un autre, ou à Antonello lui-même ? Pourquoi n'en a-t-il pas fait honneur à un de ſes compatriotes? C'eſt donc l'hommage dû à la vérité & à l'authenticité des Mémoires qu'il a ſuivis, qui ont conduit ſa plume. Auſſi les Italiens, qui dans l'occident ſont les premiers qui aient

aient cultivé la peinture, ont ignoré cette maniere de peindre. Cimabué, reſtaurateur de cet art en Italie, qui vivoit au treizieme ſiecle, n'étoit pas ſi éloigné du ſiecle de Théophile, auquel Leſſing veut attribuer cette découverte, qu'il n'eût pu avoir connoiſſance de cet auteur; cependant deux ſiecles ſe ſont écoulés juſqu'à Antonello, qui le premier employa en Italie l'huile dans les tableaux. Ceux donc qui d'après Leſſing ont fait remonter la peinture à l'huile au-delà du onzieme ſiecle, n'ont point lu avec attention le paſſage de Théophile, ſur lequel ils ſe fondent. Tout ce que l'on peut en conclure, c'eſt que les peintres y auroient pu apprendre à faire uſage de l'huile de lin pour broyer les couleurs; mais ils ne l'ont pas fait : ils ont perſiſté à ſuivre leur ancienne pratique, malgré tous ſes défauts, juſqu'au tems de Van-Eyck. Théophile, du reſte, n'étoit pas perſuadé que les couleurs broyées à l'huile puſſent être d'un grand ſecours pour peindre des tableaux; au contraire : *Omnia genera colorum*, dit-il, *eodem genere olei teri & poni poſſunt in opere ligneo, in his tantùm rebus quæ ſole ſiccari poſſunt; quia quoties unum colorem impoſueris, alterum ei ſuperponere non potes, niſi prior exſiccetur, quod in imaginibus diuturnum & nimis tædioſum eſt.* Loin de conſeiller cette méthode pour la repréſentation des objets, il explique au contraire tout de ſuite la maniere de peindre, uſitée dans le moyen âge, en broyant les couleurs à l'eau de gomme & à l'eau d'œufs. Ainſi il eſt évident qu'il ne vouloit employer ſes couleurs à l'huile, qu'à barbouiller des portes, des volets de fenêtres, &c., enfin tout ce qui eſt expoſé aux injures du tems, à quoi les couleurs à l'eau ne peuvent ſervir, ſuivant le titre même du chap. 18, qui porte: *De rubicandis oſtiis, & de oleo lini.* Jean de Bruges reſtera donc en poſſeſſion de l'invention de la peinture à l'huile, & le manuſcrit de Théophile, & ceux qui ont applaudi aux raiſonnemens de Leſſing, ne pourront lui ravir la gloire d'avoir fait une découverte ſi eſſentielle à ſon art. On cite encore quelques peintures à l'huile qu'on prétend être antérieures à Van-Eick, entr'autres une de Thomas Mutina en 1297; mais la date des inſcriptions miſes ſur ces peintures, eſt très-incertaine, & probablement fort poſtérieure à l'ouvrage même.

BRUGIANTINO, (Vincent) gentilhomme Ferrarois & poëte italien du ſeizieme ſiecle, dont les ouvrages ſont plus recherchés pour leur rareté que pour leur bonté. Les principaux ſont : I. *Angelica inamorata*, Veniſe, 1553, in-4°. C'eſt un poëme ſoi-diſant épique, où l'auteur s'efforce d'imiter l'*Arioſte*. II. Le *Décameron de Bocace* mis en vers italiens, Veniſe, 1554, in-4°., moins bien écrit, & naturellement tout auſſi licencieux que l'ouvrage ſur lequel il a travaillé.

BRUHIER D'ABLAINCOURT, (Jean-Jacques) de Beauvais, docteur en médecine, de l'académie d'Angers, mort en 1756, a été un des plus féconds écrivains du 18e. ſiecle. On a de lui : I. La traduction de

la *Médecine raisonnée d'Hoffman*, 1739, 9 vol. in-12. II. *Mémoire* présenté au roi *sur la nécessité d'un réglement général au sujet des enterremens & enfournemens.* III. *Caprices d'imagination, ou Lettres sur divers sujets*, in-12. L'auteur y est physicien, métaphysicien, moraliste & critique. Il n'y a rien de bien neuf; mais on y trouve des réflexions solides & une variété agréable. IV. *Mémoire pour servir à la Vie de M. Silva.* V. *Traité des Fievres, traduit d'Hoffman*, 1746, 3 vol. in-12. VI. Il a publié les excellentes *Observations sur la cure de la goutte & du rhumatisme, par Mrs. Hoffman, V... & James.* VII. *Dissertations sur l'incertitude de la mort*, 1746, 2 vol. in-12 : ouvrage intéressant pour l'humanité. VIII. *La Politique du Médecin, traduite d'Hoffman*, 1751, in-12. IX. *Observations importantes sur le manuel des accouchemens, traduites de Deventer.* Il travailla pendant plusieurs années au *Journal des Savans*, qu'il remplit d'extraits judicieux & bien faits.

BRUIERE, *voy.* BRUYERE.

BRUIS, *voyez* BRUYS.

BRULART, (Nicolas) d'une famille illustre dans l'épée & dans la robe, seigneur de Silleri & de Puisieux en Champagne, fut conseiller au parlement en 1573, maître des requêtes quelques années après; ambassadeur en Suisse en 1589, 1595 & 1602; président-à-mortier au parlement de Paris en 1595; plénipotentiaire à Vervins en 1598; enfin ambassadeur en Italie l'an 1599, pour faire casser le mariage de Henri IV avec la reine Marguerite, & pour en conclure un autre avec Marie de Médicis. Le roi eut tant d'impatience de récompenser les services de ce ministre, que pour lui donner les sceaux en 1605, il les ôta à Pompone de Bellievre. Après la mort de celui-ci, Silleri fut chancelier en 1607. Son crédit, toujours puissant & soutenu sous Henri IV, diminua considérablement sous Marie de Médicis, & tomba depuis tout-à-fait. On lui ôta les sceaux au mois de mai 1616; on les lui rendit sur la fin de janvier 1623. Averti par des amis sûrs qu'on alloit les lui redemander, il les remit en janvier 1624. On lui fit dire, peu de tems après, de se retirer dans sa terre de Silleri, où il mourut le 1er. octobre 1624, âgé de 80 ans : homme fin & délié, toujours sur ses gardes : on disoit à la cour, qu'il ne régloit ses liaisons que sur ses intérêts; du reste, ami de la justice, attaché à la religion, honorant sa dignité par ses mœurs.

BRULART, (Pierre) marquis de Puisieux, fils du précédent, secrétaire d'état, ambassadeur extraordinaire en Espagne pour la conclusion du mariage de Louis XIII, fut éloigné de la cour en 1616, & rappellé l'année d'après. La réduction de la ville de Montpellier, en 1621, lui mérita une promesse d'être fait duc & pair; mais sa modération l'empêcha d'accepter cette dignité. Il mourut en 1640, âgé de 57 ans : c'étoit un homme integre, & d'une fermeté inébranlable.

BRULART DE SILLERI, (Fabio) né dans la Touraine en 1655, évêque d'Avranches, & ensuite de Soissons, trouva dans cette derniere ville une

académie naissante, à laquelle il donna des leçons & des modeles. L'académie françoise & celle des inscriptions lui ouvrirent leurs portes. Il mourut en 1714. On a de lui : I. Plusieurs Dissertations dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. II. Des *Réflexions sur l'Eloquence*, en forme de lettres au P. Lami, imprimées dans le recueil des *Traités sur l'Eloquence de la Martiniere*. III. Des Poésies latines & françoises, manuscrites. IV. Des Traités de morale, & des Commentaires, aussi manuscrits.

BRULEFER, (Etienne) Frere-Mineur de S. Malo, professeur de théologie à Mayence & à Metz, auteur de plusieurs ouvrages de scholastique, parmi lesquels on distingue une *Dissertation contre ceux qui font des peintures immodestes des personnes de la Ste Trinité*. Il vivoit dans le 15e siecle.

BRUMMER, (Frédéric) né à Leipsick en 1642, acquit en peu de tems une connoissance solide des langues latine & grecque, & fut reçu à l'université dès l'âge de 17 ans. Quoique voué d'abord à l'étude du droit, il ne s'attacha pas moins à la littérature & aux antiquités. Le Commentaire *ad L. Cinciam*, qu'il dédia à Colbert, pour lors ministre-d'état, & publia en 1668, établit sa réputation; mais il n'en jouit pas long-tems. Comme il traversoit la riviere d'Arberine, entre Paris & Lyon, pour abréger sa route, il y périt malheureusement dans son carrosse le 3 décembre de la même année. On a de ce savant, outre le Commentaire dont nous venons de parler : I. *Exercitatio historico-philologica de scabinis antiquis, medii ævi & recentioribus*. II. *Exercitatio de Locatione & Conductione*. III. *Declamatio contra Otium*, & quelques *Onomastiques* à la louange de Th. Reinesius son ami, dont la riche bibliotheque lui avoit été d'un grand secours. Georges Beyer, professeur en droit à Wittemberg, publia tous les ouvrages de Brummer, Leipsick, 1712, 1 vol. in-8°.

BRUMOY, (Pierre) naquit à Rouen l'an 1688. Il entra dans la société des Jésuites en 1704. Après avoir professé les humanités en province, il fut appellé à Paris. On le chargea de l'éducation du prince de Talmont, & de quelques articles pour le *Journal de Trévoux*. L'*Histoire de Tamerlan* par son confrere Margat, dont il avoit été l'éditeur, l'obligea de quitter la capitale; mais cette espece d'exil ne fut pas long. A son retour on le chargea de continuer l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, que les Peres de Longueval & Fontenai avoient conduite jusqu'au 11e volume. Brumoy mettoit la derniere main au 12e, lorsqu'il mourut en 1742. Le P. Berthier l'a continuée. On a encore de lui : I. Le *Théâtre des Grecs*, contenant des traductions analysées des tragédies grecques, des discours & des remarques sur le théâtre grec, en 3 vol. in-4°, & en 6 in-12. C'est l'ouvrage le plus profond, le mieux raisonné, qu'on ait sur cette matiere. Les traductions sont aussi élégantes que fidelles; tout respire le goût. L'auteur dans ces paralleles ne paroît pas rendre

assez de justice aux modernes; mais si ses jugemens paroissent trop séveres à l'égard de quelques hommes célebres, ils ne le sont pas dans leur généralité; il est certain que cette foule de mauvais tragiques que notre siecle a produite, vient de ce que la lecture des anciens a été négligée. « C'est, » dit un sage critique, parce » qu'on s'éloigne trop de cette » noble simplicité qui fut toujours l'objet de leur émulation, qu'on donne à présent » dans l'extraordinaire, dans » le bizarre ou dans le foible. » Peut-être aussi le manque de » talent est-il la vraie source » de cette disette de bonnes tragédies. Il n'appartient qu'au » génie d'étaler le génie; & » la médiocrité ou le monstrueux sont ordinairement le » partage de ceux qui, sans » mission, veulent figurer sur » la scene, qui n'admet que » les grands maîtres ». II. Un *Recueil de diverses pieces en prose & en vers*, en 4 vol. in-8°. L'auteur dans sa poésie approche plus de Lucrece, que de Virgile. On le sent sur-tout dans son *Poëme sur les Passions;* ouvrage estimable par la noblesse des pensées, la multiplicité des images, la variété & la chaleur des discriptions, la pureté & l'élégance du style. Il y a dans le même Recueil un autre *Poëme sur l'art de la verrerie*, qui offre de très-beaux vers. On trouve à la suite de ces deux Poëmes, traduits en prose libre par l'auteur, des Discours, des Epîtres, des Tragédies, des Comédies, où regnent le goût & la sagesse, &c. III. Le P. Brumoy a achevé les *Révolutions d'Espagne* du P. d'Orléans, & revu l'*Histoire de Rienzi* du P. du Cerceau. Cet homme laborieux s'est fait estimer autant par son caractere & ses mœurs que par ses ouvrages.

BRUN, (Antoine) naquit à Dole l'an 1600, d'une famille ancienne. Il exerça d'abord la charge de procureur-général au parlement de cette ville, & fut ensuite ambassadeur extraordinaire de Philippe IV, roi d'Espagne, & plénipotentiaire au congrès de Munster en 1643. Il y conclut la paix entre l'Espagne & la Hollande. Son maître le nomma bientôt après ambassadeur auprès de cette république. Il mourut à La Haye en 1654, avec la réputation d'un habile négociateur. Le P. Bougeant l'a peint très-avantageusement dans son *Histoire des traités de Westphalie*. Brun cultiva en même tems la littérature & la politique. On a de lui: I. Quelques pieces de vers dans *les Délices de la Poésie françoise*, 1620, in-8°. II. *Amico-critica monitio ad Galliæ Legatos Monasterium Westphalorum pacis tractandæ missos*, 1644, in-4°, sous le nom emprunté d'*Adolphe Sprenger*. III. *Spongia Franco-Gallicæ lituræ*, Inspruck, 1646, in-4°, sous le nom déguisé de *Rodolfe Gemberlak;* il donna un troisieme écrit sous le nom de *Papenhausen*. Matthieu de Mourgues y a fait une violente réponse. Balzac, qui n'avoit jamais d'expressions tempérées, l'appelloit *le Démosthene de Dole*.

BRUN, (Charles le) premier peintre du roi de France, directeur des manufactures des meubles de la couronne aux

Gobelins, directeur de l'académie de peinture, & prince de celle de S. Luc à Rome, naquit à Paris en 1618, d'un sculpteur. Dès l'âge de 3 ans il s'exerçoit à dessiner avec des charbons. A 12, il fit le portrait de son aïeul, qui n'est pas un de ses moindres tableaux. Le chancelier Séguier le plaça chez Vouet, le plus célebre maître de ce tems-là. Mignard, Bourdon, Tetelin étoient dans cette école; mais le Brun surpassa bientôt les éleves, & égala le maître. Son protecteur l'envoya à Rome pour se perfectionner. Il y puisa ce goût pour le noble & le majestueux, qui caractérisent les ouvrages de l'antiquité, & qui ne tarderent pas de passer dans les siens. De retour à Paris, Louis XIV & ses ministres l'occuperent & le récompenserent à l'envi. Le roi l'ennoblit, le fit chevalier de l'ordre de S. Michel, lui accorda des armoiries avec son portrait enrichi de diamans, le combla de bienfaits & l'accueillit toujours comme un grand homme. Pendant qu'il peignoit son tableau de la famille de Darius à Fontainebleau, ce prince lui donnoit près de deux heures tous les jours. Le Brun mourut en 1690. La noblesse & la grandeur de ses ouvrages avoient passé dans ses manieres. On l'a placé avec raison à la tête des peintres François. Ses chef-d'œuvres ont fait dire de lui, qu'*il avoit autant d'invention que Raphaël, & plus de vivacité que le Poussin.* Il s'éleve au sublime, sans laisser d'être correct. Ses attitudes sont naturelles, pathétiques, variées; ses airs de tête gracieux: il est animé sans emportement. Le livre de la nature étoit toujours ouvert devant ses yeux. Peu de peintres ont mieux connu l'homme, & les différens mouvemens qui l'agitent dans les passions. Son *Traité sur la physionomie*, & celui *sur le caractere des passions*, l'un & l'autre in-12, prouvent combien il avoit réfléchi sur cette matiere. Moins d'uniformité, plus de vigueur & de variété dans le coloris, l'auroient mis au-dessus de tous les peintres anciens & modernes. Les chef-d'œuvres de le Brun sont à Paris, à Versailles, au Palais-royal, à Fontainebleau. Ceux qui fixent les regards des connoisseurs, sont les Batailles d'Alexandre; la Magdelene pénitente; le Portement de Croix; le Crucifiement; S. Jean dans l'isle de Patmos, &c. Les Estampes de ses tableaux des Batailles d'Alexandre, ont donné une idée de son génie dans les pays les plus éloignés. Le tableau de la famille de Darius par le Brun, qui est à Versailles, n'est point effacé par le coloris du tableau de Paul Veronese qu'on voit vis-à-vis; & le surpasse beaucoup par le dessin, la composition, la dignité, l'expression, la fidélité du costume.

BRUN, (Pierre le) prêtre de l'Oratoire, né à Brignoles en 1661, mort à Paris le 6 janvier 1729, célebre par son savoir dans les matieres ecclésiastiques & profanes, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus estimés sont: I. *L'Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples, & embarrassé les savans; avec*

la méthode & les principes pour discerner les effets naturels, de ceux qui ne le sont pas; 1732, 3 vol. in-12. L'abbé Granet, son compatriote, a donné en 1737 un 4e vol. de cet ouvrage. Il avoit d'abord été imprimé sous le titre de: *Lettres pour prouver l'illusion des philosophes sur la baguette divinatoire*, 1693, in-12. Le P. le Brun nie que les effets de cette baguette puissent recevoir une explication physique; & s'il y en a quelques-uns de réels, il prétend qu'il faut les attribuer au démon (*voyez* AYMAR). Tout l'ouvrage n'est qu'une compilation assez mal digérée, & dont il seroit aussi difficile de former un résultat décidé, que de l'*Histoire des apparitions* de Lenglet du Fresnoy, ou de celle *des Wampires* de Dom Calmet. Il n'y a guere que le procès des bergers de Pacy, inséré dans le 4e volume, qui présente un corps de preuves bien suivies: aussi les philosophes du tems n'ont-ils jamais entrepris de les contester. « Le but de l'auteur, » dit un critique, paroît avoir » été: 1°. De conserver la mémoire de quelques faits extraordinaires. 2°. De désabuser plusieurs personnes qui » croyoient trop ou trop peu. » 3°. De montrer que les physiciens, accoutumés à faire des » systêmes sur toutes sortes de » choses, se mettent dans le » cas d'autoriser de véritables » superstitions. 4°. D'obliger les » esprits-forts à reconnoître » qu'il y a des faits qu'on ne » peut attribuer aux corps, & » qui démontrent qu'il y a des » esprits » (*voyez* ASMODÉE, BROWN, DELRIO, HAEN, OPHIONÉE, MÉAD, SPÉ). Le P. le Brun rejette comme une fable la palingénésie, qui cependant étoit dès-lors une chose bien constatée. II. *Explication de la Messe, contenant des Dissertations historiques & dogmatiques sur les Liturgies de toutes les églises du monde chrétien*, &c., en 4 vol. in-8°, en y comprenant son *Explication littérale des Cérémonies de la Messe*, publiée en 1716, in-8° (*voy.* BREYER). Cet ouvrage plein de recherches profondes & curieuses, & dans lequel l'érudition est utile, fut attaqué par le P. Bougeant, qui ne pensoit point comme l'oratorien sur la forme de la consécration: celui-ci associant aux paroles de J. C. l'oraison qui les précede dans le rit latin & les suit dans le rit grec; tandis que le Jésuite, avec la plupart des théologiens, ne regardoit pas cette priere comme essentielle. III. *Traité historique & dogmatique des jeux de théâtre*, in-12; contre Caffaro, Théatin, qui avoit soutenu dans une Lettre imprimée à la tête du *Théâtre de Boursault*, qu'il étoit permis à un chrétien d'aller à la comédie. Ce livre offre des particularités curieuses sur le théâtre, depuis Auguste jusqu'à Richelieu, &c. Le P. le Brun rétracta à la fin de ses jours l'appel qu'il avoit interjeté de la bulle *Unigenitus* au futur concile, ajoutant ainsi au mérite de la science celui de la simplicité chrétienne, & d'une soumission aussi édifiante que véritablement éclairée aux décisions du premier pontife, acceptées de l'Eglise universelle.

BRUN, (Denis le) avocat au parlement de Paris, reçu en

1659, a laiſſé : I. Un *Traité de la Communauté*, in-fol., Paris, 1754. II. *Traité des Succeſſions*, 1775, in-fol.

BRUN, (Jean-Baptiſte le) connu ſous le nom de *Deſmarettes*, fils d'un libraire de Rouen, éleve de Port-Royal-des-Champs, enfermé 5 ans à la Baſtille, mourut à Orléans en 1731, dans un âge avancé. Il étoit ſimple acolythe, & ne voulut jamais paſſer aux ordres ſupérieurs. On lui doit : I. Les *Bréviaires d'Orléans & de Nevers*. II. Une édition de S. Paulin, in-4°, avec des notes, des variantes & des diſſertations. III. Des *Voyages liturgiques de France*, ou recherches faites en diverſes villes du royaume ſur cette matiere, ſous le nom du ſieur de Moléon, in-8°. L'auteur avoit parcouru une partie des égliſes de France, & y avoit recueilli des détails ſinguliers ſur leurs différentes pratiques. Voltaire en a tiré parti dans ſes *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, où il a raiſonné ſur toutes les matieres à ſa façon, c'eſt-à-dire plus pour ſatisfaire ſa démangeaiſon d'écrire, que pour dire des choſes vraies, bonnes & neuves. IV. Une *Concorde des Livres des Rois & des Paralipomenes*, en latin, Paris, 1691, in 4° : ouvrage qu'il compoſa avec le Tourneux ; il y a de la ſagacité & du ſavoir. V. Une édition de Lactance, revue avec ſoin ſur tous les manuſcrits, enrichie de notes, & publiée après ſa mort par l'abbé Lenglet de Freſnoy, en 2 vol. in-4°, 1748.

BRUN, (Antoine-Louis le) poëte François, né à Paris en 1680, mourut dans cette ville en 1743. On a de lui des Opéra qui n'ont point été mis en muſique, 1712, in-12 ; des Odes galantes & bachiques, 1719, in-12 ; des Fables, 1722, in-12 ; des Epigrammes, 1714, in-8°, & quelques Romans qu'on ne lit plus : les *Aventures de Calliope*, 1710, in-12 : celles d'*Apollonius de Tyr*, 1710, in-12. Quant aux vers, on les place avec les productions des poëtes de la troiſieme claſſe.

BRUN, (Laurent le) Jéſuite, né à Nantes en 1607, cultiva avec ſuccès la poéſie latine, & la fit ſervir à une fin louable & morale. Il donna : I. Le *Virgile Chrétien*, qui conſiſte comme le Virgile de Mantoue en Eglogues, en Géorgiques, & en un Poëme épique qui comprend 12 livres. II. Un *Ovide Chrétien*, dans le même goût. Les *Triſtes*, ſont changées en lamentations de Jérémie ; les *Héroïdes*, en lettres pieuſes ; les *Faſtes*, ſont les ſix jours de la Création ; un Poëme ſur l'amour de Dieu remplace celui de *l'Art d'Aimer* ; les *Métamorphoſes*, ſont des converſions éclatantes. « On ne peut » diſconvenir, dit un critique, » qu'un pareil projet, ſoutenu » par de grands talens, ne » fût très-louable, & ne pût » avoir d'heureux ſuccès pour » l'éducation de la jeuneſſe ». Mais l'auteur n'avoit pas des talens proportionnés à la ſageſſe de ſon deſſein. Il manque d'élévation, & de ce feu de génie qui anime rarement les ames paiſibles & douces. III. *Eloquence poétique*, Paris, 1655, in-4°, en latin ; ouvrage qui renferme les préceptes de l'art poétique, appuyés ſur des exem-

ples tirés avec discernement des meilleurs auteurs ; il est suivi d'un traité des *Lieux communs poétiques*, utile aux jeunes poëtes. Il mourut à Paris, en 1663.

BRUN, (Guillaume le) né en 1674, entra chez les Jésuites, où il professa les belles-lettres avec distinction. Après avoir rempli différens emplois, il travailla à un *Dictionnaire universel françois & latin*, qu'il publia in-4°, & qui fut généralement loué. La derniere édition, donnée par messieurs Lallemant, est de 1770, in-4°. L'auteur mourut en 1758.

BRUN DE GRANVILLE, (Jean-Étienne le) naquit à Paris, & mourut en 1765, à l'âge de 27 ans. Ses productions ne sont plus connues que par leurs titres, & ne consistoient à quelques-unes près, qu'en libelles & en satyres contre plusieurs auteurs estimables. C'étoit un des aboyeurs secondaires de la philosophie, fécond en ce genre d'allusions, devenues aujourd'hui des cris de guerre dans le monde philosophique. Quelques extraits de sa *Renommée Littéraire*, semblent cependant prouver qu'il ne tenoit qu'à lui de mériter une place peut-être distinguée dans la république des lettres. On trouve dans cette espece de Journal quelques analyses faites avec goût, & assez de précision. Telle est celle où il rend compte de la *poétique* de M. Marmontel, dont il releve ingénieusement les inepties. Mais son génie ne savoit guere se contenir dans les bornes d'une sage critique. Il se livra à des sarcasmes, qu'une affectation trop marquée rend insipides & fatigans pour des lecteurs sensés. « La plaisanterie, dit un » auteur, doit naître de la cri» tique ; mais la critique ne doit » jamais paroître faite dans » l'intention d'amener la plai» santerie ».

BRUNEHAUT, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, épousa en 568 Sigebert I, roi d'Austrasie, & d'arienne devint catholique. Après la mort de son mari, elle épousa son neveu Mérouée contre les regles de l'Eglise, & ce mariage fut déclaré nul (*voyez* MÉROUÉE & PRÉTEXTAT). Son fils Childebert, qu'elle avoit, dit-on, fait empoisonner, ayant laissé ses deux fils sous sa conduite, elle corrompit le cadet pour gouverner en son nom. Après la mort de ce prince, Clotaire II qui régna seul, accusa devant les Etats cette femme ambitieuse d'avoir fait mourir 10 princes de la famille royale ; mais par une maniere de compter assez extraordinaire, il y comprenoit ceux qu'il avoit fait mourir lui-même. Elle fut traînée par ses ordres à la queue d'une cavale indomptée, & elle périt misérablement par ce nouveau genre de supplice, en 613. Elle avoit autant de charmes que d'esprit. Grégoire de Tours n'en dit pas de mal, mais son histoire finit avant la régence de cette reine. Plusieurs historiens en parlent comme d'un monstre ; mais comme la plupart écrivoient sous le regne de Clotaire & de ses enfans, ne peut-on pas soupçonner qu'ils ont voulu justifier par-là la trop grande sévérité dont ce prince avoit usé envers elle ? Cordemoy a

tenté de la juſtifier, & M. Gaillard de réfuter cette apologie. On peut croire qu'ils ſe ſont trompés tous les deux. « Nous » n'avons garde, dit un écrivain plus circonſpect, de » traiter de calomnies tout ce » qu'on a dit contre ſa mémoire; mais nous croyons » qu'il y a eu de l'exagération dans les crimes dont » on l'a chargée, & qu'on l'a » faite beaucoup plus méchante » qu'elle n'étoit dans la réalité »..... « On a dit beaucoup de mal de cette princeſſe, dit le même dans un » autre endroit; mais les plus » habiles écrivains conviennent aujourd'hui que la calomnie la plus atroce fabriqua » les crimes dont elle fut accuſée. Des auteurs contemporains, qui étoient bien inſtruits, fourniſſent des preuves » & de ſa piété & de ſon innocence ». Les chauſſées qui portent le nom de *Brunehaut*, n'ont rien de commun avec cette reine, ni avec un roi Brunehaut, être imaginaire qui, diſent les chroniques fabuleuſes, a fait conſtruire tous ces chemins par le diable. Quant à la reine Brunehaut, elle n'a point fait conſtruire des chemins, mais ſeulement des égliſes, pour éviter le chemin de l'enfer, qu'elle ne craignoit peut-être pas ſans ſujet. Voyez l'*Hiſtoire des grands chemins*, par Bergier, pag. 95; & Juſte-Lipſe: *De magnit. Rom.* cap. 10. *Ah ignaros*, s'écrie-t-il, *& incredulos Romanorum operum qui hæc talia militari manu & provincialium item ſubſidio, ſupra omnem fidem patrabant.*

BRUNELLESCHI, (Philippe) né à Florence en 1377, d'un notaire, fut deſtiné dans ſa jeuneſſe à la profeſſion d'orfevre, dont il fit quelque tems l'apprentiſſage. Un goût naturel le porta enſuite à étudier l'architecture. Il étoit queſtion d'élever un dôme ſur l'égliſe cathédrale de Florence; entrepriſe qui fut regardée alors comme très-difficile. Il conçut l'idée & le plan de cette conſtruction, pour laquelle les Florentins avoient appellé de toutes parts les plus habiles architectes. Après bien des débats, ſes deſſins furent préférés; & on vit s'élever cette magnifique coupole, que Michel-Ange lui-même ne regardoit qu'avec admiration. C'eſt un octogone de 154 braſſes florentines (202 pieds) de hauteur: non compriſe la lanterne, laquelle avec la boule & la croix qui terminent ce chef-d'œuvre, en a encore 48 (88 pieds). Le palais Pitti à Florence, devenu depuis celui des ſouverains de Toſcane, fut commencé ſur les deſſins de Brunelleſchi, qui eſt regardé comme le reſtaurateur de la bonne architecture. Il mourut dans ſa patrie en 1444, honoré & chéri de tous ſes concitoyens. On voit ſon tombeau dans la cathédrale de Florence.

BRUNET, (Jean-Louis) reçu avocat au parlement de Paris en 1717, a donné au public pluſieurs ouvrages ſur les matieres canoniques: I. *Le parfait Notaire apoſtolique & Procureur des Officialités*, 2 vol. in-4°, Paris, 1730: livre qui n'étoit pas commun; mais on l'a réimprimé à Lyon en 1775. II. Les *Maximes du Droit canonique de France, par Louis Dubois*,

qu'il a revues, corrigées & beaucoup augmentées. III. Une *Hiſtoire du Droit canonique & du Gouvernement de l'Egliſe*, Paris, 1720, un vol. in-12. IV. Des Notes ſur le *Traité de l'Abus de Fevret*. Tous ces ouvrages marquent beaucoup d'érudition; mais les opinions de l'auteur ne ſont pas toujours d'accord avec celles des canoniſtes les plus eſtimés. V. Une nouvelle édition *des Droits & Libertés de l'Egliſe Gallicane*, augmentée de différentes pieces & de notes, Paris, 1731, in-fol., 4 vol.

BRUNETTO-LATINI, poëte, hiſtorien & philoſophe Florentin, petit-fils de Latino, fut le maître de Guido Cavalcanti & du Dante. Il n'illuſtra pas moins ſa patrie par ſes ambaſſades que par ſes ouvrages. Il mourut en 1295 à Florence. On a de ſa plume: I. *Il Teſoro*, Treviſe, 1474, in-fol. Cet ouvrage, qu'il compoſa pendant qu'il étoit en France, eſt rare. II. *Vinegia*, 1533, in-8°, moins recherchée: c'eſt un livre moral.

BRUNI, *voyez* BRUNUS (Jordanus).

BRUNI, (Antoine) de pluſieurs académies d'Italie, natif de Caſal-Nuovo, au royaume de Naples, mort en 1635, poëte plein d'imagination & d'enthouſiaſme, a laiſſé des Epîtres héroïques; des Pieces mêlées; des Vers lyriques; des Tragédies; des Paſtorales. On reconnoît dans tous ces ouvrages un génie facile, mais beaucoup d'incorrection, & ſur-tout trop d'images & d'expreſſions licencieuſes. Ses *Epîtres héroïques* ont paru à Veniſe, en 1636, in-12, avec des planches gravées ſur les deſſins du Dominiquin & d'autres habiles artiſtes.

BRUNO *ou* BRUNON, dit *Le Grand*, archevêque de Cologne & duc de Lorraine, étoit fils de l'empereur Henri l'*Oiſeleur*, & frere d'Othon, qui l'appella à la cour. Il y cultiva la vertu & les lettres, ſe nourriſſant des auteurs anciens, & converſant avec les ſavans de ſon tems. Après la mort de Wicfled, archevêque de Cologne, le clergé & le peuple n'eurent qu'une voix pour proclamer Bruno ſon ſucceſſeur. Othon, ayant été obligé de porter la guerre en Italie, laiſſa à ſon frere le ſoin de l'Allemagne. Il avoit montré les vertus d'un évêque à Cologne; il fit éclater celles d'un prince à la cour impériale, & réfuta par une éclatante preuve de faits, l'impolitique ſyſtême qui prétend exclure le ſacerdoce du gouvernement des peuples. Où ſe trouvera la juſtice, la prudence, la fermeté, ces grandes baſes de l'adminiſtration publique, plutôt que dans un miniſtre des autels, zélé, inſtruit, déſintéreſſé? Il mourut en 963.

BRUNO, (S.) évêque & apôtre de la Pruſſe, où il fut martyriſé le 14 février 1008.

BRUNO, dit *Herbipolenſis*, à cauſe du ſiege de Wurtzbourg, dans le cercle de Franconie, qu'il occupa en digne paſteur, étoit fils de Conrad II, duc de Carinthie, & oncle de l'empereur Conrad II. Il compoſa un *Commentaire* ſur le *Pentateuque*, publié avec des notes par D. George Galopin; Douai, 1648, in-4°; & quelques autres ouvrages, inſérés

dans la Bibliotheque des Peres. Il mourut en Hongrie l'an 1045.

BRUNO, (Saint) naquit à Cologne vers 1060, & ſelon quelques-uns vers 1035, de parens nobles & vertueux. Après avoir fait avec ſuccès ſes premieres études à Paris, & avoir brillé dans ſon cours de philoſophie & de théologie, il fut chanoine à Cologne, & enſuite à Rheims. Il fut nommé chancelier & maître des grandes études de cette égliſe; mais il ſe vit obligé d'en ſortir, ſous l'archevêque Manaſſès qui la gouvernoit en tyran. Il prit dès-lors la réſolution de quitter le monde, pour ſe retirer dans la ſolitude. Ce qu'on a raconté de la réſurrection d'un chanoine de Paris, qui annonça ſa réprobation, paſſe aujourd'hui pour un fait au moins très-douteux (*voyez* DIOCRE.) La premiere ſolitude que le chanoine de Rheims habita, fut Saiſſe-Fontaine, dans le dioceſe de Langres. Il paſſa de là à Grenoble, l'an 1084, & alla habiter le déſert de la Chartreuſe. Hugues, évêque de Grenoble, défendit peu de tems après aux femmes, aux chaſſeurs & aux bergers d'en approcher. Des rochers preſqu'inacceſſibles, & entourés de précipices affreux, furent le berceau de l'ordre des Chartreux. « Il n'y a rien, dit » un poëte philoſophe, qui ſoit » plus propre que l'aſpect de » ce déſert à exalter l'ame & à » l'occuper fortement. Le ſpectacle terrible & d'une beauté » ſombre qui ſe préſente partout, convaincroit l'athée » de l'exiſtence d'un Être-Suprême; il ſuffiroit de le conduire en ce lieu & de lui » dire: Regarde: S. Bruno qui » a choiſi ce lieu pour ſa demeure, devoit être un homme d'un génie peu ordinaire; » & peut-être n'aurois-je pu me » défendre de me ranger au » nombre de ſes diſciples, ſi » j'étois né de ſon tems ». L'inſtituteur ne fit point de regle particuliere pour ſes diſciples: ils ſuivirent celle de S. Benoît, & l'accommoderent à leur genre de vie. Urbain II, diſciple de Bruno à l'école de Rheims, le contraignit, ſix ans après, de ſe rendre à Rome, pour l'aider de ſes conſeils & de ſes lumieres. Le ſaint ſolitaire déplacé dans cette cour, & étourdi par le tumulte des courtiſans, ſe retira dans un déſert de la Calabre. Il y finit ſaintement ſes jours en 1101, dans le monaſtere qu'il avoit fondé. Il fut canoniſé l'an 1514. Le P. de Tracy, Théatin, a donné ſa Vie en françois, Paris, 1786, in-12. On a de lui deux Lettres écrites de Calabre, l'une à Raoul le Verd, & l'autre à ſes religieux de la grande Chartreuſe; elles ont été imprimées avec les Commentaires & les Traités qu'on lui attribue, à Cologne, 1640, 3 tomes en un vol. in-fol. Il n'y a point de doute qu'outre les deux lettres, il n'y ſoit encore l'auteur des *Commentaires* ſur le Pſeautier, & ſur les Epîtres de S. Paul, qu'on a voulu mal-à-propos lui conteſter. Il y paroît tel que l'ont dépeint ceux qui le connoiſſoient le mieux, l'homme le plus ſavant de ſon ſiecle, & de la plupart des ſiecles qui le ſuivirent. On voit qu'il entendoit le grec & l'hébreu, qu'il étoit fort verſé dans la lecture

des Peres, & ſur-tout de S. Ambroiſe & de S. Auguſtin. « Quiconque ſe donnera la peine de » lire ce *Commentaire* avec une » médiocre attention, dit l'auteur de *l'Hiſt. Litt. de la France*, conviendra qu'il ſeroit » difficile de trouver un écrit de » ce genre qui ſoit tout-à-la-fois » plus ſolide & plus lumineux, » plus concis & plus clair. S'il » eût été plus connu, on en auroit fait plus d'uſage : on l'auroit regardé comme un ouvrage très-propre à donner » une juſte intelligence des » Pſeaumes. On y reconnoît » un auteur inſtruit de toutes les » ſciences, & rempli de l'eſprit de Dieu.... il ſeroit à » ſouhaiter que ce *Commentaire* » fût entre les mains de tous » les fideles, & particuliérement des perſonnes conſacrées à la priere publique ». Nous avons encore de ſaint Bruno une *Elégie* en quatorze vers *ſur le mépris du monde*. On l'a fait imprimer dans divers Recueils, & on l'a fait graver au bas d'un tableau de ce ſaint, qui eſt dans le chœur des Chartreux de Dijon. Les autres ouvrages qui lui ſont attribués, ſont de S. Brunon, évêque de Segni, ou de S. Brunon, évêque de Wurtzbourg, leſquels floriſſoient dans le même ſiecle. Le plus beau de ſes ouvrages eſt la fondation de ſon ordre. On le voit, après ſept ſiecles, tel (aux richeſſes près) que du tems de ſon fondateur, perſévérant dans l'amour de la priere, du travail & de la ſolitude. « Voilà donc un ordre » religieux, dit un critique, » qui depuis ſept cents ans perſévere dans la ferveur de ſa » premiere inſtitution, preuve » aſſez convaincante de la ſageſſe & de la ſainteté de » la regle qu'il obſerve. C'eſt » donc à tort que les cenſeurs » de la vie monaſtique ont répété cent fois que la perfection à laquelle aſpirent les » religieux, eſt incompatible » avec la foibleſſe humaine ; » que leurs fondateurs ont été » des enthouſiaſtes imprudens ; » & que la vie du cloître eſt » un ſuicide lent & volontaire ». Lorſque l'empereur Joſeph II entreprit de détruire la religion catholique dans ſes états, il crut néceſſaire de commencer par l'abolition des Chartreux, perſuadé que le ſpectacle de leur auſtere régularité contraſteroit d'une maniere trop frappante, avec l'effet de ſes prétendues réformes. Il ſavoit auſſi que les Chartreux s'étoient diſtingués par leur courage durant les ravages des ſectaires des 16e & 17e ſiecles, qu'ils avoient réſiſté ſur-tout à la cruelle Eliſabeth, & préféré la mort à l'apoſtaſie.

BRUNO *ou* BRUNON DE SIGNY *ou* SEGNI, (S.) appellé *Bruno Aſtenſis*, parce qu'il étoit de Soleria au dioceſe d'Aſti : il ſe diſtingua au concile de Rome en 1079, contre Bérenger. Grégoire VII le fit enſuite évêque de Segni : ce qui lui fit donner le ſurnom de *Bruno Signenſis* ; mais quelque tems après il quitta ſon peuple, pour ſe retirer au monaſtere du Mont-Caſſin, dont il fut abbé. Ses ouailles l'ayant vivement redemandé, il revint pour être de nouveau leur paſteur par l'ordre du pape. Il mourut en 1125. Ses ouvrages ont été publiés à Ve-

niſe en 1651, 2 vol. in-fol. par D. Maur Marcheſius, moine & doyen du Mont-Caſſin. On trouve dans ce Recueil des Sermons qui ont été quelquefois attribués au ſaint fondateur des Chartreux. Muratori prouve que le Commentaire ſur le Livre des Cantiques, commençant par ces mots : *Salomon inſpiratus*, &c., qui eſt parmi les Œuvres de S. Thomas d'Aquin, a pour auteur S. Brunon de Segni. Pluſieurs de ſes ouvrages ont paru ſous le nom du fondateur des Chartreux.

BRUNORO, *voy.* BONNE.

BRUNSFELS, (Othon) fils d'un tonnelier, quitta l'ordre des Chartreux, pour embraſſer les erreurs de Luther. Il exerça la médecine à Strasbourg, où il publia en 1530 ſes *Herbarum vivæ Icones*, in-fol. 2 tomes en un vol. On donna en 1540 (ſix ans après la mort de l'auteur) une autre édition de ſon ouvrage, beaucoup plus ample que la premiere.

BRUNSWICK, (Maximilien-Jules-Léopold, duc de) né le 20 octobre 1752, entra au ſervice dans les troupes du roi de Pruſſe, ſon oncle. En 1776 il obtint le grade de colonel, & celui de général-major en 1782. Son régiment qui étoit en garniſon à Francfort-ſur-l'Oder, lui fit fixer ſon principal ſéjour dans cette ville, où il périt en voulant porter du ſecours à de malheureux payſans, ſurpris dans leurs cabanes par une inondation ſubite, le 24 avril 1785. Sa mort a été célébrée par différens poëtes, & lui a donné plus de célébrité que n'auroient fait de longs exploits militaires.

BRUNUS *ou* BRUNN, (Conrad) chanoine d'Ausbourg, étoit du bourg de Kirchen, dans le duché de Wirtemberg. Il s'acquit beaucoup de réputation par la connoiſſance qu'il avoit du droit, & parut avec éclat aux dietes d'Ausbourg, de Worms, de Spire & de Ratisbonne. Il mourut en 1563. On a de lui : I. *De Hæreticis in genere*, &c., 1549, in-fol. II. *De Legationibus ; de Cæremoniis ; de Imaginibus*, 1548, in-fol. III. Une réfutation de *l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, publiée par Mathias Illyricus, & les autres Centuriateurs de Magdebourg.

BRUNUS, (Jordanus) appellé dans ſon pays *Giordano Bruni*, naquit à Nole dans le royaume de Naples, vers le milieu du 16e. ſiecle, fut d'abord dominicain ; mais il jeta bientôt l'habit religieux, & ſe déclara contre toutes les vérités de la foi : ſon audace lui ſuſcita des chagrins bien mérités. Voulant jouir de la liberté de penſer & de parler, il ſe retira à Geneve & y apoſtaſia. Il ſe brouilla bientôt avec Calvin & avec Beze, & fut obligé de quitter ce ſéjour ; il ſe rendit de là à Lyon, puis à Toulouſe, & enſuite à Paris, vers 1582. Pour ſe procurer les moyens d'y ſubſiſter, il ſe mit à donner des leçons de philoſophie en qualité de profeſſeur extraordinaire, & publia des theſes où il attaquoit d'anciennes opinions, & en même tems des vérités importantes. Brunus ſouleva contre lui tous les profeſſeurs de l'univerſité, dont les plaintes l'obligerent de s'enfuir à Londres. Ce fut-là que, ſous la protection de Michel de Caſtelnau,

ambaſſadeur de France auprès de la reine Elizabeth, & de Philippe Sydnei, gentilhomme Anglois, il publia ſon livre fameux, intitulé : *Spaccio della Beſtia triomfante*, Parigi, 1584, in-8°. ; *La déroute ou l'expulſion de la Bête triomphante.* Toutes les religions ſont fauſſes, ſuivant cet impie. Les vérités de celles des Juifs & des Chrétiens ſont ſur le même rang, que les fables des païens & des idolâtres. C'eſt à la loi naturelle à régler les notions du vice & de la vertu : comme ſi les philoſophes, les enthouſiaſtes, fanatiques & dogmatiſans de tous les ſiecles & de toutes les nations, n'avoient pas fait de cette *Loi Naturelle* tout ce qu'ils ont voulu. « Ne me parlez pas, dit un écrivain moderne, de la loi naturelle comme d'une choſe à ſubſtituer à la foi & à la loi de Dieu. Qui ne ſait qu'on fait de la nature & de la raiſon tout ce que l'on veut, lorſque ces éternelles pupilles ne ſont pas ſous la tutelle de la religion » ! Son ſymbole eſt en 48 articles, dont chacun a rapport à quelque conſtellation céleſte : L'extravagance de ſon imagination égaloit celle de ſa logique. A la ſuite de la *Déroute de la Bête triomphante*, on trouve un petit traité intitulé : *La Cena delle Ceneri ; Le Souper du jour des Cendres.* Il prétend qu'il y a une multitude de mondes ſemblables à celui que nous habitons. Ces mondes ſont des animaux intellectuels, avec des individus végétatifs & raiſonnables. Pour avoir une ſuite complette des traités du même auteur, il faut y joindre : I. *Della cauſa, principio & uno...* Venezia, 1584, in-8°. II. *Del infinito univerſo*, Venezia, 1584, in-8°. III. *Degli Eroici furori.* IV. *Cabala del Cavallo Pegaſeo, con l'Aſino Cillenico*, 1545, in-8°., petit format de 48 feuillets. Ce traité eſt ſi rare, que ceux qui ont parlé le plus ſavamment des ouvrages de Brunus, ſe ſont bornés à en rapporter le titre, parce qu'ils ne l'avoient pas vu. Il eſt compoſé d'une Epître dédicatoire, d'une déclamation remplie d'indécence ſur l'âne & ſur l'âneſſe ; de trois Dialogues, & de l'*Aſino Cillenico*. Brunus y développe les idées répandues dans ſes autres ouvrages. La plupart paroîtroient bien inſipides, s'ils étoient plus communs. La rareté donne quelquefois du prix à de grandes bêtiſes. Après quelques années de ſéjour à Londres, Brunus paſſa à Wittemberg en Allemagne. Il embraſſa le Luthéraniſme, & obtint la permiſſion d'y enſeigner publiquement. Il s'en ſervit pour publier ſes paradoxes philoſophiques avec la même liberté qu'il avoit fait en France, & s'y fit les mêmes ennemis, ſur-tout par l'orgueil, l'emportement & le mépris avec lequel il traitoit les ſectateurs de l'ancienne doctrine. Obligé de quitter Wittemberg au bout de deux ans, le chevalier errant de la philoſophie, jouet de la fortune, & dépourvu de tout, parcourut encore diverſes contrées d'Allemagne, juſqu'à ce qu'ayant ſuccombé à la tentation d'aller dogmatiſer dans ſa patrie, il y tomba entre les mains de l'inquiſition, qui

délivra le pays des commotions qu'il auroit pu y exciter, en le livrant au bras séculier, qui le fit mourir à Rome en 1600. Presque tous les ouvrages de Giordano Bruni, dont nous nous sommes contentés de citer les principaux & les plus connus, sont, à quelques traits de lumiere près, pleins d'obscurités & d'allégories énigmatiques. C'étoit un vrai enthousiaste qui, sous des images exaltées & giganteſques, disoit les choses les plus inintelligibles, souvent les plus ineptes. Il est encore auteur d'une comédie intitulée : *Il Candelaïo*, Parigi, 1582, in-8°. En 1633, un anonyme fit imprimer à Paris, in-8°., *Boniface & le Pédant*, comédie imitée de la précédente.

BRUS, *voyez* ROBERT DE BRUS, & DOUGLAS Guillaume.

BRUSCHIUS, (Gaspard) naquit à Egra en 1518. Ferdinand d'Autriche, roi des Romains, l'honora en 1552 de la couronne poétique & de la dignité de comte palatin. S'étant fixé à Passau, pour mettre la derniere main à sa Chronique d'Allemagne, il y fut tué d'un coup de fusil, à l'entrée d'un bois, en 1559, par des gentilshommes ſes ennemis. On a de lui : I. L'*Histoire des Evêchés & des Evêques de toute l'Allemagne*, Nuremberg, 1549, in-8°., en latin. II. Celle *des principaux Monasteres* du même pays, Ingolstadt, 1551, in-folio, en latin ; Sulzbach, 1682, in-4°. III. Un recueil de Poésies latines. IV. *De Laureaco*, Bâle, 1553, in-8°. ; c'est l'histoire de la ville de Lorch, autrefois archiépiscopale, aujourd'hui presque ruinée.

BRUSONI, (*Domitius Brusonius*) auteur de *Facéties*, qui parurent pour la 1re. fois à Rome en 1518, in-fol. On les a réimprimées sous le titre de *Speculum mundi;* mais elles sont tronquées dans toutes les éditions qui ont suivi la premiere, la seule estimée.

BRUTÉ, (Jean) naquit à Paris en 1679. Après avoir pris le bonnet de docteur en Sorbonne, il obtint la cure de S. Benoît, & se fit aimer & respecter dans cette place. Ses ouailles perdirent ce pasteur zélé, vigilant & charitable, le 1er. juin 1762, à l'âge de 83 ans. On a de lui : I. Un *Discours sur les Mariages*, 1752, in-4°. II. *Chronologie historique des curés de S. Benoît*, 1752, in-12. III. Une *Paraphrase des Pseaumes & des Cantiques qui se chantent à la même Paroisse*, 1752, in-12.

BRUTÉ, (l'abbé) censeur royal, mort le 21 mars 1781, est l'auteur d'un poëme en IV chants, intitulé : *L'Héroïsme de l'amitié*, *David & Jonathas*, 1776, in-12, qui fait l'éloge de son cœur autant que de son esprit. Ce poëme est suivi de quelques pieces en vers & en prose ; entre les premieres, il y a des Odes sur les sept Sacremens, qui méritent une attention particuliere de la part de ceux qui savent estimer l'alliance de la piété & de l'esprit ; les graces de la poésie employées à célébrer ces sources de richesses communes à tous les fideles, & à montrer combien Dieu dans la fondation de la religion s'est occupé du salut général du peuple, ont quelque chose de piquant qui contraste heureusement avec la simplicité du lan-

gage que préſente la doctrine des Sacremens. Son *Epître à un eſprit-fort* ſur les écrits contre la religion, acheva de donner une juſte idée de l'emploi que l'abbé Bruté faiſoit de ſes talens; on ne pouvoit les dévouer à une fin plus noble, plus digne de l'Auteur & diſtributeur de tous les talens. Dans ces différens ouvrages, l'auteur a un grand fonds de raiſon & de ſageſſe, de la clarté, de l'ordre, du goût, du génie; il paroît manquer quelquefois de feu & d'imagination; mais il y ſupplée par le langage du ſentiment & le prix ineſtimable de la vérité.

BRUTUS, (*Lucius-Junius*) fils de Marcus Junius, & de Tarquinie, fille de Tarquin l'Ancien, cacha ſous un air ſtupide & inſenſé, la vengeance qu'il vouloit tirer de la mort de ſon pere & de ſon frere, dont Tarquin le Superbe s'étoit défait. Cet imbécille ſe montra bientôt un grand homme. Lucrece s'étant donné elle-même la mort, pour ne pas ſurvivre à l'affront que le dernier Tarquin lui avoit fait, Brutus arracha le poignard de ſon ſein, & jura ſur cette arme ſanglante une haine éternelle au raviſſeur, avec ſerment de le chaſſer de Rome lui & toute ſa famille; les aſſiſtans ſuivirent ſon exemple. On convoqua le peuple, & on obtint la confirmation d'un arrêt du ſénat, qui proſcrivoit à jamais les Tarquins. L'autorité fut remiſe entre les mains de deux magiſtrats annuels, appellés Conſuls, choiſis par le peuple dans les familles des patriciens. Brutus & Collatinus, mari de Lucrece, l'un le libérateur de la patrie, & l'autre l'ennemi perſonnel de Tarquin, furent les premiers conſuls, vers l'an 509 avant J. C. Ils ſignalerent leur entrée dans la magiſtrature, par l'émiſſion d'un ſerment ſolemnel prononcé par le peuple, de ne jamais recevoir les Tarquins, ni d'autres rois. Brutus ne ſavoit pas que ceux qui violeroient les premiers ce ſerment, étoient dans ſa famille. Des ambaſſadeurs venus d'Etrurie, conſpirerent avec ſes deux fils, pour ouvrir les portes de Rome au monarque proſcrit. Cette conjuration ayant été découverte par un eſclave, Brutus, républicain ardent, encore plus que pere tendre, fit couper la tête à ſes enfans, & aſſiſta à leur ſupplice. Action qu'on ne peut excuſer qu'en réfléchiſſant à quel point étoient montés alors l'amour de la patrie & la haine de la ſervitude. Dans la belle deſcription que fait Virgile de cette ſcene tragique, il a cru devoir plaindre plutôt ce pere malheureux que de le louer, & renvoyer le jugement de ſa conduite à la poſtérité, qui, dit-il, trouvera un motif de l'abſoudre dans l'enthouſiaſme de la gloire & de la liberté:

Natosque pater nova bella moventes
Ad pœnam pulchrâ pro libertate vocabit
Infelix! Utcunque ferent ea facta nepotes,
Vincet amor patriæ laudisque immensa cupido.

Il y eut la même année un combat ſingulier entre Brutus & Aruns, fils de Tarquin, à la tête des deux armées. Le conſul Romain s'attacha avec tant d'acharnement

d'acharnement à ſon adverſaire, qu'ils ſe percerent tous deux en même tems. Son corps fut porté à Rome par les chevaliers les plus diſtingués. Le ſénat vint le recevoir avec l'appareil d'un triomphe. Son oraiſon funebre fut prononcée dans la tribune aux harangues. Les dames Romaines porterent le deuil pendant un an, le regardant comme le vengeur de leur ſexe, indignement outragé dans la perſonne de Lucrece; mais le caractere de Brutus prouve aſſez que cette vengeance ne fut que le prétexte qu'il employa pour opérer une révolution où ſon orgueil & ſa violente humeur trouvoient également à ſe ſatisfaire. *Voyez* COLLATINUS.

BRUTUS, (*Marcus Junius*) fils de Junius Brutus, & de Servilie, ſœur de Caton. Il croyoit deſcendre, par ſon pere, de Brutus, fondateur de la république; & par ſa mere, de Servilius Ahala, meurtrier de Spurius Mœtius qui avoit aſpiré à la tyrannie. Il cultiva les lettres, & puiſa dans les orateurs Grecs & Romains, ces idées de liberté, qui le menerent à la conſpiration contre Céſar. Il conjura avec Caſſius, préteur comme lui, contre la vie du dictateur. On l'aſſaſſina en plein ſénat, le 15 mars, 43 ans avant J. C. Céſar mourant vit Brutus le poignard à la main, au milieu des conjurés qui s'étoient jetés ſur lui: *Et toi auſſi, mon cher Brutus!* s'écria-t-il. Il étoit bien naturel que ce tendre reproche échappât à un homme qui étoit, dit-on, ſon pere, & qui l'avoit toujours traité comme un fils chéri. C'eſt à Céſar que Brutus devoit ſa fortune & ſa vie; car à la bataille de Pharſale, ſon premier empreſſement fut de recommander qu'on épargnât ſes jours. Mais cet enthouſiaſte de la liberté étoit incapable d'écouter la reconnoiſſance, quand il étoit queſtion de la patrie. Cicéron, qui avoit un amour plus éclairé pour elle, marqua à Atticus: « Que les conjurés » avoient exécuté un projet » d'enfant, avec un courage » héroïque, en ce qu'ils n'a- » voient pas porté la coignée » juſqu'aux racines de l'arbre ». Brutus fit périr ſon bienfaiteur; mais en laiſſant ſubſiſter ſes favoris, & ceux qui aſpiroient à lui ſuccéder, il commit un crime dont la république ne tira aucun fruit. On avoit délibéré en ſa préſence, s'il n'étoit pas à propos de délivrer auſſi la république, d'Antoine, l'intime ami de Céſar; Brutus s'y oppoſa, *voulant*, dit Plutarque, *qu'une action qu'ils avoient le courage d'entreprendre pour le maintien des loix & de la liberté, fût pure & nette de toute injuſtice.* Délicateſſe précieuſe, mais qui n'eſt pas à l'abri du reproche d'inconſéquence. Si Céſar méritoit la mort, ce n'étoit pas à de ſimples particuliers, & encore moins à Brutus à la lui donner: il ne devoit périr que par le fer des loix. La guerre civile renaquit de ſes cendres. Le peuple ayant vu une comete à longue chevelure pendant qu'on célébroit ſes obſeques, crut que ſon ame avoit été reçue dans le ciel. Marc-Antoine & Octave, qui profitoient de tout, rendirent les meurtriers odieux, les firent chaſſer de Rome, & les pourſuivirent juſques dans la Macédoine. Brutus

fut défait à la bataille de Philippes, malgré les prodiges de valeur qu'il y fit. La nuit qui suivit le combat, il se donna la mort. Quelques lettres qui nous restent de Brutus prouvent qu'il avoit une éloquence digne de son caractere, une éloquence mâle & sublime dans sa simplicité. Il semble être supérieur à Cicéron lui-même lorsqu'il lui écrit en ces termes : » Vous demandez la vie à Octave ; quelle mort seroit aussi » funeste ? vous montrez par » cette demande que la tyrannie n'est pas détruite, & » qu'on n'a fait que changer de » tyran. Vous dites que vous » ne lui demandez qu'une seule » grace ; savoir, qu'il veuille » bien sauver la vie à des citoyens qui ont l'estime des » honnêtes gens, & de tout le » peuple Romain. Quoi donc, » à moins qu'il ne le veuille, » nous ne serons plus ? mais il » vaut mieux n'être plus que » d'être par lui. Non, je ne » crois point que tous les dieux » soient déclarés contre le salut de Rome jusqu'au point » de vouloir qu'on demande à » Octave la vie d'aucun citoyen, encore moins celle » des libérateurs de l'univers. » O Cicéron, vous avouez » qu'Octave a un tel pouvoir, » & vous êtes de ses amis ! » Mais, si vous m'aimez, pouvez-vous desirer de me voir » à Rome, puisqu'il faudroit » me recommander à cet enfant, afin que j'eusse la permission d'y aller ? Quel est » donc celui que vous remerciez de ce qu'il souffre que » je vive encore, &c. » ?

BRUTUS *ou* BRUTI, (Jean-Michel) né à Venise vers 1515, & mort en Transilvanie vers 1593, est mis au rang des bons humanistes, quoiqu'il n'eût point la manie cicéronienne qui régnoit alors. Son caractere turbulent & inquiet le promena dans presque tous les royaumes de l'Europe ; en France, en Espagne, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne. Dans le cours de ses voyages, sa réputation le fit rechercher par Etienne Bathori, roi de Pologne, qui le nomma son historiographe, & le chargea de continuer l'Histoire de Hongrie, commencée par Bonfinius : ce qu'il exécuta ; mais cette continuation n'a point vu le jour. Après la mort de ce prince, il eut la même qualité auprès de l'empereur Rodolphe II, & Maximilien son successeur. Bruti est principalement connu par une *Histoire latine de Florence* en 8 livres, qui va jusqu'à la mort de Laurent de Médicis en 1492, imprimée à Lyon en 1562, in-4°. Dans cette Histoire qui est estimée, & dont la préface surtout passe pour un chef-d'œuvre d'élégance, de jugement & de force, il prend à tâche de contredire Paul Jove, partisan déclaré des Médicis ; mais lui-même donne dans l'excès contraire à celui qu'il reproche à l'historien panégyriste, en parlant de cette maison avec une animosité qui se décele par-tout. Aussi les grands-ducs de Toscane ont-ils fait supprimer son ouvrage avec tant de soin, que cette édition est devenue assez rare. On a encore de cet auteur : I. Un petit traité *de origine Venetiarum*, imprimé à Lyon en 1569, in-8°, bien écrit

& eſtimé. II. Des Lettres latines en 5 livres, pleines de choſes curieuſes ſur la Pologne, recueillies avec quelques autres ouvrages; comme *de Hiſtoriæ laudibus, ſive de certa via, & ratione quâ ſunt ſcriptores legendi*, Berlin, 1698, in-8°. III. *De rebus a Carolo V, imperatore geſtis*, Anvers, 1555, in-8°. IV. Des Commentaires ſur Horace, Céſar & Cicéron.

BRUYERE, (Jean de la) naquit en 1644, dans un village proche de Dourdan, dans l'Iſle-de-France. Il fut d'abord tréſorier de France à Caen, & enſuite placé, en qualité d'homme-de-lettres, par le grand Boſſuet, auprès de M. le Duc, pour lui enſeigner l'hiſtoire, avec mille écus de penſion. L'académie françoiſe lui ouvrit ſes portes en 1693. Trois ans après, en 1696, une apoplexie d'un quart-d'heure l'emporta à l'âge de 52 ans. C'étoit un philoſophe ingénieux, ennemi de l'ambition, content de cultiver en paix ſes amis & ſes livres, faiſant un bon choix des uns & des autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaiſir; toujours diſpoſé à une joie modeſte, habile à la faire naître; poli dans ſes manieres, ſage dans ſes diſcours; évitant toute ſorte d'affectation, même celle de montrer de l'eſprit. Ses *Caracteres de Théophraſte, traduits du grec, avec les Mœurs de ce ſiecle*, ont porté ſon nom dans toute l'Europe. « Les efforts qu'on a faits » pour imiter ces *Caracteres*, » dit un judicieux critique, n'ont » ſervi qu'à prouver combien » ils ſont inimitables. Avant de » s'attacher au genre, il falloit » être doué comme lui, de ce » coup-d'œil perçant qui pé- » nétroit dans les plus pro- » fonds replis du cœur, de » cette vigoureuſe ſubtilité qui » en ſaiſiſſoit les mouvemens » dans leur ſource, de cette » énergie ſupérieure qui les a » ſi profondément tracés, de » ce génie enfin qui ne ſau- » roit être que le réſultat de » la force des idées, & de la » chaleur du ſentiment.... Que » prouve cette difficulté d'i- » miter les bons modeles, » ſinon que les talens dégéne- » rent parmi nous, ou qu'on » ne les cultive, & ne les » nourrit pas aſſez, avant de » les appliquer à des ſujets qui » les ſurpaſſent » ? Dom Argonne, Chartreux eſtimable par ſes connoiſſances & ſes vertus, en fit une critique ſévere; il crut y voir des ſatyres perſonnelles condamnées par les regles de la charité chrétienne. Mais les lecteurs moins auſteres ne virent dans les peintures de la Bruyere que les originaux de tous les pays. « Quand même, » dit un auteur eſtimé, il y » auroit quelques reproches à » faire au nouveau Théopraſte, » ils ſeront toujours de la na- » ture de ceux qu'on oublie » en faveur de la juſteſſe & » de la ſolidité des réflexions, » de la nobleſſe & de l'éner- » gie du ſtyle, de la vérité des » maximes qui s'y préſentent » à chaque page. Que la lit- » térature n'offre-t-elle jamais » que de pareils ſujets d'indul- » gence » ! On a encore de lui des *Dialogues ſur le Quiétiſme*, qu'il n'avoit fait qu'ébaucher, & auxquels l'abbé Dupin mit la derniere main: ils furent publiés en 1699 à Paris, in-12. Les

meilleures éditions des *Caracteres*, ſont celles d'Amſterdam, 1741, en 2 vol. in-12; & de Paris, 1750, 2 vol. in-12, & 1765, in-4°.

BRUYN, (Nicolas de) d'Anvers, graveur au burin, dont il reſte pluſieurs morceaux finis, mais froids. Il vivoit encore au commencement du 16e. ſiecle.

BRUYN, (Corneille de) peintre & fameux voyageur, né à La Haye en 1652, commença ſes voyages en Moſcovie, en Perſe, aux Indes Orientales en 1674, & ne les acheva qu'en 1708. Il les publia ſous le titre de: I. *Voyage du Levant*, Amſterdam, 1614, in-fol. L'édition originale, qui eſt en flamand, a été imprimée à Delft, 1698, in-fol. II. *De Moſcovie*, *Perſe*, &c., en 1718, 2 vol. in-fol. Cette édition eſt eſtimée à cauſe des figures; on y trouve divers morceaux d'antiquités, & des vues de ville très-curieuſes, bien deſſinées & bien gravées; mais l'édition de 1725, faite à Rouen en 5 vol. in-4°, eſt plus utile, parce que l'abbé Banier a retouché le ſtyle, a orné l'ouvrage d'excellentes notes, & y a ajouté le *Voyage de Des Mouceaux*, &c. C'eſt dommage qu'on y ait retranché la plus grande partie des figures qui ne faiſoient pas un des moindres mérites de l'ouvrage. Bruyn eſt un voyageur curieux & inſtructif; mais il n'eſt pas toujours exact, & ſon ſtyle eſt loin de l'élégance.

BRUYS, (Pierre de) héréſiarque, prêcha d'abord ſes erreurs dans le Dauphiné ſa patrie, & ſe répandit enſuite dans la Provence & dans le Languedoc. Il rebaptiſoit les peuples, fouettoit les prêtres, empriſonnoit les moines, profanoit les égliſes, renverſoit les autels, brûloit les croix. Il ne vouloit admettre aucun de ces monumens de notre religion. Les Catholiques de Saint Gilles, outrés de ſes excès, autant que ſcandaliſés de ſes erreurs, le brûlerent dans leur ville en 1147. Il ſoutenoit que le baptême étoit inutile avant l'âge de puberté; que le ſacrifice de la Meſſe n'étoit rien; que les prieres pour les morts valoient encore moins, &c. Ses diſciples furent appellés, de ſon nom, *Petrobuſiens*. Pierre *le vénérable* a réfuté ſes erreurs.

BRUYS, *voyez* HENRI DE BRUYS.

BRUYS, (François) né à Serrieres dans le Mâconnois, en 1708, quitta ſon pays pour aller cultiver les lettres à Geneve, & paſſa de là à La Haye, où il ſe fit calviniſte. Obligé de ſortir de Hollande, il ſe retira en Allemagne, d'où il revint en France. Il y fit ſon abjuration, & mourut quelque temps après en 1738, à Dijon, où il ſuivoit le barreau. On a de lui: I. *Critique déſintéreſſée des Journaux littéraires*, 3 vol. in-12. Cette Critique déſintéreſſée eſt très-partiale. Le ſtyle eſt celui d'un réfugié, qui n'a pas eu le tems de ſe former en France. II. *Hiſtoire des Papes depuis S. Pierre juſqu'à Benoît XIII incluſivement*, La Haye, 5 vol. in-4°, 1732: ouvrage dicté par la faim, plein de ſatyres ſi groſſieres, que les Proteſtans eux-mêmes n'ont pu le ſouffrir. « Il » eſt de la nature de l'eſprit » humain, dit un auteur mo» derne, de ne garder aucune » meſure, quand il a commencé

» à s'écarter du vrai. La pente » qui conduit à l'erreur, eſt ra- » pide ; on ne s'arrête guere » qu'après s'être porté aux der- » niers excès ». III. *Mémoires hiſtoriques, critiques & littéraires*, 2 vol. in-12, où l'on trouve beaucoup d'anecdotes ſur le caractere & les ouvrages des ſavans qu'il avoit connus dans ſes différentes courſes ; elles ſont mêlées dans le récit de ſes aventures. IV. Les 6 derniers vol. du *Tacite d'Amelot de la Houſſaie* : ils ne valent pas les 4 premiers ; mais cette traduction & les notes ont ſervi à perfectionner celles qu'on a données depuis de l'annaliſte romain.

BRUZEN DE LA MARTINIERE, (Antoine-Auguſtin) parent du célebre Richard Simon, naquit à Dieppe ſelon quelques-uns, & ſelon d'autres à Piencourt, village de l'Election de Lizieux, vers l'an 1683, & fut élevé à Paris ſous les yeux de ſon parent. En 1709, il ſe rendit à la cour du duc de Meckelbourg, qui l'avoit appellé auprès de lui, pour faire des recherches ſur l'hiſtoire de ce duché. Ce prince étant mort, il s'attacha au duc de Parme, & enſuite au roi des Deux-Siciles, qui le nomma ſon ſecrétaire, lui donna des appointemens annuels de 1200 écus. Il avoit conçu depuis long-tems le projet d'un nouveau Dictionnaire géographique; il l'exécuta à La Haye, où il s'étoit retiré. Le marquis de Berretti-Landi, miniſtre plénipotentiaire d'Eſpagne auprès des états-généraux, engagea l'auteur à dédier ce grand ouvrage à ſon maître. Le roi d'Eſpagne, flatté de cet homme, lui accorda le titre de ſon premier géographe. La Martiniere mourut à La Haye en 1749. Il avoit beaucoup de lecture, une mémoire heureuſe, un jugement ſolide, & une grande pénétration. Son ſtyle, ſans être toujours pur, eſt ordinairement élégant & facile, du moins dans les ouvrages où il ne ſe borne pas à être compilateur. L'hiſtoire, la géographie & la littérature furent ſes études favorites. On a de lui pluſieurs ouvrages ſur ces différentes matieres. I. *Le grand Dictionnaire géographique, hiſtorique & critique*, imprimé à La Haye depuis 1726 juſqu'en 1739, en 9 vol. in-fol., réimprimé à Paris en 6, 1768, avec des corrections, des changemens & des additions. Ce n'eſt pas aſſurément un ouvrage ſans défauts ; mais il en eſt peu de moins mauvais en ce genre. Dans la nouvelle édition, on a élagué les articles trop diffus, corrigé les inexactitudes, & ſuppléé aux omiſſions. Il a paru à Paris en 1759, un *Abrégé portatif* de cet ouvrage immenſe, en 2 vol in-8°, qui ſe relient en un ſeul. II. *Introduction à l'Hiſtoire de l'Europe*, par le baron de Puffendorff, entiérement remaniée, augmentée de *l'Hiſtoire de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique*, & purgée de plus de 2000 fautes. Une des dernieres éditions de cet ouvrage réimprimé pluſieurs fois, eſt celle de La Haye en 1743, 11 vol. in-12. La Martiniere, catholique éclairé, retrancha dans ſon édition un long chapitre, auſſi abſurde que calomnieux *ſur la monarchie ou autorité temporelle du pape*. Il y ſubſtitua un *abrégé chrono-*

logique de la souveraineté des papes en Italie. L'éditeur ne corrigea pas toutes les fautes de Puffendorff; M. de Grace en a réformé encore plusieurs, dans une nouvelle édition en 8 vol. in-4°, Paris, 1754-1759. III. *Traités géographiques & historiques, pour faciliter l'intelligence de l'Ecriture-Sainte*, par divers auteurs célebres, Huet, le Grand, Calmet, Hardouin, 1730, 2 vol. in-12. Ce recueil utile est précédé d'une préface fort instructive. IV. *Entretiens des ombres aux Champs-Elysées*, en 2 vol. in-12, tirés d'une énorme compilation allemande, & accommodés au génie de la langue françoise. Ils renferment une morale utile, mais commune. V. *Essai d'une traduction d'Horace en vers françois*, dans lequel il y a plusieurs pieces de lui, qui ne sont pas les meilleures. Cet Essai n'a pas réussi. VI. *Nouveau Recueil des Epigrammatistes françois, anciens & modernes*, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1720. L'auteur a orné cette collection, faite avec assez de choix, d'une préface, & de quelques épigrammes de sa façon. VII. *Introduction générale à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres, en faveur des personnes qui ne savent que le françois*, in-12, La Haye, 1731. La premiere partie sur les sciences est fort vague; la seconde est plus utile; les matieres ne sont pas toujours traitées avec assez de méthode & de précision. Les jugemens qu'il porte des auteurs respirent le goût, mais ne sont pas assez détaillés. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1756, à la suite des *Conseils pour former une bibliotheque peu nombreuse, mais choisie.* VIII. *Continuation de l'Histoire de France, sous le regne de Louis XIV*, Roterdam, 1718-1722, 3 vol. in-4°, commencée par Larrey. Cette Histoire est au-dessous du médiocre; la continuation ne vaut guere mieux. IX. *Lettres choisies de M. Simon*, avec une Vie de l'auteur très-détaillée, & des notes curieuses, Amsterdam, 1730, en 4 vol. in-12. X. *Nouveau portefeuille historique & littéraire*, ouvrage posthume de la Martiniere. Ce recueil, publié apparemment par quelqu'un de ces éditeurs, qui vivent (suivant les expressions d'un auteur ingénieux) des sottises des morts, a eu peu de cours. On a attribué à cet écrivain fécond & estimé, des ouvrages qui ne sont point de lui, entr'autres une compilation diffuse de l'*Histoire de Louis XIV*, La Haye, 1740, 5 vol. in-4°.

BRY, (Théodore de) habile dessinateur & graveur, né à Liege l'an 1528. On le met, pour l'ordinaire, au rang des *Petits Maîtres*. Théodore a surtout excellé dans le petit. Cet artiste mourut à Francfort-sur-le-Mein, en 1598. Il a gravé les caracteres dont se sont servis tous les peuples du monde, Francfort, 1596, in-4°, & la plus grande partie des figures qui se trouvent dans la collection que l'on appelle *Grands & Petits Voyages*, Francfort, 1590 à 1634, 7 vol. in-fol. qui contiennent 13 parties pour les grands, & 12 pour les petits. Presque tous les ouvrages de Jean-Jacques Boissard son ornés de ses gravures, particuliérement le *Theatrum vitæ humanæ* & *Topo-*

graphia urbis Romæ. Il y a beaucoup de netteté & de propreté, mais quelquefois un peu de sécheresse dans son burin. — Jean-Théodore & Jean-Israël, ses fils, ont exercé le même art. C'est à l'aîné qu'il faut attribuer ces jolies copies réduites en petit, d'après d'autres estampes, & qui sont ordinairement plus estimées que les originaux.

BRY DE LA CLERGERIE, (Gilles) fut lieutenant-général au bailliage du Perche, sa patrie, au commencement du 17e. siecle. On a de lui : I. *Histoire du Comté du Perche & du Duché d'Alençon*, avec des additions, Paris, 1620-1621, in-4°, estimée pour les recherches curieuses qu'elle contient. II. *Coutumes du Bailliage du Grand-Perche*, avec des apostilles du célebre du Moulin, Paris, 1621, in-8°.

BRYENNE, (Nicéphore) né à Oreſtia dans la Macédoine, d'un pere à qui Alexis Comnene, général de l'empereur Nicéphore Botoniate, fit crever les yeux, pour avoir fait quelque entreprise sur l'empire. Alexis ayant pris du goût pour le fils, lui donna en mariage sa fille Anne Comnene, & l'honora du titre de *César*, dès qu'il fut monté au trône impérial. Nicéphore Bryenne ne fut pourtant pas son successeur, malgré les sollicitations de l'impératrice Irene, & les intrigues de sa femme. Ce prince ayant tenté de prendre Antioche sur les Latins, fut obligé de se retirer sans avoir réussi. Il mourut à Constantinople vers 1137. Il nous reste de lui des *Mémoires historiques sur Alexis Comnene*, entrepris à la priere de sa belle-mere. Ils comprennent les regnes de Constantin Ducas, de Romain Diogene, de Michel Ducas & de Nicéphore Botoniate, depuis 1057 jusqu'à 1081. L'auteur étant remonté aux empereurs qui avoient précédé Alexis, n'eut pas le tems de finir son ouvrage. Le jésuite Pouſſines en a donné une édition grecque & latine, avec une version & des notes, en 1661 ; & enrichie, en 1670, des remarques historiques & philosophiques de du Cange. Nicéphore écrit en historien qui a été à la tête des affaires & des armées.

BRYENNE, *voy.* BRIENNE.

BUACHE, (Philippe) gendre de Guillaume de Lisle, hérita des talens de son beau-pere en fait de géographie, & a publié beaucoup de cartes qui ont demandé bien des recherches & des soins ; c'est ce qui lui mérita le titre de premier géographe du roi de France. On a encore de lui : I. *Essai de géographie physique, où l'on propose des vues générales sur l'espece de charpente du globe, composée des chaînes de montagnes qui traversent les mers comme les terres.* Ce Mémoire inséré dans ceux de l'Académie de 1752, a servi à plus d'un faiseur de systêmes, & peut être utile dans l'étude de la géographie naturelle. L'auteur a publié en 1757 un recueil de *cartes & de tables sur cette maniere d'envisager la géographie.* II. *Considérations géographiques & physiques sur les nouvelles découvertes au Nord de la Mer du Sud, avec des cartes relatives à cet objet*, 1753, in-4°. Les découvertes de Cook,

Banks, Solander, &c., n'ont pas ajouté beaucoup de lumieres à celles qu'on y trouve sur cette partie de l'hémisphere. III. *Mémoire sur la comete de 1531, 1607, 1682, 1757*, in-4°. Cet habile géographe est mort le 27 janvier 1773. On estime généralement sa *Carte pour servir à l'intelligence de l'Histoire Sainte*, 1783, publiée après sa mort. Elle réunit à la beauté de l'exécution, les lumieres puisées dans les meilleurs interpretes, & les hommes les plus versés dans la géographie sacrée.

BUCELIN, (Gabriel) né à Diessenhofen dans le bailliage de Thurgaw en Suisse, le 20 décembre 1599, se fit bénédictin dans le monastere de Weingarten en Suabe, où il mourut le 9 juin 1691. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : I. *Annales Benedictini*, Vienne, 1655, in-folio; Ausbourg, 1656, in-fol. II. *Menologium Benedictinum*, Veld-Kirchii, 1655, in-folio. III. *Aquila Imperii Benedictina*, Venise, 1651, in-4°. Il y parle de la gloire que son ordre s'est acquise dans tout le monde. IV. *Benedictus redivivus*, Ausbourg, 1679; il y prouve par une chronologie, depuis l'an 1500 jusqu'à l'année 1672, que l'esprit de S. Benoît continue à vivre dans son ordre. V. *Germania topo-chrono-stemmatographica, sacra & profana*, 1655-1678, 4 vol. in-fol.; le 1er. 2e. & 4e. ont été imprimés à Ulm, & le 3e. à Francfort. Ouvrage plein de recherches, qui cependant n'est pas à l'abri de quelques inexactitudes. VI. *Constantia Rhenana*, Francfort, 1667, in-4°, qui doit d'autant plus être recherché, qu'il y a peu d'auteurs qui aient écrit sur la ville & territoire de Constance. VII. *Rhætia Etrusca, Romana*, &c., Ausbourg, 1666, in-4°: c'est une description savante du pays des Grisons. VIII. *Sancti Romani Imperii Majestas*, &c., Francfort, 1680, in-12. IX. *Nucleus historiæ universalis*, 1654 & 1658, 2 vol. in-12. Si ces ouvrages ne sont point toujours assaisonnés d'une critique exacte, au moins attestent-ils que l'auteur est un des écrivains les plus laborieux qui aient illustré l'Allemagne.

BUCER, (Martin) né à Schelestat en 1491, d'abord dominicain, ensuite ministre luthérien à Strasbourg. Il professa pendant 20 ans la théologie en cette ville, & ne contribua pas peu à y répandre l'hérésie. Le fameux archevêque Crammer l'appella en Angleterre, pour enseigner la théologie. Il ne l'enseigna pas long-tems, étant mort en 1551, à 60 ans. Bucer ne voulut jamais souscrire l'*Interim*. C'étoit un homme ardent pour son parti, savant dans les langues, les lettres & la théologie. Il respecta, plus que Calvin, l'ordre épiscopal. Il laissa 13 enfans d'une religieuse, qui mourut de la peste. Quelques écrivains ont assuré que Bucer étoit mort juif; mais leurs preuves ne sont pas bien convaincantes. L'abbé Bérault en a tracé le portrait suivant. » Apostat de l'ordre de S. Do-» minique, & de la réforme » de Luther, aujourd'hui zuin-» glien, & demain sacramen-» taire, tantôt luthérien &

» zuinglien tout enſemble, » tantôt d'un raffinement de » croyance qui faiſoit paſſer » ſa foi pour un problême » dans tous les partis; tou- » jours complaiſant néanmoins, » pourvu que ſon amour in- » fame pour une vierge con- » ſacrée à Dieu, fût transformé » en amour conjugal, & que » les ſaints vœux qu'il n'avoit » pas le courage d'obſerver, » fuſſent mis au nombre des » abus ». On a de lui un *Commentaire ſur les Pſeaumes*, Strasbourg, 1529, in-4°, ſous le nom d'*Aretius Felinus*; & un grand nombre d'ouvrages de controverſe.

BUCHANAN, (George) né en 1506 à Killerne, dans le comté de Lenox en Ecoſſe, vint à Paris pour apprendre les belles-lettres, en fut chaſſé par la miſere, & y revint enſuite pour les profeſſer. Un ſeigneur Ecoſſois, ſon éleve, l'ayant ramené dans ſon pays, le roi Jacques V lui confia l'éducation de ſon fils naturel. Des vers ſatyriques contre les Franciſcains, le firent paſſer de la cour dans une dure priſon, d'ou il ſe ſauva par la fenêtre. D'Ecoſſe il ſe réfugia en Angleterre, & de là en France où il régenta à Bordeaux & à Paris. Il paſſa enſuite, en 1547, en Portugal, avec André Govea, qui lui procura de l'emploi dans l'univerſité de Coïmbre. Ce ſavant étant mort, le poëte Ecoſſois fut accuſé d'impiété, & mis dans un couvent pour apprendre ſa religion. Buchanan délivré de cette priſon, revint à Paris, & entra chez le maréchal de Briſſac, en qualité de précepteur de ſon fils. Cinq ans après il repaſſa en Ecoſſe, & y fut chargé de l'éducation de Jacques VI. Il profeſſa publiquement la religion prétendue-réformée, quoiqu'il ne fût attaché à aucune. Il mourut dans cette indifférence à Edimbourg, en 1582. C'étoit un eſprit ardent, volage, indépendant: ſa vie fut un tourbillon: il ne ceſſa de courir de pays en pays, & ne trouva le bonheur dans aucun. Ses meilleurs ouvrages ſont: I. Sa *Paraphraſe des Pſeaumes en vers latins*, auſſi eſtimée pour la beauté du langage & de la verſification, que pour la variété des penſées, mais énervée par de longues périodes, qui ne rendent jamais la force & l'énergie de l'original. Son ſtyle eſt quelquefois inégal; & Bourbon avoit apparemment fait plus d'attention aux beautés qu'aux défauts de cette verſion, lorſqu'il la préféroit à l'archevêché de Paris. Elle fut faite dans ſa priſon de Portugal. II. Quatre tragédies, *Médée* & *Alceſte*, traduites d'Eurypide, aſſez bonnes pour le langage; *Jephté* & *S. Jean-Baptiſte*, tirées de ſon propre fonds, & fort inférieures. Les regles n'y ſont pas obſervées, & le ſtyle tient plus ſouvent de la familiarité de la comédie, que de l'élévation de la tragédie III. Le *Poëme de la Sphere*, en 5 livres; placé parmi les bons ouvrages didactiques, quoique négligé dans pluſieurs endroits. IV. Des Odes, les unes dignes d'Horace, les autres d'un poëte du dernier ordre: des Hendécaſyllabes, quelquefois délicats, ſouvent obſcenes; des Epigrammes ſans ſel: des Satyres, parmi leſquelles

on distingue son *Franciscanus* & ses *Fratres Fraterrimi ;* productions pleines d'emportement contre les ordres religieux & l'Eglise Romaine. Elzevir recueillit, en 1628, toutes les Œuvres poétiques de Buchanan. Cette édition, in-24, est très-élégante. Parmi ses ouvrages en prose, on remarque son *Histoire d'Ecosse* en 12 livres, Edimbourg, 1582, in-folio; Geneve, 1583, & Leyde, 1643, in-8°; ces deux dernieres éditions sont recherchées, parce qu'on y trouve les Dialogues : *De jure regni apud Scotos*, remplis de maximes pernicieuses. Cette Histoire est écrite d'un style poli & élégant, mais trop souvent mêlée de phrases copiées servilement dans Tite-Live. Ses réflexions sont triviales, les fréquentes citations ennuyeuses, & les descriptions de son pays trop longues. Le savant Nicholson, dans sa Bibliotheque historique d'Angleterre, dit qu'il semble que Buchanan a eu dessein d'écrire une satyre & non pas une histoire; qu'il n'est pas instruit des antiquités de l'Ecosse, &c. Les honnêtes gens lui reprochent encore plus, de s'être déchaîné contre Marie Stuart sa bienfaitrice, pour flatter la reine Elizabeth. Buchanan encensa Marie sur le trône, & la déchira dès qu'elle fut malheureuse. Son libelle : *De Maria Regina Scotorum, totaque ejus contra regem conspiratione*, le fit mépriser & détester de tous les partis; mais ce qui met le comble à son infamie, c'est d'avoir fabriqué des lettres à Marie, prétendument adressées au comte Bothwel : imposture aussi exécrable que pleinement démontrée, puisque jamais ni lui ni personne n'a pu produire les originaux de ces lettres, quelqu'intérêt qu'eût la cruelle Elizabeth d'en faire constater l'existence. Le recueil de ses ouvrages offre des écrits qui ne valent pas mieux que le libelle dont nous venons de parler. On peut voir l'édition en 2 vol. in-fol. qui en a paru à Edimbourg en 1715 & à Leyde 1725, 2 vol. in-4°.

BUCHE, (Henri-Michel) cordonnier du duché de Luxembourg, mort en 1666, fut l'instituteur des sociétés des Freres-Cordonniers & des Freres-Tailleurs. Ce sont des artisans rassemblés pour vivre chrétiennement, travailler en commun, & employer le surplus de leur nécessaire au soulagement des pauvres. Renti, gentilhomme Normand, & Coquerel, docteur de Sorbonne, dresserent les réglemens qu'ils observent encore aujourd'hui.

BUCHERIUS *ou* BOUCHIER, (Gilles) jésuite, né à Arras, se distingua pas ses connoissances dans la théologie & dans l'histoire. Il mourut à Tournay en 1665, à 89 ans. On a de lui plusieurs ouvrages remplis d'érudition : I. *De Doctrina temporum, sive Commentarius in Victoris Aquitani, & aliorum Canones paschales*, Anvers, 1634, in-fol. Dans cet ouvrage, il y a un *Calendarium Romanum*, qu'on croit être du quatrieme siecle : il avoit été communiqué au P. Bouchier par M. de Peiresc. II. *Disputatio Historica de primis Tungrorum seu Leodiensium Episcopis ; unà cum Chronologia Historiæ Leodiensis.* III. *Belgium Romanum, ecclesiasti-*

cum & civile, Liege, 1655, in-fol. Cet auteur ſavant & judicieux commence au tems de Jules Céſar, & finit en 511. Tout ce qui regarde l'ancienne Gaule Belgique, y eſt amplement diſcuté. IV. Pluſieurs ouvrages manuſcrits, conſervés autrefois au noviciat des jéſuites à Tournay.

BUCHNER, (Auguſte) poëte & humaniſte, naquit à Dreſde en 1591. Son mérite lui procura la place de profeſſeur en poéſie & en éloquence à Wittemberg, où il mourut en 1661. On a de lui des *Préceptes de Littérature;* des Poéſies latines; des Notes ſur pluſieurs auteurs; un *Recueil d'Oraiſons funebres & de Panégyriques.*

BUCHOLTZER, (Abraham) paſteur de Freiſtadt en Siléſie, naquit à Sckonaw, près de Wittemberg, en 1529, & mourut dans la ville où il étoit miniſtre en 1584. Il eſt principalement connu par ſon *Iſagoge chronologica, id eſt, opuſculum ad annorum ſeriem in ſacris Bibliis contexendam; acceſſit index chronologicus a mundo condito ad annum Chriſti 1580.* La premiere partie de cet abrégé contient les diſcuſſions chronologiques les plus importantes; elle eſt rangée dans un bel ordre, fort méthodique. On a encore de lui: *Chronologia ab orbe condito uſque ad exilium Iſraëlitarum in Babylone*, Gorlitz, 1584, in-fol.; ouvrage moins eſtimé que le précédent. Il a donné auſſi des *Faſtes conſulaires*, & *Catalogus Conſulum Romanorum; Epiſtolæ Chronologicæ ad Davidem Pareum*, &c. *Admonitio ad Chronologiæ ſtudioſos de enodatione duarum quæſtionum chronologicarum annum nativitatis & tempus miniſterii Chriſti concernentium opuſcula.*

BUCKELDIUS, *voyez* BEUCKELTS.

BUCKINGHAM, (George de Villiers, duc de) originaire d'une ancienne famille de Normandie, dont un de ce nom paſſa en Angleterre l'an 1066, avec le duc Guillaume, naquit à Londres en 1592. C'étoit le ſeigneur de ſon tems le mieux fait, le plus vain, le plus galant & le plus magnifique. Ses graces & ſes talens lui gagnerent l'amitié des rois d'Angleterre. Jacques I l'envoya en Eſpagne négocier le mariage de l'Infante avec le prince de Galles; mais ayant été ſoupçonné d'une paſſion pour la ducheſſe d'Olivarès, femme du premier miniſtre, il fut contraint de ſe retirer ſans avoir pu réuſſir dans ſa commiſſion. Il s'en vengea en faiſant déclarer la guerre à l'Eſpagne. En 1625, étant venu en France, pour conduire en Angleterre la princeſſe Henriette qu'il avoit obtenue pour Charles I; & ayant vainement tenté d'inſpirer de l'amour à Anne d'Autriche, il fit déclarer la guerre à la France, comme il avoit fait pour l'Eſpagne. Jacques I étant mort la même année, il conſerva le même empire ſur ſon fils. Le pere avoit accumulé ſur ſa tête les honneurs & les dignités. Chevalier de la Jarretiere en 1616, comte & marquis de Buckingham, garde du grand-ſceau, grand-tréſorier, amiral d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, il avoit à ſa diſpoſition toute la marine d'Angleterre. Il vint ſecourir en 1627 la Rochelle, aſſiégée par Richelieu, avec une flotte

de cent vaiſſeaux de tranſport. Battu par Thoiras après ſa deſcente dans l'iſle de Rhé, & forcé par Schomberg à lever le ſiege du fort St.-Martin, il fut obligé de ſe rembarquer, après avoir perdu la moitié de ſes troupes. L'année d'après il y envoya une autre flotte, qui revint encore ſans avoir rien fait. On a attribué ſon inaction à une lettre que le cardinal de Richelieu engagea la reine, dit-on, à lui écrire. Ce miniſtre, haï des Anglois & mépriſé des François, fut aſſaſſiné la même année 1628, par un nommé *Felton*, qu'il avoit mécontenté.

BUCKINGHAM, (George Villiers, duc de) né à Londres en 1627, mort en 1687, après avoir été ambaſſadeur en France. Parmi ſes ouvrages on diſtingue ſa comédie intitulée : *La Répétition.* Il y tourne en ridicule les poëtes tragiques de ſon tems, & en particulier Dryden, qui ne manqua pas de le lui rendre. On la trouve dans le recueil de ſes Œuvres, à Londres, 1715, 2 vol. in-8°.

BUCKINGHAM, (Jean Scheffield, duc de) *voyez* SCHEFFIELD.

BUCKLIN, *voyez* FAGE & BEUCKELTS.

BUCQUET, (Jean-Baptiſte) ſavant médecin de Paris, mort à l'âge de 33 ans, le 25 janvier 1780. On a de lui : I. *Introduction à l'étude des corps naturels, tirés du regne végétal*, 1773, 2 vol. in-12 ; bon ouvrage. II. *Diſſertation ſur l'aſphyxie & ſur la maniere de préparer l'opium*, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, dont il étoit membre. Une étude trop conſtante abrégea ſes jours.

BUCY, (Simon de) eſt le premier qui porta le titre de premier-préſident du parlement de Paris, par ordonnance de Philippe de Valois, en 1344. Il fut employé au traité de Brétigny, & mourut en 1368.

BUDA, frere d'Attila, régna, dit-on, avec ſon frere, & gouvernoit la Hongrie, tandis que le *Fléau de Dieu* dévaſtoit l'Europe. Il bâtit la ville de Bude, capitale du royaume. Les Chroniques de Hongrie ne ſont pas bien authentiques dans ce qui ſe rapporte relativement à cette époque de l'hiſtoire du pays.

BUDDÆUS, (Jean-François) né à Anclam en Poméranie, l'an 1667, fut profeſſeur de grec & de latin à Cobourg ; de morale & de politique à Hall ; & enfin de théologie à Iene où il mourut en 1705. On a de lui : I. *Elementa Philoſophiæ practicæ, inſtrumentalis & theoreticæ*, 3 vol. in-8°., que la plupart des profeſſeurs des univerſités proteſtantes d'Allemagne ont pris durant quelque tems, pour texte de leurs leçons. II. Une *Théologie*, eſtimée par les Luthériens, en 2 vol. in-4°. III. Le grand *Dictionnaire hiſtorique allemand*, imprimé pluſieurs fois à Leipſick & à Bâle en 2 vol. in-fol. IV. Un *Traité de l'Athéiſme & de la Superſtition*, 1717, in-8°., dont nous avons une traduction françoiſe, Amſterdam, 1740, in-8°. V. Pluſieurs ouvrages ſur l'Ecriture-Sainte : *Miſcellanea ſacra*, 3 vol. in-4°. ; *Hiſtoria eccleſiaſtica Veteris Teſtamenti*, Hall, 1720, 2 vol. in-4°. Cette Hiſtoire eſt aſſez bien faite & eſtimée. VI. *Diſſertatio de Ludovico IV, Imperatore*, Iene, 1689, in-4°., curieuſe

& ſavante. VII. *Selectorum juris naturæ & gentium diſſertatio*, Hall, 1717. Le but de l'auteur eſt de ſoutenir les droits de la maiſon d'Autriche ſur le royaume d'Eſpagne, contre le teſtament de Charles II. En 1719, on publia ſous ſon nom *Eccleſia Romana cum Ruthanicâ irreconciliabilis ;* mais cette diatribe fanatique eſt d'un archevêque de Novogorod, luthérien dans l'ame, qui cherchoit à empêcher la réunion que le czar Pierre ſembloit ſouhaiter alors entre les deux égliſes.

BUDDÆUS, (Auguſtin) médecin du roi de Pruſſe & conſeiller de la cour, profeſſeur d'anatomie à Berlin, & membre de l'académie de cette ville, mourut en 1753, après avoir donné différentes Diſſertations dans les *Miſcellanea Berolinenſia.*

BUDÉ, (Guillaume) naquit à Paris en 1467, d'un ſecrétaire du roi. Sa jeuneſſe fut ſi diſſipée, qu'il ne fut pas poſſible de lui faire faire ſes études. Le goût pour les lettres ne lui vint, que lorſque les feux du premier âge ſe furent amortis. Il commença tard, mais ſes progrès furent rapides. Les langues grecque & latine lui devinrent auſſi familieres que ſa langue maternelle. Il fut bientôt l'oracle des ſavans. Son traité *de Aſſe*, Veniſe, 1522, in-8°., ſur les anciennes monnoies, dans lequel brillent les connoiſſances de l'antiquité la plus ténébreuſe, lui fit beaucoup d'admirateurs & de jaloux. Eraſme, qui l'appella dès-lors *le prodige de la France*, ne put ſe défendre d'un mouvement d'envie. Budé eſt le premier ſavant François qui ait écrit avec ſuccès ſur cette matiere difficile. M. Paucton & Romé de l'Iſle ont depuis couru la même carriere avec un ſuccès qu'ils ont dû en grande partie aux avances faites par Budé. François I connut ſon mérite. Il l'honora de ſa familiarité, le fit maître des requêtes, lui confia ſa bibliotheque, & le nomma ambaſſadeur auprès de Léon X. Ce fut à ſa perſuaſion & à celle de du Bellay que ce roi fonda le college-royal. Budé mourut en 1540, à 73 ans, après avoir ordonné qu'on l'enterrât ſans pompe. Cette ſimplicité de ſes funérailles jeta quelque ſoupçon ſur ſa croyance ; on l'attribua au mépris des cérémonies de l'Egliſe que les novateurs improuvoient ; mais il eſt plus juſte d'en chercher le motif dans un ſentiment d'humilité chrétienne. Ce ſavant ajoutoit à ſon mérite littéraire, les qualités de chrétien, de citoyen & d'ami. La femme de Budé lui ſervoit de ſecond dans l'étude ; elle lui cherchoit les paſſages & les livres, ſans oublier les affaires domeſtiques. Budé ayant été averti, tandis qu'il étoit dans ſon cabinet, que le feu venoit de prendre à la maiſon : *Avertiſſez ma femme*, répondit-il froidement ; *vous ſavez que je ne me mêle point du ménage...* Jacques de Ste.-Marthe prononça ſon Oraiſon funebre, & Louis le Roy écrivit ſa Vie. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle en 1557, en 4 vol. in-fol. avec une longue préface de Celius Secundus Curio. Ce recueil renferme la traduction de quelques Traités de Plutarque ; des Remarques ſur les Pandectes ;

des Commentaires sur la langue grecque, imprimés séparément, Paris, 1548, in-fol.; un *Traité de l'institution d'un Prince*, adressé à François I, & d'autres écrits. Le style en est dur & scabreux. Il semble que l'auteur ait ramassé les termes les plus extraordinaires de la langue latine, pour se rendre inintelligible; il ne manque pourtant pas de force ni d'énergie. Quant aux maximes répandues dans son *Institution*, elles sont assez communes; « mais c'est toujours beau-» coup, dit l'auteur des *Trois* » *Siecles*, de savoir s'attacher » à celles qui sont avouées de » tout le monde, & de se ga-» rantir de la démangeaison » d'en hazarder de nouvelles, » dont souvent le premier effet » est d'étonner par la hardiesse, » & le second d'abuser par l'er-» reur ».

BUEIL, (Jean du) conseiller & chambellan du roi & du duc d'Anjou, maître des arbalêtriers de France, étoit seigneur de Montrésor & de plusieurs autres lieux, & descendoit d'une famille noble & ancienne. Il se distingua par sa valeur, & fut tué à la bataille d'Azincourt, en 1415. Jean de Bueil, son fils, amiral de France & comte de Sancerre, fut appellé *le fléau des Anglois*.

BUEIL, *voyez* RACAN.

BUFFARD, (Gabriel-Charles) célebre canoniste, chanoine de Bayeux, naquit en 1683 au Fresne, près de Condé-sur-Noireau. Après avoir professé la théologie durant quelques années en l'université de Caen, il fut obligé de quitter sa chaire, pour son attachement aux opinions contraires à la bulle *Unigenitus*. Il se retira à Paris, où il mourut le 7 décembre 1763. On a de lui: I. *Défense de la fameuse Déclaration faite par le Clergé*, traduite du latin de Bossuet, 1736, in-4°. II. *Essai d'une dissertation où l'on fait voir l'inutilité des nouveaux formulaires*, 1738, in-4°.

BUFFET, (Marguerite) dame Parisienne, s'est fait un nom par ses *Eloges des illustres savantes*, tant anciennes que modernes; & par des *Observations sur la langue françoise*. Elle faisoit profession d'enseigner aux personnes de son sexe, l'art de bien parler & d'écrire correctement.

BUFFIER, (Claude) né en Pologne de parens François, l'an 1661, se fit jésuite en 1679. Après avoir fait un voyage à Rome, il se fixa en France dans la capitale. Il mourut au college de sa société à Paris, en 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux ont été recueillis dans son *Cours des Sciences par des principes nouveaux & simples, pour former le langage, l'esprit & le cœur*, 1732, in-fol. Ce recueil renferme sa *Grammaire françoise sur un plan nouveau*, éclipsée par celles de Restaut & de Wailly, qui lui doivent beaucoup; son *Traité philosophique & pratique d'Eloquence*, semé de raisonnemens métaphysiques, autant que de préceptes; sa *Poétique*, monotone, froide, languissante, est une des preuves qu'on peut raisonner sur la poésie, sans être animé du feu des poëtes; ses *Elémens de métaphysique*; son *Examen des préjugés de Bayle*; son *Traité de la société civile*; son *Exposition des preuves de*

la Religion; & d'autres écrits mêlés de réflexions, la plupart judicieuſes. Les encyclopédiſtes ont tiré de ce *Cours des ſciences* pluſieurs articles auxquels ils n'ont pas jugé à propos de citer le nom de l'auteur. On a encore de ce jéſuite : I. L'*Hiſtoire de l'origine du royaume de Sicile & de Naples*, in-12 : ouvrage dont on ſe ſert, parce qu'on n'en a pas de meilleur. II. *Pratique de la mémoire artificielle, pour apprendre la Chronologie & l'Hiſtoire univerſelle*, en 2 vol. in-12 : livre où la matiere eſt peu approfondie, & qui n'eſt preſque plus d'aucun uſage. L'auteur a reſſerré dans des vers techniques, les principaux événemens, & les noms des grands ſouverains. Méthode qui n'a paru bonne qu'à des inſtituteurs peu inſtruits de la marche & du développement des facultés intellectuelles; elle n'eſt réellement propre qu'à rebuter la jeuneſſe qui, au-lieu des attraits de l'hiſtoire, n'apperçoit qu'un grimoire de vers barbares, bien plus difficiles à comprendre & à retenir que l'hiſtoire même. » En général, dit un auteur qui poſſédoit la méthode & l'expérience de l'enſeignement, » les vers techniques ſont un » mauvais moyen d'apprendre; » on doit l'employer tout au » plus dans l'enſeignement des » langues; le mot, le genre, » le régime, &c., faiſant tout » l'objet de la leçon, elle peut » être toute entiere renfermée » dans un vers. De plus, cette » ſcience n'ayant aucune regle » naturelle; mobile, arbitraire, » & dépendant uniquement des » caprices de l'uſage; aride par » elle-même, & dénuée des » reſſources de l'imagination » comme de celles du jugement : elle ne perd rien à » être conſignée dans de mauvais vers, dont la cadence » connue ſert à placer dans la » mémoire une multitude de » préceptes ſans ſuite & ſans » lien. Il n'en eſt point ainſi » de la géographie, de l'hiſtoire, & d'autres ſciences » qu'on a voulu aſſervir à des » méthodes ingrates, ſqueleteuſes, inutilement & déraiſonnablement pénibles, & » totalement décourageantes » pour la jeuneſſe ». Il faut convenir cependant que dans toutes les ſciences, il y a certaines énumérations & nomenclatures, dont des vers techniques peuvent faciliter le ſouvenir exact, & la récitation méthodique. III. Une *Géographie univerſelle*, in-12, avec des vers de la même eſpece, & des cartes inexactes. On en a donné une édition entiérement refondue, & aſſortie à l'état géographique & politique actuel du globe terreſtre, à Liege, 1786, avec de nouvelles cartes. IV. *Introduction à l'Hiſtoire des Maiſons ſouveraines de l'Europe*, Paris, 1717, 3 vol. in-12 : ouvrage peu correct. On a encore de lui quelques Poéſies; la *Priſe de Mons*, le *Dégat du Parnaſſe*, les *Abeilles*, &c. Le ſtyle de Buffier, dans ſes vers & dans ſa proſe, eſt plus facile que châtié. C'étoit un homme laborieux, & plein de vertu.

BUFFON, (George-Louis Le Clerc, comte de) intendant du jardin & du cabinet d'hiſtoire naturelle du roi de France, naquit à Montbard en

Bourgogne, d'un conseiller au parlement de Dijon, le 7 septembre 1707. Il eut pour directeur de ses premiers débuts le célebre Réaumur, & fut puissamment protégé par madame de Pompadour. Après avoir publié plusieurs Mémoires sur différens objets, mais particuliérement sur la physique, il se fit la plus grande réputation par son *Histoire Naturelle*, publiée successivement en plusieurs volumes in-4° & in-8°. Il mourut à Paris, le 16 avril 1788, à 81 ans. Comme physicien, il a pu essuyer des critiques; comme écrivain, il ne mérite que des éloges; & c'est avec raison qu'un juge impartial a dit en parlant de sa mort: « C'est une » vraie perte nationale; perte » d'autant plus sensible, qu'elle » ferme la chaîne de tous les » écrivains de génie que la » France a produits, sans interruption, pendant près de » deux siecles, depuis Malherbe jusqu'à M. de Buffon. » Quelles tristes réflexions se » présentent à l'esprit, quand » on songe que celui-ci n'est » pas seulement remplacé; » mais qu'il se trouve un intervalle immense entre lui » & presque tous les auteurs » actuels! Quel modele vivant » pourra-t-on désormais oppo» ser à cet essaim de barbares » qui inondent la littérature & » les sciences »! Cet éloge n'est pas exagéré dès que l'on ne considere dans M. de Buffon que son éloquence, son ton élevé, noble, imposant, ses images si vives, si brillantes, ses descriptions si vraies, si naturelles, les formes heureuses de son style. Les systêmes qu'il a imaginés ou adoptés, ont pu diminuer sa gloire; ses *Epoques de la nature* sur-tout, ont paru refroidir l'enthousiasme de plusieurs de ses partisans: cependant dans le fond ces *Epoques* se trouvoient déjà, à quelques variations près (car M. de Buffon y étoit fort sujet), dans l'*Histoire Naturelle*; & c'est peut-être faute d'avoir lu avec attention la partie systématique de ce grand ouvrage, que tant de personnes ont été étonnées des paradoxes contenus dans les *Epoques*. Une considération, peut-être plus propre à faire oublier les torts de l'auteur, que toute espece d'apologie, est la tranquillité, on peut dire, la docilité avec laquelle il a vu les réfutations qui ont paru de cet ouvrage. M. de Buffon n'avoit pas cet égoïsme inquiet & irritable de la plupart des écrivains modernes; il supportoit la critique, s'en servoit quelquefois, & ne s'en offensoit jamais. Plus d'une fois il a désavoué ce que ses écrits contenoient de contraire à une science bien plus sûre que toutes les connoissances humaines; & sa mort vraiment chrétienne prouve que, si dans le jeu de ses hypotheses il s'est quelquefois écarté des vérités étroitement liées avec une religion divine, son cœur n'eut jamais de part aux écarts de l'imagination. Voici comme le *Journal de Paris* (1788, N°. 125) s'exprime au sujet de cette mort. « Je ne » parlerai plus que de l'un de » ses plus constans attachemens, celui qu'il avoit voué » au P. Ignace Bougault, capucin, qu'il étoit parvenu à » faire nommer curé de Buffon.

» Cette

» Cette liaiſon a duré plus de » cinquante ans. Pendant le ſé- » jour que M. de Buffon faiſoit » à Montbard, le P. Ignace » ne manquoit jamais de venir » deux fois par ſemaine dîner » avec ſon ami; & M. de Buf- » fon, quand il ſe portoit bien, » alloit à ſon tour dîner quel- » quefois chez le P. Ignace. En » un mot, c'étoit le P. Ignace » qui avoit la confiance toute » entiere de M. de Buffon. » Auſſi, lorſqu'il eſt accouru » à Paris dans les derniers mo- » mens qui ont précédé la mort » de ce grand homme, M. de » Buffon qui, depuis pluſieurs » jours, ne parloit preſque plus, » a repris ſes forces en re- » voyant ſon ancien ami. Après » s'être entretenu quelque tems » avec lui, il a commencé à » lui faire, d'une voix élevée, » & ſans s'inquiéter des ſpecta- » teurs, la confeſſion de toute » ſa vie; il a été le premier à » lui parler des devoirs de la » religion, qu'il a tous remplis » en préſence de pluſieurs per- » ſonnes». Une fin ſi chrétienne affoiblira ſans doute un peu l'en- thouſiaſme que la ſecte philoſo- phique a conſtamment montré pour la gloire de cet habile écri- vain; mais les gens de bien en honoreront davantage ſa mé- moire. Les cauſes qui déter- minent aujourd'hui les éloges & l'admiration des trompettes de la célébrité, ne ſont pas celles qui ſont les plus cheres au cœur de l'homme vertueux. Peintre & ſecrétaire de la na- ture, M. de Buffon eût été moins célébré, ſi contre ſon in- tention, il n'avoit deſſiné des plans de création où le matéria- liſme & le fataliſme ont cru trou- ver des appuis à leurs ſyſtêmes: motifs d'applaudiſſement que l'éloquent écrivain eût déteſtés, s'il les avoit ſoupçonnés. — In- dépendamment de ce que nous avons dit des graces de ſon ſtyle, des tableaux pittoreſques & animés, qui malgré pluſieurs inexactitudes dureront autant que les choſes qui en ſont l'ob- jet, on ne peut lui refuſer d'a- voir étendu les recherches ſur des objets de phyſique, & d'avoir en quelque façon géné- raliſé le goût de l'hiſtoire natu- relle. Mais ſi d'un côté ce goût a ſervi à répandre du jour ſur des matieres intéreſſantes, on ne peut diſconvenir qu'il n'ait enfanté des imitations gauches & indignes du modele, des erreurs ſans nombre, des ſpécu- lations quelquefois monſtrueu- ſes; quelquefois ridicules, tou- jours étrangeres au véritable état des choſes & à l'état phyſi- que du monde. Delà cette multi- tude de jeunes gens & d'écri- vains ſuperficiels qui, pour me ſervir de l'expreſſion d'un hom- me célebre, ont oſé manier avec des mains impures & profanes ce qu'il y avoit de plus ſacré dans les myſteres de la nature. » L'Hiſtoire naturelle, dit un » écrivain moderne, entre ici » dans l'obſervation générale » qu'on peut faire ſur les ſcien- » ces & les lettres: dès qu'elles » deviennent un objet d'occu- » pation ou même d'amuſe- » ment & de prétention pour » la multitude, il en réſulte » des inconvéniens & des maux » ſérieux de plus d'un genre. » Et pour ne rien diſſimuler, » l'étude de la phyſique & de » l'hiſtoire naturelle, eſt peut- » être plus dangereuſe que

» toute autre pour les esprits » frivoles & présomptueux, par » les faux systêmes auxquels » elle donne particuliérement » lieu : systêmes qui ne sont » rien moins qu'indifférens à la » science religieuse & morale » qui fait le bonheur des parti- » culiers, ainsi que la tranquil- » lité des empires ». A cette observation on peut joindre l'extrême licence qui regne dans quelques descriptions de l'*Histoire Naturelle*, & qui ne peut produire dans de jeunes lecteurs sur-tout, que des impressions défavorables aux mœurs. « M. » de Buffon », dit un homme qu'on ne peut taxer d'excéder en scrupules, » savoit bien qu'il » n'écrivoit pas un traité de » médecine : il savoit bien qu'il » travailloit pour les gens du » monde, & que cette indiffé- » rence philosophique ne seroit » pas la vertu de la foule de » ses lecteurs : il est plus que » probable qu'il auroit été bien » fâché de n'être lu que par » des philosophes. La nécessité » supposée d'entrer dans ces » détails, n'empêchoit pas » qu'ils ne fussent susceptibles » de quelques modifications : » mais au reste, quelque juge- » ment qu'on porte de cette » partie de son ouvrage, s'il » y a des excuses pour la naï- » veté de l'écrivain, il n'y en » a pas pour la sécurité des » parens, des meres sur-tout ». — On a recueilli *les Œuvres* du comte de Buffon en 35 vol. in-4°, & 52 vol. in-12. Cette collection renferme la *Théorie de la terre*, l'*Histoire de l'Homme*, celle des *Animaux quadrupedes*, celle des *Oiseaux*, continuée par Montbelliard, celle des *Minéraux*; ses recherches sur *les bois*, ses *Epoques de la nature*, ses *Discours* à l'académie. — Parmi ceux qui ont redressé les erreurs de l'illustre naturaliste, il faut distinguer l'abbé de Lignac dans les *Lettres d'un Américain*; *Le Monde de verre* de l'abbé Royou (quoique tous leurs raisonnemens ne soient pas exacts); les *Lettres Helviennes* de l'abbé Barruel. Je n'ose, sans m'exposer au reproche d'égoïsme, renvoyer aussi à l'*Examen impartial des Epoques*, mais je citerai avec confiance les *Lettres sur la structure actuelle de la terre* (*Journ. hist. & litt.* 15 décembre 1787, pag. 551), dont l'auteur est M. Howard, d'une illustre famille Angloise, domicilié à Tours. On a publié sa *Vie* en 1 vol. in-12, 1788. — Ceux qui voudroient toujours voir le mérite réuni à la modestie, n'ont pas approuvé que de son vivant il se soit laissé ériger une statue dans le cabinet d'histoire naturelle, dont il étoit intendant, & d'avoir laissé donner son nom à une rue qui aboutit à ce cabinet. On doit encore à M. de Buffon *la Statique des Végétaux*, traduite de l'anglois de Hales, 1735, in-4°, & 2 vol. in-8°, 1779, & *la Méthode des fluxions & des suites infinies*, traduite du latin de Newton, 1740, in-4°. — Le Miroir ardent qu'il a exécuté avec succès, n'est point une invention qui doive lui être attribuée, parce qu'on en trouve une description très-détaillée dans la *Magia Catoptrica* du P. Kircher. *Voyez* ARCHIMEDE.

BUGENHAGEN, (Jean) ministre protestant, né à Wollin dans la Poméranie, en 1485,

d'abord prêtre & adverſaire de Luther, fut enſuite ſon partiſan & un de ſes miſſionnaires. Il répandit ſes erreurs dans une grande partie de l'Allemagne. Il mourut en 1558, miniſtre de Wittemberg, & marié. On a de lui des *Commentaires ſur l'Ecriture-Sainte*, en pluſieurs vol. in-8° ; & d'autres ouvrages, où l'on trouve les erreurs de ſon maître, ſans y rencontrer ſon emportement. On diſtingue ſon *Hiſtoire de Poméranie*, 1728, in-4°.

BUGNYON, (Philibert) né à Mâcon, avocat du roi en l'élection de Lyon, mourut vers 1590. Il a donné quelques Poéſies, & un livre intitulé : *Leges abrogatæ*, dont la meilleure édition eſt de Bruxelles, 1702, in-folio, réimprimé en 1717. *Voyez* la liſte de ſes ouvrages dans la *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*, par l'abbé Papillon.

BUINAM, *voyez* BUYNAM.

BUISSON, (Jean de) ou RUBUS, né à Ville, près d'Ath en Hainaut, docteur de l'univerſité de Douay, où il eſt mort le 11 avril 1595, nous a laiſſé : I. Une *Verſion de la Logique d'Ariſtote*, Cologne, 1572, in-4°. II. *Hiſtoria & harmonia evangelica*, Liege, 1593, in-12, qu'Antoine Arnauld retoucha & publia à Paris, 1654. On l'a fait entrer en latin & en françois dans la Bible de Saci, Paris, 1715, in-folio, tome 3.

BUISTER, (Philippe) ſculpteur, né à Anvers en 1594, & mort à Paris en 1688, décora la France de pluſieurs de ſes ouvrages, vers le milieu du 17e ſiecle ; du Tombeau du cardinal de la Rochefoucauld, qui orne l'égliſe de Ste Genevieve ; & de pluſieurs autres morceaux, qu'on voit dans le parc de Verſailles.

BUKENTOP, (Henri de) ſavant recollet d'Anvers, né vers l'an 1654, s'appliqua à l'étude des langues ſavantes & à l'Ecriture-Sainte, fut élevé à différentes charges dans ſon ordre, & mourut à Louvain le 27 mai 1716. On a de lui beaucoup d'ouvrages en latin ſur l'Ecriture-Sainte ; les principaux ſont : I. *Dictionnaire où l'on explique les termes les plus difficiles de la Vulgate*, Louvain, 1706, in-8°, utile & ſavant. II. *Regles pour l'intelligence de l'Ecriture, tirées des ſaints Peres*, 1706. III. *Traités ſur les ſens de l'Ecriture*, 1704. Il traite cette matiere fort méthodiquement, & démêle avec ſagacité les équivoques. IV. *Lux de Luce*, Cologne, & dans la réalité, Bruxelles, 1710, in-4°. Ouvrage diviſé en trois parties ; dans la premiere il emploie les textes originaux pour fixer le ſens des expreſſions ambiguës où équivoques de la Vulgate ; dans la ſeconde partie, il y examine les variantes de la Vulgate, & y prouve la juſteſſe du choix qu'on a fait pour les éditions de Sixte V, & de Clément VIII ; dans la troiſieme, il compare ces deux éditions, & en marque exactement toutes les différences qui ſont peu importantes, & réfute ainſi par une preuve de fait, le *Bellum papale* de Thomas Jamès (*voyez* ce mot). Il fait enſuite des remarques judicieuſes ſur les variantes de ces deux éditions, & ſur les différences qui ſe trouvent dans celle de Clé-

ment VIII, de l'an 1592, & celle de 1593, de même qu'entre ces dernieres & celles de Plantin. Il a encore fait plusieurs écrits contre la traduction flamande des Pseaumes & du Nouveau-Testament, imprimée à Emmerick, où il releve les infidélités & les autres défauts du traducteur Gilles de Witte. Tous les ouvrages de P. Bukentop sont d'une latinité nette & facile.

BULCOLD, *voyez* JEAN DE LEYDEN.

BULENGERUS, *voyez* BOULENGER (Jules-César).

BULIS, *voyez* EGYPIUS.

BULL, (George) né à Wels dans le Sommerset, en 1634, mourut en 1710, évêque de S. David, avec la réputation d'un théologien profond. Il défendit la foi du concile de Nicée sur la Divinité de J. C., par les écrits des Peres qui ont vécu avant ce concile. Il fit voir, contre les Ariens & les Sociniens, que depuis la naissance du christianisme jusqu'alors, il n'y avoit eu dans l'Eglise qu'une même foi & un même langage. Son principal ouvrage sur cette matiere est intitulé : *Defensio fidei Nicenæ*, &c., Oxford, in-4°, 1685. En 1694, il donna au public un autre ouvrage, sous le titre de *Judicium Ecclesiæ Catholicæ trium priorum sæculorum*, &c. Cette production estimable fut envoyée au grand Bossuet, par Nelson. Ce prélat écrivit une lettre à celui-ci, pour être communiquée à Bull. Il remercioit ce savant dans les termes les plus flatteurs, de la part de l'assemblée du clergé, des services que son livre rendoit à l'Eglise & à la Religion. Le 3e écrit de Bull sur cette importante matiere, est intitulé : *Apostolica & primitiva traditio*, &c. Tous ces ouvrages ont été rassemblés par Grabe, & donnés au public en 1703, à Londres, in-fol. Ce savant éditeur a ajouté à la fin de chaque chapitre bien des passages des Peres, qui avoient échappé aux recherches de Bull. On voit aussi dans ce recueil l'*Harmonia apostolica*, où l'auteur montre l'accord qu'il y a entre S. Jacques & S. Paul, sur la foi & les bonnes œuvres. On publia en 1713 sa *Vie* par Robert Nelson, in-8° ; & ses *Sermons* en 3 vol. in-8°.

BULLANDE, (Gabriel de) Capucin de la province de Paris, se fit un nom parmi les mathématiciens de son tems, & publia sur l'astronomie un ouvrage intitulé : *Tabulæ Ambianenses in quibus datur nova methodus supputandi motus planetarum*, Paris, 1648, in-4°.

BULLET, (Jean-Baptiste) mort à Besançon en 1775, à 76 ans, étoit doyen de l'université de cette ville, & professeur en théologie depuis 1728. Sa vaste mémoire ne laissoit rien échapper ; & quoique livré à des études rebutantes, il étoit d'un caractere doux & d'un accès facile. Ses ouvrages sont de deux genres ; les uns roulent sur la religion, les autres sur des recherches d'érudition. Les principaux sont : 1. *Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls auteurs juifs & païens*, 1764, in-4°. « On n'y trouve » pas tout-à-fait, dit un cri» tique, l'élégance, la noblesse » & la vivacité du style con» venables à l'histoire ; mais

» ces qualités qui ne dépendent » peut-être pas de l'auteur, » ſont remplacées par la mé- » thode, la bonne critique & » l'érudition ». Le P. de Colonia l'avoit devancé dans cette recherche, qui a auſſi occupé M. Lardner (*voyez* ces deux articles). II. *L'exiſtence de Dieu démontrée par la nature*, 2 vol. in-8°. III. *Réponſe aux difficultés des Incrédules contre divers endroits des Livres-Saints*, 3 vol. in-12. Ces deux écrits ſont très-eſtimés. Dans le dernier, il fait diſparoître bien de prétendues contradictions, que les eſprits-forts avoient voulu trouver dans l'Ecriture. IV. *De Apoſtolica Eccleſiæ Gallicanæ origine*, 1752, in-12. V. *Mémoire ſur la Langue Celtique*, 1754 à 1759, 3 vol. in-fol. C'eſt l'ouvrage qui a le plus contribué à ſa réputation. VI. *Recherches hiſtoriques ſur les cartes à jouer*, 1757, in-8°. VII. *Diſſertations ſur l'Hiſtoire de France*, Beſançon, 1759, in-8°. L'auteur propoſe des vues nouvelles ſur différens points de cette Hiſtoire; mais la plupart ne ſont fondées que ſur des étymologies tirées de la langue celtique. VIII. *Diſſertations ſur la Mythologie françoiſe, & ſur pluſieurs points curieux de l'Hiſtoire de France*, Paris, 1771, in-12. Elles ſont au nombre de neuf. Les trois premieres concernent *Meluſine*, la reine *Pédauque*, & le *Chien de Montargis*. Les autres ont pour objet principal de prouver que Hugues-Capet eſt monté légitimement ſur le trône; que Rome a été priſe deux fois par les Gaulois, &c.

BULLET, (Pierre) habile architecte François, étudia ſon art ſous François Blondel, & l'exerça avec ſuccès. La porte de ſaint Martin à Paris a été élevée ſur ſes deſſins. On a de lui: *Architecture pratique*, 1691; livre utile, ſouvent reimprimé. L'auteur mourut au commencement du 18e. ſiecle.

BULLINGER, (Henri) né en 1504 à Bremgarten, réſolut d'abord de ſe faire Chartreux. Il changea de deſſein en liſant Mélanchthon; devint zuinglien, profeſſa à Zurich, eut part aux querelles excitées dans cette égliſe par les opinions nouvelles, & mourut en 1575, à 71 ans. On a de lui environ 80 Traités différens ſur des matieres theologiques. Il dit dans ſa préface ſur l'*Apocalypſe*, qu'il n'y aura certainement point d'autre Ante-Chriſt que le pape; & que S. Jean ayant voulu adorer l'Ange, penſa tomber dans un acte d'idolâtrie.

BULLION, (Claude de) ſurintendant des finances en 1632, préſident-à-mortier au parlement de Paris en 1636, mort d'apoplexie en 1640, fut employé dans diverſes négociations & affaires importantes. Il paſſoit pour l'un des miniſtres les plus habiles de ſon ſiecle, & des hommes les plus généreux. C'eſt lui qui fit frapper, en 1640, les premiers louis qui aient paru en France.

BULONDE, (Henri) Jéſuite, prédicateur de la reine de France, quitta ce royaume à la ſuppreſſion de ſa ſociété en 1762, ſe retira à Dinant dans la principauté de Liege, pour y vivre dans l'état qu'il avoit embraſſé, & auquel il étoit très-attaché. Il y mourut vers l'an 1772, après avoir publié des

Sermons, Liege, 1770, 4 vol. in-12. Les raisonnemens y sont bien développés, les principes lumineux, l'éloquence douce & naturelle, les tableaux gracieux; mais on desireroit plus de mouvement & d'élévation.

BULTEAU, (Louis) naquit à Rouen en 1625. Il posséda pendant quelque tems la charge de secrétaire du roi, qu'il quitta pour se faire clerc & commis de la congrégation de S. Maur (Ces commis sont des agrégés à la congrégation, qui font deux ans d'épreuve & ne portent point l'habit monastique). Il passa le reste de ses jours dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, & mourut en 1693. On a de lui : I. *Essai de l'Histoire monastique de l'Orient*, 1680, in-8°. C'est un tableau fidele de la vie cénobitique, telle qu'elle étoit dans les premiers tems. Il décrit l'institut, les regles, la vie des solitaires de l'antiquité; & prouve que les congrégations & les chapitres des moines ne sont pas des institutions nouvelles. II. *Abrégé de l'Histoire de l'ordre de saint Benoît*, 2 vol. in-4°., 1684. Il y rapporte l'établissement & les progrès de l'état monastique en Occident, comme il l'avoit fait pour l'Orient. Cette Histoire exacte, & aussi circonstanciée qu'il le faut, ne va que jusqu'au 10e. siecle. III. *Traduction des Dialogues de S. Grégoire le Grand*, avec des notes, 1689, in-12. IV. *Défense des sentimens de Lactance sur le sujet de l'usure, contre la censure d'un ministre* (Gallæus); Paris, 1671, in-12. On a encore de lui une traduction d'un petit livre de morale de Jean-Louis Vivès, intitulé : *Introduction à la Sagesse*; & d'un autre qui a pour titre: *Cura pastoralis*; imprimés en 1670.

BULTEAU, (Charles) frere du précédent, est auteur d'un *Traité de la préséance des Rois de France sur les Rois d'Espagne*, Paris, 1674, in-4°.; & a publié : *Annales Francici ex Gregorio Turonensi, ab anno 458 ad annum 591*; Paris, 1699, in-fol. Il étoit aussi savant dans les matieres profanes, que son frere dans les ecclésiastiques. Il mourut en 1710, à 84 ans.

BUNEL, (Pierre) né à Toulouse, d'un pere Normand, fut attaché d'abord à Lazare Baïf, ambassadeur de France à Venise, & à George de Selve, évêque de Lavaur, qui le remplaça. Il fut ensuite gouverneur des fils du président du Faur. Il conduisoit ses éleves en Italie, lorsqu'il mourut d'une fievre chaude en 1546, à Turin, âgé de 47 ans. Bunel étoit un de ces savans sans passion, sans ambition, qui se bornent à vivre avec leurs livres & leurs amis. On a de lui : I. Des Lettres latines très-curieuses & écrites purement. La meilleure édition est celle de Graverol, in-8°., en 1687, avec des notes. II. *Défense du Roi* (François I), *contre les calomnies de Jacques Omphalius*, Paris, 1544, in-4°. On voit le buste de Bunel à l'hôtel-de-ville de Toulouse, parmi ceux des hommes qui l'ont illustrée.

BUNEL, (Guillaume) professeur de médecine à Toulouse, publia en 1513 un *Traité sur la peste*, in-4°. — Il y a eu aussi un célebre peintre de ce nom, JACOB BUNEL, né à Tours

en 1558, qui vint à Paris, & fut premier peintre de Henri IV. On assure que sa femme le surpassa dans l'art de la peinture. On remarque à Paris, *l'Assomption* aux PP. Feuillans, & la *Pentecôte*, aux grands Augustins, qui sont de lui.

BUNON, (Robert) né à Châlons en Champagne, l'an 1702, chirurgien-dentiste à Paris, & dentiste de Mesdames, mourut dans cette capitale en 1748, à 46 ans. On estime les ouvrages qu'il a publiés sur son art. I. Une *Dissertation sur les dents des femmes grosses.* II. *Essai sur les maladies des dents.* III. *Expériences & démonstrations faites à la Salpétriere & à St.-Côme*, in-12.

BUNOU, (Philippe) Jésuite, né à Rouen, mourut recteur du college de Rennes, le 11 octobre 1739. On a de lui: I. Un *Traité sur les Barometres*, Rouen, 1710. II. *Abrégé de géographie, suivi d'un Dictionnaire géographique françois & latin*, Rouen, 1716, in-8°.; bon & fort méthodique. III. Traduction en vers françois de deux pieces du P. Commire, intitulées, l'une: *Description des fontaines de S. Cloud;* l'autre, *le Théâtre des Naïades;* imprimées à la fin du tome I des Poésies du P. Commire.

BUNTING, (Henri) Saxon, florissoit sur la fin du 16e. siecle, & s'est fait connoître: I. Par une *Chronique universelle*, Magdebourg, 1608, in-fol. en latin: elle va jusqu'à l'an 1599: peu estimée. II. *Itinéraire de l'Ecriture-Sainte.* III. *Chronique de Brunswick & de Lunebourg*, que Henri Meibomius a corrigée, & continuée jusqu'en 1620; Magdebourg, 1620, in-fol. IV. *Oratio de Musica*, 1596, in-4°.

BUONACORSI, (Pierre) connu sous le nom de *Perrin-del-Vaga*, naquit à Florence en 1500. Une chevre l'alaita. Ses heureuses dispositions pour la peinture se perfectionnerent à Rome, & ensuite dans sa ville natale, qu'il quitta pour revenir à Rome. Jules Romain & le Fattore l'employerent dans les grands ouvrages dont ils avoient la direction depuis la mort de Raphaël. Buonacorsi imita heureusement ce dernier peintre dans plusieurs parties, & ne l'égala point dans l'invention, ni dans l'exécution. Il réussissoit sur-tout dans les frises, les groteſques, les ornemens de stuc, & dans tout ce qui pouvoit servir à la décoration. Ses dessins sont pleins de légéreté & d'esprit. Ce grand maître avoit commencé par peindre des cierges chez un misérable barbouilleur. Il travailloit au plafond de la salle des rois au Vatican, lorsqu'une mort subite l'enleva le 19 octobre 1547.

BUONACORTI, (Philippe) *voyez* ESPERIENTE.

BUONAMICI, (Castruccio) né à Lucques en 1710 d'une honnête famille, embrassa d'abord l'état ecclésiastique. Ses études finies, il se transporta à Rome, dans l'espoir d'y avancer sa fortune. Après un séjour de quelques années en cette ville, où il se fit connoître du cardinal de Polignac qui voulut se l'attacher, mais qu'il refusa de suivre en France; ne trouvant point dans l'église les avantages qu'il s'étoit promis,

il y renonça, pour prendre le parti des armes au ſervice du roi des Deux-Siciles. Ce changement d'état ne l'empêcha pas de ſe livrer à ſon goût pour les belles-lettres. Il écrivit en latin l'Hiſtoire des opérations militaires aux environs de Velletri, en 1744, entre les troupes Autrichiennes & Napolitaines, dans leſquelles il fut employé : cet écrit, imprimé en 1746, in-4°., ſous le titre : *De rebus ad Velitras geſtis Commentarius*, lui mérita de la part du roi de Naples une penſion, & le grade de commiſſaire-général de l'artillerie. Mais ſon ouvrage le plus conſidérable eſt l'Hiſtoire de la derniere guerre d'Italie, qui parut en 1750 & 1751, ſous ce titre : *De bello Italico, Commentarii*, in-4°., en 3 livres, dont il dédia le 1er. au roi de Naples, le 2e. au duc de Parme, & le 3e. au ſénat de Genes. Le duc de Parme récompenſa cette dédicace, en conférant, par un diplôme très-honorable, le titre de comte à l'auteur & à ſes deſcendans. Ces deux Hiſtoires, dont la narration paſſe pour être auſſi exacte que la latinité en eſt pure, ſont fort eſtimées, & ont été imprimées pluſieurs fois. On les trouve en latin & en françois dans les *Campagnes de Maillebois*, par le marquis de Pezai, Paris, 1775, 3 vol. in-4°. avec fig. Le comte Buonamici a encore compoſé un traité *de Scientia Militari*, mais qui juſqu'à préſent n'a pas vu le jour. Il mourut en 1761, à Lucques ſa patrie, où il étoit venu reſpirer l'air natal pour rétablir ſa ſanté. Il avoit reçu au baptême les noms de Pierre-Joſeph-Marie; & ce ne fut que lors de ſon entrée au ſervice de Naples, qu'il imagina d'y ſubſtituer celui de Caſtruccio, nom célebre dans les faſtes de Lucques.

BUONAMICO, (Lazare) de Baſſano, enſeigna avec réputation dans le 16e. ſiecle à Rome, à Bologne & à Padoue; & mourut dans cette derniere ville, le 11 février 1552, à 73 ans. On a de lui pluſieurs écrits qui furent bien accueillis dans leur naiſſance; entr'autres des Poéſies latines, in 8°., Veniſe, 1553, qui ſe trouvent auſſi dans différens recueils; entr'autres, dans les *Deliciæ Poetarum Italorum* de Gruter.

BUONANI, *voy.* BONANNI.

BUONAROTI, *voyez* BONAROTA.

BUONFIGLIO DE CONSTANCE, (Joſeph) chevalier de Meſſine, s'eſt diſtingué parmi les hiſtoriens d'Italie, par pluſieurs bons ouvrages en cette langue : I. L'*Hiſtoire de Sicile*, en deux parties, qui contiennent la deſcription de cette iſle, & les faits principaux, juſqu'à la mort de Philippe II; Veniſe, 1604, in-4°. Il publia une troiſieme partie, Meſſine, 1613, in-4°. II. *Deſcription de la ville de Meſſine*, en 8 livres; Veniſe, 1606, in-4°. III. *Epiſtolæ B. V. Mariæ ad Meſſanenſes veritas vindicata*; Meſſine, 1629, in-fol. Les habitans de Meſſine prétendent que la ſainte Vierge leur a écrit une lettre : elle ne contient pas plus d'une douzaine de lignes. Buonfiglio a eu le talent de faire un volume in-folio, pour en prouver la réalité.

BUONO, fameux archi-

tecte du 12e. ſiecle, a bâti la célebre tour de S. Marc, à Veniſe, & le Château de l'Œuf à Naples.

BUPALE, ſculpteur de l'iſle de Chio, ayant repréſenté le poëte Hipponax ſous une figure ridicule; le verſificateur lança contre lui une ſatyre pleine de méchanceté. Bupale n'y trouva pas de meilleure réponſe, que celle de ſe pendre. C'eſt du moins ce que rapportent quelques auteurs, quoique Pline ne ſoit pas de leur ſentiment: cet hiſtorien lui fait faire encore de beaux ouvrages après la ſatyre d'Hipponax. Bupale floriſſoit 540 ans avant J. C.

BUQUOI, (Charles de Longueval, comte de) étudia l'art de la guerre dans les Pays-Bas, ſous le duc de Parme, qui l'aimoit à cauſe de ſon pere, tué au ſiege de Tournay l'an 1581, à qui il avoit été attaché par les liens de l'amitié, & qui pour lui continuer la même marque d'affection, le mit à la tête du régiment des Wallons la même année de cette mort, lorſqu'il n'avoit encore que douze ans. Ses talens & ſa fidélité lui firent confier le commandement des armées par le roi Philippe III & l'empereur Ferdinand II. En 1618, il fut envoyé en Bohême contre les mécontens. Il y défit complettement avec une petite armée le 8 juin de l'année 1619, le comte de Mansfeld qui ſe ſauva avec peine, dangereuſement bleſſé. La même année, il repouſſa les ennemis devant Vienne. Il contribua enſuite au gain de la bataille de Prague, le 18 novembre 1620, qui ruina ſans reſſource les affaires de l'électeur Palatin, que les rebelles avoient appellé en Bohême. Les mécontens de Hongrie avoient ſuivi l'exemple de ceux de la Bohême, & avoient mis à leur tête Bethlem-Gabor, prince de Tranſilvanie. Buquoi le défit en 1621, avec une armée beaucoup inférieure, emporta Presbourg, & pluſieurs places importantes. Après quoi il alla mettre le ſiege devant Neuheuſel, que les impériaux furent obligés de lever après cinq ſemaines de tranchée ouverte. Le comte de Buquoi fut tué le 10 juillet 1621, dans une petite action qui ſe paſſa entre quinze de ſes cavaliers, & pareil nombre de Hongrois. L'auteur de l'*Etat préſent de la Hongrie* aſſure que c'eſt devant Neuſol que Buquoi fut tué. Il paroît qu'il ſe trompe. Larrey & Moréri donnent mal-à-propos le nom de bataille à cette rencontre.

BURCHARD, évêque de Worms, l'an 1000, avoit été précepteur de l'empereur Conrad, dit *le Salique*, & chanoine de la cathédrale de Liege; puis il s'étoit retiré dans l'abbaye de Lobbes, où il s'étoit fait moine. Devenu évêque, il fit venir de Lobbes le moine Olbert, qui fut depuis abbé de Gemblours, pour travailler avec lui à un recueil des Canons pour adminiſtrer le Sacrement de Pénitence. Il mourut le 20 août 1025. Ce *Recueil des Canons*, en XX livres, a été imprimé en 1549, in-fol.

BURCHIELLO, poëte Italien, plus connu ſous ce nom, que ſous celui de *Giovani di Dominico*, qui étoit ſon nom véritable. On ne s'accorde

guere ſur ſa patrie, ni ſur le tems de ſa naiſſance. L'opinion la plus ſuivie, eſt, qu'il naquit à Florence vers 1380. Quant à l'époque de ſa mort, elle paroît plus aſſurée : on le fait mourir à Rome en 1448. Ce poëte étoit barbier à Florence & ſa boutique le rendez-vous ordinaire de tous les gens-de-lettres qui vivoient alors dans cette ville. Ses Poéſies, qui pour la plupart conſiſtent en ſonnets, & ſouvent fort libres, ſont d'un genre bouffon & burleſque ; mais tellement original, que quelques poëtes ſe ſont imaginés ne pouvoir rien faire de mieux que de l'imiter, en compoſant des vers *alla Burchielleſca*. Elles ſont d'ailleurs pleines d'obſcurités & d'énigmes. Quelques écrivains ſe ſont évertués à les commenter, & entr'autres le Doni ; mais le commentaire n'eſt guere moins obſcur que le texte. Burchiello néanmoins tient une place diſtinguée parmi les poëtes Italiens. On lui reproche avec raiſon d'avoir très-peu reſpecté les mœurs ; la muſe de ce poëte barbier ne connoiſſoit aucun genre de bienſéance. Les meilleures éditions de ſes Poéſies ſont celles de Florence, chez les Juntes, en 1552 & 1568, in-8°. Ses Sonnets furent imprimés pour la premiere fois à Veniſe, en 1477, in-4°.

BURE, (Guillaume-François de) libraire de Paris, ſa patrie, s'eſt diſtingué par ſes connoiſſances dans les livres rares, & s'eſt acquis beaucoup de réputation parmi les Bibliomanes. On eſtime : I. Sa *Bibliographie inſtructive, ou Traité des Livres rares & ſinguliers*, 1763, 7 vol. in-8°. II. Le *Catalogue des Livres de M. de la Valliere*, 1767, 2 vol. in-8°. III. *Catalogue des Livres de M. Gaignat*, 1769, 2 vol. in-8°, qui ſert de ſupplément à la *Bibliographie*. IV. Son *Muſæum Typopraphicum*, 1775. M. Née, autre libraire de Paris, a donné un *Supplément à la Table* dans laquelle il indique quelques fautes échappées à M. de Bure, & fait connoître quelques auteurs qui n'ont point trouvé place dans cette *Bibliographie*, & qui méritoient cependant d'en trouver ; au reſte, il faut convenir que la plupart des livres ſont déſignés avec exactitude, & les véritables éditions marquées de maniere à les diſtinguer des contrefaçons. L'auteur eſt mort à Paris le 15 juillet 1782, à 50 ans.

BURETTE, (Pierre-Jean) médecin de la faculté de Paris, penſionnaire de l'académie des inſcriptions, profeſſeur de médecine au college-royal, naquit à Paris en 1665, & mourut dans cette ville en 1747. Il poſſédoit les langues mortes, & une partie des langues vivantes. Les *Mémoires de l'Académie des Belles-lettres* ſont pleins de ſes morceaux. On y touve des *Diſſertations ſur la danſe, le jeu, les combats, la courſe*. Il enrichit ces Mémoires de la *Traduction du Traité de Plutarque ſur la Muſique*, avec des remarques qui ſont répandues dans pluſieurs volumes de cette ſavante ſociété (*voyez* PHÉRECRATE). Il en a été tiré quelques exemplaires ſéparément, qui forment un vol. in-4°, 1735, rare. Ses Diſſertations ſur cette derniere matiere furent atta-

quées par le P. Bougeant, qui s'amuſoit quelquefois de la muſique. L'académicien avoit dit *que les anciens avoient connu le concert à pluſieurs parties.* L'illuſtre abbé de Châteauneuf ſe déclara pour lui, & Burette, fort de l'autorité d'un tel homme, ſoutint vivement ſon aſſertion. Sa bibliotheque étoit des mieux compoſées. Le Catalogue en a été donné en 1748, 3 vol. in-12. Il travailla longtems au *Journal des Savans.*

BURGENSIS *ou* BOURGEOIS, (Louis) né à Blois vers l'an 1482, & mort en 1552, devint premier médecin de François I. Il hâta, dit-on, la délivrance de ce prince, lorſqu'il étoit priſonnier à Madrid. Bourgeois perſuada adroitement à Charles V, que l'air du pays étant mortel pour ſon priſonnier, il falloit déſeſpérer de ſa guériſon. L'empereur, craignant alors de perdre ſa rançon, traita promptement avec François I, à des conditions, qu'il n'auroit pas acceptées ſans l'artifice de Bourgeois. Les hiſtoriens Eſpagnols ne conviennent pas de cette anecdote.

BURGH, (Jacques) né à Madderty, dans le comté de Perth en Ecoſſe, en 1714, s'adonna particuliérement à l'éducation de la jeuneſſe, & fit paroître pluſieurs pieces ingénieuſes, relatives aux événemens dont il étoit témoin, qui furent d'abord accueillies; mais comme ces pieces, quelque bien faites qu'on les ſuppoſe, intéreſſent principalement par les circonſtances du moment, leur ſuccès fut éphémere; il n'en eſt pas de même des ſuivantes qui lui ont ſurvécu. I. *Hymne au Créateur du monde*, 1750, in-8°. II. *Dignité de la nature humaine*, 1754, in-4°; 1767, 2 vol. in-8°. III. *Relation d'un peuple de l'Amérique Méridionale*, 1760, in-8°, dans le goût de l'*Utopie* de Thomas Morus. IV. L'*Art de parler*, 1782, in-8°. V. *Recherches politiques*, 3 vol. in-8°. Cet auteur ingénieux & ſavant mourut le 26 août 1775.

BURGHAUSEN, (Clément de) né en Baviere, entra chez les Capucins, & ſe diſtingua par ſes talens pour la prédication. Il mourut à l'âge de 36 ans, laiſſant 5 vol. in-fol. de *Sermons*, pour les dimanches & fêtes de l'année.

BURGUNDUS *ou* BOURGOINGNE, (Nicolas) né à Anguien le 29 ſeptembre 1586, ſe diſtingua dans les belles-lettres & la juriſprudence. Maximilien de Baviere lui donna la premiere chaire de droit civil à Ingolſtad en 1627, & depuis l'honora du titre de conſeiller & hiſtoriographe. L'empereur Ferdinand II lui donna les mêmes titres, & y ajouta celui de comte Palatin. En 1639, ayant été nommé conſeiller au conſeil de Brabant, il revint dans les Pays-Bas. Il vivoit encore à la fin de 1648. Il a laiſſé un grand nombre d'ouvrages: les principaux ſont: I. *Ad conſuetudines Flandriæ*, Leyde, 1634, in-12. II. *Commentarius de evictionibus*, Cologne, 1662, in-12. III. *De duobus reis*, Louvain, 1657, in-12. Les ouvrages de Burgundus ſur le droit ont été recueillis & publiés à Bruxelles, 1674, en un vol. in-4°. IV. *Poemata*, Anvers, 1621, in-12. V. *Hiſtoria Belgica*, Ingolſtad,

1629, in-4°. Elle commence à l'an 1558, & se termine à l'arrivée du duc d'Albe en 1567. Elle est exacte & fidelle. On y admire sur-tout les portraits qu'il a faits de ceux qui tiennent un rang distingué dans son Histoire. VI. *Historia Bavarica, ab anno 1313, ad annum 1347.* Il y dévoile en habile politique les différens intérêts des princes d'Italie. — Son frere, Gilles BURGUNDUS, cultiva aussi avec succès la poésie : ce qu'il a donné en ce genre a été imprimé à Gand en 1642.

BURI (Richard de) *ou* D'AUGERVILLE, savant Anglois, né vers la fin du treizieme siecle, mort le 24 avril 1345, à 59 ans, fut d'abord précepteur de son maître Edouard III, ensuite son homme de confiance dans diverses négociations, puis évêque de Durham, chancelier, grand-trésorier, & enfin plénipotentiaire pour conclure la paix avec la France. Les lettres lui ont beaucoup d'obligation. Il eut pour les sciences une avidité insatiable, & supérieure aux obstacles que lui opposoit son siecle. Ses richesses lui servirent à former une bibliotheque la plus nombreuse qu'il y eût alors en Europe, à chercher avec beaucoup de soin des manuscrits des auteurs anciens, & à en faire faire de bonnes copies. Il nous a fait part lui-même des mouvemens incroyables qu'il se donna, & des grandes dépenses qu'il fit à cet égard. C'est dans son *Traité sur l'amour & le choix des Livres*, imprimé pour la premiere fois à Spire, en 1483, & ensuite en différentes villes, sous ce titre : *Philobiblion.* Le fameux critique Fabricius ôte cet ouvrage à Buri, pour le donner au Dominicain Holkot. — Il y a un autre BURI, docteur Anglois, qui en 1690 publia l'*Evangile nud, par un véritable fils de l'Eglise*, en anglois. En voulant épurer le christianisme, il le détruit presqu'entiérement ; c'est le jugement qu'en porta l'université d'Oxford, qui condamna l'ouvrage, & le fit brûler pour inspirer de l'horreur contre le système de l'auteur.

BURI, *voyez* BURY.

BURIDAN, (Jean) natif de Béthune, recteur de l'université de Paris, fameux dialecticien, se rendit moins célebre par ses *Commentaires sur Aristote*, Paris, 1518, in-fol. que par son *Sophisme de l'âne.* Il supposoit un de ces animaux stupides, également pressé de la soif & de la faim, entre une mesure d'avoine & un seau d'eau, faisant une égale impression sur ses organes. Il demandoit ensuite : *Que fera cet âne?* Si ceux qui vouloient bien discuter avec lui cette question, répondoient : *Il demeurera immobile :* — *Donc*, concluoit-il, *il mourra de faim & de soif entre l'eau & l'avoine.* Si quelqu'autre lui répondoit : *Cet âne*, monsieur le docteur, *ne sera pas assez âne pour se laisser mourir :* — *Donc*, concluoit-il, *il se tournera d'un côté plutôt que de l'autre : donc il a le franc-arbitre.* Ce sophisme embarrassa les logiciens de son tems, & son âne devint fameux parmi ceux de ses écoles. La dialectique de Buridan lui coûta cher : comme il étoit de la secte des *Nominaux*, il fut persécuté par celle des *Réaux*, & obligé de

ſe réfugier en Allemagne, dans le quatorzieme ſiecle. Aventin, qui rapporte cette querelle, ajoute que Buridan fonda l'univerſité de Vienne. Pluſieurs critiques regardent ce trait d'hiſtoire que Jean Aventin rapporte, comme très-peu ſûr. Il eſt conſtant que l'univerſité de Vienne fut fondée en 1237 par l'empereur Fréderic II, & que Buridan étoit encore à Paris en 1358, donc il n'en eſt nullement le fondateur : de plus, en 1358 il étoit âgé au moins de 70 ans; eſt-il croyable qu'à cet âge & uſé de travaux, il eût pu ſe réſoudre à aller enſeigner dans un pays auſſi éloigné que l'Autriche?

BURIDAN, (Jean-Baptiſte) avocat de Rheims, né à Guiſe, & mort en 1633, a donné un *Commentaire ſur la Coutume du Vermandois*, qu'on trouve dans le Recueil des Commentateurs de ce comté, 2 vol. in-folio, & ſéparément, 1631, in-4°. II. *Commentaire ſur la Coutume de Rheims*, 1665, in-fol.

BURIGNY, (Jean Leveſque de) né à Rheims, en ſeptembre 1692, eſt mort à Paris, en ſeptembre 1785. Les nombreux ouvrages de cet écrivain fécond, mais froid, verbeux & peu exact, ne ſont remarquables ni par la diſpoſition des matieres, ni par les agrémens du ſtyle : I. L'*Hiſtoire de la Philoſophie Païenne*, 1724, 2 vol. in-12, imprimée à La Haye. II. *Théologie Païenne*, 1754, 2 vol. in-12. III. L'*Hiſtoire générale de Sicile*, 2 vol. in-4°, La Haye, 1745. IV. L'*Hiſtoire des Révolutions de l'Empire de Conſtantinople*, Paris, 1750, 3 vol. in-12. V. *Traduction du Traité de Porphyre, touchant l'abſtinence de la chair des animaux*, &c., 1747. VI. *Vie de Grotius*, 2 vol. in-12, 1752; celle *d'Eraſme*, 2 vol. in-12, 1757; *de Boſſuet*, 1761; & celle *du Cardinal du Perron*, 1768. VII. *Traité de l'autorité du Pape*. Ce dernier ouvrage, qui n'eſt qu'une compilation ſans choix & ſans goût, publié en 1720, 4 vol. in-12, lui a fait quelque réputation parmi les gens d'un certain parti, qui n'ont pas eu de peine à voir qu'on n'y laiſſoit au pontife Romain, qu'un vain titre d'honneur, en lui ôtant l'autorité néceſſaire à l'union & au gouvernement uniforme de l'Egliſe. Auſſi en ont-ils fait en 1785 une nouvelle édition, augmentée d'un 5e. volume. On en a publié une *Réfutation ſuccincte*, &c., Liege, 1787, in-8° (*voyez* le *Journ. hiſt. & litt.* 1 décembre 1787, pag. 477). Tout le contenu en eſt amplement réfuté dans l'excellent traité *De l'Autorité des deux Puiſſances*. M. de Burigny étoit au reſte honnête homme & bon citoyen : ſa paiſible vieilleſſe a fait oublier en quelque ſorte ce que ſes ouvrages avoient de défectueux.

BURLAMAQUI, (Jean-Jacques) originaire de Luques, naquit à Geneve en 1694. La chaire de droit de cette ville acquit beaucoup de luſtre pendant le tems qu'il y profeſſa. Le prince Fréderic de Heſſe-Caſſel, ſon diſciple, l'emmena avec lui en 1734, & le garda pendant quelques années. De retour à Geneve, il fut nommé conſeiller-d'état, & mourut en 1748. Ses *Principes du Droit naturel & politique*, Geneve,

1754, in-4°, & 3 vol. in-12, l'ont fait connoître avantageuſement dans la république des lettres. Il a fait entrer dans ſon ouvrage, ce qu'il a trouvé de mieux dans les écrits de Grotius, de Puffendorf & de leur commentateur Barbeyrac. C'eſt une ſuite d'idées juſtes, intéreſſantes, fécondes, nettement développées, heureuſement liées, & exprimées avec préciſion; c'eſt dommage qu'on y remarque des préjugés de ſecte. On a cru auſſi y voir des maximes contraires à l'autorité & à la ſûreté des ſouverains. » Le droit qu'il attribue au peuple, dit le comte d'Albon, » de dépoſſéder un ſouverain » lorſqu'il abuſe extrêmement » de ſon pouvoir, eſt une » opinion qui heurte évidemment la raiſon, & qui, ſi elle » étoit adoptée, ſeroit la ſource » de mille révoltes. Eh! quel » eſt le peuple conſtitué juge » dans une cauſe qui eſt la » ſienne, & qui en même tems » eſt ſi importante? c'eſt un » aſſemblage d'individus pour » la plupart ignorans, dévoués » à leurs intérêts, remplis de » paſſions & de vices. Comment pourroit-il décider équitablement & avec lumiere » du degré de tyrannie néceſſaire pour établir ſon droit? » Ces objections, Burlamaqui » ne les a pas paſſées ſous » ſilence: il y a répondu, mais » d'une maniere à ne pas en » diminuer la force. Un roi » méchant eſt un fléau du ciel, » que lui ſeul peut arrêter ou » détruire: c'eſt aux ſujets à » le ſupporter avec courage, » juſqu'à ce qu'il vienne ce » tems marqué par les vengeances divines, où le ſceptre » ſe briſe entre ſes mains, où » ſon pouvoir s'évanouit avec » lui, & où il ne lui reſte que » le chagrin dévorant d'avoir » fait un peuple malheureux au » préjudice des loix & de ſes » devoirs ». Rien de plus ſage que ces réflexions: il faut convenir cependant que le ſentiment de Burlamaqui trouve une eſpece de juſtification dans les excès affreux du deſpotiſme, devenu dans ces derniers tems le ſyſtême favori de pluſieurs rois & de leurs miniſtres corrompus, ennemis déclarés des maximes fondamentales de toute autorité légitime, acharnés à renverſer la vraie baſe des trônes, pour y ſubſtituer la ridicule ſanction du caprice & de la *ſeule violence* (*voyez* ANDRÉ, roi de Hongrie). D'ailleurs le *tems de la vengeance divine, où le ſceptre ſe briſe entre les mains du tyran*, n'eſt-ce pas ce mouvement général, unanime, & pour ainſi dire, involontaire de la nation, qui ſe ſouleve en corps, par une réſiſtance naturelle & en quelque ſorte indélibérée, où les intrigues & les paſſions n'ont aucune part; comme les juifs contre Antiochus? Burlamaqui n'ayant pu mettre la derniere main à la ſeconde partie des *Principes du Droit naturel*, &c., M. de Félice qui obtint ſon cannevas, a donné du tout une édition complette, & a augmenté de près de trois quarts l'ouvrage du profeſſeur de Geneve, ſous le titre de *Principes du Droit de la nature & des Gens*, &c., in-8°., 8 volumes. Cette édition ſe trouve déparée par quantité d'erreurs. M. de Félice exhale ſa haine contre la

profeſſion religieuſe; raiſonne très-mal ſur le droit de néceſſité ; enſeigne que tous les hommes ſont obligés de ſe marier; attaque indécemment le célibat eccléſiaſtique, &c. Il ſeroit à ſouhaiter pour l'honneur de M. Félice, autant que pour le ſuccès de l'ouvrage, que la continuation & l'édition fuſſent tombées en d'autres mains.

BURLEY, (Gualter) prêtre & théologien Anglois, qui vivoit en 1337, a laiſſé des *Commentaires ſur Ariſtote*, imprimés dans le quinzieme ſiecle; & un livre : *De vitâ & moribus philoſophorum*, Cologne, 1472, édition rare. Cet ouvrage manque de critique, & fourmille de bévues au rapport de Voſſius.

BURMAN, (François) né à Leyde en 1628, fut profeſſeur de théologie à Utrecht. Il fit fleurir l'univerſité de cette ville, & mourut en 1679, après avoir publié : I. Un *Cours de Théologie*, en 2 vol. in-4°, qui jouit de l'eſtime des Proteſtans. II. Des *Diſcours académiques*. III. Des *Diſſertations ſur l'Ecriture*, Roterdam, 1688, 2 vol. in-4°; & pluſieurs autres livres.

BURMAN, (François) fils du précédent, né à Utrecht & profeſſeur de théologie comme ſon pere, mourut en 1719, à 58 ans. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Theologus, ſive de iis quæ ad verum & conſummatum Theologum requiruntur*, in-4°. II. *De perſecutione Diocletiani*, in-4°. III. Diverſes Diſſertations ſur la Poéſie, in-4°, en latin. Il n'étoit guere que compilateur.

BURMAN, (Pierre) frere du précédent, profeſſeur en éloquence & en hiſtoire à Utrecht, puis en grec & en politique, mourut en 1741, avec la réputation d'un ſavant laborieux & d'un commentateur infatigable. On a de lui pluſieurs éditions d'auteurs latins, accompagnées de notes : Vell.-Paterculus, Quintilien, Valer.-Flaccus, Virgile, Ovide, Suétone, Lucain, &c. Les plus eſtimées ſont celles de Phedre & de Pétrone ; mais le texte eſt noyé dans les remarques. On a auſſi de ce ſavant un *Traité des Taxes des Romains*, Utrecht, 1694, in-8°; des Diſſertations, des Diſcours, des Poéſies latines. Il a continué la grande collection de *Theſaurus antiquitatum Italicarum*, commencée par Græ-vius, depuis le 7e. vol. juſqu'à la fin, c'eſt-à-dire juſqu'au 45e ; mais on reproche à Burman de l'avoir fait ſans choix. Il avoit plus de ſavoir que de diſcernement. — Il ne faut point le confondre avec un autre Pierre BURMAN, qui a donné *Anthologia veterum latinorum*, Amſterdam, 1759, 2 vol. in-4° ; ni avec Gaſpar BURMAN, de la même famille & de la même ville, auteur des ouvrages ſuivans : I. *Trajectum eruditum*, Utrecht, 1738, in-4°. On fait cas de cet ouvrage, & avec raiſon, dit Proſper Marchand ; mais il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût plus complet, & que l'auteur n'y eût point omis de célebres écrivains que ſon plan y admettoit. II. *Hadrianus VI, ſive Analecta hiſtorica de Hadriano Trajectenſi, Papa Romano ;* Utrecht, 1727, in-4°. Il n'en eſt que l'éditeur, mais il l'a chargé de notes.

BURMAN, (Jean) profeſſeur botaniſte & médecin à

Amsterdam, a donné deux ouvrages de botanique, l'un intitulé : *Rariarum Africanarum Plantarum Decades X*, Amsterdam, 1738 & 1739, in-4°, figures ; l'autre, *Thesaurus Zeylanicus*, ibid., 1737, in-4°, fig. Ils sont recherchés & peu communs.

BURNET, (Gilbert) naquit le 18 septembre 1643, à Edimbourg, d'un pere qui prit un soin particulier de son éducation. Après que ses études furent finies, il voyagea en Hollande, en Flandre & en France, visitant les savans & les hommes célebres. En 1665, il fut ordonné prêtre à la maniere anglicane, se chargea d'une église, & s'occupa sur-tout de l'histoire. Etant allé à Londres en 1673, pour obtenir la permission de faire imprimer la *Vie de Jacques & Guillaume ducs d'Hamilton*, en anglois, in-folio, le roi Charles II le nomma son chapelain. Six ans après, il publia son *Histoire de la réformation*, pleine d'atrocités contre l'Eglise catholique ; ce qui lui valut les remercîmens des deux chambres du parlement. A l'avénement de Jacques II, Burnet étant devenu suspect à la cour, quitta l'Angleterre, parcourut l'Italie, la Suisse & l'Allemagne, vint en Hollande, suivit le prince d'Orange en Angleterre, & eut beaucoup de part à ses succès. L'évêché de Salisburi étant venu à vaquer, Burnet, qui le sollicitoit pour un de ses amis, en fut pourvu l'an 1689. Il fut nommé ensuite précepteur du duc de Glocester, & mourut en 1715, après avoir été marié 3 fois. Burnet étoit regardé en Angleterre, comme Bossuet l'étoit en France ; mais l'Ecossois avoit bien moins de génie, moins de conduite, de modération & de sagesse que le François. Son emportement contre l'Eglise Romaine, a déshonoré sa plume & ses ouvrages. Cependant, malgré son aversion pour cette Eglise, il n'oublia rien pour sauver la vie au lord Stafford, & à plusieurs autres catholiques, & ne fut jamais d'avis d'exclure le duc d'Yorck du trône. Le comte de Rochester, égaré par les fantômes d'une fausse philosophie, lui dut sa conversion. Non-seulement il le convainquit de la vérité de la religion, mais il l'engagea même à en pratiquer les devoirs. Burnet laissa beaucoup d'ouvrages d'histoire & de controverse. Ceux que les savans consultent encore, sont : I. Ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Grande-Bretagne, sous Charles II & Jacques II*, traduits en françois. II. *Voyage de Suisse & d'Italie*, avec des remarques, dont nous avons aussi une traduction en 2 vol. in-12. III. *Histoire de la réformation de l'Eglise d'Angleterre*, traduite en françois par Rosemond, Amsterdam, 1687, 4 vol. in-12. Il est pardonnable à Burnet de se tromper dans ces trois ouvrages sur quelques dates ; mais il ne l'est point d'y raconter les faits avec emportement, de les altérer, de les rendre odieux par des insertions & des vers supposés, ou par des circonstances imaginées dans ses *Voyages*. On ne remarque presque point d'autre attention que de jeter du ridicule sur l'Eglise Romaine & ses cérémonies. En un mot, l'esprit de

secte & de parti l'ont trop souvent emporté sur la décence & la vérité. Les protestans eux-mêmes se sont élevés contre lui & ont confondu ses calomnies. Le célebre Wharton entr'autres, dans son *Specimen* des erreurs de l'*Histoire de la réformation*, réfute avec force ce que Burnet a dit contre les religieux, le grand objet de sa haine fanatique. Pour faire l'apologie de leur suppression, il prétend qu'ils étoient tombés dans la corruption & le libertinage. « Si Dieu défend, dit » Wharton, p. 42, de pareilles » horreurs à tous les chrétiens, » à plus forte raison à ceux » qui se piquent de perfection; » il défend aussi de les en croire » coupables sans des preuves » évidentes. Certainement, si » les moines eussent été tels » qu'on les a dépeints, leurs crimes n'auroient point échappé » à la connoissance de leurs » visiteurs, qui se montrerent » si ardens à rechercher & à » divulguer toutes leurs fautes. » Ils auroient aussi été connus » de Balée, qui lui-même avoit » été moine; & il n'est pas » croyable qu'il les eût omis, » lui qui a déchiré l'ordre monastique & le clergé, avec » une malice qui tient de la » fureur ». L'historien de la *Réformation* ayant avancé que les moines s'étoient emparés, sur la fin du huitieme siecle, de la plus grande partie des richesses de la nation, M. Wharton montre, p. 40, « qu'ils n'en » possédoient pas alors la cen» tieme partie. Il ajoute que » leur nombre s'étant considé» rablement accru dans les » dixieme, onzieme & douzieme siecles, leurs biens » s'augmenterent à proportion. » Mais après tout, continue» t-il, ils n'eurent jamais plus » du cinquieme des richesses de » la nation; & si l'on considere » qu'ils louoient leurs terres » aux laïques pour très-peu de » chose, ce cinquieme se ré» duira à un dixieme. Qu'on ne » dise pas non plus que le meil» leur terrain du pays étant en » de si mauvaises mains, il im» portoit à la nation de se l'ap» proprier, pour le convertir » à un usage plus utile. On ne » prouvera jamais qu'il y ait » eu des cultivateurs compa» rables aux moines. Ils bâtis» soient, défrichoient & met» toient en valeur tous leurs » fonds (c'est ce que montre » visiblement l'histoire de l'ab» baye de Croyland). Par le » peu qu'ils exigeoient de leurs » fermiers, ils faisoient vivre » dans l'aisance un grand nom» bre de personnes. Ajoutons » à cela qu'ils contribuoient » avec le clergé aux charges » publiques, & qu'ils payoient » à proportion plus que les au» tres sujets. Quel est donc le » meilleur usage qu'on a fait » depuis, des biens qu'on leur » a enlevés, &c. »?

BURNET, (Thomas) né en 1635 en Ecosse, obtint la place de maître de l'hôpital de Sutton à Londres. Il mourut en 1715, regretté des bons citoyens & des littérateurs. On a de lui plusieurs ouvrages: I. *Telluris theoria sacra*, 1681, in-4°. bien écrite, mais pleine de paradoxes, & plus agréable qu'utile. Il prétend que la terre, avant le déluge, étoit sans vallées, sans montagnes & sans

mer; & quoiqu'il ſoit embarraſſé de prouver cette opinion, il parle comme ſi elle étoit démontrée. II. *Archæologia Philoſophica, ſeu Doctrina antiqua de rerum originibus*, in-4°, 1692: livre auſſi paradoxal que le précédent. On les réunit en 1699, à Amſterdam, in-4°. C'eſt l'édition la plus recherchée de cet ouvrage ſingulier. Le récit de Moïſe n'eſt, ſelon lui, qu'une ſimple parabole; le ſerpent, l'arbre défendu ne ſont que des emblêmes. On réfuta ſolidement ces différentes opinions, & l'auteur n'y fut que plus attaché. III. *De ſtatu mortuorum & reſurgentium*, 1726, in-8°: il fut traduit en françois, en 1731, in-12, par le miniſtre Bion, ci-devant curé. Burnet y ſoutient que les juſtes ne ſont point récompenſés, ni les impies punis d'abord après leur mort. L'opinion des Millenaires reparoît ici avec de nouvelles armes. Le célebre Muratori l'a réfuté dans ſon traité *de Paradiſo*. IV. *De fide & officiis Chriſtianorum* 1727, in-8°.: ces deux derniers ſont poſthumes. V. On lui attribue un *Traité de la Providence, & de la poſſibilité phyſique de la Réſurrection*, connu en notre langue par une verſion in-12.

BURRHUS, (*Afranius*) commandant des gardes prétoriennes, ſous l'empereur Claude & ſous Néron, dont il fut gouverneur. C'étoit un homme digne des premiers ſiecles de Rome par ſes mœurs ſéveres. On l'accuſa, auprès de Néron, d'avoir conſpiré contre lui. Ce tyran parut d'abord ne pas s'arrêter à cette accuſation; mais quelque tems après, laſſé d'avoir en lui un maître dont les leçons & les exemples le faiſoient rougir, il hâta, dit-on, ſa fin par le poiſon, l'an 62 de J. C.

BURRIEL, (André-Marc) Jéſuite Eſpagnol, s'étoit deſtiné à la converſion des Sauvages Américains, & avoit déjà pris la route de Cadix, vers la fin de 1749, pour paſſer aux Indes Occidentales, lorſqu'il reçut ordre du roi d'arrêter ſon voyage pour remplir les vues de S. M. C., qui eſpéroit tirer de lui les plus grands ſervices pour l'utilité publique. Il fut mis ſous la direction du P. François Rabago jéſuite & confeſſeur du roi. On l'envoya à Tolede, où il fut chargé d'examiner les archives de cette fameuſe égliſe. Il en fit copier les manuſcrits qui pouvoient contribuer à jeter du jour ſur l'hiſtoire d'Eſpagne. Une des plus importantes copies eſt la *Liturgie Moſarabe*, dont les manuſcrits forment 11 vol. in-fol. & différent des Bréviaires & Miſſel Moſarabes, que le cardinal Ximenès a fait imprimer. C'eſt à ſon ardeur immodérée pour l'étude qu'on attribue ſa mort, arrivée à la fleur de ſon âge. Il mourut le 19 juin 1762, n'ayant que 43 ans. Nous avons de lui: I. *Notice de la Californie*, 3 vol. in-4°. II. *Traité ſur l'égalité des poids & meſures*, in-4°: ouvrage ſavant & curieux. III. *Paléographie Eſpagnole*, in-4°. IV. Pluſieurs autres traités tant imprimés que manuſcrits, pleins de recherches curieuſes & utiles. Il a laiſſé différentes obſervations manuſcrites touchant la Collection d'Iſidore. Une de ſes

lettres, relative à cet objet, a paru dans le *Journal étranger*, ſeptembre 1760. De cette lettre adreſſée au P. Rabago, en date du 22 décembre 1752, il réſulte que la Collection, publiée ſous le faux nom d'*Iſidore Mercator* ou *Peccator*, eſt véritablement pour le fond, de S. Iſidore de Séville, quoique continuée & ſucceſſivement augmentée de pieces authentiques & irrécuſables; & d'un autre côté défigurée, & interpolée par un éditeur infidele, qu'il prouve avoir été Allemand & non Eſpagnol.

BURRUS, (*Antiſtius*) beau-frere de l'empereur Commode, fut mis à mort par ce prince, à la ſollicitation de Cléandre, dont Burrus avoit révélé les concuſſions & les violences, l'an 186 de J. C.

BURTHON, (Guillaume) né à Londres en 1609, d'une famille pauvre, ſe ſervit des connoiſſances qu'il avoit dans la langue grecque & dans les langues orientales, pour ſe tirer de l'indigence. Il fut directeur de l'école de Kingſton, près de Londres. Il mourut en 1657, âgé de 48 ans. On a de lui des ouvrages très-ſavans. I. Une *Deſcription du comté de Leiceſter*, Londres, 1622, in-fol., figures. II. Un Commentaire ſur ce qui eſt dit de la Grande-Bretagne dans l'Itinéraire d'Antonin, en anglois, 1658, in-folio, &c. III. Δέηψαυξ *veteris linguæ Perſicæ, cum notis J. H. a Seelen*, Lubeck, 1720, in-8°. *Græcæ Linguæ Hiſtoria*, Londres, 1657, in-8°, avec le précédent.

BURY, *voyez* BURI.

BURY, (Guillaume de) né à Bruxelles en 1618, pourvu à Rome d'un bénéfice dans la métropole de Malines, & mort dans cette derniere ville l'an 1700, étoit verſé dans les antiquités eccléſiaſtiques. On a de lui un *Abrégé des Vies des Papes*, où il y a de l'exactitude & du ſavoir, Malines, 1675; Paſſau, 1726; Ausbourg, 1727; continué juſqu'à Benoît XIII. On trouve au bout de cet ouvrage un *Onomaſticon Etymologicum*, qui eſt un petit Dictionnaire où Bury explique les mots obſcurs qui ſe rencontrent dans l'office eccléſiaſtique, le miſſel, &c.; cet ouvrage renferme des choſes curieuſes & ſavantes; il y a cependant quelques explications mal fondées. On a encore de cet auteur pluſieurs pieces de vers en latin, qui montrent qu'il étoit également verſé dans la littérature.

BUS, (Céſar de) né à Cavaillon en 1544, fut amené à Paris par un de ſes freres qui étoit venu à la cour. Le ſéjour de cette ville corrompit ſes mœurs, ſans pouvoir avancer ſa fortune. De retour à Cavaillon, il ſe livra au plaiſir & à la diſſipation; mais Dieu l'ayant touché, il entra dans l'état eccléſiaſtique, & fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale. Sa vie fut un modele pour ſes confreres. Il couroit de village en village, prêchant, catéchiſant, & excitant les pécheurs à la pénitence. Son zele lui ayant attiré pluſieurs diſciples, il en forma une compagnie, dont le principal devoir ſeroit d'enſeigner la doctrine chrétienne. « Inſtitution pré-» cieuſe, dit un auteur moder-» ne, non-ſeulement aux yeux » de la Religion, mais encore

» aux yeux de la bonne poli-
» tique ; rien n'étant plus pro-
» pre à conſerver les mœurs
» & les bons principes d'une
» nation, que les leçons & les
» grands motifs de la Religion
» employés à réprimer, ou à
» diriger les mouvemens du
» premier âge. Plus ceux qui
» ſe dévouent à cette fonction
» pénible, ſont éloignés de la
» célébrité & des applaudiſ-
» ſemens du monde, plus la
» véritable gloire leur appar-
» tient, & plus eſt grand &
» déſintéreſſé le ſervice qu'ils
» rendent au public ». Cet ordre de catéchiſtes eut ſon berceau à Avignon. L'inſtituteur en fut élu général l'an 1598, après que ſon inſtitut eut été confirmé par le pape Clément VIII. Céſar ſe borna à propoſer pour toute regle à ſes diſciples, l'Evangile & les Canons, n'y ajoutant que quelques ſtatuts qui en étoient comme l'explication. Le pieux fondateur fut affligé de la perte de la vue 13 ou 14 ans avant ſa mort, arrivée à Avignon en 1607. On lui eſt encore redevable de l'établiſſement des Urſulines en France. Caſſandre de Bus, ſa niece, Françoiſe de Bremond, ſa pénitente, furent les premieres religieuſes de cette congrégation, deſtinée à l'inſtruction des perſonnes de leur ſexe, & qui s'acquitte de cette tâche avec autant d'aſſiduité que de ſuccès. Il reſte de Céſar de Bus quelques Inſtructions familieres, écrites d'un ſtyle très-ſimple, 1666, in-8°. Jacques Beauvais publia ſa *Vie* in-4°.

BUSA, femme d'Apulie, très-conſidérée par ſa naiſſance & ſes richeſſes, ſe fit admirer par la généroſité dont elle uſa envers dix mille Romains, qui après la malheureuſe bataille de Cannes, s'étoient réfugiés dans la ville de Canouſe ; les habitans ne leur donnoient que le couvert, elle leur fournit des habits, des vivres, & même de l'argent. Auſſi le ſénat Romain ne manqua-t-il pas de lui en témoigner ſa reconnoiſſance par les honneurs extraordinaires qu'il lui accorda.

BUSBEC, (Auger-Giſlen) naquit à Comines en 1522. Les plus beaux-eſprits de Paris, de Veniſe, de Bologne, de Padoue furent ſes maîtres. Lorſqu'il fut de retour dans les Pays-Bas, il paſſa en Angleterre, à la ſuite de l'ambaſſadeur de Ferdinand, roi des Romains. Ce prince l'appella à Vienne, & le chargea d'une ambaſſade auprès de Soliman II, empereur des Turcs. A ſon retour il fut fait gouverneur des enfans de Maximilien II, & conduiſit en France Elizabeth leur ſœur, deſtinée à Charles IX. Il y reſta en qualité de miniſtre de l'empereur. En retournant aux Pays-Bas, en 1592, il fut maltraité par quelques ſoldats François, d'où ayant pris la fievre, il mourut dans la maiſon de madame Mailloe à St-Germain, près de Rouen, dont il pria le gouverneur de ne pas punir ceux qui étoient la cauſe de ſa mort. Sa mémoire fut long-tems chere aux gens-de-lettres, dont il étoit le protecteur, & aux bons citoyens, dont il étoit l'exemple. Busbec recueillit dans le Levant diverſes Inſcriptions qu'il fit paſſer à Scaliger, à Lipſe & à Gruter. C'eſt à lui qu'on eſt

redevable du *Monumentum Ancyranum*, marbre trouvé à Ancyre, & précieux aux ſavans. Cent manuſcrits grecs qu'il ramaſſa dans ſes voyages, enrichirent la bibliotheque de l'empereur, & en ſont encore aujourd'hui un des plus beaux ornemens. Ses *Lettres* ſur ſon ambaſſade de Turquie en IV livres, traduites en françois par l'abbé de Foy, 3 vol. in-12, doivent être méditées par les négociateurs: elles ſont un modele de bon ſtyle pour les ambaſſadeurs qui rendent compte à leurs maîtres de ce qui ſe paſſe dans les cours où ils réſident. Elles ſont de plus remplies d'obſervations géographiques & d'images pittoreſques qui en rendent la lecture très-agréable; tout y porte d'ailleurs l'empreinte de l'honnêteté & de la vertu. Celles qu'il écrivit à l'empereur Rodolphe, lorſqu'il étoit en France, ſont un tableau intéreſſant du regne d'Henri III. Il dit beaucoup en peu de mots, ne laiſſant échapper ni les grands mouvemens ni les petites intrigues. Il raconte les choſes avec une telle naïveté, qu'elles ſemblent ſe paſſer ſous les yeux du lecteur. Son *Conſilium de re militari contra Turcas inſtituenda*, & ſon *Voyage de Conſtantinople & d'Amaſie*, ſous le titre de *Legatio Turcica*, Anvers, 1582, in-8°. peuvent guider ceux qui ſont chargés de négociations à la Porte. On les a réunis avec ſes *Lettres* dans l'édition de ſes ouvrages, donnée par Elzevir, Leyde, 1633; & Amſterdam, 1660, in-24.

BUSCH, (Jean) chanoine régulier de Windesheim à Zwol, dans l'Over-Iſſel, eſt auteur du *Chronicon Windeſimenſe*, en 2 livres; le premier traite de l'établiſſement de la congrégation de Gerard le Grand, & des monaſteres qui en dépendoient; le ſecond rapporte l'hiſtoire des religieux qui ſe ſont fait un nom dans cette congrégation; cet ouvrage a été publié par Roſweid, Anvers, 1621. L'auteur mourut vers 1470.

BUSCHETTO DA DULICHIO, architecte du IIe. ſiecle, natif de l'iſle de Dulichio, bâtit l'égliſe cathédrale de Piſe, qui paſſe encore pour une des plus belles d'Italie. Buſchetto étoit un grand machiniſte; il faiſoit mouvoir de très-grands fardeaux avec très-peu de force. On mit ſur ſon tombeau une épitaphe où il eſt dit: « Que » dix filles levoient, par ſon » moyen, des poids que mille » bœufs accouplés n'auroient » pu remuer, & qu'un vaiſſeau » de charge n'auroit pu porter » en pleine mer ».

BUSCHING, (Antoine-Frédéric) conſeiller du conſiſtoire à Berlin, mort dans cette capitale le 28 mai 1793, à l'âge de 69 ans, s'eſt fait une réputation diſtinguée par une *Géographie* extrêmement volumineuſe & détaillée. Il eſt à regretter que l'étendue même de ſon plan l'ait privé des avantages de l'exactitude. La partie qui mérite le plus de confiance, eſt celle qui regarde l'Allemagne, parce qu'il étoit plus à portée de connoître l'état réel des choſes. Les deſcriptions des autres pays ſont quelquefois ſi différentes des notions qu'en ont les indigenes, qu'on les croiroit puiſées dans quelque

voyage romaneſque. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que cette obſervation ſe vérifie même à l'égard des provinces les plus voiſines de l'Allemagne, telle que la Dalmatie, l'état de Veniſe (voyez le *Dict. Géog.* article DALMATIE) &c. Ses calculs ſur la population ſont preſque toujours énormément exagérés & tout-à-fait improportionnels à ceux qu'il établit ailleurs (*ibid.* article ALLEMAGNE). Avec cela cette vaſte compilation peut être utile à ceux qui s'occupent de géographie, pourvu qu'ils aient aſſez de connoiſſances & de diſcernement pour faire dans cette multitude de vérités & d'erreurs un triage judicieux. M. Buſching étoit un homme appliqué, modeſte, ſocial. Quoique proteſtant & prédicant, il étoit ami des catholiques, & rendoit généreuſement juſtice à leurs paſteurs. On ſe rappelle avec quel intérêt il a parlé de l'ouvrage d'un autre miniſtre proteſtant, également ſage & modéré, ſur l'autorité du Pontife Romain, ouvrage qui a paru dans le tems du voyage de Pie VI à Vienne, ſous le titre de *Vertheidigung des Pabſtes von einem proteſtanten.* On croit même communément, & on l'aſſuroit alors, que cet ouvrage étoit de lui. Il contraſtoit d'une maniere ſaillante avec la diatribe du brochuraire ſoi-diſant catholique, Eybel, *Was iſt der Pabſt*, laquelle parut vers le même tems. Voyez le *Journ. hiſt. & litt.* 2 février 1783, pag. 168.

BUSCHIUS, (Herman) né en 1468 à Saſſenbourg, mort à 66 ans, parcourut l'Allemagne en enſeignant avec ſuccès les humanités, & ſe fit des envieux parmi ſes confreres. On a de lui des Commentaires d'auteurs claſſiques, entr'autres, de Perſe, Paris, 1644, in-8°., & pluſieurs volumes in-4°. de Poéſies latines & de Harangues; des Epigrammes, Cologne, 1498, in-4°. Eraſme dit que dans ſa compoſition il approche plus de Quintilien que de Cicéron.

BUSÉE, (Jean) Jéſuite, né à Nimegue en 1547, mort à Mayence en 1611, où il avoit été pendant 22 ans profeſſeur de théologie, de l'Ecriture & de controverſe, eſt auteur de quelques ouvrages de piété eſtimés, & de pluſieurs livres de controverſe. Il y traite les hérétiques avec une douceur qui étoit l'image de ſon caractere. Il a donné une édition des Œuvres de Pierre de Blois, des Lettres de Hincmar de Rheims, des Œuvres de Tritheme, des Vies des Papes par Anaſtaſe le Bibliothécaire, de quelques ouvrages de Luitprand, d'Abbon de Fleury. Il s'eſt trompé, lorſqu'il a cru que ſon édition de Pierre de Blois étoit la premiere; il en avoit paru une dès l'an 1519, à Paris. —Pierre BUSÉE ſon frere & jéſuite comme lui, eſt connu par le grand Commentaire qu'il a fait ſur le *Catéchiſme* de Caniſius, Cologne, 1577, in-fol. Il étoit né à Nimegue vers l'an 1540, fut profeſſeur de l'Ecriture-Sainte & de la langue hébraïque à Vienne en Autriche. Il y mourut le 12 avril 1587.—Gerard BUSÉE, frere des deux précédens, né à Nimegue vers 1538, chanoine de Zanten, mort vers 1581, s'eſt fait connoître

par un *Catéchiſme*, Cologne, 1572, & par quelques ouvrages de controverſe.

BUSEMBAUM, (Herman) naquit à Nottelen en Weſtphalie, l'an 1600. Il prit l'habit de S. Ignace, paſſa par les emplois de ſon ordre, & mourut en 1668. On a de lui : *Medulla Theologiæ moralis*, in-12, dont le P. Lacroix a fait 2 vol. in-fol. (*voy.* LACROIX); on y trouve pluſieurs aſſertions juſtement proſcrites; le P. Buſembaum en copiant d'autres théologiens, ne diſtinguoit point aſſez ce qui méritoit d'être adopté, d'avec ce qui étoit le fruit des préventions dominantes ou des erreurs particulieres (*voyez* CARAMUEL, ESCOBAR, &c.). Il faut convenir que ceux qui ont affecté de dreſſer des catalogues de ces ſortes d'erreurs, ont fait plus de mal que ceux qui les ont enſeignées. « Faut-il approuver, » diſent les Encyclopédiſtes, la » chaleur avec laquelle Paſcal » & d'autres ont pourſuivi vers » le milieu du ſiecle dernier la » morale relâchée de quelques » caſuiſtes obſcurs ? Ils de- » voient prévoir que les princi- » pes de ces auteurs, recueillis » en un corps, & expoſés en » langue vulgaire, ne manque- » roient pas d'enhardir les paſ- » ſions toujours diſpoſées à » s'appuyer de l'autorité la plus » fragile. Le ſcandale que la dé- » lation de ces maximes occa- » ſionna dans l'Egliſe, fut peut- » être un plus grand mal que » celui qu'auroient jamais fait » des volumes poudreux, re- » légués dans les ténebres de » quelques bibliotheques mo- » naſtiques » (*Encyclop. Méth.* art. CASUISTES). La juſtice & la vérité obligent encore d'obſerver que ſi les Caſuiſtes relâchés ſont condamnables, ceux qui ſont exceſſivement ſéveres, ne le ſont pas moins, & peuvent même produire des effets plus funeſtes. Le tort des uns & des autres a été, de décider ſur la moralité des actions humaines, ſur la grandeur ou la légéreté du péché, d'une maniere leſte & téméraire; d'avoir voulu déterminer avec une préciſion auſſi préſomptueuſe que chimérique, la nature & la gravité de tous les délits poſſibles, au-lieu d'adorer les ſecrets de la divine juſtice & de s'écrier avec le Prophête : *Delicta quis intelligit ?* (*voyez* ESCOBAR, PASCAL.)

BUSIRIS, fils de Neptune & roi d'Egypte, gouvernoit ſes ſujets en tyran, & égorgeoit tous les étrangers qui abordoient dans ſes états, les offrant en ſacrifice aux dieux. Il choiſiſſoit principalement ceux qui avoient le poil roux. Hercule alloit être immolé comme les autres, lorſqu'il briſa ſes liens, & ſacrifia Buſiris, ſon fils, & le prêtre qui ſe prêtoit à ſes abominations. — Il a exiſté, dit-on, un autre BUSIRIS, antérieur à celui-ci, lequel fut roi d'Egypte, fonda la fameuſe ville de Thebes, & y établit le ſiege de ſon empire. Mais tout cela appartient à l'hiſtoire des tems fabuleux; & cette ville même de Thebes n'eſt qu'une fable, ou un traveſtiſſement de l'Hiſtoire-Sainte, comme d'habiles critiques l'ont prouvé.

BUSLEYDEN, (Jerôme) né à Bouleide, en allemand Bauſchleiden, village de la prévôté d'Arlon, dans le duché de

Luxembourg, d'où il a tiré ſon nom; fut chanoine des égliſes de Liege, de Cambrai, de Malines, de Bruxelles, prévôt de St. Pierre à Aire, maître des requêtes & conſeiller au conſeil-ſouverain de Malines. Il ſe fit connoître avantageuſement par ſes liaiſons avec les gens-de-lettres, & par ſes ambaſſades auprès de Jules II, de François I, & de Henri VIII. Il mourut à Bordeaux en 1517. La ville de Louvain lui doit le college des Trois-Langues. On n'a de Buſleyden qu'une Lettre, à la tête de l'*Utopie* de Thomas Morus. On a conſervé long-tems en manuſcrit, à Louvain, des Pieces de vers, des Oraiſons & des Lettres de Buſleyden, monumens qui atteſtoient ſa vaſte érudition. On ignore aujourd'hui ſi ces ouvrages exiſtent. —François BUSLEYDEN, archevêque de Beſançon & cardinal, étoit le frere de Jerôme Buſleyden.

BUSMANSHAUSEN, (François-Joſeph de) deſcendant de la noble famille des barons de Roth, enſeigna la théologie chez les Capucins de la province d'Autriche, dont il avoit embraſſé l'inſtitut. On a de lui, outre un grand nombre de Sermons tant allemands que latins, *un Panégyrique du marquis de Bade, à l'occaſion des victoires remportées ſur les Tucs*, en allemand; Kempten, 1693, in-fol.

BUSI, *voyez* RABUTIN.

BUSSIERES, (Jean de) jéſuite, né à Villefranche en Beaujolois, ſe diſtingua dans ſon ordre par ſon eſprit & ſon amour pour le travail. Il mourut en 1678. Ses poéſies françoiſes ſont entiérement oubliées; mais on lit encore ſes Poéſies latines, Lyon, 1675, in-8°. Son ſtyle, ſans être ni correct ni égal, eſt plein de feu & d'enthouſiaſme. Ses principaux ouvrages ſont: *Scanderbeg*, poëme en 8 livres; ſa *Rhéa délivrée*; ſes *Idylles* & ſes *Eglogues*. On a encore de lui: I. *Hiſtoria Francica*, Lyon, 1671, 2 vol. in-4°. II. Un abrégé de l'Hiſtoire univerſelle, ſous le titre de *Floſculi hiſtoriarum*, traduit par lui-même en françois ſous celui de *Parterre hiſtorique*, in-12. III. *Baſilica Lugdunenſis*, Lyon, 1661, in-fol. IV. *Deſcription de Villefranche*, 1671, in-4°, avec fig.

BUTEO, *voyez* BORREL.

BUTES, chaſſé par ſon pere Borée, roi de Thrace, aborda dans l'iſle de Naxos, où il fixa ſa demeure. S'étant remis en mer avec une partie de ſes gens pour aller chercher des femmes, il en enleva ſur les côtes de Theſſalie pluſieurs qui célébroient une fête en l'honneur de Bacchus. De ce nombre étoit Coronis, nourrice de Bacchus, que Butès prit pour lui; mais ce dieu, irrité d'un pareil outrage, inſpira au raviſſeur une fureur ſi violente, qu'il courut ſe précipiter dans un puits où il périt.

BUTÈS *ou* BOGÈS, gouverneur de la ville d'Eïone ſur le fleuve Strymon, ſous Darius, fils d'Hiſtaſpes, roi de Perſe, témoigna pour ſon maître une fidélité qui dégénéra en fureur. Aſſiégé par Cimon général des Athéniens, & ne voulant point accepter la capitulation honorable qu'on lui offroit, il aima mieux périr que de ſe rendre. Il donna ordre qu'on ramaſſât ſoigneuſement tout l'or & l'ar-

gent qui étoit dans la ville, fit allumer un grand bûcher, & ayant égorgé sa femme, ses enfans, & toute sa maison, il les fit jeter dans les flammes avec les richesses qu'on avoit recueillies, & s'y précipita lui-même après eux, invitant par cet exemple insensé ses concitoyens à en faire autant.

BUTKENS, (Christophe) natif d'Anvers, religieux cistercien, puis abbé de S. Sauveur, mort en 1650, a laissé : I. *Les Trophées sacrés & profanes du Duché de Brabant*, 4 vol. in-fol., La Haye, 1724 : c'est la derniere édition. II. *Généalogie de la maison de Lynden*, in-fol., Anvers, 1626.

BUTLER, (Samuel) naquit en 1612, à Strensham, dans le comté de Worchester, d'un riche laboureur. Après avoir fait ses études dans l'université de Cambridge, il fut placé chez un fanatique du parti de l'usurpateur Cromwel, & n'en fut pas moins fidele à celui de son roi. Son Poëme d'*Hudibras*, satyre ingénieuse des partisans enthousiastes de Cromwel, décria la faction de ce tyran, & ne servit pas peu à Charles II. Toute la reconnoissance qu'en eut ce prince, fut de citer souvent l'ouvrage, d'en apprendre même plusieurs morceaux par cœur, tandis que l'auteur vécut & mourut dans l'indigence en 1680. Il fallut qu'un de ses amis fit les frais de son enterrement. Le sujet de ce Poëme burlesque est la guerre civile d'Angleterre sous Charles I. Son dessein est de rendre ridicules les Presbytériens & les Indépendans, trompettes & acteurs de ces querelles funestes & absurdes. Hudibras, le héros de cet ouvrage, est le *Don-Quichotte* du fanatisme. Butler le peint de couleurs originales & burlesques. Un homme qui auroit dans l'imagination la dixieme partie de l'esprit comique, bon ou mauvais, qui regne dans cet ouvrage, seroit encore très-plaisant. Les gens de goût, en profitant de la gaieté de l'auteur, lui reprochent des longueurs, des détails puérils, des réflexions indécentes, des pensées basses, des polissonneries grossieres. Nous en avons deux traductions en françois, l'une en vers fort foibles, & l'autre en prose beaucoup meilleure. On a encore de Butler d'autres Pieces burlesques, mêlées de plaisanteries tour-à-tour ingénieuses & insipides.

BUTLER, (N.) Irlandois, se fit connoître dans le dernier siecle par une pierre d'une efficacité extraordinaire dans la cure de plusieurs maladies. Il prétendoit avoir le secret de convertir le plomb & le mercure en or. Cette idée chimérique auroit dû décréditer sa pierre ; cependant Van-Helmont & quelques autres médecins l'ont vantée.

BUTLER, (Alban) né à Londres d'honnêtes parens, fit ses études à Douay, au college des prêtres Anglois, où il enseigna ensuite les humanités, la philosophie & la théologie, après avoir embrassé l'état ecclésiastique. De retour en Angleterre, il étoit aumônier en 1763 du duc de Norfolk, premier pair de ce royaume. Quelques années après il succéda à M. l'abbé Talbot, frere du comte de Schrewsbury, pre-

mier comte d'Angleterre, dans la préſidence du college Anglois à St-Omer, qui lui avoit été conférée par le parlement de Paris, à la diſſolution de la ſociété des Jéſuites en France en 1762. Butler y mourut vers 1782, après avoir joui de la confiance intime de M. de Montlouet, évêque de St-Omer, de M. Caimo, évêque de Bruges, & de pluſieurs autres perſonnes diſtinguées. Butler s'eſt immortaliſé par les *Vies des Peres, des Martyrs & des autres principaux Saints, avec des notes hiſtoriques & critiques*, en anglois; ouvrage qui a été traduit librement par Mrs. Godeſcard & Marie; Villefranche, 1763, & années ſuivantes, 12 vol. gr. in-8°; Paris, nouvelle édition, corrigée & augmentée par M. Godeſcard, chanoine de St-Honoré, ſecrétaire de l'archevêque de Paris, 1786-1788. On y trouve ſous chaque jour la vie des Saints les plus célebres; on a profité de pluſieurs bons ouvrages qui ont paru depuis quelques années en différentes langues. L'ouvrage françois n'eſt pas une ſimple traduction, il contient un grand nombre de Vies qui ne ſont point dans l'original, & beaucoup d'additions fournies par l'auteur Anglois, ou qui ſont le fruit des recherches des deux traducteurs, principalement de M. l'abbé Godeſcard. Les modeles de vertu de tous les ſiecles, de tous les états, de tous les âges, y ſont préſentés avec beaucoup d'intérêt. Les fêtes principales de l'année, inſtituées pour nous rappeller les différens myſteres de la Religion, y ſont traitées avec la dignité qui convient à ces grands ſujets. Par-tout à l'inſtruction eſt jointe une onction qui fait goûter la morale de l'Evangile. Une critique ſaine, en rejetant ce qu'une crédulité trop grande a fait adopter quelquefois, confirme la foi des fideles dans ce qu'ils ſont obligés de croire. Un grand nombre de *Notes* ſur les Conciles, les Peres, les auteurs eccléſiaſtiques, les événemens même de l'hiſtoire profane qui ont rapport aux *Vies* que l'auteur a écrites, donnent à ſon travail un nouveau mérite.

BUTTERFIELD, mort à Paris en 1724, à 89 ans, étoit ingénieur du roi pour les inſtrumens de mathématiques. Il les conſtruiſoit avec une juſteſſe ſinguliere, & réuſſiſſoit ſur-tout dans les grands quarts de cercle.

BUXTORF, (Jean) né en 1564 à Camen en Weſtphalie, profeſſeur d'hébreu à Bâle, célebre par la connoiſſance de cette langue, mourut dans cette ville, où l'hymen l'avoit fixé, & où il étoit chéri & honoré, en 1629, à 69 ans. On lui offrit des chaires à Saumur & à Leyde, mais les magiſtrats craignant qu'il ne fût enlevé à la Suiſſe, lui donnerent une augmentation d'honoraires. Ce dédommagement paroiſſoit d'autant plus juſte, que, pour parvenir à une connoiſſance plus parfaite de la langue qu'il profeſſoit, il avoit pris chez lui des Juifs habiles. Mais ceux-ci ſous prétexte de lui en développer toutes les fineſſes, le firent donner plus d'une fois dans les viſions & les petites ruſes du Rabbiniſme. Parmi le grand nombre d'ouvrages dont les

Hébraïſans lui ſont redevables, ceux qui méritent une attention diſtinguée, ſont : I. Un *Tréſor de la Grammaire hébraïque*, 2 vol. in-8°. II. Une petite *Grammaire hébraïque*, très-eſtimée, Leyde, 1701 & 1707, in-12, revue par Leuſden. III. *Biblia rabbinica*, Bâle, 1618 & 1619, 4 vol. in-fol. IV. *Inſtitutio epiſtolaris hebraïca*, in-8°, 1629 : c'eſt un recueil de lettres, utile à ceux qui veulent écrire en hébreu. V. *Concordantiæ hebraïcæ*, Bâle, 1632, in-8° ; un de ſes meilleurs ouvrages. VI. Pluſieurs Lexicons hébreux & chaldaïques, in-8°. VII. *Synagoga judaïca*, 1682, in-8° : c'eſt un tableau de la religion, des mœurs & des cérémonies des Hébreux.

BUXTORF, (Jean) fils du précédent, auſſi ſavant que ſon pere, naquit en 1599, & mourut en 1664 à Bâle, où il profeſſoit les langues orientales. On a de lui : I. Un *Lexicon chaldaïque & ſyriaque*, 1622, in-4°. II. Un *Traité ſur les points & les accens hébreux*, contre Cappel, Bâle, 1648, in-4°, en latin. III. Une *Anti-Critica* contre le même, Bâle, 1653, in-4°, utile dans les endroits où il compare le texte hébreu avec les anciennes verſions. Mais en général tout ce qu'il a écrit contre Cappel eſt foible, & toute la gloire de cette diſpute fut pour ſon adverſaire. *Voyez* CAPPEL. IV. Des Diſſertations ſur l'Hiſtoire du Vieux & du Nouveau-Teſtament, in-4°, Bâle, 1659. Il y traite de l'Arche d'alliance, du Feu ſacré, de l'*Urim* & *Thummim*, de la Manne, de la Pierre du déſert, & du Serpent d'airain, &c. V. Une traduction du *More Nevochim*, 1629, in-4° ; & du *Cozri*, 1660, in-4°. VI. *Exercitationes philologico-criticæ*, 1662, in-4°. VII. *De Sponſalibus*, 1652, in-4°.

BUXTORF, (Jean-Jacques) fils du précédent, conſommé comme lui dans la connoiſſance des langues orientales, lui ſuccéda dans ſa chaire en 1664. Il mourut aſthmatique en 1704, laiſſant pluſieurs traductions des ouvrages des Rabbins, & un Supplément fort ample à la Bibliotheque rabbinique.

BUXTORF, (Jean) neveu du précédent, ſucceſſeur de ſon oncle dans la chaire des langues orientales, fut le 4e. profeſſeur de cette famille, qui occupa ce poſte pendant 40 ans. On leur reproche à tous d'avoir eu trop d'attachement pour le rabbiniſme, pour les accens & les points voyelles de la langue hébraïque. Invention récente qui n'eſt d'aucune autorité pour déroger aux anciennes leçons. Cette érudition juive, qui leur a fait un nom, a paru fort vaine dans pluſieurs de leurs ouvrages. Le dernier Buxtorf eſt mort en 1732, laiſſant des Traités ſur la langue hébraïque, des Diſſertations, des Vers, des Sermons.

BUY DE MORNAS, (Claude) Lyonnois, s'appliqua avec ſuccès à la géographie, devint géographe du roi & des enfans de France, & mourut à Paris en 1783, après avoir embraſſé quelques années auparavant l'état eccléſiaſtique. Ce géographe eſt particuliérement connu ; I. par un *Atlas méthodique & élémentaire de géographie & d'hiſtoire*, Paris, 1762-1770, 4 vol. in-4°.

» C'eſt, dit M. Drouet, la col-
» lection de cartes la plus com-
» plette pour les progrès de
» l'éducation, & l'unique en
» ce genre où l'on fait marcher
» d'un pas égal la géographie,
» la chronologie & l'hiſtoire ».
Mais cet éloge nous paroît un peu exagéré. II. par une *Coſmographie méthodique & élémentaire*, 1770, in-8°, avec fig. & cartes.

BUYER, (Barthélemi) premier imprimeur de Lyon, & conſeiller de ville en 1482, a imprimé en 1476 la *Légende dorée*; le *Speculum vitæ humanæ* en 1477, par Guillaume Le Roy qui demeuroit chez lui.

BUZANVAL, (Nicolas Choart de) naquit à Paris en 1611. Il fut ſacré évêque de Beauvais en 1652, après avoir occupé une charge de conſeiller au parlement de Bretagne, & une autre au grand-conſeil; après avoir été maître des requêtes, conſeiller-d'état, & ambaſſadeur en Suiſſe. Son dioceſe ſe loue encore des établiſſemens qu'il y fit. Il fonda un hôpital général, un grand & un petit ſéminaire. Il fit dire publiquement dans un ſynode, par un archidiacre: *Qu'il prioit inſtamment de ne ſe ſervir jamais du mot de Grandeur, ſoit en lui parlant, ſoit en lui écrivant.* Priere que quelques-uns regarderent comme une ſingularité inutile, d'autres comme l'expreſſion de ſa modeſtie. « Mais
» il eſt plus modeſte, dit un
» auteur, de ſe laiſſer nommer
» comme l'uſage le comporte,
» que de ſe diſtinguer par des
» proteſtations & des refus ».
Ce prélat fut un des quatre évêques qui refuſerent d'abord de ſigner le formulaire; il le ſigna enſuite, & ſe prêta à l'accommodement qui procura la ſoi-diſante paix de Clément IX (*voyez* ce mot). Il mourut en 1679.

BUZELIN, (Jean) Jéſuite, né à Cambrai, & mort à Lille le 15 octobre 1626, à l'âge de 55 ans, s'appliqua particuliérement à l'hiſtoire Belgique. Il nous a donné: I. *Annales Gallo-Flandricæ*, Douay, 1624, in-fol. Ces Annales ſont bien écrites; l'auteur cite preſque par-tout ſes garans, mais il manque de critique pour les premiers tems. II. *Gallo-Flandria ſacra & profana*, Douay, 1625, in-fol. C'eſt une ample deſcription des villes, bourgs, villages; des antiquités, des mœurs, de la religion, &c., de ce pays; ouvrage plein de recherches, enrichi de chartres & de pieces juſtificatives.

BYNÆUS, (Antoine) né le 6 août 1654, à Utrecht, mort à Deventer, en 1694, miniſtre proteſtant, diſciple de Grævius, & verſé comme lui dans les langues, l'hiſtoire & les antiquités, laiſſa des ouvrages très-ſavans. On conſulte encore: I. Son traité *de Calceis hebræorum*, Dordrecht, 1695, in-4°. II. *De morte Jeſu-Chriſti*, Amſterdam, 1691 & 1698, in-4°; ouvrage d'une grande érudition. III. *De natali Jeſu-Chriſti. Accedit Diſſertatio de Jeſu-Chriſti Circumciſione*, Amſterdam, 1689-1729; La Haye, 1737, in-4°. Il s'attache particuliérement à détruire les calomnies dont les Juifs & les hérétiques ſe ſont efforcés de noircir la naiſſance de J. C. Dans la Diſſertation ſur la Circonciſion, Bynæus

prouve contre Marsham & Spencer, que la Circonciſion a été établie chez les Juifs & chez les Egyptiens, pour des raiſons différentes, & qu'elle n'a point paſſé des ſeconds aux premiers.

BYNG, *voyez* BING.

BYNKERSHOEK, (Cornelius-Van) né à Middelbourg en Zélande, le 29 mai 1673, fut envoyé de bonne heure en Friſe, à l'univerſité de Franeker, qui floriſſoit alors par la quantité de profeſſeurs célebres qui y enſeignoient les ſciences. Après y avoir conſacré deux ans aux belles-lettres avec beaucoup de ſuccès, il ſe donna tout entier à l'étude de la juriſprudence, & s'y diſtingua avantageuſement. Il avoit à peine atteint l'âge de 21 ans, qu'il publia trois Diſſertations ſur des matieres de droit, qui furent applaudies, & lui valurent le grade de docteur. Il fut enſuite à La Haye, & y exerça ſes talens pour le barreau avec beaucoup de réputation. En 1695, il publia avec des additions & des corrections ſes trois Diſſertations *ad L. Lecta;* en 1699, une Diſſertation *de auctore auctoribuſve Authenticarum;* en 1702, une autre ſur un paragraphe de Mæcianus, intitulée : *De L. Rhod. de Jactu*, à laquelle il ajouta une Diſſertation *de dominio maris*. A ces études du droit qui s'enſeigne dans les univerſités, Bynkershoek joignit des recherches exactes ſur tous les droits, loix, décrets, privileges, uſages, coutumes, &c., ſuivies dans les diverſes provinces & villes du pays, & il ſe forma pour ſon uſage un corps de droit hollandois & zélandois. On lui doit des recherches ſavantes ſur le droit romain, ſous ce titre : *Obſervationum Juris Romani, Libri IV*, 1700. On a encore de lui : I. *Opuſcula varii argumenti*, 1719. II. Un traité *de foro Legatorum*, 1721; ouvrage qui fut traduit en françois & enrichi de notes par Barbeyrac en 1730. III. Quatre nouveaux livres des *Obſervationum Juris Romani*, 1733, où il réfute les *Emblemata Treboniani*. IV. *Quæſtionum juris publici, Libri II*, 1737. Ce ſavant laborieux mourut en 1743, âgé de 70 ans. M. Vicat, profeſſeur en droit de l'univerſité de Lauſanne, a donné une édition complette des ouvrages de Bynkershoek, Cologne, 1761, 2 vol. in-fol.

BYRGE, (Juſte) conſtructeur d'inſtrumens de mathématiques, avoit été formé par la nature pour de plus grandes choſes. Dans les intervalles que lui laiſſoit ſon art, il fit deux découvertes très-belles : les *Logarithmes*, & le *Compas de proportion*. Ses inventions furent long-tems inconnues. Byrge étoit un homme d'une ſimplicité admirable, qui travailloit dans le ſilence & dans l'obſcurité. Il floriſſoit à la fin du 16e. ſiecle.

BYZANTIUS, *voyez* GENESIUS.

BZOVIUS, (Abraham) Dominicain Polonois, profeſſeur de philoſophie à Milan & de théologie à Bologne, retourna dans ſa patrie & s'y diſtingua par ſes ſermons, ſes leçons de philoſophie & de théologie, & ſon zele pour l'agrandiſſement de ſon ordre. Revenu en Italie, il entreprit, à la priere de quelques ſavans, de continuer les *Annales du cardinal*

Baronius. Il exécuta ce grand projet en 9 vol. in-fol., depuis 1198 jusqu'en 1572. La continuation est peu digne de l'ouvrage du premier auteur. On lui reproche de s'être trop arrêté aux affaires & aux personnages de son ordre; de sorte que l'ont croit quelquefois lire les annales des Dominicains plutôt que celles de l'Eglise. Sa critique est souvent en défaut, & ne distingue pas les pieces vraies des fausses; les miracles dont la croyance est fondée sur des preuves irrécusables, & les prodiges que la crédulité a adoptés sans examen. Cependant il ne mérite pas le mépris qu'en ont témoigné certains auteurs, pour empêcher sans doute qu'on soupçonnât qu'ils l'eussent copié, comme ils ont fait dans beaucoup d'endroits. Les Cordeliers furent mécontens de ce qu'il n'avoit pas respecté Jean Scot, appellé *le Docteur subtil*, & lui en firent des reproches véhémens. Herwart, auteur Bavarois, attaqua aussi Bzovius sur divers faits avancés contre l'empereur Louis de Baviere; mais sa critique ne paroît pas fondée. Ce Dominicain mourut en 1637, âgé de 70 ans, dans le monastere de la Minerve. Il avoit eu auparavant un appartement au Vatican; mais ayant été volé dans ce palais, & effrayé de la mort de son valet qui fut tué, il se retira chez ses confreres. On a encore de lui: *Pontifex Romanus*, Cologne, 1619, in-folio; & quelques autres ouvrages.

C

CAAB, d'abord rabbin, ensuite mahométan, commença par faire des vers satyriques contre l'imposteur Mahomet; mais celui-ci ayant conquis l'Arabie, le lâche poëte finit par chanter une de ses maîtresses. Il fut dès-lors son favori & son conseil. Caab l'aida dans la composition de l'Alcoran. Mahomet en reconnoissance lui donna son manteau. Il mourut l'an de J. C. 622.

CAANTHE, fils de l'Océan. Son pere lui ayant ordonné de poursuivre Apollon qui avoit enlevé sa sœur Mélia, & ne pouvant le contraindre à la rendre, il mit le feu à un bois consacré à ce dieu qui, pour le punir, le tua à coups de fleches.

CAATH, fils de Lévi, pere d'Amram, & aïeul de Moïse. Sa famille fut chargée de porter l'arche & les vases sacrés du tabernacle, dans les marches du désert.

CABADES *ou* CAVADES *ou* KOBAD, roi de Perse, fils de Perose, ayant porté une loi qui autorisoit la communauté des femmes, & faisant usage de toutes celles qui lui plaisoient, perdit son trône & fut enfermé dans une tour. Une de ses femmes le délivra de sa prison, en se livrant à la passion du gouverneur éperdument amoureux d'elle. Cabades s'évada

ſous les habits de cette femme, fit crever les yeux à ſon frere, & reprit la couronne. Les Huns Nephtalites lui fournirent des ſecours. Il déclara la guerre à l'empereur Anaſtaſe, ravagea l'Arménie & la Méſopotamie, prit Amide & la livra au pillage. Un vieillard lui repréſentant combien le carnage qu'on exerçoit dans le ſac de cette ville, étoit indigne d'un roi: *C'eſt pour vous punir*, répondit Cabades, *de votre réſiſtance. Plus notre réſiſtance*, reprit le vieillard, *a été grande, plus votre victoire eſt glorieuſe.* Cette réponſe déſarma Cabades, & le pillage ceſſa. La paix fut conclue quelque tems après; mais la guerre recommença ſous Juſtin & Juſtinien. Cabades fut moins heureux ſous ce dernier empereur, & mourut en 521. C'étoit un prince guerrier, plus propre à conquérir des états qu'à régler les ſiens. Il fut cruel envers ſes ſujets, & implacable dans ſes vengeances.

CABALLO, (Emmanuel) s'illuſtra dans le tems du ſiege de Genes ſa patrie. Les François qui l'aſſiégeoient depuis ſeize mois, avoient affamé cette ville. Un vaiſſeau chargé de vivres & de munitions alloit ſe rendre aux aſſiégeans, ſi Caballo ne fût monté tout de ſuite ſur un autre vaiſſeau, & ne l'eût emmené dans la ville, au milieu des François qui faiſoient de continuelles décharges ſur lui. Cette action héroïque lui mérita le nom du Libérateur de ſa patrie, & fit lever le ſiege en 1513.

CABANE, (Robert de) fils de Raimond Cabane, & de la fameuſe Catanoiſe qui avoit été nourrice de Louis, fils de Charles II, roi de Naples, fut arrêté avec ſa mere en 1345, après l'aſſaſſinat d'André de Hongrie, époux de Jeanne, reine de Naples. On leur donna la queſtion dans une place ſur le bord de la mer. La mere mourut des douleurs de la torture, & le fils fut tenaillé. *Voy.* ANDRÉ DE HONGRIE.

CABASILAS, (Nicolas) archevêque de Theſſalonique en 1350, ſoutint le ſchiſme des Grecs contre l'Egliſe de Rome. Il publia des traités ſur cette matiere, & laiſſa pluſieurs ouvrages, dont le meilleur eſt ſon *Expoſition de la Liturgie grecque*, imprimée en différens endroits, en grec, & traduite en latin par Gentien Hervet. On eſtime auſſi la *Vie de Jeſus-Chriſt*, du même auteur, Ingolſtad, 1604.

CABASSUT, (Jean) prêtre de l'Oratoire, profeſſeur de droit canon à Avignon, né en 1604, mourut à Aix ſa patrie en 1685. On a de lui: I. *Juris Canonici theoria & praxis*, réimprimé in-fol. en 1738, par les ſoins de Gibert qui y a ajouté des ſommaires & des notes qui ne s'accordent pas toujours avec les principes de l'auteur, dont l'ouvrage ne gagne rien à ce commentaire. II. *Notitia eccleſiaſtica Conciliorum, Canonum, veterumque Eccleſiæ rituum*, Lyon, 1685, in-folio: ouvrage d'un moindre uſage que le précédent, quoiqu'il y ait des diſſertations utiles. On y trouve une notice des conciles; l'explication des canons, une introduction à la connoiſſance des rits anciens & nouveaux de l'Egliſe, & des principales

parties de l'hiſtoire eccléſiaſtique. On en a donné un bon Abrégé à Louvain, 1776, in-8°. III. *Traité de l'Uſure*. Cabaſſut étoit un homme d'un eſprit droit, d'un caractere doux, d'un jugement ſolide, d'une prudence conſommée, d'une vertu ſans tache. Il écrit avec élégance & avec dignité; ſon latin eſt pur, coulant, harmonieux; ſes déciſions ſont ſages & ſévérement orthodoxes; les novateurs y trouvent par-tout leur condamnation.

CABBEDO DE VASCONCELLOS, (Michel) né à Setuval en 1525, s'appliqua au droit avec beaucoup de ſuccès, & étoit parvenu aux premieres charges à Lisbonne, lorſqu'il mourut en 1577, à 52 ans. On lui doit une élégante traduction latine du *Plutus* d'Ariſtophane; des Lettres & d'autres ouvrages imprimés à Rome, en 1597, in-8°.—Son fils George CABBEDO marcha ſur les traces de ſon pere, devint chancelier du royaume, membre du conſeil d'état de Madrid pour le Portugal, & mourut dans ſa patrie le 4 mars 1604, à 45 ans. On a de lui: I. *Deciſiones Luſitaniæ ſenatûs*, 1604, in-fol. II. *De Patronatibus eccleſiarum regiæ coronæ Luſitaniæ*, 1603, in-4°.

CABESTAN *ou* CABESTAING, (Guillaume de) gentilhomme du comté de Rouſſillon, & non Provençal, quoique Noſtradamus le faſſe deſcendre de l'ancienne maiſon de Servieres, fut un poëte du 13e. ſiecle, qui chanta différentes dames, ſuivant l'uſage du tems. Tricline Carbonel fut ſa derniere maîtreſſe. Le mari de cette dame, jaloux du troubadour, le tua, lui arracha le cœur, & le fit manger à ſa femme. Tricline en mourut de douleur en 1213.

CABILLEAU, (Baudouin) Jéſuite, né à Ypres, s'appliqua particuliérement à la poéſie & le fit avec ſuccès, comme on peut le voir par les ouvrages que l'on a de lui: I. *Epigrammata*, Anvers, 1634, in-16. II. *Lemmata hiſtorica*, Louvain, 1614. III. *Epiſtolæ heroum & heroïdum*, en vers élégiaques, Anvers, 1636, in-8°. IV. *Eloge de S. Jean-Baptiſte*, en vers, Louvain, 1642, in-8°. L'auteur mourut à Anvers le 13 novembre 1652. Il ſe ſervoit quelquefois d'allégories forcées.

CABOT, (Sébaſtien) célebre navigateur, né à Briſtol, en 1467, de Jean Cabot, établi dans cette ville, qui lui donna des leçons de mathématiques, de coſmographie & de la navigation. Jean Cabot forma le projet de tenter le paſſage aux Indes par le nord-oueſt. Henri VII lui en donna la commiſſion; il s'embarqua avec ſes fils en 1497, au mois de juin. Ces navigateurs découvrirent quelques terres; mais ayant trouvé des difficultés inſurmontables vers le nord-oueſt, ils naviguerent vers le ſud, & s'avancerent juſqu'au cap de la Floride, à-peu-près dans le même tems qu'Americ Veſpuce, touchoit ailleurs l'hémiſphere, auquel il a donné ſon nom, quoiqu'il ne ſoit pas certain qu'il l'ait découvert le premier (*voy.* BEHAIM). De retour en Angleterre, Sébaſtien y eſſuya quelques déſagrémens, ce qui fit qu'il alla offrir ſes ſervices au

roi

roi d'Eſpagne ; il y fut nommé chef des pilotes. Sa capacité & ſon intégrité engagerent une ſociété de marchands à lui faire entreprendre, en 1525, un voyage aux Moluques, par le détroit de Magellan. Il s'avança juſqu'au cap de Saint-Auguſtin (latitude mérid. 7); ſon équipage ſe mutina & refuſa de paſſer le détroit. Il entra dans la riviere de la Plata, & y établit quelques forts pour s'y maintenir. Il dépêcha en Eſpagne pour en donner avis, & demanda du renfort. Il l'attendit en vain pendant cinq ans; au bout deſquels il retourna en Eſpagne, où il ne reçut pas un accueil favorable, parce qu'il n'avoit pas été aux iſles des Epiceries. Dégoûté de ce pays, il regagna ſa patrie. Il y fut bien reçu, & on lui donna la charge de gouverneur des compagnies de marchands, & des domaines à découvrir, avec une penſion. Il n'avoit point abandonné le projet de paſſer aux Indes par le nord. Il l'avoit tenté par le nord-oueſt; il ſe propoſa de l'eſſayer par le nord-eſt, & pénétra juſqu'à Archangel, l'an 1557. On ne ſait ce que devint depuis cet habile navigateur. Purchas en a parlé amplement dans le Recueil des voyages faits par les Anglois. Il en eſt parlé auſſi dans les *Voyages Maritimes* de Ramuſio.

CABOT, (Vincent) juriſconſulte Toulouſain dans le 16e. ſiecle, profeſſa le droit dans ſa patrie. On a de lui un gros volume in-8°, intitulé: *Les Politiques de Vincent Cabot, Toloſain*: Toulouſe, 1630; mélange informe, compoſé de maximes recueillies dans les auteurs ſacrés & profanes, ſans goût, ſans méthode. L'auteur devoit publier quatre autres volumes à la ſuite du premier. On a encore de lui: *Variarum juris publici & privati Diſſertationum libri duo*, Paris, 1598, in-8°.

CABRAL, (Pierre-Alvarès) que quelques-uns nomment *Cabrera*, quoique Mariana & Maffée lui donnent conſtamment le nom de *Cabral*; commandant de la ſeconde flotte que le roi D. Emmanuel de Portugal envoya aux Indes en 1500, fut jeté par la tempête ſur les côtes du Bréſil inconnu alors, & en prit poſſeſſion au nom de ſon prince. Après pluſieurs autres expéditions qui illuſtrerent ſon courage, il revint en Portugal, & y mourut le 23 juin 1501, regardé comme un grand-homme de mer.

CABRERA, (Bernard de) favori de Martin, roi de Sicile, voulut s'emparer de cette couronne en 1410, après la mort de ſon maître. Blanche, veuve de Martin, ayant refuſé de l'épouſer, Cabrera lui déclara la guerre. Il fut pris & enfermé d'abord dans une citerne deſſéchée. On le transféra de là dans une tour environnée d'un filet, dans lequel Cabrera tomba en voulant s'évader. On l'y laiſſa pendant un jour, expoſé à la riſée du peuple. Ferdinand, ſucceſſeur de Martin, lui accorda enſuite ſa grace, à condition qu'il quitteroit la Sicile. Il mourut quelque tems après. — Il ne faut pas le confondre avec Louis CABRERA de Cordoue, capitaine d'infanterie, qui vivoit encore en 1630, & qui eſt auteur: I. De l'*Hiſ-*

toria para entenderla y escrivirla, Madrid, 1611, in-4°, où il donne de bonnes regles sur la maniere d'écrire l'histoire. II. D'une *Histoire de Philippe II, roi d'Espagne*, Madrid, 1619, in-fol. en espagnol. « L'auteur, » dit M. Drouet, est accusé » d'être trop dévoué à son roi » & à sa patrie. Ce n'est pas » toujours un mal, à qui veut- » on que l'on soit dévoué » ? Les gens sensés souscriront sans peine à cette réflexion.

CABREUIL, (Barthélemi) né à Montpellier, fut chirurgien de Henri IV. Il possédoit parfaitement l'anatomie, comme il conste par ses ouvrages qui sont encore estimés, entr'autres: I. *Alphabeton anatomicum*, Geneve, 1604, in-4°. II. *Observationes variæ*, dans un recueil d'Observations de plusieurs anatomistes, Francfort, 1668, in-4°. III. *Collegium anatomicum*, dans le même recueil.

CACA, sœur de Cacus, découvrit à Hercule le vol de son frere. Les Romains lui rendoient des honneurs divins.

CACUS, fils de Vulcain, enleva à Hercule une partie de ses troupeaux, qu'il traîna à reculons dans son antre pour n'être pas découvert. Le héros furieux courut à la caverne de ce brigand, & l'étrangla. Les habitans des lieux circonvoisins, délivrés des violences de Cacus, éleverent un temple à leur libérateur. La description de la prise de Cacus par Hercule, au 8e livre de l'Enéide, est un des beaux endroits de Virgile.

CADALOUS, évêque de Parme, concubinaire & simoniaque, fut élu pape en 1061 par la faction de l'empereur Henri IV, contre Alexandre II, & prit le nom d'Honorius II. Ayant voulu soutenir son élection par les armes, & n'ayant pu réussir, il fut condamné par tous les évêques d'Allemagne & d'Italie en 1062, & déposé par le concile de Mantoue en 1064.

CADAMOSTO *ou* CADAMUSTI, (Louis) célebre navigateur Vénitien, né vers l'an 1422, se fit connoître à l'infant dom Henri de Portugal. Ce prince, animé, comme son pere le roi Jean, de l'esprit de découverte, voulut s'attacher Cadamosto. Il lui envoya le consul de la république de Venise en Portugal, nommé Patrice Conti, pour l'instruire du commerce avantageux de l'isle de Madere, conquise en 1430. Cadamosto, encouragé par l'espoir du gain, traita avec dom Henri, qui lui fit armer une caravelle, dont Vincent Diaz, natif de Lagos fut le patron. Elle mit à la voile le 22 mars 1455; & après avoir mouillé à Madere, ils reconnurent les isles Canaries, le Cap-Blanc, le Sénégal, le Cap-Verd, & l'embouchure de la riviere de Gambra. Dans un second voyage qu'il fit l'année suivante, avec un Génois nommé Antoine, ils pousserent leurs découvertes jusqu'à la riviere de Saint-Dominique, à laquelle il donnerent ce nom, & d'où ils retournerent en Portugal. Il habita long-tems à Lagos, attirant par ses politesses les négocians & les navigateurs. De retour dans sa patrie en 1464, il y publia la relation des ses voyages, qui fut traduite en françois par Pierre Redoner, au commencement du

16e ſiecle. Nous les avons auſſi en latin par le ſoins d'Archangel Madrignani.

CADMUS, roi de Thebes, vint par mer des côtes de la Phénicie, s'empara du pays connu depuis ſous le nom de Béotie & y bâtit la ville de Thebes. On dit qu'il apporta aux Grecs l'uſage de l'alphabet.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées. BREBEUF.

Les poëtes ont ajouté des fables à l'hiſtoire de Cadmus, qui peut-être n'eſt elle-même qu'une fable. Il alla combattre, ſuivant eux, avec le ſecours de Minerve, un dragon qui avoit dévoré ſes compagnons. Le héros tua le monſtre, & en ſema les dents, d'où ſortirent tout-à-coup des hommes armés qui n'eurent rien de plus preſſé que de ſe maſſacrer. Il n'en reſta que cinq, qui aiderent Cadmus à bâtir la ville de Thebes. Ses ſujets le chaſſerent de ſes états, & l'obligerent de s'enfuir en Illyrie.

CADMUS DE MILET, le premier des Grecs qui ait écrit l'hiſtoire en proſe. Il floriſſoit du tems d'Halyattes, roi de Lydie.

CADRY, (Jean-Baptiſte) dont le vrai nom étoit DARCY, ancien chanoine, théologal de l'égliſe de Laon, fut l'homme de confiance, l'ami & le théologien de M. de Caylus, évêque d'Auxerre. Il étoit né à Tretz en Provence en 1680, & il mourut à Savigni, près de Paris, en 1756, à 76 ans. On a de lui pluſieurs écrits contre la bulle *Unigenitus*, à laquelle il étoit fort oppoſé. Les principaux ſont: I. Les trois derniers volumes de l'*Hiſtoire du Livre des Réflexions morales, & de la conſtitution* Unigenitus; Amſterdam, 1723-1738, 4 vol. in-4°: le premier eſt de Louail. Ouvrage qui n'a été lu que par les gens du parti. II. L'*Hiſtoire de la condamnation de M. de Soanen, évêque de Senez*, 1728, in-4°. Ouvrage du même genre. III. *Des Obſervations théologiques & morales ſur les deux Hiſtoires du P. Berruyer*, en 3 vol in-12, 1755 & 1756.

CÆCILIUS-BASSUS *voy.* BASSUS.

CÆCILIUS-STATIUS, poëte comique, affranchi, contemporain d'Ennius. On trouve quelques-uns de ſes fragmens dans le *Corpus Poëtarum*, Londres, 1714, 2 vol. in-fol.

CÆCULUS, fils de Vulcain. Sa mere étant aſſiſe auprès de la forge de ce dieu, une étincelle de feu la frappa, & lui fit mettre au monde, au bout de neuf mois, un enfant, à qui elle donna le nom de Cæculus, parce qu'il avoit de fort petits yeux. Lorſqu'il fut avancé en âge, il ne vécut que de vols & de brigandages. Il bâtit la ville de Préneſte. Ayant donné des jeux publics, il exhorta les citoyens à aller fonder une autre ville. Mais comme il ne pouvoit les y engager, parce qu'ils ne le croyoient pas fils de Vulcain, il invoqua ſon pere, & l'aſſemblée fut auſſi-tôt environnée de flammes. Ce prodige la ſaiſit d'une telle frayeur,

qu'on lui promit de faire tout ce qu'il voudroit.

CÆLIUS AURELIANUS, (Lucius) ancien médecin de Siga dans la Numidie, vivoit vers le tems de Galien. Il a laissé un ouvrage intitulé : *De celeribus & tardis passionibus*, qu'on a jugé à propos de réimprimer à Amsterdam en 1722, in-4°. Il se trouvoit déjà dans les Recueils des anciens médecins.

CÆNEUS, guerrier qui, ayant été fille sous le nom de *Cænis*, avoit obtenu de Neptune d'être changée en homme invulnérable.

CAFFA, (Melchior) habile sculpteur, connu sous le nom de *Maltois*, parce qu'il étoit né à Malte en 1631, fut éleve du chevalier Bernin, & ensuite presque son émule. Il mourut à Rome en 1687. On y admire plusieurs de ses ouvrages, entr'autres le Groupe de S. Thomas de Villeneuve, donnant l'aumône, dans l'église des Peres Augustins.

CAFFARO, (le P.) Théatin, est auteur d'une Lettre imprimée à la tête du *Théâtre* de Boursault, où il prétend prouver qu'un chrétien peut aller à la comédie. Il falloit avoir une opinion bien avantageuse de l'histrionisme, pour mettre au jour une assertion si fort opposée aux maximes sacrées de la Religion, & si contredite par tous les Peres de l'Eglise. S. Chrysostome, frappé du danger que l'on court dans ces lieux de corruption, exhortoit les peres & les meres à en écarter leurs enfans. « Lorsque nous voyons, dit-il, » un domestique porter un » flambeau allumé dans ses » mains, nous n'avons rien de » plus pressé que de lui défendre d'aller dans les endroits » où il y a de la paille, du foin, » ou toute autre matiere combustible, de peur que sans » y penser, il ne laisse tomber » une étincelle qui embrâse » toute la maison. Usons de la » même précaution à l'égard de » nos enfans, & ne permettons pas que leurs yeux se » portent sur ces assemblées funestes : & si les personnes qui » les fréquentent, demeurent » dans notre voisinage, défendons à nos enfans de les voir » & de converser avec elles, » si nous voulons empêcher » que quelqu'étincelle ne porte » le feu dans leurs ames, & » n'y cause un dommage irréparable, par un incendie » général ». Une multitude d'écrivains, ceux même qui se sont acquis le plus de célébrité dans ce genre de travail, n'en ont point porté un jugement plus favorable. « Guidé enfin » par la foi (dit Gresset, dans » une Lettre publiée en 1759), » ce flambeau lumineux, devant qui toutes les lueurs des » tems disparoissent, devant » qui s'évanouissent toutes les » rêveries sublimes & profondes de nos foibles esprits-» forts ; je vois sans nuages que » les loix sacrées de l'Evangile, » & la morale profane, le sanctuaire & le théâtre sont des » objets inalliables ». Bossuet & le P. Lebrun réfuterent le P. Caffaro, qui se rétracta.

CAFFIAUX, (Philippe-Joseph) né à Valenciennes, fit profession dans la Congrégation de S. Maur en 1731, & mourut subitement le 26 décembre 1777,

à l'abbaye de S. Germain-des-Prés. Il travailloit alors avec Dom Grenier à l'*Hiſtoire de Picardie*. Il avoit donné *Eſſai d'une Hiſtoire de la Muſique*, in-4°., & le premier volume du *Tréſor généalogique*, 1777, in-4°.

CAGNACCI, (Guide Caulaſſi) peintre Italien du dix-ſeptieme ſiecle, diſciple de Guide, mourut à Vienne à 80 ans. Les tableaux dans leſquels il a imité ſon maître, ſont les plus recherchés. — Il ne faut pas le confondre avec CAGNACCINI, auteur des *Antiquitates Ferrariæ*, qu'on trouve dans le Tréſor des antiquités de Grævius.

CAHAGNES, (Jacques) docteur & profeſſeur en médecine à Caen ſa patrie, né en 1548, mort en 1612, s'eſt acquitté des devoirs de ſon emploi avec le plus grand zele. Pour animer à l'étude ſes éleves qui n'étoient pas avantagés de la fortune, il leur ouvroit ſa bourſe en même tems qu'il leur donnoit de bons conſeils. C'eſt à lui que l'on doit les Statuts de la faculté de médecine qui ſont encore en vigueur dans cette univerſité. On lui doit auſſi les ouvrages ſuivans : I. *Elogiorum civium Cadomenſium centuria prima*, Caen, 1583, & 1609, in-4°. On lui a reproché d'avoir fait un mauvais choix, & d'avoir omis pluſieurs hommes célebres qui avoient droit d'y trouver place; mais on ne fait pas attention que s'il avoit donné une ſuite à cet ouvrage, comme il l'avoit prémédité, il auroit prévenu ce reproche. II. *Oratio funebris J. Ruxelli*. C'eſt l'éloge funebre du maréchal de Grancey de Rouxel. III. *De Academiarum inſtitutione*, 1584, in-4°., plein de bonnes vues. IV. *Methodus curandarum febrium*, 1616, in-8°. V..... *capitis affectuum*, 1618, in-8°.

CAHUSAC, (Louis de) écuyer, né à Montauban, où ſon pere étoit avocat, commença ſes études dans cette ville, & les acheva à Toulouſe, où il fut reçu avocat. De retour à Montauban, il obtint la commiſſion de ſecrétaire de l'intendance. Ce fut pendant qu'il exerçoit cet emploi, en 1736, qu'il donna la tragédie de *Pharamond*, dans laquelle il a bleſſé la vérité hiſtorique, ſans rendre ſon ſujet théâtral. *Pharamond* eſt de tems en tems moins un héros qu'un fat. On y trouve pluſieurs vers tournés avec eſprit, mais trop d'antitheſes, trop peu de nombre & d'harmonie. L'envie d'aller jouir à Paris des applaudiſſemens du parterre, lui fit abandonner la province. Le comte de Clermont l'honora du titre de ſecrétaire de ſes commandemens. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1743 avec ce prince, qu'il quitta enſuite, pour ſe livrer abſolument au théâtre. L'Opéra l'occupa principalement, & ſuivant la route tracée, il fit de l'amour le grand mobile de ſa compoſition. « Cette » paſſion paraſite, dit un au» teur moderne, devient ſous » le pinceau des poëtes lyri» ques, auſſi fade que dange» reuſe; & ſa domination per» pétuelle ſur ce genre de ſpec» tacle, énerve le goût & les » ames, & en éloigne les per» ſonnes ſages. Des héros effé» minés, des images licencieu-

» ſes, des madrigaux emmiel-
» lés, ne ſont propres ni à for-
» mer ni à divertir une nation
» jalouſe de la véritable gloire.
» N'eſt-il pas facile de trouver
» mille moyens d'intéreſſer les
» ſpectateurs avec fruit? Des
» ſentimens nobles & fermes,
» l'amour de la patrie, le
» triomphe des arts, le danger
» du vice, le tableau des ver-
» tus, la terreur du crime,
» l'amour de l'humanité, &c.,
» ne ſont-ils pas des ſujets
» capables d'occuper comme
» d'embellir une ſcene? Mal-
» heur au goût & aux mœurs
» d'un peuple qui les rejete-
» roit, ſur-tout s'ils étoient
» traités par des talens auſſi
» ſupérieurs, qu'ennemis de la
» corruption »! Cet auteur mourut à Paris au mois de juin 1759. Il étoit d'un caractere inquiet, vif, & trop exigeant de ſes amis; fort délicat ſur la réputation, & d'une ſenſibilité qui altéra ſon cerveau, & qui abrégea peut-être ſes jours. On a de lui, outre diverſes pieces de théâtre, dont pluſieurs ſont déjà oubliées, l'*Hiſtoire de la danſe ancienne & moderne*, La Haye, 1754, 3 petits vol. in-12, que les ſavans ont accueillie.

CAJADO, (Henri) poëte latin, mort à Rome en 1508 d'un excès de vin, a laiſſé des Eglogues, des Sylves & des Epigrammes; Bologne, 1501, in-4°. On remarque dans toutes ſes productions un tour heureux, du génie, de la facilité, de l'élégance: ſes Epigrammes ne manquent pas de ſel. Il étoit né en Portugal.

CAIET, CAYET ou CAYER, (Pierre-Victor-Palma) né en 1525 à Montrichard en Touraine, de parens catholiques, embraſſa le calviniſme, & fut fait miniſtre de l'égliſe de Poitiers à Montreuil-Bonnin; mais ayant été convaincu d'avoir fait l'Apologie des bordels, & de s'amuſer de magie, il fut dépoſé dans un ſynode. Cette condamnation produiſit ſon abjuration; il rentra dans le ſein de l'Egliſe à Paris en 1595. On peut imaginer quels principes pouvoit avoir un homme qui n'étoit revenu à la vraie Religion que par l'impreſſion d'une juſte condamnation. Il mourut en 1610, docteur de Sorbonne & profeſſeur en hébreu au college royal. On a de lui pluſieurs ouvrages de controverſe, moins conſultés que ſa *Chronologie ſeptenaire*, 1606, in-8°., depuis la paix de Vervins en 1598, juſqu'en 1604, condamnée par la faculté de théologie de Paris. Cette cenſure parut imprimée en 1610, in-8°. Il ajouta enſuite à ſon Hiſtoire de la paix, celle de la guerre qui l'avoit précédée. On a cette nouvelle Hiſtoire dans les trois tomes de ſa *Chronologie novennaire*, 1608, in-8°., depuis 1589 juſqu'en 1598. Il faut bien ſe garder de croire tout ce qu'il y rapporte. Voyez *Mémoires de la Ligue*, tome 4, p. 320, & tom. 6, p. 220. *Journal de Henri III*, par M. de l'Etoile, tom. 3, p. 103. Bayle, *Dict. Hiſtor.* article *Caïet. note M.*, &c.

CAJETAN, (St.) *voyez* GAETAN.

CAJETAN, (Conſtantin) abbé Bénédictin de S. Baronte, au dioceſe de Piſtoye, mort à Rome en 1650, à 85 ans, étoit de Syracuſe. Il pouſſoit le zele

pour la gloire de ſon ordre, juſqu'au fanatiſme. Il crut qu'il l'illuſtreroit beaucoup, s'il lui donnoit tous les grands hommes qu'il pourroit, ou du moins ceux qu'il croyoit tels. Après avoir mis dans ſa liſte une partie des Saints anciens, il travailla à la groſſir des Saints modernes. Il commença par S. Ignace de Loyola, le fit bénédictin, dans un livre publié à Veniſe en 1641, in-8°., où il prétend auſſi prouver que le livre des *Exercices de S. Ignace* n'eſt pas de lui, mais de Ciſneros, religieux Bénédictin; & il le prouve très-mal (*voyez* IGNACE). La congrégation du Mont-Caſſin déſavoua Cajetan en 1644. Cajetan ne pouvant faire admettre des Jéſuites dans ſon ordre, ſe tourna du côté des Franciſcains & des Freres Prêcheurs. Il leur enleva S. François d'Aſſiſe & S. Thomas d'Aquin. Le cardinal Cobellucci diſoit, au ſujet de ce voleur de Saints, qu'il craignoit que Cajetan ne transformât bientôt S. Pierre en Bénédictin (*voyez* S. BENOIT). Il voulut auſſi enlever à Thomas à Kempis la gloire d'avoir fait l'admirable *Imitation de J. C.*, & l'attribuer à un moine nommé Geſſen. On peut voir combien ſa prétention eſt mal fondée, à l'art. KEMPIS.

CAJETAN, (Octave) Jéſuite Sicilien, habile critique & bon hiſtoriographe, mort vers 1656, s'eſt acquis des droits à la reconnoiſſance de ſa patrie par les ouvrages ſuivans : I. *Vitæ Sanctorum Siculorum*, Palerme, 1657, in-fol. Ces Vies ſont puiſées dans des monumens authentiques, tant grecs que latins, & rédigées ſur des manuſcrits précieux par leur antiquité. II. *Iſagoge ad Hiſtoriam ſacram Siculam*, Palerme, 1707, in-4°.; & dans la Collection des hiſtoriens d'Italie de Grævius. III. *Animadverſiones in Epiſt. Theodoſii Monachi, de Syracuſanæ urbis expugnatione*, dans la Collection de Muratori.

CAJETAN, *voyez* VIO.

CAILLE, (Jean de la) ſavant libraire de Paris, mort dans un âge avancé vers l'an 1720, s'eſt fait une réputation, I. par ſon *Hiſtoire de l'Imprimerie*, Paris, 1689, in-4°.: II. par la *Deſcription de Paris*, 1714, in-fol. Cette Deſcription de la ville & fauxbourgs de la capitale de la France, contient vingt-quatre planches, dont chacune repréſente un des 24 quartiers, ſuivant la diviſion faite en 1702, & un détail exact des abbayes, égliſes, monumens publics, &c. Les planches ont été gravées avec ſoin par Scotin le jeune.

CAILLE, (Nicolas-Louis de la) diacre du dioceſe de Rheims, né le 15 mars 1713, à Rumigny, d'un capitaine des chaſſes de la ducheſſe de Vendôme, fit ſes études avec ſuccès au college de Lizieux à Paris. Son goût pour l'aſtronomie le lia avec le célebre Caſſini, qui lui procura un logement à l'Obſervatoire. Aidé des conſeils d'un tel maître, il eut bientôt un nom parmi les aſtronomes. Il partagea avec M. de Thuri, fils de cet homme eſtimable, le travail de la ligne méridienne ou de la projection du méridien, qui paſſant par l'obſervatoire, traverſe tout le royaume. Dès l'âge de vingt-cinq ans il fut

nommé, à son insu, professeur de mathématiques au college Mazarin. Les travaux de sa chaire ne le détournerent point de l'astronomie. Cette science, à laquelle il étoit entraîné par un charme invincible, devint pour lui un devoir, lorsque l'académie des sciences l'admit dans son sein en 1741. La plus grande partie des autres compagnies savantes qui fleurissent en Europe, lui fit le même honneur. Animé de plus en plus du desir d'acquérir une connoissance détaillée du ciel, il entreprit en 1750, avec l'agrément de la cour, le voyage du Cap de Bonne-Espérance, dans le dessein d'examiner les étoiles australes, qui ne sont pas visibles sur notre horizon. Dans l'espace de deux ans, de 1750 à 1752, il prétendit avoir observé 9800 étoiles jusqu'alors inconnues; mais ce nombre a paru extrêmement exagéré, & a dû le paroître à tous ceux qui savent que les plus habiles observateurs n'ont pas découvert, dans toute l'étendue des cieux, autant d'étoiles visibles; que la partie du ciel qui n'est jamais vue sur notre horizon, se réduit à peu de chose; que d'ailleurs elle avoit été observée par d'habiles astronomes, & se trouvoit exprimée dans toutes les cartes célestes. Il crut sans doute lui-même avoir excédé dans son calcul, puisqu'il se borna à donner le catalogue de 1942. Cependant les observations de Herschel (dont l'exactitude n'est pas encore reconnue) paroissent favorables à ses calculs. De retour en France, il ne cessa d'écrire sur les apparitions des cometes & sur d'autres objets de l'histoire du ciel. Il faisoit imprimer le catalogue des étoiles & les observations sur lesquelles il est fondé, lorsqu'une fievre maligne l'emporta le 21 de mars 1762. Les qualités de son ame honorent sa mémoire, autant que les connoissances de son esprit. Froid, réservé avec ceux qu'il ne connoissoit pas, il étoit doux, simple, gai, égal avec ses amis. L'intérêt ni l'ambition ne le dominerent jamais; il sut se contenter de peu. Sa probité faisoit son bonheur, les sciences ses plaisirs, & l'amitié ses délassemens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés. I. Plusieurs *Mémoires* dont il a enrichi les recueils de l'académie des sciences. II. *Elémens d'Algebre & de Géométrie*, Paris, in-8°. III. *Leçons Elémentaires d'Astronomie, d'Optique & de Perspective*, 1748 & 1755, Paris, in-8°. IV. *Leçons Elémentaires de Méchanique*, 1743, Paris, in-8°. V. *Ephémérides de Desplaces, continuées par M. l'abbé de la Caille*, 2 volumes in-4°. VI. *Fundamenta Astronomiæ*, in-4°, Paris, 1757. VII. *Table des Logarithmes pour les sinus & tangentes de toutes les minutes du quart de cercle*, Paris, 1760, in-8°. VIII. *Nouveau Traité de Navigation, par M. Bouguer, revu & corrigé par l'abbé de la Caille*, Paris, 1761, in-8°. IX. *Journal du voyage fait au Cap de Bonne-Espérance*, Paris. On remarque dans tous ses ouvrages, cette précision & cette netteté si nécessaires aux sciences abstraites; c'étoit-là le caractere de son esprit.

CAILLIERES, *voyez* CALLIERES.

CAILLY, (le chevalier Jacques de) né à Orléans, de la famille de la Pucelle qui délivra cette ville, mourut vers 1674, chevalier de l'ordre de S. Michel & gentilhomme ordinaire du roi. On a de lui un petit recueil d'Epigrammes, dont quelques-unes ſont fines & délicates, & beaucoup d'autres triviales, mais verſifiées naturellement. Cette ingénuité corrige beaucoup ſon ſtyle, ſouvent lâche & incorrect. On doit au reſte rendre cette juſtice à cet auteur, qu'il ne s'eſt pas laiſſé emporter par les viles paſſions au-deſſus deſquelles la plupart des poëtes les plus célebres n'ont point eu le courage de s'élever. « Ses épigrammes, dit un » critique, ne ſont que des » ſaillies ſans fiel, ſans aigreur, » ſans ſatyre; & par cette raiſon, plus dignes d'amuſer, » que toutes celles que la haine, » la jalouſie ou la cauſticité » ont produites ». On trouve ces petites pieces dans un *Recueil de Poéſies*, en 2 vol. in-12, publié par la Monnoie en 1714, ſous le titre de La Haye.

CAÏN, premier fils d'Adam & d'Eve, naquit ſur la fin de la premiere année du monde, & s'adonna à l'agriculture. Jaloux de ce que les offrandes d'Abel ſon frere étoient acceptées du Seigneur, tandis que les ſiennes en étoient rejetées, il lui ôta la vie l'an du monde 130 (*voyez* ABEL). Déchiré par les remords, tremblant pour ſa propre vie, Caïn étoit prêt à ſe livrer au déſeſpoir; Dieu daigna le raſſurer, & le condamna à une vie errante & fugitive ſur la terre. Il ſe retira à l'Orient d'Eden, y eut ſon fils Enoch, dont il donna le nom à une ville qu'il y fit bâtir; ce qui n'eſt pas difficile à comprendre, vu la nombreuſe poſtérité que leur longue vie donnoit aux patriarches. On regarde ordinairement Caïn comme réprouvé; cependant S. Jean Chryſoſtome croit qu'il a fait pénitence de ſon fratricide, & qu'il en a obtenu le pardon.

CAÏNAN, fils d'Enos, pere de Malaleel, mourut l'an 2769 avant Jeſus-Chriſt, âgé de 910 ans. Il y a un autre CAÏNAN, fils d'Arphaxad & pere de Sala, ſur lequel les ſavans ne ſont pas d'accord. Cet Arphaxad ne ſe trouve pas dans le Texte Hébreu ni dans la Vulgate (*Gen.* 12), mais on le lit dans les Septante, & dans S. Luc, chap. 3, ℣. 36. *Qui fuit Sale, qui fuit Caïnan, qui fuit Arphaxad.* Pluſieurs interpretes penſent qu'il n'étoit point dans les anciens exemplaires des Septante, qu'il s'y eſt gliſſé enſuite par la faute des copiſtes, & que delà par une autre faute, il a paſſé dans le texte de S. Luc, où juſqu'alors il n'avoit pas été. C'eſt le ſentiment de Cornelius a Lapide, & du P. Petau. *Mirum videri non debet*, dit ce dernier, *ſi Cainani nomen ex* LXX *corruptis libris in Evangelium Lucæ redundaſſe ſuſpicemur.* Le P. Pouſſines, dans un excellent Traité *ſur la Généalogie de Jeſus-Chriſt*, adopte la même opinion, & ajoute: *Quis neſcit Teſtamentum Novum librorum omnium frequentiſſimè fuiſſe deſcriptum? Quod ergò aſſueti editioni* LXX *jàm mendoſæ ſemidocti Græculi ad deſcriptionem Evangeliorum accederent, reſtituere, ùt ipſis quidem videba-*

tur, omiſſum apud Lucam nomen non dubitaverunt. Quæ hallucinatio autoritatis eruditæ autoritatem habuit, ut in omnes brevi codices vulgaretur, ſi tamen in omnes. On peut conſulter auſſi Uſſerius & le P. Griffet, qui ont publié des Diſſertations ſur ce ſujet.

CAJOT, (Joſeph) Bénédictin de la congrégation de S. Vannes, avoit de l'érudition. Il la montra dans ſes *Antiquités de Metz*, ou *Recherches ſur l'origine des Médiomatriciens*, Metz, 1760, in-8°. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, eſt une critique d'un philoſophe célebre, intitulée: *Les Plagiats de J. J. Rouſſeau ſur l'Education*, in-12 & in-8°, 1765. Elle eſt aſſez mal écrite, mais il y a des recherches. Comme il y maltraite les philoſophes, l'un d'entr'eux a dit: » Que l'auteur de cette critique » étoit un chien qui aboyoit » aux paſſans, en rongeant les » os de Rouſſeau ». Cette mauvaiſe plaiſanterie n'empêcha pas que D. Cajot ne fût un homme eſtimable. Il mourut à Verdun, ſa patrie, en 1779, âgé de 52 ans.

CAÏPHE, grand-prêtre des Juifs après Simon, condamna J. C. à la mort, fut dépoſé par Vitellius, & ſe tua, dit-on, de déſeſpoir. L'Evangéliſte S. Jean remarque que lors même qu'il prononça le jugement inique contre J. C., il eut, comme pontife des Juifs, une eſpece d'inſpiration qui lui fit dire une bien grande & reſpectable vérité: *Expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo*; paroles dont il étoit bien loin de comprendre le vrai ſens.

CAÏT-BEI, ſultan d'Egypte & de Syrie, originaire de Circaſſie, étoit né eſclave. Les Mammelucs, d'une commune voix, l'élurent pour leur ſouverain. Il défit près de Tarſe l'armée de Bajazet II, empereur des Turcs, commandée par Querſéol, ſon gendre. Cette victoire eut des ſuites heureuſes. Il repouſſa Aſſimbée, qui régnoit en Méſopotamie, & qui s'étant rendu maître de la ville de Bir ſur l'Euphrate, faiſoit des courſes bien avant dans la Syrie. Il mit auſſi les Arabes ſous le joug, & diſſipa cette multitude d'eſclaves Ethiopiens, qui s'étant aſſemblés en très-grand nombre pour détruire les Mammelucs, menaçoient l'Egypte d'un terrible orage. Il mourut l'an 1449 & le 33e. de ſon regne.

CAÏUS AGRIPPA, fils puîné d'Agrippa & de Julie, fille d'Auguſte, fut adopté par cet empereur avec Lucius Agrippa ſon frere. Le peuple Romain offrit le conſulat à ces deux enfans, à l'âge de 14 à 15 ans. Auguſte voulut ſeulement qu'ils euſſent le nom de *Conſuls déſignés*, à cauſe de leur jeuneſſe. Caïus s'étant rendu dans l'Arménie pour en chaſſer les Parthes, fut bleſſé d'un coup de poignard par le gouverneur de la ville d'Artagere. Le meurtrier fut mis à mort; mais Caïus ne fit plus que languir depuis cet accident. Il termina ſes jours dans la ville de Lymire en Lycie, n'ayant que 24 ans. Son tempérament étoit porté aux plaiſirs; & il ne ſavoit pas combattre cette inclination dangereuſe, qui abrégea ſes jours. Sa douceur l'avoit fait aimer des peuples d'Orient.

CAÏUS, célebre entre les auteurs eccléſiaſtiques, floriſſoit à Rome au 3e. ſiecle, ſous le pontificat de Zéphirin & ſous l'empire de Caracalla. Il avoit été diſciple de S. Irenée : ce qui ne l'empêcha pas de rejeter abſolument l'opinion des Millenaires. Un anonyme, cité par Photius, dit poſitivement que Caïus étoit prêtre, & qu'il demeuroit à Rome. Photius ajoute, qu'on tenoit encore qu'il avoit été même ordonné évêque des nations, pour aller porter la foi dans des pays infideles, ſans avoir aucun peuple, ni aucun dioceſe limité. Caïus eut une fameuſe diſpute à Rome contre Procle ou Procule, l'un des principaux chefs des Montaniſtes, & la mit par écrit dans un Dialogue, qui n'eſt pas venu juſqu'à nous, non plus que ſes autres ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec CAÏUS, macédonien, diſciple de S. Paul, converti à Corinthe où il étoit établi, & où il avoit reçu cet apôtre. Il l'accompagna depuis dans ſes voyages, eut part à ſes perſécutions, & fut pris avec Ariſtarque par les ſéditieux d'Epheſe, que Démétrius, orfevre, avoit excités contre S. Paul. On croit que c'eſt ce même Caïus à qui S. Jean adreſſe ſa troiſieme Epître, dans laquelle il le loue de la pureté de ſa foi, & de la charité qu'il exerce envers ſes freres & les étrangers.

CAÏUS, (S.) originaire de Dalmatie, & parent de l'empereur Dioclétien, élu pape le 17 décembre 283, après la mort de S. Eutychien, eut à ſouffrir une cruelle perſécution qui dura deux ans, pendant laquelle ce ſaint pontife ne ceſſa d'encourager les confeſſeurs & les martyrs. Il ſe tint caché durant l'orage, non pas qu'il craignît la mort, mais pour être plus à portée d'aſſiſter ſon troupeau. Il mourut le 22 avril 296. Ses ſouffrances lui ont mérité le titre de martyr. C'eſt à l'occaſion de ce pape qu'un auteur très-connu fait la réflexion ſuivante : « Que n'eurent point à » ſouffrir, dit-il, les ſaints paſ» teurs de la primitive égliſe ? » Qu'on ſe rappelle qu'ils » étoient en butte aux perſé» cutions des idolâtres ; qu'ils » avoient continuellement à » lutter contre l'ignorance, la » ſtupidité, la jalouſie, la ma» lice de ceux qu'ils eſſayoient » de gagner à J. C., & qu'ils » partageoient tous les dan» gers auxquels leurs troupeaux » étoient expoſés ». C'eſt ce pape qui ordonna que les clercs paſſeroient par tous les ſept ordres inférieurs de l'égliſe, avant que de pouvoir être ordonnés évêques.

CAÏUS *ou* KAYE, (Jean) né à Norwich en 1510, étudia à Padoue avec ſuccès ſous le célebre Montanus. A ſon retour en Angleterre, il fut ſucceſſivement médecin du roi Edouard VI, de la reine Marie, & enfin de la reine Eliſabeth. Il fit rebâtir preſqu'à ſes frais l'ancien college de Gonnevil, à Cambridge, nommé depuis ce tems-là le college de Gonnevil & de Caïus. Il y fonda 23 places d'étudians. Il mourut en 1573, à 63 ans, & fut enterré dans la chapelle de ſon college, ſous une tombe unie, avec cette ſeule inſcription : *Fui Caïus.* Ses ſentimens

ſur la religion ne tenoient qu'à ſon intérêt ; & dans les différentes révolutions qui agiterent l'Angleterre de ſon tems, il fut toujours attaché à la ſecte du prince régnant. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il ſuit les principes de Galien & de Montanus ſon maître. Les meilleurs ſont : I. Un *Traité de la ſueur angloiſe*, maladie qui ne duroit qu'un jour, & qui fit périr beaucoup de monde en Angleterre en 1551. Il eſt intitulé : *De ephemera peſte Britannica.* La meilleure édition eſt celle de Londres en 1721, in-8°. II. Un livre latin : *De l'antiquité de l'Univerſité de Cambridge.* III. *De Canibus Britannicis*, Londres, 1570, in-8° ; rare. IV. *Stirpium hiſtoria*, Londres, 1570, in-12.

CALA, (Ferrand le Stocco, connu ſous le nom de) natif de Coſance en Calabre, eſt auteur d'une *Hiſtoire de Suabe*, fort raré. Son but dans cet ouvrage étoit de flatter la maiſon de Cala. Il fit naître un ſaint Jean de Cala, qui n'avoit jamais exiſté que dans ſon cerveau. Il perſuada que quelques os de la carcaſſe d'un âne étoient les reliques de ſon ſaint imaginaire. Le fourbe impudent appliquoit aux prétendues reliques ce vers latin qu'un auteur moderne a cru pouvoir adreſſer à l'étrange multitude d'académiciens & de ſavans qui brillent dans ce ſiecle :

Felices aſini quantos meruistis honores.

L'inquiſiteur de Rome fit brûler ces indignes reſtes, & ſupprima l'ouvrage.

CALABER, (Quintus) poëte de Smyrne, qu'on croit avoir vécu dans le 5e. ſiecle, eſt auteur des *Paralipomenes d'Homere*, eſpece de ſupplément à l'*Iliade*. Ce poëme grec, écrit élégamment, fut trouvé par le cardinal Beſſarion dans un monaſtere de la terre d'Otrante en Calabre, & c'eſt d'où lui vient le nom de *Calaber*. La meilleure édition eſt celle de Jean-Corneille Pauw (Leyde, 1734, in-8°.) qui a beaucoup profité de l'édition qu'en avoit fait Claude Dauſque.

CALABRE, (Edme) prêtre de l'Oratoire, ſavant & pieux, natif de Troyes, directeur du ſéminaire de Soiſſons, mourut en 1710. On a de lui une *Paraphraſe ſur le Miſerere*, ſouvent réimprimée.

CALABROIS, (Mathias Preti, ſurnommé le) naquit en 1643 dans la Calabre. Lanfranc fut ſon maître dans la peinture. Appellé à Malte pour décorer l'égliſe de ſaint Jean, il repréſenta dans le plafond la vie de cet apôtre, morceau admirable, qui lui mérita le titre de chevalier de grace, une commanderie & une forte penſion. Il mourut à Malte en 1699. Ses principaux tableaux ſe voient à Modene, à Naples & à Malte. On les eſtime pour la vigueur du coloris, le relief des figures, la variété des inventions, l'art des ajuſtemens. Une touche moins dure, un deſſin plus correct l'auroient mis au rang des premiers peintres.

CALAIS & ZETÈS, enfans de Borée & d'Orithie, firent le voyage de la Colchide avec les Argonautes, & chaſſerent les Harpies de la Thrace. Ils avoient les épaules couvertes d'écailles dorées, des ailes aux pieds, & une longue chevelure.

CALAMIS, graveur & ſtatuaire célebre d'Athenes. Ses ouvrages furent fort eſtimés; mais Cicéron le mettoit bien au-deſſous de Praxitele & de Myron.

CALANUS, philoſophe ou charlatan Indien qui ſuivit Alexandre-le-Grand dans ſon expédition aux Indes. Tourmenté d'une colique, après 83 ans d'une vie ſaine, il pria le conquérant de lui faire élever un bûcher pour y terminer ſes jours. Ce prince qui n'étoit pas plus ſage que ſon philoſophe, ordonna l'appareil de cet extravagant ſacrifice. Son armée eut ordre de ſe ranger en bataille autour du bûcher. Calanus couronné de fleurs, & magnifiquement vêtu, y monta, en diſant que depuis qu'il avoit perdu la ſanté & vu Alexandre, la vie n'avoit plus rien qui le touchât. Le foible Calanus, qui n'avoit pas le courage de ſupporter une colique, trouva dans ſa vanité aſſez de reſſources pour ſouffrir l'action du feu ſans faire aucun mouvement, & ſans donner aucun ſigne de douleur. Quelqu'un lui ayant demandé s'il n'avoit rien à dire à Alexandre? *Non*, répondit le philoſophe, *je compte le revoir bientôt à Babylone.* Le héros étant mort trois mois après dans cette ville, on crut que le brachmane avoit été prophete, & cela n'ajouta pas peu au merveilleux de ſon hiſtoire.

CALANUS, (*Juvencus Coelius*) né en Dalmatie, évêque de Cinq Egliſes en Hongrie, vivoit dans le douzieme ſiecle. Il eſt connu par un petit ouvrage: *Attila Rex Hunnorum*, Veniſe, 1502, in-folio. On le trouve dans l'*Apparat Eccléſiaſtique* du Pere Caniſius, & dans l'*Apparat à l'Hiſtoire de Hongrie*, avec des notes de J. Tomka, Presbourg, 1736, in-folio.

CALAS, (Jean) négociant de Toulouſe, de la religion prétendue-réformée, fut accuſé d'avoir étranglé Marc-Antoine ſon fils, en haine de la Religion catholique qu'il vouloit, diſoit-on, embraſſer, ou qu'il profeſſoit ſecrétement. Ce jeune-homme s'étoit, à ce que l'on prétend aujourd'hui, détruit lui-même. Le pere fut arrêté, condamné par le parlement de Toulouſe, & rompu vif le 9 mars 1762, à l'âge de 68 ans. La veuve & les enfans de ce vieillard demanderent la reviſion du procès; & ſoit défaut de formalités, ſoit quelqu'irrégularité dans le fond même du jugement porté par le parlement de Toulouſe, la ſentence de cette cour fut annullée par un arrêt du Conſeil du 9 mars 1765. « Reſpectons (a dit » à ce ſujet un obſervateur » impartial), reſpectons les ju» gemens des magiſtrats qui re» dreſſent & corrigent des dé» ciſions défectueuſes, ſoit pour » le fond, ſoit pour la forme » de la procédure; mais ne » nous étonnons pas ſi dans cet» te eſpece de conflit de judi» cature, il reſte toujours dans » l'eſprit du peuple une eſpece » de préjugé en faveur des » premiers juges. Des gens qui » examinent tout ſur les lieux, » qui ont ſous les yeux le corps » du délit, qui connoiſſent la » vie & la conduite de l'ac» cuſé, les mœurs & la pro» bité des témoins, qui re» cueillent une infinité de cir-

» conſtances dont l'enſemble » s'étend difficilement au loin, » & dont l'impreſſion s'affoi- » blit par le tems, qui ſont » animés du zele de la juſtice » à l'aſpect d'un crime énor- » me, récent, commis ſur un » citoyen connu, &c.; des juges » qui prononcent dans une telle » ſituation, ont certainement » un grand avantage ſur des » magiſtrats éloignés, occupés » de cent autres objets qui » fixent leur attention & leurs » travaux par des vues & des » obligations plus directes, im- » portunés, ſollicités par des » ames ſenſibles, &c. Il faut » donc dans ces ſortes d'oc- » caſions garder, autant qu'il » eſt poſſible, dans la cenſure » & l'éloge des arrêts reſpec- » tifs, une modération raiſon- » nable, & ſe défendre de ces » enthouſiaſmes véhémens, où » la vérité & l'équité ſe trou- » vent ſi rarement ».

CALASIO, (Marius de) Franciſcain, profeſſeur d'hébreu à Rome, compoſa une excellente Concordance des mots hébreux de la Bible, imprimée à Rome en 1621, en 4 grands volumes in-folio, & enſuite à Londres 1747, ſous le même format & avec le même nombre de volumes. Cette édition, plus eſtimée que celle de Rome, a été donnée par Guillaume Romaine. Le fond de cet ouvrage, utile aux Hébraïſans, eſt pris dans la Concordance du rabbin Nathan.

CALCAGNINI, (Cœlio) fils naturel d'un eccléſiaſtique de Ferrare, après avoir ſervi dans les troupes de l'empereur & de Jules II, embraſſa l'état eccléſiaſtique. Il devint protonotaire apoſtolique, & mourut à Ferrare en 1540. On a de lui: I. *Commentatio de rebus Ægyptiacis*, Bâle, 1544, in-fol. Il y a dans cet ouvrage des choſes curieuſes & exactes ſur l'Egypte, pour le tems auquel il a été fait. II. *De Talorum, teſſerarum & calculorum ludis*, dans le tome 7 des Antiquités grecques de Gronovius. III. *De re nautica.* Ibid. tome 2. IV. *Opera aliquot.* V. *Encomium pulicis.* VI. *Carmina.* Eraſme dit qu'il a le ſtyle élégant, & rempli d'ornemens, mais qu'il a trop l'air de la philoſophie ſcholaſtique; ce qui l'empêche de tenir un rang parmi les auteurs éloquens.

CALCAR, (Jean de) ainſi nommé, parce qu'il étoit d'une ville de ce nom dans le duché de Cleves, mourut à Naples, dans un âge peu avancé, en 1546. Le Titien & Raphaël furent ſes modeles dans l'art de la peinture. Il prit tellement leur maniere, que les talens de ces grands-maîtres ſembloient être devenus les ſiens. Pluſieurs connoiſſeurs n'ont jamais ſu diſtinguer les tableaux du diſciple, d'avec ceux du Titien ſon maître. L'immortel Rubens voulut garder juſqu'à ſa mort une Nativité de Calcar. C'eſt à lui, dit-on, qu'on doit les figures anatomiques du livre de Veſal, (*voyez* ce mot).

CALCEOLARI, (François) célebre naturaliſte de Vérone dans le 16e. ſiecle. Son *Muſæum rerum naturalium*, Vérone, 1622, in-fol., eſt rare & eſtimé.

CALCHAS, fils de Theſtor, reçut d'Apollon la ſcience du préſent, du paſſé & de l'avenir. L'armée des Grecs qui alloit

assiéger Troie, le prit pour son grand-prêtre & son devin. Il prédit que le siege dureroit dix ans, & que la flotte, retenue par les vents contraires au port d'Aulide, ne feroit voile qu'après qu'Agamemnon auroit sacrifié sa fille Iphigénie à Diane. Les destinées lui avoient prédit qu'il perdroit la vie, lorsqu'il trouveroit un devin plus habile que lui. Mopsus parut, & Calchas mourut à Colophon dans l'Ionie.

CALCIDIUS, *voy.* CHALCIDIUS.

CALCULUS, *voyez* GUILLAUME, surnommé *Calculus*.

CALDERINI, (Domitio) né dans le territoire de Vérone, professeur de belles-lettres à Rome sous Paul II & Sixte IV, mourut en 1477, âgé seulement de 30 ans, d'un excès de travail. Son nom étoit *Dominique*; mais voulant en avoir un qui sentît l'ancienne Rome, il se fit appeller *Domitius* & *Calderinus* de Caldero, lieu de sa naissance, à 5 milles de Vérone. Il fut un des premiers qui joignirent le secours de l'érudition à celui de la grammaire. Paul Jove dit qu'il a éclairci les poëtes avec une capacité merveilleuse. On a de lui des notes sur les *Sylves* de Stace, Rome, 1475; sur Martial, Venise, 1474, in-4°; sur Juvenal & l'*Ibis* d'Ovide, Milan, 1495, in-fol. On assure qu'il a commenté encore d'autres anciens; cependant il est apparent que ces Commentaires ne se trouvent que dans les catalogues de Tritheme & de Gesner.

CALDERON DE LA BARCA, (dom Pedro) chevalier de l'ordre de S. Jacques, porta les armes avec distinction. Il les quitta pour l'état ecclésiastique, & il fut fait prêtre & chanoine de Tolede. Nous avons de lui des pieces de théâtre en neuf vol. in-4°, 1689, à Madrid, sans compter plusieurs autres qui n'ont point été imprimées. Calderon étoit trop fécond pour être exact & correct. Les regles de l'art dramatique sont violées dans presque tous ses ouvrages. On voit dans ses tragédies l'irrégularité de Shakespear, son élévation & sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, même fracas d'action & d'incidens. Il ne connoît presque jamais ni la vérité, ni la vraisemblance, ni le naturel. Ses comédies valent un peu mieux. Calderon composa aussi six vol. in-4°. d'*actes Sacramentaux*, qui ressemblent pour le fond aux anciennes pieces italiennes & françoises, tirées de l'Ecriture-Sainte, ou aux mysteres. Ce poëte florissoit vers l'an 1640; il ne connoissoit que les vers, & il regne dans ses tragédies l'ignorance la plus crasse de l'histoire.

CALEB, de la tribu de Juda, fut envoyé dans la terre promise avec d'autres députés, pour reconnoître le pays. Il rassura le peuple d'Israël, épouvanté par le récit de ses compagnons de voyage. Josué & lui furent les seuls de ceux qui étoient sortis d'Egypte, qui entrerent dans la terre de promission. Caleb eut pour son partage les montagnes & la ville d'Hébron, dont il chassa trois géans. Othoniel son neveu s'étant rendu maître de la ville de

Débir, que l'oncle n'avoit pu prendre, Caleb lui fit épouſer ſa fille. Ce digne Iſraélite mourut à l'âge de 114 ans. Caleb & Joſué ſont, dans les ouvrages aſcétiques, le ſymbole du petit nombre de chrétiens qui ſoutiennent avec courage, confiance & perſévérance, les ſouffrances & les combats de cette vie, & arrivent après un pénible & laborieux voyage au lieu du repos.

CALENDARIO, (Philippe) ſculpteur & architecte du quatorzieme ſiecle, éleva à Veniſe les magnifiques portiques, ſoutenus de colonnes de marbre, qui environnent la place de St. Marc. Ces morceaux firent ſa réputation & ſa fortune. La république le combla de biens, & le doge l'honora de ſon alliance.

CALENTIUS, (Eliſius) précepteur de Fréderic, fils de Ferdinand, roi de Naples, laiſſa des ouvrages eſtimables en vers & en proſe. Il joignit les leçons de la philoſophie aux agrémens de la poéſie; mais il adopta des ſyſtêmes romaneſques contraires à la loi de Dieu & à toutes les légiſlations du monde. Il n'approuvoit pas que l'on condamnât les criminels au dernier ſupplice. On devoit, ſelon lui, obliger les voleurs à reſtituer ce qu'ils avoient pris, après les avoir fuſtigés; rendre les homicides eſclaves de ceux ſur la vie deſquels ils avoient attenté; envoyer enfin les malfaiteurs aux mines ou aux galeres. Ce projet d'impunité, renouvellé par les philoſophes modernes, & d'abord adopté par Joſeph II & quelques autres ſouverains, n'a pu tenir longtems contre l'évidence des abus qui en devoient, & en ſont effectivement réſultés. La ſervitude perpétuelle eſt une chimere, les priſons perpétuelles en ſont également une : tous les jours les criminels s'en délivrent d'une façon ou de l'autre; quand les moyens leur manquent, ils trouvent des protecteurs, leur procès eſt revu, ils ſont abſous; quelqu'événement glorieux ou avantageux à la nation, rompt leurs fers à la faveur de l'alégreſſe publique : & voilà des aſſaſſins, des monſtres, des ennemis jurés de la ſûreté publique, rendus à la ſociété, contre laquelle ils déploieront de nouvelles fureurs. Enfin, tout moyen d'échapper leur manquât-il, l'eſpérance leur en reſte; ils ſuppoſent qu'il s'en préſentera tôt ou tard, & cette ſuppoſition eſt fondée ſur un trop grand nombre de faits, pour être regardée comme téméraire. Par-là, le fondement de la légiſlation criminelle eſt anéanti; car on ne ſauroit trop le répéter avec S. Auguſtin : » L'eſprit & le but de la loi ne » ſont pas directement la peine » de mort; mais de retran- » cher irrévocablement de la » ſociété le criminel qui la trou- » ble ». (*Qui morte mulctatur, numquid moram quâ occiditur quæ brevis eſt, ejus ſupplicium leges æſtimant; aut non potiùs quòd in ſempiternum eum auferant de ſocietate viventium?*) Or, ce retranchement abſolu & éternel ne peut s'exécuter que par la mort. D'ailleurs, qu'eſt-ce que la ſervitude a de plus pénible que l'état d'un pauvre cultivateur qui paſſe ſes jours dans le travail & l'indigence,

gence, ſans eſpoir d'une ſituation plus aiſée? Eſt-il raiſonnable que des ſcélérats ne reçoivent d'autre punition que d'être condamnés à l'état des plus utiles citoyens? Calentius mourut vers 1503. On a donné une édition de ſes ouvrages à Rome, in-fol., 1503; édition plus complette que celles qu'on a données après, & où l'on a retranché beaucoup de pieces hardies. Son poëme du *Combat des rats contre les grenouilles*, imité d'Homere, a été réimprimé en 1738 à Rouen, dans un recueil in-12 des Fables choiſies de la Fontaine, miſes en vers latins, publié par M. l'abbé Saas. Calentius compoſa ce poëme à 18 ans, & le fit en ſept jours. Cet auteur groſſit la longue liſte de ceux que le penchant au libertinage a conduits à une extrême indigence. C'eſt l'aveu qu'il en fait lui-même dans les deux diſtiques ſuivans:

Talia post cineres de me toto orbe legantur,
Scriptaque sint tumulo carmina digna meo.
Ingenium natura dedit, fortuna Poëtæ
Defuit, atque inopem vivere fecit amor.

CALENUS, (Olenus) fameux devin Etrurien du tems de Tarquin le Superbe, ſe rendit célebre à l'occaſion de la tête d'un homme, trouvée en creuſant les fondemens d'un temple qu'on vouloit bâtir à Jupiter. Cet homme, dit-on, s'appelloit, *Tolus: Caput Toli*, d'où eſt venu le nom de *Capitole*. D'autres diſent qu'on y trouva une tête renfermée dans un tonneau, *caput in dolio*. Ce que Pline raconte de ce devin, doit être rangé parmi les récits de la fable, ou la démonurgie du paganiſme.

CALENUS, noble Romain, ſe ſignala par ſa généroſité dans le tems des proſcriptions qui ſuivirent la mort de Céſar. Malgré la défenſe de recevoir chez ſoi les proſcrits, il cacha quelque tems dans ſa maiſon le philoſophe Varron, ſon ami, qui étoit du nombre. Antoine alloit ſouvent ſe promener dans cette maiſon; mais ſa préſence n'effraya jamais le courage d'un ſi généreux ami: & quoiqu'il fût témoin des ſupplices qu'on faiſoit ſouffrir aux infracteurs de la loi des Triumvirs, & des récompenſes qu'on accordoit à ceux qui y obéiſſoient, ſa fidélité ne ſe démentit jamais.

CALENUS *ou* VAN-CAELEN, (Henri) né à Béringue, petite ville de la principauté de Liege, vers 1582, ayant achevé ſon cours d'études à Louvain, fut nommé curé d'Aſche, puis de Ste. Catherine à Bruxelles, archiprêtre du doyenné de la même ville, & chanoine de la métropole de Malines. Comme il avoit donné une magnifique approbation au trop fameux ouvrage de Janſenius, celui-ci en faiſant don du manuſcrit à ſon chapelain, le chargea de le remettre à Calenus & à Fromond pour le rendre public. L'*Auguſtinus* parut par leurs ſoins en 1640, & depuis ils furent deux des principaux conſeillers de l'archevêque Boonen, dans les démêlés que ce livre occaſionna. Il fut nommé par ce prélat à l'archidiaconé de Malines, & par Philippe IV à l'évêché de Ruremonde. Mais cette derniere nomination lui

devint inutile à cauſe de ſon attachement à la doctrine de Janſenius, qu'il ſoutint être celle de S. Auguſtin, même après avoir ſigné une formule d'abjuration entre les mains de l'internonce de Bruxelles. Il mourut le 1 février 1651, après avoir publié : *Déclaration véritable de M. Calenus, nommé à l'évêché de Ruremonde*; en latin & en françois, Bruxelles, 1646, in-4°., & quelques ouvrages.

CALEPIN, (Ambroiſe) religieux Auguſtin, né à Calepio, bourg dans l'état de Veniſe, d'où il a tiré ſon nom, s'eſt rendu célebre par ſon *Dictionnaire des Langues*, imprimé pour la premiere fois en 1503, & augmenté depuis par Paſſerat, la Cerda, Chifflet & d'autres. La meilleure édition étoit celle de ce dernier à Lyon, en 1681, en 2 vol. in-fol. avant que celle de Facciolati, profeſſeur à Padoue, eût paru. On peut dire de cet ouvrage, ce qu'on a dit du *Moreri* : que c'eſt une ville nouvelle, bâtie ſur l'ancien plan; mais il y a dans l'un & l'autre beaucoup de breches à réparer. Il mourut l'an 1510, très-âgé & privé de la vue.

CALIARI, (Paul) ſurnommé *Véroneſe*, parce qu'il étoit né à Vérone en 1532. Son pere étoit ſculpteur, & fut ſon premier maître, & un de ſes oncles, Antoine Badile qui étoit peintre, le prit enſuite pour ſon éleve. Ses eſſais furent des coups de maître. Rival du Tintoret, s'il n'égala point la force de ſon pinceau, il le ſurpaſſa par la nobleſſe avec laquelle il rendoit la nature. Une imagination féconde, vive, élevée, beaucoup de majeſté & de vivacité dans ſes airs de tête, d'élégance dans ſes figures de femmes, de fraîcheur dans ſon coloris, de vérité & de magnificence dans ſes draperies, voilà ce qui caractériſe ſes tableaux. On n'y deſireroit que plus de choix dans les attitudes, de fineſſe dans les expreſſions, de goût dans le deſſin & le coſtume. Le palais de S. Marc à Veniſe offre pluſieurs de ſes chef-d'œuvres. Ses *Noces de Cana* ſont admirables. Son *Repas chez Simon le Lépreux*, que Louis XIV fit demander aux Servites de Veniſe, & que ſur leur refus la république fit enlever pour lui en faire préſent, eſt un des plus beaux morceaux de la collection du roi. Véroneſe mourut à Veniſe en 1588, avec la réputation d'un grand peintre, d'un honnête homme, d'un bon chrétien, & d'un ami généreux. Ayant été reçu obligeamment dans une campagne autour de Veniſe, il fit ſecrétement dans la maiſon, un tableau repréſentant la famille de Darius, & le laiſſa en s'en allant.

CALIARI, (Benoît) frere du précédent, avoit des talens ſemblables. On confondoit ſouvent leurs tableaux. Il laiſſoit jouir, par une modeſtie peu commune, ſon frere, de la gloire que ſes ouvrages auroient pu lui acquérir, s'il s'en fût déclaré l'auteur. Il cultiva la ſculpture en même tems que la peinture, & réuſſit dans ces deux arts. Il mourut en 1598, à 60 ans.

CALIARI, (Charles & Gabriel) tous deux fils de Paul Véroneſe, héritèrent de ſes ta-

lens. Charles, mort en 1596, à 26 ans, auroit, dit-on, surpassé son pere, si sa trop grande application ne lui avoit coûté la vie. Gabriel, mort en 1631, auroit pu aller presqu'aussi loin; mais le commerce fut sa principale occupation, & la peinture son délassement.

CALIGNON, (Soffrey de) naquit à S. Jean près de Voiron en Dauphiné. Il fut d'abord secrétaire de Lesdiguieres, puis chancelier de Navarre sous Henri IV, & employé par ce prince dans les négociations les plus difficiles. Il travailla avec de Thou à rédiger l'édit de Nantes. C'étoit un homme consommé dans les affaires d'état & dans l'usage du monde. Henri IV l'auroit fait chancelier de France, s'il eût été catholique. Il mourut en 1606, à 56 ans. Sa *Vie* a été écrite par Gui-Allard, avec celle du baron des Adrets & de Dupui-Montbrun, Grenoble, 1675, in-12. On lui attribue l'*Histoire des choses les plus remarquables advenues en France ès années 1587, 1588 & 1589, par S. C.* (Soffrey Calignon), 1590, in-8°. Ces Mémoires, mal écrits & dictés par l'esprit de secte, renferment quelques particularités intéressantes.

CALIGULA, (Caïus-César) empereur Romain, successeur de Tibere, naquit l'an 13 de Jesus-Christ à Antium, & pas à Igel, village du Luxembourg, comme l'a imaginé un critique moderne (*voy.* SECONDINS). Il étoit fils de Germanicus & d'Agrippine, fille de Julie & du grand Agrippa. Cet insensé s'imaginant qu'il étoit honteux pour lui d'avoir un grand-homme, tel qu'Agrippa, au nombre de ses aïeux, faisoit sortir Agrippine sa mere d'Auguste & de Julie sa fille. Tibere l'adopta de bonne heure. Il n'avoit que 25 ans, lorsqu'il fut proclamé empereur, l'an 37 de J. C. Les commencemens de son regne, comme il n'arrive que trop souvent dans le début des tyrans, annoncerent au peuple Romain des jours fortunés. Il promit au sénat de partager avec lui le gouvernement, & de se regarder comme son fils & son éleve. Il rendit la liberté aux prisonniers, rappella les exilés, brûla tous les papiers que Tibere avoit ramassés contre eux. Il réforma l'ordre des chevaliers, abolit les impôts, bannit de Rome des femmes qui avoient trouvé de nouveaux raffinemens de débauche. Rome l'appelloit d'une commune voix, le modele des princes. Mais on rétracta bientôt ces éloges précipités. Le germe des vices caché dans son cœur, se développa. Ce prince, qui pendant huit mois avoit promis tant de gloire & de félicité, se montra un tyran, un monstre, un lâche, un insensé. Son orgueil monta à son comble. Il se vantoit d'être le maître de tous les rois de la terre, & regardoit les autres princes comme de vils esclaves. Il voulut être adoré comme un dieu. Il fit ôter les têtes des statues de Jupiter & des autres divinités, pour y mettre la sienne. Il se bâtit un temple, se nomma des prêtres, & se fit offrir des sacrifices. Il s'initia lui-même dans ce college sacerdotal, y associa sa femme & son cheval. Le nouveau Jupiter,

pour mieux mériter ce titre, voulut imiter les éclairs & les foudres. Dans les orages, il faiſoit un bruit ſemblable à celui du tonnerre, avec une machine, & lançant une pierre contre le ciel, il s'écrioit : *Tue moi, ou je te tue.* Ses extravagances ne ſe bornerent pas-là. Il renverſa les ſtatues & les images des grands-hommes. Il fit ôter de toutes les bibliotheques de Rome les buſtes d'Homere, de Virgile, de Tite-Live. Il enleva aux familles tous les monumens de la vertu de leurs ancêtres. Les débauches les plus infames & la cruauté la plus barbare vinrent ajouter l'horreur à toutes ces extravagances. Inceſtueux avec ſes trois ſœurs, il parut avec elles en public dans des poſtures les plus indécentes. Il déshonora les femmes de Rome, les enlevant à leurs maris, & jouiſſant d'elles en leur préſence. Il établit des lieux publics de proſtitution dans ſon palais. Il y plaça une académie de jeu, & tint lui-même école de fripponnerie. Un jour manquant d'argent, il quitta les joueurs, deſcendit dans ſa cour, y fit tuer ſur le champ pluſieurs perſonnes diſtinguées, & rapporta ſix cent mille ſexterces. L'effuſion du ſang humain étoit pour lui le ſpectacle le plus agréable, les meurtres étoient ſes récréations. Deux conſuls, au milieu deſquels il étoit aſſis, le voyant éclater de rire, lui en demanderent la raiſon : *Je ris*, leur répondit le ſcélérat, *parce que je ſonge qu'à l'inſtant même je puis vous faire égorger tous deux.* Un jour qu'il s'étoit mépris dans une exécution, un autre que le condamné ayant ſouffert la mort, il dit : *Qu'importe? l'autre ne l'avoit pas plus méritée que lui.* Un chevalier, expoſé ſans ſujet aux bêtes, criant qu'il étoit innocent, Caligula le fait rappeller, commande qu'on lui coupe la langue, & le renvoie pour être dévoré. Les parens étoient forcés d'aſſiſter au ſupplice de leurs proches & de plaiſanter avec lui. Le triſte plaiſir de voir ſouffrir le flattoit tellement, qu'il s'amuſoit de faire donner la queſtion ou de mettre ſur la roue des malheureux. On le vit fermer les greniers publics, & ſe plaire à voir la famine dans Rome. Cette ame féroce portoit la démence & la rage, juſqu'à ſouhaiter que le peuple Romain n'eût qu'une tête, pour la couper. Une famine, une peſte, un incendie, un tremblement de terre, la perte d'une de ſes armées étoient l'objet de ſes vœux les plus ardens. Il ordonna qu'on nourrît d'hommes vivans les bêtes ſauvages réſervées aux ſpectacles. Il n'y eut que les brutes qui n'eurent pas à ſe plaindre de lui. Son cheval, nommé *Incitatus*, fut traité comme les grands-hommes l'étoient dans les pays où l'on récompenſe le mérite. Il le nomma pontife, & vouloit le faire conſul. Il juroit par ſa vie & par ſa fortune, lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre & un collier de perles. Ce cheval mangeoit à ſa table. L'empereur, lui-même, lui ſervoit de l'orge doré, & lui préſentoit du vin dans une coupe d'or, où il avoit bu le premier. Sa mort mit fin à ſes extravagances & aux malheurs

du peuple Romain. Il fut aſſaſſiné par un tribun des gardes prétoriennes en ſortant du ſpectacle, la 29e. année de ſon âge, après un regne de près de quatre ans, l'an 41 de Jeſus-Chriſt. On fit porter ſon corps dans un jardin, où ſes ſœurs ne le brûlerent qu'à demi, & l'enterrerent précipitamment, de peur que la populace n'outrageât ſon cadavre. Ainſi périt ce monſtre gangrené de vices, ſans aucune vertu; ce ſerpent qui devoit dévorer les Romains, ſelon l'expreſſion de Tibere. Il ſouhaita que ſon regne fût ſignalé par quelque calamité publique; mais n'en étoit-ce pas une aſſez grande, dit un homme d'eſprit, que le monde fût gouverné par cette bête féroce? On dit de lui, qu'*il n'y avoit jamais eu un meilleur eſclave, ni un plus méchant maître.* Il tint le glaive ſuſpendu ſur le peuple Romain. Implacable dans ſes vengeances & bizarre dans ſes cruautés, ſon nom préſente l'idée du plus abominable des hommes. « Cette » multitude de monſtres, dit » un obſervateur politique, qui » ſouillerent ſucceſſivement le » trône de Rome, entre leſ- » quels on ne voit régner que » par de courts intervalles quel- » ques hommes d'une vertu » médiocre, eſt un effet natu- » rel de la corruption générale » qui rongeoit le corps de la na- » tion; & de plus, une punition » terrible où la Juſtice divine » joignoit la ſévérité à l'humi- » liation, en frappant ce peuple » orgueilleux, avili & dégra- » dé, de la verge de fer agitée » dans les mains d'un inſenſé ».

CALISTENE, *voyez* CALLISTENE.

CALISTO *ou* HELICÉ, fille de Lycaon, & nymphe de Diane. Jupiter ayant pris la figure de cette déeſſe, Caliſto accoucha d'Arcas. Junon, toujours attentive aux démarches de Jupiter, & ennemie implacable de toutes celles qui pouvoient partager le cœur de ſon mari, métamorphoſa la mere & le fils en ours. Jupiter les plaça dans le Ciel. Caliſto eſt la grande ourſe, & Arcas eſt la petite, ou Bootès.

CALIXTE, (George) théologien Luthérien, né à Medelbury dans le Holſtein, en 1586, fut profeſſeur de théologie à Helmſtad en 1614, & mourut en 1656. On a de lui un *Traité* latin *contre le célibat des clercs*, 1631, in-4°., & d'autres ouvrages fanatiques; quoiqu'en beaucoup d'endroits il ſoit plus raiſonnable & plus réſervé que la plupart des chefs des nouvelles ſectes. On appelle de ſon nom CALIXTINS, les Luthériens qui reçoivent les Calviniſtes à leur communion. On donna auſſi ce nom à des ſectaires de Bohême, au commencement du 15e. ſiecle, parce qu'ils croyoient l'uſage du calice abſolument néceſſaire au peuple. Un certain Jacobel, prêtre, fut l'auteur de cette doctrine. Le concile de Bâle crut les réunir à l'Egliſe en leur accordant la communion ſous les deux eſpeces; Roqueſane, prêtre ambitieux, empêcha, malgré cette condeſcendance, la réunion des ſectaires avec le ſaint-ſiege. Luther les attira enfin dans ſon parti. *Voyez* l'Hiſt. des Var. liv. XI.

CALLIACHI, (Nicolas) Grec de Candie, y naquit en

1645. Il professa les belles-lettres & la philosophie à Padoue, où il mourut en 1707. On a de lui : *De ludis scenicis*, Padoue, 1713, in-4°., & dans le recueil de Sallengre.

CALLICLÈS, célebre statuaire, étoit de Mégare, & fils de Thioscome qui avoit fait cette belle statue de Jupiter, que l'on admiroit à Mégare. Calliclès fit celle de Diagoras qui avoit remporté la palme au combat du ceste, & cet ouvrage attiroit l'admiration de tous ceux qui le voyoient.

CALLICRATE, sculpteur célebre dans l'antiquité par des ouvrages d'une délicatesse surprenante. Il grava des vers d'Homere sur un grain de millet, fit un chariot d'ivoire qu'on cachoit sous l'aile d'une mouche, & des fourmis de la même matiere, dont on distinguoit les membres. Ces faits qui paroissent fort suspects, n'égalent par la délicatesse des chef-d'œuvres modernes en petitesse. *Voy.* ALUMNO & BOVERICK.

CALLICRATIDAS, général Lacédémonien, remporta plusieurs victoires contre les Athéniens, & fut tué dans un combat naval l'an 405 avant J. C. Sa grandeur d'ame égaloit son courage. Son armée étant réduite à la derniere extrémité par la famine, il refusa une grosse somme pour le prix d'une grace injuste. *J'accepterois cet argent*, lui dit Cléandre, un de ses officiers, *si j'étois Callicratidas*, — *Et moi aussi*, repartit Callicratidas, *si j'étois Cléandre*. Ces sortes de propos sont des jeux d'imagination, souvent répétés, & qui n'ont peut-être jamais eu lieu. On trouve le même dialogue dans Quinte-Curce, entre Alexandre & Parménion, à l'occasion des offres de Darius.

CALLICRETE de Cyane, fille célébrée par Anacréon, étoit savante dans la politique de ce tems-là, & se mêloit de l'enseigner.

CALLIDIUS, *voyez* Corneille Loos.

CALLIERES, (François de) né à Thorigni au dioceſe de Bayeux, le 14 mai 1646, fut membre de l'académie françoise, & employé par Louis XIV dans des affaires importantes. Il soutint avec honneur les intérêts de la France dans le congrès de Riswick, où il étoit plénipotentiaire. Louis XIV lui donna une gratification de dix mille livres, avec une place de secrétaire du cabinet. Il mourut à Paris, en 1717, à 72 ans, après avoir légué son bien aux pauvres de l'Hôtel-Dieu. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Traité de la maniere de négocier avec les Souverains*, 2 vol. in-12, qui ne prouve pas, suivant la Baumelle, qu'il sut négocier ni écrire. La forme du livre a peut-être fait tort au fond : le style est sans élégance & sans précision. II. *De la science du monde*, in-12, où l'on trouve des réflexions utiles à l'honnête-homme & au chrétien, mais présentées avec trop peu d'agrément. III. *Panégyrique de Louis XIV*, duquel Charpentier a dit avec plus d'emphase que de vérité, que l'on pouvoit dire du héros & du panégyriste, ce que l'on avoit dit autrefois d'Alexandre & du portrait qu'en avoit fait Apelles :

que l'Alexandre de Philippe étoit invincible, & que l'Alexandre d'Apelles étoit inimitable. IV. *De la maniere de parler à la Cour.* V. *Du bel-eſprit.* VI. *Des bons mots & des bons contes.* VII. *Des Poéſies* fort foibles, &c. — Son frere, le chevalier de CALLIERES, gouverneur général du Canada, mourut en 1698. — Il ne faut pas les confondre avec Jean de CALLIERES, maréchal de bataille des armées du roi de France, qui écrivit l'*Hiſtoire de Jacques de Matignon*, maréchal de France, & de ce qui s'eſt paſſé depuis la mort de François I en 1547, juſqu'à celle du maréchal en 1597. Cet ouvrage curieux, mais quelquefois inexact, fut publié à Paris en 1661, in-fol.

CALLIMAQUE, capitaine Athénien, fut choiſi général dans un conſeil de guerre, avant la bataille de Marathon, l'an 490 avant J. C. Après ce furieux combat contre les Perſes, on le trouva debout tout percé de fleches.

CALLIMAQUE, poëte Grec, natif de Cyrene, garde de la bibliotheque de Ptolomée Philadelphe, floriſſoit vers l'an 280 avant J. C. L'antiquité le regardoit comme le prince des poëtes élégiaques, pour la délicateſſe, l'élégance & la nobleſſe de ſon ſtyle. De tous ſes poëmes il ne nous reſte que quelques *Epigrammes* & quelques *Hymnes*, publiées par mademoiſelle le Fêvre (depuis madame Dacier), avec des remarques, Paris, 1675, in-4°, & par Théodore Grævius, Utrecht, 1697, en 2 vol. in-8°, & 1761, 2 vol. in-8°. M. de la Porte du Theil a donné une nouvelle édition du texte grec, avec la traduction françoiſe, Paris, imprimerie royale, 1775, in-8°. Catulle mit en vers latins ſon petit poëme *de la chevelure de Bérénice.* On attribue à Callimaque un mot bien vrai & bien juſte, qu'*un grand livre eſt un grand mal.* Ce ſiecle fournit peut-être une nouvelle preuve de cette aſſertion : jamais il n'y eut tant de gros volumes, tant de vaſtes compilations ; & il n'y a ni religion, ni principes, ni mœurs.

CALLIMAQUE, architecte de Corinthe, inventeur, à ce qu'on croit, du chapiteau corinthien, vivoit l'an 540 avant Jeſus-Chriſt. Il prit cette idée d'une plante d'acanthe qui environnoit un panier placé ſur le tombeau d'une jeune Corinthienne. Ce panier étoit couvert par une tuile qui, recourbant les feuilles, leur faiſoit prendre le contournement des volutes. Callimaque réuſſiſſoit encore dans la peinture & la ſculpture.

CALLIMAQUE ESPERIENTÉ, *voyez* ce dernier mot.

CALLINIQUE, d'Heliopolis en Syrie, auteur de la découverte du feu grégeois, *ignis græcus.* L'empereur Conſtantin Pogonat s'en ſervit pour brûler la flotte des Sarraſins. L'eau qui éteint le feu ordinaire, ne pouvoit éteindre celui-ci. Il paroît que cette invention a été perdue. Du moins dans le feu grégeois, tel qu'on le compoſe aujourd'hui, on ne reconnoît ni l'activité, ni l'inextinguibilité de l'ancien. Callinique vivoit vers l'an 670.

CALLINUS, très-ancien poëte Grec, de la ville d'Epheſe, floriſſoit vers l'an 776 avant Jeſus-Chriſt. On lui attribue l'invention du vers élégiaque, dont d'autres font honneur à Mimnerme : Horace nous apprend que dès ſon tems on n'étoit pas d'accord là-deſſus :

Qui tamen exiguos elegos emiserit author,
Grammatici certant; et adhuc sub judice lis est.

Il ne nous reſte de lui que quelques vers de ce genre, recueillis par Stobée.

CALLIOPE, l'une des neuf Muſes, préſidoit à l'éloquence & à la poéſie héroïque. Les poëtes la repréſentent comme une jeune fille couronnée de laurier, ornée de guirlandes, avec un air majeſtueux, tenant en ſa main droite une trompette, dans ſa gauche un livre, & trois autres auprès d'elle, l'Iliade, l'Odyſſée & l'Enéide.

CALLIRHOÉ, jeune fille de Calydon, que Coreſus, grand-prêtre de Bacchus, aima éperdument. Ce pontife n'ayant pu toucher ſon cœur, s'adreſſa à Bacchus, pour ſe venger de cette inſenſibilité. Le dieu frappa les Calydoniens d'une ivreſſe qui les rendit furieux. Ce peuple alla conſulter l'oracle qui répondit que ce mal ne finiroit qu'en immolant Callirhoé, ou quelqu'autre qui s'offriroit à la mort pour elle. Perſonne ne s'étant préſenté, on la conduiſit à l'autel; & Coreſus, le grand-ſacrificateur, la voyant ornée de fleurs, & ſuivie de tout l'appareil d'un ſacrifice, au-lieu de tourner ſon couteau contre elle, le perça lui-même. Callirhoé, alors touchée de compaſſion, s'immola pour appaiſer les mânes de Coreſus.

CALLISTE, affranchi & favori de l'empereur Claude, oublia dans la proſpérité ſon ancienne origine. On peut juger de ſon inſolence par un trait que Séneque rapporte, comme témoin oculaire. *J'ai vu*, dit-il, *l'ancien maître de Calliſte demeurer debout à ſa porte.* Ce maître l'avoit vendu comme un eſclave de rebut, qu'il ne vouloit point ſouffrir dans ſa maiſon; & Calliſte lui rendoit le change en l'excluant de la ſienne, pendant que d'autres y étoient admis.

CALLISTHENES, fameux ſcélérat, mit le feu aux portes du temple de Jéruſalem, le jour qu'on célébroit avec pompe la victoire que Judas Machabée avoit remportée ſur Nicanor, Timothée & Bacchidès. Cet incendiaire voulut ſe ſauver dans une maiſon voiſine; mais il fut pris & brûlé vif.

CALLISTHENES, natif d'Olinthe, diſciple & parent d'Ariſtote, accompagna Alexandre dans ſes expéditions. Ariſtote l'avoit donné à ſon éleve, pour modérer la fougue de ſes paſſions; mais Calliſthenes n'eut pas le bonheur de lui faire goûter la vérité. Alexandre étoit déjà trop corrompu & trop enivré de ſa gloire pour écouter des leçons. Calliſthenes ayant été accuſé d'avoir conſpiré contre la vie du conquérant, celui-ci ſaiſit cette occaſion pour faire mourir le cenſeur de ſes vices. Calliſthenes expira dans les tourmens de la queſtion. Il avoit envoyé à Ariſtote des obſervations aſtronomiques faites

à Babylone, où la tour de Babel, qui a long-tems servi d'observatoire aux Chaldéens, lui présentoit des facilités particulieres. On trouve dans le tome huitieme des *Mémoires de l'Académie des Belles-Letrres de Paris*, des recherches curieuses sur la vie & les ouvrages de ce philosophe, par M. l'abbé Sevin.

CALLISTRATE, orateur Athénien, pour lequel Démosthenes abandonna Platon, s'acquit beaucoup d'autorité dans le gouvernement de la république. Le pouvoir que lui donnoit son éloquence, faisant ombrage, il fut banni à perpétuité.

CALLIXTE I, (S.) succéda au pape Zéphirin en 219, & souffrit le martyre le 14 octobre 222, selon d'autres en 223 ou 224. C'est lui qui fit construire le célebre cimetiere de la voie Appienne. Quelques martyrologes ne lui donnent que le titre de *Confesseur*; peut-être parce qu'il est difficile de croire qu'il soit mort pour la foi sous Alexandre Sévere, ami des Chrétiens; mais cette difficulté cesse dès qu'on fait attention qu'il fut tué dans une émeute populaire, & jeté dans un puits, genre de mort qui marque assez qu'il n'y eut rien de légal dans la cruauté exercée envers lui. Quoique les actes de son martyre ne soient pas authentiques, rien n'engage à les contredire sur ce point. On peut consulter *De S. Calliſto Papa, ejusque Basilica S. Mariæ trans Tiberim nuncupata Disquisitiones duæ critico-historicæ; auct. Petro Moretto*, Rome, 1752, 2 vol. in-fol. S. Urbain I lui succéda.

CALLIXTE II, fils de Guillaume-le-Grand, comte de Bourgogne, archevêque de Vienne en 1083, succéda au pape Gélase II, & fut couronné à Vienne le 9 février 1119. Ce prélat, révéré pour ses mœurs & sa sagesse, long-tems éprouvées dans le gouvernement de son diocese, étoit d'autant plus propre au pontificat, qu'il en connoissoit mieux la charge, & témoignoit moins d'envie de s'y voir élevé. Son premier soin fut de procurer la réunion de l'Eglise, & d'étouffer jusqu'aux principes du schisme en Allemagne. A cet effet, après avoir célébré un concile à Toulouse pour réprimer les sectateurs de Pierre de Bruis & de Henri son disciple, qui rétablissoient les dogmes & les pratiques détestables des Manichéens, sous des formes nouvelles, il tint le premier concile-général de Latran en 1123, auquel assisterent des prélats de toutes les régions de l'occident, dont 15 archevêques, plus de 200 évêques, & une infinité tant d'abbés que d'autres ecclésiastiques constitués en dignité. On y lut les canons qu'il avoit dressés au nombre de 5 contre la simonie, les investitures faites par l'autorité séculiere, les usurpations des biens ecclésiastiques, l'incontinence des clercs, & contre ceux qui laissoient leurs bénéfices par droit d'héritage, ou qui exigeoient des rétributions pour l'administration des Sacremens & pour la sépulture; & dès qu'on y eut traité avec autant de sagesse que d'éloquence, de la distinction entre la puissance de la royauté & celle du sacerdoce, Callixte II fulmina l'anathême contre l'an-

ti-pape Bourdin, qui avoit pris le nom de Grégoire, & l'envoya au monaſtere de Cave, pour y faire pénitence. Peu de tems après, Callixte II fut attaqué d'une maladie violente, qui l'emporta le 12 ou 13 décembre 1124, au grand regret du monde chrétien. « En moins de ſix ans-» nées de pontificat, dit un hiſ-» torien véridique, il avoit » pacifié l'Egliſe & l'Empire, » réparé les fautes ou les foi-» bleſſes de ſes prédéceſſeurs, » rétabli l'autorité du ſaint-» ſiege & toute la ſplendeur de » l'ordre hiérarchique. Il avoit » trouvé le moyen de ramener » l'abondance & la ſplendeur » dans Rome. Il n'y remit pas » ſeulement en honneur les mo-» numens antiques; mais il y » ajouta pluſieurs aqueducs » pour la commodité des diffé-» rens quartiers de la ville, » rebâtit l'égliſe de S. Pierre, » & lui donna des ornemens » magnifiques ». Il eſt fondateur de l'abbaye de Bonnevaux en Dauphiné. Honoré II lui ſuccéda.

CALLIXTE III, né à Xativa, évêque de Valence en Eſpagne, élu pape le 8 avril 1455, après la mort de Nicolas V, mourut le 6 août 1458. Ce pontife honora ſa dignité par ſes vertus, ſa ſcience & ſon déſintéreſſement, dont il avoit donné avant ſon élévation des marques éclatantes, lorſqu'étant évêque & cardinal, il ne voulut jamais accepter aucun bénéfice en commande, diſant qu'il étoit content de ſon épouſe, c'eſt-à-dire, de ſon égliſe de Valence. Quoique dans un âge fort avancé, il n'avoit rien perdu de ſa fermeté ni de ſa vigueur. Le roi d'Aragon, au ſervice duquel il avoit été attaché, & qui prétendoit le régir encore ſur le trône pontifical, lui ayant fait demander par ſes ambaſſadeurs comment il vouloit vivre avec lui : *Qu'il gouverne ſes Etats*, répondit le pape, *& qu'il me laiſſe gouverner l'Egliſe.* Réponſe que les papes d'aujourd'hui ſeroient bien plus fondés encore à faire aux princes; mais que ceux-ci, imbus des leçons d'une bruſque & brute philoſophie, n'ont pas l'eſprit de comprendre. Son nom avant ſon élévation, étoit *Alfonſe de Borgia*; il étoit de cette maiſon illuſtre.

CALLOT, (Jacques) deſſinateur & graveur, naquit à Nancy en 1593, d'un hérault d'armes de Lorraine. Dès l'âge de 12 ans, il quitta la maiſon paternelle, pour ſe livrer entiérement à ſon goût naiſſant. Ayant entrepris le voyage de Rome, il fut obligé de ſe mettre, faute d'argent, à la ſuite d'une troupe de Bohémiens. Revenu dans ſa patrie, il s'échappa une ſeconde fois. De retour encore, il partit une troiſieme fois, du conſentement de ſon pere qui céda enfin à l'impulſion de la nature. Callot paſſa de Rome à Florence, où il reſta juſqu'à la mort du grand-duc Côme II, ſon Mécene & celui de tous les talens. A ſon retour à Nancy, il ſe fit un ſort heureux auprès du duc de Lorraine, ſon admirateur & ſon bienfaiteur. Son nom s'étant répandu dans l'Europe, l'infante Iſabelle, ſouveraine des Pays-Bas, lui fit graver le ſiege de Bréda. Louis XIII

l'appella à Paris, pour deſſiner le ſiege de la Rochelle & celui de l'iſle de Ré. Ce prince le pria enſuite de graver la priſe de Nancy, dont il venoit de ſe rendre maître. « Je me cou- » perois, dit-il, plutôt le pouce, » que de rien faire contre l'hon- » neur de mon prince & de » mon pays ». Le roi charmé de ſes ſentimens, dit que le duc de Lorraine étoit heureux d'avoir de tels ſujets. Une forte penſion qu'il lui offrit, ne put l'arracher à ſa patrie. Il y mourut en 1635, à 42 ans. Son Œuvre contient environ ſeize cents pieces. La plus grande partie & la plus eſtimée de ſes ouvrages eſt à l'eau-forte. Perſonne n'a poſſédé à un plus haut degré le talent de ramaſſer dans un petit eſpace une infinité de figures, & de repréſenter dans deux ou trois coups de burin l'action, la démarche, le caractere particulier de chaque perſonnage. La variété, la naïveté, la vérité, l'eſprit, la fineſſe caractériſent ſon burin. Ses *foires*, ſes *ſupplices*, ſes *miſeres de la guerre*, ſes *ſieges*, ſes *vies*, ſa grande & ſa petite *paſſion*, ſon *éventail*, ſon *parterre*, ſes *tentations de S. Antoine*, ſa *converſion de S. Paul* ſeront admirées & recherchées, tant qu'il y aura des artiſtes & des curieux. Il a gravé *les plans des édifices de Jéruſalem*, décrits par Bernardin Amico, Franciſcain de Gallipoli, Florence, 1620, in-fol.

CALLY, (Pierre) du dioceſe de Seès, fut profeſſeur d'éloquence & de philoſophie à Caen. Il mourut en 1709, principal du college des arts de cette ville. On a de lui une édition de l'ouvrage de Boëce : *De conſolatione philoſophiæ, ad uſum Delphini*, avec un long Commentaire. Il s'eſt fait plus connoître par un ouvrage moins utile, mais plus ſingulier, intitulé : *Durand commenté*, ou *l'Accord de la Philoſophie avec la Théologie, touchant la tranſſubſtantiation*, 1700, in-12. Il prétendoit que s'il y a tranſſubſtantiation dans le myſtere de l'Euchariſtie, il faut qu'il reſte quelque choſe de ce qui étoit auparavant le pain. L'évêque de Bayeux s'éleva contre ce ſentiment, & Cally ſe rétracta.

CALMET, (Dom Auguſtin) né à Meſnil-la-Horgne en 1672, Bénédictin de S. Vannes en 1688, fit paroître de bonne heure de grandes diſpoſitions pour les langues orientales. Après avoir enſeigné la philoſophie & la théologie à ſes jeunes confreres, il fut envoyé en 1704 à l'abbaye de Munſter, en qualité de ſouprieur. Il y forma une académie de huit ou dix religieux, uniquement occupés de l'étude des Livres Saints. C'eſt-là qu'il compoſa en partie ſes Commentaires. Dom Mabillon & le célebre abbé Duguet l'ayant déterminé à les publier en françois, plutôt qu'en latin, il ſuivit leur conſeil; mais on peut bien dire que ſa docilité fut exceſſive & le conſeil inconſidéré. Sa congrégation récompenſa ſes travaux en le nommant abbé de S. Léopold de Nancy en 1718, & enſuite de Sénones en 1728. Il mourut dans cette abbaye en 1757. Benoît XIII lui avoit offert en vain un évêché *in partibus*. Ses vertus ne le cédoient point à ſes lumieres. Il avoit du ſavoir

ſans morgue, & de la piété ſans rigoriſme. Son caractere étoit plein de douceur & de bonté. L'étude ne lui fit pas négliger l'adminiſtration du temporel de ſon abbaye; il y fit des réparations & des embelliſſemens, & augmenta beaucoup la bibliothèque (*Voyez* ſa *Vie*, in-8°, par Dom Fangé, ſon neveu & ſon ſucceſſeur dans l'abbaye de Sénones). On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans leſquels on remarque une érudition vaſte, ſans être bien digérée & bien choiſie. I. *Commentaire littéral ſur tous les livres de l'Ancien & du Nouveau-Teſtament*, en 23 vol. in-4°, imprimés depuis 1707 juſqu'en 1716, réimprimés en 26 vol. in-4°, & 9 in-folio, & abrégés en 14 vol. in-4°. On a donné une nouvelle édition de cet abrégé en 17 vol. in-4°, à Avignon; grand répertoire des philoſophes modernes, où ils vont chercher leurs objections contre l'Ecriture-Sainte, qu'ils aſſaiſonnent de mille manieres diverſes, en laiſſant toujours les réponſes de côté. » C'eſt dans cette énorme compilation, dit un critique, que » les auteurs de l'*Hiſtoire univerſelle*, publiée par des Anglois, ont recueilli les reſplendiſſantes lumieres dont ils ont brillanté leur ouvrage. Mais ce plagiat ne fait pas un bon fondement de juſtification. Que cet infatigable Bénédictin ait eu l'imprudence de raſſembler toutes les abſurdités propres à affoiblir, à anéantir le reſpect dû aux Livres Saints; que par une imprudence plus grave, il ait accumulé cette multitude de viſions & de folies, ſans prendre au moins régulièrement le ſoin de diriger, de claſſer les idées qu'elles font naître; qu'enfin par une autre imprudence il ait mis en langue françoiſe un recueil, qui ſous toutes les conſidérations poſſibles, ne comportoit point l'uſage des idiômes populaires: du moins ſon ouvrage par ſa nature & par ſon titre n'étoit proprement que du reſſort des théologiens; il n'y avoit que des perſonnes attachées par état ou par goût à l'étude de la Bible, qui puſſent être tentées de le lire. Mais l'*Hiſtoire univerſelle* eſt une lecture deſtinée à tous les états, à tous les âges, aſſorties à tous les goûts: ſi la pédanterie ou la méchanceté vient à la barbouiller de contes obſcenes ou impies, l'étendue du mal que produit un tel ouvrage, ſe meſure néceſſairement ſur le nombre & l'incapacité des lecteurs. On ne peut qu'applaudir à la ſage vigilance d'un illuſtre magiſtrat, qui dans une grande ville des Pays-Bas fit défenſe aux libraires de le diſtribuer ». II. Les Diſſertations & les Préfaces de ſes Commentaires, réimprimées ſéparément à Paris en 1720, avec 19 Diſſertations nouvelles, en 3 vol. in-4°. C'eſt la partie la plus agréable & la plus recherchée du Commentaire de Dom Calmet. Il compile tout ce qu'on a avancé avant lui ſur la matiere qu'il traite; mais il eſt rare qu'il faſſe penſer. Il y a plus de faits que de réflexions; mais comme la plupart de ces

faits intéreſſent la curioſité des érudits, ce recueil a été très-bien accueilli. III. L'*Hiſtoire de l'Ancien & du Nouveau-Teſtament*, pour ſervir d'introduction à l'*Hiſtoire eccléſiaſtique de Fleury*, en 2 & 4 vol. in-4°, & en 5 & 7 vol. in-12. L'auguſte ſimplicité des écrivains ſacrés y eſt conſervée, & leur récit eſt ſouvent appuyé de l'autorité des hiſtoires profanes. Il y adopte la chronologie d'Uſſerius. L'édition de Paris de 1725, in-12, fourmille de fautes. IV. *Dictionnaire hiſtorique, critique & chronologique de la Bible*, Paris, 1730, en 4 vol. in-fol., avec des figures & une bibliotheque ſacrée à la tête. Dom Calmet y réduit par ordre alphabétique tout ce qu'il avoit répandu dans ſes Commentaires. C'eſt un ouvrage d'un but utile & reſpectable, où la ſcience théologique, celle des langues, des antiquités ſaintes & profanes, concourent à répandre des lumieres ſur les endroits obſcurs de l'Ecriture, & où par le moyen d'un ordre facile & connu, le lecteur eſt dirigé d'abord vers l'objet dont il veut s'occuper. C'eſt dommage que l'érudition l'emporte ſouvent ſur l'exactitude, ſur une critique exacte & ſévere; que les difficultés y ſoient quelquefois propoſées ou même aggravées, plutôt que véritablement éclaircies; & qu'on y trouve la plupart des défauts ou des inconvéniens du Commentaire. L'abbé Rondet en a donné une nouvelle édition, corrigée & augmentée, en 6 vol. in-8°; Toulouſe, 1783. Du reſte, il ne faut pas confondre ce ſavant ouvrage avec le *Dictionnaire de la Bible*, par l'abbé Barral; compilation ſuperficielle, pleine de fautes de tous les genres, qui ne donnera certainement pas une idée juſte des Saints Livres. On diroit qu'on s'eſt attaché de préférence aux traits, qui dans un état iſolé, ſans nuance & ſans enſemble, peuvent alimenter l'eſprit de dériſion & de ſatyre. Un homme d'un ſens droit & ſolide a nommé ce Dictionnaire *le perſifflage de l'Hiſtoire-Sainte*. V. *Hiſtoire eccléſiaſtique & civile de la Lorraine*, in-fol., 3 vol. réimprimée en 5, 1745: la meilleure qu'on ait publiée de cette province. VI. *Bibliotheque des écrivains de Lorraine*, in-fol., 1751. VII. *Hiſtoire généalogique de la maiſon du Châtelet, branche puînée de la maiſon de Lorraine*, Nancy, 1741, in-fol. VIII. *Hiſtoire univerſelle, ſacrée & profane*, en 15 vol. in-4°. Cet ouvrage n'eſt pas encore achevé. L'auteur s'eſt trop étendu ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique & monaſtique. A cela près, l'ouvrage eſt ſavant & aſſez détaillé. Il copie un peu trop les hiſtoriens modernes, au-lieu d'aller à la ſource. IX. *Diſſertations ſur les apparitions des anges, des démons & des eſprits; & ſur les revenans & vampires de Hongrie*; Paris, 1746, in-12, & Einſidlen, 1749, 2 vol. in-12. Compilation ſans critique, faite par un vieillard octogénaire. X. *Commentaire littéral, hiſtorique & moral ſur la regle de S. Benoît*, 2 vol. in-4°, &c. Les citations répandues dans ces ouvrages ſont ſouvent fauſſes, parce qu'il a preſque toujours cité après d'autres.

CALO-JEAN *ou* BEAU-

JEAN *ou* JOANNITZ, roi des Bulgares dans le 13e. siecle, se soumit à l'Eglise Romaine sous Innocent III, en 1202. Il fit la guerre à l'empereur Baudouin, & l'ayant pris dans une embuscade, il le tint prisonnier plus d'un an à Trinobis ou Ernoë, capitale de la Bulgarie : ensuite il le fit mourir en 1206. Il mourut lui-même peu de tems après. — Il ne faut pas le confondre avec Jean COMNENE, surnommé aussi *Calo-Jean.*

CALOVIUS, (Abraham) théologien luthérien, né en 1612 à Morungen, dans le duché de Brunswick; fut successivement visiteur des églises & des écoles, du cercle de Samlande en Prusse, conseiller de justice, recteur du college de Dantzick, professeur en théologie à Wittemberg. Il y témoigna beaucoup d'aigreur contre ceux qui travailloient à réunir les différentes sectes de l'Empire, dont le chef étoit George Calixte. On appella les partisans de Calovius, *Calovïens*, comme on nommoit les autres *Calixtins.* Il mourut le 20 février 1686. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, la plupart à l'occasion de ses disputes, entr'autres : I. *Historia Syncretistica*, 1682. II. *Criticus sacer Biblicus.* III. *Consideratio Arminianismi.* IV. *Socinianismus profligatus*, &c.

CALPRENEDE, (Gautier de Costes, seigneur de la) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, natif du diocese de Cahors, plut à la cour par la gaieté de son caractere & l'enjouement de son esprit. Il contoit plaisamment. La reine se plaignant un jour à ses femmes-de-chambre de leur peu d'assiduité auprès de sa personne, elles lui répondirent qu'il y avoit dans la premiere salle de son appartement un jeune-homme, qui donnoit un tour si agréable à ses historiettes, qu'on ne pouvoit se lasser de l'écouter. Cette princesse l'ayant entendu, le gratifia d'une pension. La Calprenede mourut au grand Andely-sur-Seine, en 1663. Il s'étoit annoncé d'abord par des romans, tels que *Sylvandre*, *Cassandre*, *Cléopâtre*, *Pharamond.* Ces trois derniers qui sont chacun de 10 à 12 gros vol. in-8°., sont tissus d'aventures contées longuement & écrites négligemment. « Cependant, il s'en » faut de beaucoup, dit l'auteur des *Trois Siecles*, que ces » trois romans soient sans mérite; on peut dire même qu'ils » sont très-supérieurs à la plupart de ceux qu'on accueille à » présent. On pourroit ajouter » que nos romanciers, en les décriant, les ont souvent mis à » contribution. Les Anglois les » regardent comme des sources » abondantes, capables de féconder la sécheresse naturelle » de leur imagination; & leurs » auteurs, dit-on, ne manquent jamais de les lire, » quand ils veulent travailler » dans le même genre ». On a encore de la Calprenede plusieurs tragédies, qui ont eu le sort de ses romans : la *Mort de Mithridate*; le *Comte d'Essex*; la *Mort des enfans d'Hérode*; *Edouard.* Le cardinal de Richelieu en ayant entendu lire une, dit que la piece n'étoit pas mauvaise, mais que les vers étoient lâches. *Comment lâches!* s'écria le rimeur gascon : *Cadedis, il*

n'y a rien de lâche dans la maiſon de la Calprenede. Deſpréaux dit de lui :

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon,
Calprenede et Juba parlent du même ton.

CALPURNIE, femme de Jules-Céſar & fille de Piſon, rêva, dit-on, que l'on aſſaſſinoit ſon mari entre ſes bras, la veille de la mort de ce dictateur. On ajoute même qu'en s'éveillant, la porte de la chambre où ils couchoient, s'ouvrit d'elle-même avec un grand bruit. Elle ne put obtenir de Céſar, ni par ſes larmes, ni par ſes prieres, qu'il ne ſortiroit point. Ce héros ayant cédé aux inſtances de Brutus, qui lui dit qu'il étoit honteux de ſe régler ſur les rêves d'une femme, ſe rendit au ſénat & y fut poignardé.

CALPURNIUS, Sicilien, poëte bucolique du 3e. ſiecle, contemporain de Nemeſien, poëte bucolique comme lui, a laiſſé ſept Eglogues, traduites élégamment par Mairault, in-12. On les trouve dans les *Poetæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°., & dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°. Le langage des bergers de Calpurnius eſt moins pur & moins naturel que celui des bergers de Virgile, ce poëte de la nature & de la raiſon. Calpurnius offre quelques morceaux où la vie champêtre eſt peinte avec grace, & le ſentiment rendu avec vérité; mais dans tout le reſte on reconnoît le poëte du 3e. ſiecle.

CALVART, (Denis) peintre, né à Anvers en 1552, ouvrit une école à Bologne en Italie, d'où ſortirent le Guide, l'Albane, le Dominiquin, & pluſieurs autres grands maîtres dignes d'être ſes diſciples. Calvart poſſédoit toutes les ſciences néceſſaires ou même utiles à la peinture : l'architecture, la perſpective, l'anatomie. Ses ouvrages les plus remarquables ſont à Bologne, à Rome, à Reggio. On les eſtime pour la diſpoſition, l'ordonnance, la nobleſſe, le coloris. Calvart mourut à Bologne en 1619.

CALVERT, (George) né à Kypling, dans la province d'Yorck, en 1579, ſecrétaire d'état en 1618, ſe démit de cette charge en 1624, & obtint de Charles I une permiſſion pour lui & ſes deſcendans, d'établir des colonies dans le Mariland. Il fut fait lord Baltimor en 1625. La douceur & l'humanité furent les ſeules armes qu'il employa contre les Indiens. Il mourut à Londres en 1632, à 52 ans, eſtimé des Proteſtans & regretté des Catholiques.

CALVI, (Lazare) fameux peintre de Gênes, né en 1502, & mort en 1605, dans la 103e. année de ſon âge. Ses principaux ouvrages ſont dans ſa patrie.

CALVIN, (Jean) naquit à Noyon en 1509, d'un tonnelier qui devint notaire & procureur fiſcal de l'évêché. Jean fut pourvu dès l'âge de 12 ans, d'une chapellenie dans l'égliſe de Noyon, & enſuite de la cure de Pont-l'Evêque, auprès de cette ville, quoiqu'il n'ait jamais été élevé au ſacerdoce. Après avoir étudié le droit à Orléans, il alla prendre des leçons à Bourges, où il connut le Luthérien Wolmar qui lui

apprit la langue grecque, en même tems qu'il lui donnoit du goût pour la liberté de penſer. Il paſſa de là à Paris, où il ſe fit connoître, en 1532, par ſon Commentaire ſur les deux livres de Séneque de la *Clémence*. Ayant mis à la tête de cet ouvrage le nom de *Calvinus*, on l'a depuis appellé Calvin, quoique ſon véritable nom fût Cauvin. Ses liaiſons avec les partiſans de la nouvelle doctrine, & ſon ardeur à la ſoutenir, l'obligerent de quitter Paris. Retiré à Angoulême, il y enſeigna le grec & y prêcha ſes erreurs. Il courut enſuite à Poitiers, à Nérac, de Nérac à Paris: mais craignant toujours qu'on ne l'arrêtât, il ſe rendit à Bâle. C'eſt dans cette ville qu'il publia ſon livre de l'*Inſtitution chrétienne* en latin, dont la meilleure édition eſt celle de Robert Etienne, 1553, in-fol. Il compoſa cet ouvrage fameux pour ſervir d'apologie à ſes diſciples condamnés à mort par François I. C'eſt l'abrégé de toute ſa doctrine. Ce fut le catéchiſme de tous ſes diſciples. Il embraſſa la plupart des ſentimens de Luther; mais il enchérit beaucoup au-deſſus. La préſence réelle, la prédeſtination abſolue aux peines de l'enfer, ſont les deux points principaux ſur leſquels il ne s'accorde pas avec lui. A travers les expreſſions fortes dont il ſe ſert en parlant de la préſence du corps & du ſang de J. C. dans l'Euchariſtie, on voit qu'il penſe que le corps du Sauveur n'eſt réellement & ſubſtantiellement que dans le ciel. En blâmant les erreurs répandues dans cet ouvrage, on doit louer la pureté & l'élégance du ſtyle, ſoit en latin, ſoit en françois; car le nouvel apôtre le compoſa dans ces deux langues. On y découvre un eſprit ſubtil & pénétrant, un homme inſtruit dans l'étude de l'Ecriture & des Peres; mais toutes ces qualités ſont ternies par le peu de diſcernement dans le choix des opinions, par des déciſions téméraires & des déclamations emportées. Les principales erreurs répandues dans cet ouvrage & dans celui *de la Cene*, ſont que le libre arbitre a été éteint entiérement par le péché, & que Dieu a créé les hommes pour être le partage des démons; non qu'ils l'aient mérité par leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainſi. Les vœux, ſi l'on en excepte ceux du baptême, ſont une tyrannie. Il ne veut ni culte extérieur, ni invocation des Saints, ni chef viſible de l'Egliſe, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni croix, ni bénédictions; ni aucune de ces cérémonies ſacrées, que la Religion reconnoît être ſi utiles au culte de Dieu, & la philoſophie être ſi néceſſaires à des hommes matériels & groſſiers, qui ne s'élevent, pour ainſi dire, que par les ſens à l'adoration de l'Être-Suprême. Il n'admet que deux ſacremens, le baptême & la cene. Il anéantit les indulgences, le purgatoire, la meſſe, &c. Le patriarche de la nouvelle réforme, après différentes courſes en Suiſſe & en Italie, vint s'établir à Geneve, où il fut fait prédicateur & profeſſeur en théologie. Une diſpute ſur la maniere de célébrer la cene l'en fit chaſſer au bout de 2 ans, en 1538. Rappellé après trois ans

ans de ſejour à Strasbourg, il y fut reçu comme le pape de la nouvelle égliſe. Geneve devint dès-lors le théâtre du Calviniſme. Il y établit une diſcipline ſévere; fonda des conſiſtoires, des colloques, des ſynodes, des anciens, des diacres, des ſurveillans. Il régla la forme des prieres & des prêches, la maniere de célébrer la cene, de baptiſer, d'enterrer les morts. Il dreſſa, de concert avec les magiſtrats, un recueil de loix civiles & eccléſiaſtiques, approuvé alors par le peuple, & regardé encore aujourd'hui comme le code fondamental de la république. Il fit plus; il établit une eſpece d'inquiſition, une chambre conſiſtoriale avec droit de cenſure & d'excommunication. Cette religion, qu'on a cru être plus favorable à cette liberté qui eſt l'eſſence des républiques, eut pour auteur un homme dur juſqu'à la tyrannie. « Calvin, dit un auteur moderne, avoit tout » l'orgueil du génie qui croit » ſentir ſa ſupériorité, & qui » s'indigne qu'on la lui diſpute. » Quel homme fut jamais plus » tranchant, plus impérieux, » plus déciſif, plus divinement infaillible à ſon gré? La » moindre oppoſition, la moindre objection qu'on oſoit lui » faire, étoit toujours une » œuvre de ſatan, un crime » digne du feu ». Le médecin Michel Servet lui ayant écrit quelques lettres ſur le myſtere de la Trinité, Calvin s'en ſervit pour le faire brûler vif, ne penſant plus à ce qu'il avoit écrit lui-même contre les perſécuteurs des hérétiques. D'autres tems, d'autres ſentimens. Pourſuivi en France, il écrivit contre les intolérans; maître à Geneve, il ſoutint qu'il falloit condamner aux flammes ceux qui ne penſoient pas comme lui, & cet homme qui comptoit pour rien l'autorité de l'Egliſe univerſelle, vouloit être l'arbitre de toute croyance. Valentin-Gentilis, autre arien, commençant à faire du bruit, le patriarche de Geneve le fait arrêter, le condamne à faire amende-honorable, & l'oblige de ſe ſauver à Lyon. Gentilis & Servet avoient tort ſans doute; mais dans les principes de Calvin, il leur étoit aiſé de ſe juſtifier: leur droit d'interpréter l'Ecriture, égaloit à tous égards celui du patriarche de la réforme (*voyez* LENTULUS Scipion, SERVET). Son parti fut regardé par tous les autres Proteſtans, comme le plus fier, le plus inquiet & le plus ſéditieux qui eût encore paru. Le chef traita ſes adverſaires avec un emportement indigne, non-ſeulement d'un théologien, mais d'un honnête-homme. Les épithetes de *pourceau*, d'*âne*, de *chien*, de *cheval*, de *taureau*, d'*ivrogne*, d'*enragé*, étoient ſes complimens ordinaires. Cette groſſiéreté brutale n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de ſectateurs. Ce culte nu & dépouillé de tout, qu'il avoit introduit, fut un appât pour les eſprits vains, qui croyoient par ce moyen s'élever au-deſſus des ſens, & ſe diſtinguer du vulgaire. Calvin mourut à Geneve l'an 1564, dans le déſeſpoir, & d'une maladie horrible, ſi l'on en croit un de ſes diſciples, témoin oculaire. *Calvinus in deſperatione finiens vi-*

tam, obiit, turpissimo & fœdissimo morbo, quem Deus rebellibus & maledictis comminatus est, priùs excruciatus & consumptus. Quod ego verissimè attestari audeo, qui funestum & tragicum illius exitum & exitium his meis oculis præsens aspexi (Joan. Haren apud Petr. Cutsemium). On a toujours regardé Calvin, comme le second chef du protestantisme ; & l'abbé Berault en a parlé de la maniere suivante : « Calvin, » dit-il, moins voluptueux » que Luther, ou plutôt plus » gêné par la foiblesse de sa » complexion, puisqu'il ne » laissa pas de s'attendrir pour » Idelette, sa chere anabaptiste ; moins emporté, moins » arrogant, moins sujet à la » jactance, étoit d'autant plus » orgueilleux, qu'il se piquoit » davantage d'être modeste, » que sa modestie même faisoit » la matiere de son ostentation; » infiniment plus artificieux, » d'une malignité & d'une » amertume tranquilles, mille » fois plus odieuses que tous » les emportemens de son pré- » curseur. Orgueil qui perçoit » tous les voiles dont il s'étu- » dioit à l'envelopper; qui mal- » gré la bassesse de sa figure & » de sa physionomie, se retra- » çoit sur son front sourcilleux, » dans ses regards altiers, & » la rudesse de ses manieres, » dans tout son commerce & » sa familiarité même, où aban- » donné à son humeur cha- » grine & hargneuse, il traitoit » les ministres, ses collegues, » avec toute la dureté d'un des- » pote entouré de ses esclaves. » Mais sur quoi fondé, ce ré- » formateur s'est-il arrogé sa » mission ? Sur le dépit conçu » de ce qu'on avoit conféré au » neveu des connétables de » France, le bénéfice que l'or- » gueil extravagant de ce petit- » fils de batelier briguoit pour » lui-même. On peut se souve- » nir qu'avant ce refus il avoit » déclaré que, s'il l'essuyoit, » il en tireroit une vengeance » dont il seroit parlé dans l'E- » glise pendant plus de cinq » cents ans : aussi-tôt qu'il l'eut » essuyé, il mit la main à l'éta- » blissement de sa réforme ». Les ouvrages de cet hérésiarque ont été imprimés à Amsterdam en 1667, quoique le titre porte 1671, en 9 vol. in-fol. Ses Commentaires sur l'Ecriture en sont la partie la plus considérable. L'auteur, très-médiocre hébraïsant, les a remplis, suivant l'abbé de Longuerue, de sermons, d'invectives, & de sens étrangers. On voit briller dans la plupart de ses autres écrits du savoir & de la pénétration. Rien ne le flattoit davantage que la gloire de bien écrire. Vestphale, luthérien, l'ayant traité de déclamateur : « Il a beau faire, répon- » dit Calvin, jamais il ne le » persuadera à personne ; l'u- » nivers sait avec quelle force » je presse un argument, avec » quelle précision je sais écrire ». Et pour prouver qu'il n'est pas déclamateur, il dit à son critique : *Ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux..... m'entends-tu, chien ? m'entends-tu bien, frénétique ? m'entends-tu bien, grosse bête ?* Quels mots dans la bouche d'un réformateur ! « Quel homme, dit J. J. » Rousseau, fut jamais plus » tranchant, plus impérieux, » plus décisif, plus divinement » infaillible à son gré ? La moin-

» dre opposition, la moindre » objection qu'on osoit lui » faire, étoit toujours une œu- » vre de satan, un crime digne » du feu ». Les curieux recherchent un Traité singulier de Calvin, intitulé : *Psycopannichie, ou Traité de Jean Calvin, par lequel il veut prouver que les ames veillent, & vivent après qu'elles sont sorties des corps ; contre les erreurs de quelques ignorans qui pensent qu'elles dorment jusqu'au dernier jugement ;* Paris, 1558, in 8°. Comme Calvin nioit l'existence du purgatoire, il eût été plus conséquent de laisser dormir les ames, que de les éveiller pour ne savoir où les mettre ; au moins celles qui n'étoient ni assez pures pour aller au ciel, ni assez coupables pour aller en enfer. Théodore de Beze, son disciple, a écrit sa *Vie*. On en a une autre sous le nom de Papire Masson, Paris, 1611, in-4°., que l'on croit être de Jacques Gillot. Quant à l'esprit de sa secte, *voyez* COLIGNI, MORNAY, LOUIS XIV, SOLIMAN II, SOULIER. On peut en prendre aussi une idée juste dans les Lettres même de Calvin, & dans les maximes qu'il prêchoit à ses disciples. « Les » peuples accourent de toutes » parts (dit-il dans une de ses Lettres, écrite à M. du Poët, qu'il traitoit de *Monseigneur* & de *Général de la Religion en Dauphiné*) « pour recevoir le joug » des missions.... Grand fruit, » maintes richesses... Et si les » papistes disputent la vérité » de notre religion, ne pour- » ront lui disputer la richesse. » Vous seul travaillez sans re- » lâche & sans intérêt. Ne négligez nullement l'agrandis- » sement de vos moyens; vien- » dra un tems où vous seul » n'aurez rien acquis ; en ces » nouveaux changemens il faut » que chacun songe à son in- » térêt. Moi seul ai négligé le » mien, dont j'ai grande re- » pentance. Ains ceux à qui ai » occasionné d'en acquérir, » prendront souci de la mienne » vieillesse, qui est sans suite. » Vous au contraire, Monsei- » gneur, qui laissez vaillante » lignée, bien disposée à sou- » tenir le petit troupeau, ne » les laissez sans moyens grands » & puissans, sans lesquels bon- » ne volonté seroit inutile ». — « Que le roi (dit-il dans une autre Lettre, écrite au même du Poët) « fasse ses processions » tant qu'il voudra, il ne pour- » ra empêcher les progrès de » notre foi ; ses harangues en » public ne feront aucun fruit » que émouvoir peuples déjà » trop portés au soulevement... » Ne faites faute de défaire le » pays de ces zélés faquins qui » exhortent les peuples par » leurs discours à se roidir con- » tre nous, noirciſſent notre » conduite, & veulent faire » passer pour rêverie notre » croyance. Pareils monstres » doivent être étouffés, comme » fis ici en l'exécution de Mi- » chel Servet, espagnol. A l'a- » venir ne pense pas que per- » sonne s'avise de faire chose » semblable ».

CALVISIUS, (Sethus) né en 1556 à Grosleben, dans la Thuringe, mort à Leipsick en 1617. Le principal de ses ouvrages est son *Opus Chronologicum*, réimprimé à Francfort en 1685, in-fol. Cette Chronolo-

gie augmentée à différentes reprises, va jusqu'à l'année de son impression, 1685. Les calculs astronomiques sont l'appui de sa Chronologie. Scaliger & plusieurs autres savans ont fait l'éloge de cet ouvrage. Les autres sont: I. Une *Critique du Calendrier Grégorien* en latin, Heidelberg, 1612, in-4°. II. *Enodatio duarum quæstionum circa annum nativitatis & ministerii J. C.*, Oxford, 1610, in-4°. III. Un *Pseautier* en vers allemands, Leipsick, 1618, in-8°.

CALVUS, (*Caius Licinius*) orateur & poëte célebre, contemporain de Cicéron. Il réussissoit si bien en poésie, que les anciens n'ont pas fait difficulté de l'égaler à Catulle. On trouve des vers de lui dans le *Corpus Poëtarum*. Moins éloquent & plus sec que Cicéron, il s'exprimoit cependant avec tant de force, qu'un jour Vatinius, contre lequel il plaidoit, craignant d'être condamné, l'interrompit avant la fin de son plaidoyer, en disant aux juges: *Eh quoi! serai-je condamné comme coupable, parce que mon accusateur est éloquent?* .. Licinius mourut à l'âge de 30 ans, après avoir donné de grandes espérances. Il ne nous reste aucune harangue de cet orateur; Quintilien les loue beaucoup. On croit qu'il étoit auteur des *Annales* citées par Denys d'Halicarnasse, & que nous n'avons plus. Il vivoit l'an 65 avant Jesus-Christ. Catulle, Ovide, Tibulle & Horace font mention de lui.

CALYPSO, nymphe, fille du Jour, selon quelques-uns; ou de l'Océan & de Téthis, selon d'autres. Elle habitoit l'isle d'Ogygie, où elle reçut favorablement Ulysse, qu'une tempête y avoit jeté. Elle l'aima, & vécut sept ans avec lui; mais ce héros préféra sa patrie & Pénélope à cette déesse, qui lui avoit cependant promis l'immortalité, s'il eût voulu demeurer avec elle.

CAMALDULE, *voyez* AMBROISE le Camaldule.

CAMARGO, (Marie-Anne Cupi de) l'une des plus célebres danseuses de ce siecle, naquit à Bruxelles en 1710. Réfléchissant sur le danger & la frivolité de sa profession, elle se retira du théâtre en 1751, avec une pension de la cour; & depuis sa retraite jusqu'au 28 avril 1770, elle se fit estimer par une conduite modeste, raisonnable & chrétienne.

CAMBDEN, (Guillaume) surnommé le *Strabon*, le *Varron* & le *Pausanias* d'Angleterre, naquit à Londres en 1551 d'un peintre. La recherche des antiquités de la Grande-Bretagne l'occupa une partie de sa vie. Il la parcourut en entier, & c'est d'après ses propres observations, qu'il publia sa *Britannia*, la meilleure description qu'on eût encore des isles Britanniques. La reine Elisabeth le récompensa par l'office de roi-d'armes du royaume. Il mourut en 1623, après avoir fondé une chaire d'histoire dans l'université d'Oxford. On a de lui plusieurs ouvrages: I. Son excellente *Description de l'Angleterre*, réimprimée plusieurs fois sous le titre de *Britannia*, vainement attaquée par un nommé Brooke, & bien accueillie dans tous les tems. La meilleure édition en latin est celle de 1607, & en anglois de 1732. Cet ou-

vrage a été réimprimé à Londres en 1772, 2 vol. in-fol., *fig.* Cette Description comprend l'Ecosse & l'Irlande; mais comme il est moins exact, que lorsqu'il décrit l'Angleterre qu'il connoissoit mieux, on fit ce distique :

Perlustras Anglos oculis, Cambdene, duobus,
Uno oculo Scotos, cœcus Hibernigenas.

Il a été rendu en vers françois de la maniere suivante :

Cambden avec deux yeux, observe des Anglois
Le caractere et le génie;
Quand il décrit l'Ecosse, il ressemble à Coclès;
Enfin il est aveugle, en peignant l'Hibernie.

Vitellius a donné un abrégé du *Britannia* (*voy.* VITELLIUS). II. Un *Recueil des Historiens d'Angleterre*, en 1602, in-fol., qui fut reçu avec le même applaudissement que sa Description. III. Des *Annales d'Angleterre sous le regne d'Elisabeth*, 1615 & 1617, en 2 vol. in-fol., & Oxford, 1717, 3 vol. in-8°: ouvrage exact, & aussi vrai qu'on pouvoit l'attendre d'un homme qui écrivoit la vie de sa bienfaitrice. IV. Un *Recueil de Lettres*, Londres, 1691, in-4°. pleines d'anecdotes sur l'histoire civile & littéraire. V. *Justitia Britannica*, Londres, 1584, in-8°. Il y soutient, contre la vérité la plus manifeste, que lors du schisme & de la fatale séparation d'avec l'Eglise Catholique, on n'a fait mourir personne pour cause de religion dans ce royaume, mais que ceux qui y ont été mis à mort, l'ont été comme séditieux. VI. *Actio in Henricum Garnetum*, Londres, 1607, in-4°. Il y veut rendre Henri Garnet complice de la conspiration des poudres, mais bien mal-à-propos (*voyez* là-dessus l'article JACQUES VI, GARNET). VII. *Reges, Reginæ, &c., in Ecclesia Westmonasterii sepulti*, &c., Londres, 1606, in-folio. VIII. *Œuvres posthumes concernant la Grande-Bretagne, son langage*, &c., Londres, 1637, in-4°. en anglois. *Voyez* sa *Vie* par Smith, à la tête du Recueil de ses Lettres; & son article dans le vingt-troisieme volume des *Mémoires du P. Niceron.*

CAMBERT, musicien François, fut d'abord surintendant de la musique de la reine-mere Anne d'Autriche. Il donna le premier des opéra en France conjointement avec l'abbé Perrin, qui l'associa au privilege que le roi lui avoit donné pour ce spectacle. Lulli l'ayant éclipsé, & ayant obtenu en 1672 le privilege, Cambert passa en Angleterre. Charles II le fit surintendant de la musique, charge qu'il exerça jusqu'en 1677, année de sa mort. Il n'avoit pas le génie de Lulli; mais ses mœurs étoient mieux réglées, & son caractere moins satyrique. On a de lui quelques Opéra, quelques divertissemens, & de petits morceaux de musique. Le talent de toucher l'orgue l'avoit d'abord fait connoître.

CAMBIAZI, peintre, *voyez* CANGIAGE.

CAMBYSE, fils & successeur de Cyrus, l'an 529 avant J. C., porta la guerre en Egypte pour la punir de sa révolte. Ne pouvant s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Pé-

luſe, il plaça dans un aſſaut au premier rang, des chats, des chiens, des brebis & d'autres animaux, que les Egyptiens révéroient comme ſacrés. Les aſſiégés n'oſant tirer ſur leurs dieux, ce ſtratagême ouvrit la place aux aſſiégeans. Cambyſe, vainqueur de l'Egypte par une bataille qui décida du ſort de ce royaume, tourna ſes armes contre les Ammoniens. Il détacha 50 mille hommes pour ravager le pays, & détruire le fameux temple de Jupiter-Ammon. La faim, la ſoif, le vent du midi, le ſable détruiſirent cette troupe de brigands. Cambyſe ne fut pas plus heureux dans ſon expédition contre les Ethiopiens: une cruelle famine qui les réduiſit à ſe manger les uns les autres, le contraignit de retourner ſur ſes pas. Il vint à Thebes, où il pilla & brûla tous les temples. De là il ſe rendit à Memphis, fit maſſacrer les prêtres du dieu Apis, & le tua lui-même d'un coup de poignard, indigné qu'un veau fût l'objet du culte de ce peuple. Il quitta l'Egypte, pour retourner en Perſe, où le faux Smerdis s'étoit fait proclamer roi. Il mourut peu de tems après, d'une bleſſure à la cuiſſe, que lui fit ſon épée en montant à cheval, l'an 522 avant J. C. Tous les hiſtoriens le repréſentent comme un tyran emporté. Les meurtres étoient des jeux pour lui. Il ordonna, dans un de ſes repas, au fils de Prexaſpe, ſon grand-échanſon, de ſe tenir au bout de la ſalle la main gauche ſur la tête. Prenant alors ſon arc, il déclara qu'il en vouloit à ſon cœur, & le perça d'un coup de fleche. Puis lui ayant fait ouvrir le côté: *Voilà*, dit-il à Prexaſpe, *le cœur de votre fils: ai-je la main ſûre?* Le pere infortuné lui répondit par une flatterie indigne: *Apollon lui-même ne tireroit pas plus juſte.* Ce prince ſanguinaire tua ſon frere dans un accès de frénéſie, & d'un coup de pied dans le ventre, Méroé ſa ſœur, devenue ſa femme & pour lors enceinte.

CAMDEN, *voy.* CAMBDEN.

CAMERARIUS, (Joachim) né à Bamberg en 1500, mort en 1574, ſe fit un nom celebre par l'étendue de ſes connoiſſances. Il poſſédoit les langues, l'hiſtoire, les mathématiques, la médecine, la politique & l'éloquence. Charles V, Maximilien II, & quelques autres princes l'honorerent de leur eſtime. On a de lui des eſſais de traduction de Démoſthenes, de Xénophon, d'Homere, de Lucien, de Galien, &c., & des ouvrages hiſtoriques, entr'autres: I. *Hiſtorica narratio de fratrum orthodoxorum Eccleſiis in Bohemia, Moravia & Polonia*, Francfort, 1625, in-8°.: ouvrage où le fiel ne coule pas comme dans les ouvrages de la plupart des Luthériens de ſon tems; il blâmoit même, au rapport de Boſſuet, les guerres entrepriſes par les Proteſtans d'Allemagne. II. *Hiſtoria rei nummariæ*, & *Hippocomicus, ſeu de curandis equis*, dans les Antiquités grecques de Gronovius. III. *Hiſtoria Smalckaldici belli*, dans la Collection des Hiſtoriens de l'Allemagne, de Freher; de même que *Adnotatio rerum præcipuarum ab anno 1550 ad 1561*, qu'il faut lire avec défiance. IV. *De rebus Tur-*

cicis, Francfort, 1598, in-fol. Beze dit, en parlant de lui, que » le ſentiment général des hommes doctes eſt que l'Allemagne n'en a point eu de plus » habile en grec, qu'elle n'en » a eu que très-peu en latin de » plus élégans, ni aucun de » plus exact ». M. Huet (*de claris Interpretibus*) témoigne » que ſon ſtyle eſt pur & châtié, qu'il y a plaiſir de le » confronter avec le grec qu'il » traduit, pour voir la fidélité » qu'il a gardée à ſes auteurs ». Enfin, on eſtime généralement ceux de ſes ouvrages où il n'a point inſéré les erreurs du luthéraniſme.

CAMERARIUS, (Joachim) fils du précédent, & plus profond que ſon pere dans la connoiſſance de la médecine & de l'hiſtoire naturelle, naquit à Nuremberg en 1534. Il ſe refuſa à pluſieurs princes qui voulurent l'avoir auprès d'eux, pour ſe livrer entiérement à la chymie & à la botanique. On a de lui pluſieurs ouvrages dans ce dernier genre: I. *Hortus medicus*, Nuremberg, 1654, in-4°. II. *De plantis*, 1586, in-4°. III. *Epiſtolæ; Electa Georgica, ſive Opuſcula de re ruſticâ*, Nuremberg, 1596, in-8°. Ce dernier livre eſt recherché. L'auteur mourut en 1598 avec la réputation d'habile médecin.

CAMERARIUS, (Philippe) frere du précédent, mort en 1624, à l'âge de 87 ans, eſt connu par *Horarum ſubciſivarum centuriæ tres*, ſouvent imprimées, dont la plus ample des éditions eſt de Francfort, 1624, 3 vol. in-4°.

CAMERARIUS, (Guillaume) noble Ecoſſois, de jéſuite devenu oratorien, prit la plume contre ſes anciens confreres. Il vivoit vers le milieu du 17e. ſiecle. On a de Camerarius des écrits de philoſophie, de théologie; un recueil de quelques traités des Peres, qui n'avoient pas encore vu le jour; & quelques autres ouvrages.

CAMERON, (Jean) profeſſeur de grec à Glaſcow en Ecoſſe, ſa patrie, paſſa en France, enſeigna à Bergerac, à Sedan, à Saumur & à Montauban. C'étoit un proteſtant modéré. S'étant oppoſé en 1625 à la fureur des huguenots révoltés contre Louis XIII, il les irrita tellement, qu'un d'entr'eux faillit le faire expirer ſous le bâton. Il mourut de chagrin peu de mois après, à Montauban, à 46 ans. Il étoit perſuadé qu'on pouvoit ſe ſauver dans l'Egliſe Romaine; & il en ſuivit, à quelque choſe près, la doctrine ſur la Grace (*Voyez* ſa *Defenſio de Gratia*, Saumur, 1624, in-8°.) Sa modération le fit déteſter par les fanatiques de ſon parti; mais elle lui mérita l'eſtime des gens impartiaux. Il ſe l'étoit déjà acquiſe par ſes talens, ſon érudition, & ſon caractere aimable; il ne lui manquoit que d'ouvrir entiérement les yeux à la vérité. Parmi ſes ouvrages on diſtingue ſon *Myrothecium Evangelicum*, Saumur, 1677, 3 vol. in-4°., qu'on a inſéré dans les *Critiques d'Angleterre*; il eſt plein de remarques, où ſon ſavoir brille autant que ſon jugement. On loue encore ſes *Leçons de Théologie*, Saumur, 1626 & 1628, 3 vol. in-4°., & Geneve, 1659, in-fol., écrites d'un ſtyle un peu diffus, mais

net. — Il ne faut pas le confondre avec Archibald Camé-ron, miniſtre presbytérien en Ecoſſe, homme d'un caractere ſingulier, & chef de la ſecte des Caméroniens, qui non contens d'avoir fait ſchiſme avec les autres presbytériens, pouſſerent le fanatiſme juſqu'à déclarer Charles II déchu de la couronne, & ſe révolterent. En 1690, ſous le regne de Guillaume III, ils ſe réunirent aux autres presbytériens. Mais en 1706, s'étant raſſemblés en grand nombre, ils recommencerent à exciter de nouveaux troubles en Ecoſſe, & prirent les armes près d'Edimbourg. Des troupes réglées qu'on envoya contre eux, les diſperſerent bientôt. A cette dangereuſe bizarrerie de ſyſtême & de conduite, il eſt aiſé de reconnoître le génie caractériſtique des ſectes de tous les ſiecles.

CAMHI, *voyez* Kang-Hi.

CAMILLA, (La Signora) ſœur du pape Sixte V, vint à Rome après l'élection de ſon frere en 1585. Les cardinaux de Médicis, d'Eſt & Alexandrin, firent habiller cette payſanne en princeſſe, pour faire leur cour au pape, qui ne voulut pas la reconnoître ſous ces habits magnifiques. Le lendemain, Camilla étant retournée au Vatican, vêtue avec plus de ſimplicité; Sixte V lui dit en l'embraſſant : *Vous êtes à préſent ma ſœur, & je ne prétends pas qu'un autre que moi vous donne la qualité de princeſſe.* Camilla lui demanda pour toute grace, d'accorder des indulgences à une confrairie dont on l'avoit faite la protectrice. Sixte la logea au palais de Sainte-Marie majeure, & lui donna une penſion.

CAMILLE, fille de Métabe, roi des Volſques, fut conſacrée à Diane par ſon pere, qui ſe trouvoit dans un péril preſque certain de la perdre. Cette héroïne ſoutint long-tems en perſonne l'armée de Turnus contre Enée. Perſonne ne la ſurpaſſoit à la courſe, ni à faire des armes. Elle fut tuée en trahiſon par Arnus, qui la perça d'un coup de javelot.

CAMILLE, (Marcus-Furius) illuſtre par ſes vertus militaires & civiles, fut créé dictateur, & termina glorieuſement le ſiege de Veïes, qui depuis dix ans occupoit les principales forces des Romains. Après avoir triomphé des Volſques, il porta ſes armes contre les Faliſques, l'an 396 avant Jeſus-Chriſt. Leur ville capitale ſe rendit à ſa généroſité, comme Veïes s'étoit rendue à ſon courage. Un maître d'école lui ayant amené la jeuneſſe dont il étoit chargé, Camille frémit d'horreur en voyant cette perfidie. » Apprends, traître, lui dit-il, » que ſi nous avons les armes » à la main, ce n'eſt pas pour » nous en ſervir contre un âge » qu'on épargne, même dans » le ſaccagement des villes ». Auſſi-tôt il fit dépouiller ce perfide, en ordonnant à ſes éleves de le remener à la ville à coups de verges. Les Faliſques, touchés de ſa grandeur d'ame, ſe donnerent de bon cœur à la république. De ſi grands ſervices méritoient une reconnoiſſance ſignalée; mais Rome fut ingrate. Un Romain ayant oſé l'accuſer d'avoir détourné une partie du butin fait à Veïes, il s'exila volontairement, & il fut con-

damné à l'amende par contumace. Ce grand-homme quittant sa patrie, demanda, dit-on, aux dieux, que s'il étoit innocent, ils réduisissent bientôt les Romains à la nécessité de le regretter. Ses vœux ne tarderent pas d'être accomplis. Les Gaulois s'étant présentés devant Rome, le sénat sentant le besoin qu'il avoit d'un homme, qui seul valoit une armée, cassa l'acte de sa condamnation, & le créa dictateur pour la seconde fois. Le tribun Sulpitius étoit déjà convenu avec le général Gaulois, d'une somme, moyennant laquelle il devoit se retirer. Camille, survenu dans le moment, dit au barbare : *Rome ne traite point avec ses ennemis, lorsqu'ils sont sur ses terres; ce sera le fer & non l'or qui nous rachetera :* & tout de suite il lui livre bataille, le met en fuite & le chasse des états de la république. La dictature de ce grand-homme ayant été prolongée, il calma les factions des tribuns du peuple qui vouloit s'établir à Veïes, l'engagea à demeurer à Rome & à rebâtir la ville, qui se releva bientôt de ses ruines. Camille, créé dictateur pour la troisieme fois, soumit les Eques, les Volsques, les Etrusques, les Latins, les Herniques, en un mot, tous les ennemis de la république. Il triompha pour la troisieme fois. On consacra dans le temple de Junon trois coupes d'or inscrites de son nom. On lui donna le nom de Romulus, de pere de la patrie, de nouveau fondateur de Rome. On lui décerna la dictature pour la cinquieme fois. Une nouvelle armée de Gaulois s'étant présentée, ce héros, ce bon citoyen, quoiqu'âgé de près de 80 ans, les chassa des terres de la république. Il mourut de la peste l'an 365 avant J. C., après avoir appaisé une nouvelle sédition, & avoir retenu sa patrie sur le bord du précipice, où le choc des divers intérêts, l'orgueil & l'emportement alloient l'entraîner. Aussi lui éleva-t-on une statue équestre dans le marché de Rome.

CAMILLE DE LELLIS, *voy.* LELLIS.

CAMILLO, (François) originaire de Florence, naquit à Madrid, s'y distingua dans la peinture, & y mourut en 1671. On estime l'Histoire de Sainte Marie Egyptienne, que l'on voit dans l'église des Capucins à Alcala de Henarès.

CAMMA, dame de Galatie, n'est connue que par le trait suivant. Sinorix, amoureux de Camma, assassina, pour la posséder, Sinatus son époux. La vengeance que la veuve tira du meurtrier, a immortalisé son amour & son audace. Après avoir résisté aux présens & aux prieres de Sinorix, elle craignit qu'il n'y ajoutât bientôt la violence, & feignit de consentir à l'épouser. Elle le fit venir dans le temple de Diane, dont elle étoit prêtresse, comme pour rendre leur union plus solemnelle. C'étoit la coutume que l'époux & l'épouse bussent ensemble dans la même coupe. Camma, après avoir prononcé les paroles consacrées, & fait le serment ordinaire, prit la premiere le vase qu'elle avoit rempli de poison, & après avoir bu, le présenta à Sinorix, qui ne soupçonnant aucun artifice,

avala ſans défiance la coupe fatale. Alors Camma, tranſportée de joie, s'écria qu'elle mouroit contente, puiſque ſon époux étoit vengé. Ils expirerent bientôt l'un & l'autre. Ce trait hiſtorique a fourni à Thomas Corneille le ſujet d'une de ſes pieces.

CAMOENS, (Louis de) d'une ancienne famille de Portugal, originaire d'Eſpagne, naquit à Lisbonne en 1517. Une imagination vive, beaucoup d'ardeur pour la gloire & la poéſie, annoncerent de bonne heure ce qu'il pouvoit devenir. Il parut à la cour, & s'y attira des diſgraces. Exilé à Santaren dans l'Eſtramadure, il chanta ſon exil comme Ovide, & ſe garda bien de l'attribuer à ſes ſatyres trop emportées & à ſes galanteries peu diſcretes. Ayant obtenu la permiſſion de ſervir dans l'armée navale qui alloit ſecourir Ceuta en Afrique, il perdit un œil dans un combat. De retour dans ſa patrie, & obligé de la quitter de nouveau, il s'embarqua pour Goa en 1553. Son eſprit & ſes agrémens lui firent bientôt des amis, que ſon humeur ſatyrique lui fit perdre. Le vice-roi l'exila ſur les frontieres de la Chine. Il fit naufrage en y allant, & ſe ſauva à la nage, tenant ſon poëme de la *Luſiade* de la main droite, & nageant de la gauche. Cinq ans après il revint à Goa, d'où il repaſſa en Europe, avec ſon poëme, le ſeul tréſor qui lui reſtoit. La publication de cet ouvrage, recherché avec ardeur & applaudi avec tranſport, lui attira de grands éloges, & rien de plus. Le roi Sébaſtien lui accorda une penſion d'environ vingt écus, qui ne le tira pas de la miſere. Obligé de ſe montrer à la cour, il y paroiſſoit le jour comme un poëte indigent, & le ſoir il envoyoit ſon eſclave mendier de porte en porte. Cet eſclave, plus ſenſible que les courtiſans & les compatriotes du poëte, l'avoit ſuivi des Indes & ne le quitta qu'à la mort. Le chagrin & l'indigence hâterent celle de Camoëns : elle arriva en 1579. Il étoit âgé d'environ 62 ans, (*Voyez* le trente-ſeptieme volume des *Mémoires du P. Niceron*). On s'empreſſa à charger ſon tombeau d'épitaphes. L'Eſpagne & le Portugal le comblerent d'éloges, & il faut avouer qu'il les méritoit à certains égards. Sans marcher ſur les pas d'Homere & de Virgile, l'auteur de la *Luſiade* a plu & plaît encore. Son poëme ne ſera, ſi l'on veut, que la relation d'un voyageur poëte, & l'hiſtoire de la découverte des Indes-Orientales par les Portugais; mais cette relation eſt ornée de fictions hardies & neuves. Son épiſode d'Inès de Caſtro eſt d'une beauté touchante. La deſcription du géant Adamaſtor, gardien du cap des Tourmentes, eſt un morceau égal à tout ce que l'imagination des plus grands poëtes a pu produire. En général il y a de la vérité & de la chaleur dans ſes deſcriptions. Les lieux, les mœurs, les caracteres y ſont bien peints, les images variées, les paſſions bien rendues, les récits charmans. Le poëte paſſe avec une facilité ſurprenante, du ſublime au gracieux, & du gracieux au ſimple. Mais ces beautés n'empêchent pas qu'on ne reproche avec raiſon à Camoëns le peu

de liaiſon qui regne dans ſon ouvrage, le ridicule mêlé ſouvent avec le beau, & ſur-tout le mêlange monſtrueux des dieux du Paganiſme avec les Saints de la Religion chrétienne. Mars s'y trouve à côté de J. C., & Bacchus avec la Ste. Vierge. Vénus, aidée des conſeils du Pere Eternel, & ſecondée des fleches de Cupidon, rend les Néréides amoureuſes des Portugais dans une iſle enchantée, dont Camoëns fait une deſcription très-licencieuſe. La *Luſiade* fut imprimée à Lisbonne en 1572, in-fol., & réimprimée à Paris en 1759, en 3 vol. in-12. Malgré ces défauts, elle a été traduite en pluſieurs langues. La meilleure verſion que nous euſſions en France, étoit celle de du Perron de Caſtera, 1735, 3 vol. in-12, avec des notes & une Vie de l'auteur. M. de la Harpe en a publié une autre en 1776, en 2 vol. in-8°. On a encore de Camoëns un *Recueil de Poéſies* moins connues que ſa *Luſiade*.

CAMOUX, (Annibal) célebre centenaire du dix-huitieme ſiecle, naquit à Nice le 19 mai 1638, & mourut à Marſeille le 18 août 1759, âgé de 121 ans & 5 mois. On a publié ſa *Vie* in-12. *Voyez* ROWIN.

CAMPANELLA, (Thomas) Dominicain Calabrois, né dans un petit bourg nommé Stillo, en 1568, s'attira des diſgraces par ſon humeur turbulente & par ſon eſprit inquiet & dangereux. Il fut mis en priſon, accuſé d'avoir voulu livrer la ville de Naples aux ennemis de l'état, & d'avoir des ſentimens erronés. La ſuite vérifia mieux cette derniere accuſation que la premiere. Campanella fut 27 ans en priſon. Il y eſſuya juſqu'à ſept fois la queſtion pendant 24 heures de ſuite; & n'en ſortit qu'à la ſollicitation du pape Urbain VIII. Il vint à Paris en 1624, y fut protégé par le cardinal de Richelieu, & y mourut en 1639, à 71 ans, pour avoir pris de l'antimoine. On a de lui des écrits de philoſophie & de théologie, dans leſquels il ſe montre plus ſingulier que judicieux. Il avoit de l'eſprit, mais peu de jugement; & il fut encore un de ces écrivains qui ſe plaignent toujours des autres, & n'ont à ſe plaindre que d'eux-mêmes. Celui de tous ſes ouvrages qui a fait le plus de bruit eſt ſon *Atheiſmus triumphatus*, Rome, in-fol. 1631; Paris, 1636, in-4°. Quoique les bibliographes rangent ordinairement cet ouvrage parmi les apologiſtes de la Religion, on prétend qu'il ſeroit mieux placé parmi ſes adverſaires. En faiſant ſemblant d'y combattre les Athées, Campanella ſemble les favoriſer, en répondant très-foiblement aux argumens qu'il leur prête: d'où vient qu'on a dit qu'il auroit dû l'intituler *Atheiſmus triumphans*. C'eſt la ſeule raiſon qui peut le faire rechercher, quoiqu'il ne mérite pas d'être lu. Sa *Monarchia Meſſiæ*, 1633, in-4°, eſt encore au nombre de ces livres qu'on recherche & qu'on mépriſe. *Voyez* le 7e. vol. des *Mémoires du P. Niceron*.

CAMPANI, (Matthieu) né dans le dioceſe de Spolette, curé à Rome, apprit dans un écrit eſtimé des ſavans, la maniere de bien tailler les verres des lunettes. On lui doit auſſi les pendules muettes, & cette lan-

terne employée depuis dans la lanterne-magique, par le moyen de laquelle les heures paroiſſent pendant la nuit peintes diſtinctement ſur un drap. Les autres inventions dont on lui eſt redevable, répandirent ſon nom dans l'Europe. Joſeph CAMPANI, ſon cadet & ſon éleve, exécutoit avec beaucoup de juſteſſe ce que ſon frere imaginoit. Ces deux artiſtes ingénieux vivoient encore en 1678.

CAMPANUS, ſavant mathématicien de Lombardie dans le onzieme ſiecle, dont on a *Euclidis data*, Veniſe, 1582, in-fol. *Elementa*, Bâle, 1546, in-fol.

CAMPANUS, (Jean-Antoine) naquit en 1427, ſuivant Niceron & Cavello, dans la Campagne de Rome, & ſuivant d'autres, près de Capoue, d'une payſanne qui accoucha de lui ſous un laurier. De berger, devenu valet d'un curé, il apprit aſſez de latin ſous ſon nouveau maître, pour être précepteur à Naples. Ses talens lui ayant acquis de la réputation, Pie II le nomma évêque de Crotone & enſuite de Teramo. Paul II & Sixte IV l'employerent dans des affaires très-difficiles. Ce dernier pontife le ſoupçonnant d'être entré dans une conſpiration tramée contre lui, le bannit de toutes les terres de l'Egliſe. Campanus, conſumé par la maladie & le chagrin, mourut à Sienne en 1477. Il avoit ſignalé pluſieurs fois ſon éloquence en public, entr'autres à la diete de Ratisbonne. Parmi ſes illuſtres amis, on diſtinguoit le cardinal Beſſarion. Campanus fit un jour vingt vers à la louange de ce cardinal, qu'il fit chanter en carnaval par des muſiciens maſqués. Ils plurent ſi fort à Beſſarion, qu'il donna aux muſiciens autant de ducats qu'il y avoit de vers; & comme Campani feignoit d'en ignorer l'auteur, Beſſarion lui dit, en lui prenant la main: *Où ſont ces doigts, Campani, qui ont écrit tant de menſonges de moi?* & lui mit au doigt une bague de 60 ducats. Il nous reſte de lui pluſieurs ouvrages écrits quelquefois avec licence, mais preſque toujours avec politeſſe & avec eſprit. On peut dire de ſon ſtyle, *ſapit antiquitatem*, du moins dans les endroits qu'il s'eſt donné la peine de limer. Ses principales productions ſont: I. *Epiſtolæ & Poëmata*, Leipſick, 1707, in-8°, édition donnée par Jean-Burchard Menckenius, avec la Vie de l'auteur. La gaieté regne dans toutes ces Lettres. II. *Andreæ Brachii Vita*, qui a été traduite en italien par Piccinini III. Une édition de *Tite-Live*, corrigée ſur pluſieurs manuſcrits, Rome, 3 vol. in-folio. IV. *Vita Pii II*, dans la Collection de Muratori. V. *Opera varia*, in-fol. Rome, 1495; rare. *Voyez* ſon éloge dans le deuxieme volume des *Mémoires de Niceron*.

CAMPBELL, (Jean) né à Edimbourg, le 8 mars 1708, conſacra toute ſa vie aux travaux du cabinet. Quoique d'une complexion délicate, ſa ſobriété fit qu'il jouit d'une aſſez bonne ſanté, & vécut juſqu'à l'âge de 67 ans, étant mort le 28 décembre 1775. On lui doit grand nombre d'ouvrages, entr'autres: I. *Hiſtoire militaire du Prince Eugene & du Duc de Marlebourough*, 1736, 2 vol.

in-fol., avec des plans & des cartes, en anglois. II. *Vies des Amiraux & des autres Officiers de la Marine Angloiſe, qui ſe ſont rendus célebres*, Londres, 1742, 2 vol. in-8°. On y trouve beaucoup de particularités touchant les colonies & le commerce d'Angleterre. Il avoit été fait agent de la Colonie de Géorgie en 1765, ce qui lui procura beaucoup de renſeignemens. III. *Voyages & aventures d'Edouard Brown*, in-8°. IV. *Mémoires du Duc de Ripperdâ*, 1740, in-8°. V. *Hiſtoire abrégée de l'Amérique Eſpagnole*, 1741, in-8°. VI. *Collection de Voyages*, 2 vol. in-fol.: elle peut ſervir de ſuite à celle de Jean Harris. VII. *Biographia Britannica*, 1745-1748, 2 vol. in-fol. VIII. *L'art de prolonger la vie & la vigueur de l'Eſprit*, 1749, in-8°. Il eſt fait ſur le modele du *Hygiaſticon* de Leſſius, ſi ce n'en eſt pas la traduction. Il a travaillé en ſociété à la partie de l'hiſtoire moderne de l'*Hiſtoire univerſelle*, par une ſociété d'Anglois qui ſemblent avoir pris à tâche de défigurer tous les monumens hiſtoriques (*voyez* CALMET). On a encore de Campbell une *Diſſertation ſur les Miracles*, Paris, 1767, où il réfute l'*Eſſai ſur les Miracles*, &c., de David Hume. — Il ne faut pas le confondre avec CAMPBELL qui a fait les explications des 200 planches qui compoſent le *Vitruvius Britannicus*, Londres, 1715, 3 vol. in-fol.

CAMPEGGE, (Laurent) Bolonois, cardinal de la création de Léon X, avoit été marié avant que d'entrer dans l'état eccléſiaſtique. Clément VII l'envoya en 1524 en Allemagne avec la qualité de légat pour aſſiſter à une nouvelle diete convoquée à Nuremberg; mais il ne put rien obtenir de cette aſſemblée. Quatre ans après, en 1528, on l'envoya à Londres pour être adjoint de Volſei dans le jugement ſur le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Arragon. Il dit à l'un & l'autre ce qu'ils devoient attendre d'un légat ſage & pacifique. Il allégua au roi le tort qu'il faiſoit à ſa réputation, le mécontentement des Anglois, le déſeſpoir d'une princeſſe pleine de vertu & de raiſon. N'ayant pu rien obtenir de l'opiniâtreté de Henri, il voulut, dit-on, perſuader à la reine de ſe laiſſer ſéparer d'un époux, dont elle n'avoit ni le cœur ni la confiance; de ſacrifier ſes droits au repos de l'Europe, menacée de la guerre & d'un ſchiſme: mais cette propoſition ne peut s'entendre que d'une ſimple ſéparation, & point de la diſſolution d'un mariage reconnu valide, & que nulle autorité ne pouvoit rompre. Il eſt reconnu que chez les catholiques, aucune cauſe, pas même celle d'adultere (qui d'ailleurs n'étoit pas le prétexte allégué par Henri), ne peut délier le nœud du mariage; on ſait encore que l'opinion contraire a été rejetée au concile de Trente, & combien de déſordres elle a occaſionnés chez les proteſtans, où elle a introduit une véritable polygamie. Campegge n'ayant rien pu conclure, revint à Rome, & y mourut en 1539. On trouve pluſieurs de ſes Lettres, importantes pour l'hiſtoire de ſon tems, dans le recueil intitulé: *Epiſtolarum miſ-*

cellanearum libri x, Bâle, 1550, in-folio. Sigonius a donné la *Vie* de ce cardinal, qui a été traduite en françois par Maucroix, Paris, 1677, in-12.

CAMPEN, (Jean van den) naquit dans l'Over-Yſſel aux environs de la ville de Campen, vers l'an 1490; fit de grands progrès dans l'étude des langues grecque, latine & hébraïque, & fut profeſſeur de l'hébreu à Louvain, pendant pluſieurs années. Delà il voyagea dans une grande partie de l'Europe : la peſte l'enleva à Fribourg le 7 ſeptembre 1538. Nous avons de lui : I. Une *Grammaire hébraïque* en latin, imprimée ſous différens titres à Paris, 1520 & 1533; Louvain 1528. Elle eſt fort méthodique, & dégagée des ennuyeuſes minuties dont on a farci la plupart de celles qui ont paru depuis. II. *Paraphraſe & interprétation des Pſeaumes ſelon la vérité hébraïque* en latin, dont il y a eu un très-grand nombre d'éditions dans le ſeizieme ſiecle à Nuremberg, à Lyon, à Paris, à Anvers, à Strasbourg, à Bâle. Elle a été traduite en françois, en allemand, en flamand & en anglois; on a joint à quelques-unes de ces éditions une Paraphraſe ſur l'Eccléſiaſte du même Campen. Cet auteur a fort bien ſaiſi le ſens littéral de la plupart des Pſeaumes, & expliqué heureuſement une partie des difficultés qui s'y rencontrent.

CAMPEN, (Jacques van) architecte, né à Harlem, ſe perfectionna dans ſon art en Italie. A ſon retour il bâtit l'hôtel-de-ville d'Amſterdam, un des plus beaux bâtimens de la Hollande, & mourut en 1638.

CAMPI *ou* CAMPO, (Pierre-Marie) prêtre de Plaiſance dans le dix-ſeptieme ſiecle, eſt compté par les Italiens pour un des bons hiſtoriens de cet état. Son *Hiſtoire Eccléſiaſtique de Plaiſance*, écrite en italien, fut imprimée à Plaiſance même en 1661-1662, en 3 vol. in-fol. Elle paſſe pour exacte. On a encore de lui la *Vie du Pape Grégoire X*, Rome, 1655, in-4°, en latin.

CAMPI, (Bernardin) peintre de Crémone, né en 1522, connu par ſes tableaux eſtimés, & par un ouvrage en italien ſur la peinture, imprimé à Crémone en 1580, in-4°, ſous ce titre : *Parere ſophra la Pittura*. Les peintres & les amateurs y trouvent à s'inſtruire.

CAMPI, (Antoine) *voyez* CAMPO.

CAMPIAN, (Edmond) né à Londres en 1540, étudia à Oxford, où il fit de grands progrès dans les belles-lettres, & prit le diaconat ſelon le rit de la religion anglicane. Il embraſſa enſuite la Religion catholique, & entra dans la compagnie de Jeſus à Rome, en 1573. Il s'y diſtingua bientôt par ſa piété & par ſon ſavoir. Après divers voyages, Grégoire XIII l'envoya en Angleterre, où il mourut pour la foi catholique le 28 novembre 1581, ſous le regne d'Eliſabeth. Le jéſuite Paul Bombino a donné l'hiſtoire de la vie & du martyre de ſon confrere. On a de Campian une *Chronique univerſelle*, une *Hiſtoire d'Irlande*, Dublin, 1633, in-fol.; un Traité contre les Proteſtans d'Angleterre; une *Hiſtoire du divorce de Henri VIII*, dans l'*Hiſtoire*

Ecclésiastique d'Angleterre, par Harpsfeld, Douay, 1622, in-folio ; & d'autres ouvrages qui l'ont moins fait connoître que son martyre, quoiqu'ils prouvent qu'il étoit versé dans les belles-lettres & dans la théologie. *Voyez* PARSONS.

CAMPION, (Hyacinthe) né à Bude en 1725, prit de bonne heure l'habit de S. François, professa avec beaucoup de distinction la philosophie & la théologie dans son ordre, & mérita d'en être nommé provincial. Pendant qu'il remplissoit cette charge, il mourut subitement à Esseck en Esclavonie, le 7 août 1767. On a de lui : I. *Animadversiones physico-historico-morales de Baptismo non natis, abortivis & projectis conferendo*, Bude, 1761, in-8° ; ouvrage où les savans peuvent rencontrer des réflexions utiles, mais où les personnes d'un caractere timoré & scrupuleux ne trouveront guere de quoi se rassurer (*Voyez* CANGIAMILA & DINOUART). II. *Vindiciæ pro suo ordine adversus quosdam scriptores novissimè opellam posthumam Guillelmi Frederici Damiani, sacerdotis Petrini ;* Bude, 1766, in-8°. Il y prouve que les Fratricelles, les Begghards & les Béguins ne sont pas sortis de l'ordre des Freres Mineurs. III. *Vindiciæ denuò vindicatæ adversùs apologiam Josephi Antonii Transylvani*, &c ; Bude, la même année, & dans le même genre que le précédent. On doit regretter que le Pere Campion, homme d'ailleurs d'un mérite & d'un savoir peu communs, ait employé presque tout son tems à traiter avec tant de chaleur, une matiere assez inutile. Comme si, en supposant que l'opinion qu'il combattoit, fût vraie, l'ordre de S. François cessoit pour cela d'être ce qu'il est, un ordre saint & vraiment respectable. Il auroit dû se rappeller que les Apôtres de J. C. n'ont point été avilis par la désertion traîtreuse & criminelle d'un de leurs membres ; il se seroit épargné par-là bien des peines, & auroit rendu plus de service aux lettres.

CAMPISTRON, (Jean Gualbert) né à Toulouse en 1656, avec des dispositions heureuses, qu'une bonne éducation fit fructifier. Son goût pour la poésie & pour les belles-lettres l'amena à Paris. Racine fut son guide dans la carriere dramatique. « Poëte tragique, dit » M. Sabatier, inférieur à ceux » qui tiennent le premier rang » parmi nous, mais supérieur » à beaucoup d'autres qui prétendent en occuper un sur » notre théâtre. Ses Tragédies » ne valent pas l'*Alzire*, la » *Mérope*, &c., de Voltaire ; » il n'en a aucune de comparable à la *Didon* de M. le » Franc. Mais elles sont préférables à celles des Marmontel, des Lemiere, des la » Harpe, &c ». Le duc de Vendôme le fit nommer chevalier de l'ordre militaire de Saint Jacques en Espagne, commandeur de Chimene, & marquis de Penange en Italie, &c. Le poëte suivit le duc en différens pays, & se retira dans sa patrie quelque tems après. Il y épousa mademoiselle de Maniban, sœur de l'évêque de Mirepoix, depuis archevêque de Bourdeaux, & y mourut d'apoplexie en

1723. Il étoit mainteneur de l'académie des Jeux-Floraux depuis 1694, & membre de l'académie françoiſe depuis 1701. On a donné ſon *Théâtre*, 1750, 3 vol. in-12.

CAMPISTRON, (Louis de) frere du précédent, cultiva comme lui la poéſie françoiſe. Jéſuite dès l'âge de 15 ans, il ſe forma dans cette ſociété l'eſprit & le goût. Le duc de Vendôme le retint auprès de lui dans ſes campagnes d'Italie. Les deux freres étoient les oracles des officiers dans toutes les matieres de bel-eſprit & de littérature. On a de lui des Poéſies répandues dans le recueil des Jeux-Floraux, une *Ode ſur le jugement dernier*, & les *Oraiſons funebres de Louis XIV & du Dauphin.* Il mourut en 1733, à 77 ans. Ses vers, comme ceux de ſon frere, manquent de nerf & de coloris: on trouve le même défaut dans ſa proſe.

CAMPO, (Antonio) auteur Italien, né à Crémone au 15*e.* ſiecle, eſt regardé de ſes compatriotes comme un des bons hiſtoriens de cette ville du duché de Milan. Son Hiſtoire eſt en italien. La meilleure édition eſt celle de 1585, Crémone, in-fol. On l'eſtime moins pour les recherches qu'elle renferme, que pour les planches au burin d'Auguſtin Carache. Elle eſt rare & recherchée; mais l'édition de Milan, in-4°, 1645, eſt d'un prix très-inférieur.

CAMPO, *voyez* CAMPI.

CAMPRA, (André) muſicien célebre, né à Aix en 1660, mort à Verſailles en 1744, ſe fit d'abord connoître par des motets exécutés dans des égliſes, & des concerts particuliers. Ces petites productions lui procurerent la place de maître de muſique de la maiſon profeſſe des Jéſuites à Paris, & enſuite la maîtriſe de la métropole. Il s'exerça depuis ſur les opéra, marcha ſur les pas de Lulli, & l'atteignit de fort près. On admira la variété, les graces, la vivacité de ſa muſique, & ſurtout cet art ſi rare d'exprimer avec juſteſſe le ſens des paroles.

CAMPS, (François de) naquit à Amiens en 1643, d'un clinquaillier. Ferroni, évêque de Mende, le tira du couvent des Dominicains du fauxbourg S. Germain, où il ſervoit les meſſes, ſe chargea de ſes études, & le fit ſon ſecrétaire. Ce prélat lui donna le prieuré de Flore, obtint pour lui l'abbaye de S. Marcel, la coadjutorerie de Glandeves, & enfin l'évêché de Pamiers. Mais n'ayant pu obtenir ſes bulles, à cauſe de ſa mauvaiſe conduite, il eut en dédommagement l'abbaye de Signy. On a de lui pluſieurs Diſſertations ſur les médailles, ſur l'hiſtoire de France, ſur le titre de *Très-Chrétien* donné aux rois de France, ſur la garde des mêmes princes, ſur les filles de la maiſon de France données en mariage à des princes hérétiques ou païens, ſur la nobleſſe de la race royale, ſur l'hérédité des grands fiefs, ſur l'origine des armoiries, ſur les dignités héréditaires attachées aux terres titrées, &c. « Genre » de travail devenu inutile, » dit un auteur très-moderne, » depuis la révolution opérée » dans ce royaume, à la fa-

» veur

» veur de laquelle l'assemblée » nationale a non-seulement » aboli les titres honorifiques » & distinctions quelconques; » mais s'est encore arrogé tous » les pouvoirs, ceux même » attachés exclusivement à la » personne du roi, & dont la » plupart, fondés sur les titres » les plus légitimes, & sur une » possession immémoriale, sem- » bloient ne devoir jamais être » envahis ». Son cabinet étoit riche en médailles. Le célebre Vaillant a publié les plus curieuses avec des explications. L'abbé de Camps mourut à Paris en 1723. Il étoit savant, laborieux; & ses recherches ont servi aux historiens qui sont venus après lui. Ses mœurs, qui avoient été peu réglées dans le feu de l'âge & des passions, devinrent plus décentes dans sa vieillesse.

CAMPSON-GAURI, sultan d'Egypte, d'abord esclave, ensuite honoré de divers emplois, fut élevé à cette dignité par les Mammelucs vers l'an 1504 de J. C. Il gouverna avec prudence, & balança quelque tems la puissance de deux grands monarques, Ismaël, roi de Perse, & Sélim, empereur des Turcs. Il fut opprimé par ce dernier, & trahi par un de ses sujets nommé Cayerbeï, gouverneur d'Alep & de Comagene. Sélim feignant de marcher contre Ismaël, tourna contre Campson. Les armées se rencontrerent dans la Comagene, au même lieu où deux ans auparavant les Turcs avoient défait les Perses. Cayerbeï s'acquittant de la promesse qu'il avoit faite à Sélim, se rangea de son parti. Campson âgé de plus de 70 ans, chargé d'embonpoint, & incommodé d'une hernie, tomba de son cheval, & fut écrasé l'an 1516 de J. C.

CAMUEL, troisieme fils de Nachor, qui a donné son nom aux Camiletes, peuples de Syrie, au couchant de l'Euphrate. Il y a un autre Camuel, fils de Sephthan, de la tribu d'Ephraïm, qui fut un des députés pour faire le partage de la terre promise aux autres tribus.

CAMUS, (Jean-Pierre) né à Paris en 1582, nommé à l'évêché de Belley dès l'âge de 26 ans, fut sacré dans sa cathédrale par S. François de Sales. Il gagna l'amitié de ce prélat, par ses talens & par l'ardeur de son zele, que le saint évêque trouvoit néanmoins être quelquefois excessif ou déplacé. On ne peut disconvenir que la guerre qu'il déclara aux moines mendians, ne le couvrît de ridicule aux yeux des gens modérés. On vit paroître successivement plusieurs ouvrages contre eux; le *Directeur désintéressé*, la *Désappropriation clausirale*, le *Rabat-joie du triomphe monacal*, les *Deux Hermites*, le *Reclus* & l'*Instable*; l'*Antimoine bien préparé*, 1632 in-8°. rare; l'*Antimonie*, &c. Le cardinal de Richelieu, s'intéressant à la réputation de ce prélat lui fit des remontrances amicales sur cette multitude d'ouvrages injurieux, dont les titres même annonçoient le zele amer, ainsi que le mauvais goût de l'auteur. « Je ne vous con- » nois, lui dit cette éminence, » d'autre défaut, que cet acharnement contre les moines; » & sans cela, je vous cano-

» niſerois.—Plût à Dieu ! lui » répondit avec vivacité Ca- » mus, nous aurions l'un & » l'autre ce que nous ſouhai- » tons : vous ſeriez pape, & » moi ſaint ». Ce n'étoit pas répondre au reproche que lui faiſoit le cardinal. Après vingt ans de travaux, il ſe démit de ſon évêché, & ſe retira à l'hôpital des Incurables à Paris, où il mourut en 1652. Il avoit refuſé deux évêchés conſidérables, Arras & Amiens. *La petite femme que j'ai épouſée*, diſoit-il, par un jeu de mots ridicule, *eſt aſſez belle pour un Camus*. Ce prélat avoit beaucoup d'imagination, & cette imagination perce dans ſes ouvrages, écrits avec une facilité ſinguliere, mais d'un ſtyle moitié moral, moitié burleſque, ſemé de métaphores ſingulieres & d'images giganteſques, d'ailleurs lâche, diffus & incorrect. Outre les ouvrages cités plus haut, on a de lui : I. Pluſieurs volumes d'*Homélies*. II. Dix volumes de *Diverſités*. III. Des romans pieux, *Dorothée*, *Alcime*, *Daphnide*, *Hyacinthe*, *Carpie*, *Spiridion*, *Alexis*. C'eſt tout ce que l'on peut lire de plus ennuyeux. On auroit tort de juger trop ſévérement des expreſſions ou des deſcriptions qui ſemblent ne remplir pas le but de l'auteur, mais qui n'étoient ſans doute pas deſtinées à le contrarier. On a plus de deux cents volumes de cet écrivain infatigable. Les ſeuls qu'on trouve à préſent dans les bibliotheques choiſies, ſont : l'*Eſprit de S. François de Sales*, en ſix volumes in-8°, réduits en un ſeul par un docteur de Sorbonne ; ouvrage où la philoſophie eſt aimable, autant que la Religion s'y fait reſpecter ; *Vie de S. Norbert*, Caen, 1640, in-8°, & l'*Avoiſinement des Proteſtans vers l'Egliſe Romaine*, publié par Richard Simon en 1703, avec des remarques, ſous ce titre : *Moyens de réunir les Proteſtans avec l'Egliſe Romaine*. L'*Apocalypſe de Meliton*, 1668, in-12, que Voltaire lui attribue fauſſement, eſt d'un Minime apoſtat, nommé *Claude Pitois*, mort à Sedan en 1676. Il eſt vrai cependant que cet apoſtat a puiſé ſon libelle dans les écrits de Camus contre les moines. L'auteur du *Projet de Bourgfontaine* (*voyez* FILLEAU) le met entre les ſix perſonnages qui dans cette aſſemblée fameuſe, délibérerent ſur les moyens de détruire le chriſtianiſme. Accuſation étrange, à laquelle il n'eſt pas permis d'adhérer légérement. Il eſt remarquable néanmoins que la tâche échue à celui dont les lettres initiales étoient P. C., ſavoir celle de décrier les religieux, ait été préciſément remplie par Pierre Camus. « L'évêque ro- » mancier, dit un auteur mo- » derne, que ſes productions » bouffonnes, obſcenes & mor- » dantes, ont fait ſurnommer » *le Lucien de l'épiſcopat*, qui » accouploit dans ſes rapſodies » le texte des Livres-Saints à » ceux de l'*Amadis*, & l'*Art* » *d'aimer* d'Ovide ; ce diffa- » mateur des miniſtres de la » pénitence, & principalement » des réguliers diſtingués par » leur attachement au Saint- » Siege, peut faire ſentir toute » l'ardeur de la faction à exé- » cuter ſon projet en ce point ».

CAMUS, (Etienne le) né

à Paris en 1632, d'une ancienne famille de robe, docteur de Sorbonne en 1650, évêque de Grenoble en 1671, revêtu de la pourpre romaine par Innocent XI, ne dut cette dignité qu'à sa vertu. Il avoit été aumônier du roi avant d'être évêque. Entraîné par le torrent de la cour, il aima le monde & en fut aimé. Quoiqu'il eût été fort dissipé dans ce poste, il disoit depuis : « Qu'on avoit dit » de lui plus de mal qu'il n'en » avoit fait ; que depuis son » changement, on disoit plus » de bien qu'il n'en faisoit : & » que c'étoit une espece de » compensation ». Il joignit les austérités d'un pénitent aux travaux d'un évêque. Il fonda deux séminaires. Il visita tous les ans son diocese. Il l'instruisit par ses sermons & ses exemples. Il répandit d'abondantes aumônes. Les pauvres furent ses héritiers à sa mort, arrivée en 1707. C'est sous ses auspices qu'a paru la *Théologie morale de Grenoble*, composée par Genet, depuis évêque de Vaison (*voyez ce mot*). On a encore de lui : I. Plusieurs Lettres à ses curés. II. Des Ordonnances synodales, pleines de sagesse. III. Une Dissertation contre un auteur qui avoit nié la virginité de la sainte Vierge, &c.

CAMUS, (Charles-Etienne-Louis le) de l'académie royale des sciences de Paris, de la société royale de Londres, examinateur des ingénieurs & du corps royal de l'artillerie de France, professeur & secrétaire perpétuel de l'académie royale d'architecture, honoraire de l'académie de marine, mort le 4 mai 1768, âgé de 58 ans, est principalement connu par son *Cours de Mathématiques*, en 4 vol. in-8°, à l'usage des ingénieurs. On a encore de lui des *Elémens de Méchanique*, des *Elémens d'Arithmétique*, & d'autres ouvrages qui ont eu du cours sans être du premier mérite.

CAMUS, (Antoine le) né à Paris en 1722, mort dans la même ville en 1772, y exerça la médecine avec succès, & écrivit sur la science qu'il cultivoit. Nous avons de lui : I. La *Médecine de l'esprit*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. La physique & la morale ont également dicté cet ouvrage, qui est écrit avec facilité & avec chaleur. Les raisonnemens de l'auteur ne sont pas toujours justes ; mais en général ses conjectures sont ingénieuses, & peuvent être très-utiles. II. *Abdeker*, ou *l'Art de conserver la beauté*, 1756, 4 vol. petit in-12 : roman dans lequel l'auteur a fait entrer beaucoup de recettes & de préceptes, dont les dames ont profité. III. *Mémoires sur divers sujets de médecine*, 1760, in-8°. IV. *Mémoire sur l'état actuel de la pharmacie*, 1765, in-12. V. *Projet d'anéantir la petite vérole*, 1767, in-12. VI. *Médecine pratique*, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4°, 1768 & 1772. VII. Il a travaillé au *Journal économique*, depuis le mois de janvier 1753, jusqu'en 1765. On a encore de lui un poëme intitulé : *Amphitheatrum medicum*, 1745, in-4°, & une traduction des *Amours pastorales* de Longus, 1757, in-4°, qui avoient déjà été traduites par Amyot, & dont le Camus auroit pu facilement se dispenser de s'occuper : il auroit rendu service aux mœurs. Il avoit

du feu, de l'imagination, de la gaieté, des connoiſſances variées, & ſa ſociété étoit agréable. — Son frere Nicolas le CAMUS, né à Paris en 1721, mort le 25 juillet 1779, s'eſt diſtingué par ſon application à l'architecture, & a laiſſé au public des fruits de cette application, tels que : I. *Eſſai ſur les bois de charpente.* II. *Génie de l'Architecture.* III. *Traité de la force des bois*, 1781, in-8°.

CAMUSAT, (Jean) imprimeur diſtingué, fut celui de l'académie françoiſe qui lui fit faire un ſervice à ſa mort, arrivée en 1639. C'étoit un homme de goût; il n'imprimoit que de bons ouvrages, & ſa preſſe paſſoit pour le ſceau des livres eſtimables.

CAMUSAT, (Nicolas) né à Troyes en 1575, chanoine de cette ville, y mourut en 1655. C'étoit un homme d'étude & de piété. Il tourna ſes lectures & ſes recherches du côté de l'hiſtoire. Ayant fouillé toutes les bibliotheques, il a laiſſé des ouvrages ſavans : I. *Promptuarium ſacrarum antiquitatum Tricaſſinæ diœceſis*, 1610, in-8° : recueil utile à ceux qui veulent ſuivre les différentes variations de l'ancienne diſcipline en France. II. *Hiſtoria Albigenſium*, 1615, in-8°, recueillie ſur les meilleurs manuſcrits. III. *Mélanges hiſtoriques, ou Recueil de pluſieurs actes, traités & lettres miſſives, depuis 1390 juſqu'en 1590* : 1619, in-8° ; curieux & recherché, &c. Camuſat étoit un homme reſpectable, qui partageoit ſon tems entre les fonctions de ſon égliſe & l'étude. Négligé dans ſon extérieur, & vivant d'une maniere fort ſimple, il n'avoit de l'argent que pour ſoulager les pauvres dont il étoit le pere.

CAMUSAT, (Denis-François) petit-neveu du précédent, né à Beſançon en 1697, mourut à Amſterdam en 1732, dans un état qui n'étoit guere au-deſſus de l'indigence. Deux fautes faites ſucceſſivement manquerent de l'y jeter. Il étoit bibliothécaire du maréchal d'Eſtrées, & il quitta ce poſte ; il n'avoit point de fortune, & il ſe maria. On a de lui : I. L'*Hiſtoire des Journaux*, imprimée en France, 2 vol. in-12, où l'érudition eſt répandue avec peu d'agrément. Le ſtyle a une certaine vivacité ; mais il s'écarte trop ſouvent des regles de la bienſéance : il tombe dans le trivial & le bas. II. Les deux premiers volumes de la *Bibliotheque des Livres nouveaux* ; journal mort en naiſſant, qu'il tâcha de reſſuſciter, en le publiant ſous le titre de *Bibliotheque françoiſe, ou Hiſtoire littéraire de la France* : ruſes ſi ſouvent employées de nos jours, & qui ne réuſſirent pas à le faire accueillir beaucoup plus favorablement, quoiqu'on l'ait pouſſé juſqu'au 34e. volume. » Il importe peu, dit un auteur, » qu'un livre ait un frontiſpice » impoſant, quand il ne rem- » plit pas l'idée qu'on en a con- » çue ». III. Des *Mélanges de Littérature*, tirés des Lettres manuſcrites du pere de la *Pucelle*, de Jean Chapelain, &c., avec des remarques, in-12.

CANACÉE, fille d'Eole, épouſa ſecrétement ſon frere. Elle mit au monde un fils qui fut expoſé par ſa nourrice, & qui découvrit ſa naiſſance par

ſes cris à ſon aïeul. Eole, indigné de cet inceſte, en fit manger le fruit par les chiens, & envoya un poignard à ſa fille pour ſe punir elle-même ; Macarée, ſon frere & ſon mari, ſe ſauva à Delphes, où il ſe fit prêtre d'Apollon.

CANALES, (Jean) né à Ferrare vers le milieu du 15e. ſiecle, entra dans l'ordre des Freres Mineurs, & compoſa des ouvrages de piété, tels que les Traités *de la vie céleſte ; de la nature de l'ame, & de ſon immortalité*, & quelques autres qui furent imprimés enſemble, Veniſe, 1494.

CANAYE, (Philippe, ſieur du Freſne) naquit à Paris en 1551. Après s'être diſtingué dans le barreau, il devint conſeiller d'état ſous Henri III, ambaſſadeur en Angleterre, en Allemagne, à Veniſe ſous Henri IV, & contribua beaucoup à pacifier les querelles de cette république avec Paul V, qui lui en marqua ſa reconnoiſſance. Ses Ambaſſades ont été imprimées en 1635, 3 vol. in-fol. avec ſa Vie à la tête. Le troiſieme eſt le plus intéreſſant. C'eſt une hiſtoire du différend de Paul V & des Vénitiens, très-capable de raſſaſier la curioſité du lecteur. Canaye mourut en 1610, avec la réputation d'un miniſtre ſage, integre & déſintéreſſé. Il avoit été calviniſte, & même l'un des plus illuſtres défenſeurs du parti ; c'eſt ce qui le fit choiſir pour l'un des arbitres dans la conférence de Fontainebleau en 1600, entre du Perron & du Pleſſis-Mornai ; mais il ne put réſiſter à la force de la vérité, & abjura ſes erreurs.

CANDAULE, roi de Lydie, eut l'imprudence de faire voir ſa femme dans les bains à Gygès, ſon favori, pour qu'il admirât ſes charmes. La reine ayant apperçu cet officier, l'engagea, ſoit par amour, ſoit par vengeance, d'ôter la vie à ſon époux. Gygès, devenu roi de Lydie par ce meurtre, eut la femme & la couronne de ſon prince, vers l'an 716 avant J.C. Le témoignage d'Hérodote & de Juſtin n'ont pas empêché les critiques de révoquer en doute cette aventure de Gygès ; & ſans doute qu'ils s'en rapporteroient bien moins à celui de Platon, qui la raconte d'une maniere bien moins croyable encore (*voyez* GYGÈS). Ce qui peut paroître plus certain, c'eſt que Candaule fut remplacé par Gygès, & que le trône de Lydie paſſa ainſi de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades : mais quand on ſonge que toute l'hiſtoire des rois de Lydie appartient aux tems fabuleux, il eſt difficile de rien dire ſur cette ſucceſſion (*voyez* CRŒSUS). Du reſte, quant à ce qui tient au moral dans cette aventure, en même tems qu'on ne peut aſſez blâmer la vengeance de cette princeſſe, on ne ſauroit que reſpecter ſon amour pour la pudeur. Hérodote dit que chez les Lydiens, & preſque chez tous les barbares, c'eſt une honte & une infamie même à un homme de paroître nu. Cicéron dit que chez les Romains, un fils en âge de puberté, ne ſe trouvoit jamais aux bains avec ſon pere, ni un gendre avec ſon beau-pere ; & qu'ils regardoient cette loi de modeſtie & de retenue, comme inſpirée par

la nature même, dont le violement étoit un crime. « Il eſt » étonnant, dit un hiſtorien » célebre, que parmi nous la » police n'empêche point ce » déſordre, dans les tems des » bains, déſordre ſi viſiblement » contraire aux regles de l'honnêteté publique & de la pudeur, ſi dangereux pour les » perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, & ſi fortement » condamné par le paganiſme » même ».

CANDIAC, (Jean-Louis-Eliſabeth de Montcalm de) génie prématuré, naquit à Candiac, dans le dioceſe de Niſmes en 1719. Il étoit frere du célebre marquis de Montcalm. On a parlé avec beaucoup d'inexactitude & d'exagération des connoiſſances précoces de cet enfant qui ne vécut que 7 ans, & mourut à Paris le 8 octobre 1726. Son ſavoir étoit purement machinal, & dès qu'on s'écartoit de ce qu'il avoit arrangé dans ſa mémoire, on n'en tiroit plus rien de raiſonnable. *Voy.* BARATIER, HEINECKEN, Chrétien.

CANDISH *ou* CAVENDISH, (Thomas) gentilhomme Anglois de la province de Suffolk; après s'être ſignalé dans divers combats en Europe, & avoir parcouru une partie de l'Amérique en navigateur habile & intelligent, il entreprit en 1586 un voyage autour du monde. De cette courſe qu'il fit avec trois galions, & accompagné de cent vingt ſoldats, il rapporta des lumieres nouvelles & des richeſſes conſidérables. Il rentra en ſeptembre 1588 dans le port de Plimouth, d'où il étoit ſorti en juillet 1586. Trois ans après il retourna au détroit de Magellan avec cinq navires; mais la tempête le jeta ſur les côtes du bréſil, où il périt à la fleur de ſon âge, victime de ſa curioſité, & peut-être auſſi de ſon avidité. Laët raconte ſes voyages dans ſon *Hiſtoire du nouveau Monde*.

CANGE, (Charles du Freſne du) tréſorier de France à Amiens ſa patrie, naquit en 1610. Après avoir fréquenté quelque tems le barreau de Paris, il retourna à Amiens, & ſe livra entiérement à l'étude de l'hiſtoire ſacrée & profane, grecque & romaine, ancienne & moderne. En 1668, il vint habiter la capitale, & s'y fit autant eſtimer par ſes talens que par ſa douceur, ſa politeſſe & ſa modeſtie. Quoiqu'il eût embraſſé la partie la plus dégoûtante de la littérature, & que, ſuivant ſes expreſſions, il ne ſe fût arrêté qu'à la recherche des vieux mots, il ſortoit de la pouſſiere de ſes livres avec l'air le plus affable : *C'eſt pour mon plaiſir*, diſoit-il à ceux qui craignoient de le détourner, *que j'étudie, & non pour être à charge à moi-même ou aux autres*. Sa carriere littéraire s'ouvrit par l'*Hiſtoire de l'empire de Conſtantinople ſous les Empereurs François*, en 1657 : ouvrage plein d'érudition & de critique. Les autres livres qui le ſuivirent, ſont : 1. Son *Gloſſaire de la baſſe latinité*, en 3 vol. in-fol. réimprimé en ſix en 1733, par les ſoins des Bénédictins de S. Maur, & augmenté de quatre nouveaux volumes par l'abbé Carpentier, de l'ordre de Cluni (*voyez* CARPENTIER). On n'ignore point combien ce Dic-

tionnaire demandoit de recherches. Il n'y avoit que du Cange qui pût aſſaiſonner une matiere ſi ſeche, de tant de choſes ſavantes & curieuſes. On rapporte, au ſujet de ce livre, une anecdote fort ſinguliere. L'auteur fit venir un jour quelques libraires dans ſon cabinet, & leur montrant un vieux coffre qui étoit placé dans un coin, il leur dit qu'ils y pourroient trouver de quoi faire un livre, & que s'ils vouloient l'imprimer, il étoit prêt à traiter avec eux. Ils accepterent l'offre avec joie; mais s'étant mis à chercher le manuſcrit, ils ne trouverent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étoient pas plus grands que le doigt, & qui paroiſſoient avoir été déchirés comme n'étant plus d'aucun uſage. Du Cange rit de leur embarras, & les aſſura de nouveau que ſon manuſcrit étoit dans le coffre. Enfin l'un d'eux ayant conſidéré plus attentivement quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques qu'il reconnut être le travail de du Cange. Il s'apperçut même qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de les mettre en ordre, parce que commençant tous par le mot que l'auteur entreprenoit d'expliquer, il n'étoit queſtion que de les ranger ſuivant l'ordre alphabétique. Avec cette clef, & ſur la connoiſſance qu'il avoit de l'érudition de du Cange, il ne balança point à faire marché pour le coffre, & pour les richeſſes qui étoient dedans. Ce traité fut conclu ſans autre explication; & telle eſt, dit-on, l'origine du Gloſſaire latin. II. *Gloſſaire de la Langue Grecque du moyen âge*, Lyon, 1688, 2 vol. in-fol. en grec & en latin. Ce n'eſt pas celui de ſes ouvrages où il y ait le moins d'érudition. III. Des éditions de l'*Hiſtoire de S. Louis*, par Joinville, in-fol. IV. Les *Annales de Zonare*, Paris, 1686, 2 vol. in-fol. V. L'*Hiſtoire de Jean & Manuel Comnene*, par Jean Cinnamès, Paris, 1670, in-fol. VI. *Hiſtoria Byzantina commentario illuſtrata*, Paris, 1680, in-fol., ouvrage très-curieux & plein de recherches. VII. *Illyricum vetus & novum*, Presbourg, 1746, in-fol. C'eſt une hiſtoire de la Dalmatie, Croatie, Eſclavonie, &c., l'éditeur & le continuateur de ce ſavant ouvrage eſt M. le comte de Keglevich de Buzin. VIII. La *Chronique paſchale d'Alexandrie*, in-fol., enrichie de notes & de diſſertations. C'eſt pendant l'impreſſion de ce dernier ouvrage que du Cange mourut en 1688, à 78 ans, laiſſant beaucoup d'ouvrages manuſcrits, dont on peut voir la liſte dans un Mémoire ſur ſa Vie & ſes écrits, imprimé en 1752. Louis XIV donna une penſion de 2000 liv. à ſes enfans, en reconnoiſſance des travaux du pere. Le grand Colbert lui fit propoſer de raſſembler en un corps tous les écrivains de l'hiſtoire de France. Il en donna un eſſai; mais ce projet n'ayant pas été goûté, il l'abandonna. Nous n'avons pas parlé d'un traité rare & curieux, intitulé : *Traité hiſtorique du chef de S. Jean-Baptiſte*, Paris, 1665, in-4°. *Voyez* les *Hommes illuſtres de Perrault*, & le tome 8e des *Mémoires du P. Niceron*.

CANGIAMILA, (Fran-

çois-Emmanuel) Sicilien, docteur en théologie & en droit, s'eſt rendu célebre par un ſavant ouvrage, intitulé : *Sacra Embryologia ſive de officio ſacerdotum, medicorum & aliorum circa æternam parvulorum in utero exiſtentium ſalutem, libri IV*, 1745, in-fol. Il a paru depuis ſous la forme d'un grand in-4°, & en trois vol. in-8°. L'auteur y a raſſemblé ce que les phyſiciens, les médecins, les ſaints Peres, les théologiens ont écrit ſur la formation de l'homme dans le ſein de la mere, ſa naiſſance, l'indiſpenſable néceſſité du baptême pour être régénéré dans la grace & la lumiere de Dieu. Il y traite des obligations des curés à l'égard d'un objet qui tient ſi eſſenciellement à leur miniſtere, des vues que la police & le gouvernement doivent porter ſur le même objet. Quelques critiques ont trouvé que l'ouvrage étoit ſurchargé de détails, & que l'auteur ſe fondoit ſur des vues incertaines. » Le tems où l'ame » s'unit au corps, dit un naturaliſte théologien, ne peut ſe » déterminer exactement, vu » ſur-tout que ſa préſence n'eſt » point néceſſaire au commencement ni même aux premiers » progrès de la végétation ou » de l'accroiſſement. On peut » croire que l'époque en eſt plus » reculée qu'on ne penſe ordinairement. Le parti le plus ſage, dit S. Auguſtin, eſt de ne » rien prononcer là-deſſus, & » de conſentir à ignorer l'époque préciſe où dans le ſein » de la femme l'homme commence à vivre de cette vie » qui ne doit plus finir. *Quæri » igitur ac diſputari poteſt, quod » utrùm ab homine inveniri poſ- » ſit, ignoro, quandò incipiat » homo in utero vivere* (Enchir. c. 26) ». Dans la pratique cependant l'on ne ſauroit trop exactement ſuivre les avis de Cangiamila. L'adminiſtration des Sacremens, & ſur-tout celle du Baptême, ne devant ſe régler que d'après les principes les mieux affranchis des inconvéniens des ſyſtêmes. La derniere partie contient des réflexions bien propres à inſpirer le plus touchant intérêt envers ces tendres rejetons de notre eſpece, ſi précieux aux yeux d'une Religion qui prodigue à ſes enfans ſes ſoins & ſes ſecours, depuis le premier inſtant de vie, juſqu'à leur rentrée dans le ſein général de la mortalité. Ce vaſte ouvrage a été abrégé par un théologien judicieux d'Ypres, 1778, 1 vol. in-8°. Nous en avons auſſi un Abrégé en françois par l'abbé Dinouart, Paris, 1774, in-12. Nous ignorons l'année de la mort de Cangiamila.

CANGIAGE *ou* CAMBIASI, (Lucas) né à Moneglia dans les états de Genes, en 1527, reçut les premieres leçons de l'art de la peinture dans la maiſon paternelle. Son pere ne l'habilloit qu'à moitié, afin que gardant la maiſon, il fût plus aſſidu au travail. Dès l'âge de 15 ans, il fit des tableaux qui reçurent beaucoup d'éloges, & à 17 on l'employoit dans les grands ouvrages publics. Peu de peintres ont eu plus de facilité. Il peignoit des deux mains. Tout ce qui reſte de lui a de la vivacité, des graces, de la légéreté; on n'y deſireroit que plus de choix. Ses deſſins ſont

eſtimables; & on en conſerve encore un grand nombre, quoique ſa femme & ſa ſervante s'en ſerviſſent pour allumer le feu. Devenu veuf, il préſenta en vain au pape Grégoire XIII un placet accompagné de deux tableaux, pour obtenir la diſpenſe de pouvoir épouſer ſa belle-ſœur. Philippe II, roi d'Eſpagne, l'ayant appellé à ſa cour, il s'y rendit dans le deſſein d'avoir ſa recommandation auprès du pape. Mais comme on lui dit que ſa demande déplairoit à ce prince, il tomba dans une eſpece de délire, & mourut peu de tems après, à l'Eſcurial, en 1585.

CANINI, (Jean-Ange & Marc-Antoine) freres, Romains, connus par leur goût pour l'antiquité. Jean-Ange Canini, diſciple du Dominiquin, joignit à ce goût pluſieurs autres talens. Il excelloit à deſſiner les pierres gravées, qu'il touchoit avec eſprit & avec légéreté. Il avoit ſur-tout l'art de conſerver la fineſſe des airs de tête. Il vint en France à la ſuite du cardinal Chigi, légat du ſaint-ſiege, à qui ſon frere étoit auſſi attaché; & il eut l'honneur de connoître le grand Colbert, le plus ardent protecteur des lettres & des beaux-arts. Canini lui communiqua le deſſein d'un ouvrage qu'il avoit déjà ébauché. C'eſt une ſuite des *Images des héros & des grands-hommes de l'antiquité, deſſinées ſur les médailles, les pierres antiques & les autres anciens monumens.* Le miniſtre applaudit au deſſein, & pour animer Canini, il l'engagea à offrir ſon ouvrage à Louis XIV. Canini, revenu à Rome, penſa tout de bon à remplir ſon engagement; mais la mort l'enleva peu de tems après. Marc-Antoine Canini ſon frere, habile ſculpteur, ſe chargea de ce qui reſtoit à faire, & publia ce recueil en italien, en 1669, in-fol. On l'a réimprimé à Amſterdam, 1731, in-4°., traduit en françois par M. de Chevrieres. Les figures de l'édition de 1669 furent gravées par Etienne Picard le Romain, & Guillaume Valet, deux des plus habiles maîtres du ſiecle paſſé, qui ſe trouverent à Rome, lorſque Canini entreprit de publier ſon livre. Ces figures ſont accompagnées d'une explication curieuſe, & qui fait connoître la capacité des deux freres Canini dans l'hiſtoire & la mythologie.

CANISIUS, (Pierre) né à Nimegue le 8 mai 1521, ſe fit Jéſuite, prêcha avec un grand ſuccès dans les principales villes d'Allemagne, ſur-tout à Vienne, où il fut prédicateur de l'empereur Ferdinand. Il travailla à la converſion des hérétiques, fut le premier provincial de ſa compagnie en Allemagne, & nonce du ſaint-ſiege, nommé par le pape Pie IV. Il mourut à Fribourg en Suiſſe l'an 1597. Caniſius poſſédoit toutes les vertus qui font un apôtre; c'eſt le jugement qu'en ont porté les perſonnes les plus illuſtres de ſon tems, en particulier les papes Pie IV, Pie V & Grégoire XIII. Les hérétiques dont il fut conſtamment le fléau, l'appelloient par alluſion à ſon nom, *le chien d'Autriche.* Nous avons de lui: I. *S. Cyrilli, patriarchæ Alexandrini, opera;* Cologne, 1546, 2 vol. in-fol. II. *D. Leo-*

nis Magni papæ sermones & homiliæ, Louvain, 1566, in-12. III. *D. Hieronymi epistolæ*, Cologne, 1674. IV. *Commentaria de verbi Dei corruptelis*, Ingolstad, 1583, 2 vol. in-fol. Canisius y réfute les fables inventées par les Centuriateurs de Magdebourg. V. Des Sommaires & des Notes sur les Epîtres & Evangiles, Anvers, 1606, in-12. VI. *Manuale catholicorum*, Anvers, 1599. VII. *Notæ in Evangelicas Lectiones*, Fribourg, 1591, 2 vol. in-4°. VIII. *Summa Doctrinæ Christianæ*. Ce Catéchisme est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au P. Canisius; mais qui n'en est pas moins en butte aux gens de la petite église, qui cherchent à lui substituer, ainsi qu'aux autres catéchismes catholiques, ceux qui sont infectés des nouvelles erreurs. La premiere édition parut en 1554, munie d'un édit de Ferdinand I, roi des Romains. En 1567, il en parut une autre à Paris avec des corrections, un nouvel édit de l'empereur Ferdinand, & un petit Poëme qui est un abrégé du Catéchisme. Les marges de cette édition sont chargées de citations. Le P. Busée en a donné une édition in-folio, où l'on trouve tout au long les passages qui servent de preuves. Il y a peu de livres qui aient été si souvent imprimés, & traduits en tant de langues différentes. La meilleure version françoise est celle du P. Verjus. Canisius donna par ordre de l'empereur Ferdinand un Abrégé de ce Catéchisme. La meilleure édition de cet Abrégé, est celle d'Ausbourg, 1762, par les soins du P. Windehofer. Enfin on a donné un Abrégé de l'Abrégé; & c'est celui-ci qui étoit en usage dans tous les colleges; petit ouvrage excellent, & d'un genre réellement inimitable, qui présente le sommaire de la foi chrétienne avec autant de clarté, d'ordre, de précision quant aux choses, que d'élégance & de dignité quant au langage. La Vie du P. Canisius a été écrite en latin par Raderus, Sacchinus, Nieremberg; en italien par Fuligatti, & en françois par le P. Dorigny.

CANISIUS, (Henri) neveu du précédent, selon Valere-André; cousin-germain, selon le P. Possevin; né à Nimegue vers le milieu du 16e. siecle, enseigna pendant 21 ans le droit canon à Ingolstad. On ignore la date de sa mort; mais on sait qu'il étoit encore en vie en 1609. On a de lui: I. *Summa juris canonici*, Ingolstad, 1615; & d'autres ouvrages sur le droit, qui ont été recueillis par Valere-André, Louvain, 1649, in-4°. II. *Victoris, Episcopi Tunnunensis Chronicon*, avec la suite de Jean de Biclare: c'est la premiere édition de cette *Chronique*, Ingolstad, 1600, in-4°. III. *Historia miscella*, avec des notes, Ingolstad, 1603, in-12. Cette Histoire est de Paul, diacre d'Aquilée. IV. *Antiquæ Lectiones*, Ingolstad, 1601, en 6 vol. in-4°. Plusieurs savans, entr'autres Marc & Antoine Velser, George Lautherius, Albert Hunger, les PP. Possevin, Jacques Gretzer & André Schot lui fournirent diverses pieces pour cet ouvrage. Il a été réimprimé par les soins de Jacques Basnage, sous ce titre: *Thesaurus Monumentorum ec-*

cleſiaſticorum & hiſtoricorum, ſeu Lectiones antiquæ, cum notis variorum, a Jacobo Baſnage, in-fol. 7 tomes en 4 vol., Amſterdam, 1725. Le ſavant éditeur les a ornées de doctes préfaces & de remarques utiles & curieuſes, avec quelques notes & variantes de Capperonnier. Ce recueil renferme diverſes pieces importantes ſur l'hiſtoire du moyen âge, & ſur la chronologie. L'auteur étoit un homme d'une érudition vaſte, & ce qui eſt plus rare, ſage & modeſte.

CANITZ, (le baron de) célebre poëte allemand, d'une famille ancienne & illuſtre de Brandebourg, naquit à Berlin en 1564, cinq mois après la mort de ſon pere. Après ſes premieres études, il ſe mit à voyager en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande. De retour dans ſa patrie, il fut chargé de négociations importantes par Fréderic II, électeur de Brandebourg. Fréderic III, ſon ſucceſſeur, s'en ſervit auſſi utilement. Il mourut à Berlin en 1609, à 45 ans, conſeiller-privé-d'état. Il réunit les qualités d'homme-d'état & de poëte; & au talent de la poéſie, beaucoup d'autres connoiſſances, & l'étude des langues mortes & vivantes. Ses Poéſies allemandes ont été publiées pour la dixieme fois en 1750, in-8°. Il prit Horace pour modele, & l'égala quelquefois. Son ſtyle eſt auſſi pur que délicat. C'eſt le Pope de l'Allemagne. Le baron de Canitz ne ſe contentoit pas de cultiver les beaux-arts: il les protégeoit, non en amateur faſtueux, ſuperficiel, inutile; mais en amateur éclairé, ſolide, vrai & généreux. Sa mere étoit une femme ſinguliere. Ayant épuiſé la France en modes nouvelles, elle voulut faire venir un mari de Paris. Son correſpondant lui envoya un aventurier d'environ 50 ans, nommé de Binbrock, d'un tempérament foible & valétudinaire. Il arrive; Mde. de Canitz le voit & l'épouſe. Les dégoûts que lui procura ce mariage, empêcherent les veuves de Berlin d'adopter cette mode. *Voy.* les *Mémoires de Brandebourg*, art. *Des Mœurs*, &c.

CANO, *voyez* CANUS.

CANOPE, divinité égyptienne, dont les prêtres paſſoient pour des magiciens. On l'adoroit ſous la figure d'un grand vaſe ſurmonté d'une tête humaine, & couvert de caracteres hiéroglyphiques. Les Chaldéens, adorateurs du feu, défioient les dieux de toutes les autres nations, comme n'étant que d'or, d'argent, de pierre ou de bois, de pouvoir réſiſter au leur. Un prêtre du dieu Canope accepta le défi, & l'on mit les deux dieux aux priſes enſemble. On alluma un grand feu, au milieu duquel on plaça la ſtatue de Canope, de laquelle il ſortit une grande quantité d'eau qui éteignit entiérement le feu. Le dieu Canope demeura ainſi vainqueur, & fut regardé comme le plus puiſſant des dieux; mais il ne dut cet avantage qu'à la ruſe. Un des prêtres de ce dieu, ayant percé le vaſe de pluſieurs petits trous, & les ayant enſuite exactement fermés avec de la cire, l'avoit rempli d'eau, que la chaleur du feu fit bientôt ſortir, après avoir fondu la cire.

CANTACUZENE, *voyez* JEAN & MATTHIEU.

CANTA-GALLINA, (Remi) graveur, peintre Italien, fut le maître du célebre Callot, & mourut à Florence en 1624. Il a gravé d'après ſes propres deſſins & d'après ceux d'autres maîtres, des vues, des payſages & des fêtes.

CANTARINI, (Simon) ſurnommé *le Pézareſe*, parce qu'il étoit de Pezaro, né en 1612, diſciple & ami du Guide, ſe perfectionna en l'imitant. On confondit quelquefois les ouvrages du maître avec ceux de l'éleve. Ce peintre célebre mourut à la fleur de ſon âge à Vérone, en 1648.

CANTEL, (Pierre-Joſeph) né au pays de Caux en 1645, entra dans la compagnie de Jeſus & s'y diſtingua. Il mourut à Paris en 1684. Son ardeur pour l'étude abrégea ſes jours. Nous avons de lui: I. Un traité *de Romana Republica*, in-12, Utrecht, 1707. C'eſt un excellent abrégé des antiquités romaines. Les meilleures éditions ſont celles d'Utrecht, avec des figures. II. *Metropolitanarum urbium Hiſtoriæ civilis & eccleſiaſticæ, tomus primus.* C'eſt le ſeul qui ait paru. Il donna le *Juſtin ad uſum Delphini*, Paris, 1677, in-4°, & le *Valere Maxime*, auſſi *ad uſum*, &c., Paris, 1679. Ces éditions ſont eſtimées.

CANTEMIR, (Demetrius) né en 1673, d'une famille illuſtre de la Tartarie. Son pere, de gouverneur de trois cantons de Moldavie, devint prince de cette province en 1664. Demetrius, envoyé de bonne heure à Conſtantinople, ſe flattoit de lui ſuccéder; mais il fut ſupplanté à la Porte par un concurrent. Le miniſtre Ottoman l'ayant envoyé en 1710 dans la Moldavie pour la défendre contre le czar Pierre, il la livra à celui contre qui on l'avoit envoyé combattre. Demetrius ſuivit ſon nouveau maître dans ſes conquêtes. Il eut, en dédommagement de ce qu'il avoit perdu, le titre de prince avec des terres, des domaines, & une autorité entiere ſur les Moldaviens qui quitterent leur patrie pour s'attacher à ſon ſort. Il mourut en 1723, dans ſes terres de l'Ukraine, aimé & eſtimé. On a de lui pluſieurs ouvrages: I. *L'Hiſtoire & l'origine de la décadence de l'Empire Ottoman*, traduite du latin en françois par l'abbé de Jonquieres, 1743, en 4 volumes in-12; & en un in-4° & en allemand, Hambourg, 1775. II. *Syſtême de la Religion Mahométane;* Pétersbourg, 1722, in-fol.; ouvrage écrit & imprimé en langue ruſſe, par ordre de Pierre-le-Grand, à qui il eſt dédié. III. *Etat préſent de la Moldavie*, en latin, avec une grande carte du pays, &c. Il a encore laiſſé pluſieurs autres ouvrages, tels que l'*Hiſtoire ancienne & moderne de la Dacie*, qui n'a pas été publiée; une *Théologie phyſique;* un *Recueil de Chanſons Turques*, miſes en muſique, in-4°; une *Introduction à la Muſique Turque*, écrite en langue ruſſe, in-4°, &c. Ce prince poſſédoit preſque toutes les langues vivantes & mortes, dans un degré égal.

CANTEMIR, (Antiochus) dernier fils du précédent, & l'objet des complaiſances de ſon pere, s'adonna comme lui à l'étude, aux ſciences & aux

arts. Il fut ſucceſſivement ambaſſadeur à Londres & à Paris. De retour en Ruſſie, il ſe conduiſit avec beaucoup de prudence dans les différentes révolutions qui agiterent cette contrée, & mourut en 1744. Les Ruſſes connoiſſoient avant lui quelques chanſons rimées; mais il eſt le premier qui ait introduit chez eux des poéſies d'une certaine étendue. Outre une traduction d'Anacréon & des Epîtres d'Horace, il donna en langue ruſſe, des Satyres, des Fables, des Odes, &c. Il a encore fait connoître à ſes compatriotes pluſieurs ouvrages étrangers, dont il n'y avoit guere de fruits à eſpérer pour la ſageſſe & les mœurs, tels que les *Lettres perſanes*, &c. L'abbé de Guaſco, traducteur de ſes Satyres, in-12, a écrit la Vie de ce prince en admirateur panégyriſte.

CANTERUS, (Guillaume) né à Utrecht le 24 juillet 1541, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, & lia amitié avec un grand nombre de ſavans. Il ſe fixa enſuite à Louvain, y vécut dans la retraite, ſe livrant avec paſſion à l'étude; la matinée étoit conſacrée à la lecture, & l'après-dînée à écrire. Il fut conſtamment attaché à la Religion de ſes peres, & mourut dans de grands ſentimens de piété le 18 mai 1575. Juſte-Lipſe en fait l'éloge dans ſa premiere Epître à Corneille Valere. Il laiſſa beaucoup d'ouvrages. I. Huit livres de corrections, d'explications & de fragmens de divers auteurs, en latin, réimprimés dans le *Tréſor de Gruter*. II. *Syntagma de ratione emendandi Græcos auctores*, Anvers, 1571, in-8°. III. Des éditions & des traductions de quelques écrivains grecs & latins. IV. Des Poéſies latines, &c. *Voyez* Niceron, tome 29, page 344.

CANTERUS, (Théodore) frere du précédent, exerça la magiſtrature, & cultiva les ſciences à Utrecht ſa patrie. L'an 1611, il fut dépouillé de ſes biens & exilé, ſous prétexte qu'il favoriſoit les Catholiques. Il ſe retira à Anvers, & de là à Leuvarde, où il mourut en 1617, âgé de 71 ans. On a de lui: I. *Variæ Lectiones*, Anvers, 1574. II. Des notes ſur le Livre d'Arnobe contre les Gentils, 1582, in-8°.

CANTON, (Jean) né à Stroud en Gloceſterſhire, le 31 juillet 1718, s'appliqua avec beaucoup de ſuccès à la phyſique & à l'aſtronomie, & réuſſit à faire des expériences neuves & utiles. En 1750, il préſenta à la ſociété royale de Londres une *Méthode de faire des aimans artificiels, ſupérieurs à tous les autres;* ce qui lui procura la même année une place dans cette académie, qu'il continua d'enrichir de ſes découvertes juſqu'à ſa mort, arrivée le 22 mars 1772. Pluſieurs ont jugé que cette *Méthode* avoit été effacée, preſqu'auſſi-tôt qu'elle vit le jour, par un *Traité* ſur la même matiere, compoſé en anglois par M. Michell, & traduit élégamment en françois par le P. Rivoire, jéſuite; Paris, 1752, in-12. Canton a encore publié des traités ſur l'*Electricité*, la *Tourmaline*, la *Lumiere de la mer*, la *Variation de l'aiguille aimantée*, la *Compreſſibilité de l'eau*: l'on doute

avec raiſon qu'il ait démontré la compreſſibilité de cet élément.

CANTWEL, (André) médecin, du comté de Typperary en Irlande, de la ſociété royale de Londres, mort le 11 juillet 1764. Il ſe diſtingua par divers ouvrages eſtimés. Les plus connus ſont: I. Diſſertations latines ſur la médecine, ſur les fievres, ſur les ſécrétions. II. *Nouvelles Expériences ſur les remedes de Mlle. Stephens.* III. *Hiſtoire d'un remede pour la foibleſſe des yeux.* IV. *Tableau de la petite vérole*, 1758, in-12. V. *Diſſertations ſur l'inoculation*; pratique devenue un nouveau moyen d'affoiblir & de diminuer la vie humaine. Les gens ſenſés qui ſe dirigent ſur des notions ſimples & juſtes, ſont convaincus que la meilleure, que la ſeule méthode de préſerver un pays des ravages de la petite vérole, eſt de veiller avec la plus grande attention à empêcher toute communication avec la maladie. Il eſt certain que l'inoculation loin d'arrêter le mal dans ſes progrès, ne fait que l'étendre & le rendre infiniment plus meurtrier. Un inoculateur (M. Menuret de Chambaud) n'a pu ſe le diſſimuler ni s'empêcher de faire lui-même un aveu, bien propre à guérir les perſonnes paſſionnées pour ce ſyſtême deſtructeur. « On a cru s'appercevoir, dit-il, que depuis l'établiſſement de l'inoculation, » le nombre des victimes que la » petite vérole immoloit, étoit » devenu plus conſidérable, » & l'on a décidé que ſon admiſſion, peut-être avantageuſe à quelques individus, » cauſoit un dommage évident » à la ſociété. Mrs. de Haën, » Raſt, &c., ont préſenté en » divers tems des calculs ſpécieux, fondés ſur les tables » nécrologiques de Londres, » où l'on note l'eſpece de maladie qui conduit au tombeau. Il paroît en effet que » la petite vérole, qui dans les » années antérieures à l'établiſſement de cette méthode, » emportoit environ la 16e partie des morts, en immoloit » à-peu-près un 9e dans les » années qui ſuivirent l'établiſſement & la pratique de l'inoculation.... Il eſt hors de » doute que l'inoculation, perpétuant les épidémies de petite vérole, rendant ainſi » cette maladie plus générale » & plus continue, il a pu » mourir un plus grand nombre » de perſonnes ſur un beaucoup » plus grand nombre qui en » étoient affectées ». *Voyez* CONDAMINE, AARON d'Alexandrie.

CANULEIUS, tribun du peuple Romain, ſe fit aimer des Républicains par ſon oppoſition aux nobles. Il ſouleva le peuple vers l'an 445 avant J. C., & il obtint que les Plébéiens pourroient s'allier avec les Patriciens.

CANUS *ou* CANO, (Melchior) Dominicain Eſpagnol, né à Tarançon, dans le dioceſe de Tolede, en 1523, profeſſeur de théologie à Salamanque, fut envoyé au concile de Trente ſous Paul III; & nommé évêque des Iſles Canaries en 1552. Il n'en prit point poſſeſſion. Il mourut à Tolede en 1560, provincial de Caſtille. Ce religieux n'avoit pas voulu pendant long-tems être évêque; peut-être pour ne

pas s'éloigner de Philippe II, dont il avoit gagné l'affection. Tous les théologiens ont donné des éloges à ſon traité, intitulé : *Locorum theologicorum Lib. XII*, Padoue, 1727, in-4°, tant pour les excellentes choſes qu'il renferme, que pour la maniere élégante de les exprimer. On lui reproche ſeulement d'avoir trop affecté d'imiter les ouvrages de rhétorique d'Ariſtote, de Cicéron, de Quintilien, & des autres auteurs profanes; & de fatiguer ſon lecteur par de longues digreſſions & par une foule de queſtions étrangeres à ſon ſujet. Les lieux théologiques d'où il tira ſes argumens, ſont l'Ecriture-Sainte, les Traditions Apoſtoliques; les Peres, les Conciles, &c. Il condamnoit avec raiſon ces queſtions vaines & abſurdes, par leſquelles on a long-tems défiguré la ſimplicité & la majeſté de la ſcience de la Religion; mais on ne peut s'empêcher de convenir qu'il montroit trop d'aigreur contre les ſcholaſtiques. « Nous ſavons, » dit un illuſtre prélat, que » la ſcholaſtique n'eſt point » d'une indiſpenſable néceſſité » pour conſerver intact le dé- » pôt de la foi, les promeſſes » de J. C. ſont à la vérité » ſon principal appui : mais ces » promeſſes n'excluent pas les » moyens humains que la pru- » dence ſuggere & varie ſelon » les conjonctures. L'Egliſe a » eu des motifs très-preſſans » pour mettre en œuvre ceux » que lui fourniſſoit la ſcholaſ- » tique; car cette forme d'en- » ſeignement lui a fait rem- » porter des avantages pré- » cieux ſur les ſectaires, qui » n'en ont jamais condamné » l'uſage, que parce qu'ils n'en » pouvoient ſoutenir la force; » & les ſarcaſmes qu'ils ont » lancés contre cette pratique, » doivent être une raiſon de » plus pour la conſerver (*voyez* » S. ANSELME, DUNS, HAN- » GEST, GRAVINA Jean-Vin- » cent, S. THOMAS) ». Canus n'étoit pas plus ami des Jéſuites, & ne craignoit pas de les regarder comme des *précurſeurs de l'Antechriſt*, ſans que ni la bulle de Paul III qui confirmoit leur inſtitut, ni une lettre circulaire du général de ſon ordre, qui défendoit à ſes religieux de mal parler des Jéſuites, puſſent lui faire changer de ſentiment, ni même l'empêcher de déclamer contre eux en chaire : Jean Penna, ſon confrere, docteur de Salamanque, publia en leur faveur un manifeſte apologétique. Si on juge du caractere de Canus par un trait que rapporte le P. Bouhours au 5e liv. de la *Vie* de S. Ignace, on ne pourra s'empêcher d'en concevoir des idées ſiniſtres. On lui attribue encore *Prælectiones de Pœnitentia*.

CANUS *ou* CANO, (Sébaſtien) Biſcaïen, compagnon de l'illuſtre Magellan dans ſes courſes maritimes, paſſa avec lui vers l'an 1520 le détroit, auquel ce célebre voyageur donna ſon nom. Après la mort de Magellan, il gagna les iſles de la Sonde, d'où il alla doubler le cap de Bonne-Eſpérance. Il rentra dans Séville en 1522, ayant le premier fait le tour du monde par l'Orient, en trois ans & quatre ſemaines. Charles-Quint lui donna pour deviſe un globe terreſtre avec ces paroles : *Primus me circumdediſti*.

CANUT, dit *le grand*, roi

de Danemarck ; *voyez* EDMOND II.

CANUT IV, (Saint) roi de Danemarck, frere & ſucceſſeur de Hérold, monta ſur le trône en 1080, & fut tué dans l'égliſe de S. Alban, de la ville d'Odenſée, ſituée dans l'iſle de Funen, l'an 1086, ſelon la plus vraiſemblable opinion. Son zele pour la Religion, qui fut la cauſe de ſa mort, lui mérita le nom de *Martyr*. « Son zele, dit un » auteur moderne, pour la propagation de la foi chrétienne, » le ſoin qu'il prit de bâtir & de » réparer pluſieurs égliſes, ſon » application à rendre la juſtice, une pratique continuelle des vertus chrétiennes ; le bon ordre qu'il s'efforça d'établir dans le royaume, après avoir donné lui-même l'exemple par le réglement de ſon domeſtique : tout cela partoit d'un fonds de religion, & en fit un grand ſaint, comme ſes autres qualités le rendirent grand prince. Car il délivra le Danemarck des » incurſions des Sembes, des » Eſthons & des habitans de la » Courlande ; il rétablit la ſûreté de la navigation, en puniſſant les pirates du dernier » ſupplice ; il ne pardonnoit pas » plus aux étrangers, qu'à ſes » propres ſujets, s'il en trouvoit quelqu'un coupable de » vol ou de meurtre ; il rétablit » la peine du talion, *œil pour* » *œil, dent pour dent ;* il avoit » pris des meſures pour recouvrer le royaume d'Angleterre, deſſein que la trahiſon » de ſon frere Olaüs fit échouer. » Enfin jamais la juſtice n'avoit » été exercée avec plus d'exactitude & plus de vigueur dans » le Danemarck » (*Hiſt. du Danem. par des Roches*, tom. 2, pag. 249). Ælnothus a écrit ſa *Vie*, Copenhague, 1657, in-4°. Il y a eu quelques autres princes de ce nom ; entr'autres, un fils d'Eric *le bon*, roi de Danemarck, aſſaſſiné le 7 janvier 1130, & mis auſſi au nombre des martyrs.

CANUTI, (Dominique) peintre, né à Bologne en 1623, fut un des meilleurs éleves du Guide. On remarque ſur-tout dans ſes tableaux une belle ordonnance, & un pinceau léger & facile. Il a auſſi gravé quelques eſtampes à l'eau-forte. Il mourut en 1684.

CAOURSIN, (Guillaume) né à Douay vers 1430, étoit originaire de Rhodes, & fut attaché à l'ordre de ce nom en qualité de ſecrétaire & de vice-chancelier, ſans y être reçu. Il étoit marié, & mourut en 1501. Ses ouvrages, qui concernent l'ordre de Rhodes & le ſiege de cette ville en 1480, imprimés à Ulm en 1496, in-fol., ſont aſſez rares. Ils ont été traduits en allemand par Jean Adelphus, ou Jean Bruder, médecin de Strasbourg au ſeizieme ſiecle.

CAPACCIO, (Jules-Céſar) né à Capagna dans le royaume de Naples, fut gentilhomme du duc d'Urbin, & ſecrétaire de la ville de Naples. Il mourut en 1631. On a de lui une *Hiſtoire de Naples*, imprimée dans cette ville en 1607, in-4°, qui eſt au nombre des livres rares ; quelques critiques prétendent que Capaccio n'en eſt que le traducteur, & que l'ouvrage eſt de Fabio Gordiani. Quoi qu'il en ſoit, cet ouvrage ſe trouve dans la collection de Grævius, avec

les *Antiquitates & Historiæ Campaniæ felicis*, du même Capaccio. On a encore de lui *Puteolana Historia & de Balneis liber*, Naples, 1604, in-4° ; ouvrage curieux & savant : les *Triomphes de S. François de Paule*, en italien, traduits en françois par Granjon, Paris, 1634, in-4° ; & des *Apologues* en vers italiens, 1619; in-4°, avec figures.

CAPANÉE, l'un des commandans de l'armée des Argiens, se distingua pendant la guerre de Thebes par sa force & son courage. Ce fut le premier qui escalada les murailles de cette ville ; il mourut sur le haut du rempart, accablé de fleches & de pierres. C'étoit un impie qui avoit coutume de dire, qu'il ne faisoit pas plus de cas des foudres de Jupiter, que de la chaleur du midi, & qu'il prendroit Thebes malgré son tonnerre. Les poëtes ont feint que ce dieu l'avoit foudroyé.

CAPECE, (Scipion) Napolitain, poëte latin du seizieme siecle, tâcha d'imiter Lucrece dans son poëme *Des principes des choses*, Francfort, 1631, in-8°, & y réussit assez bien. Le cardinal Bembo & Manuce mettoient cet ouvrage à côté de son modele. On en a donné une édition avec la traduction italienne, Venise, 1754, in-8°. On a encore de lui des Élégies, des Épigrammes, & un poëme *de Vate maximo*, que Gesner, sans doute ami du poëte, égaloit aux productions de l'antiquité.

CAPEL, (Arthur) baron d'Hamdam, étoit gouverneur de Gloceſter pour le roi, lorsque Fairfax, chef des parlementaires, vint assiéger cette place en 1645. Ce général se servit d'une ruse singuliere pour tâcher d'emporter la place. Il fit venir Arthur, fils de Capel, étudiant alors à Londres, pour engager son pere à lui conserver la vie, en s'accommodant avec le parlement. Quoique le jeune homme n'eût que dix-sept ans, il répondit toujours que son pere étoit trop sage pour avoir besoin des avis d'un enfant. Fairfax furieux fit mettre le jeune Arthur, nu jusqu'à la ceinture, au milieu d'une troupe de soldats qui avoient les épées tirées contre lui. Pendant qu'il regardoit ce triste spectacle, il entendit un des officiers de Fairfax, qui lui dit : *Préparez-vous à vous rendre, ou à voir répandre le sang de votre fils.* Capel, pour toute réponse, cria à son fils avec fermeté : *Mon fils, souvenez-vous de ce que vous devez à Dieu & au roi :* paroles qu'il répéta trois fois. Il rentra ensuite dans la place, & exhorta les officiers à demeurer fermes, non pour venger son fils, mais pour venger leur roi. Ce bon citoyen ayant été forcé de capituler, périt en 1649 par le même supplice que celui de Charles I, & fut condamné par les mêmes juges.

CAPELLA, (Marcianus Mineus Félix) poëte latin, vivoit vers l'an 490 de J. C. On croit qu'il étoit africain & proconsul. On a de lui un poëme intitulé : *De nuptiis Philologiæ & Mercurii, & de septem Artibus liberalibus.* Grotius donna une bonne édition de cette production médiocre en 1599, in-8°, avec des notes & des corrections.

CAPET, *voyez* HUGUES-CAPET.

CAPILUPI, (Camille) natif

de Mantoue, s'eſt rendu fameux par ſon libelle intitulé : *Les ſtratagêmes de Charles IX contre les huguenots*, en italien, Rome, 1572, in-4°, traduits en françois, 1574, in-8°. Il y décrit le maſſacre de la S. Barthélemi. Il rapporte des choſes fort ſingulieres ſur les motifs & les ſuites de cette violence ; mais ce libelle eſt rempli d'idées fauſſes & de faits calomnieux. C'eſt cependant à de telles ſources que les philoſophes de nos jours vont puiſer les preuves dont ils ont beſoin, pour impugner les faits les plus avérés & les plus évidens en faveur des catholiques. La haine implacable qu'ils leur ont vouée, ſe nourrit de calomnies & de menſonges, & leur fait adopter ſans examen tout ce qui peut porter quelqu'atteinte à la ſainteté de la Religion, dans les événemens même qui lui ſont le plus étrangers, ſur leſquels elle n'a pas eu la moindre influence, ou qui l'ont elle-même combattue & déſolée. « Il eſt » prouvé, par des monumens » inconteſtables, dit un auteur » célebre, que la religion ne » fut point le motif de ce maſ» ſacre, & que les eccléſiaſti» ques n'y eurent aucune part. » L'entrepriſe formée par les » calviniſtes d'enlever deux » rois, pluſieurs villes ſouſ» traites à l'obéiſſance, des » ſieges ſoutenus, des troupes » étrangeres introduites dans » le royaume, quatre batailles » rangées livrées au ſouverain, » n'étoient-elles pas des raiſons » aſſez puiſſantes pour irriter » Charles IX (*voyez* ce mot), » ſans les motifs de la religion, » & pour lui faire enviſager » les calviniſtes comme des ſu» jets rebelles & dignes de » mort » ? (*voyez* la fin de l'art. CALVIN). Capilupi eſt auſſi compté entre les poëtes latins. Il avoit trois freres, dont l'un nommé Hyppolyte, fut évêque de Fano, les autres ſont Lelio & Jules dont on va parler.

CAPILUPI, (Lelio) frere du précédent, poëte latin, né à Mantoue comme Virgile, employoit ſi heureuſement les vers de ſon compatriote, & réuſſiſſoit ſi bien à leur donner des ſens divers, qu'il ſurpaſſa en ce genre Auſone, Proba Falconia, & les autres qui ſe ſont exercés ſur le même ſujet. Il a chanté dans cette ſorte de vers l'origine des moines, leurs regles, leurs vies ; les cérémonies de l'Egliſe ; l'hiſtoire du mal de Naples, &c. Deux de ſes freres, Hyppolyte & Jules, avoient le même talent de décompoſer & de recoudre Virgile. Outre leurs *Centons*, on a des vers de ces poëtes, dont les penſées & les expreſſions ne ſont qu'à eux. On a réuni leurs Poéſies, in-4°, Rome, 1590. Une petite partie des Poéſies de Lelio ſe trouve auſſi dans les *Deliciæ Poëtarum Italorum*. Cet auteur célebre mourut en 1560, à 62 ans. On a imprimé ſéparément ſon *Cento ex Virgilio de vita Monachorum*, Veniſe, 1550, in-8°, & ſon *Centon contre les Femmes*, Veniſe, 1550, in-8°. Ce poëte donna occaſion au diſtique ſuivant, qu'on fit ſur la ville de Mantoue, ſa patrie :

Quis neget hoc mirum, reliquis ex urbibus unum
Nullam, Virgilios te genuisse duos ?

CAPISTRAN, (S. Jean de) disciple de Bernardin de Sienne, & Frere-Mineur comme lui, marcha sur les traces de son maître. Il tiroit son nom de Capistran dans l'Abruzze, où il étoit né en 1385 d'un gentilhomme Angevin. Il signala son zele & son éloquence dans le concile de Florence pour la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Romaine; dans la Bohême, contre les hérétiques; dans la Hongrie, contre les Turcs. Il se mit à la tête d'une croisade contre les Hussites, & en convertit plusieurs. Lorsque Huniade entra en vainqueur dans Belgrade, Capistran, prédicateur de l'armée, regardé comme un homme inspiré, s'y distingua tellement, qu'il parut incertain à qui on devoit davantage, ou à la valeur du héros, ou aux sermons du missionnaire. » Quelques écrivains, dit l'abbé Berault, ont osé accuser de » vanité la relation de l'affaire » de Belgrade, qu'il fit passer » au pape & à l'empereur, & » qui n'attribue point à Huniade toute la part que le » général paroissoit avoir eue » au succès. Le seul nom d'un » saint reconnu par l'Eglise, ne » devoit-il pas le mettre à » couvert du soupçon infamant d'une basse jalousie? » Ne sont-ce pas ses légers » censeurs au contraire, qui » méritent le reproche, non-» seulement de témérité, mais » de peu d'intelligence dans les » choses de Dieu? Si ces vues » supérieures & indispensables, » quand on veut peser les » œuvres des saints, avoient » dirigé leur jugement, n'auroient-ils pas compris qu'un » homme tout apostolique, en » attribuant le succès même » des armes à la ferveur de la » priere, & à cette foi qui » transporte les montagnes, en » rapportoit véritablement la » gloire au premier Auteur de » ces prodiges »? Il mourut trois mois après cette grande victoire, en 1456. C'est mal-à-propos qu'on lui a reproché les peines infligées aux Hussites rebelles & obstinés; elles étoient décernées par la puissance séculiere; le zélé missionnaire n'y eut aucune part. On a de lui un grand nombre d'écrits: un *Traité de l'autorité du Pape & du Concile;* un *Traité de l'excommunication;* un autre *sur le mariage;* quelques-uns *sur le droit civil, l'usure & les contrats;* l'*Apologie du tiers-ordre de saint François; le Miroir des clercs*, &c. Alexandre VIII le canonisa en 1690.

CAPISUCCHI, (Blaise) marquis de Monterio, capitaine célebre par son intelligence dans l'art militaire. Les Protestans ayant mis le siege devant Poitiers en 1569, jeterent un pont sur la riviere pour donner l'assaut. Capisucchi, Romain, & héritier du courage de ses anciens compatriotes, se jeta dans l'eau avec deux autres, & coupa les cables du pont qui fut bientôt entraîné par les eaux. Il ne signala pas moins sa valeur sous le duc de Parme. Le pape lui donna ensuite le commandement de ses troupes à Avignon & dans le comtat-Venaissin.

CAPISUCCHI, (Paul) chanoine du Vatican, auditeur de Rote, évêque de Neocastro & vice-légat de Hongrie, s'acquitta avec honneur de plusieurs

négociations, dont Clément VII & Paul III le chargerent. Ce dernier pontife l'ayant envoyé à Avignon, alors déchiré par mille factions, il calma tout par sa prudence. Il mourut à Rome en 1539, à 60 ans. Il y a eu plusieurs autres personnes de mérite du même nom; Camille CAPISUCCHI, frere de Blaise, & aussi bon guerrier que lui, commandant des troupes du pape en Hongrie. Le P. Annibal Adami, Jésuite, a donné un Eloge historique de ces deux freres, Rome, 1685, in-4°, en italien. Raimond de la même famille, de dominicain devenu cardinal, mort en 1691, auteur de plusieurs ouvrages de théologie.

CAPITOLINUS, (Julius) historien latin du 3e siecle, auteur de plusieurs vies d'empereurs. Il n'écrivoit ni avec pureté, ni avec exactitude. On trouve son ouvrage dans le recueil intitulé : *Scriptores Historiæ Romanæ Latini veteres*, Heidelberg, 1742, en 3 vol. in-fol.

CAPITON, (Wolfgang) théologien luthérien, ami d'Œcolampade & de Bucer, naquit à Haguenau en 1478, & mourut de la peste en 1542. Sa premiere femme étoit veuve d'Œcolampade. Sa seconde se piquoit de bel-esprit, & s'avisoit même de prêcher, lorsque son mari étoit malade. On a de Capiton plusieurs ouvrages, entr'autres une *Grammaire Hébraïque*, & la *Vie de Jean Œcolampade*.

CAPNION, *voyez* REUCHLIN.

CAPORALI, (César) natif de Pérouse, fut gouverneur d'Atri, au royaume de Naples, & mourut à Castiglione, près de Pérouse, en 1601. Il s'est fait connoître par des *Poésies burlesques*, imprimées en 1656, in-12. Il a donné aussi la comédie du *Fou*, & celle de *la Berceuse*.

CAPPEL, (Louis) né à Sedan en 1585, ministre protestant & professeur d'hébreu à Saumur, effaça la gloire des autres Hébraïsans, par une critique sûre & une érudition consommée. Ces deux qualités brillent dans tous ses ouvrages, justement estimés des savans. Les principaux sont: I. *Arcanum punctuationis revelatum*, Leyde, 1624, in-4°; dans lequel il montre invinciblement la nouveauté des points voyelles du texte hébreu, contre les deux Buxtorf. Cet ouvrage, la terreur des théologiens de Geneve attachés aux Buxtorf, souleva contre lui leur parti composé de presque tous les Protestans. Il n'en a pas été moins recherché par les amateurs de la critique sacrée. Le célèbre Grotius disoit qu'il n'y avoit que des *entêtés* qui pussent contester les preuves de Cappel. II. *Critica sacra*, imprimée à Paris en 1650, in-fol., qui fit encore plus de bruit que l'ouvrage précédent. Ce savant ouvrage qui mettoit en poudre l'infaillibilité massorétique, & qui répandoit des incertitudes sans nombre sur le texte hébreu moderne, unique fondement de la foi des Protestans, déplut si étrangement aux Calvinistes, qu'ils en empêcherent pendant dix ans l'impression. Ce fut Jacques Cappel son fils aîné qui, s'étant fait catholique, obtint par les entremises des PP. Pe-

tau, Morin & Merſenne, un privilege pour l'imprimer à Paris du vivant de ſon pere. Arnold Boot, Jacques Uſſerius, & Jean Buxtorf le fils, attaquerent cet ouvrage, mais ſans lui faire grand mal : Louis Cappel répondit par deux Lettres ſavantes imprimées à Saumur, 1651 & 1652, in-4°; força les Proteſtans ſes confreres à reſpecter les anciennes verſions, auparavant mépriſées chez eux, & les mit dans la néceſſité, ou de ſe ſoumettre avec les Catholiques à l'autorité de la Tradition, pour s'aſſurer du ſens des Livres Sacrés, ou de recourir à la chimere de l'eſprit particulier qui ne peut contenter que des fanatiques. III. Des *Commentaires ſur l'Ancien-Teſtament*, publiés avec l'*Arcanum*, Amſterdam, 1689, in-fol. (*voyez* ELÉAZAR, GOROPIUS, MASCLEF, MORIN). IV. *Chronologia ſacra*, Paris, 1655, in-4°. Elle eſt aſſez ſuccincte, quoiqu'elle contienne des obſervations utiles & bien digérées. V. *Hiſtoria Apoſtolica, ex actibus apoſtolicis & epiſtolis Paulinis deſumpta*, Saumur, 1683, in-4°. Cappel mourut à Saumur en 1658, à 73 ans. *Voyez* le Catalogue des ouvrages de Cappel dans le tome 22e. des *Mémoires du P. Nicéron*, qui a accordé un article à un autre Louis CAPPEL, zélé calviniſte mort à Sedan le 6 janvier 1586, & oncle de celui que nous avons fait connoître.

CAPPELLI, (Marc-Antoine) Cordelier, né à Eſte, écrivit d'abord en faveur de Veniſe, dans ſon différend avec Paul V, *Parere delle controverſie*, &c., 1606, in-4°; puis s'étant rétracté, il employa ſa plume contre les ennemis de l'autorité du pape : *De ſummo Pontificatu B. Petri*, 1621, in-4°; *De Cœna Chriſti ſuprema*, 1625, in-4°. Il paſſa par les charges de ſon ordre, & mourut à Rome en 1625.

CAPPERONNIER, (Claude) né à Mont-Didier en Picardie l'an 1671, fut deſtiné d'abord à la tannerie par ſes parens. Il apprit de lui-même les élémens de la langue latine, dans les momens qu'il pouvoit dérober à ſon travail. Un de ſes oncles, Bénédictin de l'abbaye de Corbie, l'ayant fait étudier, ſes progrès furent tels, que ſes heureuſes diſpoſitions l'avoient promis. Il vint à Paris en 1688, & ſe livra avec tant d'ardeur à l'étude du grec, qu'on le mit à côté de ceux de ſon ſiecle qui connoiſſoient le mieux cette langue. Il ne ſépara jamais l'étude de la langue grecque, de celle de la langue latine; penſant, avec raiſon, que la premiere le conduiroit à une parfaite intelligence de la ſeconde. L'univerſité de Bâle, inſtruite de ſon mérite, lui offrit une chaire de profeſſeur extraordinaire en grec, avec des honoraires conſidérables pour toute ſa vie, & une entiere liberté de conſcience, ſans laquelle ces honoraires n'auroient été que peu de choſe. Son mérite ne fut pas moins connu dans ſa patrie, que chez l'étranger. Il fut nommé en 1722 à la place de profeſſeur en grec au college royal, & ſoutint dans ce poſte la réputation qu'il s'étoit acquiſe. Il mourut en 1744 chez M. Crozat, dont il avoit élevé les fils. On a de lui pluſieurs

ouvrages : I. Une édition de Quintilien, in-fol., 1725, avec des corrections & des notes. Le roi, à qui il la dédia, récompensa son travail par une pension de 800 livres. II. Une édition des anciens rhéteurs latins, publiée à Strasbourg en 1756, in-4°. III. *Observations philologiques* (en manuscrit), qui réunies feroient plusieurs volumes in-4°. L'auteur redresse une infinité de passages des anciens auteurs grecs & latins, & releve beaucoup de fautes commises par les traducteurs modernes. IV. *Traité de l'ancienne prononciation de la Langue Grecque*, dont on a fait espérer l'impression, sans que jusqu'ici on l'ait vu paroître, &c. Des mœurs douces & simples, une piété éclairée & sincere, un caractere communicatif & officieux, le firent regretter de tous ceux qui font cas de la probité réunie au savoir. Sa mémoire étoit prodigieuse, & elle lui tenoit lieu de recueil.

CAPPERONNIER, (Jean) né à Mont-Didier en Picardie, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, garde de la bibliotheque du roi, succéda dans la chaire de professeur en grec au college royal, à Claude Capperonnier, son parent, dont nous venons de parler, & mourut à Paris en 1774, à 59 ans. On lui doit : I. Une édition des Commentaires de César, 1755, 2 vol. in-12. II. — des Poésies d'Anacréon, traduites du grec en françois par Gacon, 1754, in-12. III. — des Comédies de Plaute, 1759, 3 vol. in-12. IV. — de l'Histoire de S. Louis par Joinville, avec Melot & Sallier, 1761, in-fol. C'étoit un de ces savans, qui à beaucoup de lumieres & de connoissances, ajoutoit une facilité & une aisance à les communiquer, qui ne fait pas moins l'éloge de son cœur que de son esprit.

CAPPONI, (Pierre) magistrat de Florence, s'est fait un nom par son intrépidité. Lorsque Charles VIII, roi de France, partit pour son expédition de Naples, il exigea dans sa marche que les Florentins lui fournissent de l'argent, & qu'ils lui accordassent une sorte de juridiction dans leur république. Capponi, un de leurs députés, se trouva un jour avec ses collegues, en présence de Charles, à une conférence où un secrétaire de ce prince lisoit les conditions qu'on vouloit prescrire. Il arracha brusquement le papier des mains du secrétaire, le déchira avec emportement; & élevant la voix : *Eh bien*, dit-il, *faites battre le tambour; & nous, nous sonnerons nos cloches : voilà ma réponse à vos propositions.* Il sortit en même tems de la chambre. Ce discours hardi fit imaginer qu'il n'auroit jamais eu cette audace, s'il ne se fût senti en état de la soutenir. Il fut rappellé ; on lui accorda des conditions modérées.

CAPPONI, (Séraphin) pieux & savant Dominicain, né en 1536, dans le Boulonnois, professa la philosophie & la théologie dans plusieurs villes d'Italie avec beaucoup de succès, & édifia ses disciples par ses vertus. Il mourut à Bologne le 2 janvier 1614. Le P. Jean-Michel Pio a donné sa *Vie*,

1615, in-4°. Les ouvrages du P. Capponi ſont : I. *Veritates aureæ ſuper totam legem veterem*, Veniſe, 1590, in-fol. II. Des *Commentaires ſur S. Matthieu, & ſur S. Jean*, Veniſe, 1602-1604, 2 vol. in-4°. III. La Théologie de S. Thomas en abrégé, 1597. IV. *Elucidationes in Summam S. Thomæ*, 1588, 5 vol. in-4°.; 1612, 6 vol. in-fol. V. *Commentaria in Pſalmos*, Bologne, 1692, in-fol.

CAPPONI, (Jean-Baptiſte) médecin, poëte, aſtronome de Bologne, mort en 1676, eſt connu par pluſieurs ouvrages, entr'autres : I. *Lectiones phyſicæ morales*. II. *De erroribus clarorum virorum latinorum, lib. XII*. III. *Parallele de la république d'Athenes & de celle de Florence*. IV. *Critique des écrivains de Florence*. Ces deux écrits ſont en Italien.

CAPRARA, (Enée, comte de) ſeigneur de Siklos, chevalier de la toiſon d'or, & général des armées impériales, étoit de Bologne en Italie, & neveu du fameux général Piccolomini. Il porta les armes de bonne heure, & ne les quitta que fort tard. Il fit quarante-quatre campagnes. Il ſe ſignala ſur-tout dans celle de 1685, lorſque, ſous le commandement du duc de Lorraine, il prit d'aſſaut ſur les Turcs la ville de Neuhauſel. Ce ſuccès & quelques autres firent oublier qu'il avoit été battu auparavant par Turenne. Depuis, il commanda ſouvent en chef l'armée de l'empereur. Il mourut à Vienne en 1701, à 70 ans, auſſi bon politique qu'excellent capitaine. Il avoit été envoyé, en 1682 & 1683, ambaſſadeur à la Porte, où il ménagea les intérêts de l'empereur en homme habile.

CAPRÉOLE, (Jean) Dominicain, profeſſeur de théologie à Paris, laiſſa des *Commentaires ſur le Maître des Sentences*, 1588, in-folio, & une *Défenſe de S. Thomas*. Il floriſſoit vers le milieu du 15e. ſiecle.

CAPRÉOLE, (Elie) mort en 1516, auteur d'une *Hiſtoire de Breſſe*, ſa patrie, en 14 livres, qu'on trouve dans le tome 9e. de la Collection des Hiſtoriens d'Italie, de Grævius.

CAPRIATA, (Pierre-Jean) Génois, écrivit l'*Hiſtoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 juſqu'en 1634, Geneve, 1638-1663, 3 vol. in-4°. L'auteur ſe flatte avec raiſon d'avoir tenu la balance entre les puiſſances, ſans aucune partialité ni pour les uns ni pour les autres. Il expoſe les faits avec netteté, & en développe les motifs, les cauſes & les ſuites avec candeur. Il vivoit dans le 17e. ſiecle.

CAPTAL DE BUCH, *voyez* GRAILLY.

CARA-MUSTAPHA, neveu du grand-viſir Coprogli. Son oncle le fit élever parmi les ichoglans, ou jeunes-gens du ſerrail. Il ſe fit aimer des eunuques, & en moins de dix ans, il fut mis au nombre des officiers de la chambre du tréſor. Un jour la ſultane Validé y étant allée avec l'empereur Mahomet IV, fut charmée de l'air & de la bonne mine du jeune Muſtapha, en fit ſon amant, & lui accorda ſes bonnes graces. Ce fut par la protection de cette princeſſe qu'il fut élevé de dignités en dignités juſqu'à la place de grand-viſir. Le ſultan ajouta à ces honneurs,

celui de lui faire épouſer ſa fille. Son miniſtere auroit été auſſi heureux que brillant, s'il fût moins entré dans les intrigues du ſerrail. Amoureux de la princeſſe Baſch-Cari, ſœur de Mahomet, il mit tout en œuvre pour la poſſéder; mais inutilement. La ſultane Validé, indignée du mépris de Muſtapha, qu'elle avoit ſeule élevé, fit avorter tous les deſſeins de ce miniſtre. Muſtapha, pour ſe venger, fit ôter à la ſultane Validé la part qu'elle avoit au gouvernement de l'empire. Il n'en fallut pas davantage pour l'expoſer à l'indignation de cette princeſſe. Elle appuya auprès du grand-ſeigneur les murmures qu'excitoient ſa mauvaiſe conduite dans la guerre de Hongrie, & ſa lâcheté au ſiege de Vienne, qu'il leva honteuſement en 1683, après y avoir fait périr les meilleures troupes de l'empire Ottoman. Elle ſe ſervit enfin de la perte de Gran, pour animer les Janiſſaires à la révolte, & pour obliger par ce moyen le grand-ſeigneur à le ſacrifier à la haine publique. Mahomet eut d'abord de la peine à y conſentir; mais s'y voyant contraint, il lui envoya ſon arrêt de mort par deux agas des Janiſſaires, qui l'étranglerent à Belgrade le 25 décembre 1683.

CARABANTES, (Joſeph de) né en 1628, prit l'habit de capucin dans la province d'Arragon. Sa charité & ſon zele pour la propagation de la foi, l'engagerent à porter la connoiſſance du vrai Dieu chez les nations ſauvages de l'Amérique, où il ſouffrit en véritable apôtre, de nombreux & pénibles travaux. Il mourut en 1694, après avoir écrit: I. *Ars addiſcendi atque docendi idiomata pro miſſionariis ad converſionem Indorum abeuntibus.* II. *Lexicon ſeu vocabularium verborum, adverbiorum, conjunctionum & interjectionum ad meliorem intelligentiam ſignificationemque Indorum.* III. *Practica de miſiones, remedio de pecadores, ſacado de la divina eſcritura y de la enſennanza apoſtolica*, &c., 2 vol. in-4°; le premier imprimé à Léon, 1674; le ſecond à Madrid, 1678. IV. *Platicas dominicales, y lecciones doctrinales de las coſas mas eſſenciales ſobre los evangelios*, &c., 2 vol. in-4°, Madrid, 1686 & 1687. Michel de Fuentes, évêque de Lugo en Galice, trouva ce dernier ouvrage ſi recommandable, qu'il en ordonna une lecture publique dans toutes les paroiſſes de ſon dioceſe. Diego Gonzalez de Quiroga a donné la *Vie* de ce zélé miſſionnaire, Madrid, 1705, in 4°, en eſpagnol.

CARACALLA, (Marc-Aurele-Antonin) naquit à Lyon l'an 188, de Septime Sévere & de Julie. Le jour même de la mort de ſon pere, ſes ſoldats le proclamerent empereur avec Geta ſon frere. L'antipathie qui étoit entre ces deux princes augmentant tous les jours, Caracalla fit poignarder Geta entre les bras de Julie ſa mere, qui fut teinte de ſon ſang. Le fratricide, reſté ſeul empereur, gagna les ſoldats en augmentant leur paie de moitié. Cette libéralité aveugla ces miſérables: ils approuverent ſon crime, & déclarerent Geta ennemi du bien public. Il rentra

enſuite dans Rome avec tous ſes ſoldats en armes, criant que Geta avoit eu envie de le tuer lui-même, & que Romulus s'étoit défait de ſon frere avant lui. Pour diminuer l'horreur de ſon crime, il fit mettre Geta au rang des dieux, ſe mettant fort peu en peine qu'il fût dans le ciel, pourvu qu'il ne régnât pas ſur la terre : *Sit divus, dum non ſit vivus.* Il chercha par-tout des apologiſtes de ce meurtre. Papinien fut mis à mort, pour n'avoir pas voulu, à l'exemple de Séneque, colorer un tel forfait. *Il n'eſt pas ſi aiſé*, répondit-il, *d'excuſer un parricide, que de le commettre.* Le ſcélérat, déchiré par des remords continuels, fit un voyage dans les Gaules. Il troubla les peuples, viola les droits des villes, & ne s'en retira qu'après avoir inſpiré une haine univerſelle. Ses impôts & ſes exactions épuiſerent toutes ſes provinces. Sa mere lui reprochant ſes profuſions, le tyran ne lui répondit que ces mots : *Sachez que tant que je porterai cela* (en lui montrant une épée nue), *j'aurai tout ce que je voudrai.* Cette épée ne défendit pas ſon empire contre les barbares. Les Quades, les Allemands & d'autres peuples de la Germanie lui ayant déclaré la guerre, il acheta la paix à prix d'argent. Sa lâcheté ne l'empêcha pas de prendre le nom de *Germanique*, de *Parthique* & d'*Arabique*. Il contrefit Alexandre & Achille, & ordonna à tout le monde de l'appeller *Alexandre* ou *Antonin le Grand.* Ne pouvant imiter la valeur du héros Macédonien, il en copia les manieres, marchant comme lui la tête penchée ſur une épaule, & tâchant de réduire ſes traits à la figure de ce conquérant. Etant allé à Alexandrie, il donna ordre à ſes ſoldats de faire main-baſſe ſur le peuple, pour le punir de quelques railleries lâchées au ſujet de la mort de Geta. Le carnage fut, dit-on, ſi horrible, que toute la plaine étoit couverte de ſang. La mer, le Nil, les rivages voiſins en furent teints pendant pluſieurs jours. Ce barbare finit par interdire les aſſemblées des ſavans & par faire murer tous les quartiers de la ville. La terre fut bientôt délivrée de ce monſtre. Un centenier des Prétoriens le tua peu de tems après, l'an 217. *Voyez* PLAUTIEN, & la fin de l'art. CALIGULA.

CARACCIO, (Antoine) baron Romain du 17e ſiecle, ſe fit un nom par ſes Poéſies italiennes. Parmi ſes Tragédies, on diſtingue *il Corradino*, imprimée à Rome en 1694. Un ouvrage plus important l'occupa; c'eſt ſon *Imperio vendicato*, poëme épique en quarante chants, imprimé à Rome en 1690, in-4°. Les Italiens le placent immédiatement après l'Arioſte & le Taſſe; mais les gens de goût, en admirant la facilité & l'abondance de l'auteur, mettent ſon poëme beaucoup au-deſſous du *Roland furieux* & de la *Jéruſalem délivrée*.

CARACCIOLI, (Jean-Antoine) natif de Melphes, d'une famille illuſtre, fut le dernier abbé régulier de S. Victor de Paris en 1543. Il tyranniſa ſes confreres, & ſe vit obligé de permuter ſon abbaye en 1551 avec l'évêché de Troyes. Il s'étoit fait connoître d'abord

avantageuſement par ſon *Miroir de la vraie Religion*, Paris, 1544, in-16; mais il ternit enſuite ſa réputation par ſon attachement aux nouvelles opinions. Il prêcha le calviniſme à ſes diocéſains, & les ſcandaliſa en ſe mariant. Il mourut en 1569, à Château-Neuf ſur Loire, mépriſé des deux partis.

CARACCIOLI, (Céſar Eugenio) de la même famille que le précédent, floriſſoit dans le 17e ſiecle, & ſe fit connoître par quelques ouvrages. Le plus conſidérable eſt une *Hiſtoire Eccléſiaſtique de Naples*, en italien, 1654, 1 vol. in-4°. Charles Lellis y fit un vol. in-4° d'augmentations. Cette Hiſtoire eſt peu commune en Italie. On eſtime auſſi ſa *Deſcription du royaume de Naples*, 1661, in-4°, en italien.

CARAFFA, (Charles) fondateur de la congrégation des Ouvriers-Pieux, étoit de l'illuſtre maiſon de Caraffa. Né en 1561, il ſe fit Jéſuite; mais de fréquentes maladies l'obligerent de ſortir de la ſociété cinq ans après ſon entrée. Il prit alors le parti des armes, & ſe diſtingua par ſa bravoure. Agé de 34 ans, il reſſentit un grand dégoût du ſiecle, & embraſſa l'état eccléſiaſtique en 1599. Depuis ce tems, il mena une vie très-auſtere, & ſe livra entiérement aux exercices de la charité & de l'apoſtolat. Lorſque les malades ne l'occupoient point dans les hôpitaux, il inſtruiſoit le peuple dans les places publiques, & travailloit à la converſion des pécheurs. Il établit à Naples pluſieurs maiſons de repenties à l'imitation de celle que S. Ignace avoit établie à Rome. Il fut fait ſupérieur des Cathécumenes & du ſéminaire de Naples qu'il réforma, & fonda une congrégation pour les miſſions. Le pape Grégoire XV approuva ce nouvel inſtitut ſous le titre de *Congrégation des Ouvriers-Pieux*. Quelque tems avant ſa mort, il ſe retira dans une ſolitude, pour ne vaquer qu'à ſon propre ſalut, & il y mourut le 8 ſeptembre 1633. Ces *Ouvriers* ne font point de vœux, leur vie eſt très-auſtere; cette congrégation n'eſt pas nombreuſe.

CARAFFE, (Antoine) de l'illuſtre maiſon de ce nom, auſſi diſtingué par ſes lumieres que par ſon rang, partagea la diſgrace de ſa famille ſous Paul IV, & alla chercher un aſyle à Padoue; le pape Pie V le rappella, & le fit cardinal en 1568, & quelque tems après il fut mis par Sixte V à la tête des éditeurs de la *Bible des Septante*. Elle fut publiée par ſes ſoins, avec la Préface & les Scholies de Pierre Morin, à Rome, 1587, in-folio. Cette Bible fut traduite en latin, & parut à Rome en 1588, in-fol. L'une & l'autre ſont rares. Le P. Morin en a donné une nouvelle édition à Paris en 1628, 3 vol. in folio. Il y a joint le nouveau Teſtament en grec & en latin. Ce ſavant cardinal traduiſit, de grec en latin: *Catena veterum Patrum, in Cantica Veteris & Novi Teſtamenti. Commentaria Theodoreti in Pſal. S. Gregorii Nazianzeni Orationes.*

CARAFFE, *voyez* l'article PIE IV.

CARAGLIO, (Jean-Jacques) graveur en pierres fines, originaire de Vérone, ſe fit éga-

lement connoître par ſes eſtampes, ſes gravures & ſes médailles. Sigiſmond I, roi de Pologne, l'appella à ſa cour, employa ſes talens & les récompenſa.

CARAMUEL DE LOBKOWITS, (Jean) ciſtercien, né à Madrid en 1606, d'un pere Flamand & d'une mere Allemande, fut envoyé aux Pays-Bas avec le titre d'abbé & comte de Melroſe en Ecoſſe, & celui de vicaire-général de l'abbé de Cîteaux dans les iſles Britanniques. En 1638, il fut reçu docteur en théologie à Louvain. Il fut l'un des premiers qui ſe déclarerent contre l'*Auguſtinus* de Janſenius, & qui reçurent avec reſpect les décrets d'Urbain VIII qui le condamnoient. Il eut beaucoup à ſouffrir à cette occaſion, ſelon ce qu'il rapporte lui-même. Quelque tems après il fut fait abbé de St.-Diſibode ou Diſſembourg dans le Bas-Palatinat. Ses premiers ſoins furent d'y réparer les déſordres que l'héréſie y avoit cauſés; il y travailla avec un zele infatigable & un ſuccès éclatant à la converſion des hérétiques. L'archevêque de Mayence le prit pour ſon ſuffragant, & il fut décoré du titre d'évêque de la Myſie. Il fut enſuite vicaire-général de l'archevêque de Prague. Cette ville étant aſſiégée par les Suédois en 1648, il crut que ſa qualité de Religieux ne devoit pas l'empêcher de prendre les armes pour la défendre contre des hérétiques. Il ſe diſtingua tellement à la tête d'une compagnie d'eccléſiaſtiques, qu'il reçut en récompenſe un collier d'or de l'empereur. Caramuel avoit déjà ſignalé ſon courage & ſon induſtrie à Louvain en 1635, & à Frankental dans le Palatinat, où il avoit fait le rôle d'ingénieur & mis à profit les connoiſſances qu'il avoit dans les mathématiques. La tranquillité étant rendue à la Bohême, il travailla à la converſion des Proteſtans, & ſuivant le témoignage du cardinal de Harrach, archevêque de Prague, il en convertit juſqu'à vingt-cinq mille. Son zele & ſes ſuccès lui procurerent l'évêché de Koenigsgratz en Bohême; mais il n'en eut que le titre, les revenus étant entre les mains des Luthériens. Alexandre VII lui donna l'évêché de Campagna dans le royaume de Naples en 1657. Il s'y fixa juſqu'en 1673; vers la fin de cette année il fut pourvu de celui de Vigevano entre Milan & Pavie; c'eſt-là qu'il finit ſes jours le 8 ſeptembre 1682. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on voit le catalogue dans le tome 29e. des *Mémoires du P. Nicéron;* on diſtingue ſa *Trithemii Steganographia vindicata*, Nuremberg, 1721, in-4°., & ſa *Théologie*, 7 vol. in-fol., &c. On trouve ſes déciſions morales trop peu ſéveres; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il tient un des premiers rangs parmi les caſuiſtes relâchés. Il étoit un des plus ardens défenſeurs du probabiliſme, pour lequel il publia une *Apologie*. *Voyez* PASCAL, BUSEMBAUM, ESCOBAR.

CARANUS, premier roi de Macédoine, & le ſeptieme des Héraclides depuis Hercule, ſelon la fable, chaſſa Midas, fonda ſa monarchie vers l'an

894 avant J. C. Depuis lui, jusqu'à Alexandre-le-Grand, on compte ordinairement 23 rois.

CARAVAGE, (Michel-Ange de) dont le nom étoit Amerigi, naquit dans le château de Caravage dans le Milanès, en 1569. Il commença d'abord par porter le mortier aux peintres qui peignoient à fresque, & finit par être un des plus grands artistes d'Italie. Il dut tout à la nature, ses talens & ses progrès; mais il reçut d'elle en même tems une humeure querelleuse & satyrique, qui remplit sa vie d'amertume. Ayant appellé en duel le Josepin, & celui-ci refusant de se battre, il alla à Malte pour se faire recevoir chevalier servant. Les faveurs de cet ordre ne purent contenir son caractere. Il insulta un chevalier de distinction, & fut mis en prison. S'étant sauvé à Rome, où il avoit déja tué un jeune-homme, il eut encore quelques affaires fâcheuses, & mourut sans secours sur un grand chemin en 1609, à l'âge de 40 ans. Ce peintre n'avoit point d'autre guide que son imagination souvent déréglée. Delà le goût bizarre & irrégulier qui regne dans ses ouvrages. Il vouloit être singulier, & n'avoit pas de peine à y réussir. Il eut d'abord le pinceau suave & gracieux du Giorgion, qu'il changea pour un coloris dur & vigoureux. S'il avoit un héros ou un saint à représenter, il le copioit sur quelque paysan. Il imita la nature, à la vérité; mais non pas, dans ce qu'elle a de gracieux & d'aimable.

CARAUSIUS, tyran en Angleterre dans le troisieme siecle, étoit né en Flandre d'une famille obscure. De grands talens pour la guerre de terre & de mer le firent distinguer dans celle que Maximilien Hercule fit aux Bagaudes. Cet empereur lui confia le commandement d'une flotte, chargée de défendre les côtes de la Gaule Belgique & de la Bretagne. Mais ayant appris qu'il se ménageoit un parti chez les peuples voisins, il ordonna de le faire mourir. Carausius, en secret averti de cet ordre, passa avec sa flotte en Angleterre en 287, & s'y fit reconnoître empereur. Il gagna le cœur de ces insulaires, & les forma aux armes & à la discipline. En vain Maximilien, deux ans après, vint l'attaquer avec une flotte formidable, il fut battu, & obligé de lui laisser, par un traité, la Grande-Bretagne, pour la défendre contre les barbares. Il associa ensuite l'usurpateur à la puissance souveraine, en lui confirmant le titre d'Auguste. Carausius n'en jouit pas long-tems. Un de ses officiers, nommé Allactus, l'assassina en 294, & se revêtit de la pourpre impériale, quoiqu'il n'eût pas ses talens. Carausius joignoit à une imagination vive, à un caractere ferme, le génie d'un grand politique & le courage d'un héros. Il fit rétablir, pendant la paix qu'il s'étoit procurée, la muraille de Septime Sévere. Il avoit environ 50 ans lorsqu'il fut assassiné. Génébrier a donné l'*Histoire* de cet empereur, Paris, 1740, in-4°.

CARAZZOLE, (Joannin) natif d'Ombrie en Italie, d'une famille fort médiocre, fut un

triſte exemple des caprices de la fortune. Devenu ſecrétaire de Jeanne II, reine de Naples, au commencement du quinzieme ſiecle, il plut, ainſi que beaucoup d'autres, à cette princeſſe, qui l'aima paſſionnément. Elle lui donna, comme en dot, le duché de Melfi, & la charge de grand-connétable du royaume; mais une ſi haute élévation eut une fin des plus tragiques. Cette reine le dépouilla de tous ſes biens & de tous ſes honneurs, & le fit mourir avec autant de cruauté, qu'elle avoit eu d'amour pour lui. Pogge aſſure que ce fut Carazzole qui ſe chargea d'aſſaſſiner Jean Caraccioli, grand-général du royaume de Naples, qui avoit profité de la paſſion de la reine à ſon égard, pour augmenter ſes biens & dominer dans l'état.

CARCAVI, (Pierre de) conſeiller au parlement de Toulouſe, puis conſeiller au grand-conſeil à Paris, & garde de la bibliotheque du roi, naquit à Lyon, & mourut à Paris en 1684. Il fut ami de Fermat, de Paſcal & de Roberval. On trouve pluſieurs de ſes lettres dans le *Recueil* de celles de Deſcartes, avec lequel il s'étoit brouillé, après une liaiſon fort étroite. Carcavi étoit bon mathématicien.

CARDAN, (Jérôme) naquit à Pavie en 1501, d'une mere qui l'ayant eu hors du mariage, tenta vainement de perdre ſon fruit par des breuvages. Il vint au monde avec des cheveux noirs & friſés. La nature lui accorda un eſprit pénétrant, accompagné d'un caractere beaucoup moins heureux. Bizarre, inconſtant, opiniâtre, il ſe piquoit, comme Socrate, d'avoir un démon familier; & ſon démon, s'il en eut un, fut moins ſage encore que celui du philoſophe Grec. Abandonné à ſa mobile raiſon & à ſon humeur, il ne fit que groſſir la liſte des prétendus ſages qui ont cru pouvoir ſe paſſer des leçons religieuſes & de l'éternelle ſanction des vertus. Après avoir ſignalé ſa folie, autant que ſon ſavoir dans la médecine & les mathématiques, à Padoue, à Milan, à Pavie, à Bologne, il ſe fit mettre en priſon dans cette derniere ville. Dès qu'il eut ſa liberté, il courut à Rome, obtint une penſion du pape, & s'y laiſſa mourir de faim en 1576, pour accomplir ſon horoſcope. Il avoit promis de ne pas vivre juſqu'à 75 ans, il voulut tenir parole. Ses *Œuvres*, recueillies en 1663 par Charles Spon, en 10 vol. in-fol., ſont une immenſe compilation de rêveries & d'abſurdités. Son principal ouvrage eſt le *Traité de la ſubtilité*, attaqué par Jules Scaliger dans ſes *Exercitations*, ſouvent avec juſteſſe, & quelquefois ſans raiſon. L'édition la plus rare de ce Traité eſt celle de Nuremberg en 1550, in-fol. Richard-le-Blanc le traduiſit en françois, 1556, in-4°. Son traité *De rerum varietate*, Bâle, 1557, in-folio, préſente également des vérités intéreſſantes & des fauſſetés révoltantes. Cardan étoit un géometre très-médiocre. Il perfectionna la théorie des problêmes du troiſieme degré, grace aux lumieres de Tartalea, célebre mathématicien, dont il s'attribua les découvertes en vrai plagiaire. La manie de l'aſtrologie judiciaire

éclate dans tous ses traités astronomiques. Il attribuoit à son étoile ses impiétés, ses méchancetés, ses déréglemens, son amour pour les femmes, sa passion pour le jeu, &c. Le P. Kircher, dans son *Mundus subterraneus*, le représente comme un homme épris de la démonomanie, & sacrifiant aux curiosités sacrileges de la magie; esprit foible, inquiet, & sujet aux plus étranges écarts. Bayle n'en donne pas une idée plus avantageuse. « Cardan, dit-il, étoit » d'une humeur très-inconstante; mais on connoîtra bien » mieux les bizarreries de son » esprit, si nous examinons ce » qu'il nous apprend lui-même » de ses bizarreries & de ses » mauvaises qualités. Cette » seule ingénuité nous apprend » que son ame fut frappée à un » coin tout particulier. Il nous » apprend qu'il a voulu quelquefois se tuer lui-même, qu'il » se plaisoit à rôder toutes les » nuits dans les rues; qu'il n'alloit pas jusqu'à l'excès dans » les plaisirs de l'amour; mais » que s'il en prenoit au-delà du » (prétendu) nécessaire, cela » ne l'incommodoit pas beaucoup; que rien ne lui étoit » plus agréable que de tenir des » discours qui chagrinassent la » compagnie; qu'il débitoit à » propos & hors de propos tout » ce qu'il savoit; qu'il aimoit » les jeux de hasard jusqu'à y » passer les journées entieres, » au grand dommage de sa famille & de sa réputation; car » il jouoit même les meubles » & les bijoux de sa femme. Il » raconte toutes ces choses & » plusieurs autres avec la derniere naïveté. Je ne doute » pas néanmoins que si nous » avions sa vie faite par un » autre, nous n'y trouvassions » beaucoup plus de choses ignominieuses qu'on n'en trouve » dans celle-ci ».

CARDAN, (Jean-Baptiste) fils aîné du précédent, docteur en médecine comme lui, eut la tête tranchée à 26 ans, en 1560, pour avoir empoisonné sa femme, jeune personne sans biens, dont il s'étoit dégoûté peu de tems après le mariage. C'est à cette occasion que son pere fit son traité: *De utilitate ex adversis capienda;* De l'utilité que l'on doit retirer des adversités. On a du fils un traité *De fulgure*, & un autre *De abstinentia ciborum fœtidorum*, imprimés avec les ouvrages de son pere. *Voyez* le 14e. volume des *Mémoires du P. Nicéron*, page 249.

CARDI, peintre, *voy.* CIVOLI.

CARDINAL, (Pierre) prêtre & poëte Provençal, natif d'Argence, près de Beaucaire, se chargea de l'éducation de la jeunesse de Tarascon. Charles II, roi de Naples & de Sicile, exempta cette ville de tout subside pendant dix ans, à condition qu'elle entretiendroit l'homme de lettres qui faisoit fleurir leur pays par ses soins & ses talens. Cardinal réussissoit dans tous les genres de littérature. On a de lui: *Las Lauzours de la Dama d'Argensa.*

CARDONE, (Jean-Baptiste) évêque de Tortose, mort en 1590, publia quatre *Traités historiques & critiques*, Tarragone, 1587, in-4°: le premier est un avis au roi Philippe II, pour bien dresser sa bibliothe-

que de l'Eſcurial ; le ſecond eſt un traité de la Bibliotheque du Vatican ; le 3e. concerne les ouvrages des hérétiques ; le 4e. traite des dyptiques. Ils ſont rares.

CARDONNAY, *voy.* VACQUETTE.

CARDONNE, (Dominique) paſſa une partie de ſa vie dans le Levant. De retour en France, il fut fait ſecrétaire interprete du roi, garde des manuſcrits de ſa bibliotheque, cenſeur & profeſſeur royal pour les langues turque & perſanne. Il mourut à Paris le 25 décembre 1783. Ses ouvrages ſont : I. *Mélanges de Littérature orientale, traduits de différens manuſcrits turcs, arabes & perſans*, Paris, 1772, 2 vol. in-12. Ouvrage d'un but vraiment louable. Tandis que quelques philoſophes repréſentent les Aſiatiques comme beaucoup plus vertueux que nous, d'autres aſſurent que la vertu eſt un être fantaſtique qui ne ſe trouve nulle part. Dans cette collection on prouve que les hommes que nous croyons barbares, & qui le ſont effectivement à bien des égards, ſont ſuſceptibles de tout ce qu'on admire chez les peuples policés ; que le crime eſt haï chez eux comme chez les autres nations ; & que ſur la ſurface de la terre tout ſe rapporte à deux points, l'horreur du vice, & l'éloge de la vertu. « Peu importe, dit un auteur, que » l'on ſe trompe quelquefois » dans la recherche & la fuite » de ces deux êtres ſi oppoſés, » par des apparences illuſoires » & des préjugés nationaux ; » c'eſt toujours la vertu que » l'on cherche, & le vice que » l'on fuit ». II. *Hiſtoire de l'Afrique & de l'Eſpagne, ſous la domination des Arabes, compoſée ſur différens manuſcrits arabes*, Paris, 1765, 3 volum. in-12. Cet ouvrage réellement traduit des auteurs arabes, eſt un morceau neuf & intéreſſant, ſur-tout pour l'hiſtoire d'Eſpagne. III. *Contes & Fables Indiennes*, un vol., que l'on joint à deux autres compoſés par Petits de La Croix.

CARDUCHO, (Vincent) gentilhomme Florentin, ſe fit un nom par ſon talent dans la peinture. Il fut appellé en Eſpagne, où il peignit les galeries du château de Pardo, & mourut à Madrid en 1638, à 70 ans, après avoir été honoré du titre de peintre de Philippe III & de Philippe IV.

CAREL, (Jacques) plus connu ſous le nom de Lerac, qui eſt l'anagramme de ſon nom, naquit à Rouen. Son poëme intitulé : *Les Sarraſins chaſſés de France*, dont le héros eſt Childebrand, fit naître ces quatre vers de Boileau :

O le plaiſant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choiſir Childebrand !
D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur et bizarre
Rend un poëme entier ou burleſque, ou barbare.

L'abbé Carel fit des efforts de génie, pour juſtifier le choix de ſon héros contre le ſatyrique. Il voulut prouver que le nom de Childebrand avoit quelque conformité avec celui d'Achille ; ce qui fit rire beaucoup ſans ceſſer d'être vrai. Car d'abord la principale ſyllabe qui fixe, pour ainſi dire, le ſon du mot,

s'y trouve, & ſi les oreilles étoient auſſi accoutumées au ſon du héros françois, qu'à celui du grec, elles ne le trouveroient pas plus *bizarre*. Le cauſtique Boileau prenoit quelquefois un ſarcaſme pour de la critique.

CAREW, (Richard) d'une famille diſtinguée, né en 1555, fit ſes études à Oxford, voyagea en France, & fut fait à ſon retour ſcheriff de la province de Cornouailles, dont il donna une ſavante *Deſcription*. L'eſtime qu'on en fait lui a mérité une nouvelle édition à Londres, 1769, in-4°. Il étoit proche parent de Georges CAREW, célebre vice-roi d'Irlande, qui ſe diſtingua dans les guerres qui agiterent ce royaume depuis l'an 1599 juſqu'en 1602, & dont on a publié l'*Hiſtoire* en anglois, ſous le titre de l'*Irlande pacifiée*, Londres, 1633, in-folio, que quelques lexicographes lui attribuent mal-à-propos, puiſqu'elle a pour auteur Thomas Stafford.

CARIBERT *ou* CHEREBERT, roi de Paris, ſuccéda à ſon pere Clotaire I en 561, & mourut à Paris en 567. Ami des belles-lettres, il parloit le latin comme ſa langue naturelle. Zélé pour l'obſervation des loix, il ne s'occupoit que du bonheur & de la tranquillité de ſes ſujets. Roi pacifique, mais jaloux de ſon autorité, il ſavoit la ſoutenir avec autant de dignité que de fermeté. — Il ne faut pas le confondre avec CARIBERT ou Charibert, roi d'Aquitaine, frere de Dagobert I, qui mourut au château de Blaye en 630, & dont Chilperic, ſon fils aîné, fut mis à mort par ordre de ſon oncle. Ce prince laiſſa encore deux enfans qui lui ſurvécurent. Le premier, appellé Bogges, a été la tige d'une longue ſuite de princes, dont la poſtérité s'eſt perpétuée juſqu'à Louis d'Armagnac, duc de Némours, tué à la bataille de Cérignoles en 1503.

CARIGNAN, *voy.* SAVOIE.

CARIN, (Marc-Aurele) fils de l'empereur Carus, qui le nomma Céſar en 282 & l'envoya dans les Gaules. Carin s'y ſouilla de crimes & de débauches, & s'oppoſa à Dioclétien; mais après pluſieurs combats, il fut tué en Mœſie l'an 285, par un tribun dont il avoit ſéduit la femme. C'étoit un prince d'un eſprit foible & d'un cœur corrompu. Il porta le déshonneur dans la plupart des familles des Gaules, & accabla les peuples d'impôts. Sans égards pour les hommes reſpectables que ſon pere lui avoit donnés pour conſeil, il les chaſſa de ſa cour, & mit à leur place les vils compagnons de ſes plaiſirs & les miniſtres de ſes exactions. Il ôta la vie au préfet du prétoire, & donna ſa dignité à un homme de la lie du peuple. Un ſimple notaire, qui le ſervoit dans ſes débauches, fut élevé au conſulat. Ce prince, ſe faiſant un jeu des liens ſacrés de l'hymen, avoit épouſé neuf femmes, qu'il répudioit à meſure qu'il s'en dégoûtoit, & même pendant le tems de leur groſſeſſe.

CARLE, (le général) né dans un village des Cévenes, paſſa dans les pays étrangers après la révocation de l'édit de Nantes. Il ſervit le roi Guil-

laume,

laume, la reine Anne, le roi de Portugal, les Etats-Généraux. Il prit Alcantara, conduisit le siege de Salamanque, défendit Barcelone contre Philippe V, & fit cette retraite de l'Andalousie, que le maréchal de Berwick mettoit au nombre des plus belles.

CARLENCAS, *voyez* JUVENAL.

CARLETON, (Dudley) Anglois, né le 10 mars 1573, fut ambassadeur à Venise, à Turin, en France, & dans les Provinces-Unies. Après avoir rempli avec célébrité les fonctions de ministre, il mourut le 15 février 1632. Le lord Royston a publié : La *Correspondance de Carleton pendant son ambassade en Hollande, depuis 1616 jusqu'en 1620*, Londres, 1757, in-4°. On en a donné une traduction en françois, 3 vol. in-12. On y trouve une relation détaillée des troubles que les querelles des Arminiens & des Gomaristes occasionnerent en Hollande. Ce recueil de lettres fournit aussi des éclaircissemens sur la guerre de Bohême en 1620.

CARLIER, (Jean-Guillaume) peintre, né à Liege en 1640, fut disciple de Bertholet Flémale, & égala presque son maître en peu de tems. Il mourut à l'âge de 35 ans, l'an 1675. Les tableaux que l'on a de lui, entr'autres le Martyre de saint Denis, représenté dans le plafond de la collégiale de ce nom, à Liege, montrent qu'il auroit été un des premiers peintres de l'Europe, si la mort ne l'avoit moissonné dans un âge si peu avancé.

CARLOMADERNO, *voy.* MADERNO.

CARLOMAN, fils aîné de Charles Martel, & frere de Pepin le Bref, gouverna avec sagesse, & restitua à l'Eglise tout ce que son pere lui avoit enlevé. Il quitta le sceptre pour se faire moine du Mont-Cassin. Il s'étoit fait un nom dans le monde par sa valeur & ses vertus : il s'en fit un dans le cloître par sa vie humble & pénitente. Il mourut à Vienne en Dauphiné en 755. Son corps fut porté au Mont-Cassin, où il a été trouvé en 1628.

CARLOMAN, fils de Pepin le Bref, & frere de Charlemagne, fut roi d'Austrasie, de Bourgogne, & d'une partie de l'Aquitaine, en 768. Par sa mort arrivée en 771, Charlemagne devint maître de toute la monarchie françoise.

CARLOMAN, fils de Louis le Begue, & frere de Louis III, eut l'Aquitaine & la Bourgogne en partage, en 879. Ces deux princes, unis de cœur & d'intérêts, battirent souvent les Normands. Louis III étant mort en 882, Carloman devint seul roi de France, & mourut lui-même d'une blessure qu'un sanglier lui fit à la chasse en 884.

CARLOMAN, fils de Louis le Germanique, partagea le royaume de Baviere avec ses freres Louis & Charles. Il fut encore roi d'Italie & empereur. Il mourut en 880, sans laisser d'enfans de son épouse légitime.

CARLONE, (Jean) peintre Génois, né en 1590, mort à Milan en 1630, peignoit parfaitement le raccourci. Tout ce qui sortoit de son pinceau avoit

de la grandeur, de la force & la correction. Le plafond de l'Annonciade de Genes, ſur lequel il a repréſenté l'hiſtoire de la Vierge, eſt un très-beau morceau. Jean-Baptiſte, ſon frere, finit les ouvrages qu'il avoit laiſſés imparfaits. Celui-ci mourut en 1659. Cette famille a produit pluſieurs autres peintres & ſculpteurs.

CARLOS, (Don) fils de Philippe II, roi d'Eſpagne, parut dès ſon bas-âge violent dans toutes ſes paſſions. Son aïeul Charles-Quint ſe rendant à ſa ſolitude de S. Juſte, le vit un moment à Valladolid, en fut très-mécontent, & n'en augura rien de bon. Il déplut également à ſon pere par ſon caractere indocile, faux, hautain, & des vices qui annoncerent dès-lors des ſuites funeſtes. Il traita avec les rebelles de Hollande, & leur promit de partir dans quelque tems pour ſe mettre à leur tête. Il fit mettre dans la ruelle de ſon lit un coffre rempli d'armes à feu. Il ſe fit faire de petits piſtolets d'invention nouvelle, pour porter toujours ſur lui, ſans qu'on les pût voir; & il commanda à un fameux ouvrier François de lui faire, pour ſa chambre, une ſerrure à ſecret qui ne ſe pût ouvrir que par dedans. Philippe, inſtruit & alarmé des précautions qu'il prenoit, réſolut de s'aſſurer de ſa perſonne. L'ouvrier de cette ſerrure extraordinaire, trouva le moyen de l'ouvrir. Le roi entra pendant la nuit dans la chambre de Don Carlos. Le malheureux prince dormoit ſi profondément, que le comte de Lerme put ôter, ſans l'éveiller, les piſtolets qu'il tenoit ſous ſon chevet. Il alla s'aſſeoir enſuite ſur le coffre où étoient les armes à feu. Le prince, ayant été éveillé avec peine, s'écria qu'il étoit mort: le roi lui dit, *que tout ce qu'on faiſoit étoit pour ſon bien.* Mais Don Carlos, voyant qu'il ſe ſaiſiſſoit d'une caſſette pleine de papiers qui étoit ſous ſon lit, & qui contenoit des choſes étranges, entra dans un déſeſpoir ſi furieux, qu'il ſe jeta tout nud dans un braſier, que ſes gens avoient laiſſé allumé dans la cheminée, à cauſe du froid extrême qu'il faiſoit alors. Il fallut l'en tirer de force, & il parut inconſolable de n'avoir pas eu le tems de s'y étouffer. On démeubla d'abord ſa chambre, & pour tout meuble on n'y laiſſa qu'un méchant matelas à terre. Aucun de ſes officiers ne parut depuis en ſa préſence. On lui fit prendre un habit de deuil; il ne fut plus ſervi que par des hommes vêtus de même. Le roi ayant vu ſes deſſeins & ſes intelligences par les papiers dont il s'étoit ſaiſi, lui fit faire ſon procès, & il fut condamné à mort. On prétend qu'il ſe fit ouvrir les veines dans un bain; d'autres diſent qu'il fut empoiſonné ou étranglé. On place ſa mort le 24 juillet 1568. On a obſervé que cette année, ainſi que la nature du crime attribué à Don Carlos, ſont exprimés dans ce vers d'Ovide au *1er* livre des Métamorphoſes:

FILIUS ANTE DIEM PATRIOS INQUIRIT IN ANNOS.

Quelques auteurs ont cru que Philippe s'étoit porté à cette dure extrémité par la décou-

verte la plus accablante pour un roi, un mari & un pere. On dit qu'il découvrit que le prince aimoit & étoit aimé de la reine Eliſabeth : ce qu'il y a de certain, c'eſt que cette princeſſe mourut peu de tems après. M. de Thou, en parlant de la mort de Don Carlos, obſerve que « Philippe n'y donna les » mains, que lorſqu'il ſe fut » convaincu qu'il ne lui reſtoit » plus aucun moyen de corriger ſon fils & de ſauver l'é» tat; & que malgré tout cela » il lui eût conſervé la vie, ſi » le malheureux prince devenu » furieux par la découverte de » ſes crimes, ne ſe fût efforcé » en différentes manieres de ſe » tuer ſoi même; que Philippe, » avant la mort de l'infant, » rendit compte au grand & » ſaint pontife Pie V, des cir» conſtances accablantes où il » ſe trouvoit & de la conduite » qu'il croyoit devoir y tenir, » &c.; que le pape fit le plus » grand éloge du monarque, » &c ». On trouve tout cela écrit d'une maniere intéreſſante & bien détaillée, qui porte l'empreinte & qui inſpire la confiance de la vérité, dans le 43e livre de l'Hiſtoire de ce célebre préſident, tome 11, page 506 & ſuiv., édition de Geneve, 1620. L'abbé Nonotte obſerve que les détracteurs de Philippe ont bêtement marché à la ſuite de quelques poëtes & chanſonniers, & n'ont conſulté ni les faits connus, ni des hiſtoriens dignes de quelque croyance; obſervation qu'il prouve particuliérement par les fables répandues ſur la mort de Don Carlos. « Le premier au» teur François, dit-il, qui en » ait parlé, eſt un poëte qui » fit un millier de vers ſur » ce ſujet, & qui les adreſſa à » Henri III, pour l'engager à » venger la mort de la reine ſa » ſœur, qu'il ſuppoſoit avoir » été empoiſonnée après la » mort de Don Carlos. Son » imagination a été le flambeau » à la lueur duquel ont marché » nos faiſeurs de nouvelles, & » enſuite nos hiſtoriens » (*voyez* PHILIPPE II). L'abbé de St-Réal a donné l'*Hiſtoire de Don Carlos*; roman calomnieux, où l'auteur avance les faits les plus manifeſtement faux, pour dénigrer la mémoire de Charles-Quint & de Philippe; comme le remarque Bayle lui-même, article *Charles-Quint*, note *R*.

CARLOSTAD *ou* CAROLSTAD, (André-Rodolphe) dont le véritable nom étoit *Bodenſtein*, chanoine, archidiacre & profeſſeur de théologie à Wittemberg, donna le bonnet de docteur à Martin Luther, & lia amitié avec lui. Un jour qu'ils étoient à table, il paria, le verre à la main, qu'il renouvelleroit les opinions de Bérenger contre la préſence réelle. Il tint parole, il écrivit : mais il donna dans la plus grande des abſurdités, en diſant que ces paroles de Jeſus-Chriſt dans la Cene : *Ceci eſt mon corps*, ne ſe rapportoient pas à ce qu'il donnoit; mais qu'il vouloit ſeulement ſe montrer aſſis à table. C'étoit un fanatique bouillant & ſingulier. Il ſe livroit à tout le monde, & perſonne ne le vouloit. Il erra long-tems de ville en ville, perſuadant aux écoliers de mépriſer les ſciences, de ne s'attacher qu'à la

Bible, de brûler tous leurs livres & d'apprendre quelque métier. Il leur en donna l'exemple, en se faisant laboureur. Il fut le premier ecclésiastique d'Allemagne qui se maria publiquement. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de profanation. Ses disciples firent des oraisons propres pour ce mariage, & les chanterent à la Messe. La premiere commençoit ainsi : *O Dieu qui, après l'extrême aveuglement de vos prêtres, avez daigné faire la grace au bienheureux Carlostad d'être le premier qui ait osé prendre femme, sans avoir égard aux loix du Papisme; nous prions, &c.* Il se retira à Bâle après avoir vu Zuingle, & y mourut dans la misere en 1541. On a de lui beaucoup d'ouvrages de controverse, mépriſés des Catholiques & peu estimés des Protestans.

CARMAGNOLE, (François) fut ainsi appellé du lieu de sa naissance; d'abord réduit à garder les pourceaux, il parvint, de cette profession ignoble, à la dignité de général de Philippe Visconti, duc de Milan. Il soumit à l'obéissance de ce prince, Parme, Crémone, Bresse, Bergame, &c. Son mérite lui avoit acquis le commandement; l'envie l'en dépouilla. Carmagnole retiré chez les Vénitiens, & devenu général de leur armée, marcha contre son prince, & l'obligea à demander la paix. Ses services ne l'empêcherent point d'être traité comme un perfide. Ayant été battu dans un combat naval, on l'accusa de quelque intelligence avec l'ennemi; & sur cette accusation très-peu fondée, on lui coupa la tête en 1422. Son véritable crime étoit d'avoir traité les grands, d'orgueilleux dans la paix, & de lâches dans la guerre.

CARNÉADES, de Cyrene, fondateur de la troisieme académie, apôtre du pyrrhonisme comme Arcesilas, mais d'un pyrrhonisme plus raisonnable. Il admettoit des vérités constantes, inaltérables, fondées sur l'essence même de Dieu, mais obscurcies par tant de ténebres, que l'homme ne pouvoit démêler la vérité parmi les fausſetés dont elle étoit entourée. Il consentoit que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât sur rien d'une maniere affirmative. Les Stoïciens, & surtout Chrysippe, eurent en lui un adversaire redoutable; mais il les réfuta avec beaucoup de retenue, disposant son esprit à les combattre par une prise d'ellébore, & avouant que sans Chrysippe il n'auroit pas été ce qu'il étoit. Par une vaine envie de se faire remarquer, commune à tous ces vieux sages, il négligeoit le soin de son corps, & laissoit croître ses cheveux & ses ongles. Il faisoit semblant d'oublier de manger, & il falloit que sa servante lui mît les morceaux à la main, & souvent à la bouche. La morale lui parut préférable à la physique : aussi s'y appliqua-t-il davantage. Il avoit souvent à la bouche cette maxime, remarquable dans un païen, quoique très-inférieure à celles que l'Evangile établit sur l'amour de nos ennemis : *Si l'on savoit*, disoit-il, *qu'un ennemi vînt s'asseoir sur de l'herbe qui cacheroit un*

aſpic, on agiroit en mal-honnête homme ſi l'on ne l'en avertiſſoit pas, quand même notre ſilence ne pourroit pas être repris publiquement. Ayant ſu qu'Antipater, ſon antagoniſte, s'étoit détruit par le poiſon : *Qu'on m'en donne auſſi !* s'écria-t-il. — *Et quoi ?* lui dit-on. — *Du vin miellé*, répondit-il, ayant bientôt réprimé cette ſaillie de courage. Carnéades étoit ſur-tout fort éloquent. Les Athéniens ayant eté condamnés à payer cinq cents talens pour avoir pillé la ville d'Orope, ce philoſophe député à Rome parla avec tant de force, que Caton, ſe défiant des charmes de ſes diſcours : *Renvoyez*, dit-il, *ce Grec ; il ſemble que les Athéniens, en le chargeant de leurs affaires, aient voulu triompher de leurs vainqueurs.* Carnéades mourut âgé de 85 ans, la quatrieme année de la CLXIIe olympiade, la 129e avant J. C., regrettant fortement la vie. Il y eut à ſa mort une éclipſe de lune : *Comme ſi le plus bel aſtre après le ſoleil* (dit froidement le plat hiſtorien Diogene Laërce) *eût pris part à cette perte.*

CARNEIRO, (Antoine) Portugais, né à Fronteira, dans le dioceſe d'Elvas, chevalier & procureur de l'ordre de Calatrava, fut tréſorier de l'armée de Philippe II en Flandre, en 1585. Il eſt auteur *de l'Hiſtoire des guerres de Flandre depuis l'an 1559 juſqu'à l'an 1609*, Bruxelles, 1625, in-fol. en eſpagnol.

CARO, (Annibal) né à Citranova en Iſtrie en 1507, fut ſucceſſivement ſecrétaire de pluſieurs prélats, puis du duc de Parme, & enfin de Pierre-Louis Farneſe. Ce prince le députa vers Charles V, pour une commiſſion importante. Caro, auſſi bon négociateur que grand poëte, s'en acquitta avec ſuccès. Peu de tems après ſon retour en Italie, ſon maître ayant été tué par les Plaiſantins ſes nouveaux ſujets ; les cardinaux Alexandre & Ranuce, & le duc Octave Farneſe, ſe diſputerent Caro. Canonicats, prieurés, abbayes, commanderies même de l'ordre de Malte, tout lui fut prodigué. Il étoit trop heureux ; l'envie l'attaqua : mais ſon principal ennemi, ayant été convaincu d'erreurs capitales, fut condamné comme hérétique par le ſaint-office, & échappa difficilement aux peines qu'il méritoit. Caro, accablé d'infirmités & dégoûté du métier de courtiſan, quitta ſes protecteurs, & finit ſa vie dans l'étude & la retraite en 1566. Sa mémoire eſt encore chere aux gens-de-lettres d'Italie, par les excellentes productions dont il les a enrichis. Les principales ſont : I. Une traduction de l'*Enéide de Virgile*, en vers italiens, que la pureté & l'élégance du ſtyle, la fidélité & le choix des expreſſions ont fait mettre à la tête des ouvrages qui font le plus d'honneur à leur langue. L'édition la plus rare eſt celle de Veniſe, 1581, in-4°. Il y en a eu pluſieurs autres : une des meilleures eſt celle de Paris, 1765, 2 vol. in-8. II. Un recueil de ſes Poéſies, imprimé à Veniſe en 1584, in-4°. La langue Toſcane s'y montre dans toute ſa beauté. Les grands ſeigneurs, les gens-de-lettres firent ſur-tout un accueil favorable à ſes ſonnets.

On le compara à Pétrarque & à Bembo, & il soutint quelquefois le parallele. III. Des traductions de quelques auteurs sacrés & profanes, des Oraisons de S. Grégoire de Nazianze & de S. Cyprien, de la Rhétorique d'Aristote, des *Pastorales* de Longus, imprimées pour la premiere fois à Parme en 1786, in-4°, par les soins de M. le marquis de Breme, ambassadeur du roi de Sardaigne à Naples, qui étoit le possesseur du manuscrit: on a déja remarqué que les mœurs n'ont point gagné à la publication de cette traduction, &c. IV. Deux volumes de Lettres, regardées par les Italiens comme des modeles en ce genre. Elle furent imprimées à Venise, en 1582, in-4°; & elles ont reparu à Padoue en 1749, en 3 vol. in-8°, avec la Vie de l'auteur.

CARON, (Pierre) l'un des premiers imprimeurs de France, & connu des bibliographes pour avoir publié le premier ouvrage imprimé en françois; c'est une traduction de l'*Aiguillon de l'Amour divin*, de saint Bonaventure, Paris, 1474. L'art de l'imprimerie étoit cependant connu à Paris dès l'an 1469; mais le peu de livres, publiés pendant cet intervalle, ou étoient écrits en latin, ou sont restés inconnus. Cet imprimeur demeuroit, rue Quincampoix, & avoit pour enseigne & devise, un petit bois avec ces mots: *Au franc Bois*.

CAROUGE, *voyez* GRIS.

CARPENTIER, (Jean le) *voyez* CHARPENTIER.

CARPENTIER, (Pierre) prieur de Doncheri, né à Charleville en 1697, entra de bonne heure dans la congrégation de S. Maur. Des mécontentemens l'obligerent de passer dans l'ordre de Cluni. Il vécut à Paris sans être attaché à aucune maison, cultivant les lettres, & fouillant dans les archives & dans les bibliotheques. Il mourut au mois de décembre 1767. Il est auteur en partie de l'édition du *Glossaire de du Cange*, 6 vol. in-fol. & en entier du *Supplément* à ce Glossaire, 4 vol. in-fol., 1766: ouvrage plein de recherches & d'érudition. On a encore de lui: *Alphabetum Tironianum*, in-fol., 1747. Ce sont d'anciens monumens écrits en notes ou caracteres d'abréviation, que ce savant a publiés avec des remarques sur ces caracteres, dont Tiron, affranchi de Cicéron, passe pour être l'inventeur.

CARPI, (Jacques) tira son nom de Carpi dans le Modenois. Il s'appelloit Bérenger, & florissoit vers l'an 1522. Il fut un des restaurateurs de l'anatomie. On l'accusa d'avoir disséqué deux Espagnols en vie, pour approfondir davantage cette science. On avoit imputé le même crime à Erasistrate & à Hérophile. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'est réalisé dans ce siecle, & que tous les moyens employés pour rendre ces horreurs invraisemblables ou douteuses, n'ont fait que les constater davantage; mais c'est un siecle de philosophie: celui de Carpi ne l'étoit pas. Quoi qu'il en soit, Carpi fit plusieurs découvertes anatomiques, & fut un des premiers qui guérirent le mal vénérien par les frictions mercurielles. Ce secret lui acquit des richesses considérables. Nous avons de lui des

Commentaires sur l'Anatomie de Mundinus, imprimés en 1521, in-4°. Il est mort en 1550.

CARPOCRATE, hérétique du second siecle, contemporain de Basilide, étoit d'Alexandrie. Il enseignoit que J. C. n'étoit qu'un pur homme, fils de Joseph; que son ame n'avoit, au-dessus de celles des autres hommes, qu'un peu plus de force & de vertu; & que cette surabondance de graces lui avoit été accordée de Dieu, pour vaincre les démons qui avoient créé le monde. Il rejetoit l'Ancien-Testament, nioit la résurrection des morts, & soutenoit qu'il n'y a aucun mal dans la nature, & que tout dépendoit de l'opinion. Il laissa un fils, nommé Epiphane, qui fut héritier de ses erreurs. Les Adamites furent sectateurs de ses rêveries. Il eut plusieurs autres disciples, dont quelques-uns portoient des marques à l'oreille. Ils avoient des images de Jesus-Christ, qu'ils plaçoient à côté de celles de Pythagore, de Platon, d'Aristote, &c.

CARPZOVIUS *ou* CARPZOU; nom de plusieurs jurisconsultes & théologiens, dont les principaux font les articles suivans.

CARPZOVIUS, (Benoît) naquit dans le marquisat de Brandebourg, en 1565. Il se rendit habile dans la jurisprudence, fut professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller de l'électeur de Saxe. Il mourut en 1624, laissant quatre fils: Conrad, professeur en droit dans l'université de Wittemberg, & trois autres dont il est parlé dans les articles suivans.

CARPZOVIUS, (Benoît) né en 1595, & mort en 1666, passa pour celui qui a le mieux écrit sur la pratique d'Allemagne. Il professa avec distinction dans l'université de Wittemberg. Retiré à Leipsick sur la fin de ses jours, il abandonna la jurisprudence, pour s'appliquer entiérement à l'étude de l'Ecriture-Sainte.

CARPZOVIUS, (David-Benoît) frere du précédent, & ministre luthérien. On a de lui une *Dissertation sur les vêtemens sacrés des Hébreux*, 1655, in-4°. Elle offre beaucoup de recherches.

CARPZOVIUS, (Jean-Benoît) frere des deux précédens, & ministre luthérien. Il a laissé quelques ouvrages de controverse, & une dissertation *de Ninivitarum pœnitentiâ*, imprimée à Leipsick, 1640, in-4°. Il mourut en 1657 à Leipsick, où il avoit été professeur en théologie. Il laissa plusieurs enfans, entr'autres deux fils.

CARPZOVIUS, (Jean-Benoît) fils du précédent, naquit à Leipsick en 1639, & y mourut en 1699. Il s'est fait un nom par la version latine de plusieurs livres des Rabbins, & par beaucoup de Dissertations singulieres sur l'Ecriture-Sainte. On peut en voir la liste dans la *Bibliotheque sacrée du Pere le Long*.

CARPZOVIUS, (Frédéric-Benoît) conseiller de la ville de Leipsick sa patrie, fut utile à plusieurs savans d'Allemagne, & sur-tout aux auteurs des *Acta eruditorum*, commencés en 1682 par Othon Menke. Ses correspondances servirent beaucoup à enrichir ce journal. Il mourut en 1699, à 50 ans.

CARRACHE, (Louis) peintre célebre, né à Bologne en 1555, ne montra pas d'abord tout ce qu'il fut dans la ſuite. Cet homme, qui ſurpaſſa tous les peintres de ſon tems, auroit abandonné la peinture, s'il eût ſuivi les conſeils de ſon maître. Les chef-d'œuvres d'Italie réveillerent peu-à-peu ſon génie. Il s'attacha ſur-tout à la maniere du Correge, joignant les beautés de l'antiquité à la fraîcheur des ouvrages modernes, & oppoſant les graces de la nature aux afféteries du goût dominant. Ce fut par ſes conſeils qu'on établit à Bologne une académie de peinture, dont il fut le chef & le modele. Il pouvoit l'être, par ſon goût grand & noble, par ſa touche délicate, par ſa ſimplicité gracieuſe. L'hiſtoire de S. Benoît & celle de Ste. Cécile, qu'il peignit dans le cloître de S. Michel *in Boſco* à Bologne, forment une des plus belles ſuites qui ſoient ſorties de la main des hommes. Ce grand peintre mourut à Bologne en 1619.

CARRACHE, (Auguſtin) couſin du précédent, Bolonois comme lui, né en 1557, excella dans la peinture & la gravure. Il partagea ſon eſprit entre les arts & les lettres, éclairant les uns par les autres. Son habileté dans le deſſin lui faiſoit réformer ſouvent les défauts des tableaux qu'il copioit. Ce qui reſte de lui eſt d'une touche libre & ſpirituelle, ſans manquer de correction. Ses figures ſont belles & nobles, mais ſes têtes ſont moins fieres que celles d'Annibal ſon frere. Il mourut à Parme en 1602, à 43 ans. Il laiſſa un fils naturel, mort à 35 ans. Carrache a gravé très-agréablement & très-correctement pluſieurs morceaux au burin, d'après le Correge, le Tintoret, & d'autres grands peintres.

CARRACHE, (Annibal) frere du précédent, né en 1560. Ces deux peintres ne pouvoient vivre enſemble, ni ſéparément. La jalouſie les éloignoit l'un de l'autre; le ſang & l'habitude les réuniſſoient. Annibal, le plus illuſtre, ſaiſiſſoit dans l'inſtant la figure d'une perſonne. Ayant été volé dans un grand chemin avec ſon pere, il alla porter ſa plainte chez le juge, qui fit arrêter les voleurs ſur les portraits qu'il en deſſina. Il n'avoit pas moins de talent pour les caricatures; c'eſt-à-dire, pour ces portraits qu'on charge de mille ridicules, en conſervant pourtant la reſſemblance de la perſonne dont on veut ſe venger. Le Correge, le Titien, Michel-Ange, Raphaël, le Parmeſan furent ſes modeles. C'eſt dans leur école qu'il apprit à donner à ſes ouvrages cette nobleſſe, cette force, cette vigueur de coloris, ces grands coups de deſſin qui le rendirent ſi célebre. Sa galerie du cardinal Farneſe, chef-d'œuvre de l'art, & chef-d'œuvre trop peu récompenſé, eſt un des plus beaux morceaux de Rome. Le cardinal Farneſe crut bien payer cet ouvrage, achevé à peine en huit ans, en lui donnant cinq cents écus d'or. Annibal en tomba malade de chagrin; & cette triſteſſe, jointe aux maladies que lui avoient laiſſées ſes débauches, l'emporta en 1609, à 49 ans. Ses

tableaux principaux ſont à Bologne, à Parme, à Rome, à Paris, chez le roi & le duc d'Orléans. Ce grand maître laiſſa pluſieurs éleves dignes de lui, entr'autres le Guerchin, l'Albane, le Guide, le Dominiquin, le Bologneſe, &c.

CARRANZA, (Barthélemi) né en 1503, à la Mirande dans la Navarre, entra chez les Dominicains, & y profeſſa la théologie avec éclat. On l'envoya au concile de Trente, en 1545. Il y ſoutint, avec beaucoup de force & d'éloquence, que la réſidence des évêques étoit de droit divin. En 1554, Philippe II, roi d'Eſpagne, ayant épouſé la reine Marie d'Angleterre, mena avec lui Carranza, qui travailla de toutes ſes forces à rétablir la Religion catholique, & à extirper la proteſtante. Ce prince le nomma bientôt à l'archevêché de Tolede. Charles V, alors dans ſa retraite de S. Juſt, le fit appeller pour l'avoir auprès de lui dans ſes derniers momens. Quelque tems après, Carranza, accuſé de penſer comme Luther, fut arrêté par ordre du ſaint-office en 1559. Il dit aux deux évêques qui l'accompagnoient, lorſqu'il fut conduit à l'inquiſition : *Je vais en priſon au milieu de mon meilleur ami, & de mon plus cruel ennemi.* Ce propos ayant donné aux deux prélats de l'émotion : *Meſſieurs*, ajouta-t-il, *vous ne m'entendez pas ; mon grand ami, c'eſt mon innocence ; mon grand ennemi, c'eſt l'archevêché de Tolede.* Après huit ans de priſon, il fut conduit à Rome, où ſa captivité fut encore plus longue. On le jugea enfin en 1576, & on lui lut ſa ſentence. Elle portoit en ſubſtance, que quoiqu'il n'y eût point de preuves de ſon héréſie, il ne laiſſeroit pas de faire une abjuration ſolemnelle des erreurs qu'on lui avoit imputées. Carranza ſe ſoumit à ce décret. Il mourut la même année au couvent de la Minerve, après avoir proteſté, les larmes aux yeux, & prêt à recevoir ſon Dieu, qu'*il ne l'avoit jamais offenſé mortellement en matiere de foi ; & que néanmoins il reconnoiſſoit pour juſte la ſentence rendue ſur ce qui avoit été allégué, & prouvé contre lui.* Le peuple mépriſa les oppreſſeurs, & rendit juſtice à l'opprimé. Le jour de ſes funérailles, toutes les boutiques furent fermées comme dans une grande fête. Son corps fut honoré comme celui d'un ſaint. Grégoire XIII fit mettre ſur ſon tombeau une épitaphe, dans laquelle on parloit de lui, comme d'un homme également illuſtre par ſon ſavoir & par ſes mœurs, modeſte dans la proſpérité, & patient dans l'adverſité. Les principaux ouvrages de Carranza, ſont : I. *La Somme des Conciles, & des Papes depuis S. Pierre juſqu'à Jules III*, en latin, 1681, in-4°. : ouvrage qui peut ſervir d'introduction à l'hiſtoire eccléſiaſtique. II. *Traité de la réſidence des Evêques & des autres Paſteurs*, imprimé à Veniſe en 1547, in-4°. III. Un *Catéchiſme eſpagnol*, 1558, in-fol. approuvé d'abord par l'inquiſition, cenſuré enſuite, & abſous de toute cenſure par le concile de Trente en 1563. On lui attribue encore un *Traité de la patience.* Un homme qui avoit été ſi long-tems dans les priſons, pouvoit connoître cette

vertu. *Voyez* les principaux traits de sa vie dans le 4e. volume des *Mémoires du P. Niceron.*

CARRANZA, (Jerôme) natif de Séville, & chevalier de l'ordre du Christ en Espagne, étoit gouverneur de la province de Honduras en Amérique en 1589. Il a donné un livre de la pratique des armes, sous le titre de *Filosophia de las Armas*, St.-Lucar, 1582, in-4°., qui est recherché, parce qu'il est rare.

CARRARE, (François) d'une famille illustre d'Italie, qui s'étoit emparée de la souveraineté de Padoue, & qui en avoit été dépouillée par Mastin de l'Escale, seigneur de Vérone. Les Vénitiens la lui firent rendre en 1338. La reconnoissance devoit attacher pour toujours les Carrare à la république : cependant François Carrare, un des rejetons de cette famille, prit le parti du roi de Hongrie contre les Vénitiens ; & ce prince le contraignit de s'accommoder avec les républicains, dès qu'il put se passer de son secours. En 1370, il lui fit faire une treve, & en 1374, une paix désavantageuse. Il avoit attenté inutilement à la vie du doge & des principaux sénateurs : ses émissaires avoient été découverts & punis. Comptant peu sur le roi de Hongrie, il chercha d'autres alliés pour satisfaire la malignité de son cœur. Secondé du duc d'Autriche, du patriarche d'Aquilée & des Génois, il déclara la guerre aux Vénitiens, & s'empara de Chiozza après une vigoureuse résistance. Pour se venger de la perte qu'il avoit faite devant cette place, il fit passer par la main du bourreau deux des officiers qui s'étoient le plus distingués à la défense de la ville. Il reçut enfin la peine due à sa perfidie : enfermé dans Vicence, il fut obligé de se rendre prisonnier, & finit ses jours dans le château de Côme. Son fils François eut le bonheur de s'évader, rentra dans Padoue en 1390, & se réconcilia avec les Vénitiens, auxquels il jura une amitié éternelle, qu'il ne tarda pas à rompre. Les Vénitiens eurent le dessus. Son fils Jacques fut fait prisonnier dans Vérone. Lui-même fut obligé de se rendre à Galéas, général des Vénitiens, à cause du soulevement des Padouans contre lui. Ils furent amenés tous deux à Venise, avec un autre de ses fils, nommé François, qui avoit aussi été fait prisonnier. Les Vénitiens les firent condamner à mort, & décapiter dans la prison en 1405. Les deux François moururent dans le plus grand désespoir, & les bourreaux furent obligés de les assommer pour se défendre de leurs fureurs. Jacques mourut dans de grands sentimens de piété.

CARRÉ, (Louis) né en 1663, à Clofontaine dans la Brie, d'un bon laboureur, fut disciple du P. Malbranche qui se l'attacha, lui apprit les mathématiques & les principes de la métaphysique. L'académie des sciences se l'associa en 1697. Il mourut en 1711, avec toute la fermeté que donnent la philosophie & la Religion. On a de lui : 1. Un ouvrage sur le calcul intégral, sous ce titre : *Méthode pour la mesure des sur-*

faces, la dimenſion des ſolides, &c., 1700, in-4°. II. Pluſieurs Mémoires dans le recueil de l'académie. *Voyez* ſon éloge dans ceux de Fontenelle, & un extrait de cet éloge dans le 14e vol. des *Mémoires du P. Niceron.*

CARRELET, (l'abbé) docteur en théologie, & curé de la premiere paroiſſe de Dijon, joignit le zele à la ſcience, & s'acquit à juſte titre l'eſtime des honnêtes gens. Il mourut en 1766. On a de lui des *Œuvres ſpirituelles & paſtorales*, 1767, 6 vol. in-12, qui ſont recherchées.

CARRERA, (Pierre) prêtre Sicilien, fort habile aux échecs, a donné un Traité italien ſur ce jeu, 1617, in-4°, recherché des curieux. On a encore de lui : I. Une ſavante *Hiſtoire de Catane*, en italien, 1639-1641, 2 vol. in-folio. II. *Deſcriptio Ætnæ, lib. III.* III. *Monumentorum hiſtoricorum urbis Catanæ, lib. IV.* IV. *Diſſertations ſur des Médailles antiques*, en latin. Ces trois derniers ouvrages ſe trouvent dans la collection de Muratori. Il mourut à Meſſine en 1687, à 76 ans.

CARRIERA, (Roſalba) célebre par ſon talent pour la peinture dans l'école de Veniſe, née en 1672, morte en 1761, & ſelon d'Argenville, en 1757, réuſſit ſupérieurement dans le portrait. Ses paſtels ſont connus de toute l'Europe : elle a traité la miniature dans un goût nouveau, qui lui donne une expreſſion ſinguliere.

CARRIÈRES, (Louis de) né à Angers, entra dans la congrégation des Peres de l'Oratoire, où il remplit divers emplois. Il mourut à Paris en 1717, dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme ſavant & modeſte. L'Ecriture-Sainte fut ſa principale étude : nous avons de lui un *Commentaire littéral, inſéré dans la traduction françoiſe, avec le texte latin à la marge*, en 24 vol. in-12, imprimé à Paris depuis 1701 juſqu'en 1716. On en donna une nouvelle édition in-4°, en 6 vol. avec des cartes & des figures, en 1750; & une autre en 10 vol. in-12, Toulouſe, 1788. Ce Commentaire ne conſiſte preſque que dans pluſieurs mots adaptés au texte, pour le rendre plus clair & plus intelligible. Ces courtes phraſes ſont diſtinguées du texte par le caractere italique. Il s'eſt ſervi de la traduction de M. de Sacy. Il a eu beaucoup de ſuccès, & il eſt d'une utilité journaliere. *Voyez* VENCE.

CARRION, (Louis) ſavant & laborieux littérateur flamand, né à Bruges vers 1547, enſeigna le droit à Bourges & à Louvain, où il fut chanoine & préſident du college des bacheliers en droit, & mourut le 23 juin 1595. Il donna des éditions de Valerius Flaccus, de Salluſte, de Cenſorin, d'Aulugelle, &c. On a encore de lui : I. *Antiquarum lectionum commentarii, in quibus varia ſcriptorum veterum loca ſupplentur & corriguntur*, Anvers, 1576. II. *Emendationum & obſervationum libri duo*, Paris, 1583, in-4°; idem dans le *Lampas critica* de Gruterus, tome 3e.

CARSILLIER, (Jean-Baptiſte) de Mante, avocat au parlement de Paris, mort en 1760, ſe diſtingua dans le bar-

reau & ſur le Parnaſſe. On a de lui : I. Quelques Mémoires ſur des affaires particulieres. II. Des pieces de vers en latin & en françois : la plus connue eſt ſa *Requête au Roi pour le Curé d'Antoin, contre le Curé de Fontenoi*, 1745, in-12. III. *Etrennes des Auteurs*, en vers, 1744, in-12. Sa poéſie eſt foible.

CARSUGHI, (Rainier) Jéſuite, né en 1647 à Citerna, petite ville de la Toſcane, laiſſa de bonnes Epigrammes, & un poëme latin ſur l'*Art de bien écrire*, recommadable par les graces du ſtyle & par la juſteſſe des regles. Cet ouvrage, publié à Rome in-8°, 1709, peut tenir lieu d'une rhétorique. Carſughi mourut en 1709, provincial de la province Romaine.

CARTALO, Carthaginois, fut envoyé à Tyr pour y offrir des dépouilles à Hercule, dont il étoit grand-prêtre. A ſon retour, il trouva Carthage aſſiégée par ſon pere Maſée, qui en avoit été banni injuſtement. Il paſſa au travers de ſon camp, mais ſans le ſaluer. Maſée, piqué de cette marque de mépris, le fit attacher ſur une croix, où il expira.

CARTE, (Thomas) né à Clifton le 23 août 1686, épouſa le parti de la maiſon de Stuart, & ne put voir d'un œil tranquille la maiſon de Brunswick monter ſur le trône. Pour éviter les tracaſſeries qu'on auroit pu lui ſuſciter, il paſſa en France, & ſe fit connoître à Paris, ſous le nom de *Philips*. La reine Caroline qui favoriſoit les gens-de-lettres, ayant vu ſon projet de l'édition de l'*Hiſtoire* de M. de Thou, ménagea ſon retour en Angleterre ; & pour favoriſer l'exécution de cet ouvrage, on le déchargea de toutes les impoſitions qui ſe levent en Angleterre ſur le papier & l'imprimerie, tant on avoit à cœur l'impreſſion de cet ouvrage qui eſt ſi favorable aux erreurs de ce tems ; l'édition parut en 1733, 7 vol. in-fol. Carte mourut à Caldecothouſe, le 2 avril 1754. Outre l'édition de de Thou, il eſt auteur des ouvrages ſuivans : I. *Hiſtoire générale d'Angleterre, depuis l'an 1216 juſqu'en 1654*, Londres, 1747-1755, 4 vol. in-folio, en anglois. Il y releve beaucoup de fautes échappées à Rymer, & à Rapin de Thoyras. II. *Vie de Jacques, duc d'Ormond*, Londres, 1735, 3 vol. in-fol., en anglois. On y trouve un recueil de Lettres écrites par les rois Charles I & Charles II, le duc d'Ormond, & d'autres perſonnes diſtinguées durant les troubles de la Grande-Bretagne. Il a donné ces Lettres à part, Londres, 1738, 2 vol. in-8°.

CARTEIL, (Chriſtophe) capitaine Anglois, natif du pays de Cornouaille, porta les armes dès l'âge de 22 ans, en 1572. Il s'acquit beaucoup de réputation dans ce métier, & fut fort eſtimé de l'illuſtre Boiſot, grand-amiral des Provinces-Unies. En 1582, le prince d'Orange & les états des Provinces-Unies lui donnerent la conduite de la flotte qu'ils envoyerent en Moſcovie. Lorſque Carteil fut repaſſé en Angleterre, la reine Eliſabeth l'envoya avec François Drack dans les Indes-Occidentales, où ils prirent les villes de St-Jacques, de

Carthagene & de St-Auguſtin. Les ennemis même y admirerent la prudence & la conduite de Carteil, & ils avouerent qu'ils n'avoient jamais vu la diſcipline militaire ſi bien obſervée, que dans les troupes qu'il commandoit. Après beaucoup d'heureux ſuccès, il vint mourir à Londres en 1593.

CARTELETTI, (François-Sébaſtien) précéda le Taſſe dans la carriere périlleuſe de l'Epopée, par un *Poëme* en italien, ſur le martyre de ſainte Cécile. Quelques louanges que lui ait données le Taſſe lui-même dans un Sonnet, les gens de goût placent cet ouvrage au rang des plus médiocres. Il a été imprimé pluſieurs fois; mais l'édition la plus eſtimée eſt celle de Rome, augmentée & corrigée, en 1598, in-12.

CARTENI, (Pierre de) Carme du couvent de Valenciennes, a publié des ouvrages myſtiques, remarquables par leur ſingularité, & qui peuvent fort bien ſervir de pendant à ceux du Dominicain Pierre Doré, ſon contemporain. Tels ſont: I. *Les voyages du Chevalier errant de la Grace, qui diviſe ſa narration en 3 parties.* A la premiere, il récite la vie qu'il a menée, en ſuivant Folie & Volupté; à la ſeconde, comme il fut conduit au château de Pénitence, & au palais de Vertu; dans la troiſieme, ſe liſent les beaux ſermons que lui fit le bon hermite, Entendement. II. *Les quatre Noviſſimes, ou Fins dernieres de l'Homme*, &c., Anvers, 1573. Il y a eu pluſieurs éditions de cet ouvrage, poſtérieures à celle-ci, dont quelques-unes accompagnées de très-belles gravures. On trouve à la fin de tout, *la querelle de l'ame damnée avec ſon corps*, &c. Elle a été fort eſtimée en ſon tems.

CARTER, (François) membre de la ſociété des Antiquaires de Londres, s'eſt fait connoître par un *Voyage de Malaga à Gibraltar*, en anglois, 1776, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1778, avec un recueil ſéparé de planches. Il eſt mort le 1 août 1783.

CARTIER *ou* QUARTIER, (Jacques) de St-Malo, découvrit en 1554 une grande partie du Canada. Il fit ſon voyage ſous les auſpices de François I, qui diſoit plaiſamment: « Quoi! » le roi d'Eſpagne & celui de » Portugal partagent tranquil- » lement entr'eux le nouveau » Monde ſans m'en faire part! » Je voudrois bien voir l'ar- » ticle du teſtament d'Adam, » qui leur legue l'Amérique ». Le baron de Lévi, dès l'an 1518, avoit découvert une partie du Canada. Cartier fit plus que de découvrir; il viſita tout le pays avec beaucoup de ſoin, & laiſſa une *Deſcription* exacte des iſles, des côtes, des ports, des détroits, des golfes, des rivieres, des caps qu'il reconnut, donnée au public ſous ce titre: *Diſcours du voyage fait par le capitaine J. Cartier aux terres neuves de Canada, ou Nouvelle France*, Rouen, 1598, in-8°. Nos marins ſe ſervent encore aujourd'hui de la plupart des noms qu'ils donna à ces différens endroits.

CARTIER, (Dom Gall) Bénédictin de l'abbaye d'Ettenmunſter, natif de Strasbourg, mort le 17 avril 1777, eſt auteur de pluſieurs ouvrages, par-

mi lesquels on distingue sa *Philosophia eclectica*, Ausbourg, 1756. *Voyez* l'art. BOUGEANT.

CARTISMANDA, reine de Brigantes en Angleterre, sous l'empire de Claude, embrassa avec ardeur le parti des Romains, vers l'an de J. C. 43. Elle quitta Venusius, son premier mari, pour épouser son grand-écuyer. Ce mariage mit la division dans le royaume; les uns étoient pour le mari chassé, & les autres pour la reine. Venusius assembla une puissante armée, chassa à son tour cette princesse, & l'eût prise, sans l'aide des Romains, qui, sous prétexte de la secourir, se rendirent maîtres de son état.

CARTOUCHE, *voyez* l'article MANDRIN, où nous parlons en passant de ce scélérat.

CARTWRIGHT, (Christophe) ministre Anglican, né à Yorck en 1602, mort en 1658, laissa des ouvrages estimés des hébraïsans. Les principaux sont: *Electa Targunico Rabbinica in Genesim*, Londres, 1648, in-8°, & *in Exodum*, 1653, in-8°.

CARTWRIGHT, (Thomas) pasteur à Anvers & à Middelbourg, ensuite curé de Warwick, mort en 1603, est auteur, I. d'une *Harmonie évangélique*; II. d'un *Commentaire sur les Proverbes de Salomon*, Leyde, 1617, in-4°, & *sur l'Ecclésiaste*, Londres, 1604, in-4°. Il a fait quelques autres ouvrages estimés. Avant d'être curé de Warwick, il avoit été professeur de théologie à Cambridge; mais il fut destitué de sa chaire, & ensuite mis en prison, à cause de ses emportemens & des séditions qu'il occasionnoit en faveur du presbytéranisme. Cette correction le rendit plus circonspect dans la suite.

CARTWRIGHT, (Guillaume) né à Northway en Glocestershire en 1611, souschantre de l'église de Salisbury, se fit un nom par son talent pour la chaire, qu'il sut allier avec son goût pour le théâtre, ce qui n'est pas rare chez les prédicans. Il mourut en 1643. Outre des *Sermons* qu'il a publiés, il a fait des poésies grecques, latines, angloises, parmi lesquelles se trouvent des comédies & des tragi-comédies, Londres, 1651, in-8°.

CARVAJAL, (Jean de) évêque de Placentia, d'une famille illustre d'Espagne, s'acquit une très-grande réputation par son habileté & par ses succès dans vingt-deux légations. Il fut honoré du chapeau de cardinal, & mourut à Rome en 1469, à 70 ans.

CARVAJAL, (Bernardin de) fut successivement évêque d'Astorga, de Badajoz, de Carthagène, de Siguenza & de Placentia. Alexandre VI le fit cardinal en 1493. Il fut envoyé en Espagne & en Allemagne, & mourut évêque d'Ostie & doyen du sacré college, en 1522, à 67 ans.

CARVAJAL, (Laurent de) conseiller du roi Ferdinand & de la reine Isabelle, mort du tems de Charles-Quint, a laissé des *Mémoires de la vie de Ferdinand & d'Isabelle*, en espagnol. Quoiqu'ils ne soient pas toujours exacts, ils sont bien préférables pour la vérité des faits & la sagesse des réflexions, à la Vie de Ferdinand, donnée par l'abbé Mignot.

CARVALHO D'ACOSTA, (Antoine) naquit à Lisbonne en 1650, avec les diſpoſitions les plus heureuſes. S'étant adonné à l'étude des mathématiques, à l'aſtronomie & à l'hydrographie, il entreprit la *Deſcription topographique de ſa patrie*. Il viſita tout le Portugal avec un très-grand ſoin, ſuivant le cours des rivieres, traverſant les montagnes, & examinant tout de ſes propres yeux. Cet ouvrage, le meilleur qu'on ait ſur cette matiere, eſt en 3 vol. in-fol., qui parurent depuis 1706 juſqu'en 1712. On y trouve l'hiſtoire des lieux principaux, les hommes illuſtres qui y ont pris naiſſance, les généalogies des principales familles, les curioſités naturelles, &c. On a encore de cet auteur un *Abrégé de Géographie*, & une *Méthode d'Aſtronomie*. Le Portugal le perdit en 1715. Il mourut ſi pauvre, qu'on fut obligé de payer les frais de ſon enterrement.

CARVALHO, *voyez* POMBAL.

CARVILIUS MAXIMUS, (Spurius) capitaine Romain, célebre par ſes vertus & ſa bravoure, fut conſul avec Papirius Curſor, l'an 293 avant J. C. Il prit Amiterne, tua 2800 hommes, fit 4000 priſonniers, & ſe rendit maître de Cominium, Palumbi, Herculanum, & d'autres places. De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe.

CARVILIUS, fils du précédent, auſſi conſul, paſſe pour le premier Romain qui répudia ſa femme, vers l'an 231 avant J. C. D'autres attribuent cette innovation à Carvilius Ruga.

CARUS, (Marcus-Aurelius) né à Narbonne, d'une famille originaire de Rome, vers l'an 230, s'éleva par ſon mérite aux premieres dignités militaires, & fut élu empereur à la mort de Probus, en 282. Il défit les Sarmates & les Perſes, & nomma Céſars ſes deux fils Carin & Numérien. Il mourut frappé de la foudre à Ctéſiphonte, en 283, après ſeize mois de regne. Les grandes qualités qu'il montra, n'étant encore que particulier, & les belles actions qu'il fit étant empereur, lui ont acquis une place honorable dans l'hiſtoire. Il avoit cultivé les belles-lettres & la politique. Son premier ſoin, en montant ſur le trône, fut de venger la mort de ſon prédéceſſeur. Il fit punir ſes aſſaſſins & veilla à la ſûreté publique. Ses conquêtes en Perſe lui mériterent le titre de *Perſique*. Après ſa mort, les Romains le mirent au rang de leurs dieux.

CARUSIUS *ou* CARUSO, (Jean-Baptiſte) ſavant hiſtoriographe de Palerme, conſacra toutes ſes veilles à la recherche des monumens hiſtoriques de la Sicile, & s'acquit un droit à la reconnoiſſance de ſes concitoyens. Il publia d'abord : *Hiſtoriæ Saraceno-Siculæ varia monumenta*, qui trouverent place dans la collection de Muratori ; il donna enſuite plus d'étendue à cet eſſai, & publia : *Bibliotheca hiſtorica regni Siculi*, Palerme, 1720-1723, 3 vol. in-folio ; cet ouvrage avoit été commencé par Antoine Amici & Michel de Giudice. Il donna enſuite ce même ouvrage refondu & augmenté en italien ſous le titre

de *Memorie Iſtoriche dioi Sicilia*, Palerme, 1745, 3 vol. in-fol. Ce laborieux compilateur mourut vers 1750.

CARY, (Félix) de l'académie de Marſeille, ſa patrie, naquit en 1699 d'un libraire diſtingué dans ſa profeſſion, & mourut le 15 décembre 1754. Ses *Diſſertations ſur la fondation de la ville de Marſeille; ſur l'Hiſtoire des Rois du Boſphore Cimmerien, & ſur Lesbonax, philoſophe de Mytilene*, Paris, 1744, in-12, & ſon *Hiſtoire des Rois de Thrace & du Boſphore par les médailles*, Paris, 1752, in-4°, ſont dignes d'un ſavant. L'auteur étoit homme d'eſprit & d'érudition. Il a fait beaucoup plus d'honneur à l'académie de Marſeille, que certains verſificateurs froids, qui ont eu cependant plus de réputation que lui.

CARY, *voyez* FALKLAND.

CARYBDE & SCYLLA, ſont deux noms célebres dans la mythologie & la géographie. On dit que Carybde étoit une femme adonnée à la rapine. Ayant volé des bœufs à Hercule, elle fut foudroyée par Jupiter, & précipitée dans la mer de Sicile, où on dit qu'elle retient ſa premiere rapacité. SCYLLA, fille de Phorcus, ayant abuſé de ſon talent dans l'art de préparer des poiſons, fut changée en rocher, & les mugiſſemens des flots qui y viennent ſe briſer, fit feindre aux poëtes qu'elle étoit entourée de chiens furieux & de loups hurlans ſans ceſſe. Ces deux écueils ſont fort voiſins, & à l'oppoſite l'un de l'autre, dans le détroit de Sicile; de ſorte qu'il eſt très-difficile de les éviter tous deux à la fois, ce qui eſt exprimé par ce vers:

Incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdin.

Voyez-en une belle deſcription dans le 3e livre, Vers 420e de l'Enéide de Virgile. On applique quelquefois à des dilemmes, dont l'alternative eſt également embarraſſante:

Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis Obtinet.

CASA, (Jean de la) *voyez* CASE.

CASALANZE, *voyez* JOSEPH CALASANCE.

CASALIUS, (Jean-Baptiſte) ſavant antiquaire de Rome, du dix-ſeptieme ſiecle, publia beaucoup de diſſertations, toutes plus ſavantes les unes que les autres: I. *De ritibus veterum Ægyptiorum*, Rome, 1644, in-4°; Francfort, 1681: cet ouvrage, quoique peu volumineux, renferme des choſes curieuſes. II. *De ritu Nuptiarum veterum.* III. *De Tragœdia & Comœdia.* IV. *De tricliniis, conviviis & teſſeris veterum.* V. *De Thermis.* VI. *De inſignibus*, &c., dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius. Mais l'ouvrage qui a ſur-tout établi ſa réputation, eſt intitulé: *De Urbis & Romani olim imperii ſplendore*, Rome, 1650, in-fol.

CASANATE, (Jerôme) né à Naples en 1620, & mort le 3 mars 1700, fut créé cardinal par le pape Clément X en 1673. Innocent XII qui connoiſſoit ſa ſcience & ſon amour pour les lettres, le nomma bibliothécaire du Vatican. L'abbé Zacagni donna ſous ſa direction un *Recueil d'ouvrages anciens manuſcrits*, Rome, 1698. Caſanate

ſanate laiſſa par ſon teſtament ſa bibliotheque au couvent de la Minerve des Dominicains à Rome, à condition qu'elle ſeroit publique, avec 4000 écus romains de revenu pour l'entretien de cette bibliotheque. On y voit ſa ſtatue en marbre.

CASANATE, (Marc-Antoine-Alegre de) carme d'Aragon, mort en 1658, eſt auteur de pluſieurs ouvrages; le plus conſidérable eſt *le Paradis de la gloire du Carmel*, Lyon, 1639, in-folio; c'eſt une bibliotheque des auteurs carmes. On lui reproche d'y avoir fait entrer des écrivains étrangers à ſon ordre, pour groſſir ſon hiſtoire d'un plus grand nombre d'hommes illuſtres.

CASA-NOVA, (Marc-Antoine) poëte latin de Rome, mort en 1527, s'eſt diſtingué dans le genre épigrammatique, auquel le portoit ſon humeur ſatyrique & plaiſante. Il ſe forma ſur Martial, & en prit le ſtyle vif & mordant. Catulle fut ſon modele dans les vers qu'il compoſa pour les hommes illuſtres de l'ancienne Rome. Ses éloges firent honneur également à ſon eſprit & à ſon caractere. On trouve ſes poéſies dans les *Deliciæ Poëtarum Italorum.*

CASAS, (Barthélemi de las) né à Séville en 1474, ſuivit dès l'âge de 19 ans Antoine de las Caſas ſon pere, qui paſſoit dans les Indes avec Chriſtophe Colomb en 1493. De retour en Eſpagne, il fut eccléſiaſtique & curé. Il quitta ſa cure & ſa patrie, pour aller travailler au ſalut des Indiens. Il revint quelque tems après en Europe pour porter les plaintes des Indiens contre les Eſpagnols aux pieds de Charles V. L'affaire fut diſcutée dans le conſeil, & fut ſuivie de pluſieurs réglemens favorables aux Indiens. Le docteur Sepulveda ayant entrepris de juſtifier les Eſpagnols, Las Caſas, devenu évêque de Chiapa, lui oppoſa ſon traité intitulé: *La deſtruction des Indes*, plein de détails qui font frémir l'humanité, mais où l'on apperçoit par-tout l'eſprit exagérateur; auſſi cet ouvrage ne termina-t-il pas ſon différend avec Sepulveda. Dominique Soto, confeſſeur de l'empereur, en fut nommé pour examiner cette affaire. Las Caſas mit toutes ſes raiſons par écrit, pour être envoyées à Charles V; mais ce prince ayant balancé les différens rapports, ne décida rien. L'évêque de Chiapa revint en Eſpagne en 1551, après s'être ſignalé pendant 50 ans en Amérique, par ſon zele & par les vertus épiſcopales. Robertſon, dans ſon *Hiſtoire de l'Amérique*, le repréſente comme un homme inquiet & mécontent. Le P. Charlevoix, qui dans l'*Hiſtoire de Saint-Domingue* en fait le plus grand éloge, remarque qu'*il avoit l'imagination trop vive, & qu'il s'en laiſſoit trop dominer* (L. 5, ann. 1515). *Il faut convenir*, dit-il ailleurs, *qu'il regne dans ſon ouvrage un air de vivacité & d'exagération qui prévient contre lui. Il n'a pas ſu dégager la vérité, des couleurs que la prévention, la haine, l'intérêt, l'amitié, l'engagement, un zele ou trop amer ou trop ardent peuvent lui donner* (L. 6, ann. 1547). Marmontel voulant en faire le héros de ſon poëme des *Incas*, en fait un homme

ridiculement vain, un imbécille ; mais cette mal-adreſſe ne déshonore que le romancier. Des écrivains plus judicieux ont obſervé que ſa charité n'étoit pas toujours conſéquente, & que tandis qu'il travailloit avec une ardeur qui tenoit de l'enthouſiaſme, à la liberté des Indiens, il employoit tout ſon crédit à aſſervir les negres. Il mourut à Madrid en 1566, âgé de 92 ans. Il s'étoit démis de ſon évêché entre les mains du pape, peu de tems auparavant. L'ordre de S. Dominique, dans lequel il étoit entré en 1522, lui doit pluſieurs établiſſemens dans le Pérou. Outre ſon *Traité de la deſtruction des Indes*, on en a pluſieurs autres contre Sepulveda. L'édition eſpagnole de Séville, 1551, 5 parties en 1 vol. in-4°, caractere gothique, eſt plus eſtimée que les éditions ſuivantes en caractere ordinaire. Voici le jugement que les Encyclopédiſtes, qu'on peut bien citer quand ils parlent en faveur des Eſpagnols, portent de cet ouvrage. « On ſeroit tenté de » croire que l'auteur a voulu » pallier les crimes de ſes compatriotes en les rendant abſolument incroyables,... c'eſt » une exagération groſſiere, » & voici pourquoi ce Las Caſas a tant exagéré : il vouloit » établir en Amérique un ordre » ſémi-militaire, ſémi-eccléſiaſtique, enſuite il vouloit être » grand-maître de cet ordre, » & faire payer aux Américains un tribut prodigieux en » argent : pour convaincre la » cour de l'utilité de ce projet, » qui n'eût été utile qu'à lui » ſeul, il portoit le nombre des » Indiens égorgés à des ſommes » innombrables ». On ne doit point oublier un ouvrage latin auſſi curieux que rare, ſur cette queſtion : « Si les rois ou les » princes peuvent en conſcience, par quelque droit, » ou en vertu de quelque titre, » aliéner de la couronne leurs » citoyens & leurs ſujets, & » les ſoumettre à la domination » de quelque ſeigneur particulier » ; Tubinge, 1625, in-4°. L'auteur y diſcute pluſieurs points très-délicats & très-intéreſſans, touchant les droits des ſouverains & des peuples. Il examine ſi les rois peuvent aliéner des provinces & des villes, faire des ceſſions, des échanges, &c., & ſoutient la négative. Mais outre que la deſtinée générale des nations a preſcrit contre cette opinion ; la contraire, fût-elle fauſſe, concourt à remplir le plan éternel des révolutions ſucceſſives qui doivent agiter tous les empires de la terre, les changer, les réformer, en faire la matiere d'une viciſſitude & d'une inconſiſtance bien digne de fixer les regards & les réflexions profondes d'une philoſophie chrétienne. « Souvenez-vous, » diſoit le célebre Boſſuet à » ſon auguſte éleve, que ce » long enchaînement de cauſes » particulieres qui font & défont les empires, dépend des » ordres ſecrets de la divine » Providence ; Dieu tient du » haut des cieux les rênes de » tous les cœurs en ſa main : » tantôt il retient les paſſions, » tantôt il leur lâche la bride, & » par-là il remue tout le genre-» humain.... C'eſt lui qui pré-» pare les effets dans les cauſes » les plus éloignées, & qui

» frappe ces grands coups, » dont le contre-coup porte ſi » loin. Quand il veut lâcher » le dernier, & renverſer les » empires, tout eſt foible & » irrégulier dans les conſeils. » L'Egypte autrefois ſi ſage, » marche enivrée, étourdie & » chancelante, parce que le » Seigneur a répandu l'eſprit de » vertige dans ſes conſeils; elle » ne ſait plus ce qu'elle fait, » elle eſt perdue.... Par-là ſe » vérifie ce que dit l'Apôtre, » que *Dieu eſt heureux & le ſeul* » *puiſſant Roi des rois, & Sei-* » *gneur des ſeigneurs*. Heureux, » dont le repos eſt inaltérable, » qui voit tout changer ſans » changer lui-même ; & qui » fait tous les changemens par » un conſeil immuable ; qui » donne, & qui ôte la puiſ- » ſance : qui la tranſporte d'un » homme à un autre, d'un peu- » ple à un autre, pour montrer » qu'ils ne l'ont tous que par » emprunt, & qu'il eſt le ſeul » en qui elle réſide naturelle- » ment ». La *Relation de la deſtruction des Indes* a été traduite en françois en 1697, par l'abbé de Bellegarde. On en a auſſi une traduction latine à Francfort, 1598, in-4°.

CASAS, (Chriſtophe de las) Eſpagnol, mort l'an 1576, eſt auteur d'un Dictionnaire italien-eſpagnol, intitulé : *Vocabulario de las dus Linguas Toſcana y Caſtellana*, Séville, 1583, in-4°. Jules Camille, Italien, en a donné une édition augmentée.

CASATI, (Paul) né à Plaiſance en 1617, entra jeune chez les Jéſuites. Après avoir enſeigné à Rome les mathématiques & la théologie, il fut envoyé en Suede à la reine Chriſtine, qu'il acheva de déterminer à embraſſer la Religion catholique. Il mourut à Parme, en 1707, à l'âge de 91 ans, laiſſant pluſieurs ouvrages en latin & en italien. Les principaux ſont : I. *Vacuum proſcriptum*, Genes, 1649. II. *Terra machinis mota*, Rome, 1668, in-4°. III. *Mechanicorum libri octo*, Lyon, 1684, in-4°. IV. *De igne Diſſertationes*, 1686 & 1695, 2 part. in-4°; la premiere à Veniſe, & la deuxieme à Parme ; eſtimées. V. *De Angelis diſputatio theologica*, Plaiſance, 1703. VI. *Hydroſtaticæ Diſſertationes*, Parme, 1695. VII. *Opticæ diſputationes*, Parme, 1705. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il fit ce traité d'optique à 88 ans, étant déjà aveugle. Sa mort cauſa des regrets aux ſavans & aux gens de bien. On voit dans ſes ouvrages de phyſique beaucoup de recherches & d'expériences, & pluſieurs bonnes vues.

CASAUBON, (Iſaac) né à Geneve en 1559, d'un miniſtre proteſtant, profeſſa d'abord les belles-lettres dans ſa patrie, & enſuite la langue grecque à Paris. Henri IV lui confia la garde de ſa bibliotheque en 1603. Jacques I, roi d'Angleterre, l'appella après la mort de ce prince, & le reçut d'une maniere diſtinguée. Il mourut en 1614, & fut enterré à l'abbaye de Weſtminſter. Il affecta toujours de montrer un eſprit de paix dans les querelles de la religion, mais pour avoir voulu plaire aux Catholiques & aux huguenots, il ne fut agréable ni aux uns ni aux autres. Un de ſes fils s'étant fait capucin, alla lui demander ſa bénédiction : *Je te la donne*

de bon cœur, lui dit ſon pere. *Je ne te condamne point ; ne me condamne pas non plus : nous paroîtrons tous deux au tribunal de Jeſus-Chriſt.* Ce propos tomboit à faux, les Catholiques ne *condamnent* perſonne : mais ils croient à l'Evangile qui ne veut qu'une foi & qu'une Egliſe. Etant allé en Sorbonne, on lui dit : *Voilà une ſalle où l'on diſpute depuis quatre cents ans.* — *Qu'y a-t-on décidé ?* demanda-t-il ſur le champ. On voit par ces réponſes que Caſaubon étoit plutôt porté à l'indifférence pour toutes les religions, qu'il ne penchoit pour le Calviniſme ; indifférence qui eſt l'effet naturel de l'abandon de la vraie Religion, dans des gens qui ont le ſens aſſez droit pour apprécier les ſectes. On a de lui : I. Des Commentaires ſur pluſieurs auteurs, Théophraſte, Athénée, Strabon, Polybe, Polien, &c. On remarque dans tous une littérature immenſe, des vues nouvelles ſur pluſieurs paſſages mal-entendus. II. *De Libertate Eccleſiaſtica*, 1607, in-8°, imprimé juſqu'à la page 264, parce que le différend avec Veniſe ayant été accordé, Henri IV en fit diſcontinuer l'impreſſion. Ce fragment ſe trouve avec ſes *Lettres*, Roterdam, 1709, in-fol. III. Des *Exercitations ſur les Annales de Baronius*, Londres, 1614, in-fol., qui ſont très-mauvaiſes. Il ne pouſſe ſon examen que juſqu'aux trente-quatre premieres années, & on a dit avec raiſon, qu'*il n'avoit attaqué l'édifice du cardinal que par les girouettes.* Le Clerc le blâme d'avoir écrit ſur des matieres qu'il n'entendoit pas aſſez, & qu'il n'étoit plus tems d'étudier dans ſes vieux jours. IV. Des *Lettres* déjà citées. Elles ſont intéreſſantes par bien des particularités, & ſur-tout par la modeſtie & la candeur qui y regnent : ces deux vertus formoient le caractere de l'auteur ; on voit dans plus d'un endroit, que dans la diſpoſition de ſon cœur il n'étoit pas éloigné de la Religion de ſes peres. V. *Caſauboniana*, 1710, in-4°.

CASAUBON, (Méric) fils du précédent, né à Geneve en 1599, élevé à Oxford, & enſuite chanoine de Cantorbery, refuſa une penſion que lui offroit Olivier Cromwel pour écrire l'hiſtoire de ſon tems. Il mourut en 1671, après avoir publié pluſieurs ouvrages auſſi recherchés pour l'érudition, que dégoûtans par la dureté du ſtyle. Les principaux ſont des Commentaires ſur Optat, ſur Diogene Laërce, ſur Hiéroclès, ſur Epictete, &c. Ses *Lettres* ont été imprimées avec celles de ſon pere.

CASAUX, (Charles de) conſul de Marſeille dans le tems de l'avénement de Henri IV à la couronne, aima mieux traiter avec le roi d'Eſpagne qu'avec ſon ſouverain. Il avoit déjà envoyé ſes confidens à Madrid, & devoit bientôt livrer la ville à l'ennemi, lorſqu'un bourgeois, nommé *Sibertat*, Corſe d'origine, introduiſit le duc de Guiſe par une porte qu'on lui avoit confiée, & tua Caſaux de ſa propre main, en 1596.

CASCELLIUS, ſavant juriſconſulte, principalement en matiere d'héritages ou de fonds de terre, dont Cicéron & Pline

ſont une mention honorable. Ce dernier nous apprend que Caſcellius avoit eu pour maître Volcatius. Il étoit contemporain d'Offilius ; égal à lui dans le droit, ainſi qu'à Trebatius ; il ſurpaſſa l'un & l'autre en éloquence. Il vécut juſqu'au tems d'Auguſte. Quintilien admire dans ſes écrits l'étude de l'antiquité. Il ne reſtoit plus, au ſiecle de Pomponius, que ſon livre des *Belles Sentences*. C'étoient les réponſes que ſon génie vif & ſubtil lui faiſoit donner ſur le champ à ceux qui le conſultoient. Malgré le cas que l'on faiſoit des ouvrages de ce juriſconſulte dans le ſiecle où il vivoit, & de ce juriſconſulte lui-même, on ne voit pas qu'il ait été élevé à aucune dignité au-deſſus de la Queſture.

CASE, (Jean de la) archevêque de Bénevent, né d'une famille originaire de Mugello dans l'état de Florence, en 1503, mourut à Rome en 1556, tandis que Paul IV lui deſtinoit la pourpre romaine : il étoit ſecrétaire de ce pontife, & avoit été nonce de Paul III à Veniſe. Il fut regretté des ſavans, dont il étoit l'ami & le protecteur ; & laiſſa pluſieurs ouvrages italiens en vers & en proſe, écrits avec autant d'agrément que de délicateſſe. Sa *Galatée*, ou *la maniere de vivre dans le monde*, traduite en françois, 1680, mérite ſur-tout cet éloge. La Caſe avoit dans ſa jeuneſſe, & longtems avant que d'avoir embraſſé l'état eccléſiaſtique, compoſé quelques poéſies licencieuſes, appellées en italien, *Capitoli*. Trois de ces *Capitoli* (*del Forno, degli Baci, & ſopra il nomedi Giovani*) étoient ſi obſcenes, qu'on les a ſupprimées dans les éditions des Œuvres de la Caſe, données depuis 1700 ; mais on les trouve, avec quelques autres pieces ſemblables de Berni, de Mauro & d'autres, dans un recueil imprimé à Veniſe en 1538, in-8°. Le *Capitolo del Forno* eſt, ſans doute, un ouvrage très-indécent ; l'auteur s'y propoſe de décrire, ſous l'allégorie d'un four, les plaiſirs de l'amour. Mais quoiqu'il ſe borne, à ce qu'il prétend, à la volupté conforme aux loix de la nature, on a dit qu'il vouloit peindre des infamies qui y ſont entiérement oppoſées. Vergerio fit à cette occaſion contre lui une ſatyre bien mortifiante. Il y fit une réponſe en vers latins, où il ſe juſtifia auſſi-bien qu'on peut le faire, lorſqu'avec des torts bien réels on croit n'avoir pas tous ceux qu'on nous reproche. *Voyez* les *Obſervations choiſies de Gundlingius*, Leipſick, 1707, in-8°, dans leſquelles il a inſéré le *Capitolo del Forno*, avec le *Poëme apologétique de la Caſe*. Malgré cette apologie, beaucoup d'écrivains proteſtans adopterent les calomnies de Vergerio. Ils transformerent même le *Capitolo del Forno*, en un livre latin : *De laudibus Sodomiæ*, qui n'a jamais exiſté que dans leur imagination. Les mœurs de la Caſe ne méritoient point cet outrage ; quoique ſa liberté d'écrire ne puiſſe être juſtifiée. Il n'en avoit d'ailleurs abuſé que dans un âge, où l'on ne connoît pas toujours le prix de la vertu ; la conduite qu'il tint enſuite & l'intégrité de ſes mœurs, auroient dû faire oublier & ſupprimer ce travers

de jeuneſſe. Tous les ouvrages de cet auteur ont été recueillis à Florence, 1707, en 3 vol. in-4°; à Veniſe, 1728 & 1729, en 5 vol. in-4°; & à Naples en 1703, 6 vol. in-4°. Cette derniere édition eſt jolie. Parmi les auteurs qui ont juſtifié la Caſe, conſultez les *Fragmens d'hiſtoire & de littérature*, La Haye, 1706, pages 116 & ſuivantes.

CASEARIUS, (Jean) miſſionnaire de Cochin, a fait la *Deſcription des plantes de l'*Hortus Malabaricus, 1678 & ſuiv., 12 vol. in-fol., auxquels il faut joindre l'*Index de Commelin*, 1696.

CASEL, (Jean) né à Gottinghen en 1533, profeſſa la philoſophie & l'éloquence à Roſtoc & à Helmſtat. Il faiſoit grand cas des Peres Grecs, & mourut dans cette derniere ville en 1613, à 80 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages, & un recueil de Lettres latines, 1604, in-8°.

CASENEUVE, (Pierre de) Toulouſain, prébendier de l'égliſe de St. Etienne, mort en 1652, à 61 ans, eſt auteur des *Origines ou Etymologies Françoiſes*, inſérées depuis à la ſuite du *Dictionnaire étymologique de Ménage*. On a encore de lui: I. *L'Origine des Jeux-Floraux de Toulouſe*, où l'on trouve des recherches curieuſes; Toulouſe, 1669, in-4°, avec la *Vie* de l'auteur par Bernard Medon. II. *Le Franc-Alleu de Languedoc*, Toulouſe, 1645, in-fol. III. *La Catalogne Françoiſe*, 1644, in-4°. Il y traite des droits qu'a le roi de France ſur les comtés de Barcelone & de Rouſſillon, &c. IV. *La Caritée*, roman, Toulouſe, 1644, in-8°. V. *Vie de S. Edmond*, in-8°. Caſeneuve étoit un homme de bonnes mœurs & modeſte. Il ne voulut jamais déſigner quel ſucceſſeur il deſiroit qu'on lui donnât dans ſon bénéfice, & refuſa qu'on tirât ſon portrait. Il étoit très-verſé dans le droit public.

CASES, *voyez* CAZES.

CASIMIR I, roi de Pologne, paſſa *incognito* en France ſous le nom de Charles, entra dans l'ordre de Cluni, & prit le diaconat. Sept ans après, les Polonois livrés aux troubles & aux diviſions depuis ſa retraite, obtinrent de Benoît IX en 1041, que leur roi remonteroit ſur le trône & ſe marieroit. De retour en Pologne, Caſimir épouſa une fille du duc de Ruſſie, & en eut pluſieurs enfans. Il civiliſa les Polonois, fit renaître le commerce, l'abondance, l'amour du bien public, l'autorité des loix. Il régla parfaitement bien le dedans, & ne négligea point le dehors. Il défit Maſlas, grand-duc de Moſcovie, enleva la Siléſie aux Bohémiens, & établit un ſiege épiſcopal à Breſlau. Il mourut en 1058, après un regne de 18 ans.

CASIMIR III, *le grand*, né en 1309, roi de Pologne en 1333, enleva pluſieurs places à Jean, roi de Bohême, & conquit la Ruſſie. Il joignit aux talens de la guerre les vertus d'un grand roi, maintint la paix, fonda & dota des égliſes & des hôpitaux, & éleva un grand nombre de fortereſſes. On ne lui reproche que ſa paſſion pour les femmes. L'évêque de Cracovie l'ayant excommunié, après l'avoir repris inuti-

lement de ſes fautes, Caſimir fit jeter dans la riviere le prêtre qui lui ſignifia la cenſure. Il répara ſes fautes par une ſincere pénitence. Il mourut en 1370, d'une chûte de cheval, après avoir régné 37 ans.

CASIMIR V, (Jean) fils de Sigiſmond III, roi de Pologne, d'abord jéſuite & cardinal, diſputa le trône après la mort de Ladiſlas-Sigiſmond ſon frere. Ayant été élu, il renvoya ſon chapeau, & prit la couronne. Le pape lui donna la diſpenſe pour épouſer Louiſe-Marie de Gonzague, veuve de ſon frere. Il fut d'abord défait par Charles Guſtave, roi de Suede; mais il eut le bonheur de le repouſſer enſuite, & de conclure un traité de paix avec ſon ſucceſſeur, en 1660. L'année d'après, ſon armée remporta une victoire ſur les Moſcovites en Lithuanie. Une ſédition élevée contre lui, qu'il appaiſa, lui inſpira du dégoût pour le gouvernement. Il deſcendit du trône, & alla ſe retirer à Paris dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés, que Louis XIV lui donna, avec une penſion convenable à un prince de ſon rang. Les plaiſirs de la ſociété, & les charmes des belles-lettres, lui firent bientôt oublier les embarras brillans de la royauté. Il ne voulut jamais qu'on lui donnât à Paris le nom de majeſté, titre qui lui rappelloit ſa gloire & ſes chaînes. Peu de tems avant ſon abdication du trône de Pologne en 1668, en conſeillant à ſes ſujets d'élire un roi durant ſa vie, il leur adreſſa dans un diſcours ces paroles remarquables. « Plût » à Dieu que je fuſſe faux-» prophete! mais il eſt certain » que ſans cette élection, la » république va tomber en pil-» lage & devenir la proie des » nations voiſines. Le Moſ-» covite & le Ruſſe préten-» dront avoir droit ſur les pro-» vinces qui parlent leur langue » & s'empareront du grand du-» ché de Lithuanie. Les fron-» tieres de la grande Pologne » ſeront ouvertes au Brande-» bourg; & cette puiſſance » s'accordera avec la Suede au » ſujet de la Pruſſe Royale, ou » elles en feront le théâtre de » la guerre, pour y diſcuter » leurs prétentions. La maiſon » d'Autriche, quelque pures » que fuſſent ſes intentions, » ne manquera pas de profiter » de ce dépouillement, & pen-» ſera à ſes intérêts, en s'em-» parant de Cracovie; car » chacun aimera mieux poſ-» ſéder une partie de la Po-» logne par le droit du plus » fort & à titre de conquête, » que de régner ſur la totalité » du royaume, aſſuré par ſes » anciens privileges contre le » pouvoir de ſes ſouverains ». Cette maniere de voir dans un avenir encore éloigné ne s'eſt que trop malheureuſement trouvée vraie au bout d'un ſiecle. Le roi Staniſlas, duc de Lorraine & de Bar, prévoyoit les mêmes événemens, il y a un demi-ſiecle (*voyez* ſon article). Il mourut à Nevers en 1672. Son corps fut tranſporté à Cracovie, & ſon cœur dépoſé à l'abbaye de St-Germain-des-Prés.

CASIMIR SARBIEVIUS, *voyez* SARBIEWSKI.

CASIMIR, (Saint) fils de Caſimir IV, roi de Pologne, & grand-duc de Lithuanie, mourut le 4 mars 1483, à l'âge de

24 ans, respecté pour ses vertus & l'innocence de ses mœurs. On sait avec quelle constance ce prince se refusa aux pressantes invitations que lui firent les Hongrois d'accepter la couronne de Hongrie, malgré les sollicitations & les ordres réitérés de son pere. « Ce fut le desir » d'établir le regne de Dieu » dans son ame, dit un histo» rien, qui lui inspira le cou» rage de mépriser les royau» mes de la terre, & qui le » conduisit à ce parfait déta» chement de toutes les créa» tures, sans lequel il ne fût » jamais parvenu à une sain» teté si éminente ». On a dit qu'il avoit préféré la mort à un péché d'incontinence qu'on lui avoit suggéré comme un moyen de sauver sa vie. Cela peut être; mais le vertueux prince en rejetant le prétendu remede, pouvoit avec raison le regarder comme une charlatanerie, ou tout au moins comme une spéculation très-incertaine dans ses effets. Rien d'ailleurs ne l'empêchoit de contracter un mariage légitime, & si ç'avoit été-là un moyen sûr de conserver la vie, n'eût-il pas été obligé de l'employer? « Ce » conte tant de fois répété, » dit Voltaire, & rapporté de » tant de princes, est démenti » par la médecine & par la » raison ». Observation qui ne prouve pas la fausseté de ces histoires, mais seulement la sagesse de ceux qui dans ces circonstances ont plus cru à la vertu qu'aux médecins. « Nous » n'examinerons pas, dit un » physicien-théologue, ce que » la médecine dit ici : l'on sait » que les célibataires vivent » en général plus sains, plus » forts & plus vieux (*voyez* » les art. HASECH & LEONICENUS), & que tout ce qu'on » débite pour affoiblir cette » grande preuve expérimen» tale, n'est effectivement qu'un » conte; mais le cas supposé, » comme on a sans doute pu » le faire dans les siecles de la » médecine arabique, est-il » permis à une personne qui » n'a aucun engagement con» traire, de sacrifier sa vie à » la continence? Le précepte » naturel & divin de conser» ver ses jours par tous les » moyens licites, n'est-il pas » général & indépendant des » dispositions particulieres que » la piété & l'amour de la con» tinence peuvent inspirer à » des ames pures? Voilà ce que » peut-être l'on n'a pas assez » examiné. Préférer la mort au » péché, c'est un devoir pour le » Chrétien. Si ç'a été le cas de » S. Casimir (comme ç'a été » sans doute celui de Louis VIII » marié à la reine Blanche, & » celui d'un grand-maître Teu» tonique, lié par des vœux so» lemnels), n'expliquons, ne » modifions pas nos éloges, » ils ne peuvent être trop éten» dus, ni trop énergiques. » Mais si on proposoit à ces » malades une alliance légi» time, pouvoient-ils la refu» ser? Non, sans doute. Et » delà il faut conclure que ce » n'étoit pas une telle alliance » qu'on leur proposoit.... Il » est certainement toujours » permis, & de plus, honorable » & méritoire de mourir pour » la vertu; mais pour une vertu » qu'on ne peut abandonner » sans tomber dans le vice

» contraire, & non pour une » vertu qu'on peut changer » contre une autre vertu, ou » contre un état honnête & » autorisé par les loix natu- » relle, divine & humaine. » Jusqu'à ce qu'on ait de plus » grandes lumieres là-dessus, » tenons-nous à l'idée qu'on a » toujours eue de ces chastes » & pieux personnages; & ad- » mirons une sagesse qui a mis » plus de confiance dans la » vertu, dans la privation des » jouissances sensuelles, que » dans les spéculations tou- » jours incertaines, souvent » fausses & illusoires de la mé- » décine ». S. Casimir est patron de la Pologne, & on le propose ordinairement comme un excellent modele à la jeunesse chrétienne. Sa Vie a été publiée en latin à Vilna, 1604, in-4°.

CASIN D'AREZZO, (François-Marie) né à Arezzo, en Toscane, s'étant fait capucin & ayant passé par différens grades de son ordre, obtint, sous le pontificat d'Innocent XII, l'emploi de prédicateur apostolique, & sous celui de Clément XI, le chapeau de cardinal. Il a écrit, outre une traduction des *Conseils de la sagesse* du françois en italien, I. *Panegyres de diversis Sanctis*, Massa, 1677, in-12; Venise, 1679. II. *Ætas hominis*, Florence, 1682, in-8°. III. *Conciones habitæ in Palatio Apostolico*, &c., Rome, 3 vol. in-fol.

CASLON, (Guillaume) Anglois, né en 1692, dans la province de Schrewsbury, exerça avec un talent supérieur l'art de la fonderie en caracteres. Ses caracteres arabes sont sur-tout d'une beauté extraordinaire, & ont pris le nom d'*Arabe Anglois*. Il se fit une grande fortune, & vécut retiré sur la fin de ses jours. Il mourut le 23 janvier 1766.

CASSAGNES, (Jacques) garde de la bibliotheque du roi, membre de l'académie françoise & de celle des inscriptions, naquit à Nismes en 1634, & y fut élevé dans le sein d'une famille opulente. Il vint de bonne heure à Paris, & s'y fit connoître par des ouvrages bien différens, des *Sermons* & des *Poésies*. Les uns & les autres étoient bons pour le tems. Il étoit sur le point de prêcher à la cour, lorsque Despréaux lança contre lui un trait de satyre, qui effaça toute sa gloire. L'abbé Cassagnes, trop sensible, crut regagner l'estime du public, en enfantant ouvrages sur ouvrages. Le travail & la mélancolie lui firent bientôt perdre la tête. On le mit à St.-Lazare, où il mourut en 1679. Peut-on soutenir après cela que des satyres de la nature de celles de Boileau, sont compatibles avec l'esprit de l'Evangile & la charité chrétienne, ou même avec les droits de la société humaine? L'abbé de Brienne, condamné à la même retraite que Cassagnes, assure qu'il mourut sage & chrétien. La *Préface* des Œuvres de Balzac composée par Cassagnes, sa *Traduction de Salluste*, Paris, 1675, in-12, & quelques-unes de ses Poésies, prouvent que cet auteur auroit pu faire quelque chose sans l'affoiblissement de son cerveau. *Voyez l'Histoire de l'Académie Françoise*, par M. l'abbé d'Olivet.

CASSAN, empereur des

Mogols dans la Perſe, abjura le Chriſtianiſme pour monter ſur le trône en 1294. Il ſubjugua la Syrie, vainquit le ſultan d'Egypte, & mourut en 1304, après être retourné à ſa premiere religion.

CASSANDRE, fille du roi Priam, avoit le don de prophétie. Apollon, de qui elle l'avoit reçu, irrité des dédains que ſon amour eſſuyoit, décrédita ſes prédictions, ne pouvant lui ôter le don d'en faire. Elle annonça inutilement à ſa patrie ſes malheurs : on ne la crut qu'après l'événement. Caſſandre, réfugiée dans le temple de Pallas dans le tems de l'incendie de Troie, fut violée brutalement par Ajax le Locrien, différent de celui qui diſputa les armes d'Achille. Agamemnon, touché de ſon mérite & de ſa beauté, l'emmena en Grece pour la garder dans ſon palais. Clytemneſtre, ſa femme, fit aſſaſſiner l'amant & la maîtreſſe.

CASSANDRE, roi de Macédoine, après Alexandre-le-Grand, obligea les Athéniens de ſe mettre de nouveau ſous ſa protection, & confia le gouvernement de la république à l'orateur Demetrius de Phalere. Les Athéniens ayant refuſé de le recevoir dans la ville, il fondit tout-à-coup ſur Athenes, s'empara du Muſée & s'en fit une fortereſſe. Ce coup imprévu intimida les Athéniens, & fit ouvrir leurs portes. Olympias, mere d'Alexandre, ayant fait mourir par des ſupplices recherchés, la femme, les freres & les principaux partiſans de Caſſandre, il s'en vengea en aſſiégeant Pydne. Olympias, obligée de ſe rendre, fut condamnée à la mort par le vainqueur. Il fit périr en même tems Roxane, femme d'Alexandre-le-Grand, & Alexandre, fils de ce conquérant. Parvenu au trône par des meurtres, il s'y ſoutint, en ſe liguant avec Seleucus & Lyſimachus contre Antigonus & Demetrius. Il les défit l'un & l'autre, & mourut hydropique trois ans après ſa victoire, l'an 304 avant J. C. Le philoſophe Théophraſte donna des leçons de politique à ce ſouverain : il eût dû plutôt lui en donner de modération & de ſageſſe.

CASSANDRE, (George) naquit en 1513, dans l'iſle de Caſſand, près de Bruges, d'où il a tiré ſon nom. Après s'être diſtingué dans l'étude des langues, du droit, des belles-lettres & de la théologie, il ſe livra à la converſion des hérétiques, & mourut en 1566, âgé de 53 ans. Tous ſes ouvrages ont été publiés à Paris, in-fol. en 1616. Les principaux ſont : Le *Traité du devoir de l'homme pieux dans les differends de religion*, contre lequel Calvin écrivit vainement ; & ſon livre des *Liturgies*. On convient qu'il eſt le premier qui ait écrit ſur cette matiere avec choix, & avec quelque connoiſſance des vrais principes. L'empereur Ferdinand l'ayant chargé de travailler à pacifier les eſprits, il entreprit d'expliquer les articles controverſés de la confeſſion d'Ausbourg, & publia une *Conſultation* qu'on a trouvée un peu trop accommodante ; & c'eſt avec raiſon que Dupin, dans la Bibliotheque des auteurs eccléſiaſtiques du 16e. ſiecle, & le conti-

nuateur de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de Fleury (témoin très-peu ſuſpect) lui ont reproché d'avoir trop favoriſé les proteſtans. Caſſandre ne connoiſſoit pas aſſez l'eſprit de ſecte ; il croyoit gagner beaucoup en accordant beaucoup ; il ne ſavoit pas que les prétentions des novateurs ſe meſurent toujours ſur la foibleſſe des oppoſans. On croit d'ailleurs voir dans cette *Conſultation* un homme flottant & incertain entre la vérité & le menſonge, entre l'erreur & l'orthodoxie, entre l'apoſtaſie & la foi, un froid & dangereux médiateur, réuniſſant la triſte mobilité de l'opinion à la ſuffiſance d'un négociateur, ſe croyant propre à la conciliation, parce qu'il n'étoit d'aucun parti (comme ſi la vraie Religion en étoit un, ou que l'on pût n'être point de ce parti-là). Caſſandre reconnut ſes torts avant de mourir par une profeſſion de foi auſſi complette que ſincere (*voyez* le *Journ. hiſt. & litt.* 15 octob. 1787, p. 289. — 1 mars 1788, p. 334). On a encore de ce ſavant un *Recueil d'Hymnes* avec des notes curieuſes.

CASSANDRE, (François) mort en 1695, s'attacha avec ſuccès à l'étude des langues grecque & latine, & il fit quelques vers françois qui n'étoient pas ſans mérite. Son humeur atrabilaire & ſon caractere orgueilleuſement philoſophique, ternirent ſes talens, & empoiſonnerent ſa vie. Il vécut & mourut dans l'obſcurité & l'indigence. Sa miſanthropie le ſuivit juſqu'au tombeau ; & il eut autant de peine de ſe mettre bien avec Dieu, qu'il en avoit eu de vivre avec les hommes. Son confeſſeur l'excitant à l'amour divin par la vue des bienfaits qu'il avoit reçus de Dieu : *Ah oui !* s'écria Caſſandre d'un ton chagrin, *il m'a fait jouer un joli perſonnage ! Vous ſavez comme il m'a fait vivre. Voyez*, ajouta-t-il en montrant ſon grabat, *comme il me fait mourir.* On a de lui : I. La *Traduction de la Rhétorique d'Ariſtote*, Paris, 1675, La Haye, 1718, in-12 ; la meilleure que nous ayons de l'ouvrage du philoſophe Grec. II. Les *Paralleles hiſtoriques*, in-12, Paris, 1680. Ce livre, dont l'idée étoit bonne, eſt très-mal exécuté. Le ſtyle eſt dur, lourd, incorrect. III. La *Traduction* des derniers volumes du préſident de Thou, que du Ryer n'avoit pas achevée.

CASSANDRE, (Fidele) ſavante Vénitienne, qui s'appliqua avec ſuccès aux langues grecque & latine, à l'hiſtoire, à la philoſophie & à la théologie. Jules II, Léon X, François I, Ferdinand d'Aragon lui donnerent des preuves non équivoques de leur eſtime. Les ſavans ne l'admirerent pas moins que les princes, & pluſieurs même vinrent la voir à Veniſe, comme l'honneur de ſon ſexe. Elle ſoutint à Padoue, dit Moréri, des theſes de philoſophie pour un chanoine de Concordia ſon parent ; mais ce fait eſt faux. Philippe Thomaſſini a publié le recueil de ſes *Lettres* & de ſes *Diſcours*, & l'a enrichi de ſa *Vie*. Cette femme illuſtre mourut âgée de 102 ans, en 1567.

CASSARD, (Jacques) né à Nantes en 1672, d'un armateur qui le laiſſa en bas-âge ; ſa mere l'envoya à St.-Malo,

pour y apprendre un art qui pût lui donner de quoi vivre. Il suivit M. de Pointis à son expédition de Carthagene en 1697. Son intrépidité lui fit un nom. En 1703, on lui donna la commission de nettoyer la Manche des corsaires qui l'infestoient, & de réprimer les Anglois dans la Méditerranée. Ses succès lui firent donner en 1712, le commandement de la flotte qui devoit attaquer les colonies Portugaises. Il prit Ribera-Grande, capitale des isles du Cap-Verd, & y fit un butin immense. Montserrat, Antigoa, Surinam, Curaçao, appartenans aux Anglois ou aux Hollandois, éprouverent les effets de sa bravoure, & quelques-uns payerent de riches rançons. En arrivant à la Martinique, il reçut l'ordre de joindre son escadre à celle d'un officier d'un grade supérieur; il eut peine à lui être subordonné; il alla même jusqu'à s'en séparer pour courir sus à une flotte angloise dont il prit deux vaisseaux. A son arrivée à Toulon, il fut disgracié de la cour pour cette insubordination. La paix rendit ses talens inutiles. Son air rustre & sa fierté lui firent des ennemis. Ayant fatigué le ministere de lettres & d'injures au sujet d'un armement fait pour la ville de Marseille, dont on ne vouloit pas lui tenir compte, il fut enfermé dans le château de Ham, où il mourut en 1740.

CASSE, *voyez* DUCASSE.

CASSEM, frere d'Ali-Ben-Hamid, troisieme calife des Arabes musulmans en Espagne, fut placé sur le trône après la mort de son frere. Hairam, un des principaux seigneurs Arabes, se souleva contre lui, & fit proclamer un autre calife nommé Mortadha, qui étoit du sang royal. La ville de Grenade ne voulant point le reconnoître, Mortadha se vit obligé de l'assiéger, & fut tué sur les murailles. Cassem ne laissoit pas cependant d'être reconnu dans Séville, lorsque la ville de Cordoue prêta hommage à Jahia, fils d'Ali-Ben-Hamid, son neveu; mais le regne de Jahia ne fut pas long. Les Cordouans, s'étant dégoûtés de lui, rappellerent Cassem qu'ils avoient chassé. Ce prince ne fut pas plutôt rétabli sur le trône, qu'il fit venir des troupes d'Afrique pour s'y affermir; mais cette entreprise souleva de nouveau cette ville mutine, en sorte qu'il se vit encore une fois chassé, sans espérance de retour. Jahia son neveu, ayant repris sa place, se saisit de sa personne, & l'enferma dans une maison où il finit ses jours.

CASSIANUS BASSUS, savant jurisconsulte de Constantinople, florissoit dans le 10*e*. siecle; il est auteur, suivant plusieurs savans, du livre intitulé: *Geoponica, sive de re Rustica*, attribué par d'autres à Constantin Porphyrogenete; Bassus le lui avoit dédié, & c'est ce qui peut l'avoir fait attribuer à cet empereur par des gens qui entendoient peu la langue grecque.

CASSIEN, (Jules) fameux héresiarque du 2*e*. siecle, vivoit vers l'an 174. Il étoit comme le chef des Docetes, hérétiques, qui s'imaginoient que Jesus-Christ n'avoit qu'un corps fantastique, ou qu'une apparence de corps. Cassien avoit composé des *Commentaires* & un

Traité ſur la continence. Ces deux ouvrages ne ſont point parvenus juſqu'à nous. S. Clément d'Alexandrie les cite dans ſes *Stromates.*

CASSIEN, (Jean) ſcythe, ou plutôt Gaulois de nation, ſelon l'*Hiſtoire Littéraire de France*, ſortit d'une famille illuſtre & chrétienne. Ayant été élevé parmi les ſolitaires de la Paleſtine & de l'Egypte, il ſe propoſa de bonne heure leur exemple à ſuivre. Il s'enfonça, avec Germain ſon ami, ſon parent & ſon compatriote, dans les ſolitudes les plus reculées de la Thébaïde. Après avoir admiré & étudié les hommes merveilleux de ces déſerts, il vint à Conſtantinople, & y fut fait diacre par S. Chryſoſtome qui lui avoit ſervi de maître; de là il paſſa à Marſeille, où il fut vraiſemblablement ordonné prêtre. Il y fonda un monaſtere d'hommes, & un autre de filles, leur donna une regle, & eut ſous lui juſqu'à cinq mille moines. Il mourut vers l'an 433, plein de jours & de vertus. On a de lui : I. Douze livres d'*Inſtitutions monaſtiques*, & vingt-quatre *Conférences des Peres du Déſert*, qu'il compoſa à la priere de S. Caſtor, évêque d'Apt en Provence. Elles furent traduites en 2 vol. in-8°, 1663, par Nicolas Fontaine. II. Un *Traité de l'Incarnation contre Neſtorius*, fait à la priere du pape S. Céleſtin. Le ſtyle des livres de Caſſien, écrits en latin, répond aux choſes qu'il traite. Il eſt tantôt net & facile, tantôt pathétique; mais il n'a rien d'élevé ni de grand. S. Benoît recommandoit fort à ſes religieux la lecture de ſes *Conférences.* Il y a dans la XIIIe, des propoſitions qui ne paroiſſent pas exactement conformes à la doctrine de l'Egliſe ſur la grace; Caſſien n'avoit jamais pu goûter celle de S. Auguſtin : il penſoit qu'elle avoit des conſéquences fâcheuſes contre la bonté de Dieu & la liberté de l'homme; mais en voulant éviter une extrémité, il ne s'éloigna pas aſſez de l'autre. S. Proſper, diſciple & défenſeur de S. Auguſtin, écrivit ſon ouvrage intitulé : *Contra Collatorem*, pour le réfuter : « Mais » du tems de Caſſien, dit un » critique, l'Egliſe n'avoit pas » encore prononcé ſur ce point; » il ne fut décidé qu'au con- » cile d'Orange en 529 : con- » ſéquemment la mépriſe de » Caſſien n'a pas empêché que » ſa mémoire ne fût en véné- » ration ». La derniere édition des Œuvres de ce ſaint ſolitaire eſt de Leipſick, 1722, in-fol., avec des commentaires & des notes. Il y en a auſſi une édition de Paris, 1642, in-fol. On les trouve dans la *Bibliotheque des Peres.*

CASSIEN, (S.) maître d'école à Imola, enſeignoit à lire & à écrire aux enfans de cette ville, lorſqu'une violente perſécution s'étant excitée contre l'Egliſe, ſous Dece ou Valerien, & ſelon d'autres ſous Julien, il fut arrêté comme chrétien, & interrogé par le gouverneur de la province. Sur ſon refus conſtant de ſacrifier aux idoles, le juge eut la barbarie d'ordonner que ſes propres écoliers le piqueroient avec leurs ſtylets (inſtrument dont on ſe ſervoit alors pour former les lettres ſur des tablettes de plomb, de

bois, de cire, &c.) pour rendre ſa mort d'autant plus cruelle, que le ſupplice étoit plus lent. Prudence fait mention de ce ſaint martyr dans ſes Hymnes.

CASSINI, (Jean-Dominique) né à Périnaldo, dans le comté de Nice, en 1625, s'appliqua d'abord à l'aſtrologie judiciaire; mais en ayant bientôt apperçu l'abſurdité, il paſſa à l'aſtronomie, dont la ſolidité devoit avoir plus de charmes pour un eſprit vrai. Ses découvertes & ſes ſuccès répandirent bientôt ſon nom dans toute l'Europe. Le ſénat de Bologne le choiſit pour remplacer le Pere Cavalliéri dans la chaire d'aſtronomie. C'eſt dans cette ville qu'il traça une nouvelle Méridienne, plus utile & plus exacte que toutes celles que l'on avoit tracées juſqu'alors. Ce grand ouvrage étant fini, Caſſini régla les différends que les inondations fréquentes du Pô, ſon cours incertain & irrégulier occaſionnoient entre Ferrare & Bologne. Cette derniere ville lui donna, pour récompenſer ſes ſoins, la ſurintendance des eaux. Colbert envia cet homme célebre à l'Italie. Louis XIV le fit demander à Clément IX & au ſénat de Bologne, ſeulement pour quelques années, pour l'obtenir plus facilement. On le lui accorda. Le roi le reçut comme Céſar avoit reçu Soſigene : il eut une penſion proportionnée aux ſacrifices qu'il avoit faits. Le pape & Bologne le redemanderent en vain quelques années après. L'académie des ſciences, dont il étoit correſpondant, lui ouvrit bientôt ſes portes : il ſe montra digne d'elle par pluſieurs Mémoires. Il mourut en 1712, à 88 ans. Il perdit la vue, comme Galilée, dans les dernieres années de ſa vie. Ce malheur ne lui ôta rien de ſa gaieté. Sa vie fut auſſi unie que ſon caractere, plein de modeſtie, de candeur & de ſimplicité. Il ne connut les cieux, que pour adorer plus profondément le Créateur dont ils racontent la gloire. On a de lui un *Traité touchant la Comete* qui parut en 1652-53-64; un *Traité de la Méridienne de S. Pétrone*, 1656, in-folio; pluſieurs *Traités ſur les Planetes*, & des Mémoires eſtimés. Ce fut lui qui découvrit, en 1671, le troiſieme & le cinquieme ſatellites de Jupiter; il découvrit les deux premiers en 1684. Il inventa la méthode de repréſenter les éclipſes de ſoleil, pour tous les habitans de la terre. La méridienne de l'Obſervatoire de Paris, commencée par Picard, fut continuée par notre aſtronome & par La Hire. *Voyez* ſon éloge dans ceux de M. de Fontenelle.

CASSINI, (Jacques) fils du précédent, né à Paris le 10 février 1677, & ſon ſucceſſeur à l'académie des ſciences, hérita des talens de ſon pere. Il manquoit à la méridienne de France une perpendiculaire : il la décrivit en 1733 depuis Paris juſqu'à St-Malo; & la prolongea en 1734 depuis Paris juſqu'au Rhin, près de Strasbourg. Il mourut en 1756, à 84 ans, dans ſa terre de Thury, près de Clermont en Beauvaiſis. Il étoit maître-des-comptes. Les Mémoires de l'Académie ſont ornés de pluſieurs de ſes obſervations. Il eſt compté parmi les

aſtronomes qui connoiſſoient le mieux le ciel. On a de lui deux ouvrages très-eſtimés : I. Des *Elémens d'Aſtronomie*, avec les tables aſtronomiques, 1740, 2 vol. in-4°. II. *Grandeur & figure de la Terre*, 1720, in-4°.

CASSINI DE THURY, (César-François) fils du précédent, maître-des-comptes, directeur de l'obſervatoire, aſtronome de l'académie des ſciences, & membre de pluſieurs ſociétés ſcientifiques, naquit à Paris le 17 juin 1714. Il fut employé à faire la deſcription géométrique de la France, ſe livra à ce travail avec toute l'activité de ſon âge, & y conſacra une grande partie de ſon loiſir juſqu'à ſa mort. Il publia une *Nouvelle Carte* de ce royaume, Paris, 1744, en une grande feuille. Cette carte s'appelle *la Carte des Triangles*. Les cartes particulieres, levées géométriquement ſous ſa direction & celle de Camus & de Montigny, doivent être au nombre de 175. Il a eu la conſolation de voir terminer preſqu'entiérement un travail ſi long & ſi pénible, qui lui fait honneur malgré les défauts inſéparables d'un ſi grand ouvrage. Il mourut de la petite vérole le 4 ſeptembre 1784. On trouve de lui pluſieurs Mémoires intéreſſans dans ceux de l'Académie. Il a fait des Additions aux tables aſtronomiques de ſon pere, a donné une *Relation de deux Voyages faits en Allemagne*, 1763, in-4°; des *Opuſcules aſtronomiques*, 1771, in-8°.

CASSIODORE, (Magnus-Aurelius) Calabrois, d'une famille illuſtre, principal miniſtre du roi Théodoric, conſul en 514, préfet du prétoire ſous Athalaric, Déodat & Vitige, quitta le monde après la chûte de ce dernier prince, vers l'an 540. Il bâtit un monaſtere près de ſa patrie, & s'y retira à l'âge de 70 ans, ne s'occupant que de ſon ſalut. Sa ſolitude offroit toutes ſortes de commodités, des réſervoirs pour le poiſſon, des fontaines, des bains, des horloges au ſoleil & à l'eau, une bibliotheque auſſi riche que bien choiſie. C'eſt dans cette retraite qu'il mit au jour ſon *Commentaire ſur les Pſeaumes*, ſes *Inſtitutions des divines Ecritures*, recueil de regles pour ſes moines ſur la maniere de les étudier. Il indique les principaux auteurs de la ſcience eccléſiaſtique, théologiens, hiſtoriens aſcétiques. Il leur propoſe pour travail manuel de tranſcrire des livres, approuvant l'agriculture & le jardinage, pour ceux de ſes ſolitaires peu propres aux lettres. Il leur cite les livres qui traitent de cette matiere. Outre ces ouvrages, on a encore de lui une Chronique : *De Geſtis Gothorum & Romanorum*, & des *Traités philoſophiques*. Celui *de l'ame* eſt un des meilleurs. Le ſtyle de Caſſiodore eſt aſſez pur pour ſon tems, & aſſez ſimple, quoique plein de ſentences & de penſées morales. Il avoit coutume de dire : » Qu'on verroit plutôt la nature errer dans ſes opérations, qu'un ſouverain qui ne donne pas à ſa nation un caractere ſemblable au ſien ». *Facilius errare naturam, quàm principem formare rempublicam diſſimilem ſibi.* Il mourut ſaintement en 562, âgé de plus de 93 ans. Le P. de Ste.-Marthe, mort ſupérieur-général de la

congrégation de S. Maur, a écrit la *Vie* de cet auteur, & l'a accompagnée de savantes notes, Paris, 1694, in-12. Le P. Garet, son confrere, avoit publié une bonne édition de ses Œuvres en 1679, à Rouen, 2 vol. in-fol. Le marquis Maffei fit imprimer en 1721, à Vérone, un ouvrage qui n'avoit pas encore vu le jour. Il est intitulé : *Cassiodori complexiones in Epistolas, Acta Apostolorum & Apocalypsim*, in-8°. On le réimprima à Londres l'année suivante.

CASSIOPÉE, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, & mere d'Andromede, fut assez vaine pour prétendre surpasser en beauté les Néréides. Neptune vengea ces Nymphes, en suscitant un monstre marin qui désola le pays. Pour appaiser ce dieu, Andromede fut exposée sur un rocher. Le monstre s'élançoit pour la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, le terrassa & le tua. Cassiopée fut placée avec sa famille au nombre des Constellations.

CASSIUS VISCELLINUS, (Spurius) se distingua contre les Sabins, fut trois fois consul, une fois général de la cavalerie, & obtint l'honneur du triomphe deux fois. Son humeur remuante lui fit des ennemis. On l'accusa d'aspirer à la royauté, & il fut précipité du mont Tarpeïen vers l'an 485 avant J. C.

CASSIUS LONGINUS, (Lucius) préteur Romain, dont le tribunal redoutable étoit appellé l'*Ecueil des accusés*. On lui attribue la maxime *Cui bono*, dont le sens est, que tout coupable de quelque crime que ce soit, le commet par intérêt. Il vivoit l'an 113 avant J. C.

CASSIUS LONGINUS, (Caïus) d'abord questeur sous Crassus, se signala ensuite contre les Parthes, & les chassa de Syrie. Etant entré dans le parti de Pompée, il fut défait comme lui à la bataille de Pharsale. César lui donna la vie; mais cet ardent républicain ne s'en servit que pour conspirer contre celle de son bienfaiteur. Ses menées furent long-tems cachées. César les ayant découvertes, répondit à ses amis qui lui conseilloient de se défier d'Antoine & de Dolabella : « Ce » ne sont pas ces beaux garçons, ces hommes parfumés, » que je dois appréhender; » mais plutôt ces hommes pâles & maigres qui se piquent » d'austérité ». Un jour il fit mettre au bas d'une statue, élevée à l'honneur de Brutus, l'auteur de la liberté de sa patrie : *Utinam viveres!* « Plût à » Dieu que tu vécusses encore»! Une autre fois il répandit un billet avec ces mots : *Tu n'es pas sans doute le vrai Brutus, car tu dors.* Ces trames sourdes étoient employées, pour que Brutus donnât le premier signal de la perte du tyran. César fut massacré. Un des conjurés ne sachant comment porter ses coups : *Frappe*, dit Cassius, *quand ce devroit être à travers mon corps.* Octave & Antoine se réunirent bientôt contre les conspirateurs. Ils les atteignirent à Philippes; Cassius y fut défait par Antoine, tandis que Brutus remportoit une victoire complette sur Octave. Cassius, s'imaginant que tout étoit désespéré, se retira dans une tente, &

& se fit donner la mort par un de ses affranchis, l'an 42 avant Jesus-Christ. C'est à lui que Brutus donna l'éloge de *dernier des Romains*. Velleïus Paterculus a dit, en faisant le parallele de Brutus & de Cassius, que celui-ci étoit meilleur capitaine, & que l'autre étoit plus honnête homme; de façon qu'on devoit préférer d'avoir Brutus pour ami, & craindre davantage d'avoir Cassius pour ennemi. Cassius étoit savant, il aimoit & protégeoit les lettres. Ce fut contre son avis qu'on livra la bataille de Philippes. Il vouloit, avec raison, laisser détruire par la disette l'armée ennemie, qui manquoit de tout.

CASSIUS, (Avidius) célebre capitaine Romain, se distingua par sa valeur & par sa conduite sous les empereurs Marc-Aurele & Lucius Verus. Après la mort de celui-ci, arrivée l'an 169 de Jesus-Christ, Cassius ayant été salué empereur en Syrie, fut tué par trahison trois mois après, & sa tête envoyée à Marc-Aurele, l'an 175.

CASSIUS SCÆVA, soldat de Jules-César, se signala en plusieurs occasions sur terre & sur mer. Etant assiégé par un lieutenant de Pompée dans un château près de Dyrrachium, ville d'Albanie, où il commandoit, il soutint tous les efforts des ennemis avec un courage invincible. Un présent de deux mille écus fut la récompense de sa bravoure. Elle n'éclata pas moins sur mer, lorsque César rendit la Grande-Bretagne tributaire. Cassius Scæva s'étant embarqué avec quatre de ses compagnons dans une chaloupe, & l'ayant attachée à un rocher proche de l'isle, bordée d'un grand nombre d'ennemis, ceux-ci vinrent fondre sur lui. Cassius ne perdit point courage, quoique ses compagnons l'eussent lâchement abandonné. Il se défendit seul contre tous, jusqu'à ce qu'étant blessé en plusieurs endroits, il se jeta dans la mer & se sauva à la nage. César vint le recevoir au bord, & louant sa valeur en présence de l'armée, il le fit centurion.

CASSIUS, (Barthélemi) Jésuite Dalmatien, né en 1575, missionnaire en Turquie, pénitencier de St. Pierre à Rome sous le pape Urbain VIII, a donné au public : *Institutiones Linguæ Sclavonicæ*, Rome, 1604, in-8°; une *Histoire de Lorette*, Rome, 1607, in-8°. Il a traduit le Rituel Romain d'Urbain VIII en langue esclavone, 1670, in-4°; de même que les Evangiles & les Epîtres du Missel, 1641, in-fol. Il a encore traduit plusieurs Vies des Saints, & fait quelques ouvrages de piété en cette langue. Il mourut en 1660.

CASTAGNO, (André del) fut le premier peintre de Toscane qui connut la maniere de peindre à l'huile (*voyez* BRUGES, Jean de). Dominique de Venise, qui l'avoit apprise d'Antoine de Messine, étant venu à Florence, André del Castagno rechercha son amitié, & tira de lui ce beau secret. Il conçut ensuite une si cruelle jalousie contre Dominique, son ami & son bienfaiteur, que sans avoir égard aux obligations qu'il lui avoit, il l'assassina un soir. Dominique n'ayant point reconnu son meurtrier, se fit porter chez

ce cruel ami dont il ignoroit la perfidie, & mourut entre ſes bras. Caſtagno étant au lit de la mort, déclara cet aſſaſſinat dont on n'avoit pu découvrir l'auteur. Il fut enterré avec la haine & l'indignation publique. Dès qu'il eut appris le ſecret de Dominique, il fit pluſieurs ouvrages dans Florence, qui furent admirés. Ce fut lui qui travailla, en 1478, au tableau que la république fit faire, où étoit repréſentée l'exécution des conjurés qui avoient conſpiré contre les Médicis.

CASTAING, (N.) ſavant ingénieur, inventa vers 1680 la machine à marquer ſur tranche, qui fut miſe en œuvre dans toutes les monnoies ſous le regne de Louis XIV. Ce monarque récompenſa magnifiquement l'inventeur, qui mourut à Paris au commencement du dix-huitieme ſiecle.

CASTALDI, (Corneille) naquit à Feltri, d'une famille ancienne, en 1480. Il s'adonna en même tems au barreau & à la poéſie, égayant la ſéchereſſe de la juriſprudence par les charmes des vers. Sa patrie l'ayant chargé de ſes intérêts auprès des Vénitiens, il obtint tout ce qu'elle demandoit. Les grands & les gens-de-lettres le regretterent également. Padoue, où il ſe fixa par le mariage, lui doit l'établiſſement d'un college. Il finit ſes jours en 1537. Ses *Poéſies*, long-tems ignorées, ont été publiées pour la premiere fois par les ſoins de Conti, Vénitien, 1757, in-4°. On y trouve des pieces italiennes & des pieces latines : les premieres offrent beaucoup de facilité, & une grande abondance d'images : les ſecondes reſpirent le goût de l'antiquité. La *Vie* de l'auteur, écrite avec une élégante ſimplicité par un praticien de Veniſe, eſt à la tête de ce recueil eſtimable.

CASTALION, CASTILION, CASTILLON *ou* CHATEILLON qui étoit ſon vrai nom, (Sébaſtien) naquit en 1515 dans les montagnes du Dauphiné. L'étude des langues ſavantes, & ſur-tout de l'hébraïque & de la grecque, lui acquit l'eſtime & l'amitié de Calvin. Ce patriarche des Réformés lui procura une chaire au college de Geneve; mais s'étant brouillé avec lui, comme il arrive toujours parmi les gens de faction & de ſecte, il alla enſeigner le grec à Bâle. Il mourut en 1563. On a de lui pluſieurs ouvrages, dont les principaux ſont : 1. Une *Verſion latine & françoiſe de l'Ecriture*, Bâle, 1556, in-fol. La *Verſion françoiſe*, imprimée à Bâle en 1555, in fol., eſt très-rare. Dans ces deux verſions il ne garde pas le caractere d'un interprete des Livres-Saints : il leur donne un tour entiérement profane. Son ſtyle affecté, efféminé, ſurchargé d'ornemens, eſt indigne du ſujet, & fait diſparoître cette ſimplicité noble, ce ton de candeur & de force que l'on remarque dans les originaux : auſſi ne ſont-elles lues de perſonne. Il manque, d'ailleurs, d'exactitude & de fidélité ; & dans la verſion latine il ne parle pas toujours bien la langue, quoiqu'il coure après les termes polis & élégans. La verſion françoiſe eſſuya beaucoup de contradiction de la part des Catholiques & des Proteſtans. II. Quatre livres de *Colloc-*

quia ſacra, Bâle, 1565, in 8°. Ce ſont des dialogues ſur les principales hiſtoires de la Bible : petit ouvrage écrit purement en latin, mais qui n'eſt pas exempt d'erreurs. III. Une *Verſion* latine *des vers ſibyllins*, avec des remarques. IV. Une *Traduction* latine des *Dialogues de Bernardin Ochin*, dont il avoit embraſſé, dit-on, les ſentimens ſur la polygamie. V. Une édition de l'*Imitation de J. C.*, étrangement défigurée, non-ſeulement quant au ſtyle, mais quant au fond des choſes. *Voy.* KEMPIS.

CASTEEL, (Gerard) né à Cologne en 1667, fut chanoine régulier de Ste. Croix, & mourut prieur de la maiſon de ſon ordre à Duisbourg, en 1733. On a de lui *Controverſiæ eccleſiaſtico-hiſtoricæ*, Cologne, 1734 & 1757, in-4°. Ces diſſertations ſont au nombre de 45, & roulent ſur les principaux points controverſés de l'hiſtoire eccléſiaſtique. L'auteur ne prend point de parti ſur la plupart de ces queſtions. Il ſe contente de rapporter les motifs qu'on allegue de part & d'autre, & il s'en acquitte aſſez fidellement. Il copie ſouvent Noël-Alexandre.

CASTEL, (Edmond) né à Halley, dans le Cambridgeshire, en 1606, chanoine de Cantorbery, ſavant dans les langues orientales, profeſſa l'arabe à Londres avec beaucoup de diſtinction. La *Bible polyglotte* de cette ville eſt due principalement à ſes ſoins. On lui eſt encore redevable du *Lexicon heptaglotton*, Londres, 1686, 2 vol. in-fol.; dictionnaire en ſept langues, qui affoiblit ſes yeux & ruina ſa fortune, en lui acquérant un nom célebre. Il mourut en 1685, accablé de dettes & regretté des ſavans.

CASTEL, (Pierre) de Meſſine, profeſſeur de médecine à Rome, & directeur du jardin botanique de ſa patrie, a publié; I. *Hortus Meſſanenſis*, 1640, in-4°, fig. II. *De Smilace ſapera*, 1652, in-4°.

CASTEL, (Fr. Perard) de Vire en Normandie, avocat au grand conſeil, banquier expéditionnaire en cour de Rome, mourut en 1687. Il laiſſa pluſieurs ouvrages, où la théorie & la pratique des matieres de bénéfices ſont expoſées ſavamment. Les plus recherchés ſont : I. Ses *Queſtions notables ſur les matieres bénéficiales*, Paris, 1689, 2 vol. in-fol., II. *Définitions du Droit Canon*, Paris, 1700, in-fol., avec les remarques de *Du Noyer*. III. *Regles de la Chancellerie Romaine*, 1685, in-folio.

CASTEL, (Louis-Bertrand) géometre & philoſophe, né à Montpellier en 1688, jéſuite en 1703, ſe fit connoître à Fontenelle & au P. de Tournemine, par des ébauches qui annonçoient de plus grands ſuccès. Le jeune-homme étoit alors en province; ils l'appellerent à la capitale. Caſtel paſſa de Toulouſe à Paris, à la fin de 1720. Il ſoutint l'idée que ſes eſſais avoient donnée de lui. Le premier ouvrage qu'il mit au jour, fut ſon *Traité de la peſanteur univerſelle*, en 2 vol. in-12, 1724. Tout dépendoit, ſelon lui, de deux principes, de la gravité des corps, & de l'action des eſprits; l'une qui les faiſoit tendre ſans ceſſe au repos, l'autre qui rétabliſſoit les

mouvemens. Cette doctrine, la clef du syſtême de l'univers, à ce qu'il prétendoit, ne parut point telle à l'abbé de Saint-Pierre. Quoiqu'ami du mathématicien, il l'attaqua ; le Jéſuite répondit. Les écrits de part & d'autre ſuppoſoient beaucoup d'eſprit dans les combattans, mais un eſprit ſingulier. Le ſecond ouvrage du P. Caſtel fut ſon *Plan d'une Mathématique abrégée*, Paris, 1727, in-4°, qui fut ſuivi bientôt d'une *Mathématique univerſelle*, 1728, in-4°. L'Angleterre & la France applaudirent à cet ouvrage. La ſociété royale de Londres ouvrit ſes portes à l'auteur. Son *Clavecin oculaire* acheva de faire connoître ſon genre d'eſprit naturellement facile, fécond & inventeur. Il fut entraîné par la vivacité de ſon imagination. Ses ſyſtêmes n'étoient d'abord que des hypotheſes; mais peu-à-peu il croyoit venir à bout de les réaliſer. En qualité de géometre, il pouvoit démontrer l'analogie des ſons & des couleurs; mais il n'y avoit qu'un radoteur millionnaire, qui pût tenter de fabriquer une machine auſſi coûteuſe que celle de ſon Clavecin, & dont l'exécution étoit impoſſible. Il faut avouer pourtant que cette chimere a produit des découvertes utiles. *Le vrai ſyſtême de Phyſique générale de Newton*, 1743, in-4°, lui fit plus d'honneur dans l'eſprit de quelques ſavans ; mais il déplut à d'autres. Il reſpectoit le philoſophe Anglois, ſans que ſa doctrine lui parût propre à dévoiler le vrai ſyſtême du monde. « Newton & Deſ» cartes, diſoit-il, ſe valent » bien pour l'invention ; mais » celui-ci avoit plus de facilité » & d'élévation ; l'autre, avec » moins de facilité, étoit plus » profond. Tel eſt, à-peu-» près, le caractere des deux » nations. Le génie françois » bâtit en hauteur, & le génie » anglois en profondeur. Tous » deux eurent l'ambition de » faire un monde, comme » Alexandre eut celle de le con» quérir, & tous deux penſe» rent en grand ſur la nature ». On a encore du P. Caſtel un traité intitulé : *Optique des Couleurs*, Paris, 1740, in-12, & d'autres ouvrages. Les autres productions de cet auteur ſont moins importantes : ce ſont des brochures, ou des extraits répandus dans les *Mémoires de Trévoux*, auxquels il travailla long-tems (*voyez ce Journal*, au 2e. vol. d'avril 1757). Le ſtyle de Caſtel ſe reſſentoit du feu de ſon eſprit & des écarts de ſon imagination. Un jour qu'on parloit, devant Fontenelle, du caractere d'originalité que portent les ouvrages de ce Pere, quelqu'un dit : « Mais il » eſt fou. — Je le ſais bien, » répondit Fontenelle, & j'en » ſuis fâché, car c'eſt grand » dommage. Mais je l'aime en» core mieux original & un peu » fou, que s'il étoit ſage ſans » être original ». Caſtel mourut en 1757, à l'âge de 69 ans. Il s'étoit retiré du grand monde quelque tems avant ſa mort. Il y avoit été d'abord très-répandu, & avoit plu par ſes ſaillies & ſa vivacité. Les gens-de-lettres qui le conſultoient, trouvoient en lui de la complaiſance & des lumieres. Il avoit avec eux la ſimplicité que donne l'étude aux vrais ſavans.

On le trouvoit au milieu de ſes livres, de ſes écrits, de ſon attelier pour le clavecin oculaire, & d'un nombre infini de pieces ramaſſées confuſément dans le même réduit. M. l'abbé de la Porte a publié en 1763, in-12, un recueil curieux, à Paris, ſous le titre d'Amſterdam. Il eſt intitulé : *Eſprit, ſaillies & ſingularités du P. Caſtel.* Ce livre contient un grand nombre de ſujets. L'auteur n'en approfondit aucun ; cependant il penſe beaucoup, & ſouvent très-bien.

CASTELLANUS, (Pierre) *voyez* CHATEL (Pierre du).

CASTELLI, (Bernard) peintre Génois, né en 1557, excellent coloriſte, réuſſiſſoit dans le portrait. Il peignit les grands poëtes de ſon tems, & fut chanté par eux. Il grava les figures de la *Jéruſalem délivrée* du Taſſe, ſon ami intime. On remarque du génie dans ſes ouvrages, mais trop peu de naturel. Il mourut à Genes en 1629, laiſſant pluſieurs tableaux à ſa patrie, à Rome, à Turin, &c.

CASTELLI, (Valerio) fils de Bernard, né à Genes en 1625, perdit trop jeune ſon pere pour pouvoir profiter de ſes leçons ; mais ſon application ſuppléa à ce qu'il auroit pu apprendre ſous un tel maître. Il excella dans les batailles. Ses ouvrages ſont recommandables par le génie & le goût, le coloris & le deſſin. Il mourut en 1659.

CASTELNAU, (Michel de) ſeigneur de Mauviſſiere, guerrier, homme de lettres, & négociateur auſſi ſincere que prudent, naquit en 1520, à la Mauviſſiere en Touraine. Ayant reçu de ſes parens une auſſi bonne éducation qu'on pouvoit la donner, il alla faire en Italie ſon apprentiſſage dans le métier des armes, ſous le maréchal de Briſſac qui y commandoit. Caſtelnau ſe diſtingua en Piémont, en Toſcane & dans l'iſle de Corſe. François de Lorraine, grand-prieur de France, qui avoit entrevu ſon mérite naiſſant, ſe l'attacha, le mena à Malte avec lui, & à ſon retour en France, le produiſit à la cour, & lui procura la bienveillance de la maiſon de Guiſe. Il dut le développement de ſa réputation à un événement ſingulier. Jean de Montluc, évêque de Valence, l'un des plus célebres prédicateurs de ce tems, avoit prêché le jour de Pâques devant le roi ; le cardinal de Lorraine témoignoit ſon regret de n'avoir pu l'entendre en préſence de Caſtelnau, qui ayant été préſent, s'offrit de répéter le ſermon, & d'y joindre les graces de l'orateur. L'offre fut acceptée par le cardinal qui promit le plus beau cheval de ſon écurie, ſi Caſtelnau réuſſiſſoit ; & il eut le bonheur de réuſſir. Il jouit dès-lors d'une conſidération particuliere, & la méritoit à d'autres égards. Charles IX & Henri III l'employerent dans pluſieurs négociations auſſi importantes que difficiles. Il mourut en 1592, après avoir été cinq fois ambaſſadeur en Angleterre. Les *Mémoires* de ſes négociations, publiés par le Laboureur, 1659, 2 vol. in-fol., réimprimés à Bruxelles en 1731, 3 vol. in-fol., & tout récemment inſérés dans la *Collection univerſelle des Mémoires parti-*

culiers, relatifs à l'Hiſtoire de France, ſont au nombre des monumens curieux qui nous reſtent de l'hiſtoire de ſon tems. Caſtelnau avoit donné auſſi, en 1559, une traduction françoiſe de l'ouvrage de Ramus, intitulé : *Liber de moribus veterum Gallorum*, in-8°. L'original eſt bon, mais la traduction lui eſt fort inférieure.

CASTELNAU, (Jacques, marquis de) maréchal de France, petit-fils du précédent, ſe ſignala en pluſieurs ſieges & combats. Il eut le commandement de l'aîle gauche à la bataille des Dunes, le 14 juin 1658, & fut bleſſé deux jours après au ſiege de Dunkerque. Il mourut de ſes bleſſures à Calais, le 15 juillet ſuivant, à 38 ans. M. Oſmont lui attribue mal-à-propos les *Mémoires* de Michel de Caſtelnau.

CASTELNAU, (Henriette-Julie de) comteſſe de Murat, une des muſes françoiſes, mourut en 1716, à 45 ans. Elle a laiſſé des Chanſons, & d'autres petites Pieces de Poéſie, répandues dans différens recueils. On a encore d'elle : I. *Les Lutins de Kernoſi*, roman en 2 part. in-12. II. Des *Contes de Fées*, en 2 vol. III. Le *Voyage de campagne*, 2 vol. in-12. La réputation brillante que ces ouvrages lui acquirent d'abord, ne s'eſt pas ſoutenue. C'eſt aſſez le ſort des auteurs qui s'attachent à des productions frivoles, & qui n'ont que les reſſources de l'eſprit pour ſe garantir de l'oubli.

CASTELVETRO, (Louis de) né à Modene en 1503, prévint favorablement le public par ſes talens. Il auroit pu être heureux dans ſa patrie ; mais la fureur de critiquer troubla ſon bonheur, & lui fit des ennemis de ſes meilleurs amis. Il ſe vit obligé de quitter l'Italie pour l'Allemagne. De retour à Modene, après dix ans d'abſence, il fut accuſé d'avoir traduit en italien un livre de Mélanchton, & fut pourſuivi par le ſaint-office. Comme l'affaire prenoit un mauvais tour, il ſe ſauva à Bâle. On a de lui des *Eclairciſſemens ſur la Poétique d'Ariſtote*, pleins d'eſprit ; mais d'une ſubtilité qui dégénere ſouvent en chicane. Le feu ayant pris à la maiſon qu'il habitoit à Lyon, il ſe mit à crier ; *Sauvez ma Poétique !* C'étoit en effet le meilleur de ſes ouvrages, & quant à tous les autres, on pouvoit bien les laiſſer brûler. La premiere édition de ſa *Poétique*, qui parut à Vienne en Autriche, en 1570, in-4°, eſt recherchée. On fait cas auſſi de celle de Bâle en 1576, in-4°. On a encore de lui : *Opere critiche*, 1727, in-4°. Il mourut à Chiavenne en 1571, à 66 ans. C'étoit un homme ſobre & uniquement occupé de ſes livres. Il ne voulut point ſe marier, de peur que le ſoin du ménage ne le détournât de l'étude. Nullement attaché aux richeſſes, il abandonna à un de ſes freres tout ce qu'il poſſédoit.

CASTIGLIONE, *voyez* BENEDETTE (le).

CASTIGLIONE, (Joſeph) poëte & critique, natif d'Ancone, ſe maria à Rome en 1582, devint gouverneur de Corneto en 1598, & mourut vers 1616. Il s'occupoit à faire des vers latins ſur les divers événemens de ſon tems. Il a fait auſſi quel-

ques ouvrages de critique, contenus dans un livre imprimé ſous le titre de *Variæ lectiones & opuſcula*, Rome, 1594, in-4°.

CASTIGLIONI *ou* CASTELLION, (Balthaſar) poëte né à Caſatico, dans le duché de Mantoue, en 1478, ambaſſadeur du duc d'Urbin, auprès de Henri VIII, roi d'Angleterre, reçut de ce prince l'ordre de la Jarretiere. Il épouſa enſuite Hippolyte Torella, femme d'une grande beauté & d'un génie au-deſſus de ſa beauté. Cette union, formée par l'amour & par la conformité des goûts, ne dura que quatre ans. Léon X, pour le conſoler de la mort de ſa femme, avoit réſolu de lui donner le chapeau de cardinal. Clément VII, neveu de ce pontife, eut pour Caſtiglioni la même conſidération que ſon oncle : il l'envoya auprès de Charles-Quint, traiter des affaires du ſaint-ſiege, de l'Egliſe & du pape. Caſtiglioni gagna entiérement les bonnes graces de ce prince. L'empereur le nomma à l'évêché d'Avila. Ce prélat illuſtre mourut à Tolede, en 1529, à l'âge de 50 ans, pleuré par le pape & par l'empereur. Ses ouvrages, en vers & en proſe, lui acquirent la réputation de grand poëte & d'écrivain délicat. Son *Courtiſan*, appellé par les Italiens un livre d'or, eſt une production toujours nouvelle, malgré les changemens des mœurs. Qui pouvoit mieux donner des préceptes aux courtiſans, que celui qui avoit également plu dans tant de cours différentes, à Paris, à Londres & à Madrid ? Cet ouvrage a été traduit en françois ; mais quelque bien qu'on le rende, la verſion ſera toujours au-deſſous de l'original. La premiere édition, donnée en 1528, in-fol., à Veniſe, eſt peu commune. Les *Poéſies latines* de Caſtiglioni réuniſſent, ſi l'on en croit Scaliger, l'élévation des penſées de Lucain, & l'élégance du ſtyle de Virgile. La délicateſſe, la netteté, l'agrément caractériſent ſes *Elégies*. Ses *Pieces italiennes* ſont auſſi eſtimables que les latines, & on peut compter leur auteur parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à ſon ſiecle. On trouve quelques-unes de ſes Poéſies dans les *Deliciæ Poëtarum Italorum*.

CASTILLE, (Jean de) habile médecin en l'univerſité de Lima, capitale du Pérou, joignit aux connoiſſances de ſon art, une piété ſolide qui lui gagna l'eſtime & la conſidération des honnêtes gens. C'eſt à ſes lumieres qu'eut recours l'archevêque de Lima, pour l'examen de l'eſprit & de la conduite de Ste-Roſe, qui paroiſſoient ſi extraordinaires. Caſtille s'acquitta de cette commiſſion avec prudence, approuva l'eſprit qui conduiſoit cette ſervante de Dieu ; & ſa dépoſition fut bien reçue de la ſacrée congrégation. Il compoſa enſuite un livre de théologie myſtique, approuvé par Urbain VIII. Enfin accablé d'années & de mortifications volontaires, il tomba malade : ce qui ne l'empêcha pas de demander l'habit de S. Dominique, qui lui fut accordé, mais qu'il ne porta pas long-tems, étant mort peu après, le 19 ſeptembre 1635, en réputation de ſainteté.

CASTILLO-Y-SAABEDRA, (Antoine del) peintre, né à Cordoue en Eſpagne, mort dans la même ville en 1667, âgé de 64 ans. Après la mort de ſon pere Auguſtin Caſtillo, dont il fut diſciple, il ſe rendit à Séville pour ſe perfectionner dans l'école de François Zurbaran. De retour dans ſa patrie, il mérita l'eſtime de ſes compatriotes par ſes ouvrages. Sa réputation s'y eſt même tellement conſervée, que l'on ne paſſe pas pour un homme de goût, ſi l'on ne poſſede quelque morceau de cet artiſte. Il a traité avec un égal ſuccès l'hiſtoire, le payſage & le portrait. Son deſſin eſt excellent; mais ſon coloris manque de grace & de bon goût. On dit qu'étant retourné à Séville, il fut ſaiſi d'une ſi grande jalouſie, à la vue des tableaux du jeune Murillo, dont la fraîcheur & le coloris l'emportoient de beaucoup ſur les ſiens, qu'il en mourut de chagrin, peu de tems après ſon retour à Cordoue.

CASTILLO, (Matthieu de) né à Palerme en 1664, entra dans l'ordre de S. Dominique en 1679, enſeigna la théologie avec beaucoup de ſuccès, & fut regardé comme un excellent prédicateur. Ce religieux mourut vers l'an 1720. On a de lui l'*Eloge funebre du P. Ange-Marie, religieux de l'obſervance de S. François*; un abrégé de la *Vie de S. Vincent Ferrier*; ſept *Dialogues* en vers, & une *Hiſtoire des Réguliers nés à Palerme, qui ſe ſont rendus célebres par leur ſainteté & leur doctrine.*

CASTOR & POLLUX, freres d'Hélene, & fils de Jupiter & de Léda, s'aimoient tellement, qu'ils ne ſe quittoient jamais, ni dans leurs voyages, ni dans leurs autres expéditions. Ils ſuivirent Jaſon dans la Colchide, & eurent beaucoup de part à la conquête de la toiſon-d'or. Jupiter ayant donné l'immortalité à Pollux, celui-ci ſollicita ſon pere de lui permettre de la partager avec Caſtor. Le dieu y conſentit. Les deux freres furent métamorphoſés en aſtres & placés dans le zodiaque, ſous le nom de la conſtellation des *Jumeaux*.

CASTOR, officier juif, ſe fit un nom pendant le ſiege de Jéruſalem par ſon intrépidité & ſa perfidie. La garde de la ſeconde tour lui avoit été confiée. Ne pouvant plus tenir, il fit ſemblant de vouloir parler à Tite ou à Enée. Cet Enée étoit un juif retiré dans le camp des Romains. Dès qu'il fut au pied de la muraille, Caſtor roula ſur lui une groſſe pierre. Enée l'évita; mais un ſoldat qui l'accompagnoit fut bleſſé. Alors Tite fit redoubler le jeu des machines contre la tour. Caſtor y mit le feu, & ſe jeta à travers les flammes, où il périt.

CASTORIE, (l'évêque de) *voyez* NEERCASSEL.

CASTRICIUS, (Marcus) magiſtrat de Plaiſance, l'an 85 avant Jeſus-Chriſt. Refuſant des ôtages au conſul Cneïus Carbo qui vouloit engager cette ville dans le parti de Marius contre Sylla, Carbo lui dit, pour l'intimider, qu'il avoit beaucoup d'épées: *Et moi beaucoup d'années*, repartit Caſtricius, voulant ſignifier par-là le peu qu'il riſquoit, étant ſi avancé

en âge. — Il ne faut pas le confondre avec TITUS CASTRICIUS, célebre rhéteur Romain au 2e. ſiecle.

CASTRIOT, *voyez* SCANDERBEG.

CASTRO, (Jean de) fils de D. Alvarez de Caſtro, gouverneur de la chambre civile de Lisbonne, naquit en cette ville le 27 février 1500. Il ſe diſtingua par ſes connoiſſances & ſon courage, accompagna l'infant D. Louis, frere de Jean roi de Portugal, dans l'expédition de Charles-Quint contre Tunis, & fut envoyé aux Indes avec D. Garzias Norogna. Il fit un *Journal* de ſon voyage depuis Lisbonne juſqu'à Goa; & enſuite une *Deſcription* fort détaillée de toute la côte depuis Goa juſqu'à Diu, qu'il dédia à Don Louis, & que l'on conſerve dans l'univerſité d'Evora. Devenu gouverneur des Indes, il s'illuſtra par des victoires qu'il remporta en diverſes occaſions ſur les Mahométans & les Indiens qui venoient attaquer les poſſeſſions des Portugais, & uſa de ſes victoires avec humanité. Il mourut entre les bras de S. François Xavier, le 6 juin 1548, *qui eut la conſolation*, dit l'auteur de ſa Vie, *de voir mourir un grand du monde avec les ſentimens d'un ſaint religieux*. Outre le Journal & la Deſcription dont nous avons parlé, on conſerve encore à Lisbonne une Collection de Lettres qu'il a écrites au roi de Portugal, qui montrent qu'il étoit auſſi bon politique que bon général. « Ce » grand capitaine, dit Maffée, » (*Hiſt. Ind. lib. 13*) ne rou» giſſoit pas, lors même qu'il » étoit environné de nobles, » & d'une cour nombreuſe, de » ſe mettre à genoux quand il » rencontroit une croix plan» tée par les miſſionnaires en » ſigne des conquêtes qu'ils fai» ſoient à J. C. & de l'adorer ». C'eſt à cette piété que l'on attribuoit les fréquentes victoires qu'il remportoit avec des poignées d'hommes ſur des armées nombreuſes d'ennemis du nom Chrétien & de la Croix. Hyacinthe d'Andrada a donné ſa *Vie*, Lisbonne, 1651, in-fol. en portugais.

CASTRO, (François-Alphonſe de) Franciſcain, né à Zamora en Eſpagne, prédicateur & confeſſeur de Charles-Quint, fut nommé à l'archevêché de Compoſtelle, & mourut à Bruxelles, avant d'en avoir pris poſſeſſion, en 1558, à 63 ans. Le P. Feuardent publia ſes ouvrages à Paris, en 1578, avec la *Vie* de l'auteur, 2 vol. in-fol. Le principal eſt ſon *Traité contre les héréſies*, Paris, 1534, in-fol., diſpoſé ſelon l'ordre alphabétique des erreurs. L'auteur écrit paſſablement. Il avoit lu, mais ſans beaucoup de choix. La réfutation des nouvelles héréſies occupe plus de place chez lui, que l'hiſtoire des anciennes, & la controverſe que l'hiſtoire.

CASTRO, (Léon de) chanoine de Valladolid, mort en 1580, profeſſeur de théologie à Salamanque, ſoutint que le texte de la Vulgate & celui des Septante ſont préférables au texte hébreu; ce qui eſt très-vrai en l'entendant de ce texte tel que nous l'avons aujourd'hui. Cet ouvrage eſt inti-

tulé : *Apologeticus pro vulgata tranſlatione & LXX*, Salamanque, 1585, in-fol.

CASTRO, (Paul de) profeſſeur de droit à Florence, à Boulogne, à Sienne, à Padoue, faiſoit dire de lui : *Si Bartholus non eſſet, eſſet Paulus.* On a de lui pluſieurs ouvrages ſouvent réimprimés, en 8 vol. in-fol. Il mourut l'an 1437.

CASTRUCCIO-CASTRACANI, fameux brigand Italien, dont on ignore l'origine & le lieu de naiſſance, quoique communément on le croie né dans un village nommé Caſtruccio, vers l'an 1281. Ayant perdu ſes parens à l'âge de 20 ans, & ne trouvant pas de ſecours chez les Gibelins, dont ſes parens avoient défendu le parti aux dépens de ce qu'ils poſſédoient, il paſſa en Angleterre, & jouit quelque tems des bonnes graces du roi Edouard ; mais ſa mauvaiſe conduite les lui fit perdre. Ayant aſſaſſiné un ſeigneur qui avoit payé ſes impertinences d'un ſoufflet, il fut obligé de fuir pour échapper au bourreau. Arrivé en Flandre, il s'engagea dans les armées de Philippe le Bel ; mais s'étant attiré de nouvelles affaires, il retourna en Italie en 1313, s'arrêta à Piſe, où les Gibelins faiſoient le parti dominant, & s'empara de Lucques. S'étant ligué avec Louis de Baviere, il exerça ſur les pays ſoumis au Pape des ravages atroces, entra avec Louis à Rome, l'y fit couronner, & s'y ſignala par tant d'excès, qu'enfin le légat du pontife ſe vit obligé de l'excommunier. Il mourut peu de tems après, en 1328. Machiavel qui crut trouver dans ce brigand toutes les qualités qui ſelon lui font les héros, la méchanceté, la fourberie & l'audace, en a fait une Hiſtoire, qui n'eſt qu'un panégyrique romaneſque, traduite en françois par G. Guillet, Paris, 1671. L'abbé Sallier l'a bien réfutée dans ſon *Examen critique de la Vie de Caſtruccio.* Alde-Manuce le jeune en a donné une Hiſtoire plus exacte à Lucques, 1590, in-4°.

CAT, (Claude-Nicolas le) naquit à Blerancourt, bourg de Picardie, en 1700. Son pere, éleve du célebre Maréchal, premier chirurgien du roi, lui fit faire de très-bonnes études à Soiſſons & à Paris. Après avoir porté l'habit eccléſiaſtique pendant dix ans, il le quitta pour étudier en médecine & en chirurgie. Il commença en 1724 à ſe faire connoître dans la république des lettres par une Diſſertation ſur le balancement des arcs-boutans de l'égliſe de Saint-Nicaiſe de Rheims, phénomene de phyſique fort curieux. Il compoſa en 1725 une Lettre ſur la fameuſe Aurore boréale qui parut cette année, & qui étant la premiere qu'on eût obſervée en France, effraya beaucoup le vulgaire. En 1731, il obtint au concours la ſurvivance de la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il s'établit dans cette ville en 1733, & il y forma en 1736 une école publique d'anatomie & de chirurgie. Il raſſembla enſuite les ſavans & les amateurs de la ville, & fit éclore une ſociété littéraire, qui depuis a été érigée en académie. Il en a été le ſecrétaire perpé-

tuel pour les ſciences. Il étoit correſpondant de l'académie de Paris, doyen des aſſociés regnicoles de celle de chirurgie de Paris, &c. Le roi, inſtruit de ſon mérite, lui accorda en 1759 une penſion de 2000 livres, & en 1766 des lettres de nobleſſe, que le parlement & la chambre des comptes de Normandie enregiſtrerent *gratis*. Il mourut le 21 août 1768, âgé de 68 ans. On a de lui : I. *Diſſertations* couronnées à l'académie de chirurgie depuis 1732, premiere année de ces prix, juſqu'en 1738. C'étoit un athlete redoutable, & pluſieurs académies furent obligées de le prier de ne plus ſe préſenter au concours. II. *Traité des ſens*, 2 vol. in-8°, Paris, 1767 ; ouvrage lumineux, plein d'idées profondes. Il y montre que l'homme eſt une machine qui raſſemble tout ce que la méchanique, tout ce que l'hydraulique, tout ce que les diverſes parties de la phyſique ont de plus beau & de plus profond ; mais qui les ſurpaſſe infiniment par l'accord de ce méchaniſme, avec un principe moteur, doué de ſentiment, & capable d'une action ſpontanée. Ses longues méditations ſur les diſpoſitions merveilleuſes de tant d'organes, ont été pour lui une démonſtration convaincante qu'ils ne ſont que la moindre partie de l'homme, & que ſi ce corps qui fait en ſoi un chef-d'œuvre de méchanique, atteſte l'exiſtence du ſuprême Architecte de tout ce qui exiſte, la ſubſtance qui anime ce chef-d'œuvre, prouve encore mieux qu'elle ne peut avoir d'autre ſource que l'Être ſouverainement parfait, le créateur & le moteur de toutes choſes. III. *Lettres concernant l'opération de la taille*. IV. *Recueil de pieces ſur la taille*. V. *Diſſertation ſur l'exiſtence & la nature du fluide des nerfs*, qui a remporté le prix à Berlin en 1753. VI. *Mémoire* qui a remporté le prix de l'académie de chirurgie en 1755. VII. La *Théorie de l'ouïe*, 1758, in-8°. VIII. *Mémoire* qui a remporté le prix à Toulouſe en 1757. IX. *Eloge de M. de Fontenelle*. Il y a quelques particularités qui ne ſe trouvent point ailleurs. X. *Traité de l'exiſtence du fluide des nerfs*, 1765, in-8°. XI. *Traité de la couleur de la peau humaine*, 1765, in-8°. XII. *Lettres ſur les avantages de la réunion du titre de Docteur en médecine, avec celui de Maître en chirurgie*. XIII. *Nouveau ſyſtême ſur la cauſe de l'évacuation périodique du ſexe*, 1765, in-8°. XIV. *Cours abrégé d'oſtéologie*, 1767, in-8°. Les ouvrages que Cat a publiés ſur la chirurgie ſont aſſez généralement eſtimés des gens de l'art, qui le regardent comme un des plus habiles phyſiologiſtes qui aient paru en France. Mais on lui reproche avec raiſon de s'être trop facilement livré au goût des paradoxes, & d'avoir employé les reſſources de la ſatyre, pour enlever au frere Coſme une célébrité juſtement acquiſe, & qui par-là même ſembloit porter ombrage à ſa jalouſie, & peut-être à ſa vanité.

CATANÉE, (Jean-Marie) né à Novare au commencement du ſeizieme ſiecle, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & ſe dévoua entiérement à l'étude des langues. On lui doit l'édition des

Epîtres de Pline le jeune, qu'il publia avec des Commentaires, Milan, 1506. Une Traduction des quatre Dialogues de Lucien; un poëme sur la ville de Genes, & un autre sur la prise de Jérusalem, par Godefroi de Bouillon, sous le titre de *Solymis*. Ses ouvrages en prose lui firent plus de réputation que ses poésies. Il mourut en 1529.

CATANOISE, (la) *voyez* CABANE.

CATEL, (Guillaume) conseiller au parlement de Toulouse, né en 1569, mort en 1626, étoit un savant profond & un bon magistrat. Il a laissé: I. Une *Histoire des Comtes de Toulouse*, 1623, in-folio; elle commence en l'an 710 & finit en 1271, lorsque le comté de Toulouse fut réuni à la couronne de France. II. Des *Mémoires du Languedoc*, Toulouse, 1633, in-fol., inférieurs à l'*Histoire* de cette province par Dom Vaissette, & où ce Bénédictin a beaucoup puisé. Catel est le premier qui ait joint à l'histoire les preuves des faits avancés; mais il n'auroit pas dû mettre ces preuves dans le corps de l'ouvrage. Il paroît avoir assez de discernement, & il écarte les faits faux ou exagérés.

CATELLAN, (Jean de) conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1700, à 82 ans, fut un magistrat recommandable par son équité & ses lumières. On a de lui le *Recueil des Arrêts remarquables du parlement de Toulouse*, 1723, 2 vol. in-4°, sur lequel Védel a fait des *Observations*, 1733, in-4°. Sa famille, une des plus anciennes de cette ville, a produit un grand nombre d'évêques & de magistrats, également distingués.

CATELLAN, (Marie-Claire-Priscille-Marguerite de) de la même famille que le précédent, naquit à Narbonne en 1662. Son goût pour les lettres l'obligea de fixer sa demeure à Toulouse en 1697. Les mêmes études & les mêmes talens, joints aux liens du sang, l'unirent d'une étroite amitié avec le chevalier de Catellan, secrétaire perpétuel de l'académie des Jeux-Floraux. Cette compagnie couronna plus d'une fois les essais poétiques de Mlle. de Catellan. Son ouvrage le plus applaudi fut une *Ode* à la louange de Clémence Isaure: cette Ode mérita le prix; & elle obtint peu de tems après des lettres de maîtresse des Jeux-Floraux. Cette moderne Corine mourut dans le château de la Masquere, près de Toulouse, en 1745, dans la 84e. année de son âge. L'affabilité, la politesse, la discrétion, la décence, la bonne opinion d'autrui étoient ses qualités distinctives; & ces vertus étoient embellies par une taille avantageuse, par une figure agréable, par les graces de l'imagination & la delicatesse de l'esprit.

CATESBY, (Marc) de la société royale de Londres, a publié l'*Histoire naturelle de la Caroline & de la Floride*, 1731 & 1743, 2 vol. in-fol., figures enluminées. Les explications sont en anglois & en françois.

CATHALAN, (Jacques) jésuite, de Rouen, professa, prêcha & dirigea avec succès. Ses talens dans ces trois genres firent honneur à sa société. Il

étoit né en 1671, & il mourut en 1757. On a de lui : I. L'*Oraiſon funebre de la Ducheſſe d'Orléans*, 1723, in 4°. II. Celle de *Monſeigneur, fils de Louis XIV*, in-4°. III. Celle de l'*Electeur de Treves*, in-4°. Ces pieces offrent quelques bonnes tirades.

CATHARINUS, (Ambroiſe) né en 1487 à Sienne, appellé avant d'entrer en religion, *Lancelot Politi*, enſeigna le droit, ſe fit dominicain en 1517, & ſe diſtingua au concile de Trente. Il eut l'évêché de Minori en 1547, & l'archevêché de Conza en 1551, & mourut en 1553. On a de lui pluſieurs ouvrages mal écrits & ſans méthode, mais pleins de choſes ſavantes & ſingulieres, ſur beaucoup de points de théologie. On en a une édition de Lyon, 1542, in-8°, & on les trouve à la ſuite de ſes *Enarrationes in Geneſim*, Rome, 1552, in-fol. Il ſoutient que J. C. ſeroit venu, quand même le premier homme n'auroit pas péché. Il prétend encore que la chûte des mauvais Anges vint de ce qu'ils ne voulurent pas reconnoître le décret de l'Incarnation, ni ſe réſoudre à adorer le Verbe uni à la nature humaine. Il avance, dans un traité *de la Réſurrection*, que les enfans morts ſans baptême, ſont non-ſeulement exempts de peines, mais qu'ils jouiſſent même d'une félicité convenable à leur état. Catharinus pouſſoit la liberté de penſer juſqu'à la hardieſſe, & ne ſe piquoit guere de ſuivre S. Auguſtin, S. Thomas, & les autres théologiens. Une de ſes opinions qui parut d'abord une des plus libres, qui depuis a toujours été ſuivie en Sorbonne, eſt celle ſur l'intention extérieure du miniſtre des ſacremens. Il ſoutint au concile de Trente, qu'il n'étoit pas néceſſaire que le miniſtre eût une intention intérieure de faire une choſe ſacrée ; mais qu'il ſuffiſoit qu'il voulût adminiſtrer extérieurement le ſacrement de l'Egliſe, dans les circonſtances & avec la maniere qui ſuppoſent & expriment une volonté ſérieuſe, quoiqu'il s'en moquât intérieurement. M. Boſſuet & d'autres illuſtres théologiens ont depuis embraſſé ce ſentiment comme le plus propre à tranquilliſer les eſprits, en leur perſuadant que l'efficace des ſacremens eſt indépendante de la méchanceté ou de la négligence des hommes. Catharinus a fait encore un Commentaire ſur les Epîtres de S. Paul, & les autres Epîtres canoniques, Veniſe, 1551, in-fol. On lui attribue auſſi un livre italien, recherché des curieux, intitulé : *Rimedio alla peſtilente doctrina d'Ochino*, Rome, 1544, in-8°.

CATHERINE, (Sainte) vierge d'Alexandrie, martyriſée, dit-on, ſous Maximin. Au 9e. ſiecle on trouva le cadavre d'une fille, ſans corruption, au Mont-Sinaï en Arabie. Les Chrétiens de ce pays-là, apparemment ſur certains ſignes, le prirent pour le corps d'une martyre, & l'idée générale d'une ſainte vierge d'Alexandrie qui avoit ſouffert dans cette contrée, fit croire que c'étoit le ſien. Ils lui donnerent le nom de *Catherine*, c'eſt-à-dire, *pure* & *ſans tache*, lui rendirent un culte religieux, & lui firent faire une Légende. Les Latins reçurent cette Sainte, des Grecs, dans

le 11e. ſiecle. On raconte dans ſon hiſtoire, qu'elle diſputa, à l'âge de 18 ans, contre cinquante philoſophes qui furent vaincus. Quoique cette Légende ne mérite aucune confiance, on n'en doit rien conclure contre la réalité de la Sainte qu'on honore ſous le nom de *Catherine*. Jamais l'Egliſe univerſelle n'a invoqué des Saints imaginaires; ſi les hiſtoires de quelques-uns ont été rejetées par les ſavans, il ne s'enſuit autre choſe, ſinon que les vrais actes ont été défigurés, ou qu'ils ont péri par les dégâts du tems. Les recherches de la critique prouvent préciſément que le Seigneur a des Saints, dont les actions ne ſont bien connues que de lui ſeul; du reſte, il a laiſſé dans ſon Égliſe leur mémoire, l'idée générale de leurs vertus, & leur protection puiſſante: titres ſuffiſans pour diriger l'Egliſe dans le culte qu'elle leur rend. *Voy.* ROCH (St.). Les diſputes avec les philoſophes païens que la Légende attribue à ſainte Catherine, & la maniere victorieuſe dont on dit qu'elle les confondit, l'ont fait choiſir pour la patrone des écoles de philoſophie.

CATHERINE DE SIENNE, (Sainte) née en 1347, embraſſa, à l'âge de 20 ans, l'inſtitut des Sœurs de S. Dominique. Ses révélations, ſon zele & ſes écrits lui firent un nom célebre. Elle réconcilia les Florentins avec Grégoire XI, pour lors à Avignon. L'éloquence de la négociatrice fut ſi vive, qu'elle engagea le pontife à quitter les bords du Rhône pour ceux du Tibre. Elle joua un grand rôle dans toutes les querelles du ſchiſme. Elle écrivit de tous côtés en faveur du pape Urbain, & mourut en 1380, à 33 ans. » Cette Sainte, dit l'abbé Bé-
» rault, reçut de la nature
» ces qualités perſonnelles, qui
» malgré les obſtacles de la
» naiſſance & du ſexe, de la
» retraite & de l'averſion ſin-
» cere du ſiecle, y figurent
» comme néceſſairement avec
» éclat. Une ame ardente &
» ſenſible, un très-bel eſprit,
» une imagination prodigieuſe-
» ment vive, beaucoup de ca-
» ractere, d'énergie & d'éléva-
» tion, loin de languir avec ſa
» ſanté dans le ſilence & le re-
» cueillement, dans la conti-
» nuité de l'oraiſon, des veil-
» les, des jeûnes & des auſ-
» térités de tout genre, prirent
» au contraire une activité nou-
» velle dans le zele tout di-
» vin qui s'y alluma ». Sa *Légende* en italien, Florence, 1477, eſt très-rare; celles de 1524, in-4°., & 1526, in-8°., ſont rares auſſi. Sa *Vie* a été écrite en latin par Jean Pins, Boulogne, 1515, in-4°. Il y en a une en françois par le P. Jean de Rechac, Paris, 1647, in-12. Quoique dans le grand nombre de viſions & de révélations qu'on lui attribue, on ne puiſſe guere douter qu'il n'y en eût de véritables; ce ſeroit manquer de jugement & de critique que de les admettre toutes. La canoniſation des Saints ne ratifie pas leurs opinions ni leurs révélations. Nous avons vu ailleurs, que ſans les explications favorables que le cardinal Torquemada donna des viſions de ſainte Brigitte, elles euſſent été condamnées au concile de Bâle. Grégoire-le-Grand remarque

que les Saints les plus favorisés de Dieu se trompent souvent, en prenant pour une lumiere divine, ce qui n'est que l'effet de l'activité de l'ame humaine. M. Fleury ajoute que, dans les personnes de la plus éminente piété, les veilles & les jeûnes peuvent échauffer une imagination vive au point d'y produire des effets surprenans, qu'on regarde quelquefois pour des opérations de l'Esprit-Saint. Cette pensée de Fleury est appuyée d'un passage remarquable de S. Jerôme. Il ne faut cependant point parler avec dédain ou avec aigreur de ces situations extraordinaires des Saints ou Saintes, qui, supposé qu'elles appartiennent quelquefois à l'imagination, sont néanmoins l'effet d'une piété toujours bien respectable dans son principe & dans son objet (*voyez* ARMELLE). Sainte Catherine fut canonisée par Pie II, en 1461. On lui attribue des Poesies italiennes, Sienne, 1505, in-8°.; quelques Traités de dévotion; & des Lettres qui sont purement écrites en italien : elles parurent à Bologne en 1492, in-4°. Tous les ouvrages de cette Sainte ont été publiés à Lucques & à Sienne l'an 1713, en 4 vol. in-4°.

CATHERINE, fille de Charles VI, roi de France, épousa en 1420, Henri V, roi d'Angleterre, qui du chef de sa femme, & en vertu du traité de Troyes, fait le 21 mai de la même année, prétendoit que son fils devoit succéder à la couronne de France, au préjudice de Charles VII. Après la mort de Henri V, en 1422, elle se remaria secrétement à Owin Tyder, ou plutôt Tudor. Ce Tyder étoit un seigneur du pays de Galles, d'une famille qui, selon quelques flatteurs, avoit régné autrefois en Angleterre. Sa bonne mine, son assiduité, ses complaisances avoient touché la reine, qui oublia ce qu'elle devoit aux mânes de son époux, pour satisfaire la passion qu'elle avoit pour Tyder. Elle mourut en 1438. Tyder fut aussi-tôt mis en prison. Il se sauva quelque tems après; mais malheureusement ayant été repris pendant les guerres civiles des maisons d'Yorck & de Lancastre, il eut sur le champ la tête tranchée. Catherine avoit eu deux fils de Tyder; l'un s'appelloit Edmond, dans la suite comte de Richemond, & l'autre Gaspar, qui fut créé comte de Pembrock. Le fils d'Edmond régna depuis en Angleterre sous le nom de Henri VII; & porta ainsi sur le trône la maison de *Tudor*, qui a soutenu avec dignité l'honneur du sang maternel.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V., roi d'Aragon, & d'Isabelle, reine de Castille, épousa en 1501 Arthus, fils aîné de Henri VII, dit le Salomon d'Angleterre. Ce prince étant mort cinq mois après cette union, le nouveau prince de Galles, connu depuis sous le nom de Henri VIII, s'unit à la veuve de son frere, avec une dispense de Jules II, accordée sur la supposition que le mariage n'avoit pas été consommé. Son époux naturellement léger & inconstant, comme il le fit bien voir dans la suite, ne tarda pas de s'en dégoûter, & de proposer un divorce. Cette

affaire fut plaidée devant deux légats de la cour de Rome, qui travaillerent inutilement à réconcilier les deux époux. Henri fit prononcer une sentence de répudiation; le pape refusa de l'autoriser. Catherine ne voulut jamais consentir à la dissolution d'un mariage, qui de sa nature ne pouvoit l'être par aucune puissance spirituelle ou temporelle. Cette fermeté la fit éloigner de la cour pour toujours, en 1531. Il lui fut défendu de prendre, & à la nation de lui donner d'autre titre, que celui de princesse douairiere de Galles. Le pape cassa la sentence de divorce, & ordonna à Henri de reprendre Catherine. Cette princesse n'en fut pas moins exilée à Kimbalton, où elle mourut en 1536. Quand elle se sentit près de la mort, elle écrivit à son mari, qui ne put refuser des larmes à sa lettre, & qui ordonna à sa maison de prendre le deuil. Des mœurs simples, le goût de la retraite, l'amour de l'ordre formoient le fond de son caractere. Les soins domestiques, la priere & le travail firent ses occupations. Sa raison & sa vertu ne firent aucune impression sur un prince qui n'écoutoit plus que ses passions, & qui en matiere même de passions, n'avoit rien de fixe ni de conséquent.

CATHERINE DE MÉDICIS, fille unique & héritiere de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, niece de Clément VII, née à Florence en 1519, fut mariée par les intrigues de son oncle, en 1533, au dauphin de France, depuis Henri II. Elle fut trois fois régente du royaume : la premiere, durant le voyage du roi son mari en Lorraine en 1553; la seconde, pendant la minorité de Charles IX; & la troisieme, depuis la mort de ce prince, jusqu'au retour de Henri III, alors roi de Pologne. Son objet principal, sous la minorité de Charles IX, fut de diviser par l'intrigue, ceux qu'elle ne pouvoit gagner avec de l'argent. Placée entre les Catholiques & les Protestans, les Guises & les Condés, elle souleva les partis opposés pour rester seule maîtresse. Elle accorda aux instances des huguenots le colloque de Poissi, en 1561, & l'année d'après l'exercice public de leur religion, dans la crainte que la jonction du roi de Navarre aux Guises, ne rendît ce parti trop puissant. Lorsque Charles IX fut déclaré majeur, elle se fit continuer l'administration des affaires, & brouilla tout comme auparavant. Ayant fait lever des troupes sous le prétexte de se précautionner contre le duc d'Albe, mais réellement pour contenir les Protestans, ce parti en prit de l'ombrage, & le royaume fut encore embrasé. Ce fut en partie par ses conseils, que le massacre de la St.-Barthélemi fut ordonné, dans un moment de crainte & de trouble, & nullement ensuite d'un dessein prémédité (*voyez* CHARLES IX). Elle gouvernoit alors son fils; mais elle se brouilla avec ce prince sur la fin de sa vie, & ensuite avec Henri III. Elle mourut en 1589, regardée comme une princesse d'un caractere incompréhensible. Les protestans l'ont peinte avec des couleurs affreuses. M. Meyer, dans la *Galerie philoso-*

phique

phique du 16e. ſiecle, la repréſente plutôt comme malheureuſe que comme méchante. Il faut convenir qu'elle s'eſt trouvée dans des circonſtances, où ſans de grands talens on ne pouvoit faire que de grandes fautes, où une politique foible, tortueuſe & inconſéquente ne pouvoit qu'agraver les maux de la France, irriter les deux partis, & imprimer à ſa mémoire des taches que perſonne ne s'empreſſa d'effacer. On a débité qu'après la bataille de Dreux, un faux bruit s'étant répandu que les Huguenots étoient victorieux, elle dit : *Hé bien, nous prierons Dieu en françois ;* mais c'eſt une calomnie groſſiere, que l'abbé Garnier a victorieuſement réfutée.

CATHERINE DE PORTUGAL, femme de Charles II, roi d'Angleterre, & fille de Jean IV, roi de Portugal, naquit en 1638, ſon pere étant encore duc de Bragance. Elle fut mariée en 1661 avec Charles II. Elle avoit, dit-on, l'ame plus belle que le corps ; & elle eut l'eſtime, mais non le cœur du roi ſon époux. Pendant le regne de Jacques II, cette princeſſe jouit de beaucoup de conſidération ; mais en 1688 elle réſolut d'aller en Portugal, où elle ne ſe rendit cependant qu'au commencement de 1693. Elle y fut déclarée régente en 1704 par le roi Pierre, ſon frere, à qui ſes infirmités rendoient le repos néceſſaire. Catherine fit éclater alors les grandes qualités qu'elle avoit reçues de la nature. Elle continua de faire la guerre à l'Eſpagne avec beaucoup de vigueur. Sage & prudente dans les conſeils, elle ſut faire exécuter ce qu'elle avoit réſolu ; & pendant ſa régence, l'armée Portugaiſe reconquit ſur les Eſpagnols pluſieurs places importantes. Cette princeſſe mourut en 1705.

CATHERINE ALEXIOWNA, payſanne, dont le nom étoit Alfendey, devenue impératrice de Ruſſie, devoit le jour à des parens fort pauvres, qui vivoient près de Départ, petite ville de la Livonie. Au ſortir de l'enfance, elle perdit ſon pere, qui la laiſſa dans les bras d'une mere infirme ; le travail de ſes mains ne ſuffiſoit pas à leur entretien. Ses traits étoient beaux, ſa taille charmante, & elle annonçoit beaucoup d'eſprit. Sa mere lui apprit à lire, & un vieux miniſtre luthérien lui donna les principes de la religion. A peine avoit-elle atteint ſa quinzieme année, qu'elle perdit ſa mere. Le miniſtre la reçut chez lui, & la chargea du ſoin d'élever ſes filles. Catherine profita des maîtres de muſique & de danſe qu'on faiſoit venir pour elles. La mort de ſon bienfaiteur qui ſurvint, la replongea dans une extrême indigence. Son pays étant devenu le théâtre de la guerre entre la Suede & la Ruſſie, elle alla chercher un aſyle à Marienbourg. Après avoir traverſé un pays dévaſté par les deux armées, & avoir couru de grands dangers, elle tomba entre les mains de deux ſoldats ſuédois, qui ſans doute n'auroient pas reſpecté ſa jeuneſſe & ſes charmes, ſi un bas-officier ne fût ſurvenu, qui la leur arracha. Après avoir rendu graces à ſon libérateur, elle reconnut en lui le fils du miniſtre

qui avoit eu ſoin de ſon enfance. Ce jeune-homme, touché de ſon état, lui donna les ſecours néceſſaires pour achever ſon voyage, & une lettre pour un habitant de Marienbourg, qui s'appelloit Gluck, & qui avoit été l'ami de cet officier. Elle fut très-bien reçue; on lui confia l'éducation de deux filles. Elle ſe comporta ſi bien dans cet emploi, que le pere étant veuf, lui offrit ſa main. Catherine la refuſa, pour accepter celle de ſon libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras, & qu'il fût couvert de bleſſures. Le jour même que ces deux époux vont ſe jurer leur foi aux pieds des autels, Marienbourg eſt aſſiégé par les Ruſſiens; l'époux qui étoit de ſervice, eſt obligé d'aller, avec ſa troupe, repouſſer l'aſſaut, & il périt dans cette action, ſans avoir recueilli le fruit de ſa tendreſſe. Marienbourg eſt enfin emporté d'aſſaut, & la garniſon & les habitans paſſés au fil de l'épée, ou en proie à la brutalité du vainqueur. On trouva Catherine cachée dans un four; on ſe contenta de la faire priſonniere de guerre. Sa figure & ſon eſprit la firent bientôt remarquer du général Ruſſe Menzikoff; il fut frappé de ſa beauté, & la racheta du ſoldat auquel elle étoit tombée en partage, pour la placer auprès de ſa ſœur, où elle fut accueillie avec tous les égards dus à la beauté, au vrai mérite & à l'infortune. Quelque tems après, Pierre-le-Grand ſe trouvant à manger chez ce général, on la fit ſervir à table. Le czar la diſtingua bientôt, & fut frappé de ſes graces. Il revint le lendemain chez Menzikoff pour revoir la belle priſonniere; elle répondit avec tant d'eſprit à toutes les queſtions que lui fit ce monarque, qu'il en devint éperdument amoureux. Le mariage ſuivit de près cette naiſſante inclination; il ſe fit ſecrétement en 1707, & publiquement en 1712. Elle fut couronnée en 1724, & reçut la couronne & le ſceptre des mains de ſon époux. Après la mort de ce prince en 1725, elle fut déclarée ſouveraine impératrice de toutes les Ruſſies. Elle ſe montra digne de régner, en achevant toutes les entrepriſes que le czar avoit commencées. A ſon avénement à l'empire, les potences & les roues furent abattues. Elle inſtitua un nouvel ordre de chevalerie ſous le titre de ſaint Alexandre de Newski. Elle reçut elle-même, peu de tems après, le collier de celui de l'Aigle-Blanc. La Ruſſie la perdit le 17 mai 1727, à l'âge de 38 ans. Les fréquens excès de vin de Tokai, joints à un cancer & à une hydropiſie, furent la cauſe de cette mort prématurée. C'étoit une princeſſe d'une fermeté & d'une grandeur d'ame au-deſſus de ſon ſexe. Elle ſuivoit Pierre-le-Grand dans ſes expéditions, & lui rendit de grands ſervices dans la malheureuſe affaire de Pruth. Ce fut elle qui conſeilla au czar de tenter le viſir par des préſens; ce qui lui réuſſit. On l'a ſoupçonnée de n'avoir pas été favorable au czarowitz Alexis, que ſon pere fit mourir. Comme aîné & ſorti d'un premier mariage, il excluoit du trône les enfans de Catherine; c'eſt peut-

être le seul motif qui lui ait attiré ce reproche peu fondé (*voyez* ALEXIS PETROWITZ). » La louange qu'elle a méritée, » dit un historien, c'est son » humanité & sa douceur, qui » a sauvé la vie à quantité de » malheureux que son époux » vouloit sacrifier à sa colere. » Elle avoit sur lui, pour cet » objet, un ascendant qu'il ne » pouvoit vaincre. Et quand » il vouloit absolument satis- » faire sa passion, il faisoit faire » l'exécution pendant son ab- » sence ». Un voyageur moderne (Bioernstahl) prétend que Catherine étoit Suédoise, que son premier époux a survécu à son mariage avec Pierre-le-Grand, & altere d'autres circonstances de ce récit, auquel nous avons cru ne devoir rien changer d'après les assertions d'un écrivain très-superficiel, qui ne consulte souvent que son imagination, l'esprit national, ou quelqu'autre source de préventions.

CATHERINOT, (Nicolas) avocat, né au château de Lusson, près de Bourges, en 1628, plaida dans cette ville, & y mourut en 1688. Il a fait un grand nombre d'Opuscules, qui concernent le Berry. Quelques curieux les ont réunis, & ces recueils sont rares quand ils sont complets; la plupart sont in-4°, cependant il y en a d'in-12 & d'in-8°. Voyez la *Méthode de l'abbé Langlet*, T. XIII, pages 99 & 100. Cet auteur ne fait pas grand cas de Catherinot. Valois disoit de lui, qu'il étoit honnête-homme & qu'il aimoit les savans; mais qu'il étoit un savant du plus bas étage. Dans toutes ses paperasses il n'y a guere que du fatras, & il étoit très-digne, suivant un homme d'esprit, des armoiries de Bourges.

CATHO, *voyez* CATTHO.

CATILINA, (Lucius) d'une des premieres familles patriciennes de Rome, dérobé par son argent & ses amis au dernier supplice qu'il méritoit, pour avoir été accusé publiquement d'un inceste avec une Vestale, & pour avoir assassiné son propre fils; avoit été successivement questeur, lieutenant-général & préteur, sans que son caractere eût changé. S'étant présenté depuis deux fois inutilement pour le consulat, & ayant eu Cicéron pour concurrent, il entreprit de le faire assassiner. Il y avoit déjà long-tems qu'il tramoit sourdement de détruire Rome par le fer & par le feu. Plusieurs jeunes-gens de la premiere naissance, réduits comme lui à la misere par leurs débauches, s'étant rendus ses complices, il leur fit boire, dit on, du sang humain pour gage de leur union. Cicéron, averti par Fulvia, maîtresse d'un des conjurés, découvrit le complot de Catilina, & veilla à la sûreté de la république. On intercepta les lettres des principaux conjurés, & l'on en fit exécuter cinq. Catilina furieux passa en Etrurie, à la tête de quelques légions mal armées, prêt à tout entreprendre ou à périr. Antoine, collegue de Cicéron, fit marcher Pétreïus, son lieutenant, contre le conspirateur. Catilina se battit en désespéré, toujours au premier rang. Il fut vaincu, & se fit tuer, pour ne point survivre à la ruine de ses affaires, l'an 62 avant J. C.

» Né avec du courage & une » grande force de corps, dit » l'abbé Tailhié, il étoit d'un » caractere d'eſprit mauvais & » pernicieux. Les déſordres do- » meſtiques, le pillage & les » guerres civiles occuperent les » premieres années de ſa jeu- » neſſe, & en firent les plus » cheres délices & les amuſe- » mens ordinaires. Vigoureux » & robuſte, il ſupportoit ai- » ſément les rigueurs de la » faim & de la ſoif, du froid » & des veilles; & cela au- » delà de tout ce qu'on peut » imaginer. Il avoit l'eſprit au- » dacieux & fourbe; propre à » faire toutes ſortes de per- » ſonnages, adroit à feindre & » à diſſimuler ſelon le beſoin » & les circonſtances. Il étoit » avide du bien d'autrui & pro- » digue du ſien; violent & » extrême dans ſes paſſions, » exceſſif dans ſes vues & dans » ſes projets. Sans beaucoup » d'érudition, il ne laiſſoit pas » de poſſéder le talent de la » parole en un degré capable » de lui faire honneur, s'il » l'avoit cultivé. Il étoit plus » entreprenant & hardi, qu'il » n'étoit habile & capable; plus » ambitieux que politique; plus » propre à former de perni- » cieux deſſeins qu'à les con- » duire. Dévoré d'ambition & » d'un deſir violent de ſubju- » guer la république, il étoit » très-peu délicat ſur le choix » des moyens pour arriver à » ſes fins, pourvu qu'il parvînt » à ſe faire roi. Enfin, c'étoit » un homme ſans mœurs & ſans » religion, exceſſivement dé- » bauché, & à qui les attentats » les plus noirs ne coûtoient » rien ». *Voy.* l'excellente *Hiſtoire* de cette conjuration par Salluſte.

CATIMPRÉ, *voy.* THOMAS DE CATIMPRÉ.

CATINAT, (Nicolas) né en 1637, du doyen des conſeillers du parlement de Paris, commença par plaider, perdit une cauſe juſte, & quitta le barreau pour les armes. Il ſervit d'abord dans la cavalerie, & ne laiſſa échapper aucune occaſion de ſe diſtinguer. En 1667, il fit aux yeux de Louis XIV, à l'attaque de la contr'eſcarpe de Lille, une action de tête & de courage, qui lui valut une lieutenance dans le régiment des Gardes. Elevé ſucceſſivement aux premieres dignités de la guerre, il ſe ſignala à Maſtricht, à Beſançon, à Senef, à Cambrai, à Valenciennes, à St.-Omer, à Gand & à Ypres. Lieutenant-général en 1688, il battit le duc de Savoie à Staffarde & à la Marſaille, ſe rendit maître de toute la Savoie & d'une partie du Piémont, paſſa de l'Italie en Flandre, aſſiégea & prit Ath en 1697. Il étoit maréchal de France depuis 1693. La guerre s'étant rallumée en 1701, il fut mis en Italie à la tête de l'armée françoiſe contre le prince Eugene, qui commandoit celle de l'empereur. Il fut bleſſé à l'affaire de Chiari, & obligé de reculer juſques derriere l'Oglio. C'eſt à cette retraite qu'on attribua ſes fautes & ſa diſgrace; mais quand bien même elle n'eût point été occaſionnée par la défenſe que lui avoit fait la cour de s'oppoſer au paſſage du prince Eugene, pourquoi toujours chercher dans les erreurs des commandans ou des ſubalternes

les cauſes des défaites? Ne ſait-on pas que le ſuccès des armes eſt preſque toujours au-deſſus de toutes les ſpéculations des généraux? « Si les circonſtances » de cette campagne, dit Catinat lui-même, étoient bien » connues, l'on y verroit un » enchaînement aſſez naturel, » qui m'a conduit dans le malheur & la diſgrace où je » ſuis; les ſentimens d'autrui y » ont contribué autant que les » miens; cette réputation qui, » dans le courant de ma vie, » m'a coûté tant de ſueurs, ſe » trouve flétrie. Ma conduite, » je l'aſſure, a été avec candeur & ſimplicité. La ſageſſe » & la droiture, voilà ce qui » peut dépendre de nous; la » fortune conſerve ſon empire » dans les autres affaires? quoi- » que l'on penſe de ſon mieux, » l'on ne fait pas trop bien ». Quoi qu'il en ſoit, Catinat, malgré ſes victoires & ſes négociations, fut obligé de ſervir ſous Villeroi; & le dernier éleve de Turenne & de Condé, n'agit plus qu'en ſecond. Le roi le nomma en 1705 pour être chevalier de ſes ordres; mais il refuſa. Il mourut ſans avoir été marié, dans ſa terre de Saint-Gratien, en 1712, âgé de 74 ans, dans les ſentimens, dit-on, d'une triſte & déſeſpérante philoſophie dans laquelle il avoit vécu. Quelques auteurs ont néanmoins aſſuré qu'il n'étoit pas ſans religion, & qu'il en a donné des marques dans ſes derniers momens; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il n'affichoit pas l'impiété, & qu'il ne ſe faiſoit point gloire d'un ſyſtême qui réellement n'eſt propre qu'à dégrader & avilir la dignité de la nature humaine. Il a paru en 1775, des *Mémoires pour ſervir à ſa Vie.*

CATON, *le Cenſeur*, (Marcus Portius) d'une famille plébéïenne, originaire de Tuſculum, ſervit d'abord ſous Quintus Fabius Maximus à l'expédition de Tarente. Sa ſageſſe, ſa valeur, ſon activité, ſon éloquence lui promirent les premieres places de la république. Il fut tribun militaire en Sicile, vers l'an 205 avant Jeſus-Chriſt, enſuite queſteur, préteur, & enfin conſul. Les affaires d'Eſpagne demandant un homme conſulaire, il y paſſa, réduiſit les rebelles & s'empara en peu de tems de plus de quatre cents places. On lui entendit dire à lui-même, qu'il avoit pris plus de villes qu'il n'avoit paſſé de jours dans ſon département. Le peuple lui décerna d'une commune voix le triomphe & la cenſure. Son premier ſoin fut de réformer le luxe & les mœurs des Romains. On lui éleva une ſtatue avec cette inſcription : *A la gloire de Caton, qui a remédié à la corruption des mœurs.* Cela n'empêchoit pas qu'il ne fortît des ſpectacles, de peur d'arrêter par ſa préſence des ſcenes ſcandaleuſes; qu'il ne conſeillât aux jeunes gens de fréquenter les courtiſannes, & qu'il ne fit commerce de la proſtitution de ſes eſclaves: la vertu de ces anciens ſages n'étant jamais bien conſéquente. Ce magiſtrat, de tout tems déclaré contre les femmes, contribua beaucoup à faire paſſer la loi qui défendoit aux citoyens d'en inſtituer aucune héritiere. L'âge n'adoucit point ſa ſévérité : Athenes ayant envoyé à Rome

des philosophes & des orateurs pour une négociation, Caton, alarmé de l'empressement de la jeunesse Romaine à les entendre, proposa de les renvoyer, convaincu qu'ils ne contribuoient en rien à la félicité publique. Il mourut en opinant pour la ruine de Carthage, l'an 148 avant J. C. à 86 ans, regardé comme un homme juste, au moins dans les occasions d'éclat, mais inflexible & implacable dans ses vengeances. Acilius ayant brigué la censure en même tems que lui, il l'accusa publiquement d'avoir détourné à son profit les dépouilles des ennemis. Son avarice contrastoit étrangement avec la philosophie qu'il affichoit. Il étoit devenu le plus fameux usurier de Rome: ce qui ne l'empêcha pas de s'élever contre ce vice, semblable à cet usurier, dont parle Henri Etienne, qui prioit tous les prédicateurs de prêcher contre l'usure, afin d'exercer lui seul une profession que les autres auroient abandonnée. Du tems de Cicéron il restoit encore de Caton, 150 *Oraisons*, un *Traité de l'art militaire*, des *Lettres*, une Histoire en sept livres, intitulée: *Des Origines*. Nous n'avons actuellement que les fragmens de ce dernier ouvrage, avec un traité *de re Rustica*, où il donne des préceptes sur les devoirs & les connoissances de la vie rustique, écrits avec autant de force que d'élégance. On l'a inséré dans *Rei Rusticæ scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. M. Sabourenx de la Bonetrie l'a traduit en françois dans le premier vol. de son *Economie rurale*, Paris, 1771, 6 vol. in-8°. On attribue à Caton, mais sans raison, des *Distiques moraux*, sur lesquels le célebre Pibrac a formé ses *Quatrains*. Ces *Distiques* sont d'un auteur du 7e ou 8e siecle. On les trouve avec le *Publius Syrus*, Leyde, 1635, in-8°., & séparément, Amsterdam, 1754, in-8°., & 1759, 2 vol. in-8°. Il disoit ordinairement, « qu'il se repentoit de trois choses: d'avoir passé un jour sans rien apprendre; d'avoir confié son secret à sa femme; & d'avoir été par eau, lorsqu'il pouvoit voyager par terre ». Il paroît cependant qu'il avoit des sujets d'un repentir plus fondé. Caton laissa un fils qui se signala sous Paul Emile, dans la guerre de Macédoine. *Voyez* le livre *de Republica Romana* du P. Cantel.

CATON D'UTIQUE, ainsi appellé parce qu'il mourut dans cette ville, étoit arriere-petit-fils du précédent. Il poussa l'amour de la patrie jusqu'au fanatisme. A quatorze ans, il demanda une épée pour tuer le tyran Sylla, & délivrer la république de ses proscriptions. Le consul Gellius, sous les ordres duquel il servoit, lui offrant des récompenses militaires, il les refusa, jugeant qu'elles ne lui étoient pas encore dues. Elevé à la dignité de questeur, il refusa de payer les pensions que Sylla avoit constituées à ses satellites sur le trésor public. Il étoit stoïcien dans la théorie & dans la pratique. Il aimoit mieux, dit Salluste, être homme de bien, que le paroître; & moins il étoit touché du desir de la gloire, plus elle sembloit venir le chercher. *Esse, quàm videri bonus malebat; itaque quò*

minùs gloriam petebat, eò magis illam assequebatur. Il peut se faire que Caton fût moins vain que les autres héros de Rome; mais il n'est pas à croire qu'il fuyoit la gloire de bonne foi; l'ostentation & la parade de vertu faisoit d'ailleurs le caractere propre de la secte philosophique qu'il professoit. Il demanda le tribunat, pour empêcher un méchant homme de l'avoir. Il s'unit l'an 62 avant J. C. avec Cicéron contre Catilina, & avec les bons citoyens contre César. Il s'opposa aux brigues de ce général & de Pompée pendant leur union, & tâcha de les accorder pendant les guerres civiles. Ses soins ayant été inutiles, il se tourna du côté de Pompée, qu'il regardoit comme le défenseur de la république, tandis que son compétiteur la menaçoit d'une prochaine servitude. Il porta toujours le deuil depuis le jour que commença la guerre civile, résolu de se donner la mort si César étoit vainqueur, & de s'exiler seulement si c'étoit Pompée. La bataille de Pharsale ayant tout décidé, ce républicain zélé, ou si l'on veut, forcené, s'enferma dans Utique, & exécuta son dessein en se plongeant son épée dans le corps, l'an 45 avant J. C., à l'âge de 48 ans. Le président de Montesquieu dit que, si Caton se fût réservé pour la république, il auroit donné aux affaires tout un autre tour. M. de Turpin Crissé, dans ses excellentes notes sur les *Commentaires de César*, est du même sentiment. » On a toujours, dit-il, admiré » la mort de Caton, on l'a » célébrée comme le dernier » effort de la plus héroïque » vertu, de la fermeté la plus » inébranlable; l'antiquité a » exalté ce Romain qui, après » avoir si long-tems lutté contre les ennemis de la république, l'avoit soutenue dans » sa chûte, s'ensevelit sous ses » ruines, expire avec sa patrie, » & meurt libre, lorsque Rome » étoit déjà dans les fers; mais » Caton ne pouvoit-il pas prendre un autre parti plus généreux que celui de se donner » la mort, que de se déchirer » les entrailles, ou de tomber » aux pieds de César? Malgré » les succès suivis de ce tyran » de sa patrie, la conquête de » toute l'Italie, la victoire remportée à Pharsale, la mort » de Pompée, la bataille signalée qu'il venoit de gagner, » tout n'étoit pas perdu. Les » défenseurs de la république » étoient, à la vérité, épars » dans l'Afrique; il falloit les » rassembler; il falloit qu'il se » mît à leur tête, ou pour » rendre la liberté à sa patrie, » ou pour mourir en la défendant. D'ailleurs, la liberté » avoit encore un asile en » Espagne; un parti redoutable » s'y formoit contre le tyran. » Quel autre que Caton pouvoit en être plus dignement » le chef? Il prend les mesures » les plus sages pour sauver » les sénateurs enfermés avec » lui dans Utique; il les fait » monter sur des vaisseaux au » milieu d'une nuit obscure & » orageuse; il leur ordonne de » vivre, afin qu'il existe encore » sur la terre des hommes qui » ne soient pas esclaves de » César: pourquoi ne les suit-» il point? La vie de ces séna-

» teurs étoit-elle plus chere, » plus néceſſaire à Rome que » celle de Caton ? Il ne veut » pas fuir devant Céſar, & il » ſe donne la mort ; n'eſt-ce » pas fuir plus lâchement encore ? C'étoit peut-être le » moment où il falloit triompher ; Céſar ne pouvoit plus » cacher ſes ambitieux deſſeins ; » ce n'étoit plus contre Pompée qu'il faiſoit la guerre, » c'étoit contre la république. » Les Romains alloient ouvrir » les yeux ; ils alloient peut-être ſe réunir contre le tyran » qui vouloit les aſſervir ; & » Caton leur donne à tous le » funeſte exemple du découragement ; il leur annonce » par ſa mort, qu'il n'y a plus » de liberté à attendre, & que » Céſar eſt leur maître ». Il eſt certain qu'il devoit ſe conſerver à ſa patrie, & que cette bravade du ſuicide étoit une foibleſſe réelle, & de plus un crime contre la ſociété & contre l'auteur de la vie. « Quelle différence, dit un moraliſte, entre » Caton & un Chrétien ! Celui-ci ſait que Dieu eſt le ſeul » maître de ſa vie, que l'ayant » reçue de lui, la quitter c'eſt » commettre un crime ſemblable à celui d'un ſoldat qui » quitte ſon poſte ſans l'ordre » de ſon commandant. Que les » ſentimens de Caton ſont différens de ceux de S. Paul ! » Celui-ci deſire bien de mourir pour s'unir à Dieu ; mais » il ne refuſe point de vivre, ni » d'affronter courageuſement » les perſécutions & les ſouffrances, quand elles peuvent » tourner à la gloire de Dieu » & à l'avantage du prochain ». Ce Romain que Paterculus dit reſſembler plus aux dieux qu'aux hommes, avoit des vices qui euſſent fait rougir un homme ordinaire, entr'autres l'ivrognerie à laquelle il étoit fort adonné. Il céda ſa femme Marcia, quoique groſſe, à l'orateur Hortenſius, afin que ce beau parleur ne mourût point ſans poſtérité ; & dès qu'elle fut veuve & héritiere d'Hortenſius, il la reprit. « S'il en avoit beſoin, » dit Céſar à cette occaſion, » pourquoi la céder ? S'il n'en » avoit pas beſoin, pourquoi » la reprendre » ? Si Caton, comme dit Séneque, valoit plus que trois cents Socrate, il faut croire que ce fameux Grec valoit bien peu de choſe.

CATON, (Valerius) poëte & grammairien latin, né dans la Gaule Narbonnoiſe, ouvrit à Rome une école où l'on ſe rendoit de toutes parts. On diſoit de lui qu'il étoit le ſeul qui ſût lire & faire les poëtes. Il mourut fort âgé, l'an 30 avant J. C., dans un état qui n'étoit guere au-deſſus de l'indigence. La ſeule de ſes Poéſies qui ſoit parvenue juſqu'à nous, eſt ſa piece intitulée : *Diræ ;* ce ſont des imprécations que lui inſpirerent l'abſence de ſon pays & celle de ſa Lydie. Chriſtophe-Arnold publia ce petit poëme à Leyde en 1652, in-12 : cette édition eſt rare. On le trouve auſſi dans le *Corpus Poëtarum de Maittaire.*

CATROU, (François) né à Paris en 1659, jéſuite en 1677, exerça le miniſtere de la chaire pendant ſept ans avec diſtinction. Il auroit été mis au rang des meilleurs prédicateurs de ſon ſiecle, s'il avoit pu ſe captiver à réunir avec ordre dans

ſa mémoire les mêmes penſées qu'il avoit tracées ſur le papier. Cette contrainte, qui lui paroiſſoit avec quelque raiſon un travail perdu, l'arracha à la chaire. Le *Journal de Trévoux*, qui commença en 1701, l'occupa environ douze années. Il fut chargé d'y travailler, & s'en acquitta avec honneur. Il employa les intervalles que lui laiſſoit cet ouvrage périodique, à compoſer pluſieurs livres eſtimables. Les principaux ſont: I. *Hiſtoire générale de l'empire du Mogol*, imprimée en 1702, réimprimée en 1705, & traduite en italien. On en a une édition de 1725, in-4°, & en 2 vol. in-12, augmentée du regne d'Aurengzeb. Cette Hiſtoire a été faite ſur des mémoires curieux. II. *Hiſtoire du fanatiſme des Religions Proteſtantes, de l'Anabaptiſme, du Davidiſme, du Quakériſme*, Paris, 1733, 3 vol. in-12. La variété, la ſingularité des faits, jointes à l'agrément & à la vivacité du ſtyle, ne peuvent qu'attacher le lecteur. La narration eſt toujours élégante & intéreſſante, mais non pas toujours aſſez rapide & aſſez dégagée. III. *Traduction de Virgile* avec des notes critiques & hiſtoriques, en 4 vol. in-12. Catrou cherche quelquefois dans ſon auteur des ſens alambiqués. Il lui prête des phraſes de romans, des mots précieux, des termes de ruelle. Sous prétexte de rendre les moindres circonſtances d'une penſée noble, il emploie des expreſſions populaires, baſſes, comiques, burleſques même, qui l'aviliſſent. Il ajoute des notes & des phraſes entieres dans ſa traduction, & ſupplée quelquefois juſqu'à trois ou quatre lignes; comme s'il y avoit des lacunes à remplir dans ſon original, & ſi c'étoit à un traducteur à les remplir. Les *Commentaires*, dont il a orné ou chargé ſon Virgile, ſont ſouvent remplis de raiſonnemens ſubtils pour étayer des ſens faux, d'explications raffinées & peu naturelles, de recherches déplacées, &c. C'eſt ainſi du moins qu'en a jugé l'abbé des Fontaines, dernier traducteur de Virgile; mais, peut-être, critique trop ſévere à l'égard d'un homme qui avoit couru la même carriere. IV. L'*Hiſtoire Romaine*, en 21 vol. in-4°, & en 20 vol. in-12. Ces deux éditions ſont accompagnées de notes hiſtoriques, géographiques & critiques, de gravures, de cartes, de médailles, &c. Cette Hiſtoire, traduite en différentes langues, & entr'autres en anglois par M. Bundy, Londres, 1730, in-folio, eſt la plus étendue que nous ayons. Les faits y ſont enchaînés avec art, & les recherches très-ſavantes. Mais on y trouve un ſtyle ſouvent trop pompeux, des expreſſions ignobles, des termes hazardés, des hyperboles de rhétoricien, des raiſonnemens alambiqués, des circonſtances ajoutées & inutiles. On y cherche vainement la noble ſimplicité de Tite-Live, & l'élégante préciſion de Tacite. Les notes ſont plus eſtimables. Elles ſont preſque toutes du P. Rouillé, aſſocié & continuateur de Catrou. Le P. Routh, autre jéſuite, devoit achever l'édifice que ſes confreres avoient commencé; mais la diſperſion de la ſociété a ſuſpendu cet

ouvrage. Le P. Catrou mourut en 1737, à 78 ans. Il conserva dans sa vieillesse, le feu & la vivacité d'imagination qu'il avoit montrée dès son jeune âge.

CATTAN *ou* CATANEO, (Christophe) gentilhomme Génois, est auteur d'un Traité *de la Géomancie*, écrit en italien, lequel a fait beaucoup de bruit au seizieme siecle. Il en existe une traduction françoise, par Guillaume Dupreau, imprimée à Paris en 1558.

CATTENBURG, (Adrien) né à Roterdam en 1664, y enseigna la théologie arminienne pendant au moins 25 ans. Il vivoit encore en 1737. On a de lui : I. *Vie de H. Grotius*, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-folio, en flamand. II. *Bibliotheca scriptorum Remonstrantium*, 1728, in-12. III. *Syntagma sapientiæ Mosaïcæ*, 1737, in-4°. Il y attaque les athées, les déistes, &c. avec force.

CATTHO, (Angelo) natif de Tarente, aumônier de Louis XI, roi de France, ensuite archevêque de Vienne en Dauphiné, acquit beaucoup de crédit auprès de ce monarque, par le double emploi de médecin & d'astrologue. Philippe de Comines, son ami, atteste qu'il lui prédit, vingt ans avant l'événement, que le prince Frédéric, second fils d'Alfonse, roi d'Aragon, monteroit sur le trône ; ce qui arriva. Il prédit aussi à Guillaume Briçonnet qu'il joueroit un grand rôle dans l'Eglise, & qu'il toucheroit de bien près à la tiare. Briçonnet étoit alors marié ; il fut dans la suite cardinal. En supposant que ces faits soient vrais, on n'en peut rien conclure de précis sur ces sortes de prédictions. Il n'est pas extraordinaire qu'un cadet monte sur le trône après la mort de son aîné, & qu'un homme du monde entre dans l'Eglise. Il faut convenir néanmoins que l'exact accomplissement de la derniere prédiction a quelque chose d'assez singulier. Catho mourut à Vienne, & fut enterré dans sa métropole. Sa devise étoit : *Ingenium superat vires*. Ce fut à sa priere que Philippe de Comines entreprit ses *Mémoires*.

CATTI, (François) chirurgien, né à Lucques en Italie, fit une étude particuliere de l'anatomie. Il vivoit vers le milieu du seizieme siecle. Il est auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Anatomes enchiridion*, Naples, 1552, in-4°.

CATTIER, (Isaac) Parisien, médecin ordinaire du roi, reçut les honneurs du doctorat en 1637, dans l'université de Montpellier. Ses principaux ouvrages sont : I. *Diffibulatoris morologia*, 1646, in-4°. II. *Description de la Macreuse*, Paris, 1651, in-8°. III. *Observationes medecinales rariores*, Castres, 1653, in-12, avec les *Observations de Pierre Borel*, Paris, 1656.

CATULLE, (Caïus Valerius) poëte latin, né à Vérone l'an 86 avant Jesus-Christ, imita dans ses Epigrammes la maniere grecque. Le plaisir & l'amour exciterent son imagination, & donnerent à ses vers cet enjouement, qui faisoit son caractere. Comme le vice paré des ornemens du langage, est toujours accueilli chez des hommes corrompus ; les Poésies de

Catulle furent recherchées. Les philoſophes ne furent pás les derniers à lui applaudir. Cicéron, Plancus, Cinna, & les perſonnages les plus diſtingués de ſon ſiecle furent ſes amis. Jules Céſar, contre lequel il eut la hardieſſe de faire des épigrammes, le pria à ſouper & le combla de careſſes. Il nous reſte de Catulle quelques fragmens, parmi leſquels on diſtingue ſes Epigrammes. Le ſtyle en eſt pur; mais il s'en faut beaucoup que les idées le ſoient. C'eſt lui qui a donné occaſion à ce mot: *Qui écrit comme Catulle, vit rarement comme Caton.* Il mourut l'an 57 avant J. C., l'année que Cicéron revint de ſon exil. Ce poëte ſe trouve avec Tibulle & Properce, *cum Notis variorum*, Utrecht, 1680, in-8°.; *ad uſum Delphini*, 1685, in-4°. On eſtime l'édition de Couſtelier, publiée en 1743, in-12, & réimprimée en 1754. Le texte a été épuré par l'abbé Lenglet, ſur la belle édition de Veniſe, donnée par Corradini en 1738. On trouve dans le même volume les ouvrages de Tibulle & de Properce, ſur les corrections des meilleurs critiques, & particuliérement ſur les leçons de Joſeph Scaliger. La premiere édition de ces poëtes réunis, eſt de 1472, in-fol. ſans nom de ville ni d'imprimeur. Il en a paru une traduction élégante par le marquis de Pezai, avec Tibulle & Gallus, 1771, 2 vol. in-8°. L'édition qu'en a donnée Voſſius à Londres, 1684, & à Utrecht, 1691, in-4°., eſt recherchée des curieux, parce qu'on a fait entrer dans les notes le fameux traité de Béverland, *de Proſtibulis veterum*, qui n'a jamais vu le jour ſéparément, & que les notes en ſont ſavantes & choiſies. Baskerville en a donné une édition, 1772, in-4°.

CATULUS, *voyez* LUCTATIUS.

CATZ, (Jacques) penſionnaire de Hollande & de Weſt-Friſe, garde-des-ſceaux des mêmes états, & ſtadhouder d s fiefs, politique habile & poëte ingénieux, ſe démit de tous ſes emplois, pour cultiver en paix les lettres & la poéſie. Il ne ſortit de ſa retraite, qu'aux inſtances réitérées des états, qui l'envoyerent ambaſſadeur en Angleterre, dans les tems orageux de la république de Cromwel. De retour dans ſa patrie, il ſe retira à Sorgoliet, une de ſes terres, où il mourut en 1660. Il étoit né à Browershaven en Zélande, l'an 1577. Ses Poéſies, preſque toutes morales, ont été imprimées pluſieurs fois en toutes ſortes de formats. Les Hollandois en font un cas infini. La derniere édition de ſes Œuvres eſt de 1726, en 2 vol. in-fol.

CAVADES, *voy.* CABADE.

CAVALCANTI, (Guido) poëte & philoſophe Florentin, mort en 1300, a laiſſé divers ouvrages en vers & en proſe, entr'autres des *Regles pour bien écrire.* Ses *Sonnets* & ſes *Canzoni* parurent à Florence en 1527, in-8°., dans un *Recueil d'anciens Poëtes Italiens*, fort rare.

CAVALCANTI, (Barthélemi) né à Florence en 1503, étoit verſé dans les belles-lettres. Il fut employé par Paul III, & par Henri II, roi de France. Il fit paroître beaucoup de prudence, d'intégrité & de capa-

cité dans les affaires dont il fut chargé. Cavalcanti mourut à Padoue le 9 décembre 1562. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Sept livres de rhétorique*, Veniſe, 1558, in-fol. II. Un *Commentaire du meilleur état d'une république.*

CAVALIER, (Jean) fils d'un payſan des Cevennes, eſt fameux par le rôle qu'il joua dans les guerres des Camiſards, ſur la fin du regne de Louis XIV. Sa bravoure, aidée de l'enthouſiaſme de ces fanatiques, le fit regarder dans ſon pays comme un homme extraordinaire, ſuſcité de Dieu pour le rétabliſſement du Calviniſme. De garçon boulanger il devint prédicant, & de prédicant, chef d'une multitude d'enthouſiaſtes, avec laquelle il exerça vers l'an 1704, de grandes cruautés contre les Catholiques. Le maréchal de Montrevel tenta vainement de les réduire. Enfin le maréchal de Villars lui propoſa une amniſtie. Il négocia avec Cavalier, qui promit de faire quitter les armes à ſon parti, à condition qu'on lui permettroit de lever un régiment dont il ſeroit colonel. Obſervé en France, il paſſa au ſervice de l'Angleterre, & ſe diſtingua à la bataille d'Almanza. Il mourut gouverneur de l'iſle de Jerſey, & entiérement guéri de ſes anciennes fureurs. Il étoit même, dans la ſociété, d'un caractere doux & d'un commerce aimable.

CAVALIERI, (Bonaventure) Jéſuate de Milan, & non Jéſuite comme le diſent tous les Dictionnaires, naquit en 1598. Il fut profeſſeur de mathématiques à Bologne, diſciple de Galilée, & ami de Toricelli. Il paſſe en Italie pour être l'inventeur du calcul des infiniment-petits. On a de lui : I. *Directorium univerſale uranometricum*, Bologne, 1632. II. *Geometria indiviſibilium continuorum*, Bologne, 1635 ; ouvrage original & très-ingénieux. L'auteur propoſe ſes vues avec la modeſtie & le ménagement néceſſaires à la vérité qui a le malheur d'être nouvelle. Son ſyſtême ſubit le ſort des nouveautés les plus dignes de l'approbation du public. De grands géometres l'attaquerent ; de grands géometres l'adopterent, ou le défendirent. Il mourut en 1647. Ce fut la goutte qui le jeta dans les mathématiques. Cette maladie cruelle le tourmentoit ſi fort, que Benoît Caſtelli, diſciple de Galilée, lui conſeilla de diſtraire ſes douleurs en s'appliquant à la géométrie. Il le fit, & s'en trouva bien, dit-on : mais il faut pour cela que le mal ait été de bonne compoſition, & beaucoup plus traitable que le malade & le médecin ne l'avoient cru.

CAVALIERI, (Jean-Michel) natif de Bergame, entra dans l'ordre de S. Dominique, & ſe fit connoître par une *Hiſtoire des Papes, Patriarches, Archevêques*, &c., de ſon ordre, qu'il fit imprimer en 1696 ; & par un *Traité du Roſaire*, dont on a fait une troiſieme édition à Naples, en 1713. Ce religieux mourut en 1701. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Michel CAVALIERI, auſſi natif de Bergame, qui entra dans l'ordre des Hermites de S. Auguſtin, & mourut le 6 janvier 1754, après avoir publié : *Commenta-*

rius in authentica S. Rit. Cong. Decreta, Breſſe & Bergame, 1743, 3 vol. in-4°.; Veniſe, 1758; Ausbourg, 1764 : ouvrage plein de recherches, mais où il y a une critique un peu trop âpre des Obſervations de Merati.

CAVALIERI, (Marcel) frere du précédent, & Dominicain comme lui, profeſſa d'abord la philoſophie à Naples, devint enſuite ſucceſſivement vicaire-général à Siponte, à Céſene, & enfin à Bénevent, où il fut trouvé ſain & ſauf ſous les ruines du palais archiépiſcopal, à la ſuite d'un tremblement de terre qui anéantit preſque toute la ville. Sa réputation engagea le cardinal Ricci, évêque de Biſéglia, à vouloir lui réſigner ſon évêché, & le cardinal Giuſtiani, évêque de Bergame, à le faire ſon coadjuteur; mais il ſe refuſa conſtamment à l'un & l'autre, juſqu'à ce qu'Alexandre VIII lui ayant donné l'évêché de Gravina, il fut obligé de l'accepter. Ce religieux juſtifia ce choix par ſa conduite. Il embellit la cathédrale, rétablit le ſéminaire, & conſtruiſit des égliſes où il en manquoit : un clergé inſtruit & formé à la pratique de ſes devoirs, fit ſur-tout honneur à ſon épiſcopat. Il mourut en 1705. On a de lui : I. *Statera ſacra ritum ordinis Prædicatorum in celebratione Miſſæ*, &c., *expendens*. II. *Il uttore eccleſiaſtico iſtruito nelle Regole della fabrica, è delle ſupellectili delle Chieſe*; l'un & l'autre publiés à Naples en 1686. On a encore de ce prélat des Statuts Synodaux qui parurent en 1693, & qu'il répandit dans tout ſon dioceſe pendant le cours de ſes viſites.

CAVALLINI, (Pierre) peintre & ſculpteur du 14e. ſiecle; diſciple du fameux Giorto, mourut à Rome ſa patrie, à l'âge de 85 ans, regardé comme un ſaint, & un bon peintre. On fait grand cas du *Crucifix* de l'égliſe de S. Paul de Rome.

CAUCHON, (Pierre) évêque de Beauvais, puis de Liſieux, un des plus zélés partiſans de la maiſon de Bourgogne & des Anglois contre Charles VII, ſon légitime ſouverain, étoit fils d'un vigneron. Il avoit des ſentimens dignes d'une telle origine. Il fut un des juges de la Pucelle d'Orléans, & la livra au bras ſéculier. Il mourut bientôt après, en 1443, de mort ſubite, en ſe faiſant faire la barbe. Callixte III l'excommunia après ſa mort. Ses oſſemens furent déterrés & jetés à la voirie. *Voyez* JEANNE D'ARC.

CAVE, (Guillaume) né le 30 décembre 1637, d'abord curé d'Iſlington, près de Londres, enſuite chanoine de Windſor, mourut dans un âge avancé, en 1713. C'eſt un des théologiens d'Angleterre qui a le mieux connu l'hiſtoire & les antiquités eccléſiaſtiques. Quelques ſavans l'ont accuſé très-mal-à-propos de ſocinianiſme. Il fut toujours anglican, excepté le reſpect pour les Peres, qu'il pouſſa plus loin que ceux de ſon égliſe. Les ouvrages qu'il a produits, font honneur à ſon érudition. Les principaux ſont : I. *L'hiſtoire littéraire des Auteurs Eccléſiaſtiques*, en latin, qu'il publia en 1688, 1 vol. in-fol., & qui s'étend juſqu'en 1517; réimpri-

mée en 1743 & 1749 à Oxford, in-fol. en 2 vol. avec des corrections & des additions de l'auteur même, communiquées à l'éditeur, & une longue Apologie de Cave contre le Clerc. Cet ouvrage eſt eſtimé pour les recherches. Sa critique n'eſt pas toujours ſûre; & quoiqu'Anglois, il eſt crédule. II. *Le Chriſtianiſme primitif*, Londres, 1673, en anglois; traduit en françois, Amſterdam, 1711. C'eſt un tableau intéreſſant de la vie & des mœurs des premiers Chrétiens. III. *Les Antiquités apoſtoliques, ou Vies, Actes & Martyres des Apôtres & Evangéliſtes*, Londres, 1684, in-fol. IV. *Hiſtoire de la vie, de la mort & du martyre des Saints contemporains des Apôtres*, Londres, 1682-1687, in-folio, en anglois, comme le précédent & le ſuivant. V. *La Vie des Peres de l'Egliſe, du 4e. ſiecle.* VI. *Diſſertations concernant les Evêques, les Métropolitains & les Patriarches dans l'ancienne Egliſe*, Londres, 1683, in-8°. VII. *Tabulæ Eccleſiaſticæ vel Carthophylax Eccleſiaſticus*, Londres, 1685, in-8°.

CAVEDONE, (Jacques) né à Saſſuolo dans le Modénois, en 1580, peintre, ſaiſit ſi heureuſement la maniere d'Annibal Carrache, ſon maître, que les connoiſſeurs confondoient ſouvent leurs tableaux. Peu de peintres ont manié le pinceau avec plus de facilité. Les malheurs de ſa famille dérangerent ſon eſprit & affoiblirent ſes talens. Il fut réduit à peindre des *Ex-voto*, & à demander publiquement l'aumône. Un jour s'étant trouvé mal, on le traîna dans une écurie voiſine, où il mourut en 1660. Ses principaux tableaux ſont à Bologne.

CAVEIRAC, (l'abbé Jean Novi de) né à Niſmes, le 6 mars 1713, s'eſt fait connoître par divers écrits qui reſpirent la religion, la juſtice & la vraie politique; tels que: I. *L'Accord parfait de la nature, de la raiſon, de la révélation & de la politique*, Paris, 1753, in-12. II. *La Vérité vengée, ou Réponſe à la Diſſertation ſur la Tolérance des Proteſtans*, 1756, in-12. III. *Apologie de Louis XIV & de ſon Conſeil, ſur la révocation de l'Edit de Nantes*, 1758, in-8°. IV. *Appel à la raiſon, des écrits & libelles, publiés contre les Jéſuites*, 1762, 2 vol. in-12. V. *Lettre d'un Viſigoth à M. Freron, ſur ſa diſpute harmonique avec Rouſſeau.* VI. *Mémoire politico-critique ſur le Mariage des Calviniſtes*, 1756, in-8°. Les philoſophiſtes l'ont accuſé d'avoir fait l'apologie de la St-Barthélemi; mais il n'y a qu'à lire ce qu'il a écrit là-deſſus, pour connoître & déteſter la calomnie. « Eloignés, dit l'abbé de » Caveirac, de deux ſiecles de » cet affreux événement, nos » ames ſont aſſez raſſiſes pour » le contempler, non ſans hor- » reur, mais ſans partialité; & » il n'eſt à craindre, ni que le » nuage des paſſions vienne » obſcurcir la lumiere, ni que » leur chaleur s'exhale contre » l'intention. On peut répandre » des clartés ſur les motifs & » les effets de cet événement » tragique, ſans être l'appro- » bateur tacite des uns, ou le » contemplateur inſenſible des » autres; & quand on enleve- » roit à la journée de la St-Bar- » thélemi les trois quarts des

» excès qui l'ont accompagnée, » elle ſeroit encore aſſez af- » freuſe pour être déteſtée, de » ceux en qui tout ſentiment » d'humanité n'eſt pas entiére- » ment éteint. C'eſt dans cette » confiance que j'oſerai avan- » cer; 1°. que la Religion n'y a » eu aucune part; 2°. que ce » fut une affaire de proſcrip- » tion; 3°. qu'elle ne regarde » que Paris; 4°. qu'il y périt » beaucoup moins de monde » qu'on n'a cru » (*Diſſertation ſur la journée de la St-Barthélemi*, pag. 1). Cette *Diſſertation* ſe trouve à la fin de l'*Apologie de Louis XIV, ſur la révocation de l'Edit de Nantes*. Un écrivain très-connu s'eſt élevé avec force contre les calomniateurs de cet écrivain eſtimable. » L'abbé de Caveirac, dit-il, » qui n'a point fait l'apologie » de la St-Barthélemi, & qu'on » déteſtera juſqu'à la fin des » ſiecles, comme s'il l'avoit » faite, parce qu'il a plu à des » menteurs, qui ſe font appel- » ler *philoſophes*, de l'en accu- » ſer: une calomnie qui a une » ſecte pour organe, s'établit » toujours malgré la preuve » contraire, parce que chez les » hommes la hardieſſe & l'obſ- » tination du calomniateur à » répéter ſes impoſtures, de- » vient une raiſon pour y » croire, au-lieu que l'atten- » tion de l'accuſé à ſe juſtifier, » commence par fatiguer, & » finit par le faire paroître cou- » pable » (*Annal. pol.*, 1777, n. 10). Nous n'avons pu nous aſſurer de la date préciſe de ſa mort. *Voyez* CHARLES IX, COLIGNI, &c.

CAVENDISH, (Guillaume de) duc de Newcaſtle, né en 1592, parut à la cour de Jacques I avec tous les avantages que l'eſprit & la figure peuvent donner à un gentilhomme. Le prince de Galles, depuis Charles I, l'affectionna & le fit chevalier du Bain, & lorſqu'il fut ſur le trône, il lui confia l'éducation de ſon fils qui fut Charles II. Quand il vit les affaires du roi déſeſpérées, il ſe retira à Hambourg, de là en Hollande & à Paris, où il vécut à l'étroit. Au rétabliſſement de Charles II, il retourna en Angleterre, & ce fut alors qu'il fut créé duc de Newcaſtle. Il mourut le 25 décembre 1676. Il a été marié deux fois; ſa ſeconde femme, Marguerite Lucas, a écrit ſa *Vie* qui a été imprimée à Londres, in-fol. Le duc de Newcaſtle eſt auteur d'une *Méthode nouvelle de dreſſer & travailler les chevaux*. Elle a été traduite en françois, & imprimée à Anvers, in-fol., en 1658. Le grand nombre & la beauté des figures, dont cette traduction eſt ornée, la rendent très-précieuſe, ſur-tout de la premiere édition. Ce ſont des leçons d'équitation qu'il donnoit à ſon éleve. Il eſt encore auteur de quelques *Poéſies* & de *Comédies*. *Voyez* SOLEISEL.

CAVENDISH, *voyez* CANDISH.

CAVICEO, (Jacques) prêtre Italien, eut de grands différends avec l'évêque de Parme ſa patrie. Il en fut exilé, & commit un homicide, à ſon corps défendant, dont il fut abſous. Il devint enſuite vicaire-général de l'évêque de Rimini, puis de celui de Ferrare; & mourut en 1511, à 68

ans. Il s'eſt fait connoître par ſon roman de *Peregrin*, Veniſe, 1526, in-8°, traduit en françois en 1528, in-8°, par François Daſſy. N. L.

CAULASSI, *voyez* CAGNACCI.

CAULET, (François-Etienne de) né à Toulouſe en 1610, d'une bonne famille de robe, abbé de S. Voluſien de Foix à 17 ans, fut ſacré évêque de Pamiers en 1645. Il donna une nouvelle face à ſon dioceſe, déſolé par les guerres civiles, & par les déréglemens du clergé & du peuple. Son chapitre étoit compoſé de douze chanoines réguliers de ſainte Genevieve, que Sponde, ſon prédéceſſeur, appelloit douze léopards : il les adoucit & les réforma. Il fonda trois ſéminaires, viſita tout ſon dioceſe, prêcha & édifia, par-tout. Louis XIV ayant donné un édit en 1673, qui étendoit la régale ſur tout ſon royaume, l'évêque de Pamiers refuſa de s'y ſoumettre. On fit ſaiſir ſon temporel, ſans pouvoir l'ébranler. L'arrêt fut exécuté à la rigueur, & le prélat fut réduit à vivre des aumônes de ſes partiſans; car les Janſeniſtes lui étoient dévoués, quoiqu'il eût maltraité un de leurs chefs (l'abbé de St-Cyran), & qu'il eût eſſuyé pluſieurs variations dans les affaires de cette ſecte. On ſait ce qu'il avoit dépoſé le 17 juin 1638, contre ce premier ſaint du parti, lorſqu'il n'étoit encore que l'abbé Caulet, & quelle idée il donnoit alors de la bonne foi & des ſentimens du nouvel apôtre. Mais devenu évêque, il ſe déclara pour le ſilence reſpectueux ſur le fait de Janſenius, & fut dès ce moment un ſaint à placer dans le calendrier de l'ordre. « Tant il eſt vrai, dit » là-deſſus un hiſtorien en » plaiſantant, qu'il ne faut déſeſpérer de la converſion de » perſonne. Mais il me ſemble » après tout, qu'avant de procéder à ſa canoniſation, meſſieurs de Port-Royal auroient » bien dû tirer une rétractation » en forme de ce qu'il avoit » atteſté juridiquement. Car » enfin, s'il a dit vrai, quel » homme étoit-ce que l'abbé » de St-Cyran ? Et s'il a rendu » un faux témoignage, où a » été ſa conſcience de ne pas » réparer la calomnie ? C'eſt » une néceſſité qu'un des deux » ſaints ſorte du calendrier ». Caulet mourut en 1680, après avoir donné le paradoxal exemple d'un évêque qui ſe ſacrifie pour les droits du ſaint-ſiege, & ſe ligue en même tems avec ſes plus cruels ennemis. On a de lui un *Traité de la régale*, publié en 1681, in-4°.

CAULIAC *ou* CHAULIAC, (Gui de) vivoit au 14e. ſiecle, & exerçoit en même tems la médecine & la chirurgie à Montpellier, ces deux arts n'étant guere encore diſtingués alors. Il laiſſa après lui un *Corps de chirurgie* en vieux langage provençal, qui eſt probablement le premier livre écrit en françois ſur cette matiere. Il fut traduit en latin, & puis remis en françois moderne, au commencement du 16e. ſiecle, par un chirurgien nommé *Jean Raoul*. Cet ouvrage ayant été pendant long-tems le ſeul qui pût ſervir de guide aux chirurgiens, on lui donna le nom de *Guidon*, ce qui faiſoit auſſi alluſion

lusion au nom de baptême de son auteur. Cauliac avoit été médecin des papes Clément VI & Urbain V. C'est à lui que nous devons la description de la terrible peste qui en 1348 fit périr le quart du genre-humain.

CAUMARTIN, (Louis le Fêvre de) chancelier de France en 1622, obtint cette dignité par le crédit du maréchal de Bassompierre. Louis XIII la lui accorda avec répugnance. » Caumartin est begue, disoit-» il; je le suis aussi. Mon garde-» des-sceaux doit porter pour » moi la parole: & comment le » pourra-t-il faire, s'il a besoin » d'un interprete »? Les talens que ce ministre avoit montrés dans ses ambassades & dans les autres commissions qui lui avoient été confiées, décidérent enfin ce monarque. Le nouveau chancelier mourut peu de tems après, en 1623.

CAVOYE, (Louis d'Oger, marquis de) grand maréchal-des-logis de la maison du roi, né en 1640, fut le dernier rejeton d'une famille illustre de Picardie. Il eut le bonheur d'être élevé auprès de Louis XIV. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se rendit en Hollande, & y acquit un nom célebre par une action hardie qui sauva la flotte de cette république, en 1666. Un brûlot anglois venant à force de voiles sur l'amiral, il proposa à Ruiter d'aller dans une chaloupe, avec les chevaliers de Lorraine & de Coislin, couper les cables des chaloupes du brûlot. Ce dessein ayant été exécuté heureusement, les Anglois furent obligés de mettre le feu à leur brûlot. Les trois seigneurs François, récompensés par les états-généraux, ne s'acquirent pas moins de gloire par leur libéralité que par leur bravoure, en distribuant tout l'argent à l'équipage. Cavoye, de retour en France, suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, où son intrépidité lui acquit le titre de brave Cavoye. Ce prince, qui l'honora toujours d'une confiance particuliere, lui donna la charge de grand maréchal-des-logis, en le mariant à Louise de Coetlogon, fille-d'honneur de la reine Marie-Thérese d'Autriche, fille & sœur de deux lieutenans-de-roi de Bretagne. Son rang lui procura moins d'amis que son mérite. Le vicomte de Turenne, qui avoit recherché son amitié, sur l'idée que lui en avoit donnée l'action du brûlot, & le maréchal de Luxembourg, sont ceux avec lesquels il fut le plus étroitement uni. Cavoye passa les vingt dernieres années de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut comme il avoit vécu, en 1716, âgé de 76 ans.

CAURRES, (Jean des) né à Moreuil en Picardie, principal du college d'Amiens, mourut en 1587. On a de lui des *Œuvres morales* imprimées à Paris, 1575, in-8°; elles sont dans le goût de celles de Plutarque; il paroît du moins qu'il s'étoit proposé ce philosophe pour modele, en appuyant par des faits historiques les maximes qu'il vouloit inculquer à ses lecteurs. Il y a de cet ouvrage une édition beaucoup plus ample de 1583; c'est un gros in-8°, de douze à quinze cents pages, moins remarquable par les

maximes qu'il contient, que par une infinité de traits d'hiſtoire & d'obſervations ſingulieres qui y ſont rapportés. Du Verdier-Vauprivas obſerve qu'il n'étoit pas difficile à l'auteur de l'augmenter, puiſqu'il ne faiſoit que copier les compilateurs de ſon tems, & n'alloit jamais aux ſources. Caurres a compoſé quelques pieces de poéſie, parmi leſquelles on eſt fâché de voir une eſpece d'apologie du maſſacre de la St-Barthélemi, que l'auteur regardoit comme néceſſaire au repos de la France, mais qui à beaucoup près n'a pas eu cet heureux effet.

CAURROY, (Euſtache du) François, l'un des plus grands muſiciens de ſon ſiecle, & un des ſous-maîtres de la chapelle des rois Charles IX, Henri III & Henri IV, a laiſſé une *Meſſe des trépaſſés*, qui rend tout le pathétique & les horreurs de la mort. Il mourut en 1609, à 60 ans. Piganiol de la Force dit, dans ſa *Deſcription de la ville de Paris*, que c'eſt une tradition reçue parmi ceux qui ſont au fait de l'hiſtoire de notre muſique, que les *Noël* que l'on chante, ſont des gavottes & des menuets d'un ballet que du Caurroy avoit compoſé pour un divertiſſement de Charles IX.

CAUSSIN, (Nicolas) Jéſuite, né à Troies en 1583, ſe fit un nom par ſes ſermons & ſes ouvrages. Il fut choiſi pour confeſſeur de Louis XIII; mais ayant voulu engager le roi à rappeller la reine-mere, le cardinal de Richelieu le fit reléguer dans une ville de Bretagne. Il mourut à Paris en 1651, regardé comme un homme d'une probité exacte, & que rien ne pouvoit ébranler. On a de lui pluſieurs ouvrages en françois & en latin. I. Le *Parallele de l'éloquence ſacrée & profane*, in-4°. Gibert, dans ſes *Jugemens ſur les Rhéteurs*, le juge trop ſévérement. Morhof, Bayle, Voſſius, le P. Marſene & Baillet en parlent avec éloge, & leur jugement vaut bien celui de Gibert. II. *La Cour ſainte*, 5 vol. in-8°; pleine de bonne morale, & accompagnée d'exemples hiſtoriques, dont quelques-uns marquent plus ſa piété que ſon diſcernement; elle ne mérite cependant pas les railleries qu'en a faites le marquis d'Argens. Cet ouvrage d'ailleurs eſt écrit d'un ſtyle ſupérieur à celui de bien des écrivains de ſon tems. La preuve qu'il n'eſt pas ſans mérite, eſt qu'il fut traduit en toutes ſortes de langues, imprimé & réimprimé, quoique le P. Cauſſin n'eût pas l'adreſſe d'envoyer ſes productions aux princes étrangers, & de gager des périodiſtes pour en faire l'éloge: moyens ſi ſouvent employés dans ce ſiecle, & auxquels tant d'ouvrages très-médiocres & quelquefois très-mauvais doivent toute la faveur dont ils jouiſſent. III. *La Vie neutre des Filles dévotes, qui ſont état de n'être ni mariées ni religieuſes;* ou *la Vie de ſainte Iſabelle de France*, ſœur du roi S. Louis. IV. *Vie du cardinal de Richelieu*, en 2 vol. V. *Theſaurus Græcæ poëſeos*, &c.

CAUX DE MONTLEBERT, (Gilles de) contrôleur des fermes du roi de France, né à Ligneris dans le duché d'Alençon, vers 1683, & mort à Bayeux en 1733, étoit parent de Pierre

Corneille. Il eut, comme lui, beaucoup de goût pour la poéſie dramatique. On a de lui deux tragédies: *Marius*, repréſentée en 1715; & *Lyſimachus*, en 1737. Quelques perſonnes aſſurent que la premiere piece, la meilleure des deux, eſt du célebre préſident Hénault. Caux eſt encore connu par quelques Poéſies. La principale eſt l'*Horloge de ſable, figure du monde*; piece morale, dont l'allégorie eſt ingénieuſe, & la verſification aſſez facile. On la trouve dans le *Choix des Poéſies morales & chrétiennes, de le Fort de la Moriniere.*

CAXÈS, (Patrice) peintre & architecte de Florence, s'attacha à Philippe II & à Philippe III, rois d'Eſpagne, pour leſquels il peignit à freſque, dans une des galeries du palais de Pardo, l'*Hiſtoire de Joſeph.* On admire ſur-tout le tableau où la femme de Putiphar oublie toutes les loix de la pudeur & de l'honnêteté. Il mourut à Madrid dans un âge fort avancé. On a de lui la *Traduction* en eſpagnol *du Traité d'Architecture de Vignole.*

CAXÈS, (Eugene) peintre, fils du précédent, mort l'an 1642, âgé de 65 ans. On ne peut ſe laſſer d'admirer le beau *Tableau de S. Joachim & de Ste. Anne*, qu'il peignit pour l'égliſe de S. Bernard de Madrid. Les graces répandues dans cet ouvrage, la fraîcheur du coloris & la correction du deſſin, peuvent le faire aller de pair avec ceux des plus grands maîtres de l'Italie.

CAXTON, (Guillaume) célebre littérateur, employé dans diverſes négociations par le roi d'Angleterre, Edouard IV, mourut en 1494, dans un âge avancé. Il s'adonna au commerce, ſans négliger la politique & la littérature. C'eſt lui qui introduiſit l'imprimerie en Angleterre. Il mit ſous preſſe pluſieurs livres, qu'il avoit ou compoſés ou traduits; entr'autres, une Chronique en ſept livres, qu'il intitula: *Fructus temporum.* Les plus anciens imprimés de cet ambaſſadeur artiſte, ſont de 1474.

CAYET, *voyez* CAIET.

CAYLUS, (Charles-Daniel de Lévi de Tubiere de) naquit à Paris en 1669, d'une famille illuſtre. Elevé dans la piété & le ſavoir, il fut diſciple de Boſſuet. Le cardinal de Noailles le choiſit pour ſon grand-vicaire en 1700, & le roi le fit évêque d'Auxerre cinq ans après. Il mourut en 1754, à 85 ans. Il s'étoit d'abord ſignalé contre ceux qui n'acceptoient point la bulle *Unigenitus*, & en particulier contre Dom Friperet. Il avoit été un des quarante prélats qui ont donné l'excellente Inſtruction de 1714: mais dans la ſuite il fut appellant & prôneur des prétendus miracles de Pâris. Ses Œuvres publiées en 4 vol. in-12, ont été condamnées à Rome par un décret du 11 mai 1754. Cette collection ne comprend point ſes Mandemens & quelques autres écrits, plus propres à nourrir l'eſprit de parti, qu'à répandre des lumieres. On a donné ſa *Vie*, 1765, 2 vol. in-12.

CAYLUS, (Anne-Claude-Philippe de Tubiere de Grimoard de Peſtel de Lévi, comte de) de la même famille que le précédent, naquit à Paris en 1692, & mourut dans cette ville

le 5 ſeptembre 1765. Il entra au ſervice de bonne heure, & ſe diſtingua dans la Catalogne & au ſiege de Fribourg. Après la paix de Raſtadt, ſa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il fit le voyage d'Italie. Il ſaiſit avec enthouſiaſme les beautés des chef-d'œuvres répandus dans cette partie de l'Europe. Ayant paſſé dans le Levant, il viſita le fameux temple de Diane à Epheſe. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume. Il alla deux fois à Londres en différens tems. Devenu ſédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de muſique, de deſſin & de peinture; il écrivit, il grava. C'eſt à ſon amour pour les arts que nous ſommes redevables du magnifique ouvrage, qui met ſous nos yeux les pierres gravées du cabinet du roi. Le célebre Bouchardon en fit les deſſins, & M. Mariette en compoſa les explications, 2 vol. in-folio. Reçu en 1731 dans l'académie royale de peinture & de ſculpture, il compoſa la vie des plus fameux peintres & ſculpteurs de cette compagnie; & pour étendre les limites de l'art, il recueillit dans trois ouvrages de nouveaux ſujets de tableaux qu'il avoit rencontrés dans la lecture des anciens. Il a fondé dans cette académie un prix annuel pour celui des éleves qui réuſſiroit le mieux à caractériſer une paſſion. Les deſſins coloriés qu'avoit fait à Rome le célebre Pietro Sante Bartoli, d'après des peintures antiques, lui tomberent entre les mains. Il les fit graver; toutes les pieces en ſont peintes avec une préciſion & une pureté inimitables. L'académie des inſcriptions lui ayant donné, en 1742, une place d'honoraire, l'étude de la littérature devint ſa paſſion dominante; mais ce fut toujours relativement aux arts. Il travailla ſur les embaumemens des momies égyptiennes, ſur le papyrus, ſur les maſſes énormes que les Egyptiens tranſportoient d'une extrémité de l'Egypte à l'autre. Il tâcha d'éclaircir pluſieurs paſſages de Pline, qui ont rapport aux arts. Il fit revivre en quelque ſorte les tableaux de Polygnotte; il reconſtruiſit, pour ainſi dire, le théâtre de Curion & le magnifique tombeau de Mauſole: mais l'on comprend ſans peine que la ſcénographie de ces ſortes de choſes, faite d'après des deſcriptions plus ou moins exactes & détaillées, eſt néceſſairement défectueuſe, & combien l'imagination y trouve de liberté pour ſubſtituer ſon ouvrage à celui de la réalité. Il chercha dans les laves des volcans, la pierre obſidienne, méconnue des plus habiles naturaliſtes. Enfin, il trouva, ou retrouva le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre, & publia un mémoire intéreſſant ſur la peinture encauſtique, qui a reparu quelques années après ſa mort, ſous ce titre: *Mémoire ſur la peinture à l'encauſtique, & ſur la peinture à la cire, par M. le C. de Caylus, & M. Majault, docteur de la faculté de médecine*; 1 vol. in-8°. Il paroît cependant que cette matiere a encore été mieux éclaircie dans un traité publié par un auteur Eſpagnol en 1786. « Dom Vincent Re-
» queno, ex-jéſuite (eſt-il dit

dans une lettre de Rome, écrite en janvier 1787, par un artiſte du premier ordre), » vient de » publier une maniere de peindre, que les Italiens appellent » *à l'encauſto*, ſcience qui étoit » connue des anciens Grecs & » Romains, & dont les modernes n'avoient que des » idées obſcures, faute de » n'avoir pu comprendre les » auteurs qui en avoient traité; » mais le ſieur Vincent Angeloni, peintre Romain en » perſpectives & ornemens, » ayant fait des expériences, » ſes exactes obſervations ont » produit pluſieurs ouvrages » admirés des ſavans, & donnent une idée très-claire de » cet art, qui nous manquoit » ci-devant. Ce célebre artiſte, » pour perpétuer cette ſcience, » fait copier par le ſieur Joſeph Trodan, ſous ſa direction, les tableaux de la ſeconde galerie ou corridor du » Vatican. Il y en a 52 peints » de la main du célebre Raphaël. Le ſieur Angeloni » peint lui-même de ſuperbes » pilaſtres de la hauteur des » tableaux, pour en faire des » ouvrages accomplis ». Dans plus de 40 Diſſertations que le comte de Caylus a lues à l'académie, les arts & les lettres prêtent un ſecours mutuel à l'écrivain. Ce généreux protecteur fonda dans cette compagnie un prix de 500 livres, dont l'objet eſt d'expliquer, par les auteurs & par les monumens, les uſages des anciens peuples. Il raſſembloit de toutes parts les antiquités de toute eſpece. Il les faiſoit enſuite deſſiner & graver, en les accompagnant d'obſervations ſavantes & judicieuſes. C'eſt ce travail qui a produit, outre le *Mémoire ſur l'encauſtique*, dont nous avons parlé: I. Son *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etruſques, Grecques, Romaines & Gauloiſes*, en 7 vol. in-4°, à Paris, chez Tillard. Le dernier tome de cette précieuſe collection a paru en 1767, avec l'éloge hiſtorique de l'auteur, par M. le Beau. II. *Nouveaux ſujets de peinture & de ſculpture*, 1755, in-12. III. *Tableaux tirés d'Homere & de Virgile*, avec des obſervations générales ſur le coſtume, in-8°, 1757. IV. *Deſcription d'un tableau repréſentant le ſacrifice d'Iphigénie*, 1757, in-12. V. L'*Hiſtoire d'Hercule le Thébain*, tirée de différens auteurs, in-8°, 1758. VI. *Diſcours ſur les peintures antiques*. VII. *Vies de Mignard, de le Moine & d'Edme Bouchardon*. On a encore de lui des romans & des contes peu dignes des connoiſſances utiles de ce ſavant antiquaire. On les a publiés ſous le titre d'*Œuvres badines*, dont le 9e & 10e vol. ont paru à Paris en 1787: mais pluſieurs pieces renfermées dans le dernier vol. ne ſont pas de lui; il y en a de Duclos, de Crébillon fils, de l'abbé Voiſenon, &c.

CAYOT, (Auguſtin) ſculpteur de Paris, reçu membre de l'académie de ſculpture en 1711, a mérité ce titre par d'excellens ouvrages ſortis de ſon ciſeau. On remarque ſur-tout les *deux Anges adorateurs* du maître-autel de Notre-Dame de Paris, exécutés en bronze. Il mourut en 1722.

CAZES, (Pierre-Jacques) peintre, né à Paris, mort dans la même ville au mois de juin

1754, à l'âge de 79 ans, eut pour maître dans son art, Houasse, ensuite Bon Boulogne. Il remporta le grand prix de peinture en 1699, & fut reçu membre de l'académie en 1704. Cazes peut être considéré comme un des premiers peintres de l'école françoise. Son dessin est correct & de grande maniere, ses compositions sont d'un génie facile : il drapoit parfaitement bien, il possédoit à un très-grand degré l'intelligence du clair-obscur. Sa touche est moëlleuse, son pinceau brillant. Il y a beaucoup de fraîcheur dans ses teintes. Cet illustre artiste a beaucoup travaillé ; mais ses ouvrages ne sont pas tous de la même beauté. Sur la fin de sa vie, le froid de l'âge & la foiblesse des organes lui ont fait produire des tableaux où ce maître est inférieur à lui-même. On peut voir de ses ouvrages à Paris dans l'église de Notre-Dame, au college des Jésuites, à la Charité, au petit S. Antoine, à la chapelle de la Justienne, à l'abbaye de S. Martin, & principalement à S. Germain-des-Prés, où il a représenté la vie de *S. Germain* & de *S. Vincent*. On admire à S. Louis de Versailles une *sainte famille*, qui est une des belles productions de ce maître. Cazes a réussi sur-tout dans les tableaux de chevalet. Le roi de Prusse a deux morceaux précieux de ce peintre, qui ont été comparés pour le beau *faire* aux ouvrages du Correge. Le célebre le Moine a été un des éleves de Cazes.

CEBA, (Ansaldo) politique, historien, orateur & poëte Génois, mort en 1623, donna quelques traités dans chacun de ces genres. Les Italiens font quelque cas de son *Traité du Poëme épique*; mais il s'est sur-tout fait un nom par ses tragédies. Les meilleures sont les *Jumelles de Capoue* & *Alcipe*. Le marquis Maffei les a jugées dignes d'entrer dans le *Recueil des meilleures Tragédies Italiennes*, imprimé à Vérone en 1723, en 3 vol. in-8°. Il a aussi traduit les Caracteres de Théophraste en italien.

CEBES, philosophe Thébain, disciple de Socrate, auteur (à ce qu'on a cru) du *Tableau de la vie humaine*, dialogue sur la naissance, la vie & la mort des hommes. Gilles Boileau l'a traduit en françois en 1653, & Gronovius l'a publié en grec en 1689. L'abbé Sevin a prouvé que cet excellent traité est d'un auteur plus récent que ce philosophe.

CECCANO, (Annibal) né dans le pays de Labour, fut archevêque de Naples, & ensuite honoré de la pourpre en 1327, par Jean XXII. Clément VI l'envoya pour conclure la paix entre Philippe de Valois, roi de France, & Edouard VI, roi d'Angleterre. Le cardinal Ceccano étoit à Rome, lorsque le fameux Rienzi exerçoit son pouvoir tyrannique. Il excommunia ce rebelle & ses complices, le déclara déchu & incapable de toute charge, & lui interdit l'eau & le feu. Rienzi se sauva dans les caravanes des pélerins qui s'en retournoient. Ceccano, qui ignoroit sa fuite, n'en vécut pas moins dans des inquiétudes continuelles, sachant que Rienzi étoit capable de tous les forfaits. Le pape lui donna la léga-

tion de Naples, pour le tirer de cette ſituation; mais il fut empoiſonné en chemin, en 1350.

CECCO D'ASCOLI, ainſi appellé d'Aſcoli, ville de la Marche d'Ancone, où il naquit en 1257, joignit à beaucoup d'ouverture d'eſprit un grand amour pour le travail. La poéſie, la théologie, les mathématiques & la médecine l'occuperent tour-à-tour. La réputation qu'il s'acquit dans cette derniere ſcience, le fit connoître du pape Jean XXII, qui l'appella à Avignon pour être ſon médecin. Obligé de quitter cette cour, il vint à Florence, où ſon caractere cauſtique lui fit encore des ennemis. Il paſſa enſuite à Bologne, où il enſeigna l'aſtrologie & la philoſophie, depuis 1322 juſqu'en 1325. On le dénonça à l'inquiſiteur comme un hérétique qui attribuoit tout aux influences des aſtres, & qui s'aviſoit d'être prophete. Cecco abjura ſes erreurs & ſe ſoumit à la pénitence. Charles-Jean Sans-Terre, duc de Calabre, le rappella à Florence, & lui donna la qualité de ſon médecin & de ſon aſtrologue. Cecco, que ſes malheurs auroient dû rendre ſage, ne put réſiſter à la démangeaiſon prophétique. Le duc l'ayant ſollicité de tirer l'horoſcope de ſa femme & de ſa fille, prédit qu'elles s'abandonneroient au libertinage : ce qui lui attira la diſgrace de ce prince. Ses ennemis n'en devinrent que plus acharnés : ils le firent enfermer dans les priſons du ſaint-office. Il fut accuſé d'avoir enſeigné à Florence les erreurs rétractées à Bologne, & d'avoir ſoumis J. C. même à l'empire des aſtres. Cette accuſation le fit condamner à la mort. La ſentence fut exécutée en 1327, en préſence d'une foule de peuple qui s'attendoit à voir un des génies familiers qu'on lui ſuppoſoit, venir le délivrer. Son véritable nom étoit *François de Stabili : Cecco*, ſous lequel il eſt connu, eſt un diminutif de *Franceſco*. Il a donné un Poëme rude & groſſier ſur la phyſique. La premiere édition eſt de Veniſe, 1478, in-4°. Celles de Milan & de Veniſe, 1484 & 1492, in-4°., ſont auſſi fort rares. Celles de Veniſe, 1487, in-4°., 1516, 1519 & 1550, in-8°, ſont auſſi aſſez recherchées: les deux dernieres ſont corrigées.

CECCO, peintre, *voyez* SALVIATI.

CECIL, (Guillaume) baron de Burghlei, grand-tréſorier d'Angleterre, né en 1521, fut un des ſecrétaires d'Edouard VI. Voyant que la reine Marie, ſœur d'Edouard, ne l'élevoit point aux honneurs, ce qu'il attribuoit à ce qu'il n'étoit pas catholique, il ſe retira auprès de la princeſſe Eliſabeth qui lui confia la conduite de ſes affaires. Cette princeſſe, parvenue à la couronne, le fit ſecrétaire d'état & intendant-général des finances d'Angleterre. Il fut le principal miniſtre des vengeances & des cruautés que cette princeſſe exerça contre les Catholiques. On croit qu'il a inventé la conſpiration des poudres pour les rendre odieux, & ſuſciter contre l'Egliſe la terrible perſécution qu'elle eſſuya. (*voyez* JACQUES VI, roi d'Ecoſſe). Il mourut en 1598.

CECIL, (Robert) fils du

précédent, hérita des vices de son pere & de son crédit auprès de la reine Elisabeth. Il est regardé comme un des principaux moteurs de l'arrêt de mort que signa cette princesse contre le comte d'Essex. Jacques I, le conserva dans le ministere. Cecil fit avec Sully le traité entre la France & l'Angleterre, à l'avénement de Jacques, & mourut le 24 mai 1612. On a donné en françois sa *Correspondance avec Jacques, lorsqu'il n'étoit que roi d'Écosse*, 1767, in-12.

CÉCILE, (Ste.) Romaine d'origine & issue d'une famille noble, fut élevée dans les principes de la Religion chrétienne dont elle remplit les devoirs avec la plus exacte fidélité. Ayant fait vœu dans sa jeunesse de rester vierge toute sa vie, elle se vit forcée par ses parens à entrer dans l'état de mariage. On lui donna pour époux un jeune seigneur, nommé Valérien, qu'elle sut gagner à J. C. en le faisant renoncer à l'idolâtrie; elle convertit aussi Tiburce son beau-frere, & un officier nommé Maxime. Tous trois furent arrêtés comme chrétiens & condamnés à mort. Ste. Cécile remporta la couronne de martyre quelques jours après. Les actes de cette sainte, qui ont peu d'autorité, placent sa mort vers l'an 230, sous Alexandre-Sévere. On sait que, quoique cet empereur fût favorable aux Chrétiens, cela n'empêcha pas qu'il n'en périt un grand nombre sous son regne, soit dans les émeutes populaires, soit par la cruauté particuliere des magistrats. D'autres mettent son martyre sous Marc-Aurele, entre les années 176 & 180. L'Eglise latine l'honore depuis le 5e. siecle. Les musiciens ont choisi cette sainte pour patrone, parce que ses actes nous apprennent qu'en chantant les louanges du Seigneur, elle joignoit souvent la musique instrumentale à la musique vocale. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin : les Pseaumes & les Cantiques répandus dans les Livres-Saints, la pratique des juifs, celle des Chrétiens ne permettent pas d'en douter. S. Chrysostome décrit les bons effets que produit la musique sacrée, & montre qu'une psalmodie dévote est très-efficace pour allumer dans l'ame le feu de l'amour divin. S. Augustin dit qu'elle a la vertu d'exciter de pieuses affections, & d'échauffer le cœur par la divine charité. Il rapporte qu'après sa conversion il ne pouvoit entendre chanter dans l'Eglise, sans verser des larmes; mais il remarque en même tems le danger qu'il y a de se livrer trop au plaisir de l'harmonie, & il avoue en gémissant qu'il lui étoit arrivé d'être plus touché de la musique que de ce qui étoit chanté. Combien il gémiroit davantage aujourd'hui, que la musique simple & touchante de l'Eglise est transformée, au grand scandale des fideles, en une musique lascive & théâtrale!

CÉCILIEN, diacre de Carthage, fut élu évêque de cette ville en 311, après Mensurius. Les évêques de Numidie n'ayant point été appellés à son ordination, se réunirent au nombre de 66, & donnerent le siege de Carthage à Majorin. Ils con-

damnerent ſon compétiteur ſans l'entendre & ſans l'accuſer d'autre choſe que d'avoir été ordonné par des *Traditeurs*, c'eſt-à-dire, par ceux qui avoient abandonné les Livres Sacrés aux perſécuteurs du Chriſtianiſme. Donat, évêque de Caſenoire, leva l'étendard du ſchiſme, & pluſieurs prélats Africains le ſuivirent. L'empereur Conſtantin fit aſſembler à Rome un concile de dix-neuf évêques pour terminer cette affaire. Cécilien fut conſervé dans tous ſes droits, & ſon accuſateur Donat condamné. Un concile d'Arles, aſſemblé un an après en 314, confirma la déciſion de celui de Rome. Cécilien, abſous par les évêques, & ſouteuu par l'empereur, demeura en poſſeſſion de l'évêché de Carthage. Il mourut vers l'an 347, & ſa mort n'éteignit point le ſchiſme : l'Egliſe d'Afrique en fut encore déchirée pendant près de deux ſiecles. Henri de Valois & Dupin ont écrit l'hiſtoire des Donatiſtes, l'un à la fin de ſon Euſebe, l'autre dans ſa nouvelle édition d'Optat.

CECILIUS, *voy.* METELLUS, LACTANCE.

CECILIUS, (S.) originaire d'Afrique, naquit vers l'an 211, dans les ténebres du paganiſme. C'étoit un homme du monde, peu ſcrupuleux en fait de morale, & conſéquemment peu diſpoſé à ſaiſir des raiſonnemens ſuivis, capables de le tirer de l'erreur & de lui faire connoître la vérité. Il avoit de l'eſprit & des talens ; mais il étoit ſa propre idole. Il ne ſouhaitoit qu'après les plaiſirs & les applaudiſſemens, & juſques-là ſa premiere religion avoit été de ſe ſervir lui-même. On le voyoit dans la diſpute, tantôt rejetter toute divinité & toute providence; tantôt admettre ces deux points, & bientôt après défendre ſuperſtitieuſement tous les dieux adorés pour lors dans l'univers. Sa philoſophie ne ſervoit pas peu à nourrir ſon orgueil, ſa préſomption & ſa ſuffiſance. Malgré cette trempe de caractere, Cecilius devint, avec le ſecours de la grace, un illuſtre converti & un fervent chrétien. Il dut cet heureux changement aux exhortations & aux prieres d'Octavius & de Minutius Félix, ſes amis, qui auparavant idolâtres comme lui, avoient ouvert les yeux au flambeau de l'Evangile. La victoire qu'ils remporterent ſur lui, fut le fruit d'une conférence qu'ils eurent tous trois enſemble. Cecilius cédant, comme malgré lui, à la force des raiſonnemens & à l'éclat de la lumiere, s'écria : » Je vous félicite, & je me » félicite moi-même, nous » ſommes victorieux tous trois; » Octavius triomphe de moi, » & je triomphe de l'erreur. » Mais la victoire & le gain » ſont principalement de mon » côté, puiſque par ma défaite, je trouve la couronne » de vérité ». Minutius nous a laiſſé le précis de cette conférence, dans un dialogue qu'il intitula : *Octavius*, en l'honneur de ſon ami qui portoit ce nom, & qui étoit mort, quand il le mit par écrit. Le cardinal Orſi en a donné une excellente analyſe dans ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, tom. 2, liv. 5, pag. 453. Baronius & pluſieurs autres hiſtoriens ne doutent point que ce ſaint ne ſoit ce Cecilius

prêtre qui convertit depuis saint Cyprien. Pontius dit que Cecilius étoit un homme juste, vénérable par son âge, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Il ajoute que saint Cyprien l'honora toujours comme son pere, & qu'il conserva pour lui les plus vifs sentimens de vénération & de reconnoissance.

CECINA, lieutenant de Germanicus, n'eut pas moins de courage que son général. Voyant qu'une terreur panique s'étoit répandue dans son camp, il fit inutilement les derniers efforts pour retenir le soldat qui fuyoit. Enfin, il se coucha par terre tout au travers de la porte. Le soldat qui ne pouvoit sortir sans marcher sur le corps de son commandant, s'arrêta, & le calme se rétablit peu-à-peu.

CECROPS, originaire d'Egypte, fondateur d'Athenes, se fixa en Grece avec une colonie dans l'Attique, où il épousa Agraule, fille d'Actée, & donna le nom de Cécropie à la citadelle qu'il construisit, ainsi qu'à tout le pays d'alentour. Il soumit les peuples par les armes & la douceur, les tira des forêts, les polija, les distribua en 12 cantons, & leur donna le sénat si célebre depuis sous le nom d'Aréopage, ainsi qu'on le voit dans les marbres d'Arundel. On croit que c'est vers l'an 1582 avant J. C. qu'il aborda dans l'Attique. C'est à cette époque que commence l'histoire d'Athenes. On regarde Cecrops comme le premier qui ait donné une forme certaine à la religion des Grecs, & qui leur ait appris à appeller Jupiter le *Dieu suprême*. Après avoir réglé le culte des dieux, il leur donna des loix. On a dit que Cecrops fut surnommé Διφυὴς *Biformis*, de double espece, soit à cause de sa structure extrêmement haute, soit parce qu'il savoit la langue égyptienne & la langue attique, ou plutôt parce qu'il avoit établi le mariage parmi ces peuples grossiers, qui auparavant assouvissoient indistinctement leur brutalité. C'est à cette occasion que les anciens ont supposé que Cecrops avoit deux visages, comme ayant réglé l'union de l'homme avec la femme. Le regne de ce prince fut de cinquante ans.

CEDITIUS, (Quintius) tribun des soldats en Sicile, se signala par une action hardie, l'an 254 avant J. C. L'armée Romaine, enveloppée par les ennemis, étoit hors de toute espérance de salut. Il offrit au consul Attilius Collatinus de se mettre à la tête de quatre cents jeunes gens déterminés, & d'aller affronter à leur tête ceux qui les tenoient serrés de si près. Il prévoyoit bien que ni lui ni ses compagnons ne pourroient éviter de périr dans cette entreprise; mais il étoit persuadé que, tandis qu'il attireroit une partie des ennemis au combat, le consul pourroit attaquer l'autre, & mettre par ce moyen les troupes en liberté. Ce qu'il avoit prévu, arriva. Les Romains se dégagerent du péril dont ils étoient menacés. Tous ceux qui l'avoient accompagné furent tués, & lui seul fut conservé par un bonheur extraordinaire.

CEDRENUS, (George) moine Grec, qui vivoit vers

1125, laiſſa une *Chronique depuis Adam juſqu'à Iſaac Comnene*, en 1057 : c'eſt une compilation, ſans choix & ſans diſcernement, de pluſieurs hiſtoriens, que ce moine a copiés. La partie ſur-tout qui concerne l'ancienne hiſtoire, n'eſt d'aucun uſage. Elle a été imprimée avec l'*Hiſtoire Byzantine* de Scylitzès, au Louvre, en 1647, 2 vol. in-fol., enrichie de la traduction latine de Xylander, des notes de Goar, & du gloſſaire de Fabrot.

CEILLIER, (Remi) né à Bar-le-Duc en 1688, fut connu de bonne heure par ſon goût pour l'étude & pour la piété. Il les cultiva dans la congrégation des Bénédictins de ſaint Vanne & de ſaint Hydulphe, dont il prit l'habit dans un âge peu avancé. Il occupa pluſieurs emplois dans ſon ordre, & devint prieur titulaire de Flavigni. Il mourut en 1761, à 73 ans. Nous avons de ce ſavant : I. Une *Hiſtoire générale des Auteurs ſacrés & eccléſiaſtiques*, qui contient leurs vies, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyſe & le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages ; ce qu'ils renferment de plus intéreſſant ſur le dogme, ſur la morale, & ſur la diſcipline de l'égliſe ; l'hiſtoire des conciles tant généraux que particuliers, & les actes choiſis des martyrs, in-4°, 23 vol., publiés depuis 1729 juſqu'en 1763 : compilation pleine de recherches, mais diffuſe. L'auteur, beaucoup plus exact que Dupin, n'avoit pas le talent d'écrire & d'analyſer comme lui. Son livre ne va d'ailleurs que juſqu'à S. Bernard. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent lire les SS. Peres dans les originaux, doivent compter ſur l'exactitude de ſes extraits & de ſes traductions. II. *Apologie de la morale des Peres contre Barbeyrac*, 1718, in-4° : livre plein d'érudition, ſolidement, mais peſamment écrit. D. Ceillier avoit les vertus de ſon état, l'amour de la retraite & du travail. Il ſe fit aimer de ſes confreres, qu'il gouverna en pere tendre.

CELADA, (Didacus de) ſavant Jéſuite du 17e. ſiecle, mort à Madrid, âgé de plus de 70 ans. Ses Commentaires ſur pluſieurs livres de la Bible ont été recueillis à Lyon en 1658, en 6 vol. in-fol. Les ſavans en font cas.

CELER & SEVERE, architectes, vivoient ſous Néron, qui ſe ſervit d'eux pour conſtruire ſa maiſon dorée. Pour avoir une idée de ce magnifique palais, il ſuffit de ſavoir que le coloſſe de ce prince inhumain, haut de 120 pieds, étoit au milieu d'une vaſte cour, qui étoit environnée d'un portique formé de trois files de colonnes très-hautes, & qui avoit un tiers de lieue en long. Parmi les ſingularités qu'on y remarquoit, il y avoit une ſalle à manger circulaire, dont la voûte repréſentoit le firmament & tournoit nuit & jour, pour imiter le mouvement des aſtres. Les marbres les plus rares, & les pierres précieuſes, étoient prodigués de toutes parts : l'or s'y trouvoit en ſi grande quantité, ſoit à l'extérieur, ſoit dans l'intérieur que ce vaſte palais fut appellé la *Maiſon dorée*.

CELESTIN I, (Saint) Romain, monta sur la chaire de S. Pierre après Boniface I, le 10 septembre 422. Il commença par envoyer Faustin en Afrique pour y assembler un concile au sujet d'Apiarius (*voyez* APIARIUS & ZOSIME). Averti de la nouvelle hérésie de Nestorius, il assembla un concile à Rome en 430, où elle fut condamnée & Nestorius déposé. L'année d'après il envoya deux députés au concile général d'Epheſe, avec une lettre pour cette assemblée. Vers la fin de la même année, ayant appris que quelques prêtres Gaulois attaquoient la doctrine de saint Augustin après la mort de ce défenseur de la grace, il écrivit aux évêques des Gaules, contre ceux qui avoient osé l'attaquer; en ajoutant néanmoins que rien n'obligeoit à s'attacher à tous les raisonnemens de ce Pere, & à ses diverses manieres d'établir les articles reconnus pour vrais dans la matiere de la grace (*voyez* la fin de l'art. AUGUSTIN Saint, & SADOLET). Il mourut l'année d'après, le 1 août 432, regardé comme un pontife sage & prudent. On rapporte à ce pape l'institution de l'Introït de la messe.

CELESTIN II, de Tiferne, élu pape après Innocent II, le 25 septembre 1143, ne gouverna l'Eglise que cinq mois.

CELESTIN III, Romain, successeur de Clément III, en 1191, sacra la même année l'empereur Henri IV, avec l'impératrice Constance. On a dit qu'il pousſa d'un coup de pied la couronne qu'on devoit mettre sur la tête de ce prince, pour montrer qu'il avoit le pouvoir de le déposer; mais cette anecdote est fabuleuse. Le pontife investit ensuite ce prince, de la Pouille & de la Calabre, & lui défendit, comme suzerain de Naples & de Sicile, de penser à cette conquête. Il donna quelque tems après la Sicile à Frédéric, fils de Henri, à condition qu'il payeroit un tribut au saint-siege, & ne tarda pas de l'excommunier. Il mourut en 1198, après avoir fait prêcher la croisade, & avoir pris le parti de Richard, roi d'Angleterre, contre ses ennemis, parce que ce prince combattoit les infideles en Orient. Il reste de lui dix-sept Lettres. C'étoit un pontife éclairé.

CELESTIN IV, de Milan, fut mis sur la chaire pontificale à la fin d'octobre 1241, après la mort de Grégoire IX. Il mourut lui-même dix-huit jours après son élection, regretté des gens de bien.

CELESTIN V, (Saint) appellé Pierre de Mouron, naquit dans la Pouille en 1215, de parens obscurs, mais vertueux. Il s'enfonça dans la solitude dès l'âge de 17 ans, passa ensuite à Rome, y fut ordonné prêtre, & se fit bénédictin. Il se retira peu de tems après au Mont-de-Majelle, près de Sulmone. C'est là qu'il fonda un nouvel ordre, connu depuis sous le nom de *Célestins*, & approuvé par Grégoire X, au second concile général de Lyon. Le nouveau fondateur se confina dans une cellule particuliere, si bien fermée, que celui qui lui répondoit à la messe, le servoit par la fenêtre. C'est dans ce réduit qu'on l'alla cher-

cher pour être pape en 1294. Les députés virent l'hermite octogénaire, élu pontife, à travers une grille, pâle, desséché, la barbe hérissée, & les yeux enflés de larmes. On lui persuada d'accepter la tiare, & il quitta sa caverne. Il vint, monté sur un âne, à Aquila, s'y fit sacrer, & commença déjà à faire repentir les cardinaux de leur choix. « Il parut bientôt, dit un sage historien, que le Ciel ne justifie pas toujours par les effets, les présomptions fondées sur le concours des circonstances qui semblent annoncer son choix. Ce nouveau pontife, parvenu dans la solitude à l'âge de soixante-douze ans, sans usage, sans étude, sujet à la timidité & aux irrésolutions ordinaires à un sens droit qui se sent dépourvu de connoissances & d'expérience, abandonné comme nécessairement aux impressions de l'intrigue & de la flatterie déguisée, & d'autant plus facilement trompé, que la crainte de l'être le faisoit plus souvent agir au hasard ; le nouveau pape, ainsi abandonné à lui-même, ou plutôt ne jouissant plus de soi, & asservi sans le savoir aux personnes & aux passions étrangeres, commit plusieurs fautes inévitables dans un rang, & des conjonctures si critiques, & fit en particulier bien des mauvais choix pour des prélatures importantes ». On ne tarda pas à murmurer de tous côtés. Le bon Célestin, instruit de ce soulévement, donna sa renonciation au pontificat, cinq mois après avoir été élu. Le cardinal Cajetan fut couronné après lui sous le nom de Boniface VIII. C'est un conte que son successeur lui en inspira la pensée, en lui parlant la nuit avec une sarbacane. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le nouveau pontife le fit enfermer dans le château de Fumone en Campanie, dans la crainte très-mal fondée, qu'il ne se laissât persuader de remonter sur le siege pontifical. Pierre ne se plaignit jamais de sa prison ; *j'ai voulu*, disoit-il, *une cellule, & je l'ai obtenue.* Il y mourut en 1296, deux ans après son élection. Clément V le canonisa en 1313. Il le méritoit par ses austérités & ses vertus, & par la résignation avec laquelle il avoit supporté les incommodités de sa prison & les mauvais traitemens de ses gardes. On a de lui divers opuscules dans la *Biblotheque des Peres.* Le cardinal Pierre d'Ailly a écrit sa *Vie* en latin, qui a été mise en meilleur style par Denis Fabri, Paris, 1539, in-4°. Les religieux Célestins ont été supprimés en France en 1778.

CELESTIN de Ste Luduvine, *voyez* GOLIUS.

CELESTIUS, *voy.* PELAGE héréſiarque.

CELLAMARE, (Antonio del Giudice, prince de) né à Naples en 1657, entra fort jeune à la cour de Charles II, roi d'Espagne, & lui fut très-attaché, ainsi qu'à son successeur Philippe V, qu'il suivit dans la guerre d'Italie. Il fut fait prisonnier par les impériaux en 1707, au siege de Gaëte, & ne fut échangé qu'en 1712. Trois

ans après il fut envoyé en qualité d'ambaſſadeur en France ; mais en 1718 la conſpiration ayant éclaté contre le duc d'Orléans, régent du royaume, il fut ſoupçonné d'en être un des moteurs, & ſe retira précipitamment en Eſpagne. On ſaiſit ſes papiers malgré ſa réclamation du privileged'ambaſſadeur. Philippe V, lui continua ſes bonnes graces. Il mourut à Séville, le 16 mai 1733. On voit l'hiſtoire de cette conſpiration dans les *Mémoires de la régence du Duc d'Orléans*, édit. d'Amſterdam, 1749, 5 vol. in-12, donnée par Lenglet du Freſnoy, qui avoit été lui-même employé à la découverte de cette conſpiration.

CELLARIUS, (Chriſtophe) né à Smalcalde en 1638, célebre profeſſeur d'éloquence & d'hiſtoire à Hall en Saxe, mourut en 1707, âgé de 68 ans. Il s'eſt fait un nom parmi les ſavans, par pluſieurs ouvrages de ſa compoſition, & par la réimpreſſion de beaucoup d'auteurs anciens. On a de lui : I. *Notitia orbis antiqui*, 2 vol. in-4°, Leipſick, 1701 ; Amſterdam, 1706, 2 vol. in-4° ; & Leipſick, 1731, avec des notes par Conrad Schwartz : c'eſt le meilleur ouvrage que nous ayons ſur la géographie ancienne, mais il eſt plus ſavant que méthodique. On auroit deſiré qu'il y eût rapproché l'ancienne géographie de la nouvelle. II. *Geographia antiqua*, 1687, in-12. Ce petit ouvrage, plus méthodique que le précédent, ſert à expliquer les hiſtoires anciennes. III. *Regni Poloniæ magnique Ducatûs Lithuaniæ Deſcriptio*, Amſterdam, 1659, in-12. IV. *Atlas Cœleſtis*, in-fol. V. *Hiſtoria antiqua*, Iene, 1698, in-12. C'eſt un abrégé de l'hiſtoire univerſelle, fort exact, mais trop ſuperficiel. Il donna en 1702 une *Hiſtoria nova*, auſſi abrégée que ſon Hiſtoire ancienne. VI. *De latinitate mediæ & infimæ ætatis*. VII. Une édition du *Theſaurus* de Faber, qu'il a augmenté. VIII. Des éditions de pluſieurs auteurs anciens & modernes, de Cicéron, de Cornelius-Nepos, de Pline le jeune, de Quinte-Curce, d'Eutrope, de Sextus-Rufus, de Velleius-Paterculus, de Lactance, de Minutius-Felix, de S. Cyprien, de Sedulius, de Prudence, de Silius-Italicus, de Pic de la Mirandole, de Cunæus, &c. IX. Des *Diſſertations académiques*, Leipſick, 1712, in-8°. On voit par le grand nombre d'ouvrages dont il a enrichi la littérature, qu'il étoit fort laborieux. Mais quoiqu'il ait beaucoup compoſé, il ne faiſoit rien avec précipitation. Sa ſanté lui étoit moins chere que l'étude ; auſſi le travail l'épuiſa-t-il bientôt, & il ſentit de bonne heure les infirmités de la vieilleſſe. Il eut long-tems à ſouffrir des douleurs de la pierre ; mais ſoit que ſon mal fût incurable, ſoit qu'il n'eût point de foi pour la médecine, il n'eut jamais recours aux médecins.

CELLARIUS, (Salomon) fils du précédent, & licencié en médecine, fut enlevé à l'âge de 24 ans, en 1700, au commencement d'une carriere qu'il parcouroit déjà avec diſtinction. On a de lui l'ouvrage intitulé : *Origines & Antiquitates Medicæ*, qui a été publié par ſon pere, Irene, 1701, in-8°.

CELLIER, *voyez* CEILLIER.

CELLINI, (Benevenuto) peintre, ſculpteur & graveur Florentin, né en 1500, mourut dans ſa patrie en 1570. François I le combla de bienfaits. Clément VII, qui comptoit ſur ſa bravoure, autant qu'il eſtimoit ſes talens, lui confia la défenſe du château St.-Ange, aſſiégé par le connétable de Bourbon. Le peintre le défendit en homme qui auroit été élevé dans les armes. L'orfévrerie, la peinture, la gravure l'occuperent tour-à-tour. On a de lui quelques ouvrages : I. Un *Traité ſur la ſculpture & la maniere de travailler l'or.* Cet ouvrage curieux vit le jour à Florence, en 1568, in-4°. II. L'*Hiſtoire de ſa vie*, en 1 vol. in-4°., Cologne, 1730.

CELLOT, (Louis) né à Paris, entra dans la ſociété des Jéſuites en 1605, fut recteur de la Fleche, enſuite provincial de ſon ordre en France. Il mourut à Paris le 20 octobre 1658, âgé de 70 ans. Urbain VIII ayant envoyé Richard Smith, Anglois, en Angleterre, avec le caractere d'évêque de Chalcédoine, les réguliers ſe plaignirent qu'il les troubloit dans l'exercice de leurs fonctions; il ſe fit à cette occaſion une eſpece de ſchiſme parmi les catholiques de ce royaume. Pour terminer le différend, le pape déclara que le prélat n'étoit point ordinaire en Angleterre, mais un ſimple délégué avec un pouvoir limité, qui pouvoit être révoqué. Cette diſpute donna naiſſance aux ouvrages de la Hiérarchie de M. Hallier, & du P. Cellot. Celui-ci, intitulé : *De Hierarchia & Hierarchis, libri IX*, Rouen, 1641, in-folio, eſt auſſi favorable aux réguliers que l'autre leur eſt contraire; mais Cellot alla trop loin, & ſon livre fut mis à l'*index donec corrigatur.* L'abbé de St. Cyran profita de la conteſtation que cette affaire produiſit pour ſatisfaire ſon penchant violent à décrier les Jéſuites, & parut ſur la ſcene ſous le nom de *Petrus Aurelius.* Cellot publia une eſpece d'apologie de ſes ſentimens, ſous le titre de *Horarum Subſciſivarum liber*, 1646. Hamon fit une apologie de Cellot, aſſaiſonnée d'une critique fine, ſous le nom ſuppoſé d'*Alype de Sainte-Croix.* Cellot écrivoit bien en latin & en grec. Il a donné encore : I. Une *Hiſtoire de Goteſcalc*, en latin, Paris, 1655, in-folio; eſtimée. II. Le *premier concile de Douzy tenu en 871*, avec des notes, Paris, 1656, in-4°.; & quelques ouvrages de Hincmar. III. Un Recueil d'Opuſcules des auteurs du moyen âge. IV. *Panegyrici & Orationes*, Paris, 1631 & 1641, in-8°. V. *Opera poëtica*, Paris, 1630, in-8°.

CELSE, (Cornelius) de la famille patricienne Cornelia, appellé l'Hippocrate des Latins, floriſſoit ſous Auguſte, Tibere & Caligula. On ne ſait ce qu'il étoit. Il naquit à Rome ſelon les uns, & à Vérone ſelon les autres. Il a écrit ſur la rhétorique, la médecine, l'art militaire & l'agriculture; &, ſi l'on en juge par ſes ouvrages, ce devoit être un homme également propre à tout, aux armes & aux lettres. On croit qu'il conſacra les dernieres années de ſa vie, & le tems de la plus grande maturité de l'âge, à la

médecine. Il nous reste de lui un ouvrage sur cette science, en huit livres. Les quatre premiers regardent les maladies internes ; le cinquieme & le sixieme, les externes ; le septieme & le huitieme, les maladies chirurgicales. Cet ouvrage est estimable pour la pureté du langage, autant que par la justesse des préceptes. Le grammairien, l'historien & l'antiquaire y trouvent de quoi se satisfaire, comme le physicien & le médecin. La partie chirurgicale y est traitée avec beaucoup d'exactitude. La meilleure édition est de Padoue, 1722, in-8°. La premiere est de Florence, 1478, in-fol. Celle d'Elzévir, 1657, in-12, plaît à cause du format, & est moins belle que celle de Paris, 1771, in-12. Ninin l'a traduit en françois en 1753, 2 vol. in-12. Son *Abrégé de Rhétorique*, imprimé en 1569, est moins pour instruire des préceptes les ignorans, que pour les rappeller aux savans.

CELSE, philosophe épicurien du 2e. siecle, publia, sous Adrien, un libelle plein de mensonges & d'injures contre le judaïsme & le christianisme, & osa lui donner le titre de *Discours de vérité*. Il reprochoit aux Juifs convertis d'avoir abandonné leur loi ; & aux autres Chrétiens, d'être divisés en plusieurs sectes qui n'avoient rien de commun que le nom. Il ne voyoit pas qu'il confondoit les sectes séparées de l'Eglise, avec l'Eglise même. Origene réfuta l'épicurien, & dévoila toutes ses calomnies, dans une Apologie pleine de preuves fortes & convaincantes, rendues dans un style aussi élégant qu'animé. C'est, de toutes les Apologies de la Religion chrétienne, la plus achevée & la mieux écrite que l'antiquité nous ait laissée. Nous en avons une bonne traduction françoise par Bouchereau, imprimée à Amsterdam, en 1700, in-4°. Un savant critique a porté de Celse le jugement suivant. « Il n'est pas » aisé de démêler quels étoient » ses sentimens sur la Divinité. » Sa philosophie est un chaos » inintelligible, & son ouvrage » un tissu de contradictions. » Quelquefois il semble admettre la Providence, d'autres » fois il la nie ; il joint à l'épicuréisme le dogme de la fatalité ; il croit que les animaux sont d'une nature supérieure à celle de l'homme. Il » n'exige point que l'on rende » un culte à Dieu, créateur & » gouverneur du monde, mais » seulement aux génies, & aux » dieux des païens ; il vante » les oracles, la divination, les » prétendus prodiges du paganisme. Tantôt il semble approuver, & tantôt il blâme » le culte des simulacres & des » idoles. A proprement parler, » il ne savoit pas lui-même ce » qu'il croyoit ou ne croyoit » pas. C'est assez la philosophie » de la plupart des incrédules, » ils se ressemblent dans tous » les siecles ». Aussi, les incrédules modernes ne font-ils que copier & répéter les raisonnemens & les injures de cet épicurien. C'est à lui que le *Pseudomantes* de Lucien est dédié.

CELSUS, (Julius) vivoit quelque tems avant la naissance de Jesus-Christ. Il a fait une *Vie de César*, 1473, in-folio ; & dans l'édition de *Cæsar*, *cum notis*

notis variorum, Leyde, 1713, in-8°. N. L.

CELSUS, (Juventius) juriſconſulte, fut arrêté pour avoir conjuré contre l'empereur Domitien, qui s'étoit fait haïr de tout le monde par ſes cruautés : il évita par ſon adreſſe, la punition qui l'attendoit, en différant toujours de nommer ſes complices, juſqu'à la mort de Domitien, qui fut aſſaſſiné l'an 96 de J. C.

CELSUS, (Caïus Titus Cornelius) tyran, qui s'éleva en Afrique du tems de l'empereur Gallien, vers l'an 265. Les Africains l'obligerent d'accepter l'empire, & le revêtirent du voile d'une ſtatue, pour lui ſervir de manteau impérial; mais ſept jours après il fut tué. Les habitans de Siccé laiſſerent manger ſon corps aux chiens, & attacherent ſon effigie à une potence. C'étoit un homme d'une figure diſtinguée, plein de modération & d'équité, qui s'étoit retiré du tumulte des armes pour vivre tranquillement dans une maiſon de campagne, près de Carthage, lorſque les chefs des légions de la province le firent proclamer empereur par le peuple.

CELTES, (Conrard) poëte latin, natif de Schweinfurt, en Franconie, en 1459, mort à Vienne en 1508, après avoir reçu le laurier poétique. Il a laiſſé : I. des Odes, Strasbourg, 1513, in-8°.; II. des Epigrammes; III. un Poëme ſur les mœurs des Allemands, 1610, in-8°.; IV. une *Deſcription hiſtorique de la ville de Nuremberg*, Strasbourg, 1513, in-4°. L'imagination & les ſaillies ne lui manquoient pas; mais on peut lui reprocher des négligences dans le ſtyle, & des penſées plus brillantes que ſolides. On a encore de lui quatre livres en vers élégiaques pour quatre maîtreſſes différentes que le poëte ſe vante d'avoir eues. Ils parurent à Nuremberg en 1502, in-4°. Ce volume eſt rare. Il a auſſi publié les Poéſies ſacrées de Roſwita de Gandesheim, religieuſe. L'empereur Maximilien lui confia la direction de ſa bibliotheque, & lui accorda le privilege de donner lui-même la couronne poétique à ceux qu'il en jugeroit dignes.

CENALIS, en françois CENEAU, (Robert) docteur de Sorbonne, évêque d'Avranches, ci-devant évêque de Vence & de Riez, mourut à Paris ſa patrie en 1560. On a de lui des ouvrages d'hiſtoire & de controverſe. I. Une *Hiſtoire de France*, dédiée au roi Henri II, en latin, 1557, in-fol. C'eſt moins une hiſtoire, qu'un énorme recueil de diſſertations ſur le nom, ſur l'origine & ſur les aventures des Gaulois, des François & des Bourguignons. Il ſe plaint dès la premiere page de ce qu'on a diſputé aux François la gloire de deſcendre des Troyens. On peut juger par ce trait, de la critique du diſſertateur. II. Un *Traité des poids & des meſures*, en latin, 1547, in-8°. III. *Pro tuendo ſacro cœlibatu*, Paris, 1545, in-8°. IV. *Larva Sycophantica in Calvinum*. Le goût de ſon ſiecle étoit de mettre aux livres des titres extraordinaires.

CENCHRIS, femme de Cinyre, & mere de Myrrha. Ayant oſé ſe vanter d'avoir une fille beaucoup plus belle que Vénus, cette déeſſe ſe vengea,

en inſpirant à cette fille une paſſion infame pour ſon propre pere. Tels étoient les procédés des dieux & des déeſſes du paganiſme.

CENDÉBÉE, général des armées d'Antiochus Sidetès, qui fit des courſes ſur les terres des Juifs ſous la ſacrificature de Simon. Celui-ci ne pouvant, à cauſe de ſon âge avancé, aller au-devant de l'ennemi, y envoya ſes deux fils, Jean & Judas, qui défirent Cendébée dans une grande bataille, & taillerent en pieces ſon armée, vers l'an 172 avant J. C.

CENE, (Charles le) théologien Calviniſte, né à Caen en 1647, d'abord miniſtre en France, enſuite en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, mourut à Londres en 1703. Son occupation principale, ſur tout depuis ſa retraite, avoit été de travailler à une verſion nouvelle de la Bible en françois. Il en fit imprimer le Projet en 1696. Ce Projet, plein de remarques judicieuſes, annonçoit un bon ouvrage; mais lorſque la verſion parut en 1741, Amſterdam, in-fol., par les ſoins du fils de l'auteur, libraire en cette ville, on rétracta ce jugement précipité. Sous prétexte qu'il ne faut pas traduire mot pour mot, & qu'un traducteur doit rendre le ſens plutôt que les termes, le Cene ſe permet des libertés & des ſingularités qui défigurent les Livres Sacrés. On a encore de cet auteur quelques ouvrages théologiques, moins connus que ſon Projet & ſa Bible. Les principaux ſont : I. *De l'état de l'homme après le péché, & de la prédeſtination au ſalut*, Amſterdam, 1684, in-12. II. *Entretiens, où l'on examine particuliérement les queſtions de la grace immédiate, du franc-arbitre, du péché originel, de l'incertitude de la métaphyſique, & de la prédeſtination.* Il y a une ſeconde partie, mais qui eſt de M. le Clerc, Amſterdam, 1685, in-8°. III. *Converſations, où l'on fait voir la tolérance que les Chrétiens de différens ſentimens doivent avoir les uns pour les autres*, &c., avec un *Traité de la liberté de conſcience* (à Philoſophie), Amſterdam, 1687, in-12. On voit dans cet ouvrage que l'auteur ne tenoit pas fortement à ſa ſecte, & qu'il reconnoiſſoit de bonne foi qu'elle n'avoit pas le droit d'exclure les erreurs; droit qui ne convient qu'à la vérité.

CENNINI, (Bernard) excellent orfevre de Florence, au milieu du 15e. ſiecle, eſt le premier qui introduiſit l'imprimerie dans cette ville. Il eut deux fils, Dominique & Pierre, qui n'étoient pas moins habiles que leur pere. Ils fabriquerent eux-mêmes leurs poinçons, formerent des matrices, & ſe procurerent tout ce qui eſt néceſſaire à une imprimerie. Le premier livre qui ſortit de leur preſſe, & le ſeul qui nous reſte d'eux, eſt de l'année 1471. Il a pour titre : *Virgilii opera omnia, cum commentariis Servii*, Florence, in-fol. Ces artiſtes ont été inconnus à tous ceux qui ont écrit ſur l'imprimerie avant le P. Orlandi.

CENSORIN, (Appius Claudius Cenſorinus) tyran en Italie ſous l'empereur Claude II, étoit d'une famille de ſénateurs, & avoit été deux fois conſul. Après avoir ſervi l'état dans les ambaſſades & dans les armées,

il s'étoit retiré dans ſes terres aux environs de Bologne ; pour y achever ſes jours en paix. Mais les ſoldats vinrent tumultuairement lui offrir l'empire, & le forcerent de l'accepter l'an 270. Cenſorin ; revenu des illuſions de ce monde, déja âgé, & boiteux d'une bleſſure qu'il avoit reçue dans la guerre contre les Perſes, n'accepta qu'à regret le dangereux honneur de la pourpre. En effet, ſa chûte fût auſſi prompte que ſon élévation. A peine y avoit-il ſept jours qu'il régnoit, que les ſoldats, qu'il vouloit ſoumettre à la diſcipline, lui ôterent le ſceptre & la vie. On mit ſur ſon tombeau, *qu'il avoit été auſſi malheureux empereur qu'heureux particulier.*

CENSORIN, ſavant grammairien du 3e. ſiecle. Il laiſſa un Traité *de Die natali*, dans lequel il traite de la naiſſance de l'homme, des mois, des jours & des années. Cet ouvrage publié à Cambridge, en 1695, in-8°, & à Leyde, 1743 & 1767, in-8°, eſt important pour la chronologie. Cenſorin avoit auſſi compoſé un ouvrage des *Accens ;* & il eſt ſouvent cité par Sidonius Apollinaire & par Caſſiodore.

CENSORIN, (C. Marcius) fut conſul avec Aſinius Gallus ſous l'empire d'Auguſte, l'an de Rome 744, & 8 ans avant Jeſus-Chriſt. Horace lui adreſſe une de ſes Odes. C'eſt la ſeptieme du 4e. livre, dans laquelle il ſe propoſe de montrer que les louanges des poëtes ſont d'un grand prix.

CENTORIO, (Aſcagne) auteur Milanois, d'une maiſon illuſtre ; Zeno, dans ſes notes ſur Fontanini, prétend qu'il étoit Romain, d'une famille patricienne. Il porta les armes dans le 16e. ſiecle, autant en philoſophe qui réfléchit, qu'en brave qui s'expoſe à propos. Il profita du loiſir que la paix lui procura, pour rédiger les *Mémoires militaires & hiſtoriques* qu'il avoit ramaſſés dans le tumulte de la guerre. Ils ſont fort eſtimés en Italie, ſoit pour leur excellence, ſoit pour leur rareté. Ils parurent à Veniſe en 1565 & 1569, en 2 vol. in-4°, pour l'ordinaire reliés en un. Le premier traite en ſix livres, des guerres de Tranſilvanie ; & le ſecond, de celles de ſon tems, en 8 livres.

CÉPHALE, fils de Déjon, ou ſelon d'autres, de Mercure & de Herſé, & mari de Procris, fille d'Erectée. Aurore l'enleva, mais inutilement. Cette déeſſe, outrée de ſon refus, le menaça de s'en venger. Elle le laiſſa retourner auprès de Procris, ſa femme, qu'il aimoit paſſionnément. Doutant de la fidélité de cette épouſe, il ſe déguiſa pour la ſurprendre. Elle l'écouta ; il ſe découvrit, & lui reprocha durement ſon infidélité. Procris alla ſe cacher de honte dans les bois, où Céphale l'alla chercher, ne pouvant vivre ſans elle. A ſon retour, elle lui fit préſent d'un javelot & d'un chien que Minos lui avoit donnés. Elle aima à ſon tour tellement ſon mari, qu'elle devint la plus jalouſe des femmes. Un jour elle ſe cacha dans un buiſſon pour l'épier : l'infortuné Céphale, croyant que c'étoit une bête fauve, la tua avec le dard qu'il avoit reçu d'elle. Il reconnut ſon erreur, & ſe perça de déſeſpoir avec la même arme. Jupiter les métamorphoſa en aſtres.

CÉPHALE, célebre orateur Athénien, ſe diſtingua par ſon exacte probité, encore plus que par ſon éloquence. Ariſtophon, ſon compatriote, ſe vantoit de ce qu'ayant été cité en juſtice quatre-vingt quinze fois, il avoit toujours été abſous. Céphale ſe glorifioit avec plus de raiſon de n'avoir jamais été cité, quoiqu'il eût pris plus de part aux affaires qu'un autre citoyen de ſon tems. C'eſt lui qui introduiſit l'uſage des exordes & des péroraiſons. Il vivoit avant Eſchine & Démoſthenes, qui parlent de lui avantageuſement.

CÉPHALE, Corinthien, vivoit du tems de Timoléon, Corinthien comme lui. C'étoit un homme célebre dans la ſcience des loix & du gouvernement public; auſſi Timoléon le prit-il pour ſon conſeil & pour ſon guide, lorſqu'il voulut donner de nouvelles loix à Syracuſe, l'an 339 avant J. C.

CÉPHAS, eſt le nom que Jeſus-Chriſt donna à Simon fils de Jean ou de Jona, lorſque ſon frere André le lui amena. Le nom ſyriaque *Cépha* ſignifie *Pierre*, comme ſaint Jean l'explique: c'eſt pourquoi les Evangéliſtes & les Apôtres, écrivant en grec, l'ont appellé Πέτρος, quoiqu'ils emploient auſſi en quelques endroits le nom de *Céphas*. Il eſt des auteurs anciens & modernes qui reconnoiſſent un CÉPHAS, différent de S. Pierre, & qu'ils placent entre les 72 diſciples. Ils prétendent que c'eſt de lui que parle S. Paul dans l'Epître aux Galates, chap. 2. Cette opinion n'eſt pas la plus ſuivie, mais elle eſt appuyée ſur des raiſons, & ſur des autorités graves. Le P. Hardouin a fait une Diſſertation pour l'établir; & ſi cet auteur s'eſt ſouvent diſtingué par des originalités paradoxales, on ne peut l'en accuſer dans le cas préſent, puiſque Clément d'Alexandrie, Dorothée de Tyr, quelques ſavans du tems de S. Jerôme, l'auteur de la Chronique d'Alexandrie, &c., ont ſoutenu, ou du moins regardé comme vraiſemblable le même ſentiment. En 1785, le Pere Marcellin Molkenbuhr a publié ſur ce ſujet une nouvelle Diſſertation très-ſagement écrite, intitulée: *Diſſertatio ſcripturiſtico-critica: An Cephas, quem Paulus Antiochiæ redarguit* (Gal. 2) *fuerit Simon-Petrus Apoſtolorum Coriphæus?* in-4°., où il conclut également que le Céphas, auquel S. Paul réſiſta à Antioche, n'eſt point le prince des Apôtres. Quoi qu'il en ſoit, cette différence d'opinions ne touche à rien d'eſſenciel, & n'intéreſſe en aucune maniere l'autorité & la primauté du chef de l'Egliſe. Un ménagement peut-être exceſſif pour les juifs extraordinairement attachés aux obſervances légales, n'eſt ni un crime, ni une erreur qui puiſſe compromettre, ou la ſainteté ou la prééminence de S. Pierre. Mais ſi le paſſage dont il s'agit, ne regarde pas cet apôtre, le reſpect dû à ſa mémoire autant qu'à la vérité hiſtorique, exige que l'on combatte une opinion dont des eſprits faux ou ſuperficiels ont abuſé, pour écrire plus d'un genre d'ineptie.

CÉPHÉE, roi d'Arcadie, fut, ſelon la fable, rendu invincible, à cauſe d'un cheveu que Minerve lui avoit attaché ſur la tête, après l'avoir tiré de celle de Méduſe.

CÉRATIN, (Jacques) habile grammairien, né à Horn en Hollande, mort à Louvain le 20 avril 1530, étoit très-verſé, ſelon Eraſme, dans les langues latine & grecque. On a de lui : I. *De Sono Græcarum Litterarum*, Cologne, 1529; Paris, 1536, in-8°. II. Des additions au *Lexicon Græco-Latinum*, de Manuce, 1524.

CERBIERI, (le comte) natif de la Morée, ſe diſtingua par ſon goût pour la méchanique; il trouva le moyen de voiturer le rocher énorme qui ſert de baſe à la ſtatue de Pierre I à Pétersbourg. On a donné la deſcription in-folio, de toutes les machines qui ont ſervi au tranſport de ce rocher, que l'on eſtime peſer 3 millions de livres. Retourné dans ſa patrie, le comte avoit fait venir des planteurs de la Martinique, & il y cultivoit avec fruit les cannes à ſucre & l'indigo, lorſqu'il fut aſſaſſiné avec ſa femme, par les gens qu'il payoit pour travailler à cette culture, en 1782.

CERCEAU, (Jean-Antoine du) né à Paris en 1670, entra chez les Jéſuites, & s'y fit un nom par ſon talent pour la poéſie françoiſe & latine. Il mourut ſubitement, par un accident funeſte, en 1730, à Veret, maiſon du duc d'Aiguillon, près de Tours, au retour d'un voyage où il avoit accompagné Mde. de Conti. Ce jéſuite s'annonça d'abord par un volume de Poéſies latines, parmi leſquelles il y en a de fort eſtimables; ſur-tout les *Papillons* & *les Poules;* celles-ci, traduites en vers françois, ont plu également en cette langue. Ses vers françois, imités de Marot, ſont fort agréables. « Quelques-» unes de ſes petites pieces, » dit un critique, reſpirent un » enjouement & une gaîté bien » plus analogues au génie & » au goût, que tant de dolen-» tes Jérémiades ou de vapo-» reuſes Epîtres philoſophi-» ques, dépourvues même du » mérite de la verſification ». Ses *Réflexions ſur la Poéſie Françoiſe*, ſont auſſi peſantes, que pluſieurs de ſes poéſies ſont légeres. La regle qu'il donne, pour diſtinguer les vers de la proſe, eſt ingénieuſe, mais fauſſe. Il a compoſé encore des pieces dramatiques pour les penſionnaires du college de Louis-le-Grand. Ses comédies ſont, le *Faux Duc de Bourgogne; Eſope au College;* l'*Ecole des Peres;* le *Point d'honneur*, &c. Elles offrent parfois de bonnes plaiſanteries & des caracteres ſoutenus; mais on ſent que l'auteur les faiſoit à la hâte, & qu'il ſe fioit trop ſur ſa facilité. Ce qu'on ne peut s'empêcher d'y eſtimer, c'eſt la ſageſſe & la décence de la compoſition & des expreſſions: ce qui dans les pieces de théâtre eſt une eſpece de prodige. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages commencés. C'étoit ſon humeur qui dirigeoit ſon imagination, & cette humeur étoit un peu capricieuſe. On a donné une nouvelle & jolie édition des *Poéſies du Pere du Cerceau*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Ses autres productions ſont : I. *Hiſtoire de la derniere révolution de Perſe*, 1728, 2 vol. in-12. II. L'*Hiſtoire de la conjuration de Rienzi, tyran de Rome, en 1347*, 1 vol. in-12. Ces deux ouvrages ſont écrits d'une maniere intéreſſante; on y eſtime ſur-tout une marche

ſage & lumineuſe, un ſtyle noble & naturel, qu'il ſeroit à ſouhaiter de retrouver dans un grand nombre d'hiſtoriens qui ont plus de réputation que lui. Le P. Brumoy a mis la dernière main à l'*Hiſtoire de Rienzi*. III. Pluſieurs extraits du *Journal de Trévoux*, ſur-tout des *Diſſertations ſur la muſique des anciens*.

CERCYON, fameux voleur, qui exerçoit ſes brigandages dans le pays d'Attique, & qui, forçant les paſſans à lutter contre lui, maſſacroit ceux qu'il avoit vaincus. Il avoit, ſelon la fable, une force de corps & de bras ſi extraordinaire, qu'il faiſoit plier les plus gros arbres l'un contre l'autre, & enſuite il y attachoit ceux qu'il avoit terraſſés. Ce voleur fut vaincu par Théſée, qui, après l'avoir abattu ſous lui, le punit à ſon tour par le même ſupplice qu'il avoit fait ſouffrir à tant d'autres. Platon fait Cercyon un des inventeurs de la lutte.

CERDA, (Jean-Louis de la) Jéſuite de Tolede, eſt connu par ſon *Commentaire ſur Virgile*, Lyon, 1619, 3 vol. in-fol. Ce format annonce peut-être plus d'érudition que de préciſion & de goût. Une penſée ordinaire, un mot qui ne dit rien, exercent ſouvent l'eſprit du laborieux & ſavant commentateur. Il explique ce qui n'a pas beſoin d'être expliqué, & diſſerte peſamment ſur ce qu'on doit ſentir avec délicateſſe. Cet ouvrage le rendit ſi célebre, qu'Urbain VIII voulut avoir ſon portrait. On a encore de lui : I. Un *Commentaire ſur Tertullien*, Paris, 1624, in-fol., dans le goût de celui de Virgile. L'érudition y eſt prodiguée dans l'un & dans l'autre ; & il faut convenir qu'il y a peu de gens qui puiſſent faire une pareille dépenſe. II. *Adverſaria ſacra*, Lyon, 1626, in-fol. « Ouvrage fait, dit » Baillet, avec beaucoup de » travail, pour éclaircir & fa- » ciliter l'intelligence de plu- » ſieurs auteurs ſacrés & ec- » cléſiaſtiques ». Il mourut en 1643, âgé de plus de 80 ans. — Il ne faut pas le confondre avec de la CERDA, poëte Eſpagnol, dont les Tragédies ſont très-eſtimées en Eſpagne.

CERDA, (Bernarde Ferreïra de la) Portugaiſe, ſavante dans la rhétorique, la philoſophie & les mathématiques, écrivoit poliment en proſe & en vers. On a d'elle un *Recueil de Poéſies*; un volume de *Comédies*, & un Poëme intitulé : *Eſpagna liberata*, &c. Elle vivoit au commencement du 17e. ſiecle.

CERDON, héréſiarque du 2e. ſiecle, né en Syrie, vint à Rome ſous le pape Hygin, & y ſema ſes erreurs, tantôt en ſecret, tantôt ouvertement. Ayant été repris de ſa témérité, il fit ſemblant de ſe repentir, & de ſe réunir à l'Egliſe ; mais ſon hypocriſie étant découverte, il fut abſolument chaſſé. Il admettoit deux principes, l'un bon & créateur du ciel, l'autre mauvais & créateur de la terre. Il rejetoit l'Ancien-Teſtament, & ne reconnoiſſoit du Nouveau qu'une partie de l'Evangile de S. Luc, & quelques Epîtres de S. Paul. Il prétendoit encore, dit-on, que Jeſus-Chriſt n'avoit qu'un corps fantaſtique. La doctrine des deux principes fut la ſource

de l'héréſie des Manichéens. *Voyez* MARCION.

CÉREIDAS, légiſlateur de Mégalopolis. On rapporte qu'étant ſur le point de mourir, il ſe tourna vers ſes amis, & leur aſſura « qu'il quittoit fort con-» tent la vie, parce qu'il étoit » perſuadé qu'il alloit bientôt » joindre Pythagore, le plus » ſage des philoſophes; Héca-» tée, le plus habile des hiſto-» riens; Olympe, le plus ex-» cellent des muſiciens; & » Homere, le pere de la fable, » & le prince des poëtes ». Reſte à ſavoir s'il a effectivement rencontré cette illuſtre compagnie, & quel genre de conſolation il en a reçu.

CÉRÈS, fille de Saturne & de Cybele, ſœur de Jupiter, & mere de Proſerpine, courut la terre & la mer, pour chercher ſa fille que Pluton lui avoit enlevée. Elle apprit aux hommes dans ſes courſes la maniere de labourer la terre. Depuis elle fut regardée comme la déeſſe des bleds & des moiſſons, & la divinité de l'agriculture. De retour en Sicile, elle obtint de Jupiter que ſa fille lui ſeroit rendue, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Proſerpine ayant ſucé ſept grains d'une grenade, ne put revenir ſur la terre. Jupiter accorda aux larmes de ſa ſœur, que ſa fille ſeroit ſix mois dans les enfers avec ſon époux, & ſix mois avec ſa mere dans le ciel. On repréſente cette déeſſe avec une faucille dans une main, & dans l'autre une gerbe d'épis & de pavots.

CERETA, (Laura) dame de Breſſe, recommandable par les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit, fut veuve après dix-huit mois de mariage, & profita de ſa liberté pour ſe livrer avec ardeur à la philoſophie & à la théologie. Elle mourut à la fleur de ſon âge, & ne vit pas la fin du quinzieme ſiecle. Elle étoit en relation avec les grands & les ſavans. On a d'elle ſoixante & douze Lettres, publiées in-8°, en 1640, par Philippe Tomaſini.

CERETUS, (Daniel) médecin de Breſſe en Italie, qui vivoit en 1470, a fait quelques poéſies latines, que l'on trouve dans le *Sannaſar* d'Amſterdam, 1728, in-8°. N. L.

CERF DE LA VIEUVILLE, (Jean-Laurent le) garde des ſceaux du parlement de Normandie, né à Rouen en 1674, mort dans la même ville en 1707, à la fleur de ſon âge, d'un excès de travail. On a de lui une *Comparaiſon de la muſique italienne & de la muſique françoiſe*, contre le *Parallele des Italiens & des François*, in-12. Le ſtyle de cet ouvrage, ſemé d'anecdotes ſur l'opéra françois, eſt fort vif. L'auteur y ſoutient l'honneur de ſa patrie avec autant de feu, qu'on en a montré depuis contre le célebre Jean-Jacques. C'étoit l'abbé Raguenet qui avoit attaqué la muſique françoiſe & exalté l'italienne. Il défendit ſon ſentiment, & le Cerf le ſien. Celui-ci publia deux nouveaux volumes. Le médecin Andri, alors aſſocié au Journal des ſavans, tourna cet ouvrage en ridicule, après avoir parlé avec éloge de celui de Raguenet. Le Cerf, piqué au vif, répondit par une brochure intitulée : L'*Art de décrier ce qu'on n'entend point*, ou *le Médecin muſicien*. L'ouvrage a toute l'amertume que le titre promet. Fontenelle diſoit que ſi quel-

qu'un, par une vivacité & une ſenſibilité extrêmes, avoit jamais mérité le nom de fou; de fou complet, de fou par la tête & par le cœur, c'étoit le Cerf de la Vieuville. Mais comme la folie n'exclut que la raiſon, & non l'eſprit; le Cerf en avoit beaucoup, & même tant, qu'il n'avoit pas le ſens commun. — Philippe LE CERF DE LA VIEUVILLE, religieux bénédictin de St-Maur, a écrit une *Bibliotheque hiſtorique des auteurs de ſa congrégation*, La Haye, 1726, in-12. Ouvrage ſuperficiel qui a été effacé par l'*Hiſtoire littéraire* de cette congrégation, de D. Taſſin.

CERINTHE, héréſiarque, diſciple de Simon le magicien, commença à publier ſes erreurs vers l'an 54. Il attaquoit la divinité de J. C., & n'admettoit en lui que la nature humaine. S. Jean écrivit ſon Evangile à la priere des fideles, pour réfuter ces erreurs ſacrileges. On ajoute même, qu'ayant trouvé Cerinthe dans les bains publics, où il alloit pour ſe laver, il ſe retira avec indignation, en diſant: *Fuyons, de peur que nous ne ſoyons abîmés avec cet ennemi de Jeſus-Chriſt.*

CERISANTES, (N. Duncan, ſieur de) fils de Marc Duncan, gentilhomme Ecoſſois, établi à Saumur, ſervit de bonne heure. Il ſuivit le duc de Guiſe dans la fameuſe expédition de Naples, & mourut pendant le ſiege de cette ville en 1648. Il fit un teſtament, par lequel il laiſſa des legs conſidérables à tous ſes parens & à tous ſes amis: il avoit à peine de quoi ſe faire enterrer; mais il ſe croyoit déja propriétaire de tous les biens que le duc de Guiſe lui avoit promis pour l'engager à le ſuivre. Il ſe mêloit de poéſie, & s'il n'avoit fallu, pour réuſſir en ce genre, qu'une tête chaude, il auroit excellé.

CÉRIZIERS, (René) Jéſuite, mort en 1662, a traduit le Traité de la *Conſolation de la Philoſophie* de Boëce, & donné la *Conſolation de la Théologie*, dont on a fait pluſieurs éditions. Il a traduit auſſi les *Confeſſions* & les *Soliloques* de S. Auguſtin, ainſi que *La Cité de Dieu*. On a encore de lui d'excellentes *Réflexions chrétiennes & politiques ſur la vie des Rois.*

CERONI, (Jean-Antoine) ſculpteur Milanois, mort à Madrid en 1640, à l'âge de 61 ans, fut appellé en Eſpagne, à cauſe de ſa grande réputation, par le roi Philippe IV. Les beaux Anges de bronze (un des principaux ornemens du nouveau Panthéon de l'Eſcurial), & la célebre façade de l'égliſe de S. Etienne à Salamanque, ſont ceux de ſes ouvrages qui ont le plus contribué à immortaliſer ſon nom.

CERQUOZZI, *voyez* MICHEL-ANGE DES BATAILLES.

CERVANTES SAAVEDRA, (Miguel) naquit l'an 1549, en Eſpagne. Il a cela de commun avec Homere, qu'on ignore ſa patrie. Enrôlé à 22 ans ſous les drapeaux de Marc-Antoine Colonne, il ſe trouva comme ſimple ſoldat, à la bataille de Lépante, s'y ſignala & y perdit la main gauche. Eſclave enſuite pendant cinq ans & demi, il apprit de bonne heure à ſupporter l'adverſité. De retour en Eſpagne, où il avoit été regardé dès ſon jeune âge comme le meilleur poëte de ſon tems, il fit jouer ſes Comédies avec le

plus grand succès. Son *Don Quichotte de la Manche* acheva sa réputation. Le duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, peu ami des talens & des gens-de-lettres, le traita un jour avec trop peu de considération. Cervantes s'en vengea en entreprenant une satyre fine de la nation & du ministre, entêtés alors de chevalerie. Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues des peuples qui ont des livres, est le premier de tous les romans, par le génie, le goût, la naïveté, la bonne plaisanterie, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, & sur-tout par le talent d'instruire en amusant. On voit à chaque page des tableaux comiques & des réflexions judicieuses. Un jour que Philippe III étoit sur un balcon du palais de Madrid, il apperçut un étudiant qui, en lisant, quittoit de tems en tems sa lecture, & se frappoit le front avec des marques extraordinaires de plaisir : *Cet homme est fou*, dit le roi aux courtisans, *ou bien il lit Don Quichotte.* Le prince avoit raison, c'étoit effectivement ce livre que l'étudiant lisoit. « C'est un ouvrage, » disoit St-Evremond, que je » puis lire toute ma vie, sans en » être dégoûté un seul moment; » de tous les ouvrages que j'ai » lus, ce seroit celui que j'ai- » merois le mieux avoir fait. » J'admire comment, dans la » bouche du plus grand fou de » la terre, Cervantes a trouvé le » moyen de paroître l'homme » le plus entendu & le plus » grand connoisseur qu'on puis- » se imaginer ». Le même écrivain donnoit pour tout conseil à un exilé, celui d'oublier sa maîtresse, & de lire *Don Quichotte.* Ce chef-d'œuvre, qui devoit faire la fortune de Cervantes, lui attira des persécutions. Le ministre le fit maltraiter, & il fut obligé de discontinuer. Un Alonzo Fernandès de Avellaneda, écrivain pitoyable, s'étant avisé de le continuer, & de décrier l'auteur après l'avoir pillé, Cervantes se vit obligé de reprendre son ouvrage. Ce travail ne l'empêcha pas de mourir de faim en 1616. Outre son *Don Quichotte*, traduit en françois par Filleau de St-Martin, en 4 vol. in-12, on a de lui : I. Douze *Nouvelles*, La Haye, 1739, 2 vol. in-8° ; traduites en françois, en 2 vol. in-12, La Haye, 1744; Paris, 1775, in-8°. Le génie de l'auteur de *Don Quichotte* s'y montre de tems en tems ; la plupart sont agréables. II. Huit Comédies, dont les caracteres sont bien soutenus. III. *Galatée*, pastorale en 6 livres. Il débuta par cet ouvrage qui a été librement traduit en françois par M. de Florian, Paris, 1784, 1 vol. in-18. IV. *Persiles & Sigismonde ;* roman traduit en françois, 1740, 4 vol. in-12 ; on en trouveroit peu qui offrissent plus d'aventures surprenantes, & une plus grande variété d'incidens épisodiques. V. *Voyage du Parnasse*, satyre ingénieuse. La Vie de Cervantes a été écrite par Don Gregorio Mayans y Siscar, & traduite en françois, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12 ; elle a été mise à la tête de l'édition espagnole de *Don Quichotte*, imprimée à Londres en 1738, 4 vol. in-4°. Les dernieres éditions de la version françoise de *Don Quichotte* sont en 6 vol. Mais les deux derniers ne sont point

de Cervantes, & ſont indignes de lui. Il y a une autre ſuite en 8 volumes, qui eſt pitoyable. On a une jolie édition de l'original de *Don Quichotte*, faite en Hollande en 4 vol. in-12, avec de belles figures. *Les principales Aventures* de ce roman ont été imprimées à la Haye, 1746, in-fol. ou in-4°, avec des eſtampes de Coypel & de Picart le Romain. Les mêmes planches retouchées ont ſervi pour la belle édition de Liege, 1776.

CERVEAU, (René) prêtre du dioceſe de Paris, ſe diſtingua par ſon zele pour l'orthodoxie, & employa une grande partie de ſon loiſir à venger la mémoire de ceux qui ont combattu pour les déciſions de l'Egliſe, contre les novateurs qui s'opiniâtrent à vouloir reſter dans ſon ſein pour d'autant mieux le déchirer. Son principal ouvrage eſt : *Nécrologe des plus célebres défenſeurs & confeſſeurs de la vérité du 17e & 18e ſiecle*, Paris, 1760 & années ſuivantes, 6 vol. in-12. Cet ouvrage peut auſſi beaucoup ſervir à l'hiſtoire littéraire. On a encore de lui : I. *L'Eſprit de Nicole*, 1765, in-12. II. *Poëme ſur le Symbole des Apôtres, & ſur les Sacremens de l'Egliſe*, 1768, in-12. Ce pieux écrivain mourut en 1780.

CERULARIUS, *voyez* l'article MICHEL.

CÉRUTTI, (Jean-Antoine) ci-devant Jéſuite, de l'académie de Nancy, né en Piémont le 13 juin 1738, mort à Paris le 3 février 1792, ſe fit d'abord connoître par des *Diſcours* & des *Lettres* ſur différens objets, remporta deux prix à l'académie de Montauban en 1760, & la même année celui d'éloquence à Toulouſe. Mais ce qui lui fit le plus de réputation, ce fut l'*Apologie de l'Inſtitut des Jéſuites ;* les matieres, les raiſonnemens, les vues principales lui en avoient été fournis : il y mit la façon, qui lui valut une penſion de la part du Dauphin, fils de Louis XV. Il la perdit pour avoir eu la lâcheté de prêter le ſerment abjuratoire de ce même Inſtitut, exigé par les parlemens. Tout ce qu'il a écrit, eſt plein d'eſprit, mais de cet eſprit recherché, qui bien loin de donner du prix aux bonnes choſes, ne fait que les déprécier. On trouve des vues excellentes & des idées neuves dans ſon Diſcours *ſur l'Intérêt d'un Ouvrage ;* mais elles ſont défigurées par un ſtyle affecté, plein d'antitheſes & de pointes : ce qui porteroit preſque à croire que l'*Apologie des Jéſuites* n'eſt pas de lui. L'eſprit ne plaît qu'autant qu'il aſſaiſonne la raiſon, ſans chercher à ſe montrer. Ce défaut ſe fait moins ſentir dans ſa *Lettre ſur les avantages & l'origine de la gaieté françoiſe*, & dans ſon *Diſcours ſur l'origine du deſir général de tranſmettre ſon nom à la poſtérité*. A la fin de ſa carriere il s'eſt livré tout entier à la démocratie, & a enfanté pluſieurs diatribes où la haine de la Religion va de pair avec les plus creuſes ſpéculations de politique : une entr'autres *ſur les aſſignats & le papier-monnoie*. Ce qui lui a attiré d'un critique un peu ſévere le nécrologe ſuivant. » L'état y gagneroit beaucoup, » ſi quelques hommes du même » genre & de la même affilia- » tion payoient le même tribut » à la tranquillité publique. Ja- » mais homme ne fit de l'eſ- » prit un abus plus dangereux :

» jamais on n'eut des opinions » plus fauſſes, des principes » plus erronés, un ſtyle plus » chargé de *concetti*. Jamais on » ne connut moins la véritable » éloquence. Je ne parle point » des variations dans ſes ſyſ- » têmes, qui trahirent ſa du- » plicité : il auroit pu, du » moins, faire excuſer l'exal- » tation de ſa tête par les » vertus d'un ſujet fidele & » d'un citoyen ami des loix. » Mais le moraliſte, en lui, » eut tous les défauts de l'ora- » teur. Il eſt malheureux pour » ſa mémoire, qu'il ait joué » un rôle dans cette tragédie » ſanglante, dont tant de fac- » tieux ſont les auteurs. Ses ou- » vrages ſeroient morts avant » lui; mais ſon titre de fac- » tieux lui ſurvivra ».

CÉSAIRE, (Saint) frere de S. Grégoire de Nazianze, & médecin de l'empereur Julien, conſerva une foi pure & des mœurs innocentes, au milieu d'une cour païenne. Il ſe joua de la dialectique de Julien, & lui prouva un jour avec tant de force l'impiété de l'idolâtrie, que ce prince s'écria : *O bienheureux pere ! O malheureux enfans !* Paroles qui marquoient le bonheur du pere d'avoir produit de tels enfans, & le malheur des enfans d'être ſi fermes dans une religion qu'il croyoit mauvaiſe. Céſaire s'exila lui-même de la cour, & ſe retira dans ſa famille, à la priere de Grégoire de Nazianze. Il fut enſuite queſteur de Bithynie, & mourut en 369. S. Grégoire de Nazianze, qui pour lors n'étoit encore que ſimple prêtre, prononça lui-même l'oraiſon funebre de ſon frere Céſaire, devant ſon tombeau & en préſence de ſon pere & de ſa mere. On ignore le lieu de ſa mort; mais il eſt certain qu'il fut inhumé à Nazianze. On lui attribue quatre *Dialogues* qui ne ſont pas de lui, quoiqu'ils ſe trouvent dans la *Bibliotheque des Peres*.

CÉSAIRE, (Saint) né en 470, près de Châlons-ſur-Saône, ſe conſacra à Dieu dans le monaſtere de Lérins, ſous la conduite de l'abbé Porcaire. Ses auſtérités l'ayant rendu malade, on l'envoya à Arles pour rétablir ſa ſanté. Trois ans après il fut élevé, malgré lui, ſur le ſiege de cette ville. Il gouverna ſon dioceſe en apôtre. Il fonda à Arles un monaſtere de filles, & leur donna une regle, adoptée depuis par pluſieurs autres monaſteres. La calomnie vint interrompre les biens qu'il faiſoit à ſon dioceſe. On l'accuſa auprès d'Alaric d'avoir voulu livrer aux Bourguignons la ville d'Arles : on le calomnia de nouveau auprès de Théodoric; mais ces deux princes reconnurent l'innocence de cet homme apoſtolique, ainſi que la méchanceté de ſes calomniateurs. Son nom n'en fut que plus célebre. Dans un voyage à Rome, où il étoit deſiré depuis long-tems, le pape l'honora du *Pallium*, & permit à ſes diacres de porter des dalmatiques comme ceux de l'Egliſe de Rome. On croit que c'eſt le premier prélat d'Occident qui ait porté le *Pallium*. Le pape ajouta à ces honneurs le titre de ſon vicaire dans les Gaules, avec le pouvoir de convoquer des conciles. Céſaire préſida à celui d'Agde en 506, au ſecond concile d'Orange en 529, & à pluſieurs autres. Il mourut en 544, la veille de la fête de S. Augu-

tin, dont il avoit été un des plus fideles disciples. Nous avons de lui 202 Homélies qui, après avoir été souvent confondues parmi celles de S. Ambroise & de S. Augustin, ont été recueillies dans l'Appendice du 5e. vol. des Œuvres de ce dernier, imprimées à Paris en 1683, & dans l'édition d'Anvers ou d'Amsterdam, en 1700. L'édition que Baluze en avoit donnée en 1669, n'en contenoit que 14. L'on a encore de ce Saint plusieurs autres ouvrages qu'il seroit à desirer de voir reproduire, d'autant plus que tout plaît dans ses écrits; le style en est simple & naturel, les pensées nobles, les raisonnemens solides, les exemples persuasifs & toujours à la portée de ceux qu'il se proposoit d'instruire.

CÉSAIRE, (Saint) diacre, étant arrivé nouvellement d'Afrique à Terracine en Italie, ne put voir sans être révolté, la coutume barbare & impie qui y avoit lieu. Elle consistoit en ce que dans certaines occasions solemnelles, on sacrifioit un jeune-homme à Apollon que l'on regardoit comme la divinité tutélaire de la ville. Césaire, témoin de cette scene horrible, condamna hautement une superstition aussi abominable. Mais le prêtre de l'idole l'ayant fait arrêter sur le champ, on le conduisit devant le gouverneur, qui le condamna à être jeté dans la mer. Cette sentence qui lui procura la couronne de martyre, fut exécutée l'an 300, pendant la persécution de Dioclétien. L'on apprend de S. Grégoire-le-Grand, qu'il y avoit à Rome une ancienne église sous l'invocation de Saint Césaire, qui depuis long-tems ensevelie sous un tas de ruines, fut rebâtie par Clément VIII avec beaucoup de magnificence. Ce Saint est nommé avec honneur dans le Sacramentaire de S. Grégoire, dans le Martyrologe du 7e siecle, publié par le P. Fronteau; dans ceux de Bede, d'Usuard, &c; mais ses actes par Surius sont trop modernes pour mériter beaucoup de croyance.

CÉSAIRE, né, selon la plus commune opinion, à Cologne, entra dans l'ordre de Cîteaux en 1199, fut long-tems maître des novices dans le monastere du Val-St.-Pierre, nommé autrement Heisterbach, près de Bonn, puis prieur dans l'abbaye de Villers en Brabant; & mourut vers 1240. On a de lui: I. *Illustrium miraculorum & historiarum lib. XII*, Nuremberg, 1481, réimprimé à Douay, 1604, par les soins de Colvenetius. On trouve aussi cet ouvrage dans le second tome de la Bibliotheque Cistercienne; mais tronqué. C'est une collection de pieuses historiettes, avec lesquelles Césaire prétendoit nourrir la piété des novices qui étoient soumis à sa direction. Il a été mis à l'*Index* en Espagne. II. *De vita & passione sancti Engelberti*, Cologne, 1633.

CÉSALPIN, (André) né en 1519, à Arezzo, savant en philosophie & en médecine, professa à Pise avec éclat, & fut ensuite premier médecin du pape Clément VIII. Quoiqu'il vécût dans la cour du pontife des Chrétiens, sa foi n'en fut pas plus pure. Ses principes approchoient un peu de ceux de Spinosa. Il n'admettoit que deux substances, Dieu & la matiere. Le monde étoit peuplé, selon

lui, d'ames humaines, de démons, de génies & d'autres intelligences plus ou moins parfaites, mais toutes matérielles. Il croyoit, dit-on, que les premiers hommes furent formés de la matiere avec laquelle quelques philoſophes s'imaginent que s'engendrent les grenouilles. Mais en avouant ce qui a pu faire tort à Céſalpin, il ne faut point lui dérober la gloire d'avoir connu la circulation du ſang, & la vraie méthode dans la diſtribution des plantes. La premiere de ces découvertes lui a été vainement conteſtée. On la trouve clairement exprimée dans ſes *Quæſt. peripat.* l. 5. c. 4. (*voyez* FABRI Honorat, & HARVÉE). Ses principaux ouvrages ſont : I. *Speculum artis medicæ Hippocraticum.* II. *De Plantis libri XVI*, Florence, 1583, in-4°.; ouvrage rare, & le premier dans lequel on trouve la méthode de diſtribuer les plantes conformément à leur nature. Il les claſſe ſelon le nombre, les différences ou les rapports des ſemences. III. *De Metallicis libri tres*, Rome, 1596, in-4°., peu commun. IV. *Praxis univerſæ medicinæ.* V. *Quæſtionum peripateticarum libri quinque*, Rome, 1603, in-4°. Ce dernier ouvrage fut attaqué avec beaucoup de ſuccès par le médecin Taurel dans ſes *Alpes cæſæ, hoc eſt, Andreæ Ceſalpini monſtroſa dogmata diſcuſſa & excuſſa.* VI. *De Medicamentorum facultatibus*, Veniſe, 1593, in-4°. VII. *Dæmonum inveſtigatio in qua explicatur locus Hippocratis, ſi quid divinum in morbis*, Florence, 1580, in-4°. Céſalpin mourut à Rome en 1604, à 84 ans.

CÉSAR, (Caïus-Julius) né à Rome, l'an 98 avant J. C., d'une famille très-illuſtre, ſe fraya la route aux premieres dignités de la république par le double talent de l'éloquence & des armes. Le tyran Sylla qui voyoit en lui pluſieurs Marius, voulut le faire mourir ; mais vaincu par les importunités de ſes amis, il lui laiſſa la vie, en leur diſant : *Que celui dont les intérêts leur étoient ſi chers, ruineroit un jour la république.* L'Aſie fut le premier théâtre de ſa valeur. Il ſe diſtingua ſous Thermus, préteur, qui l'envoya vers Nicomede, roi de Bithynie, auquel, dit-on, il ſe proſtitua. De retour à Rome, il ſignala ſon éloquence contre Dolabella, accuſé de péculat. Son nom ſe répandant peu-à-peu, il fut élevé aux charges de tribun militaire, de queſteur, d'édile, de ſouverain pontife, de préteur ; & de gouverneur d'Eſpagne. Ce fut en arrivant à Cadix, que voyant la ſtatue d'Alexandre, il dit, en répandant des larmes : « A » l'âge où je ſuis, il avoit conquis le monde, & je n'ai » encore rien fait de mémorable ». Ce deſir de la gloire, joint à de grands talens ſecondés par la fortune, le conduiſit peu-à-peu à l'empire. On lui avoit entendu dire : « Qu'il » aimeroit mieux être le premier dans un hameau, que » le ſecond dans Rome ». Revenu en Italie, il demanda le triomphe & le conſulat. Il fut créé conſul l'an 59 avant J. C., avec M. Calpurnius Bibulus, qu'il obligea bientôt d'abandonner cette place. Il s'unit à Pompée & à Craſſus par ſerment, & forma ce qu'on appelle le premier triumvirat. Caton, qui vit

porter ce coup à l'état, & qui ne put le parer, s'écria: *Nous avons des maîtres, c'en eſt fait de la république.* Céſar recueillit les premiers fruits de cette union. Tout plia ſous ſes violences & ſes artifices, juſqu'à Caton. Il ſe procura l'amitié des chevaliers, en leur accordant une part dans les impôts, & celle des étrangers, en les faiſant déclarer alliés & amis du peuple Romain. Il éloigna de Rome Cicéron & Caton, les plus grands défenſeurs de la liberté, & s'aſſura des conſuls de l'année ſuivante. Son crédit lui fit obtenir le gouvernement des Gaules. Il part, roulant dans ſon eſprit les plus vaſtes projets. Son deſſein étoit de ſubjuguer tout ce qui reſtoit dans ces contrées de nations ennemies de Rome, de ramener ſon armée victorieuſe contre la république, & d'aller à la ſouveraine puiſſance les armes à la main. Ses premiers exploits furent contre les Helvétiens. Il les battit, & tourna ſes armes contre les Germains & les Belges. Après avoir taillé en pieces leur armée, il attaque les Nerviens, les défait, & ſubjugue preſque tous les peuples des Gaules. Ses conquêtes & ſes victoires occaſionnerent un nouveau triumvirat entre Céſar, Craſſus & Pompée, qui, ſans le penſer, devenoient les inſtrumens de la fortune de leur collegue, & de leur perte. Un des articles de la confédération, fut de faire proroger à Céſar ſon gouvernement pour cinq nouvelles années, avec la qualité de proconſul. De nouveaux ſuccès dans les Gaules, en Germanie & dans la Grande-Bretagne, le couvrirent de gloire, & lui donnerent de nouvelles eſpérances ſur Rome. Pompée commença alors à ſe détacher de lui. Profitant de l'affection des Romains pour ſa perſonne, il fait porter un décret contre Céſar; Antoine, alors tribun du peuple, s'enfuit, après y avoir formé oppoſition. Céſar, avec la ſeule légion qu'il avoit alors en Italie, commence la guerre ſous le ſpécieux prétexte de venger les droits du tribunat violés en la perſonne d'Antoine. Il marche ſecrétement vers Rimini, paſſe le Rubicon. Le héros s'arrêta un moment ſur les bords de cette riviere, qui ſervoit de borne à ſa province. La traverſer avec une armée qui avoit ſubjugué les Gaulois, intimidé les Germains, réduit les Bretons, c'étoit lever l'étendard de la révolte. Le ſort de l'univers fut mis un inſtant en balance avec l'ambition de Céſar. Celle-ci l'emporte, & Rimini, Peſaro, Ancone, Arezzo, Oſimo, Aſcoli, &c., ſont à lui. Une conduite ſage & modérée, en dévoilant ſes projets ambitieux, les ſoutenoit. Il faiſoit paſſer à Rome des ſommes immenſes pour corrompre les magiſtrats, ou acheter les magiſtratures, ce qui donna lieu à ce bon mot: *Céſar a conquis les Gaulois avec le fer des Romains, & Rome avec l'or des Gaulois.* Son armée ne lui étoit pas moins dévouée. Tandis que Pompée paſſe en Épire, abandonnant l'Italie à ſon ennemi, Céſar s'y comporte en vainqueur & en maître. Il diſtribue les commandans en ſon nom, paroît à Rome, pille le tréſor public, & part pour l'Eſpagne. Il forme en paſſant le ſiege de Marſeille, en laiſſe la conduite

à Trebonius, & va battre en Eſpagne Petreïus, Afranius & Varron, généraux de Pompée. De retour à Rome, où il avoit été nommé dictateur, il favoriſe les débiteurs, rappelle les exilés, rétablit les enfans des proſcrits, s'attache par la clémence les ennemis qu'il s'étoit faits par la force, & obtient le conſulat pour l'année ſuivante. Il quitte l'Italie pour aller en Grece combattre Pompée, s'empare de toutes les villes d'Épire, ſe ſignale en Etolie, en Theſſalie, en Macédoine, & atteint enfin ſon rival & ſon ennemi. *Le voici*, dit-il à ſes ſoldats, *le jour ſi attendu. C'eſt à nous à voir ſi imonnous as véritablement la gloire.* L'armée de Pompée fut entiérement miſe en déroute à la journée de Pharſale, l'an 48 avant Jeſus-Chriſt. Un rien décida de cette fameuſe bataille, qui, en ſoumettant la république Romaine à Céſar, le rendit maître du monde entier: ce fut l'attention qu'il eut de recommander à ſes ſoldats de frapper directement au viſage les cavaliers de Pompée, qui devoient entamer l'action. Ces jeunes gens, jaloux de conſerver leur figure, tournerent bride honteuſement. Sept mille cavaliers prirent la fuite devant ſix cohortes. Pompée laiſſa ſur la place quinze mille des ſiens, tandis que Céſar n'en perdit que douze cents. La clémence du vainqueur envers les vaincus attira un ſi grand nombre de ſoldats ſous ſes drapeaux, qu'il fut en état de pourſuivre ſon ennemi. Ce grand-homme n'étoit déjà plus: il venoit d'être maſſacré inhumainement en Egypte, où il avoit cru trouver un aſyle. Céſar le pleura, & lui fit élever un tombeau magnifique. Son courage, conduit par un art ſupérieur, lui ménagea de nouvelles victoires. Il vainquit Ptolomée, roi d'Egypte, ſe rendit maître de ſon royaume, & le donna à la fameuſe Cléopâtre. Pharnace, roi du Pont, ne tarda pas de tomber ſous ſes coups. Cette victoire lui coûta peu. La guerre fut commencée & finie dans un jour. C'eſt ce qu'il exprima par ces trois mots: *Veni*, *vidi*, *vici*. Il repaſſa enſuite avec tant de rapidité en Italie, que l'on y fut auſſi ſurpris de ſon retour, que de ſa prompte victoire. Son ſéjour à Rome ne fut pas long; il alla vaincre Juba & Scipion en Afrique, & les fils de Pompée en Eſpagne. On le vit bientôt à Rome triompher, cinq jours conſécutifs, des Gaules, de l'Egypte, du Pont, de l'Afrique & de l'Eſpagne. La dictature perpétuelle lui fut décernée. Le ſénat lui permit d'orner ſa tête chauve d'une couronne de laurier. On délibéra même, dit-on, de lui donner ſur toutes les dames Romaines des droits qui font frémir la pudeur. Céſar, au plus haut point de ſa gloire, voulut l'augmenter encore, en décorant la ville de Rome de nouveaux édifices, pour l'utilité & pour l'agrément; en faiſant creuſer à l'embouchure du Tibre un port capable de recevoir les plus gros vaiſſeaux; en deſſéchant les marais Pontins, qui rendoient mal-ſaine une partie du Latium; en coupant l'iſthme de Corinthe pour faire la jonction de la mer Egée & de la mer Ionienne. Ces deux derniers projets reſterent imparfaits. On lui doit la réformation du calendrier, faite par Soſigenes,

savant astronome d'Alexandrie, qui laissa néanmoins subsister plusieurs erreurs, dont quelques-unes furent corrigées sous Auguste. Le sénat se préparoit à lui déférer, dit-on, le titre de roi dans tout l'empire, excepté en Italie, lorsque Brutus & Cassius l'assassinerent au milieu des sénateurs assemblés, l'an 43 avant J. C., âgé de 56 ans (*voyez* CALPURNIE). » Ainsi périt, dit un célebre » historien, celui qui, pour satisfaire son ambition, avoit » fait regorger l'univers entier » du sang de ses concitoyens. » Il remplit la cour du sénat » de son propre sang, & paya » de sa vie celle d'un million » d'hommes qu'il avoit sacrifiés » à sa folle passion de régner. » Le jour qu'il avoit choisi pour » mettre le comble à sa gloire » & à ses desirs ambitieux, » par la qualité de roi qu'il » extorquoit du sénat, ce jour-» là même fut le jour vengeur » de son usurpation tyranni-» que, & de tous les crimes & » forfaits qui lui avoient servi » comme de degrés pour y » parvenir. Cette mort tragi-» que pourroit servir de leçon » aux ambitieux; elle seroit » même capable de modérer » l'activité de leur ambition, si » cette passion pouvoit recon-» noître des bornes, & savoir » s'arrêter où il faut. Il est vrai » que si on n'avoit égard, pour » être placé sur le trône, qu'aux » grandes qualités & aux ta-» lens éminens, peu de per-» sonnes d'alors méritoient » mieux d'y être assis que Cé-» sar. Il étoit né pour com-» mander, pour faire aimer sa » domination, & pour rendre » ses sujets heureux. Des talens » si rares & si brillans sont de-» sirer pour César un droit ac-» quis & fondé sur la justice. » On voudroit pouvoir le re-» garder comme un roi légiti-» me, & tirer un voile sur son » usurpation : mais il n'est pas » possible. Un citoyen qui de » simple particulier, s'éleve sur » le trône par la violence & par » la force, peut-il être regardé » autrement que comme un ty-» ran à qui toutes les loix di-» vines & humaines font son » procès »? Une qualité de César qu'on a toujours beaucoup exaltée & louée, étoit la clémence par laquelle il savoit captiver les cœurs de ses ennemis même. Il apprend la mort de Caton, & il s'écrie : *ô Caton! je t'envie la gloire de ta mort; car tu m'as envié celle de te sauver la vie.* Cependant cette douceur prenoit plutôt sa source dans sa politique que dans son caractere : « Je veux, disoit-il, » regagner tous les esprits par » cette voie, s'il est possible, » afin de jouir plus long-tems » du fruit de mes victoires ». Quand il perdoit ce point de vue, il étoit souvent cruel; car il s'en faut de beaucoup qu'il ait toujours été aussi humain que ses panégyristes nous le représentent. Il fit mourir à coups de bâton le sénat des Carnutes, & celui que Caton avoit établi dans Utique, & fit tuer le courageux Vercingetorix après l'avoir fait servir à son triomphe. Actions qui rendent les regrets qu'il témoigna à la mort de Pompée & de Caton, plus que suspects. Son nom est à côté & au-dessus peut-être de celui d'Alexandre. S'il en eut les qualités, il eut aussi quelques-uns de ses vices : sur-tout

cette

cette ambition ſans bornes, déterminée à tout oſer, à tout gagner ou à tout perdre. Il pouſſa encore plus loin que lui l'amour pour la débauche; on diſoit de lui, qu'il étoit le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris. Céſar cultiva toujours les lettres au milieu du tumulte des armes. S'il ſe fût livré entiérement à l'éloquence, Cicéron auroit eu un rival qui l'auroit égalé. Des ouvrages en vers & en proſe que Céſar avoit compoſés, il ne nous reſte que ſes *Commentaires ſur les guerres des Gaules, & ſur les guerres civiles*: ouvrage qui, quoique fait en forme de mémoires, peut paſſer pour une hiſtoire complette. Le héros narre ſes victoires avec la même rapidité qu'il les a remportées. L'éloge qu'en faiſoit Cicéron, n'eſt point outré. *Nudi ſunt, recti & venuſti, & omni orationis ornatu, tanquam veſte, detracto; ſtultis ſcribendi materiam præbuit, ſanos verò homines à ſcribendo deterruit.* Bayle & Juſte-Lipſe les ont jugés trop ſévérement. Le dernier les a crus interpolés: il y a effectivement quelques endroits où l'on eſt tenté de croire que ce n'eſt pas Céſar qui narre. On croit ſouvent s'appercevoir que la narration n'eſt pas ſincere, & qu'il y a des faits altérés, d'où il naît des contradictions que le lecteur travaille en vain à concilier. Parmi les éditions de ſes Commentaires, les curieux recherchent la premiere de Rome, 1469, in-fol.; celle *cum notis variorum*, Amſterdam, 1697, in-8°.; Leyde, 1713, in-8°.; & 1737, 2 vol. in-4°.; celle de Londres in-fol., 1712; celle *ad uſum Delphini*, in-4°., 16 8; celle d'Elzevir, 1635, in-12; celle de Barbou, 2 vol. in-12., 1757, qui eſt ornée de quatre cartes & d'une nomenclature géographique; celle de Glaſcou, 1750, in-fol. D'Ablancourt a traduit les *Commentaires de Céſar*, in-4°., & en 2 vol. in-12. Le comte Turpin de Criſſé en a donné une édition en françois, avec des notes hiſtoriques, critiques & militaires, dont la ſeconde édition a paru à Amſterdam, 1787, 3 vol. in-8°. Ces notes ſont très-judicieuſes & forment dans leur enſemble, une inſtruction politique & militaire, qui ne fixera pas ſans fruit l'attention des bons eſprits. M. de Vaudrecourt a donné la même année une traduction nouvelle des *Commentaires de Céſar, ſuivie d'un Examen de l'Analyſe critique, que M. Davon a faite de ſes guerres*; Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Cette traduction eſt lâche, incorrecte, infidelle, & la critique de M. Davon eſt très-ſupérieure à la réfutation que M. de Vaudrecourt prétend en faire. La traduction qui en avoit paru en 1755 & qui a été retouchée par M. Wailly, Paris, 1788, 2 vol. in-12 avec le texte, eſt eſtimée.

CESARI, (Alexandre) dit *le Grec*, habile graveur en creux au ſeizieme ſiecle, mérita les éloges de Michel-Ange ſon contemporain. Le chef-d'œuvre de cet artiſte eſt, au rapport de Vaſſari, un camée repréſentant la tête de Phocion l'Athénien.

CESARI, (Henri de Saint-) gentilhomme & poëte Provençal du quinzieme ſiecle, a fait des Poéſies eſtimées de ſon tems. Il

a continué l'Hiſtoire des Poëtes Provençaux, que le Monge des Iſles-d'or avoit commencée.

CESARINI, (Julien) cardinal, préſida au concile de Bâle, & parut avec éclat à celui de Florence. Le pape Eugene IV l'envoya en Hongrie, pour prêcher la croiſade contre les Turcs. Ladiſlas, roi de Hongrie, ayant précipitamment fait la paix avec ces infideles, ſans conſulter ſes alliés, avec leſquels il avoit pris des engagemens, Julien crut que cette paix n'obligeoit pas le roi; ſans conſidérer que les traités d'alliance ſont en quelque façon ſubordonnés à l'objet pour lequel on les conclut, & que la guerre avec les Turcs n'exiſtant plus, les conventions faites avec les alliés étoient ſans force. Il y eut une bataille donnée près de Varna en 1444, gagnée par les Turcs contre les Chrétiens. Le cardinal, qui s'y étoit trouvé, périt dans cette journée. *Voyez* AMURAT II, LADISLAS IV.

CESARION, naquit à Alexandrie, de Jules-Céſar & de Cléopâtre; il avoit une reſſemblance marquée avec ſon pere, & poſſédoit pluſieurs de ſes qualités. Lorſqu'il eut atteint ſa treizieme année, Antoine & Cléopâtre le déclarerent ſucceſſeur du royaume d'Egypte, de l'iſle de Chypre & de la Céléſyrie. Mais Auguſte, loin de lui confirmer ce riche héritage, le fit mourir cinq ans après. Il fut porté, dit-on, à cette cruauté par le philoſophe Arrius, l'un de ſes courtiſans, qui lui dit que le monde ſeroit embarraſſé de deux Céſars, & qu'il n'en pouvoit ſouffrir qu'un.

CESENE, *voyez* OCCAM.

CESONIE, (Milonia) troiſieme femme de Caligula qui avoit répudié les deux premieres, étoit mariée & avoit trois filles quand elle l'épouſa, l'an 39 de Jeſus-Chriſt. Quoique moins jeune & moins belle que les deux autres, elle eut l'art de ſe faire aimer, entrant dans tous les goûts de ſon époux, l'accompagnant dans ſes voyages habillée en amazone, flattant ſon inclination pour le luxe & la volupté. On prétend qu'elle pouſſoit la complaiſance juſqu'à permettre qu'il l'expoſât nue aux yeux de ſes favoris dans la fureur de ſes débauches inſenſées, & qu'avant de l'épouſer, elle lui avoit donné un philtre, dont Juvenal décrit la compoſition, pour s'en faire aimer, & qui ne ſervit qu'à lui troubler le cerveau & à le rendre furieux. Caligula ayant été aſſaſſiné, Cheréas envoya le tribun Pelius Lupus, pour ſe défaire de Céſonie & de ſa fille Julie Druſille. Cet homme perça la mere, qui ſe préſenta au fer meurtrier avec un courage qui tenoit de la fureur, de pluſieurs coups d'épée, & écraſa la tête de la fille contre la muraille de la galerie où ſon pere avoit été poignardé, afin qu'il ne demeurât rien d'un ſang ſi abominable.

CESPEDES, (Paul) peintre de Cordoue, s'eſt rendu célebre au ſeizieme ſiecle, en Eſpagne & en Italie, où il fit deux voyages. Sa maniere de peindre approche beaucoup de celle du Correge: même exactitude dans le deſſin, même force dans l'expreſſion, même coloris. On ne peut encore voir ſans émotion ſon tableau de la *Cene* dans la cathédrale de Cordoue, où chaque apôtre préſente un caractere différent de

reſpect, d'amour & de ſainteté; le Chriſt, un air de grandeur & de bonté en même tems; & Judas, un air chagrin & faux. Les talens de Ceſpedes ne ſe bornoient pas à la peinture : ſi l'on en croit l'enthouſiaſme des auteurs Eſpagnols pour cet artiſte, il fut philoſophe, antiquaire, ſculpteur, architecte, ſavant dans les langues hébraïque, grecque, latine, arabe & italienne, grand poëte & fécond écrivain. Il mourut en 1608, âgé de plus de 70 ans.

CESTIUS, (Cajus) fut un des ſept Epulons, ou inſpecteurs ſur les repas qui ſe célébroient à Rome en l'honneur des dieux. On conjecture qu'il mourut dans les premieres années du regne d'Auguſte. Il eſt ſur-tout connu par le ſuperbe monument qui a été érigé à ſa mémoire, & qui eſt un des édifices de l'ancienne Rome, qui ſe ſont le mieux conſervés juſqu'à nos jours. C'eſt une pyramide quarrée de 120 pieds de haut, ſur 94 de baſe, revêtue intérieurement de marbre blanc, & renfermant une cave ou une chambre dans ſon intérieur, à l'imitation des pyramides d'Egypte. Ce monument eſt près de la *Porte d'Oſtie*, ou de S. Paul. Alexandre VII la fit réparer en 1663.

CETHEGUS, famille Romaine, branche de celle de Cornelius, a produit pluſieurs perſonnes dont la mémoire s'eſt conſervée. *Cornelius* CETHEGUS, créé conſul avec Quintius Flaminius, diſtribua du vin mixtionné au peuple, après que ſon élection fut faite. Ces deux conſuls furent obligés de ſe démettre de leur charge, l'an de Rome 421, parce qu'il y avoit eu de l'irrégularité dans leur création. *Marcus Cornelius* CETHEGUS fut élevé à la charge de cenſeur, l'an de Rome 545, avant que d'avoir été conſul, ce qui étoit contre l'uſage. Il obtint le conſulat cinq ans après : ce fut un grand orateur. *Caïus Cornelius* CETHEGUS, qui avant que d'être édile, fut proconſul en Eſpagne, y remporta une victoire ſignalée. Il fut fait édile peu après pendant ſon abſence, l'an de Rome 556. Sigonius le confond avec *Cucius Cornelius* CETHEGUS, qui fut conſul l'an de Rome 557, & qui triompha des Juſubres, & ſuppoſe mal-à-propos que Cicéron & Tite-Live donnent à ce conſul le prénom de *Caïus* : ils lui donnent celui de *Cucius*. Il ne faut pas oublier *Publius Cornelius* CETHEGUS, qui ſuivit avec ardeur le parti de Marius contre Sylla, & qui pour cela fut déclaré ennemi du peuple Romain, lorſque ce parti fut abattu. Il ſe ſauva en Afrique auprès de Marius, & ayant imploré la miſéricorde de Sylla, & s'offrant de le ſervir en toutes choſes, il fut reçu en grace. Quelques auteurs penſent que ce Cethegus eſt le même qui jouit d'un ſi grand crédit à Rome, que l'on ne pouvoit rien obtenir que par ſon entremiſe. Comme il avoit une maîtreſſe à qui il ne pouvoit rien refuſer, il arriva que cette femme eut à ſa diſpoſition toute la ville de Rome. Il fallut que Lucullus fît la cour à cette femme, lorſqu'il voulut obtenir la commiſſion de faire la guerre à Mithridate : ſans cela il n'auroit point obtenu cet em-

ploi. Plusieurs autres grands seigneurs firent cent bassesses, pour monter aux charges par la recommandation de Cethegus. C'est de lui, sans doute, que Cicéron parle dans un de ses *Paradoxes*. Quelques critiques, en expliquant ce vers d'Horace:

Fingere cincinnis non exaudita Cethegis,

ont avancé que cette famille avoit un costume particulier, & se faisoit remarquer par sa ceinture; mais il est plus apparent par le contexte, qu'Horace parle du costume général des Romains au tems des premiers Cethegus, vers 400 de Rome, & l'a spécifié en nommant une famille distinguée de ce tems-là: car il s'agit des mots nouveaux, qui à cette ancienne époque n'auroient pas été compris.

CETHEGUS, (Caïus Cornelius) convaincu d'avoir conspiré avec Catilina à la ruine de sa patrie, & d'avoir été le plus emporté de ses complices, fut étranglé avec eux dans la prison, en présence de Cicéron qui, malgré un éloquent discours qu'il fit (la troisieme Catilinaire), & où il expose au peuple les particularités de la conjuration, de la conviction & de l'instruction du procès des coupables, ne seroit point parvenu à les faire condamner, si Caton, qui n'avoit point encore donné son avis, n'eût parlé avec tant de fermeté & de vigueur contre César, qui par une douceur déplacée, ou parce qu'il favorisoit secrétement la cabale, venoit de plaider pour sauver la vie à ces factieux, qu'il ramena tout le sénat à l'avis de Cicéron, & fit passer l'arrêt de mort à l'unanimité des suffrages. Ce fut après cette exécution qui dissipa la troupe des rebelles, & déconcerta tous leurs desseins, que Cicéron s'en retournant chez lui comme en triomphe, accompagné de tout ce qu'il y avoit de plus brillant dans tous les ordres de l'état, & d'une foule de peuple, fut salué comme le *Sauveur de la patrie, & le nouveau fondateur de Rome* (*voyez* CICÉRON). — Un autre CETHEGUS, sénateur de la même famille, convaincu d'adultere, fut décapité sous Valentinien en 368.

CETHURA, seconde femme d'Abraham, que ce patriarche épousa à l'âge de cent quarante ans, & dont il eut six enfans, Zamram, Jecsan, Madan, Madian, Jesboc & Sué. Abraham donna des présens à tous ces enfans, & les envoya demeurer vers l'Orient dans l'Arabie déserte, ne voulant pas qu'ils habitassent dans le pays que le Seigneur avoit promis à Isaac. On croit que c'est d'eux que sortirent les Madianites, les Ephéens, les Dédanéens & les Sabéens, dont il est souvent parlé dans l'Ecriture. Les Mages qui vinrent adorer J. C. naissant, étoient, suivant plusieurs savans, des rejetons de ces peuples, & la foi d'Abraham fut pour eux une espece de titre pour être les prémices de la vocation des gentils.

CEUS, fils de Titan & de la Terre. Il prit les armes contre Jupiter, qui avoit abusé de Latone; mais il fut foudroyé comme ses freres.

FIN DU TOME SECOND.

BINDING SECT. JUN 27 1978

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CT
143
F45
1797
t.2

Feller, François Xavier de
Dictionnaire historique

10